Histoire officielle de la participation de l'Armée canadienne à la seconde guerre mondiale

Volume III

LA CAMPAGNE DE LA VICTOIRE

Les opérations dans le nord-ouest de l'Europe 1944-1945

AVERTISSEMENT

Dans la préparation du présent ouvrage, l'auteur a eu libre accès aux documents officiels conservés au ministère de la Défense nationale; toutefois, il prend à son compte les conclusions qu'il a tirées et les opinions qu'il exprime, sans engager en rien la responsabilité du Ministère quant à l'interprétation ou la présentation des faits.

Version française établie

par le

BUREAU DES TRADUCTIONS

DU

SECRÉTARIAT D'ÉTAT

Droits d'auteur réservés dans tous les pays participant
à l'Union en matière de droits d'auteurs

BLANK PAGE

DANS LA BRÈCHE DE FALAISE, AOÛT 1944

D'après une aquarelle du major W. A. Ogilvie, M.B.E.

Les soldats de la 4e brigade d'infanterie canadienne avancent à travers les débris des armées allemandes. Au centre, on voit un canon autotracté de 7.62 cm. Peint sur place, près d'Écorches.

BLANK PAGE

HISTOIRE OFFICIELLE DE LA PARTICIPATION DE L'ARMÉE CANADIENNE À LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Volume III

LA CAMPAGNE DE LA VICTOIRE

LES OPÉRATIONS DANS LE NORD-OUEST DE L'EUROPE 1944-1945

par
LE COLONEL C. P. STACEY
OBE, CD, AM, PH.D., LL.D., FRCS

Cartes établies par
LE MAJOR C. C. J. BOND

Publié d'ordre du Ministre de la Défense nationale

IMPRIMEUR DE LA REINE ET CONTRÔLEUR DE LA PAPETERIE
OTTAWA 1960

Blank Page

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PAGE

I. L'ÉVOLUTION DU PLAN D'INVASION DU NORD-OUEST DE L'EUROPE, 1940-1944
- La genèse de l'opération "Overlord" ... 3
- L'incertitude des Alliés, de janvier à juillet 1942 ... 5
- La tactique de l'assaut ... 6
- Essai des tactiques d'assaut ... 12
- Élaboration de la stratégie alliée, 1942-1943 14
- Le plan de COSSAC pour l'opération "Overlord" ... 16
- Modification du plan de COSSAC ... 22
- Les opérations antérieures au jour J ... 23
- Le débat anglo-américain ... 27

II. L'ARMÉE CANADIENNE ET LE PROJET D'INVASION
- Arrière-plan stratégique, 1939-1943 ... 29
- La Première armée canadienne en période de transition ... 31
- La force canadienne d'assaut ... 35
- La Première armée canadienne se prépare à l'action ... 40
- Responsabilités du commandant de l'année canadienne ... 43
- A la veille du jour J ... 48

III. LES ALLEMANDS EN FRANCE, 1940-1944
- Le Mur de l'Atlantique ... 50
- Les forces allemandes dans l'Ouest ... 52
- L'arrivée de Rommel ... 58
- Enchevêtrement des commandements ... 59
- Connaissance allemande des plans alliés ... 61
- Les derniers preparatifs allemands ... 64
- Les défenses e a côte normande ... 67

IV. LE PLAN D'ATTAQUE
- Le plan d'ensemble ... 74
- Le plan de feu ... 78
- Le rôle de la 3e division canadienne d'infanterie ... 79
- Les armes d'appui ... 85
- Opérations postérieures à "Neptune" ... 87
- Le plan administratif ... 90
- Le lancement de l'invasion - La décision ... 93

V. LES DÉBARQUEMENTS EN NORMANDIE
- Vers la Normandie ... 96
- Début de l'opération "Neptune" ... 97
- Bombardement aérien et naval ... 99
- "Saturation" des défenses de plage ... 102
- A l'assaut des plages ... 107
- La 7e brigade au combat sur la plage ... 109
- Les plages de la 8e brigade ... 114
- Débarquement de la brigade de réserve ... 118
- La situation à la fin du jour J ... 121

CHAPITRE PAGE

VI. NORMANDIE: LA BATAILLE DE LA TÊTE DE PONT, 7-30 JUIN 1944
Réaction allemande à l'assaut 130
La 7e brigade avance vers ses objectifs 135
La 9e brigade est repoussée 137
La 8e brigade le 7 juin 143
Les attaques contre la 7e brigade: Putot-en-Bessin et Bretteville-l'Orgueilleuse 144
Échec à Le Mesnil-Patry 149
Le général Montgomery dirige le combat 151
La bataille de l'Odon 158
La situation à la fin de juin 161

VII. NORMANDIE: LES BATAILLES DE CAEN ET DE LA CRÊTE DE BOURGUÉBUS, DU 1er AU 23 JUILLET 1944
Brève accalmie 163
La prise de Carpiquet 164
Stratégie du groupe d'armées et recours aux bombardiers lourds 167
Les opérations de l'Orne: la prise de Caen 168
La situation après la prise de Caen 175
Opération "Goodwood': bataille de la crête de Bourguébus 178
Opération "Atlantic": prise de Colombelles et de Vaucelles 182
Opérations canadiennes le 19 juillet 185
Dernière étape de l'opération "Atlantic" 185
Résultats des opérations "Goodwood" et "Atlantic" 188

VIII. NORMANDIE: PREMIÈRE PERCÉE, DU 24 AU 31 JUILLET 1944
Montgomery donne ses ordres en vue de la percée 192
L'opération "Spring": la bataille de la crête de Verrières et de Tilly-la-Campagne 197
L'opération "Spring": le front de la 3e division 200
L'opération "Spring": le front de l 2e division 201
L'opération est suspendue 204
La Première armée canadienne face à l'ennemi 207
La stratégie des Alliés aux derniers jours de juillet 210

IX. NORMANDIE: LA ROUTE DE FALAISE, 1er-12 AOÛT 1944
La situation le 1er août 215
"Coups de sonde" au sud de Caen 216
Plans de l'attaque de percée 219
Soutien aérien de "Totalize" 224
Le Fuehrer intervient 225
Première phase de "Totalize" 228
Deuxième phase de "Totalize" 235

X. NORMANDIE: VICTOIRE À FALAISE, 12-23 AOÛT 1944
Contre-offensive allemande et modification du plan allié 246
Préparatifs de l'opération "Tractable" 250
Bataille de la Laison 254
La poussée se continue vers Falaise 259
Engagement de Chambois: fermeture de la brèche 270
Poussée vers l'est du 1er corps d'armée britannique 280
Plans de l'avance jusqu'à la Seine 281
Les débarquements dans le sud de la France 283

XI. NORMANDIE: LE BILAN
Les pertes allemandes et les nôtres 285
Les deux stratégies en présence 286
Sur le champ de bataille de Normandie 289
Les conséquences de la bataille de Normandie 292

CHAPITRE PAGE

XII. LA POURSUITE AU DELÀ DE LA SEINE, DU 23 AU 30 AOÛT 1944
L'avance vers la Seine 294
Naissance du problème des renforts de l'infanterie 299
La forêt de la Londe 303

XIII. ANVERS, ARNHEM ET QUELQUES CONTROVERSES, AOÛT-SEPTEMBRE 1944
Poursuite jusqu'à la Somme et jusqu'à Anvers 312
Les Allemands perdent Anvers mais sauvent une armée 317
Difficulté avec le commandant en chef 319
Le débat sur la stratégie 323
L'échec d'Arnhem 328

XIV. NETTOYAGE DE LA CÔTE ET DES PORTS - SEPTEMBRE 1944
L'avance au delà de la Somme 340
Nécessité du dégagement des ports de la Manche 346
L'opération "Astonia": la prise du Havre 349
L'opération "Wellhit": la prise de Boulogne 355
Opération "Undergo": la prise de Calais 363
Les batteries du cap Gris-Nez 372
Le nettoyage des rampes de lancement 374

XV. LA BATAILLE DE L'ESCAUT, SEPTEMBRE-NOVEMBRE 1944
1re PARTIE: LE NORD D'ANVERS - PLANS ET OPÉRATIONS
Assignation de la tâche 379
Le combat s'engage aux avant-postes de l'Escaut 382
Opérations polonaises au sud de l'Escaut 385
La 2e division dans le secteur d'Anvers 386
Les plans de la bataille de l'Escaut 390
Problèmes particuliers 395
Le plan final de la bataille de l'Escaut 400
Combats au nord d'Anvers 404
La pénurie de fantassins exercés 408
Divergences sur la stratégie et nouvelle priorité 409

XVI. LA BATAILLE DE L'ESCAUT, SEPTEMBRE-NOVEMBRE 1944
2e PARTIE: BRESKENS, SUD-BEVELAND, WALCHEREN
L'opération "Switchback": nettoyage de la poche de Breskens 415
L'attaque sur le canal Léopold 416
L'assaut au delà de l'anse Braakman 418
L'opération "Vitality": nettoyage du Beveland-Sud 424
La lutte pour la chaussée de Walcheren 426
Préparatifs en vue de débarquements dans l'île de Walcheren 430
Le plan final et la décision d'attaquer 436
L'assaut contre Flessingue 440
L'assaut contre Westkapelle 441
La fin de la bataille 448

XVII. L'HIVER SUR LA MEUSE, 9 NOVEMBRE 1944-7 FÉVRIER 1945
Stratégie de la phase suivante 453
Schouwen et le saillant 456
La vie sur la ligne de combat 460
Préparation de l'offensive de la Rhénanie 462
L'offensive des Ardennes et ses résultats 466
L'autre côté de la Meuse 471
Combat à Kapelsche Veer 477
Reprise des pans de "Véritable" 482
La base administrative 484

CHAPITRE PAGE

XVIII. LA BATAILLE DE LA RHÉNANIE
1er PARTIE: L'OPÉRATION "VERITABLE", 8 AU 21 FÉVRIER 1945
Le champ de bataille 487
Les défenses de l'ennemi 488
Plan de l'opération "Véritable" 491
La Première armée canadienne pénètre en Allemagne 494
La ligne Siegfried est enfoncée 500
Le passage du col de Materborn 502
L'avance sur les plaines inondées 507
Le 2e corps d'armée canadien entre dans la mêlée 509
Nettoyage du bois de Moyland 510
La route Goch-Calcar 515
La prise de Goch 518

XIX. LA BATAILLE DE LA RHÉNANIE
2e PARTIE: OPÉRATION "BLOCKBUSTER", 22 FÉVRIER-10 MARS 1945
Plans pour la reprise de l'offensive 520
Du côté de l'ennemi 524
Déclenchement de l'opération "Blockbuster" 526
La bataille pour Udem 531
La bataille pour la Hochwald 532
L'ennemi en fâcheuse posture 539
La lutte dans la brèche 540
A l'est de la Hochwald 545
La prise de Xanten et de Veen 547
La victoire de la Rhénanie 553

XX. PASSAGE DU RHIN ET AVANCE DU 2e CORPS JUSQU'À LAMER DU NORD, 23 MARS-22 AVRIL 1945
Stratégie: Malte et Yalta 558
Le 1er corps d'armée arrive d'Italie 560
Plans de l'opération "Plunder" 561
Le guet sur le Rhin 564
Le passage du Rhin: l'assaut 565
La 9e brigade de l'autre côté du Rhin 569
Début de la poussée vers le nord: Emmerich et Hoch Elten 572
Stratégie de la phase finale 575
Retour de la Premiere armée canadienne 577
Zutphen et Deventer 580
L'opération "Cannonshot": passage de l'Ijssel 583
Vers la mer du, Nord 584
L'avance jusqu'au canal de Küsten 589
Préparation de l'étape finale 594

XXI. LE 1er CORPS D'ARMÉE DANS L'OUEST DES PAYS-BAS, 1er AU 22 AVRIL 1945
Difficultés d'un assaut ,par delà le Bas-Rhin 597
L'opération "Destroyer : nettoyage de 1-11J 600
Intermède: préparatifs en vue de nouvelles opérations 601
Prise d'Arnhem et révision de la stratégie 603
La prise d'Apeldoorn 606
L'opération "Cleanser": poussée vers l'Ijsselmeer 609
Opérations sur l'aile gauche, du 15 au 19 avril 613
Le problème des secours aux Hollandais 615
Halte dans l'ouest des Pays-Bas 621

XXII. LA REDDITION DE L'ALLEMAGNE
Missions canadiennes pendant la dernière phase 624
La lutte pour Delfzijl 625
La traversée de l'Ems et de la Leda 629

CHAPITRE PAGE

L'avance dans la presqu'île d'Emden-Wilhelmshaven 632
L'avance vers Oldenbourg 836
Le bataillon de parachutistes marche sur Wismar 639
L'aide à l'ouest des Pays-Bas 642
La reddition allemande 645
XXIII. LES SUITES DE LA CAPITULATION DE L'ALLEMAGNE
Exécution des termes de la capitulation 649
Moral et rapatriement 651
Les troupes d'occupation canadiennes 656
XXIV. PROBLÈMES ADMINISTRATIFS ET ASPECTS SPÉCIAUX
Administration canadienne dans le nord-ouest de l'Europe 660
Le 1er et le 2e échelons 665
L'organisation des renforts 667
Le programme "Canloan" 671
Les Canadiens et les mouvements de résistance 872
Officiers du gouvernement civil et militaire 875
Le ler groupe forestier canadien 676
CONCLUSION 678

APPENDICES

"A" Directive à l'officier général commandant en chef de la Première armée canadienne 883
"B" Pertes de l'armée canadienne - Normandie - 6 juin 1944 686
"C" Pertes approximatives des armées alliées par secteurs, Normandie, 6 juin 1944 687
"D" Directive du général Montgomery aux généraux Bradley et Dempsey, 30 juin 1944 689
"E" Directive du maréchal Montgomery, 16 octobre 1944 891
"F" Unités de l'armée canadienne dans le nord-ouest de l'Europe (8 mai 1945) 693
"G" Titulaires des principaux postes de l'armée canadienne dans le nord-ouest de l'Europe (8 juin 1944 - 8 mai 1945) 699
ABRÉVIATIONS 705
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES 707
INDEX 795

CARTES
(en couleur)

Première armée canadienne: de la Normandie à l'Escaut ....(garde avant) 1. Troupes et défenses allemandes, zone de la 716e division d'infanterie, 6 juin 1944 52
2. Assauts canadiens, jour J 122
3. Bataille de la crête de Bourguébus, 18-21 juillet 1944 178
4. Opération "Totalize", 7-10 août 1944 238
5. Fermeture de la brèche de Falaise, 17-21 août 1944 282
6. Forêt de la Londe, 28-29 août 1944 306
7. Prise de Boulogne, 17-22 septembre 1944 354
8. Bataille de l'Escaut, octobre-novembre 1944 450
9. Crise des Ardennes, 16-26 décembre 1944 488
10. La Rhénane: opération "Veritable", 8-21 février 1945 488
11. La Rhénanie: opération "Blockbuster", 22 février - 10 mars 1945 546
12. Avance sur le front nord, 23 mars - 22 avril 1945 594
13. L'ouest des Pays-Bas: opérations du ler corps canadien, 2-25 avril 1945 620
14. La phase finale: front du 2e corps canadien, 23 avril - 5 mai 1945 644
Première armée canadienne: de la Meuse à la Weser ....(garde arrière)

CROQUIS
(en noir et blanc)

1. Grande-Bretagne et nord de la France 26
2. Formations amandes dans l'Ouest, 23 octobre 1943 55

CHAPITRE PAGE

3. Formations allemandes dans l'Ouest, 6 juin 1944 68
4. Plan avant le jour J 92
5. L'invasion de la Normandie, concentration et parcours, 6 juin 1944 98
6. Opérations, ler bataillon de parachutistes canadien, 6 juin 1944 126
7. Le front canadien, 7-8 juin 1944 136
8. Le Mesnil-Patry et la vallée de la Mue, 11 juin 1944 148
9. La tête de pont de Normandie 6-30 juin 1944 157
10. L'attaque de Carpiquet, 4 juillet 1944 165
11. La prise de Caen, 8-9 juillet 1944 170
12. Positions allemandes, front britannique, 24-25 juillet 1944 195
13. Crête de Verrières-Tilly-la-Campagne, 25 juillet 1944 199
14. Opération "Totalize le plan 229
15. Opérations du 28e régiment blindé canadien, 9 août 1944 238
16. Clair Tizon, 11-14 août 1944 249
17. Opération "Tractable": le plan 253
18. Opération "Tractable": 14-16 août 1944 256
19. Expansion de la tête de pont de Normandie, juillet et août 1944 267
20. La poursuite jusqu'à la Seine, 22-30 août 1944 296
21. Le passage de la Seine, 3e et 4e divisions canadiennes, 26-30 août 1944 308
22. Avance jusqu'à la Somme et poussée jusqu'à Anvers, 31 août au 4 septembre 1944 314
23. Nord-ouest de l'Europe, front, 15 septembre 1944 326
24. Opération "Market-Garden", 17-26 septembre 1944 332
25. La zone côtière, 4-12 septembre 1944 342
26. Le Havre - opération "Astonia", 10-12 septembre 1944 350
27. La capture de Calais, 25 septembre - 1 octobre 1944 364
28. Woensdrecht, 7-16 octobre 1944 403
29. Le canal Léopold, 6-13 octobre 417
30. La chaussée de Walcheren, 31 octobre - 2 novembre 1944 426
31. La prise de Walcheren, 1-8 novembre 1944 438
32. Le front septentrional, 16 octobre - 10 novembre 1944 446
33. L'îlot de Nimègue, 2-7 décembre 1944 458
34. La menace d'attaque à travers la Meuse, mi-décembre 1944 472
35. Kapelsche Veer, 28-30 janvier 1945 478
36. Attaque de la 2e division d'infanterie canadienne, 8 février 1945 497
37. Le bois de Moyland et route Goch-Calcar, 16-21 février 1945 512
38. La brèche de Hochwald, 27 février - 3 mars 1945 535
39. Xanten, 8-10 mars 1945 547
40. La bataille de la Rhénanie, 8 février - 11 mars 1945 552
41. Poussée vers le Rhin, février - mars 1945 556
42. Opération "Varsity", situation de la 6e division aéroportée, après-midi du 24 mars 1945 567
43. La bataille du Rhin, le flanc gauche, 23 mars-8 avril 1945 571
44. Zutphen et Deventer, 5-12 avril 1945 581
45. Le déblaiement de Groningue par la 2e division d'infanterie canadienne, 13-16 avril 1945 587
48. Le passage du canal Küsten, 17-19 avril 1945 593
47. L'avance à travers l'Allemagne, 23 mars-8 mai 1945 623
48. Le combat de Delfzijl, 23 avril-2 mai 1945 626
49. Marche jusqu'à Wismar, les bataillon de parachutistes canadien, 27 mars-2 mai 1945 840

ILLUSTRATIONS

Dans la brèche de Falaise, août 1944 ....Frontispice
D'éminents observateurs assistent à l'exercice "Trousers", le 12 avril 1944 50
Fantassins des troupes d'assaut à l'instruction, 18 avril 1944 50
La Marine royale canadienne débarque la 9e brigade 51
La rupture du Mur de l'Atlantique 51
Vue aérienne de Courseulles 82
Encombrement de la plage "Mike Red", le jour J 83
Point d'appui à Saint-Aubin-sur-Mer 114
L'Abbaye d'Ardenne 114
L'office religieux à bord du destroyer canadien Algonquin, le 18 juin 1944 115
Convoi canadien à Caen 115

EN REGARD DE LA PAGE

L'aciérie à Colombelles, le 19 juillet 1944 146
En avant vers la Laison 146
La lutte contre les derniers canardeurs dans Falaise 147
La brèche de Falaise 147
Saint-Lambert-Dives, août 1944 274
La bifurcation ferroviaire dans la forêt de la Londe 274
La forêt de la Londe 275
Les bombardiers "Lancaster" survolent Mont-Lambert, le 17 septembre 1944 306
Les prisonniers allemands à Boulogne 306
Lettre du commandant en chef 307
Le canal Léopold, face à l'est, 1946 402
Biervliet, vue de l'est, 1946 402
Fortifications du Mur de l'Atlantique, près de Cadzand 403
La chaussée de Walcheren, face l'est vers le Beveland-Sud 403
Le théâtre du débarquement de Westkapelle 434
Sur la digue à Kapelsche Veer, janvier 1945 434
Le commandant suprême visite les troupes canadiennes 435
Les commandants de l'opération "Veritable", février 1945 435
La guerre en zone inondée 498
Le premier ministre de Grande-Bretagne rend visite à la Première armée canadienne 498
Les "Algonquins" avancent 499
La bréche de la Hochwald 499
Le pont "Melville" permet à la circulation de franchir le Rhin 530
Les "Patricias" franchissent l'Ijssel 531
On vide les maisons à Groningue, le 15 avril 1945 531
La rencontre des conquérants sur la mer Baltique 640
Capitulation de la Vingt-cinquième armée allemande 640
Les commandants supérieurs de la Première année canadienne, à Hilversum, le 20 mai 1945 641
Les Canadiens à Berlin 641

PREFACE

Voici le troisième et dernier volume de l'Histoire officielle de la participation de l'armée canadienne à la seconde Guerre mondiale. Le premier volume traite des événements survenus au Canada, en Grande-Bretagne et dans le Pacifique et le deuxième, de la campagne d'Italie; ils ont paru en 1955 et 1958. Un volume qui a trait à la politique militaire au sens large de l'expression, débordant ainsi les cadres de l'Armée, est en voie de préparation.

Trois opuscules publiés en 1945 et 1946 sous le titre général de *l'Armée canadienne à la guerre* ont formé la première étape du travail accompli par la Section historique au sujet de la seconde Guerre mondiale. La deuxième étape a porté sur le précis historique officiel, publié en 1948 sous le titre *l'Armée canadienne de* 1939 *à 1945.* Pour diverses raisons, nous avons dépassé de beaucoup le délai que nous avions d'abord prévu pour la rédaction de l'Histoire proprement dite; nous croyons, toutefois, que le temps consacré à sa préparation nous a permis de publier un meilleur ouvrage.

On trouvera dans la préface du ler Volume, Six *années de guerre,* un exposé des principes que nous avons suivis en matière de documentation, etc., ainsi que l'expression de notre reconnaissance à quelques-uns des nombreux particuliers et organisations qui nous ont prêté leur généreux concours. Certaines observations s'imposent, toutefois, au sujet du présent volume. On constatera, bien que ce ne soit pas mentionné, que, dans certaines citations tirées de documents, les formules abrégées ont été épelées au long, pour faciliter l'intelligence du texte. Quant aux documents d'origine allemande, il y a lieu de signaler qu'un nombre relativement restreint étaient accessibles aux historiens militaires de l'Ouest aux paliers inférieurs aux quartiers généraux d'armée. On ne peut trouver à peu près aucun document allemand contemporain, à quelque échelon que ce soit, pour les dernières semaines de la campagne. Nous avons dû en conséquence nous inspirer, bien souvent, de comptes rendus d'interrogatoires et de textes rédigés après la guerre par des officiers allemands.

La grande campagne dont le récit fait l'objet du présent volume a été parsemée d'innombrables actes de courage dont un bon nombre ont été reconnus tandis que d'autres, - comme il était parfois inévitable, - n'ont été ni observés ni signalés. Évidemment, il ne pouvait être question de mentionner toutes les récompenses bien méritées. Nous en mentionnons quelques-unes, - non pas nécessairement les plus remarquables, - à titre d'exemples des centaines d'autres actes d'héroïsme que nous devons forcément passer sous silence dans cet ouvrage.

J'exprime ma reconnaissance à un bon nombre de membres du personnel de la Section historique du quartier général pour l'aide qu'ils m'ont apportée dans la préparation de ce volume. Le lieut-col. G. W. L. Nicholson, C.D., sous-directeur, et le lieut.-col. E. W. Cutbill, D.S.O., E.D., C.D., adjoint exécutif, m'ont accordé leur concours de tant de façons que je ne saurais les mentionner toutes ici. Le colonel Nicholson a rédigé les chapitres XVIII et XIX. Le lieut.-col. T. M. Hunter, C.D., a rédigé la première ébauche des chapitres I, IV, XIII, XIV, XVII et XX à XXIII. Le capitaine John Porter a rédigé le chapitre III,, et le

major D. J. Goodspeed, le chapitre XXIV. Je leur offre mes plus sincères remerciements. Il ne faudrait pas, toutefois, les tenir responsables du contenu des chapitres tels qu'ils figurent au présent ouvrage; tous ces chapitres ont été considérablement revisés, à tort ou à raison, par le soussigné, qui a aussi rédigé les onze autres chapitres. D'autres membres du personnel de la Section ont collaboré directement et de façon remarquable à ce travail, notamment le major C. C. J. Bond, qui a dirigé avec tant d'habileté la préparation des cartes; M. A. G. Steiger, dont la collaboration pour l'examen des documents allemands a été plus précieuse que je ne saurais dire; le capitaine L. R. Cameron et le capitaine A. L. Disher, C.D., qui, comme préposés aux recherches, ont rendu successivement à l'auteur des services inestimables; le sergent d'état-major R. C. Wellstood, C.D., et le sergent A. A. Azar, qui ont si bien su vérifier les citations et les renvois, et préparer l'index; et le sergent-quartier-maître (S.-O. brev.) de 2e classe) M.-R. Lemay, C.D., qui a dactylographié les nombreuses rédactions et ravisions de ce volume avec la même bonne humeur et la même compétence infatigable que nous lui avons reconnues dans le premier volume. D'autres membres du personnel ont acquis des titres moins directs, mais tout de même importants, à ma reconnaissance.

En consacrant un seul volume à cette vaste entreprise qu'a été la participation de l'Armée canadienne à la campagne du nord-ouest de l'Europe, volume destiné tout d'abord au public lecteur, nous avons nécessairement été contraints de faire un choix. Nous avons dû exclure de ce récit de nombreux détails qui y auraient très bien trouvé leur place, en particulier certaines questions spéciales ou d'ordre technique que nous avons laissées aux historiens de corps d'armée ou de régiments. Les lecteurs qui découvriraient dans ce volume des erreurs ou des omissions graves sont priés de les signaler au Directeur de la Section historique, Quartier général de l'Armée, à Ottawa (Canada).

C.P.S.

LA CAMPAGNE DE LA VICTOIRE

Les opérations dans le nord-ouest de l'Europe

1944-1945

C H A P I T R E I

L'ÉVOLUTION DU PLAN D'INVASION DU NORD-OUEST DE L'EUROPE, 1940-1944

(voir croquis n° 1)

La genèse de l'opération "Overlord"

LA gigantesque entreprise militaire connue sous le nom d'opération "Overlord" - c'est-à-dire la libération du nord-ouest de l'Europe de la domination allemande - était lancée dans la nuit du 5 au 6 juin 1944. Les préparatifs avaient été longs. De fait, les origines de l'entreprise remontent à l'été de 1940, alors que les troupes britanniques étaient chassées du continent après une campagne brève et désastreuse qui se termina par la capitulation des Français, alliés de la GrandeBretagne.

Le présent chapitre porte sur la période d'élaboration des plans et de préparation. On pourrait écrire sur ce seul thème, - et il s'est écrit, de fait, - de nombreux volumes. Raconter cette histoire dans toutes ses complexités serait superflu. L'objet du présent ouvrage est donc simplement d'offrir une esquisse sans répéter les détails déjà présentés dans des études autorisées, mais en exposant tous les nouveaux faits pertinents qui ont pu être mis à jour et en soulignant les aspects d'un intérêt particulier pour les Canadiens. Le chapitre suivant traitera des rapports entre l'Armée canadienne et l'évolution du projet "Overlord".

Dès l'époque de l'évacuation de Dunkerque, les autorités politiques et militaires de la Grande-Bretagne commençaient à préparer le retour éventuel sur le continent. Une appréciation de la stratégie future, présentée par les chefs d'état-major britanniques à des officiers des États-Unis vers la fin de l'été 1940, déclarait qu'il n'était pas dans les desseins de la Grande-Bretagne de chercher à débarquer sur le continent une armée numériquement comparable à celle de l'Allemagne; néanmoins, lorsque le blocus économique et une offensive aérienne grandissante auraient porté fruit, des troupes pourraient être envoyées outre—Manche avec de bonnes chances de réussir. Dès le 5 octobre 1940, le sous-comité conjoint des chefs d'état-major pour l'élaboration des plans, principal organe de préparation des plans militaires, qui relevait depuis peu de M. Churchill à son titre de ministre de la Défense, amorçait l'étude des problèmes qu'allait susciter l'établissement d'une tête de pont en France1.

Mais déjà on avait désigné un commandant des opérations de raid (le lieut.-général A. G. B. Bourne, *des Royal Marines)* et plus tard, à compter du 17 juillet, un directeur des opérations combinées (l'amiral de la flotte sir Roger Keyes);

*Voir le 1er Volume de la présente histoire, *Six années de guerre,* chapitre IX.

ils avaient pour mission d'étudier le problème des débarquements offensifs et d'organiser des exercices à cette fin[2]. Mais tant que le Commonwealth s'opposait seul à Hitler et ses satellites, l'invasion du continent restait une idée bien théorique et les opérations combinées conçues par le quartier général institué à cette fin n'étaient que de simples coups d'épingle. On semblait fort pessimiste dans les milieux britanniques officiels. Au mois de juin 1941, la Section des opérations futures, à l'état-major conjoint d'élaboration des plans, déclarait que l'entrée en guerre des États-Unis devenait essentielle à la victoire, sans oser songer, toutefois, à la présence de grandes armées américaines en Europe. "De nos jours, le déplacement d'armées entières, par voie maritime, y compris le personnel sédentaire de l'Aviation est une entreprise si considérable que même avec l'aide des Américains nous ne pourrions jamais, semble-t-il, édifier des forces bien considérables sur le continent"[3].

Néanmoins, les événements de 1941 modifiaient essentiellement la situation. L'invasion de la Russie par les armées d'Hitler, le 22 juin, entraînait les Russes dans la guerre, puis le 7 décembre, à la suite de l'attaque japonaise sur PearlHarbor, les États-Unis devenaient pays belligérant. Dès lors, l'armée de terre allemande se trouvait plongée dans une épuisante et gigantesque campagne en Europe orientale, tandis qu'à l'ouest l'Allemagne voyait s'élever la perspective d'avoir bientôt à faire face à des masses de troupes américaines. Aussi le retour des Alliés sur le continent commençait-il à offrir les apparences d'une entreprise qui pourrait peut-être se réaliser.

Au mois de mars 1941, bien avant l'entrée des États-Unis dans le conflit, des "entretiens" militaires entre les autorités britanniques et américaines avaient abouti à la conclusion d'un "accord d'états-majors" connu sous la désignation d'ABC-1. L'élément principal de cet accord qui, bien qu'il ne fut jamais officiellement ratifié, ne constitua pas moins le fondement de la collaboration angloaméricaine subséquente, ressortait de la détermination conjointement affirmée de vaincre l'Allemagne d'abord, advenant le cas où les États-Unis seraient entraînés nés dans une guerre générale contre l'Axe européen et le japon. Lorsque les États-Unis entrèrent en guerre, on prit des dispositions pour donner suite aux ententes provisoires déjà conclues et pour en étendre la portée. Ces mesures intervenaient à la conférence dite "Arcadia", première d'une série de conférences importantes qui réunirent, durant la guerre, les chefs politiques britanniques et américains et leurs principaux conseillers militaires; cette conférence avait lieu à Washington du 22 décembre 1941 au 14 janvier 1942[4]. On s'entendit pour "ne détourner des opérations contre l'Allemagne que le minimum des forces jugées essentielles à la sauvegarde d'intérêts vitaux dans d'autres théâtres de guerre"[5]. Or la possibilité d'une invasion massive du nord-ouest de l'Europe en 1942 semblait plutôt faible. Mais, entre-temps, la conférence, en établissant le groupe des chefs d'état-major conjoints, créait un instrument efficace pour l'élaboration et. l'application de la stratégie alliée.

L'état-major britannique conjoint d'élaboration des plans avait fixé, au mois de décembre 1941, les grandes lignes d'une opération ("Roundup") qui devait affecter six divisions blindées et six divisions d'infanterie à un assaut contre la côte française, entre Dieppe et Deauville; toutefois, cet assaut n'était prévu que pour "la phase définitive", *après* une grave détérioration de la puissance militaire allemande. M. Churchill était convaincu que, en 1942, "l'effort offensif principal" de la guerre contre l'Allemagne devait porter sur l'occupation

du littoral nord-africain d'un bout à l'autre de la Méditerranée*. Ce concept stratégique allait finir par triompher, mais seulement après des mois d'âpres discussions internationales.

L'incertitude des Alliés, de janvier à juillet 1942

Le semestre qui suivit la conférence ":Arcadia" fut une période difficile pour les stratèges alliés. Il fallait vaincre l'Allemagne d'abord, mais où allait-on porter le premier coup? Au début de 1942, la force militaire des États-Unis était encore plutôt virtuelle qu'actuelle. Les stratèges devaient tenir compte de la pénurie de divisions instruites et de moyens de transport maritime dont souffraient les Alliés. S'il ne s'était agi que de procéder graduellement à l'édification des ressources, à la formation des troupes et à l'expansion industrielle, la solution du problème eût été relativement simple. Malheureusement, le temps pressait; au début de 1942, les autorités britanniques et américaines s'inquiétaient de plus en plus quant aux perspectives d'une résistance russe continue dans le grand combat qui se livrait sur le front est.

L'élaboration des plans d'une invasion de l'Europe occidentale se trouvait compliquée non seulement par le facteur russe, mais aussi par les divergences fondamentales d'opinion qui existaient entre les Anglais et les Américains en matière de stratégie. Ayant subi de lourdes pertes en hommes dans la première grande guerre et connu une campagne humiliante sur le continent en 1940, les autorités britanniques hésitaient à déclencher un assaut qui, prématuré, pouvait mener au désastre. Une expérience amèrement acquise inspirait cette prudence. Elles préféraient une stratégie indirecte, le recours à une puissance navale supérieure pour attaquer l'ennemi sur son vaste périmètre à des points très éloignés les uns des autres, afin de l'obliger à disperser ses ressources et à offrir éventuellement l'occasion de lancer une attaque décisive. D'autre part, les Américains étaient extrêmement confiants, et impatients d'obtenir des résultats. Ils ne paraissaient pas comprendre encore très bien l'ampleur du problème du transport maritime et il semble qu'ils aient sous-estimé les difficultés d'ordre tactique que présentait un assaut contre l'ouest de l'Europe. Ils favorisaient plutôt l'attaque de front, c'est-à-dire l'emploi de la force maximum contre l'ennemi sur la plus faible distance possible, en acceptant la probabilité de lourdes pertes pour obtenir un succès immédiat.

Nous avons fourni maints détails, dans un volume précédent, sur le cours des discussions qui eurent lieu entre les Alliés au printemps de 1942 au sujet de la stratégie générale*. On se rappelle qu'au début du mois d'avril, le général George C. Marshall, chef d'état-major de l'Armée des États-Unis, soumettait au président un mémoire dans lequel il recommandait l'ouest de l'Europe comme théâtre de la "première grande offensive" contre l'Allemagne. Outre les raids immédiats, il envisageait deux opérations: un assaut massif qui ne pouvait se produire qu'au printemps de 1943, et, en 1942, une opération limitée ne devant être tentée que si la situation de la Russie devenait désespérée, ou si la puissance allemande dans l'ouest de l'Europe déclinait sérieusement. Le président dépêcha immédiatement le général Marshall et M. Harry Hopkins à Londres pour y discuter ce plan avec les autorités britanniques. Les chefs d'état-major britan-

*Six années de guerre, 322-335.

niques avaient étudié la possibilité d'opérations d'urgence dans l'Ouest en 1942, mais sans trouver de solution vraiment satisfaisante à ce problème. Dans les circonstances, les pourparlers de Londres, en avril, n'aboutirent à aucun engagement définitif au sujet de "Sledgehammer", l'opération limitée qui était prévue pour cette année-là; toutefois, l'accord se fit à propos d'un assaut d'envergure (auquel on donna le nom de "Roundup" proposé par les stratèges conjoints) en 1943 et à propos d'un programme de raids en 1942.

Au cours des quelques semaines qui suivirent, Moscou et Washington firent tous deux pression en faveur d'une intervention accélérée. Une nouvelle rencontre Roosevelt-Churchill au mois de juin, à Washington, n'aboutit à aucune décision définitive; et lorsque, le 8 juillet, le premier ministre d'Angleterre avoua franchement la répugnance des stratèges britanniques pour le projet de débarquement d'urgence en 1942, - répugnance qu'ils éprouvaient d'ailleurs depuis le début, - il provoqua une certaine consternation chez les chefs militaires américains. Le Président, que la possibilité d'une intervention en Afrique du Nord avait toujours intéressé, résista au désir de ses principaux conseillers militaires d'abandonner l'Europe pour le Pacifique. Il envoya donc M. Hopkins, le général Marshall et l'amiral Ernest J. King à Londres pour des pourparlers décisifs, avec mission de défendre l'opération "Sledgehammer"; s'ils ne parvenaient pas à convaincre les Anglais, ils devaient "fixer un autre endroit où les troupes des États-Unis combattraient en 1942[7] Les Anglais demeurèrent inflexibles au sujet de "Sledgehammer" (le cabinet de guerre discuta la question le 22 juillet "et se prononça à l'unanimité contre cette entreprise")[8], et il devint bientôt évident que "l'autre endroit" ne pouvait être que le nord-ouest de l'Afrique. Vers la fin de juillet, la stratégie s'orientait fermement en ce sens et on commençait à élaborer les plans des débarquements qui eurent lieu au mois de novembre en Afrique du Nord française.

Cette décision influa sur la stratégie alliée durant tout le reste de la guerre. On peut aisément en énoncer la portée essentielle: l'acceptation de cet engagement dans la Méditerranée retarda éventuellement l'attaque outre-Manche jusqu'en 1944, et non pas seulement, comme certains l'avaient d'abord espéré, jusqu'en 1943.

La tactique de l'assaut

Pendant que se forgeait et s'appliquait la décision relative au nord de l'Afrique et que les chefs politiques et militaires s'attaquaient aux problèmes stratégiques des phases ultérieures, on mettait au point une technique d'assaut propice au débarquement de troupes sur la côte fortifiée du nord-ouest de l'Europe. Une série d'opérations exécutées entre temps influaient énormément sur l'évolution de cette technique. On peut dire, d'une façon générale, que cette organisation tactique a été, dans l'ensemble, une initiative anglaise, et que nous la devons surtout au quartier général des opérations combinées". Le raid de

*Aux États-Unis, le Corps des fusiliers-marins était l'arme la plus intéressée aux techniques amphibies. Aucune division de ce Corps n'a servi en Europe au cours de la Seconde Guerre mondiale; les stratèges du Corps concentrèrent leur attention sur les problèmes du Pacifique. Voir l'ouvrage de jeter A. Isely et Philip A. Crowl intitulé:

The U.S. Marines and Amphibious War: Its Theory, and its Practice in the Pacific (Princeton, 1951). L'échange de données en matière d'opérations amphibies entre les deux grands théâtres de guerre n'a guère été étudié jusqu'ici.

Dieppe fut le seul du genre vraiment exécuté et le seul débarquement d'importance tenté contre les Allemands dans le nord-ouest de l'Europe avant le 8 juin 1944. Il influa énormément, - beaucoup plus, de fait, que tout autre assaut, - sur les concepts tactiques des Anglais et des Alliés en matière d'opérations d'invasion.

Nous avons déjà analysé, dans le premier volume de cette histoire, les leçons apprises à Dieppe". C'est sur "la nécessité d'un feu d'appui écrasant, y compris l'appui immédiat, durant les étapes initiales de l'attaque", que l'Armée a le plus insisté. Ce feu d'appui supposait clairement une attaque aérienne massive, laquelle, - bien que le rapport de Dieppe ait fait le silence sur ce point, - devait probablement entraîner la participation des bombardiers lourds, comm celle qui avait été proposée avant Dieppe mais supprimée dans le plan. Il supposait en outre un bombardement naval beaucoup plus intense que tout bombardement tenté à Dieppe. Pour l'appui immédiat, il fallait "des embarcations ou vaisseaux spéciaux opérant près du rivage"; or, comme il n'en existait pas, il fallait en mettre au point et trouver des moyens d'utiliser "la puissance de feu des troupes d'assaut avant leur débarquement". La Marine estimait que les plus importantes leçons apprises à Dieppe étaient les suivantes: nécessité de constituer des forces navales d'assaut permanentes "ayant une cohésion comparable à celle de toutes autres formations de combat de première ligne", et importance de préparer les formations de l'armée destinées aux assauts amphibies en collaboration étroite avec ces forces[9].

Les débarquements en Afrique du Nord française, au mois de novembre 1942, se heurtèrent à une opposition qui variait d'une région à l'autre mais qui nulle part n'atteignait celle à laquelle on pouvait s'attendre, en France, de la part des Allemands. Néanmoins, cette vaste opération enseigna aux organisations britanniques d'opérations amphibies diverses leçons essentielles du point de vue technique, y compris l'importance capitale de disposer de navires de commandement spéciaux munis de moyens de communication extérieure (navires dont le besoin s'était déjà fait sentir à Dakar en 1940)[10]. Le mois de juin 1943 fut marqué par la prise de Pantelleria, affaire menée sans effusion de sang et dont les heureux résultats étaient attribuables, du moins pour une large part, à des bombardements aériens préliminaires de très grande envergure. Elle fut suivie, le 10 juillet, de l'attaque contre la Sicilet. Cette entreprise bénéficia largement de l'expérience acquise lors d'opérations antérieures. On estimait que l'appui du feu nourri de l'artillerie navale avait donné d'excellents résultats (le groupe de bombardement comprenait trois monitors munis de pièces de 15 pouces et plusieurs croiseurs). En conséquence des mesures prises à la suite de Dieppe pour improviser des embarcations d'appuis spéciales qui permettraient d'atteindre le rivage, un certain nombre de grandes péniches de débarquement de canons étaient présentes; ces embarcations (il s'agissait de péniches de débarquement de chars transformées pour transporter deux canons de 4.7 pouces chacune) eurent peu à faire, la résistance ayant été légère, mais elles firent l'objet de rapports favorables.‡ Un autre résultat de Dieppe tenait à la présence de

**Six années de guerre,* chap. XII.

†Voir le Volume II de la présente histoire, par le lieut.-col. G. W.. L. Nicholson; *les Canadiens en Italie,* 1943-1945, chap. III.

‡La péniche de débarquement de canons (moyenne), destinée à transporter des pièces à obus de 17 livres, fut construite spécialement et on ne disposait d'aucune de ces embarcations pour les débarquements en Normandie. La péniche de débarquement d'appui disponible à poque de Dieppe ne transportait rien de plus lourd qu'un canon à obus de 6 livres.

péniches de débarquement de chars (fusées); il s'agissait d'une péniche de débarquement de chars modifiée pour transporter 800 (plus tard 1,100) lance-fusées de 5 pouces afin de "saturer" les défenses de plages juste avant l'assaut. On a aussi utilisé pour la première fois la péniche de débarquement d'assaut (Hedgerow), laquelle pouvait lancer une salve de 24 bombes de 60 livres à une faible distance; elle avait pour mission de pratiquer, au moment même de l'assaut, une trouée dans les champs de mines et les barbelés ennemis, afin de faciliter l'avance de nos troupes et de nos véhicules[11].

Des embarcations et des véhicules spéciaux, de fabrication américaine pour la plupart, faisaient leur apparition en grand nombre. C'est en Sicile que, pour la première fois dans la guerre contre l'Allemagne, on a fait un usage vraiment général du navire de débarquement de chars de combat; ce navire pouvait déposer un grand nombre de chars et autres véhicules lourds directement sur les plages lorsque l'inclinaison de celles-ci le permettait. Le navire de débarquement de chars allait dorénavant servir d'appui normal aux opérations amphibies. Le grand chaland de débarquement de troupes d'infanterie, mû par moteur diesel et capable de transporter environ 200 soldats, a également fait alors ses preuves, bien qu'il fût trop encombrant pour servir dans la première vague de l'assaut. Enfin, le premier véhicule amphibie, le DUKW américain, camion amphibie de deux tonnes et demie, fut utilisé alors pour la première fois dans les eaux européennes et, selon l'amiral Ramsay, "répondit à toutes nos espérances"[12].

Du côté administratif, l'opération nous a enseigné de précieuses leçons. Ajouté à l'organisation militaire connue sous le nom de "Beach Brick" (plus tard "Beach Group"), établie pour faciliter le chargement et le déchargement, le nouvel équipement avait permis de maintenir une force militaire considérable au moyen de matériel déposé sur des plages exposées. On découvrit ainsi la possibilité d'organiser une invasion massive sans avoir au préalable, - condition jusque-là jugée indispensable, à capturer un grand port dans la toute première phase de l'opération. C'était très important, car l'expérience acquise à Dieppe avait démontré combien cette capture serait difficile, puisque les Allemands concentraient leurs défenses du nord-ouest de l'Europe d'abord sur les ports de mer. Mais la Méditerranée est presque sans marée et cette leçon ne pouvait s'appliquer aux opérations de la Manche sans de nombreuses réserves[13]

L'expérience acquise lors du débarquement massif effectué à Salerne au début de septembre 1943 vint étayer celle que nous possédions déjà à la suite d'opérations antérieures. Désireux de ne pas sacrifier l'élément surprise, les stratèges de l'Armée n'avaient prévu ni bombardement naval ni bombardement aérien intense avant l'assaut. (Quel contraste avec le pilonnage qui précéda le débarquement effectué à peu près sans opposition sur la pointe de la botte italienne quelques jours plus tôt et auquel participa la 118 division canadienne!) Mais dans le violent combat livré subséquemment sur la plage, les troupes furent très bien appuyées tant par l'artillerie navale lourde que par les forces aériennes stratégiques et tactiques. Certains récits du combat vont même jusqu'à prétendre que les cuirassés ont sauvé la situation; toutefois, une analyse de l'Amirauté conclut que le pire de la crise était passé quand le *Valiant* et le *Warspite* entrèrent en lice. Le vice-amiral H. Kent Hewitt, officier américain commandant les forces navales, déclara après le combat qu'un bombardement préliminaire massif, tant de l'air que de la mer, devait nécessairement précéder tout débar-

quement sur des plages défendues. Mais en outre, de l'avis du Q.G. des opérations combinées, le débarquement de Salerne nous avait surtout enseigné que le temps durant lequel les porte-avions peuvent fournir une protection aérienne efficace est plutôt limité. Heureusement, on avait pu compter aussi sur l'appui d'avions stationnés au sol[14].

Pendant qu'on achetait au prix du sang l'expérience si brièvement résumée ci-dessus, en Angleterre des spécialistes se livraient à des analyses et à des essais visant à mettre au point une "doctrine tactique" propice à un assaut contre le nord-ouest de l'Europe.

Le voeu formulé à la suite de Dieppe en faveur de la formation de forces navales d'assaut permanentes porta les autorités à maintenir intactes les forces navales de Dieppe. En tant que Forces "J" ("Jubilee), constituées sous ce nom le 12 octobre 1942 et dirigées tout d'abord par le commodore John HughesHallett, commandant des Forces navales de Dieppe, elles fonctionnèrent dans la Manche en tant que laboratoire d'expériences pratiques et en qualité d'unité d'instruction du QG des opérations combinées. Ces forces n'exécutèrent aucune véritable opération depuis Dieppe jusqu'au jour J en Normandie, bien que la plupart des navires et embarcations aient servi à l'opération de Sicile; toutefois, leur activité contribuera matériellement à l'élaboration des plans tactiques pour les débarquements en Normandie[15].

A l'été de 1943, cette grande opération commençait à prendre forme. L'étatmajor de COSSAC (voir ci-dessous) préparait un plan stratégique, et il fallait évidemment donner une forme concrète aux idées alliées sur la tactique, le matériel et l'instruction en vue de l'assaut. Par conséquent, après avoir discuté la question avec COSSAC, lord Louis Mountbatten organisa une conférence (appelée "Rattle") qui devait avoir lieu au Centre d'instruction des opérations combinées, à Largs, du 28 juin au ter juillet. Assistaient à cette conférence, outre l'amiral Mountbatten et le ›ut.-général Morgan (COSSAC), le commandant en chef de Portsmouth (l'amiral sir Charles Little), le général commandant le théâtre européen d'opérations, É.-U. (le lieut.-général J. L. Devers), le maréchal de l'Air sir Trafford Leig-Mallory (commandant en chef de la section des avions de combat) et le lieut.-général A. G. L. McNaughton, officier général commandant en chef de la Première armée canadienne, de même que les officiers supérieurs des divers établissements et formations des trois armes que le plan intéressait directement[16].

La conférence étudia les aspects naval, terrestre et aérien de l'opération projetée, de même que l'état du matériel, et les besoins et moyens d'instruction. Parmi tous les problèmes alors examinés, c'est celui de l'appui à donner à cet assaut qui fut analysé le plus à fond; l'aspect de ce problème qui souleva le plus de crainte était le tir d'appui nécessaire durant la période qui allait s'écouler entre la cessation du bombardement naval et aérien, un peu avant que les troupes atteignent effectivement le rivage, et le moment où l'armée pourrait mettre ses propres pièces en batterie sur le sol. Le lieut.-général G. C. Bucknall, qui commandait alors le ter corps d'armée britannique*, avait reçu l'ordre du grand quartier général des Forces territoriales, le 29 mai, de former et d'équiper ses troupes "pour l'exécution d'assauts par voie de la mer contre la côte nord-est

*Il passa par la suite au 30e corps d'armée et le lieut.-général J. T. Crocker le remplaça, pour l'assaut, au commandement du 1er corps d'armée.

de la France" et d'étudier la technique de l'assaut afin de soumettre un rapport à ce sujet[17]. Au cours de la conférence "Rattle", Bucknall trouva, à ce problème d'appui, une solution provisoire qui ressemblait fort à celle que le général Crerar du 1er corps d'armée canadien élaborait pendant cette même période (voir ci-dessous, p. 36). Bucknall ne proposait pas, comme Crerar, d'organiser les embarcations d'appui en quatre vagues successives selon la portée de leurs armes, ni de tenter de faire passer les embarcations ayant des armes de plus faible portée au delà des embarcations munies d'armes à plus longue portée lorsqu'elles approcheraient de la plage; il proposait, toutefois, des échelons successifs de tir d'appui, au large de la côte, dans chaque secteur de brigade, alors que les Hedgerows, les péniches de débarquement de pièces d'artillerie, les péniches de débarquement de DCA, les petites embarcations d'appui et les péniches de débarquement de chars (fusées) joueraient toutes leur rôle, tandis que deux régiments d'artillerie de campagne autopropulsée commenceraient à tirer depuis les péniches de débarquement de chars. Et ce, en plus des monitors et des contre-torpilleurs qu'on pourrait affecter à l'opération. Bucknall proposait que les premiers débarquements se fassent juste avant l'aube. Le commodore Hughes-Hallett accueillit favorablement ces propositions, en faisant remarquer qu'elles auraient des répercussions très profondes sur le plan naval. Elles prévoyaient l'emploi de forces mixtes composées d'embarcations de grandeurs et de vitesses différentes qui devraient se rassembler au large de la côte ennemie dans l'obscurité. Du point de vue naval, c'était là "un problème de solution presque impossible". Ces forces mixtes pouvaient être rassemblées et lancées à l'assaut de la façon proposée, pourvu 'que les forces d'assaut navales et militaires fussent instruites ensemble et que le rassemblement se fît de jour. En d'autres termes, un assaut de jour semblait tout indiqué. Le dernier jour de la conférence, sir Charles Little se déclarait du même avis[19].

A cette dernière séance, le général Paget souligna, dans une allocution, les dangers et les difficultés que présentait l'attaque envisagée, "opération absolument sans précédent dans l'histoire de la guerre". Il ajoutait qu'on n'avait trouvé jusque-là aucune solution au problème du tir d'appui nécessaire dans les dernières phases du débarquement (à ce moment-là, avant les débarquements en Sicile, les nouvelles embarcations d'appui n'avaient subi l'épreuve ni du combat ni des exercices combinés de grande envergure), mais que la question franchirait "une nouvelle étape" lors des épreuves tactiques qui allaient avoir lieu sous peu.

Déjà le lei corps d'armée britannique menait vigoureusement certaines expériences, bien qu'il n'eût pas encore exécuté d'exercices d'assaut massifs. Des exercices d'élaboration de plans avaient permis à divers groupes de commandement d'acquérir une expérience précieuse. Une période d'étude de corps d'armée, qui eut lieu du 23 ou 26 juin immédiatement avant la conférence "Rattle", avait cristallisé et résumé les idées formulées et l'expérience acquise, et fourni à Bucknall un fondement pour l'exposé qu'il devait faire à cette conférence[21]. On avait approfondi divers aspects tactiques particuliers. L'exercice "Kruschen", exécuté en avril par la 163e brigade d'infanterie, avait fait la lumière sur les moyens à employer pour "déloger les Allemands de leurs positions fortifiées des régions côtières du nord-ouest de l'Europe, des assauts d'essai ayant été exécutés contre un modèle à grande échelle de "hérisson" allemand. Il ne s'agissait pas d'un exercice amphibie[22]. Durant la même période (de mars à avril 1943) l'exercice "Primrose", à Kilbride-Bay, fut l'occasion des essais qui semblent avoir

été les premiers quant à l'utilisation de l'artillerie d'année autopropulsée tirant depuis les péniches de débarquement de chars au cours d'un assaut[23]. Vers la fin de l'été, le ler corps d'armée britannique exécutait des exercices à Kilbride avec le concours de la Marine et de l'Aviation. Lors de l'exercice "Euclid", réalisé par la 49e division en août et en septembre, on ne semble pas avoir effectivement débarqué de troupes; mais au cours de l'exercice "Nimbus", en septembre, un bataillon d'infanterie et une batterie de campagne purent débarquer à la faveur des attaques de bombardiers légers et de bombardiers-chasseurs[24]. Le 6 septembre, le commandant du corps d'armée organisait une discussion laissant entrevoir bon nombre des techniques qui furent effectivement utilisées le jour J en Normandie, notamment, le dispositif grâce auquel des chars DD (amphibies) constituaient la première vague de l'assaut, suivis quelques minutes plus tard de chars AVRE (véhicules d'assaut du Génie royal*,) puis de l'infanterie de tête. Il- supposait que le feu d'appui, avant le débarquement, viendrait de l'artillerie autopropulsée, des embarcations lance-fusées et d'un bombardement naval le plus intense possible. Il n'a guère été question d'appui aérien[25].

Tout en mettant au point les tactiques d'assaut, on s'occupait également de l'appui administratif de l'opération d'invasion. Il y a lieu de mentionner .à cet égard deux exercices principaux. D'abord l'exercice "Jantzen", dont l'objet était de "se préparer à maintenir un corps d'armée et les trqupes d'appui sur les plages pendant 14 jours". Il débuta en avril et mai 1943 par l'élaboration, .aux Q.G. du ler corps d'armée britannique et de la 618 division, d'un plan prévoyant une attaque par deux brigades. Au mois de juillet (le jour J était fixé au 22), le ler corps d'armée exécuta effectivement les débarquements administratifs, sous la direction du Q.G. de la région de l'Ouest, sur les plages de Tenby, ,en Galles du Sud. Les troupes administratives furent seules à y prendre part, mais elles mirent effectivement à terre 16,000 tonnes de matériel durant cet exercice[26]. L'exercice "Harlequin", en août et septembre, eut une portée encore plus vaste. Il avait pour objet de "mettre à l'essai le dispositif et les rouages en vue du passage des troupes depuis les zones de concentration jusqu'aux zones de cales et aux ports d'embarquement, par voie des zones de ralliement"; l'exercice représentait un programme d'embarquement, pour l'invasion du continent, s'étendant du jour J à J plus 3. Deux corps d'armée participaient à cet exercice, l'un (le 121, corps d'armée britannique) passant par les zones de ralliement des secteurs de Douvres et de Newhaven, et l'autre (le ler corps d'armée canadien, ayant sous son commandement la 2e division canadienne et la 5e division blindée canadienne), par les zones des secteurs de Portsmouth et de Southampton[27]. Rendues au bord de la mer, la plupart des troupes rebroussèrent tout simplement chemin et se dispersèrent. Un certain nombre d'unités de DCA, dont aucune n'était canadienne, montèrent à bord d'embarcations pour une croisière dans la Manche, car l'exercice s'accompagnait d'une manoeuvre ("Starkey") destinée à faire croire aux Allemands qu'il s'agissait d'une invasion et à provoquer un grand combat aérien[28] (voir ci-dessous, p. 16). Le 21e groupe d'armée prétendit, un peu aigrement, qu'étant donné que l'exercice "Harlequin" faisait partie d'une opération "dirigée par un autre service ayant un objet différent", il avait manqué de réalisme; néanmoins, les rouages extrêmement compliqués qu'il fallait mettre en branle pour déplacer une force d'invasion jusqu'aux

*_Six années de guerre,_ pages 419-420. Dans le plan final, les intervalles entre les chars, les AVRE et l'infanterie n'étaient pas précisément ceux qu'on avait alors recommandés.

ports et l'installer dans les embarcations avaient bien fonctionné, d'une façon générale, et on a tiré de cet exercice des leçons précieuses qui ont permis d'apporter par la suite certaines améliorations[29].

On cherchait depuis longtemps à mettre au point un équipement blindé spécial pour l'attaque. Le véhicule d'assaut du Génie royal était né de l'expérience acquise à Dieppe. Le char DD ou char amphibie (voir ci-dessous, p. 38) allait être utilisé pour la première fois au combat sur les plages de la Normandie. Le char "Flail", destiné à. faire exploser les champs de mine, avait servi sous une forme primitive en Afrique du Nord. Le lance-flammes "Crocodile" (lequel, comme l'AVRE, était un char Churchill transformé) avait fait l'objet de rapports favorables à la suite de l'exercice "Kruschen". C'est au major-général P. C. S. Hobart, commandant de la 79e division blindée qu'incombait la mise au point de ces blindés spéciaux; en effet, aux mois d'avril et de mai 1943, il avait reçu instructions "de mettre au point une technique à l'intention des unités spécialisées qui ont été placées sous votre commandement et de les préparer à faire partie des formations qui prendront d'assaut soit les défenses de plages soit les zones intérieures défendues de l'ouest de l'Europe". Il devait se tenir en liaison étroite avec le ler corps d'armée britannique[30].

Essai des tactiques d'assaut

C'est à la 3e division canadienne (voir ci-dessous, p. 35-38) que furent confiés les premiers essais à une grande échelle de la technique d'assaut qu'on mettait alors au point. Il s'agissait de l'exercice "Pirate", exécuté en octobre 1943 à Studland Bay, Dorset, avec la collaboration de la force "J" et des groupes 11 et 83 de la RAF. Il avait pour objet "d'exercer les troupes des trois armes à bien remplir leur rôle dans des opérations combinées de grande envergure". Le plan comprenait des exercices pratiques d'embarquement, l'assaut contre une plage fortement défendue, le travail du Centre de contrôle du retour des navires dit "Turn Round Control" (Turco), lequel dirigeait le transport maritime durant la phase de consolidation, et même l'aménagement rapide d'un champ d'atterrissage à la tête de pont. Le plan de feu de l'assaut était particulièrement important; il fit l'objet d'un mémoire détaillé du général Crerar au général commandant la 3e division, le 30 août, et comprenait la plupart des éléments qui se dégageaient des opérations et des études des quelques mois précédents: bombardement naval (feu des contre-torpilleurs, auquel viendraient s'ajouter le tir des fusées et le feu des "Hedgerow" pendant l'approche finale, et l'appui immédiat des embarcations transportant des chars qui devaient accompagner la première vague pour s'attaquer aux défenses de plage); bombardement aérien (attaque par les bombardiers légers et moyens avant les débarquements et attaques par les chasseurs au moyen de leurs canons et de leurs fusées); et un "barrage de plage" lancé par deux régiments d'artillerie de campagne installés dans les péniches de débarquement de chars[31].

Le jour J de l'exercice "Pirate" était fixé au 17 octobre. Malheureusement, les manoeuvres furent bouleversées "par le mauvais temps, aux étapes initiales, ce qui a nécessité une modification du plan général; le temps s'est gâté de nouveau après l'assaut et a mis fin à l'exercice prématurément"[32]. "La brume qui enveloppait les pistes d'envol empêcha les avions fumigènes et les bombardiers

de décoller et si l'on fait exception de la protection aérienne accordée au convoi en mer et des attaques par des avions Typhoon contre des objectifs prédéterminés, sur les plages, le plan d'appui aérien qui avait été prévu ne fut pas exécuté"[33]. Malgré ces faiblesses et quelques autres (voir ci-dessous, page 37), on estima que l'exercice avait réussi; d'après le commandant de la 3e division (le major-général R. F. L. Keller) et son état-major, "le plan de tir combiné de la Marine royale, de la RAF et de l'armée s'était révélé d'application pratique, sous réserve, il va sans dire, d'un complément d'instruction fondée sur les détails de l'expérience acquise", et il avait été démontré que l'artillerie d'armée pouvait, de la mer, tirer avec succès sur une "zone terrestre". Les Hedgerow et les AVRE s'étaient très bien acquittés de leur tâche[34]. Les fondements solides d'un plan d'assaut semblaient maintenant exister et, dans des exercices subséquents, la Force "f et la 3* division purent confirmer la solidité des conclusions qu'on avait tirées à la suite de l'exercice "Pirate".

L'exercice eut pour résultat fortuit de raviver la controverse quant à savoir si une heure H diurne était, oui ou non, pratique. Le maréchal de l'Air J. H. D'Albiac, commandant de l'aviation tactique, recommandait fortement, dans son rapport, que la Marine révisât son opposition à une approche de nuit et un assaut à l'aube; il prétendait que, si l'approche avait lieu en plein jour, l'artillerie côtière et les avions ennemis infligeraient à nos troupes des pertes considérables. Le général Paget n'était pas de cet avis. Quant à la menace du côté de l'artillerie, il estimait que la plupart des batteries côtières de l'ennemi auraient été neutralisées ou détruites avant l'assaut. Relativement au danger d'une attaque aérienne, il était d'avis que si nous ne pouvions obtenir la suprématie de l'air à un degré suffisant pour empêcher l'aviation ennemie de porter des coups violents, nous devions nous abstenir de tenter cet assaut[35]. L'attaque diurne continua de s'imposer et fut incorporée dans le plan définitif.

A l'époque de l'exercice "Pirate", le problème fondamental du feu d'appui faisait officiellement l'objet d'un complément d'étude. Au mois d'août 1943, les chefs d'état-major britanniques chargèrent un comité interarmes spécial d'étudier ce problème. Ce comité était dirigé par le vice-maréchal de l'Air Ronald Graham du Q.G. des opérations combinées; il comprenait des officiers supérieurs de: tous les services et eut l'avantage de consulter bien des spécialistes, tant .militaires que scientifiques. Son rapport[36] était prêt en décembre. Nous devrons 'fous borner à en résumer ici les recommandations. Le comité conclut que "d'une façon générale, nos moyens d'appui naval et aérien sont satisfaisants". Il soulignait, toutefois, la nécessité d'améliorer, si c'était possible, le degré de précision des bombardements navals et aériens; il recommandait d'augmenter l'efficacité des embarcations d'appui spéciales; il soulignait l'importance qu'il y avait de trouver des moyens de réduire au silence, par des bombardements aériens, l'artillerie côtière logée dans les tourelles et les casemates, et de détruire les -obstacles, y compris les champs de mines et les abris souterrains, dont l'armée ne pourrait venir à bout par les moyens dont elle disposait. Il insistait sur la nécessité d'améliorer l'efficacité des obus brisants de l'artillerie navale contre les objectifs au sol et sur les dispositions à prendre pour repérer les avions et diriger le tir de DCA. Il réclamait une enquête plus approfondie "du problème que pose le choix de la meilleure heure [du jour] pour un assaut contre une côte fortement défendue". Enfin, il était d'avis que les autorités intéressées, y compris les

*Au sujet de l'exercice "Pirate", voir aussi ci-dessous,[37].

ministères de guerre, "devraient recevoir l'ordre d'accorder la plus grande priorité aux propositions soumises en vue d'améliorer l'intensité du feu destiné à appuyer un assaut par voie de la mer, et de donner suite d'urgence aux propositions jugées prometteuses". Les chefs d'état-major entérinaient cette recommandation fondamentale le 23 décembre 1943[37].

Élaboration de la stratégie alliée, 1942-1943

Pendant qu'on mettait sérieusement au point les tactiques d'assaut, la stratégie alliée s'orientait vers l'invasion du nord-ouest de l'Europe où ces tactiques allaient être appliquées. Les principaux participants, et d'autres également, en ont fait plus d'une fois le récit; nous nous bornerons donc à la résumer brièvement.

Bien avant les débarquements alliés en Afrique du Nord française, au mois de novembre 1942, les dirigeants britanniques et américains avaient amorcé l'étude de l'étape subséquente. Les Américains avaient dès le début la certitude que l'entreprise d'Afrique écartait toute possibilité d'une attaque de grande envergure dans le nord-ouest de l'Europe en 1943; tout en refusant d'admettre cette conclusion, M. Churchill songeait à des opérations d'exploitation en Méditerranée ainsi qu'à une entreprise en Norvège[38]. Au mois de janvier 1943, le président Roosevelt et le premier ministre de la Grande-Bretagne se réunissaient à Casablanca avec les chefs d'état-major conjoints. On en vint, malgré une forte opposition au début de la part des autorités militaires américaines, à la décision d'exploiter la situation en Méditerranée, cet été-là, grâce à l'invasion de la Sicile. Toutefois, cette décision s'accompagnait de la détermination de lancer, à partir du Royaume-Uni, "la plus grande offensive de bombardement possible contre l'effort de guerre allemand" ainsi que "les opérations offensives limitées qui pourraient se révéler pratiques, compte tenu des forces amphibies disponibles", et en même temps d'y rassembler les plus grandes forces possible (sous réserve d'engagements antérieurs à d'autres endroits) et de les tenir "prêtes en tout temps à remettre pied 'sur le continent dès que la résistance allemande se serait suffisamment affaiblie". Les chefs d'état-major conjoints reconnaissaient qu'ils ne pourraient plus être en mesure de lancer, en 1943, une invasion massive du continent contre une opposition intacte. Ils proposaient de se préparer plutôt aux possibilités suivantes: petites opérations amphibies; rentrées sur le continent advenant un effondrement, soudain de la résistance allemande; des opérations en vue d'établir une tête de pont vers la fin de 1943, autrement dit un genre d'opération "Sledgehammer"; et, enfin, "une invasion massive en 1944"[39].

Afin de mettre ce programme à exécution, les chefs d'état-major conjoints s'entendirent pour établir sur-le-champ "un état-major conjoint dirigé par un chef d'état-major britannique, jusqu'à ce qu'on ait nommé un commandant suprême et un sous-commandant américain"[40]. D'où la nomination, au mois de mars 1943, du lieut.-général F. E. Morgan à titre de "chef d'état-major du commandant suprême allié (à désigner)" (COSS AC). Le général Morgan établit ses quartiers à Londres et commença son travail en vertu d'une directive approuvée le 5 mars par les chefs d'état-major conjoints, à laquelle faisait place une directive modifiée, le 23 avril. Ce dernier document chargerait Morgan d'élaborer les

plans de trois entreprises. *Premièrement,* il devait préparer "une vaste opération de camouflage pour tromper l'ennemi"; cette opération, qui s'étendrait sur tout l'été de 1943, avait pour objet d'immobiliser l'ennemi dans l'Ouest" et de le porter à s'attendre constamment à des opérations de grande envergure outre-Manche cette année-là. Il devait se produire "au moins une opération amphibie simulée" destinée à provoquer un grand combat aérien. *Deuxièmement,* il avait pour mission de préparer un plan en vue "du retour sur le continent advenant la désintégration de l'Allemagne" à n'importe quel moment, et d'utiliser à cette fin les troupes qui seraient alors disponibles. Et *troisièmement, il* devait se préparer pour "un assaut massif contre le continent le plus tôt possible en 1944"[41] On avait donc abandonné l'idée d'exécuter une opération "Sledgehammer" en 1943.

Le 25 mai 1943, par suite des discussions qui eurent lieu à la conférence "Trident", alors en cours à Washington, Morgan recevait une directive supplémentaire. Elle fixait la date de l'assaut massif au let mai 1944. La directive indiquait aussi les forces dont la présence au Royaume-Uni pourrait servir de base à l'élaboration des plans: pour l'attaque, *cinq* divisions d'infanterie montées simultanément à bord des péniches de débarquement, *deux* divisions d'infanterie "en qualité d'éléments d'appui", et *deux* divisions aéroportées; en outre, 2 "autres divisions seraient prêtes à passer à la zone du logement à titre d'éléments "complémentaires". Mais on constatait en même temps que Morgan ne `pourrait vraiment pas utiliser, pour cette attaque, cinq divisions transportées 'par voie de mer. C'est qu'on ne prévoyait pas pouvoir disposer d'un nombre suffisant de péniches de débarquement. A cette même conférence, les chefs d'état-major conjoints se fondaient sur la supposition que les Britanniques (y compris probablement les Canadiens) fourniraient "deux divisions d'assaut et une division d'appui immédiat" et les États-Unis "une division d'assaut et une division d'appui immédiat"[43]. Au sujet de cette supposition, on déclarait à la conférence "Rattle", au mois de juin, que "les deux divisions d'appui (immédiat) seraient organisées du point de vue tactique et montées dans des embarcations, mais elles ne disposeront pas du genre d'embarcations nécessaires à un assaut"[44]. Le général Morgan se trouvait donc effectivement limité à des forces d'assaut toinposées de trois divisions.

COSSAC organisa un état-major anglo-américain "intégré" comprenant des officiers des trois armes*. Quelques officiers canadiens en faisaient partie, entre `autres le major R. A. Harris, adjoint militaire du général Morgan[45]. Nous pouvons exposer brièvement les mesures prises par COSSAC relativement aux deux premières tâches confiées à Morgan.

Le plan de l'entreprise destinée à tromper l'ennemi en 1943 aboutit à l'opération "Starkey", dont l'exercice "Harlequin" faisait partie, ainsi que nous l'avons vu. L'opération "Starkey" nécessita beaucoup de réflexion et d'effort mais ne produisit aucun effet bien évident. Elle avait pour objet de convaincre l'ennemi qu'une opération amphibie importante allait être dirigée contre la région du Touquet dans le Pas-de-Calais. Le jour J, le 8 septembre, un "convoi d'assaut" transportant de nombreuses unités de DCA et venant de Dungeness, s'approcha de cette région. Un convoi composé de vingt gros navires de transport de

*L'organisation d'état-major est décrite dans le livre du général Morgan: *Overture to Overlord,* chapitre II, ainsi qu'au chapitre II de *Cross-Channel Attack* par Gordon A. Harrison.

véhicules motorisés manoeuvra aussi dans la Manche. Les batteries allemandes à longue portée établies au Pas-de-Calais furent pilonnées ce matin-là et la veille, et nos avions bombardèrent aussi les aérodromes. On dépêcha des balayeurs de mines vers l'avant pour préparer la voie au convoi d'assaut. Un grand nombre d'avions protégeaient les unités navales, prêts à affronter l'aviation allemande si elle décidait de livrer combat[46].

Malheureusement, elle ne bougea pas. "D'une façon générale, la réaction des chasseurs ennemis fut très légère". L'artillerie côtière allemande n'ouvrit pas le feu sur le "convoi d'assaut" qui lui offrait une cible facile. De fait, pour citer un passage du rapport du 21e groupe d'armées, "l'ennemi refuse de combattre à nos conditions". D'après les documents allemands disponibles, - que nous aimerions plus précis, - l'ennemi croyait qu'un exercice d'invasion de grande envergure se déroulait alors. Il ne s'était pas laissé tromper jusqu'à croire à l'imminence d'une attaque le 8 septembre, mais il craignait fort qu'une invasion n'allait pas tarder. Dans son rapport sur la situation de la semaine terminée le 13 septembre, le commandant en chef (Ouest) faisait remarquer que "pour une attaque sérieuse - bien que 2,500 avions aient participé à l'action dans une seule journée - le rythme et la fréquence des attaques aériennes n'étaient pas assez rapides". Mais malgré tout, il est fort possible qu'on passe à l'invasion véritable à n'importe quel moment"[49]. Si ce plan qui était destiné à tromper l'ennemi et qui aboutit à l'opération "Starkey" n'a pas atteint l'objectif immédiat, celui de provoquer un combat aérien, il a contribué néanmoins à tenir les Allemands dans des transes et les a peut-être empêchés de faire passer des troupes au front est.

Le plan d'une invasion advenant la "désintégration" allemande portait le nom de "Rankin" et était prêt, du moins dans ses grandes lignes, à la mi-août 1943. On y prévoyait trois éventualités: "Rankin-Cas A" supposait un simple "éclaircissement" des forces ennemies dans le nord-ouest de l'Europe; le "Cas B" supposait la retraite complète de l'ennemi de certains secteurs de sa ligne côtière mais le maintien de l'équilibre de ses forces; le "Cas C" supposait un effondrement complet du régime nazi. On se rendit bientôt compte que cette dernière éventualité soulevait bien des questions relatives à l'administration des territoires libérés ou conquis, questions qui requéraient une attention particulière dans le cadre du plan d'invasion principal. Aussi COSSAC donna-t-il au "Cas C" une expansion plus détaillée qu'aux autres parties du plan. Le Q.G. de la Première armée canadienne mit au point une instruction d'opération détaillée pour sa partie du plan[50]. Mais, comme le régime nazi ne s'écroula qu'après la défaite des armées allemandes, aucun des plans "Rankin" ne fut appliqué; il n'en sera donc plus question dans cet ouvrage.

Le plan de COSSAC pour l'opération "Overlord"

La tâche principale de COSSAC consistait à préparer un plan d'invasion du continent en tenant compte de l'opposition à laquelle on pouvait s'attendre en 1944. Pour la préparation de ce plan, l'état-major de COSSAC avait l'avantage

*Mais déjà, à ce moment-là, nous avions facilité grandement cette appréciation de la part des Allemands. Le 9 septembre, l'Amirauté, le War Office et le ministère de l'Air annonçaient dans un communiqué conjoint: "Un exercice amphibie de grande envergure a eu lieu récemment dans la Manche[48].

de pouvoir s'inspirer du travail accompli par les groupes antérieurs d'élaboration de plans.

A son arrivée à Londres en mars 1943, le général Morgan fut "libéré de cette vaste bibliographie" et surtout des documents préparés par les "commandants conjoints" ou pour leur compte. Ce groupe, composé d'officiers britanniques des trois armes alors désignés aux commandements supérieurs des opérations d'invasion, s'était consacré depuis le printemps de 1942, de concert avec le général commandant les forces américaines dans le théâtre européen, qui leur était adjoint, à l'étude du problème de la rentrée sur le continent*. En février 1943, l'état-major d'élaboration des plans des commandants conjoints avait préparé tune étude intitulée: "Le choix des zones d'assaut pour une opération de grande envergure dans le nord-ouest de l'Europe"[51] on y exprimait l'avis qu"`un assaut par des forces considérables dans une opération illimitée ne serait possible que dais le secteur de Caen". On y disait de ce secteur qu'il était "propice à une attaque par des forces considérables pourvu que les plages est du Cotentin (péninsule de Cherbourg) soient incluses pour consolider Cherbourg, et que les assauts tant dans le secteur de Caen que dans celui du Cotentin aient lieu simultanément, ou l'un immédiatement après l'autre". Juste avant la substitution de COSSAC aux commandants conjoints, leurs préposés à l'élaboration des plans (une équipe angle-américaine) avaient conçu les grandes lignes d'un plan connu sous le nom de "Skyscraper", plan qui ne reçut jamais l'approbation officielle de leurs chefs. Ce plan prévoyait un assaut, par quatre divisions transportées par mer, contre les plages situées entre l'embouchure de l'Orne, au nord de Caen, et l'estuaire de la Vire, et contre les plages sud de la partie est du Cotentin. Six autres divisions transportées par mer seraient requises pour l'appui, et les préposés à l' boration des plans soulignaient l'importance de disposer d'assez de péniches de debarquement pour loger simultanément dix divisions. On prévoyait aussi l'emploi de quatre divisions aéroportées[52].

Le G.Q.G. des Forces territoriales vit dans cet avant-projet une base provisoire satisfaisante pour l'élaboration d'un plan, mais le document fut accueilli f ement par les chefs d'état-major britanniques qui, le 30 mars, décidaient dune pas tenir compte des principes y exposés[53]. Cette attitude tenait sans doute à- que COSSAC fonctionnait déjà, mais peut-être aussi les chefs d'état-major estimaient-ils que les stratèges des commandants conjoints avaient demandé plus qu"on ne pouvait pratiquement leur donner. Il n'en demeure pas moins que le'plan "Skyscraper" se rapprochait énormément du plan qui fut effectivement adopté pour l'invasion de la Normandie; il s'en rapprochait beaucoup plus, défait, que le plan subséquemment élaboré par COSSAC, celui-ci s'en étant tenu aux ressources, extrêmement limitées, imposées par les chefs d'état-major conjoints. A d'autres égards, le plan de COSSAC et les conclusions des commandants conjoints se ressemblaient sur bien des points. Il serait difficile de dire dans quelle mesure le général Morgan et son état-major profitèrent directement du travail accompli par les commandants conjoints ou dans quelle mesure les mêmes faits ont tout simplement mené les deux groupes aux mêmes résultats.

COSSAC devait, tout d'abord, "choisir une zone de logement". Dans l'étude de ce problème, il a tenu compte des éléments suivants: a) capacité des ports; b) étendue des plages; c) considérations d'ordre naval; d) considérations d'ordre

*Voir *Six années de guerre, p. 333-334.*

aérien; e) défenses côtières allemandes; *f)* réserves allemandes; *g)* forces alliées disponibles. L'élément "protection aérienne" limitait la zone d'assaut possible au front situé entre Cherbourg et Flessingue. Par suite, en particulier, des facteurs *b)* et *d),* la discussion se ramena bientôt à deux zones principales: la région du Pas-de-Calais et celle de Cotentin-Caen. On fit remarquer que, dans l'un et l'autre cas, il faudrait des opérations subséquentes pour capturer d'autres groupes de ports. Des deux régions, celle de Pas-de-Calais présentait des avantages manifestes, notamment une traversée de vingt milles seulement offrant la possibilité d'un appui aérien maximum et d'un retour rapide des navires, ce qui allégerait le fardeau de l'escorte et de la protection navales. Sans compter que les plages du Pas-de-Calais, bien qu'exposées, étaient très étendues. Mais précisément à cause de ces avantages qu'offrait le Pas-de-Calais, on y trouvait les défenses allemandes les plus formidables; en outre, il serait difficile d'y étendre la zone de logement par la capture d'autres ports, car cela supposait qu'il faudrait pousser assez loin de part et d'autre, soit jusqu'à Anvers d'un côté - alors qu'on devrait franchir de nombreuses nappes d'eau - et jusqu'au Havre et à Rouen de l'autre.

Par contre, la région de Cotentin-Caen était, à certains égards, nettement désavantageuse. Située plus loin des aéroports britanniques, elle allait réduire la somme d'appui que pouvaient accorder les chasseurs à faible rayon d'action; sans compter qu'une plus longue traversée compliquerait les problèmes d'ordre naval. Mais cette région présentait aussi de grands avantages. Dans le secteur de Caen les défenses allemandes, y compris l'artillerie côtière, étaient légères. Ses plages étaient vastes et "passablement protégées contre le vent dominant." Enfin, la région offrait un terrain extrêmement propice à l'aménagement rapide d'aéroports avancés, près du littoral. Aussi, avant bien pesé le pour et le contre, le général Morgan et son état-major en vinrent bientôt à la même conclusion que les commandants conjoints. Les chances d'attaque et d'exploitation fructueuses dans le secteur de Caen étaient "tellement plus grandes ... que dans tout autre, qu'à notre avis les avantages l'emportent sur les désavantages"[54].

Cependant COSSAC stipula certaines conditions qu'il estimait essentielles au succès de l'opération, désormais appelée "Overlord". Il en souligna trois qu'il croyait particulièrement vitales. La première, et la plus importante, prévoyait "la réduction globale des forces combattantes allemandes entre le moment actuel (30 juillet 1943) et celui de l'assaut en surface". Selon la deuxième, "l'ensemble dés réserves allemandes en France et dans les Pays-Bas, - non compris les divisions occupant la côte, les divisions de l'Aviation allemande et les divisions à l'instruction, - ne devaient pas dépasser, le jour de l'attaque, douze divisions complètes de premier ordre", et que les Allemands ne devaient pas être en mesure de faire venir de Russie un grand nombre de divisions de première classe dans la période initiale de la campagne, ni de faire passer leurs divisions de réserve dans le secteur de la tête de pont à un rythme supérieur à trois le jour J, cinq les deux premiers jours, ou neuf les neuf premiers jours. Il fallait donc ne négliger aucun effort, avant l'assaut, pour "dissiper et détourner les formations allemandes, affaiblir leur efficacité au combat et rompre les communications". La troisième condition, c'était d'assurer, par des moyens artificiels, des "eaux protégées" au large de la côte à prendre d'assaut; étant donné les conditions atmosphériques auxquelles on pouvait s'attendre dans la Manche, cela était essentiel au ravitaillement sur les plages pendant un certain

temps. Le plan de COSSAC prévoyait la création de deux ports artificiels par l'engloutissement de navire-obstacles. Les ports "Mulberry" éventuellement aménagés en Normandie étaient beaucoup moins simples.

"Si nous réalisons ces conditions", écrivait le général Morgan, - aviation allemande réduite, limitation du nombre ou de l'efficacité des formations offensives allemandes en France et mesures satisfaisantes pour assurer l'improvisation d'eaux protégées - l'opération "Overlord" aura, à notre avis, de bonnes chances de réussir"'.

Donc, Morgan ne s'était vu attribuer que trois divisions d'assaut transportées par mer. Il se proposait de les débarquer sur un front d'environ 35 milles, depuis un point situé au nord de Caen jusqu'à Grandcamp; à peu près trois brigades de chars et un groupe de brigade d'infanterie supplémentaire les suivraient le même jour. Des éléments représentant les deux tiers d'une division aéroportée britannique (pour lesquels on s'attendait d'avoir tous les avions nécessaires) devait capturer Caen. COSSAC n'avait prévu aucune tentative de débarquement sur les plages de la côte est du Cotentin. Il craignait que des forces "séparées par les terres basses et les réseaux fluviaux de la région de CarentanIsigny" (estuaire de la Vire) ne fussent exposées à une défaite fragmentée. Les forces qu'on lui attribuait ne suffisaient pas, de fait, à attaquer sur un front si étendu. Il proposait, cependant, qu'une attaque ait lieu tôt vers Cherbourg; optimiste, il espérait qu'au plus tard à "J" plus 14 environ 18 divisions alliées auraient pu débarquer, capturer Cherbourg et étendre la tête de pont, vers l'intérieur à une soixantaine de milles au-delà de Caen[55].

Le plan "Overlord" de COSSAC fut soumis aux chefs d'état-major britanniques le 15 juillet 1943. Après un examen détaillé du plan, les chefs d'étatmajor l'expédiaient à Québec pour discussion par les chefs d'état-major conjoints à la conférence "Quadrant", qui débutait dans cette ville le 14 août. Les chefs d'état-major conjoints, après force discussion quant au degré de priorité à accorder à "Overlord" aux dépens des opérations d'Italie, approuvaient le 15 août les grandes lignes du plan Morgan et appuyaient la décision déjà prise par les chefs d'état-major britanniques de l'autoriser à procéder à l'élaboration d'un plan détaillé et aux préparatifs complets[56]. Cette décision paraissait au rapport final de la conférence, la date de l'opération restant fixée au ter mai 1944. Aux termes du rapport, on devait aussi continuer à faire pression à l'opération "Overlord". On- approuvait l'exécution d'offensives dans le sud de la France à titre d'opérations de diversion rattachées à "Overlord". Le projet "Jupiter" en vue d'une intervention en Norvège, préféré de Churchill, fut de nouveau mentionné à titre de solution de rechange, au cas où les circonstances rendraient impossible l'exécution de l'opération "Overlord". On accordait "la plus haute priorité stratégique" à l'offensive conjointe de bombardement, destinée à amener la "destruction et le bouleversement progressifs du régime militaire, industriel et économique de l'Allemagne, la rupture d'éléments essentiels des lignes de communication, et la réduction sensible des effectifs de combat de l'aviation allemande". La portée générale de ces décisions, sans mention de la date mais y compris les conditions restrictives auxquelles Morgan attachait tant

*Les citations reproduites dans ces alinéas proviennent du *Digest o f Operation "Over- lord",* bref résumé du plan dont le général Morgan avait fait précéder son rapport. Le "Digest" paraît à titre d'Annexe "A" au livre de Gordon A. Harrison, *Cross-Channel Attack.* On devrait le consulter pour obtenir de plus ample détails.

d'importance, furent communiquées aux Russes par MM. Eden et Hull lors de leur visite à Moscou, au mois d'octobre[57].

On n'avait pas encore désigné le commandant suprême de l'opération "Overlord" et la nomination ne se fit que dans les derniers jours de 1943. A Québec, les Américains acceptèrent la proposition britannique de nommer l'amiral sir Charles Little (qui fut remplacé plus tard par l'amiral sir Bertram Ramsay) commandant des forces navales, et le commandant en chef de la section de combat de la RAF, le maréchal de l'Air sir Trafford Leigh-Mallory, commandant des forces aériennes[58]. On abandonna vers la même époque l'idée, implicitement formulée dans les décisions de la conférence de Casablanca (voir ci-dessus, p. 14), que le commandant suprême devait être britannique, puisqu'il semblait dorénavant manifeste que pour cette campagne, envisagée dans son ensemble, les forces américaines seraient de beaucoup les plus nombreuses. M. Churchill proposa à M. Roosevelt la nomination d'un Américain et annonça à sir Alan Brooke (que la nouvelle sembla surprendre beaucoup plus qu'on n'aurait cru) qu'il ne pourrait donner suite à l'offre qu'il lui avait faite de le nommer à ce poste[59].

Il incombait au Président de désigner un commandant suprême. On supposa que le poste serait confié au général Marshall. Mais l'affaire traîna de façon imprévue. En octobre, Churchill soulignait l'importance qu'il y avait de prendre une décision. Puis les Anglais se rendirent compte que les Américains voulaient confier à Marshall le commandement des deux théâtres de guerre, celui du nord-ouest de l'Europe et celui de la Méditerranée. Il y aurait bien un commandant pour chacun de ces théâtres; mais au-dessus d'eux - et même au-dessus de l'aviation stratégique luttant contre l'Allemagne - régnerait un commandant suprême dont les décisions pourraient cependant "être renversées" par les chefs d'état-major conjoints. Au début de novembre, le premier ministre britannique déclara sans ambages, de façon officieuse mais en termes très énergiques, qu'il n'accepterait jamais ces dispositions. Néanmoins, à la conférence du Caire ("Sextant") qui débutait plus tard ce mois-là, les Américains formulèrent officiellement cette proposition. Dans des mémoires distincts, Churchill et les chefs d'état-major britanniques la rejetèrent sur-le-champ. L'idée déplaisait aux Anglais pour des raisons d'ordre à la fois national et militaire. Ils estimaient qu'au. nom de ce que Churchill avait appelé "le principe de l'égalité de statut à maintenir entre les grands alliés", ils avaient droit au commandement suprême dans un des théâtres de guerre. Ils estimaient aussi que le commandant super-suprême, pour employer le mot de leurs chefs d'état-major, serait "un chaînon supplémentaire et superflu de la chaîne du commandement". Ils croyaient sans doute qu'un commandant nanti de tels pouvoirs échapperait à la maîtrise des chefs d'état-major conjoints et qu'en accordant ces pouvoirs à un Américain ils priveraient réellement et les chefs d'état-major britanniques et le gouvernement anglais de toute participation effective à la conduite de la guerre contre l'Allemagne[60].

Les Américains durent donc abandonner leur plan. A la conférence ("Eureka") de Téhéran tenue à la fin du mois, le maréchal Staline, parlant comme d'habitude sans détours, déclara qu'à son avis la nomination devait se faire sans plus de retard. Quelques jours plus tard le président Roosevelt, - estimant sans doute, pour employer les termes dont M. Churchill s'est servi, que "le

commandement de la seule opération "Overlord" ne suffisait pas à motiver le départ du général Marshall de Washington", - nommait le général Dwight D. Eisenhower, qui, à titre de commandant en Méditerranée, avait donné la preuve de son habileté particulière à coordonner les efforts des Alliés[61]. Sa nomination était annoncée la veille de Noël, en même temps que celle d'un officier britannique, le général sir Henry Maitland Wilson, au poste de commandant suprême des forces alliées dans le théâtre méditerranéen. Le 27 décembre, on annonçait que le maréchal en chef de l'Air sir Arthur Tedder serait commandant suprême adjoint, sous le général Eisenhower[62].

Bien qu'on eût désigné des commandants en chef des forces navales et aériennes subordonnées au commandement suprême, aucun commandant en chef ne fut désigné pour les armées de terre. Nous ne saurions dire si la question de cette nomination fut sérieusement discutée, à l'époque, par les autorités britanniques et américaines. Elle fit l'objet de discussions à la Division des opérations du Department de la guerre, aux États-Unis, et fut soumise aux chefs d'étatmajor conjoints des États-Unis, mais elle n'alla pas plus loin. Un écrivain américain officiel en explique ainsi les raisons: "L'idée de nommer un commandant des armées de terre semblait inacceptable pour des raisons d'ordre pratique. Comme le commandant suprême allait être un Américain, on estimait en septembre que le commandant des armées de terre, s'il y en avait un, devrait être lui aussi un Américain. Mais, ainsi que le faisait observer un officier de la Division des opérations, l'élément qui doit déterminer, dans la pratique, la nationalité du commandant des armées de terre, c'est l'aptitude à trouver un sujet possédant les qualités requises pour occuper ce poste. Il ajoutait qu'aucun commandant américain n'avait l'expérience du combat et la réputation à opposer aux qualités que possédaient, pour ce poste, les généraux britanniques Montgomery et Alexander. La conclusion sautait aux yeux: sur le plan politique, les Américains auraient été malhabiles de proposer la création de cet emploi"[63]. On prétendit bien, en invoquant des motifs d'ordre militaire, que dans les dernières phases de la campagne aucun quartier général intermédiaire ne devait être placé entre le commandant suprême et les trois groupes d'armées servant sous ses ordres[64], mais personne ne donna à entendre qu'on pourrait se passer d'un commandant des armées de terre pour la très importante phase d'assaut. On décida de confier cette tâche au commandant en chef du 21e groupe d'armées (britannique). Le 29 novembre 1943, le général Morgan, à la suite d'entretiens récents avec le général - Marshall, transmettait une directive[65] au commandant en chef du 21e groupe d'armées (le général sir Bernard Paget occupait toujours ce poste), l'informant qu'il serait "conjointement responsable avec le commandant en chef des forces navales alliées et le commandant en chef des forces aériennes expéditionnaires alliées, de l'élaboration du plan de l'opération, et, lorsqu'il en recevrait l'ordre, de son exécution, *jusqu'à ce que le commandant suprême des forces alliées ait attribué un domaine de responsabilité au général commandant du Ier groupe d'armées (américain)"**. Le général Eisenhower indiqua qu'il préférait voir le général sir Harold Alexander commander le groupe d'armées britannique[66]; mais le cabinet de guerre anglais n'était pas d'accord avec lui, et la nomination du général sir Bernard Montgomery fut annoncée le 24 décembre. Le général Paget devint commandant en chef des armées du Moyen-Orient[67].

**L'italique est de nous.*

Modification du plan de COSSAC

La nomination de commandants fut immédiatement suivie de modifications au plan de COSSAC. On n'avait attribué au général Morgan, nous l'avons vu, que des ressources très limitées et il avait dû comprimer son plan d'autant. A Québec, M. Churchill avait dit: "Nous devrions par tous les moyens possibles chercher à ajouter au moins 25 p. 100 aux forces affectées à l'assaut initial", préconisant un débarquement sur les "plages intérieures" du Cotentin de même que dans la région de Caen-Grandcamp[68]. Le plan allait donc subir des modifications en ce sens.

Que ces changements aient été d'abord proposés, "sur le plan militaire", par Eisenhower ou par Montgomery, n'a peut-être pas d'importance; il reste que les deux généraux s'entendaient pleinement sur leur nécessité. Le général Eisenhower rapporte qu'à une date apparemment non consignée, vers la fin de 1943, il reçut une "brève esquisse" du plan de COSSAC par l'intermédiaire d'un officier américain. Il estimait le front trop étroit et les dispositions en vue de la prise de Cherbourg insuffisantes. Il vit Montgomery avant que celui-ci quittât la Méditerranée, lui exposa ses doutes et l'autorisa à le représenter pour l'examen et la révision du plan d'assaut terrestre[69]. Le 26 décembre, M. Churchill télégraphiait aux chefs d'état-major britanniques: "Eisenhower et Montgomery se sont tous deux déclarés peu satisfaits de ce qu'ils ont appris jusqu'ici au sujet du plan actuel de l'opération "Overlord" et je crois comprendre qu'ils vont exiger une première vague d'assaut beaucoup plus considérable"[70]. Montgomery interrompit son voyage en Angleterre à Marrakech, le jour de l'An. Il vit là pour la première fois une copie du plan de COSSAC et déclara immédiatement au premier ministre que le front d'assaut était trop étroit[71]. Au cours de janvier 1944, le général Montgomery collaborait avec les commandants en chef des forces navales et aériennes à la préparation du plan même de l'assaut. Terminé le ter février, ce "plan initial conjoint" fut baptisé du nom de "Neptune", sous lequel la phase d'assaut de l'opération "Overlord" allait être dorénavant connue.

Le nouveau plan prévoyait la répartition du front d'assaut entre deux armées, soit la Première armée américaine à droite et la Deuxième armée britannique à gauche. Au total, cinq brigades d'infanterie britanniques et trois équipes de combat régimentaires américaines débarqueraient sur les plages lors du premier assaut; ces formations étaient dirigées, le jour J, par cinq Q.G. divisionnaires, soit deux américains, deux anglais et un canadien. Quant aux troupes aéroportées, l'incertitude qui régnait au sujet des planeurs ainsi que d'avions et d'équipages pour le transport des troupes, porta les autorités à modifier le plan. Le plan primitif prévoyait le dépôt d'une division aéroportée sur le flanc américain dès le début; puis d'une seconde, soit sur ce flanc soit sur le flanc britannique, vingt-quatre heures plus tard. Mais, vu la perspective de disposer des ressources nécessaires à cette fin, on décida en fin de compte de déposer deux divisions aéroportées sur le flanc américain et une division aéroportée sur le flanc britannique au cours de la nuit qui précéderait le jour J. (Certains éléments transportés par planeurs n'atterrirent sur les deux flancs que dans la soirée du jour J.) Ces dispositions définitives étaient le résultat de discussions franches et prolongées[72].

Ainsi que l'avons vu, COSSAC avait tout d'abord fixé la date de l'opération au ler mai 1944. Or le Plan initial conjoint la reportait au ter juin 1944 (une

modification subséquente la fixe au 31 mai). Cette modification était dictée par le principal élément qui régissait alors la situation administrative, soit la pénurie de péniches de débarquement. Une force d'assaut plus considérable allait nécessiter un nombre encore plus grand d'embarcations, et la production de ce mois supplémentaire était importante au succès du plan.

Le problème des péniches de débarquement était étroitement lié à la question fort controversée du débarquement sur la côte méditerranéenne de la France en même temps que s'effectueraient les principaux débarquements en Normandie. Ce projet, nous l'avons vu, avait été approuvé à Québec. A Téhéran, le maréchal Staline l'appuya énergiquement et l'accord conclu au sujet des opérations de 1944 prévoyait tout d'abord "que l'opération "Overlord" serait lancée en mai en même temps qu'une opération d'appui contre le sud de la France, à la plus grande échelle possible, compte tenu du nombre de péniches de débarquement alors disponibles"[73]. L'opération du sud de la France était nommée "Anvil".

Cette opération suscitait au cours des premiers mois de 1944 une controverse constante, attribuable dans une large mesure à la pénurie de péniches de débarquement pour l'attaque principale. Mais les autorités britanniques avaient d'autres raisons de douter de la sagesse de l'opération "Anvil". Elles se demandaient si une opération aussi lointaine serait vraiment utile à "Overlord"; et elles redoutaient ses effets sur la campagne d'Italie, étant donné surtout les nouveaux engagements que nous venions d'assumer par suite des débarquements à Anzio, le 22 janvier 1944*. Les Américains voyaient la chose d'un tout autre oeil, mais il était évidemment absurde de vouloir exécuter l'opération "Anvil" aux dépens de l'opération "Overlord", et l'on doutait de plus en plus qu'il y eût assez de péniches de débarquement pour les deux opérations. Vers la fin de mars, sur la recommandation du général Eisenhower et du général Wilson, on abandonnait l'idée d'exécuter l'opération "Anvil" en même temps que l'opération "Overlord". Mais ce n'était pas la fin de cette affaire. Le débarquement sur la côte méridionale de la France allait se produire en temps et lieu, non sans avoir fait l'objet, entre-temps, de bien d'autres discussions.

Les opérations antérieures au jour J

L'opération "Overlord", bien comprise, a commencé longtemps avant que le premier soldat allié mette le pied sur le sol de la Normandie. Pendant des mois avant le jour J l'aviation alliée s'est consacrée à des opérations essentielles au succès de l'invasion.

Les forces aériennes tactiques, - la 21 force aérienne tactique de la RAF, la 9e force aérienne des États-Unis et la Défense aérienne de la Grande-Bretagne, autrefois connue sous le nom de Commandement des avions de chasse, - étaient sous les ordres du général Eisenhower, commandement qu'il exerçait par l'intermédiaire du maréchal en chef de l'Air Leigh-Mallory; toutefois, la 9e force américaine ne fut libérée que le 10 mars 1944 de l'obligation de seconder les Forces aériennes stratégiques des États-Unis dans l'opération "Pointblank", offensive de bombardement conjointe contre l'Allemagne. Quant aux Forces aériennes stratégiques, composées du Commandement de bombardement de la

**Voir les Canadiens en Italie, p. 387-390.*

RAF et de la 8e force aérienne des États-Unis, elles étaient affectées à l'opération "Pointblank" sous la direction du chef de l'état-major britannique de l'Air, à son titre de représentant des chefs d'état-major conjoints; la décision de les placer sous l'autorité du commandant suprême se heurta à une certaine résistance. Mais Eisenhower estimait essentiel d'avoir ces forces aériennes à sa disposition. L'opération "Overlord" n'était pas, disait-il, une opération ordinaire, et dans une situation critique, alors qu'il faudrait tirer parti de toute la force disponible jusqu'à la dernière once, il ne devrait pas "avoir à réclamer et à négocier pour l'obtenir". Les chefs d'état-major conjoints acceptèrent enfin de placer les Forces aériennes stratégiques sous son commandement à compter du 14 avril 1944. Toutefois, elles relevaient directement du commandant suprême et non du commandant en chef des Forces aériennes expéditionnaires alliées. Eisenhower confia à son adjoint, le maréchal en chef de l'Air Tedder, la surveillance générale de toutes les forces aériennes[75].

D'où il ne faudrait pas conclure que l'opération "Pointblank" a été étrangère au succès ou à l'échec de l'opération "Overlord"; bien au contraire. Les opérations de l'aviation stratégique exécutées en vertu de la "directive de Casablanca" (voir ci-dessus, p. 14) et des directives subséquentes ont contribué largement à créer la situation qui a rendu possible l'invasion du continent. A la conférence "Trident" tenue à Washington au mois de mai 1943, les chefs d'état-major conjoints avaient accepté un plan soigneusement rédigé pour l'offensive de bombardement conjointe. Six objectifs industriels y étaient désignés comme "objectifs principaux", soit les industries produisant les sous-marins, les avions, les roulements à billes, le pétrole, le caoutchouc synthétique et les véhicules de transport militaires. Le plan prévoyait aussi comme "objectif *intermédiaire* ne le cédant à aucun autre dans l'ordre prioritaire", les avions de chasse des forces aériennes de l'Allemagne[76]. Ces mots, de l'avis d'un écrivain américain officiel, avaient "plus de force que de clarté"[77]; mais dans la pratique, la réduction des effectifs de combat de l'aviation allemande ne constituèrent jamais un élément secondaire du programme. Elle était essentielle au succès de l'offensive de nos bombardiers, et, nous l'avons vu, COSSAC l'avait désignée comme condition primordiale du succès de l'opération d'invasion.

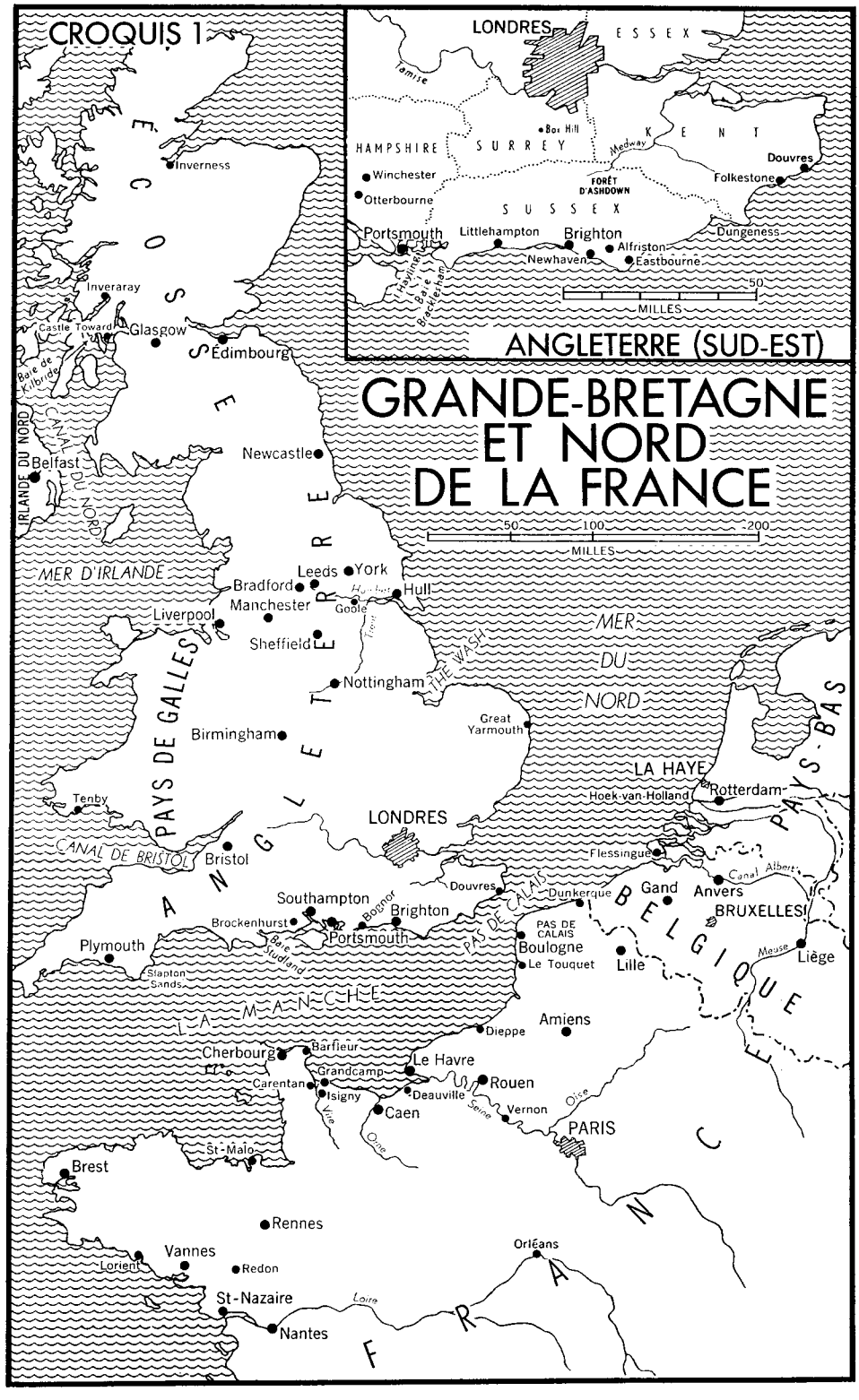
Les attaques lancées contre les fabriques d'avions allemandes ne donnèrent pas les résultats qu'on aurait pu en attendre; de fait, par suite de programmes d'expansion depuis longtemps approuvés, leur production s'accrut énormément au cours de 1944, le nombre des chasseurs monomoteurs acceptés des fabriques par la *Luftwaffe* étant passé de 1,531 en janvier à 3,506 en septembre. (Ces chiffres comprennent les avions avariés et remis en service après réparation[78].) Mais les pertes au combat étaient lourdes et il devenait plus difficile de remplacer les pilotes que les avions. Au cours des cinq premiers mois de 1944 l'aviation allemande avait perdu, dans l'ouest, non moins de 5,009 avions de chasse. On peut même dire que la *Luftwaffe* avait subi une défaite décisive. Même aujourd'hui, bien des années plus tard, rien ne permet de rejeter les conclusions formulées par le général Eisenhower dans son rapport, publié en 1946: "Les constatations que nous avons faites le jour J devaient nous convaincre que les opérations de bombardement stratégique avaient fait échouer complètement le projet du haut commandement allemand d'opposer à l'opération "Overlord" des forces aériennes nombreuses et efficaces. Sans notre maîtrise écrasante de l'air au moment de l'invasion, l'assaut contre le continent aurait été extrêmement risqué, sinon impossible"[80].

Il importait au plus haut point d"`isoler", en Normandie, le futur champ de bataille afin de rendre l'approche des réserves ennemies aussi lente et difficile que possible. On mit donc au point un "plan de bombardement des moyens de transport" dirigé surtout contre le réseau ferroviaire du nord-ouest de la France; une partie essentielle du plan prévoyait le bombardement des ateliers d'entretien et de réparation. Les forces aériennes stratégiques et les forces aériennes tactiques y participèrent; pour la Section de la RAF, cela voulait dire la substitution d'un bombardement précis d'objectifs restreints à la technique du bombardement par zones depuis longtemps établie. Le pilonnage des objectifs ferroviaires commença pour de bon en mars[81]. Il y eut bien des hésitations au sujet de ce programme, surtout parce qu'on craignait que les victimes ne fussent nombreuses parmi les civils français. M. Churchill invita même le président Roosevelt à examiner la question en vue de modifier le programme, mais le Président refusa d'intervenir[82].

Les ponts routiers et ferroviaires menant à la zone de combat constituaient un groupe d'objectifs d'importance particulière. On se demandait vraiment avec quelle précision nos avions pourraient les bombarder; or un mois avant le jour J les bombardiers-chasseurs de la 9e force aérienne fournirent une preuve convaincante de leur efficacité en détruisant un pont qui enjambait la Seine à Vernon. Et la campagne se poursuivit, dirigée surtout contre les ponts de la Seine et certains ponts de l'Oise, de la Meuse et du Canal Albert. Pour ne pas dévoiler le secret de notre zone de débarquement, on épargna (à quelques exceptions près) jusqu'au jour J les ponts de la Loire et ceux de la "brèche Paris-Orélans" entre la Loire et la Seine. Fussions-nous débarqués au Pas-deCalais, les ponts de la Seine auraient été également importants[83]. Ces attaques contre les ponts furent extrêmement fructueuses. Le commandant en chef allemand (Ouest) faisait observer, dans son rapport sur la situation quotidienne, le 28 mai[84]:

> Par suite des attaques de ces quatre derniers jours, les ponts ferroviaires de la Seine, entre Paris et Orléans, sont détruits ou impraticables. Exception: le pont ferroviaire de Saint-Germain (banlieue ouest de Paris) . . . Le commandant en chef (ouest) exige qu'on restaure immédiatement chacun de ces ponts.

Malgré l'habileté et l'énergie que pouvaient mettre les Allemands à effectuer des réparations, il est certain que les dommages causés par ces opérations et par toutes celles du "Plan de bombardement des moyens de transport" embarrassaient énormément l'ennemi et ont beaucoup contribué à la victoire alliée en Normandie. Des objectifs militaires précis situés dans la zone d'assaut, objectifs importants pour les débarquements et les opérations subséquentes, fournissaient des cibles nombreuses à l'aviation. Les divers objectifs militaires qui furent bombardés durant la période préliminaire comprenaient des dépôts de munitions et de carburant, des camps et des postes de commandement. La "neutralisation" des batteries côtières était évidemment une tâche essentielle qu'on ne pouvait guère remettre jusqu'au bombardement final du jour J. Nous connaissions l'emplacement de 49 batteries qui étaient en mesure de tirer sur nos vaisseaux pendant qu'ils approcheraient des plages désignées. Les forces aériennes stratégiques et tactiques, se partageant la tâche, commencèrent à les bombarder vers la mi-avril. Du 10 avril au 5 juin, il y eut 2,495 sorties contre les batteries côtières de la zone d'assaut. Mais, vu l'importance extrême qu'il y avait de ne pas révéler le secteur où nous nous proposions de débarquer, le


CROQUIS 1
LONDRES
ESSEX
Tamise
Box Hill
HAMPSHIRE
SURREY
KENT
Medway
Douvres
Winchester
FORÊT D'ASHDOWN
Folkestone
Otterbourne
SUSSEX
Portsmouth
Littlehampton
Brighton
Dungeness
Alfriston
Newhaven
Eastbourne
Hayling
Baie de Bracklesham
50
MILLES
ANGLETERRE (SUD-EST)
Inverness
Inveraray
Castle Toward
Glasgow
Édimbourg
Baie de Kilbride
Belfast
IRLANDE DU NORD
Newcastle
GRANDE-BRETAGNE ET NORD DE LA FRANCE
50
100
200
MILLES
MER D'IRLANDE
Leeds
York
Bradford
Hull
Manchester
Goole
Liverpool
Sheffield
Nottingham
THE WASH
MER DU NORD
Great Yarmouth
Birmingham
PAYS DE GALLES
LA HAYE
Hoek van Holland
Rotterdam
Tenby
LONDRES
PAYS-BAS
CANAL DE BRISTOL
Bristol
Flessingue
Canal Albert
Douvres
Dunkerque
Gand
Anvers
BRUXELLES
Southampton
Brighton
Brockenhurst
Bognor
Portsmouth
PAS DE CALAIS
Boulogne
Le Touquet
Lille
Liège
Meuse
Plymouth
Baie Studland
Stapton Sands
BELGIQUE
LA MANCHE
Amiens
Dieppe
Cherbourg
Barfleur
Le Havre
Grandcamp
Carentan
Isigny
Deauville
Rouen
Caen
Seine
Vernon
Oise
PARIS
Vire
Orne
St-Malo
Brest
Rennes
Vannes
Lorient
Redon
Orléans
St-Nazaire
Loire
Nantes
FRANCE

nombre des attaques aériennes contre des batteries situées en dehors de ce secteur fut deux fois plus élevé, atteignant le chiffre de 6,270 sorties[85].

Les stations de radar constituaient un autre objectif essentiel. Les forces navales et aériennes des Alliés choisirent celles qui étaient le plus susceptibles de permettre à l'ennemi de découvrir et de contrecarrer nos plans et lancèrent une grande campagne contre ces stations à compter du 10 mai. Encore une fois, pour chaque objectif situé à l'intérieur de la zone d'assaut on en bombarda deux à l'extérieur. Les résultats furent excellents et extrêmement précieux. Durant la nuit où la flotte d'invasion alliée a traversé la Manche, le nombre des stations de radar ennemies en activité dans la zone d'assaut "n'était que de 18 sur- un total ordinaire de 92", et n'a entendu fonctionner aucune station entre Le Havre et Barfleur[86].

Afin de réduire au minimum les interventions aériennes de l'ennemi, on a dû "neutraliser" ses aéroports importants dans un rayon de 150 milles de Caen. Il a fallu, à cette fin, attaquer 40 aéroports, sans compter les 59 autres, en France, en Belgique, en Hollande et dans l'ouest de l'Allemagne qui ont été bombardés afin de ne donner à l'ennemi aucun indice au sujet de la zone d'as ut choisie et, d'une façon générale, afin de nuire à son activité aérienne. Les dégâts ont été considérables et les chasseurs allemands se sont trouvés dans la-même situation que ceux des Alliés, c'est-à-dire contraints de fonctionner à partir d'aéroports situés loin de la zone d'assaut. Ces mesures, jointes à l'usure de l'aviation de chasse allemande dans les combats aériens des premiers mois de -1944 et à la menace que représentait pour l'Allemagne elle-même l'activité constante des bombardiers stratégiques alliés contre la mère-patrie (ils abandonnèrent temporairement leurs raids contre les objectifs d' "Overlord", au mois de mai, pour s'attaquer aux raffineries de pétrole allemandes) expliquent l'absence extraordinaire d'opposition aérienne à notre invasion[87].

Le débat anglo-américain

A la fin de mai, époque prévue dans le Plan initial conjoint, tout était prêt. 1 8 mai, le général Eisenhower avait accepté le 5 juin comme date de l'assaut; si le temps était peu propice ce jour-là, la lune et les marées permettraient de remettre l'invasion au 6 ou au 7 (voir ci-dessous, p. 94). L'opération à la veille ire lancée était le résultat de quatre années d'organisation et de préparation. Elle avait été précédée d'un très long débat sur les problèmes de stratégie entre hommes d'État et officiers britanniques et américains. L'histoire tortueuse de cette controverse, dont nous avons donné quelques aperçus, est racontée en détail dans d'autres ouvrages[88]; mais il y a lieu de faire ici de brèves observations à ce sujet.

A compter du printemps de 1942, alors qu'ils ont élaboré leur plan en vue d'une attaque prochaine contre le nord-ouest de l'Europe, les Américains n'ont cessé de préconiser la stratégie de l'assaut direct, c'est-à-dire le principe d'une attaque de front outre-Manche. Ils ont mis toute leur énergie, dans une série Vie, conférences, à obtenir des Anglais l'entente ferme qu'une telle attaque serait enéiùtée à une date précise, et le plus tôt possible. Les Anglais ont manifesté peu d'enthousiasme pour cette idée. Ils ont fait obstacle au plan dangereux d'un débarquement "d'urgence" en France en 1942 et ont réussi à faire porter

le principal effort allié dans la Méditerranée, cette année-là. Et par la suite, sans s'opposer au principe fondamental d'une attaque outre-Manche comme phase définitive des opérations contre l'Allemagne, ils n'ont cessé de préconiser les opérations de la Méditerranée à titre de solution provisoire pour l'avenir immédiat. Ils favorisaient une stratégie souple et opportuniste, et répugnaient à s'engager dans ce que leur premier ministre appelait des "ententes d'avocats". Les Américains voyaient d'abord les grands avantages stratégiques qui pourraient découler d'un assaut fructueux outre-Manche. Les Anglais se rendaient mieux compte des dangers de l'opération et de ce qu'elle allait peut-être coûter en vies humaines. Sir Winston Churchill rapporte que "bien que toujours disposé à participer avec les États-Unis à un assaut direct outre-Manche" il n'était pas "convaincu que c'était là la seule façon de gagner la guerre" et savait que ce serait "une aventure très difficile et très risquée". Il ne parvenait pas à oublier ce que la première Guerre mondiale avait coûté en morts et en blessés sur le front ouest[89].

Il est évident que de leur côté les Américains se méfiaient de la politique britannique et craignaient que les Anglais ne fussent pas vraiment fidèles au projet d'invasion. Ils craignaient que des aventures dans l'est de la Méditerranée n'aboutissent à une campagne des Balkans (bien que Churchill eût souligné qu'il n'avait jamais songé à envoyer une armée dans les Balkans)[90]; ils craignaient de se voir mêler à une lutte pour la défense des intérêts impérialistes de la Grande-Bretagne*. Cela provient peut-être en partie de ce que, en 1942, les stratèges britanniques ont tardé à affirmer nettement leur opposition à l'opération "Sledgehammer" (voir ci-dessus, p. 6); car les Américains ont eu ainsi le sentiment, guère motivé d'ailleurs, que les Anglais avaient renié un engagement. C'est sans doute aussi dans l'histoire des États-Unis que se trouve la source de cette attitude des Américains. Or ils n'avaient pas raison de s'inquiéter. Malgré les exhortations du maréchal Smuts de l'Afrique du Sud, à qui le projet d'opération "Overlord" répugnait au plus haut point[91], les Anglais ont exécuté leur partie de l'entreprise, et au mois de mars 1944 leur premier ministre pouvait écrire au général Marshall qu'il se ralliait de plus en plus à l'idée de cette opération à mesure que le moment approchait, en ce sens qu'il voulait porter ce coup si c'était humainement possible, quitte à ne pas remplir exactement les conditions restrictives fixées à Moscou[92].

L'impétuosité américaine et la prudence britannique ont donné, en définitive, d'excellents résultats. Les Anglais ont empêché les Américains d'attaquer prématurément à une époque où les ressources alliées ne suffisaient pas à la tâche; les Américains ont poussé les Anglais à tenter l'entreprise lorsque, ces ressources s'étant accrues, une attaque de front est devenue logiquement possible. Le cours de la campagne continentale, qui a débuté le 6 juin 1944, démontre que la décision d'entreprendre cette campagne était on ne peut plus sage et qu'on ne pouvait guère choisir de moment plus propice de se porter à l'attaque.

*A propos des soupçons des États-Unis, voir l'ouvrage de Kent Roberts Greenfield intitulé: *The Historian and the Army* (New Brunswick N. J., 1954), 52. M. Greenfield fait ressortir l'argument important selon lequel l'ampleur die l'appui logistique requis pour une opération comme l'invasion de la Normandie militait fortement en faveur d'une élaboration à long terme et contre une stratégie de fortune.

C H A P I T R E I I

L'ARMÉE CANADIENNE ET LE PROJET D'INVASION

(voir croquis n° 1)

LA genèse de la participation du Canada à l'opération "Overlord" est aussi longue à raconter que la préparation de l'opération elle-même. A compter de 1940, date où l'on commençait à dresser les plans de l'opération, le nombre des troupes canadiennes au Royaume-Uni ne cessa d'augmenter, et l'on présumait toujours que, lorsque les forces alliées retourneraient sur le continent, les Canadiens m auraient un rôle considérable à jouer dans l'invasion. Le présent chapitre essaie de retracer l'évolution de ce rôle dans l'ensemble du projet qui, lui-même, subit de nombreux changements pendant les quatre années de sa mise au point.

Arrière-plan stratégique, 1939-1943

Ceux qui ont lu les tomes précédents de la présente histoire savent que la 1- division canadienne arrivait en Grande-Bretagne en décembre 1939. Les batailles désastreuses de 1940 et l'expulsion des forces britanniques du continent dissipèrent l'hypothèse selon laquelle cette division, et les autres à suivre, participeraient à une campagne, en France, aux côtés du Corps expéditionnaire britannique. Pendant longtemps après, la tâche immédiate des Canadiens en Grande-Bretagne consista exclusivement à se préparer à la défense contre une invasion probable; mais, l'invasion n'ayant pas lieu et, en 1941, la Russie soviétique et les États-Unis étant successivement entraînés dans la guerre aux côtés du Commonwealth, les plans visant au retour sur le continent revêtirent un caractère plus réaliste; aussi, l'apport canadien à ce projet prit-il une importance accrue.

Dans le tome premier* nous avons esquissé le rôle du Canada dans le cadre du plan d'invasion mis au point en 1942, connu sous le nom d'opération "Eoundup". Jusqu'à ce moment, la situation restant instable,, on ne pouvait vraiment pas fonder des plans sur quoi que ce soit de solide mais, en septembre 1942, on présumait que, si l'opération "Roundup" était mise en oeuvre, le rôle de la Première armée canadienne consisterait à "exploiter" à partir d'une tête de pont établie par une armée américaine. C'est ainsi que le général McNaughton exposait le plan au ministre de la Défense nationale et au chef de l'état-major général au Canada, le 5 octobre[1]. Le 19 novembre, le chef de l'état-major impérial informait le général McNaughton qu'on projetait, pour autour d'avril 1943,

*Chapitre X.

"des raids de grande envergure, mais d'étendue et de durée limitées"[2] contre les bases sous-marines ennemies, établies dans les ports du golfe de Gascogne; on espérait que l'armée canadienne y participerait[2]. Au début de 1943, il fut question d'une opération limitée au delà de la Manche, selon les grandes lignes du plan "Sledgehammer" de l'année précédente; on proposait que le quartier général de la Première armée canadienne dirige toute l'opération, avec une division britannique d'assaut placée sous son commandement (voir tome premier, chapitre XII). Mais, en exposant le plan de l'exercice "Spartan" aux autorités d'Ottawa, à la même époque, le général McNaughton signalait que le rôle de la Première armée canadienne au cours de cet exercice, - c'est-à-dire la percée à partir d'une "tête de pont déjà établie", - était celui qu'on s'attendait lui voir jouer dans de véritables opérations d'envergure[3]. Le 10 février 1943, il demandait au général Paget, commandant en chef des Forces territoriales, une déclaration précise à ce propos. Paget répondit que, selon lui, il n'y avait aucun doute que les formations canadiennes dussent être affectées à la tâche mobile qui consisterait à exploiter la tête de pont. Il avait été décidé que l'attaque initiale serait dirigée par le quartier général de la Première armée canadienne; mais il était entendu aussi que le ter corps d'armée britannique composé de trois divisions d'infanterie et commandé par le lieutenant-général F. E. Morgan, serait placé sous son commandement pour ce qui est de l'assaut proprement dit. Par la suite, les deux corps d'armée canadiens seraient affectés à l'exploitation, et deux armées britanniques suivraient. On soulignait toutefois qu'une telle campagne ne pouvait être entreprise que si le moral allemand se révélait nettement à la baisse[4]. A cette époque, la campagne nord-africaine ayant été déclenchée, il ne restait plus qu'une division américaine, - incomplète d'ailleurs, - au Royaume-Uni, de sorte que toute opération lancée à partir de ce pays eût été presque exclusivement de caractère anglais et canadien. Quand on examine les événements de cette époque, on se rend compte que les plans à l'étude au War Office, en vue d'une initiative en France, étaient extrêmement vagues et variables.

Dès la nomination du général Morgan au poste de chef d'état-major du Commandant suprême allié (à désigner), en avril 1943, et du général Paget, en juillet, au commandement du 21e groupe d'armées, les plans revêtirent un caractère plus précis. Afin de se tenir au courant du progrès de ces plans, - chose qui avait toujours été difficile, - le général McNaughton, sur l'invitation de Morgan, désigna le major-général G. R. Turner pour agir à titre d'officier canadien de liaison auprès du quartier général du chef d'état-major du Commandant suprême allié (COSSAC). Le général McNaughton se faisait représenter par le général Turner, non pas en sa qualité de commandant d'armée, mais à titre de "représentant militaire accrédité du gouvernement canadien au Royaume-Uni". Les chefs d'état-major britanniques se montraient "tièdes" à l'idée de cette nomination, mais le général Morgan déclarait à une réunion d'état-major, le 24 avril, qu'on en avait "concédé tacitement" l'opportunité[5].

Comme nous l'avons déjà vu, à la mi-juillet 1943, COSSAC avait mis au point un plan d'invasion du nord-ouest de l'Europe. Ce plan présumait que les troupes canadiennes ne participeraient pas à l'assaut proprement dit, qui serait dévolu à des divisions britanniques et américaines. Une carte, annexée au plan et illustrant la situation prévue après deux jours de combat en Normandie, ne révèle la présence d'aucune formation canadienne sur le sol normand. Mais une autre carte, exposant la situation prévue six jours plus tard, révèle la

présence d'un corps d'armée canadien de trois divisions au centre du front allié; et le plan présumait que 14 jours après le jour J, les forces alliées sur le sol normand comprendraient une armée américaine de sept divisions à droite, une armée britannique de six divisions à gauche et, au centre, une armée canadienne de cinq divisions "organisées en un corps d'armée composé de trois divisions d'infanterie, faisant face au sud, et en un corps d'armée blindé de deux divisions en marche vers le sud-est". Le groupe de commandement de l'armée canadienne eût été le troisième du genre à débarquer. On recommandait de confier la direction de l'attaque à un commandant d'armée britannique[6].

On ne pouvait fixer définitivement l'articulation du commandement avant qu'un commandant suprême fut nommé et qu'il eût étudié les plans proposés de concert avec ses principaux subordonnés. Dans l'intervalle, s'offraient diverses possibilités. Le 7 décembre 1943, les "commandants en chef conjoints" (amiral Ramsay, général Paget et maréchal de l'air Leigh-Mallory) approuvaient, au cours d'une réunion, un "mode de commandement et de contrôle", selon lequel l'assaut serait dirigé par la Première armée américaine, sous le commandement du 21e groupe d'armées, de qui relèveraient le ler corps d'armée britannique et- un corps d'armée américain. La deuxième phase de ce plan prévoyait ce qui suit: "Dès que deux corps d'armée britanniques seront établis en France, la Première armée canadienne débarquera et assumera le commandement de ces deux corps, à un moment à convenir mutuellement entre le commandant de la Première armée américaine et le commandant de la Première armée canadienne"[7]. D'après ce plan, l'armée canadienne n'aurait rien eu à voir à l'assaut, mais aurait débarqué avant la Deuxième armée britannique.

Cette proposition fut écartée lorsque les généraux Eisenhower et Montgomery eurent été nommés et eurent procédé à la refonte du plan de COSSAC. Un front d'assaut plus large étant convenu, il fut décidé de le partager entre deux armées dirigées par le 21e groupe d'armées, ces deux armées étant la Première armée américaine et la Deuxième armée britannique. Le 8 janvier 1944, au cours d'une conversation avec le brigadier Charles Foulkes (brigadier de l'état-major général à la Première armée canadienne), le général Montgomery "confirmait que l'armée canadienne serait employée en tant qu'armée d'exploitation".[8] La Première armée canadienne étant sans commandant à l'époque, il est possible que cela ait pu influer sur cette décision définitive.

La Première armée canadienne en période de transition

Au cours des mois de 1943, pendant lesquels le plan du chef d'état-major du Commandant suprême allié était mis au point et approuvé, la situation de l'armée canadienne se modifiait sensiblement. Comme il l'a été expliqué dans le tome II de la présente histoire, il avait été décidé, en avril, de dépêcher la 1re division d'infanterie canadienne et la ire brigade blindée canadienne pour participer à l'assaut contre la Sicile, qui fut déclenché le 10 juillet. Bien qu'on eût envisagé provisoirement l'hypothèse que ces formations pussent être ramenées au Royaume-Uni après la campagne de Sicile, les choses évoluèrent dans le sens contraire. Au début d'octobre, on prit une nouvelle décision. Non seulement la 1re division et la Ire brigade blindée allaient demeurer dans le théâtre méditerranéen, mais 1er O.G. du ler corps d'armée canadien, commandé

par le lieutenant-général H. D. G. Crerar, les troupes non endivisionnées du 1er corps d'armée canadien et la 5e division blindée canadienne y furent également envoyés. Ainsi, pendant la période qui allait suivre, l'armée canadienne au combat allait-elle être divisée. Un groupe de commandement de corps d'armée, deux divisions et une brigade blindée se trouvant en Italie, il ne restait plus, au Royaume-Uni, pour participer à la prochaine campagne dans le nord-ouest de l'Europe, que le Q.G. de l'armée, un Q.G. de corps d'armée, une division blindée, ainsi qu'un grand nombre de troupes non endivisionnées de corps d'armée, d'armée et de G.Q.G..

Dans les circonstances, se posait la question de savoir ce qu'il adviendrait de la Première armée canadienne, d'autant plus qu'à cette époque, précisément, la situation personnelle du commandant de l'armée était également à l'étude. En décembre 1943, le général McNaughton quittait le commandement, et le lieutenant-général Kenneth Stuart en assumait l'intérim, en même temps qu'il devenait chef d'état-major du Quartier général militaire canadien, à Londres*.

Le 18 octobre, le général Paget avait informé le général McNaughton des changements projetés, par suite du déplacement imminent du 1er corps d'armée canadien. On proposait, disait-il, qu'aux fins de l'invasion, le 21e groupe d'armées se compose, pour l'instant, "d'une armée américaine, de la Deuxième armée britannique et d'une armée anglo-canadienne". Le 121, corps d'armée britannique serait placé sous le commandement de la. Première armée canadienne. Il ajoutait que, dans les circonstances, il serait souhaitable d'inclure dans l'état-major de l'armée canadienne une certaine proportion d'officiers britanniques[9]. Lorsque McNaughton fit rapport de ce projet, le général Stuart (qui était encore chef de l'état-major général à Ottawa) crut discerner, dans les propositions de Paget, plus que n'en avait précisé McNaughton. Voici, notamment, ce qu'écrivait Stuart au ministre de la Défense nationale[10], à ce propos:

> Je suis en faveur de cette proposition pour les raisons suivantes:
> e) Les Anglais vont sans doute demander que, au début du moins, cette nouvelle armée soit commandée par un officier britannique ayant l'expérience du combat, appuyé d'un certain nombre d'officiers britanniques d'état-major, ayant également l'expérience du combat. Ces dispositions, à mon avis, ne seraient que dans l'intérêt et du Canada et du 2e corps d'armée canadien.
> *b) Si,* plus tard au cours de la guerre, le gros des formations canadiennes servaient sur un même théâtre, il serait possible de reconstituer la Première armée canadienne en utilisant les cadres de l'armée anglo-canadienne projetée.
> c) Il n'y a qu'une seule solution de rechange à la proposition de Paget, et ce serait de dissoudre le Q.G. de la Première armée canadienne et d'encadrer notre 2e corps d'armée et nos troupes non endivisionnées dans une ou plusieurs armées britanniques.
> La proposition de Paget, pour la raison expliquée à l'alinéa *b)* ci-dessus, est la plus attrayante. Je n'ai pas encore étudié l'à-propos de conserver le Q.G. de la Première armée canadienne dans sa forme actuelle, pour la simple raison que ce n'est pas une solution pratique; les Anglais n'y souscriraient pas. C'est ce que laisse entendre la proposition de Paget.

En novembre, le ministre et Stuart se rendaient en Angleterre pour discuter ces questions et pour permettre à M. Ralston de rendre visite aux troupes cana-

*Voir *Six années de guerre, p.* 230-231, et *les Canadiens en Italie, p.* 357-358. La nomination, à titre provisoire de Stuart, fut proposée au ministre par le général Crerar, le 29 novembre, après qu'il eût entendu parler du départ imminent de McNaughton, et de la possibilité que lui-même devînt commandant d'armée. Stuart informa le chef de l'état-major de l'armée, le brigadier Mann, que, pour des raisons de sécurité, il ne voulait pas être tenu au courant du détail des plans tactiques. Dans ces circonstances, Mann assuma une responsabilité supplémentaire pendant cette période provisoire.

diennes en Italie. C'est pendant leur séjour à Londres que le général McNaughton démissionnait et que l'avenir de l'armée posait ainsi un problème urgent. L'événement démontra que Stuart avait méjugé de la situation. Il ne sembla pas que les autorités britanniques aient tenté d'obtenir la nomination d'un officier britannique pour commander la Première armée canadienne. Il est évident que M. Ralston n'était nullement disposé à accepter une telle solution et il est très probable, à vrai dire, que ses collègues du gouvernement l'eussent acceptée. Dans un mémoire résumant un entretien qu'il avait eu avec Ralston, le 14 novembre, le général McNaughton écrivait ce qui suit: "Il a parlé d'insister pour que la Première armée canadienne soit commandée par un commandant canadien et nous avons parlé de Crerar. Je lui ai signalé les efforts que je faisais pour le préparer à cette tâche et le mettre à l'abri de la controverse dans laquelle j'avais nécessairement été entraîné"[11]. Le quartier général de la Première armée canadienne continua d'exister, sous sa même forme essentiellement, et sous la direction d'un officier canadien.

Le 4 janvier 1944, le War Office écrivait au Quartier général militaire canadien, pour lui soumettre des propositions officielles visant à "modifier les rapports existants entre la Première armée canadienne et le 21e groupe d'armées"[12]. On avait déjà discuté ces propositions, officieusement, et l'on en avait convenu. Depuis juillet 1943, l'armée canadienne était "associée au 21e groupe d armes pour ce qui est de la direction des opérations et de l'instruction des troupes à cette fin". On proposait maintenant que la Première armée canadienne soit "désignée pour agir de concert avec le 211, groupe d'armées" aux termes a loi sur les forces armées présentes au pays, c'est-à-dire, qu'elle soit soumise, en fait, au commandement du groupe d'armées. La lettre du War Office poursuivait en ces termes:

> 2. Si l'on tombe d'accord là-dessus, le commandant en chef voudra sans doute permuter certaines formations entre la Première armée canadienne et l'élément britannique faisant partie de cette dernière. En prévision de cette éventualité, on juge souhaitable que certaines fonctions d'état-major auprès du quartier général de la Première armée canadienne soient remplies par des officiers britanniques. On propose que la proportion d'officiers britanniques ne dépasse pas la moitié, le commandant en chef du 21e groupe d'armées et l'officier général commandant en chef de la Première armée canadienne devant convenir mutuellement du nombre exact d'affectations et des formations à permuter.
> 3. On propose en outre que le commandant de la Première armée canadienne soit nommé par le gouvernement canadien, après consultation avec le gouvernement de Sa Majesté au Royaume-Uni.

Le colonel Ralston informait le comité de guerre du cabinet, le ler mars 1944, que c'était lui-même qui avait proposé les dispositions relatives à la façon de procéder pour nommer le commandant d'armée. Il expliquait qu'il avait jugé souhaitable d'éviter tout ce qui pût porter à croire que la nomination du commandant d'armée pût se faire autrement que par l'entremise du gouvernement canadien; d'autre part, vu qu'un si grand nombre de troupes anglaises allaient être englobées dans l'armée, il ne lui avait semblé que raisonnable de ne procéder à la nomination qu'après consultation avec le Royaume-Uni.

Les propositions du War Office furent acceptées immédiatement[13]. Le candidat canadien tout désigné, évidemment, pour assumer le commandement de l'armée était le lieutenant-général H. D. G. Crerar, qui commandait alors le ter corps d'armée canadien en Italie. Les autorités britanniques acceptèrent la

nomination de Crerar, sous réserve que l'exercice de ses fonctions en Italie fasse l'objet d'un rapport favorable. Il n'y eut aucune opération importante pendant la durée de son commandement là-bas et, en fait, il n'y eut aucun rapport officiel à son sujet, bien que la question eût été discutée par les généraux Brooke et Montgomery[14]. Le 11r mars 1944, le comité de guerre du cabinet, à Ottawa, apprenait que le général Crerar était nommé au commandement de la Première armée canadienne, avec l'assentiment du chef de l'étatmajor impérial et du général Montgomery. Le 20 mars, Crerar assumait officiellement le commandement de l'armée.

En réalité, la proportion des officiers britanniques d'état-major affectés au quartier général de la Première armée canadienne n'approcha jamais la proportion de 50 p. 100 prévue dans l'accord anglo-canadien. Aucune formation britannique ne fut soumise au commandement du Q.G. de l'armée canadienne, avant l'arrivée de ce dernier en France, et ce détail eut une certaine influence sur l'affaire. La liste des officiers d'état-major du Q.G. de la Première armée canadienne, au 19 juillet 1944, révèle la présence de 28 officiers britanniques, sur un total de 200, soit une proportion de 14 p. 100.

Il y eut d'autres changements à part celui qui intéressait les commandants d'armée. Au lieutenant-général Sansom, qui était hospitalisé, succéda au commandement du 2e corps d'armée le major-général G. G. Simonds, qui avait commandé la lre division avec une habileté remarquable en Sicile et en Italie méridionale, et qui avait, par la suite, commandé la 5e division blindée dès son arrivée sur ce théâtre de guerre. Simonds était alors promu lieutenantgénéral. Le commandement de la 2e division d'infanterie passa au major-général Charles Foulkes, dès que le major-général E. L. M. Burns se rendit en Italie pour succéder au général Simonds au commandement de la 5e division. Au majorgénéral F. F. Worthington, succéda au commandement de la 4e division blindée un officier beaucoup plus jeune, le major-général George Kitching, âgé de 33 ans, qui avait été le plus haut officier d'état-major de la lre division en Sicile, et qui, par la suite, avait commandé pendant quelque temps la brigade blindée de la 5e division.

D'autres officiers qui s'étaient distingués dans la campagne de la Méditerranée furent rappelés, afin de faire bénéficier de leur expérience les formations canadiennes encore en Angleterre. Le brigadier R. A. Wyman, qui avait commandé la Ire brigade blindée en Sicile et en Italie, assuma le commandement de la 2e pour les débarquements de Normandie; le lieutenant-colonel E. L. Booth, qui avait commandé le 12e régiment blindé (le Three Rivers Régiment), et le lieutenant-colonel J. C. Jefferson, qui avait commandé le Loyal Edmonton Régiment pendant le combat en Méditerranée, furent promus pour commander respectivement la brigade blindée et la brigade d'infanterie de la 4" division blindée. Le brigadier A. B. Matthews, commandant l'artillerie royale de la ire division, devint commandant de l'artillerie royale de corps d'armée du 2e corps, et le lieutenant-colonel Geoffrey Walsh, commandant le Génie de la lre division, devint ingénieur en chef du 2e corps d'armée.

Parmi les officiers d'état-major les plus haut gradés, le brigadier C. C. Mann devint chef d'état-major du général Crerar au Q.G. de l'armée (cet emploi cessait de porter la désignation de brigadier d'état-major). Le poste administratif d'état-major le plus élevé au Q.G. de l'armée (celui d'adjudant et quartier-maître général adjoint) continua d'être occupé par le brigadier A. E.

Walford. Le brigadier N. E. Rodger, ancien adjoint du personnel du général McNaughton et, depuis peu, commandant de brigade d'infanterie, devint chef d'état-major du général Simonds au Q.G. du 2e corps d'armée. Le brigadier H. V. D. Laing était alors et demeura adjudant et quartier-maître général adjoint du 2e corps d'armée[15].

Il ressort des exemples précités, - et l'on pourrait en allonger la liste, -*que* l'envoi de la Ire division canadienne en Méditerranée, aux fins de l'opération "Husky", avait été extrêmement profitable. Grâce à cette initiative, la Première armée canadienne allait disposer d'un certain nombre d'officiers supérieurs ayant l'expérience du combat pour faire face à la campagne du nord-ouest de l'Europe. Si l'expérience qu'ils avaient acquise dans le théâtre de guerre méridional avait été de courte durée, elle valait mieux que rien et représentait un atout très important. En outre, l'initiative du printemps 1943 avait permis aux soldats canadiens de participer activement et avec distinction, sinon en très grand nombre, à la lutte contre l'Allemagne, pendant onze bons mois avant le jour J de Normandie. Tout cela était excellent. On ne saurait en dire autant de la décision ultérieure, prise sur la recommandation pressante du gouvernement canadien, d'envoyer le 1er corps d'armée en Méditerranée (opération "Timberwolf"). Comme on l'a expliqué au tome II, ayant été envoyées sans équipement, les unités furent réduites à l'inactivité en Italie pendant des mois. A la fin de janvier, un secteur du front fut enfin confié au ler corps d'armée, mais le front était alors statique. Ce n'est que le 23 mai 1944 que le ler corps d'armée lança une attaque d'envergure, en tant que corps d'armée, c'est-à-dire l'assaut contre la ligne Adolf-Hitler. Il ne restait plus, à l'époque, que deux semaines avant que se déclenchât l'attaque contre la Normandie; le gouvernement canadien, comme nous le verrons, s'était montré officiellement favorable à la réunion de toutes ses troupes sous la direction d'un commandement unique; et les Canadiens en Italie envisageaient déjà cette réunion avec espoir. Elle n'eut lieu qu'en 1945. Avec le recul du temps, l'opération "Timberwolf" ne saurait être considérée comme une entreprise profitable.

La force canadienne d'assaut

Bien que l'hypothèse, si longtemps envisagée, selon laquelle la Première armée canadienne ne serait pas utilisée aux fins des débarquements proprement dits en France, se révélât fondée en définitive, une quantité considérable de troupes canadiennes participèrent effectivement à l'attaque. Ces dispositions avaient été arrêtées presque un an à l'avance.. Le 3 juillet 1943, le général McNaughton informait le général Crerar, commandant le 117 corps d'armée, que la 3e division d'infanterie canadienne, commandée depuis septembre 1942 par le major-général R. F. L. Keller, avait été choisie pour subir l'instruction d'assaut en vue de sa participation à l'opération "Overlord". Il avait précisé que *le* plan de cette opération ne serait pas disponible avant "quelques mois", et avisé le commandant du ter corps d'armée que son quartier général devait, songeait-on, se charger de "l'instruction et des opérations" de la division[16].

C'est ainsi que les premières étapes des préparatifs de la 3" division en vue de l'assaut s'effectuèrent sous la direction de Crerar et, si les choses avaient tourné autrement, le ler corps d'armée canadien eût fort bien pu être l'une des

formations d'assaut de l'opération "Overlord". Cependant, lorsque le le" corps d'armée quitta le Royaume-Uni pour se rendre en Méditerranée, en octobre, la 3e division se trouva ainsi privée de sa haute direction. A titre provisoire, la division fut soumise directement au commandement du quartier général de la Première armée canadienne; en même temps, la 2e brigade blindée canadienne, qui devait être associée à la division pendant l'attaque, fut soumise au commandement de cette dernière. On proposa alors que les formations canadiennes d'assaut fissent partie du ler corps d'armée britannique; aussi, le 12 novembre 1943, le général McNaughton émettait-il un ordre prescrivant que la 3e division, telle qu'elle était alors constituée, qui comprenait la 2e brigade blindée, fût "associée au ler corps d'armée britannique pour les fins de la direction des opérations et de l'instruction s'y rattachant, en vue de l'opération "Overlord" seulement", à compter du leL décembre. La division devait rester soumise au commandement de la Première armée canadienne, à toutes autres fins. Cette période d"`association" prit fin le 30 janvier 1944, lorsque la 3e division d'infanterie canadienne fut soumise au commandement effectif du leL corps d'armée britannique pour les fins d'une instruction plus poussée, des plans relatifs aux opérations et des opérations elles-mêmes[17]. Cette organisation du commandement dura jusqu'à ce que la division eût effectué sa mission dans l'attaque de Normandie.

L'instruction des formations canadiennes d'assaut s'effectua en quatre phases[18], qu'on ne peut qu'esquisser ici.

La phase initiale fut consacrée à une instruction préliminaire. Elle comportait, premièrement, l'étude des principes des opérations combinées et, deuxièmement, des exercices d'embarquement et de débarquement, d'escalade d'obstacles, de nettoyage de champs de mines, etc. Ce genre d'activité se poursuivit, à Pété de 1943, dans les cantonnements des diverses unités établies dans le sud de l'Angleterre. Des péniches de débarquement simulées furent construites sur les lieux de rassemblement des unités, et des exercices d'embarquement et de débarquement s'effectuèrent avec hommes et véhicules. En août, les états-major de division et de brigade mettaient au point un exercice préliminaire de plans, connu sous le nom de "Dipper"[19]. Dans la dernière semaine de juillet, le 1e! corps d'armée canadien consacrait une période d'étude aux opérations combinées, que le général Crerar résuma ensuite. Il souligna la nécessité d'un feu d'appui écrasant pour établir les troupes d'assaut sur la plage et enfoncer les défenses, et proposa que la puissance de feu requise soit assurée par quatre vagues successives d'embarcations dirigées vers les plages, chacune de ces quatre vagues (la dernière transportant l'infanterie) étant capable d'effectuer un plan de feu à destination des plages, à des distances variables de la grève. Ces vagues d'assaut engageraient les défenses côtières à mesure qu'elles deviendraient à leur portée, celles qui seraient dotées des canons à longue portée permettant à celles qui auraient des armes à plus courte portée de les dépasser, de manière qu'un feu de plus en plus nourri balayât les plages au moment du débarquement des troupes d'assaut[20]. Au jour J, on n'a pas tenté de faire passer les vagues d'assaut les unes à travers les autres, ce procédé étant vraisemblablement trop compliqué du point de vue naval; au lieu de cela, les vagues d'assaut transportant les armes à longue portée tirèrent de l'arrière ou des flancs de celles qui transportaient les troupes. Pour le reste, le plan du jour J ressemblait à celui de Crerar. Le thème général des deux plans, c'est-à-dire un feu de soutien le plus nourri

possible, s'inspirait évidemment de la leçon fondamentale tirée de l'opération de Dieppe (tome premier, chapitre XII).

La deuxième phase comportait l'instruction de base sur le mécanisme même des débarquements d'assaut. Elle fut effectuée par des groupes de brigade, en août et septembre 1943, aux centres d'instruction des opérations combinées d'Inveraray et de Castle-Toward, en Écosse. Les bataillons s'y exercèrent à des débarquements réels d'assaut, soutenus par un feu d'artillerie tiré à partir de péniches de débarquement et par des écrans de fumée assurés par l'aviation. En l'espace de deux semaines environ, l'instruction passait de l'échelon de la compagnie, s'exerçant avec des péniches modèles de débarquement, à l'échelon de la brigade. L'instruction ne se limitait pas, évidemment, à l'infanterie, mais comportait l'artillerie, le Génie et les autres armes et services, chacun s'exerçant dans ses propres fonctions[21].

La troisième étape, c'est-à-dire l'entraînement d'assaut par groupes de brigade, se caractérisa par un réalisme accru. Elle s'effectua dans la région de Portsmouth, en collaboration avec la force "J", force navale d'assaut qui, comme nous l'avons vu, était celle de Dieppe, maintenue en existence en tant que laboratoire d'essais pour fins d'opérations combinées, et qui devait rester associée à la 3e divison canadienne jusqu'après l'assaut". La *7e* brigade d'infanterie commença cette phase de l'instruction au début de septembre 1943, alors lie les 8e et 9e brigades en étaient encore à parachever la deuxième phase en Ecosse. Ce mois-là, le Q.G. de la division s'établit au Balmer Lawn Hotel, à Brockenhurst, New-Forest (Hampshire). En avril suivant, il s'établissait un peu plus loin, à Otterbourne, près de Winchester[22].

Un jalon significatif, non seulement dans l'instruction de la *3e* division canadienne, mais dans la mise au point de la tactique d'assaut destinée à l'opération d'ensemble, fut l'exercice "Pirate", dont il a été question au chapitre précédent, et qui se déroula à Studland Bay, dans le Dorset, du 16 au 19 octobre 1943. Au cours de cet exercice, l'assaut fut livré par la 7e brigade, la consolidation étant confiée au reste de la division et des troupes y attachées L'exécution de l'exercice fut loin d'être parfaite. Outre que le mauvais temps nécessita l'abandon complet de la phase prévue du Centre de contrôle du retour des navires, dit "Turn Round Control" (T.R.C.) et de la consolidation, ainsi que l'annulation de Faction de soutien des bombardiers de la RAF, le tir d'artillerie de la *3e* division, pendant son trajet sur l'eau, ne réussit guère, les obus tombant à plusieurs centaines de verges en deçà de leur objectif, au cours des premières phases. C'était d'autant moins étonnant que les canons utilisés n'étaient pas des pièces montées sur châssis de char, mais des canons à roues, amarrés au pontage des embarcations porte-chars[23].

La quatrième et dernière phase, - entraînement collectif d'assaut à l'échelon divisionnaire, - s'effectua parallèlement à des exercices ultérieurs à l'échelon de la brigade. On peut dire que cette phase commença vers le 30 janvier 1944, car c'est à cette époque que la division se mit à dresser des plans détaillés; un état-major divisionnaire chargé de dresser des plans fut affecté à cette tâche, à Londres, pendant environ un moin[24]. Le lien entre ces exercices "collectifs"

*La force "J" était commandée, pendant la première phase de cette instruction, par le commodore J. Hughes-Hallett, qui avait commandé la force navale à Dieppe. Lorsque HughesHallett partit, à la fin de 1943, pour assumer de nouvelles fonctions dans la flotte métropolitaine, le contre-amiral sir Philip Vian lui succéda. En février 1944, le commodore G. N. Oliver assumait à son tour le commandement de la force "J" et il la dirigea pendant l'assaut.

et le plan divisionnaire définitif destiné à l'opération "Neptune" est très étroit. En fait, ces exercices étaient des répétitions effectuées dans le cadre du plan de débarquement lui-même. L'exercice "Trousers", qui se déroula à Slapton Sands, dans le Devon, le 12 avril, en vue d'apprendre à la force "J" à s'approcher des plages, et à la division à perfectionner ses transmissions et son feu de soutien au moment de l'assaut, fut particulièrement important[25].

Le seul exercice se rapprochant d'une répétition en règle de l'invasion dans son ensemble fut l'exercice "Fabius", qui eut lieu au début de mai. Cet exercice comportait six phases, numérotées de "Fabius I" à "Fabius VI", la phase "Fabius III" étant la seule qui intéressait la force canadienne. "Fabius I" intéressait la force navale "O", englobant ses formations de l'armée américaine qui devaient débarquer à Slapton Sands. "Fabius II", "Fabius III" et "Fabius IV" intéressaient les trois forces navales britanniques d'assaut, "G", "J" et "S", ainsi que leurs formations militaires, comprenant la 3e division canadienne; ces débarquements s'effectuèrent à l'est de Portsmouth, soit à Hayling Island, Bracklesham Bay et Littlehampton respectivement. (L'autre force d'assaut, soit la force américaine "U", destinée au secteur le plus à l'ouest des plages de Normandie, effectuait sa dernière répétition, - exercice "Tiger", - séparément, à la fin d'avril.) "Fabius V" et "Fabius VI" avaient pour objet d'assouplir le mécanisme d'embarquement des troupes et du matériel, dans l'estuaire de la Tamise et les ports, de la côte est, et de préparer la "consolidation" de l'invasion dans la région SouthamptonPortsmouth. Comme la plupart de ces débarquements s'effectuèrent dans des régions habitées, il n'y eut pas de tir, sauf au cours de "Fabius I"[26].

Après un retard de 24 heures, causé par une mer houleuse, la 3e division commençait à débarquer à Bracklesham Bay, le 4 mai. Mais, les conditions étant toujours défavorables, les autorités navales durent mettre fin au débarquement avant la fin de l'exercice[27]. Malgré ce contretemps, l'exercice "Fabius" donna des résultats précieux, en ce sens, notamment, qu'il permit aux troupes d'assaut de s'exercer au classement, à l'embarquement et au transport sur mer.

Pendant cette longue période d'instruction, la 2e brigade blindée travaillait en étroite collaboration avec la division et chacune des unités avec lesquelles les régiments devaient collaborer. L'équipement posait des problèmes spéciaux aux tankistes. La brigade devait utiliser des chars Sherman au cours de l'opération, mais, jusqu'au 23 janvier 1944, elle n'en possédait que 10. Le remplacement des chars Ram et Valentine, utilisés pour fins d'instruction, ne fut complété qu'à la fin de mai, et plusieurs des nouveaux chars avaient besoin de certaines modifications. Les ajusteurs des unités et les artisans du Service technique de l'électricité et de la mécanique de la brigade durent travailler comme des nègres pour faire en sorte que les régiments entrent en action avec un équipement apte au combat[28].

Deux des régiments blindés, - le 6e (let Hussars) et le 10e (le Fort Garry Horse), qui devaient prendre la tête de l'assaut sur les plages affectées aux 7e et 8e brigades respectivement, étaient dotés de chars amphibies, un escadron de chacun conservant, toutefois, les Sherman ordinaires. Le char "DD" (double commande) était un Sherman ordinaire muni d'un engrenage flottant. Le char, maintenu en état de flottaison au moyen d'une toile épaisse qu'on pouvait élever, avançait dans l'eau au moyen de deux hélices. Pendant qu'il nageait ainsi, il ne pouvait pas tirer ses canons. A l'accostage, les appuis de l'écran se brisaient et l'engin devenait un char terrestre presque normal[29]. Jusqu'après l'assaut, le

char "DD" resta un secret très bien gardé. Les régiments s'entraînèrent avec ce char à Great Yarmouth, sous la surveillance de la 79e division blindée britannique, formation qui avait été établie en vue de fournir des "éléments blindés spéciaux" de diverses sortes au 21e groupe d'armées[30].

L'artillerie divisionnaire connaissait des problèmes à peu près analogues. Outre ses trois propres régiments de campagne, les 12e, 13' et 14e, la division avait été dotée du 19e régiment de campagne de l'armée canadienne, de sorte que chaque brigade d'assaut disposait de l'appui de deux régiments. Tous ces régiments étaient munis, pour les fins de l'opération, de canons automoteurs américains de 105 mm. ("Priests"). Ces pièces commencèrent à arriver vers la fin de septembre 1943[31]. La question de savoir si un feu d'artillerie assuré par une armée transportée par mer apporterait une contribution vraiment utile à l'assaut semble être restée en suspens jusqu'à l'exercice "Savvy", qui eut lieu le 12 février 1944. De nombreux observateurs éminents assistaient à cet exercice, dont le roi Georges VI et le général Montgomery. Le feu de soutien fut jugé "un grand succès", au grand soulagement de l'état-major de l'artillerie divisionnaire, qui avait suspendu la mise au point de tous plans détaillés, en attendant les résultats de l'exercice[32].

Il y eut de nombreux visiteurs à cette occasion. ("Tout le monde semble désirer nous voir à l'oeuvre", notait un journal de guerre[33].) Le 28 février, le général Montgomery procédait à l'inspection de la 3e division canadienne, ce qui représentait un trajet de 50 milles. Le 25 avril, c'était au tour du Roi à honorer la division de sa présence, alors qu'il passait plusieurs heures avec les unités. Le 13 mai, le général Eisenhower, commandant suprême, rendait visite à la division; d'avance, on avait émis des instructions selon lesquelles il ne devait pas y avoir de répétition des rassemblements de brigades, organisés en son honneur. M. King, premier ministre du Canada, rendait une visite non officielle au quartier général de la division, le 18 mai, mais ne se rendait pas auprès des unités[34]. Le général Crerar avait proposé qu'on permette à M. King d'assister à une partie de l'exercice "Fabius", mais le général Montgomery l'en dissuada, préférant "ne pas avoir des "non-professionnels" dans les environs[35]".

Comme on peut l'imaginer, ce mois de mai 1944 fut une période d'intense activité et d'extrême tension pour les unités de la force d'assaut. Le 15 mai, commandants et officiers d'état-major recevaient leurs instructions du général Keller, au quartier général divisionnaire, à Cranbury House, Otterbourne. Des instructions analogues suivaient, une semaine plus tard, aux quartiers généraux des brigades, à l'intention des commandants des échelons inférieurs[36]. Le 26 mai, tous les camps établis dans les régions grouillantes de troupes du voisinage de la côte sud furent isolés du reste du pays; nul ne pouvait désormais y entrer ni en sortir sans une permission spéciale. Ce jour-là, tous les officiers de la force d'assaut reçurent des instructions dans des pièces soigneusement gardées, où se trouvaient des cartes, des photos aériennes et des maquettes en plâtre et en sable. Mais les cartes portaient des coordonnées et des noms fictifs: Caen s'appelait "Pologne", Courseulles "Alba", etc.[37]. Ce n'est qu'après l'embarquement, une fois les cartes descellées, qu'on révéla aux officiers subalternes et aux hommes de troupe leurs véritables objectifs[38].

Dans les derniers jours de mai, les hommes des unités d'infanterie canadiennes commencèrent à se rendre dans les zones de classement, aménagées près des ports, d'où on devait les appeler pour l'embarquement proprement dit. Même

les plus sceptiques commençaient alors à sentir que ce n'était plus un exercice comme les autres. "Enfin, lit-on dans le journal de guerre du Royal Winnipeg Rifles, en date du 31 mai, il semble que nous y voilà pour de bon". Le 1er juin, les Canadiens commençaient à s'embarquer à Southampton et à Stokes Bay; l'embarquement dura jusqu'au 4 juin.

L'action étant, de toute évidence, imminente, il y en avait certains, sans doute, qui reculaient devant la perspective formidable d'attaquer le mur réputé et redoutable de l'Atlantique. (On appelait cette crainte, à l'époque, "fièvre de la Manche".) Chaque homme de la force d'assaut alliée devait surmonter de profondes inquiétudes inavouées à mesure que le jour J approchait. Mais ceux qui ont observé ces soldats canadiens, à la suite de longues années d'attente en Grande-Bretagne avant le jour de l'action, les ont déclarés à la hauteur de la situation, le moment venu. Le commodore Oliver, commandant la force "J", écrivait plus tard dans son rapport: "Pendant l'embarquement et. avant le départ, les soldats de la 3e division d'infanterie canadienne avaient un entrain exceptionnel; leur enthousiasme se propagea à travers toute la Force[39]." C'est dans cet état d'esprit que la division s'apprêta à livrer sa première bataille.

La Première armée canadienne se prépare à l'action

L'instruction en vue d'un débarquement d'assaut exige de l'exactitude. La zone de l'objectif est bien connue et minutieusement étudiée. Un plan détaillé est dressé d'après ces renseignements, et chaque unité et sous-unité, - et, jusqu'à un certain point, chaque soldat, - a une tâche bien définie que chacun répète à fond. C'est ce procédé qu'ont suivi la 3e division d'infanterie canadienne et les troupes qui y étaient attachées, en vue de l'opération "Neptune".

Pour ce qui est des formations de la Première armée canadienne, dont la tâche, comme nous l'avons vu, consistait à exploiter une tête de pont déjà établie, la situation était tout à fait différente*. Nul ne pouvait prévoir les circonstances dans lesquelles elle s'engagerait dans la bataille, et l'on ne disposait de rien de précis sur quoi fonder un plan détaillé. Elle pouvait procéder à des études et dresser des plans en vue d'opérations hypothétiques futures, mais rien ne certifiait qu'elle fût jamais appelée à exécuter ces opérations, du moins selon les plans à l'étude. Et, en fait, les opérations de la Première armée canadienne, une fois que son Q.G. eût enfin assumé la responsabilité d'un secteur du front de Normandie, devaient différer quelque peu de tout ce qu'on avait prévu de précis pendant la mise au point des plans.

Les plans de l'armée se fondaient sur des directives émanant du Q.G. du 21e groupe d'armées. La première de ces directives, datée du ler mars 1944, définissait ses tâches comme il suit:

> 2. Le rôle de la Première armée canadienne sera de débarquer après la Deuxième armée britannique sur les plages situées entre Maynooth [Asnelles] et Wignore [Ouistrehan] et d'assumer par la suite la responsabilité du secteur gauche de la tête de pont. A cette fin, un corps d'armée (y compris un élément approprié de troupes d'année) de la Deuxième armée britannique sera soumis à votre commandement après votre arrivée dans la zone de la tête de pont. Les opérations le permettant, vous pouvez vous attendre que la 3e division canadienne et la 2e brigade blindée canadienne passent sous votre commandement après votre arrivée.

*Pour la description générale de l'instruction de l'armée canadienne outre-mer, voir Six années de guerre, chapitre VIII.

> 3. Après avoir assumé la responsabilité du secteur gauche de la tête de pont, il est probable que la Première armée canadienne sera appelée à avancer vers l'est et à capturer les ports de Whitstable [Le Havre] et de Clarence [Rouen].

Les tâches immédiates prescrites à l'armée consistaient à préparer "des tableaux de priorité en vue de l'exploitation, des études d'état-major et des instructions administratives" visant le transport sur le continent du quartier général de la Première armée canadienne, des troupes d'armée et du 2e corps d'armée canadien, moins la 3e division, ainsi qu'une étude du problème que comportait la capture du Havre et de Rouen, cette dernière opération devant s'appeler "Axehead".

On informa le quartier général de l'armée que, pour étudier l'opération "Axehead", il lui faudrait envisager l'emploi possible d'un "pont maritime" équivalant à une Force navale d'assaut (c'est-à-dire une force capable de transporter une division d'armée de terre), d'une division aéroportée, et des chars DD (à double commande). On lui signala également que le passage de la Dives, de la Touques, de la Risle et de la Seine, en aval de Rouen, représentait une opération de Génie militaire extrêmement spécialisée, pour laquelle on pouvait présumer que des ingénieurs des troupes du G.Q.G., spécialement formés à cette fin, seraient disponibles. Le quartier général de l'armée canadienne fut prévenu, toutefois, que les unités de Génie relevant de son commandement devaient "subir une instruction spéciale aussitôt que possible". Le 20 mars, le Q.G. du 21e groupe d'armées adressait à la Première armée canadienne une appréciation plus détaillée de l'opération "Axehead", renfermant des renseignements de nature à l'aider dans ses plans*.

L'aspect le plus sérieux du plan envisagé était le projet d'assaut au delà de la Seine, face à l'opposition ennemie. Dans la partie inférieure de son cours, ce fleuve constitue un obstacle formidable; aussi, le Q.G. de l'armée se mit-il à prescrire, en conséquence, un programme minutieux de plans et d'instruction. Vers la fin de mars, les 1res troupes d'armée du Génie canadien se mirent à s'exercer au passage de larges fleuves à marée, à Goole, dans le Yorkshire, près de l'embouchure de l'estuaire de la Humber. Les 1res troupes d'armée du Génie canadien formaient trois compagnies de campagne et une compagnie de parc, auxquelles était attachée une compagnie de campagne des 2es troupes d'armée du Génie[40]. Par la suite, on élargit les cadres de cette instruction de manière à y inclure toutes les armes. Le 11 avril, le quartier général de la Première armée canadienne adressait au 2e corps d'armée canadien une directive lui enjoignant de procéder à un exercice utilisant la 2e division d'infanterie canadienne, de concert avec des ingénieurs spécialement formés. Cet exercice avait pour but d'entraîner un quartier général de brigade d'infanterie à dresser les plans d'un assaut de brigade contre un estuaire à marée, et un groupe de bataillon de la même brigade à exécuter la partie de ces plans qui lui était assignée. On expliqua que les travaux de génie et autres obstacles empêchaient de procéder à un assaut contre un front plus étendu que celui d'un bataillon. Cependant, le commandant de corps d'armée pouvait, à loisir, exercer deux groupes de com-

*Le général Crerar envoya au général Montgomery, le 12 avril, une appréciation détaillée de l'opération "Axehead", rédigée par son propre quartier général. Il est intéressant de noter que dans sa lettre, accompagnant ce document, il mettait en doute le bien-fondé d'une hypothèse contenue dans 1 appréciation du groupe d armées, selon laquelle la plupart des divisions mobiles à la disposition de l'ennemi seraient vraisemblablement retirées du secteur eu moment de l'opération.

mandement de brigade à la préparation des plans, et plusieurs groupes de bataillon d'infanterie, à tour de rôle, à l'assaut[41].

L'exercice, baptisé "Kate" ("Passage d'un estuaire à marée"), débutait le 26 avril sur la Trent, qui se jette dans la Humber juste en aval de Goole; et l'instruction se poursuivait encore, à cet endroit, vers la fin de mai. Les 4e et 5e brigades d'infanterie s'exercèrent toutes deux à l'assaut et à l'exploitation, les bataillons traversant la rivière dans des embarcations d'assaut munies de moteurs horsbord. Le Génie construisit des radeaux, sur place, et les utilisa pour transporter le matériel lourd au delà de l'estuaire. Pendant l'exercice, on mit à l'épreuve des véhicules amphibies, notamment des "Buffaloes" à chenilles[42].

La 4e division blindée, pour sa part, subit une instruction analogue, sinon aussi intense. Vers la fin d'avril, les bataillons de sa brigade d'infanterie (la 10e) s'exerçait avec le Génie divisionnaire, sur la Medway, dans le Kent, à l'assaut par voie des mers et à la traversée de ponts[43.] Ainsi, avant le jour J, les unités canadiennes vraisemblablement appelées à attaquer sur la Seine avaient-elles reçu une instruction spécialisée assez poussée; et le Génie des troupes d'armée et autres sapeurs avaient accumulé un fonds d'expérience sur les aspects techniques de ces opérations.

Outre cette activité particulière, les formations canadiennes s'appliquaient à perfectionner leur instruction, insistant surtout sur les opérations que pourrait comporter une percée à partir d'une tète de pont. Ainsi, du 1er au 9 avril, la 2e division procédait à l'opération "Step", exercice en règle destiné à habituer commandants et états-majors à diriger des troupes pendant une percée, pendant l'avance d'une division sur un seul axe de "poussée", pendant le passage d'un cours d'eau et pendant un assaut avec un véritable soutien d'artillerie. Un régiment d'artillerie de campagne et deux régiments d'artillerie moyenne participaient à l'exercice, ainsi que des éléments importants de la 4e division blindée[44]. La 4e division consacra ces dernières semaines à un entraînement général intense, comportant notamment une marche de 25 milles à travers champs par chaque unité; un entraînement conjoint de l'infanterie et des chars par les unités d'infanterie et les unités blindées; des batailles de rue par les unités d'infanterie à Eastbourne; et, le 18 mai, un exercice au champ de tir d'Alfriston où l'artillerie divisionnaire et un régiment de la 2e division tirèrent un barrage au-dessus des bataillons de la 10e brigade[45].

Des exercices spéciaux eurent lieu à l'intention des quartiers généraux de formations et d'unités. A signaler notamment l'exercice "Last", exercice de transmissions à l'intention du 2e corps d'armée, qui eut lieu à la mi-avril. Cet exercice avait pour but d'apprendre à ces groupes, jusqu'au niveau de l'unité inclusivement, à transmettre les renseignements et à diriger les opérations que comporte une percée à partir d'une tête de pont. Du 5 au 11 mai, le quartier général de la Première armée canadienne et le groupe nn° 84 de la RAF procédèrent à l'exercice "Flit", à Box Hill, près de Dorking. Cet exercice avait pour but d'enseigner au Q.G. de l'armée et à celui du groupe no 84 à s'établir et à fonctionner conjointement au combat[46].

A propos du groupe no 84, se posait la question capitale des dispositions nécessaires au soutien aérien de la Première armée canadienne. A cette fin, fut mis à la disposition de cette dernière un groupe tactique mixte de la RAF, du genre de celui qu'on avait mis à l'essai pour la première fois lors de l'exercice "Spartan" (tome premier, p. 259-260). Ce groupe, formé entièrement d'avions

de chasse, y compris des bombardiers-chasseurs et des appareils de reconnaissance, ne relevait pas du commandant de l'armée, mais son quartier général était établi côte à côte avec celui de l'armée et se déplaçait avec lui, la fonction normale du groupe était d'assurer l'appui tactique aérien dont l'armée avait besoin.

Le premier groupe tactique de la RAF, constitué aux fins de l'opération "Overlord", fut le n° 83. Il comprenait 15 escadrilles du Corps d'aviation royal canadien, soit près de la moitié de l'effectif total du groupe; son Q.G., toutefois, était entièrement britannique. De l'avis des Canadiens, il semblait approprié que ce groupe fût chargé d'appuyer la Première armée canadienne, et (quoique, au début, il fût décidé de l'affilier à la Deuxième armée britannique et de ne l'affecter à l'armée canadienne que pour des fins d'instruction, si possible), après certaines observations formulées par les Canadiens, il fut assigné à la Première armée canadienne, en juin 1943[47]. Ce groupe travailla avec l'armée canadienne jusqu'en janvier 1944, c'est-à-dire jusqu'après le départ du général McNaughton, alors qu'un changement intervint. Le 26 janvier, le maréchal de l'air sir T. Leigh-Mallory, commandant en chef de la Force aérienne expéditionnaire alliée, déclarait au cours d'une conférence que le groupe n° 83 appuierait désormais la Deuxième armée britannique "et non la Première armée canadienne, comme le prévoyait le plan initial[48]". On ne tonnait pas exactement les raisons de cette décision, - qui eut le résultat regrettable de séparer l'élément du CARC de l'armée canadienne dans le nord-ouest de l'Europe, - mais on peut vraisemblablement présumer qu'on jugeait souhaitable d'affecter le groupe le plus ancien et, sans doute, le mieux aguerri, à l'armée qui devait diriger l'assaut. Par conséquent, le groupe n° 84, qui ne comprenait aucune escadrille du CARC, fut affilié à la Première armée canadienne et appuya cette dernière très efficacement pendant toute la campagne*. Leigh-Mallory avait donné à espérer que l'escadre de reconnaissance du CARC (trois escadrilles) passerait du groupe n° 83 au groupe n° 84[49], mais, selon toute évidence, cette mutation ne fut pas jugée pratique. Pendant la première période de son association avec l'armée canadienne, le groupe n° 84 était commandé par le vice-maréchal de l'air L. O. Brown et, à compter du 10 novembre 1944, par le vice-maréchal de l'air E. C. Hudleston. Il convient de signaler qu'une section de communication réciproque fut fournie au Q.G. de la Première armée canadienne, à la demande expresse du général Crerar[50].

Responsabilités du commandant de l'année canadienne

Il faut dire un mot de la situation de la Première armée canadienne par rapport aux autres troupes du Commonwealth, ainsi que des responsabilités nationales de son commandant. Ces questions, découlant de changements constitutionnels intervenus depuis la Première Grande guerre mondiale, firent l'objet de beaucoup d'attention pendant les mois qui précédèrent le jour J. Nous avons déjà vu (ci-dessus, p. 33-34) que la Première armée canadienne avait été officiellement désignée pour agir "de concert avec le 210 groupe d'armées, c'est-à-dire, sous son commandement, en janvier 1944.

*Les groupes nos 83 et 84, ainsi que le groupe n° 2 (bombardiers), constituaient le gros de la 2e force aérienne tactique de la RAF, commandée par le maréchal de l'air sir Arthur Coningham. Le quartier général de la 2e f.a.t. était associé au 21e groupe d'armées, (le la même manière que les groupes tactiques l'étaient aux deux armées.

C'était l'habitude du général McNaughton, en tant que commandant de l'armée, de soumettre au gouvernement canadien des rapports officiels sur la possibilité d'exécution de toute opération à laquelle les troupes canadiennes devaient participer. C'est ce qu'il avait fait avant le raid de Dieppe, et aussi avant l'invasion de la Siciles. Cette façon de procéder avait plu au gouvernement; aussi, ce dernier voulait-il qu'il en fût de même dans le cas de l'opération "Overlord". Au début de 1944, parvenaient au Q.G. de l'armée canadienne des câblogrammes du ministre de la Défense nationale (M. Ralston) et du chef de l'état-major général (lieutenant-général J. C. Murchie), demandant des renseignements sur la participation du Canada aux plans d'opération et sur les renseignements disponibles relatifs aux plans futurs. Le 21 février, le ministre câblait ce qui suit au général Stuart[51].

> . . . Comme vous, j'ai hâte que le commandant de l'armée et le chef de l'état-major [vraisemblablement celui du Q.G. de l'armée canadienne] soumettent au gouvernement canadien des rapports sur la possibilité d'exécution de l'opération projetée, semblables à celui de McNaughton sur la Sicile. Il serait utile pour nous de savoir dans quelle mesure le commandant de l'armée ou le chef de l'état-major a eu l'occasion d'étudier et de commenter, avant leur mise au point définitive, les plans tactiques que les Canadiens sont censés exécuter, de manière à influencer les dispositions tactiques, ainsi que les mesures de soutien et d'approvisionnement, en tant qu'elles intéressent la participation canadienne, et ainsi assurer des perspectives raisonnables de réussite.
>
> Je suis loin, j'en suis sûr, de soulever une question abstraite. La raison, c'est qu'il faut être en mesure d'assurer à nos familles canadiennes que l'état-major et les commandants de notre armée disposent vraiment de l'occasion pour recueillir tous les renseignements dont ils ont besoin afin de pouvoir exercer leur jugement à l'avantage des troupes canadiennes dont ils sont responsables vis-à-vis du Canada.

Lorsque Stuart soumit cette demande au général Crerar, ce dernier crut discerner un assentiment implicite, sinon formellement exprimé, de la part du gouvernement, à la participation des formations canadiennes aux opérations prochaines, dans la disposition prise pour que la Première armée canadienne agisse de concert avec le 21e groupe d'armées. Il signala que c'était certes l'opinion du War Office, du Quartier général suprême des forces expéditionnaires alliées, et du Q.G. du 21e groupe d'armées "puisque les plans détaillés des quelques derniers mois n'auraient pu être mis au point qu'en fonction de ce postulat". Crerar ajoutait qu'il avait confiance en Montgomery, "sous la direction de qui les armées alliées vont lancer l'invasion du continent", et que les plans et préparatifs de l'opération avaient été sagement conçus et minutieusement mis au point[52]

En réponse, Ralston demanda plus de précisions[53]. Voici ce qu'il écrivait: "Le gouvernement canadien a des responsabilités envers la population du Canada et, avant que des troupes s'embarquent en vue de l'opération projetée, le gouvernement canadien s'attendrait à recevoir du commandant de l'armée un rapport lui disant s'il est ou non convaincu que les tâches assignées sont des opérations de guerre réalisables et si, à son avis, les plans mis au point à l'intention des formations canadiennes, avec les ressources dont elles doivent disposer, peuvent être exécutés avec des perspectives raisonnables de réussite. Cette façon de procéder serait conforme et inhérente aux responsabilités du commandant de l'armée envers le gouvernement canadien, semble-t-il, responsabilités que nos alliés reconnaissent pleinement. Il semble peu probable qu'il

*Tome premier, p. 348, et tome 2, p. 27.

puisse en résulter des réactions fâcheuses, puisque cette affaire intéresse uniquement le commandant de l'armée et le gouvernement canadien." Saisi de cette nouvelle demande, Crerar, après avoir demandé et reçu de la 3e division le détail de ses plans d'attaque, adressait au chef d'état-major du Q.G. de l'armée canadienne, pour transmission au gouvernement, la déclaration suivante[54].

> Je suis convaincu que les tâches assignées à la Première armée canadienne, y compris la 3e division d'infanterie canadienne et la 2e brigade blindée canadienne, en vue de l'invasion imminente de l'Europe occupée par l'ennemi, sont des opérations de guerre réalisables, et que les plans mis au point à l'intention de ces formations canadiennes, compte tenu des ressources disponibles, sont de nature à pouvoir être exécutés avec des perspectives raisonnables de réussite.

Le 1er mai 1944, le général Stuart adressait au ministre de la Défense nationale un câblogramme lui proposant que des instructions officielles soient aussitôt envoyées au commandant de l'armée, et que ce dernier et lui-même les voient avant leur signature officielle. Il ajoutait: "Crerar et moi estimons que les conditions suivantes, exprimées sous forme de voeux de la part du gouvernement, renforceraient notre situation. La première étant que, sauf en cas d'urgence, le gouvernement aimerait que les formations canadiennes travaillent ensemble sous la direction de la Première armée canadienne. La seconde étant qu'une fois un armistice signé avec l'Allemagne, les formations canadiennes dans l'Ouest et le Sud de l'Europe soient groupées sous la direction de la Première armée canadiennes[55]".

Des instructions furent rédigées en conséquence, et transmises outre-mer pour fins de discussion. Après échange de nombreux câblogrammes[56], les instructions en question, modifiées, étaient approuvées par le comité de guerre du cabinet, le 24 mai. Au cours de la discussion qui eut lieu ce jour-là, le premier ministre informa le comité que, pendant son séjour en Angleterre, il avait eu un entretien avec le général M ontgomery; pendant cet entretien, il lui avait assuré que, certes, le gouvernement estimait souhaitable que les Canadiens servent ensemble, mais qu'on ne tolérerait jamais que des considérations politiques de ce genre nuisent aux opérations militaires.

Les instructions à l'adresse du général Crerar figurent à l'annexe "A" du présent volume. Il est à remarquer qu'on y souligne que le commandant de l'armée, comme le commandant de toute force canadienne détachée, était autorisé à s'en remettre au gouvernement canadien, s'il estimait que le bien-être de ses troupes l'exigeait. Le commandant de l'armée, ajoutait-on, était autorisé à ordonner à ses troupes de cesser d'agir "de concert avec" le 21e groupe d'armées; pareille mesure n'était réservée, évidemment, qu'aux cas extrêmes.

En ce qui concerne la réunion des formations canadiennes dans l'Ouest et le Sud de l'Europe, le gouvernement décida de se déclarer plus catégorique que Crerar et Stuart ne l'avaient recommandé.. Le comité de guerre du cabinet convenait, le 3 mai, que cette disposition ne se limite pas à la période postérieure à l'armistice; de fait, les instructions, telles qu'elles furent approuvées, exprimaient le voeu selon lequel "aussitôt que les considérations militaires le permettront", les formations en service dans le théâtre méditerranéen, ainsi que les autres formations et unités au combat ailleurs, soient groupées sous un commandement canadien unifié. Le général Stuart transmit ce voeu au chef de l'état-major impérial[57]. M. King, dont la conversation avec le général Montgomery a déjà été signalée, était absent lors de la discussion du 3 mai; mais il était présent lorsque les instructions furent définitivement approuvées le 24.

Pendant que ces instructions se préparaient, une question connexe fit l'objet d'entretiens entre les autorités militaires canadiennes outre-mer d'une part, et le général Montgomery et le chef de l'état-major impérial (le général Brooke) d'autre part. Cette question se posait à la suite d'un incident relativement peu important, c'est-à-dire la visite que rendit le général Eisenhower à la 3e division canadienne, le 13 mai. Le général Crerar, de qui la 3e division ne relevait pas, évidemment, du point de vue des opérations, n'avait pas du tout été prévenu de cette visite, jusqu'à ce qu'il en fût informé par la division elle-même, ce matin-là. Aussi, le commandant de l'armée s'empressa-t-il d'écrire au général Stuart, au Q.G. de l'armée canadienne, pour lui signaler que, dans les circonstances, il y avait "certes tendance de la part du Q.G. suprême des forces expéditionnaires alliées et du Q.G. du 21e groupe d'armées" à oublier la situation particulière du Canada. Racontant l'incident, il écrivait: "Je n'ai pas l'intention de faire de cela un problème, mais il serait fort souhaitable que la marche appropriée à suivre, en pareilles circonstances, pût être mise au point à l'échelon politique, et expliquée au Q.G. suprême des forces expéditionnaires alliées, pendant que notre premier ministre est ici. Si la situation particulière du commandant de la Première armée canadienne n'est pas comprise, dès le début, je prévois que d'autres incidents, plus embarrassants encore, se produiront à l'avenir[58]."

Le résultat, c'est qu'après un nouvel entretien avec Crerar, Stuart écrivit au chef de l'état-major impérial, le 18 mai, lui faisant les observations suivantes à propos de cet incident:

> Comme vous le savez, je ne tiens nullement à poser des conditions à la collaboration des formations canadiennes avec celles du R.-U. ou des É.-U. Il en est une, toutefois, sur laquelle nous devons insister, et c'est le droit que doit avoir notre commandant supérieur, sur quelque théâtre de guerre que ce soit, de pouvoir s'en rapporter au gouvernement canadien. Le corollaire de cette condition, c'est que, sur le théâtre des opérations de l'Ouest de l'Europe, Harry Crerar sert, en quelque sorte, à un double titre. Il commande la Première armée canadienne et il est en même temps le représentant du Canada pour ce qui est de toutes les formations et unités participant aux opérations dans ce théâtre, même si certaines ne relèvent pas de lui, du point de vue des opérations. Ce double rôle est inévitable, parce que le gouvernement canadien considère, à très bon droit, le commandant supérieur canadien, dans quelque théâtre que ce soit, comme étant responsable de toutes les formations et unités canadiennes participant aux opérations dans ce théâtre .. .
>
> J'espère que vous me comprenez bien. Comme vous le savez, Harry et moi, ainsi que toute l'armée canadienne, avons pleine confiance aux commandants visés. Tout ce que je demande, c'est que la responsabilité de Harry, pour tous les Canadiens servant dans un théâtre donné, qu'ils relèvent directement de son commandement ou non, soit reconnue par le 21e groupe d'armées et par le Q.G. suprême des forces expéditionnaires alliées. Pareille reconnaissance n'entraînerait aucune intervention dans la hiérarchie normale du commandement; elle ne ferait que nécessiter des consultations à l'étape de la préparation des plans . . .

Le 25 mai, le général Stuart eut un long entretien avec le général Montgomery, après quoi il reçut une lettre personnelle de ce dernier[60], qui renfermait notamment le passage suivant:

> Nous voulons tous gagner la guerre le plus tôt que nous pourrons.
> J'admets que Crerar ait le droit de s'en remettre à son gouvernement sur n'importe quel point, chaque fois qu'il le juge à propos, par votre entremise, je présume.
> J'admets que Crerar soit responsable, en général, du bien-être et de l'administration de toutes les troupes canadiennes dans ce théâtre de guerre.

> Je n'admets pas que Crerar ait quelque responsabilité, du point de vue des opérations, à l'égard des troupes canadiennes servant provisoirement dans une autre armée. Je n'admets pas que Crerar ait quelque droit particulier à être consulté par moi lorsque je dresse mes plans de bataille, sauf pour ce qui est des consultations ordinaires que je pourrais avoir avec mes commandants d'armée, en tout temps.

Stuart était disposé à accepter cette situation, mais Crerar estimait que le principe en cause devait être maintenu. Il ajoutait, cependant, qu'il avait grande confiance en Montgomery en tant que chef militaire et que, selon lui, aucun ennui ne surviendrait, dans la pratique. La lettre de Crerar à ce propos se termine ainsi: "Pour résumer la question, vous devrez carrément, selon moi, maintenir le principe de l'autonomie canadienne . . . l'échange de vues que vous vous proposez d'avoir avec le chef de l'état-major impérial, et préciser qu'en dernière analyse on ne saurait mettre en doute ma responsabilité envers le gouvernement canadien pour ce qui est de l'emploi de toutes les troupes canadiennes servant dans les cadres du 21e groupe d'armées; mais vous pourrez, en toute sécurité, lui assurer que je n'ai nullement l'intention de permettre que cette autonomie et cette responsabilité particulière du commandant canadien compromettent une situation militaire ou créent de mauvaises relations personnelles et professionnelles entre Monty et moi[61]."

Le 16 juin, après un nouvel entretien détaillé avec Crerar, Stuart écrivait de nouveau au chef de l'état-major impérial[62], lui signalant les vues du général Montgomery et le désaccord des Canadiens à ce propos. Les derniers alinéas de sa lettre se lisent ainsi qu'il suit:

> 4. Je crois que la difficulté découle essentiellement de l'interprétation que Montgomery donne à l'expression "responsabilité du point de vue des opérations" qui, selon lui, signifie qu'il faudrait consulter Crerar et lui faire approuver des ordres émis par un autre commandant aux troupes canadiennes ne relevant pas du commandement de Crerar. Cela serait, évidemment, tout à fait impossible, et c'est la dernière chose que Crerar voudrait ou accepterait. D'autre part, tout commandant d'une formation canadienne, provisoirement soumise à un commandement plus élevé, a le droit et, - à vrai dire, d'ordre du gouvernement, - le devoir, d'en appeler, par l'entremise de Crerar, au c.-en-c. du 21e groupe d'armées, s'il estime que les tâches exigées de lui et de ses troupes sont incontestablement inappropriées et si toute mesure rectificatrice a été refusée. De ce point de vue national, et dans cette éventualité très peu probable, Crerar est investi d'une "responsabilité du point de vue des opérations" dont le gouvernement canadien n'est pas disposé à le décharger.
> 5. Crerar ne s'attend pas à être consulté plus que tout autre commandant d'armée, en ce qui concerne les plans d'opération, mais le gouvernement s'attend effectivement à ce que Crerar soit consulté avant tout regroupement de formations canadiennes qui puisse entraîner leur détachement du commandement canadien. Dans la pratique, aucun problème ne devrait se poser, puisque Crerar aura l'occasion de discuter tout problème d'intérêt particulier au Canada au cours de ce que Montgomery appelle des "consultations normales".
> 6. Pour les raisons que je viens de signaler, j'estime qu'aucun problème ne se posera vraiment entre le c.-en-c. du 21e groupe d'armées et le commandant de l'armée canadienne, bien que celui-là ait tendance à "refuser de voir" les responsabilités nationales distinctes de celui-ci. Par conséquent, dans les circonstances, je n'insiste pas pour qu'on précise maintenant ces détails constitutionnels avec Montgoremy. Il est en ce moment chargé d'immenses responsabilités militaires et rien ne doit l'en détourner. Je n'en estime pas moins important, toutefois, qu'il ne s'élève jamais de malentendu entre le War Office et le Q.G. de l'armée canadienne, à propos des relations et responsabilités du commandant canadien; d'où la présente lettre.

En réponse, sir Alan Brooke remerciait le général Stuart "de l'attitude très pratique que vous avez adoptée à l'égard de cette affaire" et ajoutait: "J'ai

parfaitement confiance qu'aucune difficulté ne devrait se poser, mais si vous estimez, à quelque moment que ce soit, qu'il y a danger de malentendu, veuillez m'en prévenir aussitôt[63]."

Les choses en restèrent là, l'attitude du Canada ayant été précisée très clairement. En conformité des instructions qu'il reçut du gouvernement canadien, le général Crerar adressa à l'Officier général commandant la 3e division d'infanterie canadienne et à l'officier commandant le 1er bataillon de parachutistes canadien[64] des directives officielles les informant qu'ils étaient autorisés à s'en remettre à lui et, par son entremise, au gouvernement du Canada, en cas de nécessité urgente. Le dernier alinéa de chacune de ces deux lettres *(mutatis mutandis)* se lisait comme il suit:

> 4. A moins que, selon vous, les circonstances ne vous autorisent à procéder autrement, vous ne recourrez à une telle intervention que lorsque toute autre mesure rectificatrice ou autre, estimée nécessaire par vous, aura été proposée par vous à votre commandant supérieur, et que ce dernier n'aura pas pris l'initiative appropriée. Le droit de retirer les forces canadiennes ou toute autre partie de ces dernières du commandement du 21e groupe d'armées, - les empêchant ainsi d'agir "de concert avec" ce groupe d'armées, - m'appartient exclusivement, et vous ne devrez prendre aucune mesure à cet égard sans mes instructions.

La suite des événements donna entièrement raison aux généraux Crerar et Stuart. En effet, ce droit d'appel, ainsi établi, demeura purement théorique. Il ne fut jamais invoqué pendant la campagne du nord-ouest de l'Europe.

A la veille du jour J

A mesure qu'approchait le jour J, les formations canadiennes en GrandeBretagne étaient disposées, évidemment, suivant les tâches qui leur étaient assignées dans l'invasion. La 3e division et la 2e brigade blindée demeurèrent sur la côte sud, près des ports où elles devaient s'embarquer en vue de l'assaut. La 4e division blindée resta dans la région de la forêt d'Ashdown, dans le Sussex. Les autres formations du 2e corps d'armée, cependant, se déplacèrent afin d'attirer l'attention des Allemands vers le sud-est de l'Angleterre, loin des ports faisant face à la Normandie*. En avril, le quartier général et les troupes du corps se rendirent du Sussex au Kent, le Q.G. s'établissant à Eastling Wood, à quelques milles au nord de Douvres. La 2e division d'infanterie se rendit également dans cette région et établit son poste de commandement aux abords mêmes de Douvres[65]. Ces formations n'allaient pas participer à l'attaque, évidemment, et la façon dont elles allaient être engagées dans la bataille devait dépendre de la marche des opérations quelques jours après le débarquement.

Tout comme les formations destinées à participer à l'assaut, celles qui demeuraient sous le commandement de la Première armée canadienne reçurent de nombreux visiteurs de marque pendant ces semaines-là. Elles eurent également la visite du roi. Le premier ministre du Canada, au cours de la visite qu'il fit au Royaume-Uni au printemps, eut des rapports plus étroits avec ces forma-

*Voir ci-dessous, p. 79. Le 23 mai, les généraux Montgomery, Crerar et Simonds se réunissaient à l'extérieur de Douvres et, accompagnés des membres de leurs états-majors, procédaient à une tournée intentionnellement officielle de la ville, inspectant le port, causant avec le maire et visitant le château de Douvres.

tions qu'avec les formations d'assaut, et il assista à une revue impressionnante de la 4e division, le 17 mai. Le Commandant suprême, le général Eisenhower, se fit un devoir de rendre visite aux formations canadiennes[66]. Il en fut de même du général Montgomery, dont la visite fut rapportée par le général Stuart (qui commandait encore l'armée à l'époque) dans une communication[67] adressée au ministre de la Défense nationale, le 8 mars:

> Viens de terminer une visite de cinq jours auprès des troupes canadiennes avec le général Montgomery, dans le wagon particulier de ce dernier ... Le général Montgomery s'est entretenu personnellement avec chacun de nos commandants et officiers d'étatmajor supérieurs. Il a vu tous les hommes, par groupes de 5,000 environ à la fois. Chaque groupe se formait en un carré dont un c6té restait ouvert, et dont les trois autres étaient constitués de rangées de six à huit hommes de profondeur, selon l'effectif du groupe. Les trois ou quatre premières rangées d'avant, ayant fait volte-face, Montgomery circulait lentement entre la troisième ou la quatrième ou entre la quatrième et la cinquième. Son but était de bien voir officiers et hommes, et de leur permettre en même temps' de bien le voir lui-même. Puis, il montait dans une jeep munie d'un mégaphone, ordonnait à tous de rompre les rangs et de se grouper autour de lui. Il faisait ensuite asseoir tout le monde et parlait à chaque groupe pendant une quinzaine de minutes. Nous avons ainsi visité jusqu'à cinq groupes par jour et, au total, nous avons vu et il s'est entretenu avec plus de cent mille hommes de tous grades.
>
> Franchement, je n'ai jamais vu aussi splendide rassemblement d'hommes dans ma vie et, comme Montgomery me le disait, on ne pourrait en trouver l'équivalent nulle part dans aucune autre armée du monde. Leur tenue était excellente, mais ce qui m'a le plus impressionné fut de voir un spécimen d'hommes vraiment magnifique, que nous trouvons maintenant dans toute l'année. Ils m'ont paru tellement sérieux, intéressés à leur travail et intelligents) Je n'ai jamais rien vu d'aussi impressionnant et exaltant que les physionomies de ces milliers de magnifiques Canadiens, alors qu'ils écoutaient Montgoremy .. .
>
> Montgomery a été formidablement impressionné par ce qu'il a vu. Il ne tarissait pas d'éloges et, non seulement a-t-il dit à chacun des hommes ce qu'il pensait d'eux, mais il a adressé une lettre d'appréciation à chacun des commandants des formations en question ...

Telle était l'armée canadienne, au Royaume-Uni, à la veille du jour J. Son heure était enfin arrivée. La valeur de l'instruction qu'elle avait reçue pendant ces longues années d'attente allait bientôt être soumise à l'épreuve suprême.

C H A P I T R E I I I

LES ALLEMANDS EN FRANCE, 1940-1944

(voir carte n° 1 et croquis n^{os} 2 et 3)

LA côte de Normandie que les forces britanniques, canadiennes et américaines ont envahie le 6 juin 1944 était aux mains des Allemands depuis quatre ans. Pendant deux de ces années, les ingénieurs d'Hitler y avaient élevé des fortifications; le dictateur espérait que ces défenses constitueraient une barrière infranchissable. Pendant les cinq mois qui ont précédé notre assaut, ces travaux ont été menés avec une énergie redoublée.

Grâce à des documents allemands, nous pouvons nous faire une idée assez exacte des effectifs, des moyens de défense et de l'organisation de l'ennemi. C'est là-dessus que porte le présent chapitre. Nous ne tenterons pas cependant de raconter cette histoire dans le détail. Beaucoup de ces faits ont déjà été consignés ailleurs[1]. Notre but est donc de résumer l'essentiel, en y ajoutant certains renseignements révélateurs, nouvellement recueillis, et en n'appuyant que sur les faits qui offrent un intérêt particulier pour l'Armée canadienne.

Le Mur de l'Atlantique

Comme nous l'avons rappelé dans un volume antérieur,* les armées allemandes victorieuses qui avaient atteint le littoral français en 1940 ne songeaient pas à la défense mais à l'attaque; ce n'est que graduellement que l'idée d'une ligne défensive fortifiée, le long de la Manche, s'est infiltrée dans les esprits allemands, la guerre ayant changé d'allure. A la fin de 1941, les plans d'Hitler "pour l'écrasement de la Russie dans une campagne-éclair"[2] avaient échoué. En décembre, cette année-là, les États-Unis entraient en guerre. Les besoins d'hommes et de matériel pour le front russe étant en quelque sorte insatiables, le front occidental passa au second plan aux yeux du haut commandement allemand; il devait y rester jusqu'à ce que l'opération "Overlord" s'abatte sur lui. Même après la pleine mobilisation des ressources et des effectifs allemands sous la direction d'Albert Speer en 1942, ce n'est qu'en dégarnissant le front ouest que les chefs allemands pouvaient répondre aux besoins du front russe. C'est parce qu'ils manquaient d'effectifs pour livrer la guerre sur un aussi vaste front que les Allemands ont eu l'idée d'un nouveau "Mur de l'Ouest", le long du littoral français.

C'est dans sa Directive n° 40, du 23 mars 19423, qu'Hitler expose pour la

**Six années de guerre, p. 362.*

D'ÉMINENTS OBSERVATEURS ASSISTENT À L'EXERCICE "TROUSERS", LE 12 AVRIL 1944

Sur la grève de Slapton Sands, comté de Devon.
De gauche à droite au premier plan: l'amiral Ramsay, le brigadier H. W. Foster, l'amiral Vian, le général Montgomery et le général Dempsey.

FANTASSINS DES TROUPES D'ASSAUT À L'INSTRUCTION, 18 AVRIL 1944

Les soldats du *Regina Rifle Regiment* tirent par-dessus la tête de leurs frères d'armes, avec un mortier de 2 pouces, pour dresser un écran de fumée au cours d'un exercice qui se déroule sur les Dunes au nord de Southampton.

LA MARINE ROYALE CANADIENNE DÉBARQUE LA 9e BRIGADE

Les soldats du *Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders* arrivent à Bernières-sur-Mer le matin du jour J. Remarquez les bicyclettes.

LA RUPTURE DU MUR DE L'ATLANTIQUE

Cette aquarelle du capitaine O. N. Fisher représente un emplacement typique de canon allemand sur les plages de Normandie. C'est une des casemates situées sur la grève à l'ouest de Courseulles.

première fois le principe de fortifications élaborées contre les attaques venant de la mer. La crainte d'un débarquement allié en France, pour atténuer la pression exercée sur les Russes, donnait à ces travaux un caractère urgent. Aux conférences des 2 et 13 août, d'après le témoignage du général du Génie Alfred acob, Hitler aurait dit qu'il n'existait qu'un seul front, l'autre pouvant être considéré comme exclusivement défensif et n'ayant besoin que d'effectifs réduits. En conséquence, en partant de l'idée que "plus la forteresse est solide, moins il faut de troupes pour la défendre"[4], on recherchait des moyens de défense impénétrables tant à l'avant qu'à l'arrière, si ce n'est par une attaque de plusieurs semaines. Le raid sur Dieppe ayant été repoussé quelques jours plus tard, Hitler et au moins quelques-uns de ses officiers supérieurs étaient d'autant plus convaincus que de solides fortifications permettraient de tenir tête à une invasion du côté de la mer.* Trompés peut-être par l'illusion qu'une véritable invasion avait été repoussée, ils étaient convaincus de la nécessité d'étendre les fortifications au littoral tout entier.[5]

En mars 1942[6], le feld-maréchal Gerd von Rundstedt, alors âgé de 67 ans, fut de nouveau désigné au poste de commandant en chef (Ouest) et de commandant du groupe d'armées "D". Sauf pour une brève interruption pendant la campagne du Nord-Ouest de l'Europe, il devait conserver ces fonctions jusqu'à mars 1945. Le 25 août 1942 (une semaine après Dieppe), dans un ordre général touchant la construction de défenses sur le littoral de la Manche et de l'Atlantique, il déclarait que le "Mur" serait bâti de façon "qu'aucune attaque, par air, par mer ou par terre, ne semble avoir la moindre chance de succès ...[7]". Il décréta que durant les six mois de la prochaine saison d'hiver, on aménagerait 15,000 installations permanentes du type forteresse, dont 11,000 sur les littoraux de la Belgique et de la France jusqu'à la Loire, 2,000 sur le golfe de Gascogne et 2,000 sur la côte des Pays-Bas. Ces installations devaient fortifier le littoral "sans interruption sur toute sa longueur, suivant le modèle de la ligne du Haut-Rhin"[8], et protéger de plus les bases de sous-marins, les ports et les grosses batteries côtières. Ces travaux devaient être exécutés par le Génie de forteresse de l'Armée et par l'Organisation Todt,† la responsabilité devant retomber principalement sur ce dernier organisme. Rundstedt ordonnait qu'on lui soumette avant le 15 septembre un plan général de construction pour le littoral tout entier, indiquant le nombre des ouvrages par kilomètre. Cependant, s'il était facile de dresser les plans d'un Mur de l'Atlantique, l'exécution de cette tâche colossale était une tout autre histoire. Où trouverait-on la main-d'oeuvre, le béton et l'acier nécessaires? Bientôt les demandes devaient affluer de toutes parts: de la Marine pour ses installations de sous-marins et ses emplacements de batteries et de l'O.T. elle-même pour ses autres travaux de réfection nécessités par les bombardements et, en 1943, pour la construction de rampes de lancement en vue de l'offensive d'engins-V contre l'Angleterre[10].

Comment les Allemands concevaient-ils un Mur de l'Atlantique parachevé?

*L'état des défenses ennemies jusqu'au raid de Dieppe et les effets de ce raid sur la conception allemande de la guerre ont été exposés aux chapitres XI et XII de *Six années de guerre.*

†Nommé d'après son premier directeur, Fritz Todt, initiateur de *l'Autobahn* et du Mur de l'Ouest (ligne Siegfried), cet organisme paramilitaire jouait le rôle de service de construction de la *Wehrmacht. Il* relevait toutefois du ministère de l'Armement et de la Production de guerre. Le service du Travail du Reich et des travailleurs étrangers réquisitionnés composaient ses effectifs.

Le mot "Mur" était de la pure propagande. Il aurait fallu des quantités inimaginables d'acier et de béton pour élever une muraille ininterrompue le long d'un littoral de 1,200 milles, depuis la Hollande jusqu'à la frontière espagnole. Or ce qu'on a aménagé, comme le déplorait en octobre 1943 le colonel-général von Salmuth, commandant de la 15e armée allemande, ce n'était pas un mur mais "un simple cordon, fragile sur bien des points et renforcé de quelques rares noeuds par-ci par-là"[11]. En juillet 1943, on annonçait qu'environ 8,000 de ces ouvrages* étaient terminés ou parvenus à diverses étapes de leur exécution[13].

Rundstedt n'avait qu'une confiance limitée dans les fortifications mais, pour Hitler, elles faisaient partie de sa stratégie de "défense de chaque millimètre"[14]. Il interdisait tout recul, exigeant une résistance désespérée; selon lui, les fortifications devaient tenir à tout prix même si les commandants étaient de ce fait engagés dans des opérations aussi rigides que les ouvrages de béton qu'ils avaient à défendre. Dans un "Relevé de la situation sur le front ouest" rédigé à l'automne de 1943, von Rundstedt exprimait l'avis que les ouvrages fixes étaient nécessaires contre les lourds bombardements et qu'ils étaient "indispensables pour la bataille et commodes pour la propagande"[15]. Cependant, le cantonnement de troupes d'infanterie munies d'armes lourdes dans des abris en béton n'allait pas selon lui sans certains inconvénients. Les fantassins ne pourraient probablement pas sortir au moment stratégique; ils seraient en quelque sorte emprisonnés dans ces abris, incapables d'exploiter le terrain et de profiter des circonstances. "Il vaut mieux, disait-il, n'avoir que quelques installations complètement terminées, bien camouflées et en état de se défendre, que d'entreprendre de nombreux aménagements qui resteront inachevés, ne seront pas camouflés, obstrueront le champ de tir et aideront fatalement les troupes débarquées en leur fournissant un abri". Il soulignait que les ouvrages de campagne sont le complément indispensable des armatures de béton[16].

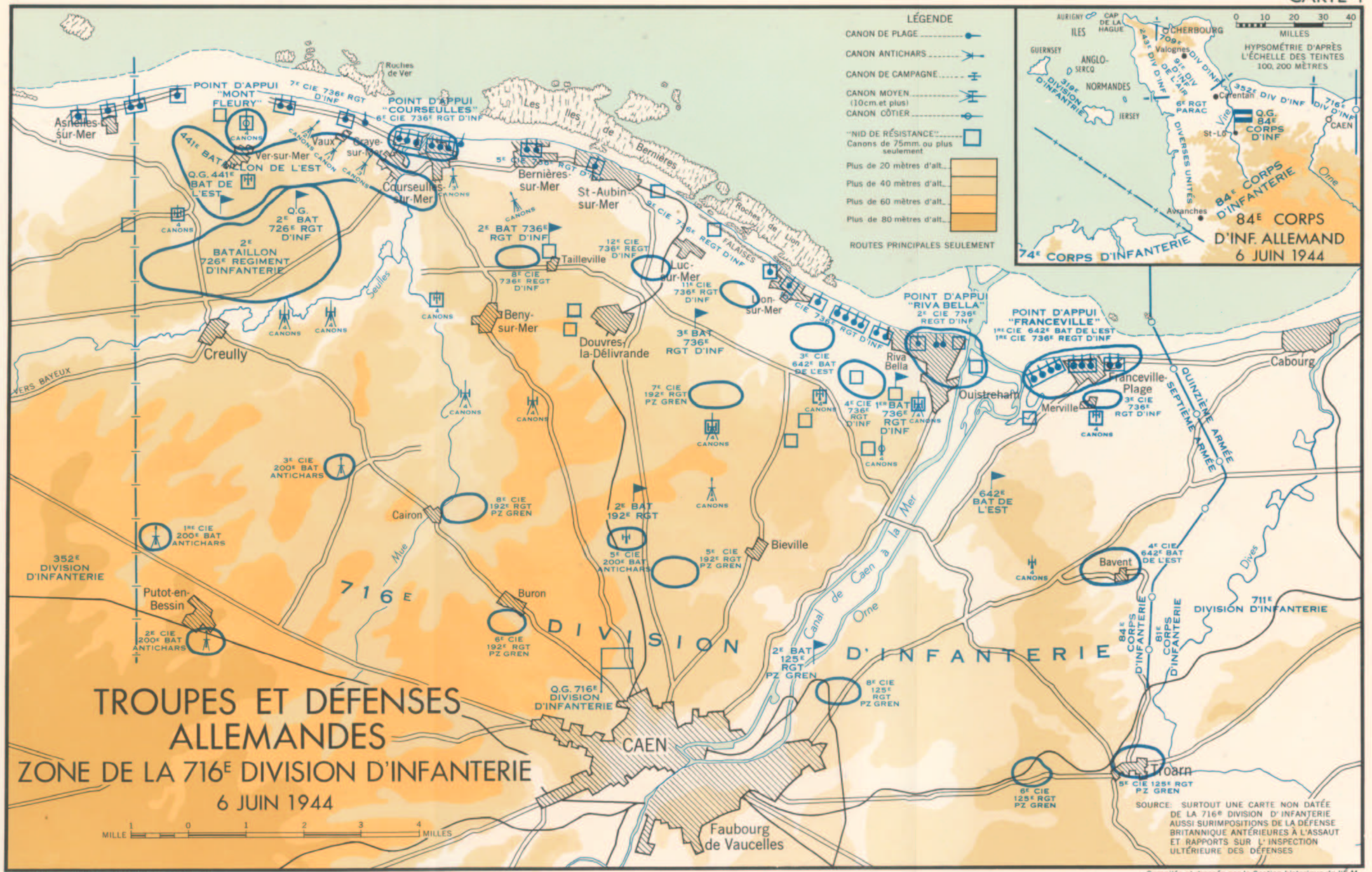
Le système de défense est devenu encore plus rigide en janvier 1944 lorsque douze points importants du littoral, en Hollande et en France,† ont été désignés comme "forteresses". Cette tactique de la forteresse, qui visait à fermer les grands ports aux Alliés, devait nous causer bien des embarras mais elle immobilisait de nombreux effectifs et une forte quantité d'équipement[17].

Les forces allemandes dans l'Ouest

Les faiblesses du Mur de l'Atlantique n'étaient pas compensées par le calibre des troupes qui devaient y être cantonnées. Après l'ouverture du front russe, la France occupée et les Pays-Bas ont servi de centres d'instruction pour les formations allemandes. C'est là qu'elles étaient constituées, encadrées, cantonnées et instruites avant d'être acheminées vers le front est; bien souvent, quand elles avaient été décimées dans l'Est, on en ramenait les débris pour les remettre sur pied et les réorganiser. Par conséquent, l'ordre de bataille de l'armée allemande de l'Ouest ne donne pas une juste idée des forces sur lesquelles Rundstedt pouvait compter, le cas échéant, pour défendre le littoral.

*Le plan de ces installations dépendait de leur usage futur et du nombre d'hommes qui devaient les occuper. Règle générale, un ouvrage du type "forteresse" exigeait deux mètres et demi de béton armé[12].

†Ijmuiden, Hoek van Holland et Dunkerque, Boulogne, Le Havre, Cherbourg, SaintMalo, Brest, Lorient, Saint-Nazaire, et les secteurs nord et sud de l'estuaire de la Gironde. Jersey, Guernesey et Alderney furent ajoutés à la liste en mars.



SOURCE: SURTOUT UNE CARTE NON DATÉE DE LA 716E DIVISION D'INFANTERIE AUSSI SURIMPOSITIONS DE LA DÉFENSE BRITANNIQUE ANTÉRIEURES À L'ASSAUT ET RAPPORTS SUR L'INSPECTION ULTÉRIEURE DES DÉFENSES

Reproduite par le Service topographique de l'Armée

Compilée et dressée par la Section historique de l'É-M

En novembre 1942, au moment de l'invasion de l'Afrique du Nord par les Alliés, les Allemands occupèrent le sud de la France. En dépit de cette nouvelle charge, les forces dont disposait le commandant en chef (Ouest) se trouvèrent réduites en 1943 par suite d'une série de revers allemands. En janvier, la Sixième armée était en voie d'être anéantie à Stalingrad et, au. printemps, la *Panzer Armee Afrika,* qui déjà s'était couverte de gloire, touchait au terme d'une longue retraite qui durait depuis El Alamein. Malgré les efforts répétés de Rommel pour la faire passer en Europe afin qu'elle participe à la défense de ce continent[18], elle devait partager la captivité des autres troupes de l'Axe qui avaient combattu en Afrique du Nord.

Hitler et le haut commandement allemand ignoraient où allaient se porter les efforts de l'ennemi, une fois la campagne nord-africaine terminée. Les forces dont disposaient maintenant les Alliés pouvaient être lancées contre n'importe quel point du littoral méditerranéen, depuis la frontière espagnole jusqu'aux Balkans, ou encore combinées aux troupes cantonnées en Angleterre en vue d'une invasion par la Manche[19]. Cinq jours avant que notre attaque contre la Sicile dissipe tous ses doutes, Hitler faisait un autre faux pas, c'est-à-dire l'opération "Citadel", contre-offensive sur le front russe qui devait absorber le gros de ses réserves. L'opportunité de cette opération fut mise en doute, à cause des nouvelles menaces venant de l'Ouest, mais Hitler passa outre aux avis de son état-major et ordonna que l'offensive soit lancée le 5 juillet[20].

Rundstedt avait peu d'espoir d'enrayer cette saignée opérée sur ses ressources. "Citadel" lui avait ravi certaines formations affectées au plan "Alarich" conçu en mai en prévision de la défaite possible de l'Italie. Bientôt il lui faudrait céder d'autres formations" pour la campagne d'Italie. Le 27 juin, Rundstedt signale que les formations mobiles qui lui restent ne sont mobiles que de nom; il demande qu'elles soient rééquipées, à quoi le haut commandement répond que c'est en tenant le Mur de l'Atlantique qu'on empêchera les débarquements ennemis[21]. En tout, entre octobre 1942 et octobre 1943, 36 divisions d'infanterie et 17 divisions blindées et motorisées, y compris d'excellentes unités comme la 7e Panzer et les divisions S.S. "Adolf Hitler", "Das Reich" et "Totenkopf" ont quitté l'Ouest pour d'autres théâtres de guerre[22]. Ce n'était pas évidemment une perte absolue puisque, durant ce temps, certaines divisions arrivaient et que d'autres terminaient leur instruction ou leur période de récupération. Le plan de l'ordre de bataille allemand du 26 octobre 1943 indique que 40 divisions étaient cantonnées dans l'Ouest et que neuf autres y étaient en cours d'instruction (croquis n° 2) mais Rundstedt déplorait un abaissement sensible de la qualité durant l'année.

La plupart des divisions atteintes par ce remaniement continu étaient des formations d'élite. La défense du littoral proprement dit était confiée aux divisions stationnaires *(bodenstiindig).* A l'automne de 1943, il y en avait 19 sur le littoral de l'Ouest[23]. Comme les fortifications, elles devaient y être installées en permanence pour y supporter le choc d'une invasion éventuelle. Souvent leurs meilleurs éléments étaient réquisitionnés en masse pour aller servir de renforts sur le front est. A l'automne de 1943, 45,000 hommes ont ainsi été déplacés; en échange, on promit aux commandants les nouvelles recrues de la

*C'est-à-dire la ire division de parachutistes et la 26e Panzer. Dans *les Canadiens en Italie,* chapitres VII à IX, il a été question des répercussions de la capitulation italienne sur la stratégie allemande.

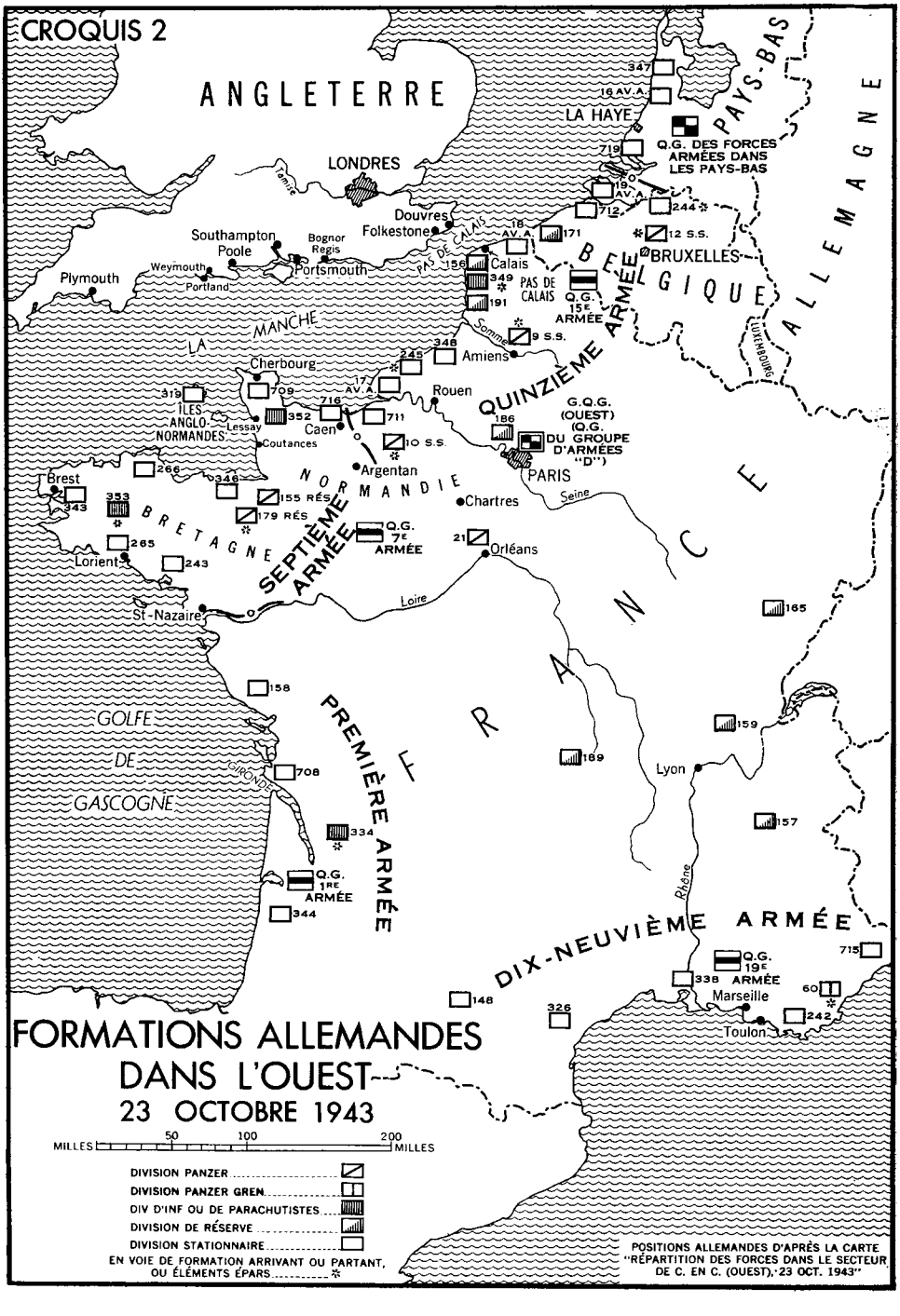
classe de 18 ans[24]. Au bout d'un certain temps, les divisions stationnaires étaient composées de très jeunes sujets (des "nourrissons" disait le commandant de la Quinzième armée)[25], d'hommes de plus de 35 ans, de soldats atteints de froidures du 31' degré et des *Ostbataillone.* Ces "bataillons de l'Est" donnaient une juste idée de la pénurie d'effectifs. Composés de prisonniers pris à l'armée rouge et appartenant aux nombreux groupes ethniques des environs du Caucase et du Turkestan, ils ne pouvaient pas, pour des raisons évidentes, être affectés au front est; dans l'Ouest cependant, l'inconvénient de leur loyauté douteuse envers l'Allemagne était compensée par l'urgente nécessité de renforcer à tout prix les défenses côtières[26].

De plus, on refusait aux divisions stationnaires les armes les plus perfectionnées et la priorité en matière de renforts. Leurs "petits canons antichars et leurs pièces naines"[27] étaient démodés; quelques-unes avaient des mitrailleuses datant de la première Grande Guerre. Au sein des artilleries divisionnaires d'une même armée, on trouvait des canons de dix types différents, dont un grand nombre pris à l'ennemi. Des divisions relevant du commandant en chef (Ouest), 17 comptaient deux régiments ou l'équivalent, au lieu de trois; leur mobilité était la plupart du temps limitée et le transport hippomobile y était très répandu. Six divisions comptaient moins de deux bataillons d'artillerie et, dans plusieurs cas, le degré d'instruction militaire était jugé plus ou moins insuffisant.

Ces faits démoralisants sont exposés sans détours dans le long "Bilan de la situation" dont nous avons déjà parlé et que von Rundstedt adressait au haut commandement le 28 octobre 1943[28]. Seul ce commandement, signalait-il, connaît les objectifs politiques de l'Allemagne et possède les moyens de les réaliser. Cependant, ajoutait-il, pour repousser une invasion dans l'Ouest, il faut revenir à une politique plus réaliste et cesser de dégarnir les défenses. Rundstedt soutenait que la partie la plus étroite de la Manche était le secteur que les Alliés choisiraient le plus vraisemblablement pour une attaque, même si ce secteur était le mieux défendu. Il prévoyait qu'une invasion à cet endroit se doublerait probablement d'un assaut contre la côte française de la Méditerranée. Sur plusieurs points de cette longue ligne, la défense était, disait-il, impossible. Tout au plus pouvait-on atteindre à une certaine "sécurité"; sur le golfe de Gascogne et la Méditerranée; il fallait se contenter de "redoubler de vigilance". Il résumait ainsi ses principes de défense: "Le littoral et les fortifications doivent tenir jusqu'au bout" afin d'affaiblir autant que possible l'ennemi; mais il faut reconnaître qu'il réussirait fatalement à débarquer des effectifs importants, surtout dans les régions où les défenses sont faibles.

> Conclusions:. En dépit de toutes les fortifications, une "défense rigide" sur toute la longueur du littoral est impossible pour une période prolongée.
>
> Il faut tenir compte de ce fait.
>
> Par conséquent, la défense doit reposer surtout sur les réserves générales, en particulier sur les chars et les unités motorisées. Sans ces réserves, on ne saurait tenir indéfiniment. Mais non seulement doivent-elles être disponibles en nombre suffisant mais il faut qu'elles soient de taille à s'attaquer aux Anglo-Américains, c'est-à-dire à leur matériel; autrement, toute contre-attaque est vouée à l'échec.

Ce qu'il fallait pour repousser une invasion c'était, en premier lieu, le renforcement de la puissance défensive des fronts côtiers au moyen de divisions triangulaires (à trois régiments) disposant de régiments comptant trois bataillons d'artillerie (dont un bataillon d'artillerie lourde); un armement antichars suffi-


CROQUIS 2
ANGLETERRE
LONDRES
Tamise
Douvres
Folkestone
Southampton
Poole
Bognor Regis
Portsmouth
Weymouth
Portland
Plymouth
LA MANCHE
PAS DE CALAIS
Calais
PAS DE CALAIS
Q.G. 15E ARMÉE
Somme
9 S.S.
Amiens
Cherbourg
Rouen
ILES ANGLO-NORMANDES
Lessay
Coutances
Caen
10 S.S.
Argentan
Brest
Chartres
Seine
Paris
Lorient
Orléans
Loire
St-Nazaire
Golfe de Gascogne
Gironde
Lyon
Rhône
Marseille
Toulon
LA HAYE
PAYS-BAS
Q.G. DES FORCES ARMÉES DANS LES PAYS-BAS
BRUXELLES
BELGIQUE
LUXEMBOURG
ALLEMAGNE
FRANCE
NORMANDIE
BRETAGNE
QUINZIÈME ARMÉE
SEPTIÈME ARMÉE
PREMIÈRE ARMÉE
DIX-NEUVIÈME ARMÉE
Q.G. (OUEST) (Q.G. DU GROUPE D'ARMÉES "D")
Q.G. 7E ARMÉE
Q.G. 1RE ARMÉE
Q.G. 19E ARMÉE
12 S.S.
347
16 AV. A.
719
19 AV. A.
712
244
18 AV. A.
171
156
349
191
245
346
17 AV. A.
709
319
716
352
711
186
266
346
353
343
155 RÉS
179 RÉS
265
243
21
165
158
708
334
344
159
189
157
148
326
715
338
60
242
FORMATIONS ALLEMANDES DANS L'OUEST
23 OCTOBRE 1943
MILLES 50 100 200 MILLES
DIVISION PANZER
DIVISION PANZER GREN.
DIV D'INF OU DE PARACHUTISTES
DIVISION DE RÉSERVE
DIVISION STATIONNAIRE
EN VOIE DE FORMATION ARRIVANT OU PARTANT, OU ÉLÉMENTS ÉPARS
POSITIONS ALLEMANDES D'APRÈS LA CARTE "RÉPARTITION DES FORCES DANS LE SECTEUR DE C. EN C. (OUEST), 23 OCT. 1943"

sant; des services de ravitaillement convenables et assez de mobilité pour que les divisions affectées à des secteurs qui ne sont pas attaqués puissent se déplacer et servir de formations de campagne aux endroits où l'ennemi porte le gros de son effort. Deuxièmement, Rundstedt avait calculé que, pour disposer des réserves mobiles indispensables à l'exécution de son plan, il lui fallait pour sa zone de commandement, y compris le littoral de la Méditerranée, neuf "divisions blindées et motorisées parfaitement aguerries".

Ce lugubre rapport a donné certains résultats. Le *3* novembre *1943,* dans sa Directive n° 51, Hitler déclarait: "Tout nouvel affaiblissement de l'Ouest au profit des autres théâtres de guerre serait inexcusable. J'ai donc décidé de renforcer les défenses de l'Ouest, en particulier aux endroits d'où nous lancerons notre guerre à distance contre l'Angleterre"[29]. Règle générale, ce renforcement devait se traduire par une plus grande puissance de tir et par une plus grande mobilité. On devait renforcer l'artillerie de défense côtière et accroître le nombre des canons antichars et des mitrailleuses dont disposaient les divisions stationnaires. L'armement de chacune des divisions Panzer devait être porté *à 93* chars Mark IV ou auto-canons. Tous les hommes disponibles dans les écoles de formation, dans les unités de convalescents et dans les centres sécuritaires devaient être groupés en éléments de combat. On ordonna à la *Luftwaffe* d'accroître son efficacité pour "répondre *à* la situation nouvelle". La Marine devait mettre sur pied "des forces assez puissantes pour s'attaquer aux flottes de débarquement de l'ennemi". La S.S., armée de sécurité du parti nazi sous le commandement d'Himmler, était invitée à libérer autant d'hommes que possible pour le combat[30].

S'il avait été possible de répondre à ces exigences, cette directive du "Führer" aurait marqué un important changement de politique. Sans aucun doute, l'Ouest reçut en conséquence plus d'hommes et de matériel mais, déjà, la puissance allemande avait été dissipée dans une si large mesure que cette directive était une manifestation de cet état de rêve qui devait caractériser de plus en plus Hitler pendant cette année-là. Chars de combat, lance-flammes, avions à réaction et engins-V, tous de type nouveau, devaient enflammer son imagination et l'amener à faire à ses commandants des promesses qu'il ne pourrait jamais tenir[31]. L'idée que la *Luftwaffe,* en si piteux état, pourrait "répondre à la situation nouvelle" atteste qu'au quartier général d'Hitler on était bien mal renseigné sur la puissance aérienne qui devait soutenir les forces d'invasion. Du côté de l'armée cependant, il y eut de notables améliorations. Le 6 juin *1944,* le nombre total de divisions dans l'Ouest avait été accru sensiblement. Les effectifs blindés avaient atteint le niveau, mais non le calibre, réclamé par Rundstedt; il y avait à ce moment-là dix divisions Panzer ou Panzer Grenadier dans l'Ouest, dont quatre cependant n'étaient pas tout à fait prêtes au combat. Mais les divisions stationnaires qui devaient subir le choc initial étaient à peu près dans le même état qu'en octobre *1943:* elles manquaient d'effectifs, de matériel et de mobilité.

L'arrivée de Rommel

A ce moment-là, Hitler apporta un changement important au régime de commandement de l'Ouest. Le feld-maréchal Erwin Rommel, de l'état-major

du groupe d'armées "B"," devint ce qu'on pourrait appeler "Inspecteur général des défenses de l'Ouest"[32]. En Afrique, il s'était acquis la réputation de chef énergique et de tacticien de première force; il jouissait d'un grand prestige et d'une grande popularité en Allemagne. Et dans les circonstances, l'énergie était nécessaire. De plus, sa nomination pouvait relever le moral de la nation.

Le groupe d'armées "B" était avant tout un quartier général sans effectifs. Sa tâche consistait à proposer des moyens d'améliorer les défenses côtières et à préparer des études sur des opérations offensives contre les débarquements alliés. Il devait relever directement d'Hitler[33]. Ayant d'abord porté son attention sur le Danemark, Rommel n'arriva que le *14* décembre[34] en France où sa présence le plaçait dans une situation assez bizarre vis-à-vis de Rundstedt qui, jusqu'à ce moment-là, avait eu sous ses ordres les troupes allemandes des Pays-Bas (à des fins tactiques), la Quinzième armée, depuis la frontière hollandaise jusqu'au côté ouest de l'embouchure de la Seine, la Septième armée jusqu'à l'embouchure *de* la Loire, la Première armée dans la région du golfe de Gascogne et la Dixneuvième armée sur le littoral de la Méditerranée[35]. Bien que Rommel fût directement en contact avec Hitler et bien qu'il lui fût loisible de formuler des propositions, il n'avait d'autorité sur aucune de ces unités. La situation changea à la fin de l'année lorsque les troupes des Pays-Bas et les Quinzième et Septième armées furent rattachées au groupe d'armées "B". Rommel assumait ainsi la direction des unités de défense contre l'invasion dans le secteur le plus menacé. II demeurait, en théorie du moins, le subordonné de Rundstedt, commandant en chef (Ouest) mais il n'hésita pas à traiter directement avec Hitler[36]. Avant l'invasion, les deux autres armées, la Première et la Dix-neuvième constituèrent *l'Armeegruppe "G",* sous le commandement du colonel-général Johannes Blaskowitz[37]. *(L'Armeegruppe* était une formation de rang inférieur *à l'Heeresgruppe,*désignation appliquée aux autres groupes d'armées de l'Ouest.)

A l'opposé des autres officiers supérieurs allemands, Rommel avait pu mesurer l'étendue de la puissance aérienne tactique des Alliés. Même avant la bataille d'El Alamein, semble-t-il, il en était venu à la conclusion que la supériorité aérienne des Anglais obligeait en quelque sorte l'Allemagne à se limiter à la défense sur place." ... Nous ne pouvions plus compter pour nous défendre sur les forces motorisées utilisées comme unités mobiles, ces forces étant trop exposées aux attaques aériennes. Il nous fallait plutôt tenter de résister à l'ennemi dans des retranchements de campagne capables de tenir tête aux engins de guerre les plus perfectionnés". Il était maintenant d'avis que ce même facteur interdisait tout plan de défense du Nord-Ouest de l'Europe reposant sur d'amples mouvements de réserves mobiles. Poussée à sa conclusion logique, cette opinion voulait dire en somme que la partie était perdue. Il est douteux cependant que Rommel l'ait reconnu à ce moment-là, même dans son for intérieur. Avec l'énergie qui le caractérisait, il entreprit de réorganiser les défenses, en se fondant sur sa propre évaluation des faits. Il renforça le plus possible le Mur de l'Atlantique et disposa les réserves dans le voisinage immédiat pour qu'elles puissent intervenir sans retard. Le dernier jour de *1943, il* déclarait à Hitler: "La bataille du littoral se règlera probablement en quelques heures et, s'il est possible d'en juger d'après l'expérience, l'intervention rapide de troupes venues de l'arrière sera décisive"[38].

*Rommel et son état-major s'étaient préparés à assumer la direction du front italien (voir *les Canadiens en Italie, p. 274, 279). A* l'automne de 1943, le groupe d'armées "B" était parfois appelé "Groupe d'armées d'affectation spéciale".

Ces avis aboutirent à un conflit direct entre Rommel et von Rundstedt. Ce dernier, chargé de plus lourdes responsabilités, voulait que les quelques divisions blindées, lorsqu'elles seraient prêtes, soient gardées en réserve dans des endroits centraux pour être engagées dans une puissante contre-attaque au moment stratégique. Les deux opinions s'appuyaient sur des arguments assez solides. Rommel soutenait que les divisions côtières ne résisteraient pas au dur bombardement naval et aérien et aux débarquements de parachutistes qu'il prévoyait. En outre, les forces aériennes alliées retarderaient tellement. le mouvement des unités motorisées qu'elles arriveraient en retard aux points névralgiques. La réponse de Rundstedt était simple: compte tenu de l'habileté consommée des Alliés dans l'art de la feinte et des ruses, les réserves risquaient d'être mal placées si elles se tenaient trop près du littoral. On reconnaissait généralement que la menace portait surtout sur le secteur de la Quinzième armée, dans le voisinage de Calais, ou d'un côté ou de l'autre de l'estuaire de la Somme. Cependant, comme il manquait de renseignements sûrs, Rundstedt craignait de paralyser les formations mobiles. Les deux opinions trouvaient des défenseurs parmi les officiers supérieurs. En janvier, Hitler, qui avait le dernier mot, se rangea du côté de Rundstedt; plus tard toutefois, au printemps, Rommel réussit à le convaincre qu'une partie des unités blindées devrait relever du groupe d'Armées 'B"[39]

Pour suppléer aux insuffisances du Mur de l'Atlantique, Rommel se proposait d'user à profusion de mines et d'obstacles. Il voulait établir le long du littoral, sur une profondeur de cinq à six milles, une zone minée qu'il serait possible de défendre contre une attaque venant de la mer ou de l'arrière. Il estimait qu'en suivant le plan exécuté par les Britanniques à Tobrouk, les Allemands pourraient tenir tête à l'envahisseur au moins jusqu'à ce qu'il soit possible de déterminer sur quel point se concentrait l'effort ennemi. Il aurait fallu, estimet-on, 200 millions de mines pour mettre ce plan à exécution le long du littoral français. Le 20 mai 1944[40], on avait semé environ quatre millions de mines dans les secteurs de la Manche.

Rommel exprimait une idée plus originale: celle de parsemer d'obstacles le bord de la mer pour nuire aux péniches de débarquement et de planter des pieux ou des "asperges" dans les champs, en retrait de la côte, pour empêcher les avions d'atterrir. Sur le terrain découvert à marée basse, des obstacles minés à leurs extrémités (voir ci-dessous, p. 108) étaient disposés de façon que les péniches de débarquement s'y empêtrent ou s'y détruisent aux divers niveaux de la marée. Rommel se rendit compte qu'il restait peu de temps pour ces préparatifs mais il supposait que les Alliés, dès qu'ils seraient au courant de ce stratagème, devraient modifier leur plan de débarquement, ce qu'ils firent dans une certaine mesure en réalité (ci-dessous, p. 94). On supposait aussi que les Alliés devraient forcément tenter de détruire ces obstacles par un feu nourri d'artillerie et par des bombes et que, par le fait même, ils trahiraient leur intention d'opérer un débarquement. Pour empêcher les avions d'atterrir, on avait enfoncé dans le sol des pieux de dix pieds, à intervalles d'une centaine de pieds. Ils devaient être minés et reliés par des fils de fer. Une vaste superficie était déjà "jalonnée" à la fin de mai mais l'installation des mines et des fils de fer n'avaient pas progressé aussi rapidement"[41].

Enchevêtrement des commandements

Hitler avait terminé sa directive du 3 novembre par les mots: "Toutes les autorités éviteront le gaspillage de temps et d'efforts en de futiles querelles de compétence"[42]. Il aurait mieux valu qu'il s'appliquât lui-même à créer un régime de commandement à l'épreuve de ces disputes mais il ne s'y est jamais résolu. Il avait concentré d'énormes pouvoirs sur sa propre personne mais il craignait de céder à ses généraux l'autorité qu'il leur fallait pour lui gagner des batailles.

En février 1938, Hitler assumait lui-même les fonctions de ministre de la Guerre et de commandant suprême des forces armées. Il laissa la marine à Rader, et plus tard à Doenitz, et l'aviation à l'incompétent Goering, en qui il avait confiance. L'armée du parti, la S.S.[43], fanatiquement endoctrinée, prit de l'ampleur sous Himmler. Quant à l'armée, Hitler, de plus en plus méfiant à rendroit de l'état-major général, en prit lui-même le commandement actif en décembre 1941[44]. En conséquence, les opérations militaires étaient subordonnées à une double autorité. Le haut commandement de l'armée *(Oberkommando des Heeres,-O.K.H.),* sous le chef de l'état-major de l'armée, dirigeait les opérations du front russe. Le haut commandement des forces armées *(Oberkommando der Wehrmacht,-O.K.W.), sous* le chef de l'état-major Keitel et le chef des opérations Jodl, exerçait son autorité sur les autres fronts, y compris celui de l'Ouest.* Ce régime, tout à fait illogique sur le plan militaire, avait sans doute aux yeux d'Hitler l'avantage de restreindre le pouvoir des autres sur la machine de guerre. Dominant cette hiérarchie bicéphale, Hitler commandait sur tous les fronts; il en vint de plus en plus à exiger que les décisions, même sur les points de détail, émanent de lui. Nous verrons que parfois son intervention stratégique a été désastreuse pour les Allemands. Néanmoins, comme l'indiquent les comptes rendus des conférences du Führer qui nous sont parvenus, les questions de stratégie n'étaient pas sa seule, ni même sa principale, préoccupation. Rongé par une obsession, il consacrait de plus en plus de temps et d'énergie à des bagatelles pour échapper aux problèmes insolubles de politique générale[46]. L'apoplexie au centre a mené fatalement à la paralysie à la circonférence. Les trois armes, la S.S., le service du Travail du Reich et les autres organismes paramilitaires ont pu conserver, à des degrés divers, la maîtrise de leurs forces en campagne.

Le feld-maréchal von Rundstedt, à titre de commandant en chef (Ouest) lie possédait donc qu'une autorité limitée et insuffisante au moment où il lui fallait se préparer à une invasion. Il n'était pas, comme Eisenhower de l'autre côté de la Manche, un véritable commandant suprême à la tête des forces navales et aériennes aussi bien que de l'armée. Dans sa directive générale sur la défense côtière, en mars 1942 (ci-dessus, p. 50), Hitler rendait machinalement hommage au principe de l'unité de commandement. Il désignait les officiers qui devaient exercer leur autorité sur divers théâtres de guerre. Dans le cas des

*Ce fractionnement de l'effort de guerre allemand entre l'O.K.H. et l'O.K.W., point faible de l'armature allemande, d'après les analyses faites après la guerre, ne semble avoir été consacré officiellement par aucune directive d'Hitler; il semble plutôt qu'il ait été établi par l'usage, surtout après que Zeitzler eût remplacé Halder comme chef de l'état-major de armée à l'automne de 1942. Par la suite, comme le dit le général Westphal, le chef d'étatmajor de l'armée n'était "rien de plus que chef de l'état-major du front est[45]. "

pays occupés de l'Ouest, y compris la Hollande, l'officier désigné était le commandant en chef (Ouest). L'autorité de ces commandants devait s'étendre "au quartier général tactique des services, aux administrations civiles allemandes aussi bien qu'aux unités et organismes extérieurs aux forces armées qui se trouvent dans leurs territoires respectifs". Mais cette autorité se limitait "aux entreprises de défense côtière". En conséquence, la portée des ordres que Rundstedt pouvait donner aux commandants aérien et naval de son territoire, - les commandants de la 3e flotte aérienne et du groupe naval de l'Ouest, - était restreinte. Pour toutes les questions qui ne se rattachaient pas manifestement à la défense côtière, ces officiers échappaient à son autorité et étaient placés, en leur qualité de commandants, sur le même pied que lui.

Certaines particularités de l'organisation allemande ont accentué les effets de cet état de choses. Des batteries d'artillerie côtière étaient servies et dirigées par la marine et d'autres par l'armée de terre; inversement, certaines batteries de l'armée de terre étaient rattachées à la marine. Des désaccords ont surgi entre les deux armes quant à l'emplacement et à l'affectation des pièces. Il fut convenu que, jusqu'à ce qu'un ennemi ait effectivement débarqué, les batteries navales participant à la défense relèveraient de commandants "officiers de marine"; ce n'est que lorsque l'ennemi aurait pris pied à terre qu'elles devaient passer sous l'autorité des commandants d'artillerie de l'armée de terre. Également, presque toutes les unités d'artillerie aérienne attachées à l'armée de terre relevaient de la *Lu f twa f f e,* comme aussi les divisions de parachutistes. Ces unités et formations étant assimilées à l'aviation sur le plan administratif, l'armée de terre n'exerçait pas sur elles une autorité absolue. La situation de la *S.S. Waffen* et des formations S.S. était analogue; tout en étant placées sous la direction tactique de Rundstedt, elles étaient soumises à l'autorité d'Himmler, en sa qualité de *Reichs fuhrer* des S. S., tout . comme les unités de la *Luftwaffe* relevaient de Goering, en sa qualité de commandant en chef de l'aviation. Chacune de ces distinctions tendait à accentuer les frictions dans la machine de guerre.

En plus des autorités déjà mentionnées, il y avait deux commandants militaires *(Militârbefehlshaber)* - en réalité, gouverneurs militaires, - l'un à Paris pour la France, l'autre à Bruxelles pour la Belgique et le nord de la France. Ces officiers, de même que les troupes sécuritaires placées sous leurs ordres, étaient également indépendants de Rundstedt, sauf à des fins strictement tactiques. Aux Pays-Bas, le régime était légèrement différent. Il y avait un commandant des forces armées aux Pays-Bas, avec quartier général à Hilversum, qui était sous les ordres de l'O.K.W. et n'était subordonné au commandant en chef (Ouest) qu'en matière de défense côtière ou dans le cas d'une attaque réelle de l'ennemi. Mais les formations de l'armée allemande dans la région relevaient du commandant général du 88e corps d'infanterie (appelé commandant des troupes allemandes aux Pays-Bas), avec quartier général à Utrecht; cet officier répondait de l'instruction, de l'équipement et de l'administration des unités de l'armée cantonnées dans ce secteur, en conformité des directives du commandant en chef (Ouest).

Ce n'est pas tout. Il a déjà été fait mention du caractère insolite des relations entre Rommel et Rundstedt. En novembre 1943, Rundstedt prit l'initiative d'établir un autre quartier général: le groupe Panzer de l'Ouest, cantonné à Paris, et commandé par le général baron Geyr von Schweppenburg. Cet

organisme était chargé de constituer et d'instruire toutes les formations blindées de l'Ouest et de conseiller le commandant en chef (Ouest) sur l'emploi des blindés. Geyr von Schweppenburg, bien qu'il ne fût pas toujours parfaitement d'accord avec Rundstedt, s'entendait en général avec lui sur l'affectation des réserves blindées; c'était une voix de plus au chapitre dans la discussion de ce problème tant débattu[47].

Enfin, dominant la scène, Hitler insistait pour exercer son autorité à distance, de son Q.G. de la Prusse orientale. On en voit un exemple concret dans le fait que quatre des excellentes divisions mobiles sur lesquelles reposait dans une large mesure la défense (1r" S.S. Panzer, 12e S.S. Panzer, Panzer Lehr et 17e S.S. Panzer Grenadier), étaient réunies, au printemps de 1944, à la réserve de l'O.K.W., ce qui revient à dire qu'elles ne pouvaient être lancées dans la mêlée sans l'autorisation de l'O.K.W., c'est-à-dire, en pratique, sans le consentement personnel d'Hitler[48].

En somme, l'organisation du commandement allemand de l'Ouest, en 1944, était faible, incohérente et boiteuse. Lorsque le feld-maréchal von Rundstedt déclarait, après la guerre, à des Canadiens qui l'interrogeaient: "Tout ce que je pouvais faire, à titre de commandant en chef, c'était de changer la sentinelle qui gardait ma porte"[49], il exagérait simplement un état de fait qui confinait à la bêtise.

Connaissance allemande des plans alliés

Pendant tout le printemps de 1944, les commandants allemands durent se contenter de simples conjectures sur l'invasion prochaine. Leurs services de renseignements étaient incapables de percer l'écran de sécurité et de déjouer les ruses des Alliés.

Cet échec peut être attribué dans une certaine mesure à la rivalité qui existait entre les bureaux allemands de renseignements. Les forces armées et le parti nazi maintenaient tous deux leurs services secrets à l'étranger, *l'Abwehr* dans le premier cas, la *Sicherheitsdienst (S.D.)* dans l'autre. L'hostilité entre les deux faisait pendant à l'animosité qui régnait entre les forces armées et le parti. Parmi les officiers supérieurs qui avaient pour tâche d'interpréter les renseignements, bien peu avaient des connaissances étendues sur les pays étrangers; de plus, ils n'étaient guère capables de comprendre les situations politiques. Au quartier général d'Hitler, tous les rapports défavorables étaient qualifiés de défaitisme voulu, ce qui explique que les bureaux aient souvent falsifié ou retenu des renseignements désagréables. Une large part de cette information provenait de capitales neutres mais la vérification des rapports, pour en établir la véracité, laissait à désirer. On croyait toujours avoir affaire à quelque ingénieuse supercherie[50].

On a fait grand état, après la guerre, d'une bonne fortune des services allemands de renseignements, l'opération "Cicero", qui aurait fait passer un certain nombre de documents de l'ambassade d'Angleterre à l'ambassade d'Allemagne à Ankara. Par ce moyen, les Allemands, paraît-il, auraient obtenu certains détails sur nos plans; il est douteux cependant que "Cicero" leur ait appris autre chose que le nom "Overlord" et la décision d'ouvrir un deuxième front en 1944[51]. Ce sont peut-être ces documents qui ont permis à Hitler de dire, à une confé-

rence, le 20 décembre 1943: "Il est clair que l'attaque dans l'Ouest se produira au printemps. Il n'y a pas de doute là-dessus"[52]. Mais il n'était guère plus avancé*. Il ne savait rien de la date, de l'endroit ni de l'envergure de l'invasion. Des renseignements secrets ne pouvaient pas non plus dissiper les craintes des Allemands qui redoutaient que les Alliés ne feignent des débarquements aux étapes initiales pour clouer sur place les effectifs limités des garnisons et des réserves.

Il était évidemment impossible aux Alliés de dissimuler la concentration de troupes dans le sud de l'Angleterre. Les feintes, destinées à donner l'impression que l'armée d'invasion se lancerait du sud-est de l'Angleterre vers le Pas-de-Calais, ont en général atteint leur but. Le 20 avril 1944, "Armées étrangères (Ouest)", secteur de l'O.K.H. chargé de recueillir des renseignements concernant les Alliés de l'Ouest, déclarait qu'une vérification des dispositions prises par eux confirmait les conclusions précédentes, savoir que l'attaque principale porterait vraisemblablement sur les ports orientaux de la Manche; le 13 mai, il ajoutait: "Il est de plus en plus évident que les mouvements de troupes de l'ennemi convergent vers le sud et le sud-est de l'île[53]. Cette concentration dans le sud l'amena à rejeter la possibilité d'une invasion de la Norvège, sauf peut-être à une échelle réduite[54].

On est frappé du peu de renseignements recueillis par la reconnaissance aérienne. Par contraste avec la situation qui existait en 1942, ce n'est qu'occasionnellement maintenant que la *Lu ftwa f f e* se risque de l'autre côté de la Manche. Il semble qu'il n'y ait eu effectivement aucune envolée dans le secteur Folkestone-Dover entre le 26 juillet 1943 et le 24 mai 1944 ni dans le secteur de Poole entre le 12 août 1943 et cette même date du 24 mai 1944. On n'observe non plus aucune envolée de reconnaissance dans la région de Weymouth-Portland entre le 21 janvier et le 24 mai 1944. Il est fait rarement mention de vols de reconnaissance dans les rapports d'Armées étrangères (Ouest). A la suite des envolées de mai 1944, on calculait que les Alliés disposaient de péniches de débarquement et de navires pour seize divisions et demie[55]. C'est dans son évaluation de la puissance et de l'ordre de combat des Alliés que le service allemand de renseignements s'est le plus pitoyablement mépris. On croyait que le général Eisenhower disposait en Angleterre de 78 divisions en tout. Ce chiffre exagéré se composait de 56 divisions d'infanterie, de sept divisions aéroportées et de 15 divisions blindées. On supposait de plus que les Alliés disposaient de cinq brigades autonomes d'infanterie, de 14 brigades blindées et de six bataillons de parachutistes[56]. (En réalité, le jour J, Eisenhower avait 37 divisions: 23 d'infanterie, 10 blindées et 4 aéroportées.[57] Un des secrets alliés les mieux gardés, celui des ports artificiels, ne fut jamais connu des Allemands qui, en conséquence, ont toujours persisté à croire que la capture d'un port important serait notre premier objectif[58].

Rien n'illustre mieux les faiblesses du service allemand de renseignements que l'idée qu'il se faisait de l'armée canadienne en Angleterre. Le 22 mars

*Les renseignements obtenus de "Cicero" semblent n'avoir été communiqués qu'à quelques personnes en Allemagne; les documents allemands que nous possédons maintenant ne jettent aucune lumière sur cet incident. Franc von Païen, ambassadeur d'Allemagne à Ankara, écrit dans ses mémoires: "D Overlord, nous ne savions que le nom. S'il dit vrai, il infirme le témoignage de son subordonné Moyzisch portant que Cicero, le serviteur qui aurait subtilisé les documents, a apporté les comptes rendus complets des deux conférences du Caire et de Téhéran". Quoi qu il en soit, il est peu probable que l'ambassadeur d'Angleterre en Turquie ait eu ces documents en sa possession.

1944, la nouvelle de la nomination du général Crerar au poste de commandant de la Première armée canadienne, donnait lieu au commentaire suivant d'Armées étrangères (Ouest)[59]:

> La nomination du général Crerar, - ancien chef de l'état-major général canadien qui se trouvait jusqu'ici en Italie, - au poste de commandant de la Première armée canadienne en Angleterre, de même que la nouvelle, non encore confirmée, de la concentration de troupes canadiennes en Angleterre (en tout cinq divisions d'infanterie et trois divisions blindées), dans le secteur de Wiltshire, semblent indiquer que des formations canadiennes réputées *(hochbewerteten)* auront un rôle à jouer dans les prochaines opérations. On ne saurait prévoir pour le moment si elles formeront un groupe autonome ou si elles relèveront du groupe d'armées Montgomery.

A ce moment-là, il y avait trois divisions canadiennes en Angleterre (et non 8) et elles n'étaient pas cantonnées dans le Wiltshire. Cependant, jusqu'au jour J, les Allemands n'en ont pas moins persisté dans leur exagération. Leur carte des effectifs ennemis, le 6 juin 1944, indique les divisions canadiennes suivantes: les 2e et 3e divisions d'infanterie et la 4e division blindée, nettement identifiées (jusque-là leurs calculs sont exacts); les 6e et 7e divisions d'infanterie, non définitivement identifiées*; deux formations qu'on croyait être des divisions canadiennes (dont une blindée). De plus, parmi les unités dont les déplacements étaient inconnus mais dont on soupçonnait la présence en Grande-Bretagne ou en Irlande du Nord, figurait une division canadienne blindée désignée, à charge de vérification, comme la ire. Ces absurdités n'auraient guère été possibles si les Allemands s'étaient donné la peine de faire une revue quelque peu méthodique des journaux de langue anglaise et s'ils en avaient tenu compte; elles sont d'autant plus inexplicables que cette analyse, doublée de renseignements provenant d'autres sources sur les formations canadiennes, existait parmi les documents allemands capturés[60]. Il est intéressant de noter que le mouvement de formations canadiennes dans la pointe de Kent, mouvement qui, semble-t-il, faisait partie du programme de feintes des Alliés, leur a également échappé. Leur carte, pour le jour de l'invasion, place la 2e division d'infanterie à Bognor et le 2e corps d'armée canadien dans East-Sussex. Néanmoins, un de leurs rares agents en Angleterre avait signalé la présence du quartier général de la 2e division dans la région de Douvres le 22 mai[61].

Sept semaines après l'invasion, l'organisme Armées étrangères (Ouest) avouait piteusement qu'il en était venu à la conclusion qu'une division canadienne d'infanterie et deux divisions canadiennes blindées (1), qu'on avait cru jusque-là en Angleterre, étaient encore au Canada. Il disait tenir d'une source "digne de foi" la nouvelle de leur transport en Grande-Bretagne puisque les numéros matricules avaient été signalés; il supposait maintenant que ce transport s'était limité à des contingents de renforts[62]. Malheureusement pour la réputation d'Armées étrangères (Ouest), les trois numéros de série obtenus quelque part et qu'on croyait être des numéros de divisions étaient en réalité ceux du 21erégiment blindé (la Garde à pied du Gouverneur général), du 4e régiment d'artillerie moyenne (A.R.C.) et du 1er bataillon du régiment Algonquin.

*Comme nous l'avons expliqué dans *Six années de guerre,* chap. V, les 6e, 7e et 8e divisions étaient des formations de l'armée territoriale qui n'ont jamais quitté le Canada. Les 7e et 8e ont été démembrées et la 6e réduite en septembre 1943; cette décision a été annoncée publiquement. Il n'est pas inconcevable que les Allemands y aient vu un stratagème ingénieux pour masquer le transport de ces divisions outre-mer. La possibilité d'un sabotage voulu, au sein du service allemand de renseignements, n'est pas exclue non plus.

Certains renseignements sont parvenus à l'ennemi. Avant l'invasion, il savait à peu près où se trouvaient toutes les unités anglaises de choc. La 3e division anglaise, la 3e division canadienne et la 50e division figurent sur sa carte dans la région de Portsmouth-Southampton. Le 22 mai, le commandant en chef (Ouest) qualifie cette zone de "foyer de préparatifs"[63]. Mais la pauvreté et l'inexactitude des renseignements consignés dans les rapports allemands nous autorisent à dire que l'information recueillie par l'ennemi en Angleterre était extrêmement mince et qu'il n'a pas su se servir très habilement du peu de renseignements qu'il possédait.

Les derniers préparatifs allemands

A partir du début de 1944 jusqu'au jour J, les Allemands ont tenté désespérément de renforcer leurs défenses, tant en effectifs qu'en matériel. L'aménagement du Mur de l'Atlantique était loin de progresser au rythme prévu, à cause surtout de l'intensification des attaques de l'aviation alliée et du maquis français contre les chemins de fer de France. Pour réparer les dégâts causés par les bombardements[64], il fallut retirer des milliers d'hommes des chantiers de fortifications. Cette pénurie chronique de ressources a aussi contribué à empêcher Rundstedt d'ériger une deuxième ligne de défense à l'arrière. Il avait ordonné l'aménagement de cette ligne l'année précédente, en octobre, mais le général von Salmuth avait posé immédiatement la question du recrutement de la main-d'oeuvre. En avril 1944, Rundstedt ordonnait la suspension des travaux à cette deuxième ligne[65]. En conséquence, les fortifications, sur les rivages de Normandie, en restèrent à l'état de cordon côtier dépourvu de toute profondeur. On réclamait sans cesse du matériel et des explosifs pour l'installation d'obstacles et de mines entre les lignes de haute et de basse marée mais la quantité obtenue n'a représenté qu'une faible proportion de la quantité jugée nécessaire.

Durant l'hiver, on avait formé de nouvelles divisions recrutées dans les centres d'instruction et de remplacement, chez le personnel excédentaire de l'aviation, parmi les débris des formations de l'Est et enfin partout où des hommes étaient disponibles. Quelques rares divisions stationnaires furent relevées au rang de divisions d'infanterie et dotées d'une certaine puissance d'attaque. A la fin de 1943, on avait déplacé quelques divisions côtières pour renforcer le secteur de la Quinzième armée et l'aile droite de la Septième, qui occupaient le littoral de la Manche depuis la frontière hollandaise jusqu'à la péninsule de Cherbourg[66].

Hitler avait ordonné qu'on cesse de dégarnir le front ouest mais il fut impossible d'obtempérer à cet ordre. Des quelques divisions blindées qu'on s'était efforcé de mettre sur pied et qui étaient sur le point d'atteindre leur effectif, le 2e S.S. Panzer Corps tout entier, comprenant les 9e et 108 divisions S.S. Panzer, fut retiré précipitamment de France en mars 1944, la situation étant devenue critique dans l'Est. La Ire division S.S. Panzer, qu'on destinait à l'Ouest, fut maintenue sur le front russe jusqu'à ce qu'elle ait subi des pertes tellement lourdes qu'il fallut la conduire en Belgique pour la réorganiser. La division Panzer Lehr, recrutée dans les centres d'instruction, dut être acheminée vers la Hongrie lorsque ce pays fut occupé en mars. Cependant, quand la situation s'y stabilisa en mai, cette unité put revenir en France. La division

Panzer Hetman Goering, qui devait venir d'Italie, y fut retenue après les débarquements d'Anzio[67]. Au moment où les préparatifs alliés battaient leur plein, l'Ouest ne disposait que de rares unités blindées.

Lorsque l'offensive russe du printemps se ralentit, l'acheminement de troupes vers l'Est fut interrompu". Au début de juin, les réserves mobiles de l'Ouest avaient été portées à neuf divisions blindées, y compris trois divisions encore en voie de formation et une division motorisée, elle aussi encore incomplète. Le différend au sujet de l'affectation de ces réserves ne fut jamais réglé. Tiraillé entre les vues différentes de Rommel et de Rundstedt, Hitler finit par se ranger à un compromis et par répartir les unités mobiles. Trois furent attribuées à Rommel (les 2e 21e et 116e Panzer); trois furent rattachées *à l'Armeegruppe* "G" dans le sud (y compris une division relevant directement de la Première armée) et quatre, - nous l'avons déjà vu, - furent retenues dans la réserve de l'O.K.W.[68].

L'affectation' définitive de ces formations blindées, soit au groupe d'armées "B", soit à la réserve de l'O.K.W., signifiait que soudainement et tardivement on supposait que les envahisseurs frapperaient en Normandie plutôt que dans le Pas-de-Calais. Jusque-là, c'est au secteur de la Quinzième armée qu'on avait attribué la plus large part, tant en quantité qu'en qualité, des ressources disponibles; mais, tard en avril et au début de mai, Hitler appuya sur le renforcement du secteur de la Septième armée en Bretagne, en Normandie et dans la péninsule de Cherbourg. L'origine de cet intérêt soudain pour la Normandie, - qu'il soit attribuable aux renseignements obtenus de "Cicero", à une simple intuition ou à' quelque autre cause, - reste un mystère. Il convient de noter cependant qu'Hitler semble avoir porté son attention sur les régions de Cherbourg et de Brest, plutôt que sur les plages où les premiers débarquements ont effectivement eu lieu[69].

En avril, la 12e division S.S. Panzer *(Hitlerjugend)* était retirée de Belgique pour être cantonnée en Normandie, à une cinquantaine de milles du littoral, entre Elbeuf et Argentan. La division Panzer Lehr occupait le triangle Le Mans-Chartres-Orléans. Ces deux formations faisaient partie de la réserve de l'O.K.W. La 21e division Panzer, relevant du groupe d'armées "B", était dans la région de Caen le 6 mai; certaines de ses unités étaient très rapprochées du littoral (ci-dessous, p. 89)[71]. Par conséquent, trois des cinq divisions Panzer, établies dans le nord de la France et prêtes au combat, se trouvaient à moins de cent milles du secteur de l'invasion. Les deux autres étaient installées au nord de la Seine, entre Rouen et Doullens[72].

Il est intéressant de noter que Rommel, au début de mai, proposa qu'une bonne partie de la réserve blindée de l'O.K.W. passe au secteur NormandieBretagne et que sa demande fut rejetée. Dans un ordre du 29 avril, le commandant en chef (Ouest) informait ses subordonnés que, selon lui, une invasion était imminente. Il ajoutait: "Tous les mouvements et regroupements doivent maintenant cesser"[73.] Rommel n'en présenta pas moins son mémoire quelques jours plus tard. Voici ce qu'en dit le c.-en-c. (Ouest), en date du 4 mai, dans son journal de campagne:

> Le c.-en-c. du groupe d'armées "B" est d'avis que le meilleur moyen de renforcer le potentiel défensif de la Normandie et de la Bretagne consisterait à retirer de l'arrière et à ranger en première ligne les réserves (suivantes) du haut commandement: Q.G. de

*L'offensive soviétique d'été ne fut lancée que durant la quatrième semaine de juin.

corps d'armée du 1e1 S.S. Panzer Corps; division Panzer Lehr et 12e division S.S. Panzer.

Le c.-en-c. (Ouest) ne saurait consentir à ce que les seules réserves d'élite dont il dispose soient prématurément engagées. Il veut être en mesure de les acheminer rapidement et en tout temps vers n'importe quel secteur menacé.

Le c.-en-c. (Ouest) fait rapport en ce sens à l'O.K.W.

Dans un mémoire ultérieur daté du 3 juillet, pour bien marquer que les événements lui avaient donné raison, Rommel rappelait "qu'à la fin de mai, quand la menace contre la Normandie devint manifeste", il avait demandé que la 12e S.S. fût acheminée vers la région de Coutances-Lessay, au sud de Cherbourg, et la division Panzer Lehr vers un endroit (indéterminé) d'où elle aurait pu s'attaquer immédiatement aux forces d'invasion soit en Normandie soit en Bretagne. Ces demandes, dit-il, ont été repoussées[74]. Il est possible qu'il ait écrit cela de mémoire et qu'il ait voulu parler de l'incident du début de mai.

Sur la côte ou dans l'arrière immédiat, le groupe d'armées "B" disposait de 32 divisions "non mobiles" de calibre et de types divers, dont 18 relevaient de la Quinzième armée et 11 de la Septième et dont trois étaient cantonnées dans les Pays-Bas. Treize de ces divisions faisaient partie de *l'Armeegruppe "G"*. En tout, dans l'Ouest, au début de juin, il y avait 58 divisions de toutes catégories, dont une en route pour l'Italie et onze en voie de formation ou de réorganisation[75]. (Voir croquis n° 3)

A l'approche de l'été, les Allemands tentèrent vainement de dégager des conclusions des tables de marée, des bombardements alliés et des messages chiffrés adressés aux Français de la Résistance. Le point d'attaque demeurait inconnu car l'attention récente accordée à la Normandie était loin de s'inspirer d'une certitude. Dans son dernier rapport sur la situation hebdomadaire avant le jour J, rapport en date du 5 juin[76], le commandant en chef (Ouest) était manifestement réticent:

Le centre de gravité entre l'Escaut et la Normandie demeure le foyer d'attaque le plus probable. La possibilité de son prolongement jusqu'au nord de la Bretagne, Brest y comprise, n'est pas exclue. A quel point de ce vaste secteur l'ennemi tentera-t-il de débarquer, cela reste douteux . . . On n'entrevoit aucune perspective immédiate "d'invasion".

De fait, pour ce qui est de la date de l'invasion, les Allemands ne savaient que penser. Le 4 juin, l'amiral Krancke, commandant du groupe naval de l'Ouest, déclarait imprudemment que la tactique alliée était "un mélange bien calculé de bluff et de préparatifs en vue d'une invasion qui n'aurait lieu que plus tard"[77]. Avec sa pénétration habituelle, l'état-major allemand des opérations navales se montrait plus réaliste. Les messages adressés de Grande-Bretagne au maquis français l'amenait à conclure qu'une invasion pour le 15 juin "au plus tard" était probable; il ajoutait cependant que ces signaux n'étaient peut-être que de simples exercices[78]. Nous avons lieu de croire que, le 3 juin ou vers cette date, le chef de la Gestapo à Paris fit de réels efforts pour convaincre les autorités militaires qu'une invasion était effectivement imminente. S'il l'a vraiment tenté, il n'a pas réussi car il est évident que les commandants allemands n'estimaient pas que les 5 et 6 juin étaient des dates particulièrement critiques. Le soir de l'invasion, le feld-maréchal Rommel était chez lui en Allemagne, en route pour une visite chez Hitler[79].

On a parfois prétendu[80] que les services météorologiques allemands étaient moins sûrs que les services alliés et que c'est dans une certaine mesure à cause

de ce fait que nous avons réussi à prendre l'ennemi par surprise. C'est peu probable. Quoi qu'il en soit, ce facteur n'a pas compté pour beaucoup. Nous avons en main les pronostics météorologiques allemands et ils ne diffèrent pas sensiblement des nôtres, surtout en ce qui a trait à l'amélioration des conditions atmosphériques de bonne heure le 6 juin, amélioration qui a joué un si grand rôle dans nos calculs (ci-dessous, p. 95). A 5 heures et demie de l'après-midi le 5 juin, le *Regierungsrat* Mueller, météorologiste de liaison au quartier général de Rundstedt, prévoyait que les départs des aéroports britanniques ce soir-là "seraient en somme possibles sans trop de difficultés" et que le vent et la mer s'apaiseraient quelque peu dans la Manche "vers l'aube[81].

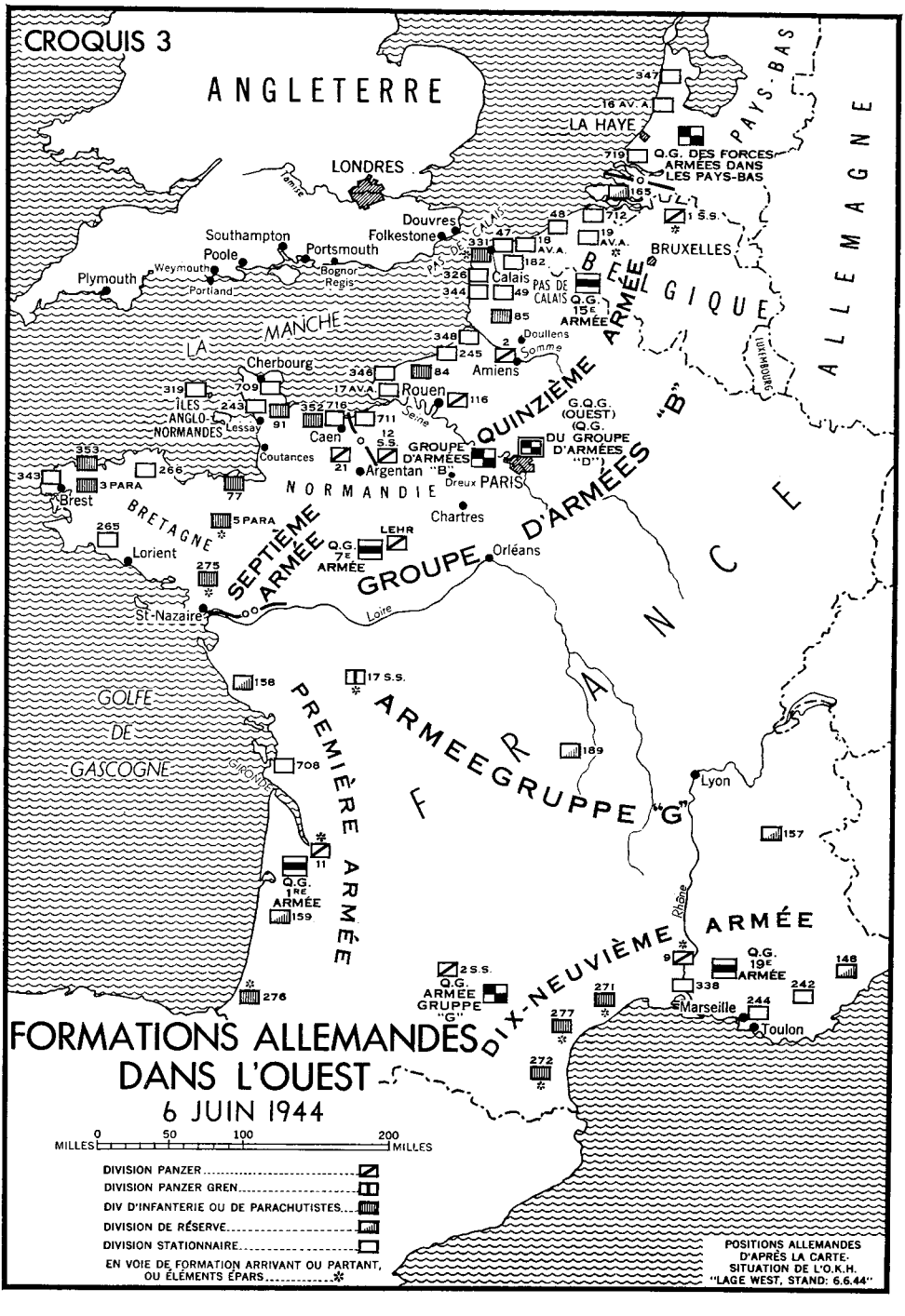
Les défenses de la côte normande

Presque tout le secteur du littoral normand que les Alliés se proposaient d'enfoncer pour pénétrer en France était défendu par l'aile droite de la Septième armée, sous le commandement du colonel-général Friedrich Dollman°. La défense du littoral, depuis Avranches en contournant la péninsule de Cherbourg (le Cotentin) jusqu'au côté oriental de l'estuaire de l'Orne, les îles de la Manche y comprises, était confiée au 84' corps d'infanterie, sous le général d'artillerie Erich Marcks. La garnison de ce secteur se composait de la 319e division d'infanterie, puissamment renforcée, et d'un bataillon de chars de combat emprisonné dans les "forteresses" des îles de la Manche; de la 243e division d'infanterie, dans la partie nord-ouest du Cotentin, et de la 709e division d'infanterie à Cherbourg et le long de la côte orientale, jusqu'au côté ouest de l'estuaire de la Vire. Les 352e et 716e divisions d'infanterie se partageaient un vaste front s'étendant depuis la Vire jusqu'au côté oriental de l'estuaire de l'Orne[82].

A l'exception de la 352e, qui avait été installée entre les 709e et 716e en mars 1944, toutes ces divisons étaient stationnaires. La partie inférieure occidentale du Cotentin était occupée par un groupe hétérogène de bataillons de l'Est et d'unités d'instruction. Un bataillon autonome de chars de combat avait été cantonné au Cap-de-la-Hague, promontoire situé au nord-ouest de Cherbourg[83]. Au début de mai, quand les Allemands éprouvèrent certaines inquiétudes au sujet de la Normandie, et surtout de la péninsule, ils échelonnèrent la 91e division aérienne de débarquement et le 6'e régiment de parachutistes entre Valognes et Carentan, et jusqu'à Périers dans le sud[84], ces unités devant servir de réserve à l'armée.

Le choc principal de l'invasion devait donc porter sur les 352e et 716e divisions et sur le flanc sud de la 709e. La zone avait été tardivement et, - l'événement l'a prouvé, - insuffisamment renforcée. Deux divisions maintenant, au lieu d'une, occupaient le littoral entre la Vire et l'Orne mais ce front était très étendu. Dès décembre 1942, quand tout ce territoire était défendu par la 716e division, le commandant divisionnaire écrivait: "Des débarquements importants dans la région sont improbables"[85]. Cette opinion, appuyée par les autorités navales, ne semble pas avoir changé durant les 18 mois qui suivirent[86]. Elle se fondait surtout, semble-t-il, sur la présence de bas-fonds près de la côte, bien que, de fait, ces obstacles n'aient pu nuire aux petites embarcations à marée haute.

*Une partie des troupes britanniques aéroportées s'est abattue sur l'extrémité du flanc gauche de la Quinzième armée, commandée par le colonel-général Hans von Salmuth. Ce secteur était défendu par la 711e division d'infanterie, 81e corps d'armée.


CROQUIS 3
ANGLETERRE
LONDRES
Tamise
Southampton
Poole
Portsmouth
Weymouth
Portland
Plymouth
Bognor Regis
Douvres
Folkestone
Calais
PAS DE CALAIS
MANCHE
LA
Cherbourg
Doullens
Somme
Amiens
Rouen
Seine
Caen
Coutances
ILES ANGLO-NORMANDES
Lessay
Argentan "B"
Dreux
PARIS
Chartres
Orléans
Brest
Lorient
St-Nazaire
Loire
BRETAGNE
NORMANDIE
3 PARA
5 PARA
LEHR
Q.G. 7E ARMÉE
SEPTIÈME ARMÉE
GROUPE D'ARMÉES
QUINZIÈME ARMÉE
GROUPE D'ARMÉES "B"
G.Q.G. (OUEST) (Q.G. DU GROUPE D'ARMÉES "D")
Q.G. 15E ARMÉE
Q.G. DES FORCES ARMÉES DANS LES PAYS-BAS
LA HAYE
BRUXELLES
PAYS-BAS
BELGIQUE
LUXEMBOURG
ALLEMAGNE
FRANCE
GOLFE DE GASCOGNE
Garonne
PREMIÈRE ARMÉE
Q.G. 1RE ARMÉE
17 S.S.
ARMEEGRUPPE "G"
Q.G. ARMÉE GRUPPE "G"
2 S.S.
DIX-NEUVIÈME ARMÉE
Q.G. 19E ARMÉE
Rhône
Lyon
Marseille
Toulon
FORMATIONS ALLEMANDES DANS L'OUEST
6 JUIN 1944
0 50 100 200
MILLES MILLES
DIVISION PANZER
DIVISION PANZER GREN.
DIV D'INFANTERIE OU DE PARACHUTISTES
DIVISION DE RÉSERVE
DIVISION STATIONNAIRE
EN VOIE DE FORMATION ARRIVANT OU PARTANT, OU ÉLÉMENTS ÉPARS
POSITIONS ALLEMANDES D'APRÈS LA CARTE-SITUATION DE L'O.K.H. "LAGE WEST, STAND: 6.6.44"

La région envahie par la 3e division canadienne d'infanterie faisait partie du "Secteur de défense côtière de Caen", défendu par la 716e division d'infanterie, commandée par le lieutenant-général Wilhelm Richter. Constituée en mai 1941, cette division se trouvait dans le voisinage de Caen depuis mars 1942. Comme on vient de le dire, elle occupa le front sur toute sa longueur, entre la Vire et l'Orne, jusqu'à mars 1944, date où le secteur gauche fut confié à la 352e division. Par la suite, la 716" occupa le littoral depuis Asnelles (exclusivement) jusqu'à Franceville-Plage, du côté oriental de l'estuaire de l'Orne, soit une distance d'environ 19 milles. Le Q.G. divisionnaire était installé à Caen[87].

La 716e division d'infanterie était une formation stationnaire. Le 1er mai 1944, le nombre de ses rationnaires s'établissait à 7,771, officiers et hommes de troupe[88]. Elle ne comptait que deux régiments d'infanterie: le 726e (dont, en outre, le quartier général et deux bataillons relevaient de la 352e division) et le 736e. De plus, deux bataillons de l'Est (ci-dessus, p. 54) lui étaient rattachés. Des quatre sous-secteurs entre lesquels ce front était réparti, celui de l'extrémité ouest (depuis la frontière divisionnaire jusqu'à la limite occidentale de Grayesur-Mer) était occupé par le 441e bataillon de l'Est et par une compagnie du 2e bataillon du 736e régiment. L'unique bataillon du 726e régiment était gardé en réserve immédiatement derrière ce secteur. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'un bataillon de l'Est était installé en première ligne mais il semble qu'on jugeait le 441e particulièrement sûr (ce qui ne l'a pas empêché de déguerpir le jour de l'invasion). Le sous-secteur du centre gauche, y compris Courseulles et Bernières, était gardé par le 2e bataillon du 736e; deux de ses trois compagnies disponibles occupaient la plage et le troisième servait de réserve. Le soussecteur central de droite, y compris Saint-Aubin et Lion-sur-Mer, était occupé par le 3e bataillon du 736e, dont deux compagnies défendaient la plage, les deux autres étant gardées en réserve. Le sous-secteur de l'extrémité est était confié au 11- bataillon du 736e; là encore, deux compagnies se trouvaient en première ligne et les deux autres en réserve. C'est dans cette région également qu'était cantonné le gros du 642e bataillon de l'Est. Il semble qu'une de ses compagnies se trouvait sur la plage ou à proximité, dans l'emplacement fortifié de Franceville, mais on rapporte que deux autres compagnies étaient éparpillées sur le front de la division et affectées à des travaux de construction[89].

Il est donc manifeste que les effectifs de défense du secteur divisionnaire de 19 milles commandé par Richter étaient relativement faibles. Sur ses six bataillons d'infanterie, deux étaient de calibre douteux; il n'y en avait qu'un seul dont le gros des effectifs n'était pas déployé dans la zone même des plages. Il est vrai que les ouvrages de défense compensaient dans une certaine mesure cette insuffisance et que d'importantes réserves se trouvaient dans le voisinage. Plusieurs unités mobiles de la 21e division Panzer étaient cantonnées dans le secteur de la 716e division. Deux bataillons Panzer Grenadier et le bataillon divisionnaire antichars, étaient disséminés à travers le secteur, à environ cinq milles à l'arrière. Une compagnie renforcée d'un de ces bataillons Panzer Grenadier occupait des emplacements de campagne au sud de Lion-sur-Mer et relevait de la 716e division. L'ensemble de la 21.[9] division Panzer, nous l'avons vu, était rattaché à la réserve du groupe d'armées "B". Aucun de ses chars ne se trouvait au nord de Caen[90].

Le secteur de la 716e division disposait d'une forte artillerie, bien qu'à peu près toutes les pièces fussent françaises, tchèques, russes ou polonaises. L'artil-

lerie divisionnaire se composait de trois bataillons, mais le bataillon d'artillerie lourde ne comprenait qu'une batterie (six obusiers de 15 cm, soit 5.9 pouces), le reste étant rattaché à la 352e division. Les deux autres bataillons se composaient de quatre batteries chacun, mais une des huit batteries était passée à la 352e division. De plus, un bataillon motorisé (3 batteries) de la 210 division Panzer d'artillerie était cantonné dans le secteur de la 716e division et relevait du commandement tactique du général Richter[91]. Il y avait aussi un bataillon d'artillerie lourde de trois batteries et deux batteries d'un bataillon d'artillerie côtière du G.Q.G. (voir ci-dessous). En tout, le secteur divisionnaire pouvait compter sur 16 batteries d'artillerie munies au total d'environ 67 canons de calibres allant de 10 à 15.5 cm*. Ce chiffre ne comprend pas les canons antichars ni les pièces des ouvrages de défense installés sur les plages (voir ci-dessous)[92].

On peut dire que la 716e division était une division stationnaire de calibre supérieur à la moyenne. Dans son rapport d'octobre 1943[93], Rundstedt écrit qu'elle est "mobile à certaines conditions (motorisation)". Elle n'avait pas été motorisée mais, depuis le rapport de Rundstedt, son artillerie avait été renforcée et une deuxième compagnie antichars avait été mise sur pied. Le feld-maréchal disait, du degré d'instruction militaire de cette unité: "Il est satisfaisant mais variable à cause du roulement des groupes d'âge et des détachements". A tout prendre, il la jugeait "parfaitement apte à la défense". On peut dire que le jour J, la division a confirmé son jugement. Débordée par le nombre et exposée à un bombardement meurtrier par terre, par mer et par air, elle s'est quand même assez bien tirée d'affaire. Parmi les nombreuses formations allemandes que notre bureau de renseignements avait officiellement jugées inférieures, elle fut la première à nous susciter des embarras graves durant la campagne du nordouest de l'Europe.

Les fortifications, dans le secteur de Caen†, comme dans d'autres parties du littoral, se répartissent en deux catégories principales: les abris des batteries côtières et des batteries de campagne et les ouvrages de défense sur les plages proprement dites.

Les installations les plus massives étaient celles qui logeaient les batteries, mais c'étaient aussi celles dont la construction était la moins avancée le jour de l'invasion. Les pièces étaient installées à diverses distances du littoral, la plupart à moins de deux milles. Seulement deux abris de béton pour batteries étaient achevés, semble-t-il, le 6 juin, dans la zone de la 7160 division. Les deux batteries, l'une à Merville, sur le flanc droit, l'autre à Ver-sur-Mer, sur le flanc gauche, étaient servies par des unités de l'artillerie divisionnaire et comptaient chacune quatre obusiers tchèques de 10 cm., Les armes les plus lourdes du secteur divisionnaire étaient des canons français de 15.5 cm; une batterie de quatre de ces

*Le nombre de pièces d'une certaine batterie n'est pas indiqué; nous avons supposé qu'elle en avait quatre. Une batterie allemande (à peu près l'équivalent d'une troupe anglaise ou canadienne) comptait habituellement quatre canons.

†Ce compte rendu s'appuie rincipalement sur trois sources: sur les rapports préparés, après l'invasion, par le groupe (britannique) de recherches de l'Armée sur le service en campagne et par le quartier général des opérations combinées[94], les rapports se fondant en partie dans les deux cas sur un examen des défenses effectué par des spécialistes; sur une carte allemande détaillée de l'agencement des effectifs dans le secteur de la 716e division95 carte qui, malheureusement, a l'inconvénient d'avoir été dressée après l'invasion; et sur les excellentes cartes alliées des ouvrages érigés par l'ennemi, préparées surtout d'après des photographies aériennes prises avant l'attaque.

canons était servie par l'artillerie divisionnaire et logée dans un emplacement de béton à demi terminé au sud-ouest d'Ouistreham. On a constaté cependant que ces canons avaient été déménagés avant l'invasion, peut-être pour être installés ailleurs à l'arrière. Il n'y avait dans le secteur que deux batteries servies par des unités d'artillerie côtière du G.Q.G. (batteries du 12600 bataillon d'artillerie côtière du G.Q.G.). Il y avait aussi quatre canons polonais de 12.2 cm à Mont-Fleury (dont un dans un abri de béton, le jour J, et les autres à découvert à l'arrière) et quatre ou peut-être cinq canons français de 15.5 cm, dans des abris inachevés au sud de Riva-Bella sur le flanc droit. La plupart des canons du secteur étaient à découvert. Les rapports alliés ont accordé trop d'importance à l'une de ces batteries qui, comptant quatre canons de 10 cm, était installée à proximité de Beny-sur-Mer (on l'appelait aussi la batterie de Moulineaux)[96].

Pour ce qui est des défenses de plage proprement dites, elles n'étaient pas continues et ne pouvaient pas l'être. Règle générale, elles se composaient d'une série de "nids de résistance" *(Widerstandsnester),* c'est-à-dire d'emplacements fortifiés avantageusement situés et surplombant immédiatement les plages. Ces emplacements étaient assez rapprochés les uns des autres pour qu'on fût assuré que, tant qu'ils n'auraient pas été démolis, aucun ennemi ne pourrait débarquer sans essuyer le feu des armes portatives. Sur les secteurs ordinaires du front de la 7160 division, la distance moyenne entre ces nids était d'environ 2,000 yards. Abstraction faite de variations locales assez prononcées, ces nids de résistance étaient de modèle assez uniforme. Dans certains cas, ils étaient installés dans des réduits ou abris massifs de béton (de sept pieds d'épaisseur pour la voûte et le côté faisant face à la mer) et munis d'un canon de 50, 75 ou 88 mm, invariablement orienté pour le tir en enfilade sur la plage, habituellement dans une seule direction. Les embrasures étaient protégées du côté de la mer par de lourds contreforts dont l'efficacité a été démontrée le jour de l'invasion, d'autant plus que notre service de renseignements n'avait pas mis la marine au courant de leur existence. Dans une demi-douzaine de cas, des canons antichars de 50 mm étaient montés dans des abris de béton plus légers, protégés du côté de la mer mais à découvert à l'arrière; ils pouvaient tirer sur la plage dans les deux directions*. Des réseaux de tranchées et des nids de mortiers et de mitrailleuses, fréquemment de modèle "Tobrouk", c'est-à-dire des fossés à revêtement de béton dont les bords supérieurs étaient de plain-pied avec le sol, entouraient et complétaient ces structures de béton. Parfois, des canons de 50 mm étaient installés dans des emplacements de béton à découvert. Dans l'ensemble, ces enceintes étaient bien protégées par des mines et des fils de fer. Règle générale, chacune d'elles avait été conçue pour un peloton d'infanterie[97].

A certains endroits auxquels on attachait une importance stratégique (tous les ports, même les plus rudimentaires, étaient de cette catégorie), les fortifications étaient recouvertes d'une plus grande épaisseur de béton et munies de canons et d'armes supplémentaires; c'était en quelque sorte des "enceintes fortifiées" (Stützpunkte). Parfois un emplacement de batterie était installé à l'intérieur ou dans le voisinage immédiat, le tout formant un poste unique de défense[98].

D'après les constatations faites, après l'invasion, par des investigateurs du groupe britannique de recherches sur le service en campagne, le nombre global des canons installés dans les ouvrages de plage, dans le secteur envahi

*Des photographies d'emplacements typiques figurent en regard des pages 52 et 122.

par les trois divisions anglaises et canadiennes d'infanterie était de 25, soit: 2 de 88 mm, 7 de 75 mm, 14 de 50 mm et 2 de 37 mm. Sur ce nombre, 2 pièces de 88 mm, 3* de 75 et 6 de 50 se trouvaient sur les plages envahies par la 3e division canadienne d'infanterie[99]. Parmi les autres armes dont ces ouvrages étaient munis, c'est le mortier de 8.1 cm qui semble avoir infligé les plus lourdes pertes à l'envahisseur. Il y en avait onze, croit-on, sur les fronts canadien et anglais, installés pour la plupart à une certaine distance à l'arrière des plages'". L'armement défensif comprenait aussi quelques lance-flammes actionnés à l'électricité mais dont aucun n'est entré en action le jour J[101].

Sur une profondeur de 300 à 800 yards à l'intérieur des terres, en particulier aux points de sortie possible le long des plages, on avait planté un grand nombre de mines pour compléter le système de défense. Aucune mine n'avait été posée sur les plages mêmes, mais à peu près tous les obstacles entre les lignes de basse et de haute marée en étaient garnis. Ces obstacles étaient disposés en ceinture et s'étendaient jusqu'à 1,200 yards de la ligne de haute marée. Faute de matériel et de temps, il avait fallu en limiter le nombre. Leur modèle et leur quantité variaient suivant les endroits. Règle générale, ils étaient installés dans la moitié supérieure de la superficie couverte par la marée et tous étaient submergés à marée haute. Un modèle assez fréquent consistait d'abord, en commençant du côté de la mer, en plusieurs rangées de pieux de bois ou de béton; venaient ensuite des rampes de billes ou d'acier plantées dans le sable du côté de la mer et soulevées d'environ six pieds à l'autre extrémité; des "tétraèdres" (trois barres de béton, d'acier ou de bois, disposées en pyramides), et enfin des "hérissons" (trois cornières rivées à leur centre et formant un gros trépied double). Dans certaines régions, notamment le voisinage de Courseulles et de Bernières dans le secteur canadien, on avait aussi installé ce qu'on appelait des "portes belges" ou "Elément C", c'est-à-dire des sections de la barrière d'acier antichars que la Belgique avait érigée avant la guerre le long de sa frontière avec l'Allemagne. Tous ces obstacles étaient fréquemment garnis de mines antichars (Tellermines) ou d'obus d'artillerie munis d'amorces à pression. Les Allemands espéraient que ces dispositifs empêcheraient les péniches de débarquement d'approcher ou qu'ils endommageraient ou mettraient hors de combat celles qui persisteraient à vouloir atteindre la plage[102].

Il nous reste à donner quelques détails sur les défenses aménagées sur les plages envahies par la 3e division canadienne d'infanterie le jour J. Ces plages s'étendaient de Graye-sur-Mer, à l'ouest, jusqu'à Saint-Aubin-sur-Mer, à l'est, inclusivement dans les deux cas.

Dans cette région, les ouvrages les plus compliqués étaient ceux , de "Stützpunkt Courseulles" qui assuraient la défense du petit port de Courseullessur-Mer. L'entrée du port, du côté est, était protégée par un canon casemate de 88 mm et par un canon antichars de 50 mm. A environ 500 yards à l'est, une autre fortification de béton abritait un canon 75. Six réduits de mitrailleuses étaient également nichés dans cet espace restreint. Du côté ouest, à l'entrée du port, entre la mer et la boucle de la Seulles, on avait installé une autre pièce de 75 mm et deux canons antichars de 50 mm. Comme armes de moindre calibre, on disposait de six mitrailleuses et de deux mortiers de 5 cm. Le 75

*Les investigateurs semblent avoir inclus une de ces pièces dans la casemate située au nord de Vaux (ci-dessous, p. 73) et appelée "La Rivière I", dans le secteur de la 50e division.

casematé le plus rapproché se trouvait à environ 1,300 yards à l'ouest, au nord de Vaux, limite occidentale des plages envahies par les Canadiens.

Un nid de résistance figure sur une carte allemande, entre Courseulies et Bernières, et les cartes alliées, fondées sur des photographies aériennes, y signalent des travaux de construction. Il semble cependant qu'il ne s'y trouvait aucun poste actif de défense. Dans le nid de résistance de Bernières même, les ouvrages principaux étaient aménagés en face de la ville, le long de la digue, laquelle avait de 6 à 10 pieds de hauteur. Il y avait deux emplacements de canons de 50 mm, l'un en billes l'autre en béton, et 7 abris bétonnés de mitrailleuses. A environ 150 yards de la plage, on avait installé deux emplacements de mortiers de 8.1 cm. A Saint-Aubin, un nid de résistance, à l'extrémité ouest du village, "dominait merveilleusement la plage"; on y trouvait un canon de 50 mm, plusieurs nids de mitrailleuses et apparemment trois mortiers de 8.1 cm, à une faible distance à l'arrières[103].

Nous l'avons déjà dit, les défenses manquaient presque totalement de profondeur. Elles formaient un cordon côtier. Les ouvrages fortifiés défendables n'existaient en général à l'arrière qu'aux emplacements de batteries ou aux endroits où un poste de commandement ou des cantonnements avaient été aménagés. Il convient cependant de faire une mention particulière d'un poste de l'intérieur dans le secteur canadien. Immédiatement à l'ouest de Douvres-laDélivrande, la *Luftwaffe* avait construit et solidement armé un poste de radar. On trouvait là deux points fortifiés entourés de champs de mines et de fil de fer, protégés notamment par six pièces de 50 mm, seize mitrailleuses et trois mortiers de gros calibre et par une garnison "d'environ 238 hommes" de l'aviation allemande[104]. Cette forteresse, établie à trois milles environ de la plage à l'intérieur des terres, devait se distinguer en résistant jusqu'au onzième jour après le jour J.

C H A P I T R E I V

LE PLAN D'ATTAQUE

(voir cartes n^{os} 1 et 2, croquis n^{os} 4 et 5)

L'HISTOIRE de la guerre ne présente guère d'exemple d'un plan plus complexe que celui que les Alliés allaient mettre en oeuvre pour l'invasion de l'Europe du Nord-Ouest. En fait il ne s'agissait pas d'un plan unique, mais de plusieurs, intéressant tous les aspects de cette immense entreprise, définissant et précisant l'apport d'un grand nombre de nations comme les responsabilités de grandes unités navales terrestres ou aériennes. Ils entraient dans une infinité de détails, depuis les dispositions d'ordre tactique intéressant des centaines de milliers d'hommes jusqu'aux pièces les plus infimes de l'équipement du dernier des soldats. Une vaste pyramide de bureaux ou d'états-major, - coiffée par SHAEF, - allaient mettre la main aux derniers préparatifs de l'incroyable offensive dont la Manche allait être le théâtre.

Nous nous contenterons, dans le présent chapitre, d'esquisser les très grandes lignes de l'opération "Overlord", car il existe un grand nombre d'autres ouvrages sur cette question[1]. Nous chercherons pourtant à exposer d'une façon un peu plus circonstanciée le rôle qui allait être dévolu au Canada.

Le plan d'ensemble

Au Chapitre lei nous avons relaté l'évolution, - fort compliquée, il est vrai, - du plan d'invasion au cours des quatre années qui ont suivi l'évacuation de Dunkerque. C'est au cours de l'été de 1943 que le plan COSSAC allait faire son apparition. Pendant les premières semaines de 1944 le Commandant suprême et ses principaux conseillers s'attachèrent à une révision de la question tout entière. Le 1er février, ainsi que nous l'avons déjà signalé, il sortait de ces études un "Premier plan conjoint" engageant solidairement le commandant naval de la Force expéditionnaire alliée (amiral sir Bertram Ramsay), le commandant en chef du 21e groupe d'armées (général sir Bernard Montgomery) et le commandant en chef du corps expéditionnaire aérien allié (le maréchal de l'air sir Trafford Leigh-Mallory).

Il était affirmé dans ce "Premier plan conjoint" que le but de l'opération "Neptune", première phase d'Overlord, c'est-à-dire débarquement de vive force, était "de se ménager une tête de pont sur le continent d'où pourraient être ultérieurement mises en route de nouvelles opérations offensives". On tenait en outre à y préciser que cette opération "n'était qu'un aspect d'un vaste plan stratégique ayant pour objet la défaite totale de l'Allemagne au moyen d'assauts

concertés et violents sur l'Europe occupée, à partir de bases situées au Royaume-Uni, sur la Méditerrannée ou en Russie".[2]

Les bureaux primitivement chargés d'examiner la question avaient procédé à l'étude la plus complète du secteur littoral de la France où allait s'opérer le débarquement (voir ci-dessus, p. 16-19). En Normandie, entre l'estuaire de l'Orne et celui de la Vire, ainsi qu'à l'est du Cotentin s'étendaient un grand nombre de belles plages, abritées, tout au moins dans une certaine mesure, des vents dominants soufflant de l'ouest, offrant de bonnes possibilités de ravitaillement pour une armée d'invasion et situées en deça du rayon d'action des chasseurs décollant des terrains du Royaume-Uni. C'est là qu'allaient dé barquer deux armées, sous le commandement du général Montgomery. Sur le flanc droit, ou flanc ouest, la Première armée américaine, (lieutenant-général Orner N. Bradley) devait s'assurer des têtes de pont s'échelonnant entre la Drôme et la Vire, et le long de la côte est du Cotentin près de Varreville. Sur le flanc gauche, ou flanc ouest, la Deuxième armée britannique (lieutenant-général M.C. Dempsey) était chargée de s'assurer une tête de pont comprenant Porten-Bessin, Bayeux, Caen, - important centre de communications, - et Cabourg, à l'embouchure de la Dives.

Quatre états-majors de corps d'armée étaient chargés, dans le cadre de ce plan d'ensemble, de l'organisation des débarquements de vive force, eux-mêmes confiés à un certain nombre de divisions. Dans le secteur américain, une division devait opérer contre la plage "Utah", dans le Cotentin, une autre contre la plage "Omaha", à l'ouest de Port-en-Bessin, sous la direction des 7e et 5e corps d'armée américains, respectivement. Du côté britannique, le 30e corps d'armée était chargé d'un débarquement à une division sur la plage "Gold", sur le flanc droit du dispositif, tandis que plus à l'est le leL corps assurait la coordination d'un quatrième assaut à deux divisions sur les plages "Juno" et "Sword". A la 3e division canadienne d'infanterie était plus particulièrement confiée le débarquement sur "Juno", au centre du dispositif britannique. Comme on l'a signalé au Chapitre 1e", les débarquements des troupes aéroportées prévus par le plan d'ensemble avaient provoqué dès le début d'interminables discussions et ce n'est que peu avant leur exécution qu'on avait pu donner au plan une forme définitive. Deux divisions américaines devaient être larguées à la base du Cotentin, avant pour mission de concourir au succès des débarquements par mer et à l'isolement de Cherbourg. Par ailleurs une division aéroportée britannique, la 6e (à laquelle était incorporé le leL bataillon canadien de parachutistes) devait être larguée à l'est de l'Orne, ayant pour tâche de saisir des têtes de pont au-delà du canal de Caen et de couvrir le flanc gauche du dispositif. Le commandant en chef du Corps expéditionnaire aérien allié, (le maréchal de l'air Leigh-Mallory) n'avait pu se défendre d'envisager avec pessimisme le sort réservé aux opérations aéroportées sur le Cotentin, estimant qu'elles ne sauraient qu'entraîner des pertes extrêmement lourdes. C'est en définitive contre son avis formel que le général Eisenhower avait résolu de ne rien changer aux dernières dispositions prises en ce sens[3]. Des groupes d'assaut spéciaux, *Rangers* américains et deux brigades de commandos britanniques étaient chargés d'appuyer les débarquements par mer en neutralisant certains éléments importants du dispositif. adverse, leur action devant tenir compte des impératifs posés par le plan général des feux d'appui.

Suivant de près l'assaut proprement dit, la Première armée américaine,

développant son action, devait s'emparer du grand port de Cherbourg "aussi rapidement que possible", puis pousser vers le sud en direction de Saint-Lô en gardant le contact avec les Britanniques qui progresseraient sur son flanc gauche. Parallèlement, la Deuxième armée britannique devait étendre sa tête de pont au sud de la ligne Caen-Saint-Lô et au sud-est de Caen de façon à permettre l'aménagement de terrains d'aviation et de couvrir le flanc gauche de la Première armée américaine pendant que celle-ci s'emparerait de Cherbourg.

Le succès du plan dépendait dans une très large mesure de l'allure à laquelle pourraient être renforcées les troupes primitivement mises à terre. Il fallait, de toute nécessité, que le rythme d'arrivée de ces renforts dans la tête de pont dépasse celui de l'intervention des renforts allemands face à celle-ci. Le plan primitif prévoyait que le soir du jour J les Alliés auraient effectivement débarqué, outre les trois divisions aéroportées, deux divisions britanniques, une canadienne et deux américaines, effectivement au contact, plus le tiers d'une division britannique et le tiers d'une division américaine, déjà embarquées et prêtes à prendre pied sur les plages normandes pour appuyer le mouvement en avant. A la fin du troisième jour suivant le débarquement (J + 3), il devait y avoir sept divisions alliées dans la tête de pont, débarquées par mer, plus une division et un tiers sur le point d'arriver ou venant de toucher terre. Le soir du sixième jour, neuf divisions et deux tiers devaient être engagées, trois autres et le tiers d'une troisième étant sur le point d'arriver, plus cinq brigades blindées britanniques et canadiennes et des unités de chars américains en proportion égale. "Le jour J + 20, il devait y avoir en Normandie de vingt-trois à vingtquatre véritables divisions"[4].

La plupart des soldats et la presque totalité de leur ravitaillement devaient aller d'Angleterre en France par voie de mer. C'était là, essentiellement, un problème d'ordre naval, d'une complexité d'ailleurs sans précédent. Citons ici l'ordre du jour adressé par l'amiral Ramsay aux Forces navales alliées le 31 mai: "Notre mission consistera, de concert avec les marines marchandes des Nations Unies et les Forces aériennes alliées, à transporter jusqu'au Continent les Forces expéditionnaires alliées, les y installer dans une tête de pont sûre et en assurer le ravitaillement à un rythme supérieur à celui de l'ennemi". Les "Grandes lignes des opérations navales" avaient déjà paru le 15 février 1944, plus un "plan naval" le 28 du même mois, que devait compléter, le 2 avril, un "plan d'opérations navales" extrêmement détaillé. Pour l'exécution de ces projets, Ramsay avait d'énormes besoins. Il avait eu d'ailleurs beaucoup de mal à obtenir de l'Amirauté britannique et de la Marine américaine qu'elles satisfassent à ce qu'il estimait être ses légitimes exigences et il devait ultérieurement signaler que le long retard des Américains à mettre certaines forces à sa disposition l'avait fort gêné dans la mise au point de ses plans. Néanmoins, le 15 avril, il avait déjà à sa disposition tout ce qu'il désirait: six cuirassés, deux *monitors,* 22 croiseurs, 93 contre-torpilleurs, 15 avisos, 26 escorteurs, 27 frégates, 71 corvettes et une énorme poussière navale. Il fallait ajouter à cela des centaines de navires ou de péniches de débarquements destinés au transport des troupes et du matériel. L'Amirauté estimait que l'ensemble des opérations (débarquement, appui de la progression, renforcement de la tête de pont, ravitaillement) allait, en définitive, engager 7,016 bâtiments de tous genres[6].

Les Forces navales étaient groupées, pour le débarquement, en cinq éléments d'assaut (Assault Forces) et deux éléments d'intervention ultérieurs (Fol-

low-up Forces). *L'Assault Force U* (appareillant de Tor Bay, Brixham, Dartmouth et Salcombe) devait transporter les troupes américaines chargées de donner l'assaut au secteur "Utah" dans le Cotentin. *L'Assault Force O* (appareillant de Weymouth, Portland et Poole) devait, de son côté, prendre à son bord les troupes américaines destinées à la plage "Omaha" à l'est de la Vire. Quant à la Force "B", elle devait appareiller de Plymouth, Falmouth, Helford-River et Fowey, emportant les troupes d'exploitation vers les secteurs américains. Les premières divisions dont la mission était de renforcer les éléments déjà débarqués et d'organiser sérieusement la tète de pont devaient, de leur côté, s'embarquer dans les ports du Canal de Bristol. Ces divers groupes destinés à opérer sur les secteurs américains constituaient ensemble la *Western Task Force* sous le commandement du contre-amiral Alan G. Kirk, de la Marine américaine.

L'Eastern Task Force, destinée de son côté à opérer sur les secteurs d'assaut britanniques était commandée par le contre-amiral sir Philip Viam, *R.N.* Elle groupait les trois dernières forces d'assaut: "G", pour le secteur "Gold" (50e division britannique) appareillant de Southampton, de la Solent et de Spithead; "J", pour le secteur "Juno" (3e division canadienne), appareillant de la même région, et "S", pour le secteur "Sword" (3e division britannique), appareillant de Portsmouth, Spithead, Newhaven et Shoreham. La force d'exploitation "L", enfin, devait appareiller de la Nore (estuaire de la Tamise) et de Harwich.

Nous avons raconté au Chapitre let' les opérations aériennes préparatoires au lancement de l'opération "Neptune". Cet extraordinaire effort, dont on devait mesurer plus exactement le prix vers la fin de la campagne, inaugurait luimême un vaste programme d'interventions plus directes. Un "Plan général aérien" émis par le maréchal de l'air Leigh-Mallory le 15 avril 1944, indiquait les missions dévolues aux forces aériennes alliées:

> *a*) atteindre et conserver dans les airs une supériorité telle que l'aviation allemande soit mise dans l'impossibilité de gêner sérieusement les opérations alliées;
> *b*) assurer la reconnaissance continue du dispositif et des mouvements adverses;
> *c*) désorganiser, par l'intervention de l'aviation, les communications et le ravitaillement adverses;
> *d*) appuyer le débarquement et la progression ultérieure des armées alliées;
> *e*) intervenir contre les forces navales adverses;
> *f)* assurer le transport par voie des airs des troupes aéroportées[8].

Les missions aériennes. essentielles au cours du déroulement même de "Neptune" étaient: protection des éléments d'assaut pendant la traversée de la Manche; neutralisation des défenses des plages ou de la côte; protection des plages de débarquement et des navires et, enfin, désorganisation des communi¯cations et des moyens de commandement des armées allemandes. On pourra juger de l'ampleur de ces opérations en observant que la couverture aérienne des plages et des navires était confiée à 69 escadrilles de chasse, 36 autres escadrilles étant en outre chargées d'appuyer directement les troupes au combat. Réserves comprises, c'est au total 171, escadrilles de chasseurs ou de chasseursbombardiers qui étaient mises à la disposition du commandement, en GrandeBretagne, afin d'intervenir contre une *Luftwaffe* affaiblie et débordée[9].

Les états-majors aériens prévoyaient deux moments de crise pendant les premiers temps du débarquement, un premier au moment où les' premières troupes prendraient pied sur les plages et un second au moment *où* l'ennemi,

ayant réuni des éléments blindés en nombre suffisant, serait en mesure de prononcer une contre-attaque générale. Dans le premier cas, Leigh-Mallory envisageait une grande bataille, analogue à celle qui s'était déroulée au-dessus de Dieppe en 1942, et qui pouvait se poursuivre, estimait-il, pendant plus d'une semaine[10] Quoi qu'il en soit, la supériorité des forces mises à sa disposition était telle qu'elle ne laissait subsister aucun doute quant à leur victoire pendant ces premières phases de l'invasion.

Le plan de feu

Les forces navales et aériennes, appuyées dans une certaine mesure par l'artillerie des troupes de terre, avaient pour mission la mise en place de feux sur les plages de façon à couvrir le débarquement des troupes. Au chapitre let nous avons indiqué dans leurs grandes lignes les longues expériences qui étaient à la base du "Plan de feu conjoint" paru, dans sa forme définitive, le 8 avril 1944[11]. Abstraction faite des bombardements antérieurs au jour J, et dont il a déjà été question ici, on peut dire que l'opération allait être lancée par les groupes de bombardement lourd de nuit de la RAF, parmi lesquels figurait le 6e (CARC). Leur mission était de prendre à partie dix batteries spécialement désignées, au cours des heures s'écoulant, en gros, entre minuit et l'aurore le jour du débarquement.

Les autres phases principales du plan de feu devaient commencer à se dérouler, à toutes fins pratiques, -précisément au moment où prendrait fin l'action des bombardiers, c'est-à-dire au demi-jour civil*, 44 minutes avant le lever du soleil le 6 juin12.[12] C'est alors que devaient intervenir les bombardiers américains. Les appareils lourds de la 8e Force aérienne étaient chargés d'attaquer les plages "Omaha", "Gold", "Juno" et "Sword" (et le système défensif qu'elles composaient) ainsi que la ville de Caen elle-même, en vue d'en interdire l'utilisation par les colonnes ennemies. Par ailleurs les bombardiers moyens de la 9e Force aérienne avaient pour mission d'intervenir contre le dispositif défensif de la plage "Utah" ainsi que contre diverses batteries ou "cibles de transport"13. En même temps, les bombardiers légers et les chasseurs-bombardiers, de *l'USAAF* ou de la *RAF* devaient s'attaquer à des objectifs désignés d'avance, à des batteries côtières ou aux centres de transport situés à l'intérieur des terres[14].

Quant aux bombardements navals, ils étaient de deux sortes, l'un et l'autre devant débuter à peu près au même moment. Le plan de feu donnait comme objectif aux gros navires ou aux croiseurs vingt batteries qui devaient être prises à partie à partir de trente minutes environ avant l'heure H, c'est-à-dire le moment où le réglage naval (par avion) devient possible. La plus grande partie des batteries attaquées pendant la nuit par les bombardiers lourds de la RAF figuraient à cette liste. Les unités navales les plus lourdes étaient placées sur les flancs, face aux batteries les plus formidables. Outre ces tirs de "contre batterie", les unités plus petites, contre-torpilleurs ou bâtiments d'appui, avaient une autre mission, celle de noyer les plages sous leur feu. Les contre-torpilleurs

* Le demi-jour civil débute et (le soir) se termine lorsque le soleil se trouve à .6° audessous de l'horizon. Le demi-jour nautique commence et se termine lorsqu'il se trouve à 12° au-dessous de l'horizon.

devaient commencer à tirer environ 45 minutes avant l'heure H et ne s'arrêter qu'au moment où les premiers éléments de débarquement prenaient pied sur les plages. Les unités d'appui plus petites étaient par ailleurs chargées d'étoffer ces tirs. Environ trente minutes avant l'heure H l'artillerie d'armée automotrice devait ouvrir un feu d'extinction depuis les péniches de débarquement de chars où elle était embarquée, chaque régiment prenant à partie un des principaux points d'appui ("nids de résistance") des plages jusqu'à cinq minutes avant l'heure H. Les canons lourds montés sur les péniches de débarquement" ouvriraient le feu 35 minutes environ avant l'heure H et continueraient également de tirer jusqu'à l'abordage. Les *L.C.T. (fusées),* avaient pour mission de déclencher des salves successives, toutes leurs pièces tirant à la fois sur les mêmes objectifs depuis H moins 10 jusqu'à H moins 5. Quant aux *L.C.A. (Assaut)* ("Hedgerow"), leur rôle consistait à tirer juste avant que l'infanterie prenne pied sur les plages[16].

Pour tromper 'l'ennemi sur nos véritables intentions, on avait conçu un faux plan d'une exceptionnelle complexité. On tenait en général à dissimuler l'état très poussé de préparation des troupes d'invasion rassemblées dans le sud et l'ouest de l'Angleterre et, par ailleurs, à exagérer l'importance des formations qui se trouvaient dans l'est, le sud-est ou l'Écosse. Par ces mesures, et d'autres encore, on voulait persuader les Allemands de la réalité des menaces alliées pesant sur la Norvège ou le Pas-de-Calais[17]. Ainsi que nous avons pu le voir déjà (voir ci-dessus, p. 62), l'ennemi n'avait pas pris au sérieux l'éventualité d'une opération dirigée contre la Norvège. Il n'en allait pas ainsi, toutefois, du risque d'un débarquement dans le Pas-de-Calais. D'autres plans compliqués avaient également été mis en oeuvre pour simuler le mouvement de convois vers ce dernier secteur pendant la nuit précédant le débarquement en Normandie.[18]

A partir du 24 avril, la Première armée canadienne avait participé à un plan d'émissions-radio *(Exercise Quicksilver)* destiné à faire croire que cette armée, ayant sous son commandement un corps d'armée américain, allait, placée elle-même sous la direction générale du let groupe d'armées américain, attaquer *le* Pas-de-Calais. La Troisième armée américaine qui avait aussi son rôle dans ce scénario, était censée se trouver en Est-Anglie. "Quicksilver" devait se poursuivre jusqu'au 14 juin, soit jusqu'à huit jours après le débarquement. Les archives allemandes que nous avons à notre disposition ne nous permettent guère de juger avec précision jusqu'à quel point ce plan réussit. Il est certain *que* les Allemands n'ignoraient pas que nous nous livrions à une activité de ce genre. L'un des rapports de leurs services de renseignements (du 9 juin) évoque en effet "les jeux de radio auxquels on se livre avec les SR ennemis". Dans l'ensemble les Allemands semblaient compter surtout, pour s'éclairer, sur l'action de leurs agents[19].

Le rôle de la troisième division canadienne d'infanterie

D'une façon générale le secteur réservé à l'assaut de la Deuxième armée britannique, sur la côte normande, est constitué par une série de vallonnements. Des falaises, de hauteur modeste, y alternent avec des plaines côtières frangées

* Voir ci-dessus (p. 7-8) la description des divers types de bâtiments et de péniches de soutien.

de longues plages sablonneuses, et, par endroits, de rochers surgissant de la mer à quelque distance du rivage. Derrière la côte elle-même s'étendent des terres de culture composant un paysage à caractère pastoral qui n'est pas sans charmes. Les villages et les bois y sont nombreux. Trois cours d'eau importants arrosent le pays: Dives, Orne et Seulles qui, tous, se jettent dans la Manche.

Nous avons déjà vu que la 3e division canadienne d'infanterie (général R.F.L. Keller) ayant sous son commandement de 2e brigade blindée canadienne, avait pour mission de réaliser son débarquement de vive force, le jour J, sur la plage "Juno", au centre du secteur confié à la Deuxième armée. C'est dire que le flanc droit, ou flanc ouest du dispositif canadien, constituait la limite entre celui du 1er corps d'armée britannique (lieutenant-général J. T. Crocker), qui comprenait la division canadienne, et le 30e corps d'armée britannique (lieutenant-général G. C. Bucknall). Juste à l'ouest de "Juno", la 50e division (Northumbrian) devait attaquer la plage "Gold" entre le Hamel et la Rivière et s'emparer d'une tête de pont englobant notamment la ville de Bayeux. A l'est des Canadiens la 3e division d'infanterie britannique, débarquant sur la plage "Sword" entre Lion-sur-Mer et Ouistreham, était chargée de s'emparer de Caen et de ménager une tête de pont au delà de l'Orne. "La prise de Caen et sa conservation, disait la Deuxième armée, étaient essentielles à la réalisation de la mission d'armée"[20].

L'attaque canadienne devait se faire à deux brigades de front, à travers des secteurs dits "Mike" (à droite) et "Nan" (à gauche) comprenant les villages de Courseulles-sur-Mer, Bernières-sur-Mer et les faubourgs ouest de Saint-Aubinsur-Mer. L'atterrissage était compliqué par une série de récifs qui, dans le cas des îles de Bernières, en particulièr, s'étendaient sur plus d'un mille parallèlement à la côte. Sans doute ces rochers étaient-ils recouverts à marée haute, mais on craignait assez le danger qu'ils représentaient pour avoir tenu à étudier d'une façon toute particulière l'heure H, pour le débarquement canadien.[21] A l'ouest de Courseulles, la plage, dominée par des dunes de sable d'une hauteur voisine de dix pieds, avait un demi-mille de large à marée basse. Selon nos services de renseignements il était possible à notre infanterie "de passer directement de la plage vers l'intérieur à n'importe quel endroit". En outre on y trouvait deux sorties pour les véhicules[22]. A l'est, entre Courseulles et Bernières, s'étendaient de longues plages sablonneuses avec des affleurements rocheux, assurant aux fantassins des points de débarquement excellents et aux véhicules des sorties satisfaisantes. Ici et là, pour franchir des murs de protection, les troupes d'assaut seraient munies de matériel de franchissement. Un grand nombre de routes conduisaient vers l'intérieur, surtout vers Caen ou Bayeux. Quant au système défensif allemand, il a été décrit au Chapitre 111*.

Le jour J les troupes du général Keller avaient pour mission de s'emparer d'un secteur s'étendant d'une dizaine de milles vers l'intérieur, comprenant des hauteurs à l'ouest de Caen, de part et d'autre de la route de Bayeux.

Le débarquement proprement dit était confié au 7e groupe de brigade canadien (brigadier H. W. Foster) opérant à droite et au 8e groupe de brigade (brigadier K. G. Blackader), opérant à gauche. L'ensemble de l'opération se

* Notre connaissance des plages et du dispositif allemand était, en général, excellente. A la reconnaissance aérienne s' était ajouté le travail hardi des *Combined Operations Pilotage Parties,* équipes de nageurs qui avaient examiné les plages de débarquement britanniques en décembre 1943 et janvier 1944.

décomposait en quatre phases. Dans la première, ces brigades devaient prendre pied des deux côtés de l'embouchure de la Seulles, nettoyer la région côtière et se saisir d'une tête de pont dite "Yew", premier objectif. La prise de l'objectif médian de la division, dit "Elm", constituait la deuxième phase de l'opération. Celle-ci comportait notamment le franchissement en plusieurs points de la Seulles et de l'un de ses tributaires, la Mue, aussi bien que des hauteurs couvrant le flanc est, près des villages de Colomby-sur-Thaon, Anisy et Anguerny. La vitesse, à cet égard, était de première importance. Pendant ce même temps, la formation placée en réserve, soit le 9e groupe de brigade canadien (brigadier D. G. Cunningham) débarquerait sur les secteurs "Mike" ou "Nan" (selon l'évolution de la situation) et s'apprêteraient à appuyer la 7e brigade pendant la phase suivante, savoir la prise du dernier objectif à l'ouest de Caen, dit "Oak". Quand à la quatrième et dernière étape de l'attaque, elle consistait à s'installer solidement sur "Oak" en vue de repousser la contre-attaque qui, estimait-on, ne pouvait manquer de se produire[23].

L'attaque des Canadiens devait bénéficier de l'appui naval et aérien dont il a été question ci-dessus. Une demi-heure avant l'heure H les bombardiers légers devaient prendre à partie les fortifications des plages pendant un quart d'heure. Après quoi, les bombardiers lourds assureraient, jusqu'à l'heure H, la couverture des flancs de la division. Ultérieurement, les bombardiers de jour, lourds et moyens, interviendraient sur les postes de commandement ou les centres de communication adverses situés à l'intérieur des terres. L'appui naval n'était pas moins complet. Avant l'heure H, deux croiseurs devaient bombarder les batteries ennemies intérieures. Pendant ce temps, les contre-torpilleurs prendraient sous leur feu les fortifications des plages, de part et d'autre du secteur d'attaque. A ces ressources déjà considérables s'ajouteraient, en quantités extraordinaires, des bâtiments de soutien armés de canons, de fusées et d'engins fumigènes, chargés de tirer, à portée relativement faible, sur les canons allemands ou les objectifs qui pourraient se présenter à eux au cours de l'opération. Ils fourniraient en somme l'appui indispensable aux troupes de débarquement au moment où celles-ci seraient sur le point d'aborder l'adversaire installé sur les plages[24].

Pendant les premières étapes de l'assaut, des Commandos des Fusiliers marins britanniques avaient à accomplir, sur le flanc droit du dispositif divisionnaire, une mission d'importance vitale. L'état-major de la 4e brigade de service spécial (brigadier B. W. Leicester) et l'une de ses formations, le 48e commando (Royal Marine)* devait être mis à la disposition du général Keller au cours de l'opération "Neptune". Le 48e commando, débarqué dans le secteur "Nan", juste derrière le 8e groupe de brigade, avait pour mission de se saisir de l'ensemble du secteur construit jusqu'à la limite est du front de la division, y compris la commune de Langrune-sur-Mer. D'autres commandos débarqueraient sur les plages voisines, dans le secteur confié à la 3e division britannique et s'empareraient de Lion-sur-Mer et de Luc-sur-Mer, juste à l'est de la ligne qui marquait la limite entre le front des deux divisions. Dans ce secteur LionLangrune se trouvaient des falaises assez basses allant jusqu'à la mer et il semblait préférable, dans ces conditions, de tourner la position. Plus tard, le

* Un Commando des Fusiliers marins comprenait en principe, au combat, 400 militaires de tous grades, répartis en cinq *troupes* de contact et une *troupe* d'engins lourds dotée de mortiers et de mitrailleuses moyennes.

jour J, ces commandos devaient s'emparer d'une importante station de radar près de Douvres-la-Délivrande avant de pousser vers l'ouest pour y tenir des têtes de pont au delà de la Seulles, entre Creully et Amblie[26].

Cela dit, examinons maintenant de plus près les missions dévolues, le jour J, aux bataillons canadiens. A l'extrême droite, dans le secteur du 7e groupe de brigade, les Royal Winnipeg Rifles étaient chargés de l'assaut sur un front de trois compagnies, y compris une compagnie du ler bataillon du Canadian Scottish, placé sous son commandement pour la circonstance. Au cours de la première étape, le bataillon devait enlever les défenses de la plage, y compris celles qui se trouvaient sur la ligne marquant la limite du front du corps, nettoyer le village de Vaux et son château, s'emparer ensuite de Gaye-sur-Mer et d'une espèce d'île constituée par les écluses qui fermaient l'embouchure de la Seulles. C'est à ce moment que devaient intervenir les compagnies des Winnipeg Rifles jusque-là tenues en réserve. Poussant vers l'intérieur, elles devaient s'emparer des villages de Sainte-Croix-sur-Mer et de Banville, à près de deux milles dans les terres. Pendant ce temps, sur le flanc gauche du 7e groupe de brigade, le *Regina Rifle Regiment,* débarquant juste à l'est de la Seulles, devait nettoyer Courseulles et s'emparer de têtes de pont au delà de la rivière, à Reviers. Le gros du Canadian Scottish, en réserve de groupe de brigade, débarquerait dans le secteur "Nan" où il se préparerait à intervenir pendant la deuxième phase.

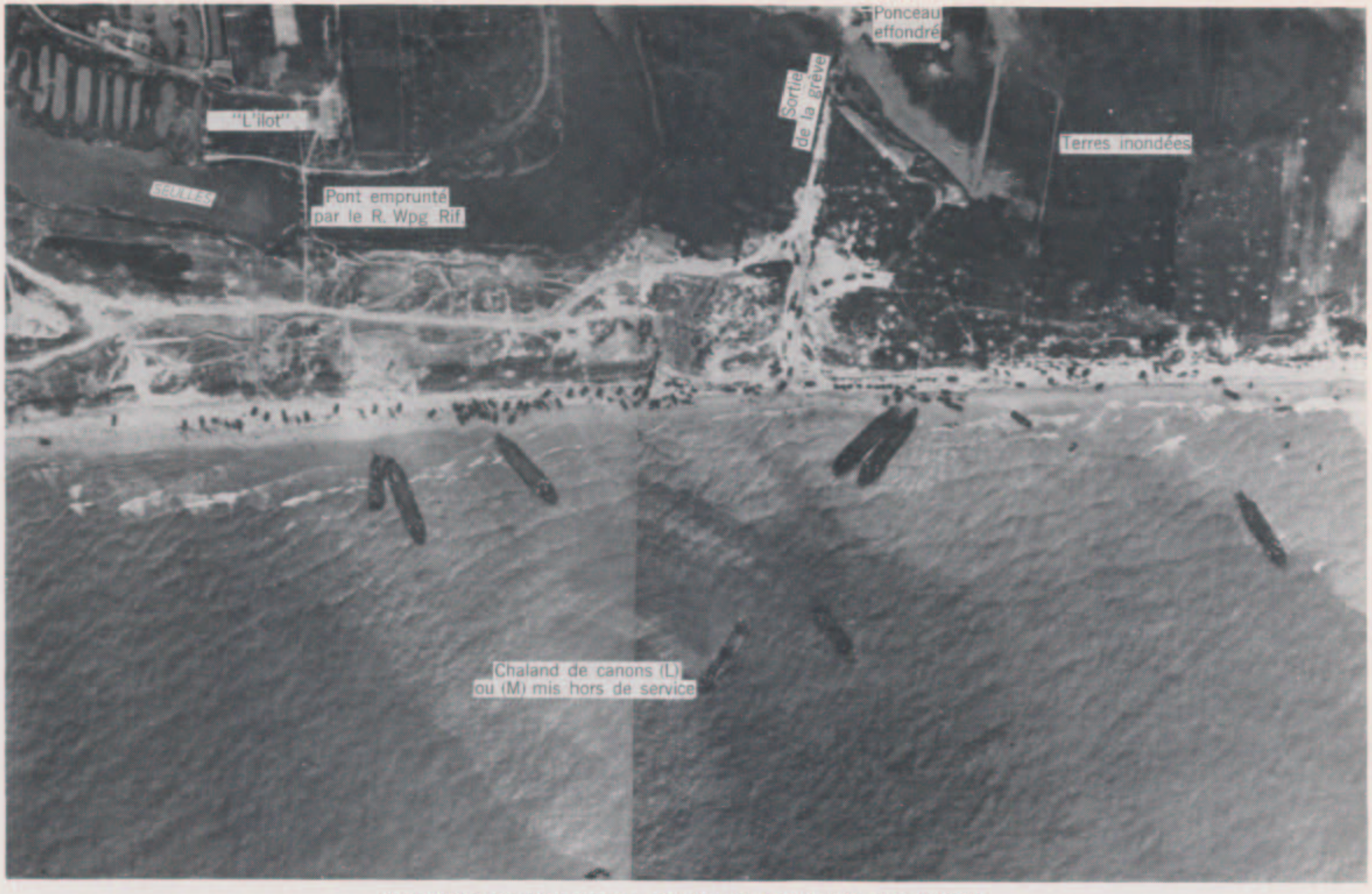
La mission suivante consistait à s'emparer de l'objectif intermédiaire. C'était surtout le Canadian Scottish et les Royal Winnipeg Rifles qui en étaient chargés. Le premier bataillon, appuyé par les chars et par l'artillerie, devait s'emparer de têtes de pont au delà de la Seulles à Colombiers-sur-Seulles et au pont de Reviers, puis s'installer sur les hauteurs au sud de la rivière, entre les deux points de franchissement. Dans ce secteur, la Seulles, cours d'eau sinueux, coupait à angle droit l'axe de la progression. D'où l'ordre impératif donné au Canadian Scottish "de se saisir de la tête de pont aussi rapidement que possible". Pendant ce temps, les Royal Winnipeg Rifles avaient pour tâche de franchir la Seulles en un troisième point à peu près à un mille à l'est de Colombiers et d'y élargir sa tête de pont de façon à occuper les hauteurs qui s'y trouvaient. Quant aux Regina Rifles, ils nettoieraient Courseulles et occuperaient solidement d'autres hauteurs au sud du Pont de Reviers.

Ainsi que nous l'avons vu, l'objectif définitif ("Oak") devait être pris au cours de la troisième étape. Continuant à progresser vers l'intérieur des terres, le 7e groupe de brigade occuperait en force un secteur situé à environ cinq milles à l'ouest de Caen, de part et d'autre de la route Caen-Bayeux. Sur la droite, les Royal Winnipeg Rifles s'empareraient de Putot-en-Bessin. Au centre, le Canadian Scottish occuperait un secteur au sud de Secqueville-en-Bessin et enfin, à gauche, les Regina Rifles s'arrêteraient sur les hauteurs qui dominent Norrey-en-Bessin. Enfin, à la fin du jour J, le groupe de brigade devait s'installer en force sur la position conquise, "Oak", de façon à reprendre sa progression et à repousser d'éventuelles contre-attaques ennemies. Il était dit dans son Ordre d'opération que "en cas de contre-attaque par les blindés ennemis sur la place d'armes de la brigade on estime que l'effort adverse portera surtout sur la ligne qui marque la limite entre les fronts de corps d'armée". Pour parer à cette contre-attaque, nous tenions nous-mêmes en réserve le Canadian Scottish

(Photo ministère de la Guerre des États-Unis.)

VUE AÉRIENNE DE COURSEULLES

Sur cette photographie prise en 1948, on voit encore les principales positions allemandes attaquées par la 7e brigade d'infanterie canadienne le 6 juin 1944.



ENCOMBREMENT DE LA PLAGE "MIKE RED", LE JOUR J.

Ces photos aériennes, prises à un moment non indiqué, à marée haute le matin du 6 juin, montrent l'encombrement qui s'est produit sur la plage immédiatement à l'ouest de la Seulles, du fait qu'il n'y avait qu'un seul débouché sur la région inondée attenante à la plage.

et l'escadron "C" du 6e régiment blindé (let Hussars). L'ordre enjoignait notamment à la troupe de s'enterrer de toute urgence, dès qu'aurait été pris l'objectif final. La dure école de l'expérience allait, plus tard, démontrer la sagesse de cette consigne[27].

Les opérations du 8e groupe de brigade, sur le flanc est, devaient, selon le plan, suivre un cours parallèle. Au départ, les troupes du brigadier Blackader devaient débarquer dans le secteur "Nan" et nettoyer le rivage à l'est de Courseulles, y compris Saint-Aubin. Sur la droite, les Queen's Own Rifles of Canada devaient s'emparer des défenses de la plage et nettoyer Bernières. A gauche, le North Shore Regiment (du Nouveau-Brunswick) avait une mission analogue à Saint-Aubin. Cela fait, les deux bataillons s'installeraient en couverture des sorties de plages dont le Génie devait assurer l'aménagement. Le North Shore Regiment avait en outre deux autres missions. Il devait former une base de départ pour l'attaque de Langrune confiée au 48e commando (Royal Marine) et s'emparer du petit village de Tailleville, situé à près de deux milles à l'intérieur.

Au cours de la deuxième étape, le bataillon de réserve (Régiment de la Chaudière), devait débarquer et pousser vers l'intérieur en passant à travers la position tenue par le Queen's Own. Il lui était enjoint "d'éviter de participer au nettoyage des défenses de la plage" afin d'être en mesure de tenir son rôle essentiel. Ayant en tête une compagnie transportée sur les chars du 10e régiment blindé (Fort Garry Horse), le bataillon devait s'emparer de trois batteries installées à environ trois milles du rivage, auprès de Beny-sur-Mer. Infléchissant ensuite sa progression vers le sud-est, il devait se saisir de Basly et s'installer solidement au sud de cette localité, prêt à passer à l'étape suivante.

L'étape suivante des opérations du 8e groupe de brigade consistait à s'assurer de son propre objectif final, qui était en même temps l'objectif intermédiaire de la division ("Elm"). Les Queen's Own, passant à travers la position tenue par le Régiment de la Chaudière, étaient chargés de s'emparer d'Anisy, - petite localité située à plus de la moitié de la distance entre la côte et la route latérale Caen - Bayeux, - avant de se regrouper au nord-est d'Anguerny. En même temps, le North Shore Regiment, progressant vers l'intérieur, s'emparerait des stations de radar à l'ouest de Douvres-la-Délivrande. Ultérieurement le Régiment de la Chaudière devait à son tour se regrouper sur une crête, à l'ouest de Colomby-sur-Thaon. Il. s'ensuivrait un temps d'arrêt, dont la brigade profiterait pour s'installer solidement sur "Elm", en ouvrant la voie au 9e groupe de brigade, chargé de parachever l'opération. Enfin, les troupes du brigadier Blackader, marchant vers l'ouest, au delà de la Mue, occuperaient le secteur Cainet-Camilly, Secqueville-en-Bessin - Cully, derrière l'objectif définitif du 7e groupe de brigade. Il était prévu que ce mouvement ne se produirait que sur ordre du général commandant la division, vraisemblablement le jour J plus 1. Après quoi la mission dévolue au 8e groupe de brigade aurait un caractère défensif, puisqu'il ne serait plus chargé que de couvrir le secteur canadien au sud et au sud-ouest, sur le flanc droit de la division[28].

Deux plans avaient été préparés pour le 9e groupe de brigade, dont l'un ou l'autre serait exécuté ainsi que pourraient l'exiger les circonstances. On a noté ci-dessus que le groupe devait débarquer soit sur le secteur "Mike", soit sur le secteur "Nan", le choix du secteur étant déterminé par la progression des

autres fractions d'assaut de la division. Toutefois, l'intention première (Plan "A") était de faire débarquer le groupe sur "Nan", à gauche et de l'employer à la prise de l'objectif "Oak" de concert avec le 7e. Ce plan prévoyait le débarquement du North Nova Scotia Highlanders à droite, à Bernières, les autres bataillons (Highland Light Infantry et Stormont Dundas and Glengarry Highlanders) devaient prendre pied sur des plages situées plus à l'est. La première vague devait toucher terre deux heures et demie environ après l'heure H, mais la quatrième et dernière, estimait-on, n'arriverait sur la plage que de sept à neuf heures après l'heure H.

Le groupe sur une position de rassemblement située auprès de Beny-surMer, le 9e groupe de brigade, se trouverait derechef devant les deux termes d'une alternative, la réaction adverse devant déterminer son choix. L'objectif final du brigadier Cunningham était constitué par les hauteurs voisines de Carpiquet, commune située à deux milles à l'ouest de Caen, environ. En l'absence d'une "résistance sérieuse" dans ce secteur, le North Nova Scotia Regiment, ayant sous son commandement le 27e blindé (Sherbrooke Fusiliers Regiment), pousserait vivement vers le sud par Buron, Authie et Franqueville pour s'emparer de ce "point important". Par contre, si l'adversaire opposait une résistance vigoureuse, le North Nova Scotia Regiment devait s'organiser en position défensive sur les hauteurs entre Buron et Authie, dont il ferait une base de départ pour une nouvelle attaque sur cet objectif. Celle-ci était confiée au Highland Light Infantry et au Stormont, Dundas and Glengarry appuyés par le régiment blindé. Pendant la dernière étape de l'opération, les Glengarrians et le North Nova Scotia Régiment, avec un escadron de chars en soutien, devaient couvrir respectivement les flancs droit et gauche de l'objectif, le Highland Light Infantry passant en réserve. L'ordre enjoignait nettement à toutes les unités engagées de "S'ENTERRER" et d'organiser défensivement la position aussi rapidement que possible de manière à pouvoir repousser une contre-attaque que l'ennemi pourrait peut-être monter très rapidement avec son infanterie et ses engins blindés[29].

Revoyant donc l'ensemble du plan dont l'exécution avait été confiée à sa division, le général Keller espérait, dès le soir du jour J, que ses 7e et 8e groupes de brigade auraient réalisé une avance importante et se trouveraient à cheval sur la route Caen - Bayeux. Sur son flanc ouest, le 7e groupe tiendrait le triangle Putot-en-Bessin - Bretteville l'Orgueilleuse - Norrey-en-Bessin; à l'est de la Mue, le 9e occuperait en force le secteur Carpiquet - Franqueville - Authie, à un mille à peine de la ville de Caen. Juste derrière ces formations, la 2e brigade blindée (brigadier Wyman), groupant le 6e régiment blindé (let Hussars) le 10e régiment blindé (Fort Garry Horse) et le 20e régiment blindé, (Sherbrooke Fusiliers) serait concentrée en réserve divisionnaire, prête à intervenir sur-lechamp en cas de contre-attaque. Enfin, le 8e groupe de brigade, derrière le 7e, se tenait prêt à marcher vers l'ouest. En somme la division tout entière devait être solidement accrochée au terrain, sur une position d'une incontestable valeur tactique, prête à de nouvelles opérations offensives*.

*Les mortiers lourds du Cameron Highlanders of Ottawa (Mit.) étaient répartis entre les 7e et 8e groupes de brigade, et ses mitrailleuses placées en soutien de tous les bataillons d'infanterie.

Les armes d'appui

Reste à examiner le rôle des armes d'appui. Nous pouvons commodément envisager d'abord l'artillerie dont nous aurons déjà mentionné les missions qui lui avaient été confiées dans le plan de feu général de l'opération "Neptune". L'artillerie divisionnaire (12e, 13e et 14e régiments d'artillerie de campagne) dotée intégralement d'engins auto-propulsés aux ordres du commandant de l'artillerie divisionnaire (brigadier P. A. S. Todd) avait été renforcée, ainsi que nous l'avons noté, par le 19e régiment de campagne, également pourvu de canons automoteurs. Ces unités étaient réparties en deux groupes, les 12e et 131, régiments devant appuyer l'assaut de la 7e Brigade, tandis que les 14e et 19e joueraient le même rôle auprès de la 8e. Chacun de ces groupes bénéficieraient en outre de l'appui d'une batterie du 29-1 *Royal Marine Armoured Support Regiment* aussi bien que de divers groupements de l'artillerie britannique. Les quatre régiments de campagne canadiens, avant même de débarquer, devaient prendre violemment à partie (par obus explosifs et fumigènes) les quatre principaux points d'appui ("nids de résistance") des secteurs "Mike" et "Nan", en commençant une demi-heure avant l'heure H. Des officiers observateurs ou de réglage du tir, débarquant avec les premières fractions d'assaut, étaient chargés de régler ces feux de neutralisation pendant le premier temps de l'assaut[30].

Sitôt le débarquement accompli, l'artillerie occuperait des emplacements choisis d'avance d'où elle appuyerait constamment la progression de l'infanterie et des blindés. Chaque régiment devait avoir au moins deux de ses trois batteries en position de tir à chaque instant. D'autres unités de l'artillerie divisionnaire s'étaient vues confier des missions appropriées. C'est ainsi par exemple que le 3° régiment anti-chars devait concourir à la neutralisation des points d'appui en plus de s'opposer à toute intervention des blindés adverses sur les flancs de la division. Par ailleurs, le 4e régiment de DCA (légère) était chargé de la protection des navires dans les secteurs "Mike" et "Nan" ainsi que de celle des zones d'organisation des plages, des emplacements d'artillerie ou des ponts importants*.

Quant aux chars de la 2e brigade blindée canadienne, ils devaient fournir un appoint considérable au plan de feu d'appui de la division. Le 6e régiment blindé (let Hussars) et le 10e régiment blindé (Fort Garry Horse) étaient chargés d'appuyer, respectivement, les 7e et 8e groupes de brigade. Deux escadrons tirés de chacun de ces régiments étaient dotés, ainsi qu'on l'a vu plus haut (p. 38) de chars amphibies. Touchant terre cinq minutes avant l'heure H, ils prendraient à partie les défenses de la plage et appuyeraient les fantassins et le Génie au moment le plus critique de l'assaut. La troisième unité de la brigade, le 271, régiment blindé (Sherbrooke Fusiliers), dotés de Shermans normaux, devaient appuyer le 9e groupe de brigade.

Les blindés auraient d'autres missions, non moins essentielles, au cours de la progression vers l'intérieur. Tandis qu'un escadron de hussards appuyerait l'infanterie du brigadier Foster, le reste de l'unité était chargé d'occuper des

* L'artillerie britannique devait être représentée dans les opérations de la division par des détachements tirés des unités suivantes: 62e Anti-chars, 93e et 114e de DCA (légère) 86e (Honourable Artillery Company) et 103e de DCA (lourde) et *9th Survey Regiment.* Pendant le dernier temps de l'opération les 6e et 191e de campagne et le 79e d'Artillerie Moyenne seraient également mis à la disposition de la 3e division d infanterie canadienne.

hauteurs d'un grand intérêt tactique sur le flanc droit de la division, entre Camilly et Secqueville-en-Bessin. Pendant ce temps, le Sherbrooke Fusiliers soutiendrait le 9e groupe de brigade pendant la capture, par celui-ci, de son dernier objectif. Enfin, au cours de la phase finale, la brigade blindée passerait en réserve de division, "prête à intervenir pour repousser la contre-attaque montée par l'ennemi." Le plan prévoyait toutefois "l'absence possible d'une sérieuse résistance adverse." Dans ce cas, la brigade, incorporée à un groupe spécial comprenant de l'artillerie, du génie et de l'infanterie, pousserait vigoureusement loin au sud de la route Caen - Bayeux pour s'installer sur les hauteurs comprises entre l'Odon et l'Orne près d'Evrecy[31].

Deux unités blindées britanniques avaient reçu des missions importantes à exécuter pendant les premiers temps de l'assaut livré par la division canadienne. Dans les secteurs "Mike" et "Nan" des "Crabs"° de l'escadron "B" du 22e Dragons étaient chargés de ménager des passages à travers les champs de mines allemands. Ultérieurement, des troupes de cette unité devaient appuyer le 9e groupe de brigade et la 2e brigade blindée. En outre, des autosmitrailleuses de l'escadron "C" de l'Inns of Court Régiment, poussant vivement vers l'avant, aussitôt tombées les défenses de la plage, avaient pour mission de détruire tous les ponts sur l'Odon sur une distance de 15 milles entre Thury-Harcourt et Etavaux. Le but de l'opération était de joindre à une reconnaissance en profondeur l'imposition de graves retards à la réaction ennemie[32].

Les nombreuses difficultés techniques de l'assaut imposaient au Génie un rôle particulièrement essentiel. Sur l'ensemble du front canadien, ses missions étaient coordonnées par le commandant du Génie divisionnaire (lieutenantcolonel R. J. Cassidy). Il s'agissait d'abord pour lui de nettoyer les obstacles sous-marins et d'aménager les sorties des plages. Si la Marine royale devait se charger de tous les obstacles placés dans plus de trois pieds d'eau, le Génie, de son côté, devait détruire ou ramasser tous ceux qui se trouvaient en eau peu profonde et, soit les jeter en tas sur les plages à marée haute, soit les déménager sur les flancs. Il devait du reste bénéficier du concours du Génie britannique, notamment d'une partie du 5e régiment d'assaut équipé de 28 AVRES (voir ci-dessus, p. 11). Toutes ces unités avaient maneeuvré ensemble pendant plusieurs semaines avant le jour J. Elles étaient en outre dotées d'un grand nombre d'engins spéciaux en vue de la destruction des obstacles qu'elles trouveraient sur leur passage, dans les secteurs précis qui leur avaient été confiés[33].

Le rôle du Génie se développerait parallèlement à l'évolution de l'opération "Neptune". Il était chargé de l'aménagement des plages en bases d'opérations, du nettoyage des routes vers l'avant ou les flancs, de la destruction ou de l'enlèvement des mines ou des pièges, du remplissage des cratères et du lancement de ponts (notamment de deux ouvrages sur la Seulles, à Pont de Reviers et à Colombiers). Il devait aussi surveiller et assister l'infanterie du point de vue de la pose des champs de mines défensifs aussi bien que du dressage des cartes de ceux-ci. Il lui revenait, enfin, un grand nombre de tâches aussi variées qu'essentielles, comme la destruction des bombes qui n'auraient pas fait explosion ou le ravitaillement en eau[34].

* Le "Crab" était un modèle perfectionné de char "Flail", engin équipé à l'avant d'une espèce de rouleau auquel étaient fixés des bouts de chaîne qui, frappant le sol, faisaient exploser les mines.

Il serait bon de signaler en passant les missions essentielles confiées au Corps royal canadien des transmissions. Les transmissions divisionnaires, commandées par le lieutenant-colonel G. O. Gamble, devaient mettre à la disposition du général Keller et de son état-major, avant et après le débarquement, tous les moyens de communication nécessaires aux opérations de la division, au combat ou autrement. Dès le jour J, neuf "réseaux" de tsf fonctionneraient à l'intérieur du secteur divisionnaire, assurant la liaison avec les divers éléments qui s'y trouvaient comme avec les divisions opérant sur les flancs du dispositif. Dès qu'on serait parvenu à prendre pied, on aménagerait sur-le-champ des lignes téléphoniques. En outre, des estafettes motocyclistes commenceraient à circuler régulièrement dans l'ensemble du secteur de la division[35]. A ces services en seraient ajoutés d'autres, assurés par le régiment de reconnaissance de la division, le 7e régiment de reconnaissance (17th Duke of York's Royal Canadian Hussars). Celui-ci fournirait à la division des "détachements de contact" mobiles, dotés de postes de tsf et dont la première mission consisterait à voir à ce que le commandement de la division soit constamment tenu au courant de l'état des opérations de ses bataillons[36]". Ce réseau compliqué de liaisons rapides serait à la base même de l'exercice efficace du commandement pendant la bataille.

Opérations postérieures à "Neptune"

Au delà de la phase "Neptune" le plan allié d'invasion avait, de toute nécessité, un caractère essentiellement hypothétique. Nous ne pouvions guère que deviner la vigueur ou la direction éventuelles de la réaction adverse. De notre point de vue, toutefois, une nécessité primait toutes les autres, en l'espèce celle de nous assurer la possession de ports convenables en vue de renforcer et de ravitailler nos troupes et de garantir ainsi l'élan donné à l'entreprise dès le début. Les ports éventuellement utilisables se répartissaient en trois groupes principaux, d'abord ceux de la vallée de la Loire (Nantes, Saint-Nazaire), ceux de la Bretagne (surtout Brest) et ceux de la Seine (Rouen, Le Havre). Les bureaux alliés avaient en outre envisagé la possibilité d'utiliser la baie de Quiberon en aménageant, d'une façon importante, bien que fort simple, le port de Loemariaquer, à quelques milles à l'ouest de Vannes[37].

Le plan COSSAC prévoyait qu'à l'assaut succéderait une poussée vigoureuse visant à la prise des ports bretons. Mais à cette idée primitive, comme à d'autres aspects du plan, devaient être apportées, plus tard, certaines modifications. Le 8 février, les autorités administratives des trois armes alliées publiaient un "Premier projet sommaire conjoint de ravitaillement" *(Joint Outline Maintenance Profect)* dans lequel ledit "projet sommaire" était exposé dans les termes suivants:

a) Le premier assaut sera livré, à droite, par trois RCTs (Regimental Combat Teams) de la Première armée américaine et, à gauche, par cinq groupes de brigade de la Deuxième armée britannique, avec appui aérien dans tous les cas.
b) La Deuxième armée britannique s'emparera de Caen, sur le flanc gauche et étendra le pourtour de son secteur vers le sud, pendant que la Première armée américaine occupera le Cotentin.
c) Les troupes américaines dégageront les ports de la Loire pendant que les troupes britanniques tiendront le flanc gauche.
d) La Deuxième armée britannique dégagera les ports de la Seine."

Le 7 mai 1944, un mois avant l'assaut, le 21e groupe d'armées communiquait une "Étude de l'évolution possible des opérations en vue de l'occupation d'une tête de pont." Le 18 mai, l'état-major du général Montgomery transmettait ce long document au le° groupe d'armées américaines, à la Première armée américaine et à la Deuxième armée britannique, l'accompagnant d'une lettre où on pouvait lire: "On notera que les grandes lignes des opérations indiquées à la Partie IV sont celles qu'envisage, dans l'état actuel des choses, le commandant en chef. Il est sans doute impossible d'affirmer qu'elles suivront le cours indiqué. Cela dépendra de notre propre situation et de celle de l'ennemi sur lesquelles il est impossible de se prononcer avec certitude pour l'instant"[39]. La Partie IV de cette étude, relativement courte, peut être reproduite ici intégralement.

RÉSUMÉ DES CONCLUSIONS

Le caractère du pays situé juste au sud de la première tête de pont est tel qu'il ne favorise guère la rapidité de la progression. L'allure prévue du renforcement du dispositif allié, envisagée à la lumière du renforcement parallèle du dispositif allemand, semblerait indiquer que vers le jour J + 14 on risquera fort de voir les opérations se stabiliser sur un front où l'adversaire aura, défensivement, l'avantage du terrain. C'est à ce moment-là qu'il faudra faire preuve de vigueur et d'énergie au plus haut degré possible de manière à empêcher l'ennemi de se fixer sur ce front.

Une fois franchi le bocage, - terrain difficile, - les possibilités de manoeuvre et d'emploi des blindés commencent à se faire jour. Notre but, à ce stade, devrait être de fixer la plus grande partie possible des forces ennemies face au flanc est de la tête de pont et en même temps de pousser rapidement sur Rennes.

Rennes une fois atteint, il y aurait lieu de prononcer notre effort principal en direction de Vannes. Toutefois, il faudrait encore exécuter quelques poussées de diversion, - en cherchant à tromper le plus possible l'adversaire sur nos véritables intentions, - de manière à le persuader que nous visons surtout Nantes.

Si, à ce moment-là, l'ennemi affaiblit son flanc droit pour reporter sa résistance au nord de Redon, il y aurait lieu d'attaquer violemment en direction de la Seine.

L'entreprise de la baie de Quiberon permet de profiter au maximum de l'effet de surprise. Une fois que nous nous serons emparés de la baie, - et à condition, évidemment, que nous puissions exécuter les travaux selon l'horaire prévu, - nous devrions être tranquilles, du point de vue du ravitaillement, pendant un bon moment. Il serait alors possible d'installer notre flanc droit sur la Loire en en assurant la couverture avec un minimum de moyens.

Pour des motifs d'ordre administratif il y aurait avantage à se saisir aussitôt que possible des ports de la Seine*. En poussant alternativement à l'est et au sud-ouest nous devrions conserver l'initiative, profiter de nos lignes intérieures et obliger l'ennemi à faire passer sans cesse ses réserves d'un flanc à l'autre.

La souplesse de nos plans sera restreinte du fait des différences entre le ravitaillement britannique et le ravitaillement américain. Afin d'appuyer comme il le faudra nos poussées alternées, on modifiera au besoin l'appui aérien, le rythme prévu de renforcement ou la limite des secteurs confiés aux diverses armées engagées. Ce sont là les solutions les plus pratiques.

Cette étude faisait grand état de l'influence que pourrait avoir sur la suite des opérations l'entreprise de la baie de Quiberon (opération "Chastity"). En fait, le tour pris par les événements, après le jour J, devait entraîner l'abandon de ce projet. Il reste que certaines des autres idées exprimées dans cette étude devaient avoir une influence considérable sur les opérations ultérieures. L'alternance des attaques d'est en ouest et l'attribution correspondante de l'appui

* Voir ci-dessus, p. 41-42, (au sujet de l'Opération "Axehead").

aérien selon les secteurs en cause tiennent une grande place dans l'histoire de la campagne de Normandie. Quant à l'idée selon laquelle on devait "fixer la plus grande partie possible des forces ennemies face au flanc est de la tête de pont", elle allait être le fondement même de la stratégie de Montgomery pendant les semaines critiques suivant immédiatement le débarquement.

Les instructions détaillées communiquées aux forces terrestres avant le jour tenaient compte de ces conceptions. Suivant l'assaut lancé par la Deuxième armée sur son front, le 30e corps d'armée avait pour mission de se saisir du noeud routier de Villers-Bocage, sur la route latérale Caen - Avranches, en assurant la liaison avec le 5e corps d'armée américain à Caumont. Pendant ce temps le ler corps d'armée britannique, conservant à son tour la liaison avec le 30e, pivoterait sur Caen. Après quoi, le 30e corps poursuivrait son avance vers le sud pour occuper certaines hauteurs, y compris le Mont-Pinçon dont le sommet domine la contrée. La mission dévolue au ler corps sur le flanc gauche (est) avait un caractère analogue. De son succès dépendaient les possibilités d'aménagement de terrains d'aviation au sud de Caen, jugées, à l'époque, d'une extrême importance. Pendant les phases ultérieures des opérations, la Deuxième armée anglaise s'emparerait de hauteurs jalonnant la ligne Saint-Pierre d'Entremont - Mont de Cérisi - Condé-sur-Noireau - Falaise, à plus de vingt milles à l'intérieur des Terres. Au cours de ces mouvements le ler corps d'armée britannique, tournant sur la charnière d'Argences, s'emparerait du secteur important de Falaise. On insistait sur le fait que le "but essentiel" de toutes ces opérations de la Deuxième armée était d'assurer la couverture des armées américaines sur le flanc de celles-ci pendant qu'elles s'empareraient de Cherbourg, Angers, Nantes et des ports bretons. "Il n'est pas question de réaliser un grand mouvement en avant avant la prise des ports de Bretagne[40]."

Sur le front américain, pendant que l'un des corps d'armée du général Bradley s'emparerait de Cherbourg, - ce qui, avait-on estimé dans les bureaux au moment où on y terminait la préparation des plans, devait se produire vers le jour J + 15, - deux autres devaient amorcer une poussée vers le sud, en direction de Saint-Lô. Après quoi la Première armée américaine occuperait une ligne passant par Avranches et Domfront, au point de contact entre le Cotentin et la Bretagne. On estimait que cette ligne serait atteinte le jour J + 20. A ce moment-là, la Troisième armée américaine serait entrée en ligne et le let' groupe d'armées américaines (plus tard le 12e, commandé par le général Bradley) prendrait la direction de l'ensemble des troupes terrestres américaines en France[41]. Ayant nettoyé la Bretagne, les Américains feraient front vers l'est et "tourneraient sur le secteur britannique autour d'un cabestan, en direction de Paris[42]. Ce vaste mouvement tournant porterait l'ensemble de la ligne alliée vers la Seine, sur un front de 140 milles. Le général Montgomery devait plus tard faire remarquer le caractère "hypothétique" des prévisions de ce genre, compte tenu de l'ampleur des opérations. Néanmoins, les bureaux alliés espéraient vaguement, - bien qu'ils ne s'y attendissent guère, - avoir atteint la Seine et la Loire trois mois après le débarquement[43]. Cette prévision était étroitement liée aux aspects administratifs du plan*.

* Les "lignes de phase" indiquées au croquis 4 sont conformes à celles qui figuraient dans des "Prévisions relatives à l'évolution des opérations" communiquées par le 21e groupe d'armées le 26 février 1944.

Le plan administratif

Il n'y avait pas, dans l'ensemble d"`Overlord" d'aspect plus compliqué, ni plus important, que celui qui avait trait au ravitaillement des unités engagées. En fait, le succès de l'invasion était entièrement fonction de la sagesse des dispositions prises en ce sens. En 1944, une armée en campagne exigeait, non seulement un énorme ravitaillement quotidien, mais un ensemble extraordinaire de services et de bases dans sa zone des étapes. C'était la condition *sine qua non* de l'efficacité de son fonctionnement. Le fait que ses opérations devaient commencer par un débarquement de vive force suivant la traversée d'une mer aussi agitée que peut l'être la Manche compliquait très sérieusement le problème. Or, dans le cas des forces expéditionnaires alliées, l'organisation matérielle du ravitaillement devait apparaître en tous points suffisante, eu égard à l'énormité des besoins. Il est sans doute inutile de préciser que, dans le cadre restreint du présent chapitre, on ne saurait prétendre exposer autrement que dans ses lignes les plus générales ce qu'était le plan administratif.

Nous avons déjà vu que certains des aspects essentiels du plan "Neptune" avaient été déterminés en fonction de la logistique. C'est ainsi que le besoin pressant d'aménagements portuaires importants et la difficulté qu'on avait éprouvée à obtenir les navires ou les bâtiments de débarquement nécessaires avaient très nettement limité les possibilités offertes à l'assaillant (voir ci-dessus, p. 17, 23). Mais ces difficultés s'aggravaient en outre d'autres problèmes, non moins complexes, nés des différences. qui existaient entre méthodes américaines et méthodes britanniques, voire entre problèmes américains et problèmes britanniques au cours des phases postérieures à l'assaut. Pour ces motifs, la directive[44] communiquée au Commandant suprême précisait:

> Au Royaume-Uni, la responsabilité en matière de logistique, de concentration, de mouvement et de ravitaillement en vue de l'exécution de votre plan appartiendra aux ministères britanniques compétents (ministères des Forces armées) en ce qui concerne les forces britanniques. Du point de vue des forces américaines, cette responsabilité appartient aux départements de la Guerre et de la Marine. C'est vous qui serez chargé de coordonner les dispositions logistiques sur le Continent et de concilier les exigences des forces britanniques et américaines placées sous votre commandement.

C'était là le fondement sur lequel serait établies, dans leur ensemble, les structures logistiques.

Ce plan, dit *Joint Outline Maintenance Project/Administrative Plan*[45] qui, ainsi que nous l'avons noté, avait paru le 8 février, en supplément au "Premier plan conjoint" du ler février, développait les principes exposés dans "Neptune". Le commandant en chef du 21e groupe d'armées était chargé de coordonner l'ensemble des plans administratifs intéressant toutes les armes, américaines ou britanniques, "pendant les premiers temps" de l'opération. Sous sa direction, les généraux Dempsey et Bradley détermineraient l'importance et la nature du ravitaillement nécessaire à l'assaut et au renforcement de leurs secteurs respectifs. Les troupes d'invasion seraient ravitaillées "par les plages, essentiellement", celles-ci étant transformées en bases d'opérations dites zones de ravitaillement de plages, pendant les premiers temps de l'opération, jusqu'au moment de la capture de "ports convenables" et de leur mise en état. Nous avons déjà dit que les troupes américaines devaient s'emparer de Cherbourg et, ultérieurement,

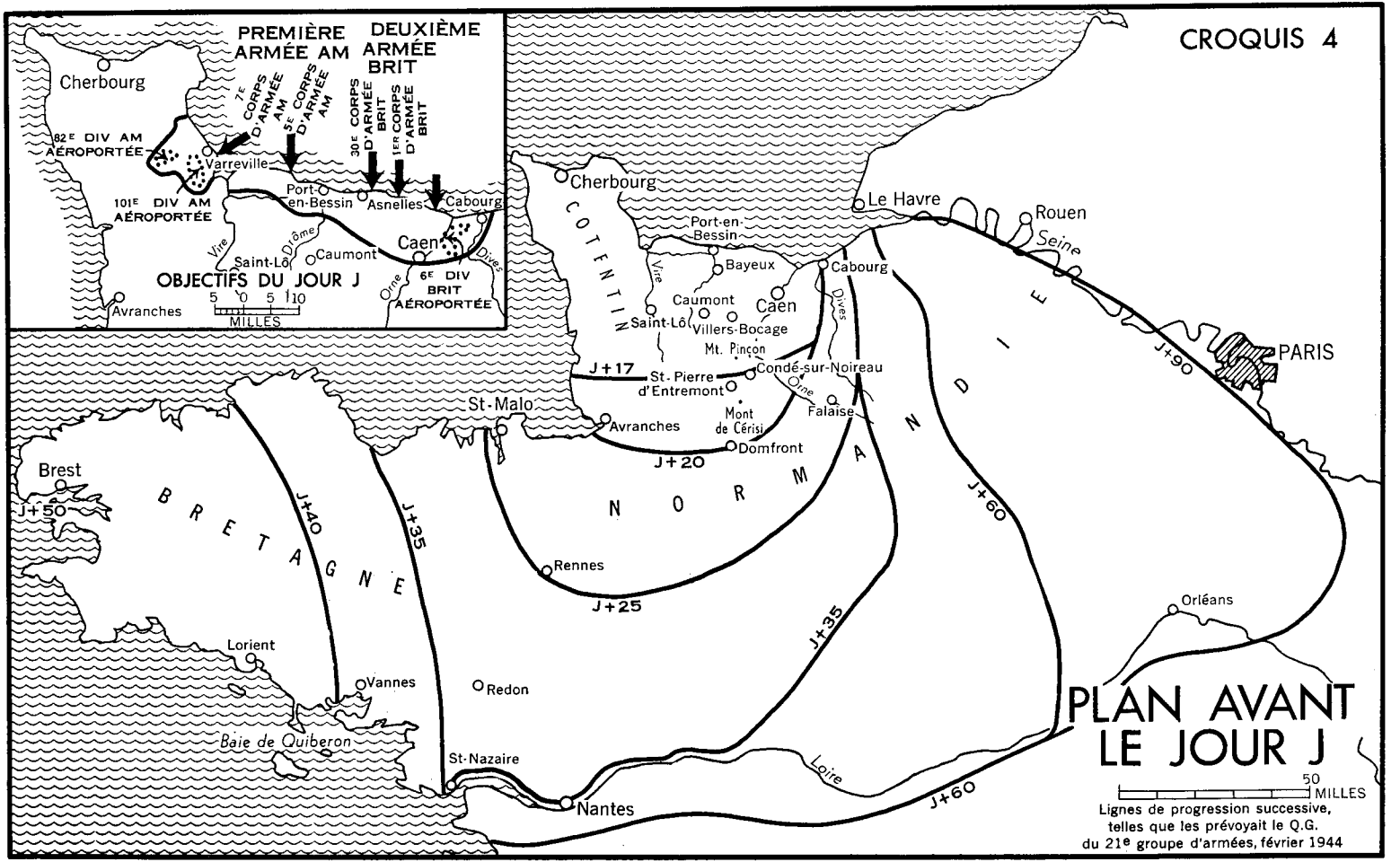
des ports de la Loire. De leur côté, les Britanniques devaient, en temps utile, occuper les ports de la Seine. Ceux-ci étant dégagés et mis en marche, ce serait la fin du ravitaillement par les plages. On aura vu plus haut (voir p. 18) combien COSSAC insistait sur "les eaux abritées", ces abris devant être obtenus au moyen de navires échoués de manière à ménager des rades artificielles. Maintenant, pour "ne pas rester tributaire du ravitaillement assuré par les plages découvertes, pendant les premiers temps", on prévoyait, non seulement l'aménagement d'abris pour petites embarcations *(Gooseberries)* constitués au moyen de navires coulés aux bons endroits *(blockships ou Corncobs)* mais encore la construction de deux ports artificiels beaucoup plus perfectionnés *(Mulberries)* dont les éléments, fort compliqués, furent fabriqués en Grande-Bretagne et remorqués à travers la Manche. "Il y avait cinq Gooseberries", dont deux, en poussant, se transformèrent en "Mulberries", réalisation horticole assez impressionnante*. L'expérience allait montrer que ces précautions prises contre le risque de mauvais temps, — risque toujours présent, malgré la saison, — allaient être plus qu'utiles.

Signalons ici que bien que les "Gooseberries" fussent effectivement terminés et en place le jour J + 5, on ne prévoyait pas que les Mulberries fonctionneraient à plein rendement avant le jour J + 14. En fait, ils n'étaient pas tout à fait terminés lorsque s'abattit sur eux l'effroyable tempête du 19 juin (jour J + 13).

On ne saurait guère relever que quelques-uns des multiples aspects du plan administratif d'ensemble. Celui-ci prévoyait notamment le transport d'énormes quantités de munitions d'une infinie variété de types, le ravitaillement en carburant et en eau, la construction prioritaire de routes ou d'aérodromes, d'hôpitaux ou de dépôts. Pour le ravitaillement en carburant, on avait prévu, notamment, la pose du célèbre pipe-line dit PLUTO *(Pipe 'Lino Under The Ocean)* destiné à l'acheminement de carburants liquides au moyen d'une canalisation sousmarine traversant la Manche. La nourriture des troupes, bien entendu, tenait une place considérable dans les préoccupations des bureaux. Les difficultés qui se posaient à cet égard devaient être en partie résolues, pendant les premiers temps, en ce qui concernait du moins le soldat britannique, par la préparation d'une ration spéciale d'urgence (ajoutée à deux jours de rations supplémentaires) à laquelle seraient joints un petit réchaud de campagne *(Tommy Cooker),* vingt cigarettes et un nécessaire de stérilisation d'eau. L'arrivée des renforts pour remplacer les pertes, l'évacuation des blessés, le débarquement du matériel sanitaire et la surveillance des prisonniers de guerre faisaient en outre l'objet de prescriptions spéciales. Longtemps avant le jour J, - des mois, en fait, - il avait fallu s'occuper aussi des services de réparation et de récupération des véhicules et du matériel, de la trésorerie et de la poste aux armées, de mille et un autres détails administratifs d'importance comparable. Le tout avait exigé les ordonnances les plus minutieuses[46].

Envisageant l'avenir, au delà des premiers temps de l'assaut, les bureaux compétents estimaient que la meilleure partie du ravitaillement viendrait direc-

* Contre-amiral H. Hickling, "The Prefabricated Harbour" *(Journal of the Royal United Service Institution,* août 1945), article documentaire illustré. Signalons en passant que le premier plan logistique conjoint prévoyait l'aménagement d'un seul *Mulberry.* Ce projet primitif devait être modifié de manière à prévoir la construction d'un autre *Mulberry* dont il devait par conséquent y en avoir deux, un en zone britannique, à Arroinanches, l'autre en zone américaine, à Saint-Laurent.


CROQUIS 4
PREMIÈRE ARMÉE AM
DEUXIÈME ARMÉE BRIT
7E CORPS D'ARMÉE AM
5E CORPS D'ARMÉE AM
30E CORPS D'ARMÉE BRIT
1ER CORPS D'ARMÉE BRIT
82E DIV AM AÉROPORTÉE
101E DIV AM AÉROPORTÉE
6E DIV BRIT AÉROPORTÉE
Cherbourg
Varreville
Port-en-Bessin
Asnelles
Cabourg
Caen
Saint-Lô
Caumont
Vire
Drôme
Orne
Dives
Avranches
OBJECTIFS DU JOUR J
5 0 5 10
MILLES
COTENTIN
Bayeux
Villers-Bocage
Mt. Pinçon
Condé-sur-Noireau
St-Pierre d'Entremont
Falaise
Mont de Cérisi
Domfront
Le Havre
Rouen
Seine
PARIS
J+90
J+17
J+20
St-Malo
Brest
J+50
BRETAGNE
J+40
J+35
NORMANDIE
J+60
Rennes
J+25
Lorient
Vannes
Redon
Baie de Quiberon
St-Nazaire
Nantes
Loire
Orléans
PLAN AVANT LE JOUR J
50
MILLES
Lignes de progression successive, telles que les prévoyait le Q.G. du 21e groupe d'armées, février 1944

tement des États-Unis, par les ports de Bretagne, tandis que les troupes britanniques seraient ravitaillées par les ports de la Manche et Anvers. Le rendement de ces ports serait tout juste suffisant, compte tenu du rythme de renforcement des Alliés. Le général Eisenhower s'attendait à disposer au total de 86 divisions (dont dix venant de la Méditerranée) dans le Nord-Ouest de l'Europe avant l'hiver de 1944-1945[47]. Ces immenses armées seraient alimentées par une organisation très poussée de la zone des étapes et par de vastes bases. C'est ainsi que chaque division britannique ou canadienne débarquée (16,000 hommes, environ) serait soutenue par 24,000 hommes de plus (soit une "tranche divisionnaire" de 40,000 hommes) présents sur le théâtre des opérations. Le chiffre américain correspondant était légèrement plus élevé (45,000 environ), mais, à la lumière d'enquêtes ultérieures, il apparut qu'il était presque identique au chiffre anglais ou canadien[48]. En outre, 8,000 véhicules correspondraient à. chaque "tranche divisionnaire". Le ravitaillement d'une division tout entière (hommes et véhicules) atteindrait, estimait-on, 700 tonnes par jour environ. Que, pour une raison ou pour une autre - insuffisance des plans primitifs, intervention adverse, mauvais temps, — ce ravitaillement fût sérieusement interrompu et le succès même de l'invasion en serait compromis.

Le lancement de l'invasion — La décision

Nous nous sommes déjà arrêtés à quelques-unes des considérations d'ordre tactique dont dépendait le choix du moment précis où serait lancée l'opération "Neptune" (voir p. 10, 13). Ainsi que nous l'avons observé, un assaut en plein jour, exécuté peu après l'aube était, du point de vue naval, préférable à une attaque de nuit. On arriverait ainsi à surmonter plus aisément les difficultés de navigation inséparables du transport ordonné de milliers de bâtiments ou d'embarcations de tous genres, et du débarquement des troupes sur les points désignés d'avance. Il serait aussi possible, en opérant de jour, de donner plus de précision au bombardement naval ou aérien. Il est possible d'affirmer, en gros, que c'est précisément la nécessité dans laquelle on se trouvait d'appuyer le débarquement par des feux écrasants qui avait déterminé la décision à laquelle on en était arrivé de débarquer de jour. Néanmoins il fallait aussi tenir compte de la marée, en ce sens que le débarquement devait se faire au moment où celle-ci serait encore relativement basse, mais montante, de manière que les péniches de débarquement ne s'échouent pas et qu'on puisse mettre à terre, dès la première marée, un nombre suffisant de troupes dotées d'armes d'appui. En outre, le largage des troupes aéroportées exigeait un clair de lune relativement brillant. La partie du "Premier plan conjoint" où il était question de l'heure H était conçue dans les termes suivants:

> 58. L'heure H, soit le moment où la première vague de péniches de débarquement doit toucher terre, sera fixée à une heure et demie environ après le demi-jour nautique* et environ trois heures avant la marée haute, de façon à permettre au moins trente minutes de tir réglé avant l'heure H ainsi que le débarquement du plus grand nombre possible de véhicules à la première. marée. En cas de renvoi de l'opération après le jour J, on pourra reporter l'heure H, les jours suivants, à environ deux heures et demie après le demi-jour nautique.
> 59. Le choix de l'heure H étant fonction à la fois du demi-jour nautique et de la

* Voir ci-dessus, n. p. 78.

marée haute, celui du jour J dépend, par conséquent, du quartier de la lune. Jusqu'à nouvel ordre, le jour J retenu doit correspondre à la pleine lune plutôt qu'à la nouvelle, c'est-à-dire qu'il sera fixé à la première semaine de juin. Quant au jour exact et à l'heure H pour ce jour-là, et pour les autres jours possibles, en cas de renvoi, il en sera fait part ultérieurement.

C'est alors que l'ennemi introduisit une nouvelle complication. Nous avons déjà vu qu'au début de 1944, le maréchal Rommel avait fait pousser plus activement les travaux au fameux "Mur de l'Atlantique (voir ci-dessus, p. 56-58). Les nouveaux obstacles ingénieux semés par lui le long des côtes dans les secteurs menacés avaient obligé les bureaux à revenir sur leur décision première. En effet, il ne serait guère possible de s'occuper de ces obstacles qu'au moment où ils seraient découverts par la marée descendante. En outre, nos services de renseignements avaient découvert que, sur les plages du secteur américain, ces obstacles avaient plus de profondeur que sur celles du secteur britannique. En conséquence, ainsi que devait le faire observer plus tard l'amiral Ramsay, "on finit par se résoudre à choisir cinq heures H différentes, s'étendant sur une période d'une heure et vingt-cinq minutes"[49]. Dans le secteur canadien, où la présence de rochers à quelque distance des plages compliquait davantage la question, deux heures H furent choisies. 7 heures 35 du matin pour le secteur ouest, 7 heures 45 pour le secteur est.

Mais que serait le jour J? Lors d'une réunion tenue à SHAEF, le 8 mai, l'amiral Ramsay donnait, à cet égard, les conclusions définitives de la marine qui, en l'occurrence, allaient motiver la décision finale. Il ne pouvait être question du 4 juin. Les 5 et 6 juin, par contre, étaient des dates acceptables. Quant au 7, on pourrait peut-être s'y' arrêter, mais seulement en cas d'extrême nécessité"[50]. Le 17 mai† le Commandant suprême informait les chefs d'état-major américains et britanniques qu'il avait choisi le 5 juin[51].

Restait un terrible point d'interrogation: le temps.

Sans doute, si on se fondait sur les archives météorologiques, il y avait toutes les chances pour qu'il fit beau pendant la première semaine de juin. Cependant, dès les premiers jours, le temps se gâta et les services météorologiques alliés, dirigés par le capitaine de groupe J. Stagg, de la RAF* ne purent manquer de s'inquiéter de plus en plus à mesure qu'approchait le jour J. Enfin, à une réunion tenue le matin du 4 juin, au moment même où un véritable ouragan était sur le point d'éclater, ils informèrent le général Eisenhower que, dans ces conditions, il serait impossible de fournir un appui aérien le 5. Malgré tout, le général Montgomery se dit prêt à risquer l'entreprise. Les chefs de l'aviation, toutefois, s'y refusèrent. Quant à l'amiral Ramsay, s'il faut en croire Montgomery, il ne voulut point s'engager dans un sens ou dans l'autre. Sur quoi, le Commandant suprême décida de retarder l'opération d'une journée.

Or, à ce moment précis, l'ensemble de la Force "U", en partance des ports du Devonshire et une partie de la Force "O", en partance de Portland, avaient déjà appareillé. On leur lança des signaux pour leur faire faire demi-tour, mais un des convois (Force U2A) groupant 138 bâtiments ou embarcations variées ne les reçut pas. A neuf heures du matin il se trouvait à 25 milles au sud de l'île

† Le général Eisenhower et l'amiral Ramsay affirment tous deux, dans leurs rapports officiels, que la décision avait été prise le 17 mai. Toutefois, Pogue, auteur du volume officiel américain *The Supreme Command,* estime devoir conclure que la décision avait été prise le. 8, mais simplement communiquée le 17.

* Son titre officiel était *Chief Meteorological Officer,* SHAEF

de Wight, faisant toujours route vers la Normandie. Deux contre-torpilleurs et un avion furent dépêchés avec ordre de les rallier aussi vite que possible. Ils y parvinrent, "faute de quoi, écrit l'amiral Ramsay, cette Force risquait d'être repérée par les radars ennemis, ce qui n'aurait pas manqué d'augmenter la vigilance de celui-ci pendant les quelques jours qui suivirent[52]."

A 9 heures 30, le dimanche 4 juin, le vent et la pluie s'abattaient avec violence sur Southwick House, à Portsmouth, où le général Eisenhower avait une fois de plus convoqué ses principaux subordonnés pour étudier avec eux les prévisions météorologiques. Mais Stagg et ses collègues, malgré tout, avaient observé une nette évolution de la situation. Ils croyaient maintenant pouvoir affirmer un rétablissement provisoire du temps pour le 6 juin et, partant, l'apparition "de conditions convenables". Ils ajoutaient toutefois qu'il était "tout à fait impossible de prévoir le temps qu'il ferait le jeudi 8. "A ce stage, des considérations d'ordre naval rendaient impossible le déclenchement de l'opération le 7, lors même que le temps le permettrait. C'est ainsi, par exemple, que les forces de bombardement qui avaient appareillé le 3 de leurs bases dans le Nord seraient obligées de rentrer pour refaire leur plein de mazout. En outre, si les convois d'assaut américains recevaient l'ordre d'appareiller le mardi et puis étaient rappelés, il leur serait impossible d'être de nouveau parés le mercredi matin". En outre, ainsi que nous l'avons déjà vu, les marins avaient, dès le début, signalé que le 7 serait le dernier jour acceptable. Le choix du général Eisenhower se ramenait donc en somme à ceci: soit lancer l'opération le mardi 6, - où le temps, en mettant les choses au mieux, serait tout juste convenable, — ou la retarder de quinze jours (ce qui l'aurait fait correspondre, comme nous le savons à présent, au grand ouragan qui devait s'abattre alors sur les côtes normandes) en attendant que marée et lune soient de nouveau propices. Ce retard comportait d'effroyables complications logistiques et risquait fort, en outre, de compromettre le secret.

Le Commandant suprême consulta successivement tous ses collègues. Une fois de plus, le général Montgomery se dit prêt à partir. Il semble que Ramsay ait été de son avis. Par ailleurs, Leigh-Mallory et Tedder restaient pessimistes. C'est à Eisenhower donc que revenait l'énorme responsabilité de trancher la question. Il se décida pour le 6. Du coup, les ordres furent lancés en conséquence. Une autre conférence eut lieu vers quatre heures du matin le 5 juin, mais les services météorologiques n'ayant pas, dans l'intervalle, prévu une aggravation du mauvais temps, on en . resta à la première décision. Il n'y eut point contrordre*. Le sort en était jeté, "Overlord" aurait lieu le 6.

* 11 existe, à cet égard, de singulières divergences entre les diverses versions de l'incident tel que l'ont rapporté les témoins de la scène et les historiens. Le récit ci-dessus se fonde essentiellement sur les histoires américaines officielles, *The Supreme Command* de Pogue et *Cross-Channel Attack* qui sont elles-mêmes fondées sur un examen critique très poussé des témoignages contemporains. Voir aussi le récit contenu dans l'ouvrage du regretté Chester Wilmot, *The Struggle for Europe, où* on retrouve de longs extraits du journal de Stagg54.

C H A P I T R E V

LES DÉBARQUEMENTS EN NORMANDIE

(voir cartes nos 1 et 2, et croquis n°3 5 et 6)

Vers la Normandie

LE moment suprême de l'histoire auquel vont aboutir tous ces mois d'efforts est maintenant arrivé. Le matin du lundi 5 juin, l'assemblage fantastique d'embarcations chargées de troupes et de matériel commence à quitter les ports de la côte sud de l'Angleterre pour se diriger vers la France.

Les premiers groupes britanniques partaient de la région de Portsmouth vers neuf heures du matin, et ce fut ensuite une procession constante de navires à travers les chenaux, à l'est et à l'ouest de l'île de Wight. Au même moment, les forces d'assaut américaines quittaient les ports situés plus à l'ouest. Dans l'après-midi, les groupes de tête des forces "G", "J" et "O' arrivaient à la zone de ralliement connue sous le nom de zone "Z" ("Piccadilly Circus"), au sud-est de l'île de Wight, et s'acheminaient vers les couloirs prédéterminés qu'on leur avait aménagés à travers les champs de mines allemands qui barraient à nos troupes l'accès des plages de la Normandie[1].

Les balayeurs de mines qui devaient ouvrir des brèches dans cette barrière étaient partis plus tôt accomplir leur mission délicate et dangereuse. La 31e flottille canadienne de dragueurs de mines était affectée à ce travail, tandis que d'autres dragueurs de mines canadiens faisaient partie de flottilles britanniques; il y en avait seize en tout. Le lundi soir, bien avant le crépuscule, les dragueurs de mines étaient en vue de la côte de France; on rapporte qu'avant la tombée de la nuit les équipages d'une des flottilles britanniques pouvaient distinguer les maisons sur le rivage. On savait très bien que les opérations de dragage pourraient compromettre la sécurité de l'opération, mais, ce risque, il fallait l'accepter. Que les Allemands aient aperçu ou non les dragueurs de mines, il reste que ces navires n'ont subi ni le feu des batteries côtières ni aucune attaque aérienne. Les flottilles exécutèrent leur tâche, coupant un nombre considérable de mines et démarquant les dix couloirs ainsi dragués au moyen de bouées lumineuses. Certains dragueurs canadiens se trouvaient à moins d'un mille et demi de la côte française avant le lever du jour le 6 juin[2].

Depuis environ minuit, le soir du 4 au 5 juin, deux minuscules sous-marins anglais occupaient des positions désignées, tout près de la côte ennemie. Ils devaient projeter des feux de couleur pour guider les forces d'assaut vers le rivage et surtout pour marquer les endroits où les forces "J" et "S" devaient mettre leurs chars D.D. à la mer. Or avant reçu le signal annonçant l'ajournement de l'invasion, ils avaient passé le lundi au fond de la mer. Le matin du

jour J ces deux petits sous-marins, premiers vaisseaux alliés à atteindre la zone d'assaut, exécutèrent leur mission, mais la mer était trop grosse pour leur permettre de mettre à l'eau les canots en caoutchouc qui devaient marquer certains points distincts, y compris les points de lancement des chars D.D. destinés aux plages de la 8e brigade d'infanterie canadiennes[3].

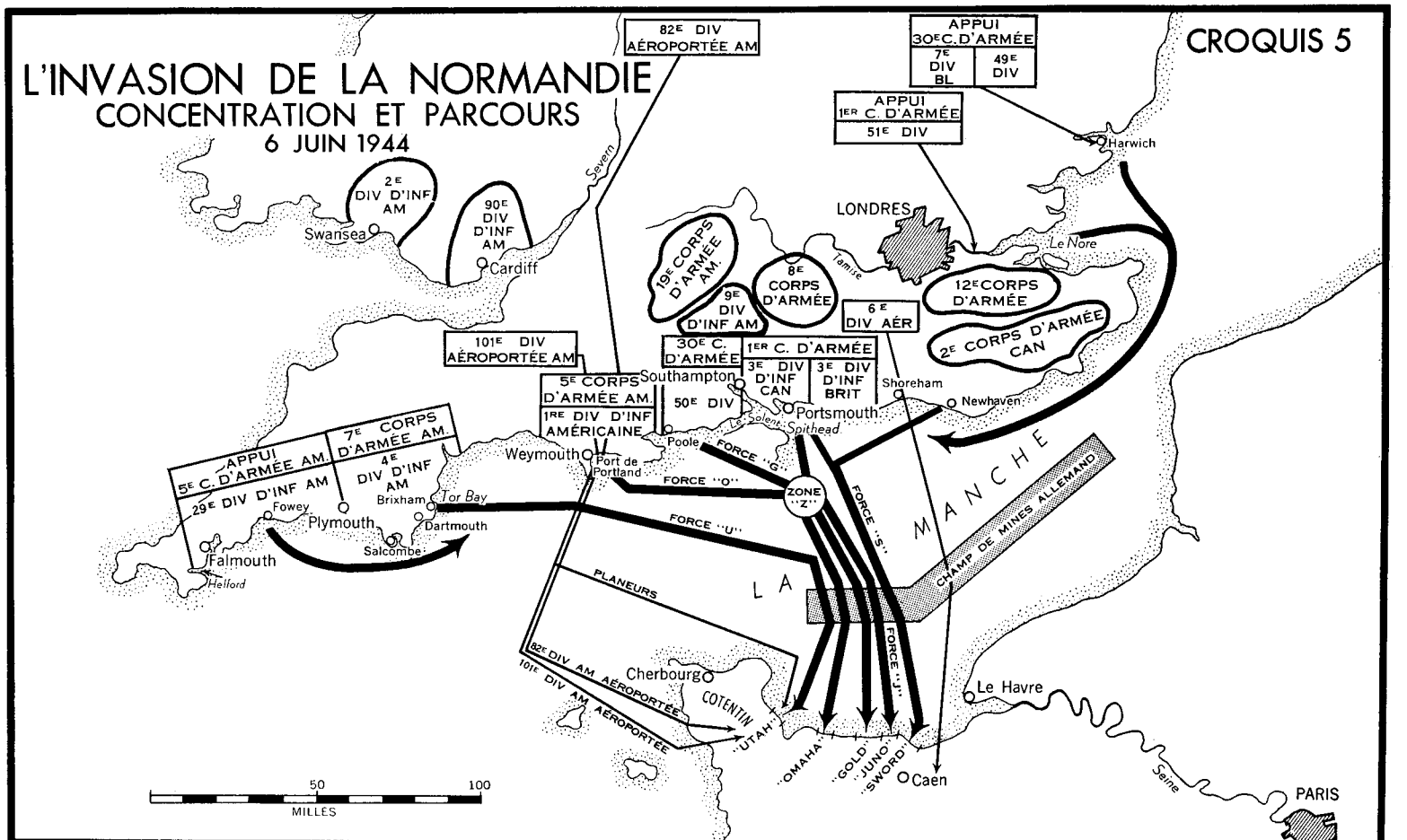
Le commandant de la Force "J", le commodore Oliver, avait arboré son guidon sur le navire de commandement *Hilary;* ce navire avait rempli les mêmes fonctions auprès de la Ire division canadienne lors de l'assaut contre la Sicile. Il avait à son bord les généraux Crocker et Keller, et les groupes de commandement du let corps d'armée britannique et de la 3" division d'infanterie canadienne. *Le Hilary* franchissait le chenal de Spithead, entre le fort de "No Man's Land" et le fort de "Horse Sand", à 7h.25 du soir le 5 juin.

Le vent n'était pas propice à la traversée vers la France. La Manche était agitée; des vagues. de cinq à six pieds en haute mer rendaient "très difficile la navigation des péniches de débarquement chargées de troupes et de matériel". Jusque-là, l'amélioration prévue par les météorologistes ne s'était pas pleinement réalisée. Navires et péniches de débarquement étaient violemment ballottés et de nombreux soldats, et même des marins, étaient dans un bien piètre état. Mais, sauf exceptions d'importance relativement faible, le voyage nocturne se passa comme on l'avait prévu. Certains groupes d'embarcations empruntèrent les mauvais chenaux à travers le champ de mine, par exemple le Groupe 312, qui transportait les véhicules blindés du Génie pour la 7e brigade d'infanterie canadienne. D'une façon générale, selon Oliver, "les groupes de péniches de débarquement eurent de la difficulté, par suite du gros temps, à avancer même aux faibles vitesses prévues". Cela devait influer sur l'assaut. Mais un fait, un seul, éclipsait tous les autres. On eut alors peine à le croire, mais il demeure que "au cours de sa traversée, la force "J" n'a subi aucune attaque de la part des forces ennemies, aériennes ou autres"[4].

Début de l'opération "Neptune"

La participation des forces aériennes à la grande invasion avait commencé, nous l'avons vu, bien des mois avant le jour J. Mais, quant à l'assaut même, on peut dire que l'opération "Neptune", - comme l'opération "Overlord" d'ailleurs, - a débuté à 11h.31 du soir le 5 juin, lorsque le Service de bombardement de la RAF a lancé son attaque contre les dix batteries côtières désignées. Environ rois quarts d'heure plus tard, l'avant-garde alliée entrait en lice lorsque les premiers parachutistes des divisions aéroportées britanniques et américaines mirent pied sur le sol de Normandie.

Sur le flanc américain, ce sont les hommes du groupe éclaireur de la 101e division aéroportée qui seraient descendus les premiers en France, soit à minuit et quart[5]. Il semble probable, toutefois, que les six pelotons du 2e bataillon de Oxfordshire and Buckinghamshire Light Infantry qui constituaient la première vague de la 6e division aéroportée, sur le flanc britannique, furent les premiers yoldats alliés à combattre en Normandie. Avec un groupe de soldats du Génie royal, ces pelotons transportés par planeurs constituaient un détachement chargé d'accomplir un coup de main et dont la mission principale consistait à capturer intacts deux ponts, l'un sur le canal de Caen à la mer et l'autre sur l'Orne, près


CROQUIS 5
L'INVASION DE LA NORMANDIE
CONCENTRATION ET PARCOURS
6 JUIN 1944
82E DIV AÉROPORTÉE AM
APPUI 30E C. D'ARMÉE
7E DIV BL
49E DIV
APPUI 1ER C. D'ARMÉE
51E DIV
Harwich
2E DIV D'INF AM
90E DIV D'INF AM
Severn
Swansea
Cardiff
LONDRES
Le Nore
Tamise
19E CORPS D'ARMÉE AM.
9E DIV D'INF AM
8E CORPS D'ARMÉE
6E DIV AÉR
12E CORPS D'ARMÉE
2E CORPS D'ARMÉE CAN
101E DIV AÉROPORTÉE AM
30E C. D'ARMÉE
1ER C. D'ARMÉE
3E DIV D'INF CAN
3E DIV D'INF BRIT
5E CORPS D'ARMÉE AM.
1RE DIV D'INF AMÉRICAINE
50E DIV
Southampton
Shoreham
Newhaven
Portsmouth
Le Solent
Spithead
APPUI 5E C. D'ARMÉE AM.
29E DIV D'INF AM
7E CORPS D'ARMÉE AM.
4E DIV D'INF AM
Weymouth
Port de Portland
Poole
FORCE "G"
FORCE "O"
FORCE "U"
FORCE "S"
ZONE "Z"
Fowey
Plymouth
Brixham
Tor Bay
Dartmouth
Salcombe
Falmouth
Helford
MANCHE
CHAMP DE MINES ALLEMAND
PLANEURS
82E DIV AM AÉROPORTÉE
101E DIV AM AÉROPORTÉE
Cherbourg
COTENTIN
"UTAH"
"OMAHA"
"GOLD"
"JUNO"
"SWORD"
FORCE "J"
Caen
Le Havre
Seine
PARIS
50
100
MILLES

de Benouville. Les planeurs devaient atterrir à minuit et vingt minutes. Ils arrivèrent à temps. Sauf une seule exception*, ils descendirent très près des ponts. Les hommes de l'Oxford and Bucks, dignes successeurs du fameux 52e de l'armée de Wellington, se portèrent immédiatement à l'attaque et maîtrisèrent les défenseurs allemands. Les ponts ainsi capturés allaient se révéler précieux à une étape ultérieure de la campagnes[6].

Les premiers soldats canadiens descendirent sur le sol de la France en même temps que le détachement chargé d'accomplir un coup de main. Ils appartenaient à la compagnie "C" du l' bataillon de parachutistes canadien, commandé par le lieut.-colonel G. F. P. Bradbrooke, et ils sautèrent en parachute avec l'avant-garde de la 3" brigade de parachutistes. Ces troupes devaient occuper et défendre, près de Varaville, la zone de chute assignée aux principaux éléments de la brigade[7]. Nous verrons plus loin que, d'une façon générale, la compagnie et le bataillon canadiens, et toute la division d'ailleurs, ont exécuté leurs missions, mais non pas rigoureusement d'après le plan établi (voir ci-dessous, p. 124-126).

Ainsi, moins d'une demi-heure après le début de la journée du 6 juin, on avait lancé la grande opération et accompli des progrès importants. Et, chose inespérée, les Allemands avaient été pris à l'improviste.

Bonibardeinent aérien et naval

L'attaque lancée contre les principales batteries côtières par le Service de bombardement de la RAF une demi-heure avant minuit, dans la nuit du 5 au 6 juin, fut, quant au poids global des bombes, la plus violente jamais livrée par ce service. Elle s'est poursuivie jusqu'à 5h.15 du matin et durant cette période on a lancé 5,268 tonnes de bombes et le service a effectué 1,136 sorties. De l'ouest à l'est, les objectifs, étaient les batteries de La Pernelle, Crisbecq, SaintMartin de Varreville, Maisy, Saint-Pierre du Mont, Longues, Mont-Fleury, Ouistreham, Merville/Franceville et Houlgates[8].

Le groupe de bombardement n° 6 (CARC) a joué un rôle important en cette occasion, envoyant à l'attaque 230 avions et lançant 859 tonnes de bombes. Ses objectifs étaient Merville, Franceville et Houlgate, attaqués exclusivement par le groupe du CARC, et Longues, où environ le tiers des éléments d'attaque étaient canadiens. En outre, -seize avions-éclaireurs canadiens ont fait des envolées. Un seul avion canadien a été perdu. Les attaques ont donné des résultats inégaux. A Merville, les jalons de repérage disparurent bientôt dans les nuages bas et épais, et la batterie ne fut pas vraiment atteinte[9]. A Longues aussi, le bombardement a été jugé inefficace; et pourtant un bulletin naval fondé sur un examen de l'emplacement après sa capture déclare que le bombardement a été "remarquablement précis"[10]. A Houlgate, l'attaque a été jugée précise et bien concentrée. Ces deux batteries semblent avoir tiré, le jour J, mais sans beaucoup de succès[11]

A l'aube, ainsi que nous l'avons déjà signalé, la 8e Force aérienne des É.-U. a continué à son tour le bombardement. Dans les trente minutes qui ont précédé immédiatement l'heure H, 1,083 bombardiers lourds (sur 1,361 assignés

* Un des planeurs destinés au pont de l'Orne atterrit sept milles plus loin, près d'un pont sur la Dives. Ce peloton rallia son unité le 8 juin.

à cette tâche) ont attaqué les défenses côtières, y déposant 2,944 tonnes de bombes. Mais le temps était mauvais, comme en bien d'autres secteurs de l'opération, et l'on dut bombarder à travers les nuages, au moyen des instruments. Mais il fallait éviter à tout prix d'atteindre les péniches de débarquement qui approchaient des plages. Aussi, "pour plus de sûreté et avec l'approbation d'Eisenhower, les bombardiers-éclaireurs reçurent l'ordre de retenir leurs bombes pendant plusieurs secondes, - jusqu'à trente parfois - après avoir aperçu le point de lancement dans leur cercle de vision. Toutes les instructions données aux équipages soulignaient le danger de lancer les bombes trop tôt". Par suite de cette mesure de précaution tout à fait louable, les principales concentrations américaines tombèrent "de quelques centaines de yards à près de trois milles à l'intérieur" et "la ligne côtière depuis la plage Omaha en direction est ne fut pas atteinte"[12]. Les défenses de la plage Omaha et des plages anglaises et canadiennes restaient presque intactes. C'était malheureux, mais il l'eut été encore plus de lancer des bombes sur nos propres péniches.

Les attaques violentes lancées contre divers objectifs prédéterminés par les bombardiers-chasseurs ainsi que les bombardiers légers et moyens des Forces aériennes expéditionnaires alliées, débutèrent à peu près en même temps que les opérations des bombardiers lourds de l'Aviation américaine et contribuèrent sans doute dans une très large mesure à désorganiser et à démoraliser les défenseurs. Il y a lieu de se demander, toutefois, si elles firent vraiment beaucoup de dégâts sur les plages, sauf peut-être dans le cas des attaques par les bombardiers moyens contre la zone "Utah"; ces attaques par la méthode visuelle furent beaucoup plus précises. que celles des bombardiers lourds. Mais il semble qu'il soit impossible d'estimer avec précision quelle fut alors l'efficacité de ces attaques[13].

Le programme naval de tir de contre-batterie commençait, ainsi que nous l'avons souligné dans l'exposé du plan, à peu près en même temps que l'attaque des bombardiers lourds américains. Le feu fut d'une violence extrême. Les principaux navires de bombardement de la force de l'ouest (c'est-à-dire ceux du secteur américain) comprenaient trois cuirassés, un monitor et dix croiseurs (dont deux maintenus en réserve). La force de l'est comprenait trois cuirassés (dont un maintenu en réserve), un monitor et douze croiseurs (dont un maintenu en réserve). En outre un cuirassé (le *Nelson)* demeurait à l'arrière comme unité complémentaire de l'un ou l'autre détachement.

Dans le secteur britannique, les gros navires de bombardement affectés au tir de contre-batterie étaient organisés en trois forces de bombardement. La plus importante était la force "D", composée des cuirassés *Warspite* et *Ramillies,* du monitor *Roberts* et de cinq croiseurs. Elle avait pour mission de s'attaquer aux batteries formidables du flanc est de la zone d'assaut, au sud de la Seine. (Parmi toutes les batteries qui pouvaient faire porter leur feu sur la zone d'assaut, celles du Havre étaient les plus formidables. Elles comprenaient des canons allant jusqu'à 15 pouces. Mais on espérait pouvoir les neutraliser par bombardement avant le jour J. De fait, il semble bien qu'elles n'aient pas fait obstacle à l'attaque et que nos forces navales n'aient pas dirigé leur feu sur elles.) La force de bombardement "K" était attachée à la force d'assaut "G"; elle se composait de quatre croiseurs britanniques et d'une canonnière-aviso hollandaise. La plus faible des trois forces de bombardement britanniques, la force "E", était attachée à la force d'assaut "J". Elle comprenait les croiseurs

Belfast et *Diadem,* et on l'estimait (à bon droit, ainsi que les événements l'ont révélé par la suite) capable de réduire au silence les faibles batteries du secteur divisionnaire canadiens[14]. Les seules batteries que devait effectivement bombarder la force "E" avant l'heure H étaient celles de Ver-sur-Mer et de Benysur-Mer (voir ci-dessus, p. 70), et elles furent en effet bombardées par le *Belfast* et le *Diadem* à compter de 5h.30 et 5h.52 du matin*. Le contre-torpilleur *Kempenfelt* tira sur une batterie située à l'intérieur à mi-chemin entre Courseulles et Bernières, à 6h.19 du matin[15].

Le tir naval exécuté avec l'aide d'avions de réglage de tir a été plus efficace que les attaques des bombardiers lourds, auxquelles les conditions atmosphériques adverses ont beaucoup nui. A tout prendre, l'opposition des batteries côtières allemandes a été étonnamment faible. De fait, très peu de ces positions étaient complètement aménagées du point de vue de la protection et des dispositions relatives à la conduite du tir et aux communications[16]. La batterie postée à Longues nous a causé certaines difficultés mais elle a été bientôt réduite au silence par *l'Ajax,* dont les canons ont effectivement logé des obus de six pouces dans les embrasures de deux des quatre casemates. Nos canons ont aussi réduit au silence la batterie de Mont-Fleury. Quant aux batteries de Benerville et de Houlgate, elles semblent avoir fourni un certain feu inefficace et ont été prises à partie par des navires de guerre à plusieurs reprises le jour J et par la suite; ces batteries se trouvaient en dehors de la zone d'assaut et leur capture par l'armée n'était pas imminentes[17]. Il est assez extraordinaire de constater que le jour J les batteries côtières allemandes n'ont pas atteint une seule de nos embarcations de transport. Voici comment l'amiral Ramsay résume la situation dans son rapport[18]:

> Le feu de l'artillerie côtière ennemie n'a été efficace à aucun moment et a d'abord été dirigé contre les navires de bombardement. Avant le bombardement de Cherbourg (le 25 juin), aucun navire de bombardement n'a été atteint même une seule fois par l'artillerie côtière. Cet état de choses est attribuable, croit-on, à l'effet conjoint du bombardement de certaines batteries au cours des trois mois qui ont précédé le jour J; au bombardement aérien intense des plus importantes batteries côtières la veille du jour J; aux effets du bombardement naval lui-même, ainsi qu'aux mesures qui avaient été prises pour empêcher l'ennemi de régler et de repérer son tir, au moyen de fumée et de mesures anti-radar. . . .

A la vérité il semble assez extraordinaire que, de façon générale, les Allemands n'aient même pas cherché à porter de coup efficace contre le vaste objectif que constituait, le jour J, notre flotte de transport. Il n'y a eu ce jour-là qu'une seule petite sortie navale. "Le temps et les marées défavorables" ajoutés à l'absence "de tout indice de débarquement ennemi" ont retenu les forces navales allemandes au port en cette nuit fatidique du lundi. Mais à 3h.09 du matin le Groupe naval (Ouest) apprenait du service de radar que dix gros vaisseaux s'étaient arrêtés à environ sept milles au large de Port-en-Bessin (il s'agissait sans doute des navires de débarquement de la force "O" qui mettaient alors leurs péniches à la mer). Ayant reçu ces rapports et appris que des troupes

* Les volumineux bulletins navals ne semblent contenir aucune liste des batteries qui furent effectivement bombardées avant l'heure H; cependant, les observations formulées au sujet des diverses batteries indiquent que le programme mis à exécution ressemblait fort à celui du Plan de feu conjoint portant la date du 8 avril, lequel prévoyait le bombardement de vingt batteries depuis La Pernelle à l'extrême droite, bien avant dans la péninsule de Cherbourg, jusqu'à Benerville à l'extrême gauche, à une faible distance seulement à l'ouest de Trouville.

aéroportées avaient atterri sur le continent, l'amiral Krancke donna l'ordre à ses flottilles de prendre la mer. Trois navires de la 5e flottille de torpilleurs quittèrent Le Havre pour faire une reconnaissance de la région de Port-enBessin-Grandcamp (on modifia l'ordre par la suite pour diriger les navires vers l'estuaire de l'Orne), pendant que la 15e flottille de patrouille (six navires patrouilleurs) quittait Le Havre pour patrouiller au large du port. Vers 5h.15, d'après les comptes rendus britanniques, ou un peu plus tard selon les Allemands, ces deux unités rencontraient la force de bombardement "D". Les silhouettes des petits navires allemands se détachaient plus ou moins distinctement sur la côte et étaient obscurcis par un écran de fumée que, selon le plan établi, des avions avaient déposé pour protéger les navires de débarquement de la 3e division britannique contre les batteries côtières. Les gros navires anglais ouvrirent le feu et prétendirent avoir coulé un torpilleur et un chalutier. Toutefois, les comptes rendus allemands établissent que seul fut coulé le navire de patrouille VP 1509. Les Allemands lancèrent quinze torpilles mais la fumée les empêcha d'observer le résultat de leur intervention. Or une de leurs torpilles avait atteint et coulé le contre-torpilleur norvégien *Svenner*[19]. Ce navire et le contre-torpilleur américain *Corry,* qui avait heurté une miné (et avait peut être aussi été atteint par le feu de l'artillerie ennemie) dans la zone "Utah"[20], furent les seuls gros navires de guerre alliés coulés ce jour-là.

Les forces navales allemandes de la région de la Manche étaient très faibles et ne pouvaient fournir un bien grand effort. Mais il y a plus étonnant: aucun avion allemand n'apparut sur la scène dans les premières heures de l'assaut. Le maréchal en chef de l'Air Leigh-Mallory rapporte que la première manifestation de l'aviation ennemie, le jour J, fut une reconnaissance de la région de la Manche. Les puissants éléments de chasse (protection constante par neuf escadrilles) qui évoluaient au-dessus de la zone d'assaut à partir de l'aube ne rencontrèrent aucune opposition avant bien des heures. Ce n'est que vers 3h. de l'après-midi qu'apparurent les premiers chasseurs et bombardiers-chasseurs allemands: "C'était neuf heures après le début de l'assaut et quinze heures après l'arrivée, au-dessus du territoire ennemi, de grandes formations de troupes aéroportées et d'escadrilles de bombardiers". La *Luftwaffe* est vraiment intervenue pour la première fois dans la nuit qui a suivi le jour J et son intervention a été faible. Il y avait cette nuit-là environ 85 avions ennemis au-dessus des plages et des voies maritimes[21].

Si la marine et l'aviation allemandes n'ont guère cherché à arrêter l'avance de nos navires et de nos avions vers la Normandie, en revanche l'armée allemande n'a pas manqué d'offrir la résistance prévue. A mesure que nos troupes approchaient des plages, elles découvraient un ennemi vigilant et en éveil.

"Saturation" des défenses de plage

Le 6 juin, à l'aube, le temps au large des plages d'assaut était maussade. Dans son rapport, l'amiral Ramsay le résume ainsi qu'il suite[22]:

> Vent. — Ouest-nord-ouest — vélocité 4*.
> Mer. — Maniable — vagues de 3 à 4 pieds.
> Ciel. — De clair à nuageux, les nuages s'amoncelant.

* Un appendice au rapport traitait particulièrement des assauts et on y trouve ceci: "Vent ouest — Vélocité 15 noeuds".

Parmi toutes les forces d'assaut, seule la force "U", sur les plages est du Cotentin, se trouvait dans des eaux relativement protégées. "Sur tout le reste de la côte les conditions n'étaient guère favorables"[23]. Aux premières lueurs du jour, le commandant de la force "J" estimait la vélocité du vent à 5 et fit remarquer que "les conditions atmosphériques n'étaient guère conformes aux prévisions"[24]. Il était possible d'effectuer des débarquements mais la situation demeurait très mauvaise pour les petites embarcations.

L'infanterie d'assaut avait traversé la Manche dans des bateaux de débarquement d'infanterie (L.S.I.) qui transportaient des péniches de débarquement d'assaut (L.C.A.) suspendues aux bossoirs. Rendus à la "position de mise à la mer" prévue, à portée de la côte française, ces navires mirent les péniches d'assaut à la mer et celles-ci transportèrent les fantassins jusqu'aux plages. Les positions des Américains mettaient ceux-ci hors de portée des batteries côtières, à dix ou onze milles des plages, tandis que les positions du groupement stratégique est ne se trouvaient qu'à sept ou huit milles au large de la côte. Les embarcations d'assaut américaines avaient donc un plus long trajet à parcourir pour atteindre la plage (trajet qui, dans les circonstances, allait fatalement être désagréable); et comme, en outre, les Américains devaient se lancer à l'assaut une heure avant les Anglais, les forces "O" et "U" atteignirent leur position de mise à la mer environ trois heures avant les forces d'assaut britanniques. Les navires-amiraux des commandants navals des forces "U" et "O" s'ancrèrent respectivement à 2h.29 et 2h.51 du matin. Le *Hilary* ne jeta l'ancre qu'à 5h.58 du matin[25].

Trois des navires de débarquement d'infanterie transportant les brigades d'assaut de la 3e division canadienne vers la France *(l'Invicta,* le *Duke o f Wellington* et le *Queen Emma)* avaient aidé à transporter la 2e division canadienne lors du raid sur Dieppe en 1942[26]. Ils participaient maintenant à une mission dont le résultat allait être plus heureux.

L'agitation de la mer avait, nous l'avons vu, désorganisé quelque peu les divers groupes d'embarcations de la force "J"; elle n'entrava pas, toutefois, le voyage des navires de débarquement d'infanterie et on ne permit pas qu'elle nuisît gravement au rassemblement des forces d'assaut à la position de mise à la mer. "Les groupes de navires de débarquement d'infanterie (L.S.I.) arrivèrent à temps, raconte le commodore Oliver, et malgré l'état agité de la mer ils réussirent à se bien déployer et à s'ancrer à leurs postes. La mise à la mer et le rassemblement des péniches de débarquement d'assaut (L.C.A.) se sont faits sans perte de temps et les occupants sont passés à l'assaut en bons marins, avec détermination". Le commodore ajoute, il est vrai: "L'approche finale des forces d'assaut vers les plages ne s'est pas faite du tout d'une façon aussi réglée et ordonnée, quant aux groupes et aux horaires, que durant les exercices"[27]. Le temps avait été mauvais, mais pas tout à fait assez pour compromettre le succès de l'opération.

L'attaque des bombardiers lourds s'étant révélée très inefficace, le programme de feu de saturation des plages (voir ci-dessus, p. 78) devenait extrêmement important pour le succès de l'assaut. Heureusement, cette phase du plan de tir a pu être très bien exécutée, dans l'ensemble. Naturellement, on ne pouvait s'attendre que les armes relativement légères utilisées à cette fin pussent détruire les ouvrages défensifs en béton. On espérait, cependant, qu'elles auraient un

effet "neutralisant"; que, en détruisant ou endommageant les ouvrages légers elles démoraliseraient les défenseurs et les obligeraient à se dissimuler.

Les contre-torpilleurs jouaient un rôle important dans cette phase du plan de feu. Le général Keller a affirmé par la suite que leur tir avait été "précis et soutenu"[28]. Deux contre-torpilleurs de la flotte canadienne, *l'Algonquin* et le *Sioux,* ont participé à l'action dans la zone canadienne; en tout, onze contretorpilleurs ont bombardé les défenses de plage sur le front canadien[29]. A leur feu s'ajoutait celui des canons de 4.7 pouces montés sur les grandes péniches de débarquement de canons (voir ci-dessus, p. 7), deux de ces pièces ayant été assignées à chaque zone de bataillon d'assaut. Ils ont tiré, depuis les flancs, sur les emplacements fortifiés ennemis jusqu'à ce que les embarcations d'assaut aient effectivement atteint la plage. Le commandant naval allié a souligné l'importance particulière des grandes péniches de débarquement de canons, lesquelles pouvaient se rendre plus près du rivage que les contre-torpilleurs et étaient par le fait même extrêmement précieuses contre les ouvrages défensifs en béton. Plus légères et à plus faible tirant, les grandes péniches de débarquement d'appui pouvaient se rendre encore plus près du rivage et utiliser très avantageusement leurs canons à obus de 6 livres[30].

Les péniches de débarquement de chars (fusées) semblent avoir été, dans l'ensemble, très efficaces; le commodore Oliver rapporte qu'elles ont tiré leurs salves "avec précision et un peu trop tôt". (Le plan prévoyait un tir en deux "vagues", à H moins 8 minutes et à H moins cinq minutes.) Sur le front canadien, elles avaient pour objectifs les quatre principaux points fortifiés, et chacun fut bombardé par quatre péniches lance-fusées et un régiment d'artillerie autopropulsée[31]. Les Hedgerow, (voir ci-dessus, p. 8) furent moins satisfaisants. On dut remorquer les petites péniches de débarquement d'assaut sur lesquelles ils étaient montés. Sur les neuf péniches assignées à la plage de la 7e brigade, à droite, une seule arriva à temps. Le commodore Oliver rapporte que "les autres avaient sombré ou avaient dû être abandonnées avant l'arrivée aux couloirs dragués, car on les remorquait apparemment à une vitesse excessive dans cette mer agitée". Par contre, sur le front de la 8e brigade, les neuf péniches atteignirent leurs positions de tir à temps, "ce qui n'était pas une mince réalisation"[32]. Le capitaine de vaisseau G. Otway-Ruthven, commandant du groupe d'assaut J.2, a affirmé qu'elles avaient "réussi à lancer leurs bombes très efficacement", quatre sur la plage *Nan White* (Bernières) et cinq sur la plage *Nan Red* (Saint-Aubin)[33].

Quant à l'apport de l'armée de terre au feu de saturation, nous l'avons déjà souligné; il a été fourni par quatre régiments d'artillerie autopropulsée. Sur le front de la 7e brigade, front qui chevauchait l'embouchure de la Seulles, le 12e régiment d'artillerie de campagne bombarda l'emplacement fortifié situé immédiatement à l'ouest du cours d'eau, pendant que le 13e prenait à partie un emplacement identique situé immédiatement à l'est. Sur le front de la 8e brigade, plus à l'est, le 14e régiment d'artillerie de campagne tira sur l'emplacement fortifié de Bernières et le 19e, sur l'emplacement fortifié de Saint-Aubin. Les quatre régiments étaient répartis en deux groupes, soit le "12e groupe canadien de régiments d'artillerie de campagne", sous le commandement du lieut.-colonel R. H. Webb du 12e régiment, et le "14e groupe canadien de régiments d'artillerie de campagne", sous le commandement du lieut.-colonel H. S.

Griffin du 14e régiment de campagne. Chaque régiment était armé de 24 canons de 105 millimètres montés sur six péniches de débarquement de chars[34].

Les régiments d'artillerie de campagne ont bien accompli leur tâche. D'après le capitaine de vaisseau Otway-Ruthven, sur la plage de la 8e brigade, le 19e a ouvert le feu à 7h.39 et le 14e à 7h.44. Sur le front de la 7e brigade, le 13e a commencé à régler son tir à 6h.55 et toutes les pièces ont ouvert le feu "peu après". Le capitaine de vaisseau A. F. Pugsley, commandant du groupe G.J.1 qui transportait la 7e brigade, écrivait par la suite, au sujet des régiments assignés à son front: "On a rapporté que leur feu était bon et qu'il atteignait les objectifs prévus". De l'avis du général Keller, les canons autopropulsés ont, de façon générale, "tiré mieux que jamais"[35].

Pendant que les embarcations d'assaut se dirigeaient vers les plages, les régiments d'artillerie tiraient constamment par-dessus la tête des fantassins. Les péniches transportant les canons approchaient des plages à une vitesse constante d'environ six noeuds. On assurait le pointage en direction en orientant tout simplement l'embarcation vers la zone-objectif; les artilleurs corrigeaient le pointage en hauteur en abaissant le canon à mesure que la distance diminuait. Le tir de chaque régiment était dirigé par un officier ancien. Un autre officier ancien installé à bord d'une embarcation d'appui remplissait les fonctions d'officier observateur d'artillerie, repérant les coups et indiquant les corrections nécessaires par radiotéléphone à l'officier directeur du tir. Il était prévu que chacun des 96 canons Priest de la 3e division tirerait environ 120 coups au cours de l'avance vers les plages. Ce fut une pluie constante d'obus pendant 35 minutes. On avait estimé qu'à la fin de ce bombardement, au moment où l'infanterie serait prête à atterrir, les embarcations transportant les canons ne se trouveraient plus qu'à quelque 2,000 yards du rivage. Elles se tinrent donc à l'écart, attendant leur tour de s'approcher de la plage[36].

Nous verrons que les unités d'assaut se sont plaintes de ce que le tir de préparation fût inefficace; or il est indubitable que les dégâts effectivement causés aux ouvrages de défense en béton furent légers. La Marine royale, chez qui l'autocritique est très poussée, faisait remarquer dans une analyse de "l'expérience acquise lors des bombardements en Normandie", préparée en 1945: "Un nombre considérable d'emplacements d'artillerie moyenne et légère, de casemates blindées, de réduits du type Robruk, etc., furent directement atteints, mais même une estimation généreuse ne permet pas de fixer à plus de 14 p. 100, d'un total de 106, le nombre de ces ouvrages défensifs mis hors de combat par le feu de l'artillerie navale, particulièrement des contre-torpilleurs, *des* péniches de débarquement de canons et des grandes péniches de débarquement d'appui"[37].

L'effet du programme de feu de saturation des plages a été évalué dans le rapport[38] d'un groupe d'observateurs spéciaux du Q.G. des opérations combinées qui a examiné les défenses de la plage de débarquement peu après l'assaut. Il renfermait le passage suivant:

> Sauf dans quelques cas isolés où les armes furent mises hors de combat par des coups directs dans les embrasures (il n'est pas possible d'établir le moment précis où ces coups furent portés), les défenses de la plage de débarquement ne furent pas atteintes par la préparation d'artillerie. Toutes les plages sauf la plage "S" ont soumis des rapports indiquant que, de façon générale, les défenses étaient encore à l'oeuvre lorsque le feu cessa et que les troupes commencèrent à débarquer sur les plages. Toute neutra-

lisation pendant la poussée vers les plages a pu résulter soit de l'effet du bombardement sur le moral des troupes ennemies soit de ce que, tant que les premières vagues ne furent pas près du rivage, les défenses ne pouvaient diriger leur feu sur nos troupes ou n'avaient pas une portée suffisante pour les atteindre. Tout indique que les défenses n'ont PAS été détruites. La plupart des défenses semblent avoir été éventuellement maîtrisées par infiltration, de l'arrière, de l'infanterie aidée de véhicules blindés du Génie (AVRE) et de chars. La plupart des canons détruits furent mis hors de combat par les coups directs d'engins blindés. En outre, certaines pièces d'artillerie furent détruites par leurs servants au moyen de dispositifs de destruction spéciaux.

Ce compte rendu ajoute, cependant, que même si les ouvrages défensifs en béton n'ont été que peu avariés, le feu était fortement concentré sur tout le front longeant la mer. A propos de Saint-Aubin-sur-Mer, par exemple, il indique que "d'une façon générale, les immeubles situés le long de la mer ont été détruits dans une proportion de 90 p. 100." C'est-à-dire que les murs ayant été mis en brèche, les cloisons et les planchers se sont effondrés. La destruction a été telle que les immeubles ne pouvaient servir d'abris aux canardeurs pendant le bombardement, bien qu'ils eussent pu s'y réfugier par la suite. On a estimé que le reste de la ville avait été fortement avariée dans une proportion de 30 à 40 p. 100. Les dégâts semblent avoir été causés surtout par le tir d'obus et non par des incendies. Les rapports relatifs aux autres secteurs ressemblent fort à celui-là.

La section n° 2 de recherches sur le service en campagne, attachée au 21e groupe d'armées, a fait une étude détaillée du travail accompli par l'artillerie autopropulsée dans le secteur canadien, au cours de l'assaut; elle a interrogé les officiers intéressés et examiné les zones des objectifs. Dans tous les cas, les enquêteurs ont constaté que "la densité maximum du cratère" se trouvait de 100 à 200 yards au-delà de l'objectif; autrement dit, la masse principale des obus est tombée légèrement à l'intérieur des terres, au delà des emplacements fortifiés. D'après les rapports, le pointage en direction des pièces du 13e régiment d'artillerie de campagne était juste; dans les secteurs des 12e et 14e régiments, la plupart des obus sont tombés un peu à l'est de l'objectif tandis que ceux du 19' régiment "sont tombés dans une large zone d'environ 700 yards de largeur sur 300 yards de profondeur, à compter des lignes de défense avancées."

Les observateurs du Q.G. des opérations combinées ont aussi fait un certain examen de l'effet destructeur des fusées, lesquelles, nous l'avons déjà noté, étaient dirigées sur les mêmes objectifs que le feu de l'artillerie d'armée. A Saint-Aubin, les fusées seraient tombées un peu à l'ouest de la ville; à Bernières, "dans la zone des ouvrages fortifiés" et le long d'une ceinture s'étendant à environ 300 pieds de la chaussée; à Courseulles-Est des indices du feu des fusées étaient répartis dans toute la zone, l'effet du feu s'étant surtout fait sentir "bien au delà de la plage". Aucun rapport précis n'a été soumis au sujet de Courseulles-Ouest, où les immeubles étaient rares et l'effet du feu, par conséquent, moins évident.

D'où il est manifeste que l'effet du feu de saturation a été plutôt moral que matériel. Il est donc à peu près impossible de l'estimer avec précision. Il est tout de même probable que ce feu a eu un effet très considérable. Des obus brisants d'un poids global énorme sont tombés dans la zone générale des défenses de la plage de débarquement, immédiatement avant l'assaut, et ce bombardement s'est poursuivi pendant plus d'une demi-heure. Il semble bien, à

tout prendre, que l'effet moral de ce feu sur les défenseurs ait grandement facilité la tâche de l'infanterie d'assaut. Les préposés aux recherches sur le service en campagne en sont venus à la conclusion générale suivante: "Il y a sans doute eu une certaine mesure de neutralisation, puisque bien des armes sont restées inactives alors que l'ennemi disposait d'une ample provision de munitions. On ne saurait dire que tel ou tel élément du plan de feu a eu un effet matériel, mais en contribuant à l'effort cumulatif qui a abouti à une certaine mesure de neutralisation, l'artillerie autopropulsée a accompli une tâche fort utile".

Ce qui s'est passé à l'un des emplacements fortifiés (Le Hamel, dans le secteur de la 50e division), qui n'a fait l'objet d'aucun feu de saturation, nous donne une très bonne idée de la valeur de ce feu. Tout y a mal marché. Les bombardiers lourds ont raté l'objectif, — dans ce secteur comme dans d'autres d'ailleurs, — bien que certains rapports fassent mention de dégâts causés dans la zone par les bombardements. Le régiment d'artillerie autopropulsée qui devait s'attaquer à cet objectif n'a pu le faire "la chaloupe à moteur qui dirigeait la navigation et le navire de débarquement de chars qui dirigeait le tir ayant tous deux traîné de l'arrière par suite du mauvais temps"; ce régiment tira donc sur le même objectif que son voisin de gauche, une seule chaloupe dirigeant le tir des deux unités. Trois contre-torpilleurs bombardèrent l'emplacement fortifié mais "les positions ennemies étaient protégées contre le feu à trajectoire rasante venant de la mer". C'est pourquoi, en définitive, cet emplacement fortifié a causé beaucoup de difficulté à nos troupes et n'a été capturé qu'à 4h.30 le jour J[39]. Cet épisode révèle que le programme de saturation a été vraiment très précieux*.

A l'assaut des plages

Ainsi que nous l'avons expliqué, l'heure H variait dans les divers secteurs du front d'assaut; elle venait plus tard sur les plages anglaises que dans le secteur américain. Sur le front canadien, l'heure H était fixée à 7h.35 du matin pour la 7e brigade et à 7h.45 du matin pour la 8e. Mais certains groupes d'embarcations ayant été retardés par le mauvais temps, les commandants des deux groupes d'assaut ajoutèrent dix minutes à l'heure H dans chaque cas. De sorte qu'en fin de compte l'heure H fut fixée à 7h.45 du matin pour la 7e brigade et 7h.55 du matin pour la 8e. C'était dommage, car l'eau ayant monté davantage par suite de la marée, il devenait plus difficile d'enlever les obstacles des plages. Comme l'a écrit le commodore Oliver: "Les embarcations atteignirent le rivage .parmi les obstacles plutôt que devant eux et il n'était pas possible d'enlever les obstacles extérieurs avant la marée descendante". De fait, les obstructions et les mines qui y étaient reliées allaient faire des ravages parmi nos embarcations[40].

* Il y a lieu de faire remarquer que ce compte rendu se fonde uniquement sur les témoignages de la Marine, car le journal de guerre du régiment d'artillerie intéressé ne fait aucune mention d'un tir antérieur au débarquement, tandis que le journal du bataillon d'infanterie intéressé est plutôt vague. Mais les rapports de la Marine sont assez catégoriques. Ajoutons que l'âpreté de la résistance à cet endroit est eut-être attribuable en partie à ce que Le Hamel était occupé par des troupes de la 352e vision allemande qui y empiétait sure front d'assaut anglais.

La grosse mer, les obstacles et le feu de l'ennemi créaient une situation peu agréable pour les équipages des péniches de débarquement; mais ils ne se laissèrent pas abattre. L'amiral Vian écrit à ce propos: "Leur courage et leur habileté furent à la hauteur de la situation et ils poussèrent vers le rivage, malgré les obstacles et les mines, avec confiance et détermination; il n'y a pas eu d'hésitation et bon nombre de petites embarcations ont poussé de l'avant jusqu'à ce qu'elles sombrent"[41].

On avait craint que le feu qui accueillerait les embarcations de tête aux abords des plages ne fût beaucoup plus intense qu'il ne l'a été en réalité. Nous avons vu que les batteries lourdes de l'intérieur n'ont pas beaucoup tiré et que tout feu de cette source a été dirigé contre les navires de la force J. En outre, aucun avion ennemi n'est intervenu. Quant à l'artillerie des défenses côtières de première ligne, nous avons fait remarquer qu'elle était disposée de manière à battre les plages d'enfilade et qu'à peu près aucune de ces batteries ne pouvait tirer sur les embarcations au large de la côte. De sorte que, dans l'ensemble, les péniches n'ont essuyé, durant leur approche vers les plages, que le feu des mortiers et des armes portatives. L'amiral Vian rapporte que l'opposition n'a commencé à se manifester que lorsque les péniches de tête furent à environ 3,000 yards de la plage; même alors, le feu "manquait de méthode et de précision", sauf sur la plage "Sword" où des embarcations furent avariées par le feu des mortiers, feu qui s'est poursuivi pendant environ deux heures après l'heure H. Le feu intense dirigé contre les embarcations avant leur arrivée près des plages a été, de fait, l'exception plutôt que la règle; le commodore Oliver a écrit à ce sujet: "De façon générale, exception faite du feu imprécis de quelques mortiers, l'ennemi a très peu tiré sur les embarcations avant leur arrivée au bord"[42]. L'opposition vraiment acharnée n'a commencé à. se manifester qu'après les débarquements.

C'est donc pendant leur séjour sur les plages et peut-être davantage pendant leur manoeuvre de retour que les péniches de débarquement ont été le plus gravement atteintes. Le commandant du groupe d'assaut J.2 (8e brigade) déclare que "les péniches de débarquement d'assaut avaient dû approcher des plages parmi les "Hérissons" *(Hedgehogs).* Elles n'eurent aucune difficulté à les éviter à l'arrivée, mais ce fut plus difficile durant la marche arrière, au départ. Parmi les trois vagues de péniches de débarquement d'assaut, une forte proportion des embarcations ont heurté des mines et sombré"[43]. Dans toute la force "J", 36 péniches de débarquement d'assaut (soit le quart du nombre total affecté à l'engagement) ont été perdues ou avariées. Voici le bilan qu'en a fait le commodore Oliver:

Coulées .... 3 péniches de débarquement (le chars (A)

Gravement avariées . . . 2 péniches de débarquement de chars (3), 7 péniches de débarquement de chars (4), 7 péniches de débarquement de chars (5), 5 petites péniches de débarquement d'infanterie. 2 péniches moyennes de débarquement de matériel, 14 péniches de débarquement d'assaut.

Avariées ou mises hors de service . 18 péniches de débarquement (le chars (4), 8 péniches de débarquement de chars (5), 2 petites péniches de débarquement d'infanterie, 22 péniches de débarquement d'assaut.

Parmi les forces du Groupe stratégique est, la force "J" se range en première place quant au nombre total d'embarcations perdues ou mises hors de service; elle a perdu 90 embarcations, alors que la force "G" en a perdu 89 et la force

"S", 79. Mais la force "G" a perdu le plus de péniches de débarquement d'assaut, soit 52, alors que la force "S" n'en a perdu que 29[44].

Les ordres établis pour l'opération prévoyaient que des troupes de véhicules et d'embarcations atteindraient le rivage de façon ordonnée, par vagues successives. Le premier débarquement devait s'effectuer cinq minutes avant l'heure H par deux escadrons de chars D.D. assignés à chaque secteur de brigade; ces chars devaient quitter les péniches de débarquement de chars bien au large pour atteindre le rivage par leurs propres moyens. A l'heure H même, selon le plan, deux groupes de péniches de débarquement de chars devaient atterrir sur chaque front de brigade, l'un transportant les véhicules blindés (AVRE) du 5e régiment d'assaut du Génie royal et l'autre, les chars du 2e régiment de soutien blindé (Fusiliers de la Marine royale) ainsi qu'un certain nombre de "bulldozers" blindés confiés aux soldats du Génie royal. Ce régiment de soutien était muni de chars "Centaur" armés d'obusiers de 95 millimètres, ainsi que d'un char Sherman par troupe. Ces chars ne devaient pas tirer pendant la poussée vers la plage, sauf pour se défendre, au besoin; ils devaient plutôt atterrir et, au moyen d'un feu observé depuis des positions de coque dissimulée, dans l'eau, prendre à partie les objectifs qui auraient échappé au bombardement principal[45].

Les compagnies d'assaut des bataillons d'infanterie de première ligne devaient atteindre la plage à bord des péniches de débarquement d'assaut cinq minutes après l'heure H, alors que, espérait-on, les chars et les soldats du Génie auraient réussi à enlever au moins partiellement les obstacles et à maîtriser l'opposition qui aurait pu survivre au bombardement. Les compagnies de réserve des bataillons d'assaut devaient atterrir 15 minutes plus tard, soit à H plus 20[46].

L'agitation de la mer a fait obstacle, dans une large mesure, à ce plan soigneusement élaboré; elle a presque complètement bouleversé, en particulier, le plan de mise à la mer des chars D.D. Sur le front de la 8e brigade on n'a pas r cherché vraiment à les mettre à la mer au large de la côte; ils sont descendus des péniches près du rivage, immédiatement après l'infanterie de tête. Sur le front de la 7e brigade, l'officier principal du groupe 311, qui transportait les chars, estimant que la mer était trop agitée, renonça à les mettre à la mer à 7,000 yards du bord, comme le prévoyait le plan. Mais, rendu plus près de la côte, il estima que l'opération était possible et il leur fit prendre la mer. Il s'ensuivit une certaine confusion, et, dans le cas d'un escadron en particulier, les chars atteignirent la plage après l'infanterie d'assaut (voir ci-dessous). Quant -aux véhicules blindés du Génie, ils furent les premiers à atterrir sur le front - de la 8e brigade, soit un peu avant l'infanterie; mais, sur les plages de la 7e embrigade, les péniches de débarquement de chars, qui "se dispersaient un peu -çà et là en cherchant à reprendre le temps perdu", arrivèrent quelques minutes .après les compagnies d'assaut[47].

La 7e brigade au combat sur la plage

Ainsi que nous l'avons vu, la 7e brigade d'infanterie canadienne devait être déposée sur le rivage par le groupe d'assaut du capitaine Pugsley, dans le secteur de droite ou secteur ouest du front canadien. Les Royal Winnipeg Rifles,

augmentés d'une compagnie du bataillon de réserve (le 1e1 bataillon du Canadian Scottish Regiment), débarquaient sur les plages "Mike Red" et "Mike Green", à l'ouest de l'embouchure de la rivière à Courseulles, pendant que le Regina Rifle Regiment débarquait sur la plage "Nan Green", immédiatement à l'est de la rivière. Les chars D.D. de l'escadron "A" du 6e régiment blindé *(1st* Hussars) devaient appuyer les Royal Winnipeg Rifles et l'escadron "B" devait faire de même pour le Regina Rifle Regiment. Le 6e régiment blindé était sous le commandement du lieut.-colonel R. J. Colwell.

On ne s'entend pas exactement quant au moment précis où les chars ont atterri. L'amiral Vian a affirmé que, dans tous les cas, ces chars sont arrivés après les premières péniches de débarquement; cependant les témoignages recueillis semblent appuyer la déclaration du commodore Oliver portant que sur le front de la 7e brigade ce sont les chars qui ont atterri les premiers, "20 minutes avant l'infanterie", bien que la chose ne se soit produite, semble-t-il, que dans un seul secteur de bataillon.

Voici ce qui est arrivé. Une fois prise la décision de ne pas mettre les D.D. à la mer à 7,000 yards au large de la côte, les péniches poussèrent jusqu'à la plage, "temporisant" afin de ne pas y arriver avant le moment prévu. A quelque 4,000 yards de la plage, selon l'estimation faite par le major J. S. Duncan, commandant de l'escadron "B" du 6e régiment blindé, le chef de la flottille de péniches de débarquement de chars, après avoir consulté le commandant de l'escadron, décida de mettre les chars à la mer. Les 19 chars de l'escadron "B" quittèrent donc la péniche et, à environ 2,000 yards de la plage, le commandant de l'escadron leur donna l'ordre de se ranger sur une ligne. Quatorze de ces chars atterrirent sur la plage désignée, bien que, pour employer les paroles mêmes de Duncan, "avec un certain retard mais tout de même bien avant les véhicules blindés (AVRE) et l'infanterie". Un quinzième atteignit la plage plus tard et plus à l'est[48]. Il semble indubitable que les chars furent les premiers éléments à atteindre le rivage, car à 7h.58 du matin, le Q.G. du Regina Rifle Regiment recevait et portait à son journal le mot chiffré "Popcorn" qui signifiait "les chars D.D. ont atterri". Or le message de la compagnie "B" signalant son propre atterrissage n'a été reçu et consigné au journal qu'à 8h.15[49].

L'escadron "A" fut moins heureux. L'ordre de mettre à la mer fut retardé plus longtemps que dans le cas de l'escadron "B"; d'après l'officier principal du Groupe 311, cet ordre fut donné alors que les embarcations se trouvaient à environ 1,500 yards de la plage. Il rapporte que "l'opération de mise à la mer prit trop de temps et les péniches dérivèrent avec la marée". Le major W. D. Brooks, commandant de l'escadron, a écrit que "toutes les embarcations n'étaient pas alors en position propice pour mettre les chars à la mer et toutes essuyèrent le feu des mortiers et autres armes ennemies". Un obus arracha les chaînes qui retenaient la porte d'une des péniches, alors qu'un seul char avait amerri. Une autre embarcation, qui transportait cinq chars, déposa ceux-ci directement sur la plage. Dix chars seulement de l'escadron "A" furent mis à la mer et, sur ces dix, sept seulement atteignirent le rivage. Le commandant du groupe 311 dit qu'ils sont arrivés six minutes après les compagnies d'assaut[50]. Le journal de guerre des Royal Winnipeg Rifles confirme ce retard des chars de combat; toutefois, une lettre extrêmement chaleureuse du commandant des Royal Winnipeg Rifles (lieut.-colonel J. M. Meldram) souligne la valeur de l'appui que lui ont donné les chars pendant le combat sur la plage[51].

Les deux escadrons réunis ont perdu sept chars pendant la course vers la plage, la plupart, évidemment, à cause de l'agitation de la mer. L'un d'eux a été frappé par une péniche de débarquement de chars (fusées) et on n'a pu rescaper qu'un seul membre de son équipage. Un autre a coulé, son écran de grosse toile ayant été endommagé par le feu des mortiers. La plupart des membres des équipages des chars ainsi coulés ont réussi à surnager grâce aux canots caoutchoutés dont ces chars étaient munis.[52]

D'après les comptes rendus rédigés par des soldats du 1't Hussars, il semble clair que la plupart des chars, après avoir touché fond au large des obstacles de plage, dégonflaient leur dispositif de flottage et commençaient à tirer sur la plus proche casemate. Un certain nombre furent alors inondés et immobilisés par la marée montante[53].

Sur le front du bataillon de droite de la division canadienne, l'infanterie a connu de bons et de mauvais moments. Les Royal Winnipeg Rifles rapportent qu'ils ont atterri à 7h.49 du matin, les trois compagnies d'assaut étant débarquées "à intervalles de sept minutes"[54]. A l'extrémité droite du front, la compagnie "C" du Canadian Scottish, qui prolongeait dans ce secteur le front des Winnipeg Rifles, déclare qu'elle a pu atterrir presque sans opposition; le peloton qui avait pour mission de réduire au silence un canon de 75 millimètres retranché dans un blockhaus au nord de Vaux (voir ci-dessus, p. 73) s'est approché de l'emplacement "pour constater que, grâce à la Marine royale, la casemate n'existait plus"[55].

L'accueil ne fut pas du tout le même dans le cas des compagnies "B" et "D" des Royal Winnipeg Rifles, qui, un peu plus à gauche, avaient pour mission de s'attaquer à la partie ouest de l'emplacement fortifié de Courseulles. Le journal du bataillon renferme cette observation saisissante: "Le bombardement n'ayant pas tué un seul Allemand ni réduit une seule arme au silence, ces compagnies ont dû se porter à l'assaut de positions restées intactes et elles l'ont fait sans hésitation". La compagnie "B" a essuyé un feu intense de mitrailleuses, de canons et de mortiers à compter du moment où les péniches de débarquement d'assaut se trouvaient à 700 yards de la plage. Ce feu a continué jusqu'à l'atterrissage et bien des hommes qui avaient sauté par-dessus bord furent atteints "alors qu'ils avaient de l'eau jusqu'aux aisselles"[56]. Mais les "petits diables noirs" n'avaient pas dit leur dernier mot. Appuyée par les chars, la compagnie "B" s'empara des casemates qui dominaient la plage; elle poussa ensuite jusqu'au pont de la Seulles et balaya les positions ennemies dans 1"ile" située entre le cours d'eau et le petit port. Le rapport du Groupe spécial d'observateurs qui a examiné les positions allemandes par la suite témoigne de la violence du combat qui s'est déroulé sur la plage: "Le tir à courte portée des chars a probablement mis tous les gros canons de la région hors de combat, tandis que, cernés par l'infanterie, les occupants des nids de mitrailleuses et de mortiers se sont rendus." Une fois maîtresse de l'emplacement fortifié, la compagnie "B" ne comptait plus que son commandant (le capitaine P. E. Gower) et 26 hommes. Gower, qui avait donné un bel exemple de courage et manifesté de grandes qualités de chef durant les opérations de nettoyage de positions successives, a reçu la Croix militaire. Les troupes d'assaut de la 6e compagnie de campagne du Génie royal canadien ont subi des pertes analogues; cette compagnie a perdu 26 hommes durant la journée[57].

La compagnie "D", qui était à l'écart de la zone fortifiée, s'est heurtée à une opposition moins violente au débarquement. Elle a eu relativement peu de difficulté à franchir un champ de mines à La Valette et à nettoyer, au delà de cet obstacle, le village de Graye-sur-Mer. Lorsque les compagnies ont atterri, la plage et les dunes étaient encore battues par le feu nourri de mortiers et de mitrailleuses. La compagnie "A" poussa vers l'intérieur en direction de SainteCroix-sur-Mer, à environ 8h.05 du matin, tandis que la compagnie "C" se dirigeait vers Banville, dont la prise fut relativement facile; toutefois, le feu des mitrailleuses ennemies retarda l'avance de nos troupes devant Sainte-Croix. Elles réclamèrent l'aide du 6e régiment blindé qui, manifestant un "calme dédain" pour les mines et les canons anti-chars, eut raison de l'opposition et permit à nos troupes de poursuivre leur avance. A 5h. du soir, le bataillon s'était consolidé dans le village de Creully et ses abords [58]

Dans son assaut contre l'autre moitié de l'emplacement fortifié de Courseulles, à l'est du cours d'eau, le Regina Rifle Regiment, nous l'avons vu, a pu profiter de ce que ses chars D.D. atteignirent la plage avant l'infanterie et en plus grand nombre que sur le front des Royal Winnipeg Rifles. Là comme dans la plupart des secteurs, toutefois, le bombardement préliminaire avait donné des résultats décevants. Sur les plans, le village de Courseulles avait été réparti en blocs numérotés de 1 à 12, chacun devant être nettoyé par une compagnie désignée à cette fin; en outre, un examen soigneux de photographies aériennes et de cartes avait permis aux troupes de si bien étudier le terrain que, selon le commandant (le lieut.-colonel F. M. Matheson), "elles connaissaient presque chaque pied du village avant même d'y être entrées"[59].

Les deux compagnies d'assaut ("A" et "B") ont annoncé leur atterrissage à 8h.09 et 8h.15 du matin respectivement[60]. La compagnie "A", qui se trouvait juste en face de l'emplacement fortifié, se heurta immédiatement à une résistance acharnée. L'ennemi se défendit âprement et Matheson rapporte que l'aide accordée par les chars de l'escadron "B" du 6e régiment blindé a été extrêmement précieuse. Ce jugement est confirmé par le Groupe d'observateurs spécial qui a examiné les lieux par la suite; il dit dans son rapport, au sujet des emplacements de canons de 75 millimètres situés à l'extrémité est de la position fortifiée: "Le canon avait tiré un grand nombre de coups (on a compté environ 200 douilles vides) avant d'être mis hors de combat par un coup direct qui a fait un trou de 3 po. sur 6 po. dans le bouclier . . . Le canon a probablement été atteint par le coup direct d'un char DD". De même, un canon de 88 millimètres installé près de la rivière a, dit-on, "probablement été réduit au silence par les coups directs des canons de chars DD", bien que le béton et le bouclier portent la marque d'obus provenant probablement de contre-torpilleurs ou de péniches de débarquement de chars. Le bouclier d'un canon de 50 millimètres installé tout près de là avait été troué "probablement par le tir ajusté et à courte portée de chars de combat". Au sujet de l'emplacement fortifié en général, les observateurs déclarent que "les canons avaient tiré un grand nombre de coups et furent mis hors de combat par le feu précis de chars tirant à courte portée".

Lorsque la compagnie "A" eut enfin nettoyé l'emplacement fortifié à la suite d'une "attaque de flanquement sur la gauche", elle connut d'autres difficultés. Cette compagnie passa à l'objectif suivant sans laisser de troupes d'occupation derrière elle et bientôt les Allemands s'infiltrèrent de nouveau dans les positions "par voie de tunnels et de tranchées". Elle recommença l'opération

de nettoyage, aidée, après quelque temps, d'une troupe additionnelle de chars. Dans l'intervalle, la compagnie "B", débarquée sur la gauche du front du bataillon et à l'est de l'emplacement fortifié, n'avait rencontré qu'une faible résistance et avait nettoyé successivement plusieurs des blocs qu'on lui avait assignés dans le village. Les compagnies de réserve ont, elles aussi, connu de bons et de mauvais moments. La compagnie "C" a annoncé qu'elle était débarquée à 8h.35 et avait poussé vers l'intérieur sans difficulté. Par contre, le sort de la compagnie "D" a été désastreux. Arrivée tard (elle a annoncé son atterrissage à 8h.55), plusieurs de ses embarcations se sont heurtées à des obstacles minés que la marée avait recouverts. Quarante-neuf survivants seulement ont pu atteindre la plage. A mesure que les compagnies réussissaient à vaincre la résistance de l'ennemi dans leurs zones, elles poussaient vers l'intérieur en direction du village de Reviers, où le bataillon se concentra graduellement au cours de l'après-midi; la compagnie "A" fut la dernière à arriver, après avoir enfin eu raison d'une résistance acharnée à Courseulles. Vers 5h. du soir, le Regina Rifle Regiment commençait à avancer sur Riviers, en direction sud. Avant 8h. du soir il avait pris Fontaine-Henry et Le Fresne-Camilly.

Le bataillon de réserve de la 7e brigade, soit le ler bataillon du Canadian Scottish Regiment commandé par le lieut.-colonel F. N. Cabeldu, constata que l'opposition était encore vive lorsque ses trois compagnies s'approchèrent de la plage "Mike" vers 8h.30. Les compagnies de tête essuyèrent le feu des mortiers sur la plage, où l'une d'elles dut attendre quelque temps qu'on lui ait déblayé un chemin à travers les mines. Peu après 9h.30, le bataillon put continuer son avance vers Sainte-Croix-sur-Mer, à travers les champs de céréales. Elle recueillit en route sa compagnie "C" qui avait atterri dans la vague d'assaut. Le feu des mitrailleuses fit un nombre considérable de victimes pendant l'avance, laquelle se poursuivit avec toute la célérité possible. Après avoir délogé des canardeurs, à Sainte-Croix, le bataillon s'avança à travers Colombiers-surSeulles, au delà des Royal Winnipeg Rifles. L'opposition était devenue à peu près nulle et le Scottish aurait pu pousser plus avant; mais, d'ordre du quartier général de brigade, il se retrancha pour la nuit aux alentours de Pierrepont, postant des patrouilles bien au delà de Cainet et de Le Fresne-Camilly. Ce dernier village était occupé par le Regina Rifle Regiment[62].

Le retard à ouvrir des voies de sortie depuis les plages, sur le front de la 7e brigade, empêcha l'artillerie de campagne d'avancer vers l'intérieur aussi tôt qu'on l'avait prévu. Dans les circonstances, le lieut.-colonel Webb amena les canons du 12e régiment d'artillerie de campagne sur le rivage vers 9h. du matin et les fit mettre en batterie sur la plage même. Rangés sur une ligne au milieu de cette cohue d'hommes et de véhicules, ils ouvrirent le feu afin d'appuyer l'avance des fantassins. Vers la fin de l'après-midi, le régiment réussit à passer à la zone qui lui avait été désignée, entre Sainte-Croix et Banville. Le 13e régiment d'artillerie de campagne était débarqué un peu plus tard. La première batterie à atterrir s'installa au sud de Courseulles. Le soir même, toute l'unité occupait la position qu'on lui avait désignée, à côté de celle du 12e régiment d'artillerie de campagne[63].

Les chars "Centaur" du régiment d'appui blindé des Fusiliers de la Marine royale eurent relativement peu à faire sur les plages de la 7e brigade. Certains se perdirent en mer et d'autres atterrirent en retard. Ils reçurent peu d'appels,

bien qu'une troupe, en réponse à une demande reçue par l'entremise d'un groupe d'observation du 13e régiment d'artillerie de campagne, réduisit au silence une position qui, sur la plage, harassait le Regina Rifle Régiment[64].

Les dispositions prises pour nettoyer les obstacles de plage furent bouleversées par les débarquements tardifs et l'état de la marée, laquelle fut beaucoup plus forte qu'on ne l'avait prévu. Les services de Génie de l'armée et des groupes navals spéciaux s'étaient vu confier conjointement cette mission de déblaiement. Dans les circonstances, toutefois, ils durent attendre que la marée baissante eût découvert les obstacles qui, nous l'avons vu, firent des ravages parmi les péniches de débarquement[65].

L'aménagement de voies de sortie depuis les plages vers l'intérieur incombait tout d'abord aux AVRE et aux "bulldozers" du génie d'assaut (le 5[8] régiment d'assaut du Génie royal) et aux "Crabs" du 22nd Dragoons. Il fut très difficile, - nous l'avons d'ailleurs déjà indiqué, - d'ouvrir des voies d'accès sur le front de la 7e Brigade. L'existence d'une rangée de dunes plutôt basses, suivies d'une zone inondée, rendait la tâche difficile. Sur la plage "Mike Red", on ouvrit une voie à travers les dunes situées juste à l'ouest de Courseulles et la région inondée au delà de ces monticules, en aménageant un pont et une chaussée sommaire sur un véhicule blindé (AVRE) qui s'était enfoncé dans l'eau au-dessus d'un ponceau effondré précisément sur la voie qu'on se proposait d'emprunter. Quelques chars réussirent à franchir ce pont de fortune vers 9h.15, mais la chaussée s'étant détériorée, on dut y interrompre la circulation. Cette voie d'accès vers l'intérieur ne put être remise dans un état satisfaisant qu'à midi et même plus tard. Une deuxième voie, sur la filage " Mike Green" située vers l'ouest, se révéla plus satisfaisante et fonctionnait déjà assez bien vers 9h. Entre-temps, l'infanterie d'assaut poursuivait son avance vers l'intérieur, mais elle ne pouvait compter sur l'appui que d'un petit nombre de chars et d'autres véhicules et la plage était très encombrée[66].

A gauche, sur la plage "Nan Green", on a eu un peu moins de difficulté; les "Crabs" ont neutralisé les mines, les véhicules blindés (AVRE) ont rempli un fossé antichars au moyen de fascines, des "bulldozers" blindés ont amélioré les voies, et les deux pistes prévues (conduisant à l'emplacement fortifié de Courseulles-Est) étaient praticables vers environ 9h. du matin. Sur tout le front de la brigade, les soldats du Génie et du 22nd Dragoons ont fourni un effort précieux, et le nombre des victimes, parmi les soldats du Génie en particulier, a été considérable[67].

Les plages de la 8e Brigade

Ainsi que nous l'avons expliqué ci-dessus (p. 83), le 8e groupe de brigade d'infanterie canadienne devait mener l'attaque dans le secteur est du front de la division canadienne, les Queen's Own Rifles of Canada (lieut.-colonel J. G. Spragge) débarquant sur la plage "Nan White", à droite, et capturant le nid de résistance de Bernières, pendant que le North Shore (New Brunswick) Régiment, sous le commandement du lieut.-colonel D. B. Buell, débarquerait sur la plage "Nan Red", à gauche, et nettoierait un emplacement identique à SaintAubin. Le Régiment de la Chaudière (lieut.-colonel J.-E.-G.-P. Mathieu) constituait le bataillon de réserve de la brigade. Pour la phase d'assaut, l'appui blindé

POINT D'APPUI À SAINT-AUBIN-SUR-MER

Le canon antichars de 50 mm. dans le "nid de résistance" attaqué par le *North Shore (New-Brunswick) Regiment* le jour J. On a combattu avec acharnement ce canon, qui a causé beaucoup d'ennuis. D'après une aquarelle du cap. O. N. Fisher.

L'ABBAYE D'ARDENNE

La chapelle élancée servit de poste d'observation à Kurt Meyer le 7 juin. Par la suite, le général Crerar l'utilisa aux mêmes fins. L'Abbaye fut le théâtre d'un engagement violent le 8 juillet. Photo prise en 1946.

L'OFFICE RELIGIEUX À BORD DU DESTROYER CANADIEN *ALGONQUIN*, LE 18 JUIN 1944

La cérémonie se déroule à bord du destroyer qui portait le général Crerar et les membres de son état-major en Normandie. De gauche à droite au centre du premier plan: le brigadier A. E. Walford; le brigadier C. C. Mann; le capitaine F. L. Houghton, M.R.C.; le général Stuart; le lieut.-commander D. W. Piers, commandant de l'*Algonquin;* le général Crerar.

CONVOI CANADIEN À CAEN

Les véhicules de la 2e compagnie de brigade blindée canadienne, Intendance royale canadienne, apportent des approvisionnements à la brigade en passant par la ville en ruine, en juillet 1944. D'après une aquarelle du major W. A. Ogilvie.

allait être assuré par les chars DD du 10e régiment blindé (The Fort Garry Horse), commandé par le lieut.-colonel R. E. A. Morton, l'escadron "B" appuyant le Queen's Own et l'escadron "C", le North Shore Regiment.

Les chars DD affectés au front de la 8e brigade ont eu, nous l'avons déjà indiqué, un sort bien différent de celui des chars du front de la 7e; ils ne furent pas mis à la mer au large mais quittèrent les embarcations près du rivage et atterrirent juste après les compagnies d'assaut de l'infanterie. On gonfla l'équipement DD et les chars utilisèrent leur hélice mais l'opération fut "vraiment un pataugeage en règle"[68]. Le capitaine de vaisseau G. Otway-Ruthven, dont le groupe d'assaut naval transportait la brigade, dit dans son rapport que "les péniches de débarquement de chars transportant les chars DD touchèrent fond à 8h.10 et sauf une péniche qui atterrit dans le secteur LOVE et se perdit, tous les chars atteignirent le rivage et les péniches de débarquement de chars purent quitter la plage sans subir trop d'avaries"[69]. Le journal de guerre du 100 régiment blindé donne à entendre, sans l'affirmer positivement, que les chars atterrirent avant l'infanterie de tête, mais il ne mentionne pas d'heure. Tous les autres témoignages indiquent que l'infanterie est arrivée la première. Le Queen's Own Rifles dit que les chars suivaient les compagnies d'assaut. Au témoignage du North Shore Regiment, ni les chars ni les "Centaurs" n'étaient présents au moment des premiers débarquements d'infanterie, que le commandant d'une des compagnies d'assaut fixe à 8h.05[70] et le journal du bataillon, à 8h.10. Cela est confirmé par les archives du 5e régiment d'assaut. Le 80e escadron d'assaut indique que, sur la droite, l'infanterie est débarquée d'abord, suivie des véhicules blindés (AVRE) et, plus tard, des chars; il rapporte que, sur la gauche, les chars DD suivaient l'infanterie de tête, mais qu'en toute probabilité la plupart de ces chars ont atterri à peine quelques minutes plus tard.

Dans le secteur droit du front de la brigade, la compagnie "B" du Queen's Own Rifles a connu des moments difficiles. Le capitaine de vaisseau OtwayRuthven rapporte que les compagnies d'assaut "sont débarquées à environ 200 yards à l'est de leur position". La compagnie "B" est débarquée juste en face du "nid de résistance" de Bernières. "Il y a eu 65 morts ou blessés dans les quelques premières minutes". Puis le lieut. W. G. Herbert, le caporal suppléant René Tessier et le tirailleur William Chicoski se sont lancés à l'assaut de la casemate qui causait toutes ces pertes et l'ont mise hors de combat au moyen de grenades et de mitraillettes Sten. Cette intervention a préparé la voie au nettoyage du reste de l'emplacement fortifié*. A d'autres égards le bataillon a connu le même sort que celui qui combattait vers l'ouest. L'autre compagnie d'assaut, la compagnie "A", qui était débarquée à l'ouest de remplacement fortifié, a eu bien moins de difficulté à quitter la plage, mais elle a bientôt essuyé le feu des mortiers et a aussi subi des pertes. Comme dans d'autres secteurs, les péniches qui transportaient les compagnies de réserve ont heurté des mines et subi de fortes avaries; heureusement, les pertes en hommes n'ont pas été lourdes. A l'arrivée de ces compagnies, l'emplacement fortifié de Bernières faisait l'objet d'opérations de nettoyage et elles purent pousser jusqu'à l'extrémité sud du village. Dans l'après-midi, elles menèrent l'avance du bataillon vers le sud, en direction d'Anguerny, village qui fut capturé après une certaine résistance de la part de l'ennemi[72].

*Herbert a reçu la Croix militaire; Tessier et Chicoski, la Médaille militaire.

C'est le seul front de bataillon d'assaut canadien où, d'après les comptes rendus, l'appui des chars a été inefficace. Le 10e régiment blindé rapporte luimême que le Queen's Own a été malmené "avant de recevoir l'appui de l'escadron "B". Le Groupe spécial d'observation, qui n'a fait rapport d'aucuns dégâts apparents causés par le feu des chars, a eu l'impression que "la surprise tactique a été très bonne à cet, endroit". En réalité, ce n'est pas le cas, et les troupes d'assaut du Génie qui travaillaient sur la plage à 500 yards à l'est, disent avoir essuyé le feu nourri des deux canons antichars de 50 millimètres installés à l'emplacement fortifié de Bernières, lesquels, d'après ces troupes, ne furent réduits au silence qu'une quinzaine de minutes plus tard, lorsque l'infanterie parvint à les capturer. Les hommes de la 5e compagnie de campagne du Génie royal canadien, affectés à la neutralisation des engins explosifs des obstacles de plage, subirent aussi de lourdes pertes tant sur la plage "Nan Red" que sur la plage "Nan White [73].

Dans le secteur de gauche, le North Shore Régiment a constaté que l'emplacement fortifié de Saint-Aubin "ne semblait pas avoir été touché" par le bombardement préliminaire. Chargée de s'en emparer, la compagnie "B" se porta à l'assaut avec l'aide des chars et, plus tard, des véhicules blindés (AVRE) qui utilisèrent leurs pétards avec succès. "La collaboration entre l'infanterie et les chars a été excellente et l'emplacement fortifié a pu être graduellement réduit". Le journal du bataillon indique que la zone était nettoyée dès 111.15, quatre heures et cinq minutes après le débarquement. Il semble toutefois que le tir isolé n'ait pas alors cessé et l'officier commandant la compagnie "B" déclare que les occupants de l'emplacement fortifié ne se sont définitivement rendus qu'à 6h. du soir[74].

Le canon antichars de 50 millimètres. qui défendait ce nid de résistance a causé de graves difficultés à nos troupes dans les premières phases de l'assaut. Le commandant de la compagnie "B" a noté dans son journal que ce canon a mis hors de combat les premiers chars DD à arriver sur place; mais par la suite, deux autres chars et un véhicule blindé l'ont réduit au silence. Le Groupe d'observateurs spéciaux rapporte que le béton de cet emplacement portait les marques d'obus de 95 millimètres provenant évidemment d'un Centaur. La pièce fut mise hors de combat par le feu des chars, mais les "quelque 70 douilles d'obus vides" trouvées autour de l'emplacement témoignent de la détermination avec laquelle ses servants se sont défendus.

Débarquée à l'ouest de la compagnie "B"[75], la compagnie "A" du North Shore Régiment subit certaines pertes dans les maisons, où l'ennemi avait semé des traquenards, mais de façon générale elle atteignit son objectif de tête de plage sans trop de difficulté. Les compagnies de réserve, c'est-à-dire les compagnies "C" et "D", eurent aussi relativement peu de difficulté au début. La compagnie "D" exécuta sa mission qui consistait à s'emparer de l'extrémité sud de Saint-Aubin, tandis que la compagnie "C", qui devait prendre, à l'intérieur, le village de Tailleville, ne se heurta à aucune opposition avant d'avoir atteint les abords mêmes de ce hameau. Bien retranché, l'ennemi livra une lutte longue et âpre; malgré les rapports optimistes du début, ce n'est qu'au début de la soirée que la compagnie, avec l'appui des chars, réussit enfin à nettoyer la place, faisant au delà de 60 prisonniers[76]. D'après l'inscription au journal du Q.G. divisionnaire, cette place est tombée à 8h.10 du soir.

Le régiment de la Chaudière, unité de réserve de la brigade, commençait à débarquer à Bernières vers 8h.30 du matin. L'avance des embarcations fut gênée par les obstacles de plage. Voici comment le capitaine de vaisseau OtwayRuthven décrit la situation dans laquelle s'est trouvée la compagnie "A": "Les péniches de débarquement d'assaut de la 5290 flottile (*Prince David*) donnèrent dans un très fort groupe d'obstacles et essuyèrent le feu de mortiers sur la plage *Nan White*; toutes coulèrent avant d'avoir touché fond. Cependant, les troupes abandonnèrent leur équipement et nagèrent jusqu'au bord. Les hommes avaient gardé leurs couteaux et étaient tout à fait disposés à combattre avec cette arme". Légère exagération; les registres de la Marine canadienne indiquent qu'une seule des cinq embarcations d'assaut du *Prince David* réussit à arriver au bord indemne[77]. Heureusement, la plupart des hommes atteignirent le rivage sains et saufs. Mais le bataillon fut immobilisé près de la chaussée pendant quelque temps, les Queen's Own Rifles n'ayant pas encore réduit l'emplacement fortifié. Il s'avança ensuite à travers le village, malgré la résistance ennemie, et se rassembla dans la zone boisée qui borde le village au sud[78]. Les gens de Bernières étaient surpris et enchantés d'être délivrés par des hommes qui parlaient leur langue. Le chroniqueur du régiment a écrit: "Les Français sont assez accueillants et beaucoup nous acclament au milieu des ruines de leurs maisons". Deux ans plus tard, à l'occasion d'une visite à Bermères, l'auteur du présent volume a constaté que le souvenir du Régiment de la Chaudière était toujours très vivace parmi les villageois.

Le bataillon rapporte qu'il a passé deux heures dans la zone de rassemblement (il y était, d'après son journal, à 1h.56 de l'après-midi) et qu'il a avancé ensuite en direction sud, vers Beny-sur-Mer, appuyé par l'escadron "A" du 100 régiment blindé. L'encombrement de la route retarda son avance. La compagnie "A" captura une batterie composée, a-t-on dit à tort probablement, de canons de 88 millimètres; puis, quelque temps plus tard évidemment, la batterie B" s'emparait de la position connue sous le nom de "batterie de Beny-sur-Mer" (voir ci-dessus, p. 71)[79]. Le village même de Beny-sur-Mer fut capturé par la compagnie "C", vers la fin de l'après-midi, semble-t-il, bien que l'heure exacte de cette capture ne figure nulle part*.

Les deux régiments d'artillerie autopropulsée qui étaient affectés au front de la 8e brigade, soit le 14e régiment d'artillerie de campagne et le 19e régiment de campagne de l'artillerie d'armée (Artillerie royale du Canada), commencèrent à débarquer respectivement à 9h.25 et 9h.10 du matin. Ils n'eurent aucune difficulté à quitter la plage. A 11h.30, le 14e avait mis 18 canons en batterie près de Bernières; le 19e mit son premier canon en batterie à 9h.20. L'artillerie ennemie a infligé aux deux régiments des pertes en hommes • et en canons. L'un et l'autre ont, semble-t-il, passé la plus grande partie de la journée dans des emplacements de tir improvisés près de Bernières. Dans la soirée, le 14e régiment, au moins, poussait de l'avant jusqu'à un emplacement prédéterminé, à environ un mille au nord de Beny[81].

Sur les plages de la 8e brigade, comme sur celles de la 7e, les "Centaurs" des Fusiliers de la Marine royale ont eu peu à faire. Une troupe de ces chars a

*A 3h.35 de l'après-midi, le Q.G. de la 8e brigade transmettait au Régiment de la Chaudière le message suivant: Croyons comprendre que vous êtes à Aleppo (Beny)"; mais aucune réponse confirmant sa présence à cet endroit ne figure au journal[80].

attaqué, depuis la plage, des objectifs situés à Saint-Aubin, et a appuyé par la suite le commando n° 48 qui s'efforçait de nettoyer le village de Langrune-surMer, un peu plus à l'est. Un certain nombre de "Centaurs" destinés à ces plages ne sont arrivés qu'un ou deux jours après le jour J[82].

Quant à l'enlèvement des obstacles, les choses se sont passées sur la plage de la 8e brigade de la même façon que sur celle de la 7e. A l'arrivée des soldats du Génie, ce travail était devenu à peu près impossible par suite de la marée haute; "il était clair dès le début, a-t-on consigné au journal du 80e escadron d'assaut du Génie royal, que les obstacles de plage ne pourraient être enlevés". Ni les sapeurs ni les unités de la Marine chargées de déblayer les obstacles aux péniches de débarquement ne purent s'acquitter de leur tâche avant la marée basse.

Quatre voies de sortie étaient prévues sur le front de la brigade: deux au village de Bernières et deux entre Bernières et Saint-Aubin[83]. La direction de la marée porta la plupart des embarcations du Génie à toucher fond à quelque distance à l'est de leurs positions prévues. Dans la région de Bernières, la hauteur de la chaussée causa certaines difficultés qu'aggravait le feu de l'ennemi. Cependant, le 5e régiment d'assaut du Génie royal y ouvrit quatre voies d'accès vers l'intérieur, l'une avec l'aide d'un petit pont d'assaut "à poutrescaissons' qu'un véhicule blindé avait placé contre la chaussée, une autre à un point où le mur s'était écroulé, une troisième en déblayant une rampe obstruée, et enfin une dernière d'une façon non indiquée. On a eu moins de difficulté sur la plage sise à l'est de Bernières; avec l'aide de "Crabs" qui ont fauché des passages à travers les dunes, au moins deux voies de sortie ont pu être bientôt ouvertes, l'une grâce à un pont sur la chaussée et l'autre, une voie double, traversant les dunes. De façon générale la situation était moins difficile qu'à Courseulles et les plages étaient, par conséquent, un peu moins encombrées[84].

Débarquement de la brigade de réserve

Pendant que les 7e et 8e brigades s'avançaient en combattant vers l'intérieur, les embarcations transportant la brigade de réserve, la 9e,* décrivaient des cercles au large de la côte en attendant leur tour de pousser jusqu'au rivage. A 10h.50 du matin, le Q.G. divisionnaire donnait l'ordre à la brigade d'atterrir[85]. On la fit passer, — ce qui était d'ailleurs normal étant donné l'état des plages, - au travers du secteur de la 8e brigade, conformément au plan primitif (voir cidessus, p. 83). On estima toutefois qu'il fallait déposer toute la brigade sur la plage Nan White[86]. (Depuis environ 10h.30, les embarcations n'étaient plus dirigées sur la plage Nan Red, où "les pertes d'embarcations devenaient graves"[87]; il est possible que la résistance offerte par l'ennemi à l'emplacement fortifié de Saint-Aubin ait aussi influé sur cette décision.) La brigade entière devait donc débarquer à Bernières et s'avancer vers le sud par une seule route, celle qui menait à Beny-sur-Mer.

Les bataillons commencèrent à descendre effectivement sur la plage vers 111.40. A midi et cinq minutes, le Q.G. de la brigade déclarait: "Plages encombrées; attendons moment propice pour atterrir"; mais un quart d'heure plus

*Cette brigade a traversé la Manche dans les embarcations mêmes, — de grandes péniches de débarquement d'infanterie, — qui l'ont déposée sur les plages.

tard il signalait que le commandant de brigade, était débarqué sur la plage et que les unités passaient à la zone de rassemblement, près de Beny[88]. Cependant, la lenteur de l'avance de la 8e brigade et le grave encombrement autour de Bernières retardèrent ces déplacements. Les bataillons firent halte aux abords du village et les North Nova Scotia Highlanders (lieut.-colonel C. Petch), qui venaient en tête, ne s'avancèrent de nouveau sur Beny qu'à 4h.05 de l'après-midi. Ils étaient accompagnés du 27e régiment blindé (Sherbrooke Fusiliers Régiment), commandé par le lieut.-colonel M. B. K. Gordon, et suivis des autres bataillons de la brigade, les Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders (lieut.-colonel G. H. Christiansen) et le Highland Light Infantry of Canada (lieut.-colonel F. M. Griffiths)[89].

A 6h.20 du soir, le North Nova Scotia et le 278 régiment blindé, qui constituaient l'avant-garde de la brigade, quittaient la zone de rassemblement et poussaient au delà du Queen's Own et du Régiment de la Chaudière, en direction sud. Trois compagnies des Highlanders étaient montées sur les chars des Sherbrooke Fusiliers. Dans le voisinage de Colomby-sur-Thaon, la compagnie "A" se heurta à une opposition qui, si elle ne fut pas très violente, lui causa tout de même de nouveaux retards. Entre-temps l'avant-garde s'était heurtée à une nouvelle résistance à Villons-les-Buissons. Il devenait clair que les unités d'avant-garde ne pourraient atteindre leur objectif de la région de Carpiquet avant l'obscurité. Elles reçurent donc l'ordre de se retrancher pour la nuit là où elles se trouvaient "et d'établir une base solide pendant qu'il faisait encore jour"[90]. L'infanterie et les chars établirent donc "une forteresse" dans la région Anisy — Villons-les-Buissons[91]". Les autres bataillons de la brigade étaient toujours dans la zone de rassemblement à Beny.

Le général Keller avait quitté le *Hilary* avec une partie de son état-major à 11h.45 et le Q.G. divisionnaire s'établit à Bernières, dans un petit verger. A 2h.35 de l'après-midi, Keller y tint une conférence à laquelle assistaient les commandants des 8e et 9e brigades d'infanterie et de la 21, brigade blindée. Il n'en résulta aucune modification des plans. On confirma que le North Shore Régiment avait de la difficulté à Tailleville et que la 81, brigade allait poursuivre son avance et prendre Beny-sur-Mer, pendant que la 9e continuerait au delà de la 8e lorsque l'officier général commandant transmettrait le nom chiffré "Kingston"92. Ces ordres, nous l'avons vu, furent dûment exécutés.

A 9h.15 du soir l'officier général commandant transmit ses ordres pour la nuit par officier de liaison. Sur la droite, la 7e brigade allait occuper la région de Le Fresne-Camilly — Cainet. La 8e devait occuper la zone Colomby-sur-Thaon — Anguerny et contenir La Délivrande et Douvres-la-Délivrande en vue de nettoyer ces deux endroits le lendemain, dès les premières lueurs du jour. La 9e brigade avait pour mission d'occuper la zone Villons-les-Buissons-Le Vey*. Cela équivalait à peu près à donner l'ordre aux brigades de défendre le terrain où elles se trouvaient, c'est-à-dire les objectifs intermédiaires désignés dans le plan sous le nom de "Elm" (voir ci-dessus, p. 81). Le 10e régiment blindé et le 6e moins un escadron devaient retourner sous le commandement de la 2e brigade blindée et se tenir à l'abri dans la région de Beny-sur-Mer — Basly. (De fait, le 6e régiment blindé tout entier s'est mis à l'abri à Pierrepont, dans la zone

*Rien dans les archives n'indique que les North Nova Scotia Highlanders aient occupé Le Vey durant la nuit, mais ils ont bien pu patrouiller toute la zone sans en faire mention.

de la 7e brigade.) Le Q.G. divisionnaire donna l'ordre de patrouiller activement la région et de prendre "toutes les dispositions nécessaires" pour faire face à une contre-attaque dès les premières lueurs du jour[93].

La division avait beaucoup moins progressé que ne le prévoyaient les plans de la journée. (Nous allons voir que ses voisines étaient dans le même cas.) On retardait sur l'horaire depuis le début, alors que l'état de la mer avait nécessité le recul des heures prévues pour les débarquements; et le retard n'avait cessé de s'accentuer. Par suite du retard à mettre pied à terre et de l'impossibilité, qui en est résultée, d'enlever les obstacles des plages, celles-ci étaient jonchées d'embarcations avariées. Et une fois de plus dans cette guerre les véhicules d'une armée motorisée, destinés à faciliter le déplacement rapide des troupes, ont, de fait, nui à leur avance. La difficulté qu'on a eue à ouvrir des voies de sortie depuis les plages vers l'intérieur avait provoqué l'encombrement, et la résistance acharnée de l'ennemi à certains endroits, notamment à Saint-Aubin et à Tailleville, lui avait valu des avantages considérables. Les difficultés provenant de ce que la brigade de réserve s'était vue contrainte de débarquer sur un front étroit n'offrant qu'une seule voie de progression allaient être la cause de nouveaux délais.

La division n'a pas atteint ses objectifs définitifs du jour J, il est vrai, mais à une minime exception près, ou plutôt une quasi-exception. Une troupe de chars de l'escadron "C" du let Hussars, commandée par le lieut. W. F. McCormick, troupe qui appuyait les Royal Winnipeg Rifles, aida ceux-ci à traverser Creully et "continua tout simplement sa route", franchissant Camilly et poussant jusqu'à la limite nord de Secqueville-en-Bessin. En route, elle démolit un char de reconnaissance et infligea des pertes à des groupes de fantassins; et M. McCormick fut cérémonieusement salué par un soldat allemand qui, de toute évidence, ne s'attendait pas à rencontrer l'ennemi si loin à l'intérieur[94]. Que ces quelques chars de combat, — qui ne se sont probablement plus rapprochés de leur objectif définitif à l'intérieur, ce jour-là, que tout autre élément des forces d'assaut alliées transportées par mer, — aient pu faire une telle incursion et en revenir démontre combien la résistance était faible, cet après-midi-là sur le front de la 7e brigade.

Les voitures blindées de l'Inns of Court Regiment n'avaient pas réussi à exécuter leur mission (voir ci-dessus, p. 86), c'est-à-dire à détruire les ponts de l'Orne. L'escadron perdit quelques véhicules avant le débarquement ou sur les plages. Débarqué à Courseulles, il souffrit, comme d'autres d'ailleurs, ale la lenteur mise à ouvrir des voies vers l'intérieur. Un message isolé reçu de cet escadron à 11h.40 du matin figure dans le journal de la division: "Voie gauche libre; donner priorité aux canons antichars". Il semble avoir quitté la plage vers midi et la plus grande partie de l'escadron a franchi la Seulles à 3h. de l'après-midi, apparemment à Creully. Cependant les voitures blindées n'ont pas atteint l'Orne, ni même l'Odon qui était moins éloigné et que les directives d'opérations mentionnaient comme objectif de rechange[95].

Les pertes subies par la 3e division canadienne le jour J, bien que lourdes, furent moins nombreuses qu'on ne l'avait craint. Pour la journée entière, les pertes canadiennes parmi les troupes transportées par mer furent de 340 militaires de tous grades tués ou morts de leurs blessures, 574 blessés par les armes ennemies ou autrement, au combat, et 47 faits prisonniers. Il est impossible de distinguer entre les pertes subies sur les plages et celles qui ont été subies par

la suite. Les deux brigades d'assaut ont perdu à peu près le même nombre d'hommes.* Parmi les unités d'infanterie, ce sont les Queen's Own Rifles de la 8e brigade qui ont subi les plus lourdes pertes, soit 143 hommes; elles sont probablement attribuables surtout à l'emplacement fortifié de Bernières, qui a été capturé sans l'aide de chars. Viennent ensuite les Royal Winnipeg Rifles, avec 128. Ces pertes sont un indice du combat acharné qui s'est livré à Courseulles. Le North Shore Regiment a perdu 125 hommes, par suite sans doute du combat prolongé à Saint-Aubin et Tailleville[96]". On trouvera à l'Appendice "B" un tableau détaillé des pertes subies par les Canadiens le jour J.

La situation à la fin du jour J

Oublions un instant la situation dans le secteur canadien pour considérer les progrès accomplis, de façon générale, dans ce grand assaut des troupes alliées. A tout prendre, la journée avait été extraordinairement fructueuse; mais, ainsi qu'il fallait s'y attendre, le succès obtenu variait considérablement d'une zone à l'autre.

A l'extrême droite, les deux divisions américaines aéroportées se dispersèrent sur une vaste étendue pendant la descente.† Les opérations des 82e et 101e divisions aéroportées ne se poursuivaient pas conformément au plan, loin de là. Mais, malgré de lourdes pertes et une certaine confusion, ces opérations furent précieuses. Dès le soir du jour J les troupes aéroportées avaient capturé SainteMère-Église et étaient maîtresses d'une large zone s'étendant de là à Carentan. Elles avaient certes contribué pour beaucoup à semer le désordre chez l'ennemi et à l'empêcher de se défendre efficacement.

De tous les assauts maritimes, c'est sans doute l'attaque lancée sur la plage "Utah" dans la partie inférieure du Cotentin, par le 7e corps d'armée américain ayant sous son commandement la 4e division d'infanterie américaine, qui rencontra le moins de résistance. Ainsi que nous l'avons vu, le bombardement des défenses de plage y a été plus efficace qu'ailleurs. Il est vraiment heureux que les bataillons d'assaut aient été mis à terre à presque 2,000 yards au sud des positions prévues, puisqu'ils purent ainsi s'attaquer à des régions plus faiblement défendues. Le succès de l'opération a été complet et les pertes "extraordinairement légères". Avant la fin du jour on avait réussi à établir une bonne tête de pont.

Mais sur la plage "Omaha", à l'est de l'estuaire de la Vire, ce fut une tout autre histoire. C'est l'endroit où les forces d'invasion ont eu le plus de difficulté; les pertes y ont été lourdes et pendant quelque temps la victoire a semblé incertaine. Sur ce front, le 5e corps d'armée américain avait lancé à l'assaut la ire division d'infanterie américaine, renforcée d'une partie de la 29e qui avait été placée sous son commandement. Certaines causes au moins des difficultés rencontrées à cet endroit semblent plutôt évidentes. D'abord, la valeur militaire des défenseurs (la 352e division allemande) était un peu meilleure que sur les

*Dans *l'Armée canadienne 1939-1945,* l'auteur de ces lignes a déclaré que le combat de plage a été "un peu plus violent" sur le front de la 7e brigade que sur celui de la 8e. Or une analyse plus soignée, faite depuis à tête reposée, le porte à conclure qu'à cet égard il n'y avait guère de différence entre les deux.

†Les points de chute sont clairement indiqués sur les cartes IX et X de l'ouvrage de Harrison, *Cross-Channel Attack.*

autres fronts. Cette division, nous l'avons vu, était passée aux plages en mars. (Les renseignements sur ce mouvement atteignirent les Alliés avant l'assaut, mais le bulletin hebdomadaire de renseignements du 21e groupe d'armées trouvait qu'ils n'étaient "guère fondés".) En outre, le terrain favorisait les défenseurs. La côte y était plus escarpée que sur le front anglais, situé plus à l'est, et des hauteurs dominaient de très près les plages. Ajoutons que, dans ce secteur, les défenses allemandes étaient probablement un peu plus solides qu'à tout autre point du front, surtout quant au nombre de mitrailleuses braquées sur les plages. Sans compter que l'infanterie d'assaut était moins bien appuyée que dans les secteurs anglais. On a employé à cet endroit un bataillon de chars DD, mais, sur les 32 chars mis à la mer dans la moitié est du secteur, cinq seulement ont atteint le rivage; quant à l'artillerie transportée jusqu'au bord dans des chars amphibies (DUKW), elle a subi des pertes encore plus lourdes par suite du gros temps[98]. Les Américains n'avaient ni véhicules d'assaut du Génie ni chars "fiai!". Quiconque a lu le compte rendu des événements qui se sont déroulés sur les plages canadiennes sait bien que sans les chars DD, les véhicules d'assaut du Génie (AVRE) et les "Crabs", les pertes canadiennes auraient certainement été plus élevées qu'elles ne l'ont été*.

Dans les circonstances, les Américains ont dû lutter désespérément sur la plage "Omaha" pour y prendre pied et s'y maintenir, et les pertes à cet endroit ont été plus lourdes que n'importe où ailleurs. Le soir du jour J, la tête de pont était encore étroite et précaire; elle n'avait que 2,000 yards de profondeur tout au plus. L'avance dans ce secteur n'a vraiment commencé que le 8 juin[99].

Sur le front du 30e corps d'armée britannique (secteur "Gold"), qui avait sous son commandement pour cet assaut la 50e division d'infanterie anglaise, la situation évolua sensiblement de la même façon que sur le front canadien. Les débarquements s'effectuèrent avec succès bien que, nous l'avons déjà indiqué, certains emplacements fortifiés de la côte aient offert une résistance prolongée et qu'on n'ait pas atteint, à l'intérieur, les objectifs définitifs. Le soir du jour J, la 50e division se trouvait solidement sur la plage et avait pénétré jusqu'à portée de ses armes de Bayeux et de la route Bayeux — Caen; elle était en communication, sur sa gauche, avec la 3e division canadienne (les 711, Green Howards et les Royal Winnipeg Rifles étant entrés en contact durant l'après-midi)[100]. La tête de plage de la 50e division et celle des Canadiens se trouvaient donc solidement reliées, mais la 50e n'était pas encore entrée en contact avec les Américains sur la plage "Omaha"[101].

De même, il n'y avait eu jusque-là aucun contact entre la 3e division canadienne et la 3e division anglaise installée sur sa gauche. A la tombée de la nuit, le jour J, les Allemands résistaient toujours dans une partie des défenses de plage situées immédiatement à l'est du secteur canadien. Ainsi que nous l'avons déjà indiqué, on avait confié la tâche de nettoyer ces nids de résistance aux commandos des Fusiliers marins de la 4e brigade de service spécial. Ils eurent beaucoup de difficulté. Mis à terre à 8h.43 du matin le jour J en face et immédiatement à l'est de l'emplacement fortifié de Saint-Aubin, le commando n° 48 essuya le feu très nourri des armes de cet emplacement et se heurta plus tard à un opposition acharnée à Langrune. Il en fut de même du commando n° 41 qui,

*La question du refus des Américains de tirer parti des "blindés spéciaux" anglais, sauf des DD, est analysée dans l'ouvrage de Chester Wilmot intitulé: *The Struggle for Europe,* aux pages 264 à 266, ainsi qu'à la page 291.

INSERT MAP

CARTE 2

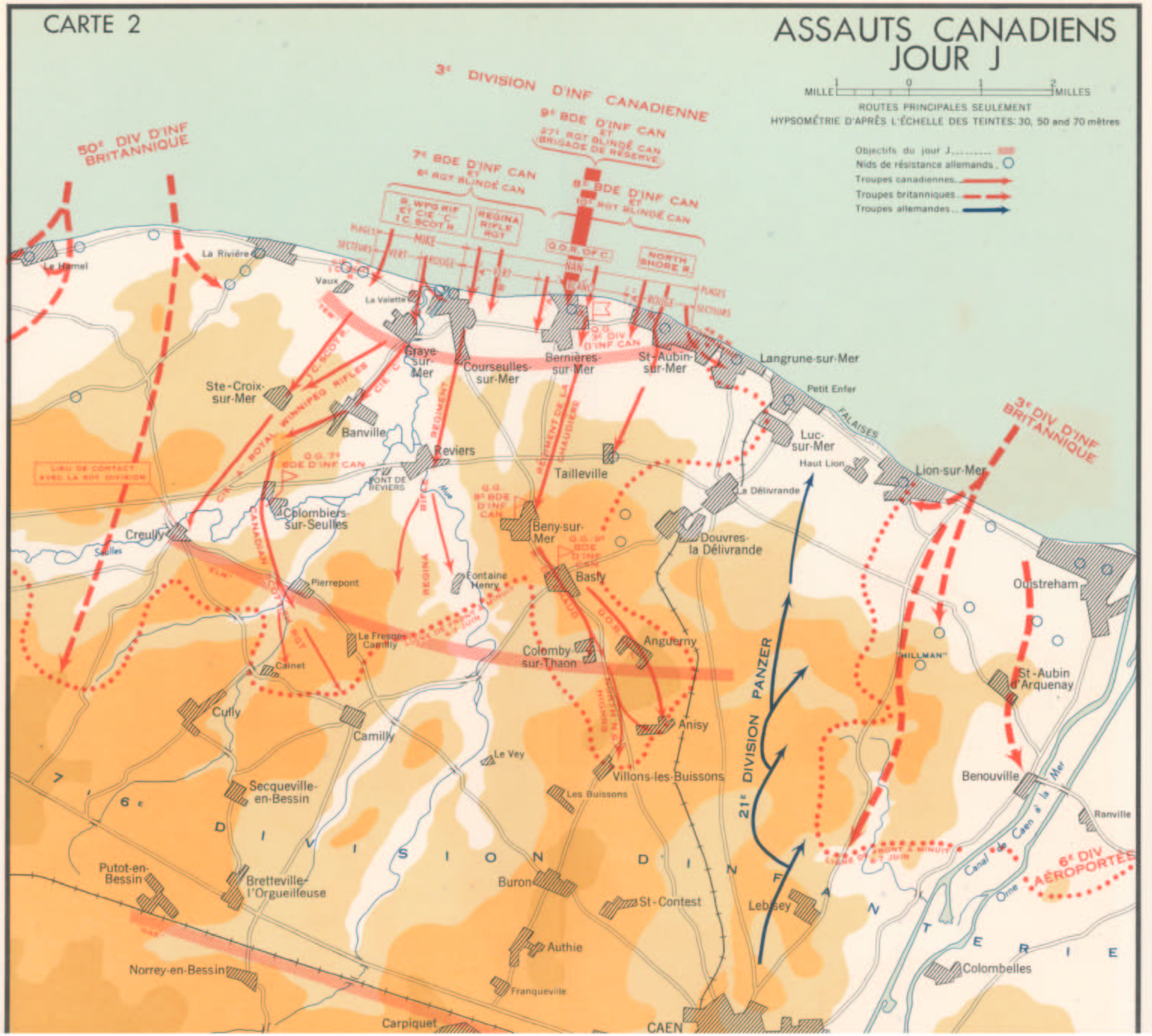
ASSAUTS CANADIENS JOUR J

MILLE 1 0 1 2 MILLES

ROUTES PRINCIPALES SEULEMENT

HYPSOMÉTRIE D'APRÈS L'ÉCHELLE DES TEINTES: 30, 50 and 70 mètres

Objectifs du jour J.....
Nids de résistance allemands.
Troupes canadiennes.
Troupes britanniques.
Troupes allemandes.



débarqué à Lion-sur-Mer, avait pour mission de nettoyer ce village et celui de Petit-Enfer situé vers l'ouest. Les forts de Lion-sur-Mer se révélèrent très difficiles à nettoyer et dans l'après-midi du jour J la 8e brigade d'infanterie anglaise prenait la direction du combat à cet endroit°. Le dernier fort de Lion-sur-Mer n'est tombé que le 8 juin. Le matin du 7, on a dû mettre à terre le commando n° 46 avec mission de s'emparer de Petit-Enfer. L'emplacement fortifié, à cet endroit, ne s'est rendu qu'à 6h. du soir ce jour-là[102].

La 3e division britannique s'était elle-même heurtée à une forte résistance au nord de Caen et n'avait pu s'emparer de cette ville. Toutefois, dès le soir du jour J, elle occupait un solide triangle dont la base s'étendait, sur la côte, de Lion à Ouistreham, tandis que la pointe atteignait la route Lion-Caen, près de Lebisey. Tard dans l'après-midi, cette division avait subi la première contre-attaque de blindés allemands. D'après la 3e division, quelque 40 chars de la 21e division Panzer s'approchèrent sur le flanc gauche mais furent durement reçus par les chars et les canons antichars anglais. La 3e division a estimé qu'elle avait mis 13 chars hors de combat[103]. Le général Feuchtinger de la 21e Panzer a prétendu par la suite qu'un groupe de ses chars (probablement en sus des 40 signalés par les Anglais) avait atteint la côte ` à Lion-sur-Mer". De notre .côté, rien n'appuie cette prétention, mais la voie était ouverte jusqu'à la côte aux environs de Luc-sur-Mer, vers l'ouest[104].

Les ordres donnés à la 3e division anglaise reconnaissaient bel et bien qu'elle ne prendrait peut-être pas Caen le jour J. Le plan en esquisse de la Deuxième armée émis le 21 février (voir ci-dessus, p. 80) renfermait toujours le passage suivant:

> Le 1er corps d'armée se portera à l'assaut avec la 3e division canadienne à droite sur un front de deux brigades et la 3e division britannique à gauche sur un front d'une brigade et capturera Caen 0368 au plus tard le soir du jour J. Il est essentiel au plan de l'Armée ue nous prenions et conservions Caen.

L'Ordre d'opération n° 1 de la Deuxième armée, en date du 21 avril, était couché en termes précis:

> Le jour J le 1er corps d'armée devra:
> (i) Pendre d'assaut les plages entre 940865 (juste à l'ouest de Vaux) (incl.) et l'Orne (incl.).
> (ii) Capturer Caen.
> (iii) S'installer solidement sur une ligne générale allant de Putot-en-Bessin 9072 (incl.) à Caen (incl.). . .

Toutefois les directives émises par le 1er corps d'armée britannique en vue de l'opération affaiblissaient quelque peu cet ordre. Elles soulignaient, il est vrai, l'importance qu'il y avait de prendre et de conserver Caen selon le plan de l'Armée, et définissaient le rôle général de la 3e division britannique ainsi qu'il suit: "La 3e division britannique a pour mission de capturer Caen et d'y occuper une tête de pont sur l'Orne". Ayant prévu les voies où l'ennemi pourrait faire porter sa contre-attaque, à travers Caen ou de chaque côté de cette ville, l'ordre ajoutait:

> c) Pour parer à ces mesures ennemies, la 3e division d'infanterie britannique devrait avant la nuit, le jour J, avoir capturé et effectivement masqué Caen et s'être disposée en profondeur, les localités de brigades' solidement établies:

*Le journal du commando n' 41 indique qu'il a été placé sous le commandement de la 9e brigade (sans doute, une erreur; ce devrait être la 8e) à 3h. de l'après-midi.

(i) Au nord-ouest de Benouville, à l'appui de la 6e division aéroportée opérant à l'est de l'Orne (ayant relevé les troupes aéroportées à l'ouest du canal et assumé la défense des points de passage Benouville — Ranville).

(ii) Au nord-ouest de Caen, et rattachées à la localité de la brigade gauche avant de la 3e division d'infanterie canadienne. *d) Si* l'ennemi nous devance à Caen et que ses défenses se révèlent trop solides pour que nous puissions capturer cette ville le jour J, aucun nouvel assaut de front qui pourrait être coûteux ne sera lancé sans consultation préalable du 1er corps d'armée. Le cas échéant, la 3e division d'infanterie britannique contiendra l'ennemi à Caen et disposera le gros de ses forces pour des opérations mobiles à l'intérieur de la position de couverture. Caen sera pilonnée par nos bombardiers afin d'en restreindre l'utilité pour l'ennemi et de rendre sa défense coûteuse.

Il est bien possible que, quelque énergiques qu'aient été les termes de la directive, Caen n'aurait pas pu être capturée le jour J (car, somme toute, la même directive mettait la 3e division canadienne en demeure de s'établir sur la ligne générale Putot-en-Bessin — Carpiquet "le plus tôt possible le jour J"; or les Canadiens n'ont pas réussi à s'y installer). Mais en prévoyant une autre solution plus facile, cet ordre rendait moins probable la capture de la ville.

Sur le front de la 30 division britannique, comme dans le secteur canadien, la résistance prolongée de certaines défenses de plage valut aux Allemands des avantages considérables. Le rôle confié à la 9e brigade de cette division prévoyait une avance sur la droite du front divisionnaire, la prise de la zone entourant Saint-Contest et le contact avec la gauche canadienne. L'ordre d'opérations de la division prévoyait qu'au cas où la 1850 brigade ne pourrait entrer dans Caen par le nord, la 9e pourrait peut-être attaquer la ville du côté ouest si cela semblait "offrir des chances immédiates de succès". Mais dans l'après-midi on jugea nécessaire de confier d'autres tâches à la 9e brigade; l'un de ses bataillons fut placé sous le commandement de la 8e brigade d'infanterie britannique qui appuyait les fusiliers marins dans la région de Lion, où il s'était déjà compromis en cherchant à avancer vers Cresserons, tandis que deux autres furent affectés à l'appui des parachutistes que l'ennemi pressait sur le flanc gauche*. La poussée de la division vers le sud se trouva donc gravement affaiblie. Elle se fit sur un front d'une brigade au lieu de deux; il devint impossible de prendre contact avec les Canadiens, et la possibilité de capturer Caen fut encore réduite. En outre, la résistance offerte par les emplacements fortifiés de l'intérieur et la nouvelle que des chars ennemis poussaient vers le nord à partir de Caen incitèrent le commandant de la 185e brigade à déplacer l'un des deux bataillons du corps principal de sa brigade du flanc droit au flanc gauche, où il reçut l'ordre de s'avancer sur la route du canal, à travers Benouville. L'attaque en direction de Caen se fit effectivement, le soir du jour J, par un bataillon d'infanterie décimé (le 2nd King's Shropshire Light Infantry, qui avait subi de lourdes pertes) appuyé de chars de la Staffordshire Yeomanry et de quelques canons antichars autopropulsés[105]. Le large écart qui existait entre la 30 division britannique et la 3e division canadienne fut une source de faiblesse pour celle-là dans son avance sur Caen et pour celle-ci dans sa poussée vers l'objectif définitif du jour J, le 7 juin.

*Le Q.G. de la 9e brigade d'infanterie britannique se trouva dans des circonstances désastreuses immédiatement après le débarquement, son commandant et plusieurs autres officiers ayant été gravement blessés par un obus de mortier. Cet incident influa sans doute sur les opérations de la brigade. Aucun de ses bataillons ne livra de dur combat le jour J. Le journal de la brigade indique que l'ordre a été reçu du commandant divisionnaire; quant à savoir s'il agissait en conformité d'instructions reçues d'une autorité supérieure, cela n'est pas clair.

Nous avons déjà parlé ci-dessus de la 60 division aéroportée (laquelle comprenait le 1er bataillon canadien de parachutistes) qui se trouvait à l'extrême gauche de la tête de pont alliée. De façon générale, cette division avait pour mission de consolider le flanc gauche. En plus de capturer les ponts de l'Orne et du canal adjacent, ainsi que nous l'avons déjà indiqué (voir ci-dessus, p. 99), elle devait détruire ou neutraliser à Merville une batterie côtière que l'on croyait formidable, occuper la zone entre l'Orne et la Dives, et lancer des attaques destinées à retarder le mouvement des réserves ennemies venant de l'est ou du sud-est. La batterie devait être liquidée par le 9e bataillon de parachutistes, lequel, avec les 8e et 1er bataillons de parachutistes canadiens, constituait la 3e brigade de parachutistes. Le bataillon canadien, non compris la compagnie "C" qui, nous l'avons vu, était descendue avant les autres éléments, avait pour mission de détruire un pont sur la Dives à Robehomme et de protéger le mouvement du 9e bataillon contre le feu de la batterie. Par la suite, le bataillon canadien devait occuper des positions autour du carrefour de Le Mesnil en tant que partie de la défense, par la 30 brigade, de la crête allant, vers le nord, de Troarn à Sallenelles*.

Comme les autres divisions américaines aéroportées, la 6e a été passablement dispersée dans sa descente. L'obscurité crée autant de difficultés aux opérations aéroportées qu'aux opérations amphibies, et au mois de juin 1944 les parachutistes avaient moins d'expérience que les marins. Le croquis n° 6 fait voir l'extraordinaire dispersion du bataillon canadien. Des difficultés de navigation, les mesures prises par les pilotes de la RAF pour éviter le tir de DCA, et l'ab-sence de points de repère facilement identifiables aux fins d'atterrissage, expliquent apparemment ce malheureux état de choses. On a perdu dans le sol marécageux la plupart du matériel d'éclairage et autre dont était munie l'avantgarde pour indiquer la zone de chute du gros des troupes. Un avion-éclaireur lança ses troupes d'avant-garde dans la mauvaise zone, qu'elles marquérent[106]. Par suite de cette dispersion, en particulier, 84 hommes du bataillon canadien furent faits prisonniers le jour J. Inutile d'ajouter que ces erreurs, qui à divers degrés furent générales à travers les deux brigades de parachutistes de la division, rendirent beaucoup plus difficile l'exécution des tâches assignées. Celles-ci furent néanmoins exécutées. Nous avons décrit la nature des ponts essentiels. La batterie de Merville, — où l'on ne découvrit que des canons de 75 millimètres, — fut prise d'assaut par le 9e bataillon de parachutistes, bien que la dispersion lors de la chute eût réduit l'unité à un groupe bien restreint.

Le 1er bataillon canadien de parachutistes a aussi exécuté ses missions avec succès. La compagnie "C" a détruit un pont sur la Divette, à l'est de Varaville et, après un combat violent et prolongé, elle s'est emparée d'un emplacement fortifié qui, à l'ouest du village, menaçait la zone de chute de la brigade. La compagnie `B" a atteint le pont de Robehomme sans les soldats du Génie qui devaient le démolir, exception faite, apparemment, d'un seul sergent[107]; elles l'ont tout de même fait sauter. La compagnie a occupé la colline de Robehomme jusqu'au lendemain matin et le 7 juin elle s'est repliée sur la position du bataillon, à Le Mesnil. D'autres unités de la division avaient détruit

*Ceux. qui voudraient plus de détails que nous ne saurions en donner ici pourront consulter un article qui a paru dans le *Journal de l'Armée canadienne* en novembre 1951. Préparé sous la direction du lieut.-colonel G. W. L. Nicholson, il a pour titre: "Le premier bataillon canadien de parachutistes en Normandie".

INSERT PICTURE

trois autres ponts sur la Dives. Le jour J le bataillon canadien avait perdu 113 hommes, soit 19 tués au combat, 10 blessés par les armes ennemies ou autrement, et 84 faits prisonniers.

Dans l'après-midi du jour J les commandos de la 1re brigade de service spécial, commandée par le brigadier lord Lovat, qui avaient débarqué sur les plages d'Ouistreham, atteignaient la zone des parachutistes et commençaient à s'acquitter de leur mission qui consistait à nettoyer les défenses côtières à l'est de l'Orne. Peu de temps après, arrivaient les troupes de tête de la 3e division anglaise, et dans la soirée la 6e brigade d'infanterie de l'air de la 6e division aéroportée commençait à arriver dans des planeurs qui "atterrirent sans difficulté dans les zones prévues"[108]. On occupa et maintint la tête de pont à l'est de l'Orne. Parmi toutes les divisions alliées qui ont combattu en Normandie le jour J, c'est la 6e division aéroportée du major-général R. N. Gale qui a le mieux réussi à prendre et à conserver le terrain prévu. Elle n'a raté aucun objectif important.

Les divisions d'assaut anglaises devaient être suivies à terre, dans la zone du 308 corps d'armée, de la 7e division blindée et, dans la zone du 1er corps d'armée, de la 51e division d'infanterie (Highland). Dans le cas de la 7e division blindée, le plan prévoyait la mise à terre le jour J d'une partie considérable de la 228 brigade blindée; or seuls de bien faibles éléments de cette brigade atteignirent effectivement la plage. Dans le cas de la 51e, seuls l'officier général commandant et de petits groupes de reconnaissance devaient débarquer le 6. De fait le commandant ne mit pied à terre que le lendemain, mais trois batail-

ions d'infanterie atterrirent sur la plage Mike Red dans la soirée et se rassemblèrent dans la région de Banville[109].

Les réalisations du jour J furent magnifiques. En une matinée, dans la plupart des secteurs du front, nos troupes ont percé des trouées dans le Mur de l'Atlantique et préparé la voie à une dernière campagne victorieuse. Néanmoins, il est permis de se demander, quinze ans plus tard, s'il eut été possible de faire encore davantage en ce 6e jour de juin 1944. Etait-il vraiment impossible d'atteindre les objectifs intérieurs? Un effort plus soutenu dans les phases subséquentes de l'assaut aurait-il permis de pénétrer plus avant et d'occuper un terrain que nous avons dû acheter par la suite au prix de plusieurs semaines de sanglants combats? Il y a lieu de souligner que plus d'une brigade de réserve n'a pas participé pleinement au combat le jour J. Nous allons voir dans le présent volume que les troupes anglaises et canadiennes, — et il en a été probablement de même des troupes américaines, — étaient ordinairement plus habiles à tromper l'ennemi et à obtenir un succès immédiat à l'attaque qu'à tirer parti de la surprise et des succès réalisés. Peut-être étaient-elles un peu trop facilement satisfaites. "Well have we done, thrice-valiant countrymen"; mais le roi Henri s'empressait d'ajouter:

But all's not done; yet keep the French the field.

Le lieut.-général Richter de la 716e division d'infanterie allemande a parlé depuis de "l'attitude hésitante et prudente" des troupes alliées, surtout de l'infanterie[110]. Une analyse des campagnes d'Italie et du Nord-Ouest de l'Europe révèle que, parmi tous les aspects de la tactique, c'est le problème du maintien de l'élan de l'attaque que nos forces devraient surtout étudier. A cet égard nous avons certes quelque chose à apprendre des Allemands. Soit dit sans diminuer le moindrement le grand mérite des hommes qui ont combattu et triomphé le jour J.

On a dit et écrit bien des sottises au sujet des débarquements en Normandie, mais rien n'est plus absurde que de prétendre que l'opération a été facile, qu'elle a été exécutée presque sans effusion de sang*. Les comptes rendus publiés à l'époque dans les journaux, — qui, c'était naturel, réagissaient contre l'exagération qu'on avait faite, avant l'attaque, des effectifs ennemis, — donnaient, de l'avis du commandant en chef des forces navales alliées, l'impression de "débarquements faciles et sans opposition", ce qui était contraire aux faits. Malgré la supériorité des Alliés en hommes et en matériel, les pertes des troupes d'assaut furent lourdes tout le long du front, sauf sur la plage "Utah". Il est vrai que les positions ennemies, sur les plages, n'étaient pas aussi formidables que nos propres organes de publicité l'avaient prétendu, mais elles étaient tout de même solides et la plupart des défenses côtières furent défendues avec détermination. Une attaque moins bien appuyée que celle du jour J n'aurait pas eu raison de ces défenses, et les assaillants ont payé chèrement les magnifiques succès qu'ils ont alors remportés.

*On a atteint le comble du grotesque dans un ouvrage bien documenté sur les opérations des fusiliers marins américains dans le Pacifique: ". . . les débarquements en Normandie furent relativement faciles . . . l'assaut a commencé non pas le long de la côte, mais après l'établissement de la tête de pont, lors de la percée du front ennemi à Saint-Lô" (le 25 juillet)-. Évidemment, les auteurs ignoraient tout des opérations de la Normandie.

Il n'est pas question d'exprimer exactement les pertes qu'ont subies les divisions britanniques, américaines et canadiennes qui ont participé à cette attaque, car parmi ces trois pays, seul le Canada a établi, après la guerre, des chiffres fondés sur les fiches individuelles. Il y a lieu, toutefois, d'indiquer ici les chiffres les plus précis possibles, ne fût-ce que pour mettre fin à cette histoire qui persiste toujours et selon laquelle l'opération "Neptune" n'aurait pas été coûteuse. La statistique disponible pour les divers secteurs est analysée à l'Annexe "C". Elle révèle que les pertes totales des armées alliées, le jour J, — y compris les morts, les blessés et les prisonniers, — ont pu atteindre le chiffre d'environ 9,000 hommes. Sur ce total, les pertes de l'Armée canadienne s'établissent à 1,074 hommes. Ces chiffres sont modérés: ils ne comprennent pas les pertes des éléments d'appui navals et aériens qui, heureusement, ont été relativement faibles.

Mais il y a lieu de se réjouir de ce que les pertes du jour J soient restées en deçà des prévisions établies avant l'assaut. Le 12 février, le Q.G. du 21° groupe d'armées avait fait parvenir au *War Office* une estimation de ce que seraient les pertes britanniques et canadiennes le jour J. Il en venait à la terrible conclusion que, parmi les forces de débarquement de 70,000 hommes, il y aurait 9,250 victimes, dont 3,000 noyés. En fixant l'effectif total des éléments canadiens à 15,000 hommes (ce qui, y compris le 1er bataillon canadien de parachutistes, représente à peu près le nombre prévu)[112], la part canadienne de ces 9,250 victimes se serait établie à 1,982, soit près du double de nos pertes réelles en cette circonstance. C'est probablement de là qu'est partie la légende selon laquelle nos pertes n'auraient pas été lourdes. Si ces dernières sont restées en deçà des prévisions de nos stratèges, elles furent néanmoins pénibles.

Rappelons-nous que les assaillants du Mur de l'Atlantique ont dû affronter, non seulement des risques physiques terribles, mais aussi d'effroyables dangers moraux. En Grande-Bretagne, plusieurs mois avant l'assaut, l'opération envisagée était devenue un sujet général de conversation et de spéculation. Jamais, dans toute l'histoire, entreprise n'a fait l'objet d'une telle réclame. Si l'on a réussi à garder secrets, de peine et de misère, les détails importants qu'étaient l'heure et le lieu de l'assaut, nul ne doutait, par contre, de l'imminence de l'invasion du nord-ouest de l'Europe. Ces grandes formations d'avions alliés qui sillonnaient, à Londres, le ciel clair du début de l'été en étaient le signe évident; et le refus aux missions étrangères d'utiliser le sac diplomatique sans censure (mesure annoncée le 17 avril 1944) ne servit qu'à faire encore plus de réclame au projet et à exciter davantage les esprits*. C'est dans cette atmosphère fébrile que les troupes d'assaut ont dû mettre au point leurs préparatifs, constamment exposées aux conjectures des journaux sur la puissance des défenses qu'elles allaient être appelées à attaquer. De sorte que chacun dut combattre et maitriser en lui-même des craintes profondes et muettes avant de faire face aux défenseurs allemands sur les plages. Ces craintes intérieures étaient peut-être de plus formidables antagonistes que les fantassins d'Hitler. Les soldats qui ont eu raison des unes et des autres ont rendu possible la libération de l'Europe. Aucun homme libre au monde ne doit les oublier.

*L'auteur de ces lignes écrivait dans son journal, à Londres, à la fin du mois de mai: "L'ouverture envisagée d'un second front dans l'Ouest de l'Europe continue d'intéresser au plus haut point le public anglais, et la "guerre des nerfs" menée contre l'ennemi à cet égard semble avoir des répercussions en Grande-Bretagne".

Dans cette histoire de la Seconde guerre mondiale, le jour J en Normandie est important pour le Canada, non seulement parce qu'il marque la date d'un fait militaire suprême et l'ouverture d'une campagne où la Première armée canadienne allait enfin réaliser son destin. Ce jour a été illuminé aussi par une conjoncture extraordinaire. Pour une fois les trois armes canadiennes allaient combattre ensemble. La 3° division tenait le centre du PIATeau; mais là-haut les bombardiers canadiens du 6° groupe et les escadrilles de chasse du 83° ont joué leur rôle comme ils l'avaient fait durant les longs mois de préparation, pendant que les dragueurs de mines canadiens aidaient à préparer la voie dans la Manche agitée, et que l'artillerie navale du Canada participait au pilonnage des défenses ennemies. L'Armée était ravie de savoir qu'une partie de la 3° division allait être mise à terre par des embarcations de la Marine royale canadienne. Ce sixième jour de juin, si lourd de conséquences pour la cause de la liberté, reste une date à jamais mémorable dans les annales du Canada.

CHAPITRE VI

NORMANDIE: LA BATAILLE DE LA TÊTE DE PONT 7-30 JUIN 1944

(Voir cartes nos 1 et 2, croquis nos 7, 8 et 9)

Réaction allemande à l'assaut

LE grand coup que les Alliés frappèrent en Normandie, le 6 juin 1944, fut une surprise pour les Allemands. C'était vrai au niveau "stratégique" comme il a déjà été démontré*. C'était également vrai au niveau "tactique". En effet, les troupes qui étaient effectivement chargées des défenses côtières ne reçurent aucun avertissement jusqu'à ce que nous ouvrions le feu.

L'attaque de la RAF sur les dix batteries côtières, qui commençait à 11h.31, dans la soirée du 5 juin, ne semble pas avoir été interprétée par les Allemands comme le prélude à un assaut. Ce n'est qu'après l'atterrissage, en grand nombre, des troupes parachutées, que leurs quartiers généraux supérieurs ordonnèrent des mesures de précaution inusitées; même alors, leur réaction fut tardive. A 9h.45 du soir, la radio allemande chargée de l'interception rapportait au c.-en-c. (Ouest) la transmission, à 9h.15 du soir, de messages chiffrés connus comme étant des avertissements, aux forces de la Résistance, de l'invasion imminente. Peu de temps après, tous les commandements intéressés étaient alertés par téléphone. A 10h.33 du soir, la 15e armée allemande avertissait ses formations subordonnées que l'un des messages faisait croire à "une invasion dans les 48 heures". A 11.20 du matin, le chef d'état-major du 81e corps d'armée recevait un rapport signalant des parachutages dans la région de la 711e division d'infanterie. Il s'agissait de la 6" division aéroportée, dont la descente, comme nous l'avons vu, avait commencé dès 12h.20 du matin. A 1h.45 du matin, le commandant du 81e corps d'armée, ayant confirmé les parachutages dans une conversation téléphonique avec le commandant d'armée, 1"Alerte II" (le plus haut degré d'alerte) était donnée à tous les corps et quartiers-généraux de la Quinzième armée; les commandements navals et aériens, ainsi que les gouverneurs militaires, en étaient informés[1]. La Septième armée, dont la région était plus directement attaquée, avait émis le même ordre cinq minutes auparavant, après avoir reçu, à `1h.30 du matin, du 84e corps d'armée, un rapport signalant "des parachutages depuis 0105 h. dans les régions est et nord-ouest de Caen, de Saint-Marcove [? Saint-Marcouf], de Montebourg, des deux côtés de la Vire et sur la côte est du Cotentin[2]".

*Chapitre III.

Les témoignages relatifs à la réception des rapports par le quartier-général du groupe d'armées "B" de Rommel et par celui du commandant-en-chef (Ouest) sont plutôt contradictoires, mais il semble qu'on ait hésité, au début, à considérer l'initiative alliée comme une entreprise de grande envergures[3]. Le c.-en-c. (Ouest) s'abstint de rapporter l'heure où il ordonna l'Alerte II. Le Q.G. du groupe naval (Ouest) qui, lui-même, ne voulait pas, à 1h.30 du matin[4], croire à l'imminence d'un débarquement d'envergure, se plaignait à 4h.45 du matin que le c.-en-c. (Ouest) "n'est pas encore convaincu qu'une invasion en règle a commencé[5]. A ce moment précis, cependant, le c.-en-c. (Ouest) demandait la mise en disponibilité des divisions blindées faisant partie de la réserve du Haut commandement des forces armées[6]. En l'espace de quelques heures, évidemment, des rapports signalant des débarquements d'envergure par la voie des mers dissipaient tout doute quant à l'importance de l'opération; mais les Allemands devaient croire encore longtemps que l'attaque en Normandie ne constituait pas l'effort principal des Alliés.

Un élément d'une extrême importance pour le succès de la défense allemande était, évidemment, l'engagement rapide, au point décisif, des divisions blindées faisant partie de la réserve de l'O.K.W. (voir ci-dessus, p. 61). Dès 4h.45 du matin, comme nous venons de le voir, le chef d'état-major de Rundstedt, le général Blumentritt, adressait au général Jodl, au nom du c.-en-c. (Ouest), une dépêche demandant la mise en disponibilité de ces divisions blindées. En prévision d'une réponse affirmative, rapportait-il, il avait déjà adressé à la 12e panzerdivision SS, à la Panzer Lehr et à la 17e panzerdivision de grenadiers, des ordres d'avertissement, et effectivement ordonné à la 12e SS d'entreprendre une reconnaissance en force (*kampfkraetige Aufklaerung*) dans la région de la 711e division d'infanterie[7]. Des officiers du commandement en chef (Ouest) et du groupe d'armées "B" ont affirmé que Jodl, non seulement refusa de libérer les divisions en question mais ordonna d'arrêter tout mouvement[8]. On a supposé[9] que si Jodl prit cette décision, c'est qu'il n'osait pas réveiller le feld-maréchal Keitel; du reste, quand ce dernier s'éveilla, il refusa à son tour de déranger Hitler pour obtenir de lui la mise en disponibilité des divisions en question. On prétend donc que Hitler ne fut mis au courant des débarquements qu'à sa conférence de l'après-midi°; et ce n'est que vers le milieu de l'après-midi que les divisions furent effectivement libérées. Cette dernière affirmation ne saurait soulever aucun doute. Ce n'est que vers 3h. de l'après-midi que des décisions commencèrent à arriver aux quartiers généraux supérieurs, sur le théâtre des opérations. A cette heure-là, la Septième armée apprenait que la 12e SS et la Panzer Lehr allaient relever de son commandement pour fins d'engagement dans le secteur de la 716e division. A 3h.40, le groupe d'armées "B" informait la Septième armée que le 1er corps blindé SS (dont le quartier général se trouvait à Le Merlerault, au sud-est d'Argentan) allait relever de son commandement. A 4h., la Septième armée informait ce corps que la 21e panzerdivision, la Panzer Lehr, la 128 SS et la 716e division, relèveraient de son commandement, pour fins d'engagement à la droite du secteur du 84e corps d'armée, —autrement dit,

*Le valet d'Hitler, Heinz Linge, affirme que le Fuhrer, en fait, était éveillé tôt le matin du jour J; et qu'il reçut la nouvelle des débarquements, de Keitel et de Jodl, au bon moment. Cependant, d après le chef des opérations de l'armée, à l'état-major des opérations des forces armées, il était 10h. du matin avant que ce bureau fût en mesure de formuler un jugement réfléchi sur la force et l'étendue des débarquements[10].

la région de Caen. A 4h.55, l'officier supérieur de l'état-major des opérations au Q.G. du c.-en-c. (Ouest), dans une conversation avec le chef d'état-major de la Septième armée, "signalait le voeu du commandement suprême que la tête de pont ennemie soit détruite au plus tard dans la soirée du 6 juin, parce qu'il y avait danger de [nouveaux] débarquements en force, par la voie des airs et des mers". Le chef d'état-major répliqua que c'était impossible[11].

La région de Caen était déjà devenue le principal centre d'intérêt des Allemands. Le plan de la Septième armée, pour le 7 juin, bien qu'il englobât "la poursuite de l'attaque" contre le débarquement aéroporté des Américains autour de Sainte-Mère-Église, accordait la priorité à l'opération du ter corps Panzer SS contre l'ennemi entre Bayeux et Caen. A 11h.45, le Q.G. de l'armée apprenait, par l'entremise du 84e corps d'armée, certains détails à propos du déploiement du 1er corps Panzer SS, prévu pour le lendemain. La 21° panzerdivision devait agir à l'est de Caen. A l'ouest de la ville, la 12e panzerdivision SS et la Panzer Lehr devaient se lancer à l'assaut des envahisseurs[12]. La journée s'annonçait intéressante.

Passons maintenant aux événements localisés dans le secteur de Caen, tels que les voyaient les Allemands. Là, d'après le rapport des opérations de la 716° division, en date du 23 juin 1944, la division n'avait donné aucune alerte spéciale avant l'attaque, bien que ses troupes fussent déjà dans un état de préparation générale très avancé; aussi, l'activité aérienne de la nuit avait-elle suscité plus de vigilance. On dit que les rapports signalant les parachutages parvinrent au Q.G. divisionnaire entre 12h.40 et 1h.05 du matin, après quoi la division, de sa propre responsabilité, ordonna l'Alerte II à]h.10 du matin. Le commandant allemand de la région d'Ouistreham (emplacement fortifié "Riva Bella") avait déjà donné l'Alerte II à ses propres troupes à 12h.45. Les mesures immédiates de la 716e division se limitaient à une action localisée contre les parachutistes à l'est de l'Orne. Une de ces mesures, notamment, prise à 2h.35, avait consisté à placer le 2e bataillon du 192e régiment blindé de grenadiers sous le commandement du 736° régiment de grenadiers (voir ci-dessus, p. 69), avec ordre de reprendre les ponts de Bénouville. Par la suite, cependant, l'ampleur de nos débarquements maritimes forçait l'ennemi à se limiter à des "mesures défensives" contre la tête de pont aéroportée.

Du côté allemand, on relève un détail d'un intérêt particulier. Il s'agit d'un rapport qui aurait été fait à 5h.10 par le 2° bataillon du 736e régiment de grenadiers, et qui signalait des parachutages entre le poste de commandement du bataillon, à Tailleville, et Bernières. On rapporte que le bataillon chargea une compagnie et un peloton de se diriger contre ces parachutistes, mais qu'aucun des soldats engagés dans cette opération ne revint. On peut présumer peut-être que ce rapport ait pu avoir été fait en présence de parachutistes tombés dans cette région par erreur, et que les troupes allemandes chargées de les engager se trouvèrent entraînées par la suite dans le combat qui suivit les débarquements maritimes.

La 716e division signala qu'elle ne disposait que de très peu de renseignements sur la bataille des plages, toute observation ayant été entravée par des écrans de fumée, et les transmissions interrompues par suite du bombardement, alors que très peu de ceux qui taient chargés de tenir les défenses côtières revinrent pour faire rapport. L'insuffisance des transmissions transparaît dans

les rapports inexacts sur la résistance des emplacements fortifiés de la côte. La 716° division rapporte que, le matin du 7 juin, les nids de résistance à Lucsur-Mer, à Langrune, à Saint-Aubin, à la côte 61 (appelée par nous "Hillman"), et à Douvres, tenaient toujours. Ce renseignement, assez exact pour ce qui est d'autres localités, ne l'était certes pas, — nous le savons par nos propres archives, — dans le cas de Saint-Aubin, alors qu'à la côte 61, les derniers Allemands se rendirent à la 3e division britannique très tôt le matin du 7 juin.

A l'extrême droite du front canadien, à l'ouest de Courseulles, on rapportait que le 441e bataillon avait fui. Le 2e bataillon du 726e régiment de grenadiers avait repris un peu de terrain perdu, mais dut enfin se rendre aux chars, près de son poste de commandement, à l'extrémité nord de Sainte-Croix, où son commandant, le major Lehmann aurait, dit-on, connu "une mort héroïque". Pour ce qui est de la situation autour de Tailleville, la division rapportait que le poste de commandement du 2e bataillon du 736e régiment de grenadiers, dans ce village, fut maintes fois encerclé pendant la journée, mais réussit chaque fois à se dégager. Le dernier rapport du commandant de bataillon atteignit la division à 3h.48, mais la garnison, comme nous l'avons vu, tint encore quelque temps après (voir ci-dessus, p. 117)[13].

Dans cette seule journée, la 716° division, ayant encaissé le gros de l'assaut anglo-canadien, voyait ses effectifs réduits à presque rien. Le rapport de la division, rédigé ce jour-là, ne signale pas les pertes; mais le lieutenant-général Richter, dans un récit postérieur aux hostilités, estime que sa division perdit les quatre cinquièmes de ses fantassins au jour J. "Sur quatre bataillons allemands et deux bataillons russes, il ne restait plus, le soir, qu'un seul bataillon allemand qui avait subi 20 p. 100 de pertes; tout le reste n'était que débris." Quatre-vingt pour cent de l'artillerie n'existaient plus; à l'ouest de l'Orne, il restait deux batteries, de trois canons chacune, et à l'est de l'Orne, une batterie et demie, comprenant de "cinq à six canons". Un officier de liaison du quartier général du c.-en-c. (Ouest) rapportait que, tôt le 9 juin, outre les éléments qui tenaient toujours dans les emplacements fortifiés, il avait été possible de rassembler dans un groupe de combat seulement 292 hommes de tous grades dans toute la division[14].

On peut résumer assez brièvement les antécédents de la contre-attaque que la 21e panzerdivision déclencha, vers la fin de l'après-midi, contre la 3° division anglaise (voir ci-dessus, p. 123). Au début de l'opération, cette division, nous l'avons vu, relevait du groupe d'armées "B". Elle fut affectée à la Septième armée un peu avant 6h.45 du matin, et par la suite, placée sous le commandement du 84e corps d'armée. D'après le rapport de la 716e division, la 21e Panzer fût placée sous son commandement à 10h.30 du matin, pour être engagée contre l'ennemi à l'ouest de l'Orne. Plus tôt, on lui avait ordonné d'opérer contre la zone du débarquement aéroporté, "l'effort principal devant porter à l'est de l'Orne", mais dès que les débarquements maritimes eurent pris de l'envergure, cet ordre fut modifié et la division se porta au nord de Caen[15].

A 4h.20 de laprès-midi, la Septième armée rapportait au groupe d'armées "B" que la 21e panzerdivision était arrivée dans la région de la 716e division et que ses éléments avancés étaient déjà rendus au nord de Caen. Nous avons déjà expliqué ce qui arriva à cette division par la suite (voir ci-dessus, p. 123). Des sources britanniques révèlent que les chars allemands frappèrent un coup

oblique, pour s'orienter de plus en plus vers l'ouest à mesure qu'ils rencontraient de l'opposition et subissaient des pertes. La 716° division qui, implicitement, critique la 21e Panzer de son retard à entrer en action, rapporte que cette attaque pénétra jusqu'à "l'église du Lion", c'est-à-dire jusqu'au centre de la ville. Mais les archives britanniques ne révèlent aucun contact avec des chars allemands dans cette région. L'officier de liaison, dont il a été question plus haut, rapportait que le général Marcks, commandant le 84e corps d'armée critiqua vertement la 21e Panzer. "Si la première attaque de la division a pu démarrer, c'est que le commandant du 84e corps d'armée s'est porté à l'avant de nos propres chars dans une auto blindée découverte, jusqu'à ce que les chars ennemis lui tirent dessus[16]."

Le rapport de la 716e division, rédigé à cette date, confirme la déclaration que le général Feuchtinger fit, au cours d'un interrogatoire subséquent, et selon laquelle le repli de l'avant-garde blindée allemande, à partir de la région dite du "Lion", aurait été influencé par de nouveaux parachutages tout près, qui menaçaient les chars d'encerclement[17]. Il semble assez vraisemblable que les parachutages jugés si alarmants par les Allemands eussent été, en fait, ceux de la brigade aéroportée par planeurs de la 6° division aéroportée, qui arriva environ une heure avant ce moment pour renforcer le flanc est. L'une des zones d'atterrissage de la brigade se trouvait entre Saint-Aubin-d'Arquenay et Bénouville, à l'ouest du canal de Caen et à quelque 6,000 yards de "Lion"[18]. Après les événements écrasants qui s'étaient déroulés ce jour-là, cette nouvelle menace, à mi-chemin, suffit à repousser les chars restés intacts de la 21e Panzer.

A la fin de la journée, le bureau "Armées étrangères Ouest" de l'O.K.H. à Berlin rédigeait son habituel "Bref aperçu de la situation ennemie à l'Ouest", à annexer au rapport de la situation du jour à l'Ouest[19]. Cet aperçu, bien que considérant l'invasion de la Nonnandie comme une opération de grande envergure, soulignait que les forces engagées jusque-là ne comprenaient "qu'une proportion relativement faible des formations disponibles". Il signalait que les forces aériennes alliées n'avaient pas encore attaqué les Q.G. importants dans l'Ouest; que le sabotage en France restait encore localisé, de vastes régions n'étant pas atteintes; et que les formations alliées identifiées jusque-là venaient toutes d'une base commune de départ. Ces observations, poursuivait le compte rendu, "semblent révéler qu'on se prépare à déclencher d'autres opérations et ainsi confirmer en quelque sorte les déclarations de même nature de Churchill et d'Eisenhower". Compte tenu des forces importantes non encore engagées, "on est en droit de penser, ajoutait le compte rendu, que le commandement ennemi projette une autre entreprise de grande envergure dans la Manche, qui pourrait être dirigée contre un secteur côtier de la région du Pas-de-Calais".

Les Allemands, qui avaient été si fondamentalement trompés quant au moment et au lieu choisis pour l'invasion de la Normandie, continuaient donc à l'être. En prévision d'une seconde invasion, probablement dirigée contre le Pasde-Calais, ils continuèrent à maintenir là des forces très importantes, qui attendirent dans l'oisiveté une attaque qui ne vint jamais. Si ces forces avaient été dirigées immédiatement contre notre tête de pont en Normandie, la bataille eût peut-être pris là une ,tout autre tournure.

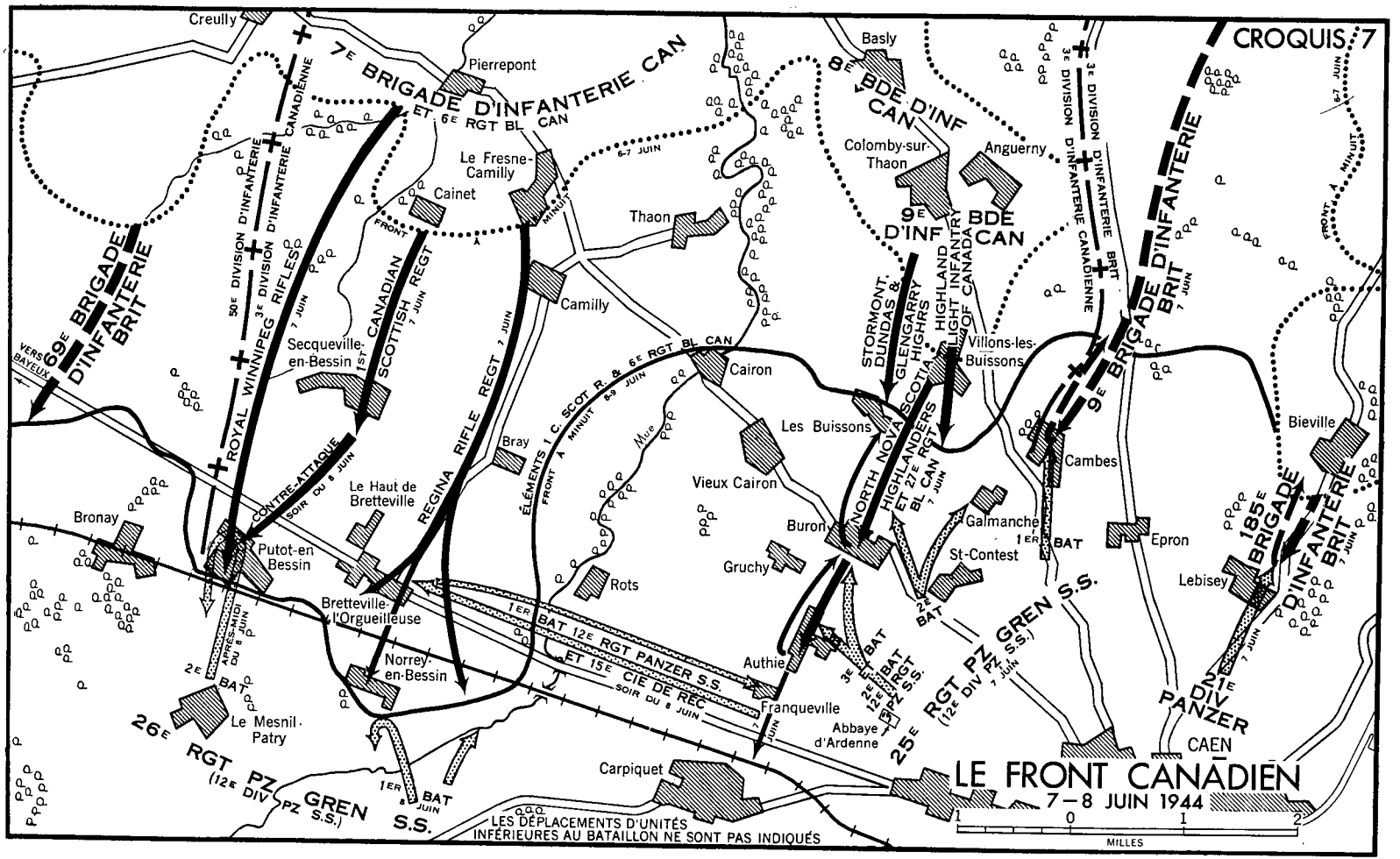
La 7e brigade avance vers ses objectifs

La nuit du 6 au 7 juin fut relativement calme sur le front canadien; l'aurore n'apporta pas non plus la contre-attaque prévue, car les Allemands n'étaient pas prêts.

Dans le secteur ouest, le brigadier Foster donnait ses ordres pour le 7 juin à un groupe de commandement réuni à 1h.30 du matin. La progression devait reprendre à 6h. du matin, le Royal Winnipeg Rifles devant avancer à droite, le Regina Rifles Regiment à gauche, et le Canadian Scottish restant provisoirement sur ses positions pour assurer une base solide[20].

Pendant le reste de la nuit, le seul contact important avec l'ennemi sur le front de la 7e brigade se traduisit par la capture de 19 prisonniers d'une patrouille ennemie par le Winnipeg Rifles. Les deux bataillons de tête se mirent en marche à 6h.15 et à 7h.15 respectivement. Le Winnipeg Rifles ne rencontra qu'un résistance dispersée et inefficace, le Regina Rifle à peine davantage. A 8h.50, ayant constaté que rien d'important ne se passait immédiatement en avant, la brigade ordonnait au Canadian Scottish d'avancer et, cinq minutes plus tard, disait aux trois bataillons "de pousser à fond vers leurs objectifs ultimes". Vers midi, les deux unités de tête les avaient atteints, le Winnipeg Rifles étant dans Putot-en-Bessin, et le Regina Rifle Regiment dans Brettevillel'Orgueilleuse et Norrey-en-Bessin. Il est impossible de dire lequel des deux bataillons atteignit son objectif le premier. Une inscription dans le carnet de route de la brigade, selon laquelle le Winnipeg Rifles aurait atteint "Oak" à 10h.20 du matin, n'est pas confirmée par le propre journal du bataillon, qui se limite à dire qu'il était en voie de "consolider ses positions sur ses objectifs à 4h. de l'après-midi. Le brigadier Foster accorde au Winnipeg Rifles le crédit d'avoir atteint ses objectifs le premier, mais le Regina Rifle Regiment prétend également avoir été "le premier bataillon du 21° groupe d'armées à atteindre son objectif ultime". Le carnet de route de ce bataillon, qui est exceptionnellement complet, note que sa compagnie "C" avait rapporté avoir atteint "Oak Able" (c'est-à-dire le côté gauche de l'objectif) à 10h.30, et que le Winnipeg Rifles aurait rapporté avoir atteint "Oak Able moins 10" à 11h.50 (probablement une erreur de commis pour 10h.50). D'autre part, le même carnet note que le Winnipeg Rifles avait rapporté avoir atteint "Oak Charlie" (côté avancé de l'objectif) à 12h.05, et le Regina Rifle Regiment "Oak Baker" à 12h.15. (Le carnet de la brigade note, cependant, que le Regina Rifle Regiment rapporta avoir atteint "Oak Charlie" à cette heure-là[21].) Les deux bataillons progressèrent donc de pair, semble-t-il. Ce qui importe le plus, c'est que,. quelques jours plus tard, le général Dempsey écrivait au général Keller: "Un bataillon de la 3e division canadienne a « été la première unité de la 2e armée à atteindre son objectif ultime. Voilà quelque chose dont vous vous souviendrez toujours avec fierté[22]". A 12h.25 de l'après-midi, le troisième bataillon de la brigade, soit le 1er bataillon du Canadian Scottish Regiment, avait complété la capture de "Oak", ayant pris position entre Secqueville-en-Bessin et Bretteville[23].

L'effectif du 1er Hussars avait été tellement réduit au cours du combat du jour J, qu'il fallut fusionner deux escadrons en un seul, et le régiment n'était pas prêt à assurer un appui immédiat à l'infanterie lorsque l'avance commença[24]. Cependant, comme la seule opposition, en fait, venait d'un groupe de francstireurs, l'appui des chars n'était pas nécessaire.


CROQUIS 7
LE FRONT CANADIEN
7–8 JUIN 1944
69E BRIGADE D'INFANTERIE BRIT
7E BRIGADE D'INFANTERIE CAN ET 6E RGT BL CAN
8E BDE D'INF CAN
9E BDE D'INF CAN
3E DIVISION D'INFANTERIE CANADIENNE
3E DIVISION D'INFANTERIE BRIT
9E BRIGADE D'INFANTERIE BRIT
185E BRIGADE D'INFANTERIE BRIT
50E DIVISION D'INFANTERIE
3E DIVISION D'INFANTERIE CANADIENNE
ROYAL WINNIPEG RIFLES
CANADIAN SCOTTISH REGT
REGINA RIFLE REGT
STORMONT, DUNDAS & GLENGARRY HIGHRS
HIGHLANDERS
NORTH NOVA SCOTIA HIGHLANDERS
HIGHLAND LIGHT INFANTRY OF CANADA
ÉLÉMENTS 1 C. SCOT R. & 6E RGT BL CAN
1ER BAT 12E RGT PANZER S.S.
ET 15E CIE DE REC
2E BAT 12E RGT PZ S.S.
3E BAT 12E RGT PZ S.S.
26E RGT PZ GREN S.S. (12E DIV PZ S.S.)
25E RGT PZ GREN S.S. (12E DIV PZ S.S.)
21E DIV PANZER
CONTRE-ATTAQUE SOIR DU 8 JUIN
APRÈS-MIDI DU 8 JUIN
1ER BAT 8 JUIN
2E BAT 7 JUIN
1ER BAT 7 JUIN
Creully
Pierrepont
Basly
Colomby-sur-Thaon
Anguerny
Le Fresne-Camilly
Cainet
Thaon
Camilly
Secqueville-en-Bessin
Cairon
Villons-les-Buissons
Les Buissons
Bray
Vieux Cairon
Bronay
Le Haut de Bretteville
Putot-en-Bessin
Bretteville-l'Orgueilleuse
Norrey-en-Bessin
Le Mesnil-Patry
Rots
Buron
Gruchy
Galmanche
St-Contest
Cambes
Bieville
Epron
Lebisey
Authie
Franqueville
Abbaye d'Ardenne
Carpiquet
CAEN
VERS BAYEUX
LES DÉPLACEMENTS D'UNITÉS INFÉRIEURES AU BATAILLON NE SONT PAS INDIQUÉS
MILLES

La 9e brigade est repoussée

Le secteur est du front canadien fut plus mouvementé, dans la nuit du 6 au 7 juin, que le secteur de la 7e brigade. En effet, le North Nova Scotia Highlanders et le Régiment de la Chaudière furent tous deux attaqués vers 2h. du matin par des fantassins montés sur véhicules semi-chenillés, faisant partie, semble-t-il, de la 21e panzerdivision. Au cours de cette attaque, les Allemands perdirent plusieurs prisonniers et le Chaudière, un peloton complet. Il s'agissait probablement d'une entreprise locale de la part du 192e bataillon Panzer de grenadiers, qui était stationné dans cette région avant l'assaut[25].

A 7h.45 du matin, l'avant-garde de la 9e brigade, qui comprenait le North Nova Scotia Highlanders et le 27e régiment blindé, commençait à pousser vers le sud, utilisant la même formation tactique que la veille. Les chars Stuart de la troupe de reconnaissance du régiment blindé étaient en tête. Derrière eux, avançait la compagnie "C" du Highlanders, montée sur les chenillettes du bataillon. Puis, suivaient un peloton de mitrailleuses moyennes du Cameron Highlanders of Ottawa, une troupe d'engins antichars du régiment antichars divisionnaire, deux sections d'assaut de sapeurs et quatre canons de 6 liv. du bataillon. Derrière cette tête d'avant-garde, commandée par le major J. D. Learment du North Nova Scotia, avançait le corps de l'avant-garde, soit trois compagnies d'infanterie montées sur des chars Sherman[26].

Au début, l'opposition fut légère, mais elle se raffermit à mesure que la tête de l'avant-garde se rapprochait de Buron. On rapporte que deux canons de 88mm. furent mis hors de combat avant que le village tombe entre nos mains. Buron fut occupé à 11h.50. Un feu agaçant de mortiers se mit alors à cracher de Saint-Contest, à gauche. Pendant que la compagnie "C" fouillait Buron, la compagnie `B", montée sur ses Shermans, commença à se diriger vers le village d'Authie, un peu plus loin. Les chars, déployés à mi-chemin entre les deux villages, se mirent à engager des cibles dans Authie. Peu de temps après, la compagnie "C" faisait passer deux de ses pelotons, en chenillettes, à travers la compagnie "B". Après une vive escarmouche, les deux pelotons s'emparaient d'Authie et se retranchaient à l'extrémité sud du village, qui était soumis alors à un feu nourri de mortiers et d'artillerie[27]. A 1h. de l'après-midi, la 9e brigade enregistrait un message du North Nova Scotia, selon lequel "Authie est entre nos mains". Dix minutes plus tard, la brigade informait la division qu'il y avait des blindés ennemis à 800 yards à l'est d'Authie, mais que nos troupes tiendraient[28]. Les chars Stuart du 27e régiment blindé, pour leur part, rapportaient qu'ils se trouvaient à Franqueville, près de Carpiquet[29]. La compagnie "A" du Highlanders, ayant contourné le côté ouest de Buron, approchait d'Authie. Entre les deux villages, les fantassins descendirent de leurs chars qui continuèrent à progresser seuls[30].

Il était devenu impossible d'avancer davantage, toute la région étant alors balayée par un feu intense venant de l'est. Et il semble qu'à ce moment-là, aucun appui d'artillerie ne fût disponible. Le 14e régiment de campagne appuyait la 9e brigade (le 19e, l'autre unité du groupe d'artillerie de campagne dans le secteur gauche du front canadien, appuyait le North Shore Regiment toute cette journée-là)[31]. Le 14e rapporte qu'à midi il commençait à quitter son ancien emplacement au nord de Beny-sur-Mer, pour en occuper un nouveau, au sud-est de Basly, les batteries avançant "par bonds", les unes après les autres, afin

d'assurer un soutien ininterrompu. Malheureusement, toutefois, Authie se trouvait au delà de la portée de l'ancien emplacement,* et l'officier observateur d'artillerie qui se trouvait avec le North Nova Scotia se voyait obligé de signaler que "l'artillerie est hors de portée et il faudra quelque temps avant qu'on puisse la faire avancer". En outre, une fois le nouvel emplacement occupé par les canons, "un feu continu de mortiers" se mit à tirer sur ces derniers (probablement à partir des postes de radar de Douvres?), ce qui a certainement nui à l'appui d'artillerie. Quant à l'artillerie navale, son appui se trouvait provisoirement interrompu à cause d'une panne de radio; mais, aussitôt les communications rétablies, de gros obus se mirent à tomber sur l'ennemi avec beaucoup de précision et d'efficacité[32].

L'avant-garde, ses deux flancs découverts et ne disposant d'aucun appui, se trouvait gravement exposée. Le lieutenant-colonel Petch décida donc de retirer les troupes d'Authie et de constituer un bataillon-forteresse sur les hauteurs dominant le nord du village. La compagnie "A" se retrancha donc au sud-est de Gruchy. On donna instructions à la compagnie "B" de rejoindre la compagnie "A", mais elle ne put bouger de Buron, où l'intensité du feu ennemi la clouait sur place. Et avant que les deux pelotons de la compagnie "C" pussent se retirer d'Authie, ils furent violemment pris à partie par une contre-attaque allemande[33]. La 12e panzerdivision SS *(Hitlerjugend)* entrait en action.

Cette division avait été constituée en Belgique, à l'été de 1943, avec des cadres fournis par la 1re panzerdivision SS *(Leibstandarte Adolf Hitler)*. Elle n'avait pas combattu avant le jour J, mais elle comptait sûrement une forte proportion d'officiers et de sous-officiers ayant l'expérience du combat. Il semble que les officiers aient été, soit des nazis endurcis qui s'étaient distingués en Russie, soit des militaires professionnels sympathiques à la cause nazie. Les sous-officiers étaient, en partie du moins, de jeunes vétérans choisis des campagnes de Russie, lesquelles, de part et d'autre, équivalaient à une guerre d'extermination. La troupe était en grande partie constituée de jeunes gens frais émoulus des camps de formation de la Jeunesse hitlérienne et imbus de l'idéologie nazie[34]. La capture d'un état nominatif d'un bataillon Panzer de grenadiers de la division[35] permet d'attester l'extrême jeunesse de ces soldats. Au moins 65 p. 100 d'entre eux étaient âgés de dix-huit ans, et 3 p. 100 seulement (presque tous les officiers et sous-officiers) avaient plus de vingt-cinq ans. La division allait révéler, à l'action, les caractéristiques que son effectif laissait prévoir: témérité et détermination, jointes à un degré de barbarie qu'on ne trouve peut-être dans aucune autre formation.

Au début de juin 1944, l'effectif de la division comprenait 20,540 officiers, sous-officiers et soldats; dans l'ensemble, ce chiffre dépassait quelque peu la dotation prévue, bien que la division fût privée de 144 officiers, son effectif total en officiers étant de 664. (Ce détail tend à confirmer l'impression selon laquelle ses cadres de sous-officiers féroces auraient été en grande partie responsables du ton donné à la division et de sa réputation de brutalité.)† Sa

*La distance était de près de 13,000 yards. La portée des "Priest" de 105mm, dont étaient dotés les régiments de campagne de la 3e division, à ce moment-là, était de 10,500 yards, donc de beaucoup inférieure à celle des canons de 25 liv., dont la portée maximum officielle était de 13,400 yards.

†Dans sa dernière déclaration devant le tribunal qui l'a jugé, après avoir été trouvé coupable, mais avant d'être condamné, Kurt Meyer a dit: "Au cours de ces délibérations, j'ai pu me faire une idée de certaines choses que, dans l'ensemble, j'ignorais jusque-là. Je

dotation de chars n'était pas complète, ne disposant que de 150 sur un total autorisé de 186. Essentiellement, la division était formée d'un régiment blindé, comprenant deux bataillons de chars (l'un doté de "Panther" et l'autre de "Mark IV"), un bataillon antichars, et de deux régiments blindés de grenadiers (infanterie montée sur camions), comprenant chacun trois bataillons[36].

Le 5 juin, cette formation allemande formidable avait son Q.G. à Acon, à l'ouest de Dreux. On se souviendra qu'avant 4h.45 du matin, le 6 juin, on lui avait ordonné de se porter vers la région des parachutages à l'est de l'Orne. Elle était en route vers 10h. du matin. A 3h.30 de l'après-midi, le 6 juin, la division signalait qu'elle se trouvait déjà dans la région de Lisieux. La Septième armée lui ordonna alors de pivoter vers l'ouest, en passant au sud de Caen. Son arrivée à l'ouest de Caen devait être signalée au 84e corps d'armée[37].

Avec la meilleure volonté du monde, la division ne put entrer en action rapidement. Après la fin des hostilités, le général Richter, de la 716e division, rappela que le commandant de la 12e SS avait atteint son Q.G. pendant la nuit du 6 au 7 juin et qu'il avait été mis au courant par lui de la situation †. L'officier de cette formation blindée lui aurait dit: "Il y a huit heures que je suis en route vers vous; j'ai dû attendre quatre heures au moins dans les fossés, à cause des attaques aériennes. Les colonnes d'infanterie de la division subissent de lourdes pertes en hommes et en matériel[38]". C'est l'activité des forces aériennes alliées qui est, évidemment, la principale raison pour laquelle la *Hitlerjugend* ne put atteindre le champ de bataille avant le début de l'après-midi du 7 juin. Même à ce moment-là, la division n'était pas disponible au complet; mais la partie qui, effectivement, entra en action ce jour-là frappa un coup violent et rageur.

L'échelon de tête était commandé par le *Standartenführer* (colonel) Kurt Meyer, commandant le 25e régiment Panzer de grenadiers SS (dont le quartier général, avant l'invasion, se trouvait à La Trinité, à l'ouest de Laigle). Ce détachement comprenait le propre régiment de Meyer, plus le bataillon de chars "Mark IV" de la division. D'après Meyer, son détachement avait atteint Saint-Pierre-sur-Dives, dans son mouvement vers la tête de pont aéroportée, lorsque, à 3h. de l'après-midi, le 6 juin, il reçut l'ordre de changer de direction pour s'engager vers l'ouest. Voyageant de nuit, par des routes secondaires, ce détachement traversa l'Orne à Saint-André-sur-Orne et atteignit la limite ouest de Caen par une voie détournée[39].

Meyer arriva évidemment dans la région de Caen avant le gros de ses troupes; et vers minuit, semble-t-il, il y eut une conférence au quartier général de la 716e division, à la limite nord de la ville. Feutchtinger, de la 21e Panzer, Richter et peut-être d'autres officiers supérieurs étaient présents[40]. Un détachement de liaison de la Panzer Lehr était arrivé[41] et était sans doute représenté. La discussion porta vraisemblablement sur la contre-attaque que les trois divisions blindées devaient déclencher le lendemain, sur l'ordre des autorités supérieures (voir ci-dessus, p. 131). Mais il se trouva que la seule attaque efficace, ce jour-là, fut celle que lança la force relativement faible de Meyer.

tiens à déclarer au tribunal que ces actes n'ont pas été commis par de jeunes soldats. J'en suis convaincu, dans la division il y a eu des éléments qui, par suite de longues années de combat, de cinq années de guerre, sont devenus jusqu'à un certain point des brutes"

†Le commandant de la 12e SS était le Brigade führer (major-général) Fritz Witt. Richter ne mentionne pas son nom, et il semble que l'officier avec qui il eut cette conversation ait été Kurt Meyer, commandant du régiment de tête de Witt, qui raconte dans son livre, Grenadiere, cette conversation qui aurait eu lieu au quartier général de Richter, vers minuit.

Ce que nous savons de l'interprétation allemande des événements qui suivirent se fonde en partie sur le témoignage circonstancié de Meyer, lors de son interrogatoire et de son procès subséquents[42], et sur l'interrogatoire d'un soldat du 3e bataillon du 25e régiment Panzer de grenadiers SS, capturé au début de juillet[43]. Nous avons également le journal de guerre du 1°t, bataillon de Meyer*, et un récit postérieur à la guerre, rédigé par le principal officier d'état-major de la 12e Panzer SS, le lieutenant-colonel Hubert Meyer qui, semble-t-il, n'était aucunement apparenté à l'autre officier du même nom. Dans l'ensemble, ces comptes rendus indépendants se confirment l'un l'autre.

L'ordre d'opération de la 12e Panzer SS, émis tôt le 7 juin, de son poste de commandement au sud de Caen[44], était optimiste:

3. *La division,* de concert avec la 21e Panzer, va attaquer l'ennemi débarqué et le rejeter à la mer . . .
6. *Objectif :* la plage . . .

La ligne de démarcation la séparant de la 21e Panzer était la ligne de chemin de fer reliant Caen à Luc-sur-Mer, la 12e SS devant opérer à l'ouest de cette ligne. L'attaque devait commencer à midi.

Le matin du 7 juin, déclara Kurt Meyer, il émit ses propres ordres d'un Q.G. improvisé, à la limite ouest de Caen. Ces ordres étaient, de toute évidence, plus réalistes que ceux de la division. Son plan, bien qu'il ne le précise pas, semble avoir été d'occuper une position de couverture pour protéger Caen, en attendant l'arrivée de renforts. Son 1°T bataillon nota qu'il lui fut ordonné d'occuper une ligne dans les environs d'Epron, au nord dé Caen: "Cette position doit être tenue en toutes circonstances." Il plaça ses trois bataillons d'infanterie en ligne, comme il suit: le let, à sa droite, à côté de la 21e Panzer (le bataillon rapporte qu'il y avait, une large brèche entre les deux formations); le 2° au centre, près de Saint-Contest; et le 3e à gauche, en direction de la route principale allant vers Bayeux. Il plaça deux compagnies de chars, derrière la droite, et deux derrière la gauche, et déploya son artillerie au sud de Caen, de manière qu'elle puisse assurer l'appui nécessaire. Ces positions étaient occupées dans l'après-midi. Le soldat du 3e bataillon, dont il a été question plus haut, déclara que, dans l'après-midi, deux compagnies de son bataillon se retranchaient à Saint-Germain-la-Blanche-Herbe, sur la route principale, à quelque 3,000 yards au sud-est d'Authie, où elles furent bientôt rejointes par les deux autres[45].

Par conséquent, il est évident qu'au moment où l'avant-garde de la 9° brigade d'infanterie canadienne progressait sur l'axe Buron-Carpiquet, elle se trouvait traverser le front de la 21e Panzer et de la force de Meyer. L'effet du changement d'ordres de la veille, à l'adresse de la 9e brigade britannique d'infanterie (voir ci-dessus, p. 124) se fit alors sentir. Il n'y avait pas de troupes alliées à la gauche des Canadiens, de sorte que les Allemands en ligne, au nord et au nord-ouest de Caen, purent y consacrer toute leur attention. En fait, la 9° brigade anglaise avait reçu l'ordre, le matin du 7 juin, d'exécuter le plan initial, mais cela entraînait désormais un déplacement d'un flanc à l'autre de la 3° division anglaise. A la fin de l'après-midi, trop tard, malheureusement, pour aider la progression de la 9e brigade canadienne, ses troupes de tête avaient

*Ce document fut capturé en Normandie. C'est l'un des très rares journaux de guerre allemands, au niveau régimentaire, dont nous disposions pour la campagne.

atteint la région de Cambes, au nord-est de Saint-Contest. Là, elles furent arrêtées par le 1er bataillon de Kurt Meyer[46].

Meyer avait trouvé un merveilleux poste d'observation dans la "tour" (vraisemblablement, l'une des tourelles latérales de la haute chapelle) de l'abbaye médiéval d'Ardenne, située dans les champs au nord de Saint-Germain. De là, vers midi, il regardait vers la mer et, dit-il, pouvait voir nos troupes avancer. Il décida dès lors de déclencher une contre-attaque immédiate sans attendre d'autres renforts. Son plan consistait à pivoter autour de son aile droite; le bataillon de gauche (le 3°) attaquerait d'abord et, par la suite, toute la ligne avancerait vers le nord, de concert, espérait-il, avec la 21e Panzer à droite. Il émit les ordres nécessaires par radio, de la tour (le ter bataillon note qu'ils furent reçus à 3h. de l'après-midi) et de ce même poste avancé observa le déclenchement de l'attaque[47]. Il est évident que l'assaut initial, tout au moins, fut livré par le 3e bataillon du 25e régiment Panzer de grenadiers SS, avec l'appui des chars "Mark IV" du bataillon blindé de la 12e Panzer SS. Meyer et le soldat anonyme dont il a déjà été question ont tous deux affirmé que l'infanterie avança avec deux compagnies en tête et une en réserve, et Meyer a précisé que les deux compagnies de tête contournèrent Authie, laissant à la troisième le soin de prendre ce village, pour pousser de l'avant jusqu'à Buron. Le soldat en question, qui se trouvait avec l'une des compagnies d'avant (la 10e) ne dit mot d'Authie, et parle de l'attaque comme ayant été dirigée de Cussy vers Buron. Les chars avançaient, semble-t-il, en avant de l'infanterie[48].

Les pelotons du North Nova Scotia Highlanders, dans Authie et autour, côte à côte avec certains hommes du Cameron Highlanders of Ottawa et quelques chars, se battirent avec acharnement mais furent écrasés; quelques hommes seulement purent s'échapper. Dans l'entre-temps, les autres troupes allemandes attaquaient la compagnie "A" au nord d'Authie. La compagnie résista pendant assez longtemps, alors qu'elle fut violemment prise à partie par les mortiers et les canons ennemis; mais fut, elle aussi, écrasée, les fantassins allemands s'infiltrant de l'avant vers leurs positions à travers les épis de blé. Le 27° régiment livra un farouche engagement avec les chars allemands au sud de Buron, les deux camps subissant de lourdes pertes. L'attaque allemande se poursuivit jusqu'à Buron, qui fut perdu tard dans l'après-midi, le North Nova Scotia Highlanders subissant encore de lourdes pertes. Cependant, l'appui d'artillerie étant dorénavant disponible à son maximum (ce que confirme Meyer), une contre-attaque, accompagnée d'un feu nourri d'artillerie et de plusieurs chars restés intacts du Sherbrooke Fusiliers, reprit le village. Au crépuscule, le brigadier Cunningham accordait aux débris de l'avant-garde la permission de se replier sur Les Buissons. Les autres unités de la 9e brigade (le Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders et le Highland Light Infantry) avaient avancé, dans l'intervalle, et s'étaient retranchées dans cette région. Les restes du Nova Scotia et du Sherbrooke Fusiliers se joignirent alors à elles pour former une brigade "forteresse"[49].

Quoique Meyer eût prétendu, par la suite, que seule une pénurie de carburant et de munitions l'eût empêché de pousser son attaque jusqu'à la côte, on n'est pas obligé de le prendre au sérieux. De fait, il a lui-même déclaré que, voyant de son poste élevé d'observation "l'ennemi s'engager de plus en plus profondément dans la région", — sans doute s'agissait-il de la progression du gros de la 9° brigade, — il descendit de là et se rendit à motocyclette jusqu'au

3e bataillon pour ordonner à son commandant "de ne pas poursuivre l'attaque au nord de Buron"[50]. (Les Allemands n'occupèrent pas ce village, ce soir-là, bien que nous en fussions retirés. Ils se retranchèrent sur une ligne partant du sud de Buron pour se rendre jusqu'à travers Saint-Contest. Ce n'est qu'à l'approche du soir du 8 juin qu'ils entrèrent de nouveau dans Buron[51].) Le 2e bataillon de Meyer avait été entraîné dans le combat, au nord de Saint-Contest "en direction de Galmanche". Un violent combat se déroulait au moment où Meyer atteignait le bataillon tôt dans la soirée; juste comme il arrivait, le commandant du bataillon était décapité par un obus de char. (Il fut sans doute victime de l'escadron "C" du Sherbrooke Fusiliers, qui était alors engagé sur son flanc.) Meyer ordonna à ce bataillon ainsi qu'au premier (autour de Cambes) de passer de "l'attaque à la défense"[52].

Les pertes subies ce jour-là par l'avant-garde de la 9e brigade avaient été péniblement élevées. Le North Nova Scotia Highlanders avait subi 242 pertes, dont 84 mortelles, et 128 prisonniers". Le 27e régiment blindé avait perdu 21 chars de combat et s'en était fait endommager 7, alors que ses pertes en hommes s'élevaient à 60, dont 26 mortelles[54].

La force allemande subit également, à n'en pas douter, de lourdes pertes. Le 27e régiment blindé signalait ce soir-là qu'il avait détruit 31 chars ennemis†. Meyer, pour sa part, qui, certes, n'eût pas exagéré ses propres pertes, établit ses pertes en chars, de mémoire, à six environ[56]. Nous n'avons aucun chiffre sur les pertes de l'infanterie allemande, mais elles durent être très considérables. Meyer s'est souvenu avoir vu une cinquantaine de blessés à l'abbaye d'Ardenne, mais il est possible que certains aient été-des prisonniers. La colère causée par ces pertes peut expliquer en partie le fait sinistre qu'un certain nombre de Canadiens, qui avaient capitulé, furent massacrés par les troupes SS. L'un des chefs d'accusation, formulé par la suite contre Meyer, signalait 23 assassinats autour d'Authie et de Buron, le 7 juin[57]. Il fut acquitté de cette inculpation.

Ie 9e groupe de brigade de l'infanterie canadienne avait traversé avec courage et élan son premier combat, mais aussi avec une certaine maladresse. Rencontrant une force allemande exceptionnellement efficace, d'un effectif à peu près égal au sien, il s'était classé second. Son avant-garde avait été surprise à l'improviste et battue en détail. Le coup allemand avait été bien coordonné; les chars, l'infanterie et l'artillerie semblent toutes avoir joué leur rôle avec efficacité, en étroite collaboration. Ce genre de collaboration paraît avoir été moins évident de notre côté, du moins jusque vers la fin de la journée. Pendant un certain temps, l'appui d'artillerie manquait, et bien que l'infanterie et les chars eussent combattu avec acharnement et subi de lourdes pertes, la liaison entre les deux laissait visiblement à désirer.

De même, si les carnets de messages de la division et de la brigade représentent fidèlement les faits, — ce qui n'est pas toujours le cas, — les unités canadiennes ne semblent guère avoir excellé à transmettre des renseignements,

*Trois officiers du North Nova Scotia, capturés par l'ennemi, le major J. D. Learment et les lieutenants J. L. Fairweather et J. M. Veness, s'évadèrent d'un train qui devait les transporter en Allemagne, se joignirent à une unité du "Maquis" français, finirent par gagner l'Angleterre et à rejoindre les rangs de l'armée.

†Ce chiffre est tiré d'un état détaillé fourni au Q.G. de la 2e brigade blindée par un officier de liaison, à 2h. du matin, le 8 juin. Le journal de guerre de l'unité, pour sa part, enregistre la destruction de 41 chars ennemis; le calcul estimatif de l'escadron, annexé au journal de guerre, atteint le total de 33 détruits et de 5 probablement détruits.

de l'avant à l'arrière, de manière à permettre aux commandants des échelons supérieurs de les appuyer et de coordonner le combat. Il est vrai que le lieutenant-colonel Gordon signalait, à 2h.30, qu'il était violemment pris à partie par des chars ennemis et qu'il demandait des renforts à la 2e brigade blindée. On ordonna au Fort Garry Horse de se tenir prêt, et il avança effectivement quelque peu° avant que le commandant de la 2e brigade blindée eût décidé, après avoir fait une reconnaissance, que la situation était maîtrisée[58]. Mais les rapports de la 98 brigade, consignés au quartier général de la Se division canadienne, sont rares et sommaires, bien qu'ils révèlent effectivement que l'avant-garde fût en mauvaise posture. A 6h.50, on consignait un message selon lequel les troupes de tête étaient dans Authie et dans Buron, que les communications avec elles étaient médiocres et que le commandant de brigade était parti vers l'avant[59]. Le Q.G. de la brigade se trouvait près de Basly[60]. Si l'on avait disposé de plus de renseignements, on aurait pu s'en prendre plus efficacement au gros de la brigade. Mais en fait, ni le Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders ni le Highland Light Infantry n'entra vraiment en action, bien que le premier pût faire porter son feu à l'appui du North Nova Scotia[61].

Cette contre-attaque allemande n'avait pas engagé des effectifs assez considérables pour exercer beaucoup d'effet sur la bataille de la tête de pont en général. La force de Meyer était trop faible pour accomplir beaucoup, notamment dans l'état où elle devait se trouver après le farouche combat autour d'Authie et de Buron. En fait, Meyer fut réduit à l'immobilité; mais, avant d'en arriver là, il avait infligé une grave défaite locale à la 9e brigade. Il est heureux que le reste de la 128 Panzer et la Panzer Lehr ne fussent pas encore arrivés sur les lieux pour exploiter son coup. Au moment où les troupes de tête de la 9e brigade apercevaient leur objectif ultime, c'est-à-dire l'aérodrome de Carpiquet, elles étaient repoussées sur une distance de plus de deux milles, et le terrain ainsi perdu ne fut repris qu'un mois plus tard. Ces événements, faisant suite à ceux qui s'étaient déroulés la veille sur le front de la 38 division britannique, contribuèrent à assurer la mainmise des Allemands sur Caen et à circonscrire le flanc est de la tête de pont alliée beaucoup plus qu'il n'avait été prévu.

La 8e brigade le 7 juin

Pour la 8e brigade d'infanterie canadienne, qui avait alors la 9e entre elle et le gros des troupes ennemies, le 7 juin fut relativement calme. Pendant que la 9e brigade était aux prises avc a contre-attaque de la 12e Panzer SS, les unités de la 8e s'occupaient des nombreux éléments ennemis qui avaient été contournés le jour J et qui restaient encore derrière la ligne du front[62].

Ni le Queen's Own Rifles of Canada ni le Régiment de la Chaudière ne fut engagé dans une action importante. Ces deux unités passèrent la journée à liquider des francs-tireurs et des détachements ennemis isolés autour de Colomby-sur-Thaon et d'Anguerny, capturant en même temps bon nombre de prisonniers et quelques véhicules[63]. Une tâche plus lourde allait échoir au North Shore (New Brunswick) Régiment à la suite des engagements très coûteux

*Le journal de guerre du Highland Light Infantry rapporte que lés chars du Fort Garry, le prenant pour une unité allemande, le prirent à partie.

qu'il avait connus la veille à Saint-Aubin et à Tailleville. Les deux stations fortifiées de radar, à l'ouest de Douvres-la-Délivrande (voir ci-dessus, p. 73) étaient encore aux mains de l'ennemi, et le North Shore avait pour mission de les prendre. Le bataillon se mit en route à 7h. du matin, mais progressa lentement dès le début, et il perdit du temps à nettoyer un poste de commandement ennemi dans le bois au sud-ouest de Tailleville, bien qu'il semble y avoir eu là peu de résistance, sinon aucune. Une fois en contact avec les stations de radar, l'unité constata que ses défenses étaient plus fortes qu'il ne l'avait prévu; ni les canons du 19e régiment de campagne ni les mortiers du bataillon ne firent guère impression[64]. ("C'était comme si l'on avait lancé des bulles de savon contre Gibraltar", écrit l'aumônier du bataillon[65].)

A midi, les renseignements de la brigade étaient que le North Shore n'était pas encore aux prises avec les stations de radar, mais qu'il était occupé à nettoyer son flanc droit. A 3h.45, répondant à la brigade qui lui demandait laquelle des deux positions il attaquait, le North Shore répondait qu'il attaquait celle du sud et qu'il s'en prendrait à l'autre plus tard. A 4h.30, la brigade consignait un message du bataillon selon lequel les positions étaient "plus ou moins nettoyées", à l'exception de quelques francs-tireurs[66]. Or, ce rapport était optimiste. Les stations de radar constituaient, en fait, un labyrinthe d'emplacements et de tunnels bétonnés; à la fin de la journée le North Shore n'avait effectivement réalisé aucun progrès. On demanda et on obtint la permission de renoncer à l'attaque. Les ordres initiaux spécifiaient que le gros du bataillon devait rester sur place pour contenir les stations de radar. Cependant, il semble qu'en définitive tout le bataillon fut retiré vers une position au nord d'Anguerny. La tâche qui consistait à contenir les stations de radar fut alors confiée à la 51e division (Highland) qui était alors débarquée[67]. En fait, une unité de la 51e, soit le 5e bataillon de Black Watch, était aux prises avec l'une des stations, ou avec les deux, tard le 7 juin, sans créer une meilleure impression que le North Shore.° Deux des trois véhicules du Génie, qui appuyaient le Black Watch, furent perdus[68].

Les attaques contre la 7e brigade : Putot-en-Bessin et Bretteville-l'Orgueilleuse

Le 8 juin, se déroula une série de contre-attaques locales dirigées par les Allemands contre la 7e brigade d'infanterie canadienne dans la région Putot-enBessin - Norrey-en-Bessin. Ce fut un engagement féroce et sanglant, mais les

*Le journal de guerre du Black Watch note avec amertume que vers 7h. du soir, "par suite d'un renseignement erroné, en provenance du Q.G. de la div. can., nous nous sommes trouvés à combattre un bataillon du North Shore Regt of Nova Scotia *[sic]* qui avait déjà occupé le bois (à l'est de Beny-sur-Mer) et qui nous prenait pour des Boches". Le journal de guerre du North Shore ne fait aucune mention du Black Watch ni d'aucun incident de ce genre. Bien que le journal de guerre et du Black Watch et du Q.G. de la 1530 brigade d'infanterie, dont relevait le Black Watch, fassent mention de visites au Q.G. de la 3e division canadienne par les commandants de la brigade et du bataillon britanniques , le journal de guerre de l'état-major général de la division n'en fait aucune mention. Il existe toutefois une inscription, sans indication d'heure, signalant dans l'après-midi un ordre à la 4e brigade du service spécial d'envoyer un officier de liaison pour donner un rapport de la situation au commandant du 5e Black Watch à Tailleville. Tout semble indiquer que l'attaque du North Shore contre les stations de radar était terminée avant que celle du Black Watch se déclenchât.

Allemands n'en retirèrent pas le même avantage que la veille dans le secteur gauche du front canadien.

Dans la soirée du 7 juin, le brigadier Foster, notant la brèche dangereuse, dans la région de Cairon, qui séparait sa brigade de la 9e, y dépêcha aussitôt une compagnie du Canadian Scottish, appuyée par un escadron du 6e régiment blindé et une troupe de canons antichars. Outre ce détachement, la brigade avait en position le Royal Winnipeg Rifles (qui, nous l'avons vu, avait subi des pertes particulièrement lourdes le jour J) dans Putot-en-Bessin, le Regina Rifle Regiment dans Bretteville-l'Orgueilleuse et le 1er bataillon du Canadian Scottish Regiment en réserve dans Secqueville-en-Bessin. Le quartier général de la brigade se trouvait à Le Haut de Bretteville, au centre de la région[69].

A 11h. du matin, le 8 juin, le général Keller tenait une conférence à son Q.G. et informait ses commandants de brigade que la 510 division était désormais responsable de la région Douvres—Saint-Aubin—Tailleville et qu'elle allait bientôt lancer un assaut précédé d'une attaque aérienne contre les stations de radar si embêtantes. Ce projet fut annulé par la suite, de même qu'une autre attaque que Keller avait projeté de lancer contre Buron, avec la 9e brigade, soutenue par toute l'artillerie divisionnaire. Les 7e et 8e brigades devaient tenir leurs positions[70].

A ce moment-là, la 7e brigade était elle-même attaquée. Le 1er bataillon du 26e régiment Panzer de grenadiers SS, à qui on avait ordonné d'attaquer Norrey, ne fit aucun progrès, mais le 2e bataillon, dirigé contre Putot, remporta un succès temporaire. A 6h.30 du matin, la compagnie "A" du Royal Winnipeg Rifles repoussait une petite force ennemie qui tentait de traverser le chemin de fer pour se rendre jusqu'à sa position. Ce n'était que le début. Aidé de nombreux francs-tireurs établis dans Putot, l'ennemi se mit à exercer une pression de plus en plus forte sur le Winnipeg, s'infiltrant entre ses zones de compagnie. A 2h.20 de l'après-midi, le bataillon s'attendait toujours à pouvoir "maîtriser la situation", mais plus tard dans l'après-midi, la division apprenait que le Winnipeg "avait été coupé en deux par des blindés ennemis" (en réalité, il est douteux que des chars aient été en cause[71]). Les compagnies "A", "B" et "C" furent complètement encerclées, et leurs munitions se mirent à baisser. Aucun appui de chars n'était disponible à ce moment-là. Les trois compagnies essayèrent de se replier derrière un écran de fumée, mais quelques hommes seulement revinrent au Q.G. du bataillon, installé juste à l'est de Putot, où la compagnie "D", qui était presque intacte, établit une position défensive[72].

Putot étant perdu, le brigadier Foster se mit à organiser une contre-attaque pour le reprendre. Dès qu'il devint évident que les choses allaient mal du côté du Winnipeg, il prévint le lieutenant-colonel Cabeldu du Canadian Scottish, semble-t-il, de se tenir prêt; et le carnet de la brigade note qu'à 5h. de l'après-midi les commandants intéressés étaient convoqués à un groupement d'ordres. Au Scottish fut assuré un soutien puissant: un escadron du 6e régiment blindé; les 12e et 13e régiments de campagne; et une partie du Cameron Highlanders of Ottawa (mitrailleuses). La compagnie du Scottish, établie dans la brèche de Cairon, fut retirée de là pour participer à l'assaut. L'heure H était fixée à 8h.30 du soir[73].

L'attaque se déroula à la faveur d'un barrage rampant. Malgré une forte opposition, le Canadian Scottish progressa sans interruption. A 8h.45, on signalait que l'attaque allait bien; à 9h., on rapportait que la compagnie de gauche

avait atteint son objectif; et à 9h.30, la brigade notait que le bataillon était à nettoyer la position. Putot était de nouveau aux mains des Canadiens, et le Scottish le retint par la suite, bien qu'il fût jugé nécessaire de céder la ligne de chemin de fer. Les restes du Winnipeg Rifles remplacèrent le Canadian Scottish dans le rôle de réserve de brigade[74].

Le 1er bataillon du Canadian Scottish s'était distingué, mais il avait dû en payer le prix. On rapporte que les pertes du Scottish, les 8 et 9 juin, s'établissaient à 125, dont 45 mortelles. (Il est évident que la majeure partie des pertes subies au cours de la contre-attaque de la soirée du 8 furent consignées le 9.) Le Royal Winnipeg Rifles avait été davantage éprouvé, avec 256 pertes, dont 105 mortelles, le 8 juin.[75] Ces chiffres comprenaient, malheureusement, un grand nombre d'hommes assassinés après leur capture; car il y eut répétition, ce jour-là, des atrocités brutales que la 12e Panzer SS avait commises à l'endroit de prisonniers, et qui avaient entaché le succès de Meyer à Authie, la veille. Des investigateurs ont conclu, par la suite, qu'environ 45 soldats canadiens, la plupart du Winnipeg Rifles, avaient été assassinés le 8 juin[76]. Lorsque le général Crerar eut vent de ces assassinats, il demanda, par l'entremise du 21e groupe d'armées, qu'une cour d'enquête de SHAEF procède à une investigation; c'est ce qui permit, par la suite, d'intenter des poursuites contre Meyer*.

Dans la nuit du 8 au 9 juin, se déroula un sauvage combat dans le secteur gauche du front de la 7e brigade. Là, le Regina Rifle Régiment tenait Brettevillel'Orgueilleuse avec une compagnie à l'avant, dans Norrey-en-Bessin, au sud du chemin de fer. L'attaque allemande commença à peu près au même moment où notre propre contre-attaque était ' en marche contre Putot. Le *Standartenf-ührer* Meyer expliqua, par la suite, que le matin il en était graduellement venu à la conclusion qu'il était peu probable que nous attaquions son propre front dans la région de Buron, et qu'il pouvait donc se permettre d'aider sa division (le 26e régiment Panzer de grenadiers SS étant rendu sur sa gauche) en poussant une pointe vers Bayeux. Il coordonna ce plan avec le commandant du 12e Panzer SS et informa le commandant de la division. Juste avant la tombée du jour, les chars du bataillon de "Panther" du régiment Panzer débouchaient le long de la ligne générale de la route Caen—Bayeux, les hommes de la compagnie de reconnaissance de Meyer étant montés sur les chars, et Meyer lui-même, — selon son propre récit, — dirigeant l'avance en motocyclette jusqu'à la région de Rots[77]. Une bonne partie des positions occupées par le Regina furent écrasées sous le choc initial de l'assaut, et certains "Panther" progressèrent jusqu'à 3,000 yards du poste de commandement du bataillon à Bretteville; ils s'y arrêtèrent et se mirent à bombarder et à mitrailler le village pendant un bon moment. Vers minuit, deux "Panther" pénétraient dans le village. L'un d'eux atteignit effectivement le quartier général et fut mis hors de combat par trois coups de plein fouet de bombes PIAT †.

*Il convient de signaler ici que Kurt Meyer fut jugé par un tribunal militaire canadien, à Aurich, en décembre 1945, qu'il fut trouvé coupable de trois des cinq accusations portées contre lui, et qu'il fut condamné à être fusillé. Cependant, le général Vokes qui, en tant qu'officier général commandant la Force d'occupation de l'armée canadienne, avait le pouvoir de réviser la cause, fut d'avis, après avoir .passé en revue les témoignages, que la responsabilité de Meyer à l'égard des assassinats était déléguée plutôt que directe. Il écrivit: "La conclusion et la sentence du tribunal étaient légales, mais la sévérité de la sentence n'était pas, à mon avis, conforme à la justice canadienne, compte tenu du degré de responsabilité". Il commua la sentence en emprisonnement à vie. Meyer fut finalement libéré en septembre 1954.

†Projector, Infantry, Anti-Tank (lance-bombes antichars d'infanterie), alors arme antichars légère d'infanterie.

L'ACIÉRIE À COLOMBELLES, LE 19 JUILLET 1944

Théâtre d'un combat acharné au cours de l'opération "Atlantic". On déblaya les ruines de l'aciérie le 18 juillet au soir et au cours de la nuit suivante.

EN AVANT VERS LA LAISON

A travers un nuage de poussière, les véhicules de la 3e division d'infanterie canadienne avancent par les champs de blé jusqu'à la ligne de départ de l'opération "Tractable", le 14 août. Au premier plan, canons antichars à obus de 6 livres remorqués par chenillettes.

LA LUTTE CONTRE LES DERNIERS CANARDEURS DANS FALAISE

Les Fusiliers Mont-Royal suivent un char de combat du 27e régiment blindé des Sherbrooke Fusiliers à travers la ville le 17 août.

LA BRÈCHE DE FALAISE

Ce tableau par Frank Wootton dépeint les bombardiers "Typhoon" de la RAF harcelant les troupes allemandes qui se retirent de la brèche, en août 1944.

Ce fut une nuit fort mouvementée. Appuyé par les canons à obus de 6 livres du 3e régiment antichars de l'Artillerie royale canadienne, le Regina, tint bon devant l'attaque. Il convient de citer ici un passage du compte rendu adressé par le lieutenant-colonel Matheson à l'historien† de la division: "Au total, 22 Panthers ont circulé autour du Q.G. du bataillon et de la position de la compagnie "A" pendant la nuit; il est difficile de décrire la confusion qui existait. Tout contact était rompu, sauf avec la compagnie "D". Incendies et fusées éclairaient toute la région, et, à maintes reprises, il a semblé que l'ennemi fût convaincu que toute opposition avait cessé. Une estafette allemande traversa témérairement Bretteville sur une motocyclette canadienne capturée, pour se faire abattre par la Sten du commandant. Un peu plus tard, un officier allemand conduisit sa Volkswagen jusqu'en avant du Q.G. du bataillon, en descendit et examina les lieux pendant quelques secondes, jusqu'à ce qu'un canonnier surexcité lui lançât une bombe PIAT qui l'atteignit directement." Le canon de 8 livres, tirant le nouveau "sabot déchargeur", et le PIAT se révélèrent deux armes redoutables contre le "Panther". D'après les calculs du lieutenant-colonel Matheson, cinq "Panther" et un char léger de fabrication tchèque furent détruits pendant la nuit. Deux des "Panther" et le char léger furent victimes du PIAT. Les Allemands admirent avoir perdu six "Panther "[78].

Un peu avant l'aube du 9 juin, Meyer retira ses "Panther" défaits dans le voisinage de Rots. Lui-même attribua son échec à la position solide que nous avions établie dans Norrey et qui servit à couper l'attaque en deux, c'est-à-dire à empêcher la collaboration prévue entre les chars et le 26e régiment Panzer de grenadiers[79].

Les opérations allemandes à cette étape-là donnent l'impression d'une improvisation plutôt hâtive et inefficace. Les attaques furent poussées avec courage et détermination mais avec aucune habileté tactique notable. Le brigadier Foster fit observer que l'ennemi n'exploita nullement la situation du Regina dont les flancs se trouvaient découverts; au contraire, "l'ennemi se lança directement contre les points les plus solides et négligea totalement d'exploiter la faiblesse indubitable de la position de son adversaire[80]". Les opérations semblent avoir été conçues sur place et toute coordination, même au niveau divisionnaire, se révéla inefficace. Les deux entreprises majeures du 8 juin, c'est-à-dire les attaques contre Putot et Bretteville, furent exécutées indépendamment et sans coordination, semble-t-il. Les Allemands lançaient leurs troupes par petits paquets, à mesure que les bataillons arrivaient sur les lieux.

Au cours des quelques jours suivants, l'activité sur le front canadien se limita au tir d'artillerie, de mortiers et de francs-tireurs, ainsi qu'à des patrouilles agressives. Les Allemands en avaient eu assez des entreprises d'envergure, et la 12e Panzer SS se contentait de tenir la ligne qu'elle avait prise. Le fait qu'il fallût utiliser cette formation blindée d'élite dans un rôle strictement défensif est une preuve frappante du dilemme dans lequel les Allemands se trouvaient. La vaste contre-offensive blindée, conçue au jour J, (voir ci-dessus, p. 132) n'eut jamais lieu.

Les deux camps sondaient les positions adverses au moyen de patrouilles. Ainsi, le Canadian Scottish effectuait, dans la soirée du 10 juin, une "reconnaissance en force", avec deux pelotons, dans une région boisée au sud de Bronay.

†Le capitaine J. R. Martin, qui débarqua au jour J et qui recueillit par la suite un Grana nombre de récits des plus précieux sur les phases de l'assaut et de la consolidation.

INSERT MAP

Cette patrouille se heurta à une forte résistance dès qu'elle approcha de la ligne de chemin de fer à l'ouest de Putot; et l'on signala un officier et 13 hommes tués, outre quatre hommes manquant à l'appel[81]. Sur le front du Regina Rifle Regiment, le commandant de brigade donna plus d'une fois à entendre que la compagnie avancée dans Norrey était trop exposée et que son repli s'imposait. Mais le commandant de compagnie et le lieutenant-colonel Matheson soutinrent vigoureusement que, si l'on abandonnait Norrey, il faudrait le reprendre plus tard; et la compagnie resta où elle se trouvait, tenant ses positions malgré l'odeur putride de cadavres allemands non enterrés dans le village démoli, dominé par la ruine tragique de l'une des plus belles églises gothiques de Normandie[82].

Dans le secteur de la 9° brigade d'infanterie, on projetait toujours une. attaque contre Buron, mais elle ne fut jamais exécutée. Plus d'une fois, le Highland Light Infantry of Canada se prépara à lancer cette attaque, mais elle fut toujours ajournée. Le 9 juin, un de ces plans d'attaque était contremandé parce qu'on estimait le flanc gauche de la brigade trop exposé. Le même jour, la situation s'améliorait sensiblement, lorsque des troupes de la 3e division britannique s'emparaient de Cambes. Le 11 juin, on proposait un nouveau plan, selon lequel le Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders eût occupé le village de Vieux-Cairon, et le Highland Light Infantry eût avancé vers Buron. Le Glengarry occupa dûment Vieux-Cairon, presque sans opposition; mais au moment où le H.L.I. s'apprêtait à déclencher son attaque, il reçut l'ordre d'en ajourner l'exécution, de sorte que Buron resta aux mains des Allemands[83].

Il y avait encore une brèche entre les 7e et 9e brigades. L'ennemi se trouvait dans la vallée boisée de la petite rivière Mue, entre Cairon et Rots; et .notre artillerie, dans le voisinage de Bray, se sentait dangereusement exposée. Le 9 juin, le Queen's Own Rifles of Canada passait sous le commandement de la 7e

brigade, et avançait vers Bray pour s'emparer de cette région[84]. Restait à nettoyer la vallée de la Mue. Le 10 juin, on commençait à dresser des plans en vue d'une avance blindée destinée à assurer l'occupation des hauteurs au delà de Cheux, au sud de Norrey-en-Bessin. On estimait qu'au préalable il était nécessaire de nettoyer les rives de la Mue[85]. Cependant, il devenait nécessaire de rapprocher la date de l'opération dans la région de Cheux (voir ci-dessous), et les deux projets furent exécutés le même jour, soit le 11 juin.

La tâche principale dans la vallée de la Mue était dévolue au 46e Royal Marine Commando, relevant du commandement de la 88 brigade d'infanterie canadienne, et appuyé par un escadron du 108 régiment blindé canadien. Le Régiment de la Chaudière et le North Shore Regiment devaient pénétrer dans les villages de la vallée, à mesure que le nettoyage s'effectuerait[86]. L'opération se révéla plutôt difficile. Le commando descendit le long de la vallée, à partir des environs de Thaon, nettoyant successivement les villages de Cairon, de Lasson et de Rosel. L'opposition la plus vive se manifestait dans la dernière phase de l'opération, lorsque, dans la soirée, les troupes entraient dans Le Hamel et dans Rots. A cet endroit, des troupes SS, appuyées de chars "Panther" dissimulés dans Rots, combattaient avec acharnement, et il fallut faire appel à des chars du Fort Garry, ainsi qu'à une compagnie du Chaudière, pour aider les commandos de la Marine. Ce n'est qu'aux petites heures du 12 juin que les commandos rapportaient enfin que la région était libérée de l'ennemi. Après un entretien entre le Q.G. de la 31e division canadienne et la 81e brigade, sur l'opportunité de tenir ou non cette région[87]. Rots était occupé par le Régiment de la Chaudière qui aurait, rapporte-t-on, inhumé 122 cadavres ennemis. Les commandos, pour leur part, signalaient avoir perdu 17 tués et 9 blessés, et que 35 des leurs manquaient à l'appel[88].

Échec à Le Mesnil-Patry

Les plans qu'on avait commencé à dresser le 10 juin en vue d'une entreprise par la 2e brigade blindée canadienne, au sud de Norrey-en-Bessin, se fondaient sur l'hypothèse que l'attaque principale allait se produire le 12 juin. Tôt le matin du 11, cependant, on apprenait que la date de l'attaque avait été avancée, et que cette dernière devait avoir lieu le plus tôt possible. A 8h. du matin, on informait le 6e régiment blindé qu'il devait se mettre en marche à 1h. de l'aprèsmidi, le même jour. Vers 10h.30 du matin, le brigadier Wyman, de la 2e brigade blindée, tenait son "groupement d'ordres", après quoi les commandants des unités en firent autant. L'attaque fut donc déclenchée à un très bref préavis et avec beaucoup moins de préparatifs minutieux qu'il eût été souhaitable, notamment en ce qui concerne l'appui d'artillerie[89].

Les raisons pour lesquelles on avança le moment de l'attaque ne furent pas consignées; mais on est vraisemblablement fondé à croire qu'elles étaient liées à une attaque que les formations voisines du 30° corps d'armée déclenchait à ce moment-là (voir ci-dessous, p. 152), et la décision a probablement été prise à une conférence que le général Dempsey eut avec ses deux commandants de corps, à 5h. de l'après-midi, le 10 juin. Le Q.G. du 1er corps d'armée britannique, dont relevait encore la division canadienne, consignait à midi, le 11 juin, un message du 30e corps d'armée concernant une attaque alors déclenchée par

la 69e brigade d'infanterie britannique, dans la région de Bronay. Le carnet de route notait: "3e div. can. prévenue de tenir 50e div. pleinement au courant de la progression de la 2e brig. blin. can. qui va aider la 69e".

D'après le plan adopté en vue de l'attaque canadienne, le 68 régiment blindé (1[8t] Hussars) et le Queen's Own Rifles of Canada devaient attaquer en traversant Norrey-en-Bessin en vue de saisir et de tenir les hauteurs au sud de Cheux. Ce plan devait s'effectuer par un mouvement tournant à droite, traversant Le Mesnil-Patry et contournant Cheux lui-même. Le reste de la brigade blindée serait prête à se joindre au 6[e] régiment blindé, une fois ce dernier rendu sur l'objectif [91].

L'attaque commençait effectivement peu après 2h.30 de l'après-midi du 11 juin. Ce fut un échec complet et coûteux. L'escadron "B" du Hussars était en tête de l'avance, les hommes de la compagnie "D" du Queen's Own étant transportés sur les chars de l'escadron. Cette force avait à peine traversé les champs de blé PIATs entre Norrey et Le Mesnil-Patry qu'elle fut violemment prise à partie par un feu de mortiers et de mitrailleuses. Les fantassins se virent forcés de descendre des chars, qui poursuivirent leur chemin en vue de mater l'opposition. Les chars et un détachement de fantassins se faufilèrent en combattant jusqu'à Le Mesnil-Patry. La situation s'aggrava lorsque les blindés (qu'on croyait d'abord britanniques) et les canons antichars ennemis entrèrent en action. Le lieutenant-colonel Colwell, du Hussars, qui commandait le groupe de tête, ordonna à ses hommes de se retirer jusqu'à la ligne de départ. Mais l'escadron "B", de toute évidence, ne reput pas cet ordre, et fut presque anéanti. Tous ses officiers et tous ses sous-officiers, sauf trois, furent portés manquant à l'appel et deux de ses chars seulement revinrent. Quant à la compagnie "D" du Queen's Own, on constata qu'elle avait subi 96 pertes, dont plus de la moitié étaient des hommes manquant à l'appel. Les pertes totales, ce jour-là, s'établissaient à 80 dans le cas du 6e régiment blindé, et à 99, dans le cas du Queen's Own Rifles, le nombre de pertes mortelles s'établissant à 59 et à 55 respectivement[92].

Au cours des six premiers jours d'activité trépidante de l'opération "Overlord", le total des pertes canadiennes au combat s'établissait à 196 officiers et 2,635 sous-officiers et soldats; 72 officiers et 945 sous-officiers et soldats y laissèrent leur vie[93]. Toutes ces pertes avaient été infligées à la 3e division et aux troupes qui y étaient attachées. Les autres formations canadiennes restaient en Angleterre, pour l'instant, attendant avec un sentiment mêlé d'impatience et d'anxiété, l'occasion d'assumer leur rôle dans le combat.

L'entreprise coûteuse à Le Mesnil-Patry fut la dernière opération canadienne d'envergure pendant le mois de juin. La nature de la stratégie alliée eut pour effet de concentrer, par la suite, les opérations importantes ailleurs. Dans la nuit du 16 au 17 juin, Le Mesnil-Patry était occupé sans opposition, grâce à la progression des troupes anglaises à droites[94]. L'événement le plus important qui se produisit sur le front canadien vers la fin du mois fut la relève de la 7e brigade de ses positions dans la région de Putot-Bretteville-Norrey, le 18.* La

*Le 17 juin, le lieutenant-colonel J. R. W. T. Bessonette, officier supérieur de l'Intendance royale canadienne, de la 3[9] division canadienne, fut tué par un obus, dans la région de son quartier général, au nord-est de Camilly, où le Q.G. divisionnaire était alors établi. Il n'était arrivé en Normandie que de la veille.

relève s'effectua dans la nuit du 17 au 18, l'une des plus courtes de l'année; les deux brigades "changèrent de secteurs, face à l'ennemi, et sans incident[95]".

Le 11 juin marquait la fin d'une étape, non seulement pour ce qui est des opérations de la 3e division d'infanterie canadienne, mais pour ce qui est aussi des opérations alliées dans leur ensemble. Les armées alliées étaient désormais fermement établies sur le sol normand, et les têtes de pont séparées du jour J étaient dorénavant liées entre elles en un logement profond et continu, tout le long du front. La brèche entre les deux secteurs américains avait été colmatée le 10 juin. Dans la nuit du 11 au 12 juin, la première étape de l'opération "Overlord" avait donc réussi complètement. Les Alliés comptaient alors 326,547 hommes, 54,186 véhicules et 104,428 tonnes d'approvisionnements sur le continent. La construction de leurs ports artificiels compliqués, à Arromanches, dans le secteur britannique, et à Saint-Laurent, dans le secteur américain, était en bonne voie de parachèvement, et au moins deux "Gooseberries" (abris pour petites embarcations, formés au moyen de navires coulés, voir ci-dessus, p. 91), étaient en service. En outre, l'aviation alliée pouvait agir à partir de pistes d'envol en France même. Deux escadrilles de la RAF atterrissaient en France à midi le 10 juin; et le même après-midi, les escadrilles nos 441, 442 et 443 du CARC étaient en vol vers l'ennemi, "les premières escadrilles alliées à voler à partir du sol de France, depuis l'évacuation de Dunkerque[96]".

Le plan défensif allemand avait échoué. L'ennemi n'avait pas réussi à monter la grande contre-offensive blindée qui devait rejeter les envahisseurs à la mer. Même une attaque plus limitée, dans laquelle le général Geyr von Schweppenburg (dont le groupe Panzer Ouest avait alors la charge du secteur de Caen) se proposait d'utiliser des éléments des 21e et 12e Panzer SS, sous le commandement du er corps Panzer, contre le front canadien, dut être contremandée le 10 juin; et, immédiatement après, une attaque dévastatrice par les appareils de la 2e Force aérienne tactique, qui anéantit presque tout son personnel, mit fin à de tels projets pour l'instant, et le secteur fut remis sous le commandement du er corps Panzer[97]. En outre, les Allemands restaient fermement convaincus qu'une seconde invasion, dans la région du Pas-de-Calais, était probable*. Ils continuèrent donc de retenir là les divisions qui auraient pu faire pencher la balance en Normandie.

Il est temps maintenant de quitter de nouveau la scène locale de la région de Caen, pour tenter d'analyser brièvement la stratégie alliée au cours des phases initiales de l'invasion.

Le général Montgomery dirige le combat

Dès la première étape de l'invasion, le général Montgomery, en tant que commandant des forces terrestres alliées, exerça un contrôle ferme et décisif sur les opérations.

Tôt le 7 juin, Montgomery approchait des côtes de Normandie dans le conducteur de flottille Faulknor. Dans la matinée, il entrait en contact avec les deux commandants d'armée, le général Bradley (peu après 6h. du matin) et le

*Le commandement suprême des forces armées avait cru disposer de renseignements bien fondés à propos d'une telle attaque, prévue pour la matinée du 10 juin, et avait émis des ordres en conséquence[98].

général Dempsey†. A 11h.30 du matin, il informait son quartier général en Angleterre qu'il avait donné instructions à Bradley d'atteindre les objectifs qui lui avaient été fixés pour le jour J et, notamment, de s'emparer de Carentan et d'Isigny, afin de relier ses deux têtes de pont; il devait ensuite pousser vers La Haye-du-Puits et couper ainsi la péninsule de Cherbourg. Après quoi, Cherbourg même devait être prise. Au général Dempsey, il avait ordonné de "poursuivre sans rémission le plan initial", tenant une position de flanc sur la Dives, et de capturer Caen et Bayeux. Il devait ensuite "pivoter sur Caen et faire avancer son aile droite". Ce même jour, le commandant suprême arrivait également sur les côtes normandes, de sorte qu'Eisenhower et Montgomery purent s'entretenir. Le général Eisenhower retournait ensuite en Angleterre; il ne s'installait en permanence sur le continent que le 7 août. Montgomery, cependant, débarquait le matin du 8 juin pour se rendre à son Q.G. tactique, établi à Sainte-Croix-surMer. Plus tard dans la journée, ce dernier allait s'établir à Creully[99].

Dès le 9 juin, la situation commençait à s'éclaircir. Il est indéniable que les Britanniques n'avaient pu s'emparer de Caen du premier coup; les Américains, pour leur part, cherchaient encore à relier leurs deux logements. Ce jour-là, le général Montgomery conférait avec Bradley et Dempsey à Port-en-Bessin[100]; et il adressait à son chef d'état-major, qui était encore en Angleterre, une lettre exposant ses intentions. Ces dernières restaient à peu près inchangées à l'égard du front américain. Pour ce qui est du flanc gauche, cependant, il avait désormais adopté un nouveau plan, destiné à assurer la prise de Caen par un "mouvement de pince". Dans le secteur du 30e corps d'armée, à l'ouest de la ville, il se proposait de lancer la 7e division blindée à travers Bayeux et VillersBocage, en direction d'Évrecy. Sur le front du ^{er} corps d'armée, à l'est de Caen, il se proposait de faire passer la 51e division (Highland) au delà de l'Orne, à travers la 6e division aéroportée, et de la faire attaquer en direction de Cagny. Il projetait de parachuter, par la suite, la 1re division britannique aéroportée "quelque part au sud de Caen, en guise de gros verrou aérien, et d'établir la liaison avec elle à partir d'Évrecy et de Cagny".

Le combat se déroulait selon ces grandes lignes pendant les quelques jours suivants. Le 10 juin, la 7e division blindée entrait en action. La 51e division entamait des opérations préliminaires le lendemain. Les deux divisions se heurtaient à une forte opposition. Le matin du 11 juin, dans une communication à son chef d'état-major, Montgomery mentionnait une conception des opérations qui, nous l'avons vu, figurait dans son appréciation du 7 mai (voir ci-dessus, p. 88): "Mon objectif général, écrivait-il, consiste à attirer les Allemands sur le front de la Deuxième armée, afin que la Première armée puisse s'étendre et se déployer." A compter de ce moment-là, cette idée allait être le thème de ses directives.

Une controverse s'engageait alors avec le commandant en chef de l'aviation (le maréchal en chef de l'air Leigh-Mallory), à propos de l'emploi projeté de la Ire division aéroportée. Leigh-Mallory estimait que la chose n'était pas possible. La discussion se poursuivait à ce propos, mais quelques jours à peine plus tard, les circonstances avaient à tel point modifié les plans de Montgomery que le

†Bien que le général Bradley fasse de nombreuses restrictions à propos de Montgomery, dans son livre, *Histoire d'un soldat*, il rend un chaleureux hommage à la 'sagesse, la patience et la réserve" avec lesquelles Montgomery exerçait son autorité, en tant que commandant allié, à cette période.

projet de parachutage au sud de Caen était abandonné. Le 13 juin, Montgomery commençait à rédiger une lettre à l'adresse du chef de l'état-major impérial (le maréchal sir Alan Brooke). Il écrivait notamment: ". . . mon mouvement de pince destiné à prendre Caen va bon train, et il y a des possibilités lointaines que les div. ennemies aient du mal à s'échapper; surtout la Panzer Lehr." A ce moment-là, la 7e division blindée était à Villers-Bocage, et la 51e, de l'autre côté de Caen, progressait lentement vers le sud, "vu qu'en ce moment-ci, elle ne peut obtenir aucun char". Les événements qui se déroulèrent dans la soirée du 13 juin amenèrent, cependant, Montgomery à réviser ses plans. La 2e division Panzer, faisant soudainement irruption sur le front de la 7e division blindée, contre-attaquait la formation britannique et l'expulsait de Villers-Bocage. (La 2e Panzer était venue du nord de la Seine et, selon l'expression même du bulletin de renseignements du 21e groupe d'armées, émis ce jour-là, "était arrivée sur les lieux rapidement"; le bulletin du 15 juin attribuait la rapidité de ce mouvement au fait que le jour de son avance principale le temps ne se prêtait pas à une attaque aérienne*.) Le matin du 14 juin, Montgomery ajoutait d'autres alinéas à sa lettre, dans lesquels il faisait observer que cet événement "modifiait l'aspect du problème". Il ajoutait qu'il voulait bien s'assurer de sa position et ` à tout .prix ne pas perdre son équilibre". Jugeant qu'il ne disposait pas encore d'une force suffisante pour agir offensivement sur les deux flancs de la Deuxième armée, il avait donc décidé "de rester *sur la défensive dans le secteur de Caen,* sur le front du 1er corps d'armée mais de manière agressive". Il se proposait de concentrer toute sa puissance offensive dans l'opération du 30e corps d'armée, à l'ouest de Caen. Autrement dit, l'idée d'un mouvement de pince des deux côtés de Caen était abandonnée provisoirement en faveur d'un seul coup concentré à l'ouest de la ville, et le mouvement de la 51é division à l'est était appelé à "baisser le ton"[102].

C'est à ce moment-là que les opérations de Normandie commencèrent à faire l'objet de controverses et de critiques. On se montrait déçu de ce que la ville de Caen n'eût pas été prise et, à mesure que le temps passait, on établisait de plus en plus de comparaisons entre la progression relativement rapide du front américain et la situation existant sur le flanc britannique où, semblait-il, la Deuxième armée était "en panne". Que ces critiques parussent dans les journaux, dont les éditorialistes ignoraient le principe fondamental dont Montgomery s'inspirait pour diriger les opérations, cela n'avait rien d'étonnant. La publicité était la dernière chose dont voulût le commandement allié, car son plan consistait à attirer l'ennemi sur le flanc gauche afin de faciliter l'avance à droite. Cependant, on entendait les mêmes critiques à SHEAF, chez des officiers qui, vraisemblablement, ne comprenaient pas parfaitement la conception de Montgomery ou en niaient le bien-fondé. Dans les controverses qui eurent lieu à ce

*La 2e division Panzer, précédemment stationnée dans la vallée de la Somme, avait reçuordre de se diriger vers le sud, le 8 juin, dans l'espoir, évidemment, qu'on pût l'engager dans une poussée blindée importante vers l'embouchure de la Vire, afin de couper la tête de pont alliée. Mais .les attaques alliées incessantes, tant dans le secteur de Carentan que ans dans celui de Caumont — Villers-Bocage, empêchèrent l'ennemi de rassembler la force de choc requise, de sorte que les premiers éléments de la 2e Panzer qui arrivèrent sur les lieux furent aussitôt engagés dans l'opération à Villers-Bocage, afin de colmater une brèche dangereuse qui s'était creusée entre le let corps Panzer SS et le 2e corps de parachutistes. Seuls, les fantassins y combattirent; les chars de la division n'arrivèrent dans la région que plusieurs jours après[101].

propos, il n'y a aucun doute que les incompatibilités personnelles autant que les rivalités internationales et interarmes jouaient leur rôle; mais il convient de noter que certains des critiques les plus sévères de Montgomery semblent avoir été des officiers anglais et que, bien que certains de ces derniers fussent de la RAF, d'autres officiers de ce service appuyaient Montgomery, alors que certains officiers de l'armée anglaise, dit-on, ne l'appuyaient pas. On dit que le commandant suprême adjoint, le maréchal en chef de l'air Arthur Tedder, fut l'un des critiques les plus influents. Montgomery révèle dans ses *Mémoires* que, selon lui, sir Frederick Morgan, ancien représentant anglais à COSSAC, devenu chef d'état-major adjoint à SHEAF, en était un autre.

Dès le 14 juin, Tedder aurait fait observer lors d'une conférence quotidienne de commandants d'aviation de la Force aérienne expéditionnaire alliée que, selon lui, la situation dans le secteur est de la tête de pont pouvait se révéler critique d'un moment à l'autre, et que toutes les forces aériennes devaient se tenir prêtes à se porter au secours des armées, si la chose devenait nécessaire[103]. Néanmoins, il semblait hésiter, à ce moment-là, à employer les bombardiers stratégiques pour conjurer l'impasse imminente à Caen, en quoi il se trouvait en désaccord avec les vues du commandant en chef de l'aviation. Ce même jour, Leigh-Mallory, accompagné du chef d'état-major de Montgomery et de son propre stratège en chef, se rendait en France par avion afin de voir Montgomery et de lui répéter qu'il s'opposait au plan d'une opération aéroportée au sud de Caen. Comme solution de rechange acceptable, il exprimait l'avis qu'on pourrait peut-être résoudre l'impasse dans ce secteur au moyen d'une attaque où des bombardiers moyens et lourds établiraient un barrage derrière lequel l'armée pourrait avancer. Montgomery, nous dit-on, s'en tint à cette proposition et conseilla qu'on la discute en détail avec le général Dempsey et son état major[104].

Cette discussion ultérieure eut lieu, semble-t-il, le 15 juin, à Creully. Bien que plus d'un officier semble avoir conservé un "souvenir vivant[105]" de cette réunion, un seul, — le stratège en chef de Leigh-Mallory, le vice-maréchal de l'air E. J. Kingston-McCloughry,—l'a relatée en détail dans un écrit destiné au grand public. Le maréchal de l'air Coningham, commandant la 2e Force aérienne tactique, était malheureusement absent de son quartier-général le 14, semble-t-il, et ne fut pas informé de la réunion. Lorsqu'il en fut effectivement informé, il se plaignit à Tedder. Autant que Kingston-McCloughry s'en souvienne, Tedder, Coningham et le vice-maréchal de l'air Broadhurst (commandant le groupe n° 83 de la RAF) "firent irruption dans la pièce" en plein milieu de la réunion. Puis, Tedder "ordonna à tous les officiers d'aviation de quitter la réunion et de se grouper dans la pièce voisine, où le maréchal de l'air nous parla. Le maréchal de l'air déclara qu'il disposait de toutes les forces aériennes tactiques nécessaires pour appuyer l'armée et qu'aucun bombardier lourd n'était nécessaire[106]". Deux témoins affirment que le plaidoyer de l'armée de terre en faveur de l'utilisation de bombardiers lourds, exposé avant l'intervention de Tedder, avait été mal préparé[107]. Le résultat de cet incident, semble-t-il, c'est que l'utilisation des forces aériennes stratégiques retarda de trois semaines*.

*Pour une étude générale des critiques de Montgomery, voir Pogue, *The Supreme Command, p. 183* et suivantes. On prétend *que* l'une des raisons qui expliquent le sentiment des officiers de la RAF était que l'armée de terre n'avait pas réussi à s'emparer des emplacements qu'on espérait transformer en aérodromes au sud-est de Caen (voir ci-dessus, p. 89).

Le 17 juin, une plaie qui durait depuis longtemps dans le secteur britannique fut enfin guérie, lorsqu'une attaque, déclenchée par le 41e Royal Marine Commando, sous la direction du er corps d'armée britannique, et fortement appuyée par l'artillerie, le tir naval et les véhicules blindés du Génie (AVRE), amenait la capture des deux stations de radar près de Douvres-la-Délivrande. Les pertes anglaises dans cet assaut final furent très légères; le nombre des prisonniers ennemis s'élevait à 6 officiers et 214† sous-officiers et soldats[108].

Dans les alinéas qu'il avait ajoutés à sa lettre à sir Alan Brooke, le matin du 14 juin (voir ci-dessus, p. 153), le général Montgomery avait écrit notamment ce qui suit:

> 33. De façon générale, ma ligne de conduite reste inchangée. Elle consiste:
> a) à augmenter et à améliorer notre consolidation sur les plages.
> b) à tout faire pour entraver et retarder la consolidation de l'ennemi, au moyen de l'aviation et d'autres mesures.
> c) à attirer les Allemands sur le front de la Deuxième armée britannique, afin de les y combattre, de manière que la Première armée américaine puisse d'autant plus facilement exécuter sa tâche.

Le 18 juin, Montgomery jugeait que la situation lui permettait de revenir à la ligne de conduite consistant à capturer Caen en l'enveloppant par les deux flancs. Ce jour-là, la 8e brigade d'infanterie canadienne se préparait activement à déclencher une nouvelle opération en direction des hauteurs au sud de Cheux, destinée à couvrir le flanc d'une avance par une division voisine, la 49e West Riding du 30e corps d'armée. L'attaque de la 8e brigade était toutefois contremandée le 19 juin, par suite, sans aucun doute, d'une nouvelle directive (la première, officiellement écrite, qu'il ait émise sur le continent) que Montgomery avait adressée à ses commandants d'armée la veille[109].

Cette instruction"' soulignait l'importance de la capture et de Caen et de Cherbourg. Une fois ce but atteint, écrivait Montgomery, le danger en Normandie prendra probablement préséance dans l'esprit de l'ennemi, par rapport à d'autres menaces possibles, comme celle qui se présente dans le Pas-de-Calais; et "c'est alors que nous aurons une chance exceptionnelle, celle d'amener l'armée allemande à répondre à notre menace, et de la battre entre la Seine et la Loire". Caen, écrivait-il, "est vraiment la clef de Cherbourg; sa capture libérera des troupes qui sont maintenant clouées sur place pour faire en sorte que notre flanc gauche tienne bon". Dans ces conditions, la tâche de la Deuxième armée consistait à prendre Caen au moyen d'un "mouvement d'enveloppement par les deux flancs". Le 81, corps d'armée britannique se trouvait assemblé dans la tête de pont, et Montgomery se proposait d'attaquer de manière à établir ce corps d'armée dans la région immédiatement au sud-est de Caen. L'aile droite de l'armée, formant la tenaille occidentale de la pince, devait se "porter vers le sud-est", en traversant Aunay-sur - Audon et Évrecy, pour se diriger vers les ponts de l'Orne entre Thury-Harcourt et Amaye-sur-Odon. Ces opérations devaient commencer le 18 juin et se développer "en crescendo" le 22, date où le 8e corps d'armée devait traverser la tête de pont à l'est de l'Orne pour exécuter la tâche qui lui avait été prescrite. Pour ce qui est de la Première armée américaine, sa tâche immédiate était de prendre Cherbourg; la première étape con-

†Ces chiffres sont tirés du sommaire de renseignements du corps d'armée. Le Journal de guerre du commando mentionne *5* officiers et *222* sous-officiers et soldats; d'autres sommaires de renseignements mentionnent des chiffres différents.

sistait à isoler la péninsule de Cherbourg en complétant une poussée en direction ouest vers la mer. La directive se terminait par ces mots: "J'espère voir Caen et Cherbourg capturés d'ici le 24 juin".

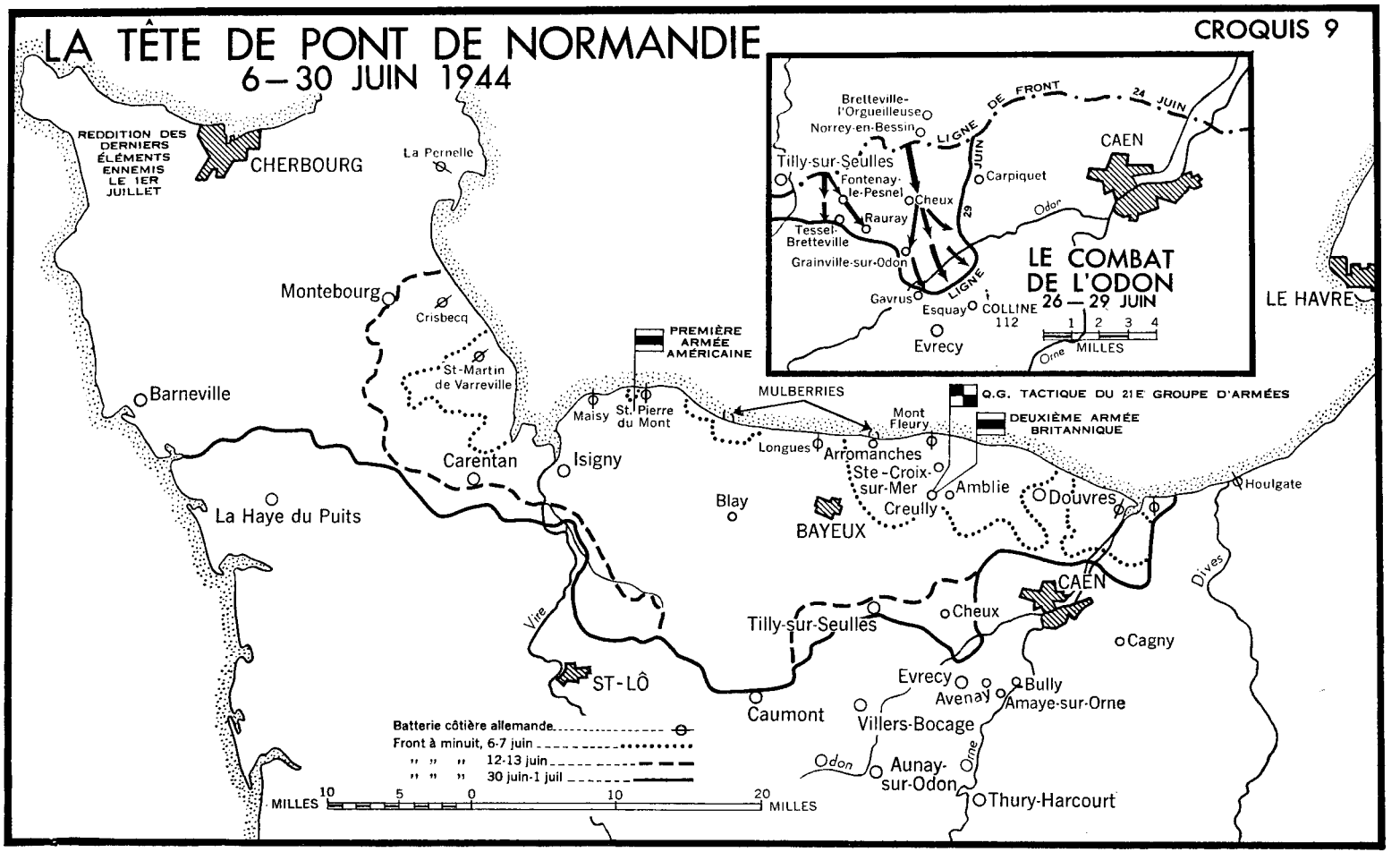
Ce plan fut de courte durée. Montgomery, si prompt d'habitude à prendre une décision, trouvait évidemment le problème difficile. Une autre directive", en date du 19 juin, précisait qu'une nouvelle étude de la situation avait mis en lumière la très grande difficulté de grouper le 8e corps d'armée dans la tête de pont de l'Orne, et de le lancer à partir de là. Il avait décidé, par conséquent, que l'aile gauche de l'attaque procéderait "sur une échelle réduite" et qu'elle ne nécessiterait que l'utilisation des troupes du 1er corps d'armée déjà sur place. Le 8e corps serait mis en place pour former partie de l'aile droite ou occidentale du mouvement d'enveloppement. Il devait être "lancé sur son objectif" le matin du 23 juin.

A cette étape, les intentions du général Montgomery étaient de nouveau entravées par des événements indépendants de sa volonté. Le 19 juin, un vent d'été d'une vélocité extraordinaire soufflait dans la Manche. Le déchargement cessait presque entièrement pendant trois jours et demi. Le "Mulberry" du secteur américain était tellement endommagé qu'on dut cesser d'y travailler, et celui d'Arromanches était également atteint[112]. Le mauvais temps avait déjà, précédemment, ralenti la "consolidation" des troupes et approvisionnements alliés. Dans la soirée du 20 juin, Montgomery informait Eisenhower et le chef de l'état-major impérial que la consolidation était en retard de cinq jours. Des éléments importants du 8e corps d'armée étaient encore en mer, et le 25 juin devenait ainsi la date la plus rapprochée pour "l'attaque-éclair" qu'il projetait. Chaque jour supplémentaire de mauvais temps la reporterait d'un jour de plus[113]. Le 22 juin, cependant, le vent diminuait d'intensité et le 8e corps d'armée en fait, lançait son attaque (opération "Epsom") le matin du 26 juin.

Dans l'entre-temps, les Américains avaient progressé. Dans la nuit du 17 au 18 juin, ils avaient coupé la péninsule du Cotentin à Barneville, isolant ainsi Cherbourg. Ils s'étaient dirigés ensuite vers le grand port lui-même. Le combat fut violent, surtout autour de Montebourg, mais l'avance était inexorable. Le 24 juin, les assaillants étaient en contact avec les défenses de la ville. Le 26, Cherbourg tombait, et toute défense organisée cessait dans la péninsule, le 1er juillet[114].

La congestion sur le flanc britannique exigu de la tête de pont, ajoutée au retard de la consolidation en général, eut des conséquences malheureuses pour la Première armée canadienne. Il fallut, en effet, attendre un mois et demi après le jour J pour que le quartier général assume un rôle opérationnel. Le général Crerar lui-même traversait la Marche, dans *l'Algonquin,* le 18 juin, et il établissait son petit Q.G. tactique à Amblie, à l'est de Creully[115]. Le 22 juin, il assistait à une conférence de commandants d'armée, de corps d'armée et de division. A cette occasion, Montgomery passait en revue les progrès réalisés et exposait ses intentions pour l'avenir, dans le sens déjà indiqué, soulignant l'importance qu'il y avait de faire peser le poids principal de l'ennemi contre l'armée anglaise. Les notes de Crerar sur cette conférence[116] se terminaient comme il suit:

> A compter de maintenant, il faudra recourir à des tactiques très prudentes, et chaque opération devra faire l'objet de préparatifs méticuleux. Nous approchons du moment où il faut "mettre cartes sur table". Il faut donc monter des attaques soigneuse-


LA TÊTE DE PONT DE NORMANDIE
6 – 30 JUIN 1944
CROQUIS 9
REDDITION DES DERNIERS ÉLÉMENTS ENNEMIS LE 1ER JUILLET
CHERBOURG
La Pernelle
Montebourg
Crisbecq
St-Martin de Varreville
Barneville
Carentan
La Haye du Puits
Isigny
Maisy
St. Pierre du Mont
PREMIÈRE ARMÉE AMÉRICAINE
MULBERRIES
Mont Fleury
Longues
Arromanches
Ste-Croix-sur-Mer
Amblie
Creully
Blay
BAYEUX
Douvres
Houlgate
Q.G. TACTIQUE DU 21E GROUPE D'ARMÉES
DEUXIÈME ARMÉE BRITANNIQUE
CAEN
Cheux
Tilly-sur-Seulles
Cagny
Dives
Vire
ST-LÔ
Caumont
Evrecy
Avenay
Bully
Amaye-sur-Orne
Villers-Bocage
Odon
Aunay-sur-Odon
Orne
Thury-Harcourt
LE HAVRE
Batterie côtière allemande
Front à minuit, 6-7 juin
" " " 12-13 juin
" " " 30 juin-1 juil
MILLES 10 5 0 10 20 MILLES
Bretteville-l'Orgueilleuse
Norrey-en-Bessin
LIGNE DE FRONT 24 JUIN
Tilly-sur-Seulles
Fontenay-le-Pesnel
Cheux
Carpiquet
29 JUIN
Rauray
Tessel-Bretteville
Grainville-sur-Odon
Odon
LE COMBAT DE L'ODON
26 – 29 JUIN
LIGNE
Gavrus
Esquay
COLLINE 112
Evrecy
Orne
1 2 3 4
MILLES

ment coordonnées et prendre toutes les mesures voulues pour s'assurer de tenir tout terrain conquis. Il espère amener le Boche à se battre autour de Caen . . .

En terminant son exposé, le c.-en-c. du 21e g.a. déclare qu'en raison du retard, causé par le mauvais temps, à "consolider" et à prendre Caen, ainsi qu'à occuper la ligne de la Dives à l'est, il fallait reporter l'arrivée de l'armée canadienne jusqu'à ce que cette position ait été atteinte. La première tâche essentielle consiste à porter la Deuxième armée britannique à son plein effectif et à obtenir "l'espace vital" nécessaire à la concentration d'une autre armée.

Vu les circonstances actuelles, il se pourrait bien qu'on ne puisse compléter la concentration de l'armée canadienne avant la mi-juillet.

Après la conférence, j'ai fait part à Montgomery de ma déception devant ce retard, bien que je reconnusse le bien-fondé de ses raisons. Il m'a répondu qu'il en était arrivé à cette décision le matin même, estimant qu'il était essentiel qu'une armée et un commandement d'armée complètent cette première phase essentielle de l'expansion de la tête de pont avant l'arrivée d'une autre formation supérieure.

Le 24 juin, le général Crerar eut un entretien particulier avec le commandant du groupe d'armées à son nouveau Q.G. tactique, près de Blay, à l'ouest de Bayeux. Au cours de cet entretien, Montgomery répéta qu'avant toute nouvelle progression il n'existait pas de front ou d'espace suffisamment étendu pour la mise en place d'une nouvelle armée. Son officier supérieur d'administration "l'avait informé qu'un autre corps d'armée pouvait y être amené, mais qu'il ne pourrait pas approvisionner un autre détachement de troupes d'armée dans la région". En outre, bien que Montgomery désirât obtenir plus d'infanterie, il n'avait pas besoin de plus de blindés à l'heure actuelle. Par conséquent, la division blindée des Gardes et la 4e division blindée canadienne devaient reporter à plus tard leur arrivée, soit jusqu'à la fin de la période de consolidation. Son intention immédiate était de consolider le 12e corps d'armée en y amenant les 53e et 59e divisions d'infanterie, et ensuite de mettre en lice la 2e division d'infanterie canadienne, ainsi que le Q.G. et les troupes de corps d'armée du 2e corps d'armée canadien. Il avait dit au général Dempsey de placer la 3e division d'infanterie canadienne sous le commandement du 20 corps d'armée canadien, dès que ce dernier serait en mesure d'assumer la responsabilité des opérations dans son secteur, faisant ainsi en sorte que les deux divisions d'infanterie canadienne soient soumises au commandement canadien. Le quartier général de l'armée canadienne et les troupes d'armée pourraient ensuite être mis en lice; mais, jusqu'à ce que Caen et la ligne de la Dives soient prises, le commandant de la Deuxième armée devait commander cinq corps d'armée. Aussitôt que possible après, le plan initial devait être mis à exécution, le 1°r corps d'armée britannique et le 2e corps d'armée canadien étant tous deux groupés sous le commandement de la Première armée canadienne, qui serait alors chargée du secteur gauche du groupe d'armées[117].

La bataille de l'Odon

Pendant plusieurs jours avant le déclenchement de l'opération "Epsom", des détachements de reconnaissance de la 15e division écossaise et du 8e corps d'armée avaient été actifs dans la région de la 3e division canadienne; de fait, les Écossais devaient attaquer en passant à travers les lignes canadiennes. Des patrouilles canadiennes avaient également été actives, recueillant des renseignements destinés à aider l'offensive; et, le 25 juin, le lieutenant-général sir Richard

O'Connor, officier général commandant le 8e corps d'armée, écrivait au général Keller pour le remercier du bon travail de ses troupes[118].

Le 26 juin, les conditions n'étaient pas favorables à l'entreprise canadienne. Une attaque préliminaire, effectuée par le 30e corps d'armée la veille, et dirigée contre Rauray, avec appui d'artillerie comprenant le feu de trois des régiments de campagne canadiens, s'était heurtée à une vive opposition et avait réalisé peu de progrès, de sorte que le flanc droit du 8e corps risquait d'être menacé. Aussi, le temps ne se prêtant guère à l'activité aérienne, l'aviation fournissait très peu d'appui. Néanmoins, le 8e corps se lançait à l'attaque, de bonne heure le 26, la 15e division avançant derrière un barrage d'artillerie, auquel les canons de la 3e division canadienne (le seul élément de la division à participer) apportèrent une puissante contribution[119]. L'attaque progressait pendant la journée, mais non pas autant qu'on l'avait espéré. On capturait Cheux, mais sans atteindre l'Odon. Le 27 juin, cependant, la 15e division établissait une fragile tête de pont par delà l'Odon, au nord-ouest d'Esquay. L'étroite vallée boisée de ce petit ruisseau allait devenir le théâtre d'un combat redoutable. Dans la matinée du 28, une brigade blindée était mise en place dans la tête de pont. Ce jour-là, cependant, les Allemands réagirent violemment, lançant de furieuses contreattaques sur les flancs. Le temps s'étant amélioré, les avions de chasse et de bombardement britanniques entrèrent en action avec utilité. Il était clair, toutefois, que l'ennemi faisait appel à des renforts importants et puissants, et le 29 juin le 8e corps d'armée passait à la défensive, se préparant à tenir le peu de terrain qu'il avait pris de haute lutte[120].

Les Allemands, alarmés par la grave menace qui pesait sur Caen par suite de cette offensive, mettaient tout en oeuvre, en effet, pour conjurer le danger. Le 2e corps Panzer SS, ayant sous son commandement les 9e et 10e divisions Panzer SS, avait été envoyé sur le front est en mars (voir ci-dessus, p. 64). Le 12 juin, on lui ordonnait de regagner l'ouest "à toute vitesse"[121]; aussitôt arrivé, il était engagé contre la brèche pratiquée par le 8e corps d'armée. Dans l'aprèsmidi du 29 juin, il entrait en action, et réussissait à rétrécir jusqu'à un certain point la tête de pont. Cette initiative, de la part des Allemands, était ce qui se rapprochait le plus d'une contre-offensive blindée en règle. Mais leurs espoirs furent déçus. Les divisions SS ployèrent sous un feu d'artillerie écrasant, y compris le feu des canons navals, — car le champ de bataille était encore à portée de la flotte, — et sous de furieuses attaques aériennes. Le rapport de situation du commandant en chef (Ouest), en date du 30 juin[122],commençait par ces mots:

> Après plusieurs heures de combat indécis sur la ligne au nord d'Esquay—Gavrus—Grainville, l'attaque du 2e corps Panzer SS s'est arrêtée court. L'aviation et l'artillerie navale ennemies, — qui auraient atteint une intensité sans précédent, jusqu'ici, d'après le 2e corps Panzer {SS}, — ont infligé des dommages particulièrement graves à nos formations d'assaut. L'attaque a été provisoirement enrayée. On se propose de la faire démarrer de nouveau dans la nuit du 30 juin au 1er juillet. Les pertes élevées de l'ennemi peuvent se comparer à nos propres pertes fort graves . . .

Les autres tentatives désespérées que firent les Allemands pour avancer le lendemain se révélaient des échecs. La tête de pont britannique tint bon; mais la 15e division écossaise à elle seule avait perdu 2,720 hommes dans l'opération "Epsom"[123].

Les chefs militaires allemands en Normandie commençaient à se décourager. Le 17 juin, Hitler s'était rendu en France pour conférer avec Rundstedt et Rommel, à Margival, près de Soissons. Cette réunion n'avait rien réglé. Il semble que Rommel ait proposé une contre-offensive, précédée d'un repli limité pouvant permettre de livrer combat hors de la portée des canons navals alliés; mais aucune décision ne fut prise, sauf que Hitler autorisa de "légers remaniements sur le front" du 1er corps Panzer SS[124]. Le chef d'état-major de Rommel donne à entendre, dans ses souvenirs de guerre, que cette réunion creusa considérablement l'abîme qui séparait Rommel de Hitler; cependant, si l'on peut considérer comme un témoignage digne de foi, - malgré ses lacunes évidentes, - la lettre que le feld-maréchal écrivait à sa femme le lendemain, le dictateur fut "très cordial et de bonne humeur", et Rommel demeurait avec l'espoir que Hitler aurait désormais une idée plus réaliste de la situation, grâce à son franc exposé des faits[125].

Le 29 juin, les deux feld-maréchaux du front occidental voyaient Hitler de nouveau, cette fois à Berchtesgaden. Au cours de cette conférence, Hitler renonçait à regret, par suite de leurs arguments, au projet longuement caressé d'une offensive d'envergure en direction de Cherbourg, destinée à reprendre ce grand port de mer et à couper en deux la tête de pont alliée[126]; mais il est évident qu'il n'était pas disposé à accepter l'opinion des généraux selon laquelle la ligne existante en Normandie devenait intenable. C'est à cette époque-là que, d'après le récit que fit Rundstedt à ses interrogateurs canadiens, le c.-en-c. eut une conversation téléphonique avec le feld-maréchal Keitel, au cours de laquelle, en réponse à la question angoissée de ce dernier: "Qu'allons-nous faire?", il répondit: "Faites la paix, bande d'idiots! Que pouvez-vous faire d'autre[127]?" Il n'est pas étonnant que s'ensuivirent des remaniements dans le commandement. Faire la paix n'était guère une politique pratique pour Hitler.

Le 30 juin, le général Geyr von Schweppenburg, commandant le groupe Panzer Ouest, à la tête des opérations contre les Britanniques, adressait au quartier général de la Septième armée une recommandation détaillée[128] commençant par ces mots: "La situation à Caen et à l'ouest de cette ville exige à tout prix d'autres décisions." Il proposait que les Allemands évacuent la partie de Caen située au nord et à l'ouest de l'Orne, pour se replier sur une nouvelle ligne, longeant l'Orne jusqu'à Bully (quelque six milles au sud de Caen), et de là passant à travers Avenay et Villers-Bocage pour se rendre jusqu'aux environs de Caumont; ce repli serait suivi "de nouvelles tentatives de poussées offensives, effectuées au delà de la portée la plus efficace de l'artillerie navale". Le général Hausser (qui avait assumé le commandement de la Septième armée après la mort du général Dollmann, terrassé par une crise cardiaque le 28 juin), le feldmaréchal Rommel et le feld-maréchal von Rundstedt approuvaient tous trois cette recommandation. Rommel en reconnaissait le bien-fondé, quoique, dans une conversation avec Geyr, à midi le 1er juillet, il mît en doute l'opportunité de céder autant de terrain que le proposait ce dernier; il insistait sur l'importance de Caen, en tant que point d'ancrage contre la poussée prévue des Alliés vers Paris, et il ajoutait qu'il fallait concentrer des forces allemandes de plus en plus nombreuses dans cette région[129]. (La stratégie de Montgomery jouait admirablement.) A 3 heures du matin, le er juillet, Rundstedt demandait au commandement suprême de le laisser libre d'opérer le repli proposé[130].

Hitler, de toute évidence, n'avait nullement l'intention de se soumettre à pareille ligne de conduite. A 5h.40 de l'après-midi, le commandant en chef (Ouest) recevait le message suivant[131] de l'O.K.W.:

> Les positions actuelles doivent être tenues. Il faut empêcher toute nouvelle percée ennemie par une défense obstinée ou des contre-attaques locales.

Le lendemain, le feld-maréchal von Rundstedt apprenait qu'il était remplacé par le feld-maréchal Günther von Kluge. Le 3 juillet, le général Geyr von Schweppenburg était remplacé par le général Heinrich Eberbach[132]. Rommel annonçait la nouvelle à Geyr en lui faisant observer plaisamment qu'il était "le suivant sur la liste[133]!" Mais, en fait, on permit à Rommel de rester, pour l'instant; et ce n'est pas Hitler, mais la RAF qui l'enleva au commandement du groupe d'armées "B" le 17 juillet. Si le 8e corps d'armée avait progressé davantage au cours de l'opération "Epsom", la 3e division canadienne eût été appelée à attaquer sur son flanc gauche. Deux opérations distinctes étaient projetées: "Aberlour", par la 3e division britannique, ayant sous son commandement la 9e brigade d'infanterie canadienne, contre un saillant ennemi au nord de Caen; et "Ottawa", par la 3e division canadienne et la 2e brigade blindée canadienne, à partir du nord, en direction du village de Carpiquet. On mit au point des ordres détaillés en vue de ces opérations. Mais, par suite des événements survenus sur le front du 8e corps d'armée, "Aberlour" était contremandé le 28 juin, et tout le plan était remanié. Le le° corps d'armée britannique proposait alors un nouveau plan pour nettoyer la région de Caen, dont une partie comportait une variante du projet d'attaque contre Carpiquet, que devait lancer la 3e division canadienne, à partir de l'ouest, et connue sous le nom de code "Windsor". Cette attaque était reportée au 30[134].

La situation à la fin de juin

Au moment où le mois de juin, fort mouvementé, tirait à sa fin, alors qu'un combat sanglant était en cours le long de l'Odon, il était clair que le plan de Montgomery visant à attirer la principale force ennemie sur le secteur de la Deuxième armée se révélait un succès à tel point complet, qu'il en devenait presque embarrassant. Une grande concentration de troupes allemandes, et notamment d'éléments blindés, faisait maintenant face au flanc gauche de la tête de pont de Normandie.

L'ordre de bataille de l'ennemi, le soir du 29 juin[135], révèle que les formations suivantes faisaient face à la Première armée américaine:

Septième armée

2e corps de parachutistes	3e division de parachutistes
	352e division . d'infanterie"
84e corps d'armée	17e division Panzer de grenadiers SS
	91e division aéroportée*
	353e division d'infanterie
	77e division d'infanterie"
2e division Panzer SS*	
(groupe de combat seulement, en réserve de groupe d'armées)[136]	

*Incomplète.

En outre, les restes des 243e et 709e divisions d'infanterie avaient été liquidés dans la péninsule de Cherbourg, au cours des quelques jours précédents[137].

De façon générale, voici les formations qui faisaient face à la Deuxième armée britannique[138]:

Groupe Panzer Ouest

86e corps d'armée	771e division d'infanterie
	346e division d'infanterie
	2le division Panzer
	16e division de la force aérienne (en route)
	716e division d'infanterie*
1er corps Panzer SS	1re division Panzer SS
	12e division Panzer SS
2e corps Panzer SS	9e division Panzer SS
	10e division Panzer SS
	2e division Panzer SS*
	276e division d'infanterie (en route)
	277e division d'infanterie (en route)
47e corps Panzer	Division Panzer Lehr
	2e division Panzer.

Il ressort donc de ce qui précède, qu'à la fin de juin, sur les huit divisions Panzer en Normandie, sept et demie se trouvaient sur le front britannique †. Quant aux autres divisions ou restes de divisions, de toutes autres catégories, il y en avait six sur le front américain et six sur le front britannique.

Le 30 juin, le général Montgomery adressait une autre longue directive officielle[139] aux généraux Bradley et Dempsey. Comme elle figure à l'appendice "D", il suffira de citer ici la seule phrase essentielle qui résume le plan de Montgomery: "Tenir le plus grand nombre de divisions ennemies sur notre flanc est, entre Caen et Villers-Bocage, et faire pivoter le flanc ouest ou droit du groupe d'armées vers le sud et vers l'est, en un vaste mouvement tournant, de manière à menacer la ligne de repli de toutes divisions ennemies pouvant se trouver au sud de Paris."

C'est selon ces grandes lignes en fait, que le combat se déroula pendant les sept semaines qui suivirent. Montgomery espérait, comme nous l'avons vu, que l'ennemi continuerait de combattre avec acharnement sur sa ligne d'alors et, — comme Montgomery l'écrivait lui-même le 18 juin (voir ci-dessus, p. 155), — qu'il "répondrait à notre menace", s'exposant ainsi à se faire battre entre la Seine et la Loire. Hitler agissait précisément de manière à faciliter l'exécution de ce plan, et se refusait à autoriser ses commandants sur place à procéder à des replis stratégiques. Le résultat de cette obstination devait être une défaite catastrophique pour les Allemands; mais il restait encore de nombreux combats acharnés à livrer avant le début de la déroute.

*Incomplète.

†La 2e division Panzer, à l'extrême gauche du groupe Panzer Ouest, chevauchait sur le front américain, après que le secteur de la 7e division blindée britannique eût passé sous la direction de la Première armée américaine, à la fin du mois.

C H A P I T R E V I I

LA NORMANDIE: LES BATAILLES DE CAEN ET DE LA CRÊTE DE BOURGUÉBUS, DU ter AU 23 JUILLET 1944

(Voir carte n° 3 et croquis n°[3] 11 et 12)

Brève accalmie

LE début de juillet 1944 marque une brève accalmie sur le front de Normandie. Dans le secteur britannique, la bataille de l'Odon tire à sa fin. Sur le front américain, à l'ouest, l'armée du général Bradley prépare sa poussée vers le sud, pour se conformer à la directive communiquée le 30 juin par le général Montgomery. Les Allemands tiennent encore Caen mais ils ont dû abandonner tout espoir d'organiser une contre-offensive de grand style pour détruire notre tête de pont. La crainte d'un autre débarquement allié par le Pas de Calais les paralyse et Hitler est en voie de remplacer un de ses principaux lieutenants, le commandant en chef de l'Ouest.

Nous l'avons vu, le quartier général tactique de la Première armée canadienne est installé en France mais, pour le moment, aucune tâche ne lui est assignée. Toutefois, le général Crerar profite de ce répit pour organiser des expéditions terrestres et aériennes de reconnaissance sur le terrain où doivent se dérouler les opérations. Son G.Q.G. et son Q.G. de l'arrière ont également été ouverts, théoriquement du moins, à Amblie en Normandie, à minuit dans la nuit du 19 au 20 juin, mais leur déménagement d'Angleterre a été retardé par une tempête et par la décision ultérieure du général Montgomery de ne pas engager l'armée dans des opérations pour le moment (voir ci-dessus, p. 156-159). En conséquence, les quartiers généraux ont été rouverts à leur ancien local d'Headley-Court, près de Leatherhead (Surrey), à minuit dans la nuit du 25 au 26 juin. Les plans relatifs à cette étape des opérations, préparés avant le jour J, partaient de l'idée que, pour procéder avec méthode, il convenait de déménager d'abord le Q.G. de l'armée et les unités administratives qui pourraient ensuite surveiller l'arrivée des formations de combat; mais on avait constaté que c'était une pure perte de temps. Dans les circonstances, ce dont on avait le plus pressant besoin, c'était de formations de combat pour "jalonner" le terrain[1].

En conformité du plan initial de Montgomery, cependant, on commençait le déménagement en France du Q.G. du 2e corps d'armée canadien. Le commandant, le lieutenant-général Simonds, ouvrait son Q.G. tactique à Amblie le 29 juin et son G.Q.G. à Camilly une semaine plus tard. La 2e division canadienne d'infanterie était aussi en route pour la France où ses premières unités débar

quaient le 7 juillet[2]. A ce moment-là, le corps d'armée de Simonds n'avait pas de mission tactique.

La 3e division d'infanterie et la 2e brigade blindée qui lui était rattachée étaient donc les seules formations canadiennes qui devaient participer directement aux opérations envisagées pour l'avenir immédiat. La division restait sur les positions qu'elle s'était acquises au nord-ouest de Caen, depuis La Villeneuve, sur la route de Bayeux, à droite, jusqu'à Villons-les-Buissons, à gauche, en face de Carpiquet, d'Authie et de Buron. Le 1e1 corps d'armée britannique, dont elle continuait de relever, s'apprêtait à exécuter la directive donnée par le général Montgomery à la Deuxième armée, c'est-à-dire ` à engager des opérations en vue de la prise de Caen à la première occasion, et le plus tôt sera le mieux". On se proposait de lancer à cette fin une attaque de front, appuyée par les forces de soutien les plus formidables qu'il fût possible de grouper.

La prise de Carpiquet

Avant l'attaque contre la ville de Caen, le er corps d'armée britannique confiait à la 3e division canadienne d'infanterie la tâche d'enlever le village de Carpiquet et le champ d'aviation voisin. Comme nous l'avons vu (voir. ci-dessus, p. 161), un plan avait été dressé mais l'exécution (l'opération "Windsor") en avait été différée le 30 juin. Il était repris avec "une énergie redoublée"[3] et l'attaque était lancée le matin du 4 juillet. La tâche était ardue car l'objectif était défendu par des unités solidement retranchées de la 12e division Panzer S.S., dorénavant commandée par Kurt Meyer (qui avait succédé au général Witt, tué le 14 juin)[4]. C'est pourquoi le plan prévoyait l'intervention de puissantes forces de soutien.

C'est la 8e brigade d'infanterie (brigadier K. G. Blackader) et le Royal Winnipeg Rifles, détaché de la 7e brigade, qui devaient se porter à l'assaut. Les forces d'appui se composaient des chars du 10e régiment blindé et d'un "détachement spécial" de la 79e division blindée comprenant un escadron de Flails, un de Crocodiles et un de véhicules blindés du Génie (AVRE). Des bâtiments de la Marine royale, douze régiments d'artillerie de campagne, huit d'artillerie moyenne et un d'artillerie lourde, de même que trois compagnies des Cameron Highlanders d'Ottawa années de mitrailleuses et de mortiers de calibre moyen, composaient l'artillerie d'appui. Un plan d'attaques aériennes contre des cibles déterminées avait été préparé; de plus, deux escadrilles de chasseurs-bombardiers Typhoon, en état d'alerte, étaient à la disposition de Blackader. L'opération "Windsor" devait s'exécuter en deux étapes. La première avait pour objectif la capture du village et des hangars avoisinants, du côté nord du terrain d'aviation, aussi bien que du groupe de hangars du côté opposé, c'est-à-dire du côté sud, en bordure du terrain. La deuxième étape prévoyait la prise des bâtiments de commande et d'autres installations à l'extrémité orientale du champ d'aviation. Au cours de la première étape, le régiment North Shore (à gauche) et le Régiment de la Chaudière (à droite), appuyés chacun par un escadron de chars du 10e régiment blindé et un demi-peloton de la 16e compagnie de campagne (Génie), devaient s'attaquer au village de Carpiquet, en partant d'une ligne de départ établie en face de La Villeneuve. En même temps, le Royal Winnipeg Rifles, parti de Marcelet, devait marcher contre

INSERT PICTURE

les hangars du côté sud. Le Queen's Own Rifles of Canada restait en réserve; plus tard, il devait traverser le village et exécuter la deuxième étape du plan. L'infanterie devait franchir la ligne de départ à 5 heures du matin, après un barrage rampant de six régiments d'artillerie de campagne et de deux régiments d'artillerie moyenne[5].

Le 3 juillet, les troupes prirent position aux points de rassemblement à l'arrière de la ligne de départ (jusque-là occupée par des unités de la 43e division). De toute évidence, l'ennemi eut connaissance de ces déplacements et, durant la journée et la nuit suivantes, il martela copieusement le village de ses canons et de ses mortiers[6]. Dès l'ouverture de notre feu de barrage, le 4 à 5 heures du matin, l'ennemi riposta par un contre-barrage. Il atteignit les premières compagnies qui franchissaient la ligne de départ. Comme elles s'avançaient, en terrain PIAT, à travers les épis mûrissants, en route vers leurs objectifs, elles subirent de lourdes pertes. A mesure que des hommes tombaient, leurs camarades, pour indiquer l'endroit aux brancardiers, plantaient debout, parmi les épis de blé, des fusils montés de baïonnettes et poursuivaient leur marche. A 6h.32, les troupes de tête du North Shore avaient atteint leur objectif. Le régiment de la Chaudière, à sa droite, avait aussi pénétré dans le village. Les deux bataillons procédèrent alors aux opérations de nettoyage. La garnison qui, selon un récit d'après-guerre de l'officier supérieur de l'état-major de la 12e division Panzer S.S. se serait composée de 50 hommes seulement du 25e régiment Panzer de grenadiers SS, se défendit farouchement[7].

L'attaque du Royal Winnipeg Rifles contre les hangars n'alla pas sans difficultés; dès le début, les compagnies de tête durent évoluer sous le feu des mortiers à partir du moment où elles franchirent la ligne de départ et elles furent exposées par la suite au feu nourri des mitrailleuses nichées dans les hangars mêmes. L'escadron de chars rattaché au régiment avait d'abord été gardé en réserve et son intervention se limitait au tir. Après une demande du

commandant des fusiliers, une troupe de chars se porte en avant pour soutenir directement les assaillants. Ce n'est qu'à 9 heures du matin, cependant, que deux compagnies du régiment atteignent le hangar le plus rapproché; l'ennemi y est si solidement retranché que chars et Crocodiles ne peuvent le déloger de ses abris bétonnés. De plus, installé sur des élévations immédiatement au sud des bâtiments, l'ennemi couvre le terrain d'obus. Incapable de prendre pied dans les hangars, le régiment se retire derrière un taillis qui ne lui offre qu'un abri incertain à proximité de la ligne de départ. Vers 4 heures de l'après-midi, le bataillon reprend sa marche mais il se heurte de nouveau à une résistance acharnée. Des chars ennemis, qui s'approchent du champ d'aviation, du côté de l'est, sont plusieurs fois dispersés par l'artillerie mais chaque fois ils se regroupent; cette menace oblige les compagnies de tête, qui ont "atteint de nouveau les hangars," à battre en retraite. A 9 heures du soir, la brigade ordonne au bataillon de revenir à son point de départ; 44 avions lance-fusées sont chargés d'attaquer 17 chars ou autocanons ennemis qu'on a repérés dans des retranchements autour du terrain d'aviation. La deuxième étape n'est pas exécutée[8].

Durant les premiers stages de l'opération, une partie du 27e régiment blindé (Sherbrooke Fusiliers) avait exécuté une attaque de diversion, du côté gauche, vers Château-de-Saint-Louet et Gruchy. La manoeuvre réussit; de lourdes pertes furent infligées à l'ennemi tandis que nos propres troupes s'en tiraient à peu près indemnes[9].

La journée n'avait donc apporté qu'une victoire incomplète, en dépit des importantes forces d'appui que nous avions engagées. Nous tenions dorénavant le village de Carpiquet et les hangars du côté nord; mais les hangars du côté sud et les bâtiments de commande restaient aux mains de l'ennemi. Les troupes de la 43e division (Wessex), qui avaient occupé Verson et Fontaine-Étoupefour, à droite, en furent retirées pendant la nuit, le champ d'aviation n'étant pas entièrement entre nos mains[10]. Les unités de la 8e brigade, qui occupaient des hauteurs à Carpiquet, se trouvaient dans un saillant exposé. De bonne heure le matin du 5 juillet, une série de contre-attaques de l'ennemi, appuyées par l'artillerie et par des Panthers, furent repoussées[11]. Pendant quelques jours, Carpiquet fut soumis par intermittences au feu nourri des canons et des mortiers. Le 12e S.S., alarmé par la menace que représentait pour Caen notre présence à Carpiquet, ne pouvait néanmoins organiser d'autre contre-attaque, faute d'infanterie. Mais un autre régiment de la 71, brigade de mortiers (Werferbrigade), placé sous son commandement, installa plusieurs lance-bombes et fit pleuvoir sur le village de puissants explosifs de 110 livres et des bombes à l'huile qui le transformèrent en un véritable enfer[12].

Le succès partiel de l'opération "Windsor" avait coûté cher. Le 4 juillet, le North Shore Régiment (New-Brunswick) avait subi ses pertes les plus élevées de toute la campagne, soit 132 hommes, dont 46 morts. Le Royal Winnipeg Rifles avait également perdu 132 hommes, dont 40 tués. Voici quelles avaient été les pertes des autres unités de blindés et d'infanterie engagées à Carpiquet[13]:

	Pertes totales	Nombre de tués
10e régiment blindé	20	8
Queen's Own Rifles of Canada	26	4
Le Régiment de la Chaudière	57	16

La 16e compagnie de campagne perdit dix hommes, dont trois tués.

Stratégie du groupe d'armées et recours aux bombardiers lourds

Il est probable que, pendant les dix jours qui suivirent la conférence du 15 juin, interrompue, dit-on, par le maréchal en chef de l'air Tedder (voir cidessus, p. 154), des discussions eurent lieu aux échelons supérieurs sur la possibilité de recourir à l'aviation stratégique pour appuyer directement les forces terrestres, mais il semble qu'aucun compte rendu de ces conférences nous soit parvenu. Il est possible que le commandant suprême qui, nous l'avons vu, avait insisté pour conserver la direction de l'aviation stratégique (voir ci-dessus, p. 24), soit intervenu pour trancher la question en faveur du recours aux bombardiers lourds. Quoi qu'il en soit, le 25 juin, le général Eisenhower, dans un télégramme au général Montgomery[14], lui souhaitait le succès de l'offensive sur l'Odon; il ajoutait:

> N'hésitez pas, je vous en prie, à réclamer au maximum l'aide aérienne qui pourrait vous être utile. Chaque fois qu'une occasion propice se présente, nous devons accabler l'ennemi par tous les moyens dont nous disposons . . .

Il l'invitait donc en quelque sorte à demander l'aide de bombardiers lourds. De fait, le service de bombardement de la RAF est intervenu en Normandie pour la première fois, de clarté, cinq jours plus tard et a fait pleuvoir une averse de 1,100 tonnes de bombes sur Villers-Bocage pour désorganiser les blindés allemands qui tentaient de se grouper pour la bataille de l'Odon[15].

Certains officiers de l'entourage d'Eisenhower reprochaient encore à Montgomery l'absence de tout progrès sur le flanc oriental; il semble qu'ils aient insisté auprès d'Eisenhower pour qu'il fasse pression sur le commandant du groupe d'armées. Mais Eisenhower comprenait assurément qu'il ne pouvait pas presser Montgomery d'avancer tout en lui refusant l'appui des bombardiers lourds. Vers ce temps-là, à une date qui n'est pas précisée, le commandant suprême donnait instructions à Tedder "de se tenir en contact très étroit avec le général Montgomery ou avec ses représentants du 21e groupe d'armées, non seulement pour voir à satisfaire ses demandes mais pour s'assurer qu'on réclamait de lui tout l'appui qu'il pouvait fournir jusqu'à l'extrême limite des possibilités[16]." Le 7 juillet, dans une longue lettre[17], Eisenhower, tout en y mettant du tact, encourageait nettement Montgomery à pousser de l'avant. Parlant de ses propres études récentes sur la situation "surtout en consultation avec G-2 (renseignements) et avec les commandants de l'aviation il poussait Montgomery à frapper un grand coup sur sa gauche:

> Je suis au courant de votre plan qui consiste à maintenir solidement votre gauche pour y attirer tous les blindés de l'ennemi pendant que votre droite pénètre dans la péninsule et menace l'arrière et le flanc des forces opposées à la Deuxième armée britannique. Cependant l'avance sur la droite a été lente et pénible. . .
>
> Il me semble que nous devons concentrer toutes nos énergies dans un effort déterminé pour éviter d'aboutir à une situation sans issue ou d'avoir à livrer une bataille défensive de grande envergure en ce moment où notre tête de pont manque encore de profondeur.
>
> Aucune offensive vraiment foudroyante, appuyée par tout l'arsenal dont nous disposons, n'a encore été tentée sur le flanc gauche. Il faudrait à cette fin du beau temps pour que notre aviation donne sa pleine mesure d'assistance. Coningham et Broadhurst peuvent engager toutes les forces aériennes disponibles, même si l'on jugeait nécessaire de recourir au bombardement sur zone afin d'amollir les défenses . . .

> Soyez sûr que je ferai tout ce qui est humainement possible pour aider à l'exécution de tout plan qui nous assurerait l'espace qu'il nous faut pour manoeuvrer. Les forces aériennes et toutes nos autres ressources seront disponibles . . .

A cet "avertissement amical", le général Montgomery répondit fermement, mais un peu froidement, le 8 juillet[18]: "Je suis personnellement très satisfait de la situation. Je m'en suis toujours tenu à un plan déterminé et j'entrevois le moment où ce plan portera fruit". Il mentionnait l'attaque sur Caen, alors en cours, et insistait encore une fois sur l'importance des répercussions qu'aurait cette attaque sur "nos opérations du flanc occidental". En terminant, il déclarait: "Vous pouvez être sûr d'une chose: nous n'aboutirons pas à une impasse . . . Je prendrai toujours soin de maintenir un juste équilibre. En ce moment, je ne crains aucune offensive de la part de l'ennemi; je m'applique à faire pencher la balance de notre côté".

Bien que l'allusion d'Eisenhower à la possibilité d'un puissant appui aérien "par l'entremise de Coningham et Broadhurst" ait pu donner l'impression qu'on répugnait encore à recourir aux bombardiers stratégiques, cette impression n'était pas fondée. Au moment où il écrivait, l'appui direct du service de bombardement de la RAF à Caen était acquis à la Deuxième armée britannique. Le soir du 7 juillet, un bombardement décisif ouvrait la voie à la prise de la ville.

Les opérations de l'Orne: la prise de Caen

Les plans de l'attaque contre Caen étaient passablement avancés avant que l'opération "Windsor" soit mise en branle. Le général Crocker, commandant du 1er corps d'armée britannique, avait tenu sa première conférence sur ce sujet le 2 juillet et l'ordre touchant l'opération ("Charnwood") était communiqué le 5 juillet[19]. Il exposait comme objectif la capture de Caen par une poussée vers le sud jusqu'à une ligne partant du point où le chemin de fer Caen—Bayeux enjambe l'Orne, longeant le fleuve jusqu'à son intersection avec le canal de Caen et suivant ensuite le canal. Il fallait établir des têtes de pont sur l'Orne, dans le territoire de la ville. L'ordre, d'une rédaction un peu bizarre sur ce point, définissait "l'objectif ultime" comme une ligne générale passant par les villages de Franqueville et d'Ardenne, et se dirigeant vers le nord de Caen jusqu'à un point situé à un mille environ au nord du centre de la ville. Les plus éloignés des objectifs prévus dans le plan étaient appelés objectifs "d'exploitation". Trois divisions d'infanterie devaient participer à l'opération et marcher sur Caen en demi-cercle: la 3e division canadienne sur la droite, la 59e division, (Staffordshire) nouvellement arrivée, au centre, et la 3e division britannique à gauche. De nombreux canons, y compris ceux de l'Artillerie royale des 3e et 4e groupes d'armées devaient soutenir les assaillants. On prévoyait également un copieux bombardement naval, le cuirassé *Rodney,* le monitor *Roberts* et les croiseurs *Belfast* et *Emerald* prenant part à la bataille[20].

De plus, nous l'avons déjà dit, les bombardiers lourds survolaient le champ des opérations. Ce n'est apparemment que le 7 juillet[21] que furent complétées les dispositions touchant l'appui aérien; aucun renseignement précis n'a été retrouvé concernant la façon dont ces dispositions ont été conclues. Voici ce qu'écrit le feld-maréchal Montgomery: "Le plan comportait un assaut contre

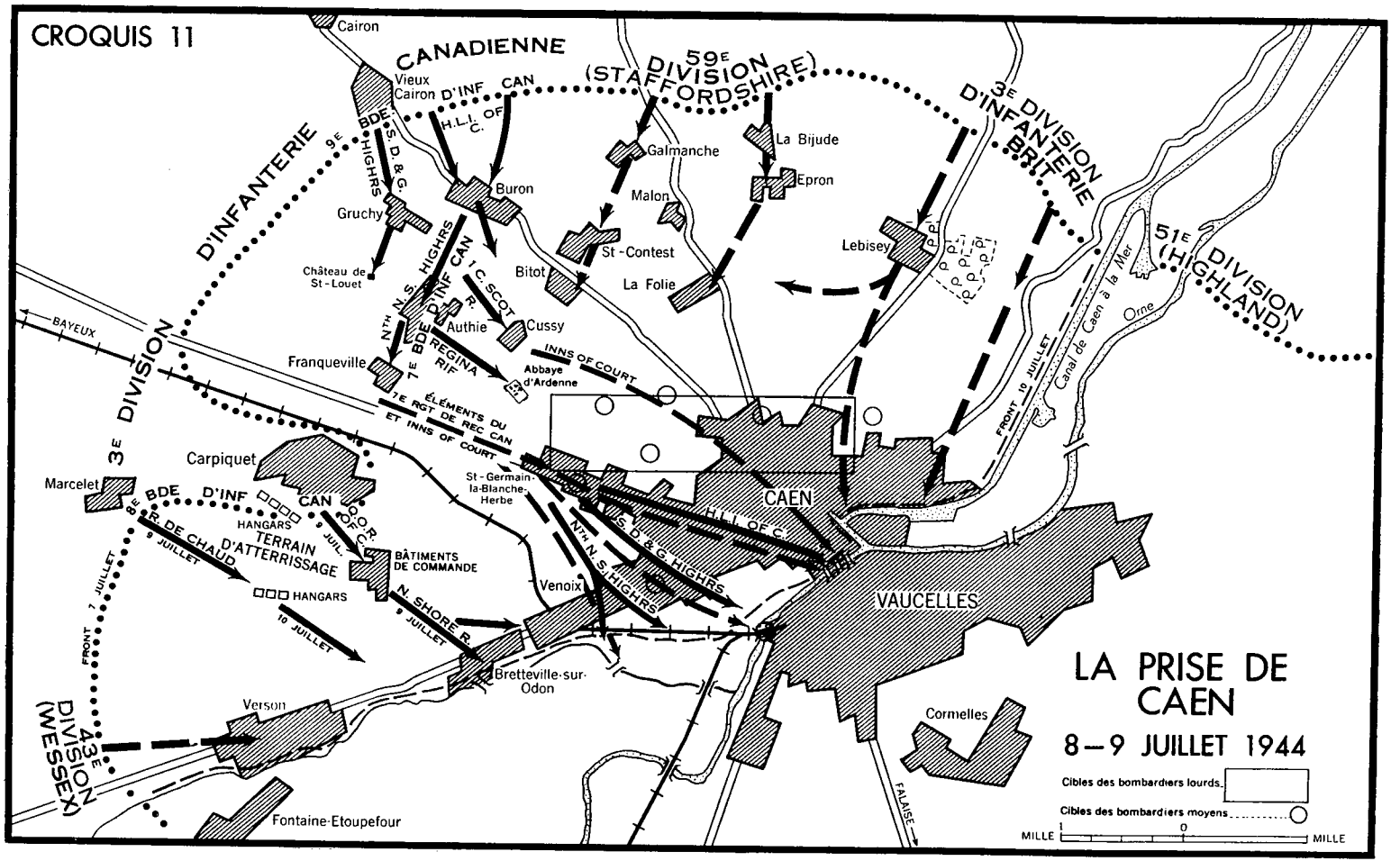
des positions bien organisées, se soutenant mutuellement, et ancrées sur plusieurs petits villages disposés en forme d'arc au nord et au nord-ouest de la ville. Étant donné la solidité des défenses, j'ai demandé que le service de bombardement de la RAF nous soutienne de près sur le terrain des opérations ... Le commandant suprême a appuyé ma demande d'aide auprès du service de bombardement et cette tâche a été acceptée sans hésitation par le maréchal en chef de l'air sir Arthur Harris"[22].

Cette partie des opérations a donné lieu à des divergences, quant au choix du moment et quant aux objectifs. On a jugé qu'il fallait situer la "ligne de bombardement" des appareils lourds à 6,000 yards au moins de nos troupes de tête. C'est probablement ce qui a dicté dans une large mesure notre choix de la cible à assigner au service de bombardement, soit quatre carreaux topographiques aux alentours de Caen, du côté nord, représentant en fait un rectangle d'environ 4,000 yards de longueur sur 1,500 de largeur[23]. Cette superficie ne comprenait pas les villages fortifiés situés sur la ligne de combat prévue pour les premiers stages des opérations; c'est l'artillerie qui devait s'en occuper. En réalité, les fortifications ennemies, dans la région attaquée par les bombardiers lourds, n'étaient pas très nombreuses, semble-t-il, mais, selon les paroles mêmes de lord Montgomery: "Abstraction faite des dégâts matériels, on comptait beaucoup sur les effets qu'aurait ce bruit de tonnerre sur les défenseurs ennemis et sur l'énorme réconfort moral qu'il vaudrait à nos propres troupes". Évidemment, il aurait mieux valu que l'attaque aérienne eût lieu immédiatement avant que nos fantassins se mettent en marche; toutefois, lord Montgomery déclare que, "vu les pronostics météorologiques", il fallut opérer le bombardement le soir précédent[24]. Ce point a été discuté. Les pronostics fournis en Normandie le matin du 7 n'étaient pas défavorables; de fait, des formations imposantes de bombardiers ont survolé la France la nuit suivante[25]. Quoi qu'il en soit, les appareils lourds attaquèrent entre 9h.50 et 10h.30 du soir le 7 juillet et les fantassins ne prirent le départ qu'à 4h.20 le lendemain matin.

C'est aux dernières lueurs du jour que l'attaque aérienne fut lancée. Comme toutes les opérations de cette nature, elle fut prodigieusement impressionnante. Le service de bombardement "avait envoyé 467 appareils qui déversèrent 2,562 tonnes de bombes".° En réponse à une dépêche urgente du ^{ter} corps d'armée britannique qui s'informait des résultats, la 8e brigade. canadienne d'infanterie répondit: "La fumée et les flammes ont eu un effet moral merveilleux"; et un peu plus tard: "Tout semble en feu sur notre front. On n'aurait pas pu mieux viser". Pas une bombe n'avait manqué le but[26].

Aucun doute n'est possible quant à l'effet du bombardement sur nos propres troupes. Le Highland Light Infantry of Canada déclare dans un message: "L'attaque aérienne a réellement remonté nos hommes. Leur moral est cinq fois meilleur[27]". Quant à ses effets sur l'ennemi, ils sont moins sûrs. Les documents allemands que nous possédons (nous n'avons le journal de campagne ni des divisions ni du corps d'armée intéressés) nous éclairent bien peu sur ce point. L'officier supérieur d'état-major de la 12e division Panzer S.S. déclare que sa formation "n'a subi que des pertes négligeables, bien que plusieurs bombes soient tombées aux points de rassemblement du 2e bataillon Panzer et du 3e

*Ce sont les chiffres que le maréchal en chef de l'air Leigh-Mallory communique dans sa dépêche; il se trompe cependant quand il dit que l'attaque eut lieu à.4 heures et demie du matin le 8 juillet.


CROQUIS 11
CANADIENNE
59E DIVISION (STAFFORDSHIRE)
3E DIVISION D'INFANTERIE BRIT
9E DIVISION D'INFANTERIE
51E DIVISION (HIGHLAND)
3E DIVISION
43E DIVISION (WESSEX)
Cairon
Vieux Cairon
D'INF CAN
H.L.I. OF C.
BDE
S. D. & G. HIGHRS
Gruchy
Château de St-Louet
Buron
Galmanche
La Bijude
Epron
Malon
St-Contest
Lebisey
La Folie
Bitot
1 C. SCOT R.
N.TH N.S. HIGHRS
D'INF CAN BDE
Authie
Cussy
7E BDE
REGINA RIF
Franqueville
Abbaye d'Ardenne
INNS OF COURT
7E RGT DE REC CAN
ET INNS OF COURT
BAYEUX
Carpiquet
Marcelet
8E BDE D'INF CAN
HANGARS
TERRAIN D'ATTERRISSAGE
R. DE CHAUD
9 JUILLET
10 JUILLET
FRONT 7 JUILLET
BÂTIMENTS DE COMMANDE
N. SHORE R.
St-Germain-la-Blanche-Herbe
CAEN
Venoix
VAUCELLES
Bretteville-sur-Odon
Verson
Fontaine-Etoupefour
Cormelles
FALAISE
FRONT 10 JUILLET
Canal de Caen à la Mer
Orne
LA PRISE DE CAEN
8—9 JUILLET 1944
Cibles des bombardiers lourds
Cibles des bombardiers moyens
MILLE
0
1
MILLE

bataillon du 26e Panzer Grenadier. Des chars et des autos blindées de transport ont été renversés ou ensevelis sous les débris des habitations mais, en peu de temps, ils étaient tous prêts à reprendre le combat[28]." Dans un bulletin d'information du 21e groupe d'armées, portant la date du 11 juillet et fondé probablement sur 1'interrogatoire de prisonniers, on écrit: "Le bombardement intensif de Caen a été décisif. Le Q.G. du 31e régiment (aviation) a été démoli; la 16e division (aviation) et la 12e Panzer ont été privées de rations et de munitions le lendemain matin, à un moment critique." Il est probable que cette attaque a sensiblement ébranlé le moral des troupes allemandes, en particulier de la division de la Luftwaffe, mais elle eut son côté tragique: les regrettables dégâts causés à la ville de Caen et les victimes inévitables chez les civils français. Les dommages ont été étendus, l'université étant au nombre des immeubles détruits. Heureusement, une partie de la population des quartiers les plus lourdement atteints avait été évacuée. Apparemment, le nombre des victimes françaises s'est établi entre 300 et 400[29].

Presque immédiatement après l'attaque aérienne, l'artillerie anglaise ouvrait le feu. Les canons du 8e corps d'armée à droite, martelèrent à distance de leur feu harassant les routes menant à Caen par les côtés sud et sud-ouest. A 11 heures du soir, l'artillerie de soutien du 1er corps d'armée, - 656 canons étaient de la partie, - pointait ses pièces sur les villages situés derrière la ligne allemande. La Folie, Saint-Contest, Saint-Germain-la-Blanche-Herbe, Lebisey et Authie leur serviraient tour à tour de cibles durant la nuit. On faisait feu également sur toutes les batteries ennemies repérées. Enfin, à 4h.20 du matin, le 8 juillet, 93 minutes avant le lever du soleil, le barrage prévu et les concentrations d'artillerie balayaient le front à l'avant des 59e et 3e divisions britanniques, au moment où l'infanterie franchissait la ligne de départ pour se porter à l'assaut[30]. La journée qui s'ouvrait devait être marquée de combats farouches et sanglants.

Pendant la première étape, les divisions britanniques devaient enlever Galmanche, La Bijude et le Bois de Lebisey. La 3e division canadienne ne fut pas engagée dans ces opérations; à la deuxième étape cependant, dont le signal devait être donné une heure à l'avance par le Q.G. du corps d'armée, les Canadiens devaient occuper Château-de-Saint-Louet, Authie et une élévation située immédiatement au sud de Buron. A l'étape III, ils devaient poursuivre leur avance jusqu'à une ligne générale reliant Franqueville et Ardenne. Durant les deux étapes, les deux divisions britanniques devaient continuer d'avancer. A l'étape IV, les trois divisions devaient exploiter leurs gains en s'emparant de Caen jusqu'à l'Orne, ainsi que du canal de Caen, et en procédant au nettoyage de ces endroits. Ce n'est qu'à ce moment-là que la division canadienne devait s'attaquer aux parties du champ d'aviation de Carpiquet encore aux mains de l'ennemi. La 5e étape consistait pour les Canadiens à compléter l'étape précédente pendant que les divisions britanniques établiraient les têtes de pont nécessaires sur l'Orne et pourraient, à discrétion, profiter des occasions de pousser plus loin[31])

Les premières nouvelles reçues des fronts britanniques annonçaient des progrès satisfaisants mais, en réalité, deux divisions (en particulier la 59e) se heurtaient à une vive résistance qui dura jusqu'au soir. Toutefois, les premiers rapports étaient assez encourageants pour que le général Crocker, à 6h.30 du matin, donne l'ordre d'entreprendre l'étape II à 7h.30[32]. A cette heure-là, la 59e

division se portait donc contre Saint-Contest, Malon et Epron pendant que la 3e division canadienne s'attaquait à Gruchy et à Buron. C'est à la 9e brigade d'infanterie, qui avait été nettement tenue en respect dans cette région le 7 juin, qu'échouait cette tâche.

Des concentrations "inimaginables"[33] d'artillerie lourde contre les positions ennemies dans les villages mêmes et en face des villages avaient ouvert la voie à l'avance de la brigade. A droite, les Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders avaient pour mission d'enlever Gruchy. On signalait à 9h.38 que cette localité était aux mains des Canadiens[34]. La tâche n'avait pas été facile mais, dans le secteur avoisinant de gauche, elle s'était révélée encore plus ardue.

Les compagnies de tête du Highland Light Infantry of Canada, en s'approchant de Buron, durent subir le feu nourri de l'artillerie, des mortiers et des mitrailleuses de l'ennemi. Après avoir démoli les positions allemandes en face du village, au prix de lourdes pertes, elles se fraient un chemin à travers la zone bâtie, appuyées par les chars du 27e régiment blindé dont la marche a été retardée par des mines. Bien qu'on ait signalé à 8h.30 que ses premières troupes ont pénétré dans Buron, la résistance dure toute la journée dans les décombres; de fait, les derniers survivants ennemis n'en sont délogés que le lendemain matin. Dans ce secteur, le 3e bataillon du 25e régiment Panzer de grenadiers SS luttent avec l'acharnement qu'on attend de la 12e division Panzer S.S.; les Canadiens ont l'impression que la garnison de Gruchy, une fois délogée, est allée prêter main forte aux défenseurs de Buron. Le Highland Light Infantry livrait à cet endroit sa première bataille; comme Carpiquet pour le North Shore, cet engagement est pour cette unité le plus meurtrier de toute la campagne. Le 8 juillet, le bataillon perd 262 hommes, dont 62 tués; son commandant, le lieutenant-colonel F. M. Griffiths, est au nombre des blessés, mais il mérite ce jour-là la DSO (Ordre du Service distingué). Après avoir *pris* Buron, le bataillon repousse, tard dans la matinée, une formidable contre-attaque de blindés, grâce à l'aide précieuse de deux troupes de la 245e batterie antichars de l'Artillerie royale et à l'escadron de soutien des Sherbrooke Fusiliers. On signale la démolition de 14 chars allemands[35].

A 9h.55 du matin, le général Keller donnait au brigadier Cunningham, commandant de la 9e brigade, l'ordre de passer à l'étape suivante de l'opération et d'attaquer en direction du sud pour investir Authie et le Château de SaintLouet[36]. Les troupes n'avançaient d'abord que lentement, sans doute à cause de la résistance acharnée qui persistait autour de Buron; l'officier commandant, qui semble avoir sous-estimé cette résistance, n'était pas satisfait. Au début de l'après-midi cependant, le Glengarry enlevait Château et le North Nova Scotia Highlanders, vengeant la désastreuse journée qu'il avait connue le lendemain du jour J, s'installait dans Authie. De Carpiquet, nos troupes voyaient maintenant l'ennemi se retirer en désordre vers le sud; malgré sa farouche résistance, il donnait des signes d'affaissement[37]. La 7e brigade d'infanterie trouvait désormais la voie libre pour exécuter sa part de la 3e étape qui consistait pour elle à s'attaquer à Cussy et à Ardenne, au delà des positions occupées par la 9e. L'attaque débutait à 6h.30 du soir. Le Canadian Scottish n'eut pas la tâche facile à Cussy, cette localité étant protégée par le feu nourri de l'ennemi retranché, d'un côté dans Ardenne et de l'autre dans Bitot (secteur de la 59e division). Lorsque l'infanterie ennemie eut été chassée de la place, ses chars lancèrent une contre-attaque déterminée mais sans pouvoir reprendre le

village. Le Scottish prétend avoir démoli six chars. A Cussy, le bataillon donna la sépulture à plus d'un officier allemand qui avait combattu aux côtés de ses troupes "jusqu'à la dernière extrémité"[38].

Le Regina Rifles, dans son attaque contre l'Abbaye d'Ardenne, où se trou vait le poste de commandement du 25e régiment Panzer de grenadiers SS, se heurta à une résistance plus vive encore peut-être. Lorsque Kurt Meyer constata que cette position était menacée, il se hâta de s'y rendre en personne pour en diriger la défense. Sous sa direction, une compagnie de chars Panther, accompagnée des débris du 38 bataillon du er régiment Panzer de grenadiers SS (Division Adolf Hitler), rattaché à la division de Meyer, réussit momentanément à tenir nos troupes en respect. A la nuit tombante, les ruines de l'Abbaye, éclairées par la lueur sinistre de chars allemands et canadiens en flammes, restaient aux mains de l'ennemi. Il battit en retraite, cependant, à la faveur de la nuit[39].

Pendant que la 12e division Panzer S.S. luttait désespérément au centre et sur le flanc ouest, la 16e division de campagne de la *Luftwaffe,* formation inexpérimentée qui avait relevé la 21e division Panzer au nord-est de Caen trois jours seulement auparavant[40], recevait une dure leçon aux mains des troupes .aguerries de la 3e division britannique. Le soir venu, celle-ci avait traversé Lebisey et menaçait de couper les unités S.S. qui résistaient encore à la 59e division dans les villages du secteur central[41].

On espérait encore que des troupes d'avant-garde puissent atteindre les ponts de l'Orne à Caen avant qu'ils soient démolis; dans la soirée, le général Keller donna ordre à un détachement de blindés du Inns of Court Régiment, accompagné d'éléments du 7e régiment canadien de reconnaissance* placés sous son commandement, de pousser de l'avant le long de la route en direction de Saint-Germain-la-Blanche-Herbe. Le détachement atteignit ce faubourg avant que les mines et les tirailleurs ennemis n'enrayent son avance dans l'obscurité naissante. Il semble évident que les troupes alliées durent attendre au lendemain pour s'approcher des ponts[42].

Durant la soirée, le feld-maréchal Rommel se rend au quartier général du groupe Panzer de l'Ouest pour s'entretenir avec le commandant, le général Eberbach; avec son approbation, le groupe Panzer donne ordre de retirer de Caen durant la nuit tout son équipement lourd. "De forts contingents d'infanterie, appuyés par le Génie" doivent continuer à résister au nord et à l'ouest de Caen; ils ne doivent battre en retraite vers une ligne ainsi définie: "rive orientale de l'Orne - abords de Venoix du côté nord - extrémité nord de Bretteville (surOdon)" que dans le cas où "l'ennemi attaquerait avec des forces supérieures". C'est, en somme, un moyen de sauver les apparences. Vers 3 heures du matin 'le 9 juillet, semble-t-il, on ordonne l'évacuation définitive de Caen jusqu'à l'Orne. Le 3e bataillon du 26e régiment Panzer de grenadiers SS est chargé d'opérations d'arrière-garde dans le secteur de la 12e division, Panzer S.S.[43].

C'est ainsi que le 9 juillet, les Britanniques occupaient Caen. Dans la matinée, la 59e division prenait possession des villages situés au nord de la ville pendant que les deux divisions de flanc, la 3e britannique à l'est et la 3e canadienne à l'ouest, "coinçant" la 59e, s'infiltraient dans la ville sur leurs propres fronts et opéraient leur jonction. La résistance durait encore mais elle allait

*Une partie de cette unité, y compris son groupe de commandement, était encore en Angleterre.

s'affaiblissant. L'escadron du 7e régiment de reconnaissance, rattaché au commandement de l'Inns of Court Régiment, se dirigea vers les ponts de l'Orne dans le centre de la ville et les atteignit dans le cours de l'après-midi (il est difficile de préciser l'heure, mais ce fut probablement vers 5 heures). Un des ponts était intact mais il était jonché de débris et exposé au feu de l'ennemi posté sur la rive opposée[44]. Les divisions britanniques ne purent établir les têtes de pont prévues dans le plan du corps d'armée.

Les blindés n'avaient que peu ou pas d'avance sur l'infanterie. Sur le frontCanadien, le premier bataillon à pénétrer dans la ville fut celui des Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders; il était accompagné de chars des Sherbrooke Fusiliers. A 1h.35 de l'après-midi, la 9' brigade signalait: "Mon Sunray (commandant) rapporte qu'il est au centre de Caen avec celui des Highlanders"[45]. Pendant ce temps, les unités de la 8e brigade, appuyées par le 10e régiment blindé, avaient complété l'occupation du champ d'aviation de Carpiquet †. La résistance était faible et à 11h.15 du matin, on annonçait que les troupes avaient atteint leurs objectifs[47].

Finalement, avec trente-trois jours de retard sur le plan initial, Caen était aux mains des Alliés. La ville offrait un spectable lamentable. Le centre de son territoire avait été presque entièrement détruit les 6 et 7 juin par des bombardements alliés effectués pour gêner les déplacements allemands' par route et par rail; le 7 juillet, nous l'avons vu, les quartiers du nord avaient également été atteints durant la violente attaque de ce soir-là. Heureusement, cependant, une partie de la ville, "l'îlot de refuge" aux environs de la grande église de Saint-Étienne (Abbaye-aux-Hommes) et de l'hôpital du Bon-Sauveur, n'avait été que légèrement endommagée. Dès le 12 juin, semble-t-il, la Résistance et les autorités françaises de Caen réussirent à faire passer des courriers à travers les lignes pour exhorter le commandant britannique d'épargner ce quartier ou des milliers de civils s'étaient réfugiés. Les Français rapportent qu'on se rendit à leurs instances; de fait, cette partie de la ville fut à peine touchée pendant le combat et un grand nombre de vies humaines furent ainsi épargnées[48].

En dépit de cette terrible épreuve, l'accueil réservé par la population de Caen à ses libérateurs toucha profondément nos troupes. Les Caennais semblaient particulièrement heureux que des Canadiens aient participé à la libération de leur ville. Voici ce que disent les historiens de Caen des péripéties du siège et des événements du 9 juillet[49]:

> A 14h.30, enfin, les premiers Canadiens arrivent place Fontette en tirailleurs, longeant les murs fusils ou mitraillettes prêts à tirer.
>
> Tout Caen se trouve dans la rue pour les recevoir. Ce sont des Canadiens, de tous les Alliés, les plus près de nous, beaucoup parlent français. La joie est grande mais discrète. On nous a reproché — ou plutôt ceux qui considéraient la bataille de Normandie comme une promenade militaire, — nous ont reproché de ne pas nous être jetés au cou de nos libérateurs. Ils perdent de vue, ceux-là, le Chemin de Croix que nous suivions depuis le 6 juin.

Aucune unité canadienne n'a signalé de manque d'enthousiasme de la part de la population; dans son rapport sur la situation ce jour-là, le er corps d'armée note: "Les habitants accueillent chaleureusement les Alliés"[50].

† Le nom chiffré de cette opération était "Trousers". A 7h.40 du soir le 8 juillet, le Q.G. tactique de la 3e division canadienne signalait: "Trousers remis à demain (littéralement: "Pantalon enlevé jusqu'à demain")[46].

La population de Caen avait souffert, ses libérateurs aussi. La dernière étape de la bataille avait été aussi sanglante que les précédentes. Nous avons déjà indiqué (voir ci-dessus, p. 172) les pertes subies le 8 juillet par le Highland Light Infantry of Canada; aucune autre unité ne fut aussi durement atteinte mais les trois bataillons réunis de la 9e brigade canadienne d'infanterie avaient perdu 547 hommes, le 8 juillet, et 69 le 9. Pour les deux jours, les pertes canadiennes globales, dans ce secteur, s'établissaient à 1,194, dont 330 tués[51]. C'était plus que le jour J.

Bien que la plus grande partie de Caen fût libérée, l'ennemi occupait encore le sud de la ville, de l'autre côté de l'Orne. L'espace saisi par les troupes aéroportées le 6 juin était le seul pied à terre des Alliés au delà du fleuve. La poussée en rase campagne du côté du sud-est, réclamée depuis si longtemps par l'aviation désireuse d'y aménager des pistes, ne s'était pas concrétisée.

Les divisions allemandes qui avaient résisté à l'établissement d'une tête de pont à Caen n'étaient plus que l'ombre d'elles-mêmes quand elles se retirèrent derrière l'Orne. Le 8 juillet, avant l'évacuation, le groupe Panzer de l'Ouest signalait que la 18e division de campagne de la *Luftwaffe,* à l'ouest de l'Orne, avait perdu "75 p. 100 de ses effectifs"[52]. Le groupe d'armées "D" mandait le lendemain que tous les commandants des bataillons de la division qui avait combattu dans le secteur de la tête de pont avaient été tués ou blessés. Quant à la beaucoup plus redoutable 129 division Panzer S.S., elle était presque en aussi piteux état. Le groupe d'armées "D" déclarait le 9 juillet que les effectifs globaux d'infanterie de la division n'équivalaient plus qu'à un bataillon. La plupart des canons antichars avaient été détruits par le feu de l'ennemi et, dans la seule journée du 8 juillet, 20 des chars de la division avaient été complètement démolis. Au moment de l'invasion, nous l'avons vu, la 12e division Panzer S.S. comptait 150 chars (voir ci-dessus, p. 139). Elle en avait perdu 65: 44 Mark IV à longs canons et 21 Panthers[53]". De fait, elle n'était plus qu'une ombre; une ombre qui, pourtant, devait encore nous causer bien des soucis avant la fin de la campagne de Normandie. Le 11 juillet, elle fut relevée, dans le secteur de Caen, par la 1re division Panzer S.S. et elle se retira pour se réorganiser[54].

La situation après la prise de Caen

Il est temps de faire un nouveau relevé pour l'ensemble du secteur de la tête de pont.

Le 3 juillet, la Première armée américaine avait dûment lancé son offensive sur le flanc ouest de sa ligne de combat, se conformant à l'ordre donné par le général Montgomery dans sa directive du 30 juin. Son avance avait été retardée par le mauvais temps et par un terrain accidenté, en pays de bocages coupés d'énormes haies qui nuisaient aux blindés et favorisaient la défense. Néanmoins, les troupes américaines avaient réussi à se frayer un chemin et, après la première étape, les Allemands, comprenant qu'ils avaient affaire à une offensive de grand style, acheminèrent d'importantes formations du côté de l'ouest pour aider à refouler les assaillants[55].

Le 8 juillet, date du dernier assaut britannique contre Caen, Hitler adressait au commandant en chef (Ouest) une nouvelle directive détaillée sur l'étape

suivante de la bataille[56]. Il y notait que la prochaine opération des Alliés serait probablement "une poussée vers Paris de part et d'autre de la Seine". Il ajoutait: "En conséquence, un deuxième débarquement allié dans le secteur de la Quinzième armée, malgré tous les risques qu'il comporte, est probable, d'autant plus que l'opinion publique insistera sur la démolition des positions d'où nous pouvons bombarder Londres à distance"". Des attaques ayant pour objectif la capture d'un port important en Bretagne ou sur le littoral de la Méditerranée étaient également possibles. Les circonstances, déclaraient le dictateur allemand, nous interdisent pour le moment toute grande offensive visant à détruire la tête de pont alliée, mais il faut à tout prix empêcher qu'elle ne s'élargisse sensiblement. En conséquence, les positions actuelles doivent être maintenues. Cependant, ajoutait-il: "Le gros des formations mobiles doit être relevé par les divisions d'infanterie qui sont déjà sur les lieux ou qui y sont acheminées; il sera par la suite groupé pour servir de réserve tactique". La relève de la 12e division Panzer S.S. était jugée particulièrement nécessaire dans l'avenir immédiat. Après le remplacement des formations mobiles et leur regroupement, "une opération à objectifs limités" devait être organisée par le groupe Panzer de l'Ouest, en vue d'enfoncer une brèche dans la tête de pont au moyen d'une attaque-surprise, pour la sectionner autant que possible, pour infliger des pertes aux Alliés et pour créer un climat favorable à de nouvelles opérations. Hitler ordonnait de laisser en place les importantes réserves cantonnées derrière le front côtier de la Quinzième armée "jusqu'à ce qu'on puisse déterminer si le groupe d'armées américain entend tenter un autre débarquement ou si ses effectifs suivront ceux du groupe d'armées Montgomery dans la tête de plage déjà établie".

Les événements récents se répétaient. Pendant toute la campagne, les Allemands s'étaient efforcés de retirer du front assez de blindés pour créer une réserve mobile capable d'une contre-offensive; mais toutes ces tentatives avaient été déjouées par des poussées alliées auxquelles ils ne pouvaient résister qu'en faisant intervenir les chars. Il fallait dorénavant affecter au front américain, pour tenter d'enrayer la marche du général Bradley, une partie des blindés retirés du secteur britannique. Le 7 juillet, après un entretien entre Kluge et Rommel, la division Panzer Lehr était acheminée vers l'ouest. Elle entrait en action contre les Américains le 11 juillet. Le gros de la 2e division Panzer S.S. leur était déjà opposé[57].

Ce déplacement, qui contrecarrait son plan d'immobilisation des Allemands sur le flanc oriental, inquiétait naturellement le général Montgomery. Le 8 juillet, dans un bulletin de renseignements du 21e groupe d'armées signalant des mouvements dont on déduisait correctement qu'ils signifiaient un déplacement de la division Panzer Lehr, on déclarait: "En face de l'Armée américaine, il y a l'équivalent d'environ soixante-dix bataillons d'infanterie, appuyés par 250 chars". La situation avait donc changé sensiblement depuis un peu plus d'une semaine (voir ci-dessus, p. 162). Le 1.0 juillet, Montgomery tenait compte de ce fait dans une nouvelle directive à ses commandants d'armée[58]. Il en dégageait la conclusion suivante: "Il est important d'accélérer notre avance sur le flanc occidental; il faut donc échelonner les opérations de la Deuxième armée de façon qu'elles influent directement sur celles de la Première armée, tout en retenant les forces ennemies sur le flanc oriental". Il soulignait ensuite

*Pour les engins-V allemands, voir ci-dessous, p. 374-376.

l'importance qu'il y avait de s'emparer de la péninsule de Bretagne, essentielle du point de vue administratif; de s'assurer "de la profondeur et de l'espace" sur le flanc oriental ` à des fins de manoeuvre, d'administration et d'aménagement de terrains d'aviation", et de harceler sans relâche l'ennemi pour réduire ses effectifs ("en somme, il faut tuer des Allemands").

Sur le front de la Deuxième armée britannique, Montgomery voulait une tête de pont en face de Caen, à condition qu'elle pût s'établir "sans trop de pertes". A l'ouest de l'Orne, d'autre part, l'armée devait "immédiatement opérer vigoureusement en direction du sud, son flanc gauche s'adossant à l'Orne" et se donner comme objectif général une ligne passant par Thury-Harcourt, MontPinçon et Le Beny-Bocage. Durant cette poussée vers le sud, elle devait établir des têtes de pont à l'est de l'Orne, entre Caen et Falaise, tout en demeurant prête à engager de puissants détachements de blindés, à l'est de l'Orne, entre ces deux mêmes villes. "A cette fin, un corps d'armée de trois divisions blindées restera en réserve, prêt à intervenir quand je l'ordonnerai".

Plusieurs points de cette directive offrent un intérêt particulier pour les Canadiens. Le 2e corps d'armée canadien se trouvait placé sous le commandement de la Deuxième armée. Il convient de retenir le passage suivant:

> On entreprendra une étude en vue de déterminer à quel moment le secteur nord du front, du côté est, c'est-à-dire depuis la mer jusqu'à Caen et peut-être même jusqu'au sud de Caen, pourrait passer avec avantage à la Première armée canadienne.
> La Première armée canadienne étudiera dans quelle mesure elle pourrait assumer prochainement le commandement du secteur oriental ainsi modifié, avec des ressources relativement limitées en troupes d'armée.
> On me fera rapport oralement du résultat de ces recherches; d'ici là, aucune décision ne sera prise quant à l'affectation d'unités du Q.G. de la Première armée canadienne ou de troupes d'armée, tant que je n'aurai pas examiné plus à fond le problème.

A la Première armée américaine, Montgomery ordonnait de continuer les opérations dans le sens indiqué le 30 juin (voir ci-dessus, p. 162). Lorsqu'elle atteindrait la base de la péninsule, à Avranches, le corps d'armée de droite (le 8e), composé de trois divisions d'infanterie et d'une division blindée, devait bifurquer vers l'ouest pour pénétrer en Bretagne. La directive réitérait l'intention de déployer "une solide aile droite" au sud du pays de bocages, en direction de Le Mans-Alençon. Le Q.G. de la Troisième armée américaine devait être «rapproché" de l'arrière du 8e corps "afin qu'il puisse assumer la direction et le contrôle des opérations à l'extrémité du flanc occidental, quand il en recevrait l'ordre". Cette armée serait chargée de nettoyer toute la péninsule de Bretagne.

En conformité de ces instructions, la Deuxième armée britannique reprenait l'offensive à l'ouest de l'Orne. Sa première étape (l'opération "Jupiter") consistait à sortir de la petite tête de pont établie durant la dernière semaine de juin de l'autre côté de l'Odon. Le 10 juillet, la 43e division débouchait de la tête de pont et s'assurait un pied à terre sur la cote 112, élévation qui jusque-là dominait ses positions. Les Allemands, qui avaient attaché la plus grande importance à cette cote, contre-attaquèrent furieusement avec de nombreux chars; ils réussirent à empêcher les Britanniques d'en prendre pleine possession et d'enlever le village de Maltot à l'est. La 8e brigade canadienne d'infanterie, rattachée à la 431 division pour cette opération, ne joua qu'un rôle secondaire. Le 13 juillet, le Q.G. du 8e corps d'armée britannique remettait le secteur au 12e corps

d'armée, nouvellement arrivé d'Angleterre, et passait à la réserve pour préparer son intervention à l'est de l'Orne avec trois divisions blindées, en conformité de la directive du général Montgomery[59].

Le 2e corps d'armée canadien du général Simonds se trouvait en ligne de bataille. A 3 heures de l'après-midi le 11 juillet, il occupait un secteur d'environ 8,000 yards sur le front de Caen; les 2e et 30 divisions canadiennes d'infanterie, la 2e brigade blindée canadienne et le 2e groupe d'armée de l'Artillerie royale canadienne lui étaient ratachees[60].

Opération "Goodwood" : Bataille de la crête de Bourguébus

L'étape suivante, axée sur l'importante opération blindée du 8e corps d'armée britannique au sud-est de Caen le 18 juillet, a fait l'objet de maintes discussions. Le maréchal Montgomery a écrit que ces opérations "ont donné lieu à ce moment-là à plusieurs malentendus" et plusieurs publications d'aprèsguerre ont attisé le feu de la dispute. Nous nous proposons ici de résumer les faits essentiels sans trop insister sur les détails.

La question porte sur les intentions de Montgomery. Dans son rapport d'après-guerre aux chefs des états-majors combinés, le général Eisenhower présente cette opération comme "une poussée par-dessus l'Orne, depuis Caen vers le sud et le sud-est, à exploiter dans la direction du bassin de la Seine et de Paris". C'est là, semble-t-il, une fausse interprétation des plans de Montgomery, bien que, peut-être, on ait pu facilement attribuer cette signification à certaines de ses communications au commandant suprême. Les Allemands, nous l'avons vu (voir ci-dessus, p. 160 et 176) supposaient que notre stratégie prévoyait une percée sur le flanc oriental en direction de Paris. Il a déjà été amplement démontré que jamais Montgomery n'avait eu cette intention.

Le 12 juillet, dans un télégramme à Eisenhower[61], Montgomery déclarait que l'opération des trois divisions blindées, mentionnée dans sa directive du 10, était reportée au lundi 17. Il écrivait:

> Je vous serais reconnaissant de donner ordre à l'aviation de soutenir mes effectifs terrestres de tout le poids de ses forces disponibles ce jour-là. L'appui aérien est indispensable au succès; par conséquent, s'il fait mauvais lundi, nous attendrons à plus tard. Tout mon front est flambera samedi; l'opération pourrait avoir des conséquences d'une très grande portée.

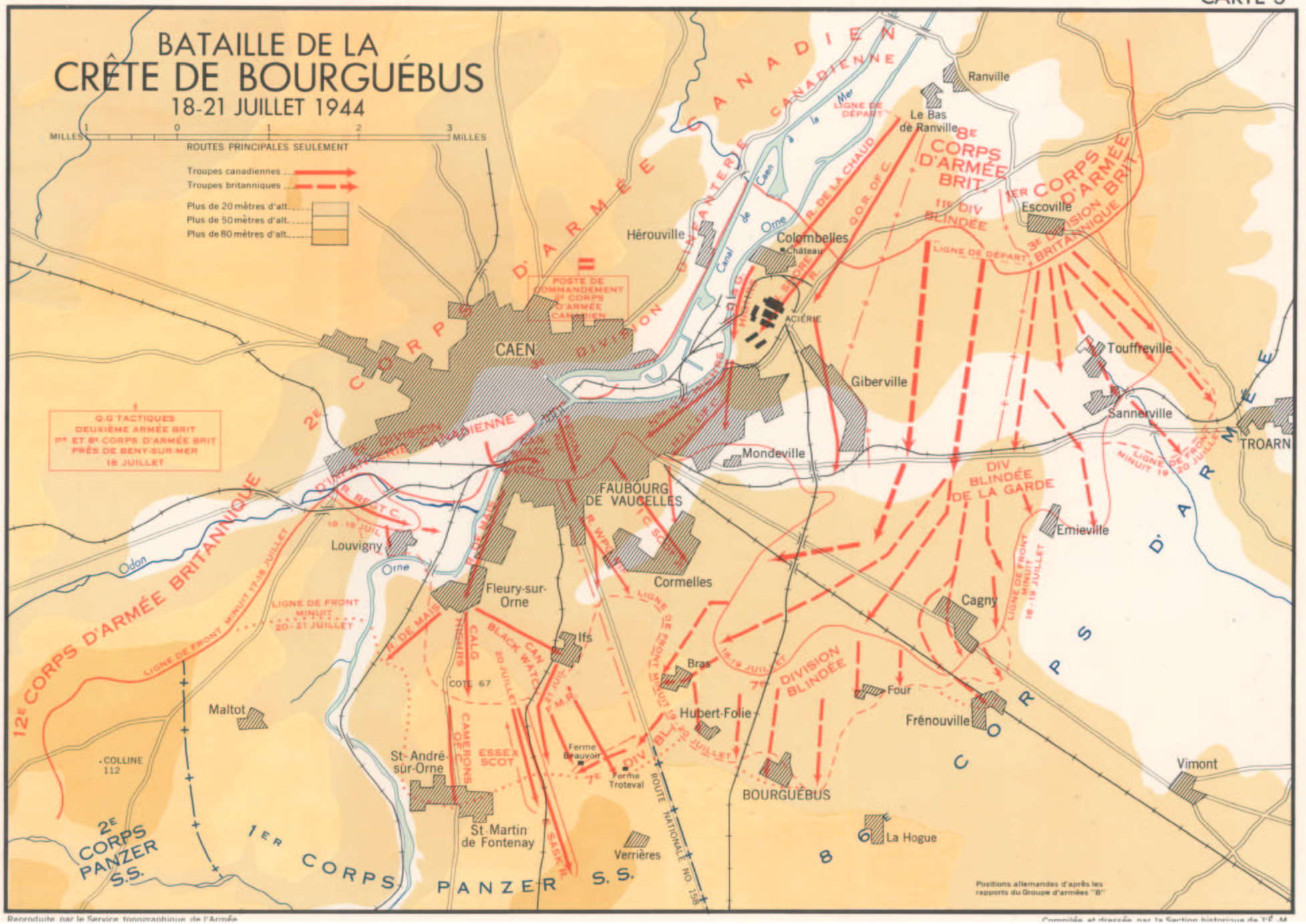
Le lendemain, le commandant du groupe d'armées adressait un autre message personnel à Eisenhower[62]:

> Je lancerai deux grandes attaques la semaine prochaine. La Deuxième armée prendra le départ à l'aube, le 16 juillet, pour atteindre son élan maximum au moment de la grande opération du mardi 18 juillet alors que le 8e corps d'armée et trois divisions blindées envahiront la campagne à l'est de l'Orne. Veuillez noter le changement de date du 17 au 18 juillet. La Première année se portera vigoureusement à l'attaque avec six divisions, à environ cinq milles à l'ouest de Saint-L8, le mercredi 19 juillet. La Deuxième armée aura besoin de l'appui entier de l'aviation le 18 juillet de même que la Première le 19 ...

On a dit63, et c'est plausible, que ces messages qui, de toute évidence, visaient surtout à convaincre SHAEF de l'importance d'un appui aérien formidable, ont effectivement induit en erreur le commandant suprême, quant aux

BATAILLE DE LA CRÊTE DE BOURGUÉBUS

18-21 JUILLET 1944



Reproduite par le Service topographique de l'Armée

Compilée et dressée par la Section historique de l'É.-M.

buts de l'opération. D'autres documents donnent une idée passablement différente des intentions de Montgomery.

Le 14 juillet, dans un message au chef de l'état-major impérial[64], Montgomery signalait que, bien que ses divisions d'infanterie aient subi des pertes élevées et que leur situation dût fatalement s'aggraver "quand nous nous heurterons à une pénurie d'effectifs", ses trois divisions blindées étaient "pour ainsi dire intactes". Il ajoutait:

> Par conséquent, j'ai conclu que le moment est venu "d'abattre nos cartes" sur le flanc oriental et de lâcher un corps d'armée de divisions blindées en rase campagne autour de la route Caen-Falaise.
> Notre base d'opération est très solide et très sûre. Les possibilités sont illimitées; quand 700 chars, précédés de loin par des autos blindées, seront déchaînés au sud-est de Caen, on pourra s'attendre à tout . . .

Plus loin dans sa lettre, il répète que "tout peut arriver", ajoutant cependant qu'il est nécessaire "d'éviter toute imprudence pour ne pas s'exposer à une contre-offensive allemande qui pourrait nous prendre au dépourvu et nous mener à un échec. Les principes généraux du plan sont exposés aux alinéas 2,3,4 et 5 de M.510°; la possession de la péninsule de Bretagne nous est indispensable mais elle pourrait fort bien nous être acquise par une victoire sur le flanc oriental.

Le même jour (14 juillet), le général Montgomery envoyait son adjoint militaire, le lieutenant-colonel C. P. Dawnay, expliquer ses plans au ministère de la Guerre. Dans le compte rendu de son entretien avec le directeur des opérations militaires[65], on relève le passage suivant:

> Le général Montgomery doit procéder avec la plus grande prudence sur son flanc oriental car c'est dans ce secteur que se trouve la seule armée britannique qui reste dans cette partie-ci du monde. La sécurité de toute la zone du logement repose sur la sécurité et la solidité de ce flanc. En conséquence, après s'être engagé en rase campagne au sud-est de Caen, il n'a pas l'intention de se ruer inconsidérément vers l'est et d'étirer l'aile orientale de la Deuxième armée au point que sa sécurité en soit compromise.
> Toutes les opérations sur le flanc oriental ont pour but d'aider l'aile opposée, tout en assurant le maintien d'un solide bastion sur le flanc est. En môme temps, tout a été préparé en vue de profiter de toute situation qui donnerait lieu de croire que la résistance ennemie est sur le point de crouler.

Le 5 juillet, le général Montgomery confiait au général Dempsey un mémoire écrit sur l'opération; Dempsey en remit un exemplaire au général O'Connor, officier général commandant le 8e corps[66]. Le but des opérations y était défini avec précision:

> Livrer bataille aux blindés allemands et les "mutiler" au point qu'ils ne puissent plus servir de base aux plans allemands de combat. Établir, en passant par Caen, une solide tête de pont sur l'Orne et améliorer ainsi nos positions sur le flanc oriental.
> D'une façon générale, détruire l'équipement et les effectifs ennemis en guise de prélude à la possibilité d'exploiter à fond nos succès †.

*Directive du 10 juillet (voir ci-dessus, p. 176). L'alinéa 2 revient sur l'idée d'attirer les principales forces ennemies sur le flanc oriental "pour que la tâche nous soit facilitée sur le flanc opposé". Les alinéas 3 et 4 sont reproduits à la page 176, à partir des mots: "Il est important . . . L'alinéa 5 insiste sur la nécessité pour les deux armées d'attaquer "durement et sans répit", et de capturer ou de tuer un grand nombre d'ennemis.

†Les onze derniers mots manquent dans les deux versions publiées mais ils figurent dans un exemplaire signé de la main de Montgomery et remis à son chef d'état-major.

Les opérations initiales du 8e corps d'armée étaient ainsi définies dans ce même document:

> Les trois divisions blindées devront dominer la zone Bourguébus—Vimont—Bretteville (sur-Laize), combattre et anéantir l'ennemi.
> Mais les autos blindées devraient s'engager loin vers le sud en direction de Falaise pour semer la panique et le découragement et pour "tâter le terrain".

Par la suite, mais seulement quand le corps d'armée canadien aura établi une "très solide" tête de pont sur la ligne générale Fleury—Cormelles—Mondeville, le 8e corps d'armée pourrait "se déployer suivant ce que dicteront les circonstances".

Enfin, il est bon de rappeler quel était le but de l'opération, d'après l'instruction tactique n° 2 du 2e corps d'armée canadien, en date du 16 juillet, puisque ce document reflète incontestablement les vues du Q.G. de la Deuxième armée:

> *Plan d'armée*
> Détacher les formations ennemies du front de la Première armée américaine au moyen d'une attaque du côté sud par 1,8,12,30 et 2 du corps d'armée canadien.

Ces passages nous renseignent sur les objectifs de Montgomery. Il est clair que son plan général n'avait pas changé, qu'il consistait encore à porter le plus dur coup sur le flanc occidental; l'opération blindée à l'est de. l'Orne visait à aider les Américains. Néanmoins, il est également clair qu'il était prêt à exploiter à fond toute trouée possible à l'est de l'Orne; il semble tout à fait plausible que, de fait, il ait compté pénétrer plus profondément qu'il n'a pu le faire en réalité.

Le moment est venu d'étudier le plan plus en détail. L'attaque à l'est de l'Orne devait être précédée d'opérations préliminaires à l'ouest du fleuve. Dans la nuit du 15 au 16, le 12e corps d'armée accompagné de la 15e division, devait se porter à l'assaut d'une élévation située derrière Evrecy, au sud de la tête de pont de l'Odon; le 16, le 30e corps d'armée, de concert avec la 59e division, devait enlever d'autres hauteurs dans le voisinage de Noyers, à l'ouest de l'Odon. Ainsi, la Deuxième armée s'orientait vers le sud, en conformité des instructions déjà données, et son flanc gauche s'appuyait sur l'Orne; on espérait qu'elle détournerait l'attention de l'ennemi des opérations imminentes à l'est du fleuve. L'attaque principale (l'opération "Goodwood") devait se déclencher le matin du 18 juillet. Le 8e corps d'armée, dont relevaient les 7e et 11e divisions de même que la division blindée de la Garde, devait franchir l'Orne par "la tête de pont aéroportée" et pousser de l'avant en direction de l'élévation située au sud. A gauche, le 1er corps d'armée britannique devait installer une division dans la région de Troarn et, à droite, le 2e corps d'armée canadien avait pour mission d'enlever les parties de Caen situées au delà de l'Orne et d'établir une solide tête de pont plus loin dans la campagne. "Atlantic" était le nom chiffré de la partie canadienne de l'opération[67].

Une violente attaque de bombardiers lourds devait ouvrir la voie à l'avance des blindés. Cette partie du plan s'inspirait de l'expérience de "Charnwood". Cette fois-ci, les bombardiers, — soit exactement 1,599 appareils lourds sans compter de nombreux bombardiers moyens ou légers, — devaient se mettre à l'oeuvre aux premières lueurs du jour, immédiatement avant l'avance au sol. Les bombardiers lourds de nuit, utilisant des bombes à retardement à puissants explosifs, s'attaquèrent à des cibles dans les régions de Colombelles et de

Touffreville-Emieville (sur les flancs du front d'attaque) et dans le voisinage de Cagny. Les cibles des bombardiers lourds de jour, martelées de bombes à fragmentation munies d'amorces instantanées (pour éviter le creusement de cratères qui auraient nui à l'avance de nos chars) étaient plus éloignées. Les appareils moyens, utilisant des bombes à fragmentation, s'attaquèrent à la zone centrale par où le 8e corps d'armée devait passer. Le groupe 83 de la RAF bombarda les localités défendues par l'ennemi et les emplacements de canons sur les flancs. Pour éviter de bombarder par erreur des troupes britanniques, les positions de tête avaient été évacuées avant l'attaque[68].

Les opérations des 12e et 30e corps d'armée ("Greenline" et "Pomegranate" respectivement) s'engageaient les 15 et 16 juillet au moment prévu. Dans les deux cas, on se heurtait à une vive résistance et les progrès restaient limités. On n'enleva effectivement ni Noyers ni Evrecy. Cependant, - ce fut le résultat le plus concret, - les Allemands furent forcés de ramener sur le front ou d'y retenir une bonne partie des blindés qu'ils entendaient grouper pour une contre-offensive. La 9e et un fort contingent de la 10e division Panzer S.S. durent s'engager à fond. Néanmoins, à la veille de "Goodwood", les Allemands disposaient encore de réserves blindées. La 12e Panzer S.S., décimée, et des contingents des 21e Panzer et 10e Panzer S.S. n'étaient pas sur les lieux mais la Ire Panzer S.S. était prête au combat, à cheval sur la route de Falaise, immédiatement au sud de Caen[69].

Le maréchal en chef de l'air Leigh-Mallory, dans une dépêche du mois de novembre suivant, disait du bombardement aérien qui a précédé l'avance du 8e corps d'armée le 18 juillet que ce fut "l'attaque aérienne la plus puissante et la plus concentrée jamais tentée pour soutenir des forces terrestres". Il ajoutait que "le poids global des bombes déversées atteignit 7,700 tonnes américaines". Le feu de contre-batterie de notre artillerie sur les batteries ennemies de DCA, pendant le bombardement, a sans doute contribué à restreindre les pertes de l'aviation; néanmoins, six bombardiers de la RAF furent abattus. Ce barrage était synchronisé en un tir de contre-batterie exécuté par quinze régiments de campagne, treize d'artillerie moyenne, trois d'artillerie lourde et par deux régiments antiavions (lourds). Là encore les gros canons de la Marine royale ont soutenu l'armée de terre, le monitor *Roberts* et les croiseurs *Enterprise* et *Mauritius* participant aux opérations le 18 juillet et le lendemain[70].

Pour éviter d'éveiller les soupçons de l'ennemi, une seule brigade blindée (de la e division blindée) franchit la tête de pont à l'est de l'Orne avant l'heure H. Durant l'attaque aérienne, cette brigade partit du voisinage d'Escoville pour se diriger vers le sud: l'opération était en marche. A la première étape, la résistance fut relativement faible; de nombreuses troupes de première ligne, fortement secouées par le bombardement, étaient incapables de lutter. Cependant, dans le cours de la matinée, quand nos troupes de tête dépassèrent la voie rectiligne de chemin de fer qui relie Caen à Vimont, les pertes se firent plus nombreuses. Les chars allemands se mirent de la partie; les canons antichars ouvrirent le feu et, vers le milieu du jour, les chars de la lie division blindée, qui avaient avancé d'environ 12,000 yards se trouvaient immobilisés. A gauche, la division blindée de la Garde se heurtait à une résistance aussi vive. De son côté, la 7e division blindée, qui devait suivre la e et se porter vers le centre, avançait lentement et n'était pas encore réellement entrée en action. A la fin de la journée, sur le front du 8e corps d'armée, les Allemands tenaient encore

les villages de Bras, d'Hubert-Folie et de Soliers; la division blindée de la Garde avait enlevé Cagny. Sur le front du 1er corps d'armée anglais, la 3e division britannique avait pris Touffreville et Sannerville. Durant la journée, 126 chars de la e division blindée et 60 de la division de la Garde avaient été endommagés ou détruits.

Avant de tenter de faire le récit de la participation canadienne à cette opération, il est bon de signaler certains événements survenus plus tard sur le front du 8e corps d'armée. Durant la journée du 19 juillet, les trois divisions blindées réussirent à avancer en dépit d'une résistance opiniâtre. Ce jour-là, la 11° division blindée perdit 65 chars. Le soir, les Britanniques occupaient Bras, Hubert-Folie et Soliers; les Allemands étaient encore à Bourguébus, à La Hogue et à Frenouville. Sur le front du er corps d'armée, la 3e division britannique avait été contenue, juste à l'entrée de Troarn. Il n'y eut qu'une légère avance le 20 juillet. Aucun terrain ne fut conquis sur le front du let corps d'armée mais le 8e enleva Bourguébus et Frenouville. Les Allemands se maintenaient à La Hogue et dans des positions sises dans les bois et les villages échelonnés entre ces endroits et Troarn, en direction nord-est. C'est là que se sont arrêtées les opérations du 8e corps[71].

Opération "Atlantic": Prise de Colombelles et de Vaucelles

L'instruction tactique du 2e corps d'armée canadien pour l'opération "Atlantic", communiquée le 16 juillet[72], prévoyait que ce corps devait s'emparer de Faubourg-de-Vaucelles, enjamber l'Orne dans la région de Caen et "se tenir prêt à exploiter les gains pour enlever successivement' l'élévation située au nord de Saint-André-sur-Orne et la position de commande de Verrières, qui domine de près la route principale menant à Falaise. Deux brigades de la 3e division canadienne d'infanterie devaient franchir le fleuve et marcher vers le sud-ouest en partant de la région de Ranville et en passant par Colombelles et Vaucelles. Cette tâche échoua aux 8e et 9e brigades; la 7e demeurait en réserve à l'ouest de l'Orne, prête à faire franchir le fleuve à l'un de ses bataillons, en passant par Caen. La 8e brigade devait prendre les devants à l'est du fleuve et enlever Colombelles, Giberville et Mondeville; la 9e devait alors traverser les rangs de la 8e pour aller nettoyer Vaucelles. La tâche d'exploiter ces résultats en direction du sud était dévolue à la 2e division canadienne d'infanterie, qui se proposait d'utiliser la 4e brigade pour sonder le terrain jusqu'à l'Orne et, si l'opération se révélait pratique, pour franchir le fleuve et saisir l'élévation située près de Saint-André. La 5e brigade devait traverser le fleuve à Caen et occuper l'élévation de Saint-André si elle n'était pas déjà aux mains de la 4e. Cette dernière avait en particulier pour mission de pénétrer dans Louvigny, sur l'Orne, près de l'embouchure de l'Odon, et de voir à ce qu'aucune intervention provenant du côté occidental de l'Orne n'empêche la 5e brigade de franchir le fleuve. La tâche de pénétrer plus à fond vers le sud était confiée à la 4e ou à la 6° brigade, suivant ce que dicteraient les circonstances[73].

Le soir du 17 juillet, la 8e brigade franchit l'Orne jusqu'à son point de rassemblement près de Le Bas de Ranville. A 7h.45 le lendemain matin, elle se met en marche, flanquée à droite, plus près du fleuve, du Régiment de la Chaudière, et à gauche, à cheval sur la route menant à Colombelles, du Queen's

Own Rifles of Canada. Les deux bataillons traversent la ligne de départ vers 8 heures, suivis du North Shore (New-Brunswick) Régiment et des éléments de tête de la 9e brigade qui se sont engagés sur les ponts de l'Orne à l'heure H. Un barrage de 4 régiments de campagne couvre leur marche[74].

Les difficultés ne se font pas attendre. A 10h.40, on signale que le Chaudière est retenu sous le feu de l'ennemi niché dans les bois et le château qui dominent l'Orne à Colombelles. A gauche, le Queen's Own "est sorti de l'aire du barrage"; l'artillerie s'est déplacée et se trouve axée sur Giberville, le bataillon étant importuné à sa droite par des tirailleurs et des mitrailleuses logés dans les grandes aciéries de Colombelles dont les hautes cheminées sont depuis longtemps des points de repère du champ de bataille et ont sans doute servi d'excellents observatoires aux Allemands. (Plusieurs de ces cheminées cependant ont été récemment démolies par l'ennemi lui-même, probablement en prévision de son départ de la région[75].) Les aciéries ont été une des cibles du service de bombardement; elles sont fortement entamées mais des Allemands, retranchés dans les ruines, continuent de tirer. Aidé de chars du 1st Hussars, le Queen's Own nettoie la zone de croisée des chemins à l'est de Colombelles; des chars et des fantassins marchent ensuite contre Giberville. A cet endroit, le bataillon doit livrer un long et pénible combat à travers le village, importuné par un feu continuel provenant du secteur de l'usine. Vers la fin de l'après-midi, on a pris plusieurs centaines de prisonniers dans Giberville et les alentours[76].

A droite, la situation était encore plus difficile. Le Régiment de la Chaudière était immobilisé en face du château. Comme le North Shore, de même que les unités de la 9e brigade, suivaient de près le Chaudière, il en résulta une grande confusion. Le North Shore essaya d'avancer le long de la rive abrupte, au nord du château, mais il fut de nouveau retenu, tout comme les Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders quand ils tentèrent de traverser les rangs du Régiment de la Chaudière. Peu après midi, on ordonnait au Chaudière de se retirer pour permettre le bombardement du château. A 1h.30, on signalait qu'une attaque aérienne avait échoué. ("Les bombes, rebondissant sur un sol trop dur, passaient par-dessus l'objectif"[77].). A 2h.40 de l'après-midi, on fit converger vers cet endroit le feu de toutes les pièces qui soutenaient la division. Malheureusement, quelques obus tombèrent parmi nos propres troupes et contribuèrent à embrouiller davantage une situation déjà passablement confuse. Quoi qu'il en soit, à 3h.18, on signalait que le château était en flammes; par la suite, le Chaudière réussit enfin à y pénétrer[78].

A 4h.35 de l'après-midi, le général Keller lançait de nouveaux ordres[79]. Le North Shore devait nettoyer les aciéries. La 9° brigade devait contourner cet obstacle, le North Nova Scotia Highlanders suivant la rive jusqu'à Vaucelles et le Glengarry se portant sur le flanc sud pour marcher sur Mondeville. L'attaque avait repris son élan. Le North Shore se mettait en route pour les aciéries (effort forcément improvisé) vers 6 heures du soir. Heureusement, un orage soudain brouillait la visibilité pendant que les compagnies s'avançaient à travers des champs nus pour se rapprocher de l'ennemi blotti dans les décombres des vastes bâtiments. Il ne restait que peu d'Allemands mais certains d'entre eux se battirent sauvagement pendant toute la nuit et ce n'est qu'à l'aube, que toute résistance cessait. Du côté du sud-est, le Queen's Own compléta le nettoyage de Giberville, repoussa une contre-attaque dans la soirée et poussa jusqu'à la

ligne de chemin de fer au sud du village. A 9h.30, le bataillon avait atteint tous ses objectifs[80].

Pendant ce temps, les unités de la 9e brigade se frayaient lentement un passage. Le S.D.G. était immobilisé pendant la nuit dans Colombelles mais le North Nova Scotia pénétrait dans les abords de Vaucelles un peu avant minuit. Le Highland Light Infantry of Canada, qui le suivait de près, eut de la difficulté à franchir la zone de l'usine où son commandant provisoire, le major G. A. M. Edwards, fut blessé. Les deux unités se groupèrent pour la nuit dans la partie orientale de Vaucelles[81].

Lorsque, dans le cours de la matinée, il devint évident que la 9" brigade serait retardée dans sa marche sur Faubourg-de-Vaucelles, le général Simonds ordonna au brigadier Foster de la 7e brigade, qui se tenait à Caen prête à intervenir, d'envoyer une patrouille de l'autre côté du fleuve et de la faire suivre d'un bataillon si on ne rencontrait pas de résistance. Le peloton d'éclaireurs du Regina Rifles traversa sur des ponts partiellement détruits et l'ennemi ne lui opposa qu'une faible résistance. Vers 5h.15 de l'après-midi, le reste du bataillon entreprenait la traversée, protégé par l'artillerie, par des mortiers et par des mitrailleuses. Au bout de quelques heures, tout le bataillon était installé solidement à Vaucelles[82].

Sur le flanc droit du front occupé par le 2e corps d'armée canadien, la 2e division canadienne d'infanterie du major-général Foulkes entrait en action le 18 juillet pour la première fois depuis Dieppe. L'attaque de la 4e brigade d'infanterie contre Louvigny, à l'ouest de l'Orne, commençait de bonne heure dans la soirée; à la nuit tombante, le Royal Regiment of Canada avait délogé l'ennemi des vergers situés immédiatement au nord du village. Durant le combat, le brigadier Sherwood Lett, commandant de la brigade, qui avait été blessé à Dieppe, fut atteint de nouveau. Le lieutenant-colonel C. M. Drury le remplaçait provisoirement et le lieutenant-colonel F. A. Clift du South Saskatchewan Regiment assumait par la suite le commandement jusqu'au 24 juillet, date où le lieutenant-colonel J. E. Ganong prenait la direction de l'unité[83]. Pendant que la 4e brigade tenait l'ennemi occupé, la 5e (brigadier W. J. Megill) entrait en action. A 10h.15 du soir, le Black Watch (Royal Highland Regiment) of Canada entreprenait le passage de l'Orne à Caen en direction de l'extrémité occidentale de Vaucelles et ne rencontrait qu'une faible résistance. Durant la nuit, le contact était établi avec le Regina Rifles Régiment[84]. Le Génie pouvait commencer à jeter des ponts.

Le plan de l'armée prévoyait la construction de ponts par le 2e corps d'armée canadien sur le canal et sur l'Orne à Hérouville, près de Colombelles, et plus tard sur le fleuve à Caen même. L'opiniâtreté de l'ennemi à Colombelles fit échouer une première tentative à Hérouville le matin du 18, le Génie de la 3e division étant forcé de se retirer après avoir subi d'assez lourdes pertes. Un fort bombardement de mortiers mit fin à une autre tentative dans la soirée[85]. Peu après minuit, cependant, le Génie du corps d'armée et celui de la 2e division se mettaient à l'oeuvre à Caen. En moins de douze heures, ils avaient achevé un pont (à la principale croisée des chemins) capable de supporter des chars; un radeau pour chars immédiatement en amont de la ville; un pont plus petit à proximité du radeau et un autre dans la région des quais[86]. Cet exploit facilita appréciablement l'expansion de l'offensive en direction du sud. L'engorgement à Ranville, qui n'avait pas manqué de nuire au déploiement du 80 corps d'armée le matin du 18 juillet, ne constituait plus une menace.

Opérations canadiennes le 19 juillet

Le 19 juillet, la 3e division canadienne d'infanterie put parachever sa tâche initiale sans avoir à livrer de dur combat. Avant l'aube, la 9e brigade entreprenait de débarrasser Vaucelles des ennemis qui restaient, pour la plupart des tireurs isolés. Ce nettoyage était terminé au milieu de la journée[87]. Le plan du commandant du corps d'armée, pour l'étape suivante, consistait pour la 3e division à se regrouper et à pénétrer dans Cormelles, faubourg industriel situé à l'est de la route principale de Falaise (qui marquait à ce moment-là la limite entre les 21' et 3e divisions), pendant qu'à l'ouest de la route, la 2e division devait occuper Fleury-sur-Orne, l'élévation entre cette localité et Saint-André, de même que le village d'Ifs[88].

Après une conférence tenue par le commandant du corps d'armée à 11 heures du matin, la 7e brigade, dont les derniers éléments traversaient à ce moment-là à Vaucelles, recevait instructions d'occuper Cormelles. Cependant, comme on avait appris que l'ennemi avait peut-être évacué cette localité et que cette évacuation ne serait peut-être que provisoire, on donnait ordre au Highland Light Infantry, de la 9e brigade, de marcher sur Cormelles immédiatement. Il en résulta une certaine confusion entre les deux brigades; dans le cours de l'opération, il y eut de nouveau certaines plaintes portant que nos troupes étaient bombardées par notre propre artillerie. Deux compagnies de la H.L.I. pénétrèrent dans Cormelles tard dans l'après-midi; le soir, le bataillon y était relevé par le 1111 Canadian Scottish Regiment et par le Royal Winnipeg Rifles[89].

A l'ouest de la route principale, dans le secteur de la 2e division, l'attaque de la 5e brigade contre Fleury-sur-Orne prenait un mauvais départ quand les deux compagnies de tête du Régiment de Maisonneuve se rassemblèrent sur la ligne que devait balayer le barrage de soutien, au lieu de se grouper sur la ligne de départ qu'on leur avait assignée. Ces compagnies eurent donc à essuyer tout le feu de notre propre artillerie et en furent désorganisées. Cependant, le commandant, le lieutenant-colonel H.-L. Bisaillon, fit avancer les deux autres compagnies de fusiliers qui occupèrent le village sans trop de difficulté. A l'étape suivante, les Calgary Highlanders traversèrent les rangs du Maisonneuve tard dans l'après-midi et, en dépit d'un feu nourri des mortiers, ils purent s'installer solidement sur la "Colline 67", monticule qui surplombe Saint-Andrésur-Orne du côté nord. Ce soir-là, le Black Watch (Royal Highland Regiment of Canada) marchait sur Ifs. Il dut repousser plusieurs contre-attaques avant d'occuper définitivement le village le lendemain matin. Dans l'intervalle, à l'ouest de l'Orne, le Royal Regiment of Canada avait complété la prise de Louvigny le matin du 19[90].

Dernière étape de l'opération "Atlantic"

Le soir du 19 juillet, le 2e corps d'armée canadien avait presque achevé la tâche qui lui était dévolue. On le chargea cependant de plus lourdes responsabilités au moment où les blindés du 8e corps, leur avance ayant été enrayée, commençaient à se retirer. Tard dans l'après-midi du 19, le général Dempsey donnait ordre au corps d'armée canadien de remplacer "aussitôt que possible"

les unités blindées à Bras; vers 10 heures du matin le lendemain, il ordonnait au 8e corps d'armée d'interrompre son avance pour le moment, la 7e division blindée devant toutefois compléter la prise de Bourguébus. La 3e division canadienne d'infanterie devait relever la e division blindée, alors fortement avariée[91]. Le 2e corps d'armée canadien, en plus d'opérer cette relève, devait ce jour-là faire avancer plus à fond vers le sud la 2e division d'infanterie, laquelle devait s'installer dans "l'éminence de Verrières". Pour cette étape, on faisait appel à la 6e brigade d'infanterie (brigadier H. A. Young) qui n'avait pas encore été engagée; l'Essex Scottish de la 5e brigade était rattaché à ses effectifs[92].

Sur la route rectiligne qui mène à Falaise, le voyageur peut voir immédiatement à sa droite, à trois milles environ au sud de Caen, une côte arrondie que couronnent des bâtiments de ferme. Si ce touriste est un Canadien, il ferait bien de s'arrêter à cet endroit pour se reporter par la pensée aux événements de 1944; car cette élévation d'apparence banale, c'est la crête de Verrières dont les pentes légères, où mûrissent aujourd'hui le blé et la betterave à sucre, ont été copieusement arrosées, au cours de cet été maintenant à demi-oublié, du sang canadien le plus pur.

La crête a la forme d'un rein dont un côté confine à la route passant immédiatement au nord du hameau agricole dont elle porte le nom, et dont l'autre côté dévale vers l'Orne en amont du village de May. C'est un point stratégique important qui domine de ses 88 mètres les basses terres s'étendant au nord. Le matin du 20 juillet, la 6e brigade s'avançait vers le sud de l'autre côté de l'Orne et s'apprêtait à attaquer la crête. En même temps, les troupes anglaises de la 7e division blindée, venant de l'est de la route principale, s'en approchaient déjà. Les chars du 4th County of London Yeomanry et une compagnie de la brigade de fusiliers traversaient la route, appuyés par l'artillerie du 8e corps d'armée, mais, se heurtant à une vive résistance, ils ne pouvaient s'emparer de la crête. Deux formations distinctes se dirigeaient vers le même objectif. Après des consultations entre les quartiers généraux du 8e corps d'armée britannique et du 2e corps d'armée canadien, il fut convenu que la 6e brigade serait chargée de l'attaque. Les chars anglais devaient se retirer à l'est de la route et soutenir de leur feu son avance[93].

Les unités de la 61' brigade franchirent leur ligne de départ (depuis un point au sud d'Ifs jusqu'à la cote 67) à 3 heures de l'après-midi, pendant que des feux de concentration des artilleries anglaise et canadienne martelaient les objectifs à l'avant et que des escadrilles de Typhoons s'attaquaient aux cibles que leur offrait l'ennemi. Les Cameron Highlanders of Canada, sur la droite, se dirigeaient vers Saint-André-sur-Orne; le South Saskatchewan Regiment, au centre, se portait contre le milieu de la crête et les Fusiliers Mont-Royal, à gauche, avaient Verrières pour objectif. Deux escadrons des Sherbrooke Fusiliers, l'un rattaché aux Camerons et l'autre aux Fusiliers, se tenaient prêts à contreattaquer. L'infanterie n'était pas accompagnée de chars[94].

Bien que les étapes initiales aient été marquées de progrès satisfaisants, la journée ne devait pas s'achever sans un sanglant échec. Les Camerons réussirent à prendre pied à Saint-André et à s'y maintenir, non sans avoir à essuyer une série de violentes contre-attaques aussi bien que le feu meurtrier de l'ennemi retranché à l'ouest de l'Orne où il détenait encore une partie de la cote 112 qui lui servait d'excellent poste d'observation. Les Fusiliers Mont-Royal occupèrent

les Fermes Beauvoir et Troteval mais, exposés par la suite à un feu d'enfer, ils furent incapables de gravir la pente menant à Verrières[95].

C'est au centre que la 6e brigade essuya son échec. Le South Saskatchewan Regiment, après avoir eu raison d'une vive résistance, signalait que deux compagnies avaient atteint leurs objectifs à 5h.32 du soir. Environ une demi-heure plus tôt, un violent orage avait mis fin à toute possibilité d'appui aérien. Le commandant suppléant, le major G. R. Matthews, ordonna aux canons antichars du bataillon et aux canons de soutien du 2" régiment antichars, de s'avancer et de s'installer solidement, mais un petit groupe de chars ennemis, apparaissant soudainement du côté de Verrières à travers la brume et la pluie, interceptèrent les canons pendant leur déplacement. Les chars pointèrent ensuite leurs mitrailleuses contre l'infanterie. On tenta d'utiliser les lance-bombes (PIAT) mais le bataillon, privé du soutien de l'équipement lourd antichars, fut bientôt dispersé et essuya de très lourdes pertes. Pendant plus de deux heures après 5h.55 du soir, moment où le bataillon signalait que des chars ennemis contre-attaquaient et où il demandait de l'aide, aucun message de lui ne parvint à la 6e brigade. Plusieurs soldats se dissimulèrent parmi les hautes tiges de blé et revinrent durant la nuit. Le South Saskatchewan avait perdu 208 hommes au cours de ce funeste engagement. Le major Matthews était du nombre des 66 officiers et soldats restés sur le champ de bataille[96].

Au moment où les éléments de tête du South Saskatchewan approchaient de leurs objectifs, l'Essex Scottish, dont les hommes avaient bien peu dormi la nuit précédente et "avaient dû se passer de repas ou à peu près le midi" [97], reçut l'ordre d'avancer pour occuper le terrain entre la Ferme Beauvoir et Saint-André. Avant d'y parvenir, le bataillon rencontra des hommes du South Saskatchewan qui retraitaient. A ce moment-là, les chars et l'artillerie de l'ennemi se portaient sur l'Essex. On rapporte que deux de ses compagnies se débandèrent; le régiment fut désorganisé et subit des pertes très élevées. Mais le gros de ses effectifs tint tête à l'ennemi au nord de l'objectif qui lui était assigné et, aux premières heures du 21 juillet, les deux compagnies qui s'étaient retirées, après avoir été réorganisées par le brigadier, furent dépêchées pour prêter main forte à leurs camarades. Dans l'intervalle, le général Simonds avait pris des mesures pour protéger son flanc droit contre de nouvelles contreattaques ennemies. Le Black Watch, encore à Ifs, fut placé sous le commandement du brigadier Young et la 2[e] brigade blindée canadienne fut rattachée à la 2e division[98].

La pluie abondante, survenue dans l'après-midi du 20, dura toute la nuit et toute la journée du lendemain. Le matin du 21 juillet, l'ennemi renforcé, qui avait lancé des contre-attaques pendant les heures d'obscurité, revenait à la charge avec des chars et de l'infanterie pour s'attaquer plus résolument au centre ébranlé de la 6e brigade. Les dernières unités du South Saskatchewan avaient été retirées pour être réorganisées. L'ennemi fit irruption dans les positions de l'Essex Scottish, lui infligeant de nouveau de lourdes pertes et ouvrant une brèche profonde entre les Camerons et les Fusiliers Mont-Royal. Les troupes de l'Essex qui occupaient les positions de tête reçurent l'ordre de se retirer et, à 6 heures du soir, le Canadian Black Watch, appuyé par les chars des 6e et 27e régiments blindées et par un formidable feu d'artillerie, sortait d'Ifs pour contre-attaquer. La manoeuvre réussit; le terrain perdu fut recouvré et le front de la brigade stabilisé, près de la route latérale reliant la Ferme

Troteval à Saint-André. Les Fermes Troteval et Beauvoir, cependant, étaient perdues et quelques hommes seulement des compagnies de tête des Fusiliers Mont-Royal revinrent à leur base. La crête de Verrières restait aux mains de l'ennemi[99]. L'infanterie et les chars tentèrent ce jour-là d'autres violentes contreattaques en bordure du fleuve contre Saint-André. Les Camerons et les Sherbrooke Fusiliers les repoussèrent mais les Camerons perdirent 81 hommes, dont 29 tués[100].

L'opération "Atlantic" avait coûté cher. La 3e division avait perdu. beaucoup d'hommes le premier jour; les jours suivants, le baptême du feu avait été terrible pour les troupes inexpérimentées de la 2P division. Durant les quatre jours, les neuf bataillons d'infanterie de la 3e division avaient perdu en tout 386 hommes, dont 89 tués. Pour la 2e division, les chiffres correspondants s'établissaient à 1,149 et 254 respectivement. Les unités les plus durement atteintes, nous l'avons dit, avaient été l'Essex Scottish (244 hommes, 37 tués) et le South Saskatchewan (215 hommes, 62 tués). Après la bataille, la direction de l'Essex Scottish passait à un nouveau commandant. Au sein de la 3e division, c'est le Queen's Own Rifles of Canada (23 morts, 77 blessés) et le Régiment de la Chaudière (20 morts, 72 blessés) qui essuyèrent les plus lourdes pertes, dont la presque totalité le 18 juillet. Les pertes globales de toutes les unités canadiennes sur ce théâtre d'opération, pendant les quatre jours de combat, ont été de 1,195 hommes de toutes catégories; 441 furent tués ou succombèrent à leurs blessures[101].

Résultats des opérations "Goodwood" et "Atlantic"

Étant donné les pertes élevées subies par les Canadiens, l'évaluation des résultats obtenus des opérations qui se sont déroulées entre le 18 et le 21 juillet, à l'est de l'Orne, présente un intérêt particulier.

A SHAEF, en Angleterre, le commandant suprême les jugea décevants, comme aussi certains des officiers de son entourage, en particulier le maréchal en chef de l'air Tedder qui, nous l'avons vu, critiquait depuis longtemps la façon dont Montgomery dirigeait la campagne. Le biographe de Tedder cite une lettre[102] que le commandant suprême adjoint écrivait à Eisenhower le 20 juillet:

> La voie était ouverte grâce à un formidable bombardement aérien mais on n'a pas saisi résolument cette occasion immédiate d'ouvrir une brèche profonde; en ce moment, nous n'avons guère dépassé les cratères les plus avancés creusés par nos propres bombes. Il est clair qu'on n'avait pas du tout l'intention de donner à cette opération le caractère décisif que vous lui aviez si nettement attribué.

Ce jugement se fondait sur une conception fausse du plan de Montgomery. Nous avons vu cependant que les messages du général à Eisenhower, avant la bataille, pouvaient assurément être interprétés comme signifiant que "Goodwood" avait pour but d'ouvrir une trouée. Montgomery ne semble pas avoir adressé au commandant suprême de copie du mémoire explicatif qu'il avait remis à Dempsey, ni lui avoir exposé ses intentions comme il l'a fait au ministère de la Guerre à Londres.

Par conséquent, un officier britannique distingué, Tedder, encourageait un Américain, le commandant suprême, à faire pression sur Montgomery, un autre officier anglais distingué. De fait, l'aide naval d'Eisenhower, en veine de

potins, affirme que, le soir du 19 juillet, Tedder informait son supérieur que les chefs de l'état-major britannique "appuieraient toute proposition" que le commandant suprême voudrait formuler concernant Montgomery[103]. Sur ce point, l'aide est évidemment sujet à caution. Mais le fait est qu'Eisenhower exerçait de fortes pressions sur Montgomery. Le 20, ,il part en avion pour la Normandie et lui rend visite[104]; le 21, il lui adresse une lettre dans laquelle se trouve censément résumé le fond de la conversation qui avait eu lieu la veille, et dont on a dit qu'elle était "la plus directe qu'il lui ait encore écrite"[105]. Il y déclare: "Il y a quelques jours, lorsque des divisions blindées de la Deuxième armée, aidées d'une formidable attaque aérienne, ont rompu les premières lignes ennemies, je débordais de confiance et d'optimisme. J'avais l'impression qu'enfin nous avions eu raison de l'ennemi et qu'il ne resterait plus qu'à le pourchasser. Mais il en fut autrement. "Eisenhower réclamait une puissante attaque soutenue par l'armée de Dempsey, en vue de gagner de l'espace pour manoeuvrer sur le flanc est et du terrain pour aménager des champs d'aviation. Il était au courant, disait-il, du grave problème de renforts qui se posait aux Britanniques, mais il ajoutait: "Un jour ou l'autre, les forces terrestres américaines dépasseront nécessairement de beaucoup les troupes britanniques. Pendant que nos forces respectives sont à peu près égales, nous devons avancer côte à côte et nous partager également les honneurs et les sacrifices"[106]. Cela revenait presque à dire que les Anglo-Canadiens ne donnaient pas l'effort qu'on attendait d'eux.

Nous l'avons déjà vu, le commandant suprême avait, de toute évidence, "mal interprété le plan de Montgomery; au fond, c'est ce qui explique le ressentiment alors manifeste à SHAEF. Compte tenu des intentions véritables de Montgomery cependant, l'opération n'avait pas abouti à un revers. On ne peut en mesurer les résultats avec exactitude qu'en se fondant sur un examen des réactions allemandes à l'attaque britannique et qu'en interprétant le plan général de Montgomery en fonction de ces réactions.

Eisenhower estimait que "Goodwood" avait *été,* en somme, un échec. Les Allemands étaient d'un avis différent.

Bien qu'ils eussent bel et bien prévu qu'un grand coup serait porté dans la légion de Caen à peu près au moment où "Goodwood" s'abattait sur eux, l'operation sema la panique chez les Allemands qui en furent réduits à recourir désespérément à des expédients. Au début de l'opération, nous l'avons déjà dit, la lie division Panzer S.S. était à cheval sur la route de Falaise, au sud de .Caen, prête à parer à toute menace britannique tant à l'est qu'à l'ouest de la ville. Un fort contingent de la 21P Panzer était aussi cantonné derrière la ligne de combat, directement à l'est de Caen. La 12e division Panzer S.S. était un peu 'plus loin; elle venait d'être installée (à la demande expresse d'Hitler) dans la -*région* du 86e corps d'armée, à l'ouest de Lisieux[107]. Dès que les blindés du 8e corps se mirent en marche, le matin du 18 juillet, la 21e Panzer (accompagnée de Tigers du 503' bataillon de chars lourds du G.Q.G.) venant de l'est, et la 1re Panzer S.S., venant de l'ouest, entraient en scène. A 1h.20 de l'après-midi, le .groupe - d'armées "B" réclama instamment l'intervention de la. 12e division Panzer S.S. Sur ses demandes réitérées, le Q.G. suprême accorda cette autorisation à 3h.20 de l'après-midi. Ce soir-là, la 12e S.S. entrait de nouveau dans la bataille[108].

Peu après minuit dans la nuit du 18 au 19 juillet, le commandant en chef (Ouest) demandait à l'O.K.W. l'autorisation de détacher la 116e division Panzer du secteur de la Quinzième armée au nord de la Seine. Cette permission était également accordée[109]. Grâce à toutes ces mesures et à une très opiniâtre résistance, les Allemands purent empêcher la rupture de leur front à l'est de Caen. Pourtant, la grande majorité des divisions d'infanterie de la Quinzième armée demeuraient encore inoccupées au nord de la Seine. Il est vrai que l'O.K.W. avait autorisé le c.-en-c. (Ouest) à déplacer vers le sud les 326e et 363e divisions[110]. Mais les autres étaient restées en place pendant que la 16e division de campagne de la *Luftwaffe* était taillée en pièces.

Le 19 juillet, la 12e S.S. entrait en lice au sud de Cagny. Ce soir-là le général Eberbach ordonnait au 47e corps Panzer d'envoyer immédiatement diverses unités (y compris un bataillon de chars dans chaque cas) pour remplacer le ter corps Panzer S.S. Le 20, l'attention du commandant allemand se portait surtout sur le secteur canadien, à l'ouest de la route de Falaise, où l'avance de la 2e division canadienne était jugée alarmante. Pour l'enrayer, les Allemands engagèrent un bataillon de chars et un bataillon Panzer Grenadier de l'extrémité orientale du front occupé par le ^{er} corps Panzer S.S. et, ce qui est encore plus révélateur, un groupe (le groupe mixte de combat Koehn) de composition analogue à la 2e division Panzer, détaché du secteur oriental du front américain*. Ce sont évidemment ces renforts qui ont infligé à la 6° brigade son cuisant échec. Le colonel Kœhn, commandant du groupe mixte de la 2e Panzer, fut tué dans la région de Saint-Martin cette nuit-là[111]. Le 21 juillet, Eberbach ordonnait au 2e corps Panzer S.S. de dépêcher la 9e division, alors cantonnée à l'ouest de l'Orne et au sud-ouest de Caen, pour renforcer le secteur du 1er corps Panzer S.S. à l'est de l'Orne. Un groupe mixte de combat "détaché du 2e corps Panzer S.S." faisait face à la 2° division au-dessous de la crête de Verrières, ce soir-là[112].

A la veille même de "Goodwood", les Allemands encaissaient un dur coup dans l'Ouest. Le soir du 17 juillet, un avion, apparemment anglais, survolant la région de Vimoutiers, s'attaquait à une automobile escortée, près d'un village du nom de Sainte-Foy de Montgommery. Le feld-maréchal Rommel, qui voyageait dans cette voiture, eut le crâne fracturé et subit une commotion cérébrale et une blessure à l'oeil[113]. Il disparaissait donc de la scène à un moment où allait s'ouvrir une grande opération alliée et, fait plus important peut-être, au moment où des officiers supérieurs de l'armée allemande allaient tenter de se débarrasser d'Hitler. Bien que, semble-t-il, Rommel n'ait pas été au courant du complot d'assassinat qui faillit coûter la vie au dictateur le 20 juillet, il est évident qu'il avait lui-même trempé dans une conspiration. Il espérait peut-être négocier une paix séparée entre son pays et les Alliés de l'Ouest, pour épargner à l'Allemagne l'occupation par les Russes[114].

Le 15 juillet, Rommel avait adressé au c.-en-c. (Ouest), sans doute pour qu'il soit mis sous les yeux d'Hitler, un document qu'on a qualifié d'ultimatum. Il commençait par les mots: "La situation sur le front de Normandie s'aggrave de jour en jour et aboutira bientôt à une crise grave". Et, en terminant: "Partout nos troupes se battent héroïquement mais cette lutte inégale tire à sa fin. Il est nécessaire et urgent de dégager de ces faits les conclusions qui s'imposent. En ma qualité de c.-en-c. du groupe d'armées, j'estime de mon devoir de, dire carrément ce que j'en pense"[115].

*Le reste de la *2°* division Panzer fut acheminé vers l'est le *22* juillet (voir ci-dessous, p.196).

Rommel parti, les événements survenus le 20 juillet au Q.G. d'Hitler et à Berlin n'eurent aucune répercussion immédiate sur le front ouest. Dès le départ de Rommel, von Kluge assumait le commandement du groupe d'armées "B" tout en conservant ses autres fonctions. Pendant près d'une semaine, il "couva" la communication de Rommel, en proie sans doute aux pires tiraillements; le 21 cependant, après "Goodwood", il l'envoyait à Hitler en même temps qu'une lettre courageuse où il déclarait en être venu à la conclusion que Rommel avait raison. Il était passé à cette opinion, disait-il, surtout à la suite d'une conférence qu'il avait tenue la veille avec les commandants à Caen. Ces officiers avaient été fortement impressionnés par les attaques aériennes qui avaient accompagné l'opération "Goodwood". Ils estimaient, von Kluge aussi, que la situation était désespérée. Le rapport du groupe d'armées "B" sur la situation le 20 juillet comportait le commentaire suivant, qui mérite d'être retenu:

> La vigueur extraordinaire *(ausserordentliche Harte)* et la prodigieuse supériorité de l'ennemi dans le combat livré à l'est de Caen les 18 et *19* juillet sont attestées par le fait que le flanc gauche du 86e corps et que le er corps Panzer *S.S.* ont, à eux seuls, servi de cibles à *103,000* obus d'artillerie. D'après les chiffres mêmes de l'ennemi, *2,200* bombardiers *à 2 ou 4* moteurs ont déversé *7,800* tonnes de bombes sur nos positions.
>
> Le feld-maréchal écrivait alors[116]:
>
> L'effet psychologique sur les troupes combattantes, en particulier sur l'infanterie, de cette masse de bombes qui s'est abattue sur elles avec l'impétuosité d'une nature déchaînée, est un fait qui donne *à* réfléchir ...
>
> Le front a tenu bon jusqu'ici ...
>
> Cependant, . . . le moment viendra bientôt où cette ligne, soumise *à* de trop fortes pressions, devra fatalement céder. Une fois que l'ennemi aura atteint la rase campagne, un commandement dûment coordonné deviendra en quelque sorte impossible, nos troupes n'étant pas assez mobiles. J'estime de mon devoir, mon Fuehrer, puisque je dois répondre de ce front, de porter ces faits *à* votre attention pendant qu'il en est encore temps.
>
> Mes dernières paroles, *à* la conférence de l'état-major tenue *au* sud de Caen, ont été. *"Nous* devons tenir bon ou, si rien ne vient améliorer notre situation, nous devons mourir honorablement sur le champ de bataille."

A l'issue des opérations "Goodwood" et "Atlantic" par conséquent, les commandants allemands avaient perdu confiance et, ce qui est plus important, ces opérations les avaient amenés à faire exactement le jeu de Montgomery, c'est-à-dire à concentrer une puissante force de blindés à l'est de l'Orne. Crai gnant encore une percée sur ce flanc en direction de Paris, ils avaient pris des mesures en conséquence. La voie était donc ouverte pour une trouée sur le flanc opposé, ce qui était précisément le plan de Montgomery. Ce qui importait le plus maintenant c'était de retenir les forces ennemies sur le flanc oriental jusqu'à ce que le général Bradley puisse porter son coup décisif du côté opposé.

Après avoir surmonté de nombreux obstacles dans le pays de haies touffues *du* Bocage, la Première armée américaine était entrée dans Saint-Lo le 18 juillet. L'intention initiale du général Montgomery avait été de lancer sur ce flanc, le 19 juillet (voir ci-dessus, p. 178), la principale opération de trouée ("Cobra"), mais il avait fallu en différer l'exécution et l'opération avait été retardée de nouveau par un changement de température qui avait gêné les mouvements de la 2e division canadienne les 20 et 21 juillet. Ce n'est que le 25 que fut déclenchée l'offensive dont l'issue pouvait avoir de si décisives répercussions[117].

CHAPITRE VIII

NORMANDIE: PREMIÈRE PERCÉE DU 24 AU 31 JUILLET 1944

(Voir croquis nOS 12 et 13)

Montgomery donne ses ordres en vue de la percée

LE 21 juillet, après sa rencontre avec Eisenhower (voir ci-dessus, p. 189), le général Montgomery adressait une nouvelle directive à ses quatre commandants d'armée: Bradley, Dempsey, Patton (dont la Troisième armée américaine se préparait à entrer en action dès que l'opération qui s'amorçait lui aurait préparé la voie) et Crerar (dont la Première armée canadienne allait enfin s'engager dans la bataille)[1].

Montgomery commençait par signaler que, sur le flanc est, la position des Alliés s'était améliorée de beaucoup depuis l'attaque de la Deuxième armée, le 18 juillet. Ayant établi une solide tête de pont de l'autre côté de l'Orne, à Caen, les Alliés étaient en mesure d'exercer à volonté de fortes pressions dans ce secteur, en direction de l'est, du sud-est ou du sud. L'ennemi avait subi de lourdes pertes en hommes et en matériel. Les opérations seraient maintenant "poursuivies avec vigueur" sur le flanc est, jusqu'à ce que les forces britanniques se déploient le long du fleuve Dives depuis la mer jusqu'à Bures, vers le sud, puis le long de la Muance jusqu'à Saint-Sylvain, et de là à travers la campagne, sur une ligne passant par Evrecy, Noyers et Caumont. La directive ajoutait:

> 4. Il est maintenant essentiel que le flanc ouest pivote vers le sud et l'est, et que nous nous emparions en entier des péninsules de Cherbourg et de Bretagne. Tout le groupe d'armées s'emploiera donc à cette tâche; nous avons besoin des ports de Bretagne pour pouvoir déployer toutes les ressources alliées en Europe occidentale, et il nous les faut sans retard.
>
> Tout en exécutant cette mission, nous devons améliorer et conserver sans faiblir la position déjà bonne que nous occupons sur le flanc est, et nous tenir prêts à passer rapidement à l'action de ce côté . . .

C'est dans cette conjoncture que la Première armée canadienne allait, le 23 juillet à midi, remplacer la Deuxième armée dans le secteur détenu par le er corps d'armée britannique. Le chemin de fer Caen—Mézidon servirait de frontière entre les deux armées. Toutes les troupes du er corps allaient passer sous le commandement de la Première armée canadienne, les divisions britanniques suivantes étant mutées: la 3e, la 49e, la 51e et la 6e aéroportée; cette dernière avait sous ses ordres la 1er la 4e brigade de service spécial. La mission du général Crerar était définie dans les termes suivants:

9. La Première armée canadienne aura pour mission immédiate d'avancer son flanc gauche vers l'est, afin de soustraire Ouistreham au champ d'observation et de tir de l'ennemi, et de permettre l'utilisation du port de Caen. A cette fin, il faudra repousser l'ennemi jusqu'à la rive est de la Dives, et occuper les positions voulues pour que nos troupes dominent tout le territoire situé à l'ouest du fleuve.

A la Deuxième armée britannique, Montgomery prescrivait le programme suivant:

13. L'armée s'emploiera activement à s'établir sur l'axe définie au paragraphe 2, dans les limites de son secteur, et à s'y maintenir fermement. Une fois cet objectif réalisé, elle continuera de manifester le plus d'activité possible, compte tenu de ses ressources, dans le secteur du front situé à l'est de l'Orne; l'ennemi doit être amené à croire que nous projetons une grande poussée vers Falaise et Argentan, et à concentrer ses forces à l'est de l'Orne, afin de nous permettre d'avancer plus rapidement sur le flanc ouest.
14. L'armée gardera en réserve un corps d'armée, comprenant au moins deux divisions blindées, qui attendra mon ordre de s'engager vers l'est, au delà de l'Orne, en direction de Falaise et d'Argentan.

La Deuxième armée recevait l'ordre de relever la Première armée américaine dans le secteur divisionnaire gauche de la région de Caumont, la relève devant être complétée au début de la matinée du 24 juillet.

La mission des Américains demeurait à peu près telle qu'elle avait été définie dans les directives antérieures (voir ci-dessus, p. 162 et 177). A l'adresse de la Première armée américaine, Montgomery écrivait:

16. Cette armée aura pour mission immédiate de s'emparer de toute la péninsule de Cherbourg, jusqu'à la naissance de la péninsule, dans la région d'Avranches.
17. A cette fin, l'armée pivotera sur sa gauche et dirigera son flanc droit vers le sud et l'est, jusqu'à l'axe Vire-Mortain-Fougères.
18. Une fois atteinte la naissance de la péninsule, dans la région d'Avranches, le corps d'armée de droite (le 8e corps) bifurquera à l'ouest vers la Bretagne, et se dirigera sur Rennes et Saint-Malo.
19. Quant au reste de l'armée:
    Il se préparera à déclencher une puissante offensive de l'aile droite, en décrivant un grand mouvement d'éventail au sud de la région du Bocage, vers les objectifs successifs suivants:
    a) Lavai — Mayenne
    b) Le Mans — Alençon.

La Troisième armée américaine devait se tenir prête à "assumer le commandement et la direction des opérations à l'extrémité du flanc ouest quand elle en recevait l'ordre". Sa mission consistait toujours à dégager toute la péninsule de Bretagne.

La directive établissait en ces termes les relations de commandement qui régiraient à l'avenir les troupes américaines.

12e groupe d'armées

23. D'ordre du général Eisenhower, ce groupe d'armées sera formé pour assumer le commandement des armées américaines en France. Le 12e groupe d'armées sera commandé par le lieutenant-général Bradley et, pour l'instant, ses opérations relèveront de la direction générale et du commandement du 21e groupe d'armées.
24. Le lieutenant-général Bradley décidera quand former le groupe, qui se composera au début des Première et Troisième armées américaines.

*La ligne Saint-Sylvain-Cauiuont.

25. Le général Eisenhower a décrété qu'en attendant la formation du groupe d'armées, toutes les opérations, dans le secteur américain, relèveront du commandement et de la direction du lieutenant-général Bradley.
26. Le fait que la Troisième armée américaine, commandée par le général Patton, fera partie du 12e groupe d'armées pour les opérations de Bretagne doit demeurer ultrasecret, et ne doit pas être divulgué en deça du rang de commandant d'armée dans les armées anglaises et canadiennes.

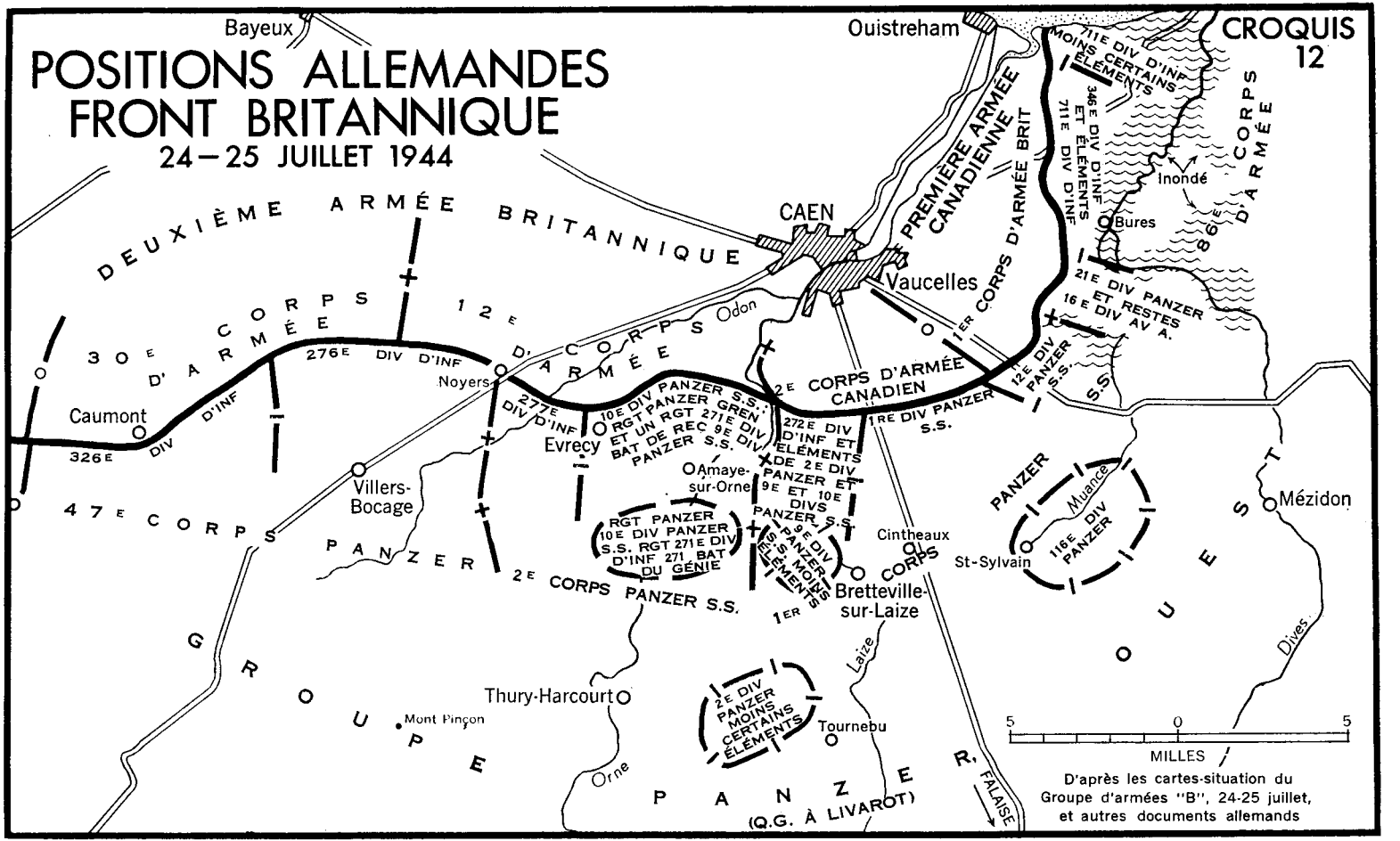
Montgomery déclarait que le commandant en chef de l'air avait été prié "d'appuyer de toutes les forces aériennes disponibles les opérations du flanc ouest du groupe d'armées", comme nous l'avons souligné dans les passages déjà cités. Il écrivait enfin: "L'objectif que nous poursuivons, et vers lequel tous nos efforts doivent tendre, est exposé au paragraphe 4".

Le 22 juillet, le général Montgomery adressait une copie de cette directive au général Eisenhower, en le priant de lui dire s'il avait des divergences de vues quant à la poursuite des opérations. "Le commandant suprême répondit qu'ils étaient apparemment tout à fait d'accord sur la nécessité, tant pour la Première que pour la Deuxième armée, de mener une offensive énergique et soutenue." Il disait avoir rédigé sa lettre à Montgomery (voir ci-dessus, p. 189) avant d'avoir reçu la nouvelle directive[2].

Les intentions de Montgomery sont un peu plus détaillées dans une lettre qu'il écrivait au commandant suprême le 24 juillet. Il y exposait sa conception du rôle de la Deuxième armée: *premièrement,* une attaque du 2e corps d'armée canadien à l'aube du 25 juillet, pour s'emparer de la région délimitée par Fontenay-le-Marmion, la cote 122 (accident situé sur la route de Falaise, et connu également sous le nom d'"éperon de Cramesnil") et Garcelles-Secqueville; *deuxièmement,* une attaque lancée le 28 juillet par le 12e corps d'armée à l'ouest de l'Orne, pour prendre possession de la région Evrecy-Amaye; *troisièmement,* une offensive du 8e corps d'armée à l'est de l'Orne et à travers le secteur du corps d'armée canadien, le long de la route de Falaise, pour couvrir la capture, par le corps d'armée canadien, d'une vaste région boisée à l'est de Garcelles. *En dernier lieu,* toutes ces opérations devaient être, dans l'esprit de Montgomery, "préparatoires à une très vaste opération, engageant peut-être trois ou quatre divisions blindées", qu'il se proposait de lancer contre Falaise. Il s'agissait évidemment d'une nouvelle opération "Goodwood"; comme il l'avait fait avant cette opération, le commandant du groupe d'armées soulignait l'impossibilité de prévoir les résultats de l'offensive. Si les choses tournent mal, disait-il, nous pourrons toujours nous replier dans la solide base que forme le corps d'armée canadien et revenir à la charge quelques jours plus tard. Il espérait pouvoir déclencher cette vaste offensive de blindés vers le 3 ou le 4 août.

Tout en disant à Eisenhower que l'offensive du général Bradley avait été remise, le 24 juillet, en raison du mauvais temps, et qu'il faudrait peut-être la retarder encore pour la même raison, Montgomery ajoutait qu'il n'avait pas l'intention "de laisser traîner les choses, ni d'attendre" sur le flanc est. Il avait ordonné au général Dempsey d'aller de l'avant "quand même" le 25 juillet, et le 2e corps d'armée canadien attaquerait à 3h.30 du matin. Il arriva en fait que l'opération américaine "Cobra" et l'opération canadienne "Spring", plus restreinte, se déclenchaient le 25 juillet.

Il importe d'établir la situation de l'ennemi à la veille de ces attaques du 25 juillet. D'après leurs dossiers, il est clair que les Allemands s'attendaient à


CROQUIS 12
POSITIONS ALLEMANDES
FRONT BRITANNIQUE
24–25 JUILLET 1944
Bayeux
Ouistreham
CAEN
Vaucelles
Bures
Inondé
Noyers
Caumont
Villers-Bocage
Evrecy
Amaye-sur-Orne
Cintheaux
St-Sylvain
Mézidon
Bretteville-sur-Laize
Thury-Harcourt
Mont Pinçon
Tournebu
Laize
Orne
Dives
DEUXIÈME ARMÉE BRITANNIQUE
PREMIÈRE ARMÉE CANADIENNE
30E CORPS D'ARMÉE
12E CORPS D'ARMÉE
1ER CORPS D'ARMÉE BRIT
2E CORPS D'ARMÉE CANADIEN
47E CORPS
2E CORPS PANZER S.S.
GROUPE PANZER
OUEST
276E DIV D'INF
326E DIV D'INF
277E DIV D'INF
10E DIV PANZER S.S.
RGT PANZER GREN ET UN RGT 271E DIV
BAT DE REC 9E DIV PANZER S.S.
272E DIV D'INF ET ÉLÉMENTS DE 2E DIV PANZER ET 9E ET 10E DIVS PANZER S.S.
1RE DIV PANZER S.S.
12E DIV PANZER S.S.
21E DIV PANZER ET RESTES 16E DIV AV A.
711E DIV D'INF MOINS CERTAINS ÉLÉMENTS
346E DIV D'INF ET ÉLÉMENTS 711E DIV D'INF
RGT PANZER 10E DIV PANZER S.S. RGT 271E DIV D'INF 271 BAT DU GÉNIE
9E DIV PANZER MOINS ÉLÉMENTS
1ER SS PANZER CORPS
2E DIV PANZER MOINS CERTAINS ÉLÉMENTS
116E DIV PANZER
PANZER
Muance
5 0 5
MILLES
D'après les cartes-situation du Groupe d'armées "B", 24-25 juillet, et autres documents allemands
PANZER (Q.G. À LIVAROT)
FALAISE

un nouvel assaut sur le front de Caen. Le 22 juillet, le 47e corps panzer recevait l'ordre de dépêcher en toute hâte la 2e division panzer dans la région de Tournebu, au nord-ouest de Falaise, en prévision de l'assaut*. Les 9e et 10e divisions Panzer S.S. devaient opérer leur jonction dans le triangle formé par la Laize et par l'Orne (mais la 10e, évidemment indispensable dans le secteur immédiatement à l'ouest de l'Orne, ne bougea pas). A la veille des opérations "Spring" et "Cobra", la Deuxième armée britannique avait donc devant elle sept divisions blindées allemandes: les 2e, 21e et 116[8] divisions Panzer, et les 17e, 9e, 10[8] et 12' divisions Panzer S.S. Toutes ces divisions sauf la 10e S.S. et quelques éléments de la 2r Panzer et de la 9e S.S. se trouvaient à l'est de l'Orne (voir le croquis n° 12). Face au front américain, il y avait deux divisions blindées: la 2e Panzer S.S. et la Panzer Lehr[5].

Le 2e corps d'armée canadien faisait face à un formidable déploiement de forces. Dans le er corps Panzer S.S., la 1re division Panzer S.S. *(Leibstandarte SS Adolf Hitler)* gardait la ligne allant des environs de Cagny à Verrières. De là jusqu'à l'Orne, la 272e division d'infanterie occupait les premières lignes, puissamment renforcée par un bataillon de chars et un bataillon Panzer de grenadiers de la 28 division Panzer et par deux semblables bataillons de la 9[e] division Panzer S.S., et aussi par le bataillon de reconnaissance de la 10e division Panzer S.S. Tout près, au nord-ouest de Bretteville-sur-Laize, se trouvait en réserve le reste de la 9" S.S., et plus loin, au nord-ouest de Tournebu, le gros de la 2e division Panzer. Sur l'autre flanc du 1P1 corps Panzer S.S., la 116e division Panzer se tenait en réserve, à l'est de Saint-Sylvain[6]. Nous ne croyions pas, avant l'opération, avoir affaire à des forces aussi puissantes; nous ignorions, en particulier, que la 2e division Panzer avait quitté Caumont pour s'établir plus à l'est[7]; mais il était déjà clair, et il est encore plus clair aujourd'hui, que l'opération "Spring" était une entreprise extrêmement ardue.

Les Allemands commençaient pour la première fois à soupçonner, - plusieurs semaines trop tard pour en tirer avantage, - que les Alliés ne tenteraient vraisemblablement pas un second débarquement dans la région du Pas de Calais. Le rapport hebdomadaire du groupe d'armées "B", présenté le 24 juillet pour la semaine close le jour précédent, déclarait que les Alliés avaient au moins 40 divisions dans la tête de pont et disposaient encore, en Angleterre, de 52 "grandes formations" dont 42 pouvaient être transportées sur le continent. Comme toujours, ces chiffres étaient très exagérés; en réalité, l'ordre de bataille du 21e groupe d'armées, le 25 juillet, comprenait 31 divisions (14 anglaises et canadiennes, et 17 américaines). Le rapport, qui portait la signature du général Speidel, chef d'état-major du groupe d'armées, ajoutait:

> Les intentions du groupe d'armées Montgomery ne semblent pas avoir changé.
>
> La Deuxième armée britannique va essayer de réaliser une percée dans la direction générale de Falaise afin d'établir les conditions voulues pour marcher sur Paris.
>
> La Première armée américaine va tenter d'atteindre son premier objectif : élargir son pied à terre jusqu'à la ligne Domfront-Avranches.

*D'importants éléments de la 2e panzer avaient déjà participé au combat à l'est de l'Orne (voir ci-dessus, p. 190). Il semble autre part que les derniers éléments importants de la division (y compris le Q.G. divisionnaire et le 304e régiment Panzer Grenadier) ne furent relevés et envoyés vers l'est que le 24 juillet, et qu'ils n'atteignirent, en fait, le nouveau secteur assigné à la division que dans la nuit du 25 au 26[4].

Nous ne possédons aucun renseignement sur la date et la cible de l'assaut du groupe d'armées américain." Comme les renforts ne cessent d'affluer [d'Angleterre] vers le front de Normandie, un débarquement sur un point éloigné est moins à craindre, mais le secteur Somme-Seine de la Quinzième armée demeure particulièrement menacé.

Plus et plus vite Montgomery gagnera du terrain depuis la tête de pont en direction sud, moins il faudra s'attendre à un débarquement sur un point nouveau par les forces demeurées en Angleterre . . .

L'opération "Spring" : la bataille de la crête de Verrières et de Tilly-la-Campagne

C'est le 21 juillet qu'on commençait à dresser le plan de l'opération "Spring", quand on se fût aperçu qu'il faudrait, pour continuer à avancer vers Falaise, monter une attaque en bonne et due forme. Au matin de ce jour-là, le général Simonds convoquait un groupe de commandement préliminaire en vue de l'opération. Le 23 juillet, il faisait l'exposé de la mission à tous les commandants, jusqu'au niveau des commandants de brigade inclusivement; le midi du 24, il tenait un dernier conseil auquel assistaient les commandants des 2e et 3[8] divisions canadiennes, de la 71' division et de la division blindée de la Garde. Ces deux dernières relevaient, depuis le 20 juillet, du 2e corps d'armée canadien[10].

Les ordres au corps d'armée canadien visant l'opération "Spring" lui furent remis après cette conférence. En même temps il fut confirmé que l'attaque commencerait le 25 juillet à 3h.30 du matin[11]. On peut supposer (bien qu'aucun document ne l'indique) que l'ordre de Montgomery avait alors été transmis à Simonds par Dempsey. Les ordres définissaient ainsi l'objectif: capture des hauteurs entourant la cote 122 (voir ci-dessus, p. 194); exploitation du succès en vue d'élargir la brèche et de dégager le flanc est en occupant les bois à l'est de Garcelles; et nouvelle exploitation en direction sud en vue d'occuper les hauteurs situées près de Cintheaux, sur la route de Falaise. L'opération devait se dérouler en trois phases, la première consistant à gagner la ligne May-surOrne—Verrières—Tilly-la-Campagne, la deuxième à avancer jusqu'à la ligne Fontenay-le-Marmion—Rocquancourt (c'est-à-dire jusqu'à la région située juste au sud de la crête de Verrières) puis à s'emparer de la cote 122. La troisième phase consisterait à "exploiter le succès selon les ordres du commandant du 2e corps d'armée canadien."

Dans l'ensemble, ces dispositions s'accordaient avec le plan du général Montgomery, tel qu'il avait été exposé au commandant suprême (voir ci-dessus, p. 194). Toutefois, le général Simonds a affirmé pa la suite que les Alliés ne s'attendaient pas vraiment à atteindre ces objectifs, sachant avoir affaire à des forces adverses formidables. Simonds, pour sa part, avait compris qu'il s'agissait simplement d'une "diversion" avant pour but d'occuper l'ennemi pendant que l'offensive principale serait lancée sur le front américain[12]. Mais il ne pouvait être question de donner cours à cette interprétation, et si elle fut bien comprise aux niveaux supérieurs, les commandants de division n'en furent pas mis au courant".

*Cette observation n'a aucun rapport avec le plan qui prévoyait d'activer le 12e groupe d'armées (voir ci-dessus, p. 193). Il y avait déjà eu un 1er groupe d'armées en Angleterre; il avait été rebaptisé 128 groupe au moment où son Q.G. était allé s'établir en France, mais on avait conservé en Angleterre un simulacre de 1er groupe d'armées, pour faire croire aux Allemands qu'il était gardé en réserve pour diriger un nouveau débarquement[9].

La première phase, sur la droite, devait être confiée à la 2e division d'infanterie canadienne, chargée d'attaquer May-sur-Orne et Verrières, tandis que, sur la gauche, la 3° division d'infanterie canadienne s'emparerait de Tillyla-Campagne. Les blindés devaient entrer en action à la deuxième phase: pendant que la 2e division marcherait sur Fontenay-le-Marmion et Rocquancourt, la 7° division blindée se lancerait, par le centre, à l'assaut de l'éperon de Cramesnil. La 3e division s'emparerait ensuite de Garcelles-Secqueville. Les deux divisions blindées pourraient alors exploiter les succès obtenus, la division blindée de la Garde ayant pour mission de s'emparer des boisés à l'est de Garcelles. Comme nous l'avons mentionné, l'heure de l'assaut était fixée à 3h.30 du matin. Pour faire un peu de lumière sur le champ de bataille, on devait créer un "clair de lune artificiel" en dirigeant des faisceaux de projecteurs sur les nuages bas.

L'attaque de la 3e division canadienne était confiée à la 9° brigade d'infanterie, puissamment appuyée par des mitrailleuses moyennes, des mortiers de gros calibre, des canons antichars et des blindés. Le North Nova Scotia Highlanders, avançant de Bourguébus sous le couvert de l'artillerie divisionnaire, se lancerait à l'assaut de Tilly-la-Campagne. S'il atteignait son objectif, et si la 7e division blindée parvenait à s'emparer de l'éperon de Cramesnil, le Highland Light Infantry of Canada devait pousser plus loin, pour s'emparer de GarcellesSecqueville. La 7° brigade d'infanterie se tiendrait prête à exploiter les succès, et la 8e resterait en réserve. L'objectif fixé, pour ce qui est de l'exploitation, était le village de La Hogue. Le flanc gauche devait être protégé par la 27e brigade blindée du 1er corps d'armée britannique, qui devait être placée derrière la 3e division canadiennes[14].

La mission confiée à la 2e division canadienne était plus compliquée. La ligne de départ fixée était la route allant de Saint-André-sur-Orne à HubertFolie, mais il restait encore à la dégager. La mission fut confiée à la 6e brigade d'infanterie, qui reçut l'ordre de la mener à bien avant minuit, le 24-25 juillet. A cette fin, le brigadier Young donnait l'ordre aux Camerons of Canada de bouter l'ennemi hors de Saint-André et de Saint-Martin-de-Fontenay, et aux Fusiliers Mont-Royal de s'emparer de la ferme Troteval. L'assaut principal de la division devait porter sur un front occupé par deux brigades: à droite, la 5e brigade d'infanterie, ayant les Camerons of Canada sous son commandement, et à gauche la 4e brigade d'infanterie, ayant les Fusiliers Mont-Royal sous son commandement. Sur la droite, le Calgary Highlanders devait avancer, à partir de Saint-André pour s'emparer de May-sur-Orne. Simultanément, le Royal Hamilton Light Infantry, de la 4e brigade, traverserait le secteur des Fusiliers Mont-Royal pour prendre Verrières. Les unités des trois brigades qui ne participeraient pas à l'assaut principal (le South Saskatchewan Régiment, l'Essex Scottish et le Régiment de Maisonneuve) resteraient en réserve, sous les ordres de la 6e brigade. La 22e brigade blindée de la 7° division blindée s'avancerait depuis Ifs pour prévenir toute contre-attaque de blindés, pendant que la 2e division s'attaquerait à Fontenay-le-Marmion et à Rocquancourt, pour se tenir prête à diriger un assaut contre l'éperon de Cramesnil. La 2° phase de l'offensive de la 2° division devait commencer à 5h.30 du matin. Le Canadian Black Watch et un escadron de chars du 6e régiment blindé s'attaqueraient à Fontenay du côté de l'Orne, tandis que le Royal Régiment of Canada dépasserait Verrières pour s'emparer de Rocquancourt[15].

INSERT PICTURE

L'appui de l'artillerie devait revêtir la forme d'un vaste barrage de harcèlement, confié au 3e groupe d'artillerie canadien et aux 3e et 8° groupes de l'Artillerie royale anglaise. Ce programme s'ajoutait à des concentrations dont se chargeraient les régiments de campagne des deux divisions canadiennes, plus le 25e régiment de campagne de l'Artillerie royale et le 19e régiment de campagne de l'Artillerie royale canadienne[16]. L'opération devant avoir lieu quelque temps qu'il fasse, l'appui de l'aviation ne devait être envisagé que comme un "supplément". Les bombardiers lourds s'occupaient, sur le front américain, à préparer l'opération "Cobra". Aux bombardiers moyens disponibles pour l'opération "Spring", notre artillerie devait indiquer les cibles en tirant des obus à fumée rouge. Ils devaient s'attaquer à la forêt à l'est de Garcelles vers 9h.20 du soir, le 24 juillet (partiellement à l'aide de bombes à retardement, réglées pour éclater à 6h.30 le lendemain matin) et de nouveau à 7h.30, le matin du 25. La RAF devait en outre faire de la "reconnaissance armée" audessus du champ de bataille, depuis le point du jour du 25, et fondre sur les forces ennemies qui se dirigeraient vers la région ou quitteraient la forêt à bombarder[17].

La première attaque aérienne, déclenchée le soir du 24 juillet, ne donnait guère de résultats, à cause d'un tir de DCA intense; sur 60 avions, quinze seulement réussirent à bombarder la cible[18]. Le même soir, la 6e brigade se mit en frais de dégager la ligne de départ de la 2e division. Sur la gauche du front, une compagnie des Fusiliers Mont-Royal, appuyée par des chars des Sherbrooke Fusiliers et soutenue par un feu d'artillerie et de mortiers lourds, prit d'assaut la ferme Troteval[19].

A l'ouest du front de la 2e division, le Cameron Highlanders of Canada, soutenu lui aussi par des chars des Sherbrooke Fusiliers, eut la tâche plus difficile. Dans l'obscurité, il dut livrer des combats acharnés et confus parmi les

bâtiments de Saint-André-sur-Orne et de Saint-Martin-de-Fontenay. Ce secteur présentait une difficulté particulière, à cause de la présence de mines de fer et de carrières qui favorisaient la défense; de plus, on constata par la suite qu'un puits de mine, creusé au centre d'un groupe de bâtiments connu sous le nom de "l'usine", directement au sud de Saint-André, communiquait avec tout un réseau d'ouvrages souterrains. Grâce à ces ouvrages et à d'autres tunnels (dont un reliait Rocquancourt à May-sur-Orne), dont les puits de ventilation communiquaient avec la surface, l'ennemi pouvait déplacer des troupes sans danger d'un secteur à l'autre du front, et réoccuper des positions après en avoir été délogé[20]. Par surcroît, et même si les troupes anglaises s'étaient emparées à ce moment-là du village de Maltot, l'ennemi tenait toujours la colline 112 et d'autres positions élevées à l'ouest de l'Orne, ce qui lui permettait de faire feu sur nos troupes qui attaquaient par le flanc, et même par l'arrière, les villages de la rive est[21]. Aussi les Camerons eurent-ils beaucoup de peine à dégager la ligne de départ; ils annoncèrent la "prise partielle" de Saint-Martin un peu après minuit, et déclarèrent la ligne dégagée à 3h.30 du matin, mais toute résistance n'avait pas encore cessé[22].

L'opération "Spring" : le front de la 3e division

L'attaque de bombardiers moyens qui devait avoir lieu, le matin du 25 juillet, contre la forêt voisine de La Hogue, se produisit effectivement entre 6h.12 et 8h.30 du matin; 46 Mitchells et 28 Bostons y participaient. De la fumée, des incendies et une explosion donnèrent à penser que les forces ennemies qui devaient s'y cacher avaient été atteintes[23]. Mais cela ne favorisait guère notre attaque au sol, qui marquait déjà un retard.

Commençons par jeter un regard sur les événements qui se déroulaient sur le front de la 3e division canadienne. Le North Nova Scotia Highlanders y lançait trois compagnies à l'assaut de Tilly-la-Campagne, les compagnies `B" et "D" avançant à l'est de la voie ferrée qui reliait Bourguébus à Tilly, et la compagnie "D" avançant à l'ouest. Les projecteurs, semble-t-il, ne s'allumèrent pas à l'heure H, mais seulement une fois l'assaut déclenché; le commandant se plaignit qu'ils ne faisaient que découper la silhouette des assaillants et qu'ils leur attirèrent un feu nourri de mitrailleuses. (Les rapports émanant des brigades de la 2e division étaient beaucoup plus favorables au clair de lune artificiel.) Quoi qu'il en soit, la compagnie "C" réussit à prendre position juste au nord de Tilly sans trop subir de pertes. Les compagnies "B" et "D", au contraire, durent livrer un terrible combat à l'infanterie ennemie, que notre barrage n'avait pas démoralisée et dont les soldats "tiraient, hurlaient et lançaient des grenades comme des forcenés[24]". Nos compagnies réussirent à prendre pied dans un verger situé à l'extrémité nord-est du village, et même à l'intérieur du village, mais n'arrivaient pas à en chasser l'ennemi. C'est alors que la compagnie "C", gardée en réserve, fut envoyée à la rescousse, avec mission d'attaquer le village par le flanc ouest. Mais la tentative se solda par de lourdes pertes et la compagnie elle-même fut, pendant un certain temps, clouée au sol. Les contacts avec le poste de commandement du bataillon furent presque complètement interrompus, et la transmission des ordres aux compagnies assaillantes devint à peu près impossible.

Pendant quelque temps, le commandant crut que les compagnies "B" et "D" avaient atteint leur objectif, ce qu'il annonçait à 5h.25. A 6h.14, les choses commençant à s'éclaircir, il demanda et obtint du Q.G. de la brigade l'aide de l'escadron de chars du 10e régiment blindé canadien (Fort Garry Horse), qui attendait le moment d'appuyer le Highland Light Infantry of Canada à la phase suivante. Entre-temps, des chenillettes Bren et plusieurs canons antichars auto-propulsés se lançaient contre l'ennemi. Ils subirent de lourdes pertes sans améliorer la situation. Quand arriva l'escadron "B" du 10e régiment blindé, il rencontra des chars Panther et des canons antichars. S'étant déployé à l'ouest du village, il tenta de couvrir de son feu l'avance de l'infanterie. Mais l'escadron lui-même fut bientôt taillé en pièces, perdant onze chars. Dans l'après-midi, le reste obtenait la permission de se replier sur Bourguébus, d'où il continua à faire feu sur l'ennemi.

Le commandant des Highlanders n'était en communication par radio qu'avec une de ses compagnies d'attaque ("C"). Par ce moyen, il ordonna à ses hommes de se terrer là où ils se trouvaient et de ne pas bouger. Cet ordre ne pouvait parvenir qu'à quelques-uns des soldats, éparpillés à la périphérie du village et aux alentours, dans les champs balayés par le feu ennemi. La plupart, çependant, adoptèrent d'instinct cette ligne de conduite. Dans l'après-midi, le commandant fit dire aux hommes qui restaient dans la région de Tilly de regagner Bourguébus une fois la nuit tombée. Il en revint une centaine, de tous grades. Au début de la matinée du 26, le commandant de la compagnie "A" arrivait avec neuf hommes. Il déclarait que, selon lui, de petits groupes tenaient encore le coup à divers endroits du village, mais que l'ennemi avait dépêché dans ce secteur au moins dix chars et deux compagnies d'infanterie, et qu'il était "très improbable qu'aucun autre de nos soldats puisse s'en tirer vivant"[25].

L'assaut de la 3e division avait donc échoué. Dans la matinée, apparemment à la suite de consultations entre les commandants de division et de brigade, le Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders avait reçu l'ordre de se tenir prêt à passer à l'action pour prêter main-forte au North Nova Scotia[26], mais cette unité ne fut jamais engagée, sans doute parce qu'on jugeait que c'était peine perdue*. Dans cette malheureuse opération, le North Nova Scotia Highlanders avait perdu 139 hommes: 61 morts, 46 blessés et 32 prisonniers[27]. Le *Leibstandarte SS Adolf Hitler* s'était défendu avec une ardeur fanatique et avec beaucoup d'adresse; bien retranché et puissamment appuyé par des blindés, il avait su défendre Tilly avec succès contre l'assaut du bataillon. Des changements opérés par la suite dans le commandement de la 9e brigade, du North Nova Scotia Highlanders et du Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders révélèrent que cet échec avait été mal reçu par le commandement supérieur des forces canadiennes.

L'opération "Spring": le front de la 2e division

Nous avons déjà parlé (page 199) des difficultés que nos troupes éprouvèrent à dégager la ligne de départ, dans le secteur de droite du front de la 2e

*Une observation relevée dans le journal de l'unité permet de mesurer l'effet du temps passé sur la ligne de feu par la 3e division: "On nous ordonne d'être prêts à passer à l'action pour secourir le NNS. C'est un dur coup à notre moral, et il est ressenti à tous les niveaux. Nous avons besoin de nous reposer et de refaire notre équipement, étant dans la mêlée depuis le jour J . . . Soldats et officiers ont l'air épuisé . . .

division, où les bâtiments de Saint-André et de Saint-Martin, et le labyrinthe de galeries de mines, compliquaient la situation. Comme on pouvait s'y attendre dans les circonstances, l'attaque de la 4e brigade d'infanterie canadienne, sur la gauche, eut plus de succès que celle de la 5e brigade sur la droite.

Il y eut un contre-temps au début, des chars ennemis ayant été signalés à l'extrémité ouest de la ligne de départ (qui avait auparavant été déclarée libre); à la demande du commandant du Royal Hamilton Light Infantry (le lieutenantcolonel J. M. Rockingham), l'assaut fut retardé d'une demi-heure pour lui permettre de faire attaquer sa compagnie de réserve et de chasser les chars. A 4h.10 du matin, le bataillon traversait la ligne de départ, ayant perdu par son retard l'avantage du barrage prévu pour le moment de l'assaut. Les compagnies d'avant, en remontant la pente en direction de Verrières, essuyèrent un feu nourri de mitrailleuses, qui provenait en partie de chars, comme on put le constater par la suite. Quatre de ces chars furent détruits par les canons à obus de 17 livres d'un détachement du 2e régiment antichars de l'Artillerie royale canadienne, installés à la ferme Troteval. Grâce à cet appui et à l'aide de concentrations d'artillerie de campagne et moyenne, les compagnies de flanc purent avancer pour prêter main-forte à la compagnie du centre, qui avait déjà pénétré dans le village. Une contre-attaque de chars ennemis fut repoussée, surtout au moyen de PIAT, après de rudes échanges; et à 7h.50 du matin, le bataillon se déclarait fermement en possession de Verrières[28].

Le Royal Régiment of Canada et les chars de tête de la 7e division blindée poussèrent alors vers Rocquancourt. Vers 9h.30, le Royal avait avancé de quelque 400 yards au sud de Verrières, mais un feu d'une intensité extrême enraya son progrès. Les blindés britanniques (le lot Royal Tank Régiment) eurent le même sort: ils furent arrêtés par des canons antichars établis au nord de Rocquancourt. La compagnie "C" du bataillon canadien s'entêta à avancer, mais fut presque anéantie. La 7e division blindée signala la présence de quelque 30 chars ennemis, la coque bien enfoncée, sur la crête située entre Fontenay et Rocquancourt, et au nord-est de ce dernier endroit[29].

L'heureuse avance réalisée au début sur la gauche de la 2e division n'eut guère de parallèle sur la droite. Le Calgary Highlanders, attaquant à l'heure H dans l'espoir de s'emparer de May, constata que la ligne de départ n'était pas dégagée et fut en butte à des difficultés dès le début. Il paraît certain que des éléments du bataillon parvinrent deux fois, au cours de la matinée, à pousser jusqu'aux limites nord de May; deux fois, cependant, ils furent repoussés et se retirèrent aux environs de Saint-André. Le bataillon subit de lourdes pertes. Les communications par radio étant mauvaises, le commandant (lient: col. D. G. MacLauchlan) ne put se faire une juste idée des mouvements de ses compagnies, ni exercer une direction efficace sur les opérations[30]. La résistance victorieuse de May, et la présence continue d'éléments ennemis à Saint-André et Saint-Martin et dans les environs, aussi bien qu'au delà de l'Orne, signifiait que le Black Watch, qui devait attaquer Fontenay par la suite, serait dangereusement exposé du côté droit, tandis que son flanc gauche essuierait le feu de l'ennemi établi sur la crête.

A 3h.30 du matin, le Black Watch prit position dans une zone de rassemblement avancée, à Saint-Martin. Avant constaté qu'il restait encore des ennemis dans le village, il perdit du temps à les en déloger dans l'obscurité. Au cours de l'opération, le commandant, le lieut.-col. S. S. T. Cantlie, fut mortellement

blessé par une décharge de mitrailleuse, qui blessa en même temps le principal commandant de compagnie. Le commandement retombait donc sur le major F. P. Griffin. Il était alors trop tard pour exécuter l'attaque selon l'horaire établi, qui prévoyait l'appui de l'artillerie à heures fixes. En attendant la préparation d'un nouveau plan coordonné avec l'artillerie et les chars, le major Griffin conduisit son bataillon à Saint-André, mais envoya une patrouille en reconnaissance à May. La patrouille pénétra dans le village et eut l'impression qu'il, n'était pas très fortement défendu par les Allemands. Il semble, cependant, que ceux-ci n'aient fait que retenir leur feu en attendant une cible plus importante.

Comme la poursuite de l'attaque était jugée indispensable, le Q.G. de la 5• brigade d'infanterie, à 6h.47 du matin, donnait l'ordre au Black Watch d'aller de l'avant. Le major Griffin tint un "groupe de commandement" pour donner ses instructions en vue de l'attaque, et se fit promettre l'appui de l'artillerie et de l'escadron de chars du 6" régiment blindé", qui secondait le bataillon. Conformément au plan ainsi établi, le Black Watch parti à 9h.30 de l'"usine" au sud de Saint-Martin, avança en rase campagne et à l'extrémité ouest de la crête, en droite ligne sur Fontenay. Il avait déjà subi d'assez lourdes pertes, et les documents révèlent qu'une compagnie était commandée par un sergent.

A peine le bataillon avait-il traversé la ligne de départ qu'il eut à affronter un feu intense et précis en provenance de la crête, de May et des positions ennemies au delà de l'Orne. Les hommes tombaient dru, mais le Black Watch continuait d'avancer sans fléchir. Les officiers qui ont survécu estiment qu'environ soixante hommes de tous grades, entraînés par le major Griffin, atteignirent le PIATeau qui formait le sommet de la crête. Mais il semble que juste au sommet, ou un peu au delà, ils se heurtèrent à une position ennemie bien camouflée, que renforçaient des chars enfoncés dans le sol. Ce qui restait du bataillon se prouvait "cloué au sol" par l'ennemi qui, à brève distance, l'accablait de son feu. Comme il n'était plus question d'avancer, Griffin ordonna à ses hommes de rebrousser chemin, chacun pour soi, selon leurs moyens; peu d'entre eux, -cependant, devaient y parvenir. Les officiers du bataillon estiment que les quatre compagnies de fusiliers chargées de cette attaque groupaient environ 3O0 hommes de tous grades, et qu'au plus quinze réussirent à regagner nos lignes.[1] Les derniers survivants furent probablement écrasés au début de I"après-midi. Plus tard, quand nos troupes reprirent la position, elles retrouvèrent le corps du major Griffin parmi ceux de ses hommes[31].

Dès le déclenchement de l'attaque, les communications avec le bataillon avaient cessé. L'unique poste de radio, utilisé par le major Griffin, se trouvait dans une jeep qu'on retrouva plus tard, hors de service, près de la ligne de départ; d'autre part, l'intensité du feu rendait à peu près impossible l'emploi d'estafettes. Le brigadier Megill demeurait donc dans l'incertitude quant au sort de l'unité; on tirait des salves d'artillerie, y compris des obus fumigènes, .dans l'espoir d'aider les hommes à revenir en arrière. Vers sept heures du soir, le Régiment de Maisonneuve tentait une nouvelle attaque contre May-sur-Orne. Ce fut peine perdue; le bataillon déclara s'être fait attaquer par derrière par des mitrailleurs qui s'étaient peut-être infiltrés par les ouvrages de la mine[82].

Les survivants du Black Watch conservèrent l'impression de n'avoir pas reçu l'appui des chars et de l'artillerie que le plan d'attaque prévoyait, mais

*Le commandant de l'escadron, le major W. E. Harris, M.P., blessé au cours de la matinée, fut remplacé par le capitaine J. W. Powell.

apparemment, ils se trompaient. L'escadron du 6e régiment blindé avait formé le projet de pénétrer dans May et, de là, soutenir l'infanterie par un tir de flanc. Or deux troupes, puis une troisième, entrèrent effectivement dans May, et le commandant suppléant de l'escadron croit qu'elles arrivèrent dans le village avant que le Black Watch ait atteint la crête. Aussitôt, elles furent violemment attaquées par des canons antichars et par des chars Panther. Les chars de trois chefs de troupe, et peut-être un quatrième, furent mis hors combat: comme il n'y avait pas de troupes canadiennes en vue, les chars qui restaient finirent par se retirer. Au cours de la journée, tous les officiers de l'escadron sauf un étaient portés sur la liste des pertes[33]. Quant à l'appui de l'artillerie, un des régiments (le 5e régiment de campagne de l'Artillerie royale canadienne) fit rapport, à 9h.15 du matin, du programme de feu qu'il avait l'intention de mettre en oeuvre pour appuyer l'attaque à 9h.30; il s'agissait de concentrations dirigées contre les positions probables de l'ennemi, sur la crête, à l'est de May. Le commandant de brigade a affirmé que le programme de feu fut dûment exécuté, mais que le Black Watch avait dû être retardé par le feu de l'ennemi et n'avait pu, en conséquence, tirer tout le parti possible de notre bombardement[34].

L'opération est suspendue

L'insuffisance et l'inexactitude des renseignements qui parvenaient au commandant du corps d'armée nuisaient à la direction des opérations. D'après le journal de guerre du Q.G. de la 22e brigade blindée britannique, le général Simonds se rendit à la brigade vers une heure de l'après-midi et décida qu'il fallait conserver Tilly et May-sur-Orne, puis "y faire passer les blindés". Mais ni May ni Tilly ne furent effectivement occupés par nos troupes pendant la journée, même si, jusqu'à 4h.25 de l'après-midi, le Q.G. du corps d'armée croyait qu'elles défendaient ce dernier village contre des contre-attaques[35]. Vers la même heure, la 3e division notait que le 27e régiment blindé canadien et un escadron de la 7e division blindée devaient se porter sur-le-champ à l'appui de la 9e brigade et surtout du North Nova Scotia Highlanders: "NNS dans moitié NE de Tilly pour affermir secteur et renforcer ce soir avec canons antichars nécessaires"; la 2e division devait attaquer May-sur-Orne et Rocquancourt ce soir-là[36]. A 5h.30, le Q.G. du corps annonçait ses intentions: à 6h.30, la 2e division attaquerait Rocquancourt avec l'appui de toutes les batteries du corps d'armée; à 9 heures du soir, un second assaut serait lancé contre May, et le 26 juillet à l'aube, ce serait le tour de Fontenay-le-Marmion. La 9e brigade était chargée de raffermir la position de Tilly-la-Campagne au cours de la nuit[37].

Mais une formidable contre-attaque déclenchée vers 6h. du soir contre Verrières par les blindés allemands bouleverse ce programme. Huit chars se frayent un chemin jusque dans les positions avancées de droite du R.H.L.I.[38]. Un combat mortel s'engage. L'infanterie canadienne est soutenue par un escadron du l' Royal Tanks qui s'est avancé pour lui prêter main-forte, et par des Typhoons de la RAF, armés de fusées*. Leurs efforts réunis sauvent la situation.

*C'est entre 6h.40 et 7h.40 que les Typhoons attaquèrent en plus grand nombre et avec le plus de résultats: douze avions des escadrilles 181 et 182 de la RAF tirèrent 96 fusées contre les chars, à quelques centaines de yards au sud-est de Verrières, et crurent en avoir atteint trois. Notre artillerie utilisait des obus à fumée rouge pour indiquer les cibles aux avions. Par une erreur malencontreuse, un de ces obus tomba sur le Q.G. du lieut.-col. Rockingham, qui fut brièvement attaqué à coups de fusées. Heureusement, il n'y eut pas de blessés.

Au crépuscule, le Royal Hamilton Light Infantry, seule unité du corps à avoir atteint et conservé son objectif ce jour-là, demeure maître incontesté de Verrières. Mais il a payé cher sa victoire: en comptant les trois jours suivants, où il aura à livrer des combats défensifs de moindre importance, ses pertes s'élèvent à 200, dont 53 morts. Le journal du bataillon déclare: "Aucun de nos hommes n est tombé entre les mains de l'ennemi, et aucun n'est porté disparu." Un examen des dossiers du bataillon, effectué après la guerre, confirme cette fière déclaration[40]. Le R.H.L.I. a raison d'évoquer le souvenir de Verrières.

A 6h. du soir, le général Foulkes, entouré de ses brigadiers, considérait les ordres à donner pour ce soir-là et le lendemain. Le brigadier Young (6e brigade), après avoir étudié à son propre Q.G. le plan d'attaque sur Fontenay, préparé pour le matin du 26, retournait à la division et déclarait qu'à son avis, il était inutile de vouloir déclencher d'autres opérations sur ce front tant que' l'ennemi n'aurait pas été délogé de ses positions à l'ouest de l'Orne, d'où son artillerie et ses mortiers pouvaient faire tant de ravages. "Le commandant divisionnaire se déclara d'accord avec le brigadier Young, et dit qu'il allait immédiatement demander un entretien avec le commandant du corps d'armée"[41]. Il se rendit au Q.G. du corps d'armée, seulement pour constater que le général Simonds, anticipant sur sa démarche, était parti voir le général Dempsey pour lui représènter qu'il n'y avait rien à gagner à vouloir poursuivre l'attaque, et que le plus sage serait de consolider le peu qu'on avait gagné, sans engager de nouvelles troupes. Le commandant de l'armée se rendit à son argument, et le nouvel assaut prévu pour le matin du 26 juillet fut contremandé[42].

La journée du 25 avait été sanglante. Il est impossible d'évaluer avec précision le nombre de pertes subies par les Canadiens au cours de l'opération "Spring". D'après le dénombrement officiel établi ce jour-là pour toutes les unités de l'armée canadienne dans le nord-ouest de l'Europe, elles s'élevèrent à 1,202, dont 362 morts ou mortellement blessés. Il est certain cependant qu'en raison de l'encombrement des réseaux de communications, nombre de pertes subies le 25 juillet ne furent déclarées que plus tard. Le cas le plus extrême est celui du Canadian Black Watch, plus éprouvé que toute autre unité. Ses pertes inscrites pour le 25 juillet s'élevaient à 167 (dont 83 fatalités). Mais, bien que le bataillon n'ait pas été en action les 26, 27 et 28 juillet, 140 nouvelles pertes y étaient ajoutées ces jours-là. Il paraît donc assuré que les pertes subies par le Black Watch le 25 juillet s'élevaient en réalité à 307. Cinq officiers et 118 hommes de troupe furent tués ou blessés à mort. Sur 83 hommes de tous grades qui furent faits prisonniers, 21 étaient blessés. A l'exception de l'opération de Dieppe, aucun bataillon canadien n'a subi autant de pertes en une seule journée au cours de la seconde Guerre mondiale.

Pour les bataillons d'infanterie de la 2e division ainsi que pour le North Nova Scotia Highlanders, le nombre des pertes inscrites pour les 26, 27 et 28 juillet est de 432, dont 113 morts. Il n'y eut pas d'engagements importants ces jours-là, malgré certains combats (surtout dans le secteur de Verrières) et des duels d'artillerie et de mortiers. La plupart des pertes dataient donc effectivement du 25. Nous ne serions pas loin de la vérité en fixant le total des pertes subies au cours de l'opération "Spring" à environ 1,500, et le nombre des morts et des mortellement blessés à 450[43]. Abstraction faite, encore une fois, de Dieppe, la journée fut, pour l'armée canadienne, la plus coûteuse de toute la seconde Guerre mondiale. L'attaque du 2e corps d'armée canadien s'était heurtée à un

mur de pierre. Il n'y a pas à s'en étonner quand on songe à la solidité des positions allemandes, à la qualité et à la puissance des troupes ennemies.

L'opération "Spring", comme l'opération "Goodwood", doit se juger d'abord par ses répercussions sur l'ennemi. Nous avons vu qu'il fallait à tout prix empêcher l'ennemi de se rendre compte que l'attaque américaine lancée le même jour à l'ouest de Saint-Lô représentait l'essentiel de l'effort allié. A cet égard, l'opération paraît avoir servi à quelque chose, bien que les Allemands aient constaté dès le début qu'il s'agissait d'une attaque limitée. Le 25 juillet à 8h.45 du matin, l'inscription suivante paraissait dans le journal de guerre du groupe Panzer (Ouest) :

> Le feld-maréchal von Kluge a demandé au chef d'état-major de l'éclairer sur la situation. Le groupe Panzer estime que l'attaque déclenchée ce matin contre le er corps de Panzer SS n'est pas la grande offensive prévue, car toute autre considération, mise à part, les avions ennemis ne sont pas encore intervenus en grand nombre. Le G.Q.G. (Ouest) partage cet avis.
>
> Au cours d'un second entretien, le feld-maréchal von Kluge donne l'ordre de tenir les réserves prêtes à contre-attaquer immédiatement et souligne que cet ordre doit être exécuté à tout prix . . .

Ce sont évidemment des éléments de la 1re division Panzer SS qui lancèrent la violente contre-attaque du début de la soirée, mais sans parvenir à reprendre Verrières (les bulletins allemands, soit dit en passant, ne reconnurent la perte définitive de Verrières que le lendemain). Nous avons vu que cette zone se trouvait à l'extrême gauche de la ligne défendue par cette redoutable division. Les rapports allemands parlent aussi d'une avance effectuée dans la soirée par des éléments de la 9e division Panzer SS des deux côtés de la route Bretteville-sur-Laize—Fontenay-le-Marmion, avance qui se heurta à une formidable défense antichars *(Pakfront); il* paraît impossible de déterminer si ces éléments se rattachaient à la division qui appuyait directement la 272e division d'infanterie, ou (hypothèse plus vraisemblable) au groupe de réserve cantonné plus au sud (voir ci-dessus, p. 196). Les rapports mentionnent aussi une autre contreattaque qui aurait été lancée plus tôt par la 272e division dans le secteur de l'Orne[44]. Un char de la 2e division fut immobilisé et examiné au cours de la journée près de Saint-Martin-de-Fontenay[45]. Il est fort probable que les chars que le *Black Watch* rencontra sur la crête de Verrières appartenaient à cette formation.

Dans la soirée, von Kluge consentit à retirer du secteur de Saint-André, et à remplacer par la 9e division Panzer, la 272e division, qui avait subi de très lourdes pertes (cette dernière division remplaça par la suite la 21e division Panzer dans le secteur plus tranquille du front, à l'est de Caen). Le groupe de réserve de la 2e division Panzer s'avança alors à la position de deuxième ligne abandonnée par la 9e SS à l'ouest de Bretteville-sur-Laize. Placée alors sous les ordres du let corps Panzer, elle se tint prête à contre-attaquer[46]. Les Allemands croyaient encore que les Anglais disposaient toujours, à l'est de Caen, d'importants contingents blindés encore intacts et prêts à engager le combat[47], de sorte qu'il n'était pas question pour eux de dégarnir le secteur britannique pour renforcer le secteur américain.

Sans doute grâce, pour une part, à la violence de la lutte qui se poursuivait dans le secteur de Caen, le commandement allemand mit du temps à se rendre compte de la véritable portée de l'offensive américaine dans l'ouest. Montgomery

avait craint[48] que le "faux départ" de l'opération "Cobra", le 24 juillet, causé par le mauvais temps qui avait nécessité la suspension des opérations une fois le bombardement commencé, n'évente son plan. Mais ses craintes n'étaient pas fondées; les Allemands, dans leur orgueil, s'imaginèrent que les Américains avaient effectivement tenté une grande offensive, mais avaient été arrêtés net[49]. Le 25 juillet, quand le 7e corps d'armée américain lança sa véritable offensive, après que les bombardiers lourds eurent frappé un grand coup, une journée entière s'écoula avant que les Allemands s'éveillent aux conséquences de ce qui se passait. Enfin, dans l'après-midi du 26, von Kluge demandait d'urgence le secours d'une division blindée de *l'Armeegruppe "G",* cantonnée dans le sud de la France*, pour l'aider à endiguer l'avance ennemie. En même temps, il résolut de faire venir des divisions d'infanterie de la Quinzième armée, au nord de la Seine[51]. Mais l'une et l'autre région se trouvaient trop éloignées pour pouvoir fournir un secours immédiat, et ce n'est qu'au matin du 27 que von Kluge consentit à prélever des troupes dans le secteur voisin, face à la Deuxième armée britannique. Il ordonna alors à la 2e division Panzer et au Q.G. du 47e corps Panzer de gagner en toute hâte la région située au sud de Saint-Lô. Plus tard dans la journée, la 116e division Panzer reçut à son tour l'ordre de se diriger vers l'ouest'". Mais il était trop tard pour prévenir la percée américaine. C'est ce jour-là que "se déroulèrent les épisodes décisifs de l'opération". Le même soir, la 1re division d'infanterie américaine atteignait les abords de Coutances[53].

Le sang versé au cours de l'opération "Spring" avait aidé à gagner ce précieux délai de quarante-huit heures, même s'il est vrai que cette opération ne fit qu'ajouter à l'effet déjà énorme des opérations "Goodwood" et «Atlantic". L'opération "Spring" ne fut que le dernier épisode, et non le moins coûteux, de la longue "attaque défensive" menée par les forces britanniques et canadiennes, selon le plan de Montgomery, pour permettre de porter un coup décisif sur le flanc opposé de la tête de pont. Cette manoeuvre répondait à une pressante nécessité stratégique, que soulignaient avec insistance les communications adressées à Montgomery par le commandement suprême. La voie leur ayant ainsi été préparée, les colonnes américaines, parties de Saint-Lô, roulaient dorénavant vers le sud, exploitant à fond leur avantage. Mais d'autre combats acharnés restaient à livrer dans le secteur de Caen.

La Première armée canadienne face à l'ennemi

Nous avons déjà vu qu'à midi le 23 juillet, le Q.G. de la Première armée canadienne entrait en fonction, même s'il n'avait pas encore de divisions canadiennes sous son commandement. Il prit alors à sa charge le front détenu par le 1- corps d'armée britannique, dirigé par le lieut.-général J. T. Crocker, entre le chemin de fer Caen-Mézidon et la Manche. Sa tâche se trouvait définie par la directive du 21 juillet du général Montgomery (voir ci-dessus, p. 193). Conformément à cette directive, le général Crerar adressait le 22 juillet au général Cracker une lettre d'instructions[54] sur la poursuite de ces opérations. On y lisait notamment:

*Le journal de guerre du commandant en chef (Ouest) signale qu'une semblable demande avait été faite auparavant, mais il n'en existe aucune trace. Le 27 juillet, von Kluge apprit qu'Hitler, acquiesçant à sa demande, avait consenti à déplacer la 9e division Panzer[50].

3. La Première armée canadienne aura pour mission immédiate ... d'avancer son flanc gauche vers l'est, afin de soustraire Ouistreham au champ d'observation et de tir de l'ennemi, et de permettre l'utilisation du port de Caen. Cette opération sera exécutée par le *ler* corps d'armée .
5. Avant de pousser plus au nord-est, nous devons nécessairement nous établir solidement sur les hauteurs qui dominent le triangle Burtes — Troarn — Touffreville. S'il est possible de prendre Troarn sans subir trop de pertes, il faut le faire. De toute façon, il est essentiel de nous emparer des abords immédiats de Troarn et d'y conserver nos positions, afin que l'ennemi ne puisse s'en servir.
6. J'estime que, pour, pouvoir consolider nos positions sur la ligne de la Dives, entre Bures et la mer, il faut aller plus loin et nous emparer des hauteurs immédiatement à l'est du fleuve. Les ressources dont nous disposons actuellement ne nous permettent pas d'entreprendre une aussi vaste opération. De toute façon, notre mission immédiate, — soustraire Ouistreham à l'observation et au feu immédiats de l'ennemi, — ne nous y obligent pas.
7. Pour réaliser cette mission immédiate . . . le 1er corps d'armée devra prendre possession de l'axe qui, de Bréville ... passe par le Marais . . . et aboutit au carrefour Le Petit Homme . . . [nous supprimons les renvois à la carte]. Il y a lieu d'envisager la possibilité d'obtenir l'appui de la Marine, y compris l'emploi de péniches de débarquement, et de déterminer quel appui il faudrait obtenir de l'aviation.

Nous avons mentionné, dans notre premier volume, les difficultés de la situation où se trouvait le général Crerar à cette époque*. Sans doute avait-il servi longuement pendant la première Grande guerre, mais tout ce qu'il avait connu des hostilités durant la seconde, au moment où il assumait le commandement de l'armée, tenait dans les quelques semaines qu'il avait passées au commandement du 1er corps d'armée canadien en Italie, sur un front alors très calme. Crocker, par contre, sans 'posséder une longue expérience du haut commandement en temps de guerre, avait commandé une brigade blindée en France, en 1940, puis le 9e corps d'armée pendant une bonne partie de la campagne de Tunisie, en 1942-1943. Peut-être faut-il attribuer à ces circonstances l'incident qui se produisit alors.

Le matin du 24 juillet, le général Crerar, en compagnie de son chef d'état-major (le brigadier C. C. Mann), se rendait au Q.G. du ler corps d'armée britannique pour y discuter de l'opération qui se préparait. Au grand ébahissement de Crerar, Crocker commença par dire que quant à lui, "il n'y avait pas" d'opération. Rien ne servait, à son avis, de soustraire le canal de Caen à la portée immédiate des observateurs et des armes ennemies, puisque la plupart des observateurs ennemis se trouvaient sur les hauteurs à l'est de la Dives. Une avance limitée serait inutile et (comme Crerar l'avait fait observer), les ressources manquaient pour lancer une opération de grande envergure. Crocker déclara que l'attaque qu'il avait reçu l'ordre de déclencher lui coûterait 500 ou 600 hommes, et ne donnerait aucun résultat positif. Il n'avait donc pas l'intention d'entreprendre quoi que ce soit, si ce n'est de nettoyer les environs de Troarn. Il se mit ensuite en frais d'exposer l'état de ses divisions, et déclara que, toute autre considération mise à part, il n'avait pas de troupes en mesure d'exécuter les ordres qu'il avait reçus, ni disponibles pour cette mission. Bref, il refusait d'obéir. Le général Crerar le pria de lui exposer ses vues par écrit, afin qu'elles puissent être communiquées sans déformation au commandant du groupe d'armées. Comme toute discussion paraissait dès lors inutile, Crerar se retira[55].

* Six *années de guerre*, p. 433.

Plus tard dans la journée, le commandant d'armée reçut effectivement de Crocker la lettre demandée, et en adressa aussitôt une copie au général Montgomery, accompagnée d'un mémoire où il résumait l'entretien de la matinée. Crocker, disait-il, m'a donné l'impression "qu'il ne digère pas d'être placé sous mon commandement et d'avoir à obéir à mes directives". Crerar ajoutait: "Je ne sais s'il en a à ma personne, ou au fait que je suis Canadien, mais son attitude ne fait pas de doute". Convaincu que Crocker n'accepterait jamais de lui être subordonné, Crerar demandait à Montgomery de l'affecter au 12e ou au 30e corps d'armée britannique, et de le remplacer par le commandant d'un de ces corps d'armée (les généraux Ritchie et Bucknall). Crerar, qui connaissait ces deux officiers, était sûr de pouvoir s'entendre avec eux[56].

Le lendemain, Montgomery invitait Crerar à lui rendre visite pour examiner la question. Il se montra "très aimable et très conciliant", mais exprima l'avis qu'il fallait imputer l'incident à la façon dont Crerar avait procédé avec "un subordonné assez revêche" qui venait d'être placé sous son commandement. Crocker, dit-il, est "le genre d'homme qu'il faut amener à épouser un plan, plutôt que de lui en ordonner l'exécution". Il ne voyait pas la possibilité de déplacer Crocker comme le demandait Crerar, car non seulement faudrait-il pour cela interchanger les états-majors de deux corps d'armée à un moment difficile, mais il deviendrait nécessaire, éventuellement de rattacher le corps commandé par Crocker à la Première armée canadienne. Crerar déclara que, tout en demeurant convaincu que le tempérament et l'attitude de Crocker le rendaient inapte à commander un de ses corps d'armée, il était disposé, pour sa part, "à faire plus de la moitié du chemin pour assurer le bon fonctionnement de l'organisation actuelle".

Montgomery engagea alors Crerar à faire venir Crocker et à examiner de nouveau la situation avec lui. Crerar répondit que sans vouloir imposer ses idées personnelles au point de nuire à la poursuite des opérations, "rien ne me sert de parler au général Crocker tant qu'il ne sera pas disposé à m'accepter sans réserve et sans arrière-pensée comme son commandant d'armée sur le plan des opérations". Il demanda à Montgomery de voir Crocker, de s'expliquer avec lui sur les relations de commandement, et de lui confirmer qu'il s'agissait de soustraire Ouistreham et le canal de Caen à l'observation et au feu ennemis, conformément à la directive de Montgomery et à celle de Crerar, qui s'en inspirait. Le général Montgomery promit alors de convoquer le général Crocker pour le lendemain matin à *9* heures et de lui exposer clairement la situation. Il engageait Crerar à avoir un entretien, plus tard dans la journée, avec Crocker, "la situation étant tirée au clair et les possibilités d'entente étant meilleures"[57].

C'est ainsi que la question fut réglée. Le général Crocker se présentait effectivement au Q.G. du général Crerar le lendemain soir et les opérations envisagées firent l'objet d'une discussion beaucoup plus amicale que la première fois[58]. Le 27 juillet, le Q.G. du général Crocker présentait une esquisse[59] de l'opération projetée. Elle visait "à élargir suffisamment la tête de pont que nous détenons actuellement à l'est de l'Orne pour rendre possible une certaine utilisation du canal Ouistreham-Caen et du port d'Ouistreham", et en même temps à économiser sur les effectifs nécessaires pour assurer la défense du flanc droit de l'armée. L'opération, tout en ne formant qu'un tout, comportait deux parties, identifiées par des codes différents: "Rawlinson", qui devait être exécutée par la 3e division britannique au sud du bois de Bavent, et "Ring" qui

devait être exécutée par la 49e division britannique d'infanterie (qui ne faisait qu'arriver) au nord du bois*. La date de l'opération était fixée au 8 août. Le 1er corps d'armée déclarait, peut-être avec un peu d'exagération, que l'entreprise exigerait l'appui de l'aviation à la même échelle que l'opération "Goodwood", et demandait au service des bombardiers "de bombarder toute la côte", depuis Franceville jusqu'à Cabourg. En s'inspirant de ce document, on s'employa pendant quelques jours à préparer les plans, mais bientôt des événements survenus ailleurs devaient mettre un terme au projet[60] (voir ci-dessous, p. 213).

Les relations avec le général Crocker et son état-major, après avoir si mal commencé, s'améliorèrent à un degré étonnant. Dans les semaines et les mois qui suivirent, le ler corps d'armée britannique combattit sous le commandement de la Première armée canadienne sans aucun accrochage sérieux, et dans un climat de confiance mutuelle de plus en plus évident. Quand le ler corps finit par quitter la Première armée canadienne en mars 1945, le général Crocker et le commandant d'armée échangèrent des lettres empreintes d'une chaleureuse amitié.

La stratégie des Alliés aux derniers jours de juillet

Il paraît certain que le peu de succès du 2e corps d'armée canadien, dans l'opération "Spring", amena le général Montgomery à modifier les grandes lignes de sa stratégie pour le front britannique, stratégie qu'il avait exposée dans la lettre du 24 juillet au général Eisenhower (voir ci-dessus, p. 194). Le 27 juillet, il lançait une nouvelle directive[61]. L'opération américaine dans l'ouest, allait alors lui fournir la percée que ses plans exigeaient. En conséquence, la directive ne comportait pas de modifications importantes à l'égard du front américain, mais elle comportait d'importants changements pour le flanc de l'est. Nous avons vu que, le 24 juillet, Montgomery songeait à lancer une seconde opération "Goodwood" contre Falaise, opération qui aurait constitué l'essentiel de l'effort allié sur le front britannique. Il renonça alors à ce projet en faveur d'une offensive à l'ouest de l'Orne†.

La première partie de la directive mérite d'être citée:

Aperçu de la situation

1. Parce que nous avons laissé derrière nous le goulot d'étranglement de Caen et que nous avons établi plus loin une bonne tête de pont, l'ennemi a rassemblé de puissants effectifs au delà de l'Orne, vers l'est, pour nous barrer la route de Falaise, en direction sud.
   Il est si fortement établi dans ce secteur que toute offensive d'envergure de notre part serait presque certainement vouée à l'échec; une telle tentative ne pourrait que faire le jeu de l'ennemi, et n'aiderait pas au succès de nos opérations sur le flanc ouest.

* La 3e division était commandée par le major-général L. G. Whistler, la 49°' par le major-général E. H. Barker.

† Dans ses Mémoires Montgomery déclare avoir été troublé d'apprendre qu'à Londres, les 26 et 27 juillet, Eisenhower s'était plaint à M. Churchill et à d'autres que la Deuxième armée ne faisait pas toute sa part au combat. Montgomery estime que ces plaintes, formulées au moment où venait d'être déclenchée l'offensive qui, selon son plan, devait faire une trouée dans les lignes ennemies, tombaient assez mal à propos. Les 1,500 pertes subies par les Canadiens ne les rendaient pas plus opportunes. Mais sans doute le commandant suprême était-il mal renseigné sur les événements survenus ce jour-là sur le front canadien.

2. Sur le flanc ouest, la Première armée américaine a déclenché la grande offensive prévue dans le plan des Alliés, et son avance est très encourageante. Tout ce que nous entreprendrons ailleurs devra tendre à favoriser l'avance américaine à l'ouest de Saint-Lô, et ainsi à accélérer la prise des péninsules de Cherbourg et de Bretagne; nous avons surtout besoin de ports, et cela presse.
3. Par nos opérations sur le flanc est, nous avons attiré le gros. des forces ennemies cantonnées de ce côté-là vers la région située à l'est de l'Orne et le long de la route de Falaise. L'ennemi a fait de grands efforts pour remplacer ses divisions blindées par des divisions d'infanterie, et pour garder ses blindés en réserve en vue d'une contre-attaque. Mais il n'a pas réussi; sur le front de la Deuxième armée britannique, nous constatons qu'il y a aujourd'hui six divisions Panzer et S.S. qui défendent ce secteur, *et toutes se trouvent à l'est de Noyers.*
   A nous maintenant de profiter de la situation. Il n'y a pas de formation Panzer ni S.S. à l'ouest de Noyers, et le moment est opportun pour l'aile droite de la Deuxième armée britannique de frapper un très grand coup dans la région de Caumont.
   Pendant la préparation et l'organisation de cette offensive, la Deuxième armée devra tout mettre en oeuvre pour amener les forces ennemies à ne pas bouger de la région située à l'est de Noyers, et surtout de la région à l'est de l'Orne.
4. Tout le front actuellement détenu par la Première armée canadienne et par la Deuxième armée britannique, il est indispensable d'attaquer l'ennemi sans répit, avec tous les moyens dont nous disposons. Nous devons le harceler, faire feu sur lui, l'attaquer, fondre sur lui partout et à tout moment; toute cette activité a pour objet d'améliorer nos positions, de gagner du terrain, d'empêcher l'ennemi de prélever des troupes pour renforcer le flanc ouest contre l'avance américaine, et d'une manière générale, de "supprimer" du personnel et du matériel allemands.

Passant aux détails, Montgomery disait, au sujet de la Première armée canadienne: "Je sais que nos ressources sont limitées, et qu'il sera peut-être impossible, par conséquent, d'exécuter pleinement les parag. 9 et 10 de M 512 (voir ci-dessus, p. 193) pour l'instant". Cela revenait à accepter la remise à plus tard des opérations à l'est du canal de Caen. Il annonçait ensuite que les contingents belges et hollandais arriveraient prochainement du Royaume-Uni et seraient placés sous le commandement de l'armée canadienne.

La Deuxième armée britannique (à laquelle le 2e corps d'armée canadien était encore rattaché) recevait l'ordre de se regrouper et de déclencher, à partir de la région de Caumont, une puissante offensive engageant au moins six divisions. Montgomery écrivait: "Plus tôt cette offensive sera lancée, mieux ce sera". En même temps, la Deuxième armée devait opérer sur l'aile gauche, "afin de retenir dans le secteur de Caen les puissantes formations ennemies qui s'y trouvent actuellement". La directive se terminait par cette déclaration d'ordre général:

18. Nous traversons une période à la fois critique et importante. L'été avance, et nous n'avons que quelques mois de beau temps devant nous pour mener notre campagne; il y a encore beaucoup à faire; nous devons mettre la main sur les ports de Bretagne avant l'hiver.
19. Les armées ont livré, ces dernières semaines, des combats "de position". Nous en sommes sortis avec succès, ayant gagné les positions qu'il nous fallait. L'offensive principale de tout le plan allié est maintenant lancée sur le flanc ouest; Cette offensive qui est le noeud de toutes nos opérations, est en fort bonne voie. Les armées du flanc est doivent maintenant continuer à faire pression sur l'ennemi dans le secteur de Caen; la Deuxième armée britannique doit, dans le secteur de Caumont, se lancer dans la bataille, afin de faciliter la tâche des armées américaines qui livrent un rude combat sur le flanc ouest.

Le 28 juillet, le commandant suprême, qui avait sujet de se réjouir des nouvelles qui lui parvenaient de l'ouest, faisait parvenir à Montgomery ses

commentaires sur sa directive "qui, écrivait-il, entre tout à fait dans mes vues, étant faite pour exploiter la situation avant que l'ennemi puisse obtenir des renforts, chose qu'il tente désespérément". Comme dans ses communications précédentes, toutefois, il insistait pour que les Anglais et les Canadiens pressent leurs attaques: "J'acquiesce surtout à votre parag. 4, et vous prie de faire en sorte que les Canadiens et la Deuxième armée britannique exécutent leur mission avec force et décision, afin que Bradley puisse tirer tout le parti possible de votre plan. Au surplus, leurs efforts pourraient fort bien susciter des occasions imprévues. Je vous engage en outre à hâter l'offensive principale de la Deuxième armée dans la région de Caumont ... L'assaut devrait être déclenché dès que les unités de choc de Dempsey auront pu gagner en hâte la ligne de combat. Je crois fermement qu'une attaque lancée dès maintenant sur le flanc droit de la Deuxième armée comptera plus qu'une attaque lancée par six divisions dans cinq jours ... Jamais le temps ne nous a été plus précieux, et nous ne devons attendre ni le beau temps, ni la perfection dans le détail des préparatifs ...[62]".

Montgomery suivit, en général, la ligne de conduite tracée dans ce message, mais il n'est pas tout à fait certain qu'il l'ait reçu avant d'expédier ses ordres*. Le soir du 28, il déclarait au War Office que l'attaque prévue pour la région de Caumont commencerait le dimanche 30 juillet: "Ai remis des ordres à Dempsey ce matin pour que l'attaque soit menée avec toute la vigueur possible, toutes précautions abandonnées, et les pertes acceptées d'avance. Je lui ai signifié de marcher sur Vire en toute hâte. Les Américains avancent magnifiquement et, par suite de l'offensive lancée de Caumont en direction sud par la Deuxième armée, j'escompte de bons résultats". Un message semblable parvenait à Eisenhower[63]. L'opération confiée au général Dempsey, à Caumont ("Bluecoat") était effectivement lancée au début de la journée du 30 juillet[64].

Déjà, des dispositions étaient prises pour que la Première armée canadienne prenne sous son commandement le 2e corps canadien du général Simonds, et occupe en même temps le front au sud de Caen. Le projet était enfin réalisé le 31 juillet à midi[65]. On avait déjà commencé à préparer les plans des premières opérations qui devaient être confiées à ce corps une fois qu'il serait passé sous le commandement de l'armée canadienne. Le 29 juillet, le général Crerar rendait visite à Montgomery pour y recevoir ses instructions sur l'opération "Bluecoat". Le commandant du groupe d'armées insistait sur l'importance qu'il y avait d'immobiliser, autant que possible, les puissantes forces ennemies qui faisaient face à la Première armée canadienne. "Il n'était pas nécessaire pour l'instant de lancer une offensive de grande envergure", mais, à défaut de cela, il fallait employer tous les moyens possibles pour empêcher l'ennemi d'envoyer des renforts vis-à-vis de la Deuxième armée ou de la Première armée américaine[66]. Le même jour, Crerar adressait au ler corps d'armée britannique et (en prévision de sa nouvelle affectation) au 2e corps d'armée canadien, une directive[67] sur ce point. La directive ordonnait aussi au général Simonds "de préparer des plans en vue

* D'après ce qu'on possède de renseignements sur l'heure de ces messages, cela paraît douteux. Voir, cependant, *Operation Victory,* du major-général sir Francis Guingand (Londres, 1947), p. 398, où le chef d'état-major de Montgomery rappelle, sans plus de précisions, qu"`en juillet", Eisenhower exprimait le désir que l'attaque de la Deuxième armée soit accélérée. Il envoyait par la suite un message en ce sens. De Guingand téléphona à Montgomery, qui promit de presser l'attaque. Il est possible, mais non certain, que ce soit là l'occasion dont il est question.

d'une véritable attaque, axe Caen-Falaise, objectif Falaise", engageant de puissants effectifs et l'appui maximum de l'aviation. Cette attaque serait vraisemblablement lancée si la Deuxième armée atteignait l'axe Flers-Condé-surNoireau, ou si l'ennemi semblait vouloir se retirer de la région de Caen. Le let corps d'armée britannique, de son côté, devait préparer une avance limitée en direction de Vimont, afin de protéger le flanc gauche du corps d'armée canadien si l'attaque contre. Falaise avait lieu. Advenant le déclenchement de ces opérations plus vastes, les opérations "Rawlinson" et "Byng" deviendraient périmées.

Le 30 juillet, Montgomery demandait à Crerar s'il croyait pouvoir tenir le front du ler corps d'armée britannique avec la 6e division aéroportée et une autre, et ainsi mettre en réserve deux divisions d'infanterie britanniques, prêtes soit à prêter main-forte à Dempsey, soit à déclencher une importante attaque sur son propre front. Crerar acquiesçait et se gouvernait en conséquence"[68]. Le soir du 31, Montgomery lui téléphonait pour lui dire que la situation, sur le front "Bluecoat", était "bonne et promettait de s'améliorer". Il ajoutait que le ter corps d'armée britannique devait envoyer la 3e division d'infanterie britan-nique et la 40 brigade blindée britannique (moins un régiment) à la Deuxième armée, dont elles relèveraient à partir de 7 heures du matin, le le° août. En réponse à une question de Crerar, il déclarait n'avoir pas l'intention d'entreprendre d'opérations importantes sur le front canadien avant au moins une semaine[69].

Il va de soi que ces événements mettaient fin à la poursuite des opérations "Rawlinson" et "Byng", car ils obligeaient la 49e division à se charger du secteur de la 3e. Avec ses effectifs réduits, il ne pouvait être question, pour le général Crocker, de faire plus que maintenir ses positions[70]. Le mois de juillet se terminait donc sans qu'on eût signalé, sur le front de la Première armée canadienne, d'opérations d'importance. Les rapports de cette armée, pendant ses huit premiers jours au front, répétaient toujours le même thème: "Rien à signaler".

Il faut dire qu'à cette époque, l'armée n'était pas encore en état d'entreprendre de grandes opérations. Plusieurs de ses unités étaient encore en Angleterre ou en route; celles qui étaient déjà arrivées opéraient surtout sous le commandement du 2e corps d'armée canadien, rattaché à la Deuxième armée. Par exemple, le Q.G. et les unités de l'Artillerie royale du 2e groupe de l'Artillerie royale d'armée canadien arrivèrent en Normandie entre le 9 et le 12 juillet et entrèrent aussitôt en action sous le commandement du 2e corps d'armée, auquel ils demeurèrent attachés par la suite[71]. Le général Crerar avait en France, depuis juin, une unité essentielle, le First Canadian Army Signais; en attendant que l'armée soit mise sur un pied d'opérations, ses sous-unités exécutèrent diverses missions pour d'autres formations[72].

Considération pour le moins aussi importante, l'armée n'avait pas encore à sa disposition l'appui aérien qui lui revenait, le Q.G. du groupe 84 de la RAF (voir ci-dessus, p. 42) étant encore au Royaume-Uni. En attendant son arrivée, son capitaine de groupe (opérations) et son commandant d'escadre (opérations) assuraient la liaison avec le général Crerar au Q.G. du groupe 83; mais ce n'était là qu'un accommodement provisoire, et le 29 juillet, l'officier général commandant en chef en signalait les inconvénients au général Montgomery. Montgomery déclarait qu'il serait difficile, du point de vue technique, de déplacer complètement le groupe 84, mais que selon lui, le moment était venu de faire venir son Q.G.; il promit d'en parler sans retard au G.Q.G. des forces

expéditionnaires alliées. Les premiers éléments du Q.G. arrivaient sur le continent le 6 août, mais le groupe ne fut pleinement sur un pied d'opération que le 12[73].

Toutes les forces canadiennes disponibles se trouvaient désormais en Normandie. La 4e division blindée du général Kitching, dernière division canadienne à quitter l'Angleterre et à gagner le théâtre des opérations, fut rattachée au 2e corps canadien et prit sa place sur le front à la fin de juillet. Elle remplaçait la 3e division canadienne qui, après avoir passé 55 jours face à l'ennemi, se retirait dans le voisinage de Colomby-sur-Thaon pour prendre un peu de repos. La relève était complétée à 4h.30 du matin, le 31 juillet[74]. Le lieut.-col. J. M. Rockingham était, peu après, promu commandant de la 9e brigade d'infanterie.

La 4e division faisait donc face à l'ennemi juste à l'est de la grand'route de Falaise, sur l'axe Four-Bourguébus. Entre la route et l'Orne se trouvait la 2e division. De grands événements se préparaient dans ce secteur. A la fin du mois, les Américains avaient progressé jusqu'au delà d'Avranches, et des éléments de la Première armée avaient déjà "tourné le coin" pour envahir la Bretagne. Dempsey marchait sur Vire, malgré une vive opposition. Les Allemands, qui faisaient des efforts désespérés pour parer aux deux menaces à la fois, s'étaient enfin décidés à retirer une grande partie de leurs blindés du front de Caen. La possibilité d'une autre grande offensive commençait donc à se dessiner dans ce secteur.

CHAPITRE IX

NORMANDIE: LA ROUTE DE FALAISE 1er -12 AOÛT 1944

(Voir carte n° 4 et croquis nos 13-15)

La situation le ter août

LE mois d'août 1944 marque le point culminant de la campagne de Normandie, dont le dénouement, par une victoire alliée, a été l'un des plus éclatants triomphes militaires des temps modernes.

Nous pouvons résumer en quelques mots la situation qui existait au début du mois. La Première armée américaine, après une rude semaine de combat ("Cobra"), avait enfoncé l'aile gauche allemande et commençait à exploiter son succès. Le ler août, le général Bradley assumait le commandement du 12e groupe d'armées, celui de la Première armée passant au général Courtney H. Hodges. En même temps, la Troisième armée américaine du lieutenant-général George S. Patton, entrait en scène à la droite de la Première armée où la principale tâche d'exploitation lui était dévolue. Pendant ce temps, la Deuxième armée britannique se frayait un chemin en direction de Vire, "dans un pays accidenté et couvert"[1]. Depuis l'échec du 25 juillet, aucune opération de première importance ne s'était déroulée dans le secteur gauche du front, occupé par le 2e corps d'armée canadien. Nous avons vu qu'à midi le 31, ce secteur, de même que le 2e corps d'armée, étaient passés sous le commandement de la Première armée canadienne du général Crerar. On était à dresser les plans d'une opération de percée par le 2e corps à Falaise et d'une poussée de moindre envergure par le ler corps d'armée britannique dans le secteur oriental de l'armée canadienne.

Du côté ennemi, nous avons déjà noté un début de déplacement des formations allemandes qui occupaient le front de Caen. Deux divisions blindées étaient acheminées vers l'ouest le 27 juillet (voir ci-dessus, p. 207). Le déplacement des divisions allemandes d'infanterie cantonnées au nord de la Seine battait son plein après avoir été si longtemps différé; les derniers éléments attardés des 326e et 363e divisions d'infanterie (voir ci-dessus, p. 190) traversaient la Seine et la 84e division d'infanterie était en voie d'être transportée de l'autre côté du fleuve. Le lendemain, le 84e, qu'on destinait au groupe Panzer de l'Ouest, face aux Britanniques, était rattachée plutôt à la Septième armée; la 89e division, alors dans le secteur Rouen-Le Havre, s'acheminait vers le sud en remplacement de la 84e[2]. Le ler août, la tournure des événements au sud de Caumont, où la Septième armée était en danger imminent d'être coupée complètement du

groupe Panzer de l'Ouest, inquiétait les Allemands. Le Q.G. du 2e corps Panzer S.S. reçut donc l'ordre de se porter vers cette région avec les 9e et 10e divisions Panzer S.S. et des troupes de corps d'armée pour enrayer l'avance des blindés britanniques et rétablir le contact avec le flanc droit de la Septième armée[3]. La grande concentration de divisions Panzer au sud de Caen était en voie de fondre à vue d'oeil.

Il convient ici de dire un mot de l'organisation du commandement allié à ce moment-là. Elle avait été définie, suivant la conception du général Eisenhower, dans la directive du 21 juillet du général Montgomery (voir ci-dessus, p. 192-194). Le 12e groupe d'armées devait assumer prochainement le commandement des armées américaines en France; cependant, ses opérations "relèveraient pour le moment de la direction et du contrôle général du 21e groupe d'armées". Par conséquent, Montgomery demeurait *de facto* commandant des forces alliées au sol mais ses ordres aux deux armées américaines ne seraient transmis que par le général Bradley. Deux groupes d'armées se trouvaient côte à côte dans la bataille mais, sur le plan des opérations, l'un était subordonné à l'autre.

Jusque-là, le Q.G. d'Eisenhower était resté en Angleterre mais le commandant suprême faisait de fréquentes visites sur le continent. Ce n'est que le 7 août qu'il établit un petit quartier général avancé en France, à Tournières près de Bayeux[4]. Par la suite, il lui fut possible de suivre de plus près les événements et de se tenir en contact très étroit, en particulier, naturellement, avec le général Bradley. (Ses visites aux formations britanniques et canadiennes étaient plus rares. L'officier général commandant le 2e corps d'armée canadien ne se rappelle pas l'avoir vu en Normandie[5].) En tout cas, les rapports hiérarchiques n'étaient plus tout à fait les mêmes qu'en juin et juillet. En pratique, on avait évolué vers le commandement par consultations et, à divers moments critiques, Eisenhower, Montgomery et Bradley avaient conféré. Comme le dit un historien officiel américain: "Durant tout le mois d'août, Montgomery continua comme auparavant à communiquer des instructions aux troupes américaines touchant leurs opérations mais il consultait de plus en plus le général Bradley comme son égal plutôt que comme son subordonné et lui laissait une grande latitude dans la direction des troupes américains[6]."

"Coups de sonde" au sud de Caen

A une conférence tenue à son Q.G. le 30 juillet, le général Simonds faisait la revue du passé récent et projetait son regard vers l'avenir. Il soulignait que le secteur de Caen demeurait le pivot du front ennemi tout entier en Normandie. Pour l'avenir immédiat, la consigne consistait à continuer, par un déploiement de force, à menacer directement ce pivot afin que l'ennemi n'ose pas dégarnir ce secteur. Simonds proposait que la 4e division blindée canadienne, qui venait à peine de prendre ses positions, "se fasse la main" graduellement en exécutant une opération mineure dirigée contre Tilly-la-Campagne. En occupant la petite élévation sur laquelle le village était bâti, on empêcherait l'ennemi d'observer de là nos propres mouvements. Pour ce qui est de l'avenir plus éloigné, ses commandants divisionnaires pouvaient s'attendre à des ordres touchant une opération de percée contre Falaise, si tout continuait à bien aller sur le front

américain. C'était une opération dans laquelle il faudrait "s'engager à fond", aucune division ne devant s'arrêter avant d'avoir épuisé toutes ses réserves. Il faudrait se résigner à subir des pertes puisque ce serait un moyen de mettre fin rapidement à la guerre et d'éviter ainsi les pertes plus lourdes qu'occasionnerait une guerre d'usure. Il avait prévenu ses formations blindées qu'à son avis le meilleur moyen d'enfoncer les positions ennemies consisterait à employer les blindés la nuit, malgré leur hésitation à tenter cette maneeuvre[7].

La 4e division entreprit effectivement l'opération mineure prévue par le commandant du corps d'armée mais ce fut une unité de la 2° division, appuyée par une unité de la 4e, qui s'attaqua la première à Tilly-la-Campagne. Le 30 juillet, les Calgary Highlanders de la 5e brigade d'infanterie recevaient l'ordre de marcher contre Tilly dans la nuit du 31 juillet au 1er août. L'Essex Scottish avait occupé un groupe de bâtiments de ferme sur la route de Falaise au nordOuest de Tilly à l'issue d'un engagement dur et coûteux, dans la nuit du 29 au 30 juillet [8]. Ce point devait dorénavant servir de tremplin aux soldats du Calgary appuyés par un escadron de chars des Royal Scots Greys de même que par Fartillerie des 2e et 4° divisions canadiennes et par l'artillerie royale du 2° groupe d'armées canadien. Le Lincoln and Welland Regiment (10e brigade d'infanterie de la 4e division du brigadier J. C. Jefferson) devait prêter son concours en exécutant une feinte en direction de Bourguébus. On espérait également qu'une attaque menée par les Fusiliers Mont-Royal cette nuit-là contre l'église de Saint-Martin-de-Fontenay détournerait l'attention de l'ennemi de notre manoeuvre principale[9].

La redoutable *Leibstandarte Adol f Hitler,* qui devait se battre avec la même intrépidité que le 25 juillet, détenait encore Tillysia-Campagne. A 1 heure du matin le 1er août, la compagnie "D" du Lincoln and Welland lançait son attaque de diversion mais se heurtait à un feu meurtrier de mortiers qui l'obligeait bientôt à se retrancher. A 2h.30, couverts par un feu nourri d'artillerie, les Calgary Highlanders s'avancèrent sur la voie ferrée menant à Tilly par le nordouest, assaillis par un feu violent de canons et de mortiers. Néanmoins, des troupes réussirent à pénétrer dans Tilly et les PLATS démolirent, dit-on, deux chars ennemis. Les troupes de tête durent se retrancher près de la voie ferrée immédiatement à l'ouest du village. Le lieutenant-colonel MacLauchlan ordonna une deuxième attaque, avec l'appui d'une troupe de Greys. Là encore, l'ennemi résista furieusement; on perdit deux des trois chars et les troupes durent revenir à leur point de départ initial. Une compagnie du Royal Regiment of Canada fut lancée en avant pour soutenir le Calgary mais elle le croisa dans sa retraite et ne put elle-même atteindre le village[11].

Le brigadier Megill, commandant de la 5° brigade, se rendit alors au Q.G. des Calgary Highlanders et ordonna une nouvelle attaque. Appuyé par un escadron du Fort Garry Horse, le bataillon se mit en branle une troisième fois vers 2h.30 de l'après-midi. Le résultat fut le même. L'ennemi opposa la même résistance et le village resta entre ses mains"

L'attaque des Fusiliers Mont-Royal contre l'église de Saint-Martin-deFontenay (qui servait de point d'appui et de poste d'observation aux Allemands cuti l'avaient reprise après l'avoir perdue le 25 juillet) eut plus de succès. Le brigadier Young de la 6e brigade avait effectué une envolée de reconnaissance au-dessus de la région le 30 juillet avant de communiquer ses ordres. L'opération, qui devait être facilitée par le feu de diversion prévu pour soutenir

l'attaque contre Tilly, commençait à 4 heures du matin le ter août. Le feu des mitrailleuses empêchait les sapeurs de la 11e compagnie de campagne (Génie canadien) de placer leurs charges pour faire sauter les murs de l'église mais l'infanterie, conduite par le major J.-A. Dextraze, mena l'attaque jusqu'au bout et était en possession de l'immeuble à 6h.45. L'identification des cadavres des défenseurs permit d'établir que la région était encore occupée par la 9e division Panzer S.S.[12].

A 9h.50 du matin le 1er août, le général Montgomery téléphonait au général Crerar pour lui souligner l'importance qu'il y avait d'entretenir "l'inquiétude" de l'ennemi et pour lui demander si le général Simonds pouvait "continuer à harceler les Allemands pour les clouer sur place". Crerar conféra avec Simonds qui exprima l'avis que les relèves prévues empêcheraient toute manoeuvre avant la nuit du 2. Par la suite, cependant, il est évident qu'il jugea possible de reprendre l'attaque sur Tilly dans la nuit du le" au 2[13]. Cette fois le rôle principal était dévolu au Lincoln and Welland Regiment (lieutenant-colonel J. G. Mc-Queen). A minuit moins le quart, partant de la direction de Bourguébus, il se portait à l'attaque. Dans l'espoir de surprendre l'ennemi, on avait opté pour une attaque "silencieuse" mais cette fois encore la manoeuvre échoua. Deux compagnies chargées d'avancer et de s'installer avec leurs PLATS pour neutraliser toute contre-attaque de chars venant de la direction de La Hogue (cause, croyait-on, de l'échec de l'opération précédente) étaient repoussées à deux reprises sans avoir pu s'établir dans la position prévue. Une attaque directe contre Tilly échouait également[14].

Ces opérations mineures avaient occasionné des pertes. Le Jr août, celles des Calgary Highlanders s'établissaient à 178 dont 51 morts. Le Lincoln and Welland avait perdu 58 hommes le 2 août, dont 12 tués[15]. En dépit de ces sacrifices, l'ennemi était encore solidement établi à Tilly-la-Campagne. La Ire division Panzer S.S. avait continué de faire preuve d'un courage indomptable comme l'atteste ce commentaire du chroniqueur des Calgary Highlanders à propos du bombardement de Tilly le 2 août

> A 1800 h. (6 h. du soir) les Typhoons faisaient leur apparition; le village de Tilly, tout entier soulevé, retombait sous forme de débris fumants de maçonnerie . . . Peu après, notre artillerie pilonnait impitoyablement les décombres pendant que des avions continuaient de jeter de nombreuses bombes directement sur Tilly. Il semblait humainement impossible de survivre à cet enfer. Pourtant les tirailleurs continuaient de résister activement. Ce qui semblait impossible est arrivé puisqu'une fois de plus, à travers les fentes des décombres, des mitrailleuses tiraient sur nous. Le Hun est comme un rat: on a beau frapper dessus, il n'est jamais rassasié.

Sur le front de la 2e division canadienne, la mine située directement au sud de Saint-Martin-de-Fontenay avait été comme une épine au pied, les hauts chevalements de ses puits assurant aux Allemands un excellent poste d'observation et, nous l'avons vu, ses galeries permettant à l'ennemi de s'infiltrer dans toute la région. La prise de l'église devait servir de prélude à un assaut contre la mine et à la démolition de ces installations*. L'opération fut tentée dans la nuit du 3 au 4 août par une compagnie du Queen's Own Cameron Highlanders of Canada et par un détachement de la 11e compagnie de campagne. On parvint jusqu'à la mine mais, pour démolir les hauts pylônes, les sapeurs devaient grim

*Les archives mentionnent la démolition des "puits de mine" mais il semble évident qu'on se proposait d'abattre ces hautes structures et de bloquer ainsi les entrées de la mine.

per à une vingtaine de pieds du sol; dès qu'ils tentèrent cette opération, par' un brillant clair de lune, ils s'exposèrent au feu des tirailleurs. Plusieurs hommes ayant été atteints, on conclut qu'il était impossible de terminer cette tâche et les assaillants se retirèrent après avoir perdu 39 hommes, dont 9 sapeurs[16].

Le 5 août, sur la ligne de combat de l'ennemi, les villages étaient plus calmes qu'ils ne l'avaient été depuis plusieurs jours. On en conclut que l'ennemi avait peut-être décidé de se retirer; en conséquence, sur les deux fronts divisionnaires canadiens, des attaques de sondage furent effectuées pour tâter le terrain. Le Q.G. de la 2e division ordonna à la 5e brigade d'infanterie d'occuper May-sur-Orne. Tard dans l'après-midi, le Black Watch (Royal Highland Regiment) of Canada, grossi de renforts pour combler les vides laissés par l'engagement du 25 juillet, s'avançait vers le sud, en partant de Saint-André-sur-Orne, appuyé par un escadron du Fort Garry Horse. L'ennemi occupait encore la localité. Il attendit que le bataillon ait atteint les abords du village pour mettre en action son artillerie, ses mortiers et ses chars. Il nous infligea de très lourdes pertes*. Ce soir-là, le Régiment de Maisonneuve traversa les rangs du Black Watch pour tenter de poursuivre l'attaque mais l'ennemi opposait encore une fois une résistance acharnée; on ne put réaliser de progrès important ni ce jourlà ni le lendemain matin. Les Allemands s'abstenaient de faire feu sur les patrouilles mais ils s'attaquaient avec violence à toute tentative sérieuse de pénétration. Le front se stabilisa à quelques centaines de verges seulement au sud de Saint-André[17].

A l'est de la route, la 4e division canadienne blindée tentait elle aussi d'avancer. Dans l'après-midi du 5 août, des patrouilles cherchaient à pénétrer dans Tilly et à sonder les défenses de La Hogue. On prit quelques prisonniers à la lie division Panzer S.S. mais les deux tentatives se heurtèrent à une vive résistance. Des manoeuvres entreprises sur une plus grande échelle dans la soirée ne réussirent pas davantage. Deux pelotons du Lake Superior Regiment (motorisé), appuyés par un escadron du 22e régiment blindé (Canadian Grenadier Guards) et par l'artillerie, s'attaquèrent à La Hogue, de la direction de Bourguébus et, immédiatement après le crépuscule, l'Argyll and Sutherland Highlanders of Canada et un escadron de chars du 296 régiment blindé de reconnaissance (South Alberta Regiment) tentèrent de pénétrer dans les ruines de Tilly-la-Campagne. Les deux attaques furent coûteuses et échouèrent; elles révélèrent cependant que les effectifs ennemis étaient encore nombreux dans la région[18].

Plans de l'attaque de percée

Nous avons vu (voir ci-dessus, p. 212) que dès le 29 juillet le général Crerar avait donné instructions au général Simonds de préparer une opération de grande envergure sur l'axe Caen-Falaise en vue d'enfoncer les positions allemandes de part et d'autre de la route principale. Plus tôt encore, le 22 juillet, Crerar avait adressé à ses éventuels commandants de corps d'armée une directive tactique[19] qui, envisageant la probabilité d'une attaque prochaine contre des

*Comme pour l'opération "Spring", les pertes de l'unité le 5 août semblent n'avoir été signalées que petit à petit au cours des trois jours suivants, trois jours pendant lesquels l'unité ne fut pas activement engagée. Ses pertes totales pour la période de quatre jours (5 au 8 août), - survenues en presque totalité le 5, - s'établissent a 70, dont 20 tués et 21 prisonniers de guerre.

défenses solidement établies, leur remettait en mémoire ce qu'il avait dit le 14 mai, notamment que, dans le cas d'une attaque de percée "il est de première importance, dès que l'ennemi est alerté, de transporter l'infanterie le plus rapidement possible au delà des zones de défense où il a installé d'avance ses positions de tir". Simonds devait trouver une solution efficace et originale à ce problème tactique. Immédiatement après la communication de cette directive du 29 juillet, on entreprenait de dresser des plans. Ce travail se continua pendant les opérations secondaires que nous venons de relater.

Le 30 juillet, Simonds fit part à Crerar de ses commentaires préliminaires. Il concluait de son étude initiale que le 2e corps d'armée canadien aurait besoin d'une autre division d'infanterie, d'une autre division blindée et d'un appui aérien "total" pendant 48 heures. A ces conditions, il était convaincu que le problème, tout difficile qu'il était, "pouvait être résolu"[20]. Les renforts demandés furent mis à sa disposition en temps opportun. Nous l'avons vu, les 2e et 3e divisions canadiennes d'infanterie et la 4e division blindée canadienne étaient déjà rattachées au 2e corps d'armée. A minuit dans la nuit du 3 au 4 août, la 51e division d'infanterie (Highland) et la 33e brigade blindée britannique étaient détachées du 1er corps britannique pour passer sous son commandement; la 1re division blindée polonaise, récemment arrivée d'Angleterre, était également rattachée aux forces du général Simonds à 6 heures du matin le 5 août[21]. L'appui aérien, pour "Totalize", désignation chiffrée de l'opération, devait être réellement "total".

Le 31 juillet, le général Simonds exposait verbalement ses commentaires et une esquisse de son plan au commandant de l'armée. Le lendemain, il les exposait par écrit et, le 2 août, faisait parvenir ce texte à ses commandants divisionnaires[22]. Il signalait dans ses commentaires que les positions avancées de l'ennemi s'étendaient sur la ligne générale May-sur-Orne-Tilly-la-Campagne -La Hogue et qu'il avait à l'arrière des positions partiellement aménagées sur la ligne générale Hautmesnil-Saint-Sylvain. Les premières positions s'appuyaient sur l'élévation de la cote 122 sur la route de Falaise ("l'éperon de Cramesnil") et celles de l'arrière sur le voisinage d'Hautmesnil même, où la route traverse une autre butte dominante. Deux opérations de trouée étaient nécessaires pour enfoncer les deux lignes. Le commandant du corps d'armée notait que la surprise était impossible à la fois quant aux objectifs et quant à la direction de l'assaut puisque, depuis quelques jours, les Canadiens avaient "attaqué et fait tout ce qu'il est possible de faire pour indiquer qu'ils entendaient continuer". La surprise tactique est encore possible quant à l'heure et à la méthode mais "il faut s'attendre à un très dur combat".

Voici les alinéas les plus importants de l'appréciation:

4. Le terrain se prête de façon idéale à la pleine exploitation par l'ennemi des avantages de ses armes. C'est un terrain ouvert qui n'offre que peu d'abris à l'infanterie et aux chars; les canons et mortiers antichars à longue portée, nichés dans des positions soigneusement dissimulées, assureront à l'ennemi une très forte défense en profondeur. Ces moyens seront beaucoup moins efficaces si la fumée, le brouillard ou l'obscurité gâtent la visibilité; l'avantage des armes à longue portée diminuera d'autant. C'est donc dans ces conditions que l'attaque doit être portée. . .
6. Si tout l'appui aérien est utilisé pour la première "trouée", on ne pourra compter pour la deuxième que sur un appui diminué de l'artillerie, à moins d'une longue pause qui ralentirait l'élan. Si, d'autre part, la première "trouée" n'est appuyée que par un soutien aérien limité (lourds bombardiers de nuit) et par toute l'artillerie disponible

et profite, de ce fait, de l'élément de nouveauté de cette méthode, les bombardiers lourds de jour et les bombardiers moyens soutiendront la deuxième attaque au moment où l'appui de l'artillerie diminuera, de sorte qu'il sera possible de maintenir une vive allure tout le long des opérations.

7. En somme, il s'agit de trouver le moyen de faire passer les blindés à travers l'écran d'artillerie de l'ennemi jusqu'à une profondeur suffisante pour désorganiser les positions allemandes de canons antichars et de mortiers, sur un terrain qui se prête admirablement à ces deux moyens combinés de défense. C'est possible:

a) Par un appui aérien écrasant, capable de détruire ou de paralyser les chars, les canons antichars et les mortiers ennemis.

b) En profitant d'une mauvaise visibilité pour s'infiltrer à travers l'écran jusqu'à une profondeur suffisante pour désorganiser les défenses de canons antichars et de mortiers.

Il faudra utiliser pour ainsi dire à leur maximum les bombardiers de jour pour réaliser a); pour enfoncer deux lignes de défense, il faudrait se résigner à une pause qui entraînerait une perte de vitesse et d'élan. Nous estimons que cela peut être évité si la première zone est traversée par infiltration durant la nuit. Cependant, cette manoeuvre ne peut être tentée que par des troupes qui y ont été soigneusement préparées.

8. Le plan présuppose que l'aile droite (gauche) de la Deuxième armée a établi, ou est sur le point d'établir, une tête de pont à l'est de l'Orne pour ébranler la solidité du pivot nord du front ennemi.

Le plan esquissé envisageait l'exécution de l'opération en trois étapes. La *Première* avait pour objectif l'enfoncement de la ligne Fontenay-le-MarmionLa Hogue par deux divisions d'infanterie et deux brigades blindées au cours d'une attaque nocturne sans bombardement préliminaire. Des bombardiers lourds devaient pulvériser la région May-sur-Orne-Fontenay-le-Marmion et la zone boisée à l'est de Secqueville-la-Campagne. Des chars et des fantassins à bord de transporteurs devaient se porter directement sur les premiers objectifs à la faveur d'un barrage rapide d'artillerie moyenne commençant à l'heure H. *Là deuxième étape* prévoyait l'enfoncement de la ligne Hautmesnil-Saint-Sylvain par une division blindée et une division de troupes fraîches d'infanterie (la 4e division blindée canadienne et la 3e division canadienne d'infanterie), appuyées par un très puissant soutien aérien, y compris les bombardiers lourds de jour ("Forteresses"), tous les bombardiers moyens disponibles et une reconnaissance armée par des chasseurs-bombardiers. Un fort contingent d'artillerie serait en état d'alerte. La *troisième étape,* telle que Simonds l'imaginait à ce moment-là, faisait appel à deux divisions blindées (dont la 4e canadienne) chargées de manoeuvres d'exploitation en vue d'enlever le terrain élevé de la cote 195 et du côté ouest de son voisinage (à l'ouest de la route principale) de même qu'une autre élévation dominant immédiatement Falaise à l'est de la route. Par la suite, les deux divisions blindées se déploieraient sur de grands ares en patrouillant la région pour maintenir ou établir le contact avec l'ennemi.

Voici un passage de la lettre d'introduction de Simonds aux commandants divisionnaires:

> L'infanterie accompagnant les blindés vers les premiers objectifs, à la 1re étape, avancera directement avec les blindés. il a été prévu qu'une trentaine de châssis démontés de Priests seraient mis à la disposition de chacune des divisions d'infanterie affectées aux opérations de la première étape. Les dispositions nécessaires au transport du reste des effectifs vers les objectifs immédiats ou intermédiaires seront prises à l'échelon divisionnaire. L'essentiel est que les fantassins soient transportés vers leurs objectifs réels dans des véhicules à l'épreuve des balles et des éclats. On- pourra, croyonsnous, en grouper un nombre suffisant en mettant en commun les autochenilles ou les autos de patrouille White des effectifs divisionnaires (recce, artillerie, Génie) .. .

Ce plan comportait deux innovations d'une grande originalité qui, toutes deux, à des points de vue différents, exigeaient une longue préparation. La première était l'intervention des bombardiers lourds sur le champ de bataille pendant les heures d'obscurité. Nous verrons que cela nécessitait des négociations avec le Service de bombardement de la RAF ainsi qu'une méthode spéciale pour le marquage des cibles. L'autre innovation portait sur l'emploi de véhicules qu'on appelle depuis ce temps "transports blindés de troupes" qui, dans l'opération "Totalize", apparaissaient pour la première fois sur le champ de bataille, semble-t-il*. Le général Simonds demandait au commandant d'armée d'obtenir des Américains l'autorisation d'utiliser à cette fin les autocanons américains "Priest" (voir ci-dessus, p. 39) qu'on venait de reprendre de la 3e division canadienne d'infanterie. C'est ce que fit le général Crerar[24].

La tâche urgente de transformer le matériel à temps pour l'opération fut entreprise par 250 hommes d'un détachement spécial avancé d'ateliers, du nom chiffré de "Kangaroo", appellation qui désigna par la suite le véhicule luimême. L'officier commandant, le major G. A. Wiggan, du service technique de l'électricité et de la mécanique, écrit: "Treize unités étaient représentées au sein de ce détachement spécial: en dépit de longues heures' d'un travail épuisant, non seulement on n'eut à déplorer aucun acte d'impatience mais le plus merveilleux esprit de collaboration régna du commencement à la fin"[25]. On ne se mit à l'oeuvre activement que le 3 août, jour où se concrétisa l'idée de l'opération "Totalize"; le soir même, un modèle d'essai avait été achevé et était soumis au général Simonds. On enleva les canons et pare-balles, et on souda des plaques de blindage dans les ouvertures. Lorsqu'on en vint à manquer de plaques, on leur substitua deux feuilles d'acier doux séparées par une couche de sable. (Le général Mann se rappelle qu'à ce moment-là la Marine se plaignait que des soldats canadiens taillaient des pièces de blindage dans les navires échoués sur les grèves.) Grâce aux hommes du détachement "Kangaroo" (parmi lesquels se trouvaient quelques soldats britanniques), les transports étaient prêts longtemps avant l'opération. Le matin du dimanche 6 août, 76 "Priests" avaient été transformés[26].

Le soir du 3 août, le général Montgomery transformait le projet "Totalize" en une réalité; il informait par téléphone le général Crerar[27] que les plans "devaient être poussés activement" et pour la première fois il fixait une date.†

*L'idée d'utiliser une sorte de véhicule blindé pour le transport de l'infanterie d'assaut à travers la ligne de feu était depuis longtemps dans l'air. Le char britannique Mark *IX* avait été conçu en septembre *1917 "pour* répondre à un besoin, celui du transport, en terrain accidenté, dans un véhicule blindé fermé, de fantassins et de matériel". En *1942-1943,* au Royaume-Uni, on avait fait l'essai de traîneaux blindés pour le transport de l'infanterie; ces traîneaux, tirés par des chars, auraient joué à peu près le même rôle que les transports blindés de troupes. De fait, au début de *1944, les* Américains utilisèrent des traîneaux dans la tête de pont d'Anzio. A cette même époque, en Italie, le 1er corps d'armée canadien proposait qu'on fasse l'essai, pour le transport de fantassins, de chenillettes dégarnies, ce qui fut fait. En *1947,* on demanda aux autorités du Royaume-Uni d'accorder une récompense au général Simonds, initiateur du transport blindé de troupes. Le Comité interministériel des primes à l'initiative ne présenta pas de recommandation en ce sens, estimant que cette précieuse innovation restait dans les cadres des fonctions ordinaires du général Simonds en sa qualité de commandantes.

†Le général Crerar ne mentionne pas cette date dans son journal, mais c'était évidemment le 8 août. A la suite de la directive officielle du *4* août, demandant qu'une attaque soit lancée le 7 (voir ci-dessous), la Conférence conjointe armée-aviation du matin, au *Q.G.* de l'armée de terre, fut informée, le *5,* que l'opération avait été "avancée" d'environ 24 heures[28]

Le 4 août, Montgomery communiquait aux commandants du 12e groupe d'armées et à ceux des armées britannique et canadienne une brève directive[29] où il déclarait en guise d'introduction: "La situation générale est excellente". Le front ennemi, ajoutait-il, "est dans un tel état que son écroulement total est possible"; à cette fin, il fallait une action déterminée et énergique. La Deuxième armée, qui avait enfoncé les défenses allemandes dans la région du Caumont, devait se porter vers le sud et l'est en pivotant sur son corps d'armée de gauche (le 12e). Le corps du centre (le 30e) était chargé d'occuper et de dominer le voisinage général de Mont-Pinçon et de pousser ensuite vers Thury-Harcourt sur l'Orne. Le corps de droite (le 8e) était dirigé vers la région Condé-Vassy et ses opérations futures devaient se dérouler "en direction d'Argentan".

Les opérations du 12e groupe d'armées devaient être .axées sur les lignes déjà définies mais on insistait moins désormais sur la Bretagne. La Première armée américaine se portait vers l'est, contournant le flanc sud de la Deuxième année britannique et sa gauche s'alignant sur l'axe général Domfront-Alençon. La Troisième armée américaine avait orienté son 8e corps vers l'ouest lui confiant la tâche de nettoyer la presqu'île de Bretagne. L'autre corps de la Troisième armée était "acheminé vers Laval et Angers". Il convient de citer la partie de la directive qui intéresse le front du général Crerar et les possibilités futures:

Tâche de la Première armée canadienne

8. Lancer une puissante attaque du secteur de Caen en direction de Falaise.
9. *But de l'opération.*
   a) Enfoncer les positions ennemies au sud et au sud-est de Caen et gagner assez. de terrain en direction de Falaise pour couper les troupes ennemies qui font face à la Deuxième armée et rendre difficile, sinon impossible, leur retraite vers l'est.
   b) D'une façon générale, détruire l'équipement et les effectifs ennemis, en guise de prélude à une vaste exploitation possible du *succès.*
10. L'attaque doit être lancée *aussitôt que possible,* au plus tard le *8* août, suivant que le temps se prêtera *ou* non à l'appui aérien. Chaque jour compte et la rapidité est essentielle tant pour les préparatifs que pour le lancement de l'attaque.
    On mettra tout en oeuvre pour attaquer le 7 août, s'il y en a la moindre possibilité.
11. Il est évident que *si* l'aile droite de la Deuxième année s'établit à Condé ... et si la poussée de l'année canadienne atteint Falaise, les effectifs ennemis qui se trouveront entre ces deux endroits seront dans une situation *très* périlleuse.
12. Pour conserver l'équilibre et l'aplomb de nos positions sur le flanc oriental, l'armée canadienne devra s'assurer de la solidité du front allant de la région de Cagny vers le nord jusqu'à la mer.

Note générale

13. La stratégie générale des armées alliées consiste à tourner leur flanc droit vers Paris et à refouler l'ennemi sur la Seine, dont *tous* les ponts ont été détruits entre Paris et la mer.
14. On est à préparer des plans pour faire descendre, au moment opportun, un fort contingent aéroporté dans la région de Chartres afin de refermer la brèche entre la Seine à Paris et la Loire à Orléans.

Le 5 août, le général Crerar expliquait aux officiers superieurs de l'armée l'opération imminente (voir ci-dessous, p. 228). A midi ce jour-là, le Q.G. du 2e corps d'armée canadien communiquait ses instructions officielles pour l'opération "Totalize" définie dans les trois alinéas déjà notés (voir ci-dessus, p. 221). Le jour J était fixé au lundi 7 août, et l'heure H, pour la première étape, à 11 heures du matin ce jour-là. L'heure H de la deuxième étape était fixée dans cette directive à 2 heures de l'après-midi le 8 août[30].

Soutien aérien de "Totalize"

Le plan de soutien aérien devait fatalement comporter des négociations assez compliquées. Dans l'après-midi du 4 août, une importante conférence eut lieu sur ce sujet au Q.G. de la Première armée canadienne. En plus du général Crerar et des membres de son état-major, le maréchal en chef de l'air Leigh-Mallory, le maréchal de l'air Coningham (Com. de l'av., 2e Force aérienne tactique), le vice-maréchal de l'air Broadhurst (Com. de l'av., groupe n° 83, RAF) et le vice-maréchal de l'air L. O. Brown (Com. de l'av., groupe n° 84 RAF, en voie d'entrer graduellement en action) étaient présents. Les généraux Simonds et Crocker assistaient également à une partie de la réunion. La conférence étudia les plans et en discuta certains aspects particuliers, notamment le chronométrage. Il fut convenu que le brigadier Mann, chef d'état-major de Crerar, et quelques adjoints, se rendraient en Angleterre par avion le lendemain en vue d'une nouvelle réunion au Q.G. de la Force aérienne expéditionnaire alliées'. Cette réunion eut lieu sous la présidence du maréchal en chef de l'air Leigh-Mallory. Un représentant du Service de bombardement, directeur des services de l'état-major aérien (S.B.), était présent et le brigadier Mann supposa qu'il jugeait réalisable l'idée d'un bombardement de nuit. Ayant informé le Q.G. de l'armée de ce qu'il croyait être le plan accepté, Mann, à la demande du directeur de l'état-major aérien, resta en Angleterre; le 6 août, il se rendait au Q.G. du Service de bombardement. Il fut alarmé d'y constater que le plan de bombardement de nuit y soulevait des objections. Après une discussion préliminaire, le commandant en chef du Service de bombardement, le maréchal en chef de l'air sir Arthur Harris, était saisi de la question. Le brigadier Mann donne le compte rendu suivant de l'entretien S[2]:

12. Vers 1100 h. (11 h. du matin), nous nous sommes réunis dans le bureau du c. en e. Celui-ci déclara qu'il n'était pas disposé à bombarder de nuit suivant le plan discuté et accepté à la réunion du soir précédent. Il ne saurait être question de dévier de cette ligne de conduite. Il en exposa brièvement les raisons, expliquant que le bombardement dans le voisinage immédiat des troupes se faisait au moyen de l'Oboe* et de marqueurs jetés par des avions éclaireurs et au moyen d'une vérification de la position du marqueur-éclaireur Oboe par le "maître-bombardier" qui descend assez bas pour identifier la cible au sol et qui jette ensuite un autre marqueur et ordonne de "laisser tomber les bombes". Le c. en c. expliqua que cela ne pouvait PAS se faire la nuit.
13. La situation devint donc extrêmement pénible! J'ai dit que, puisqu'on était en voie de préparer des ordres fondés sur les ententes conclues et communiquées hier soir, il me serait nécessaire, étant donné que le c. en c. n'était pas disposé à accepter les dispositions prises en son nom par son directeur des services de l'état-major aérien (SB), de transmettre immédiatement ces renseignements par téléphone à mon commandant d'armée; j'estimais qu'il était approprié que le c. en c. du Service de bombardement téléphone au c. en c. du 21e groupe d'armées pour l'informer de sa décision, la situation tactique et stratégique en Normandie ayant atteint un stage où tout retard dans la préparation de "Totalize" pourrait avoir les conséquences les plus funestes puisqu'une occasion stratégique exceptionnelle semblait en perspective.
14. Le c. en c. répondit qu'il n'avait pas l'intention de téléphoner au c. en c. du 21e groupe d'armées. Il se fit un silence d'une minute environ et nous engageâmes une discussion sur ce que le Service de bombardement pouvait faire. A partir de ce moment-là, l'entretien prit une tournure très satisfaisante et il devint évident que le c. en c. du Service de bombardement était tout désireux de prêter à l'opération le concours de ses ressources.

*Dispositif de radar pour aider la navigation.

La dernière partie de l'entretien fait l'objet d'un compte rendu dans un mémoire du général Crerar sur une conversation téléphonique qu'il eut, de Normandie, à partir de 12h.13 de l'après-midi, avec Mann qui lui parlait du bureau du maréchal en chef de l'air Harris. Mann expliqua les difficultés du bombardement de nuit telles que le maréchal en chef de l'air les lui avait exposées; il signala qu'il était impossible, dans les circonstances, de fixer à 11h. du soir l'heure H de la première étape. D'autre part, s'il était possible de démontrer, à la satisfaction des maîtres-bombardiers intéressés, que des concentrations rouges ou vertes d'obus indicateurs tirés par des canons de 25 livres pourraient être nettement identifiées la nuit, le Service de bombardement serait disposé à accepter la tâche et à utiliser comme points de repère des concentrations colorées. Le brigadier C. L. Richardson, du Q.G. du 21e groupe d'armées, qui accompagnait Mann, avait déjà téléphoné à son Q.G. pour demander qu'on fasse l'essai ce soir-là, sur le front du 1er corps d'armée britannique, de marqueurs colorés. Il proposait que des maîtres-bombardiers survolent la région, puis fassent rapport des résultats à Harris. S'ils étaient satisfaisants, le bombardement aurait lieu à l'heure prévue, soit 11h. du soir; dans le cas contraire, le Service de bombardement entrerait en action à 9h.30, pendant qu'il fait encore jour, et le bombardement se terminerait à 10h.10. Le général Simonds se trouvait dans le bureau du général Crerar pendant cette conversation. Il déclara que, tout désireux qu'il était de mettre l'opération en branle à l'heure prévue, c.-à-d. 11h. du soir, il pourrait, au besoin, l'avancer à 9h.3033. Des ordres de rechange furent communiqués en conséquence. Cependant, les maîtres-bombardiers furent très satisfaits des essais tentés dans la nuit du 6 au 7 août; il fut donc convenu que les bombardements commenceraient à 11h. la nuit -suivante, l'artillerie devant utiliser des concentrations colorées pour indiquer les cibles34.

Plus tard au cours du mois, le maréchal en chef de l'air Harris écrivait en rétrospective: "Connaissant les limites de notre service, j'ai été épouvanté au début par cette proposition"[35]. On lui demandait d'affecter ses effectifs à une tâche pour laquelle ils n'étaient pas préparés et à laquelle ils n'étaient pas destinés. Ses objections, qu'il a retirées dès qu'on eut trouvé une solution satisfaisante, sont tout à son honneur puisqu'elles s'inspiraient uniquement de son souci d'assurer la sécurité des troupes qu'il était chargé de soutenir.

Le Fuehrer intervient

Avant le lancement de l'attaque, notre plan subit certaines modifications à la suite d'importants changements apportés par les Allemands de leur côté de la ligne, au sud de Caen.

Nous ne le savions pas, mais Hitler était intervenu. Dans la nuit du 2 au 3 août, les ordres du Fuehrer en vue d'une grande contre-offensive de blindés contre la ligne américaine de communication passant par Avranches36 le long du littoral occidental de la Normandie parvenaient au c.-en-c. (Ouest) par les voies ordinaires, de même qu'oralement par les soins du général Walter Warlimont, chef adjoint de l'état-major des opérations, venu par avion pour "expliquer" les intentions du dictateur. On avait ordre de dégarnir le secteur de Caen des blindés qui s'y trouvaient encore. Les commandants allemands sur les lieux

jugèrent le plan absurde. Nous avons le compte rendu- d'un entretien qui eut lieu le 3 août entre Warlimont, Eberbach (commandant du groupe Panzer de l'Ouest sur le point d'être rebaptisé Cinquième armée Panzer) et Sepp Dietrich, commandant du 1er corps Panzer S.S.:

> *Dietrich. Si* les divisions S.S. sont retirées du sud de Caen, l'ennemi attaquera et enfoncera nos lignes à cet endroit.
>
> *Warlimont: Quoi* qu'il en soit, les divisions S.S. ne sont pas à leur place à cet endroit; elles y sont immobilisées au lieu de se trouver au point où porte l'effort de l'ennemi.
>
> *Eberbach:* Les divisions d'infanterie qui sont sur le point d'arriver y seront engagées le plus tôt possible, mais les divisions S.S. doivent se tenir prêtes à l'arrière à soutenir le front. La question principale, c'est encore de savoir comment le front pourra tenir à la longue contre un ennemi à ce point supérieur en matériel.
>
> *Warlimont:* On pourra faire venir deux brigades S.S. du Danemark; on est à fouiller tous les coins de l'Allemagne et de la France occupée pour y recueillir tout le matériel disponible.
>
> *Eberbach: Il* faudra de huit à dix jours pour déplacer les brigades S.S.; c'est trop. On mettra au moins trois ou quatre jours à retirer les divisions S.S. pour les lancer en direction d'Avranches. Et encore, nous ne savons pas quelle sera la situation à ce moment-là .. .

Pour opérer le regroupement nécessité par l'ordre d'Hitler, on ordonnait, pour les nuits du 3 au 4 et du 4 au 5 août, un retrait partiel, à l'ouest de l'Orne, des forces du groupe Panzer. Une grande partie des blindés encore au sud de Caen fut acheminée vers l'ouest. Nous avons déjà vu que la 9e division Panzer S.S. avait reçu instructions de quitter la région le 1"r août. Le 3, les ordres portaient que la ire division Panzer S.S. serait relevée par la 89e division d'infanterie et passerait à la Septième armée. Cette relève commençait durant la nuit du 4 au 5 août[38].

Le journal de guerre de la Septième armée nous apprend que le nom chiffré de l'opération d'Hitler était "Lüttich" (Liège), nom qu'on avait choisi, peut-être, pour des motifs sentimentaux afin d'évoquer la fameuse ruée de Ludendorff sur la forteresse belge en 1914. Elle fut organisée hâtivement et les préparatifs étaient loin d'être achevés quand le feld-maréchal von Kluge en ordonna l'exécution le 6 août. C'était tout de suite ou jamais, estimait-il:

> Des signaux de l'ennemi dénotant qu'il a pressenti nos objectifs reconnus; des regroupements alliés qu'il est possible de discerner et la pression de forces supérieures sur le front dangereusement allongé de la Septième armée ont forcé le lancement d'une attaque qui ne pouvait plus être différée. A 2000 h. (8h. du soir)* les div. 116e Pz, 2. Pz et 2e Pz SS et des éléments de 9e Pz (non pas 9e Pz SS), partis de l'est et du nord de Mortain, ont entrepris la poussée vers Avranches. 1re div. Pz SS suivra le plus tôt possible[39].

Nous le verrons plus loin (voir ci-dessous, p. 247), Lüttich échoua; cet échec devait avoir les plus graves conséquences pour les Allemands en Normandie.

Les blindés ayant été retirés du sud de Caen, la 89e division d'infanterie occupait tout le front jusque-là défendu par les 1re et 9e divisions Panzer S.S., de part et d'autre de la route de Falaise, jusqu'à l'Orne. Les Canadiens furent mis très tôt au courant de cet important changement car, dans la nuit du 5 au

*Le journal de guerre de la Septième armée révèle que l'attaque ne fut pas lancée tout à fait si tôt. Il n'indique pas le moment mais il semble que ce fut entre 8h. et minuit. Comme nous savons que la 9e division Panzer ne fut pas engagée cette nuit-là, ce rapport du groupe d'armées "B" se fonde donc sur des données incomplètes.

6 août, un déserteur yougoslave venait se livrer et une ambulance de la division pénétrait par erreur dans leurs lignes. On croyait que la 1re S.S. n'avait peutêtre été retirée que pour être affectée à la réserve dans la région de Brettevillesur-Laize et qu'elle serait par conséquent disponible pour garnir la deuxième ligne allemande[40]. Ce changement, de même que l'affaiblissement évident de la première ligne, entraînèrent une révision du plan du 2e corps d'armée canadien.

A 10 heures du matin le 6 août, au cours d'une conférence, le général Simonds informait ses commandants de ces modifications qui furent plus tard confirmées par écrit[41]. Le plan pour la première étape demeurait le même, sauf que les deux divisions blindées devaient se porter en avant pendant son exécution afin de se trouver sur la ligne de départ du corps d'armée le matin du 8 août. Pendant la deuxième étape, ces deux divisions devaient se lancer "directement" vers les objectifs ultimes (les régions des cotes 180, 195 et 206, pour la 4e division blindée canadienne, et celles des cotés 170 et 159 pour la division blindée polonaise). Les deux divisions d'infanterie assaillantes (la 2e canadienne et la 51") devaient exécuter, à l'Étape II, des tâches antérieurement attribuées à la 3e division canadienne d'infanterie, c.-à-d. assurer la sécurité des flancs droit et gauche en nettoyant Bretteville-sur-Laize à droite et les régions boisées du nord de Cauvicourt à gauche, et en y établissant une base solide. La 3e division devait quitter sa position de réserve pour se porter en avant et se tenir prête à enlever, quand elle en recevrait l'ordre, les régions d'Hautmesnil, de Brettevillele-Rabet et de la cote 140 (dominant la vallée de la Laison). Tel était le plan "Totalize" sous sa forme définitive.

Dans son analyse initiale, le général Simonds avait souligné que les deux divisions d'infanterie et les deux brigades blindées affectées à l'Étape I devaient profiter d'une période d'instruction d'une semaine afin d'étudier le terrain et d'acquérir "une formation spéciale en vue d'une profonde pénétration de nuit". En réalité, elles eurent à peine plus d'une journée (5-6 août) à leur disposition mais elles en profitèrent pleinement. Pendant toute la journée du dimanche 6 août, les troupes firent l'essai des nouveaux véhicules jusqu'aux dernières lueurs du crépuscule, "montant" et "descendant" et effectuant des courses d'essai. Néanmoins, toutes les unités eurent le temps de participer aux services religieux[42].

Les préparatifs administratifs se poursuivaient à une vaste échelle; l'Intendance royale canadienne et les autres services avaient sur les bras une tâche énorme (en plus des travaux déjà mentionnés de transformation des véhicules), qui s'exécuta sous la direction du principal officier d'administration du Q.G. de l'armée (le brigadier A. E. Walford) et de son homologue du Q.G. du 2e corps d'armée (le brigadier H. V. D. Laing). L'Intendance déversa derrière les positions de tête 205,000 obus d'artillerie, 152,000 gallons d'essence et 130,000 rations; ,de plus, 1,069 tonnes de munitions et 672 tonnes d'essence furent transportées "sur roues". La tâche était achevée en moins de 36 heures, les conducteurs 'travaillant jour et nuit sans répit[43].

Le 1er corps d'armée britannique, dont les effectifs se trouvaient sensiblement réduits (voir ci-dessus, p. 213), ne joua qu'un rôle secondaire dans l'opérration "Totalize". Sa tâche, définie dans une directive du 6 août du général -Crerar, consistait à protéger son propre front contre toute contre-attaque possible de l'ennemi avec de l'infanterie et des blindés, et à assurer ainsi la sécurité du

front gauche allongé du corps d'armée canadien. Le 1er corps d'armée devait également se porter en avant sur sa droite, suivant ce que dicteraient les circonstances, et s'établir de bonne heure et solidement à Saint-Sylvain[44].

Avant le lancement de "Totalize", la Deuxième armée britannique, sur le droit de Crerar, avait largement contribué à préparer le terrain. Les 6 et 7 août, la 43e division du 30e corps d'armée attaquait et nettoyait la hauteur dominante de Mont-Pinçon. Dans la soirée du 6, la 59e division du 12e corps d'armée attaquait à travers l'Orne, au nord de Thury-Harcourt, et établissait une tête de pont[45], menaçant ainsi gravement le flanc et l'arrière de la puissante ligne allemande à laquelle la Première armée canadienne était sur le point de s'attaquer.

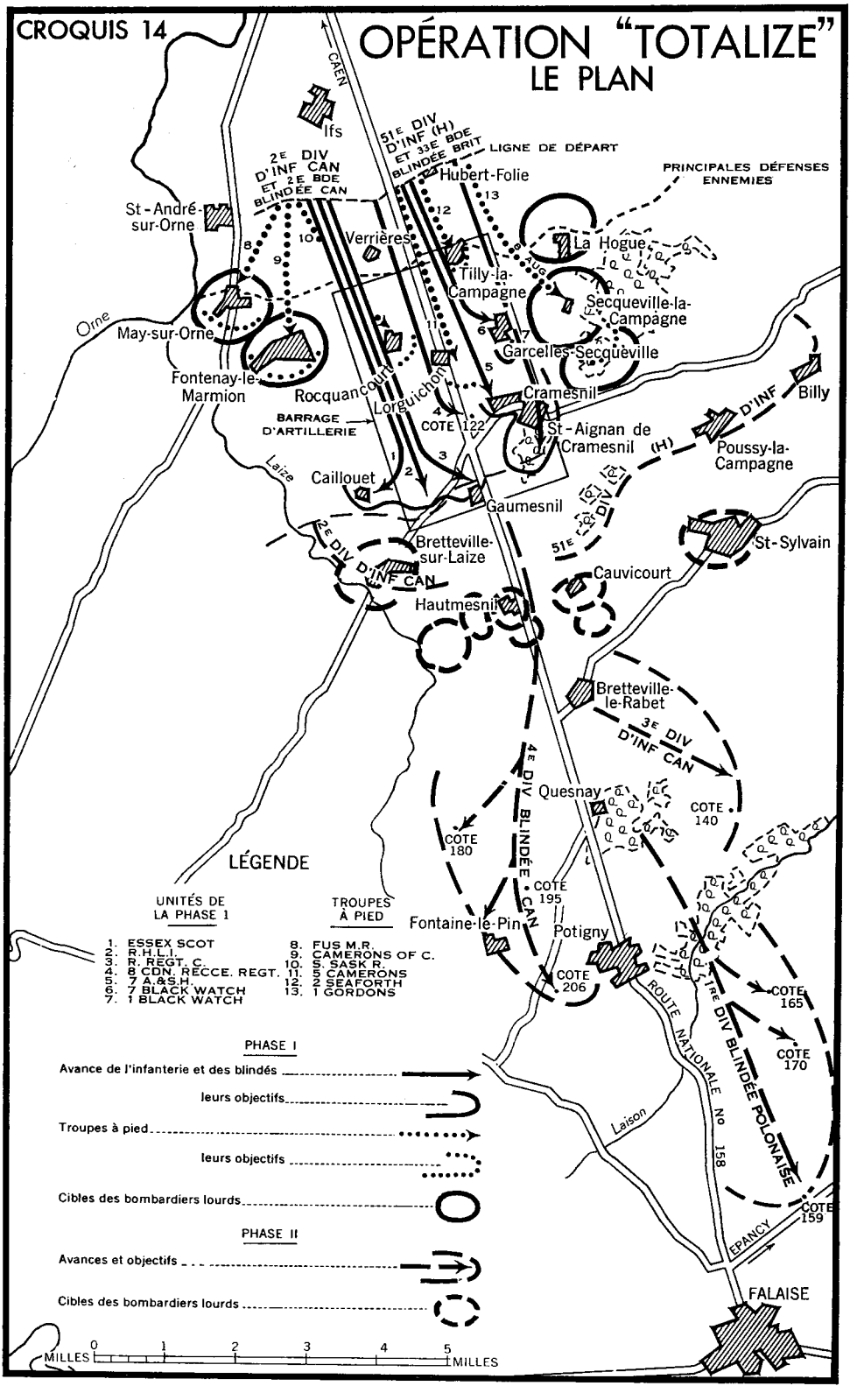
Dans son allocution du 5 août (voir ci-dessus, p. 223), le général Crerar avait insisté sur l'importance du moment et de la tâche[46]. Laissant au général Simonds, sur qui, disait-il, "retombe principalement la responsabilité de cette très importante opération", le soin d'exposer le plan en détail, il s'arrêtait aux grandes lignes du plan et soulignait certaines considérations d'ordre général, notamment la nécessité absolue de conserver l'initiative et de maintenir l'élan de l'attaque. (Les événements ont démontré qu'il n'aurait pas pu mieux dire.) Une grande occasion se présente, disait-il à ses auditeurs; une grande victoire en ce moment pourrait mettre fin à la guerre. Il rappelait qu'on était à la veille de l'anniversaire de la bataille d'Amiens, grande victoire tactique des Britanniques et des Canadiens pendant la première Grande Guerre. C'était pour eux une responsabilité "vivifiante en même temps qu'onéreuse":

Je suis sûr que le 8 août 1944 sera, grâce à nous, pour les armées allemandes, une journée encore plus sombre que celle qu'elles ont connue à la même date il y a vingtsix ans.

Première phase de "Totalize"

Il convient d'exposer dans ses grandes lignes le plan tactique réel de l'opération "Totalize". Sur le front de la 2e division canadienne, la 4e brigade canadienne avait été relevée, durant la nuit du 4 au 5 août, dans les positions de tête, par la 6e brigade, laquelle avait remis le secteur droit de la division entre les mains de la 5e brigade[47]. Ces changements avaient permis aux unités de la 4e brigade de procéder à des exercices et, dans une certaine mesure, de se reposer, en prévision de l'opération imminente où leur était confiée la tâche d'assurer une profonde pénétration de l'infanterie à l'ouest de la route de Falaise.

Le général Foulkes avait placé sous le commandement du brigadier Wyman, de la 2e brigade canadienne blindée, les forces d'assaut de son secteur du front. Elles comprenaient la propre brigade de Wyman (moins le let Hussars) et la 4e brigade d'infanterie (à laquelle était rattaché le 8e régiment de reconnaissance), de même que des éléments importants d'équipement d'assaut de la 79e division blindée, des mitrailleuses de calibre moyen, des autocanons antichars et des éléments du Génie. La force était organisée en quatre colonnes serrées dont trois avaient chacune pour noyau un bataillon de la 4e brigade tandis que la quatrième se greffait au 8e régiment de reconnaissance. Les véhicules s'avançaient sur quatre colonnes de front dont chacune avait à sa tête une avant-


CROQUIS 14
OPÉRATION "TOTALIZE"
LE PLAN
CAEN
Ifs
51E DIV D'INF (H) ET 33E BDE BLINDÉE BRIT
LIGNE DE DÉPART
2E DIV D'INF CAN ET 2E BDE BLINDÉE CAN
PRINCIPALES DÉFENSES ENNEMIES
Hubert-Folie
St-André-sur-Orne
Verrières
La Hogue
Tilly-la-Campagne
Secqueville-la-Campagne
Orne
May-sur-Orne
Garcelles-Secqueville
Fontenay-le-Marmion
Rocquancourt
Cramesnil
Billy
BARRAGE D'ARTILLERIE
COTE 122
St-Aignan de Cramesnil
Poussy-la-Campagne
Laize
Caillouet
Gaumesnil
51E DIV D'INF (H)
Bretteville-sur-Laize
2E DIV D'INF CAN
St-Sylvain
Cauvicourt
Hautmesnil
Bretteville-le-Rabet
3E DIV D'INF CAN
4E DIV BLINDÉE CAN
Quesnay
COTE 140
COTE 180
COTE 195
Fontaine-le-Pin
Potigny
COTE 206
COTE 165
COTE 170
ROUTE NATIONALE No 158
1RE DIV BLINDÉE POLONAISE
Laison
COTE 159
EPANCY
FALAISE
LÉGENDE
UNITÉS DE LA PHASE 1
TROUPES À PIED
1. ESSEX SCOT
2. R.H.L.I.
3. R. REGT. C.
4. 8 CDN. RECCE. REGT.
5. 7 A.&S.H.
6. 7 BLACK WATCH
7. 1 BLACK WATCH
8. FUS M.R.
9. CAMERONS OF C.
10. S. SASK R.
11. 5 CAMERONS
12. 2 SEAFORTH
13. 1 GORDONS
PHASE I
Avance de l'infanterie et des blindés
leurs objectifs
Troupes à pied
leurs objectifs
Cibles des bombardiers lourds
PHASE II
Avances et objectifs
Cibles des bombardiers lourds
0 1 2 3 4 5
MILLES
MILLES

garde solidement blindée, ou "force de trouée", c.-à-d. deux troupes de chars Sherman, deux troupes de "Flails" et une troupe du 79e escadron d'assaut (Génie), cette dernière ayant pour tâche de marquer la route avec des galons et des feux. Venait ensuite le contingent principal, ou "force d'assaut", chars en tête, suivis d'un bataillon d'infanterie dans les transports blindés et des véhicules du bataillon transportant ses armes de soutien. On y trouvait également des mitrailleurs du Toronto Scottish, des canons antichars et des niveleuses du Génie. A l'arrière, un "contingent de forteresse" composé de chars et chargé d'occuper la région de dispersement, puis d'établir une base solide d'où l'infanterie pourrait partir à pied pour donner l'assaut[48], protégeait les quatre colonnes.

Un coup d'oeil au croquis n° 14 permettra de mieux comprendre les détails du plan. Les colonnes de la 2e division se formaient au sud d'Ifs. Les trois colonnes de la 4e brigade devaient s'avancer "sur un seul rang serré", escalader la crête à l'ouest de Verrières et passer à l'ouest de Rocquancourt pour atteindre une zone de dispersement à 4,000 yards environ au sud de ce village. A cet endroit, loin derrière la ligne de combat de l'ennemi, l'infanterie devait descendre des véhicules et l'Essex Scottish devait s'attaquer à droite à Caillouet, le Royal Hamilton Light Infantry se porter en avant et saisir un embranchement de chemin de fer allant de Bretteville-sur-Laize vers le nord-est, pendant que le Royal Regiment of Canada s'orienterait vers la gauche pour s'emparer de Gaumesnil sur la route de Falaise. La 4e colonne, celle du 8e régiment de reconnaissance, devait s'avancer sur un axe différent, parallèlement à la route et dans son voisinage, pour occuper la région de la cote 122, à une faible distance au nord de l'objectif du Royal Regiment. Pendant que les bataillons de la 4e brigade pénétreraient ainsi au delà des lignes ennemies, ceux de la 6e devaient s'attaquer aux villages formant la ligne de combat elle-même, les Fusiliers Mont-Royal se portant contre May-sur-Orne, les Cameron Highlanders of Canada contre Fontenay-le-Marmion et le South Saskatchewan Regiment contre Rocquancourt[49].

Dans la région de la 51e division, à l'est de la grand'route, le plan général était à peu près le même. Les éléments blindés étaient organisés en trois groupes de bataillon avançant sur deux rangs "et contournant de part et d'autre Tilly-laCampagne"[50]. Deux groupes de la colonne occidentale devaient s'attaquer à Cramesnil et à Garcelles-Secqueville respectivement; le troisième était dirigé contre Saint-Aignan-de-Cramesnil. Le soin d'attaquer Tilly revenait aux fantassins, une autre unité à pied se portant contre la région de Lorguichon sur la route de Falaise.

Nous l'avons vu, il n'y eut pas de bombardement préliminaire de l'artillerie. Le Commandement de bombardement devait commencer son attaque à 11 heures du soir. A 11h.30 les colonnes blindées devaient traverser la ligne de départ. Ce n'est qu'à 11h.45 que les puissants effectifs d'artillerie de soutien devaient ouvrir leur feu, dirigé d'abord à l'avant des blindés sur une aire de 4,050 yards sur 6,000, de part et d'autre de la route, au rythme de 100 yards par minute en allongeant chaque fois de 200 yards. Ce rythme exceptionnellement rapide tenait à ce que toutes les forces d'assaut étaient transportées dans des véhicules à chenilles. En tout, 360 canons devaient participer au barrage; pour l'ensemble de l'opération, l'artillerie en avait 720 à sa dispositions[51].

Pendant l'après-midi et la soirée du 7 août, les colonnes d'attaque se formèrent, soulevant d'immenses nuages de poussière au point que des observateurs craignaient que les Allemands ne soient ainsi prévenus du danger qui les menaçait. Pour être sûres d'échapper au bombardement, les colonnes durent se retirer provisoirement de leurs positions de tête; tôt dans la soirée, on abandonnait Verrières et Saint-André-sur-Orne et les bataillons de la 6e brigade prenaient leurs rangs derrière la ligne de départ, c.-à-d. la route latérale allant d'Hubert-Folie à Saint-André[52].

Aux soldats qui attendaient anxieusement sur le terrain, le début de "Totalize" est signalé peu avant 11 heures du soir par le vrombissement étourdissant d'un nombre incalculable de gros avions sillonnant le firmament. Vient ensuite le tonnerre des bombes lancées par des appareils Halifax et Lancaster sur des cibles illuminées par les obus indicateurs de l'artillerie. En tout, 1,020 bombardiers sont de la partie; ils déversent 3,462 tonnes de bombes sur les villages situés sur les flancs de la ligne d'attaque. Aucune bombe ne tombe parmi nos troupes. Le Commandement de bombardement perd 10 avions[53].

Il faut interrompre l'attaque avant la fin du programme. Ce soir-là le général Crerar adresse un message au maréchal en chef de l'air Harris[54]:

> Opération menée en ce moment par bombardiers lourds parfaits quant au chronométrage et à l'exactitude, rapporte-t-on. Apprécions beaucoup l'apport exceptionnel de votre service. Espérons continuer et terminer cette bataille aussi bien que vous l'avez commencée.

A quoi sir Arthur Harris répondait[55]

> Merci de votre message. A cause de l'absence de vent et de l'accumulation de fumée, il aurait été imprudent de déverser le dernier tiers d'explosifs sur chacun des objectifs. je le regrette; j'espère que deux tiers suffiront. Ne vous gênez pas pour demander. Bonne chance.

L'avance au sol commença pendant que des bombes tombaient encore sur la cible la plus éloignée. La dernière devait être lancée une minute avant minuit au plus tard[56]. A 11h.30, les colonnes blindées et les fantassins s'engageaient dans l'obscurité.

Les blindés sont guidés, dans leur course à travers la nuit, par divers expédients: axes balisés; canons Bofors tirant des balles traceuses dans les axes d'avance; obus indicateurs verts tirés sur la colline de la cote 122 pour indiquer la limite entre les divisions assaillantes. Le "clair de lune artificiel" des réflecteurs pointés vers le sud à angle de faible ouverture doit, espère-t-on, aider les colonnes à trouver leur chemin. En dépit de ces "aides à la navigation", il se produit des erreurs. Les nuages de poussière soulevés par les centaines de véhicules se doublent d'une brume à fleur de sol; on dit aussi que l'ennemi lance des obus fumigènes pour brouiller davantage la visibilité[57].

C'est dans ces conditions que les colonnes de la 4e brigade d'infanterie s'écartent de leur route dans le voisinage de Rocquancourt. Au lieu de passer à l'ouest du village, le Royal Regiment of Canada passe à l'est, tandis que le Royal Hamilton Light Infantry le traverse effectivement. La colonne de l'Essex Scottish passe à l'ouest du village comme elle le doit, mais elle s'égare complètement. Le Royal Regiment aboutit à une certaine distance au nord-ouest de l'élévation de Gaumesnil qu'il a comme objectif. Cependant, un nouveau plan d'attaque est préparé et, bien que certains éléments du bataillon se soient

complètement perdus et que la colonne du 8e régiment de reconnaissance ait *été* retenue avant d'atteindre la cote 122, l'objectif est dûment enlevé. La R.H.L.I. pousse vers le sud à partir de Rocquancourt et occupe la région de dispersement désignée, mais elle trouve l'ennemi, muni de chars et d'un autocanon, installé dans la carrière sur son objectif. Le bataillon se retranche donc aussi près que possible de son but. La colonne de l'Essex Scottish, égarée et désorganisée près de Rocquancourt, est attaquée et perd un bon nombre de véhicules; son commandant, le lieutenant-colonel T. S. Jones, est blessé et porté manquant pendant un certain temps. Le bataillon ne peut se regrouper qu'à 8h.45 du matin au sud-ouest du village. Il reprend alors son avance et, vers midi, occupe Caillouet.[58]

Pendant ce temps, les bataillons de la 6e brigade s'étaient attaqués aux villages de l'ancienne ligne de combat ennemie. Le sort des armes ne fut pas le même partout. Le plus heureux fut le South Saskatchewan Regiment (lieut.col. F. A. Clift) qui, suivant de près le barrage à travers les nuages aveuglants de poussière soulevés par les blindés, prit les Allemands au dépourvu quand il pénétra dans Rocquancourt. A minuit et 45 minutes, le village était entre nos mains. Vers la droite, les choses n'allaient pas aussi rondement. Les Fusiliers Mont-Royal se portaient contre May-sur-Orne et les Cameron Highlanders of Canada contre Fontenay-le-Marmion, sans soutien d'artillerie, comptant sur les effets du bombardement de nuit. Peut-être parce qu'il n'avait été exécuté qu'aux deux tiers, ce bombardement n'avait pas suffi pour réduire les défenseurs. Les Fusiliers furent repoussés de May par un feu violent; une compagnie, qui avait pénétré dans les abords du village, fut coupée. Vers 4 heures du matin, ils s'emparaient finalement de l'endroit, avec l'aide de lance-flammes "Crocodiles". A Fontenay-le-Marmion, les Camerons, en dépit d'une furieuse résistance, pénétraient dans le village. Le commandant (le lieut.-col. John Runcie) fut blessé. Le major C. W. Ferguson, major de brigade de la 6e brigade et ancien commandant en second des Camerons, assuma le commandement. Il fut blessé, mortellement, à son tour et remplacé par le major J.-D.-D. Gagnon.* Les chars allemands qu'on avait contournés contre-attaquèrent du nord et l'unité fut provisoirement encerclée. Le lieutenant R. R. Counsell, commandant du peloton de chenillettes, se rendit à Ifs avec ses véhicules, en dépit d'un feu nourri de l'ennemi, et en revint avec des munitions et "tous les renforts disponibles, y compris des cordonniers et du personnel administratif"; il fut décoré de la Croix militaire, comme aussi, - fait exceptionnel, - un sous-officier breveté des Camerons, le sergent-major de compagnie Abram Arbour, qui prit la direction de la compagnie "B" quand son commandant fut blessé. (Arbour fut tué quelques jours plus tard.) La situation ne se stabilisait qu'au début de l'après-midi lorsque deux compagnies du South Saskatchewan Regiment et un escadron des let Hussars enlevaient la crête au nord de Fontenay et faisaient un grand nombre de prisonniers[59].

Sur le front de la 51e (Highland) division, la bataille prenait à peu près la même tournure. Là aussi il y eut une certaine confusion. Néanmoins, les colonnes blindées enlevèrent Cramesnil, Garcelles-Secqueville et Saint-Aignan de Cramesnil. Durant la matinée, on nettoya les bois situés immédiatement au sud de

*Le major Ferguson fut promu lieutenant-colonel et désigné pour commander l'unité le 9 août, jour de sa mort. Le lieut.-col. Runcie n'avait assumé le commandement que le 22 juillet, jour où le lieut.-col. N. H. Ross fut blessé.

Saint-Aignan. Comme les Canadiens, les Écossais éprouvèrent des difficultés sur la ligne de front. Pendant un certain temps, Tilly-la-Campagne, alors occupé par la 89e division d'infanterie, se défendait avec une ténacité digne de la *Leibstandarte.* La première attaque, menée par le 2e bataillon des Seaforth Highlanders, fut repoussée. Par la suite, une partie du 5e bataillon des Seaforths vint prêter son concours. La résistance s'écroula quand un escadron du 148* régiment du Corps royal blindé fit son apparition vers 7 heures du matin; les pierres ensanglantées de Tilly passaient enfin aux mains des Britanniques. L'autre objectif principal des fantassins écossais, soit la région de Lorguichon sur la route de Falaise, fut enlevé sans trop de difficulté par le 5e bataillon des Queen's Own Cameron Highlanders[60].

Bien que l'attaque ne se soit pas déroulée rigoureusement suivant le plan, l'événement a pleinement motivé le recours aux transports blindés d'infanterie pet aux manœuvres qui en ont découlé. Le Royal Regiment of Canada eut 3 hommes tués et 25 blessés le 8 août, la Royal Hamilton Light Infantry un tué et 14 blessés et l'Essex Scottish 3 tués et 17 blessés. Ce sont les bataillons de fantassins qui furent le plus durement frappés. Dans le sanglant combat de Fontenay, les pertes des Camerons Highlanders of Canada furent de 30 tués et 96 blessés. Les Fusiliers Mont-Royal eurent 8 tués et 17 blessés, le South Saskatchewan Regiment 16 tués et 42 blessés et les Calgary Highlanders 14 tués et 37 blessés[61].

Les Allemands n'avaient pas été pris par surprise; comme le général Simonds s'en rendait compte, c'était impossible dans les circonstances. A midi le 7 août, le groupe d'armées "D" supposait que la Deuxième armée britannique (les Allemands ne savaient pas encore que le front de Caen était passé au général Crerar) lancerait bientôt une poussée contre Falaise pendant que les Américains s'avanceraient du Mans pour tenter d'envelopper les deux armées allemandes. -Néanmoins, parce qu'Hitler insistait, on avait donné des ordres pour que la dernière division blindée allemande qui se trouvait au sud de Caen soit acheminée vers l'ouest. Le soir du 7, on donnait instructions à la 12* division Panzer S.S. de se rassembler au nord de Condé-sur-Noireau, à 18 milles environ à -l'ouest de Falaise. Mais les événements survenus au sud de Caen empêchèrent son départ cette nuit-là[62].

Les forces que l'ennemi pouvait opposer à "Totalize" semblaient, à première vue, tout à fait insuffisantes. Le front d'attaque tout entier était occupé par la 89e division d'infanterie. Les seules réserves immédiatement disponibles étaient -les groupes de combat de la 12* division Panzer S.S. Leurs effectifs étaient sensiblement réduits mais ils pouvaient encore offrir une très sérieuse résistance. Au début de "Totalize", la division proprement dite disposait, semble-t-il, de 48 chars, dont 37 Mark IV munis de longs canons de 75 mm, 9 Panthers et deux chars non identifiés. Toutefois, le 101* bataillon S.S. de chars lourds, disposant dé 19 Tigers (plus 4 en réparation sur place), de deux lance-flammes Tigre et d'une Panthère de récupération, lui était rattaché. Le Tigre, de 56 tonnes, solidement blindé et muni d'un canon de 88 mm, était un véhicule extrêmement redoutable, auquel notre Sherman, plus léger et plus vulnérable, ne pouvait être comparé. Les Allemands avaient aussi dans la région un nombre exceptionnellement élevé de dangeureux canons de 88 mm à double fin, c.-à-d. utilisables à la fois contre les avions et les chars, servis par le 3* corps de DCA du lieutenant-général Wolfgang Pickert[63].

Le 5 août, la 12e division Panzer S.S. avait été relevée, sur le front du 1er corps d'armée britannique, par la 272e division d'infanterie et était passée à la réserve, à l'est de la route Caen-Falaise dans le voisinage de la Laison. Son Q.G. était établi près de Vieux-Fumé dans la vallée de la Laison. La 12e S.S. n'avait donc profité que d'un bref repos avant son combat final. Le 7 août, une partie de la division (le groupe de combat *Krause)* était dépêchée, avec un certain nombre de chars, pour prêter main-forte à la 271e division d'infanterie contre la tête de pont que la Deuxième armée britannique venait d'établir de l'autre côté de l'Orne, dans la région de Grimbosq près de Thury-Harcourt (voir ci-dessus, p. 228). La 85e division d'infanterie, qui venait du nord de la Seine, se trouvait un peu plus éloignée de la zone de combat. Dans la nuit du 7 au 8 août, des éléments de cette division avaient atteint une position au nord de Trun[64].

Le commandant de la 12e division Panzer S.S., le *Standartfuehrer* (colonel S.S.) Kurt Meyer* expliqua plus tard qu'il avait pris la précaution d'attacher des officiers de liaison aux divisions combattant en première ligne pour être mis au courant sans retard de toute attaque. Dès qu'il fut informé de la mise en branle de "Totalize", il ordonna au groupe de combat *Waldmueller* de se porter vers le nord, avec une vingtaine de chars, y compris 8 ou 10 Tigres du 101e bataillon S.S. de chars lourds, et de bloquer la route de Falaise dans le voisinage de Cintheaux. Il rappela également le groupe de combat *Krause* qui faisait face à la Deuxième armée. Après avoir communiqué ces ordres, Meyer se dirigea vers le nord pour consulter la 89e division et se rendre compte de la situation. D'après son propre récit, il rencontra, près de Cintheaux, une horde confuse de fugitifs de la 89e, premiers soldats allemands qu'il ait vus en fuite durant la guerre; il les arrêta et les installa dans des positions défensives d'où ils pourraient contenir notre avance.

Cette intervention du commandant de la 12e S.S. prend maintenant le sens d'un symbole. Cette formation avait pour mission de refermer la brèche dans la ligne allemande sur la route de Falaise; elle devait former le pivot de la résistance et, durant les quelques jours suivants, compromettre gravement notre marche sur Falaise. Peu après la pointe du jour le 8 août, notre reconnaissance aérienne aperçut des chars qui voyageaient sur la grand'route au sud de Quesnay. Ils accompagnaient sans doute le groupe de combat *Waldmueller* qui, quelques heures plus tard, fut renforcé par *Krause. Ils* ne tardèrent pas à affirmer leur présence, combattant habilement par petits groupes. Mais ils n'eurent pas la partie facile, eux non plus. Au cours d'une attaque près de Saint-Aignan durant la matinée, un officier allemand réputé des Blindés, le capitaine Michel Wittmann, commandant du 101e bataillon S.S. de chars lourds, fut tué[66]. La grande offensive allemande étant en cours à Mortain, toutes les ressources de l'ennemi étaient mises à contribution jusqu'à l'extrême limite et au delà; il lui fut impossible de trouver des forces suffisantes pour aider le 1er corps Panzer S.S. (encore chargé du secteur situé au sud de Caen) à résister à "Totalize". Les seules mesures immédiates à la portée de l'ennemi consistaient à acheminer vers le point menacé les unités de la 85e division cantonnées au nord de Trun (deux bataillons d'infanterie et un d'artillerie) et le bataillon de Panthères de la 9e division Panzer S.S.[67].

*D'après la déposition de Meyer à son procès, il n'apprit sa promotion au rang de *Brigadefuehrer* (major-général S.S.) qu'après avoir été fait prisonnier[65].

Deuxième phase de "Totalize"

Dans l'ensemble, la première phase de "Totalize" avait remarquablement réussi. Les résultats de la deuxième étape devaient être moins satisfaisants.

Durant la nuit et de bonne heure le matin du 8 août, les deux divisions blindées qui devaient enfoncer la deuxième ligne de l'ennemi se rassemblaient dans les régions que les divisions d'infanterie avaient laissées vacantes derrière elles. A l'aube, la 4e division canadienne blindée se concentrait entre Fleury-surOrne et la route de Falaise. La 10e brigade d'infanterie se trouvait entre Fleury et Ifs et la 4e brigade blindée entre Ifs et la route, à l'exception du 28e régiment blindé (British Columbia), posté à l'est de la route. En même temps, la 1re division blindée polonaise se rassemblait au sud-est de Cormelles[68].

On discuta jusqu'au dernier moment à propos de l'heure H de la phase II, initialement fixée à 2 heures de l'après-midi le 8 août. Le premier plan prévoyait que le bombardement qui devait ouvrir la voie se terminerait à 1h.45 de l'aprèsmidi mais les pronostics de la température, le soir du 7 août, indiquaient qu'il serait probablement préférable que le bombardement à vue par des Forteresses ait lieu vers 1 heure. On convint définitivement que le bombardement commencerait à 12h.26 pour se terminer à 1h.55. L'heure H fut donc fixée à 1h.55. La ligne de départ pour cette phase coïncidait avec la ligne de bombardement; c'était une ligne à l'arrière de laquelle aucune bombe ne serait lancée et que nos troupes ne franchiraient que lorsque le bombardement serait terminé. Elle passait au nord de Robertmesnil et de Gaumesnil et au sud de la carrière située à l'est de Caillouet[69].

Suivant le plan du général Kitching, la 4e division devait s'avancer, la brigade d'infanterie à droite et la brigade blindée à gauche. La 4e brigade blindée devait contourner Cintheaux et Hautmesnil du côté est, enlever Bretteville-leRabet et poursuivre sa course pour s'emparer de l'élévation de Fontaine-le-Pin (cotes 195 et 206). La 10e brigade d'infanterie devait enlever Cintheaux et Hautmesnil, s'installer dans Bretteville et nettoyer le voisinage. La brigade blindée organisa une avant-garde composée du 22e régiment blindé (Canadian Grenadier Guards) et du Lake Superior Régiment (motorisé), appelée "Force Halpenny", du nom de son commandant, le lieut.-col. W. W. Halpenny, des Grenadiers. Elle devait filer jusqu'à la cote 206[70].

L'avance de la 4e division vers la ligne de départ fut lente et pénible. Les ennuis qu'éprouvèrent les régiments d'artillerie quand ils tentèrent de se porter en avant pour appuyer la phase suivante de la poussée leur donnèrent une idée des difficultés qui les attendaient. Le combat continuait de faire rage sur la crête de Verrières (voir ci-dessus, p. 232); leur mouvement fut retardé, et leur situation compromise, par le feu continuel des tirailleurs et de l'artillerie. L'infanterie et les blindés se heurtèrent aux mêmes obstacles. Dès 8h.45 du matin, la "Force Halpenny" recevait l'ordre de quitter ses positions au nord de la Ferme Troteval et de se porter en avant mais il semble qu'elle fut paralysée par les encombrements de la circulation jusque vers midi alors qu'elle commençait de s'avancer lentement vers le sud [71]. Le journal du jour de la 4e brigade blindée (malheureusement celui de la division pour le mois d'août n'a pas été conservé) n'est qu'une longue litanie d'exhortations aux unités d'accélérer leur avance. Il est clair que les commandants de divisions et de corps d'armée

faisaient pression. Le journal rapporte, à 10h.14 du matin, une exhortation du commandant du corps d'armée: "Vous avez ordre de continuer d'avancer en dépit de la résistance. Grand-père le veut absolument"[72]. Mais ces instances n'eurent guère d'écho.

Quelques-unes au moins des cibles furent indiquées à la 8e Force aérienne des É.-U., - dont l'attaque avait préparé la voie à l'Étape II, - par le moyen qu'on avait utilisé la nuit précédente pour aider le Service de bombardement de la RAF. Le 23e régiment de campagne (artillerie canadienne) ne reçut qu'à 11 heures du matin les obus de fumée rouge et les lança à 12h.55[73]. Les cibles du 8e corps d'armée étaient Bretteville-sur-Laize à droite; Saint-Sylvain à gauche; une superficie comprenant Hautmesnil sur la route principale et Gauvicourt à l'est de la route; et Gouvix[74].

Les sorties des bombardiers américains furent accueillies par "un feu intense et précis de DCA" qui leur coûta neuf appareils. On obtint de bonnes concentrations sur trois des quatre principales régions attaquées; la quatrième, Gouvix, ne put être nettement identifiée et ne fut bombardée que par une Forteresse. Sur les 678 bombardiers qui décollèrent, 492* participèrent effectivement à l'attaque et déversèrent 1,487.8 tonnes d'explosifs[75]. Il est incontestable que ce bombardement facilita l'opération mais il fut gâté par ce que les historiens de l'Aviation américaine appellent "des erreurs flagrantes de deux groupes de douze appareils". Voici comment on relate ce fâcheux incident: "Dans un cas, une fausse identification de la cible amena le bombardier de tête à jeter ses bombes près de Caen; heureusement, certains appareils de la formation s'abstinrent prudemment de suivre son exemple. Dans le deuxième cas, le bombardier de tête, gravement avarié, jeta ses bombes prématurément et le reste de la formation emboîta le pas machinalement"[76]. Les régions atteintes, loin derrière la ligne de combat, fourmillaient de troupes alliées en voie de monter en ligne ou attendant leur tour; beaucoup d'hommes étaient assis dans des véhicules, se croyant évidemment en pleine sécurité. Les victimes de cette erreur furent la division blindée polonaise, dans sa zone de rassemblement près de Cormelles, et la 3e division canadienne d'infanterie qui s'avançait vers ses positions.

Trois jours plus tard, on estimait à 65 tués et 250 blessés les pertes causées par ce bombardement, y compris celles des Polonais. On perdit également 4 canons moyens ou lourds, environ 55 véhicules et une forte quantité de munitions[77]. L'unité canadienne la plus lourdement éprouvée fut probablement le North Shore (New Brunswick) Regiment, bombardé pendant que son convoi passait par Faubourg-de-Vaucelles. Elle perdit une centaine d'officiers et soldats; une compagnie fut totalement incapable de participer aux opérations qui eurent lieu deux jours plus tard. L'artillerie royale du 2e groupe d'armées canadien et du 9e groupe britannique écopa, comme aussi le Q.G. tactique de la 3e division canadienne d'infanterie. Le major-général R. F. L. Keller, commandant divisionnaire, fut blessé et évacué. Le brigadier Blackader de la 8e brigade assuma provisoirement le commandement de la division[78].

A l'avant, les blindés continuaient à n'avancer que lentement; cependant, le corps d'armée signalait que la 4e division canadienne blindée et la division

*C'est le chiffre donné dans l'histoire de l'Armée de l'air américaine. Dans son résumé de la journée, l'Aviation expéditionnaire alliée donne le chiffre de 497.

blindée polonaise avaient toutes deux traversé, à l'heure prévue[79], c.-à-d. à 1h.55 de l'après-midi, la route latérale allant de Bretteville-sur-Laize à Saint Aignan-de-Cramesnil (près de la ligne de départ de la Phase II)*. Mais la résistance autour de Gaumesnil, immédiatement au sud du point de départ, ;retardait l'avance jusqu'à ce qu'une unité de la 2e division d'infanterie, le Royal Regiment of Canada, enlève le village à 3h.30 de l'après-midi. L'encombrement en fut atténué et les chars furent en mesure d'aider la 10e brigade d'infanterie à avancer. Vers 6 heures du soir, l'Argyll and Sutherland Highlanders of Canada et le South Alberta Regiment occupaient Cintheaux. Deux compagnies de l'Argyll poursuivirent leur marche et enlevèrent Hautmesnil mais furent incapables de nettoyer immédiatement la grande carrière du voisinage[80]. Ce fut l'extrême limite de la pénétration de la 4e division ce jour-là.

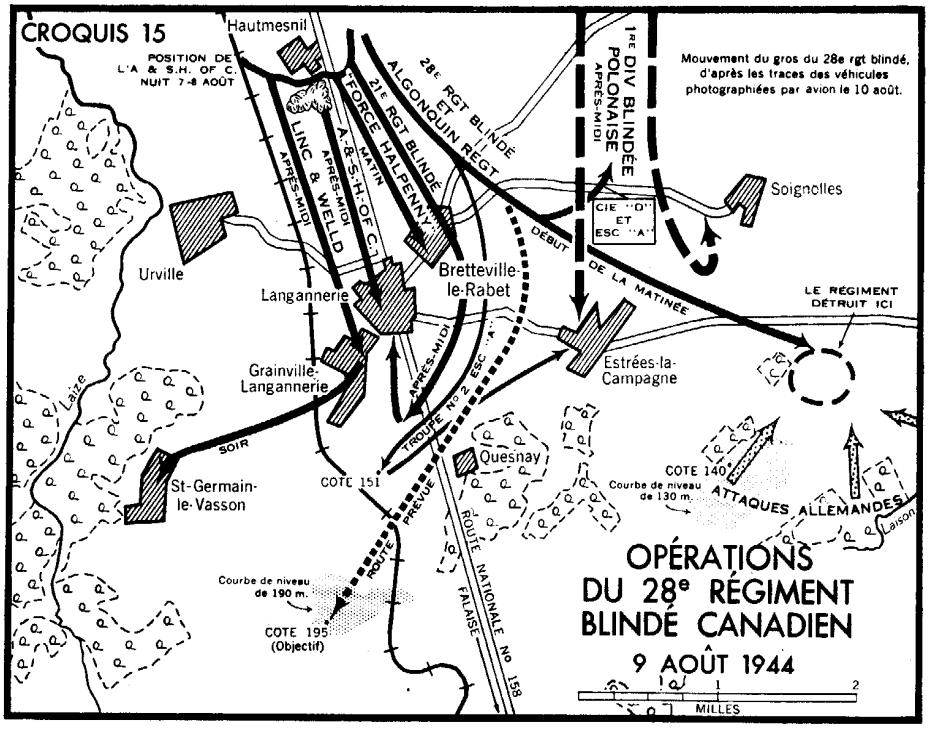
Pendant ce temps, vers la droite, la 2e division s'attaquait à Bretteville-surLaize, conformément aux ordres reçus pour la Phase II. L'avance-fut différée jusqu'à 4 heures de l'après-midi parce que l'artillerie était occupée à soutenir la 6e brigade. Le Calgary Highlanders et le Régiment de Maisonneuve, appuyés par le 1st Hussars, donnèrent l'assaut et le village fut enlevé. Tard dans la soirée, les Calgary Highlanders, avec l'autorisation de la brigade, se retiraient afin de dominer la place d'une élévation située au nord plutôt que d'occuper des ruines. Malheureusement, l'artillerie fit des trouées dans leurs rangs pendant leur retraite[81]. La 2e division signalait "qu'un écran de canons de 88 mm servis par des troupes au sol de l'Aviation allemande"[82] lui opposait une résistance 'énergique pendant la journée. Le 3e corps de DCA affirmait sa présence. (Dans son journal de campagne, la Cinquième armée Panzer rapporte, à 9h.25 du soir: "Le général Pickert mande qu'un piège à chars disposant de canons de 8.8 cm a été aménagé au sud de Langannerie. De plus, il a donné ordre à un groupe de combat de DCA de l'Orne de se porter vers l'avant . . .")

A gauche, sur le front du corps d'armée, la division blindée polonaise, encore ébranlée sans doute par le bombardement inopportun (comme l'écrivait l'aumônier du régiment North Shore: "Il n'est pas amusant d'être pilonné par l'ennemi mais c'est encore pis d'être bombardé par les nôtres")[83], ne couvrit guère de terrain ce jour-là. A 4h.10 de l'après-midi, le Q.G. du corps d'armée enregistrait un message des Polonais portant que 20 chars du type Tiger au sud-est de Saint-Aignan-de-Cramesnil "balayaient de leur feu toute l'étendue dominant immédiatement" la route latérale passant par le village. La division polonaise signalait: "Avons subi des pertes et nous regroupons"[84]. La 12e S.S. avait nettement enrayé leur poussée initiale.

A cause d'un concours de circonstances et en dépit de toutes les exhortations, les deux divisions blindées étaient loin d'avoir réalisé les progrès prévus pour la deuxième étape. Le général Simonds leur ordonnait alors de continuer leur marche pendant la nuit à l'aide de projecteurs (il était douteux cependant que ces projecteurs pussent être déployés à temps)† pour préparer la voie à de

*Cette route était considérée, à toutes fins pratiques, comme point de départ, bien qu'elle se trouvât au nord de la ligne de bombardement (voir ci-dessus, p. 235).

†Il est évident, cependant, qu'ils purent être déployés à temps. Le journal de campagne de la Batterie indépendante de projecteurs n° 344 (A.R.), l'unité intéressée, signale le 8 août: "Troupes restent déployées mais sont acheminées vers des positions à 3 miles environ au sud-est des positions existantes. Éclairage de la manoeuvre assuré encore une fois pendant toute la nuit."



nouvelles avances le lendemain. La 4e division devait étendre son saillant, alors passablement fragile, sur la route de Falaise; les Polonais devaient effectuer des opérations de reconnaissance et se tenir prêts à occuper Cauvicourt à la pointe du jour[85]. Il est évident, cependant, que les manoeuvres furent dans une large mesure interrompues pendant la nuit et que les chars se retirèrent dans des abris, suivant les enseignements donnés aux unités blindées pendant la période d'instruction. Dans le cas des Canadian Grenadier Guards, par exemple, un escadron s'abrita à la limite nord de Cintheaux et les deux autres se retirèrent à Gaumesnil. Vers le lever du jour, les escadrons de Gaumesnil revinrent vers l'avant en vue de lancer, à l'aube, une attaque contre Bretteville-le-Rabet[86].

En vue d'achever aussitôt que possible l'Étape II suivant les instructions du commandant du corps d'armée, le commandant de la 4e brigade blindée (le brigadier E. L. Booth) ordonnait au 28e régiment blindé (British Columbia), auquel était dorénavant rattaché l'Algonquin Régiment, de se porter vers la cote 195 et d'occuper l'objectif à la pointe du jour. Nous l'avons vu, la "force Halpenny" devait enlever Bretteville-le-Rabet[87].

Les efforts du groupe British Columbia-Algonquin pour exécuter les ordres l'entraînèrent dans une opération très coûteuse. S'étant écarté sensiblement de son axe durant son avance, le contingent fut presque anéanti dans le cours de la journée.

Il était parti du voisinage de Gaumesnil. Après avoir rencontré une faible résistance dans son avance à l'est de la route principale. il croisa la "force Hal-

CARTE 4

OPÉRATION "TOTALIZE"

7-10 AOÛT 1944

1 0 1 MILLE MILLE

ROUTES PRINCIPALES SEULEMENT

Hypsométrie d'après l'échelle des teintes: 50, 80 and 110 metres

Troupes canadiennes

Troupes britanniques ou autres

Reproduite par le Service topographique de l'Armée

Compilée et dressée par la Section historique de l'É-M.

penny" qui s'apprêtait à attaquer Bretteville-le-Rabet. Le commandant, le lieut.-col. D. G. Worthington, du British Columbia, décidait de pousser plus avant "pendant que l'effet de surprise était encore possible"[88]. Son plan consistait évidemment à contourner la résistance ennemie à Bretteville-le-Rabet. Il lui fallait donc tourner vers la gauche (c.-à-d. vers l'est) et bifurquer ensuite vers la droite en traversant la grand'route pour atteindre la cote 195 (croquis no 15). "La visibilité était très mauvaise à cette heure matinale"[89]; il semble évident que le régiment, qui en était à sa première bataille et qui s'avançait à travers un pays où les points de repère sont rares et où on lui opposait de la résistance ici et là, s'égara tout simplement. Une seule troupe de l'escadron "B" s'en tint à ce qui était manifestement l'itinéraire prévu, c'est-à-dire le pays ouvert, entre les villages de Grainville-Langannerie et Quesnay, et atteignit la pote 151 au sud de Grainville, assez près de l'objectif, avant de constater qu'elle était désespérément isolée et de décider de retraiter[90]. Mais le gros du contingent passa à l'est plutôt qu'à l'ouest du village d'Estrées-la-Campagne. Bientôt, comme l'écrit le chroniqueur du régiment British Columbia: "Avons aperçu terrain élevé et nous y sommes dirigés".

Cette élévation, - où le travail d'identification de l'historien ne fut que trop facilité par la présence des coques criblées des chars régimentaires,* - est située dans le voisinage d'un champ entouré de haies et de broussailles à 2,000 yards environ à l'est d'Estrées[91]. Le régiment se trouvait du mauvais côté de la route de Falaise, à environ 6,500 yards au nord-est de son objectif. Néanmoins, il croyait avoir atteint son but (il est possible que le lieut.-col. Worthington ait confondu la route de Falaise et la route latérale qui sort d'Estrées en direction de l'est. Il en informa le Q.G. de la 4e brigade blindée. A 6h.43 du matin, il signalait: "Objectif à moins de 1,800 mètres ... en voie de rassemblement pour s'y porter". A 6h.55 du matin, le message suivant était inscrit dans le journal de la brigade:

> Objectif 0650 h. Aucune trace d'occupation ennemie, - mais signes récents ... Tenons jusqu'à ce que nos amis viennent consolider.

A 7h.55 du matin, le groupe, répondant à une demande de renseignements, donnait sa position, comme l'atteste le journal de campagne, comme étant le carreau 0964[92]. Cette position est effectivement dans le voisinage de Caen; il est clair que la personne qui a fait cette inscription voulait écrire 0946, simple référence topographique au carreau contenant la cote 195.

S'étant établi dans sa fausse position, le groupe y resta en attendant des renforts qui, à cause des renseignements qu'il avait donnés sur ses allées et venues, ne pouvaient jamais l'atteindre. Il se composait de l'escadron "C" du 28e régiment blindé, du gros de l'escadron "B" et de deux compagnies de l'Algonquin. L'escadron "A" et une autre compagnie de l'Algonquin suivaient à l'arrière et servaient de réserve. Deux chars seulement de l'escadron "A" réussirent à rattraper le gros du contingent[93]. Les officiers allemands expérimentés des unités de chars ne tardèrent pas à attaquer ce puissant groupe ennemi qui, après s'être approché de ses positions, s'arrêtait, semblait-il, si inopinément. Entre 8h.08 et 8h.41 du matin, - l'heure n'est pas indiquée avec précision, - le 28e régiment blindé mandait à la brigade: "Nous sommes heurtés à l'ennemi

*Elles s'y trouvaient encore quand l'auteur se rendit sur les lieux en août 1948.

et avons perdu 10 chars"; il demandait si l'on pouvait lui assurer l'appui de l'artillerie. A 8h.49, le Q.G. de la brigade demandait la position de l'ennemi et le 28e régiment blindé répondait: "La même qu'il y a deux heures. Environ 500 yards SE." La brigade, évidemment, fit bombarder cette cible assez vaguement définie et à 9h,07 demandait: "Obtenez-vous l'appui réclamé?". Il n'y eut pas de réponse et aucune nouvelle ne fut communiquée par la suite [94].

Selon les récits d'après-guerre d'officiers de la 129 division Panzer S.S., les chars du British Columbia avaient été aperçus par le lieutenant Bernhard-Georg Meitzel, officier du Q.G. de la division, qui signala leur présence au groupe blindé de la 12e S.S., le groupe de combat *Wunsche.** Un contingent du groupe de combat fut dépêché contre eux, les Tigers venant de l'ouest et les Panthers décrivant un demi-cercle pour attaquer de l'est[95]. C'était le début d'une longue journée d'un dur combat pendant laquelle les attaques continues des chars et de l'infanterie de l'ennemi devaient miner graduellement la résistance du détachement canadien isolé.

L'absence de renseignements de la part du groupe Worthington, après qu'il eut signalé qu'il se trouvait dans une situation difficile, inquiétait vivement les commandants de la division' et de la brigade. A 9h.14 du matin, et plus instamment à 10h., la 4e brigade blindée ordonnait au 219 régiment blindé (Gardes à pied du Gouverneur général) de se grouper à Gaumesnil en vue d'aller prêter main-forte au 280 régiment blindé qui se trouvait toujours, supposait-on, à la cote 195. A 10h.29, le commandant des Gardes à pied fut convoqué à la brigade[96]. Dans les circonstances, la manoeuvre ne pouvait guère aider le régiment B.C.; quoi qu'il en soit, on fut lent à se mettre en branle. A 1h.45, la conversation suivante s'engageait entre les Gardes à pied et la brigade[97]:

> *21e régiment blindé:* Aucun mouvement ici jusqu'à 1430 hrs (2h.30).
> *Contrôle:* Pourquoi?
> *210 régiment blindé:* N'avons pas pu nous préparer plus tôt; il fallait attendre les autres groupes.

Les "autres groupes" étaient sans doute ceux qui lui étaient rattachés, y compris une compagnie de l'Algonquin. A 4h.05 de l'après-midi, les Gardes à pied signalaient qu'ils avaient atteint la route latérale passant par Bretteville-le-Rabet et Soignolles. En tentant de franchir l'étroit passage à découvert entre Bretteville-le-Rabet et Langannerie, le régiment se heurta à la résistance, notamment des canons antichars de l'ennemi, et dut en fin de compte s'arrêter. Peu avant la nuit, ses chars se retirèrent dans un "laager" dans la région de Langannerie[98]. Il signala qu'il avait perdu 14 chars durant la journée.†

La situation alla de mal en pis pour le British Columbia et l'Algonquin. Peu après le début de l'attaque allemande, le lieut.-col. A. J. Hay, de l'Algonquin, fut grièvement blessé (il ne devait jamais s'en rétablir et mourut à l'hôpital en

*Le lieutenant Meitzel partit dans son auto de patrouille pour aller reconnaître la position du régiment. Sa voiture fut atteinte et lui-même fut blessé et fait prisonnier en même temps que deux soldats qui l'accompagnaient. Un des derniers messages du régiment B.C. reçu à la brigade (8h.08 du matin) signalait la capture d'un lieutenant allemand parlant l'anglais qui se disait de la 209 division Panzer bien qu un de ses compagnons, qui disait être son ordonnance, portait les insignes de la 129 S.S.

†C'est le chiffre inscrit au journal du Q.G. de la 4e brigade blindée à 12h.50 de l'aprèsmidi le 10 août. L'histoire régimentaire indique que 26 chars furent perdus, dont 14 des escadrons n°» 2 et 3. Le journal de guerre ne donne pas de chiffre.

1949)[99]. Durant l'avant-midi, on décidait de tenter d'évacuer les blessés dans les autochenilles encore utilisables; la direction du convoi fut confié à un officier du Q.G. de la 109 brigade d'infanterie, lui-même blessé. Le convoi réussit à s'échapper. On avait espéré qu'il serait en mesure de donner des indications précises sur la position du groupe mais il en fut incapable; comme le disait un témoin: "Cette course désordonnée ne se prêtait guère à une calme identification du terrain"[100].

Aucune aide au sol ne parvint durant la journée au groupe isolé. A un certain moment, des chars, polonais croyait-on, furent aperçus au loin mais ils commencèrent par tirer sur nos hommes et, après qu'ils eurent reconnu nos signaux de fumée jaune, ils cessèrent le feu mais furent eux-mêmes attaqués par les Allemands et repoussés après avoir perdu plusieurs chars. L'appui le plus encourageant est venu d'une couple de chasseurs-bombardiers Typhoon. Eux aussi bombardèrent la position jusqu'à ce qu'on les prévienne par une fumée jaune. Par la suite "ils revinrent pendant toute la journée à intervalles d'une demi-heure fondant sur l'ennemi autour de nous pour le mitrailler. Ils furent maintes fois chaleureusement acclamés"[101]. Au début de l'après-midi, le lieut.-col. Worthington, constatant qu'il avait encore huit chars intacts, leur ordonna de prendre le risque de s'échapper. Ils y réussirent mais, bien qu'un rapport sur leur retour ait été reçu par la 4e brigade blindée à 3 heures de l'après-midi par l'entremise d'un officier de liaison attaché au groupe polonais, on ne semble pas avoir obtenu de renseignements précis, du moins à ce moment-là, sur la position du détachement[102].

L'ennemi continuait d'attaquer à la fois avec des blindés et de l'infanterie. Un officier britannique qui faisait partie du groupe écrivait plus tard: "A 1830h. (8h.30 du soir), puissante contre-attaque de l'ennemi. L'infanterie et les équipages de chars y font face avec des armes portatives et des grenades. L'ennemi subit des pertes élevées et se retire. A ce moment de la bataille, j'ai vu un soldat, atteint à la cuisse et la jambe cassée, lançant quand même des grenades. Tous les hommes encore conscients se défendaient avec les armes qu'ils avaient à leur portée"[103]. C'est vers ce moment-là que le lieut.-col. Worthington, qui avait dirigé le combat avec calme et courage pendant toute la journée, fut tué par une bombe de mortier. Au crépuscule, au moment de la dernière attaque allemande, les Canadiens qui ont pu le faire se sont échappés. La plupart d'entre eux parvinrent aux lignes polonaises. Le lieutenant Meitzel, prisonnier allemand, dit qu'il en convainquit un certain nombre, qui d'abord avaient refusé, de gagner avec lui les lignes allemandes pour s'y constituer prisonniers[104].

Cet épisode, tragique mélange de bravoure et de maladresse, avait coûté effroyablement cher. Le régiment British Columbia perdit 47 chars, soit presque tous ses effectifs, pendant la première journée de combat. Aussi précisément qu'on puisse le calculer, il perdit 112 hommes en tout le 9 août, dont 40 officiers ou soldats tués ou morts de leurs blessures et 34 prisonniers[105]. Les pertes signalées par l'Algonquin pour les 9 et 10 août s'établirent à 128, y compris 45 officiers et hommes tués ou morts de leurs blessures et 45 prisonniers[106]. Il est probable que ces pertes, pour la plupart, ont été subies le 9 par les deux compagnies rattachées au régiment British Columbia. Même si elles avaient été la rançon du succès, des pertes aussi élevées auraient *été* profondément regrettables. Malheureusement, elles avaient été le prix d'un revers tactique qui contribua largement à nous faire perdre une occasion stratégique exceptionnelle.

Sur le flanc gauche de la 4e division, la division blindée polonaise réalisait un certain progrès le 9 août, nettoyant les régions boisées au nord de Cauvicourt, occupant le village et s'avançant en direction du sud et de l'est. A la fin de la journée, elle se battait dans Saint-Sylvain[107]. Nous l'avons vu, des éléments de cette division s'étaient approchés de la position du British Columbia mais avaient été repoussés. Les Allemands occupaient encore Soignolles que les Polonais enlevaient le lendemain. Vers la gauche, la 51e (Highland) division s'avançait, alignée sur les Polonais. A 1h. de l'après-midi, elle passait de nouveau sous le commandement du 1er corps britannique et les limites du corps d'armée étaient modifiées en conséquence. A la fin de la journée, le front du 2* corps canadien s'étendait donc du voisinage de Saint-Sylvain jusqu'à SaintGermain-le-Vasson et Urville en passant par Langannerie. La 9e brigade d'infanterie de la 3e division canadienne avait pénétré dans la région d'Urville vers le flanc droit et avait relevé la 10e brigade de la 4e division aux alentours d'Hautmesnil[108.] Le général Simonds n'avait pas renoncé à l'idée de s'emparer des objectifs prévus initialement pour la Phase II. Il ordonna donc à la 4e division blindée de tenter de nouveau de saisir l'élévation à l'ouest de la route principale et de pousser jusqu'à la cote 206, immédiatement à l'ouest de Potigny, pour ensuite exploiter son avance en direction de Falaise. A l'est de la route, les Polonais devaient enlever la cote 140, terrain plus élevé dominant la position où le régiment British Columbia avait été anéanti, et se frayer un chemin au delà de la Laison jusqu'aux collines situées immédiatement au nord de Falaise[109].

A l'ouest de la route, la première manoeuvre consistait pour l'infanterie de la 4e division à occuper la cote 195, objectif de la malheureuse aventure du régiment B.C., afin que les blindés puissent partir de là pour s'attaquer à l'élévation suivante, la cote 206. Cette partie de l'opération fut menée avec succès par la 10e brigade d'infanterie pendant la nuit du 9 au 10 août. L'Argyll and Sutherland Highlanders of Canada occupa la cote 195 par une attaque silencieuse soigneusement préparée par le lieut.-col. J. D. Stewart, son commandant très compétent. "En marchant simplement sur un rang vers la colline, en l'escaladant jusqu'au sommet et en s'y retranchant[110], ils l'occupèrent sans éveiller l'attention des Allemands. A la pointe du jour le 10, le 10e bataillon consolidait sa position. L'ennemi ouvrit immédiatement un feu meurtrier de mortiers et lança successivement plusieurs contre-attaques qui, (contrairement au rapport communiqué par la Cinquième armée Panzer) furent toutes repoussées. Pendant ce temps, le régiment Lincoln and Welland s'était avancé sur le flanc droit de l'Argyll et avait occupé l'éperon de la colline pointant vers Saint-Germain. A l'arrière, deux compagnies épargnées de l'Algonquin Régiment, à la Ferme Saint-Hilaire, et le 29e régiment blindé de reconnaissance (South Alberta), au sud de Langannerie, consolidaient en profondeur la position de la 10e brigade. La nuit de travail avait été fructueuse. L'ennemi manifesta son inquiétude et sa déception par une pluie de projectiles d'artillerie et de mortiers dirigée sur le secteur de la brigade[111].

A la suite de ce succès, le 22e régiment blindé reçut l'ordre, de bonne heure le 10, de se porter sur la cote 195 et d'avancer de là jusqu'à la cote 206. Pendant qu'un "groupe de commandement" se réunissait chez le commandant au nord de la cote 195, les Allemands lançaient une furieuse contre-attaque, utilisant, entre

autres armes, des "chars robots". La contre-attaque fut repoussée mais les Canadian Grenadier Guards perdirent plusieurs chars. Il était clair que les Allemands avaient déployé un formidable écran de canons de 88 mm pour couvrir la cote 206. Un observateur de l'artillerie en signalait 24 dans la région. A cause de la puissance des effectifs ennemis, on renonça pour le moment à l'attaque contre la cote 206. Les Canadian Grenadier Guards restèrent, avec l'Argyll, à la cote 195; dans le cours de la journée, le 21e régiment blindé vint les renforcer[113].

A 10 heures du matin le 10, le général Simonds conféra avec tous ses commandants divisionnaires et donna des ordres qui, espérait-il, redonneraient à l'attaque l'élan perdu. La 3e division canadienne d'infanterie, remontée en ligne après une période de repos, n'avait pas encore été engagée à fond jusque-là. Le rôle principal lui échoua. A 4 heures du matin, elle devait se lancer à l'attaque, appuyée par la 2e brigade blindée, qui lui était rattachée, par l'Artillerie royale de deux groupes d'armées, par sa propre artillerie et par l'artillerie divisionnaire polonaise. Ses premiers objectifs étaient les passages de la Laison à l'est de Potigny; elle devait ensuite traverser la rivière et occuper la crête qui domine le paysage à l'ouest d'Epancy. La division polonaise devait plus tard la suivre de près en occupant la cote 140, en traversant la Laison et en s'avançant vers Sassy[114].

Le principal obstacle que la 3e division avait à franchir était la vaste région boisée immédiatement à l'est de la route de Falaise, à Quesnay, d'où le feu antichars de l'ennemi, disait-on, balayait le pays à l'est et à l'ouest. Le brigadier Blackader, commandant divisionnaire provisoire, chargea la 8e brigade d'infanterie, commandée en son absence par le lieut.-col. J. G. Spragge des Queen's Own Rifles, de nettoyer la région. Le plan de Spragge consistait à balayer le bois au sud-est à partir du village de Quesnay en utilisant à cette fin le régiment North Shore (New Brunswick) et le Queen's Own Rifles of Canada, ce dernier devant occuper la droite, et à faire passer ensuite le Régiment de la Chaudière à travers les rangs du Queen's Own pour qu'il nettoie la région immédiatement au sud jusqu'aux chantiers de la mine, au nord-ouest de Potigny[115].

Bien que les effectifs lancés contre le bois fussent puissants et très supérieurs en nombre aux défenseurs, leur tâche se révéla difficile. Le colonel Kurt Meyer, selon son propre récit, avait posté un de ses groupes de combat *(Krause)* dans le bois de Quesnay et avait groupé une bonne partie de son artillerie autour d'Olendon au delà de la Laison. Beaucoup de canons de DCA de 88 mm se trouvaient aussi dans le voisinage[116]. La 8e brigade faisait face à une partie du noyau central de la résistance allemande, de jeunes nazis expérimentés et fanatiques prêts à s'immoler pour Hitler et pour le Reich, à l'exemple des héros de tragédies wagnériennes. Meyer et ses hommes savaient parfaitement qu'il leur fallait empêcher une poussée rapide sur Falaise pour sauver l'armée allemande en Normandie.

L'attaque de la 8e brigade se déclenchait un peu après 8 heures du soir le 10 août, plus tard, en somme, que ne l'avait prévu le général Simonds. Comme

*Les Canadiens les virent pour la première fois quand on les utilisa contre le R.H.L.I. à Verrières, le 31 juillet. On les considérait apparemment comme une arme d'urgence pour la reprise d'importantes positions mais, en réalité, ces chars n'étaient pas particulièrement redoutables. On a dit que, dans le cas qui nous occupe, l'ennemi en employa jusqu'à une vingtaine[112].

il arrive si souvent, on marquait au début des progrès illusoirement satisfaisants. La brigade "signalait un appui d'artillerie satisfaisant sans la moindre riposte". Le Queen's Own mandait bientôt que ses troupes de tête avaient atteint leur objectif dans le bois de Quesnay[117]. Mais l'ennemi avait simplement retenu son feu. Les chars allemands entrèrent en action (nous lisons quelque part qu'un char qu'on avait cru abandonné ressuscita soudainement). L'obscurité et l'incertitude concernant les positions de nos troupes paralysaient l'artillerie de soutien. La compagnie de tête du Q.O.R. fut coupée; tous les officiers et principaux sous-officiers furent tués ou blessés. Un soldat récemment promu au rang de caporal (N. Zamaria, immédiatement décoré de la Croix militaire) rallia ses camarades; avec l'autorisation du Q.G. divisionnaire, le bataillon retraita. Il avait eu 22 tués et 63 blessés[118].

Pendant ce temps, le régiment North Shore (qui ne comptait que trois compagnies de fusiliers à la suite du bombardement malencontreux du 8 août) avait contourné la bordure nord du bois et, en dépit d'un feu violent de mortiers, y avait *pénétré.* De petits groupes parvinrent effectivement jusqu'à la bordure sud mais, malheureusement, ils furent exposés au feu de notre propre artillerie et forcés de retraiter. Les communications étaient rompues au sein du bataillon et le commandant (le lieut.-col. D. B. Buell), blessé. Le North Shore perdit presque le même nombre d'hommes que le Queen's Own, soit 22 *tués* et 58 blessés[119].

L'opération "Totalize" prenait fin. L'impossibilité d'occuper le bois de Quesnay avait réduit à néant le nouveau plan de Simonds. Nous avions avancé à neuf milles environ de notre point de départ du 7 août mais l'ennemi, bien qu'inférieur en nombre, avait réussi à stabiliser la situation. Pour pénétrer jusqu'à Falaise, la Première armée canadienne aurait à préparer une autre grande attaque concertée.

Le matin du 11 août, Simonds décommandait toutes les attaques et communiquait de nouveaux ordres. Les divisions d'infanterie devaient relever les divisions blindées sur la ligne de combat, la 2e division canadienne d'infanterie à droite et la 3e à gauche. La 4e division blindée devait se replier sur Saint-Sylvain et se préparer à un nouvel effort. La division blindée polonaise, bien que relevée sur la ligne de front par la 3e division, devait envoyer, le 12, une unité de patrouille vers la vallée de la Laison dans le voisinage de Maizières pour tenter d'obtenir un passage. En cas d'échec, la 2e division occuperait les positions de tête de la 3e, à droite. Durant la nuit du 12 au 13 août, ou plus tard au besoin, la 3e division forcerait le passage de la Laison et ouvrirait une brèche par où pourraient passer les deux divisions blindées à des fins d'exploitation[120].

Au cours de la journée, ces ordres furent modifiés. Une nouvelle directive du général Montgomery (voir ci-dessous, p. 248) parvint au général Crerar; le général Simonds et son chef d'état-major (le brigadier N. E. Rodger) conférèrent durant l'après-midi avec le commandant d'armée[121]. Des patrouilles du 18e régiment de chars blindés (12e Manitoba Dragoons) ayant par la suite signalé que l'ennemi semblait se retirer du flanc droit du 2e corps d'armée en face d'Urville, le commandant du corps ordonna à la 2e division de dépêcher une brigade, appuyée par un régiment de la 2e brigade blindée, de l'autre côté de la Laize à Bretteville et plus loin vers le sud. Il lui fallait donc renoncer à son projet de faire relever la 3e division par la 2e dans la région de la cote 195

pendant la nuit du 12 au 13[122]. Cependant, la 9e brigade d'infanterie de la 3e division releva effectivement la 4e division à cet endroit durant la nuit du 11 au 12. Ce fut une opération risquée (les canons allemands des alentours de Quesnay avaient atteint des chars des Canadian Grenadier Guards pendant leur retraite de la cote 195 durant la journée); néanmoins, la relève était achevée à deux heures du matin le 12 août. La 7e brigade d'infanterie releva la division blindée polonaise. Le matin du 12, un groupe polonais de reconnaissance avançait en direction de Maizières mais une farouche résistance l'obligeait à se replier[123]. Des plans différents en vue d'une nouvelle attaque dûment synchronisée, modelée de plus près sur la stratégie adoptée pour "Totalize", étaient maintenant passablement avancés mais il fallait attendre le 14 août pour les exécuter.

CHAPITRE X

NORMANDIE: VICTOIRE À FALAISE 12-23 AOÛT 1944

(Voir carte n° 5 et croquis n^{os} 16-19)

Contre-offensive allemande et modification du plan allié

LE 6 août, le général Montgomery communiquait, pour l'étape suivante des opérations, une nouvelle directive[1] où il réitérait les ordres déjà donnés concernant l'attaque de l'armée canadienne en direction de Falaise.

Le plan consistait à "anéantir les forces ennemies dans cette partie de la France", c'est-à-dire à l'ouest de la Seine et au nord de la Loire. Il était ainsi esquissé:

6. *a*) Pivoter sur notre flanc gauche (ou nord).
   b) Porter un solide coup à droite, le long du flanc sud et en direction de Paris, la brèche entre Paris et Orléans devant être refermée avant notre poussée.
   c) Refouler l'ennemi vers la Seine dont tous les ponts, entre Paris et la mer, seront rendus inutilisables.

Le 12e groupe d'armées devait nettoyer la Bretagne, n'employant pas plus de troupes qu'il n'en fallait "puisque c'est à l'est que se dérouleront les opérations principales"; il devait déployer le gros de ses effectifs sur un vaste front, dans une poussée vers l'est jusqu'à la Seine. Montgomery songeait encore à une opération aéroportée en vue de l'occupation de la région de Chartres avant la poussée principale, afin de bloquer la porte de sortie de l'ennemi entre Paris et Orléans. Cette opération était prévue pour le moment où le 12e groupe d'armées aurait franchi la ligne générale Le Mans—Alençon.

Immédiatement après la diffusion de cette directive, la grande contreoffensive allemande en direction d'Avranches (voir ci-dessus, p. 225), qui ouvrait la perspective du sectionnement et de l'anéantissement, longtemps avant qu'on atteigne la Seine, des unités les plus redoutables de l'ennemi dans l'Ouest, modifiait la situation. Durant les deux journées suivantes, les commandants alliés ravisèrent leurs plans pour tirer parti de cet élément nouveau.

L'opération "Lüttich" s'engageait dans la nuit du 6 au 7 août (voir cidessus, p. 226). Les 2e et 116e divisions Panzer et les 1re et 2e divisions Panzer S.S. y participaient activement[2]. Durant la nuit et dans le brouillard de l'aube, les Allemands gagnaient du terrain, occupant Mortain et certaines autres localités. Mais la Première armée américaine tenait bon; elle se battait avec compétence et détermination; dès que le brouillard se dissipa, l'arme aérienne puissante et

souple des Alliés fit irruption sur la scène. En cette journée du 7 août, le temps était idéal pour les opérations aériennes. Les chasseurs-bombardiers de la 2e Force aérienne tactique de la RAF étaient appelés à prêter main forte au 9e corps d'aviation sur le front américain. Le groupe n° 83 (auquel les escadrilles du n° 84 étaient encore rattachées) effectuait 1,014 sorties et signalait joyeusement: "Première concentration vraiment importante de chars ennemis depuis le jour J repérée au nord de Mortain durant l'après-midi. Avons aperçu environ 250 chars; bilan: 89 démolis, 56 avariés; 104 véhicules motorisés de transport détruits, 128 endommagés"[3]. Un examen ultérieur du terrain a révélé que ces chiffres, - ce qui n'a rien d'étonnant compte tenu de toutes les circonstances, - étaient exagérés"; cependant, les témoignages allemands sont unanimes à reconnaître que les attaques aériennes ont largement contribué à l'échec de l'opération "Lüttich". Le Q.G. de la Septième armée rapporte qu'à midi l'offensive "avait été complètement paralysée grâce à l'intervention décisive des chasseurs-bom-bardiers"[5].

Le 8 août, les Allemands ayant été contenus à Mortain et la masse de leurs blindés y étant en quelque sorte immobilisée pour le moment, le plan allié était modifié. Jusqu'à ce moment-là, nous l'avons vu, il prévoyait un large mouvement d'encerclement, les ennemis étant refoulés vers la Seine et leur retraite étant coupée par la fermeture de la brèche entre la Seine à Paris et la Loire à Orléans. Le haut commandement substituait à ce plan un moins ample mouvement d'encerclement en vue de la jonction des armées des généraux Crerar et Patton dans la région d'Argentan, au sud de Falaise, pour isoler les troupes allemandes autour de Mortain.

Les comptes rendus des principaux commandants intéressés, de même que d'autres documents, permettent de déterminer la façon dont cette nouvelle décision fut prise et les nouveaux ordres communiqués. Le 8 août, le général Eisenhower était au Q.G. du général Bradley[6]. D'après son récit, le commandant suprême aurait assuré à Bradley qu'il pouvait compter sur un service aérien de transport capable de livrer jusqu'à 2,000 tonnes d'approvisionnements par jour à n'importe quelle force alliée momentanément isolée, ce qui convainquit Bradley qu'il pouvait en toute sécurité ne laisser que des effectifs réduits à Mortain pour concentrer ses efforts sur une poussée vers test de ses effectifs d'avantgarde en vue de profiter de la possibilité d'encerclement qui s'offrait. Le général Eisenhower écrit: "J'étais au Q.G. (de Bradley)† quand il a téléphoné à Montgomery pour lui expliquer son plan; tout en exprimant une certaine inquiétude

*On a ultérieurement dénombré 84 chars détruits. Le 9e corps d'aviation américain prétend en avoir démoli 69, ce qui porte le total à 153. Des groupes de recherche sur le service en campagne, du 21e groupe d armées et du 2e corps d'aviation tactique, ont dénombré 79 engins blindés dans la région, dont 21 avaient été démolis par l'aviation, 29 par les troupes terrestres américaines et 15 par des causes indéterminées. Neuf avaient été laissés intacts et quatre détruits par leurs équipages[4]. Il convient de noter que les commandants es corps d'aviation tactique britannique et américain avaient convenu que les lance-fusées Typhoon de la RAF s'attaqueraient aux chars tandis que la 9e Force aérienne écarterait les avions ennemis et martèlerait les véhicules de transport se dirigeant vers la zone de bataille ou en revenant.

†Le journal d'Eisenhower donne une version légèrement différente: "A l'occasion d'une visite chez Bradley aujourd'hui,)'ai constaté qu'il avait déjà donné suite à cette idée et qu'il avait obtenu l'assentiment de Montgomery en vue de bifurquer brusquement vers le nord-est au lieu de continuer vers l'est, comme le prévoyait M-517, c.-à-d. la directive du 6 août de Montgomery (citée par Pogue, *The Supreme Command, p. 209).*

au sujet de Mortain, Montgomery convint que les possibilités étaient énormes et il s'en remit entièrement au jugement de Bradley[7].

En conséquence, Bradley donnait des ordres dont la substance se trouve résumée dans la phrase suivante: "Le 12e groupe d'armées attaquera dans le plus bref délai possible en direction d'Argentan pour isoler et anéantir les forces allemandes sur notre front". Les ordres détaillés à la Troisième armée du général Patton lui enjoignaient "d'avancer sur l'axe Alençon-Sées jusqu'à la ligne Sées . . . - Carrouges . . . et de se préparer à de nouvelles opérations contre le flanc et l'arrière de l'ennemi en direction d'Argentan"[8]. Selon Eisenhower, le général Montgomery donnait des ordres "enjoignant à la force entière de se conformer à ce plan"; il conférait ensuite avec Bradley et le général Dempsey pour coordonner les détails[9]. Montgomery confirme[10] que, le 8 août, il ordonnait au 12e groupe d'armées américain d'orienter son aile droite vers le nord sur Alençon; il engageait en même temps la Première armée canadienne et la Deuxième armée britannique à hâter autant que possible leur marche vers Falaise. (Il conférait, tard dans l'après-midi du 8 août, avec les généraux Crerar et Dempsey mais les ordres donnés à ce moment-là ne nous sont pas parvenus[11]. La façon dont ces décisions ont été prises confirme notre déclaration antérieure (voir ci-dessus, p. 216) portant que le système de commandement allié, au cours de ce mois d'août, ressemblait par certains côtés à un comité.*

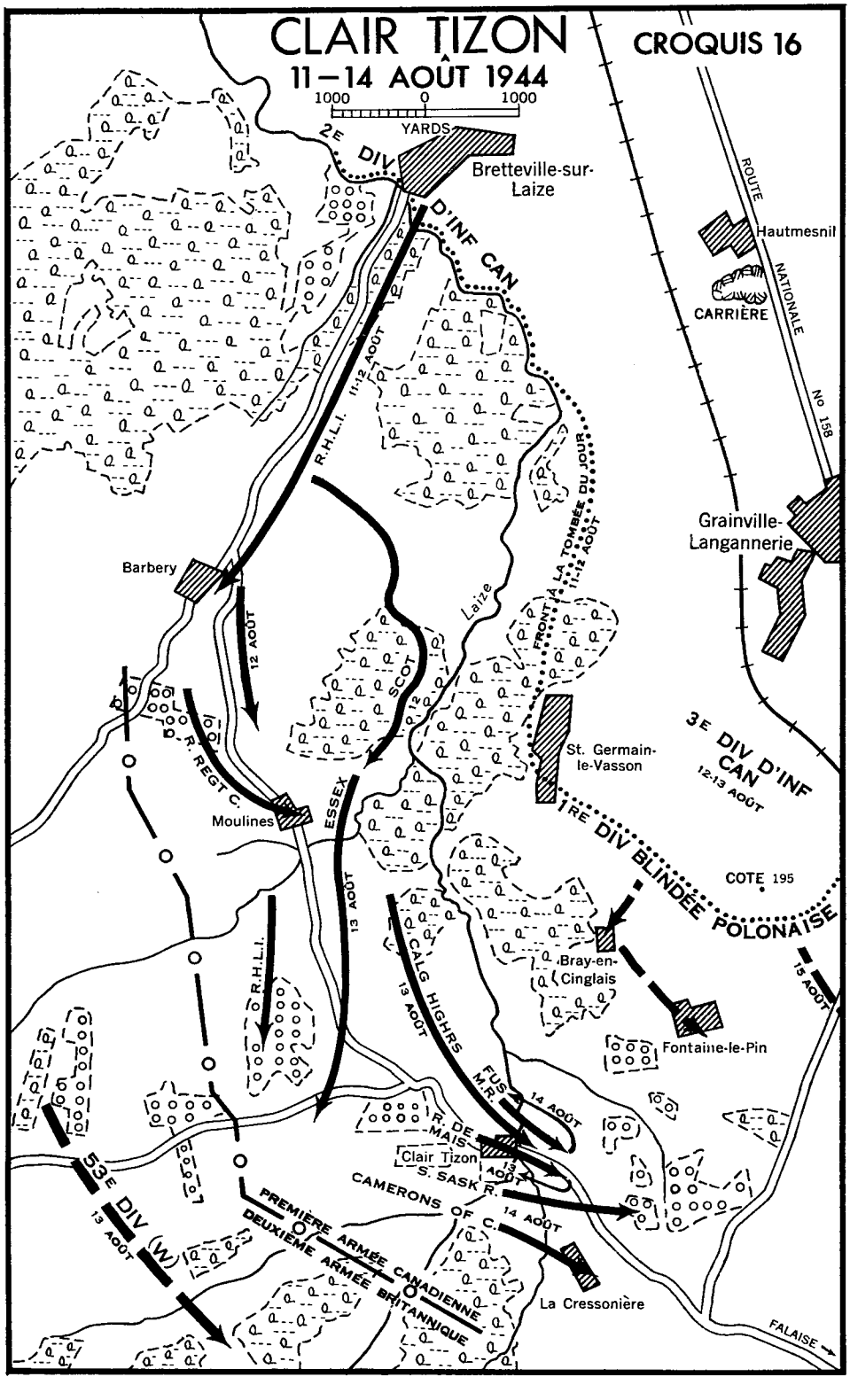
Le 9 août, les troupes de tête de Patton enjambaient la Sarthe près du Mans. Elles se portèrent ensuite vers le nord en direction d'Alençon qu'elles atteignirent dans la nuit du 11 au 12[12]. Sa poussée se continua en direction d'Argentan. Le 11 août, une nouvelle directive[13] du général Montgomery confirmait les ordres émis moins formellement le 8. On y soulignait la situation précaire où se trouvait l'ennemi aux alentours de Mortain ainsi que l'importance qu'il y avait de refermer, dans la région Falaise-Alençon, la brèche de plus en plus étroite, par où l'ennemi pouvait se ravitailler ou s'échapper. Montgomery écrivait:

6. Il devient de plus en plus probable que la bataille principale contre les forces allemandes en France se livrera entre la Seine et la Loire. Cela nous convient parfaitement.
7. Il faudra surveiller en particulier les puissants effectifs de blindés actuellement concentrés dans la région de Mortain; c'est une force redoutable qui ne doit pas être négligée.

Les ordres communiqués au 12e groupe d'armées étaient conçus dans les mêmes termes que les instructions données le 8 par Bradley; l'aile droite devait se porter d'Alençon vers la ligne générale Sées-Carrouges. La Deuxième armée devait "avancer sa gauche jusqu'à Falaise"; c'était une opération "de première priorité et d'importance capitale". Voici les ordres donnés à la Première armée canadienne:

10. L'armée canadienne enlèvera Falaise. C'est une opération de première priorité et d'importance capitale; elle doit s'effectuer sans retard.
11. L'armée engagera ensuite de puissantes forces blindées et mobiles pour occuper Argentan.
12. Il faut maintenir un front solide entre Falaise et la mer, face à l'est.

*Dans *Normandy to the Baltic,* le général Montgomery ne fait pas mention de consultations avec Bradley avant l'émission de ces ordres. Ses *Mémoires* sont muets sur cet épisode. Dans son ouvrage, le général Bradley ne mentionne de consultations ni avec Eisenhower ni avec Montgomery. Mais les comptes rendus précis du général Eisenhower, déjà cités, semblent décisifs, à moins qu'on ne puisse invoquer de nouveaux témoignages.


CLAIR TIZON
11–14 AOÛT 1944
CROQUIS 16
1000 0 1000
YARDS
2E DIV D'INF CAN
Bretteville-sur-Laize
ROUTE NATIONALE No 158
Hautmesnil
CARRIÈRE
R.H.L.I. 11-12 AOÛT
FRONT À LA TOMBÉE DU JOUR 11-12 AOÛT
Grainville-Langannerie
Barbery
12 AOÛT
Laize
SCOT
12
St. Germain-le-Vasson
3E DIV D'INF CAN 12-13 AOÛT
R. REGT C.
Moulines
ESSEX
13 AOÛT
1RE DIV BLINDÉE POLONAISE
COTE 195
Bray-en-Cinglais
15 AOÛT
CALG HIGHRS
FUS M.R.
14 AOÛT
Fontaine-le-Pin
R. DE MAIS
Clair Tizon
13 AOÛT
S. SASK R.
CAMERONS OF C.
14 AOÛT
53E DIV (W)
13 AOÛT
PREMIÈRE ARMÉE CANADIENNE
DEUXIÈME ARMÉE BRITANNIQUE
La Cressonière
FALAISE

Tout en signalant l'importance qu'il y avait d'assurer le succès de la manoeuvre "du petit crochet", Montgomery prévoyait quand même l'exécution du plan antérieur au cas où l'ennemi "nous échapperait". Le 12e groupe d'armées devait continuer les préparatifs d'une opération aéroportée dans la région de Chartres, opération pour laquelle on n'aurait peut-être qu'un très bref moment d'avis.

Préparatifs de l'opération "Tractable"

Jusqu'au 10 août, le plan sur lequel travaillait le Q.G. de la Première armée canadienne prévoyait que l'armée, après la prise de Falaise, pivoterait vers l'est pour se diriger directement sur Rouen et la Seine. Cet après-midi-là cependant, le général Montgomery donnait instructions au général Crerar de "se tourner vers l'est aux alentours de Falaise et ensuite vers le sud en direction d'Argentan où devait s'opérer sa jonction avec la Troisième armée américaine". Les 11 et 12 août, les plans se dessinaient en vue d'une autre grande attaque "synchronisée", appuyée par les forces de soutien les plus formidables, qui ouvrirait une trouée en direction de Falaise. Cette opération, d'abord appelée "Tallulah", fut rebaptisée "Tractable", le 13 août[14].

Pendant que les plans et préparatifs étaient en cours, la 2e division canadienne exécutait une manoeuvre secondaire sur le flanc occidental de la Première armée canadienne; on visait sans doute à menacer les positions de l'ennemi à cheval sur la route de Falaise par un mouvement de flanc qui l'amènerait à affaiblir ses défenses avant notre poussée principale. Le 11 août, nous l'avons déjà dit (voir ci-dessus, p. 24.4), le général Simonds chargeait le général Foulkes d'entreprendre ce qu'on appelait "une reconnaissance en force"[15] en détachant une brigade en direction du sud à partir de Bretteville-sur-Laize; la brigade se mettait en marche cette nuit-là. Le matin du 12, cependant, on informait le général Foulkes que, pour le moment, cette avance devait représenter l'effort principal du corps d'armée et on lui accordait l'appui de l'artillerie royale de deux groupes d'armées et de la 2e brigade canadienne blindée moins un régiment. La 2e division tout entière était maintenant engagée dans cette opération[16].

La 4e brigade d'infanterie et le 8e régiment de reconnaissance, auxquels était rattaché le 27e régiment blindé, battaient la marche. Durant la nuit du 11 au 12 août, on atteignait Barbery et, le lendemain matin, les troupes de tête occupaient l'élévation qui domine Moulines. Ces progrès avaient coûté quelques hommes; d'autres devaient tomber avant que le Royal Régiment of Canada prenne Moulines, aux dernières lueurs du jour le 12. On continuait d'avancer le lendemain; la 5e brigade traversait les rangs de la 4e et le Calgary Highlanders, appuyé par l'artillerie, établit une petite tête de pont sur la rive orientale de la Laize à Clair Tizon. La principale position allemande sur la route de Falaise était ainsi nettement menacée; cependant, quand le Régiment de Maisonneuve tenta d'élargir cette tête de pont le soir du 13 août, les Allemands, installés dans des positions élevées à l'est du fleuve, le repoussèrent et lui infligèrent de lourdes pertes[17].

Le 2e corps d'armée canadien ne communiqua aucun ordre écrit pour

l'opération "Tractable". Le général Simonds conféra `avec ses commandants divisionnaires le 12 août et, le 13, tint son groupe de commandement en vue de l'opération; on distribua des décalques cartographiques en vue de confirmer et d'illustrer les instructions[18], après quoi le commandant du corps d'armée .s'adressait aux commandants de toutes les unités blindées leur demandant, en somme, de manifester plus d'entrain qu'au cours des récentes opérations:

> Il souligna la nécessité d'exploiter les blindés jusqu'à l'extrême limite de leur résistance et de rejeter toute idée qu'ils ont besoin de la protection de l'infanterie pour gagner leurs abris le soir ou encore qu'ils sont incapables de se déplacer la nuit. "Il faut se garder de sous-estimer l'extrême importance des opérations qui sont sur le point de se dérouler. Il arrivera probablement que certaines tâches seront confiées à tort aux blindés mais cela ne saurait excuser un échec[19]".

Dans sa directive du 13 août à ses commandants de corps d'armée[20], le général Crerar se limitait surtout à les mettre au courant des mises au point effectuées depuis l'ordre donné par le général Montgomery deux jours auparavant. C'était dorénavant la Deuxième armée britannique plutôt que la Première armée canadienne qui devait effectivement s'emparer de la ville de Falaise; par suite -d'un remaniement de la ligne de démarcation entre les deux armées, la route de -Clair Tizon à Falaise passait au secteur de la Deuxième armée. On assignait comme objectif à "Tractable" la domination de Falaise "afin qu'aucun ennemi ne puisse s'échapper par les routes qui passent dans la ville ou dans le voisinage". :Une fois que le 2e corps canadien se serait établi sur le terrain élevé, au nord et à l'est de Falaise, et que les opérations de la Deuxième armée en vue de prendre la ville seraient passablement avancées, le 2e corps d'armée serait chargé -d'exploiter les gains en direction sud-est et de prendre ou de dominer Trun.

En présence d'un problème foncièrement analogue à celui auquel il s'était 'heurté en préparant "Totalize", le général Simonds décidait de recourir à la .même technique fondamentale, mais avec d'importantes variantes. Encore une ..fois, on ferait appel à la puissance des forces stratégiques de bombardement pour soutenir l'attaque. Encore une fois on aurait recours aux transports blindés et l'assaut principal serait engagé par de massives colonnes blindées et par l'infanterie transportée dans ces véhicules. Il n'y aurait pas non plus cette fois-ci de bombardement préliminaire car cela écarterait toute possibilité d'une surprise. Cependant, cet assaut, à l'opposé de celui de la semaine précédente, -s'engagerait en plein jour. La protection que la nuit avait assurée à nos troupes -contre le feu de l'ennemi pendant l'opération "Totalize" serait remplacée par des écrans de fumée soulevés par l'artillerie à l'avant et sur les flancs de la ligne d'attaque.

Ce choc impétueux, concentré sur un front étroit, devait frapper les positions ennemies au nord de la vallée de la Laison et à l'est de la route de Falaise. -Il serait exécuté par deux colonnes comprenant chacune une brigade blindée —suivie de deux brigades d'infanterie. La brigade d'infanterie de tête serait transportée dans des blindés tandis que la deuxième irait à pied. Les brigades blindées devaient traverser la Laison et se diriger vers le sud jusqu'à l'élévation qui domine Falaise. Les brigades d'infanterie, transportées dans des "Kangaroos", auraient pour tâche de nettoyer la vallée de la Laison tandis que les brigades à pied se tiendraient prêtes à passer à travers leurs rangs et à tenir le terrain saisi. par les chars du côté sud. La colonne de droite (ouest) se composait de la 3e division canadienne d'infanterie, moins la 8e brigade d'infanterie, mais

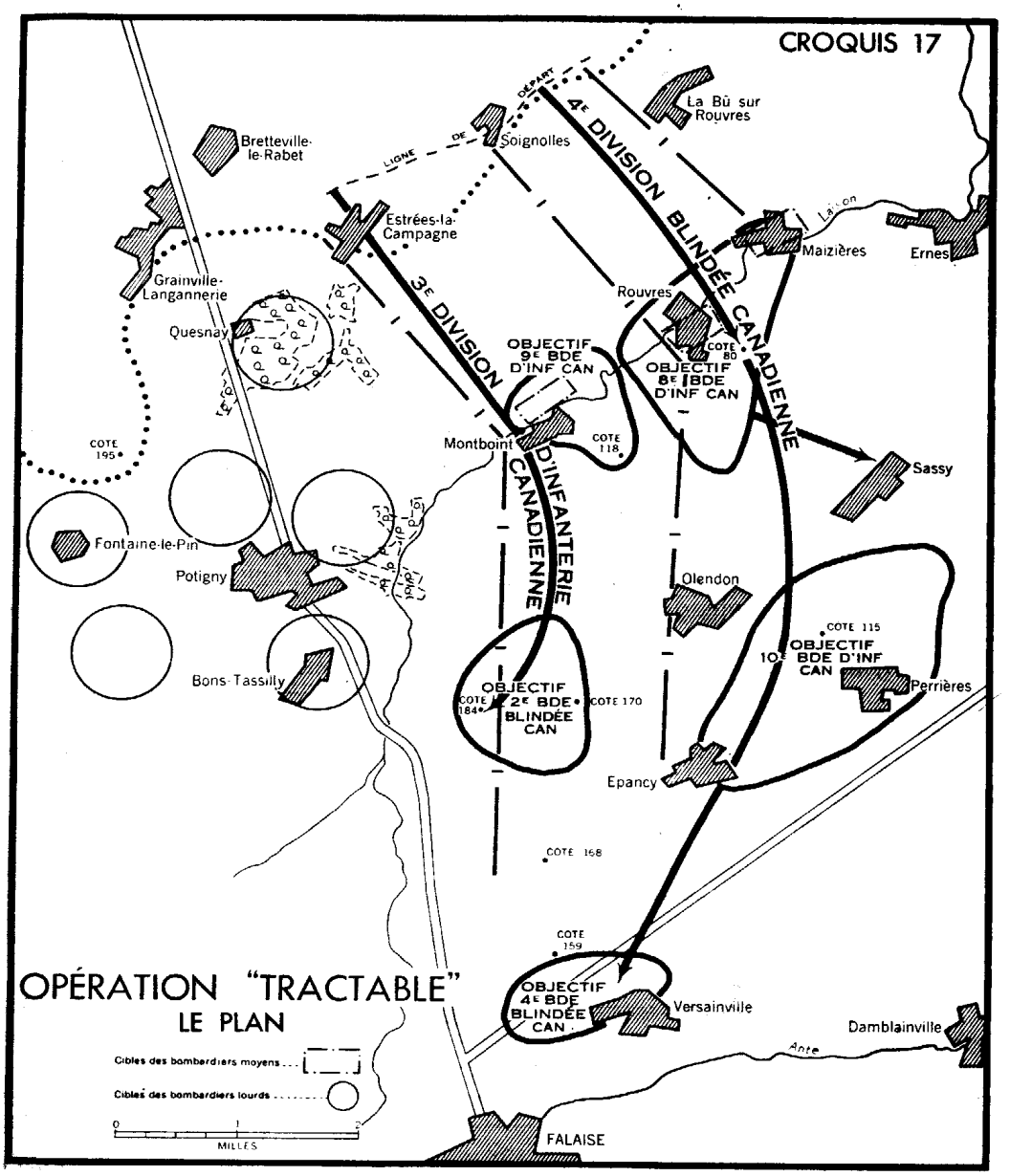
la 2e brigade canadienne blindée lui était rattachée. Le brigadier Wyman ayant été blessé le 8 août, cette dernière était commandée par le brigadier J. F. Bingham. La colonne de gauche se composait de la 4e division canadienne blindée et de la 8e brigade d'infanterie[21].

La préparation de cette attaque représentait une très lourde tâche, étant donné surtout qu'il fallait déplacer à peu près toutes les formations de combat du 2e corps d'armée canadien durant les 24 heures précédant l'heure H. Le 12 août, Simonds informa le Q.G. de l'armée que l'heure H serait probablement fixée à midi le 14; bien que le corps d'armée fût "à court de temps", il serait possible d'engager l'opération ce jour- là[22]. Cette prévision se révéla exacte.

Grâce à l'expérience obtenue de "Totalize", on obtint l'aide du Commandement de bombardement de la RAF sans aucune des incertitudes qui avaient marqué l'opération précédente*. Sir Arthur Harris avait dit: "Ne vous gênez pas pour demander" et les Canadiens l'avaient pris au mot. Le 13 août, le Q.G. de l'armée communiqua des instructions concernant le plan aérien[24]. Immédiatement avant l'heure H, des bombardiers moyens du groupe n° 2 du 2e corps d'aviation tactique, guidés par la fumée rouge soulevée par l'artillerie, devaient s'attaquer aux emplacements ennemis de canons, de mortiers et de chars dans la vallée de la Laison et les alentours, sur le front d'attaque. Deux heures après la mise en mouvement, les bombardiers lourds du service de bombardement devaient marteler les positions occupées par l'ennemi à cheval sur la route de Falaise, autour de Potigny et du bois de Quesnay, que les troupes au sol devaient contourner. Ce bombardement avait pour objet "de détruire ou de neutraliser les canons, les concentrations de véhicules et les localités défendues par l'ennemi sur notre flanc droit et d'empêcher tout mouvement entre cette région et la zone de l'attaque"[25]. Au cours de la première étape, comme nous l'avons déjà dit, l'artillerie devait tendre des écrans de fumée sur les flancs de la zone d'attaque au sol en plus d'exécuter, à l'avant, un barrage combiné de fumée, d'obus et de hauts explosifs. A compter de cinq minutes avant l'heure H, les batteries ennemies repérées seraient pilonnées et les régiments d'artillerie se tiendraient prêts à avancer pour soutenir les progrès de l'attaque[26].

Bien que nous ne l'ayons appris que plus tard, nous fûmes victimes d'un malheureux incident avant l'attaque. Le soir du 13 août, un officier du 8e régiment de reconnaissance de la 2e division canadienne, voyageant dans une auto de patrouille, perdit sa route et pénétra dans les lignes ennemies. Il fut tué et son chauffeur capturé. Les Allemands trouvèrent sur lui, - nous l'avons appris plus tard d'un prisonnier, - une copie d'un document de la 2e division[27] renfermant, en substance, les ordres donnés ce jour-là par le général Simonds. Les Allemands étaient donc pleinement renseignés sur notre plan d'attaque, ce qui leur permit de faire des mises au point rapides pour y parer. Apparemment, ils établirent une batterie antichars de plus à proximité de la Laison sur notre route d'attaque. De l'avis du général Simonds, ces remaniements "ont sans doute

*Le Q.G. de l'armée, cependant, était nettement mécontent des dispositions prises pour obtenir l'appui aérien sur le théâtre des opérations, étant donné surtout que certaines demandes dépassaient les possibilités du groupe tactique soutenant directement l'armée de terre. Le brigadier Mann signalait au général Crerar que la pratique suivie "équivalait, en somme, à faire de l'officier supérieur de l'état-major aérien du groupe 83 (RAF) l'arbitre des besoins, militaires et lui laissait le soin de décider de l'opportunité d'une attaque sur un point en particulier", si énergiques ou pressantes que pussent être les demandes de l'armée de terre. Il se plaignait surtout des retards qui en résultaient[23].



accru le nombre de nos pertes le lendemain et ont retardé de plus de vingtquatre heures la prise de Falaise"[28].

Il convient de noter que, durant la période de formation, on avait profité de toutes les occasions pour mettre les officiers en garde précisément contre ces mauvais coups du hasard. Après l'exercice "Bumper", grandes manoeuvres tenues au Royaume-Uni à l'automne de 1941, l'arbitre en chef, - c'était, soit dit en passant, le lieutenant-général B. L. Montgomery, - soulignait les funestes con-

séquences d'un incident analogue survenu durant l'exercice; le malheureux officier britannique en cause fut l'une des rares personnes mentionnées nommément dans sa critique[29].

Bataille de la Laison

Le regroupement définitif en vue de l'opération "Tractable" se continuait durant la nuit du 13 au 14 août. La division blindée polonaise relevait la 3e division canadienne d'infanterie qui allait prendre ses positions en prévision de la bataille[30]. Un détachement spécial de la 79e division blindée arrivait sur les lieux. Durant la matinée du 14, les colonnes se fermaient juste au delà du champ de vision de l'ennemi cantonné dans ses positions au nord de la Laison.

La colonne de la 38 division, à droite, avait à sa tête les chars de la 2e brigade canadienne blindée, précédés de Flails britanniques. Venaient ensuite le 7e régiment de reconnaissance, puis la 9e brigade d'infanterie dans des transports blindés. La 7e brigade d'infanterie, à pied, fermait la colonne. Vers l'est, la 4e division canadienne blindée se composait de formations analogues, la 4e brigade blindée tenant la tête. La 8e brigade d'infanterie était à bord des transports blindés et la 10e fermait la colonne. Le 1re régiment canadien d'automitrailleuses (12e Manitoba Dragoons) protégeait le, flanc gauche du corps d'armée. Les formations devaient prendre position sur la route reliant Bretteville-le-Rabet à Saint-Sylvain et le point de départ, qui devait être franchi à l'heure H, formait une ligne passant un peu au nord d'Estrées-la-Campagne et traversant Soignolles[31]. Au milieu des derniers préparatifs, un message du général Crerars[32] à tous les commandants d'unités et de formations rappelait à l'armée l'extrême importance du moment ainsi que de l'occasion qui s'offrait:

> Frappez les premiers, frappez fort et continuez de frapper. Nous pouvons aujourd'hui contribuer puissamment à une rapide victoire alliée.

Le 14 août fut une magnifique journée d'été. Ceux qui en ont été témoins garderont longtemps le souvenir de ces longues colonnes de blindés s'avançant "dans des champs d'épis d'or ondulants"[33]. A 11h.37 du matin, l'artillerie tirait ses premiers obus avertisseurs pour guider les bombardiers moyens; à 11h.55, elle tendait d'énormes écrans de fumée pour masquer l'avance de nos colonnes[34]. A 11h.40, les bombardiers moyens pilonnaient les positions ennemies, s'attaquant à Montboint, à Rouvres puis à Maizières. Survolant les chars qui attendaient pour prendre le départ, ils martelèrent la vallée pendant un bruyant quart d'heure. Quarante-cinq appareils Mitchell et 28 Boston participèrent au bombardement[35]. A 11h.42, le silence de la radio fut rompu par le commandement "En avant"; les brigades blindées se dirigèrent alors vers la ligne de départ[36].

L'écran de fumée de l'artillerie avait été conçu pour être "impénétrable" sur les flancs et de la densité d'un brouillard épais à l'avant[37]. Dès que les blindés se mirent en marche, les nuages de fumée se doublèrent de poussière, "de la poussière comme je n'en ai jamais vu!", disait le commandant d'une unité[38]. Ces deux écrans combinés rendaient très difficile aux conducteurs de conserver le sens de la direction; ils ne pouvaient faire autrement que se diriger "vers le soleil"[39]. Les artilleurs allemands, en état d'alerte et sachant d'avance sur quel front porterait notre assaut, firent des trouées dans nos rangs en dépit de l'écran

de fumée. Une de leurs victimes fut le commandant de la 4e brigade blindée, le brigadier E. L. Booth, mortellement blessé lorsque son char fut atteint*. II y eut d'autres victimes au Q.G. de la brigade; la désorganisation qui en résulta eut de fâcheux effets sur les opérations ultérieures de la brigade[41].

Les véhicules blindés utilisés pour le transport des fantassins se révélaient encore une fois extrêmement utiles, filant en ligne droite dans la vallée de la Laison pour y dégorger des fusiliers qui, aussitôt débarqués, pourchassaient l'ennemi. Règle générale, au cours de cet engagement, l'infanterie n'eut pas la tâche trop difficile; les Allemands se rendaient en grand nombre après une faible résistance ou sans aucune résistance. Au château de Montboint, une compagnie des Stormont, Dundas et Glengarry Highlanders, arrivée sur les lieux avant les chars, fut immobilisée par des nids de mitrailleuses, mais une arme nouvelle et meurtrière, utilisée là pour la première fois par les Canadiens, la "Wasp", lance-flamme adapté au véhicule de transport, - en eut bientôt raison. Un Tiger (apparemment un des deux chars qui nous causaient des ennuis à cet endroit) fut démoli par les obus de 8 livres d'un détachement du S.D. et G.[42]

La vallée de la Laison, boisée et accidentée, est assez impressionnante mais le cours d'eau lui-même, qui n'a que six pieds de largeur environ et deux pieds de profondeur, ressemble plutôt à un fossé[43]. Néanmoins, il causa plus d'embarras aux chars qu'on ne l'avait prévu. On projetait de le franchir sur des fascines ou amas de broussailles transportés par les véhicules d'assaut du Génie. Une fois en place, ces fascines tenaient le coup mais il fallut du temps pour que les véhicules (AVRE) atteignent les points de passage et il en résulta de l'encombrement et de la confusion le long du petit cours d'eau. Quelques chars s'embourbèrent en tentant de le franchir à gué; d'autres groupes, ,utilisant des rebuts et les débris de ponts démolis, réussirent à improviser des passages. Sur le front de la 3e division, à droite, la plupart des chars de deux escadrons du 1-t Hussars s'embourbèrent; l'escadron de réserve, ayant découvert un passage à Rouvres, occupait désormais la position de tête; il poursuivit son avance pour occuper l'élévation à l'ouest d'Olendon[44]. Les véhicules légers du 7e régiment de reconnaissance (17th Duke of York's Royal Canadian Hussars) semblent avoir été les premiers à enjamber la Laison; les escadrons de l'unité se portèrent vers l'élévation en vue de l'occuper en attendant l'arrivée de blindés plus lourds[45.]

Sur le front de la 4e division, certains chars, se cherchant un passage, avançaient vers l'est jusqu'à Ernes où ils en trouvaient un qui était praticable; d'autres attendaient que les passages fussent achevés à Rouvres et à Maizières[46]. D'après le mémorialiste des Canadian Grenadier Guards, "la brigade tout entière était sectionnée en petits groupes dont chacun comptait des représentants de toutes les unités". Tard dans l'après-midi, l'avance des blindés, sur ce front, dépassait la Laison. Peu avant minuit, les régiments blindés de la 4e brigade blindée se trouvaient déployés autour d'Olendon (que la 108 brigade d'infanterie avait occupé dans la soirée), le 21e régiment blindé, l'unité la plus avancée, se trouvant immédiatement au sud du village. Le gros de la 108 brigade était

*Le lieutenant-colonel M. J. Scott des Gardes à pied du gouverneur général le remplaça, après un certain retard évidemment. Lorsque Scott dut entrer à l'hôpital le 15 août à la suite d'une blessure, le lieutenant-colonel W. W. Halpenny lui succéda. Le brigadier R. W. Moncel assuma le commandement de la brigade le 19 août[40]. Le général Kitching déclare qu'il a demandé la nomination de Moncel qu'on avait choisi d'avance comme remplaçant pour le cas où le commandant de la brigade serait invalidé) dès qu'il apprit la mort de Booth.

dans la même région et l'Algonquin Régiment s'apprêtait à pousser plus loin en direction d'Epancy[47]. Dans le secteur de la 3e division, la 2e brigade blindée, renforcée par la 7e brigade d'infanterie, se trouvait à l'extrémité nord de la haute crête qui sépare Olendon de la Laison. La 8e brigade, ayant nettoyé sa partie de la vallée, était repassée sous le commandement de la 3e division et le régiment North Shore avait occupé Sassy[48].

L'assaut avait remporté un succès complet; la 4e division signalait qu'à 11 heures du soir elle avait capturé 15 officiers et 545 hommes, mais elle mandait également que l'avance au sud de la rivière progressait lentement[49]. Il semble évident que ce retard était attribuable non pas tant à la résistance de l'ennemi qu'à la désorganisation qui a résulté, tout le long du front d'attaque, de la perte de direction au cours de l'avance vers la Laison et de la confusion qui régnait dans la vallée pendant que nos unités se cherchaient un passage.

Le 14, aux premières heures du jour, la 2e division canadienne, occupant l'aile droite du corps d'armée, avait réussi à élargir sa tête de pont de Clair Tizon. Durant l'après-midi, à la Cressionnièree, elle repoussait trois contreattaques menées par des troupes identifiées comme appartenant à la 12e division Panzer S.S.[50] La division blindée polonaise, occupant maintenant ce même flanc à l'ouest de la route de Falaise et n'ayant ce jour-là pour tâche importante que celle d'exploiter l'attaque du service de bombardement[51], envoyait des patrouilles dans Bray-en-Cinglais, au nord de Clair Tizon, mais ne semble pas s'y être maintenue.

Le succès de la journée avait été gâté par un autre incident, étrangement analogue à celui du 8 août, alors que nos troupes avaient été bombardées par nos propres avions de soutien. Le 8, les bombardiers en faute étaient ceux de la 8e Force aérienne des É.-U. Cette fois-ci, c'était des appareils du Commandement de bombardement de la RAF; sur les 77 avions qui se trompèrent de cible, 44, par un malheureux hasard, appartenaient au groupe n° 6 de bombardiers de l'ARC[52].

A compter de 2 heures de l'après-midi, nous l'avons vu, le Commandement de bombardement devait s'attaquer à six cibles dans la région Quesnay-Fontaine-le-Pin-Bons-Tassilly. La capture du document mentionné ci-dessus peut avoir 'contribué à réduire les dommages causés à l'ennemi. En tout, 417 Lancaster, 352 'Halifax et 42 Mosquito du Commandement de bombardement participèrent à l'engagement et déversèrent 3,723 tonnes de bombes. Deux avions furent abattus dont un, malheureusement, semble-t-il, par notre propre DCA[53].

C'est surtout dans la région de Saint-Aignan et autour de la grande carrière d'Hautmesnil, sur la route de Falaise, qu'eurent lieu ces bombardements malencontreux[54]. Un des officiers supérieurs de la RAF put en mesurer les effets: le maréchal de l'air Coningham se trouvait dans la voiture blindée du général Simonds, près d'Hautmesnil, à ce moment-là[55]. Bien qu'il soit impossible de déterminer avec précision quel *a été* le nombre des victimes, il semble qu'elles aient été passablement plus nombreuses qu'au cours de l'incident antérieur (voir ci-dessus, p. 236). Un relevé, préparé le 15 août au Q.G. de la Première armée canadienne, donne un total de 85 tués, 241 blessés et 91 disparus. Plu-

*Le mérite en revient surtout aux Queen's Own Cameron Highlanders of Canada, même si leur journal de campagne ne fait pas mention de ces attaques et donne le 15 août comme date du bombardement qui accompagna "Tractable".

sieurs de ces derniers ont certainement été tués. Les régiments de l'artillerie canadienne qui se trouvaient à l'est d'Hautmesnil ont durement écopé; le 12e régiment de campagne (Artillerie canadienne), d'après les chiffres définitifs, eut 41 hommes tués ou morts de leurs blessures et 46 blessés. Le Royal Regiment of Canada fut lourdement atteint (6 tués et 34 blessés ce jour-là). Encore une fois, les Polonais subirent des pertes élevées, soit 42 tués et 51 disparus le 15 août[56].

Sur l'ordre du maréchal en chef de l'air Harris, on mena une enquête complète sur l'incident. Il n'est pas nécessaire que nous nous arrêtions ici aux explications d'ordre technique, mais le Commandement de bombardement a jugé que les équipages avaient eu le tort de ne pas exécuter les ordres qui leur enjoignaient de tenir soigneusement compte de leur temps de vol à partir du moment où ils avaient atteint le littoral. Cette précaution aurait permis d'éviter ces erreurs. On prit des mesures disciplinaires contre ceux dont la responsabilité pouvait être établie. Les équipages de deux groupes d'éclaireurs aériens furent réaffectés à des travaux d'équipage ordinaires; les commandants d'escadrille et de section, personnellement incriminés, durent renoncer à leurs commandements et à leurs grades provisoires et-furent réaffectés à des fonctions ordinaires et tous les équipages en cause furent marqués de "l'astérisque" ce qui voulait dire que, jusqu'à nouvel examen de leur dossier après qu'ils auraient acquis plus d'expérience, on ne pouvait leur confier de mission à moins de 30 milles à l'avant de la ligne de bombardement[57].

Un incident particulièrement regrettable de ce bombardement ne saurait être mis à la charge des équipages aériens. D'après les ordres de SHAEF58, la fumée ou les torches jaunes devaient être un des signaux de reconnaissance utilisés par les troupes alliées pour se faire reconnaître par nos propres forces aériennes. Nos troupes eurent dûment recours à ce signal le 14 août. Malheureusement, ni SHAEF ni le Q.G. de la force aérienne expéditionnaire alliée n'avait informé le Commandement de bombardement de la RAF de cette convention°. Fait plus grave encore, les indicateurs de cible utilisés par le Commandement de bombardement le 14 août étaient d'un jaune semblable à celui des signaux indicateurs de l'armée de terre. Cette fumée jaune soulevée par les unités attaquées eut donc un effet opposé à celui qu'on en attendait et contribua simplement à une intensification du bombardement[59]. Le Royal Regiment signala qu'il manquait de fumée jaune, prit des mesures pour s'en procurer lorsque le bombardement commença dans le voisinage, en fit usage et fut immédiatement pilonné.

Sir Arthur Harris déplorait, avec raison, qu'on eût négligé de renseigner son Commandement à ce sujet. Il affirmait même que l'officier principal de son état-major aérien, qui avait préparé l'opération de concert avec la Première armée canadienne, "avait cherché en particulier à se renseigner sur la confusion possible des signaux pyrotechniques et qu'on lui avait affirmé qu'aucun de ces signaux ne serait utilisé"[60]. Il semble évident que l'état-major du général Crerar n'a tout simplement pas eu l'idée que le Commandement de bombardement pouvait ne pas être pleinement au courant d'une méthode élaborée par SHAEF longtemps avant le jour J et utilisée partout jusque-là pendant toute la campagne; fort malheureusement, personne ne songea à faire mention de la fumée

eC'est peut-être parce que les forces de bombardement stratégique ne sont passées que relativement tard (voir ci-dessus, p. 24) sous le commandement de SHAEF.

jaune pendant les entretiens avec le représentant d'Harris. Ce n'est certes pas à un Q.G. d'armée qu'il incombait d'informer le Commandement de bombardement de ces dispositions; on a sans doute supposé que cela s'était fait depuis longtemps à un échelon supérieur.

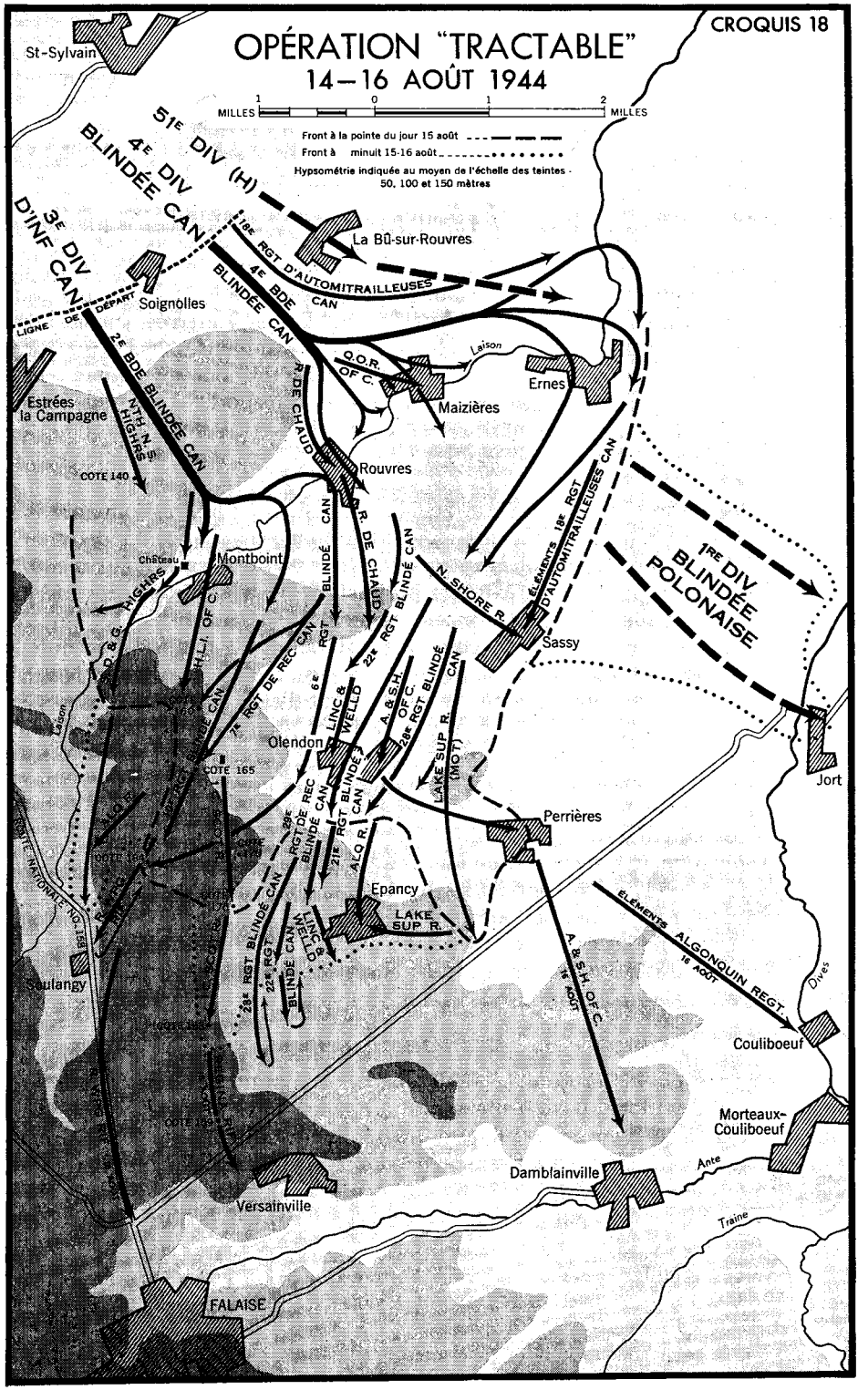
Pendant que nos troupes étaient bombardées, les pilotes de petits appareils Auster des escadrilles du poste d'observation aérienne tentaient d'éloigner les bombardiers en volant à haute altitude et en lançant des fusées rouges Very. Les observateurs du Q.G. de la 4e division ont eu nettement l'impression qu'un de ces avions "avait empêché les bombardiers de déverser plus de bombes sur nos propres troupes"[61]. Il y eut aussi d'autres rapports dans le même sens. Le maréchal en chef de l'air Harris, cependant, déclara que ces signaux "seraient probablement pris à tort pour des indicateurs de cibles, ce qui arriva effectivement. Bien qu'animés des meilleures intentions, dit-il, ces pilotes n'ont fait qu'embrouiller davantage une situation déjà confuse"[62].

De nombreux rapports indiquent que cette répétition d'une même erreur à six jours d'intervalle a eu momentanément de très fâcheux effets sur le moral des unités et des formations qui en furent les victimes[63]. On oubliait naturellement que l'immense majorité des bombes étaient tombées sur le véritable objectif. Dans sa dernière communication à Harris à ce sujet, le général Crerar exprimait l'avis que l'attaque du Commandement de bombardement "avait largement contribué au grand succès" de la journée; il demeurait, disait-il, un ardent champion du recours aux bombardiers lourds en étroite collaboration avec l'armée de terre lorsque les troupes au sol se heurtent à des défenses solides. Il terminait sa lettre par de "sincères remerciements pour votre collaboration passée" et se disait "très confiant des résultats de toute entreprise future où il nous faudra concerter nos efforts"[64].

La poussée se continue vers Falaise

Le 14 août, le général Montgomery modifiait de nouveau quelque peu ses instructions au général Crerar; c'est à ce dernier dorénavant, et non plus au général Dempsey, qu'était confiée la tâche de prendre Falaise. Il lui fallait procéder sans le moindre retard mais cela ne devait pas gêner l'exécution d'une autre tâche plus onéreuse et plus importante, celle de pousser vers le sud-est pour occuper Trun et opérer la jonction avec les troupes du général Patton qui s'approchaient par le sud[65]. Les Américains se trouvaient immédiatement au sud d'Argentan, à une quinzaine de milles seulement au sud-est de Falaise. Ils avaient été immobilisés à cet endroit non par l'ennemi mais par un incident qui mérite qu'on s'y arrête.

La "limite" entre les 12e et 21e groupes d'armées passait à environ 8 milles au sud d'Argentan. Elle avait été définie dans un message du Q.G. du 21e groupe d'armées envoyé à 11 heures du soir le 5 août[66], longtemps avant le déclenchement de la contre-offensive allemande. Le soir du 12 août, des effectifs du 15e corps de la Troisième armée américaine du général Patton atteignaient et même franchissaient cette limite, s'approchant à moins de quatre kilomètres d'Argentan. Ne sachant pas s'il devait pousser plus loin en vue de fermer la brèche par où les Allemands s'échappaient, le major-général Wade H. Haislip, commandant du 15e corps, ordonnait à ses divisions de ne pas dépasser Argentan et demanda


CROQUIS 18
OPÉRATION "TRACTABLE"
14–16 AOÛT 1944
MILLES 1 0 1 2 MILLES
Front à la pointe du jour 15 août
Front à minuit 15-16 août
Hypsométrie indiquée au moyen de l'échelle des teintes - 50, 100 et 150 mètres
St-Sylvain
51E DIV (H)
4E DIV BLINDÉE CAN
3E DIV D'INF CAN
La Bû-sur-Rouvres
18E RGT D'AUTOMITRAILLEUSES CAN
4E BDE BLINDÉE CAN
Soignolles
LIGNE DE DÉPART
2E BDE BLINDÉE CAN
Q.O.R. OF C.
Laison
Ernes
Maizières
Estrées la Campagne
N.N.H. HIGHWAY
COTE 140
R. DE CHAUD
Rouvres
Château
Montboint
H.L.I. OF C.
Q.O.R. HIGHWAY
N. SHORE R.
ÉLÉMENTS 18E RGT D'AUTOMITRAILLEUSES CAN
1RE DIV BLINDÉE POLONAISE
Sassy
Jort
6E RGT BLINDÉ CAN
22E RGT BLINDÉ CAN
A. & S.H. OF C.
28E RGT BLINDÉ CAN
LINC & WELLD
7E RGT DE REC CAN
Olendon
COTE 165
LAKE SUP R. (MOT)
Perrières
29E RGT DE REC BLINDÉ CAN
21E RGT BLINDÉ CAN
ALG R.
Epancy
LAKE SUP R.
ROUTE NATIONALE NO. 158
Soulangy
ÉLÉMENTS ALGONQUIN REGT. 18E AOÛT
Dives
Couliboeuf
Morteaux-Couliboeuf
Damblainville
Ante
Versainville
Traine
FALAISE

l'avis de Patton. Peu après minuit dans la nuit du 12 au 13, Patton lui ordonnait d'enlever Argentan, "de s'avancer lentement en direction de Falaise" et, quand il y serait parvenu, "de continuer à progresser lentement jusqu'à ce qu'il ait établi le contact avec nos alliés". Au début de l'après-midi du 13, cependant, Patton contremandait cet ordre très judicieux pour donner instructions à Haislip de s'arrêter dans le voisinage d'Argentan et d'y grouper ses unités en vue de nouvelles opérations[67]. (D'après la version parvenue à la Première armée canadienne, Patton aurait parlé d'opérations en direction "nord, nord-est ou est"[68].)

On a dit[69] que le contre-ordre venait de Montgomery mais ce n'est pas exact. La responsabilité de la décision qui interdisait de franchir cette limite retombe sur le général Bradley qui n'a pas hésité à l'accepter franchement. La question n'a jamais été déférée à Montgomery. D'après les explications qu'il a données, Bradley doutait qu'il fût possible à Patton de fermer la brèche par laquelle les puissants effectifs allemands "déguerpissaient en toute hâte pour éviter d'être pris au piège". (Le mouvement principal, cependant, n'était pas encore commencé à ce moment-là.) Mais il redoutait également les conséquences d'un "tamponnement entre deux armées convergentes" ainsi que la possibilité "d'une tragique erreur d'identité"[70]. Bien que Montgomery n'ait pas été consulté, le *commandant* suprême le fut. Le général Eisenhower lui-même a écrit: "Je me trouvais au Q.G. de Bradley quand des messages commencèrent à arriver de commandants des colonnes américaines en marche; ils se plaignaient que les limites imposées par les ordres permettaient à des Allemands de s'échapper. J'ai appuyé sans réserve la réponse de Bradley portant qu'il fallait obéir aux ordres et s'en tenir, entre les groupes d'armées, aux limites prescrites dans les ordres écrits; autrement, on pourrait aboutir à une ruineuse bataille entre amis"[71]. En conséquence, les formations du 15e corps d'armée américain restèrent relativement inactives depuis le 13 jusqu'au 16 août, surveillant des barrages de routes au sud et au sud-est d'Argentan[72].

A l'époque, le général Patton fulmina contre cette décision. Il ne faut pas nous formaliser de sa "boutade" à Bradley: "Qu'on me laisse aller jusqu'à Falaise, et les Anglais, refoulés jusqu'à la mer, connaîtront un autre Dunkerque"[73]. Sans doute Patton avait-il ses faiblesses mais il avait les réactions instinctives d'un grand capitaine et, sur le champ de bataille, il savait mettre les occasions à profit. Au sud-est de Falaise le 13 août, une des occasions les plus prometteuses de toute la guerre s'offrait aux Alliés. La Première armée canadienne ne sut pas en profiter pleinement de son côté de la brèche; Bradley et Eisenhower refusèrent de l'exploiter à fond de leur côté. Il est vrai que Patton n'aurait peut-être pas réussi à opérer la soudure mais l'enjeu était tellement grand qu'il valait la peine d'essayer. Il est vrai également qu'une avance au delà de la limite aurait pu aboutir à de funestes incidents entre des armées alliées mais ils auraient été plus que compensés par le tort causé à l'ennemi par la fermeture de la brèche. En fin de compte, il fallut oublier la limite (voir ci-dessous, p. 265). Il aurait été sage de la faire sauter le 13 août.

Dans son livre posthume, le général Patton, déclare que l'ordre lui interdisant d'avancer tenait à ce que "les Britanniques avaient semé de nombreuses bombes à retardement dans la région"[74]. C'est un fait que des bombes, dont le retard maximum était de douze heures, avaient été jetées sur la route FalaiseArgentan à 8 heures du soir le 12 août par la 9e Force aérienne des É.-U. D'autres bombes, d'un retardement de six heures, avaient été plantées le 13.

Aucune de ces bombes n'aurait pu nuire à une poussée de l'armée de Patton vers le nord[75].

Du côté allemand, nous constatons que le 9 août, le commandant en chef (Ouest) était complètement résigné à l'échec de l'offensive de Mortain. "Il ne faut plus s'attendre à d'autres succès de ce groupe d'attaque", disait-il[76]. Hitler n'était pas de cet avis. Selon lui, l'attaque avait *été* lancée prématurément; elle devait être reprise dans la région de Domfront. Le général Eberbach en fut chargé et, en son absence[77], Sepp Dietrich devait commander la Cinquième armée Panzere.

Le 11 août, le feld-maréchal von Kluge déclarait que ses commandants d'armée étaient comme lui d'avis que l'attaque de Domfront n'était plus réalisable. La situation s'aggravait d'heure en heure; une attaque contre l'armée de Patton dans la région d'Alençon était la seule manoeuvre immédiatement possible. Hitler reconnut immédiatement que le 151, corps d'armée américain qui se trouvait dans les environs devait être "anéanti par une attaque concentrique". Pendant ce temps, il fallait continuer d'opposer une résistance acharnée à Falaise et à Mortain, et ne pas renoncer à "déclencher une attaque en direction de l'Ouest"[78]. Les formations blindées allemandes qui se trouvaient aux alentours de Mortain depuis le 7 août entreprirent leur marche vers l'est. Le 13 août, von Kluge rédigeait un rapport pessimiste à la suite duquel Hitler réitérait ses ordres touchant l'attaque contre le 15e corps[79]. Cependant, il ne pouvait plus être question de cette offensive et, dans la nuit du 14 au 15, von Kluge déclarait que le projet du Fuehrer était tout simplement impossible d'exécution. La seule issue possible, semblait-il, était de tenter de s'échapper, en direction nord-est, de la poche qui sans cesse se rétrécissait[80].

Sur le front de la Cinquième armée panzer, au nord de Falaise, on avait tenté désespérément pendant ces jours-là de recruter des renforts pour soutenir une ligne chancelante. Les pertes rognaient petit à petit les effectifs allemands, peu nombreux dès le début. Le nombre des victimes fut particulièrement élevé le 8 août. Ce soir-là, Eberbach, dans un entretien téléphonique avec von Kluge[81], parlait de "bombardements alliés renouvelés" (ceux de l'après-midi) qui "ont écrasé la 12e division Panzer S.S. au point que seuls des chars isolés en sont revenus". Eberbach ajoutait:

> Le 1er corps SS Pz a installé une ligne de combat avec canons antichars et antiavions qui a tenu jusqu'ici. On peut se demander si cette ligne tiendra jusqu'à demain si l'ennemi attaque plus énergiquement. En ce moment, la moitié des effectifs de la nouvelle division d'infanterie (89e) est hors de combat. Je me compterai chanceux si je puis grouper ce soir une vingtaine de chars, Tigers compris.

Ce soir-là, la Cinquième armée Panzer ordonnait au 2e corps S.S. Panzer (sur le flanc gauche de l'armée au nord de Flers) d'envoyer au 1e- corps S.S. Panzer tous les chars Mark IV et Mark V qui restaient à la 9e division Panzer S.S. On signalait bientôt qu'un certain nombre de chars, de même que le bataillon de DCA et le bataillon antichars de la 858 division, qui avaient relevé jusque-là du 2e corps Panzer S.S., étaient en marche. Plus tard, cependant, on apprenait que ces chars avaient été "intégrés à la ligne principale de résistance" et que le

*Le 27 juin, le groupe Panzer de l'Ouest était passé au rani d'année; par la suite, il se donnait lui-même l appellation d"`armée Panzer de l'Ouest'. Le 8 août, il reçut officiellement le nom de Cinquième armée Panzer.

2e corps Panzer S.S. envoyait à leur place son bataillon de Tigers, qui comprenait à ce moment-là 13 chars[82]. Cette unité arrivait le 9. Mais le bataillon de Panthères de la 9e division Panzer, qu'on avait également promis, était dirigé vers la Septième armée[83]. Le soir du 9 août, la Cinquième armée Panzer mandait que le nombre de chars du er corps Panzer, - y compris sans doute les Tigers nouvellement arrivés, - n'était plus que de 35 (15 Mark IV, 5 Panthers et 15 Tigers)*. Demain, disait-il, il nous sera impossible d'empêcher la percée à Falaise[84].

L'assaut canadien sur la route de Falaise, le 8 août, alarmait le c.-en-c. (Ouest) à ce point que son évaluation de la situation à Mortain en fut modifié et qu'il fut amené à différer l'ordre d'entreprendre de nouvelles opérations à cet endroit (encore faut-il dire qu'il considérait déjà ces opérations comme vouées à l'échec). A 6h.45 du soir, il déclarait au commandant de la Septième armée[85]:

> . . . la pénétration ennemie à Caen est plus profonde que jamais. J'en suis venu à la conclusion qu'il faudra préparer demain la réorganisation de notre attaque. L'offensive ne sera pas poursuivie demain mais nous nous préparerons pour attaquer après-demain.

Cependant, à 3h.20 de l'après-midi le 9, après que l'élan canadien eût été amorti par le désastre subi par le British Columbia Regiment près d'Estrées (voir ci-dessus, p. 239-241), von Kluge était plus confiant. Après un entretien avec le commandant suprême, il disait au chef de l'état-major de la Septième armée[86]": J'ai proposé que nous nous en tenions à notre plan d'attaque, pourvu que la situation au sud de Caen se stabilise de nouveau et qu'elle n'ait pas eu les effets redoutés. Il faut maintenant préparer et exécuter l'attaque en conformité du plan, mais non sans discernement ni précipitamment".

Les unités de la 85e division d'infanterie continuaient d'arriver dans le secteur du 1er corps Panzer S.S. Le 11 août, cette division occupait le front de la 12e division Panzer S.S. et une partie du front de la 89e. Elle défendait le secteur droit du corps, le long de la vallée de la Laison, depuis Ernes jusqu'à un point situé immédiatement à l'est de la route de Falaise. Sa principale ligne de résistance se trouvait sur une élévation, immédiatement au nord de la Laison[87]. La 89e division, aux effectifs fortement réduits, continuait de garder le centre tandis que l'aile droite était encore dévolue à la 271e division d'infanterie. Aucun secteur déterminé, semble-t-il, n'était plus attribué à la 12e S.S.; elle devait se tenir en réserve à l'arrière, prête à se porter vers n'importe quel point menacé. Une partie de l'unité restait dans le secteur de la 89e [88]. Certains faits nous portent à croire qu'elle faisait "la police du front" pour empêcher la débandade des divisions d'infanterie de la *Wehrmacht*[89]. Ses effectifs de chars étaient légèrement plus nombreux, soit 18 Mark IV, 9 Panthers, 17 Tigers et quelques autres, le 10 août[90].

Dans ces circonstances, c'est la 85e division d'infanterie, appuyée et "encouragée" par la 12e S.S., qui essuya le gros de notre attaque au cours de l'opération "Tractable". Pendant la première étape, quelque 1,010 hommes de cette division étaient faits prisonniers†. Cependant, un important contingent de ses fantassins,

*La 4e division blindée canadienne à elle seule comptait 234 chars le soir du 10 août. On ne sait pas quels étaient à ce moment-là les effectifs du 21, corps d'armée canadien mais le nombre de ses chars devait être d'environ 700.

†C'est le nombre de prisonniers qu'on dit avoir reçus au parc du corps d'armée et qui sont passés par le parc de l'armée entre 6 heures du soir le 14 août et Tas même heure le lendemain. Le total des prisonniers pour cette période, sur le front de l'armée, s'établit à 1,299[91].

le bataillon de fusiliers de la 85e division, était cantonné au sud de la Laison (bien qu'il ait eu aussi, apparemment, des postes avancés au nord) sur l'aile droite; l'artillerie divisionnaire avait été postée au sud du cours d'eau "afin de repousser, par un feu massif d'artillerie sur les cibles visibles, tout assaut de chars contre l'élévation du secteur nord-ouest de la Laison"[92]. Par conséquent, ces éléments au moins n'ont peut-être pas été mis hors de combat au moment de la première ruée, bien que, le 14 août, 171 hommes du bataillon de fusiliers et 120 du régiment d'artillerie divisionnaire aient été capturés[93]. La division n'était pas à bout et les débris de la 12e S.S. se défendaient encore énergiquement bien que, le 15 août, le nombre de ses chars tombât à 15[94]. Mais ce sont les canons de 88 mm qui devaient nous causer le plus d'ennuis à l'étape suivante.

Le matin du 15, notre avance vers Falaise reprenait. Pour la retarder, l'ennemi profitait d'un terrain avantageux dont la particularité dominante était une longue crête passant directement au nord de Falaise et immédiatement à l'est de la route principale. La 4e brigade blindée poussait jusqu'à l'ouest d'Epancy, laissant au Lake Superior Regiment et à un escadron des Gardes à pied le soin d'occuper le village même, de concert avec l'Algonquin Regiment qui devait l'attaquer par le nord. Epancy fut farouchement défendu; l'Algonquin eut à livrer un dur combat avant que la résistance cesse[95]. Comme l'indiquent les comptes rendus, la confusion et le manque de coordination ont marqué la journée de la 4e brigade blindée. Tard dans l'après-midi, deux régiments blindés, le Canadian Grenadier Guards et le British Columbia Regiment (ce dernier se composant alors principalement de chars et d'équipages de renfort) atteignaient, - du moins on signala qu'ils avaient atteint, - la cote 159, extrémité méridionale de la crête, immédiatement en amont de Versainville; mais, à cet endroit, ils se heurtaient à un intense bombardement antichars et furent repoussés[96]. Le chroniqueur de la 4e division écrit: "... il semble que l'ennemi ait une fois de plus établi un écran antichars sur les pentes méridionales de l'élévation et que la brigade blindée soit incapable de l'enfoncer"[97]. On se souvient que la brigade n'avait encore qu'un commandant provisoire.

A l'ouest, sur le front de la 3e division canadienne d'infanterie, on se battait sauvagement durant l'après-midi. Sur la crête, immédiatement à l'est de la route de Falaise, le er bataillon du Canadian Scottish Regiment, rattaché à la 2e brigade blindée et appuyé par le IF' Hussars, eut raison d'une résistance opiniâtre à la cote 168. Les Hussars, à la suite d'une contre-attaque inopinée de l'ennemi, durent entrer en scène à un moment où leurs réserves de munitions étaient "très basses et ne pouvaient être renouvelées"[98]; ils eurent a essuyer un violent feu antichars. Malheureusement aussi, au début, la distance, dit-on, était trop grande pour l'artillerie de soutien. Lorsque les canons de campagne entrèrent en action des obus tombèrent parmi nos propres troupes. Ce fut une lugubre affaire. Les hommes du Scottish se portèrent à l'attaque "fatigués et tiraillés par la faim et la soif". On ne prit que quelques prisonniers, l'ennemi, dont une partie du moins étaient des hommes des S.S., "préférant mourir que se rendre"[99]. Il semble que la plupart des chars qui restaient à l'ennemi se trouvaient dans cette région. "L'infanterie, cependant, marchait vers. son objectif, et il fut possible aux chars de l'appuyer mais, à cause d'un violent barrage antichars, ils ne purent eux-mêmes accompagner les fantassins jusqu'à l'objectif"[100]. Le sergent-major de compagnie J. S. Grimmond mérita la médaille de

conduite distinguée (D.C.M.) pour avoir, à la tête d'un détachement du Q.G. de sa compagnie, mis en déroute deux chars et des fantassins ennemis. C'était une de ces tâches que ne peuvent accomplir que des fantassins et, comme ce fut trop souvent le cas, l'exécution en coûta cher. Les pertes du bataillon, les plus lourdes qu'il ait subies en une seule journée, s'établirent à 37 hommes tués ou morts de leurs blessures et à 93 blessés[101]. Tard dans l'après-midi, les compagnies étaient solidement retranchées dans leur objectif et elles repoussèrent toutes les contre-attaques[102]. L'ennemi, cependant, ne s'était pas entièrement retiré de la région. Au cours d'une attaque, en soirée, sur le village de Soulangy, en aval de la crête, le 2e régiment blindé perdait 1.0 chars et le Royal Winnipeg Rifles, après avoir pénétré dans le village, se voyait forcé de l'évacuer[103].

Durant la matinée, la division blindée polonaise avait nettoyé le voisinage de Potigny; elle y fut remplacée par la 2e division canadienne et se mit en route vers l'est en direction de la Dives. La 2e division constatait que l'ennemi, après l'échec de ses contre-attaques du 14, s'était replié sur sa ligne de front. La 4e brigade d'infanterie, marchant sur Falaise de l'ouest, l'Essex Scottish en tête, ne rencontrait aucune résistance. Le soir venu, elle n'était plus qu'à un mille environ des limites de la ville[104].

Conformément aux intentions du général Montgomery (voir ci-dessus, p. 259), le général Crerar, le 15 août, donnait instructions au général Simonds de diriger ses deux divisions blindées sur Trun aussitôt que la ville de Falaise serait prise et qu'elle aurait été remise à une division canadienne d'infanterie. Le lendemain, Simonds ordonnait à la 2e division de nettoyer Falaise et de se réorganiser pendant que les deux divisions blindées se dirigeraient vers lest sur Trun[105]. La 4e division blindée, qui projetait une nouvelle attaque contre l'élévation située au nord de Falaise, reçut l'ordre, le matin du 16, de se porter plutôt vers un passage de l'Ante dans la région de Damblainville et d'avancer le long de l'axe de la route principale menant à Trun par le sud-est, pour fermer la brèche entre la Première armée canadienne et la Troisième armée américaine[106]. Pendant ce temps, les Polonais, continuant leur avance vers le nord, devaient enjamber la Dives à Jort (qu'ils avaient atteint le 15), puis pivoter vers le sud-est parallèlement à la marche de la 4e division[107]. A 3h.30 de l'après-midi, Montgomery eut un entretien avec Crerar et l'informa qu'une force allemande comprenant des éléments de cinq divisions Panzer avait, disait-on, lancé une contre-attaque contre le saillant américain au nord d'Argentan. Le c.-en-c. s'était rendu compte que, dès que l'ennemi constaterait que sa porte de sortie était bloquée par la ligne américaine entre Argentan et Carrouges, il tenterait de se frayer un passage par la brèche qui restait entre Argentan et Falaise. La prise de Trun, au centre de cette brèche, était donc d'importance capitale. Cette éventualité était prévue, en principe, dans les ordres antérieurs de Simonds mais il ordonnait à la 4e division d'accélérer sa manoeuvre[108]. A minuit, les éléments de tête occupaient l'élévation située immédiatement au nord de Damblainville. Pendant ce temps, la 3e division, partie de la cote 168, s'était enfoncée vers le sud et la 7e brigade avait occupé l'éminence aux alentours de la cote 159[109].

La tâche d'occuper les ruines tragiques de Falaisee fut donc dévolue à

eDans la nuit du 12 au 13 août, 144 appareils du Commandement de bombardement de la RAF bombardaient Falaise afin de bloquer la porte de sortie de l'ennemi par la ville'». Falaise avait aussi été la cible d'un feu harassant de notre artillerie moyenne'".

la 2e division canadienne d'infanterie. Le brigadier Young reçut l'ordre de nettoyer la ville avec la 6e brigade; il attaqua à 3 heures de l'après-midi, avec le South Saskatchewan Régiment à gauche et le Cameron Highlanders of Canada à droite, appuyés chacun par un escadron des Sherbrooke Fusiliers. L'avance était gênée par les énormes cratères creusés par nos bombes. De plus, des groupes d'ennemis résistaient encore avec acharnement dans les décombres. Le matin du 17 août, cependant, le South Saskatchewan avait atteint le chemin de fer à l'est de la ville. Les Camerons n'avaient pas avancé aussi rapidement, leurs chars s'empêtrant dans les cratères, mais ils terminèrent quand même leur tâche ce jour-là et passèrent du côté sud de la Traine[112].

La mission de nettoyer les derniers nids de résistance à Falaise échoua aux Fusiliers Mont-Royal qui n'eurent pas la tâche facile, loin de là. Cinquante ou so xante hommes des jeunesses hitlériennes, prêts à tout, s'étaient retranchés dans l'École supérieure au centre de la ville. L'immeuble, entouré d'un mur épais, dominait la route principale traversant Falaise d'est en ouest du côté sud de la ville. Ce n'est que vers 2 heures du matin le 18 août que toute résistance cessait alors que les fusiliers donnaient l'assaut au milieu d'une attaque aérienne allemande qui frappait sans discernement amis et ennemis. L'École fut incendiée. On signala que quatre Allemands s'étaient échappés; les autres "combattirent jusqu'à la fin"; aucun ne se rendit[113].

La destruction à Falaise avait été effroyable. Dans certains quartiers de la ville, il était difficile de reconnaître les endroits où passaient les rues et nos niveleuses eurent grand peine à frayer des routes. Le château où naquit Guillaume le Conquérant, perché sur la falaise d'où la ville tire son nom, était presque indemne, marqué seulement de quelques criblures de balles tirées contre des embusqués; la statue du Conquérant, plus bas, sur la place publique, restait intacte mais, dans l'ensemble, la vieille ville, qui nous avait servi si longtemps de cible, n'était plus qu'un monceau de ruines.

La prise de Falaise privait les Allemands de la meilleure route est-ouest qui leur restait mais ils détenaient encore la route qui relie Argentan à Trun en direction nord-est et plusieurs routes secondaires. On prit à ce moment-là la décision, qu'il eut été rationnel de prendre le 13 août, quand il fut interdit à Patton de franchir la limite entre armées au sud d'Argentan. Après avoir ordonné à Crerar de se porter vers Trun, de son côté de la brèche, le général Montgomery donnait instructions au général Bradley de sortir d'Argentan pour marcher sur Trun et Chambois. Il semble qu'on ait tout simplement décidé de ne pas tenir compte de la limite fixée puisqu'aucun dossier n'indique qu'elle ait été modifiée à ce moment-là*.

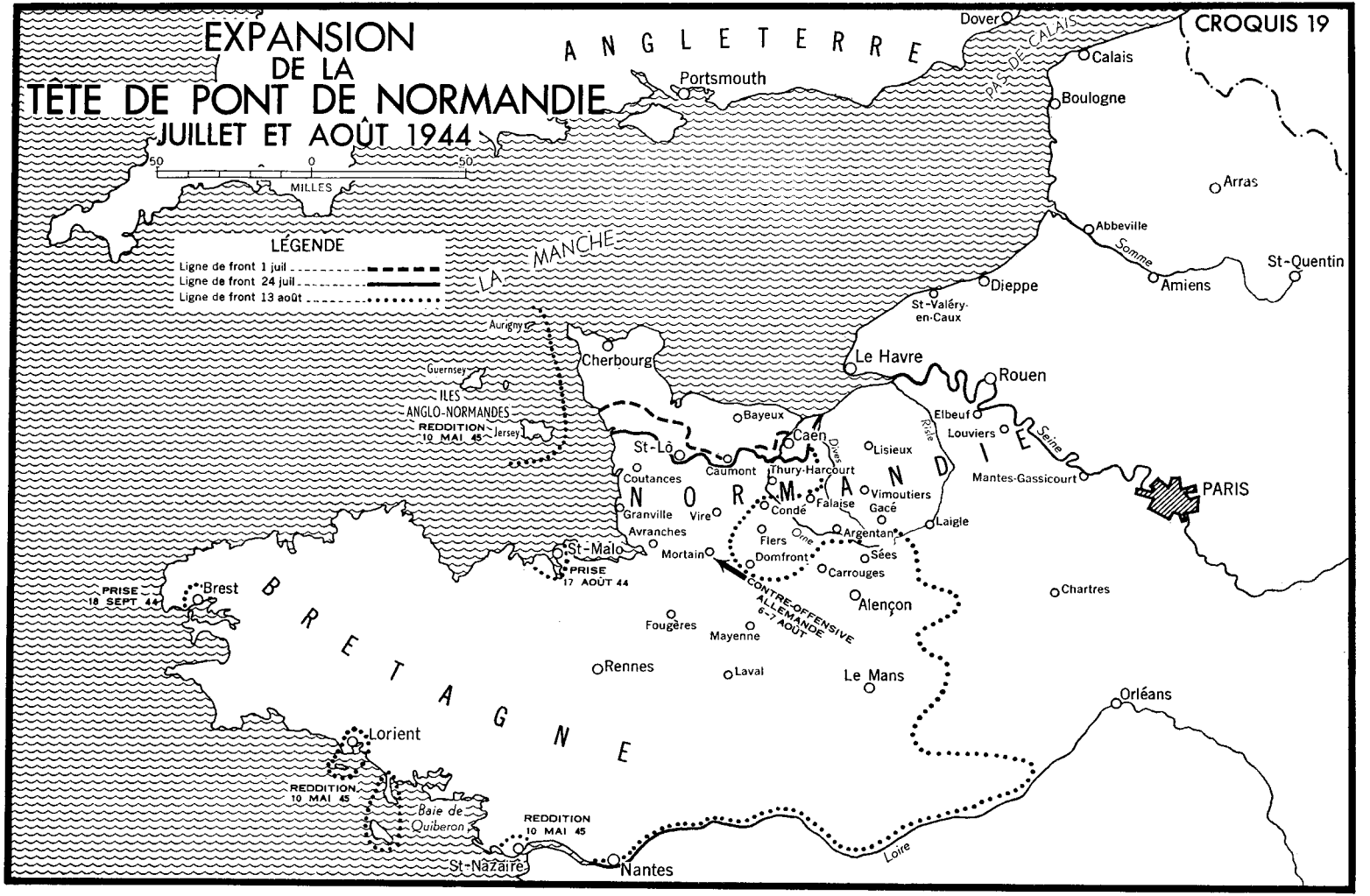
La manoeuvre, du côté américain de la brèche, fut retardée par des regroupements et des malentendus au sujet du commandement. Lorsque Patton se vit

eLes dossiers disponibles ne permettent pas de déterminer le moment précis où Montgomery communiqua cette instruction 'à Bradley. Le récit du général Bradley (A *Soldier's Story,* 378-379), si nous l'interprétons à la lettre, semblerait indiquer la date du 14 août, assurément inexacte. L'histoire officielle de l'Armée américaine (Martin Blumenson, *Breakout and Pursuit,* ébauche) "donne à entendre" que l'ordre a été communiqué le 18 août, date qui semble très probable. De fait, il semble que Montgomery ait téléphoné à Bradley à peu près au même moment où il téléphonait à Crerar (voir ci-dessus, p. 264). C'est d'autant plus probable que le général Patton *(War* As I *Knew It,* 109-110) déclare que Bradley *lui* a téléphoné à 8h.30 du soir le 16 pour lui ordonner d'attaquer en direction de Trun. Pogue(The *Supreme Command,* 214) déclare que Montgomery a effectivement . autorisé le 15 une attaque vers l'ouest, au delà de la limite, pour permettre à la Première armée d'occuper Putanges.

interdire de traverser la limite à Argentan, il perdit tout intérêt pour ce secteur et demanda l'autorisation d'envoyer deux divisions vers l'est en direction de la Seine. Sans en parler à Montgomery, Bradley y consentit; les avant-gardes de Patton ne tardèrent pas à filer vers l'est, ne rencontrant que peu de résistance. Les 18 et 19 août, les troupes de tête du 15e corps d'armée atteignaient la Seine dans le voisinage de Mantes-Gassicourt[114].

On comptait alors trois divisions alliées dans le secteur d'Argentan (la 2e blindée française et les 80e et 90e divisions américaines d'infanterie). Le Q.G. du 15e corps d'armée américain s'étant rapproché de la Seine, Bradley et Patton agissaient séparément pour assurer sur place la coordination en vue de l'attaque en direction de Trun. Patton créait un corps d'armée provisoire sous le commandement de son chef d'état-major, le major-général Hugh J. Gaffey, chargé de diriger l'avance. Gaffey arrivait à Alençon le 16 août et, cette nuit-là, il ordonnait à la 2e D.B. française (gauche) et à la 900 division (droite) d'attaquer le lendemain pour enlever Trun et Chambois[115]. Mais avant que l'attaque puisse être mise en branle, un nouveau regroupement s'effectuait sur l'ordre de Bradley. Le front d'Argentan passait à la Première armée américaine; le major-général L. T. Gerow, accompagné du Q.G. du 5e corps d'armée (qui avait été "refoulé" vers l'ouest) arrivait pour prendre le commandement des divisions. Il prit contact avec Gaffey et ce dernier différa son attaque. Les deux généraux demandèrent à l'autorité supérieure de décider à qui revenait le commandement dans la région. Bradley s'étant prononcé en faveur de Gerow, Gaffey remit ses divisions à Gerow, dans l'après-midi du 17 août, et le corps d'armée provisoire fut dissous. Gerow remit l'attaque au 18 août parce que son artillerie de corps d'armée n'avait pas encore pris ses positions et parce qu'il n'aimait pas le plan de Gaffey. Son propre plan consistait à maintenir la division française (moins un groupe de combat) sur la gauche entre Écouché et Argentan pendant que la 800 couperait Argentan par une attaque à l'est et que la 90e, aidée d'un groupe de combat français, avancerait de la ligne Le Bourg Saint-Léonard—Exmes vers Chambois. La 900 division avait déjà livré un dur combat aux Allemands au Bourg Saint-Léonard, au nord-est d'Argentan; dans la nuit du 17 au 18, elle attaquait de nouveau pour enlever le village qui devait servir de point de départ à son effort principal[116]. L'ordre de campagne de Gerow fixait l'heure de l'attaque principale à 6h.30 du matin le 18[117], au moins une journée et demie après que Montgomery eut donné l'ordre d'attaquer Trun et quatre jours et demi après qu'il fut interdit à Patton de franchir la limite. Durant cette période, les Canadiens, venant du nord, s'étaient frayé un chemin avec une lenteur désespérante pendant que des Allemands de plus en plus nombreux s'échappaient par la brèche.

La 4e division blindée canadienne continuait d'éprouver des difficultés le 17 août. L'Argyll and Sutherland Highlanders enlevait Damblainville assez facilement à la pointe du jour, mais l'Algonquin Régiment ne put occuper, au sud du village, l'éminence qui domine les passages de l'Ante. De cette élévation, l'ennemi nous attaquait sans relâche de ses mortiers et de ses mitrailleuses; lorsque les blindés s'engagèrent pour traverser, il y eut engorgement[118]. Les vieux ponts de pierre du village et leurs abords étaient intacts, mais les ponts étaient étroits et couverts de broussailles, tout à fait insuffisants pour un mouvement de cette envergure[119]. Comme, en outre, l'ennemi opposait de la résistance, le commandant du corps d'armée ordonna à la 4e division de se porter


CROQUIS 19
EXPANSION
DE LA
TÊTE DE PONT DE NORMANDIE
JUILLET ET AOÛT 1944
50 0 50
MILLES
LÉGENDE
Ligne de front 1 juil
Ligne de front 24 juil
Ligne de front 13 août
ANGLETERRE
LA MANCHE
PAS DE CALAIS
Dover
Calais
Boulogne
Portsmouth
Arras
Abbeville
Somme
St-Quentin
Amiens
Dieppe
St-Valéry-en-Caux
Le Havre
Rouen
Elbeuf
Louviers
Seine
Risle
Aurigny
Cherbourg
Guernsey
ILES
ANGLO-NORMANDES
REDDITION 10 MAI 45
Jersey
Bayeux
Caen
Lisieux
Orne
St-Lô
Coutances
Caumont
Thury-Harcourt
Mantes-Gassicourt
PARIS
NORMANDIE
Vimoutiers
Gacé
Falaise
Condé
Vire
Granville
Avranches
Laigle
Argentan
Flers
Sées
Mortain
Domfront
Carrouges
St-Malo
PRISE 17 AOÛT 44
CONTRE-OFFENSIVE ALLEMANDE 6-7 AOÛT
Alençon
Chartres
PRISE 18 SEPT 44
Brest
BRETAGNE
Fougères
Mayenne
Rennes
Laval
Le Mans
Orléans
Lorient
REDDITION 10 MAI 45
Baie de Quiberon
REDDITION 10 MAI 45
St-Nazaire
Nantes
Loire

vers la gauche pour traverser la Dives à Couliboeuf (en aval de son confluent avec l'Ante et la Traîne) où deux pelotons de l'Algonquin avaient établi une tête de pont le 16[120]. La 3e division devait occuper la région de Damblainville. Par suite de cette modification du plan, l'organisation de la circulation exigeait un effort surhumain mais cet effort réussit. Dans l'après-midi, les blindés de la 4e division franchissaient la Dives à Coulibœuf et à Morteaux-Coulibœuf, suivis de la 10e brigade d'infanterie[121]. Se trouvant plus au nord qu'on ne l'avait prévu et éloignés de la route principale Falaise-Trun, ils durent se diriger vers Trun en quelque sorte par la porte de service. Une fois le cours d'eau franchi, les progrès furent assez rapides; le soir, les Canadian Grenadier Guards, qui n'avaient rencontré que peu de résistance, avait atteint Louvières-en-Auge, à deux milles environ au nord de Trun. Ils s'y mirent à l'abri, pour se préparer à attaquer Trun de concert avec le Lake Superior Regiment[122]. Pendant ce temps, les troupes de tête de la division blindée polonaise, qui poussaient vers Chambois, entraient dans Neauphe-sur-Dives, directement à l'est de Trun[123].

A 2h.45 de l'après-midi le 17 août, le général Montgomery avait communiqué par téléphone au chef d'état-major de la Première armée canadienne les dernières dispositions tactiques en vue de la fermeture de la brèche qui sans cesse se rétrécissait. Voici la version qu'en donne le brigadier Mann[124]:

> Il faut à tout prix que les 2 div. bl. du 2e corps can. (4e div. bl. can. et lie div. bl. pol.) ferment la brèche entre 1re ar. can. et 3e ar. am. Ire div. bl. pol. doit à tout prix et aussitôt que possible dépasser Trun et atteindre Chambois 4051.

Durant les deux jours suivants, ces. ordres furent exécutés en dépit d'une féroce résistance allemande qui retardait les progrès tant au nord qu'au sud de la brèche.

A partir du moment où von Kluge avait recommandé pour la première fois le retrait de la poche, la situation allemande s'était aggravée continuellement. Durant la journée du 15 août, von Kluge lui-même était "porté manquant" pendant quelque temps. Il était allé, semble-t-il, visiter son Q.G. secondaire, mais sa voiture avait été renversée par des avions alliés, son poste émetteur de T.S.F. détruit et son groupe retardé pendant des heures par l'encombrement. Hitler soupçonnait, - tout à fait à tort apparemment, - que le feld-maréchal négociait avec les Alliés. Dans la nuit du 15 au 16 août, von Kluge finit par atteindre le poste de commandement du général Eberbach[125]

Von Kluge était alors sur le point d'être congédié et même de mourir, Avant de quitter la scène cependant, il eut le temps de donner un ordre d'importance capitale, celui de la retraite du saillant situé à l'ouest de la brèche. Jusqu'à ce moment-là, lui-même et ses subordonnés avaient persisté sans succès à la réclamer. "Il est minuit moins cinq" disait Blumentritt, son chef d'état-major, à l'O.K.W. le 15 août[126]. Vers midi, le 16, von Kluge lui-même s'était entretenu avec Jodl. Le soir précédent, Hitler avait donné l'ordre de lancer une autre contre-attaque. Mais c'était impossible, disait von Kluge. C'est une désastreuse erreur que "de s'accrocher à un espoir qu'aucune puissance au monde ne peut réaliser ... Voilà où nous en sommes!"[127] Plus tard, ce jour-là, on reçut un ordre du Fuehrer autorisant le retrait derrière l'Orne, puis derrière la Dives, mais Falaise (que nous étions en voie d'enlever finalement aux Allemands à ce moment-là) devait être retenue pour servir de cheville[128]. Déjà le 18 août, von Kluge donnait l'ordre[129] de la retraite; il est possible qu'il ait agi avant qu'arrive l'auto-

risation du Fuehrer car les dossiers n'indiquent pas à quel moment la dépêche lui parvint. Quoi qu'il en soit, le feld-maréchal se jugeait sans doute déjà condamné. D'autre part, il comptait peut-être sur la promesse que lui avait faite Jodl, au cours de leur entretien, de lui laisser "une certaine liberté d'action" *(eine gewisse Handlungsfreiheit).* La retraite devait commencer ce soir-là. La Cinquième armée Panzer et la Septième armée devaient "se replier sans retard sur le secteur de la Dives et sur la ligne Morteaux—Trun—Gacé—Laigle". La manoeu-vre devait être dirigée par Hausser, commandant de la Septième armée. Le groupe Panzer Eberbach devait couvrir la retraite dans le secteur Argentan—Gacé et ensuite être dissous, Eberbach reprenant le commandement de la Cinquième armée Panzer[130].

La communication de ces ordres fut la dernière décision d'importance majeure de von Kluge. Le 1er juillet, le feld-maréchal von Rundstedt avait proposé l'évacuation de la tête de pont de Caen et, deux jours plus tard, von Kluge arrivait à son Q.G. pour lui succéder. Maintenant l'histoire se répétait. Von Kluge ayant recommandé qu'on renonce à l'attaque par le groupe Eberbach et qu'on se retire de la poche, le feld-maréchal Walter Model, le 17 août, se présentait au Q.G. du groupe d'armées "B" porteur d'une lettre d'Hitler limogeant von Kluge[131].

Le lendemain, le c.-en-c. déchu quittait son ancien Q.G. pour l'Allemagne. Apparemment, il se suicida en route en prenant du poison. D'après le journal du général Jodl, il était mort lorsque son avion atteignit Metz. Mais il avait laissé une lettre à Hitler, en date du 18 août[132], dans laquelle il exposait diverses opinions à son Fuehrer, notamment que son ordre d'offensive sur Avranches était impossible d'exécution; "au contraire, disait-il, ces attaques ne pouvaient qu'aggraver irrémédiablement la situation générale du groupe d'armées. Et c'est bien ce qui est arrivé." Von Kluge rappelait sa lettre antérieure à propos du mémoire de Rommel (voir ci-dessus, p. 191). Ces deux documents, disait-il, se fondent sur "une sobre évaluation des faits". Il terminait ainsi sa lettre:

> Je ne sais pas si le feld-maréchal Model, dont l'expérience s'étend à tous les domaines, peut encore dominer la situation. Je l'espère du fond du coeur. S'il n'y parvenait pas, cependant, et si les armes nouvelles, surtout celles de l'Aviation, si anxieusement attendues, devaient échouer, il faudra vous résoudre, mon Fuehrer, à cesser les hostilités. Le peuple allemand a souffert un tel martyre qu'il est temps de mettre un terme à cet enfer.
>
> . . . mon Fuehrer, j'ai toujours admiré votre grandeur, votre conduite dans cette lutte de géants et votre inébranlable détermination de vous maintenir en même temps que le National Socialisme. Si la fatalité est plus forte que votre volonté et votre génie, la Providence l'est également. Vous avez livré une guerre honorable et courageuse, l'histoire l'attestera. Montrez-vous encore une fois à la hauteur de votre tâche en mettant fin à une lutte inutile, si cela devient nécessaire.
>
> Celui qui vous quitte, mon Fuehrer, vous est resté fidèle, plus que vous ne croyez peut-être, conscient d'avoir fait son devoir jusqu'au bout.

On ne saurait trouver de témoignage plus éloquent de la situation désespérée des armées allemandes dans l'Ouest. Model, cependant, fit de son mieux et 'ses troupes continuèrent à se battre avec acharnement. A une conférence qui eut lieu le matin du 18 août, Model ordonnait de dépêtrer la Septième armée et le groupe Panzer Eberbach le plus tôt possible, le 2e corps S.S. Panzer (avec les 2e, 9e et 12e divisions Panzer S.S. et la 21e Panzer) devant défendre le côté nord de la porte de sortie, et le 47e corps Panzer (avec les 2e et 106e divisions Panzer) le

côté sud[133]. Ce jour-là, Hausser communiquait un ordre écrit[134], clair et judicieux, dans le même sens. Il y soulignait l'importance de notre "profonde pénétration au sud-est de Morteaux-Coulibœuf dans le secteur situé au nord-ouest de Trun" et ajoutait:

> Pour assurer le succès du repli derrière la Dives, il est d'une importance décisive de reprendre la région Morteaux-Couliboeuf qui servira de charnière au nouveau front, et d'établir une ligne de couverture au sud et à l'est d'Argentan.
>
> Pendant qu'on maintiendra solidement ces points d'appui, notre objectif sera de faire franchir le cours d'eau, en deux ou trois nuits, aux formations qui se trouvent au sud-ouest de la Dives.

L'attaque vers Morteaux-Coulibœuf devaitt être menée par le 2e corps Panzer S.S., déjà sorti ou en voie de sortir de la brèche et en voie de se concentrer à Vimoutiers. Il devait alors rentrer dans la fournaise. L'établissement d'une ligne de couverture de part et d'autre d'Argentan était dévolu au groupe Panzer Eberbach.

Au sud-est de Falaise, la situation allemande s'était encore aggravée. Dès le 14 août, se rendant compte que le 1er corps Panzer S.S. ne pourrait plus tenir le coup sans renforts, von Kluge avait dégagé la 21e division Panzer de ses engagements plus à l'ouest pour l'acheminer vers le secteur de Falaise[135]. Cependant, son commandant n'arrivait au Q.G. de la Cinquième armée Panzer que le matin du 16. A sa propre demande, on lui ordonnait d'engager sa division à Morteaux-Coulibœuf, déjà reconnu comme un point menacé[136]. Elle entrait bientôt en action mais il était trop tard pour atteindre Morteaux. Elle fut identifiée au sud de Falaise le 17 août, et à l'ouest de Trun le lendemain[137].

Le 18, la retraite allemande par la brèche avait atteint son élan maximum. Deux nuits avaient permis à la Septième armée de traverser l'Orne sans être trop incommodée. (Malheureusement, les forces aériennes alliées accordaient leur plus grande attention à des cibles situées plus à l'est, y compris les passages sur la Risle et la Seine[138].) A 2 heures de l'après-midi le 18, le Q.G. du c.-en-c. (Ouest) mandait: "Retraite dans la poche continue. Gros des forces (maintenant) sur la rive est de l'Orne[139]:"

Engagement de Chambois: fermeture de la brèche

Le but envisagé par le 2e corps d'armée canadien pour le 18 août était simple: "Opérer la jonction avec les forces américaines et maintenir la ligne sur la Dives"[140]. Mais la réalisation n'en était pas aussi simple.

Les deux divisions blindées continuaient de pousser vers le sud-est pour refermer la brèche. L'attaque projetée du Canadian Grenadier Guards sur Trun était retardée parce qu'il fallait attendre la compagnie du Lake Superior Régiment qui devait y participer. Apparemment, l'ennemi ne tentait pas de retenir la ville, que la 10e brigade d'infanterie avait occupée durant la journée, mais il se maintenait sur les collines à l'est et au sud-ouest[141]. Le rapport du matin de la 4e division blindée mandait: "Peu de résistance au progrès de nos blindés[142]." Durant la journée, la 4e brigade blindée traversait la route Trun—Vimoutiers et, à minuit, les Gardes à pied du Gouverneur général se trouvaient à deux milles environ au nord de Neauphe-sur-Dives[143]. La poussée directe de Trun vers Chambois était confiée au 29e régiment blindé de reconnaissance (le South

Alberta) amputé d'un escadron mais accompagné d'une compagnie d'infanterie de l'Argyll and Sutherland Highlanders of Canada[144].

La division blindée polonaise se frayait un chemin dans la région accidentée au sud des Champeaux, à six milles environ au nord de Chambois; elle signalait dans la soirée qu'un escadron de son régiment de reconnaissance "observait Chambois depuis quelque temps" mais "n'avait pu y pénétrer à cause des bombardements"[145] (les nôtres sans doute). Le général Maczek écrivait plus tard que le commandant de son 2e régiment blindé, qui avait reçu l'ordre de "s'attaquer immédiatement à Chambois" le soir du 17, s'était dirigé plutôt vers Les Champeaux et encore n'avait-il pris le départ qu'à 2 heures du matin le 18[146]. La 3e division canadienne d'infanterie suivait par la vallée de la Dives et, le soir du 18 août, la 7e brigade d'infanterie, qui occupait la tête, se trouvait dans le voisinage nord-ouest de Trun[147].

La poussée des Américains commençait à se faire sentir du côté sud et la brèche s'était rétrécie au point d'être presque complètement refermée. Les Allemands continuaient à lutter désespérément pour la tenir ouverte et s'échapper, s'exposant ainsi au feu terriblement meurtrier de nos forces aériennes tactiques.

D'après un compte rendu de l'escadre n° 35 de la RAF, unité de reconnaissance chargée de renseigner la Première armée canadienne, le 17 août, jour qui suivit l'ordre de retraite de von Kluge, fut le premier de ce qu'il appelle "trois jours d'un mouvement d'une ampleur inimaginable où s'offraient à l'aviation alliée des cibles comme on n'en avait vu qu'en rêve jusque là". L'aviation tactique de reconnaissance signalait durant la journée "un minimum de 2,200 véhicules de toutes catégories, y compris plusieurs concentrations si compactes que tout dénombrement est impossible." Tard dans l'après-midi, la cohue se dirigeait vers l'est dans la région couverte par le groupe n° 84 soutenant la Première armée canadienne[148]. Pressés par les circonstances, les Allemands avaient recours à une manoeuvre qu'ils n'avaient pas osé tenter depuis des semaines: l'acheminement de grands convois par route en plein jour. Le temps se prêtait assez bien aux envolées et nos forces aériennes en profitaient pleinement. Durant la période de vingt-quatre heures terminée à 9 heures du soir le 17 août, l'aviation expéditionnaire alliée effectua 2,029 sorties. La 2e Force aérienne tactique donne comme bilan de la journée: 13 chars détruits, 12 avariés; 295 véhicules de transport détruits, 238 endommagés[149]. Ce jour-là, un officier canadien de "Canloan", prisonnier des Allemands, passait par la brèche à Trun. Il ne tarda pas à s'échapper. Voici comment il décrivait environ deux jours plus tard la scène que lui-même et "d'autres évadés" ont vue[150]:

> Toutes les routes, surtout les routes secondaires, étaient encombrées de véhicules de transport s'avançant péniblement sur deux colonnes. Partout des convois, des chars et des véhicules remorquant ce qu'ils pouvaient. Partout aussi la menace d'une attaque aérienne. La RAF dominait la scène, disent-ils. Dans bien des cas, une sentinelle se tenait sur le garde-boue, explorant le ciel. Lorsqu'on entendait un avion, tous les véhicules se rangeaient sur le bord de la route et on assistait à un sauve-qui-peut général. Les dommages ont été immenses; des véhicules en flammes et des chevaux morts ont été laissés sur la route, les hommes continuant leur chemin à pied.
>
> On voyait partout les enseignes de la Croix-Rouge, - sur les voitures d'état-major, les transports de munitions, sur chaque convoi, même sur les ambulances. C'était à peu près partout le régime du "chacun pour soi". Aucune formation ne défilait en ordre de marche. On voyait beaucoup de véhicules hippomobiles . . .

Le 18, le ciel était encore clair; les pilotes alliés, après avoir noté une absence de circulation, signalaient à 10h.30 que la "cohue avait repris de plus belle" à l'ouest de Trun. Ce fut une journée de désastre indescriptible pour l'ennemi en déroute. L'Aviation expéditionnaire alliée effectua 3,057 sorties. La 2e Force aérienne tactique donne comme bilan: 124 chars détruits, 96 avariés; 1,159 véhicules de transport démolis, 1,724 endommagés[151]. Jamais les forces aériennes n'avaient semé une telle destruction chez l'ennemi.

Dans les circonstances, des milliers d'avions étant à l'oeuvre et les lignes de bataille au sol étant très indécises, il était sans doute inévitable que certaines des attaques de nos appareils atteignent nos propres troupes. De fait, les rapports en ce sens étaient fréquents depuis quelques jours. La 510 (Highland) division du er corps d'armée britannique protestait très énergiquement le 19 août, précisant que 40 incidents distincts, qui tous s'étaient produits la veille, avaient causé la perte de 51 hommes et de 25 véhicules[152]. La division blindée polonaise, cependant, avait été frappée encore plus durement; elle avait subi de nombreuses pertes par la faute de nos bombardiers lourds, tant le 8 que le 14 août; cette fois-ci, elle était victime d'une regrettable erreur de l'aviation tactique. Le soir du 18, elle signalait: "Unités et Q.G. de la brigade continuellement bombardés par nos propres forces. La moitié de l'essence envoyée au 2e régiment blindé détruite par bombardements peu après 1700 lires (5h. du soir)[153]." On a établi à 72 tués et 191 blessés les pertes polonaises pendant les trois jours (16 au 18 août) causées par ces attaques; celles de l'ensemble du 2e corps d'armée canadien furent de 77 tués et 209 blessés. Le Q.G. de l'armée enjoignit au groupe d'armées de prendre des mesures énergiques pour empêcher la répétition de ces erreurs. Il était en mesure d'affirmer cependant que, sur les nombreuses attaques des derniers jours, une seule pouvait être attribuée à des appareils de son propre groupe de soutien, le n° 84. Ce groupe, dont le Q.G. était attenant à celui de l'armée, avait pris soin de donner de rigoureuses instructions à ses pilotes[154]. Le 18 août, le général Crerar adressait un message à tous ses chefs de corps[155]:

> Il est nécessaire de souligner les difficultés exceptionnelles que cause à l'aviation alliée la convergence d'armées américaine, britannique et canadienne vers un même objectif; en même temps, l'intervention aérienne contre les forces ennemies dans ce cercle allié jusqu'à leur capitulation est très avantageuse.
>
> Pour qu'il soit possible de porter un jugement judicieux et d'éviter les conclusions erronées ou exagérées quant à l'appui que l'aviation tactique a apporté à l'armée durant ces attaques, aujourd'hui même, je vous en communique les résultats, encore incomplets et nettement modérés, arrêtés à 2030 hres (8h.30 du soir). Chars en feu 77, fumants 42, endommagés 55. Transports motorisés en feu 900, fumants 478, avariés 712.
>
> Si les formations et unités de l'armée canadienne comparent leurs pertes à celles-là, toutes proportions gardées, elles se feront une idée de l'énorme avantage militaire en leur faveur.

Nous l'avons vu, les commandants américains avaient été fortement impressionnés par le danger de collisions accidentelles entre des armées alliées s'avançant de part et d'autre de la brèche; cette crainte avait dans une large mesure inspiré la décision du général Bradley lorsqu'il avait interdit à Patton de franchir la limite assignée au groupe d'armées. Le Q.G. de la Première armée canadienne devait évidemment lui aussi envisager cette même possibilité. Des dispositions particulières avec les unités américaines voisines lui semblèrent le moyen le plus pratique d'éviter ces accidents.

La première mesure spéciale en ce sens avait *été* prise le 12 . août lorsque le Q.G. de l'armée déléguait un officier de liaison de l'artillerie. auprès de la Troisième armée américaine. Le 14 août, on recevait de lui des renseignements par T.S.F."""; plusieurs de ses messages, transmis à la section de liaison de l'étatmajor général, au Q.G., ont été conservés[157]. Ils sont adressés au commandant du Corps d'artillerie royale du 2e corps d'armée canadien. Certains de ces messages ont subi de longs retards mais cette mission a certainement amélioré passablement notre connaissance des positions et plans américains.

Le 16 août, les armées se rapprochant encore davantage, le général Crerar tentait d'établir un contact plus efficace entre les quartiers généraux. Il écrivait une lettre personnelle au général Patton pour l'informer qu'il envoyait à son Q.G. un officier de liaison chargé de recueillir des renseignements sur les opérations et de les transmettre à la Première armée canadienne; il l'invitait à en faire autant de son côté[158]. La lettre fut apportée par l'officier de liaison, le major A. M. Irvine, qui partit ce jour-là par avion. Il ne réussit pas à rattraper Patton mais non sans peine il atteignit Le Mans où il apprit que le Q.G. de la Première armée américaine assumait la direction du secteur et se trouvait dans le voisinage. Il présenta donc, avec raison, la lettre du général Crerar[159]. Nous possédons le texte d'un message qu'il adressait par la suite au Q.G. de la Première armée canadienne[160]:

> Liaison directe non autorisée. Liaison à l'échelon du groupe d'armées seulement sauf pour l'artillerie du corps d'armée. Attend matériel de transmissions avant de revenir.

Le 20 août, le major Irvine revenait à la Première armée canadienne "après l'échec de sa tentative pour établir la liaison avec la Première armée américaine"[161].

Le 17 août, le Q.G. de la Première armée canadienne inaugurait l'envoi de rapports horaires à la Troisième armée américaine pour l'informer avec précision sur les mouvements des troupes canadiennes de tête. On présentait plusieurs demandes urgentes de renseignements analogues sur les troupes américaines. A partir du matin du 18, comme on avait appris que la Première armée américaine occupait le secteur d'Argentan, on adressait les rapports horaires à cette unité aussi bien qu'à la Troisième armée[162]. L'officier de liaison de l'artillerie, semblet-il, était passé au 5e corps, car on continua de recevoir des messages qui, de toute évidence, venaient de lui. Certains renseignements relatifs au front américain furent aussi transmis par le Q.G. du 21e groupe d'armées et son auxiliaire "Phantom" (régiment de liaison du G.Q.G.)[163].

Pendant que l'armée canadienne se dirigeait vers le sud-est le long de la ligne de la Dives, la Deuxième armée britannique s'avançait en aval de Falaise poussant devant elle les Allemands par la, brèche. Le soir du 17 août, les colonnes de tête de la 53e division du 12e corps d'armée se trouvaient directement au sud de. Falaise; 24 heures plus tard; elles étaient dans le voisinage de *Nécy,* à cinq milles environ au sud-est de Falaise et continuaient d'avancer[164]. Quant à la Première armée américaine, elle se heurtait à une vive résistance dans son avance vers le nord. L'attaque de la 80e division d'infanterie immédiatement à l'est d'Argentan était paralysée et la 900, tout en progressant quelque peu, se voyait arrêtée aux portes de Chambois par la 1160 division Panzer[165].

Le 19 août, l'agonie allemande continuait. De nouveau, le temps était clair

et de nouveau le ciel était sillonné d'avions alliés qui harassaient sans répit les convois compacts qui cherchaient à s'échapper par les routes secondaires autour de Chambois. Ce jour-là, l'Aviation expéditionnaire alliée effectuait 2,535 sorties. "On prétendit avoir abattu un nombre fabuleux de transports militaires et de chars". La 2e Force aérienne tactique effectuait 1,321 sorties et donnait comme bilan: 52 chars démolis et 92 avariés; 617 autres véhicules détruits et 981 endommagés[166]. La brièveté des rapports allemands et leur inexactitude attestent qu'à ce moment-là la désorganisation de l'ennemi devenait de plus en plus prononcée. Le 19 août, le journal de guerre de la 5e Panzer ne renfermait qu'une seule inscription, contraste frappant avec la coutume habituelle. Le 18, il avait rapporté que les forces alliées venant du nord et du sud de la brèche avaient établi le contact et réalisé "l'encerclement, sans trop de solidité pour le moment, de la Septième armée et du groupe Panzer Eberbach". La nouvelle était prématurée; l'encerclement ne se réalisa effectivement que le lendemain.

Durant l'après-midi du 18, le général Simonds avait ordonné à la 3e division canadienne d'infanterie (commandée par le major-général D. C. Spry) de s'avancer pour occuper la rive est de la Dives depuis Morteaux-Couliboeuf jusqu'à Trun, la 4e division canadienne blindée devant pousser de Trun jusqu'à Chambois et la division blindée polonaise, marcher de Les Champeaux sur Chambois et opérer sa jonction avec les Américains. Ce plan devait être exécuté aussitôt que la 4e division aurait nettoyé la région, au nord et au nordouest de Trun, le 19[167]. A 11 heures du matin le 19, Simonds conférait de nouveau avec ses quatre commandants divisionnaires au G.Q.G. de la 4e division, à l'est de Morteaux-Coulibœuf. Il soulignait que l'enveloppement devait être complet; aucun Allemand ne devait s'échapper. La 2e division canadienne devait quitter Falaise pour occuper la partie nord du secteur de la 3e division le long de la Dives afin de permettre à cette dernière. de consolider sa ligne et de fermer toutes les portes de sortie. La 4e division blindée devait se concentrer dans la région reliant Trun à un hameau (appelé Moissy mais dont le nom ne figure pas sur nos cartes) sur la Dives, à un mille environ à l'est de Saint-Lambert pendant que les Polonais répondraient de la région allant de Moissy à Chambois ainsi que de la colline 262", haute élévation, qu'on disait aux mains des Américains, au nord-est de Chambois[168].

Transposé dans la réalité, le plan ne put être exécuté avec une aussi rigoureuse précision. Le 19, un combat acharné se livrait à Saint-Lambert. Durant la matinée, la compagnie "B" de l'Argyll and Sutherland Highlanders of Canada et l'escadron "C" du South Alberta, sous le commandement du major D. V. Currie du South Alberta, s'attaquaient au village; après six heures d'un combat farouche, ils y avaient à demi pénétré. Durant l'après-midi, Currie était renforcé par la compagnie "C" de l'Argyll et par la compagnie "C" du régiment Lincoln and Welland (à laquelle était rattaché un peloton de la Compagnie "D"). Cependant, en présence d'un ennemi supérieur en nombre et résistant férocement, ses troupes ne purent aller plus loin. Elles se retranchèrent et eurent bientôt à repousser de furieuses contre-attaques, mais elles refusèrent de céder du terrain et capturèrent des centaines de prisonniers[169].

En même temps, à Trun, le régiment Lincoln and Welland et la 10e compagnie indépendante de mitrailleurs (New Brunswick Rangers) repoussaient de

*Qu'il ne faut pas confondre avec une autre colline 262, dominant Coudehard du côté nord et où les Polonais étaient engagés dans une lutte à mort avec l'ennemi.

SAINT-LAMBERT-SUR-DIVES, AOÛT 1944

Des Allemands se livrent aux troupes du major D. V. Currie. On voit à gauche le major Currie lui-même, pistolet en main et portant les traces de la fatigue et de la boue. Il est peu probable qu'on arrive jamais à photographier de plus près un soldat en train de mériter la Croix Victoria.

LA BIFURCATION FERROVIAIRE DANS LA FORÊT DE LA LONDE

Quand cette photo fut prise en 1946, on avait aménagé une autre voie ferrée (décrivant une courbe dans les bois de l'arrière-plan), afin de contourner le pont démoli. La photo a été prise du côté est de la vallée face à l'ouest. Le *South Saskatchewan Regiment* subit de lourdes pertes au cours d'un combat qui se déroula aux environs de cet endroit le 28 août 1944.

LA FORÊT DE LA LONDE

Cette mosaïque, composée de photographies aériennes prises le 24 mai 1944, illustre le champ de bataille de la 2e division canadienne, du 27 au 29 août 1944. Les voies ferrées qui la traversent de haut en bas indiquent le cours de cette vallée où nous avons rencontré de si grands obstacles. Voir aussi la carte 6.

violentes tentatives allemandes en vue d'une percée à travers la Dives et infligeaient à l'ennemi des pertes énormes. Durant la journée, le Lincoln and Welland capturait le commandant de la 708e division allemande d'infanterie, le colonel Bruno Gerloch. Sur le terrain accidenté qui entoure Hordouseaux, les unités de la 4e brigade canadienne blindée préparaient leur poussée vers le nord-est en direction de Vimoutiers[170]. Durant la matinée du 19, l'infanterie et les blindés dans toutes ces régions manquaient de soutien d'artillerie, les régiments de campagne étant en voie de se déplacer et l'ennemi étant hors de leur portée. Durant l'après-midi, cependant, les canons entraient de nouveau en action. Le capitaine C. H. Clerkson du 15e régiment de campagne (Artillerie canadienne) établit un observatoire sur la cote 117 directement au nord de Saint-Lambert. "Au-dessous, dans la vallée, les cibles se succédaient, comme pourrait en rêver un officier de poste d'observation. Les rues et les champs fourmillaient d'Allemands qui cherchaient vers l'est une porte de sortie. Ce fut un véritable massacre ..." Le capitaine Clerkson fut décoré de la Croix militaire pour la façon dont il dirigea les canons du régiment, à ce moment critique, bien qu'il fût constamment exposé au feu de tirailleurs[171]. Cet appui manquait à l'ennemi; son artillerie était à peu près muette et nos effectifs de contrebatterie étaient provisoirement inactifs[172].

Vers l'est, les Polonais, durement mis à l'épreuve, étaient engagés dans une lutte sanglante. Vers 11 heures du matin, d'après des renseignements parvenus au général Simonds, ils étaient concentrés en trois groupes principaux de bataille, comprenant chacun un régiment blindé et un bataillon d'infanterie: un immédiatement à l'est de Coudehard et les deux autres entre cet endroit et Saint-Lambert. On signalait un escadron de reconnaissance à un mille et demi environ au nord-est de Chambois[173]. Au sud de Chambois, de l'autre côté d'une brèche devenue à peu près inexistante, les bataillons du 3590 régiment américain d'infanterie (de la 90e division) se frayaient un chemin, venant de la direction de Bourg Saint-Léonard[174].

La jonction depuis si longtemps attendue de part et d'autre de la brèche eut lieu le soir du 19. La prise de Chambois est réclamée à la fois par les Polonais et par les Américains. D'après le compte rendu polonais, leur 108 Dragons (108 bataillon motorisé polonais), venant du nord, opéra sa jonction, en dehors de la ville, avec les éléments de reconnaissance (10e régiment polonais de fusiliers montés) et prit ensuite la ville[175]. Le rapport de la Première armée canadienne sur la situation ce soir-là déclare que ces deux unités occupèrent Chambois à 7h.20 du soir "et furent rejointes par les forces de la 90e div. amér. d'inf."[176]. Le rapport préparé après coup par la 359e division américaine d'infanterie donne une version différente:

> Le 2e bataillon se heurta à une vive résistance aux abords de Chambois à 1900 (7h. du soir). Il y pénétra et y termina le nettoyage à 2013 et rencontra à ce moment-là des éléments de l'escadron de reconnaissance de l'armée polonaise, isolés de leur unité. La compagnie "L" du 3e bataillon devait s'avancer pour couper la route menant de Chambois vers le nord-ouest. L'objectif fut atteint vers 2030 (8h.30 du soir) et on rencontra des éléments canadiens .. .

Certains des messages consignés aux archives à ce moment-là peuvent nous éclairer. Par exemple, la communication suivante que l'officier de liaison d'artillerie attaché au 5e corps d'armée américain adressait au 28 corps d'armée canadien et qui fut captée au Q.G. de la Première armée canadienne, à 5h.30

ses commandants d'armée. La plupart du temps, ces observations tendaient à exhorter Montgomery à accélérer les opérations et, à une occasion au moins (voir ci-dessus, p. 212), elles semblent avoir exercé une influence importante et utile.

A compter du er septembre, évidemment, la situation changeait. Montgomery cessait d'émettre des directives visant l'ensemble du théâtre des opérations. Ce rôle incombait désormais à Eisenhower. Cest Montgomery qui devenait le commentateur, mais sa situation différait totalement de celle d'Eisenhower dans les premiers mois; car il était le subordonné d'Eisenhower, et les commentaires d'un subordonné à l'égard des directives de son supérieur ne sont pas de même nature que les observations d'un supérieur à l'égard de la conduite des opérations par un subordonné. Le nouveau rôle qui incombait à Montgomery n'était pas de ceux auxquels il pût facilement s'adapter.

Sur le champ de bataille de Normandie

Bien qu'il n'y ait aucun doute qu'aux paliers supérieurs de commandement, les opérations alliées en Normandie furent beaucoup mieux dirigées que celles des Allemands, on ne saurait en dire autant, avec la même assurance, des opérations sur le champ de bataille même. Le soldat allemand, tout comme le commandant en campagne qui le dirigeait, se révélèrent, comme si souvent auparavant, d'excellents praticiens de leur métier. Le combattant allemand se montra courageux, tenace et habile. Il fut parfois fanatique et, à l'occasion, se conduisit comme un voyou brutal; mais il fut presque toujours un adversaire formidable, se tirant d'affaires même dans des conditions aussi désavantageuses que l'étaient assurément celles de Normandie. Les commandants et officiers d'état-major allemands furent, en général, très compétents. Homme pour homme et unité pour unité, on ne saurait dire que ce fut grâce à une supériorité tactique que nous avons gagné la bataille de Normandie.

L'opinion de l'ennemi sur la tactique alliée est toujours intéressante et parfois instructive. Les critiques de ce genre, datant de cette époque, ne sont guère nombreuses pour ce qui est de la bataille de Normandie, mais nous disposons d'un rapport détaillé du 21e régiment Panzer SS de grenadiers de la 10e Panzer SS "Frundsberg", que le quartier général de cette division transmettait à toutes ses unités le 29 juillet[12]. Ce rapport n'établit aucune distinction entre les méthodes de combat "anglaises et américaines", et ne mentionne aucunement les Canadiens; à ce moment-là, à vrai dire, la 10e SS avait eu très peu de contacts, sinon aucun, avec les troupes canadiennes. Le rapport souligne constamment les effets de la supériorité aérienne absolue des alliés; il devenait nécessaire, pour dresser un plan de marche, dit-il, de "compter au moins trois fois le temps prévu précédemment", et essentiel de se déplacer dans l'obscurité et de s'assurer que le gros des troupes atteignent sa destination avant l'aube. Lorsque l'aviation alliée fait son apparition, ajoutait-il, "toute avance doit cesser complètement". Dans l'ensemble, l'observateur allemand, à tort ou à raison, n'avait guère une haute opinion du fantassin allié:

> Le moral de l'infanterie ennemie n'est pas très élevé. Elle s'en remet en grande partie au soutien de l'artillerie et de l'aviation. Lorsque notre propre artillerie parvient à bien placer une concentration de feu, l'infanterie ennemie, plus souvent qu'autrement,

du soir: "Zone 4051 (Chambois) pilonnée du nord-ouest. Par alliés, croyons-nous. Dans ce cas, cessez; pénétrons maintenant dans la ville." Un autre message de la même source capté à 7h.40 du soir, mande: "Chambois entre nos mains[177].» Du côté polonais, un rapport sur la situation reçu au corps d'armée à 5h.20 du soir, déclare: "10e reg. fus. montés (Recce) en direction de Chambois (à 2 kms au nord de Chambois)"; un message du G.Q.G. de la division polonaise au corps d'armée, envoyé à 7h.20 du soir, ajoute: "Officier de liaison en route du Q.G. tac. de la div. bl. pol. avec dernières nouvelles. Depuis son départ, la division blindée polonaise est entrée dans Chambois ...[178].

On a l'impression que Polonais et Américains, venant de directions opposées, arrivaient à Chambois à peu près au même moment, bien que les Américains aient été plus nombreux peut-être. Quelles que soient les circonstances exactes, le contact fut établi à Chambois ce soir-là entre les Premières armées canadienne et américaine. Mais l'histoire de la brèche de Falaise est loin de s'arrêter là. L'encerclement, pour reprendre le mot employé par les Allemands la veille, restait extrêmement "ténu". Les dossiers allemands indiquent que le gros de ce qui restait de la Septième armée était encore dans la poche; le commandement allemand était encore déterminé à tenter l'impossible pour l'en sortir. Le 19, le Q.G. de la 5e division Panzer quittait Fontaine-l'Abbé, à l'ouest de Bernay, pour Canteleu, près de Rouen[179]. Le lendemain, il mande dans son journal (c'est la seule note pour ce jour-là) que la Septième armée a été placée sous son commandement, probablement parce que le général Hausser, son commandant, avait été porté disparu au combat. De fait, Hausser avait été blessé gravement mais on ne le sot que le 21 quand il arriva avec un groupe de combat qui avait réussi à percer l'encerclement pour atteindre le 2e corps Panzer S.S.[180].

C'est le 20 août qu'eurent lieu les engagements les plus meurtriers de la bataille de la brèche. De bonne heure le matin, les formations de la Septième armée tentaient un effort surhumain pour percer à Saint-Lambert-sur-Divés et faire la jonction avec le 2e corps Panzer S.S., qui, parti de Camembert, se dirigeait vers l'ouest et livrait un rude engagement à la 4e division blindée et aux Polonais. Le rapport du groupe d'armées "B" sur la situation ce jour-là nous donne la version allemande:

> A la pointe du jour le 20 août, la Septième armée, - le 2e corps de parachutistes et le groupe Panzer Eberbach en tête, suivis des 74e et 84e corps, - entreprit de franchir les lignes ennemies en direction nord-est et nord. Au début, la première attaque ne donna aucun résultat mais après une poussée foudroyante de la 3e division de parachutistes, il fut possible de percer à Saint-Lambert et au sud-est de Trun, d'avancer le long du front ennemi et d'élargir la brèche suffisamment pour espérer de faire sortir les 74e et 84e corps. A cause de violentes attaques aériennes et de la pénurie de carburant, il fallut abandonner le gros des véhicules, des canons et des armes lourdes .. .
>
> Dans une lutte acharnée, en quelque sorte à bout portant, environ 40 à 50 p. 100 des troupes encerclées réussirent à s'échapper et à opérer la jonction avec le 2e corps Panzer S.S. A Saint-Lambert-sur-Dives, on se battit pendant cinq heures pour opérer la trouée.
>
> Les pertes matérielles ont été très élevées parce que, durant les trois derniers jours, les chasseurs-bombardiers s'étaient attaqués à presque tous les véhicules et aux réserves de carburant; les canons de l'artillerie avaient été démolis par des concentrations de l'artillerie lourde ennemie. Petit à petit, l'armée perdit tous ses postes de radio et il lui devint impossible de s'acquitter de ses fonctions de commandement. La conduite des troupes qui s'échappèrent fut admirable .. .

Ce compte rendu donne une idée de la violence du combat mais, à ce moment-là, les formations allemandes étaient certainement dans un état de désarroi plus avancé que ne l'indique cette chronique.

Le journal du South Alberta Régiment nous renseigne sur les événements qui se sont déroulés ce jour-là autour de Saint-Lambert, où les effectifs décroissants du major Currie et leurs voisins cherchaient à empêcher l'ennemi de passer. La troupe du Q.G. régimentaire se trouvait sur la colline 117 et aux alentours:

> Vers 0800 h. (8 heures du matin), des vagues de fantassins allemands s'avancèrent vers les positions. On ne saurait dire qu'il s'agissait d'une attaque puisqu'il n'y avait pas de feu de couverture; c'était une simple ruée de fusiliers. Les chars du Q.G. régimentaire s'installèrent dans des positions de tir plus avantageuses et se mirent à faucher les fantassins qui s'avançaient.
> Combat de même nature dans les secteurs des escadrons "B" et "C"; `B" se trouvant dans l'axe de l'attaque ennemie et "C" (à Saint-Lambert) envoyant à l'arrière 200 autres prisonniers de guerre à 0930 h. (9h.30 du matin). Un peu plus tard, le Q.G. régimentaire était débordé: il y avait tout simplement trop de fantassins. L'OC ordonna à l'escadron 'A" de monter en ligne pour soutenir le Q.G.R.; l'ennemi se débanda et prit la fuite...

A l'ouest de Chambois, ce même mouvement en masse déferla sur la 359e division d'infanterie américaine dont le 3e bataillon fut "momentanément refoulé légèrement de ses positions". Les Américains signalèrent qu'apparemment les Allemands "n'attaquaient pas mais cherchaient simplement à s'échapper"[181].

Cette ruée allemande eut en tout cas pour résultat d'empêcher les Polonais et les Américains à Chambois, et les, Canadiens à Saint-Lambert, d'opérer leur jonction et de refermer la brèche étroite entre ces deux endroits. Un grand nombre d'Allemands continuèrent de s'échapper par cette issue, souvent pour aller se buter sur des groupes de combat polonais installés au nord-est. Les Polonais étaient alors disposés en trois groupes principaux: le groupe du 2e régiment blindé à la colline 240, à un mille à l'est d'Ecorches; un deuxième groupe sur l'élévation dominant Coudehard, formée par les collines 252 et 262 et appelée par les Polonais, à cause de sa forme sur la carte "Maczuga" (masse); et un troisième à Chambois et au nord de cette localité[182]. Coupés du reste de la Première armée canadienne; incapables d'évacuer leurs prisonniers et leurs propres blessés et manquant de munitions, d'essence et de vivres; luttant désespérément contre les Allemands qui les attaquaient tant de l'intérieur que de l'extérieur de la poche, les Polonais connurent, le 20, une journée dure et pénible. Ils furent réconfortés, cependant, par la capture du lieutenant-général Otte Elfeldt, commandant du 84e corps d'armée allemand[183].

La 4e brigade blindée canadienne ne put guère aider les Polonais. De bonne heure le matin, on lui ordonnait de renoncer à sa marche sur Vimoutiers pour aider à empêcher l'ennemi pris au piège de s'échapper. L'incertitude quant à leurs positions exactes retarda la brigade dans ses efforts pour aider les Polonais[184]. Le soir, le commandant du corps d'armée lui ordonnait d'attaquer vers le sud, de la région Hordouseaux - Les Champeaux vers celle de Coudehard - Champosoult, pour fermer la brèche et se porter au secours des Polonais harassés. La 2e brigade blindée et la 9e brigade d'infanterie (détachée de la 3e division) passaient sous le commandement de la 4e division blindée canadienne pour renforcer ses positions. Prévoyant de nouveaux efforts. de percée de la part des Allemands, on confiait au lieutenant-colonel D. S. Harkness du 5e

régiment antichars (Artillerie canadienne) la tâche de coordonner la défense antichars sur tout le front divisionnaire. Le chroniqueur de la division remarque, le soir du 20, que la situation "est très embrouillée". "Par suite d'un combat acharné, —- les Allemands attaquant à la fois de l'est et de l'ouest, - et parce qu'on a souvent fait appel à la division pour fermer toutes les sorties accessibles à l'ennemi, les unités sont enchevêtrées et il est difficile de déterminer où se trouvent les limites des brigades[185].

Bien que le 20 ait été le jour le plus critique de la bataille, il y eut d'autres combats furieux le 21 août le long de la Dives. A la pointe du jour, l'infanterie et les chars allemands organisaient une attaque désespérée autour du village de Magny, sur la Dives, au sud-est de Trun. Les Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders s'étaient retranchés là. Avec l'aide d'un très puissant feu d'artillerie, ils tinrent tête à l'ennemi. Le récit[186] d'un officier des Cameron Highlanders d'Ottawa (mitrailleurs), qui se trouvait dans la région avec deux pelotons de son bataillon, décrit le massacre opéré par les canons Vickers des Camerons. Les fantassins allemands étaient fauchés par centaines:

> Surpris sur un terrain en pente, ils ne pouvaient trouver d'abris. Ceux qui ne furent pas atteints se précipitèrent vers un mort-terrain dans le ravin à leur droite, où passe un cours d'eau. L'attaque fut complètement désorganisée.
>
> Durant ce bref engagement, les artilleurs avaient devant eux -la cible de leurs rêves. On utilisait aussi tous les fusils et les Brens disponibles.
>
> Vers 0800 h., les mitrailleurs tiraient sur toutes les cibles qui s'offraient. On vit une multitude de drapeaux blancs et les ennemis se rendaient par centaines. Beaucoup d'autres furent incapables de se constituer prisonniers car le moindre mouvement en direction de nos lignes attirait sur' eux des rafales de feu de certaines troupes S.S. qui patrouillaient le terrain bas, derrière eux, dans une auto-chenille blindée.

Pendant cette attaque, le commandant de la 84e division d'infanterie allemande, le lieutenant-général Erwin Menny, fut fait prisonnier[187].

Le général Simonds, nous l'avons vu, avait ordonné le 20 qu'on fasse l'impossible pour se frayer un chemin et pour renouer le contact avec les troupés polonaises isolées. En conséquence, le matin du 21, la 4e brigade blindée se mit en mouvement en direction du sud-est. Le 21e régiment blindé, installé à deux milles environs au nord de Coudehard pour protéger le flanc gauche, refusait de céder du terrain et repoussait l'attaque d'une colonne allemande venant du nord-est, pendant que le 22e régiment blindé frappait vers le sud en direction de "Maczuga". Le 28e régiment blindé, derrière le 228, en traversa les rangs pour occuper la plus méridionale des deux collines 262 au nord-est de Chambois[188].

Voici le récit que donne le journal du régiment sur l'avance des Canadian Grenadier Guards vers "Maczuga":

> La route, comme toutes celles de la région, était couverte de toutes sortes de véhicules allemands démolis qui, à certains endroits, bloquaient presque entièrement la circulation. Des chevaux et des hommes en état de décomposition gisaient à travers les champs et l'air était empesté par l'odeur fétide de la putéfraction. Cette destruction était surtout l'oeuvre de l'aviation mais les Polonais avaient fait leur part. Dans sa marche sur la cote 239 (première étape de l'avance) l'escadron n° 1 perdit trois chars; en route vers 262e, il en perdit un autre. . . Cependant, les pertes ennemies furent beaucoup plus lourdes: 2 Panthers et une autre probable, 1 Pz Kw IV (char Mark IV), 2 auto-canons et probablement de 80 à 100 fantassins tués . . .
>
> Depuis le départ de 239 jusqu'à l'arrivée à 262, les "co-axiales" (mitrailleuses mon-

eLa colline 262 septentrionale ("Maczuga").

> tées sur le même axe que l'armement principal du char) de l'escadron n° 1 furent à l'oeuvre presque sans interruption; résultats désastreux pour l'ennemi. Tous les Allemands qui se trouvaient dans la région furent tués ou s'enfuirent et la communication fut nouée. A la colline 262, le spectacle était le plus affreux que le régiment ait encore vu. Les Polonais manquaient d'approvisionnements depuis trois jours; ils avaient plusieurs centaines de blessés qui n'avaient pas été évacués et environ 700 prisonniers de guerre à peine surveillés dans un champ. Des véhicules incendiés, tant les nôtres que ceux de l'ennemi, bloquaient la route. Des cadavres et des membres épars jonchaient partout le sol ... Les Polonais pleuraient de joie à notre arrivée; après ce qu'ils nous ont dit, je doute qu'ils perdent jamais le souvenir de cette journée et de l'aide que nous leur avons apportée.

Le groupe polonais, près de Chambois, fut également secouru par un convoi de ravitaillement de la Highland Light Infantry of Canada, accompagné du brigadier Rockingham. La division blindée polonaise avait, de fait, terriblement écopé. Formant l'avant-garde de la Première armée canadienne, le gros de ses effectifs avaient été coupés par la ruée allemande sur la brèche; on ne pouvait lui faire parvenir ni vivres ni munitions. Le matin du 21, bien que le temps ne se prêtât pas aux envolées, des munitions dirigées vers la cote 122, immédiatement à l'est de Chambois189, leur furent jetées des airs.

Pendant que la 4e brigade blindée se portait au nord de Chambois, d'autres éléments de la 4e division partaient des alentours de Saint-Lambert pour se frayer un chemin et établir le contact avec les Polonais. Tôt dans l'après-midi du 21, une partie du South Alberta Régiment s'ouvrait un passage jusqu'à Chambois et revenait sur ses pas en bousculant l'ennemi pendant que la Highland Light Infantry of Canada et le let Hussars, solidement appuyés par l'artillerie, attaquaient du côté nord-ouest de la ville. Les opérations de la journée permirent d'établir un solide contact avec les Polonais et de fermer complètement et définitivement la brèche. Durant la matinée, les troupes de tête de la 53" division britannique, venant de l'ouest, rencontrèrent la 9e brigade aux environs de Trun. Enfin, les troupes du major Currie à Saint-Lambert étaient au bout de leurs épreuves. Currie lui-même reçut plus tard la Croix Victoria qu'il avait si bien méritée.

Les attaques lancées le matin du 21 avaient été le suprême effort des Allemands dans la "poche" et autour. Cette nuit-là, pour la première fois en plusieurs semaines, les mots "Rien à signaler" figuraient en évidence dans un rapport sur la situation préparé au Q.G. de la Première armée canadienne[190].

Il est impossible de déterminer combien, parmi les Allemands qui se trouvaient encore dans la poche le soir du 19, réussirent à en sortir; le groupe d'armées "B" en estime la proportion entre 40 et 50 p. 100 (voir ci-dessus, p. 276), ce qui n'est certes pas une sous-estimation. Durant les cinq jours terminés à 6 heures du soir le 23 août, 208 officiers et 13,475 hommes sont passés par le parc de prisonniers de la Première armée canadienne[191]; évidemment, beaucoup d'autres ont été capturés par les autres armées alliées qui convergaient vers la région. Comme nous le verrons (voir ci-dessous, p. 286), les formations blindées allemandes, après la bataille, n'étaient plus que l'ombre d'elles-mêmes; nous avons cité d'abondants témoignages attestant que les malheureux fantassins allemands furent victimes d'un véritable massacre. Sur toute l'étendue de la brèche, des cadavres en uniforme vert jonchaient le sol; à un certain endroit, immédiatement au nord-est de Saint-Lambert-sur-Dives, le 22 août, un observateur vit "des centaines de cadavres si rapprochés les uns des autres qu'ils se touchaient pour ainsi dire"[192]. De ce lugubre charnier s'élevait une odeur fétide

qui incommodait jusqu'aux occupants d'avions légers le survolant de très haut[193]. Des véhicules allemands démolis ou abandonnés bloquaient toutes les routes, grandes et petites. Dans le secteur de la brèche, soit en gros entre Pierrefitte (sur la route Falaise-Argentan), Argentan, Chambois, Vimoutiers et Trun, des enquêteurs britanniques de la Section n° 2 de recherches sur le service en campagne dénombrèrent 187 chars et auto-canons, 157 véhicules blindés légers, 1,778 camions, 669 voitures et 252 canons, soit en tout 3,043 canons et véhiculese. La plus forte concentration se trouvait au sud et au sudouest de Saint-Lambert. Une grande partie des transports allemands étaient hippomobiles mais on n'a pas fait de relevés précis des charrettes et des chariots parce que, nous disent les enquêteurs, "l'odeur nauséabonde des chevaux morts était si insupportable qu'il fallait passer en toute hâte partout où se trouvaient des véhicules hippomobiles"[194].

Poussée vers l'est du 1" corps d'armée britannique

Pendant que le 2e corps d'armée canadien livrait sa lente et sanglante bataille en direction de Falaise et Chambois, le 1er corps d'armée britannique du général Crocker, du côté de la mer, se bornait, règle générale, à des opérations de surveillance, face à l'est, sauf que son flanc droit dut s'avancer, et attaquer au besoin, pour s'aligner sur le flanc gauche du corps d'armée. Les effectifs de Crocker étaient trop restreints pour lui permettre d'entreprendre des opérations de grande envergure. Nous l'avons vu, pour surveiller ce front très étendu, les 49e et 51e divisions d'infanterie et la 6e division aéroportée (combattant encore au sol) lui étaient rattachées. Le 13 août, les unités hollandaises et belges, c.-à-d. la brigade royale des Pays-Bas (Princesse Irène) et la 1re brigade d'infanterie belge-, toutes deux arrivées récemment d'Angleterre, passaient sous le commandement de la 6e division aéroportée et se déployaient à l'extrême gauche, sur le littoral[195].

Le let bataillon canadien de parachutistes avait continué à combattre sous les ordres de la 3e brigade de parachutistes. Comme les autres éléments de la 6e division aéroportée, il avait traversé des heures difficiles, n'étant ni organisé ni équipé pour s'acquitter indéfiniment de tâches d'ordinaire dévolues à l'infanterie. Il fut en outre incommodé au début par la perte de plusieurs de ses canons Vickers et de ses mortiers dans les régions inondées où les descentes dispersées de parachutistes avaient eu lieu (voir ci-dessus, p. 125). Néanmoins, il se tira parfaitement d'affaire. Le 8 juin, les Canadiens repoussaient une furieuse attaque d'unités de la 346e division allemande d'infanterie, soutenues par des chars et des auto-canons, contre leur position à la croisée des chemins du Mesnil. Ils repoussaient une autre attaque violente le 10 juin. A partir du 17 juin, la 3e brigade passait une semaine hors de la ligne et on lui accordait deux semaines de repos vers la mi-juillet. Les troupes aéroportées occupaient encore

*En plus de 1,270 véhicules (y compris 90 chars, 31 auto-canons et 60 autres canons) représentant un dénombrement manifestement incomplet des véhicules abandonnés dans la "Poche", c. -à-d. dans la région générale Falaise—Condé-sur-Noireau—Vassy—Tinchebray—Ba-renton—Domfront—La Ferté-Macé—Argentan.

†La brigade de la princesse Irène était commandée par le lieutenant-colonel A. C. De Ruyter van Steveninck (promu colonel en novembre 1944) et la brigade belge, par le colonel B.-E.-M. Piron.

le flanc gauche quand le moment fut venu pour le er corps d'armée britannique de se porter en avant196

Le 15 août, au moment où le corps d'armée du général Simonds s'approchait de Falaise, l'heure avait sonné. Ce jour-là, à la suite d'un entretien avec le général Montgomery, le général Crerar ordonnait au général Crocker de s'emparer sans retard de Saint-Pierre-sur-Dives197. Le 16, le général d'armée, dans un entretien avec Simonds et Crocker, déclarait ,à ce dernier qu'il devait pousser de l'avant le long de l'axe Saint-Pierre-sur-Dives—Lisieux. Pour l'aider, la 7e division blindée britannique (commandée par le major-général G. L. Verney) était rattachée à la Première armée canadienne et placée immédiatement sous le commandement de Crocker[198].

L'avance commençait à une faible échelle le 15; ce jour-là, la 49e division, au centre, occupait Vimont. Le 16, la 51e division, à droite, enlevait Saint-Pierresur-Dives, pendant que des éléments de la 49e traversaient la Dives à Mézidon. A gauche, la 6e division aéroportée se mit en mouvement de bonne heure le 17. Le même jour, la 7e division blindée emboîtait le pas. Durant les quelques jours qui suivirent, le 1e1 corps d'armée se heurta à une vive résistance dans son avance vers l'est. Le 20, Livarot était occupé et, le 22, la 7e division blindée se battait dans Lisieux où les Allemands résistaient furieusement. La ville ne fut nettoyée que le 24. Pendant ce temps, la 6e division aéroportée était engagée dans un combat analogue, plus bas le long de la Touques, à Pont l'Évêque[199].

Plans de l'avance jusqu'à la Seine

Le 20 août, le général Montgomery communiquait une autre directive[200] demandant une exploitation énergique en vue de compléter la victoire déjà gagnée. "Tous les commandants, écrit-il, doivent se rendre compte de la nécessité de se mettre à l'oeuvre avec diligence":

> La victoire alliée dans le nord-ouest de l'Europe aura d'immenses répercussions; elle aboutira à la fin de la domination militaire de l'Allemagne sur la France; c'est le commencement de la fin.
>
> Cependant, pour que ces grands événements se réalisent, nous devons nous précipiter sur l'ennemi pendant qu'il est encore ébranlé par le choc; nous devons le frapper, et le frapper encore, avant qu'il ait le temps de se ressaisir.
>
> Ce n'est pas le moment de se détendre, de se croiser les bras et de se féliciter. je convie tous les commandants à un suprême effort. Finissons la tâche en un temps record.

On fixait dorénavant pour but l'achèvement de la destruction des forces ennemies dans le nord-ouest de la France pour s'avancer ensuite vers le nord "afin d'anéantir éventuellement toutes les troupes ennemies dans le nord-est de la France". Voici les instructions que donnait Montgomery pour le nettoyage de ce qui restait de la poche de Falaise:

> *Instructions générales en vue de compléter la destruction de l'ennemi dans la "bouteille" de Normandie.*
>
> 4. Il reste plusieurs contingents ennemis importants qui résistent encore vivement à l'intérieur de la "bouteille" normande. Leur destruction ou leur capture doit passer au premier plan.
> 5. Pour envelopper l'ennemi, des troupes du 12e groupe d'armées et de l'armée canadienne ont franchi la limite de la Deuxième armée. Elles doivent rester en place,

tenir solidement les côtés nord et sud de la bouteille" et empêcher le bouchon de sauter à l'extrémité est.

6. La Deuxième armée remonte la zone de la "bouteille" en direction de l'est. Quand les troupes de la Deuxième armée établiront le contact avec les éléments américains et canadiens sur les flancs nord et sud, elles livreront passage vers l'est à la Deuxième armée et seront elles-mêmes reculées, au moment opportun, dans les limites assignées à leur armée.
   Il faudra du temps pour que les troupes des armées de flanc se retirent du secteur de la Deuxième armée; beaucoup de problèmes surgiront qui devront être réglés par un contact direct entre les commandants d'armées, de corps et de divisions.
7. Le secteur Trun-Chambois représente le goulot. L'armée canadienne sera chargée de le tenir hermétiquement fermé; le bouchon n'en sera pas retiré sans mon autorisation.
8. Lorsque la "bouteille" aura été finalement nettoyée, que toutes les troupes ennemies auront été détruites ou capturées, le bouchon en sera retiré et le 21e groupe d'armées s'avancera rapidement vers la Seine.
9. Pendant ce temps, le 12e groupe d'armées se sera porté vers le nord jusqu'à Louviers, Elbeuf et au delà. Ce mouvement est déjà commencé et il prendra demain beaucoup plus d'ampleur. L'ennemi trouvera ses lignes de retraite vers l'autre côté de la Seine aux mains des Alliés et sa situation sera très embarrassante.

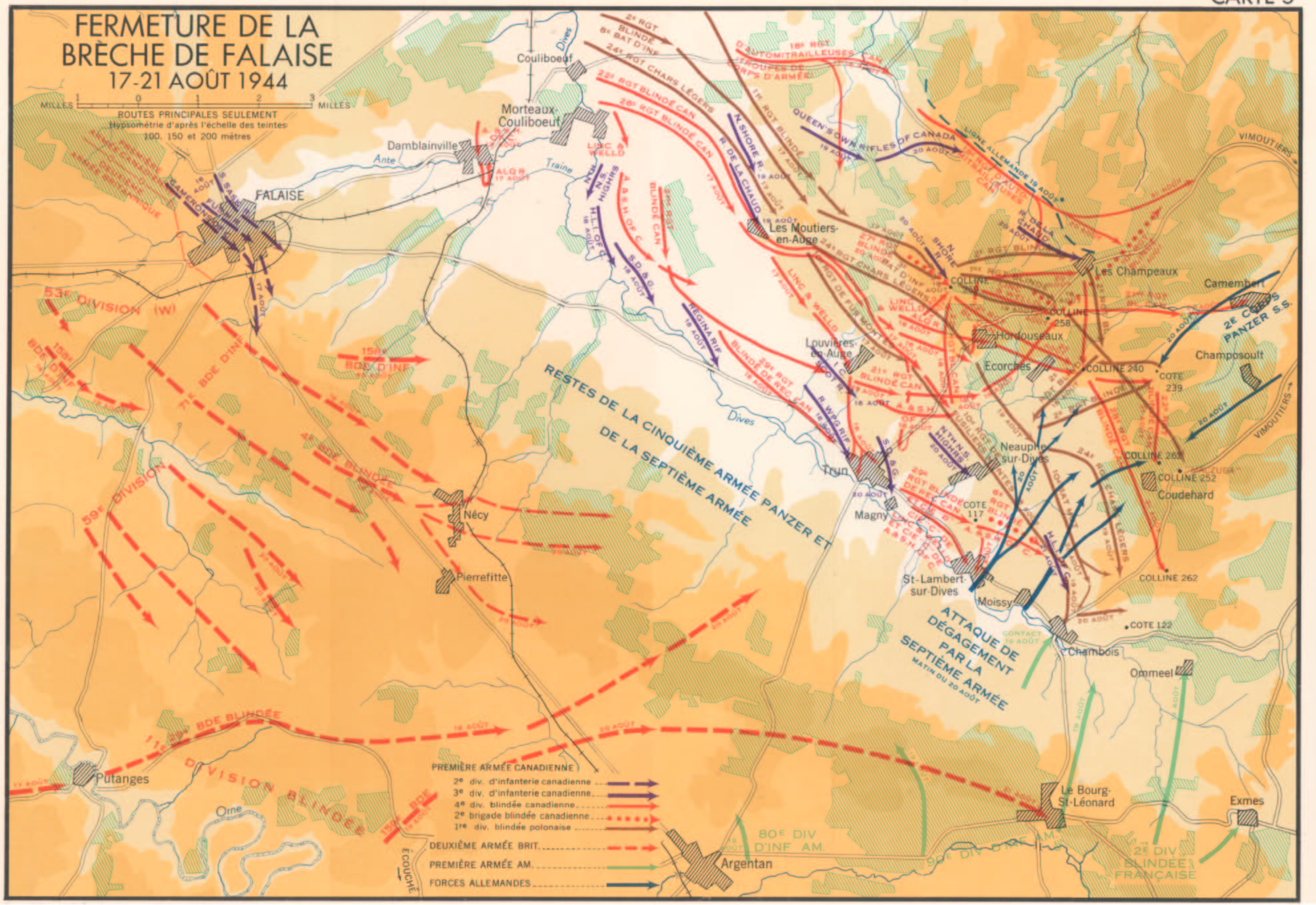
Le 12e groupe d'armées devait mettre en branle immédiatement une forte poussée vers le nord, son flanc droit reposant sur la rive sud de la Seine tandis que rafle droite suivrait la route jusqu'à Bourgthéroulde en passant par Breteuil et Le Neubourg. (Le général Bradley, dans *A Soldier's Story,* explique comment les dispositions en vue de cette avance à travers le front britannique ont été prises à une conférence avec Montgomery le matin du 1.9.) De Bourgthéroulde, des forces légères devaient être "poussées de l'avant vers l'embouchure de la Seine", dans le dessein de détruire tous les ennemis dans la région et "de couper la retraite à tous les éléments ennemis qui pourraient marcher vers l'est en direction de la Seine". On devait donc tenter une autre manoeuvre d'enveloppement. Le 12e groupe d'armées devait prendre Paris lorsque le commandant suprême jugerait le moment opportun. Le général Eisenhower, expliquait Montgomery, ne se propose pas de tenter de prendre la ville "tant que cette opération ne sera pas jugée rationnelle sur le plan militaire".

Après la destruction des restes de l'armée ennemie en Normandie, la Deuxième armée britannique devait s'avancer à toute allure vers la Seine, la franchir, puis pousser jusqu'à la Somme, tout en demeurant prête à se porter ensuite vers le nord dans le Pas-de-Calais pour y détruire toutes les troupes ennemies. Ce mouvement serait précédé "d'opérations aéroportées appropriées" et combiné à ces opérations.

Voici les tâches confiées en particulier à l'armée du général Crerar:

22. La première tâche de l'armée canadienne consistera à maintenir solidement fermé le bouchon de la "bouteille" normande. (Voir alinéa 7)
23. Tout en s'acquittant de cette tâche, l'armée organisera une violente poussée vers Lisieux et une poussée vers l'est en direction de Rouen.
24. Lorsque le bouchon aura été enlevé (voir alinéa 8), l'armée canadienne avancera jusqu'à la Seine, la franchira et nettoiera toute la presqu'île du Havre à l'ouest de la limite de l'armée.
    Il est important de s'emparer très tôt du port du Havre; on aura besoin des communications ferroviaires du port vers l'est et le nord pour le ravitaillement des armées; on épargnera beaucoup de temps si ces installations, et le plus possible de matériel roulant, peuvent être capturés intacts.

FERMETURE DE LA BRÈCHE DE FALAISE
17-21 AOÛT 1944



25. Si le commandant de l'armée canadienne peut faire en sorte que ce soit la Highland Division qui enlève Saint-Valéry, toute l'Écosse lui en sera reconnaissante.
J'ai pleine confiance que la 2e division canadienne sera à la hauteur de la tâche à Dieppe.

Le 20 et durant une bonne partie de la journée du 21 août, la Première armée canadienne, engagée dans la bataille de la brèche à sa dernière étape, eut fort à faire; mais, le 22, la bataille était, à toutes fins pratiques, terminée. Vers midi, Montgomery téléphonait au Q.G. de la Première armée canadienne pour demander au brigadier Mann, chef de l'état-major, s'il serait judicieux de "faire sauter le bouchon". Mann communiqua avec le Q.G. du 2e corps d'armée canadien dont le chef d'état-major, le brigadier Rodger, l'assura que toute résistance organisée avait cessé dans la région Coudehard—Saint-Lambert-sur-Dives—Trun. A ce moment-là, le général Simonds se trouvait à un rendez-vous à l'avant où il exposait ses ordres à ses commandants divisionnaires en prévision des instructions touchant le mouvement vers la Seine. A 12h.45, Mann communiquait ces renseignements par téléphone à Montgomery qui, en réponse, lui donnait instructions d'informer le commandant de l'armée et celui du 2e corps d'armée canadien "que les restrictions étaient maintenant levées et que l'avance vers la Seine devait commencer aussitôt qu'on pourrait prendre les dispositions nécessaires." Mann devait aussi informer le chef d'état-major de la Deuxième armée britannique que les restrictions étaient supprimées et que les deux armées devaient se porter vers la Seine aussi rapidement que possible. Il déclara à Montgomery, à la satisfaction de ce dernier, que le 2e corps pourrait se mettre en mouvement le lendemain matin et que la 2e division canadienne d'infanterie et des éléments de reconnaissance de la 4e division blindée canadienne pouvaient être mis en marche immédiatement[201].

De fait, la 2e division canadienne avait entrepris sa marche vers l'est le 21, jour où la 5e brigade occupait Vimoutiers (voir ci-dessous, p. 294). Le lendemain matin, la division avançait jusqu'à Orbec, ne rencontrant qu'une faible résistance. Le 23, la 3e division canadienne d'infanterie et la 4e division blindée canadienne commençaient leur mouvement vers l'est. La division blindée polonaise était affectée pour le moment au corps de réserve; elle se reposait et se réorganisait après ses efforts surhumains dans la brèche[202]. La bataille de Falaise était terminée; on avait remporté une grande victoire et la Première armée canadienne pourchassait un ennemi vaincu.

Les débarquements dans le sud de la France

Si nous projetons nos regards plus loin pour quelques instants, nous nous souviendrons que de bonne heure, le matin du 15 août, les Alliés ouvraient un nouveau front sur la côte méditerranéenne de la France. La polémique au sujet de l'opération "Anvil", — finalement exécutée sous le nom de "Dragoon", — est résumée dans un autre volume de la présente histoire* et exposée en long et en large dans de nombreux ouvrages. Inutile de nous y arrêter ici. Les débarquements dans le sud qui, suivant les plans initiaux, devaient coïncider avec ceux de Normandie, avaient été intégrés aux accords conclus avec la Russie

*Nicholson, *les Canadiens en Italie*, p. 402-403, 482-483.

à Téhéran. S'ils furent retardés, c'est surtout à cause du manque de navires d'assaut. Les stratèges britanniques auraient préféré retenir en Italie, pour les utiliser dans des opérations dirigées sur la vallée du Pô et peut-être, par l'Istrie, "dans les plaines de la Hongrie", les ressources affectées à cette entreprise. Mais les Américains ne voulaient rien entendre, soutenant énergiquement qu'Eisenhower avait besoin de Marseille comme port d'entrée pour les nouvelles divisions venant des États-Unis. Le 2 juillet, les chefs d'état-major conjoints donnaient instructions au commandant suprême en Méditerranée de préparer un assaut pour le 15 août. Au tout dernier moment, le 4 août, M. Churchill tentait de détourner le débarquement vers la Bretagne. Quoi qu'on puisse penser de la dispute antérieure, cette manoeuvre improvisée, pour laquelle aucun plan approprié n'avait été dressé, n'était guère judicieuse et il est étonnant de constater qu'elle rallia l'appui des chefs de l'état-major britannique[203]. Les Américains ne voulurent pas en démordre et l'assaut de la Septième armée du général Patch était dûment lancée à l'est de Toulon le 15 août.*

Le gros des forces allemandes dans le sud avait été depuis longtemps siphonné vers la Normandie et la nouvelle attaque ne se heurta qu'à une faible résistance. M. Churchill, qui avait surveillé les débarquements, écrivait au roi avec une pointe de malice[204]:

> Il est clair que, par ces opérations, Eisenhower a réussi une grande diversion. Il est inutile de rappeler ici qu'on a fait exactement le contraire de ce qu'on projetait.

La Dix-neuvième armée allemande réussit à se replier en assez bon ordre le long de la vallée du Rhône. Le 11 septembre, les troupes de Patch rejoignaient celles de Patton et les deux fronts se fusionnaient. Le 15 septembre, les forces de la Méditerranée passaient sous le commandement d'Eisenhower et le 60 groupe d'armées (général Devers) entrait en campagne et prenait le commandement du front méridional. La Première armée française (ainsi désignée à partir du 25 septembre) du général de Lattre de Tassigny appartenait à ce groupe d'armées. Le 15 septembre également, le port de Marseille était ouvert aux gros navires et pouvait servir aux fins pour lesquelles Eisenhower en avait réclamé la prise-5. Mais à ce moment-là, c'était surtout dans le nord que le besoin d'installations portuaires se faisait le plus pressant.

eLa participation canadienne aux opérations de la première Force de service spécial sur la Riviera est racontée dans Nicholson, pages 696-701.

CHAPITRE XI

NORMANDIE : LE BILAN

LA fermeture définitive de la poche de Falaise mettait fin à une phase bien déterminée et des plus significatives de la campagne au nord-ouest de l'Europe. Le moment est donc opportun de s'arrêter pour commenter brièvement les deux mois et demi de combats sanglants qui s'étaient déroulés depuis le jour J.

Les pertes allemandes et les nôtres

Les Allemands avaient perdu une grande bataille et, ce faisant, avaient subi des pertes formidables, tant en hommes qu'en équipement. Il est difficile de trouver des chiffres absolument précis. Mais ceux que le général Eisenhower cite dans son rapport, et qui englobent toute la période écoulée depuis le 6 juin, sont certainement exacts, de façon générale:

> Au 25 août l'ennemi avait perdu en chiffres ronds 400,000 hommes en tués, blessés ou prisonniers, le total de ces derniers se montant à 200,000 hommes; 135,000 de ces prisonniers avaient été capturés depuis le début de notre percée, le 25 juillet. 1,300 chars de combat, 20,000 véhicules, 500 canons d'assaut et 1,500 canons de campagne, ainsi que des pièces plus lourdes d'artillerie avaient *été* pris ou détruits, sans parler du dommage infligé aux défenses côtières de Normandie.

Les archives allemandes ne renferment pas de données statistiques parfaitement satisfaisantes. Le groupe d'armées "B" signalaient que ses pertes, du 6 juin au 13 août, se chiffraient par 158,930 hommes de toutes catégories. Le rapport hebdomadaire suivant, pour la semaine close le 20 août, fait observer, - ce qui n'a rien d'étonnant, - que "les chiffres ne sont pas encore calculés"; et les rapports visant la période qui suivit sont introuvables. Cependant, le 29 septembre, le commandant en chef (Ouest) déclarait que les pertes de l'armée, au cours de la période écoulée depuis le 6 juin, s'établissaient à 371,400, alors que les pertes navales et aériennes portaient le total à 460,900[1].

On trouve un indice de la situation désespérée à laquelle les Allemands étaient acculés dans l'ouest, après la bataille de Normandie, en examinant l'effectif combattant de la Cinquième armée Panzer au 25 août. Relevaient alors de son commandement toutes les troupes combattantes qui se trouvaient sur le théâtre de ses formations et de celles de la Septième armée, et ces dernières sont probablement, sinon certainement, incluses. La Cinquième armée Panzer faisait donc état d'un effectif combattant de 17,980 fantassins, 314 pièces d'artillerie, 42 chars et canons d'assaut[2]. Les 22 et 23 août, le groupe d'armées "B" rapportait[3] l'état de ses huite divisions blindées comme il suit:

eLa Panzer Lehr avait été presque anéantie dans la région de Saint-Lô, à la fin de juillet. La 9o' Panzer avait subi un sort analogue au cours de la contre-offensive de Mortain.

2e Panzer - un bataillon d'infanterie, pas de chars ni d'artillerie;
21e Panzer - quatre bataillons d'infanterie affaiblis, 10 chars, artillerie: aucun renseignement;
116e Panzer - un bataillon d'infanterie, 12 chars, environ deux batteries;
1re Panzer SS - faibles éléments d'infanterie, pas de chars ni d'artillerie;
2e Panzer SS - 450 hommes, 15 chars, 6 canons;
9e Panzer SS - 460 hommes, de 20 à 25 chars, 20 canons;
10e Panzer SS - quatre faibles bataillons d'infanterie, pas de chars ni d'artillerie;
12e Panzer SS - 300 hommes, 10 chars, pas d'artillerie.

On peut juger de l'étendue du désastre allemand si l'on se rappelle que, le jour J, la 12e Panzer SS disposait d'un effectif de plus de 20,000 hommes et d'une dotation de 150 chars (voir ci-dessus, p. 138).

En comparaison, les pertes alliées, quoique lourdes, avaient *été* beaucoup moindres. Jusqu'à la fin d'août, les alliés avaient subi 206,703 pertes, soit 124,394 pour ce qui est des forces américaines, et 82,309 pour ce qui est des forces anglo-canadiennes[4].

Les pertes canadiennes avaient été lourdes, comparativement aux forces engagées. Du 6 juin au 23 août, les pertes totales de l'élément canadien du 21e groupe d'armées s'étaient élevées à 18,444, dont 5,021 morts. Le maréchal Montgomery a publié des chiffres révélant que, jusqu'au er octobre, la 3e division d'infanterie canadienne a subi plus de pertes que toute autre division du groupe d'armées, et que la 2e division canadienne venait au second rang sous ce rapport[5]. Du *er* août au matin, jusqu'au matin du 23 août, les pertes de l'ensemble de la Première armée canadienne, telles qu'on les signalait à l'époque, s'établissaient à 826 officiers et 11,833 hommes tués, blessés et disparus. Sur ces chiffres, 423 officiers et 6,992 hommes étaient canadiens, 276 officiers et 3,594 hommes étaient britanniques, et 127 officiers et 1,247 hommes étaient polonais[6]. Du début de l'opération "Totalize" (calculs établis au 8 août) jusqu'au 21 août, dernier jour de combat violent dans la "poche", les pertes canadiennes sur ce théâtre s'étaient élevées à 1,479 tués ou morts des suites de blessures, 4,023 blessés ou victimes d'accidents et 177 prisonniers[7].

Les deux stratégies en présence

Si l'on compare les réalisations allemandes à celles des Alliés en Normandie, et si l'on essaie d'estimer les raisons de la défaite allemande, certains faits sautent immédiatement aux yeux.

Les Alliés durent leur victoire, en grande partie, à leur supériorité en nombre et en matériel. Il convient de noter surtout que les Allemands ne disposaient de presque aucun appui naval et de très peu d'appui aérien, alors que les Alliés bénéficiaient de la collaboration de forces navales très puissantes (qui, non seulement les transportèrent en Normandie et protégèrent leurs lignes de ravitaillement, mais aussi intervinrent fréquemment, et de façon efficace, dans le combat terrestre avec leurs canons), et de forces aériennes formidables qui

eCes chiffres sont arrêtés au 30 août, dans le cas des Américains, et au 31 août, dans le cas des Britanniques et des Canadiens.

maîtrisaient presque entièrement les airs et intervenaient constamment contre les troupes ennemies au sol. De nombreux comptes rendus allemands, dont certains sont cités dans les pages précédentes, témoignent des effets paralysants de la puissance aérienne alliée pendant toute la durée de la campagne.

Même sur terre, cependant, à mesure que le temps s'écoulait, les Allemands se voyaient considérablement dépassés en nombre. Au er septembre, les Alliés avaient débarqué, d'après des archives datant de cette époque, 826,700 hommes dans le secteur britannique et 1,211,200 dans le secteur américain de Normandie. Ces chiffres comprennent vraisemblablement le personnel de l'aviation (mais non ceux qui intervinrent dans le combat à partir de bases d'Angleterre). Ils ne comprennent pas les forces considérables débarquées dans le midi de la France depuis le 15 août[8]. Il est impossible de trouver des chiffres exactement comparables pour ce qui est des Allemands, mais il semble probable que ces derniers déployèrent environ 740,000 hommes de leur armée en Normandie, au sud de la Seine*.

Néanmoins, en plus d'être dépassés en nombre, les Allemands furent également surclassés par nos généraux. En effet, "au niveau stratégique", la direction alliée de la campagne fut de beaucoup supérieure à la leur. Nous avons déjà noté les faiblesses de l'organisation de leur commandement. L'intervention d'Hitler dans les opérations, et son refus d'accepter les recommandations de ses commandants sur place, furent sans aucun doute un obstacle très grave à la direction allemande de la campagne, bien que certains témoignages de généraux allemands, écrits après la guerre, en aient exagéré quelque peu l'importance, par rapport à d'autres éléments. En outre, les services de renseignements allemands étaient extraordinairement inefficaces, comme nous l'avons vu; une des raisons en était sans doute l'insuffisance de reconnaissance aérienne allemande à cette étape de la guerre mais, comme nous l'avons déjà donné à entendre, les lacunes que présentaient les renseignements fournis aux paliers supérieurs étaient si graves qu'il est difficile de ne pas soupçonner un élément de' sabotage voulu au sein de l'organisation.

Quelles que fussent les causes, les Allemands furent complètement déjoués quant aux intentions alliées, tant avant les débarquements en Normandie que pendant la campagne qui s'y déroula. S'attendant constamment à une seconde attaque dans le Pas-de-Calais, et y retenant, pendant six ou sept semaines après le premier débarquement, des forces importantes qui auraient pu faire pencher la balance en Normandie, les Allemands compromirent leur cause de façon désastreuse. Mais leurs généraux également, comme nous l'avons vu, commirent l'erreur de ne pas prévoir l'orientation des opérations alliées en Normandie même. Ils ne pensaient qu'en fonction d'une poussée vers Paris, à partir du flanc est de la tête de pont. Ils ont fait le jeu de Montgomery en concentrant le gros de leurs forces, et notamment de leurs blindés, dans le secteur de Caen, alors que Montgomery projetait d'enfoncer le front ennemi à partir de la tête de pont, non pas sur ce flanc où les Allemands s'y attendaient, mais sur le flanc ouest où ils ne s'y attendaient pas.

eC'est là un calcul très approximatif, fondé sur la "tranche de théâtre"[9], à l'égard des 45 divisions qu'on sait avoir été déployées au sud de la Seine et au nord de la Loire (6 Panzer SS et Panzer de grenadiers, 5 Panzer, 13 d'infanterie, compris deux divisions de campagne de la Luftwaffe, 15 statiques, 4 de parachutistes, une infanterie de réserve, une aéroportée); ce chiffre comprend aussi les 40,000 remplacements qu'on sait avoir été reçus pendant la bataille.

"Ils ont fait le jeu de Montgomery." Cette expression convient, car la campagne de Normandie a été essentiellement dirigée par le général britannique. La question a malheureusement soulevé des controverses, vu que des susceptibilités nationales et personnelles entrent en cause. Le chef de l'étatmajor impérial écrivait de Montgomery, dans son journal, en juin 1943: "Il est extrêmement attristant de voir que les Américains ne l'aiment pas, et il sera toujours difficile de le faire combattre tout près d'eux[10]." Lord Alanbrooke se révélait alors vraiment prophète. D'autre part, les directives et autres documents, dont nous avons reproduit de larges extraits dans le présent volume, ne laissent aucun doute quant à celui à qui revient le mérite de la victoire de Normandie. Dès le premier moment où, de bonne heure, à *J -7* -1, il donnait ses premiers ordres à Bradley et à Dempsey (voir ci-dessus, p. 151), Montgomery prenait en main les opérations, avec fermeté et efficacité. Comme nous l'avons vu, il les dirigea conformément à un plan établi avant les débarquements, car sa prévision, en date du 7 mai 1944 (voir ci-dessus, p. 88), esquisse de façon très nette sa politique qui consistait à attirer l'ennemi vers le front britannique dans le secteur de Caen; et la même politique se retrouve dans ses rapports et directives rédigés en France dès le 11 juin (voir ci-dessus, p. 152). Il est vrai que sa déclaration de 1947: "Le point remarquable de la bataille de Normandie, c'est qu'elle s'est déroulée exactement comme on l'avait conçue avant l'invasion[11]", comporte une grosse exagération. (Pour une raison quelconque, les généraux semblent considérer comme le comble de l'art militaire le fait de projeter une opération et de l'exécuter exactement telle qu'elle a été conçue; pourtant, on pourrait assurément considérer beaucoup plus méritoire, du point de vue du commandement, qu'un chef militaire pût profiter du degré de flexibilité qui lui permet d'adapter ses opérations aux événements et de modifier ses plans de manière à saisir toutes les occasions qui s'offrent à lui.) En fait, comme le lecteur des pages précédentes aura pu s'en rendre compte, il y eut des remaniements constants en Normandie, dont le plus important, - la décision d'opérer un "court crochet" vers Argentan, au lieu du long enveloppement jusqu'à la Seine, - doit beaucoup à l'initiative du général Bradley. Un autre fut l'abandon, découlant des événements de la même période, du projet de la baie du Quiberon, qui avait pris tant d'importance dans la première appréciation de Montgomery (voir ci-dessus, p. 88). Néanmoins, la conception générale de la campagne, telle qu'elle se déroula, resta certainement très près de ce qu'il avait prévu avant le jour J; et, comme il le dit dans ses *Mémoires,* "le but fondamental demeurait inchangé".

La situation de Montgomery en tant que commandant de facto des forces terrestres, sous la direction d'Eisenhower, était provisoire. Le succès triomphant de ses opérations en Normandie ne modifia pas l'organisation du commandement, mise au point avant les débarquements, et, le 1er septembre, il abandonnait l'autorité étendue dont il était investi pour devenir simplement l'un des trois commandants de groupe d'armées soumis à l'autorité du général Eisenhower, qui assumait à compter de ce moment-là la coordination des opérations terrestres. Avant cette date, cependant, et particulièrement . pendant les mois de juin et de juillet, Montgomery fut celui qui dirigea effectivement la campagne. Le rôle d'Eisenhower, à cette étape-là, se limitait à appuyer, encourager et critiquer. Dans la mesure où il influa sur le cours des opérations, il y arriva en faisant, avec tact, des observations sur les directives émises par Montgomery à

abandonne ses positions et se replie hâtivement. Chaque fois que l'ennemi est attaqué avec force, le plus souvent il se replie ou se rend.

D'autre part, ce même commentateur manifeste un sain respect à l'égard de l'artillerie des Alliés, "l'arme principale" de leur "tactique d'usure et d'annihilation". Il note, cependant, que les canons alliés ne recourent à aucun tir truqué; l'effort principal de l'artillerie ennemie porte toujours dans "la région où la pénétration doit avoir lieu". Pour ce qui est des chars alliés, ils font preuve d'un "bel esprit combatif; de concert avec l'artillerie, ils constituent le soutien de l'infanterie".

Toutes les armées alliées engagées dans le combat avaient une chose en commun: une forte proportion des formations employées n'avaient jamais combattu auparavant, et celles qui avaient effectivement combattu l'avaient fait dans des conditions très différentes de celles du théâtre du Nord-Ouest européen. Il est probablement vrai, dans les circonstances, que toutes les forces alliées faisaient face à des problèmes très semblables, et les commentaires qui suivent, à propos des formations canadiennes, pourraient sans doute s'appliquer également, sans trop de changement, aux troupes anglaises et américaines.

Le manque d'expérience au combat exerça sans doute, en fin de compte, son effet au sein des formations canadiennes. Elles se tirèrent assez bien d'affaire, mais elles s'en seraient tirées beaucoup mieux si elles n'avaient dû apprendre leur métier à mesure qu'elles combattaient. Il est vrai qu'elles avaient toutes subi une instruction exceptionnellement longue et soignée; mais aucune instruction ne peut vraiment remplacer l'expérience du combat; aucune division ne peut vraiment connaître toutes ses ressources tant qu'elle n'a pas effectivement combattu et, ainsi, acquis la "sagesse du combat" et la confiance qui ne s'acquièrent qu'en action.

En outre, peut-être n'avions-nous pas profité de notre long entraînement autant que nous aurions dû. Dans une partie précédente de la présente histoiree, nous avons osé exprimer l'avis que l'armée canadienne eut à souffrir "de l'attitude insouciante d'une grande partie des officiers régimentaires envers l'instruction militaire, qu'ils jugeaient avec peu de sérieux, plutôt que d'une manière urgente et scientifique". L'analyse des opérations en Normandie semble confirmer cette opinion. Les officiers régimentaires de ce genre, là où il s'en trouvait, étaient probablement l'élément le plus faible de l'armée. Au sommet de la pyramide de commandement, les généraux canadiens en Normandie peuvent se comparer, sans peine, à ceux des autres forces alliées engagées. Au bas de l'échelle, la grande majorité des troupes s'acquittèrent de leurs tâches désagréables et périlleuses avec initiative et grand courage, ainsi qu'avec une habileté toujours croissante, comme leurs pères l'avaient fait dans la première Grande guerre. Quant à leurs officiers, on peut dire que l'officier régimentaire canadien, à son meilleur (et, fréquemment, il était à son meilleur) était sans égal. Il s'appliquait à maîtriser son métier qui, le plus souvent, n'était pas le sien propre; il s'occupait du bien-être de ses hommes et les dirigeait bravement et intelligemment au combat. Il restait, cependant, cette proportion d'officiers qui n'avaient pas la compétence voulue pour remplir les postes qu'on leur confiait, et dont les lacunes se manifestèrent en action et eurent parfois de graves conséquences.

Cet état de choses se traduisit jusqu'à un certain point par les nombreux

eSix années de guerre, p. 283.

changements qui intervinrent au sein du commandement de la Première armée canadienne durant la campagne. Ainsi, à la fin d'août 1944, parmi les neuf brigades d'infanterie ou de chars du 2e corps d'armée canadien, huit changements de commandement étaient intervenus, et trois brigades seulement conservèrent leur commandant initial. Quatre de ces changements sont attribuables à des pertes subies au combat, ce qui atteste de l'extrême férocité de la-bataille. Deux furent le résultat de ce que les autorités supérieures considéraient. comme des cas d'inadaptation. Parmi les commandants de régiments blindés, deux furent remplacés pour cause de décès ou de blessures, et deux pour d'autres raisons; sept commandements demeurèrent inchangés. Dans les bataillons d'infanterie et de mitrailleuses (24, au total) sept commandements seulement restaient inchangés à la fin d'août. Au moins 14 commandants de bataillon avaient été remplacés pour avoir été mis hors de combat ou pour être devenus -malades j-. Cinq commandants avaient *été* promus, et cinq autres déplacés ;pour avoir été considérés inaptes. On avait fait beaucoup avant le jour J pour écarter les officiers qui offraient peu de chance de réussite$; mais le triage définitif devait se faire à l'épreuve même du combat, car parfois un homme, .qui paraît sous un jour avantageux à l'instruction, peut se révéler peu utile -sous le feu ennemi.

Il n'est pas difficile de signaler certaines occasions au cours de la campagne de Normandie où des formations canadiennes n'exploitèrent pas au maximum leurs chances. La prise de Falaise, en particulier, fut longuement retardée, et ,il fallut monter non pas une mais deux opérations en règle à cette fin, à un moment où la fermeture rapide de la poche de Falaise eût nui très gravement à l'ennemi et nous eût même, vraisemblablement, permis de finir la guerre quelques mois plus tôt que ce ne fut le cas. Une force allemande beaucoup ,-moins nombreuse que la nôtre, profitant de positions terrestres solides et préparées à l'avance, fut en mesure de ralentir notre progression à tel point que des troupes allemandes considérables purent s'échapper. Que cela ait été imputable ;aussi à certaines erreurs de jugement commises au sud de la poche ne doit pas nous fermer les yeux sur nos propres lacunes.

Si nos troupes avaient eu plus d'expérience, les Allemands auraient eu peine .à échapper à un pire désastre. Ce fut heureux pour eux, notamment, que les -deux divisions blindées dont disposait la Première armée canadienne, - la 4e division blindée canadienne et la 1"e division blindée polonaise, - n'eussent jamais combattu avant d'être engagées dans la bataille de Normandie, c'est-àdire au moment de la crise la plus grave et la plus farouche de la guerre. Des ,:formations moins novices eussent probablement obtenu de meilleurs résultats, eet plus tôt. Pour ce qui est de la division canadienne, les résultats de son inexpérience se manifestèrent surtout dans les opérations de son élément blindé, c'est-à-dire la 4e brigade blindée. La 4e division était la plus jeune des divisions canadiennes, ayant été transformée de division d'infanterie en division blindée en 1942, et étant arrivée en Angleterre à l'automne de cette année-là. Elle ne participait pas à l'exercice "Spartan" en mars 1943, car elle n'était pas encore dotée de l'équipement voulu ni n'avait acquis l'instruction nécessaire pour le

†Le Queen's Own Cameron Highlanders of Canada compta cinq commandants en un peu moins de cinq semaines, sans mentionner le commandement provisoire du major Gagnon l'opération "Totalize" (voir ci-dessus, p. *232);* et chacun de ces changements fut causé par les suites du combat.

‡*Voir Six années de guerre, pp. 430-436.*

faire avec efficacité. Ce n'est qu'à l'automne de 1943 qu'on l'exerçait pour la première fois en tant que formation, au moyen de deux exercices divisionnaires; à ce moment-là, elle n'était pas encore dotée de tout son équipement de combat. Les événements de Normandie portent à croire que sa brigade blindée avait à peine reçu le minimum d'instruction nécessaire en matière de mouvement à travers champs, avant d'entrer en action. (Il convient d'ajouter que les conditions en Angleterre, où il fallait, entre autres choses, prendre soin de ne pas nuire aux récoltes, gênaient tout mouvement et n'étaient pas idéales pour ce genre d'instruction.) L'insatisfaction qu'on manifesta à l'égard des opérations de la division au sud de Caen se traduisit, comme il était presque inévitable, par un changement de commandant[13], le brigadier H. W. Foster de la 7e brigade d'infanterie étant promu pour remplacer le major-général Kitching le 21 août!.

La 2e division d'infanterie canadienne avait eu aussi ses ennuis, accompagnés de très lourdes pertes, au cours des combats sanglants de la seconde moitié de juillet. Il est opportun de rappeler ici l'opinion que son commandant, le général Foulkes, a exprimé sans détour: "Lorsque nous avons engagé le combat à Falaise et à Caen, nous avons constaté, en nous heurtant à des troupes allemandes qui avaient l'expérience du combat, que nous n'étions pas de taille à lutter contre elles. Nous n'aurions pas réussi, n'eût été notre soutien d'aviation et d'artillerie. Pendant quatre ans, nous avions trimé dur, et il fallut environ deux mois pour consolider cette division au point de la rendre apte au combat[15]." La 3e division d'infanterie canadienne, première formation canadienne à faire face à l'ennemi en Normandie, n'avait pas été non plus sans connaître ses revers, que nous relatons dans les chapitres précédents, parallèlement à ses succès.

Bien qu'il semble évident que le manque d'expérience du combat ait nui à nos formations en Normandie, il convient de faire observer que certaines divisions allemandes, souffrant de la même lacune, ne semblent pas pourtant en avoir ressenti aussi gravement les effets. La 12e division Panzer SS, qui fut la cause de nombre de nos ennuis, n'avait été constituée qu'en 1943 et n'avait jamais combattu avant le 7 juin 1944. (Comme nous l'avons vu, toutefois, elle comptait une forte proportion d'officiers et de sous-officiers expérimentés. Elle avait également l'avantage de compter, après les premiers jours de la campagne, un commandant et un officier supérieur d'état-major qui connaissaient spécialement ce théâtre d'opérations, s'y étant exercé avec la 1re division Panzer SS en 1942[16].) Il y avait d'autres divisions allemandes engagées contre nous en Normandie qui n'avaient jamais combattu et qui, pourtant, se tirèrent très bien d'affaire. Peut-être faut-il en attribuer la cause, en partie, à ce que les formations allemandes se trouvaient sur la défensive, alors que les nôtres attaquaient, rôle plus difficile. Néanmoins, on est enclin à croire que les Allemands parvinrent à profiter plus que nous de leur instruction militaire. Leur attitude à cet égard était peut-être moins nonchalante que la nôtre.

Les conséquences de la bataille de Normandie

La victoire en Normandie ne mit pas fin à la campagne du nord-ouest de

eI1 faut dire que le général Kitching n'avait assumé le commandement de la division qu'à la fin de février 1944. Il n'avait jamais eu l'occasion de la commander dans un exercice en règle avant qu'elle entre en action. Au printemps, on faisait marcher les chars le moins possible afin d'en ménager les chenilles qui allaient servir dans les opérations[14].

l'Europe. La campagne se poursuivit pendant plus de huit mois après le désastre allemand autour de Falaise. L'armée allemande, comme nous le verrons, manifesta une puissance extraordinaire de redressement. Elle stabilisa la situation en Hollande et sur la frontière occidentale de l'Allemagne, de sorte qu'il nous fallut livrer une série de durs combats avant que le régime hitlérien s'effondre le printemps suivant. Néanmoins, en Normandie, nous avions gagné la bataille la plus importante de la campagne.

La réussite des débarquements, le 6 juin, suivie de la consolidation de la zone du logement, furent les deux éléments les plus importants de la campagne; car, compte tenu de la supériorité des ressources alliées, l'établissement d'un front de combat en France, par les Alliés, devait presque certainement se révéler fatal, en définitive, aux Allemands. Cependant, la bataille de Normandie signifiait davantage. Hitler y perdit les armées qui étaient son meilleur espoir de conjurer le désastre ultime. Les formations qui y furent anéanties ne purent jamais être remplacées de façon satisfaisante; à vrai dire, comme nous l'avons vu, les Allemands ne disposaient que de très peu d'hommes, pendant la campagne, pour remplacer leurs pertes considérables. Les nouvelles divisions mises sur pied, au prix d'efforts inouis, à l'automne de 1944, ne pouvaient guère remplacer les troupes désormais en captivité dans les camps de prisonniers alliés ou enterrées dans les cimetières des environs de Falaise.

En même temps, un coup mortel avait été porté au moral de l'armée allemande et, notamment, de son corps d'officiers. Nombre d'officiers supérieurs s'étaient montrés profondément découragés même avant le jour J. La réussite du débarquement en Normandie ne fit que raffermir leur conviction que la guerre était perdue, et un groupe d'hommes essayèrent de tuer Hitler le 20 juillet, pour rater leur coup par un cheveu. Tout Allemand raisonnable, le moindrement au courant des faits, devait alors se rendre compte que la situation militaire de son pays devenait sans issue, et le courage avec lequel les armées allemandes continuèrent à combattre jusqu'à l'effondrement final fut en grande partie le courage du désespoir.

Nous ne devons pas, évidemment, fixer notre regard uniquement sur les événements de l'Europe occidentale. A l'été de 1944, comme au cours de périodes précédentes, la majeure partie de l'armée allemande était engagée contre la Russie. Quelque 168 divisions allemandes et satellites y combattaient le 15 juillet 1944[17], comparativement aux 45 qui faisaient face aux Alliés occidentaux en Normandie", et toute la situation stratégique dépendait de la poursuite de la campagne sur le front est. Mais il n'était plus question alors, comme il l'avait été en 1942, de la possibilité d'un effondrement russe. Les Russes, comme leurs alliés dans l'ouest, progressaient victorieusement. Après la bataille de Normandie, la situation d'Hitler était sans espoir. Il ne s'agissait plus que de savoir pendant combien de temps il pourrait exhorter son peuple courageux mais désenchanté à poursuivre la lutte.

*Les divisions, réduites à des groupes de combat, comptaient pour des demi-divisions, les "groupes nommés", dans chaque cas, correspondant à un tiers de division. Les Allemands subirent un revers catastrophique en Russie et dans l'ouest, à l'été de 1944. D'après les calculs utilisés ici, ils comptaient 199 divisions sur le front est, le 15 juin, lesquelles tombaient à 123 le 15 août. Les archives médicales allemandes révèlent que, du 22 juin 1941 (date du début de l'attaque contre la Russie) au 31 mars 1945 (dernière date pour laquelle nous disposons de chiffres) l'armée allemande compta 7,620,323 pertes. Sur ce nombre, 1,364,198 sont imputables au combat contre les Alliés occidentaux[18].

CHAPITRE XII

LA POURSUITE AU DELÀ DE LA SEINE DU 23 AU 30 AOÛT 1944

(Voir la carte n° 6 et les croquis n°8 20 à 22)

L'avance vers la Seine

Nous avons déjà indiqué le plan qu'avait conçu le général Montgomery en vue de poursuivre l'ennemi après la défaite allemande à la percée de Falaise (voir ci-dessus, p. 282). Il s'agissait pour les armées alliées de franchir la Seine à toute vitesse et, si possible, d'effectuer en même temps un second encerclement en faisant décrire une grande courbe aux éléments de tête américains, sur la rive gauche du fleuve, afin de couper la retraite aux restes de l'armée ennemie avant qu'ils aient pu franchir le cours d'eau. La Première armée canadienne avait pour mission particulière de traverser la Seine, de nettoyer la péninsule du Havre et de capturer le port du Havre le plus tôt possible. Dès le 23 août, l'armée était bien lancée dans cette nouvelle direction.

Le 9 août, le général Crerar avait donné ses ordres en vue de l'avance aux deux commandants de corps d'armée[1]. Le ler corps britannique devait continuer sa progression sur l'axe Lisieux-Pont Audemer. Le 2e corps canadien devait s'en tenir à la ligne générale Trun-Vimoutiers-Orbec-Bernay-Elbeuf (ou peut-être Louviers). L'avance ne devait débuter que sur l'ordre du commandant de l'armée, mais entre-temps le général Simonds devait "exécuter une reconnaissance active dans la direction indiquée". Et de fait, ainsi que nous l'avons vu (voir ci-dessus, p. 283), il lançait la 2e division canadienne en direction de Vimoutiers le 21 août. Le dernier alinéa de la directive de Crerar était ainsi conçu:

> Ainsi que nous l'avons déjà expliqué, le plan tactique essentiel de la Première armée canadienne consiste à pousser jusqu'à la Seine "la droite menant l'avance", bien qu'il soit fort possible que le 2e corps d'armée canadien se trouve temporairement inca pable, vu ses engagements actuels, de commencer à exécuter sa part de la manoeuvre prévue. . . . Dans l'intervalle, le ler corps d'armée britannique ne restera pas pour autant immobile; il avancera plutôt de la façon indiquée. . . . Des forces suffisantes masqueront et contiendront les garnisons ennemies dans la zone côtière. Toutefois, l'existence continue de ces garnisons ne devra pas empêcher les éléments principaux du ler corps d'armée britannique de progresser sur l'axe qui lui est assigné.

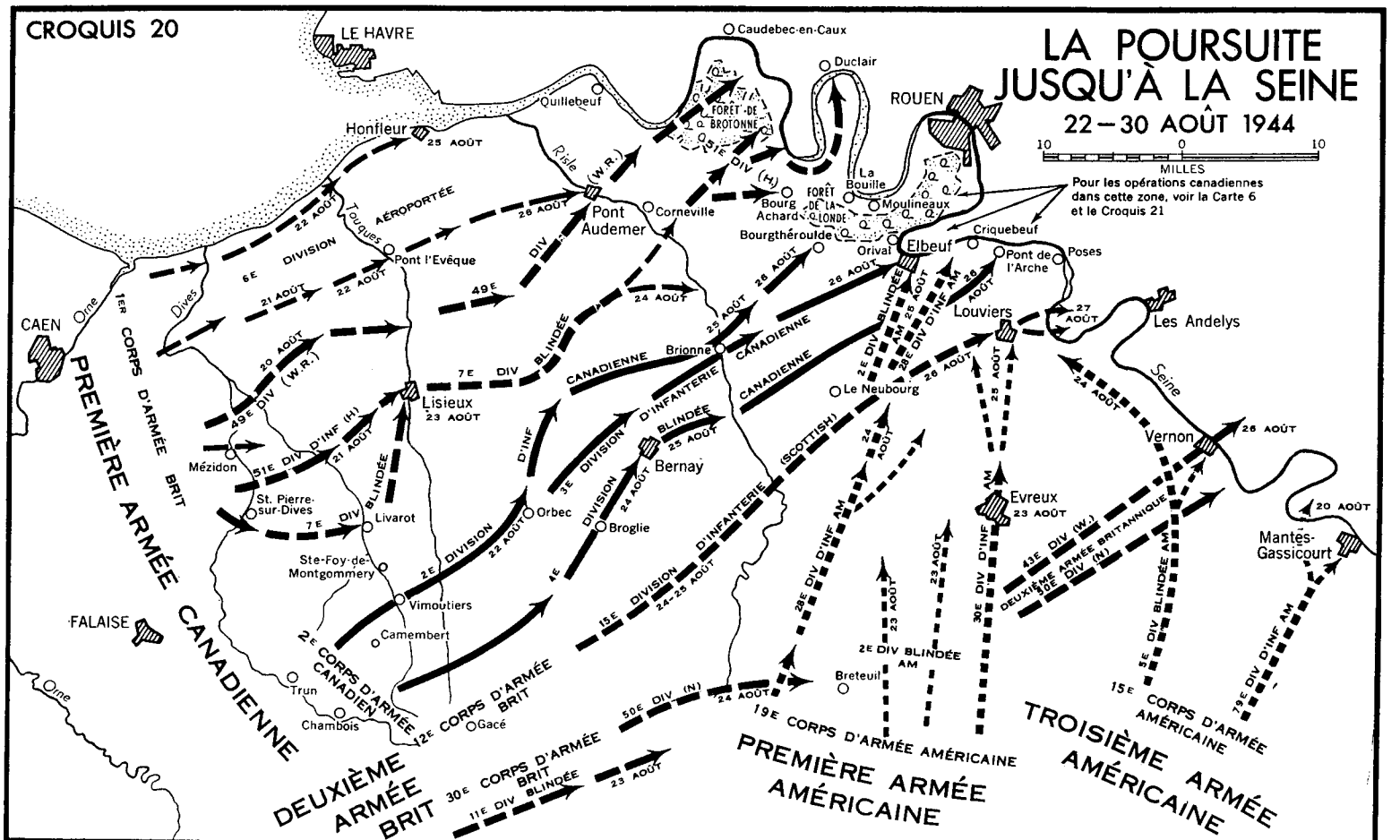
Nous avons déjà dit que le 1er corps britannique a livré de durs combats durant son avance, particulièrement sur la ligne de la Touques. Mais le 24 août, le corps d'armée avait franchi la Touques et s'avançait vers Honfleur, sur la

rive sud de l'estuaire de la Seine, en face du Havre. Le 2e corps d'armée canadien avait atteint la ligne de la Risle, à l'est de Bernay, village qui fut pris le jour même[2]. En vertu d'ordres donnés le 22 août par le général Simonds[3], la 2e division canadienne d'infanterie s'avançait sur la gauche, par voie de Brionne, en direction de Bourgthéroulde. La 3e division poussait, au centre, vers la zone d'Elbeuf en passant par Orbec. Sur la droite, la 4e division blindée canadienne progressait, sur l'axe Broglie—Bernay— Le Neubourg, à peu près en direction e Pont de l'Arche. Le 18e régiment d'automitrailleuses (1211, Manitoba Dragoons) et les régiments de reconnaissance des divisions menaient et protégeaient avance[4].

Jusque-là la résistance au 2e corps d'armée avait *été* négligeable; l'ennemi songeait surtout à retraiter et toute opposition de sa part se résumait à une action retardatrice menée par les éléments d'arrière-garde, lesquels se retiraient dès que la pression devenait trop forte. De fait, l'aspect le plus mémorable de ces journées fut vraiment l'accueil tumultueux et cordial que les populations libérées firent à nos colonnes. Aussi l'historien de la 108 brigade écrivait-il plus fard: "Pourrons-nous jamais oublier Bernay? Bernay dont les citoyens se tenaient sur notre passage du matin jusqu'au soir, tantôt sous la pluie,, abondante, tantôt sous le brûlant soleil du mois d'août. Bernay où l'on ne se lassait pas d'acclamer nos troupes, de lancer des fleurs, d'offrir des fruits et de servir les meilleurs vins et spiritueux à nos soldats durant les haltes . . ."[5] La réception fut la même dans toutes les villes et tous les hameaux. C'était à émouvoir même le soldat le plus endurci.

On se souvient (voir ci-dessus, p. 40) qu'avant le jour J la Première armée canadienne avait reçu l'ordre d'étudier le problème que posait la nécessité de franchir d'assaut la Seine inférieure. Or une telle opération n'a pas été requise. Dès le 21 août, le Q.G. de l'Armée informait le général Simonds que "l'opération Axehead prévue en Angleterre pour la traversée de la Seine est contremandée", ajoutant: "La traversée d'assaut à la courbe d'Elbeuf semble indiquée, si elle se révèle nécessaire, ce qui est d'ailleurs peu probable"[6]. Le 25 août le général Crerar donnait une nouvelle directive[7].

Le commandant de l'armée notait que la Deuxième armée britannique se disposait à - passer aux zones récemment occupées par les troupes américaines et à celles de la Première armée canadienne au sein du territoire de la Deuxième armée. A compter de ce moment, le 30e corps d'armé britannique, sur la droite de l'armée anglaise, devait exploiter la tête de pont occupée par les Américains dans le voisinage de Mantes-Gassicourt, pendant que sur la gauche le 12e corps d'armée britannique devait prendre les opérations à son compte et, après avoir nettoyé un îlot de résistance ennemie entre l'armée anglaise et l'armée canadienne, établir une tête de pont à l'est de la Seine dans le voisinage de Louviers. Le 8e corps d'armée britannique allait, pour le moment, être versé à la réserve de la Deuxième armée; il était effectivement "immobilisé" puisque ses véhicules allaient servir à transporter vers l'avant le reste de l'armée[8]. Ce fait est symbolique du plus grand problème qui allait se poser aux armées alliées dans cette nouvelle phase de la guerre: celui de ravitailler suffisamment- les troupes de tête pour soutenir l'avance. Les Alliés dépassaient leurs lignes de ravitaillement; ils ne disposaient d'aucun port dans la zone où ils allaient entrer et, à mesure que les armées poussaient fiévreusement de l'avant, les lignes de ravitaillement


CROQUIS 20
LA POURSUITE JUSQU'À LA SEINE
22 – 30 AOÛT 1944
10 0 10
MILLES
Pour les opérations canadiennes dans cette zone, voir la Carte 6 et le Croquis 21
LE HAVRE
Caudebec-en-Caux
Duclair
ROUEN
Quillebeuf
Honfleur
25 AOÛT
FORÊT DE BROTONNE
51E DIV (H)
La Bouille
FORÊT DE LA LONDE
Moulineaux
Risle (W.R.)
Pont Audemer
Corneville
Bourg Achard
Bourgthéroulde
Criquebeuf
Elbeuf
Orival
Pont de l'Arche
Poses
Louviers
Les Andelys
Seine
Vernon
Mantes-Gassicourt
CAEN
Orne
Dives
Touques
AÉROPORTÉE
6E DIVISION
Pont l'Evêque
1ER CORPS D'ARMÉE BRIT
PREMIÈRE ARMÉE CANADIENNE
49E DIV
7E DIV BLINDÉE
CANADIENNE
Brionne
Lisieux
23 AOÛT
Mézidon
51E DIV D'INF (H)
St. Pierre-sur-Dives
7E DIV
Livarot
Orbec
Broglie
Bernay
3E DIVISION D'INFANTERIE BLINDÉE
Le Neubourg
2E DIV BLINDÉE AM
28E DIV D'INF AM
Evreux
23 AOÛT
30E DIV D'INF AM
43E DIV (W.)
DEUXIÈME ARMÉE BRITANNIQUE
30E DIV (N)
Ste-Foy-de-Montgommery
2E DIVISION
4E DIVISION
15E DIVISION D'INFANTERIE (SCOTTISH)
24-25 AOÛT
Vimoutiers
Camembert
FALAISE
2E CORPS D'ARMÉE CANADIEN
12E CORPS D'ARMÉE BRIT
Trun
Chambois
Gacé
Breteuil
2E DIV BLINDÉE AM
50E DIV (N)
19E CORPS D'ARMÉE AMÉRICAINE
30E CORPS D'ARMÉE BRIT
11E DIV BLINDÉE
DEUXIÈME ARMÉE BRIT
PREMIÈRE ARMÉE AMÉRICAINE
TROISIÈME ARMÉE AMÉRICAINE
5E DIV BLINDÉE AM
15E CORPS D'ARMÉE AMÉRICAINE
79E DIV D'INF AM

s'étendant depuis les plages et les ports de Normandie se prolongeaient d'heure en heure. La Première armée canadienne avait dorénavant pour mission "d'achever la destruction des troupes ennemies" dans le territoire qui lui était assigné à l'ouest de la Seine, puis de franchir ce cours d'eau pour progresser sur l'axe général Rouen—Neufchâtel—Abbeville—Hesdin—Saint-Omer-Ypres. La ligne de démarcation entre l'armée canadienne et l'armée britannique allait donc traverser le Neubourg, Louviers et Pont de l'Arche, pour s'étendre jusqu'à Neuchâtel et, de là, à Hesdin.

Le 2e corps d'armée canadien devait élaborer les plans et faire les premiers préparatifs en vue de la traversée de la Seine, malgré l'opposition ennemie, entre Pont de l'Arche et Elbeuf, et aussi en vue d'établir par la suite des têtes de pont supplémentaires, tant en aval qu'en amont de Rouen et jusqu'à Caudebec-en-Caux, à l'ouest. On prévoyait la probabilité d'avoir à donner provisoirement une division d'infanterie du 1er corps d'armée britannique aux troupes du général Simonds pour l'établissement de la tête de pont à l'est du dernier endroit précité. Après avoir traversé la Seine, le 2° corps d'armée devait s'installer dans la région au nord de Rouen, "dépêchant vers l'avant de forts groupes de reconnaissance en vue d'une nouvelle poussée en direction de Neufchâtel et de Dieppe", pendant que le 1e° corps britannique "procéderait simultanément au nettoyage rapide de la péninsule du Havre" à l'ouest d'une ligne s'étendant en direction nord-ouest de Rouen à Fontaine-le-Dun.

Le lendemain du jour où Crerar donnait cette directive, le général Mont-gomery en faisait tenir une nouvelle au 21° groupe d'armées[9]. C'était le premier ordre du genre qui ne s'appliquait pas particulièrement aux troupes américaines. La directive soulignait la nature des ordres qui avaient été donnés au 12° groupe d'armées du général Bradley, mais elle ne constituait pas une directive en bonne et due forme à cette formation. Il y a peut-être lieu de citer ici les premiers alinéas, qui indiquaient la "situation générale":

1. L'ennemi a été refoulé au nord de la Seine, sauf en quelques endroits, et nos troupes sont entrées dans Paris. Les forces ennemies sont trop peu nombreuses pour le territoire à défendre et elles sont très désorganisées; elles ne sont pas en état de lutter contre nous.
2. Nous avons donc l'occasion d'atteindre rapidement nos autres objectifs et de porter de rudes coups pour mettre l'ennemi hors d'état de continuer la guerre.
3. Voici les tâches que doit maintenant exécuter le 21e groupe d'armées:
   a) Pousser vers le nord et détruire les forces ennemies dans le nord-est de la France et en Belgique.
   b) Occuper la région du Pas-de-Calais et les aéroports de Belgique.
   c) Prendre Anvers et l'utiliser en tant que base d'opérations.
4. Une fois ces tâches exécutées, le groupe d'armées devra éventuellement s'avancer vers l'est en direction de la Ruhr.
5. La rapidité d'action et de mouvement est maintenant essentielle. Je ne saurais le souligner trop énergiquement; ce qui doit être fait doit être fait rapidement. Chaque officier et homme de troupe doit comprendre que, grâce à un prodigieux effort dès maintenant, nous pourrons non seulement hâter la fin de la guerre mais apporter un soulagement immédiat à nos familles et à nos amis en Angleterre par l'invasion des positions de lancement des bombes volantes, dans le Pas-de-Calais.

Intention

6. Détruire toutes les forces ennemies dans le Pas-de-Calais et en Flandre et prendre Anvers.

Les missions particulières de la Première armée canadienne étaient ainsi exposées:

10. Ayant franchi la Seine, l'armée s'avancera vers le nord, occupera le port de Dieppe et procédera rapidement à la destruction de toutes les troupes ennemies se trouvant dans la zone côtière jusqu'à Bruges.
11. Le ler corps d'armée s'avancera vers l'ouest dans la péninsule du Havre, afin de détruire les troupes ennemies dans cette région et occuper le port du Havre. On n'affectera à cette mission que les forces nécessaires pour atteindre l'objectif. La mission principale se situe au nord et dans le Pas-de-Calais.

L'armée canadienne avait instructions de fonctionner, de façon générale, "avec le gros de ses troupes sur le flanc droit", réduisant la résistance ennemie par des mouvements tournants et des "crochets vers la droite". La 6e division aéroportée devait être retirée des opérations à temps pour rentrer en Angleterre au plus tard le 8 septembre; la 7° division blindée devait passer immédiatement à la Deuxième armée.

La Deuxième armée avait pour mission de pousser au delà de la Seine "avec toute la célérité possible", de s'installer dans la zone Arras—Amiens—Saint-Pol et, de là, de se préparer à avancer jusqu'en Belgique, à travers la région industrielle du nord-est de la France. En guise de plan de rechange, une partie de l'armée serait peut-être appelée à pousser en direction nord-ouest, à l'appui des parachutistes alliés que Montgomery se proposait alors de lancer dans le Pas-de-Calais en avant des forces canadiennes. Il importait, immédiatement après la traversée de la Seine, d'envoyer rapidement de l'avant un fort détachement de blindés avec mission de s'emparer d'Amiens. Au sujet du 12e groupe d'armées, la directive ajoutait: "Le 12e groupe d'armées a reçu l'ordre de pousser de l'avant sur sa gauche, sa principale mission offensive consistant, pour le moment, à aider au 21e groupe d'armées à atteindre les objectifs mentionnés à l'alinéa 3 ci-dessus." La Première armée américaine était affectée à cette tâche; elle devait progresser en direction nord-est sur l'axe général Paris—Bruxelles et s'installer dans la zone Bruxelles—Maestricht—Liège—Namur—Char-leroi. Montgomery ajoutait, en terminant:

24. L'ennemi n'a pas les troupes voulues pour défendre des positions solides. On devra recourir maintenant à la tactique suivante: de solides colonnes blindées et mobiles contourneront les centres de résistance ennemis et pousseront hardiment de l'avant, semant la panique et le découragement dans les zones de l'arrière. Les colonnes d'infanterie venant plus tard sur la scène verront à réduire les centres de résistance ennemis ainsi contournés.
25. Je compte bien que les commandants de tous grades "pousseront" de l'avant avec la dernière énergie; on devra combattre impitoyablement toute tendance à "se cramponner" et à se montrer précautionneux.

Lorsque cette directive fut émise, la situation semblait offrir des possibilités illimitées. Seul le problème du ravitaillement assombrissait l'horizon. La nouvelle de la libération de Paris venait d'électrifier le monde. Un soulèvement dans la ville avait forcé la main du commandant suprême; les troupes alliées, y compris la 2e division blindée française du général Leclerc, étaient entrées dans la ville tôt le 25 août et ce jour-là le Q.G. tactique du 5e corps de la Première armée américaine s'était installé à la gare Montparnasse[10]. Le même jour la Deuxième armée britannique prenait contact au sud-ouest de Le Neubourg avec le 19e corps d'armée américain qui avait progressé à travers son front; la 43e division (Wessex) avait atteint la Seine à Vernon (où les Américains, s'avançant sur la

rive gauche, étaient arrivés quelques jours plus tôt) et avait établi une petite tête de pont malgré la résistance ennemie sur la rive nord[11]. Le 25 août également, la Première armée canadienne prenait contact avec la Première armée américaine à divers points au nord et au nord-est de Le Neubourg et notait dans un compte rendu subséquent: "Aux dernières lueurs du jour nos forces se trouvaient à portée des passages de la Seine. Certaines formations du 2e corps d'armée canadien se préparaient à attaquer[12]." A 5h. du soir le 28 août, le peloton d'éclaireurs et la compagnie "D" du Lincoln and Welland Régiment, utilisant des pelles en guise de pagaies pour propulser une petite embarcation, franehissaient la Seine près de Criquebeuf, en amont d'Elbeuf, pour aller occuper une position sur la rive opposée[13]. Ils furent les premiers Canadiens à traverser le fleuve.

Mais on allait bientôt se heurter à une difficulté qui indiquait bien que les prévisions optimistes et alors très courantes, selon lesquelles la guerre allait bientôt prendre fin, n'avaient peut-être guère de fondement. Et il surgissait en même temps un problème canadien d'ordre administratif qui allait avoir de vastes répercussions.

Naissance du problème des renforts de l'infanterie

En Normandie, les pertes de l'infanterie avaient été plus lourdes et celles des autres armes, plus légères, que ne l'avaient prévu les stratèges alliés. Cette situation était commune à toutes les armées: anglaise, américaine et canadienne[14]. Toutes avaient mal calculé. L'armée canadienne outremer avait 'accepté pour base de ses calculs les "taux de déperdition" utilisés par le War *Office,* dont l'expérience des opérations était beaucoup plus large que celle des Canadiens. Toutefois ces taux se fondaient surtout, sans aucun doute, sui les combats en Afrique du Nord et ils se révélèrent inapplicables au nord-ouest de l'Europe. Pour exprimer la question dans les termes les plus simples et les plus absolus, le *War Office* avait prédit que, dans les périodes d'activité "intense", l'infanterie subirait 48 p. 100 des pertes, le corps blindé 15 p. 100 et l'artillerie 14 p. 100; dans les périodes "normales", ces pourcentages seraient respectivement de 34, 11 et 16. Mais au 17 août, en Normandie, l'infanterie avait subi 76 p. 100 des pertes canadiennes, le corps blindé 7 p. 100 seulement et l'artillerie 8 p. 100. Ces chiffres, il y a lieu de le souligner, étaient presque identiques à ceux des pertes subies en Italie, où les troupes canadiennes combattaient depuis le mois de juillet 1943. Toutefois, les effectifs en lice à ce dernier endroit étaient, comme les pertes d'ailleurs, relativement faibles; les blindés canadiens n'y avaient pas combattu à une bien grande échelle et l'on estimait, à bon droit, que l'expérience plutôt limitée acquise dans ce théâtre ne motivait pas une révision des taux du *War Office*[15].

Au sein de l'armée canadienne en Normandie, le problème commençait à se' poser même avant l'attaque finale des troupes pour se frayer un chemin depuis la tête de pont. Il se fit d'abord sentir de façon pressante au sein de la 2e division d'infanterie canadienne, qui avait subi des pertes exceptionnellement lourdes dans les combats de juillet. Le 7 août, le général Simonds avait fait savoir au Q.G. de la Première armée canadienne qu'il manquait 1,900 hommes à la 2e division; il estimait qu'il lui en manquerait vraisemblablement 2,500 à la fin de l'opération "Totalize", alors sur le point d'être lancée:

> Notre Q.G. ne dispose d'aucuns renseignements précis sur les nouveaux arrivages de renforts d'infanterie pour le service général et il y a lieu de croire que, pour une raison ou une autre, le régime des renforts dans ce théâtre ne fonctionne pas de façon satisfaisante et qu'on ne peut disposer immédiatement de renforts en nombre suffisant pour combler les pertes réelles et probables[16].

Bien qu'on eût reçu entre-temps un nombre considérable de renforts, l'état de situation du 26 août[18] révélait qu'il manquait aux neuf bataillons d'infanterie de la 2e division 1,910 "sous-officiers et hommes de troupe". Les deux unités de langue française étaient le plus à plaindre puisqu'il manquait 331 hommes aux Fusiliers Mont-Royal et 245 au Régiment de Maisonneuve; toutefois, il manquait plus de 200 hommes chacune à trois autres unités. On avait déjà cherché à améliorer la situation des bataillons de langue française en "épluchant" les unités canadiennes stationnées au Royaume-Uni pour y trouver des militaires de langue française[19].

La situation relative aux renforts d'infanterie, allait être, de façon générale, une grave source d'anxiété durant la fin de l'été et l'automne, tant en campagne qu'à Londres et à Ottawa. Il est évident qu'entre-temps les effectifs de la 2e division d'infanterie canadienne étaient fort incomplets alors que cette formation approchait de la Seine où elle allait avoir à livrer de rudes combats. Il n'est que juste d'ajouter que les formations allemandes rescapées de Normandie étaient dans un état encore plus grave.

Le moment est venu d'envisager la situation du côté allemand et de considérer les plans et les dispositions élaborés par l'ennemi pour assurer la retraite de ses troupes et retarder notre avance.

Le 20 août Hitler avait, dans une directive[20], ordonné au commandant en chef (Ouest) de défendre la tête de pont à l'ouest de Paris, de prévenir une percée entre la Seine et la Loire en direction de Dijon, de reformer derrière la Touques, en maintenant les blindés sur le flanc sud, la Cinquième armée Panzer et la Septième armée qui s'étaient toutes deux fait malmener, et enfin, si la zone devant la Seine devenait intenable, de se replier, afin de la défendre, sur la ligne Seine-Yonne-canal de Bourgogne—Dijon—Dôle, jusqu'à la frontière suisse. (Sur une carte à petite échelle, cette ligne, passablement droite, traverse l'est de la France.) Mais il fallait défendre à tout prix la tête de pont du sud de la Seine, à Paris. Hitler écrivait alors: "Au besoin on devra combattre dans Paris et les environs, même au prix de la destruction (possible) de cette ville." Nous avons déjà vu que les armées allemandes, écrasées, étaient loin de pouvoir suivre cette directive. Néanmoins, elles ont combattu, dans cette phase du combat, d'une façon qui commande le respect. Les forces allemandes de la côte à la frontière, y compris la Première armée qui se trouvait à Poissy juste à l'ouest de Paris, étaient sous le commandement de la Cinquième armée Panzer dirigée par le colonel-général Sepp Dietrich. Les formations de cette armée, nous l'avons vu (voir ci-dessus, p. 285), n'étaient plus pour la plupart que des ombres d'elles-mêmes. L'armée employait sur la ligne de feu les divisions les moins massacrées. Elle comptait trois corps: le 86e près de la côte, le 2e corps Panzer S.S. au centre et le 81e sur la gauche.

Le 24 août le feld-maréchal Model, commandant en chef (Ouest), soulignait l'importance qu'il y avait de protéger les passages de la Seine inférieure pour permettre à ses troupes en retraite de traverser le fleuve. Son ordre de ce jour-là[21] mentionnait les opérations suivantes:

> Retrait de l'aile ouest, compte tenu de la situation. L'aile est doit tenir bon coûte que coûte et être renforcée par toutes les forces disponibles afin de protéger les passages de la Seine inférieure. Les éléments de la Septième armée dont on n'a pas besoin et tous les véhicules devront franchir le fleuve immédiatement, l'opération devant se poursuivre en toute hâte et sans répit.

Les blindés disponibles se concentraient, au cours de la journée, dans la zone située au nord-est de Le Neubourg afin de prévenir une percée le long de la Seine, où les Américains avaient repoussé le groupe de couverture allemand depuis Vernon jusqu'aux environs de Louviers[22]. De fait, les Allemands réussirent à empêcher que la retraite ne soit coupée et leurs troupes encerclées conformément aux plans arrêtés par les commandants alliés. Le crochet américain atteignit Louviers et Elbeuf, - ce qui était déjà très bien, - mais non "au delà" (voir ci-dessus, p. 282). Les Anglais et les Canadiens étaient arrivés à la hauteur des Américains; et la résistance ennemie devenait soudainement plus acharnée. Au seuil de ses têtes de pont, à l'ouest d'Elbeuf, il livrait des combats d'arrière-garde très efficaces.

Le 25 août, la 331e division d'infanterie allemande avait été chargée, semble-t-il, sous le commandement du 81e corps d'armée, de protéger la retraite des troupes au delà de la Seine dans la région de Rouen[23]. Il s'agissait là d'une bonne division, commandée par le colonel Walter Steinmuller. Elle avait fait partie de la Quinzième armée, au nord de la Seine, jusqu'au début du mois d'août alors qu'elle passait au sud. Bien qu'avant échappé au désastre de la "Poche", elle avait participé à la retraite générale vers la Seine et perdu un de ses trois régiments de grenadiers. Elle défendait une ligne à l'ouest de Bourgthéroulde, tandis que derrière elle une masse énorme de blindés et autres véhicules allemands attendaient leur tour de traverser le fleuve. Elle avait pour mission de protéger les passages dans les environs de Rouen et de Duclair, au sommet des deux grands méandres de la Seine situés au nord et à l'est de Bourgthéroulde. Il était clair que la division de Steinmüller n'allait pas suffire à la tâche. Aussi, dans l'après-midi du 25, la Cinquième armée Panzer donnait l'ordre au lieut.-général Graf von Schwerin, commandant des éléments blindés qui s'étaient groupés au nord-est de Le Neubourg, de constituer deux groupes blindés, l'un composé des restes des 2e et 9e divisions Panzer S.S., et l'autre, des restes des 21e et 1168 divisions Panzer, afin de bloquer les cols des méandres du fleuve, au sud de Rouen et au sud de Duclair[24].

Le 25 août, la 2e division blindée américaine, avant-garde de la Première armée américaine, délogeait l'ennemi d'Elbeuf et prenait contact avec la 4e division blindée canadienne aux environs de Le Neubourg, ainsi qu'avec des éléments de la 7e division blindée britannique, à l'ouest de la ville[25]. La 4e division a consigné dans son journal l'observation suivante: "Le fait que les Américains sont arrivés avant notre division dans cette région sise à l'ouest de là, Seine a refroidi notre ardeur, mais il faisait tout de même bon de les y accueillir[26]." On prit des dispositions pour retirer les Américains de ce secteur et, au cours des deux jours qui suivirent, les armées anglaise et canadienne les relevèrent dans leur corridor en bordure de la rive sud de la Seine[27].

La 2e division canadienne capturait Bourgthéroulde le 26 août (le Black Watch canadien eut raison d'une opposition opiniâtre bien que désorganisée de la part de canardeurs, ainsi que d'un canon antichars installé au centre de la

ville[28]) et la 3e s'empara d'Elbeuf[29]. Ce jour-là les opérations allemandes de transbordement allèrent mal, peu d'unités réussissant à franchir le cours d'eau. La Cinquième armée Panzer a noté dans son journal que le 86e corps d'armée, qui résistait au le" corps britannique, demanda la permission de passer une autre nuit sur la rive sud:

> Le corps d'armée reçut donc l'ordre, le 27 août, de se cramponner à la ligne Estuaire de la Risle—Corneville—Bourg Achard. Quant au 81e corps d'armée, il devait combler l'écart entre Bourg Achard et Moulineaux au moyen de la 331e division d'infanterie. Le groupe Schwerin reçut instructions de sceller le méandre de la Seine à Orival (juste au nord d'Elbeuf)[30].

Donc, le 27, le 81e corps d'armée se cramponnait à la ligne Bourg Achard—La Bouille—Orival. Les blindés étaient disposés de la façon suivante: les restes des 9e et 10e divisions Panzer S.S. et de la 21e division Panzer entre Bourg Achard et La Bouille, et la 116e division Panzer et la 2e division Panzer S.S. entre La Bouille et la région au nord d'Orival[31].

Le matin du 25 août, le général Simonds avait donné verbalement à ses commandants divisionnaires des ordres en vue de la traversée de la Seine; il confirmait ces ordres par écrit dans la soirée[32]. Il ordonnait à la 4e division de s'emparer par un "coup de main" d'une tête de pont au delà de la Seine, dans la région de Pont de l'Arche et Criquebeuf, puis de s'avancer vers Forges-lesEaux. La 3e division devait, pareillement, s'emparer d'une tête de pont comprenant Elbeuf et le pont ferroviaire de Port du Gravier, vers le nord. Elle devait ensuite s'avancer sur Neufchâtel. Quant à la 3e division d'infanterie canadienne, elle devait "nettoyer le méandre" au sud de Rouen et, par un "coup de main" semblable à celui des autres divisions, capturer des têtes de pont au pont ferroviaire d'Oissel, du côté est du méandre, ainsi qu'aux ponts situés à Rouen et au sud de cette ville. Par suite des plans allemands et de la détermination avec laquelle ils furent mis en oeuvre, les ordres du commandant du corps d'armée devenaient difficiles à exécuter.

Le matin du 27 août, l'infanterie de la 4° division commençait à franchir la Seine dans des bateaux plats d'assaut, afin de chercher à étendre la petite tête de pont déjà défendue par le Lincoln and Welland Regiment en face de Criquebeuf (voir ci-dessus, p. 299). La 10e brigade d'infanterie se heurtait à une vive opposition et subissait des pertes graves lorsqu'elle chercha à étendre cette tête de pont, et elle échoua dans sa tentative de s'emparer, au cours de la journée, des hauteurs dominant, au nord, Sotteville-sous-le-Val et Igoville[33]. Il était clair que les Allemands — en l'occurrence la 17e division de campagne de la *Luftwaffe*[34] — entendaient faire tout en leur possible pour bloquer, de ce côté, toute avance sur Rouen. On abandonna le projet de faire traverser à cet endroit la brigade blindée de la 4e division et le 28 août elle franchissait le cours d'eau à Elbeuf, où la tête de pont était plus solide. La 3e division y avait, en fait, rencontré peu d'opposition dans sa traversée du fleuve, le 27[35]; l'ennemi, qui n'avait évidemment pas assez de troupes pour chercher à nous interdire l'accès aux terres basses du méandre, en face d'Elbeuf, dut se contenter de faire porter tous ses efforts sur la défense des hauteurs qui prenaient naissance à quelque quatre milles à l'est et dominaient tant les approches d'Elbeuf que la tête de pont de la 10e brigade. Travaillant sous le feu des canons et des mortiers, le 9e escadron de campagne du Génie royal canadien réussit à installer

en face d'Elbeuf, avant la tombée de la nuit, deux radeaux capables de supporter des chars, et tôt le lendemain matin la 8e troupe du G.Q.G. (Génie royal) terminait l'installation d'un pont flottant Bailey également capable de transporter des chars[36].

La forêt de la Londe

C'est la 2e division d'infanterie canadienne qui, dans cette phase, a rencontré la plus vive opposition, car elle avait pour mission d'attaquer les positions qui dominaient immédiatement les passages de Rouen et leurs abords, que l'ennemi considérait maintenant comme les plus importantes.

Les Allemands occupaient un terrain extrêmement favorable. Rouen est située au sommet d'un méandre en forme de sac dont le col forme un isthme d'à peu près trois milles de largeur où déborde l'extrémité est de la région sauvage et fortement boisée connue sous le nom de Forêt de la Londe. Cette région en grande partie inhabitée atteint à certains endroits jusqu'à 120 mètres Bau-dessus de la rivière. Immédiatement à l'ouest de la partie la plus étroite de -!isthme, la forêt est coupée par une vallée semblable à un vieux lit de rivière, -,allant du voisinage de Moulineaux*, au nord, jusqu'à Port du Gravier, au sud. Cette dépression est traversée, grâce à quatre tunnels, par deux lignes ferrovaires. Les Allemands avaient disposé le gros de leurs forces sur les hauteurs, immédiatement à l'est.

Du seul fait qu'elles représentaient des improvisations à court terme, les opérations ennemies posaient un problème difficile à notre service de renseignements qui avait tout d'abord sous-estimé les effectifs allemands dissimulés dans la forêt. Un bulletin sommaire émis dans la nuit du 26 au 27 août par le service -de renseignements du 2° corps d'armée canadien déclarait que les troupes -ennemies "résistant énergiquement" au sud de la Seine sur notre flanc gauche .»étaient que "des arrières-gardes locale"[37]. Un bulletin sommaire émané de la 2e division dans l'après-midi du 25 août renfermait ce passage: "Tôt aujourd'hui des civils ont signalé la présence de fortes concentrations de chars de combat dans la forêt de la Londe"; mais on estimait évidemment que ce rapport -était sans fondement puisqu'une nouvelle version livrée cinq heures plus tard en faisait pas mention. La division ne publiait plus de sommaire avant la mit du 27 au 28 août. Une appréciation établie tôt le 27 par l'officier général 'commandant la division et fondée sur les renseignements disponibles renfermait ce passage: "Les Boches se sont retirés et on peut s'attendre à peu d'opposition". Le régiment de reconnaissance de la division reçut donc l'ordre d'avancer sur Rouen[38]. Il fut bientôt mis en échec.

Il est difficile de reconstituer l'évolution des plans, étant donné l'état incomplet des archives, mais il semble qu'à un certain moment la 6e brigade devait nettoyer la forêt de la Londe de tous éléments ennemis qui pourraient s'y trouver, pendant que les 4e et 5e traverseraient la Seine à Elbeuf, alternant avec

*La vallée ne débouche pas vraiment à travers l'escarpement de la Seine à Moulineaux, mais il a, en face du village, une brèche ou "col" dans la chaîne de collines. Lors de la guerre franco-prusienne, le 4 janvier 1871, les Allemands, attaquant depuis Rouen, battirent dispersèrent les recrues françaises qui cherchaient à défendre la ligne La Bouille-Elbeuf. Voir le major-général sir F. Maurice, éd., *The Franco-Germen War, 1870-71 by Generals and Other Officers Who Took Part in the Campaign* (Londres, 1914), p. 358 à 360.

des brigades de la 3P division. Mais on décidait, en définitive, d'attaquer la forêt le matin du 27 août, la 4e brigade d'infanterie occupant la droite et la 6e, la gauche. Le plan définitif prévoyait que la 4e brigade s'avancerait à travers Elbeuf, le Royal Hamilton Light Infantry battant la marche, suivi de l'Essex Scottish; le Royal Regiment of Canada restait en réserve. Les deux bataillons de tête devaient s'emparer des hauteurs dominant le fleuve au nord du hameau de Port du Gravier, pendant que le Royal Regiment pousserait au delà et occuperait une position juste au sud de Grand Essart[39]. En cherchant à exécuter ce plan, la brigade se heurta aux principales positions ennemies et fit peu de progrès.

Le Royal Hamilton Light Infantry, qui menait l'avance de la brigade sur la route principale, dans l'obscurité, s'engage par erreur dans la voie de gauche, au carrefour de Port du Gravier, au lieu de continuer à longer le fleuve. A quelque 500 yards au nord, on constate que la route à travers la vallée est bloquée. Battu par le feu de mitrailleuses et de mortiers, le bataillon doit retraiter jusqu'aux hauteurs situées immédiatement à l'ouest de Port du Gravier. L'ennemi, c'est clair, occupe des positions solidement retranchées dans les hauteurs, au nord de la vallée, et l'unité continue à subir des pertes. L'Essex Scottish, qui suit le Royal Hamilton, tombe sous le feu des occupants de Port du Gravier et se réfugie le long de la berge. Le brigadier J; E. Ganong, qui commande la brigade, ordonne au bataillon de réserve, le Royal Regiment, d'exécuter un vaste mouvement de flanquement vers le nord-ouest et de traverser la route Port du Gravier—Moulineaux afin d'attaquer de l'arrière les positions ennemies qui immobilisent les -autres bataillons. Commencée vers 11h.30 le matin du 27, l'avance progresse lentement à travers le bois. Dans l'après-midi, le Royal Hamilton prend contact avec Les Fusiliers Mont-Royal qui s'avancent sur la droite de la 6e brigade; un peu plus tard le Q.G. divisionnaire place les Fusiliers sous le commandement de la 4e brigade. On contremande l'attaque du Royal Regiment au delà de la route et cette unité reçoit l'ordre de pousser plutôt vers le nord jusqu'à un rendez-vous dans le bois, où l'Essex Scottish doit la rejoindre[40]. Mais cette jonction des deux unités n'a pas lieu et le commandant de la brigade se voit contraint, tard dans la soirée [41], de faire rapport de la situation dans les termes suivants:

> L'attaque prévue pour cet après-midi a été complètement immobilisée dans le bois épais. J'ai ordonné aux unités intéressées de se retirer vers le sud. Dès que l'Essex Scottish m'aura fait part de sa situation, j'ai l'intention de lancer cette unité à l'assaut de l'objectif sud et les Fusiliers Mont-Royal à l'assaut de l'objectif nord . . .

Peu après minuit, le général Foulkes s'entretint avec le brigadier Ganong[42] et on élabora des plans pour le lendemain. Le Royal Regiment allait chercher de nouveau à contourner les nids de mitrailleuses dominant la ligne de progression, tandis que l'Essex Scottish chercherait de nouveau à enfoncer la droite. Les Fusiliers Mont-Royal retournaient à la 61, brigade[43].

Tôt le matin du 28, le Royal Regiment, qui occupait alors une position près d'une station à drapeau ou "halte" située au centre de l'isthme sur la plus à l'ouest des deux lignes de chemin de fer traversant la vallée, se lançait à l'assaut des hauteurs qu'on avait désignées "Maisie" et' dont la partie ouest formait un angle en saillie dans le mur oriental de la vallée que l'autre chemin de fer traversait par voie d'un tunnel. L'unité reçut de l'eau et des vivres au

moment même où elle allait se lancer à l'attaque. Le journal du bataillon parle des conditions dans lesquelles les troupes combattaient:

> Etant donné que, de façon générale, les hommes n'avaient pas bu d'eau depuis 18 heures et n'avaient pas pris de nourriture, sauf quelques miettes qu'ils transportaient sur eux, depuis plus longtemps encore, le commandant suppléant (le major T. F. Whitley) décida de son propre chef de permettre aux troupes de manger et de remplir leurs gourdes avant de se mettre en marche. De sorte que la compagnie "C" franchit la ligne de départ au petit jour plutôt que dans l'obscurité; mais il. est extrêmement douteux que l'obscurité eût favorisé le moindrement nos troupes, les positions ennemies n'ayant pas été repérées avec précision.

L'objectif immédiat de la compagnie "C" était la colline des "carrières de craie", autre saillie du terrain, moins élevée celle-là, située au nord-ouest de "Maisie". La compagnie ne parvint pas à capturer cet objectif et elle subit de loues pertes. Le major Whitley réclama alors de fortes concentrations d'artillerie afin de préparer la voie à l'attaque du bataillon. Il s'écoula quelque temps, et "on ne put obtenir la permission de lancer un barrage d'artillerie moyenne sur la colline des «carrières de craie même, étant donné que la position exacte des unités de la 6e brigade, sur notre gauche, était encore inconnue." Le bataillon attaquait à 111.30 du matin. Sur le flanc gauche, la colline des «carrières de craie» résista de nouveau à tous les efforts; sur la droite, les troupes atteignirent la deuxième voie ferrée et, comme elles semblaient devoir faire un certain progrès, on ajouta une seconde compagnie à la première. Toutefois, elles se heurtèrent à une opposition acharnée et se trouvèrent bientôt passablement isolées du reste du bataillon; l'attaque atteignit de nouveau le point mort[44].

Sur la droite du front de la brigade, l'Essex Scottish n'eut pas un meilleur sort; deux compagnies se portèrent de l'avant vers 1h.30 de l'après-midi, l'attaque l gant d'abord . été préparée par un feu nourri d'artillerie et de mitrailleuses moyennes. Mais en descendant les pentes abruptes vers la vallée, à Port du Gravier, elles essuyèrent un feu nourri et durent se retrancher le long de la route, au 'perd du village. La nuit venue, elles se retirèrent[45].

Il semble que le matin du 28 on ait songé un instant à abandonner l'attaque dans la forêt pour faire passer la 2e division au delà de la Seine par la tête de d'Elbeuf, mais qu'on ait décidé par la suite de persister, peut-être à cause opposition acharnée de l'ennemi à la tête de pont[46]. A 4h. de l'après-midi, le al Foulkes tenait une réunion des commandants afin de discuter avec le brigadier et les trois chefs de bataillon d'un plan en vue de la capture de "Maisie"; ce plan prévoyait qu'un bataillon avancerait, à la faveur de la nuit, travers les positions des deux compagnies du Royal Regiment, sur la droite, :. ; virerait en direction sud-est pour s'emparer de la position qui bloquait l'avance de l'Essex Scottish. Le chroniqueur du Royal Regiment a écrit à ce sujet:

> Les commandants du Royal Hamilton et du Royal Regiment étaient fermement d'avis que cette tâche dépassait les moyens d'un bataillon composé surtout de troupes de renfort peu entraînées. Sans compter que l'ennemi était vraiment plus fort que ne l'indiquaient les rapports du service des renseignements et, le terrain, extrêmement "'favorable à la défense.

Neaamoins on jugeait l'opération nécessaire et elle fut tentée par la Royal Hamilton Light Infantry. Le major H. C. Arrell commandait l'unité, car le commandant, le lieut.-col. G. M. Maclachlan (qui, soit dit en passant, avait

subi une blessure le 12 août mais était retourné à son poste le lendemain) était tombé malade pendant ou juste après la réunion des commandants[47]. Le bataillon progressa lentement et le jour était déjà levé, le matin du 29, lorsqu'il traversa la première voie ferrée. On lança un barrage d'obus fumigènes pour faciliter cette avance, mais le feu des mitrailleuses émanant des hauteurs boisées y mit un frein[48]. A 1h.26 de l'après-midi le bataillon faisait savoir que ses trois compagnies de tête avaient subi de lourdes pertes. Deux d'entre elles s'étaient repliées sur une certaine distance. Un feu intense de mitrailleuses et de mortiers émanait toujours des hauteurs. Le commandant suppléant estima qu'il était "impossible de s'en tenir au plan primitif et que la position devrait être attaquée d'une autre direction". Le bataillon tint bon le reste de la journée et se replia ensuite sur la zone du Royal Regiment[49].

Dans la matinée du 29 août, l'Essex Scottish constatait, sur la droite du front de la brigade, que les Allemands semblaient s'être retirés et le bataillon avança de quelque 800 yards au delà du chemin de fer, à Port du Gravier[50]. Ce fut, en fait, la dernière journée de résistance dans cette zone, que l'ennemi commençait à abandonner.

Reportons-nous maintenant quelques jours en arrière et voyons quel sort a eu la 6e brigade d'infanterie qui combattait dans le secteur gauche du front de la 2e division. La brigade était alors commandée par le brigadier F. A. Clift, le brigadier Young ayant été promu au grade de major-général et nommé quartier-maître général à Ottawa.

Le 26 août, la 6e brigade recevait l'ordre de pousser au delà de la 5e, de traverser la région de Bourgthéroulde et de nettoyer la forêt de la Londe. On avait assigné les objectifs suivants: au South Saskatchewan Régiment, la zone La Bouille-Le Buisson; aux Queen's Own Cameron Highlanders of Canada, la zone La Chenaie—Moulineaux, à l'est; et aux Fusiliers Mont-Royal, la partie de l'isthme située juste à l'est du triangle ferroviaire ou "Y" dans le secteur nord de la vallée à travers la forêt[51]. Cette attribution des objectifs avait pour effet, — ce que nous ignorions alors, — de diriger les Fusiliers vers la partie nord de la principale ligne de résistance ennemie.

Le matin du 27, la brigade s'avançait sur la route allant de Bourgthéroulde en direction nord-est, à l'exception des Fusiliers Mont-Royal, qui empruntaient la route menant directement vers l'est. Le South Saskatchewan Régiment, qui battait la marche, se rendit bientôt compte que la partie ouest de l'objectif de la brigade était libre de troupes ennemies, mais les Cameron Highlanders, qui avançaient vers l'est à travers la forêt, en direction de Moulineaux, se heurtèrent à une forte opposition, y compris celle de chars et de canons auto-propulsés; ils ne réussirent pas à prendre tous leurs objectifs. Quant aux Fusiliers Mont-Royal, ils rencontrèrent l'ennemi à Le Buquet, à l'ouest d'Elbeuf, et le repoussèrent vers sa ligne principale[52].

Dans la nuit du 27 au 28, un peu après minuit, le brigadier Clift donnait l'ordre de poursuivre l'avance. On avait assigné comme objectifs les régions situées directement à l'ouest d'Oissel[53], et il est à supposer que le commandant divisionnaire espérait que la 6e brigade pourrait opérer une trouée au nord et déborder sur un flanc l'opposition qui, plus au sud, immobilisait la 4e. Mais la 6e brigade ne fut pas plus heureuse que la 4e. Le South Saskatchewan Régiment avait réussi à atteindre la zone du triangle ferroviaire, au sud de La

LES BOMBARDIERS "LANCASTER" SURVOLENT MONT-LAMBERT LE 17 SEPTEMBRE 1944

Vue aérienne de l'attaque intensive que lancèrent les bombardiers de la RAF pour préparer la voie à l'assaut de la 3e division d'infanterie canadienne sur les défenses de Boulogne.

LES PRISONNIERS ALLEMANDS À BOULOGNE

L'entrée à Boulogne, le 21 septembre 1944, des 400 Allemands capturés dans les passages souterrains ("bargain basement") de la colline d'Herquelingue.

PERSONAL and TOP SECRET.

TAC HEADQUARTERS,
21 ARMY GROUP.

21 A Gp/1064/13/G.

13 September, 1944.

Lt-Gen. H.D.G. Crerar, CB,DSO,
Commander,
First Canadian Army.

My dear Harry

1. Since last meeting you, we have had a great victory with SHAEF, and the main weight of maintenance is now to be diverted to the northward thrust against the RUHR.

2. I am delighted that you have captured HAVRE, and please give my congratulations to 1 Corps and the Divisions concerned.

3. The things that are now very important are :-

(a) Capture of BOULOGNE and DUNKIRK and CALAIS.

(b) The setting in motion of operations designed to enable us to use the port of ANTWERP.

4. Of these two things, (b) is probably the most important. We have captured a port which resembles LIVERPOOL in size, but we cannot use it; if we could use it, all our maintenance troubles would disappear. I am very anxious that (a) and (b) should both go on simultaneously if you can possibly arrange it, as time is of the utmost importance. I wonder whether you could possibly use one Corps HQ to control the operations from BOULOGNE to DUNKIRK, and the other Corps HQ to control the operations for the opening of ANTWERP. Perhaps you would let me know what you thing about this.

5. For the operations concerned with ANTWERP, you will need a great deal of air support. I have ordered that bombing to destroy the forts on WALCHEREN Island is to begin at once. On the day concerned we can lay on for you the whole weight of the heavy bomber effort from ENGLAND, both Bomber Command and Eighth Air Force. I would like you to take over the city of ANTWERP itself from Dempsey as soon as possible; you will want that place and certain ground east of it, so that you can develop operations to push the enemy northwards from the city. You may also possibly want to develop operations westwards along the neck of the peninsula towards WALCHEREN.

6. Dempsey is launching Operation MARKET on Sunday 17th September. This is the operation designed to secure the crossings over the MEUSE and the RHINE in the ARNHEM area, and three Airborne Divisions are being used.

7. I have arranged that Airborne Forces (Para Troops) will be available for you to assist in the capture of WALCHEREN Island.

/ 8. ....

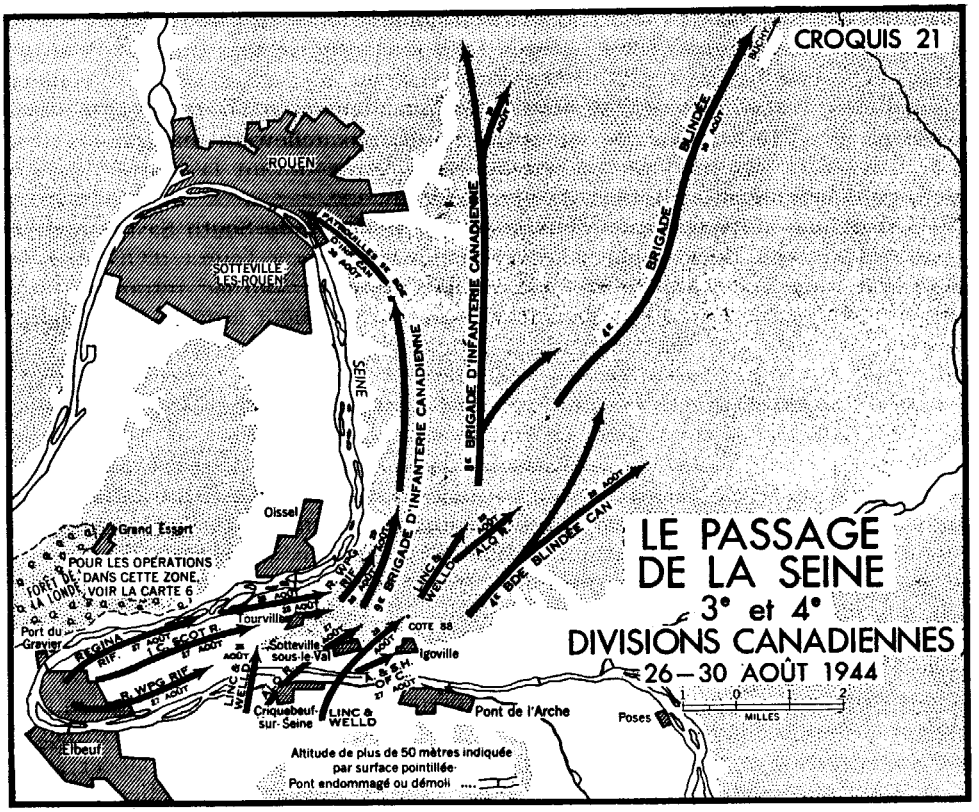
8. The really important thing is speed in setting in motion what we have to do. I hope very much that you will be able to tackle both your tasks simultaneously, i.e. the RAID DE CALAIS Ports and the ANTWERP business.

Yrs ever

B. L. Montgomery

LETTRE DU COMMANDANT EN CHEF

Lettre du maréchal Montgomery au général Crerar, où il mentionne l'opération prochaine d'Arnhem et formule l'espoir que la Première armée canadienne pourra simultanément déboucher Anvers et déblayer les ports de la Manche.



Il est évident que durant ces trois jours de combats peu fructueux, la 2e division n'a guère réussi à réduire les solides positions ennemies à l'est de la vallée, dans la forêt de la Londe. Les Allemands aguerris qui les défendaient réussirent à interdire le passage de la rivière à Rouen et ne se retirèrent qu'une fois leur mission accomplie.

Les tâches de la division étaient hérissées de difficultés. Ainsi que le mentionne la 4e brigades[57], l'ennemi a combattu habilement depuis des positions dominantes très bien camouflées. Le feu de ses mortiers était précis et il modifiait souvent la position de ses armes. Le bois était si épais qu'on avait de la difficulté à s'y orienter, sans compter que nos cartes n'étaient pas précises.† La difficulté à repérer avec précision les positions ennemies (et les nôtres aussi, d'ailleurs) rendait l'utilisation intégrale de notre artillerie tout à fait impratica-

†Les données dont disposaient les Alliés pour établir des cartes pouvant servir aux opérations dans le nord de la France et la Belgique étaient très insuffisantes. Pour fournir aux troupes des cartes satisfaisantes, on eut recours aux méthodes modernes de photographie aérienne jointes aux meilleures cartes françaises disponibles; mais l'absence de moyens précis pour contrôler la position et la hauteur, ajoutée à la pénurie de personnel au courant des techniques spéciales de la cartographie entraîna des erreurs. La situation s'est améliorée dans les étapes subséquentes de la campagne, car il existait d'excellentes cartes hollandaises et allemandes à grande échelle qui ont permis d'établir des cartes en vue des opérations dans les Pays-Bas et en Allemagne. En ce qui concerne plus particulièrment la forêt. de la Londe, la comparaison avec les photographies aériennes révèle que ni les cartes à l'échelle de 1:25,000 ni celles à l'échelle de 1:50,000 alors utilisées ne suffisaient vraiment pour le combat dans ce terrain difficile.

blé et la même considération, jointe au fait que le temps était assez peu favorable au vol le 28 août et ne l'était pas du tout le 29[58], priva nos troupes d'un appui aérien efficace.

Les 4e et 6e brigades subirent, dans ce combat, de très lourdes pertes. Parmi tous les bataillons, seuls les Fusiliers Mont-Royal (qui, nous l'avons vu, étaient déjà très affaiblis lorsqu'ils entrèrent en lice) s'en sont assez bien tirés, n'ayant perdu que 20 hommes dans les trois jours s'étendant du 27 au 29 août. Le South Saskatchewan Régiment perdit 185 hommes, dont 44 tués. Le Royal Régiment of Canada en perdit 118, les Cameron Highlanders, 99, l'Essex Scottish, 96, et le Royal Hamilton, 59, soit un total de 577 victimes pour les six bataillons. Le 31 août, le lieut-col. F. N. Cabeldu du Canadian Scottish Régiment assumait le commandement de la brigade[59].

Il s'était aussi livré de durs combats dans les zones des 3e et 4e divisions, au delà d'Elbeuf. La 3e rencontra de l'opposition dans son avance vers l'est, le 27. Le Canadian Scottish dut lutter avec acharnement pour prendre pied sur les hauteurs de Tourville[60]. Le 28 on exploitait ce succès et la 7e brigade d'infanterie enchaînait avec la tête de pont de la 10e brigade, sur la droite. Ce jour-là, la 10° réussit à escalader, malgré la résistance ennemie, les hauteurs dominant Igoville; le Lincoln and Welland Régiment dut payer chèrement sa victoire à la cote 88[61]. Le 29, la résistance diminuait. La 4e brigade blindée, venue d'Elbeuf, s'avançait vers le nord-est, pendant que la 3e division, la 0e brigade d'infanterie tante, progressait en direction nord vers Rouen. L'opposition restait "persistante mais légère". Dans l'après-midi du 30 août, la 9e brigade dépêchait des patrouilles dans la ville de Rouen. Le brigadier Rockingham arrivait le premier sur la place principale et échangeait des coups de feu, de sa voiture blindée, avec un groupe d'Allemands dont s'occupait une patrouille du Highland Light Infantry of Canada[62].

Dans le secteur gauche de la Première armée canadienne, c'est-à-dire le secteur du ter corps d'armée britannique, la bataille s'était déroulée à peu près comme dans le secteur de l'est, sauf que le combat y avait été moins acharné. Les Allemands livrèrent bataille dans la forêt de Brotonne qui couvrait les passages à Caudebec-en-Caux. La 49e division d'infanterie y remplaça la 7e division blindée. Le let corps d'armée déclarait le 29 août: "Aucune défense organisée mais avançons lentement, le bois étant très épais"[63]. On rapportait le même jour qu'il n'y avait plus "de résistance organisée" dans la région. Dans l'après-midi du 30, des éléments de reconnaissance du 1" corps d'armée traversaient la Seine à Duclair, à Caudebec-en-Caux et à d'autres endroits en aval, pour découvrir que l'ennemi s'était retiré[64].

Malgré les revers que nous avions essuyés dans la forêt de la Londe, l'ennemi subit des pertes énormes lorsqu'il tenta de se retirer au delà de la Seine. Pendant des jours, lorsque le temps le permettait, l'aviation alliée s'attaquait aux concentrations de véhicules entassés au sud des passages. Le 25 août, la *Luftwaffe* tentait sérieusement de protéger ces véhicules, mais les chasseurs de la Neuvième armée de l'Air américaine prétendent avoir détruit 77 avions ennemis au combat et 49 autres au sole[65]. Le feu de l'artillerie, y compris celui des Américains après leur avance dans la région d'Elbeuf[66], infligea aussi des pertes considérables à ces masses d'hommes et de véhicules. Lorsque nos troupes

atteignirent la rivière, elles y découvrirent des scènes comparables à celles de la percée de Falaise. Dans toute la zone que les investigateurs britanniques en matière d'opérations appelaient "la chasse", c'est-à-dire à peu près la région s'étendant de Lisieux et Vimoutiers vers l'est jusqu'à la Seine, et de Louviers vers le sud jusqu'à Quillebeuf, ils ont compté en tout 3,648 véhicules et canons, y compris 150 chars de combat et canons autopropulsés, et ce relevé était certainement très incomplet. Le plus grand cimetière se trouvait sur la rive sud du fleuve, à Rouen même, où "une masse de véhicules et de matériel brûlés" comprenait 20 véhicules blindés, 48 canons et 600 autres véhicules[67].

Néanmoins les Allemands, grâce à un magnifique effort d'improvisation, réussirent à faire passer un très grand nombre de véhicules au delà du fleuve. La Cinquième armée Panzer a noté dans son journal qu'entre le 20 août et la soirée du 24, environ 25,000 véhicules de tous genres ont pu franchir la Seine[68]. La raison de ce succès est assez évidente; durant les quatre jours s'étendant du 20 au 23 août le temps était mauvais et les opérations aériennes durent être forcément très réduites[69]. Le 24 le temps s'améliorait et les opérations reprenaient durant les trois jours suivants. Ce sont probablement les jours où les dommages infligés aux Allemands furent les plus lourds et où l'ennemi réussit à faire passer le moins de véhicules au delà du fleuve[70].

La plupart des véhicules devaient franchir le cours d'eau par traversiers car les ponts carrossables étaient rares. Le 25 août, le groupe d'armées "D" notait dans son journal qu'il avait été impossible de terminer la construction d'un pont flottant à Rouen, trois bateaux ayant été détruite[71]. Bien des embarcations de transbordement furent aussi détruites. Les enquêteurs anglais qui ont examiné le fleuve peu après ont conclu que les Allemands avaient utilisé 24 points de traverse, depuis Petit Andelys (près des. Andelys) jusqu'à Quillebeuf, près de l'embouchure de la Seine. De tous les passages, il semble bien que ce soit celui de Poses, à environ quatre milles à l'est de Pont de l'Arche, qui ait permis au plus grand nombre de véhicules de traverser le fleuve. C'est vraiment le seul point où les investigateurs aient confirmé l'existence d'un pont°. Il s'agissait d'un pont flottant qui aurait été utilisé pendant cinq nuits et trois jours; un habitant de la région prétend avoir compté 16,000 véhicules traversant ce pont. Il semble que l'aviation alliée n'ait pas lancé d'attaque massive à cet endroit[73]. Il y a lieu de croire que l'ennemi démontait le pont, le jour, quand le temps était propice au vol. Aucune route importante ne franchissait la Seine à Poses et il n'y avait pas de pont à cet endroit en temps de paix.

Il est impossible de déterminer avec précision combien les Allemands avaient de véhicules en Normandie au sud de la Seine, ou combien de véhicules ont survécu au passage de ce cours d'eau. Mais les enquêteurs alliés en sont venus à la conclusion que plus de 12,000 véhicules motorisés de toutes sortes ont été détruits ou abandonnés au sud du fleuve[74]. Le chiffre approximatif de 25,000 cité par la Cinquième armée Panzer pour représenter le nombre de véhi-

*D'autres ponts étaient sans doute partiellement utilisés. Le 30 août une patrouille des Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders franchissait, à Rouen, un pont ferroviaire en partie démoli. Elle signala que le pont n'était pas carrossable, ajoutant cependant que des civils avaient déclaré que "plusieurs milliers" de véhicules et de canons hippomobiles l'avaient franchi depuis gdix jours. Des photos aériennes prises le 26 août semblent indiquer que des véhicules motorisés utilisaient alors ce pont. Le général Montgomery apprenait le 25 août que les Allemands avaient recours à trois ponts flottants: à Poses; à une faible distance en amont de Poses et à Elbeuf[72].

Chenaie, lorsqu'il fut pris à partie par des canardeurs et des mitrailleuses logés à gauche sur les hautes crêtes boisées. La compagnie de tête subit de lourdes pertes et le bataillon se replia sur Le Buisson pour se réorganiser. Les Fusiliers Mont-Royal, placés de nouveau sous le commandement de la 6e brigade (voir ci-dessus, p. 304), auraient dû suivre le South Saskatchewan, mais le feu des mitrailleuses et des mortiers les immobilisa presque durant la journée du 28 août, dans la zone sud à l'ouest de Port du Gravier[54].

On fit une autre tentative dans la soirée, alors que le South Saskatchewan Régiment chercha de nouveau à atteindre les hauteurs à l'ouest d'Oissel avec l'aide des Cameron Highlanders qui avaient passé la journée retranchés sur leur premier objectif, à l'ouest de Moulineaux, où ils avaient essuyé le feu nourri des canons et des mortiers ennemis. L'avance fut précédée d'un barrage d'artillerie mais le South Saskatchewan partit tard et n'en bénéficia pas pleinement. Le bataillon s'avança vers l'est, le long de l'escarpement surplombant la Seine, au delà du château de Robert le Diable situé au col dominant Moulineaux (château que les Allemands capturèrent dans la bataille de 1871 et que le chroniqueur du South Saskatchewan a appelé "le monastère"). Il fut de nouveau immobilisé près du "Y". Le commandant suppléant, le major F. B. Courtney, se -fit tuer lorsque sa voiture heurta une mine. De nouveaux efforts tentés au cours de la nuit et tôt le lendemain ne furent guère plus fructueux; à l'aube du 29, une contre-attaque ennemie repoussait le South Saskatchewan jusqu'au col. Il avait perdu bien des hommes et il continua d'en perdre durant toute la journée. Dans l'après-midi, un officier de renfort nouvellement arrivé fut abattu par un canardeur avant d'avoir pu rejoindre sa compagnie. Les Cameron Highlanders étaient tout près (leur commandant, le lieut.-col. A. S. Gregory, avait été blessé et évacué durant la journée). Le brigadier Clift se proposait de les lancer avec le South Saskatchewan dans une nouvelle attaque, mais le brigadier fut luimême blessé avant d'avoir pu mettre ce projet à exécution. Il fut remplacé par le lieut.-col. J.-G. Gauvreau des Fusiliers. Dans l'après-midi du 29, le général Foulkes contremandait l'attaque projetée et ordonnait à la brigade de consolider tout simplement ses positions sur la ligne de la vallée. Le même soir, le South Saskatchewan était victime d'un autre incident malheureux; trompé par ce qui semble avoir été un message fictif lancé par l'ennemi, il se replia sur une certaine distance. Par la suite, les restes du bataillon" avancèrent de nouveau, appuyés par le feu des chars et de l'artillerie et occupèrent des positions autour du château. L'ennemi se retira au cours de la nuit[55].

La 5e brigade n'a joué qu'un rôle limité dans les opérations qui se sont déroulées dans la forêt de la Londe et autour de celle-ci. Mais elle s'est tout de même portée, le 28 août, à l'appui des unités qui combattaient dans la forêt. Les Calgary Highlanders, qui avaient occupé les anciennes positions des Cameron Highlanders, à l'ouest de Moulineaux, essuyèrent un feu désastreux de canons et d'armes à balles durant toute la journée du 29 et perdirent beaucoup d'hommes[56].

*Le chroniqueur du South Saskatchewan a écrit: "A 1400 heures (2h. de l'après-midi) les effectifs de combat du bataillon comprenaient environ 80 sous-officiers et hommes de troupe; le major E. W. Thomas commandait le bataillon; le capitaine H. P. Williams, la compagnie A; le lieutenant N. A. Sharpe, la compagnie B; le sergent-major de compagnie .A. Smith, la compagnie C; le lieutenant F. Lee, la compagnie D, tandis que le sergent Fisher S. E. remplissait les fonctions d'officier de renseignements du bataillon. ' Le sergentmajor de compagnie Smith a reçu la Médaille militaire pour le travail qu'il a accompli au cours de cette journée.

cules qui ont réussi à traverser la Seine durant la période la plus favorable (voir ci-dessus, p. 310) comprenait vraisemblablement les véhicules hippomobiles.

Dans les dernières étapes de la résistance allemande au sud de Rouen, le 74e corps d'armée allemand remplaçait le 81e dans la région de la forêt de la Londe et l'infanterie recevait l'ordre de remplacer les blindés pour permettre à ceux-ci de se retirer[75]. Steinmüller affirme que les dhyjuhjjukf erniers éléments de sa 831e division traversèrent la rivière aux petites heures le matin du 30 août, que sa formation fut la dernière formation allemande à franchir la Seine et que "aucun homme ni aucun véhicule n'est tombé entre les mains de l'ennemi"[76].

La retraite allemande au delà de la Seine nous fournit un bon exemple de l'application de ces principes militaires connexes que sont la concentration et l'économie des forces. Exécutée par une armée qui venait de subir une défaite catastrophique et de perdre des quantités énormes d'hommes et de matériel, elle doit être considérée comme une réalisation magnifique. Le commandement allemand ne disposait que de forces restreintes, mais il a su en tirer le meilleur parti possible. Les passages les plus essentiels furent bin protégés et, grâce à une lutte acharnée et l'utilisation efficace du terrain, les Allemands retardèrent notre avance jusqu'à ce que le gros des troupes qui leur restaient aient pu réchapper. Mais ils n'ont réussi, en somme, qu'une action retardatrice locale. Leurs effectifs n'étaient pas du tout en mesure d'assurer cette défense prolongée de la ligne de la Seine qu'Hitler avait exigée. La phase suivante allait les voir retraiter rapidement et très loin vers le nord et l'est, en quête d'une position leur permettant de stabiliser la situation.

C H A P I T R E X I I I

ANVERS, ARNHEM ET QUELQUES CONTROVERSES AOÛT-SEPTEMBRE 1944

(Voir les croquis n' 22 à 24)

Poursuite jusqu'à la Somme et jusqu'à Anvers

LA période qui suivit la traversée de la Seine fut marquée, pour les forces britanniques par les avances les plus rapides de toute la campagne. Aucune résistance sérieuse ne se manifestait au sud de la Somme, sauf autour du Havre, devenu une véritable forteresse. La pire anxiété des Alliés, pendant cette phase, ne provenait pas de l'opposition ennemie, mais des difficultés logistiques résultant de l'allongement constant de leurs propres lignes de ravitaillement (voir ci-dessus, p. 295), faute d'un grand port de mer disponible à proximité du front.

Le problème immédiat des Allemands consistait d'abord à sauver leurs troupes, au sud de la Somme, de l'encerclement et de la destruction, puis à stabiliser le front, si possible, sur cours d'eau (premier obstacle vraiment considérable au nord de la Seine). Ils devaient, notamment, sauver les formations de la Quinzième armée, aux effectifs désormais diminués, qui tenaient la bande côtière entre la Seine et l'Escaut oriental, et qui étaient commandées depuis le 23 août par le général von Zangen[1]. Le 24 août, le feld-maréchal Model précisait très nettement qu'il n'y avait pas de troupes disponibles pour tenir la ligne Seine—Yonne—Dijon, fixée dans la directive de Hitler du 20 août (voir ci-dessus, p. 300), et proposait la préparation de positions successives de repli vers l'arrière. Il mentionnait la ligne Somme-Marne, mais comme il eût fallu, selon lui, de 30 à 35 divisions de premier ordre pour la tenir, c'était également un veeu sans espoir[2]. Le 27 août, le haut commandement souscrivait en principe à la ligne de conduite de Model, tout en lui enjoignant de s'agripper à la ligne Seine-Yonne-Dijon aussi longtemps que possible, afin de gagner du temps[3]. On tenta sérieusement d'établir une ligne d'arrêt dans le secteur canalisé de la Somme. Un ordre de la Septième armée, en date du 29 août[4], renferme des instructions détaillées en vue de la préparation d'une "position Somme—Oise"; la Septième armée devait se charger du secteur partant de Flixecourt (près de la Somme, entre Amiens et Abbeville), et traversant La Fère jusqu'à Guise, sur l'Oise supérieure. Vraisemblablement le 28 août, la Quinzième armée ordonnait au 67e corps, qui tenait alors la rive sud de la Somme, de retirer ses deux divisions et un régiment pour aller établir une ligne le long de la Somme, s'étendant

de la mer jusqu'à la ligne de démarcation avec la Cinquième armée Panzer«, dont le front devait être occupé par la Septième armée le 31 août[5]. Le' mouvement du 67e corps d'armée semble s'être effectué assez bien selon les prévisions mais, à l'est, les choses se gâtaient.

Il convient de faire observer ici que, pendant les premiers jours de septembre, les Allemands continuaient à bénéficier des fruits de la résistance farouche qui s'était exercée sur le front de la Première armée canadienne, de Pont-del'Arche et Elbeuf jusqu'à la mer, du 25 au 29 août. Non seulement cette résistance retarda-t-elle le déclenchement de la poussée de l'armée vers le nord, mais les violents combats le long de la Seine et les pertes subies dans ce secteur furent que les formations canadiennes (et notamment la 2e division d'infanterie et l'infanterie† de la 4e division blindée) se trouvaient fatiguées et réduites quant à leurs effectifs, lorsqu'elles se lancèrent dans l'étape suivante de la poursuite. Il ne faut pas perdre ces détails de vue dans l'appréciation de cette phase de la campagne.

Nous avons vu (voir ci-dessus, p. 297) que les ordres émis par le général Montgomery, le 26 août, en vue de l'avance au nord de la Seine, précisaient que le 211, groupe d'armées avait pour objectif général de détruire toutes les forces ennemies dans le Pas-de-Calais et dans les Flandres et de capturer Anvers. L'armée canadienne avait pour tâche particulière de prendre Le Havre et le port de Dieppe, puis de détruire ensuite toutes les troupes ennemies le long e la côte jusqu'à Bruges. Le 29 août, une modification éliminait de cette directive le projet de parachutage d'une armée aéroportée destinée à collaborer avec l'armée canadienne dans le Pas-de-Calais. On projetait plutôt un débarque. sit par la voie des airs dans la région de Tournai, en avant de la Deuxième armée. Ce projet fut également contremandé, par suite des événements.

Le 30 août, le général Crerar émettait une nouvelle directive[7] à ses commandants de corps d'armée, assignant au 2e corps canadien la tâche immédiate de capturer Dieppe, alors que les formations de ce corps non affectées à cette , devaient poursuivre leur poussée le long de l'axe principal de l'armée, Neufchâtel—Abbeville, "en tant que prélude à la traversée de la Somme, le plus tôt possible". La 51e division (Highland) du 1e- corps britannique devait traverser la Seine en empruntant les ponts d'Elbeuf dans la région du 2e corps s dieu, et retourner ensuite sous le commandement du 1er corps britannique, peur les opérations dans la péninsule du Havre.

Rouen, nous l'avons vu, était tombée aux mains du 2e corps canadien le août. Dans la matinée du 31, le corps progressait rapidement vers le nord et le nord-est. La 4e division blindée canadienne occupait Buchy; le 7e régiment d :reconnaissance (17th Duke of York's Royal Canadian Hussars), progressant tête de la 3e division d'infanterie canadienne, entrait dans Saint-Saens; et 8e régiment de reconnaissance (141h Canadian Hussars), remplissant la même on pour le compte de la 2e division, atteignait Tètes, à mi-chemin entre Bouen et Dieppe. Sur le front du 1er corps britannique, les troupes de tête de

*Le général von Zangen se souvient que sa ligne de démarcation gauche se trouvait 4 Picquigny, mais l'ordre de la Septième armée la fixe à Flixecourt, à quelque cinq milles au -oint.

†L'officier de liaison du général Montgomery au Q.G. du 2e corps d'armée canadien T portait, le 28 août, que la 10e brigade d'infanterie combattait avec des" bataillons de trois compagnies {fusiliers] (c'est-à-dire trois au lieu de quatre).

INSERT MAP

la 49e division traversaient Lillebonne et poussaient vers Le Havre, sans rencontrer aucune opposition. Le grand quartier général de la Première armée canadienne, ayant quitté reçurent Amblie*, s'étalissait près de Brionne à minuit, dans la nuit du 30 au 31[9].

Là encore, tout comme pendant leur avance vers la Seine, nos colonnes reçurent un accueil extraordinaire de la part de la population française. Le bombardement aérien violent, dont Rouen avait souffert, n'empêcha pas sa population de nous accueillir avec une chaleur dont on se souvint longtemps. Lorsque le commandant de la 9e brigade d'infanterie entra dans la ville, le 30 août (voir ci-dessus, p. 309) son auto de reconnaissance devint bientôt "à tel point ornée de fleurs, qu'elle ressemblait beaucoup plus à un char de carnaval qu'à un véhicule de guerre[10]". Dans les villes plus petites et dans la jolie

*Ce déplacement fut précédé et retardé par des discussions avec le Q.G. du groupe n° 84 de la RAF qui estimait, à prime abord, que le groupe ne pouvait quitter le réseau d'aérodromes voisins d'Amblie. Bien que désireux de se maintenir en contact étroit avec le groupe, le Q.G. de l'armée de terre dut finalement se déplacer afin de conserver la haute main sur la bataille. Le groupe n° 84 le suivait le 2 septembre, et les deux quartiers généraux demeurèrent côte à côte pendant tout le reste de la campagne.

campagne au delà de Rouen, l'accueil fut le même. Et le même enthousiasme maintint après que les premières troupes eurent passé. Un officier, traversant Rouen en direction du nord, le 2 septembre, tenta de relater ces manifestations dans une lettre destinée à sa famille au Canada:

> Je ne saurais exprimer l'effet cumulatif de plusieurs heures de marche à travers un territoire libéré, alors que les débris de l'ennemi vaincu, - chars, véhicules, chevaux morts et sépultures, — jonchent les fossés, et que la population, de nouveau libre, accueille les troupes victorieuses avec des sourires, des fleurs et le signe V . . .
>
> Le spectacle d'une ville libérée est tout à fait extraordinaire. Tout y est, évidemment, couvert de drapeaux. On a toujours des tricolores en quantité; mais les Union jack et les drapeaux étoilés étant rares, on les façonne à la main pour l'occasion. (J'ai même vu quelques spécimens du Red Ensign canadien, qui n'auraient guère plu aux héraldistes mais qui ont dû plaire à bon nombre de Canadiens.) Tout le monde est dans la rue, semble-t-il, et nul ne semble jamais se fatiguer d'agiter les mains au passage des troupes en véhicules, nos hommes ne cessent jamais non plus de répondre de la main (surtout à la population féminine!). Les jeunes agitent les mains, rient et crient; les enfants hurlent et agitent des drapeaux; les mères hissent leurs bébés au bout de leurs bras afin qu'ils puissent voir défiler les troupes, et agitent leurs petites pattes aussi; les gens agés se tiennent le long du parcours et paraissent heureux; et l'armée roule de l'avant . . .

Entre-temps, des événements importants s'étaient déroulés sur le front de 1& Deuxième armée. Les troupes de tête du 30e corps avaient filé vers le nord, 4 partir de la tête de pont établie à Vernon le 25 août; tôt le matin du 31, la 11e division blindée débouchait dans la région d'Amiens pour disloquer les plans allemands visant la défense de la ligne de la Somme[11]. A Saleux, à quelques au sud-ouest d'Amiens, la division atteignait le quartier général de la Cinquième armée Panzer pour y capturer notre vieil ami, le général Heinrich Eberbach, qui avait été désigné pour commander la Septième armée reconstituée, et chargé de prendre en main le secteur de la Cinquième Panzer à midi n jour-là[12]. Des documents précieux furent alors capturés. Encore plus utile fut la capture des ponts d'Amiens, restés intacts, bien que nombre d'entre eux sent prêts à la démolition[13]; et la voie était ouverte à une nouvelle poussée vers le nord.

Dans l'après-midi du 31, le général Montgomery conférait avec ses deux commandants d'armée, puis lançait de nouveaux ordres, fondés sur l'évolution rade des événements. On rapportait alors que le général Dempsey poussait la 11e division blindée en aval de la Somme vers Pont-Rémy et Abbeville. Le mandant en chef voulait que le général Crerar pousse de l'avant, ce même soir, afin de prendre ces deux localités de bonne heure le lendemain, ce qui eut ainsi permis à la Deuxième armée de poursuivre son avance pour prendre et Saint-Pol. Le général Crerar informa Montgomery qu'il ordonnerait au 2e corps d'armée canadienne de se charger de cette tâche, utilisant la 4e on -blindée canadienne et la faisant suivre par la 1-division blindée àise, maintenant rendue au nord de la Seine et prête à l'action. Crerar se rendait aussitôt par avion au Q.G. du général Simonds pour lui donner des instructions en conséquence[14]. L'axe principal, dit-il, qui marquerait la gauche du mouvement blindé, serait la route Neufchâtel—Abbeville; la 4e division, ajoutait-il, devra "presser" vers la droite afin d'établir le contact avec la Deuxième armée[15].

Jusque-là, on avait supposé que la 4e division blindée canadienne aurait environ quatre jours" de repos dans la région de Buchy[16]. Les nouveaux ordres

changèrent tout cela et, aux petites heures, le ter septembre, la division était de nouveau en branle, pour se diriger vers Abbeville. Pendant la journée, des difficultés surgirent lorsque la 7e division blindée et la 53e division, selon le chroniqueur d'état-major général de la 4° division, "commencèrent à s'infiltrer dans notre ligne centrale, à partir du sud et du sud-ouest". La 4e division, en fait, avait "pressé" au delà de la ligne de démarcation de l'armée°. En outre, se présentait une poche de résistance à Airaines, centre routier important, et l'on n'était pas sûr si les Canadiens ou la 7e division blindée devaient s'en occuper. En fin de compte, la 4e brigade blindée canadienne contourna Airaines à l'ouest. Avant la fin de la journée, le 18e régiment d'automitrailleuses (12th Manitoba Dragoons) avait atteint la Somme, à l'est de Pont-Rémy, et la 100 brigade d'infanterie le suivait de près pour établir une tête de pont. Aux premières heures du 2 septembre, la division avait atteint les abords d'Abbeville. On constata que l'ennemi tenait l'autre rive de la Somme[18].

Le 1er septembre, la 2e division d'infanterie canadienne retournait à Dieppe, où elle avait versé tant de sang lors du fameux raid du 18 août 1942. On avait prévu que l'ennemi combattrait pour conserver la ville, de sorte qu'on avait préparé un plan détaillé en vue d'une attaque, où un violent bombardement de la marine et de la RAF précéderait l'assaut terrestre. Mais cette opération ("Fusilade") ne fut pas nécessaire. Les premiers véhicules du 8e régiment de reconnaissance atteignaient les abords de, Dieppe de bonne heure dans la matinée du ter septembre. On constata que les arrières-gardes allemandes avaient. quitté les lieux la veille. Vitement, ce renseignement était communiqué à l'arrière afin de faire contremander l'attaque de la RAF; quand l'attaque fut contremandée, il ne restait plus que vingt minutes de délai. Dans le courant de la journée, le gros de la 2e division atteignait la ville, où l'attendait un accueil délirant de la part de la population[19]. Les Allemands n'avaient pas réussi à démolir complètement les installations portuaires. Des ingénieurs anglais se mirent aussitôt à l'oeuvre afin d'aménager le port de manière qu'il pût accueillir les transports maritimes apportant les approvisionnements dont les divisions en marche avaient un si pressant besoin. Les premiers navires arrivaient le 7 septembre et, à la fin du mois, le volume quotidien de fournitures entrant dans le port atteignait de 6,000 à 7,000 tonnes[20].

Dès le lendemain du jour où la 2e division s'acquittait, à Dieppe, de sa dette de 1942, la 51° division (Highland) s'emparait de Saint-Valéry-en-Caux, où le gros de cette formation avait été encerclé et capturé en juin 1940. L'opération se fit sans opposition. Le même jour, la 49° division établissait le contact avec les avant-postes allemands aux abords du Havre, et il semblait que l'ennemi, comme on s'y attendait, était retranché en force et déterminé à défendre la ville[21].

Le problème du ravitaillement des Alliés s'aggravait constamment, à mesure que les lignes de communication avec la tête de pont initiale s'allongeaient. Les trains de camions qui devaient transporter les approvisionnements au front,

*Le 28 août, le Q.G. du 21e groupe d'années fixait une ligne de démarcation, incluant Aumale dans le secteur de la Première armée canadienne, mais en excluant Dreuil-Hamel (juste à l'ouest d'Airains). Cela semble révéler une progression canadienne par les routes secondaires à partir de l'ouest de Hornoy. Cependant, le 31 août, le Q.G. du 2e corps d'armée canadien ordonnait à la 4e division d'avancer suivant un axe traversant Hornoy pour aller jusqu'à Pont-Rémy[17]. Le lendemain, les formations canadiennes et britanniques se heurtaient dans la région de Hornoy.

au moment de l'établissement de la tête de pont, étaient devenus tout à fait insuffisants pour les transporter de la zone de ravitaillement de l'arrière, à Bayeux, d'où le 21e groupe d'armées était encore ravitaillé, jusqu'à une ligne située au nord de la Somme. Comme le disait le brigadier Walford, principal officier d'administration du général Crerar, le 7 septembre, un camion de dix tonnes était alors plus précieux qu'un char Sherman[22]. On se rendra compte de la gravité du problème en observant que le 8e corps d'armée britannique dut rester immobile afin que ses véhicules de transport puissent servir à ravitailler les autres formations[23]; autrement dit, les ressources administratives des Alliés étaient désormais insuffisantes pour maintenir au combat toutes leurs forces, de sorte que les questions de priorité devenaient pressantes et, vu leurs incidences internationales, extrêmement délicates. Seule la possession de ports à proximité du front pouvait améliorer la situation; et le port qui pouvait servir le plus à soutenir une offensive finale contre l'Allemagne était le grand port belge intérieur d'Anvers, sur l'Escaut.

Les Allemands perdent Anvers mais sauvent une armée

Hitler, on s'en souvient (voir ci-dessus, p. 52), avait depuis longtemps designé certains ports français en tant que "forteresses" à protéger de façon particulière et à défendre jusqu'à la mort. Loin à l'arrière, en Bretagne, ses ordres étaient obéis à Brest, où une force américaine considérable assiégeait la ville, pour ne la prendre que le 18 septembre[25]. Dans le golfe de Gascogne, Lorient, Saint-Nazaire, La Rochelle et quelques autres secteurs réduits restaient aux mains des Allemands, cernés par des troupes alliées limitées, et devaient rester ainsi jusqu'à la fin des hostilités, ou presque, gaspillage inutile de troupes allemandes, car ces ports auraient été de très peu de valeur militaire pour les Alliés. Il en était de même des îles anglo-normandes, où au moins une division d'infanterie allemande languit jusqu'à la fin de la guerre[26]. Mais, au nord de la Seine le principe de la forteresse, auquel Hitler tenait, avait encore du sens a ce moment-là, et causa de graves embarras aux opérations alliées. Le Havre, Boulogne et Dunkerque figuraient toutes trois sur la liste des forteresses de Hitler; et, le 4 septembre, il émettait une nouvelle directive [27]:

> Vu la percée des forces blindées de l'ennemi en direction d'Anvers, il est devenu très important, pour la poursuite de la guerre, de tenir les forteresses de Boulogne et de Dunkerque, la zone de défense de Calais, l'île de Walcheren avec le port de Flessingue, la tête de pont d'Anvers et la position du canal Albert jusqu'à Maestricht.
>
> *a)* A cette fin, la Quinzième armée devra porter ses garnisons de Boulogne, de Dunkerque et de la zone de défense de Calais à leur effectif maximum au moyen d'unités complètes.
>
> La puissance défensive des forteresses devra être accrue au moyen d'approvisionnements supplémentaires de munitions prélevés sur la Quinzième armée, notamment des munitions antichars. On y apportera des provisions de toutes sortes du pays, et on évacuera toute la population.
>
> Les commandants de la zone de défense de Calais et de l'île de Walcheren recevront la même autorité en tant que commandants de forteresse . . .

*La justification de cette opération, disait-on, c'est que, premièrement, Brest posait une menace aux communications maritimes, vu la base projetée dans la baie de Quiberon (voir ci-dessus, p. 87-88); deuxièmement, c'est qu'on craignait que le corps de troupes considérable et bien commandé qui occupait Brest pût causer de graves ennuis à l'arrière des alliés si on ne l'éliminait pas[24].

ments révèlent que le quartier général allié voyait ce qui se passait[32]. A ce moment-là, le maréchal Montgomery° était engagé à fond dans une controverse d'ordre stratégique avec le général Eisenhower (voir ci-dessous, p. 323-328) et il est possible que son attention, fixée sur les événements à venir, ne fût pas aussi bien concentrée sur la scène immédiate des opérations. (Du 3 au 14 septembre, il n'émit aucune directive officielle à ses armées, bien qu'il écrivît effectivement des lettres et des ordres personnels.) Quelle qu'en soit la raison, aucune tentative énergique ne fut entreprise en vue de pousser au nord d'Anvers aussitôt après *la* chute de cette ville, alors qu'une telle avance eût probablement réussi. On laissait à l'aviation le soin de gêner la retraite de l'ennemi. De leur côté, les Allemands s'appliquaient fiévreusement à replier leur armée menacée. Leur premier expédient, ordonné par le commandant en chef (Ouest), le soir du 4 septembre, fut une tentative de percée vers l'est, à partir du nord de Bruxelles; mais Hitler contrecarra ce projet, semble-t-il, et la ligne de conduite adoptée consista à tenir une tête de pont au sud de l'estuaire de l'Escaut, à organiser une solide défense de l'île de Walcheren, et à replier le reste de la Quinzième armée par la péninsule du Beveland-Sud[33]. C'est ce qui se produisit. Craignant constamment que les Britanniques poussent de l'avant, à partir d'Anvers, et ferment la voie de la retraite par le Beveland-Sud, l'évacuation s'effectuait sous la direction du 890 corps d'armée. De Breskens et de Terneuzen, les troupes furent transportées au delà de l'Escaut occidental jusqu'au port de Flessingue et du Beveland-Sud. Nos forces aériennes les harcelèrent mais ne purent les arrêter. Le 23 septembre, l'opération était terminée. Dans son rapport final, le 89e corps d'armée estimait que, du 4 septembre jusqu'à cette date, 86,100 hommes, 616 canons, 8,200 chevaux et-8,200 véhicules avaient été transportés au delà de l'Escaut afin de combattre de nouveau pour Hitler[34].

Le jour même de la chute d'Anvers, le commandement allemand dans l'Ouest était réorganisé. En ce moment désespéré, Hitler s'adressa de nouveau *a* t vieux feld-maréchal qu'il avait limogé en juillet, de sorte que von Rundstedt reprit ses fonctions de commandant en chef (Ouest), établissant son quartier général à Coblence, où il arrivait dans la soirée du 5 septembre. Model restait commandant du groupe d'armées "B". Simultanément, la Première armée de parachutistes, commandée par le colonel-général Kurt Student, et qui avait d'abord été destinée à la région de Nancy, recevait l'ordre d'occuper le secteur Anvers-canal Albert, la Quinzième armée se trouvant à sa droite et la Septième (groupant les troupes qui relevaient antérieurement de la Quinzième armée) à sa gauche[35].

Difficulté avec le c. en c.

Au début de septembre, le général Crerar connut l'unique difficulté grave de- la campagne avec le commandant en chef du 211, groupe d'armées. Abstrac d- tien faite d'autres circonstances, il n'est peut-être pas étonnant que le malaise se soit produit à ce moment-là en particulier. Le maréchal Montgomery cessait Juste d'être commandant terrestre de *facto* des forces alliées. Il se trouvait aussitôt en désaccord tant avec la nouvelle organisation du commandement, établie par le général Eisenhower, qu'avec la conception que se faisait ce dernier

*I1 avait été promu à ce grade le 1er septembre.

de la prochaine phase des opérations; il était donc engagé profondément, avec le commandant suprême, dans une controverse qui allait durer des semaines.

Les difficultés entre Crerar et Montgomery commençaient le 2 septembre. Dans la matinée du 2, vraisemblablement par suite de son entretien de la veille avec le général Crerar, le général Simonds envoyait à ses commandants de division une directive[36] visant le maintien de la poursuite sur l'axe AbbevilleSaint-Omer—Ypres. Arrivée sur la ligne de la Somme, la division blindée polonaise devait progresser suivant l'axe Hesdin—Saint-Omer—Ypres, tout en se tenant en contact avec les formations blindées de la Deuxième armée britannique à sa droite. La 3e division d'infanterie canadienne, rendue au Tréport, devait anéantir ou capturer toutes les forces ennemies comprises dans le triangle Le Tréport—Saint-Valéry-sur-Somme—Abbeville, et poursuivre son avance jusqu'à la côte, en progressant suivant l'axe Abbeville—Montreuil—Boulogne—Calais—Dunkerque. La 48 division blindée canadienne devait se réorganiser dans la région de Dieppe et se tenir "prête à passer à travers la 3e div. can. dès qu'elle en recevrait l'ordre"; ces deux divisions devaient donc bénéficier d'une période de repos.

Or, ces dispositions ne parurent pas acceptables à Montgomery. Dans la soirée du 2 septembre, il écrivait ce qui suit à Crerar:

MESSAGE PERSONNEL À L'ADRESSE DU COMMANDANT D'ARMÉE DU C. en C.

2e armée maintenant en position près frontière belge et avancera vers Bruxelles demain. IL EST ABSOLUMENT nécessaire que vos deux divisions blindées progressent en toute vitesse vers Saint-Orner et au delà. NE pas- - répétons — NE pas considérer le moment actuel comme propice à stopper aucune division pour fins d'entretien. Avancez rapidement.

Le général Crerar, estimant sans doute qu'une question de quelque importance pour le Canada était en jeu, et peut-être quelque peu irrité de ce que le mouvement selon lequel les blindés britanniques devaient descendre le long de la Somme jusqu'à Abbeville n'avait pas été exécuté (voir ci-dessus, p. 315), répondait ce qui suit[38]:

MESSAGE PERSONNEL À L'ADRESSE DU C. en C. DU COMMANDANT DE L'ARMÉE CAN.

. . . Ravi d'apprendre que la 2e armée britannique est maintenant en position près frontière belge, mais vous informe que jusqu'à la fin de cet après-midi les troupes de la 2e armée n'étaient pas encore en dedans de cinq milles d'Abbeville et que tous les ponts de la Somme au NE (NO?) de Picquigny sont démolis, l'ennemi tenant la rive nord, avec une force considérable. Avec l'aide de l'attaque le flanc de la 4e brig. blin. brit., à partir de Picquigny, et de l'attaque de la div. blin. pol. sur Abbeville, au delà de la Somme, à partir du sud, Simonds espérait traverser ce soir.

Il ne s'agit PAS d'avoir plus de divisions sur la ligne de la Somme, mais d'obtenir au moins une voie principale d'accès au delà du fleuve. De toute façon, les effectifs des bataillons de la 2e div. d'inf. can. étant réduits à environ 525, je suis d'avis qu'une halte de quarante-huit heures est essentielle afin qu'elle puisse absorber près de mille renforts arrivant aujourd'hui.

Vous pouvez être assurés que l'armée can. ne manque ni d'énergie ni de rapidité rationnelle. Elle atteindra Saint-Omer et au delà sans délai évitable.

Dans les circonstances, une affaire relativement peu importante, survenue le lendemain, entraîna ce qu'on pourrait appeler une petite querelle.

Le 3 septembre, la 21, division était l'objet de cérémonies commémoratives à Dieppe, auxquelles assistait le général Crerar, sur l'invitation du commandant de la division. Le matin, des services religieux étirent lieu au cimetière où avaient été inhumés les Canadiens tombés lors du raid de 1942; et, au début de l'après-midi, il y eut une marche officielle en parade de la plupart des formations et unités de la division. C'est le général Crerar qui passait la revue. Dans l'après-midi du 2 septembre, Crerar avait reçu un message de Montgomery lui enjoignant de le rencontrer à 1h. de l'après-midi, le lendemain, au quartier général tactique de la Deuxième armée. Le libellé de ce message donnant l'im pression qu'il s'agissait d'un entretien personnel plutôt que d'une conférence officielle, et vu qu'aucune situation nouvelle, du point de vue des opérations, ne s'était présentée sur le front de l'armée canadienne depuis son dernier entre tien avec le c. en c. dans l'après-midi du le % Crerar avait répondu ce qui suit:

> A moins que les opérations n'exigent que j'arrive au Q.G. tac. de l'armée brit. à 1300 h. demain, vous saurais gré si l'entretien pouvait être reporté à plus tard, mettons à 1700 h. Ai pris les dispositions pour assister au service religieux et au défilé d'éléments de la 2e div. d'inf. can. à Dieppe, qui doivent commencer vers midi demain et, du point de vue du Canada, il est souhaitable que je sois là. Cependant, me conformerai à vos désirs. Veuillez m'aviser.

Tôt le lendemain matin, Crerar quittait son quartier général pour aller s'entretenir avec Simonds des prochaines opérations. Jusque-là, il n'avait reçu aucune réponse du c. en c. Par conséquent, il donna instruction à son chef d'état-major de communiquer au quartier général du 2e corps d'armée, par radio-téléphone, en clair, l'essentiel de toute réponse qui viendrait. Au cas où la radio n'était pas sûre, le message devait être transmis par avion.

Jusqu'à ce qu'il quitte le 21, corps d'armée par avion pour se rendre à Dieppe, Crerar n'avait encore reçu aucun message. Il décida donc de procéder selon ses propres dispositions, présumant que Montgomery avait accepté de modifier l'heure de l'entretien. Cependant, vers 2h.40 de l'après-midi, alors que les troupes de la 2e division s'apprêtaient à "défiler" à Dieppe, on remettait à Crerar un message de son chef d'état-major, envoyé à 1h.30 de l'après-midi, selon lequel le c. en c. l'informait qu'il lui était essentiel qu'il assiste à l'entretien à 1h. de l'après-midi. Comme il ne lui était plus possible de se rendre à ce désir, Crerar poursuivit son rôle aux cérémonies de Dieppe jusqu'à la fin, après quoi il se rendit par avion au quartier général tactique de la Deuxième armée. L'entretien était alors terminé depuis longtemps. Il se trouva qu'il s'était agi d'une conférence officielle des commandants en chef des 21e et 12e groupes d'armées et des commandants de la Première armée américaine et de la Deuxième armée britannique, où lui-même devait assister. Crerar notait le lendemain qu'il avait appris du général Dempsey que "sauf le manquement aux formalités, aucun inconvénient, du point de vue des opérations, n'en était résulté, vu que l'entretien portait entièrement sur des questions intéressant les actions et réactions de la Première armée américaine et de la Deuxième armée britannique dans un avenir rapproché et lointain". Après avoir vu Dempsey, il se rendit en auto au Q.G. de Montgomery, situé à quelques milles plus loin, et eut avec lui, dans sa roulotte, une entrevue qu'il rapporta en ces termes[39]:

> En arrivant à la roulotte, le maréchal m'adressa la parole abruptement, me deman dant pourquoi je ne m'étais pas présenté à la réunion, conformément à ses instructions. Tout en conservant la maîtrise de moi-même, je l'interrompis brièvement, à l'occasion,

pour lui expliquer ce que j'ai relaté en détail ci-dessus. Le C. en C. me donna à entendre que mes explications ne l'intéressaient pas, que l'aspect canadien des cérémonies de Dieppe n'avait aucune importance par rapport à la poursuite de la guerre, qu'après avoir vérifié avec ses services de transmissions il avait pu déterminer que mon Q.G. tactique avait reçu un message de lui à 0815h. ce matin-là, m'enjoignant d'être fidèle au rendez-vous et que, même si je ne l'avais pas reçu, alors à défaut d'autres dispositions convenues, j'aurais dû faire en sorte d'être présent.

Je répondis au C. en C. que je ne pouvais accepter pareille attitude et un tel jugement de sa part. Je m'étais acquitté de mes responsabilités en tant qu'un de ses deux commandants d'armée et en tant que commandant de l'armée canadienne, d'une façon que j'estimais raisonnable et réfléchie, à la lumière de la situation telle que je la connaissais ou que je la jugeais. Je l'avais trouvé, dans le passé, raisonnable dans la manière dont il m'avait traité et j'avais supposé que cette attitude allait continuer. Dans mon message, la demande visant à reporter à une heure plus tardive notre entretien avait été expliquée en détail et, selon moi, avec tact. J'avais cru que cette explication lui eût été acceptable. J'avais, comme je l'avais déjà expliqué, une responsabilité bien définie envers mon gouvernement et mon pays, laquelle, à l'occasion, pourrait aller à l'encontre de ses voeux. J'avais de puissantes raisons, en tant que Canadien, pour me trouver auprès de la 2e div. d'inf. can. à Dieppe ce jour-là. En fait, il y avait 800 raisons pour que j'y sois: les morts canadiens inhumés dans le cimetière de Dieppe. J'ajoutai qu'il devait se rendre compte, vu l'importance de nos relations, que je n'étais ni entêté ni déraisonnable mais que, non .plus, je ne consentirais jamais à être "malmené" par qui que ce soit, d'une manière et dans des circonstances que je savais inacceptables.

Le maréchal me répéta que je n'avais pas donné suite à l'une de ses instructions et qu'une telle situation ne pouvait que l'amener à décider que nous devions nous séparer. Je répondis qu'en toute probabilité il voudrait soumettre l'affaire à un échelon plus élevé et que, de mon côté, je ferais immédiatement rapport de la situation à mon gouvernement.

Aussitôt, à l'étonnement de Crerar, Montgomery déclarait que l'incident était clos. Le commandant de l'armée répondit qu'il ne voulait pas que l'incident fût clos et qu'il "désirait qu'il fût éclairci comme il convient par l'entremise des voies officielles". La discussion se poursuivant, Montgomery déclare qu'il voulait considérer l'affaire comme étant classée et il se mit à résumer ce qui s'était passé à la conférence, où rien n'avait intéressé directement les opérations déjà assignées à la Première armée canadienne. Le dernier alinéa du mémoire de Crerar sur cette affaire se lit ainsi qu'il suit:

En terminant, je dois dire que j'eus l'impression, dès le début de l'entretien, que le C. en C. était fermement résolu à effacer de mon esprit, l'idée que j'aurais pu avoir d'autres responsabilités qu'envers lui seul. La cérémonie canadienne à Dieppe n'avait pas été ordonnée par lui et n'était pas de son goût. Elle avait eu pour résultat de contrecarrer une instruction qu'il m'avait adressée séparément, et selon laquelle je devais le rencontrer à une heure et à un endroit donnés. A mesure que se poursuivait l'entretien et qu'il se rendait compte que j'étais résolu à ne pas bouger de la position que j'avais prise, - que j'avais une responsabilité envers le Canada autant qu'envers le C. en C., - il décida de "considérer l'affaire comme étant classée". Ce n'était pas une décision prise de bon gré, et je ne saurais croire qu'elle va être maintenue. Cependant, bien que nos rapports aient évidemment subi une certaine tension, j'ose croire que la situation n'est que provisoire, et je ferai de mon mieux pour la détendre, sans toutefois m'écarter de ce que je considère devoir faire, ou ne pas faire, en tant que Canadien.

Le mécontentement de Montgomery se manifesta sans doute dans un passage de son rapport quotidien au chef de l'état-major impérial, où il disait que les opérations de la Première armée canadienne depuis le passage de la Seine avaient été "mal dirigées et très lentes[40]". Cependant, quelques jours plus tard,

lorsque Crerar lui expliqua en détail ce qu'il était advenu de son message (c'est-à-dire qu'il n'avait reçu au Q.G. tactique de la Première armée canadienne qu'à 10h.20 dans la matinée du 3, et qu'il avait subi un nouveau délai nécessité par son déchiffrage et sa transmission au Q.G. principal où le chef de l'étatmajor s'en occupa), Montgomery lui répondit par une note conciliante[41]:

> Je regrette d'avoir été un peu brusque l'autre jour et d'y être allé quelque peu carrément. J'étais agacé que personne ne se fût présenté à une conférence très importante. Mais oubliez cela, et occupons-nous de poursuivre la guerre. C'était ma faute.

L'affaire en resta là, bien qu'il semble probable qu'un certain refroidissement ,persista jusqu'au départ de Crerar pour l'Angleterre, vers la fin du mois, où il se rendit pour traitement médical (voir ci-dessous, p. 394). Il y a lieu de croire qu'à ce moment-là, Montgomery eût souhaité un changement permanent dans -le commandement de l'armée. Cependant, lorsque Crerar reprit son commandement, l'affaire avait été oubliée, semble-t-il. Les rapports entre les deux commandants ne connurent désormais aucun heurt jusqu'à la fin de la campagne.

Le débat sur la stratégie

Il est maintenant nécessaire de résumer la controverse entre Eisenhower et Montgomery sur la stratégie à adopter après le passage de la Seine. Cette contoverse influa sur maints aspects des opérations, y compris celles de la Première armée canadienne, à l'automne; et il convient ici, même au risque de bousculer un peu la chronologie, de relater l'ensemble des discussions qui eurent lieu en août et en septembre. On a déjà beaucoup écrit à ce sujet°; nous essaierons ici de résumer seulement l'essentiel du débat. La conception que se faisait Montgomery des opérations à poursuivre au -nord de la Seine prit naissance dans son esprit, semble-t-il, pendant les dernières phases de la bataille de Falaise. Il est intéressant de noter que, le 18 août, avant d'aborder la question avec Eisenhower, il fit part de ses idées au chef de l'état.major impérial. Après le passage de la Seine, proposait-il, "les 12e et 21e groupes ;d'armées devraient se tenir ensemble pour former une masse solide de quelque 40 divisions, qui serait si puissante qu'elle n'aurait rien à craindre". (On peut supposer, sans trop risquer de se tromper, que Montgomery voulait dire que cette masse se "tiendrait ensemble" sous son propre commandement.) Cette force, flanquée, à gauche du 21e groupe d'armées, se dirigerait vers le nord, nettoierait la côte de la Manche, du Pas-de-Calais et de la Flandre occidentale, ,puis s'emparerait d'Anvers. Les armées américaines progresseraient, — leur flanc droit orienté vers les Ardennes, — en direction de Bruxelles, d'Aix-la-Chapelle et de Cologne. L'objectif initial, outre la destruction des troupes allemandes établies sur la côte, serait d'établir une force aérienne puissante en Belgique, qui servirait en même temps à mettre les V-1 et les V-2 ennemis hors de portée .de l'Angleterre (voir ci-dessous, p. 374-375). Montgomery avait déjà discuté de ce projet avec le général Bradley et croyait avoir son plein accord. Dans les notes

*Il convient de signaler que feu Chester Wilmot, auteur de *La Lutte pour l'Europe* (Londres, 1952), avait eu l'avantage d'accéder jusqu'à un certain point aux documents du maréchal Lord Montgomery. D'importants extraits de ces documents ont été publiés depuis *"flans* les *Mémoires* du maréchal (Londres, 1958). *The Supreme Command,* de Forrest C. Pogue, renferme de longs extraits des dossiers personnels d'Eisenhower.

qu'il avait laissées à Bradley, il soulignait l'importance de pouvoir "saisir la Ruhr rapidement"; cet objectif ne semble pas avoir été mentionné dans sa communication à Brooke. Ce dernier donnait aussitôt son assentiment. Montgomery se mit donc en frais de soumettre ses plans à Eisenhower[42].

Le 3 mai, plus d'un mois avant le jour J, les stratèges d'Eisenhower à SHAEF avaient esquissé un plan des opérations à entreprendre au cours de la phase alors atteinte*. Ils considéraient Berlin comme le "but ultime", mais l'estimaient "trop loin à l'est pour constituer l'objectif d'une campagne dans l'ouest". Ils fixaient leurs regards sur la Ruhr, coeur industriel de l'Allemagne, que, - comme nous le verrons, — Montgomery considérait aussi comme le point essentiel. Craignant cependant qu'une avance par une seule route n'entraînât "une collision directe avec le gros des troupes ennemies sur un front étroit et défendable, n'offrant aucune possibilité de manoeuvre et très peu d'occasions d'utiliser nos blindés", ils recommandaient "un front étendu, s'étendant à la fois au nord et au sud des Ardennes", et "progressant selon deux axes appuyés mutuellement". L'avance principale, estimaient-ils, devait se faire suivant la ligne Amiens—Maubeuge—Liège—Ruhr, appuyée par une attaque de diversion loin au sud de la Ruhr, suivant la ligne Verdun-Metz[43].

Dans le débat qui s'éleva alors, Eisenhower, de façon générale, adhérait à cette ligne de conduite proposée par ses stratèges avant l'invasion. Montgomery, d'autre part, soutenait que les circonstances nouvelles, résultant de la désorganisation des Allemands depuis leur défaite en Normandie, offraient la perspective d'une attaque concentrée sur un front relativement étroit. Comme nous l'avons déjà vu, la situation administrative, au début de septembre, ne permettait pas d'attaquer simultanément avec toutes les forces alliées disponibles; le fait est qu'il n'y avait pas suffisamment d'essence au front pour faire avancer les véhicules. Et, dans les circonstances, Eisenhower se trouvait en outre embarrassé par les demandes de ses subordonnés américains qui voulaient voir attribuer *à leurs* secteurs les ressources disponibles afin de porter le combat jusqu'en Allemagne. En même temps, l'opinion publique américaine, — comme Eisenhower semble en avoir fait part à Montgomery, — lui eût rendu les choses difficiles s'il n'avait pas tenu compte de ces demandes ou s'il avait continué à subordonner Bradley à Montgomery[44]. Par conséquent, il eût été difficile de trancher le débat uniquement en se fondant sur les aspects militaires de la question.

Le 23 août, une fois la bataille de la "poche" terminée, Montgomery et Eisenhower eurent un très long entretien. Ce matin-là, raconte Montgomery, il s'était rendu par avion au quartier général de Bradley et avait été renversé d'apprendre que ce dernier avait changé d'avis et qu'il n'appuyait plus son plan d'attaque sur un front étroit. (Bradley ne parle pas du tout de cet incident dans son livre.) Montgomery, ne songeant qu'à se porter de l'avant en direction de la Ruhr, essaya de convaincre Eisenhower que, dans l'état où se trouvait le ravitaillement, il était essentiel de se concentrer sur une seule poussée, déclenchée par le gros des armées alliées, et d'y affecter toutes les ressources disponibles. Eisenhower bien que reconnaissant l'importance du nettoyage de la côte de la Manche, de l'établissement de bases aériennes en Belgique et de la prise

*Toutes les signatures qui figurent sur ce document sont celles d'officiers britanniques: capitaine P. N. Walter, Marine royale; brigadier K. G. McLean; et capitaine de groupe H. P. Broad.

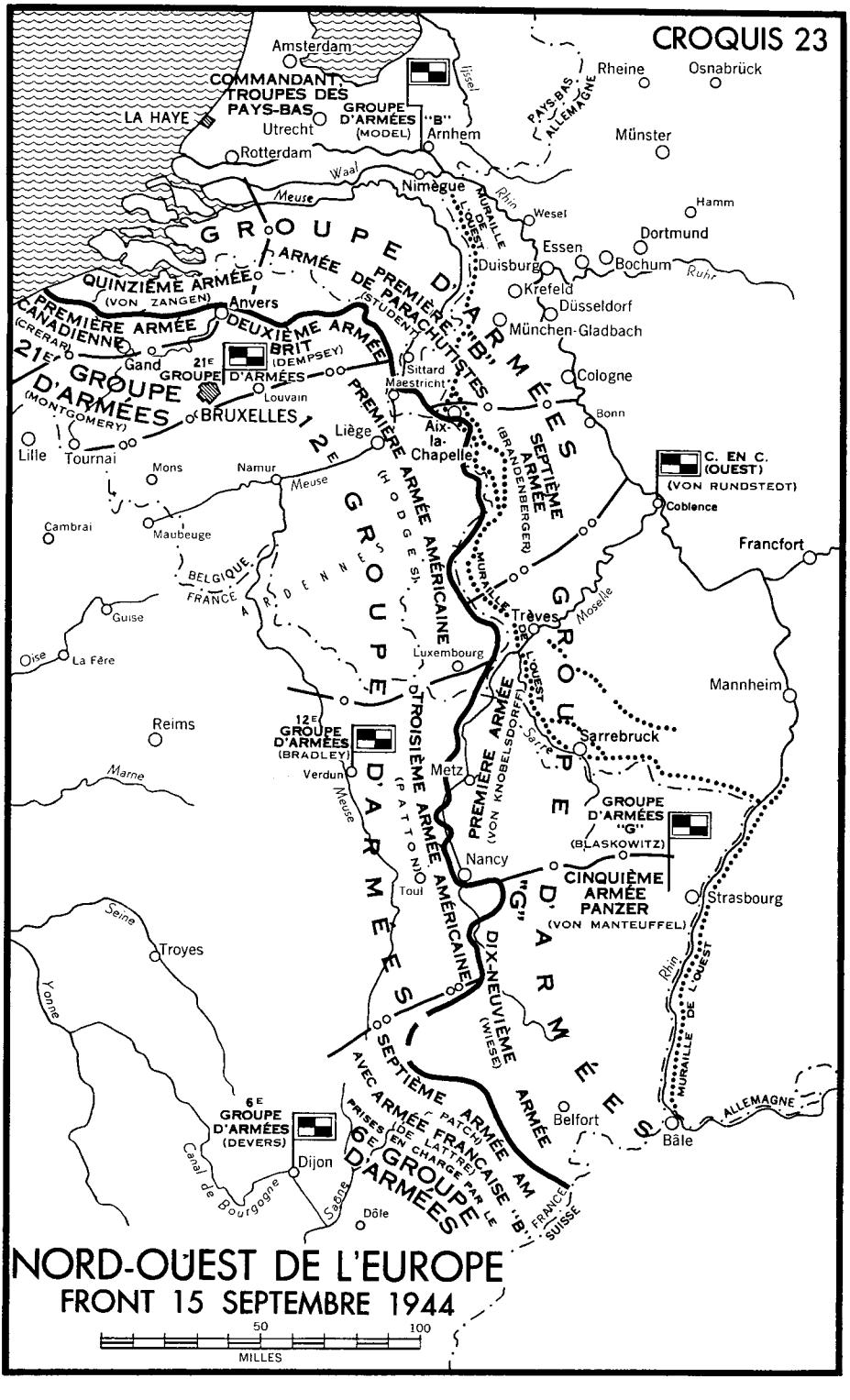
de la Ruhr, semblait désireux de diviser ses armées et d'attaquer la Sarre également. Montgomery lui dit qu'afin de pouvoir balayer la zone du Pas-de Calais jusqu'à Anvers, il lui faudrait une armée américaine complète sur son flanc droit. Eisenhower se rangea à son avis, bien qu'avec une certaine répugnance. La question du commandement fut également discutée au cours de cette réunion. Montgomery plaida en faveur du maintien des dispositions selon lesquelles il était commandant des forces terrestres, et offrit même de servir sois les ordres de Bradley, si le commandant suprême préférait confier à ce dernier le commandement des forces terrestres. Le plus qu'Eisenhower était disposé à concéder, toutefois, c'était d'admettre qu'il dût y avoir un commandant pour coordonner les opérations du flanc gauche en Belgique. Les dispositions convenues antérieurement (voir ci-dessus, p. 21) s'appliqueraient; le 18r septembre, Eisenhower assumerait lui-même la direction des forces terrestres[45].

Le 24 août, Eisenhower écrivait à Montgomery pour lui confirmer la conversation de la veille. Ce message prévoyait l'envoi ultérieur d'une directive assignant au groupe d'armées de Montgomery la tâche de progresser en direction dit nord-est, de nettoyer la zone du Pas-de-Calais et d'établir des aérodromes en Belgique, puis de "pousser de l'avant afin d'établir une base solide à Anvers"; sa mission, en définitive, serait de "pousser vers l'est en direction de la Ruhr". Les groupe d'armées de Bradley devait pousser de l'avant son propre flanc gauche, sa "principale mission offensive", pour l'instant, étant d'aider Montgomery à atteindre ses objectifs. Cependant, Bradley devait également "commencer à forger, en prélevant sur les troupes nouvellement arrivées, la force nécessaire pour progresser vers l'est, dans la direction Paris-Metz". Montgomery recevait l'autorité nécessaire pour effectuer "la coordination nécessaire des opérations" entre ses forces et l'aile gauche de Bradley; les détails devaient être mis au point par Montgomery et Bradley. Eisenhower terminait son message en insistant sur la plus grande "rapidité possible d'exécution[46]". Le maréchal Montgomery se fondait sur cette lettre pour rédiger sa propre directive, en date du 26 août (voir ci-dessus, p. 297). Le 24 août, Eisenhower adressait au clef d'état-major de l'armée américaine une lettre lui expliquant ce qu'il faisait. II lui disait qu'il avait provisoirement modifié son plan visant à attaquer à la fois vers le nord-est et vers l'est, afin d'aider Montgomery à saisir des objectifs extrêmement importants. Il estimait ce changement nécessaire, même s'il contrecarrait son désir de pousser vers l'est par Metz, parce que le 211, groupe d'armées ne disposait pas de la force nécessaire pour s'acquitter de sa tâche[47].

Le même jour, le général Eisenhower émettait sa directive officielle concernant le commandement[48]. Il y était déclaré que le 218 groupe d'armées s'appellerait désormais le "groupe d'armées du nord", et que le 12e groupe d'armées s'appellerait désormais le "groupe d'armées du centre". (Il convient de~ noter que Montgomery n'en continua pas moins à appeler son groupement le `21e groupe d'armées.) L'alinéa essentiel de cette directive était le suivant:

> 2. Les commandants en chef des groupes d'armées du nord et du centre relèveront pour les opérations du commandement direct du commandant suprême des Forces x expéditionnaires alliées, à compter de 0200 heures, le 1er septembre 1944.

Eisenhower avait fait une concession importante à Montgomery, bien que sa politique de base restât toujours celle que ses stratèges lui avaient recommandée en mai, et qu'il fût soumis à une pression de la part de ses subordonnés


CROQUIS 23
Amsterdam
COMMANDANT TROUPES DES PAYS-BAS
LA HAYE
Utrecht
GROUPE D'ARMÉES "B" (MODEL)
Arnhem
Rotterdam
Waal
Meuse
Nimègue
Issel
PAYS-BAS ALLEMAGNE
Rheine
Osnabrück
Münster
Hamm
Wesel
Dortmund
Essen
Bochum
Duisburg
Ruhr
Krefeld
Düsseldorf
München-Gladbach
Cologne
Bonn
Rhin
MURAILLE DE L'OUEST
GROUPE D'ARMÉES "B"
PREMIÈRE ARMÉE DE PARACHUTISTES (STUDENT)
QUINZIÈME ARMÉE (VON ZANGEN)
Anvers
DEUXIÈME ARMÉE BRIT (DEMPSEY)
PREMIÈRE ARMÉE CANADIENNE (CRERAR)
21E GROUPE D'ARMÉES
GROUPE D'ARMÉES (MONTGOMERY)
Gand
Louvain
BRUXELLES
Sittard
Maestricht
Liège
Aix-la-Chapelle
SEPTIÈME ARMÉE (BRANDENBERGER)
PREMIÈRE ARMÉE AMÉRICAINE (HODGES)
12E GROUPE D'ARMÉES
Lille
Tournai
Mons
Namur
Meuse
Cambrai
Maubeuge
BELGIQUE
FRANCE
ARDENNES
C. EN C. (OUEST) (VON RUNDSTEDT)
Coblence
Francfort
Guise
Oise
La Fère
Luxembourg
Trèves
Moselle
Mannheim
Reims
12E GROUPE D'ARMÉES (BRADLEY)
Verdun
Marne
Metz
Sarre
Sarrebruck
GROUPE D'ARMÉES "G" (BLASKOWITZ)
TROISIÈME ARMÉE AMÉRICAINE (PATTON)
PREMIÈRE ARMÉE (VON KNOBELSDORFF)
Nancy
Toul
CINQUIÈME ARMÉE PANZER (VON MANTEUFFEL)
Strasbourg
Seine
Troyes
Yonne
DIX-NEUVIÈME ARMÉE (WIESE)
SEPTIÈME ARMÉE AM
AVEC ARMÉE FRANÇAISE DE LATTRE PRISES EN CHARGE PAR LE 6E GROUPE D'ARMÉES
6E GROUPE D'ARMÉES (DEVERS)
Dijon
Canal de Bourgogne
Saône
Dôle
Belfort
Bâle
ALLEMAGNE
FRANCE
SUISSE
NORD-OUEST DE L'EUROPE
FRONT 15 SEPTEMBRE 1944
50
100
MILLES

américains. Le 2 septembre, l'armée de Patton était arrêtée sur la Meuse, faute d'essence. Ce jour-là, à une conférence réunissant les généraux Bradley, Hodges et Patton, Eisenhower fut (d'après Patton) "enfin persuadé" d'approuver un plan visant une avance par la Troisième armée et un corps de la Première armée en direction de Mannheim, de Francfort et de Coblence. Il soulignait toutefois que cette poussée dépendrait du succès de la progression vers le nord; qui avait priorité en matière d'approvisionnements[49]. Montgomery entendit parler du plan de Francfort, à la réunion du 3 septembre qui groupait Bradley, Dempsey et Hodges, et que Crerar avait manquée (voir ci-dessus, p. 321), ce plan lui déplaisait infiniment. Le 4 septembre, le général Eisenhower émit une directive[50]. Elle confiait au groupe d'armées du nord et de la partie du groupe d'armées du centre opérant au nord-ouest des Ardennes, la tâche de "prendre Anvers, de percer le secteur de la ligne Siegfried couvrant la Sarre, et puis de S'emparer de la Ruhr". La mission du reste du groupe d'armées du centre consistait, en partie, à occuper le secteur de la ligne Siegfried couvrant la Sarre, puis de prendre Francfort". Eisenhower ajoutait: "Il importe que cette opération commence le plus tôt possible, afin de devancer l'ennemi dans ce secteur, mais il faut d'abord que les troupes du groupe d'armées du centre, opérant contre la Ruhr au nord-ouest des Ardennes, soient suffisamment appuyées".

C'est ce jour-là qu'Anvers tombait entre nos mains. A 8h.55 du soir, lorsqu'il sut qu'Anvers était entre nos mains*, bien qu'il n'eût pas encore reçu la directive précitée, Montgomery adressait un télégramme énergique au commandant suprême. Voici ce qu'il écrivait: "J'estime que nous en sommes maintenant arrivés au point où une poussée vraiment puissante et à fond- sur Berlin a de bonnes chances de réussir, et ainsi de mettre fin à la guerre". Il ajoutait que les approvisionnements n'étaient pas suffisants pour alimenter deux fortes poussées; que celle qui avait été choisie devait disposer de toutes les ressources dont elle avait besoin "sans aucune réserve". La poussée qui était de nature à donner les résultats les meilleurs et les plus rapides était celle en direction du nord, par la Ruhr. Chercher une solution de compromis ne ferait que "prolonger la guerre[51]".

Le 5 septembre, dans sa réponse, Eisenhower souscrivait à la conception d'une puissante poussée sur Berlin, mais non "en ce moment, à l'exclusion de toute autre manoeuvre". Aucune "répartition des ressources existantes", disait-il, ne suffirait à alimenter une poussée sur Berlin. On devait, estimait-il, exploiter le succès remporté jusque-là en traversant le Rhin sur un front étendu et en s'emparant "de la Sarre et de la Ruhr". C'est ce qu'il se proposait de faire en toute hâte. Dans l'intervalle, les Alliés ouvriraient les ports du Havre et d'Anvers, qui étaient essentiels au soutien d'une poussée puissante en profondeur en Allemagne, et qui pourraient alimenter une poussée soit sur la Ruhr soit sur la Sarre. Mais il continuait à considérer la Ruhr et l'axe de progression vers le nord comme ayant priorité[52].

Les lignes étaient tracées; la controverse s'engagea. Eisenhower s'en tenait toujours, essentiellement, à la "conception initiale" de son état-major, comme d'ailleurs il le précisait dans un mémoire documentaire daté du 5 septembre.

*Montgomery ne pouvait pas très bien prévoir, à ce moment-là, que nous ne pourrions vraisemblablement pas utiliser le port avant longtemps. Mais il n'y comptait, pas, évidemment, en tant que ressource immédiate.

Montgomery se plaignait, le 9, que la poussée vers le nord ne lui semblait pas recevoir la priorité, en pratique; le 19e corps d'armée américain, sur le flanc gauche de la Première armée américaine, qui était censé collaborer avec Montgomery, ne pouvait, en fait, avancer convenablement, faute de carburant[53]. Les difficultés commençaient à se faire gravement sentir, et il était clair que le port d'Anvers ne serait pas disponible dans un avenir immédiat. Le 6 septembre, le chef d'état-major de Montgomery signalait à ce dernier que les Allemands - se proposaient vraisemblablement de tenir les ports de la Manche aussi longtemps qu'ils le pourraient; il ajoutait que l'ouverture immédiate d'un port quelconque au nord de Dieppe, de préférence Boulogne, était essentielle au développement rapide des plans de Montgomery, vu que, notamment, cela permettrait d'installer un pipe-line à travers la Manche, à partir du Pas-de-Calais. Il ajoutait: "J'espère que Crerar se rend compte de l'urgence de cette affaire. Je vais en discuter avec les officiers d'état-major." A ce moment-là, le général Dempsey estimait que la force maximum qu'on pouvait maintenir au delà de la ligne Louvain—Bruxelles se limitait à un seul corps de trois divisions, plus les troupes aéroportées, jusqu'à l'ouverture d'un bon port de mer en bon état de fonctionnement.

Après mûre réflexion, le commandant en chef britannique en vint à la conclusion qu'il serait possible de marcher sur Berlin, à condition de pouvoir disposer des ports de Dieppe, de Boulogne, de Dunkerque et de Calais, outre 3,000 tonnes d'approvisionnements par jour en provenance du Havre. Avec "un bon port au Pas-de-Calais", mille tonnes aéroportées par jour, et une dotation supplémentaire de transport motorisé, il estimait possible d'atteindre le "triangle de Munster", c'est-à-dire, vraisemblablement, la région de Rheine—Osna-bruck—Munster. On était alors au S septembre. Il est évident que le maréchal se croyait alors en mesure d'alimenter une poussée sur la Ruhr, et même sur Berlin, sans compter sur Anvers; un précis de ses intentions, rédigé ce jour-là par son brigadier d'état-major général (Opérations), et qui note les calculs précités, assigne au nettoyage des îles bloquant le port la "dernière priorité" dans l'ordre des tâches de la Première armée canadienne[54].

L'échec d'Arnhem

Les 7 et 9 septembre, Montgomery faisait savoir à Eisenhower que, même avec un port au Pas-de-Calais en bon état, à sa disposition, il lui serait impossible de se porter au delà du Rhin sans une aide administrative supplémentaire. Le 8, Eisenhower lui répétait, "nous devons pousser de l'avant aussitôt que possible tout le long du front[55]". Le 10, Eisenhower et Montgomery se voyaient pour la première fois depuis le 26 août (le commandant suprême avait été immobilisé pendant quelques jours, à son Q.G. de Granville, en Normandie, pour s'être disloqué un genou). Dans l'avion d'Eisenhower, à Bruxelles, les deux hommes examinèrent de nouveau l'alternative, comme précédemment; c'est-à-dire, poussée unique vers le nord, ou front étendu. Les comptes rendus de cette réunion diffèrent quelque peu. Selon l'un d'eux[56], elle fut plutôt acrimonieuse.

Bien que Montgomery ne s'en souvienne pas, le commandant suprême semble avoir souligné l'importance de l'ouverture d'Anvers, projet qui, comme nous l'avons vu, n'était pas au premier rang des préoccupations de Montgomery à ce moment-là. Néanmoins, Eisenhower l'autorisait à reporter ce projet à plus

tard afin qu'il puisse tenter immédiatement de saisir une tête de pont au delà du Rhin[57]. L'opération "Cornet", visant à faire passer des troupes au delà du Rhin inférieur, en parachutant une force aéroportée d'une division et demie dans la région d'Arnhem—Nimègue, fut révisée, élaborée et rebaptisée "MarketGarden". On se proposait désormais d'utiliser le gros de la Première armée aéroportée alliée pour poser un "tapis" au delà des rivières et canaux du sud de la Hollande. Le long de ce corridor, le 30e corps de la 2e armée devait avancer en vue de consolider les têtes de pont établies par les troupes aéroportées, les plus importantes au delà de la Meuse, à Grave, et les deux principaux affluents du Rhin, le Waal à Nimègue et le Rhin inférieur à Arnhem. Si l'opération réussissait, elle permettrait de contourner la ligne Siegfried et placerait les Alliés dans une excellente position pour attaquer la partie septentrionale de la Ruhr et avancer vers l'est à travers la plaine du nord de l'Allemagne.

L'opération était prévue pour la nuit du 15 au 16 septembre. Mais, le 11 septembre, Montgomery informait Eisenhower que, s'il ne pouvait obtenir la priorité, déjà refusée, sur d'autres opérations, "Market-Garden" ne pourrait avoir lieu avant le 23 septembre, au plus tôt, peut-être pas avant le 26. L'effet désiré se produisit. Le 12 septembre, le commandant suprême déléguait son chef d'état-major auprès de Montgomery pour lui promettre la priorité qu'il avait en vain cherché à obtenir jusque-là. Montgomery fut informé que trois divisions américaines, fraîchement débarquées, seraient "retenues au sol" afin d'assurer un supplément de ravitaillement à son groupe d'armées; le gros du ravitaillement destiné au 12e groupe d'armées irait à la Première armée américaine, à la droite de Montgomery; cette armée devait collaborer étroitement avec lui, et il devait être autorisé à traiter directement avec le général Hodges. La. joie de Montgomery, à l'annonce de ces nouvelles, transpire dans la lettre qu'il adressait au général Crerar le 13 septembre:

> Depuis que je vous ai vu la dernière fois, nous avons remporté une grande victoire sur SHAEF, et le gros du ravitaillement sera désormais affecté à la poussée vers le nord en direction de la Ruhr[58].

"Market-Garden" était sans doute; jusqu'à un certain point, une opération de compromis. Le commandant suprême écrivit après la guerre "qu'il ne s'agissait que d'un incident et de l'extension de notre poussée vers l'est en direction de la ligne dont nous avions besoin pour fins de sécurité provisoire". L'opération répondait au désir de Montgomery qui voulait prononcer une forte pénétration dans le nord sans, vraisemblablement, soulever trop l'ire de Bradley et de Patton*.

A ce moment-là, toutefois, Montgomery, comme le révèle sa lettre à Crerar, attendait beaucoup de cette opération. Dans la soirée du 12 septembre, il informait le War Office qu'il était plutôt gêné par ce long débat, mais qu'il espérait qu'on pourrait désormais gagner la guerre assez rapidement. Et la réaction rapide d'Eisenhower à la déclaration de Montgomery, selon laquelle

*Dans ses mémoires de guerre, intitulés *War as I Knew It,* Patton écrit que, le 17 septembre, semble-t-il, Bradley lui téléphonait pour l'informer que Montgomery voulait faire arrêter les troupes américaines afin de favoriser sa propre avance. Patton écrit: "Afin d'éviter une telle éventualité, il était évident que la Troisième armée devait s'engager profondément sans délai, de sorte que je demandai à Bradley de ne pas m'appeler après la tombée de la nuit, le 19." C'était là une façon plutôt étrange de procéder comportant, — si le récit de Patton est exact, - une manifestation de déloyauté à l'égard des plans du commandant suprême. Mais rien n'indique que cela ait eu quelque effet sur l'opération d'Arnhem.

l'opération devait être reportée à plus tard, à moins que des ressources plus abondantes ne soient mises à sa disposition, laisse entendre que le commandant suprême lui-même ait pu entretenir de plus vastes espoirs, à ce moment-là, qu'il ne s'en est souvenu au moment de rédiger ses réminiscences[59].

La directive de Montgomery, en date du 14 septembre[60], révèle la façon dont il concevait l'opération. Après s'être assuré un corridor jusqu'à Arnhem, la Deuxième armée devait s'établir en force dans la région comprise entre Arnhem et Zwolle, face à l'Est, avec des têtes de pont sur la rive est de l'Ijssel. De là, elle serait prête à progresser vers l'Est, en direction de la région RheineOsnabrück-Hamm-Munster, et de déclencher une forte poussée "vers le sud, le long du secteur est de la Ruhr". Le plan prévoyait une progression vers l'Est, sur Bonn et Cologne, par la Première armée américaine, qui établirait ensuite une tête de pont au delà du Rhin et progresserait "vers l'Est en contournant le secteur sud de la Ruhr", afin de donner la main à la Deuxième armée.

Laissant de côté, pour l'instant, les opérations ultérieures de la Première armée canadienne, nous pouvons observer brièvement ici l'évolution et le sort de l'opération "Market-Garden". Elle fut déclenchée, comme on le prévoyait, le 17 septembre, mais les commandants alliés n'ont pas remporté la victoire complète qu'ils espéraient obtenir.

Au cours de la phase aéroportée ("Market"), le ler corps aéroporté britannique, commandé par le lieutenant-général F. A. M. Browning, devait employer trois divisions, le 17 septembre, afin d'assurer la capture des ponts essentiels. La 101e division aéroportée américaine. devait s'emparer d'Eindhoven et de têtes de pont au-dessus du canal vers le nord; la 82e division aéroportée américaine devait se diriger vers les ponts de la Meuse, à Grave, et du Waal, à Nimègue; alors que la lre division aéroportée britannique (à laquelle devait être attachée la lre brigade polonaise de parachutistes) devait capturer les ponts plus au nord, c'est-à-dire ceux du Bas-Rhin à Arnhem. Ces opérations devaient se dérouler sous le commandement général de la Deuxième armée britannique, qui allait engager également le 30e corps britannique, pour la phase terrestre ("Garden"). L'avant-garde du lieutenant-général Horrocks, la division blindée de la Garde, devait se lancer vers le nord à partir d'une petite tête de pont sur le canal Meuse-Escaut, qui avait été obtenue le 8 septembre. Cette avant-garde devait par la suite rejoindre les formations aéroportées le long de la route Eindhoven-Arnhem. La directive du maréchal Montgomery ordonnait une opération terrestre "rapide et violente, sans égard à ce qui pourrait se passer sur les flancs".

Le résultat malheureux de l'opération a donné naissance à certaines rumeurs selon lesquelles elle aurait été trahie aux Allemands. S'il y a eu effectivement trahison, les Allemands, semble-t-il, n'y ont pas cru ni (donné suite aux renseignements qu'ils obtinrent du traître; car leurs archives ne révèlent aucune mesure) de précaution immédiatement avant l'opération°. Le

*Des éléments des 2e et 116e divisions Panzer et des 9e et 10e divisions Panzer SS, devenus inaptes au service, étaient envoyés dans la région Venlo-Arnhem-Bois-le-duc, pour fins de récupération dès le 3 septembre, et le Q.G. du 2e corps Panzer SS, à Eindhoven, pour surveiller cette opération de récupération, le 5 septembre[61]. D'après le lieutenant-colonel Oreste Pinto *(Spycatcher,* Londres, 1955) l'opération fut trahie aux Allemands, le 15 septembre, par le chef résistant et traître Christian Lindemans, connu sous le sobriquet de "King Kong'. Il n'y eut aucun changement important dans le dispositif allemand, le 15

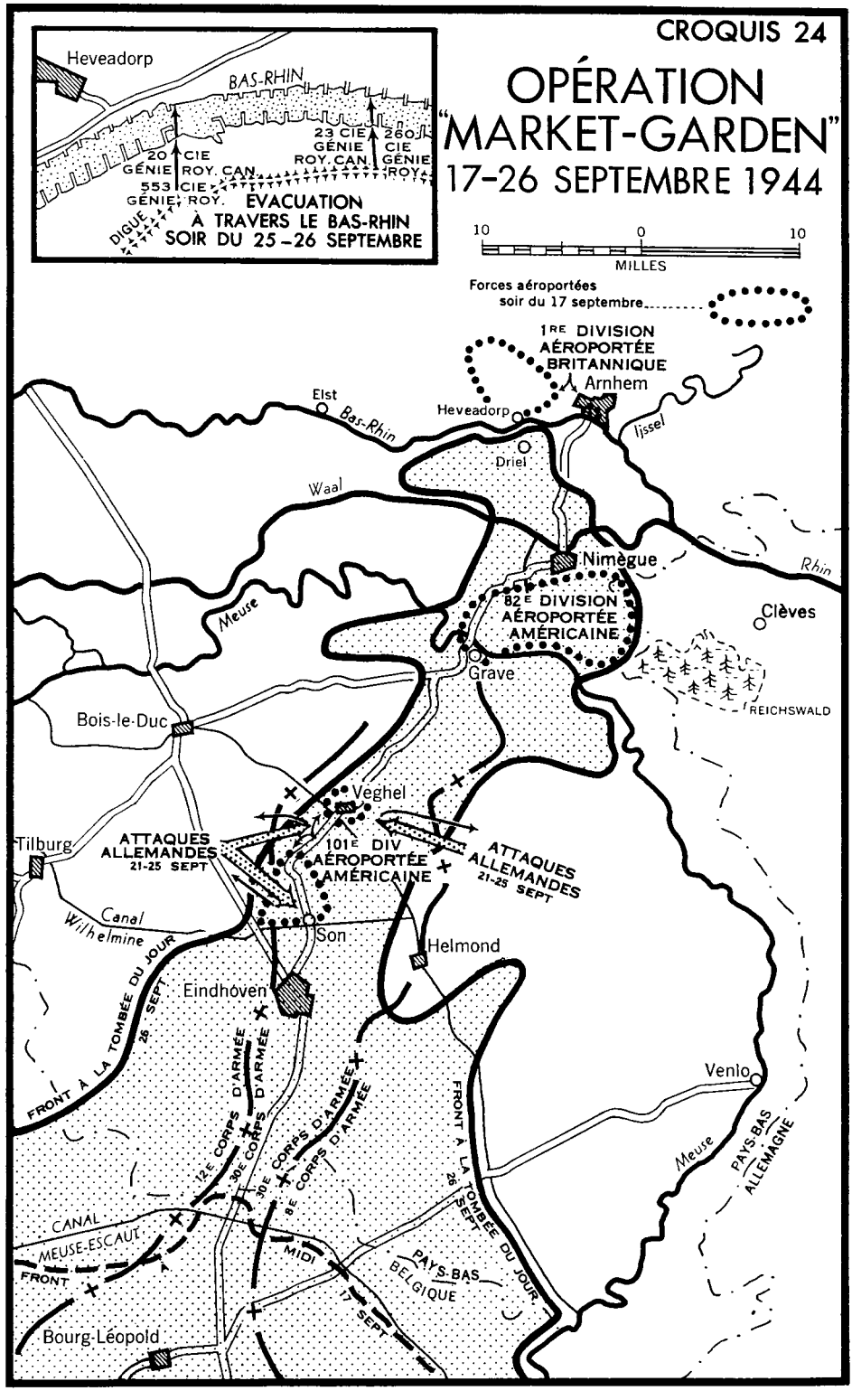
meilleur résumé qu'on puisse trouver de la situation se trouve dans le "rapport expérimental" sur l'opération, émis par le groupe d'armées "B" le ler octobre[62]:

> L'ennemi a obtenu la surprise. Les préparatifs aériens ont commencé environ trois heures avant le parachutage, sous forme de bombardements dirigés contre les batteries de DCA. Ces attaques n'ont guère dépassé en intensité le volume normal de l'activité aérienne de l'ennemi. On présume que les attaques aériennes contre les batteries de DCA à Arnhem visaient à détruire les ponts . .
>
> Pour ce qui est des parachutages proprement dits, l'ennemi a choisi des secteurs dont la défense était dispersée. Comme le 2e corps Panzer SS était en voie de récupération (près d'Arnhem), ç'a été une mauvaise surprise pour lui. Malgré les meilleurs contacts avec ses agents, son service de renseignements lui a fait défaut dans ce cas-là.

Le service des renseignements alliés semble, de son côté, avoir obtenu les renseignements nécessaires trop tard. C'était la fonction de SHAEF de se tenir constamment au courant de la position des formations ennemies. Un précis du service de renseignements de SHAEF, sans date, mais portant sur la semaine terminée le 16 septembre et, par conséquent, probablement rédigé le 17, renferme des cartes indiquant les 2e Panzer S.S. et 9e et 10e Panzer S.S., "non repérées", mais le texte fait observer ce qui suit: "On signale que la 9e division Panzer S.S., et vraisemblablement la 10e, se retirent complètement vers la région d'Arnhem en Hollande: elles vont toutes les deux probablement s'y adjoindre quelques nouveaux chars, prélevés sur le dépôt qui serait situé dans la région de Clèves[63]". Ce rapport, semble-t-il, ne parvint pas aux formations aéroportées avant le parachutage[64]. Il y eut deux autres incidents heureux pour les Allemands: d'abord, le groupe d'armées "B" avait son propre quartier général aux abords ouest d'Arnhem (ce qui veut dire que l'énergique feld-maréchal Model était sur place pour organiser des contre-mesures immédiates); et, deuxièmement, le général Student avait reçu copie d'un ordre d'opérations allié à une étape très prématurée[65].

Les premiers parachutages eurent lieu à 1 heure de l'après-midi, le 17; la division blindée de la Garde se mit en marche à 2h.35 de l'après-midi. Presque dès le début, la progression du 30e corps d'armée fut plus lente qu'on ne l'avait espéré. Eindhoven tombait aux mains de la 101e division aéroportée le 18 septembre, et le même jour les gardes établissaient leur jonction avec elle ainsi qu'avec les hommes de la 82e division qui avaient capturé intact le pont de Grave; mais les ponts de Nimègue furent capturés (également en parfait état), grâce à une attaque conjointe audacieuse des troupes anglo-américaines, le 20 seulement. Bientôt, les Allemands se mirent à attaquer les flancs de l'étroit corridor, le long duquel progressait le 30e corps, et le coupèrent plus d'une fois pour des périodes considérables de temps; ils amenèrent également des troupes dans la région de Nimègue afin de contrecarrer la progression alliée vers Arnhem. La division blindée de la Garde fut arrêtée; la 43e division d'infanterie se mit en marche le 22 septembre, et sa progression fut également lente.

septembre ou par la suite, et aucun des nombreux ordres du groupe d'armées "B" ou des documents du service de renseignements dont nous disposons ne renferme le moindre indice qu'un débarquement aéroporté fût prévu dans la région visée par l'opération "MarketGarden". Soit dit en passant, Pinto écrit que "les Canadiens" envoyèrent Lindemans à travers les lignes avec mission (de préparer la résistance à collaborer à l'opération imminente) au cours de laquelle il aurait, dit-on prévenu l'ennemi. Cela est faux. La Première armée canadienne n'avait aucune responsabilité sans l'opération "Market-Garden", ni (à ce moment-là) dans la région où cette opération se déroula. Ceux qui envoyèrent Lindemans à travers les lignes, ne furent pas "des Canadiens".


CROQUIS 24
OPÉRATION "MARKET-GARDEN"
17-26 SEPTEMBRE 1944
Heveadorp
BAS-RHIN
20 CIE GÉNIE ROY. CAN.
553 CIE GÉNIE ROY.
23 CIE GÉNIE ROY. CAN.
260 CIE GÉNIE ROY.
DIGUE
EVACUATION À TRAVERS LE BAS-RHIN SOIR DU 25-26 SEPTEMBRE
10 0 10
MILLES
Forces aéroportées soir du 17 septembre
1RE DIVISION AÉROPORTÉE BRITANNIQUE
Arnhem
Elst
Bas-Rhin
Heveadorp
Ijssel
Driel
Waal
Nimègue
Rhin
Meuse
82E DIVISION AÉROPORTÉE AMÉRICAINE
Clèves
Grave
REICHSWALD
Bois-le-Duc
Veghel
Tilburg
ATTAQUES ALLEMANDES 21-25 SEPT
101E DIV AÉROPORTÉE AMÉRICAINE
ATTAQUES ALLEMANDES 21-25 SEPT
Canal Wilhelmine
Son
Helmond
Eindhoven
FRONT À LA TOMBÉE DU JOUR 25 SEPT
12E CORPS D'ARMÉE
30E CORPS D'ARMÉE
8E CORPS D'ARMÉE
FRONT À LA TOMBÉE DU JOUR 26 SEPT
Venlo
Meuse
PAYS-BAS ALLEMAGNE
CANAL MEUSE-ESCAUT
FRONT
MIDI
PAYS-BAS BELGIQUE
Bourg-Léopold
17 SEPT

Si Hitler avait pensé à cet aspect stratégique quelques jours plus tôt, on peut vraisemblablement supposer que le port de Dieppe n'eût pas été capturé sans coup férir.

Au moment où Hitler émettait cet ordre, la catastrophe pesait déjà sur les Allemands à Anvers. La Deuxième armée britannique, rencontrant une "opposition négligeable[28]", avait poussé sans arrêt vers le nord, au delà de la Somme. Le 3 septembre (cinquième anniversaire de la déclaration de guerre de la Grande-Bretagne), la division blindée de la Garde, formant l'avant-garde du 30e corps d'armée, entrait à Bruxelles. La division de la Garde et la 11e division blindée atteignait Anvers, et le plus grand port du nord-ouest de l'Europe tombait ainsi aux mains des Alliés. L'aspect le plus extraordinaire de la situation, — qui est révélateur de la désorganisation allemande à ce moment-là - c'est que les installations portuaires furent prises presque intactes[29].

Le feld-maréchal Model, il est vrai, avait essayé d'empêcher ce désastre. Dans la soirée du 30 août, il avait demandé au commandant des forces armées en Hollande (voir ci-dessus, p. 60), de dépêcher vers le sud la 719e division d'infanterie (division statique côtière), à partir des environs de Dordrecht. Le 2 septembre, elle se mettait lentement en branle, en direction d'une région à l'est de Bruxelles. Le matin du 4, alors qu'elle se trouvait encore au nord d'Anvers, le groupe d'armées "B" lui ordonnait de dépêcher en vitesse le gros de ses troupes pour défendre la ville. A ce même moment, des éléments importants de la 347e division d'infanterie se retiraient du nord de Bruxelles en direction d'Anvers, par chemin de fer, afin d'y contribuer à la défense de la ville, sous le commandement de la 719". Mais, semble-t-il, cette dernière n'était pas encore arrivée, et les wagons qui transportaient la 347e roulèrent jusqu'à Kappellen, à sept milles au nord d'Anvers. Un ordre du groupe d'armées "B", à 9h. 15, du matin, visant à affecter tous les véhicules civils au transport immédiat de tous les combattants disponibles de la marine et de l'aviation, pour tenir la ville, fut le dernier expédient, désespéré et inefficace. Les Allemands avaient agi trop lentement et trop tard, et il n'y avait personne pour écarter les Britanniques de ce port d'importance vitale[30]. Néanmoins, on se rendait bientôt compte, malheureusement, que si les Allemands avaient perdu Anvers, les Alliés n'en avaient pas assuré pour autant l'usage. La ville se trouve à 50 milles de la mer; et les deux rives en aval de l'Escaut restaient aux mains de l'ennemi. Se rendant parfaitement compte de l'importance vitale, pour eux, de nous empêcher d'utiliser ce port, les Allemands prirent alors la résolution de tenir cette région jusqu'à la dernière extrémité.

La prise d'Anvers menaçait d'un grave péril la Quinzième armée allemande qui, avec ses trois corps (67e, 86e et 89e), se trouvait prise dans un cul-de-sac à l'ouest de la ville et au sud de l'Escaut. Le jour de la chute d'Anvers, le journal de guerre du quartier général du commandant en chef (Ouest) notait[31] ce qui suit:

> Cette avance jusqu'à Anvers a fermé l'étau autour de la Quinzième armée. Il faut s'attendre à une poussée vers Breda . . .

Une "poussée vers Breda" eût coupé la voie de la retraite au delà de l'Escaut, par Walcheren et l'isthme du Beveland-Sud. Mais cette poussée n'eut pas lieu. La Quinzième armée s'échappa, ce qui fut un grand malheur pour les Alliés.

On ne sait pas très bien pourquoi. Les rapports des services de renseigne-

La lutte épique qui se déroula pendant neuf jours à Arnhem même a été suivie par le monde libre avec une vive anxiété. Un détachement de la Ire division aéroportée saisit l'extrémité nord du pont routier et résista à cet endroit avec héroïsme jusqu'au 21 septembre. La situation du gros de la division, à l'ouest d'Arnhem, s'aggravait constamment. L'état des communications l'empêcha, pendant très longtemps, de faire connaître ses difficultés; le mauvais temps nuisait à l'envoi de renforts et d'approvisionnements par la voie des airs, tout en réduisant l'appui tactique aérien qu'on aurait pu assurer à la division. La majeure partie de la brigade polonaise de parachutistes fut enfin parachutée le 21 au sud du Bas-Rhin, face à la position de la division aéroportée. Quelques Polonais et quelques hommes de la 43e division traversèrent le fleuve dans la nuit du 23 au 24 et dans celle du 24 au 25, mais aucun contact efficace ne fut établi entre le 30e corps d'armée et les troupes aéroportées. Le matin du 25 septembre, le maréchal Montgomery décidait de replier ce qui restait de la 1re division aéroportée, opération qui s'effectua cette nuit-là sous le couvert d'un tir assuré par l'artillerie du 30e corps[66].

Les seules unités canadiennes qui ont participé à l'opération d'Arnhem appartenaient aux ingénieurs des troupes de la Première armée canadienne. En effet, les 208 et 23e compagnies de campagne du Génie se joignirent aux 260e et 553e compagnies de campagne du Génie britannique pour ramener les troupes aéroportées du Rhin inférieur, dans la nuit du 25 au 26. Les Canadiens se servirent de bateaux plats d'assaut, et le Génie britannique, d'embarcations d'assaut*. Par un temps atroce (qui, toutefois, contribuait à masquer leurs mouvements), les sapeurs transportèrent leurs embarcations sur des routes difficilement carrossables jusqu'à la rive opposée à la tête de pont britannique. Toute la nuit, les embarcations firent la navette d'une rive à l'autre du large cours d'eau, à la pluie battante, ramenant en sûreté les survivants épuisés, sous un feu constant de mitrailleuses et de mortiers.

> Lorsque le jour se leva, les mitrailleuses établies sur la colline au-dessus de la tête de pont, firent claquer un feu meurtrier sur les embarcations encore en mouvement, mais l'angle très incliné du tir fut beaucoup moins efficace qu'il ne l'eût été, si les mitrailleuses avaient été placées de manière à effectuer un tir plus horizontal. Les obus de mortier et de 88 tombaient partout[67].

La 238 compagnie de campagne s'acquitta de sa tâche à un emplacement situé au nord-est du village de Driel. Très peu de soldats s'embarquèrent vers l'ouest du secteur qui avait été attribué à la 20e compagnie. Une fois l'évacuation terminée, environ 2,400 hommes avaient *été* ramenés de l'autre rive, la plupart, semble-t-il, dans les bateaux plats d'assaut de la 23e compagnie. Cette dernière comptait cinq tués et trois blessés. Au nombre de ceux qu'elle ramena, se trouvait le major-général R. E. Urquhart, commandant de la 1- division aéro portée. Le commandant de la compagnie, le major M. L. Tucker se vit décerner par la suite la D.S.O., notamment pour son travail de nuit sur le Rhin inférieur[68].

Bien qu'on ne parvînt pas à établir une tête de pont au delà du Bas-Rhin, l'opération "Market-Garden" assura des objectifs d'importance considérable pour les opérations ultérieures. Les têtes de pont sur la Meuse et le Waal étaient solidement entre nos mains et, comme le fit observer par la suite le

*Les bateaux plats d'assaut étaient des embarcations de bois poussées au moyen de moteurs hors-bord; les embarcations d'assaut étaient plus petites, leurs parois étaient en toile démontable, et elles avançaient au moyen d'avirons.

commandant suprême, "la ligne de partage des eaux entre les deux devait servir de corridor précieux pour une avance subséquente vers le Rhin". Mais, en définitive, le seul espoir qu'on avait de s'emparer de la Ruhr en 1944 s'évanouit avec l'échec de la tête de pont d'Arnhem.

Pendant que se déroulait ce combat désespéré à Arnhem, Eisenhower et Montgomery poursuivaient leur débat stratégique. Le 15 septembre, le commandant suprême écrivait à ses trois commandants de groupes d'armées pour leur demander de lui. exposer leurs vues sur la ou les meilleures routes à suivre en Allemagne. Il parlait désormais de Berlin comme "l'objectif principal" à atteindre. "Je n'ai aucun doute, écrivait-il, que nous devrions concentrer toutes nos énergies et toutes nos ressources en vue d'une poussée rapide sur Berlin". La réponse de Montgomery fut telle qu'on aurait pu le prévoir: "J'estime que le meilleur objectif est la Ruhr, et de là une marche sur Berlin par le nord". Cette avance, estimait-il, pouvait se faire par le 21e groupe d'armées, appuyé des neuf divisions de la Première armée américaine; mais cette force "doit disposer de tout ce dont elle a besoin du point de vue des approvisionnements; les autres armées feront de leur mieux avec ce qui reste". Le général Bradley, d'autre part, soutenait le vieux plan de SHAEF, visant des poussées vers l'est sur deux axes. Le 20 septembre, le général Eisenhower, tout en acceptant l'axe Ruhr-Berlin comme offensive principale en Allemagne, rejetait la proposition de Montgomery visant à immobiliser toutes les troupes, sauf le 21e groupe d'armées et la Première armée américaine, pour appuyer, selon son expression, "une seule poussée en forme de poignard sur Berlin". Il ajoutait: "Ce que je crois effectivement, c'est que nous devons mobiliser nos forces le long des frontières occidentales de l'Allemagne, le long du Rhin si possible, assurer un ravitaillement suffisant en faisant fonctionner le port d'Anvers à pleine capacité, le plus tôt possible, et ensuite effectuer la poussée que vous proposez".

Le 21 septembre, Montgomery rédigeait un message très énergique, s'écartant encore une fois de ce point de vue:

> Je dirais que le flanc droit du 12e groupe d'armées devrait recevoir un ordre très direct visant à l'immobiliser, et si cet ordre n'est pas obéi, nous allons nous embarquer dans des difficultés encores plus graves. Le résultat net de l'affaire, à mon avis, c'est que, si vous voulez vous emparer de la Ruhr, vous devrez tout concentrer dans la poussée gauche et immobiliser tout le reste. C'est mon avis que si vous ne faites pas cela, vous ne vous emparerez pas de la Ruhr. Votre très grand ami,
>
> Monty.

Le 22 septembre, Eisenhower répondait qu'il n'était pas d'accord avec Montgomery sur la possibilité d'une poussée unique et directe sur Berlin, mais qu'il était de son avis quant à l'objectif immédiat, c'est-à-dire la Ruhr. Il terminait son message en ces termes:

> Nul ne tient plus que moi à atteindre la Ruhr rapidement. C'est pour la campagne ultérieure destinée à pénétrer profondément au coeur de l'Allemagne que j'exhorte toutes les autres troupes à se mettre en mesure d'appuyer la poussée principale. Cette dernière doit logiquement s'effectuer par le nord. C'est parce que je tiens à organiser cette poussée finale rapidement, en liaison avec la capture de la Ruhr, que j'insiste sur l'importance d'Anvers. Comme je vous l'ai dit, je suis disposé à vous accorder tout en vue de la capture des approches d'Anvers, y compris toutes les forces aériennes et tout ce dont vous pourriez avoir besoin. Très amicalement, Ike.

Le 22 septembre, alors qu'on espérait encore pouvoir tenir la tête de pont d'Arnhem, le général Eisenhower groupait ses principaux subordonnés en

conférence, à Versailles. Le maréchal Montgomery n'était pas présent; il envoya son chef d'état-major pour le représenter..Au cours de la conférence, Eisenhower pria tous les intéressés de bien vouloir distinguer nettement entre les exigences logistiques des objectifs immédiats, y compris la capture de la Ruhr et la percée de la ligne Siegfried, et celles de la poussée finale sur Berlin. Il les priait également de bien vouloir "reconnaître, de façon générale, le fait que la possession d'un nouveau port important en eau profonde sur notre flanc nord est une condition préalable indispensable à une poussée finale profonde en Allemagne". Il fut reconnu, à cette conférence, que l'effort principal de la phase actuelle des opérations consistait à envelopper la Ruhr, à partir du nord, au moyen du 218 groupe d'armées, appuyé par la Première armée. Le résultat, c'est qu'on fit halte sur le front du général Patton en octobre (voir ci-dessous, p. 409). Le général de Guingand estimait que ces décisions étaient tout à fait satisfaisantes[69]. En réalité, toutefois, le débat n'était pas terminé. L'échec de l'opération d'Arnhem entraîna inévitablement une nouvelle étude des plans. On peut mieux étudier la dernière phase de la controverse dans le contexte des opérations destinées à ouvrir le port d'Anvers (voir ci-dessous, p. 409-414); mais, à cette étape-ci, il convient d'essayer de formuler quelques observations sur les questions en litige en août et en septembre.

Il est intéressant de comparer les méthodes suivies par Montgomery et Eisenhower. Elles traduisent des différences de conception chez ces deux hommes en tant qu'individus, de même que des différences d'attitude de la part des deux armées nationales, à l'égard des problèmes de commandement.

Montgomery était un "solitaire" et une machine à penser. Il vivait et travaillait dans l'isolement, dans un quartier général tactique relativement peu compliqué, avec son état-major personnel, y compris l'équipe d'officiers de liaison qui le tenaient en contact avec les opérations des formations relevant de son commandement. Son chef d'état-major vivait au G.Q.G., plus loin à l'arrière. Montgomery estimait, - et, en cela, il suivait la meilleure tradition britannique, - qu'un commandant doit faire ses propres plans. Il écrivit luimême, à la fin de la campagne[70],

> Nul officier, dont la vie quotidienne se passe à étudier des détails, ou qui n'a pas le temps de penser et de réfléchir calmement, ne peut dresser un plan sensé de bataille, à un niveau élevé, ou diriger des opérations d'envergure avec efficacité. C'est pour cette raison que le plan doit toujours être dressé par le commandant, et non par son état-major.

Montgomery était donc d'avis que la fonction la plus importante d'un commandant supérieur était de formuler des idées stratégiques, et que c'était la fonction de son état-major de mettre au point les détails, une fois saisi de l'esquisse générale. Il a confirmé récemment, - ce que soupçonnaient tous ceux qui ont étudié ses méthodes de commandement, que toutes les directives citées dans son livre sont de lui[71].

Eisenhower, évidemment, travaillait plutôt différemment. Il ne s'isolait pas autant que Montgomery; et ses plans stratégiques n'étaient pas personnels au même degré. Il était, avant tout, le chef d'une équipe efficace. Il semble s'être fié davantage à son état-major que Montgomery. La façon dont, au cours de la longue controverse que nous venons de rapporter, il s'en est tenu à un plan élaboré par l'état-major de SHAEF des mois à l'avance, à un moment où l'orientation de la campagne ne pouvait pas être prévue en détail, constitue

un contraste frappant avec la façon de procéder du commandant britannique. Eisenhower a déjà exprimé son admiration pour l'aptitude du général George C. Marshall à peser les problèmes et en arriver à une "décision inébranlable"; il estimait qu'à cet égard Marshall était supérieur à son homologue britannique, Brooke[72]. Les Américains estimaient, en général, semble-t-il, qu'il était particulièrement nécessaire de se montrer "inébranlable" dans toute discussion d'ordre stratégique avec les Britanniques. A vrai dire, on note presque un ton d'excuse dans la lettre du commandant suprême à Marshall (voir ci-dessus, p. 325) expliquant qu'il avait provisoirement modifié son plan de base pour satisfaire les besoins de Montgomery. Si l'historien peut exprimer un modeste point de vue personnel, l'attitude souple et empirique, en faveur chez les Britanniques, semble plus propice, en général, à la réalisation de bons résultats militaires. Il ne s'ensuit pas pour autant que, du seul fait que le plan de SHAEF eût été conçu depuis si longtemps, il fût nécessairement fautif. Le problème doit être envisagé quant à son fond.

Les plans de Montgomery visant les opérations au nord de la Seine, tels qu'il les formulait pour la première fois, plutôt approximativement à la mi-août, eussent probablement amené la victoire en 1944, s'il eût *été* possible de les mettre rigoureusement en pratique à ce moment-là. Il envisagea par la suite, comme nous l'avons vu, une poussée concentrée vers le nord-est par une masse de quelque 40 divisions commandées vraisemblablement par lui-même. Contre une telle force, dirigée par le vainqueur de la bataille de Normandie, le commandant supérieur le plus compétent et, - à la seule exception possible de Patton, - le chef supérieur le plus dynamique dont disposaient les Alliés dans le théâtre du nord-ouest de l'Europe, les Allemands n'auraient pu résister avec les forces qu'ils avaient à la fin d'août. Mais les considérations logistiques, que représentaient les difficultés formidables de ravitaillement à ce moment-là, et les considérations politiques, que représentaient les exigences de l'opinion publique américaine et des subordonnés américains bien déterminés d'Eisenhower, rendaient cette conception inapplicable. Il était hors de question qu'on pût maintenir en action simultanément 40 divisions. De l'avis des Américains, il était également hors de question qu'on pût continuer à laisser le commandement des forces terrestres à Montgomery; et c'est le point de vue américain qui prévalut.

Pour ce qui est de peser la thèse du "front étendu" par rapport à une "poussée à fond", dans les circonstances logistiques qui existaient à la fin de l'été 1944, la chose est moins facile; et tout porté qu'on puisse être à accepter le point de vue de Montgomery et à écarter celui d'Eisenhower, on en arrive facilement à changer d'avis lorsqu'on sait que le très compétent chef d'état-major de Montgomery a lui-même épousé la cause d'Eisenhower, à cet égard, au détriment de son propre commandant[73]. Évidemment, nul ne peut dire ce qui serait arrivé, si certaines choses s'étaient déroulées autrement. Mais on peut du moins analyser brièvement certains éléments en cause.

La force que Montgomery prévoyait, évidemment, devoir diriger la poussée en Allemagne, et qu'il favorisait au début de septembre, était d'environ 20 divisions*, soit beaucoup moins que la moitié du total des effectifs alliés, dans

*Voir ci-dessus, p. 324. Outre les neuf divisions de la Première armée américaine, la Deuxième armée britannique en comptait huit, et il y avait trois divisions aéroportées en Angleterre, prêtes à entrer en action. Au moins une partie des effectifs de la Première armée canadienne (six divisions à ce moment-là) n'aurait pu être détournée de son engagement sur la côte, du Havre jusqu'à l'Escaut.

ce secteur. Le sort de l'entreprise aurait dépendu de ce groupe relativement peu nombreux, puisque le reste de la Force expéditionnaire alliée eût été complètement ou partiellement immobilisé, à cause du détournement des ressources administratives, notamment de l'essence, au profit de la poussée.

Pour ce qui est des Allemands, nous avons déjà montré (voir ci-dessus, p. 285) l'état désespéré de leurs troupes dans l'Ouest à la fin de la bataille de Normandie. OÙ en étaient-ils exactement au moment où Montgomery et le commandant suprême entamaient leur débat? Le propre service de renseignements d'Eisenhower n'en pensait guère beaucoup de bien. Le précis du service de renseignements de SHAEF, pour la semaine terminée le 9 septembre, estimait le nombre de divisions allemandes dans l'Ouest à ce moment-là, théoriquement, à 48: 14 Panzer ou Panzer de grenadiers et 34 d'infanterie. Ces formations, considérablement ébranlées représentaient, dans la partie du précis portant sur le "dispositif ennemi", l'équivalent en "effectifs réels" de 4 Panzer et 20 d'infanterie; et 4 de ces 20 divisions étaient isolées dans les forteresses de la côte française. Sous la rubrique "capacité de l'ennemi", le précis fixait l'effectif allemand encore plus bas: le commandant en chef (Ouest) ne pouvait "-s'attendre à plus d'une douzaine de divisions venant d'ailleurs au cours des .deux prochains mois, pour venir à sa rescousse".

> Pour résumer, le C. en C. (Ouest) disposera bientôt de l'équivalent réel d'environ 15 divisions, y compris 4 Panzer, pour la défense du Mur de l'Atlantique. Cinq ou six autres pourront peut-être lui parvenir, tant bien que mal, dans un mois. Ce qui fait un total d'environ 20.
>
> Le Mur de l'Atlantique ne saurait tenir avec ces effectifs, même appuyés de nombreux éléments disparates et d'une grande quantité de batteries anti-aériennes.

L'examen des documents allemands maintenant disponibles[74] révèle que même le chiffre estimatif le plus bas tendait à exagérer l'importance des effectifs allemands. (Cependant, un si grand nombre de formations étaient à ce point réduites, et les dégâts qu'elles avaient subis étaient si variés qu'il semblait impossible d'évaluer les effectifs ennemis en chiffres précis.) Il est une chose qu'on peut dire avec assez d'assurance. Les troupes allemandes étaient presque complètement démunies de leurs blindés, et cela était particulièrement vrai dans le secteur septentrional. La carte exposant la situation de l'ennemi, le 2 septembre[75], révèle qu'il n'y avait aucune formation blindée au nord de la ligne Mons-Namur-Liège. La seule division Panzer, dans un état plus ou moins convenable, était la lle, qui résistait à l'avance alliée près de la frontière suisse a l'extrême flanc sud. Le 7 septembre, immédiatement après avoir repris le commandement dans l'Ouest, Rundstedt écrivait ce qui suit à propos de la supériorité des Alliés[76]:

> . . . C'est contre cette puissance alliée que toutes les forces allemandes sont engagées. Elles sont gravement démunies, dans certains cas écrasées. L'artillerie et les armes antichars manquent. Les réserves valables sont inexistantes. Le groupe d'armées "B" compte environ 100 chars en état de fonctionner. Compte tenu de la puissance blindée des alliés, les conséquences à tirer sont claires.

Huit jours plus tard, Rundstedt adressait à Jodl le message personnel suivant, Portant la mention "urgente priorité et ultra secret"[77]:

> Au cours de la semaine dernière, la situation du groupe d'armées. "B" a continué de s'aggraver. Sur un front d'environ 400 kilomètres, il combat avec un effectif d'environ douze divisions et, en ce moment, avec 84 chars, canons d'assaut et canons antichars

légers montés sur chassis "Mark IV" contre lin ennemi complètement mobile, disposant d'au moins 20 divisions et d'environ 1,700 chars aptes au combat. Le danger de nouveaux revers dans la région du groupe d'armées "B", avec des conséquences graves possibles, - ne pourrait disparaître que grâce à l'accélération de l'envoi des renforts qui ont été demandés à maintes reprises.

Je suis au courant des raisons qui, jusqu'ici, ont empêché le renforcement plus rapide et plus complet du front occidental. Mais je dois, sans réserve, convenir des appréhensions du feld-maréchal Model, selon lesquelles les forces destinées à passer ici pourraient arriver trop tard.

Je proposerais donc qu'on examine encore une fois s'il est possible:

a) d'accélérer l'arrivée des 2488 383e VGD* de même que des brigades de projecteurs et d'artillerie de G.Q.G.;
b) de retirer du front oriental, pour une brève période de temps, certaines divisions Panzer, ou du moins plusieurs brigades de canons d'assaut, afin de les faire passer sur le front occidental.

Ces propositions du C. en C. (Ouest) sont probablement celles des plus autorisées dont nous disposions.

Le moment le plus critique pour les Allemands fut celui qui suivit immédiatement la chute d'Anvers, le 4 septembre. A ce moment-là, ils avaient perdu pas mal de leur équilibre et ne disposaient, comme nous l'avons vu, pour ainsi dire d'aucun blindé dans leur secteur nord, et très peu partout ailleurs dans l'ouest. Si les Alliés avaient pu couper la Quinzième armée, en bloquant l'isthme du Beveland-Sud, tout en portant simultanément un coup violent ailleurs dans le secteur nord, la situation aurait très probablement été fatale pour les Allemands. Pourtant, ce fut également le pire moment des Alliés, du point de vue du ravitaillement. Les lignes de communication du 21e groupe d'armées venaient de s'allonger énormément; aucun port n'était disponible, à part la tête de pont initiale, et à l'exception de Dieppe, qui venait juste de s'ouvrir; le port de Dieppe était petit et lui-même déjà très loin du front d'Anvers. Dans les circonstances, il aurait été certainement nécessaire de faire précisément ce que demandait Montgomery, c'est-à-dire d'immobiliser complètement toutes les troupes alliées autres que les siennes afin de déclencher une opération efficace sur son front. Les risques auraient été graves, car la riposte des Allemands à ce moment-là, notamment dans la forêt de la Londe et au cours de l'opération "Market-Garden", manifestait une capacité de récupération, après le désastre, et une résolution farouche à l'action, qui auraient certainement entraîné un très violent combat, tout favorables qu'aient pu être les circonstances pour les Alliés.

Il convient de signaler que les calculs administratifs de Montgomery se révélèrent, en définitive, non fondés, dans la mesure où ils s'appuyaient sur la nécessité d'un "bon port au Pas-de-Calais" (voir ci-dessus, p. 328) en état de fonctionnement pendant la période d'exploitation. Nous verrons que, par suite de la défense obstinée des Allemands et de l'efficacité de leurs travaux de démolition, le premier port du Pas-de-Calais (Boulogne) ne fut pas ouvert avant le 12 octobre (voir ci-dessous, p. 363). A ce moment-là, la bataille principale aurait vraisemblablement été terminée.

Au moment où l'on tentait l'opération "Market-Garden", le 17 septembre,

*Volksgrenadier Divisions. Cette désignation ("Division de grenadiers du peuple") fut donnée, à 1 automne de 1944, à diverses divisions, regroupées après avoir été détruites ou décimées au cours des batailles de l'été. Il ne faut pas confondre ces divisions avec la *Volkssturm,* milice improvisée de peu d'importance militaire.

les Allemands s'étaient remis de leurs revers, jusqu'à un certain point. Ils avaient rassemblé dans le Nord un petit nombre de chars qui exercèrent une influence considérable sur le résultat de l'opération. Les blindés allemands contribuèrent à écraser la Ire division aéroportée, légèrement armée, à Arnhem, et, après que cette division eût perdu la maîtrise du pont routier à cet endroit, les chars, débouchant par ce pont en direction sud, intervinrent au nord de Nimègue avec un résultat important. Néanmoins, les effectifs blindés allemands restaient peu considérables. Dans une bataille prolongée, les chars qui ont combattu dans l'opération "Market-Garden" auraient été bientôt détruits et n'auraient pu être remplacés rapidement. Une bataille dans laquelle un camp disposait d'effectifs blindés considérables et l'autre d'effectifs presque inexistants eût *été* très inégale, bien qu'il convienne de se rappeler que, dans des circonstances à peu près semblables, au nord de Falaise, le 2e corps d'armée canadien avait progressé très lentement. Et les Allemands auraient disposé de très peu d'appui aérien pour contrebalancer la puissance énorme des Alliés dans ce domaine, bien que les conditions atmosphériques de l'automne, et l'insuffisance des aérodromes avancés eussent pu nuire à nos forces aériennes. Enfin, on peut supposer qu'Hitler n'aurait pas accepté la défaite dans l'Ouest, sans retirer des troupes du front est afin d'essayer de l'éviter. Il ne lui aurait pas été facile de trouver des troupes; mais deux ou trois divisions Panzer de l'Est, arrivées à temps, auraient fort bien pu faire pencher la balance contre le groupe d'armées alliées, mal ravitaillées et fatiguées, dans une bataille d'automne, dans la plaine du nord de l'Allemagne. Les documents disponibles[78] révèlent qu'on aurait pu probablement prélever deux divisions Panzer sur le front est, à même le 3e corps Panzer de la Quatrième armée Panzer. Mais nous nous sommes déjà trop éloignés de l'histoire pour nous aventurer dans le domaine de l'hypothèse.

Somme toute, si une vingtaine de divisions alliées avaient pu traverser le Rhin en septembre 1944, elles auraient certainement eu à livrer un combat mortel et incertain; et nul ne peut imaginer sans une certaine frayeur, ces troupes, privées de l'aide de toute, autre force terrestre alliée, "se débattant" contre un ennemi désespéré et déterminé. Eisenhower avait de puissants argumeuts en sa faveur pour préconiser une ligne de conduite réservée et prudente, plutôt qu'une ligne de conduite audacieuse. La stratégie du "front étendu" vint bout des Allemands au printemps de 1945. Il est possible que le plan plus audacieux préconisé par Montgomery, s'il avait été pleinement accepté par. Eisenhower à une date plus rapprochée, et si on l'avait poursuivi avec persévérance, les aurait battus à l'automne de 1944. Mais nous devons nous rappeler que dans l'opération "Market-Garden", le commandant suprême se rapprocha cwonsidérablement de la ligne de conduite de Montgomery, mettant à la disposition de cette poussée un appui logistique que le maréchal considérait à l'epoque comme "une grande victoire" et qui lui faisait espérer la fin rapide de la. guerre; et l'opération fut un échec. Il n'existe donc aucun fondement à une déclaration dogmatique.

CHAPITRE XIV

NETTOYAGE DE LA CÔTE ET DES PORTS— SEPTEMBRE 1944

(Voir la carte n° 7 et les croquis n^{os} 25 à 27)

AU début de l'automne de 1944 divers événements d'une portée considérable pour ceux qui font l'objet du présent ouvrage se déroulaient simultanément dans le nord-ouest de l'Europe. Dans le chapitre précédent, nous nous sommes provisoirement détournés du secteur de la Première armée canadienne pour nous arrêter aux questions relatives à la direction générale des opérations comme à ce qui pouvait se passer ailleurs sur le front. Il convient maintenant de revenir à la Première armée afin de faire le récit de sa campagne du mois de septembre. Il s'agit en l'espèce d'opérations fort dispersées et on ne saurait espérer les relater ici, si sommairement que ce soit, sans violenter quelque peu la chronologie.

L'avance au delà de la Somme

Le 3 septembre, pendant que le 2e corps d'armée canadien franchissait la Somme, le 1e7 corps britannique abordait les défenses du Havre et la Deuxième armée britannique traversait Bruxelles en coup de vent, en direction d'Anvers. Sur les entrefaites, le maréchal Montgomery publiait une autre instruction[1], sommaire et conçue dans des termes fort généraux, mais n'en indiquant pas moins l'ampleur des possibilités offertes alors par la situation. Il se proposait d'abord "de pousser vers l'est en détruisant toutes les forces adverses que nous rencontrerons sur notre chemin" et, ensuite "d'occuper la Ruhr et de couper ses communications avec les ports de mer et le reste de l'Allemagne." Le 6 septembre la Deuxième armée devait pousser le gros de ses effectifs vers l'est depuis la ligne Bruxelles-Anvers pour atteindre le Rhin entre Wesel et Arnhem. La Ruhr elle-même serait "contournée par le nord et isolée par rabattement sur le sud, direction Hamm." La Première armée américaine, de son côté, poussant ses deux corps de gauche successivement sur les lignes Maestricht-Liège, Sittard-Aix-la-Chapelle et Cologne-Bonn, concourrait ` à isoler la Ruhr en opérant contre sa face sud-est, si la Deuxième armée en manifeste le désir." Les contingents belges et hollandais, placés sous le commandement du général Crerar depuis le début de l'avance à partir de la première tête de pont, passeraient à la Deuxième armée. La raison en était, incontestablement, que cette dernière, opérant déjà en Belgique, était sur le point d'entrer dans les Pays-Bas.

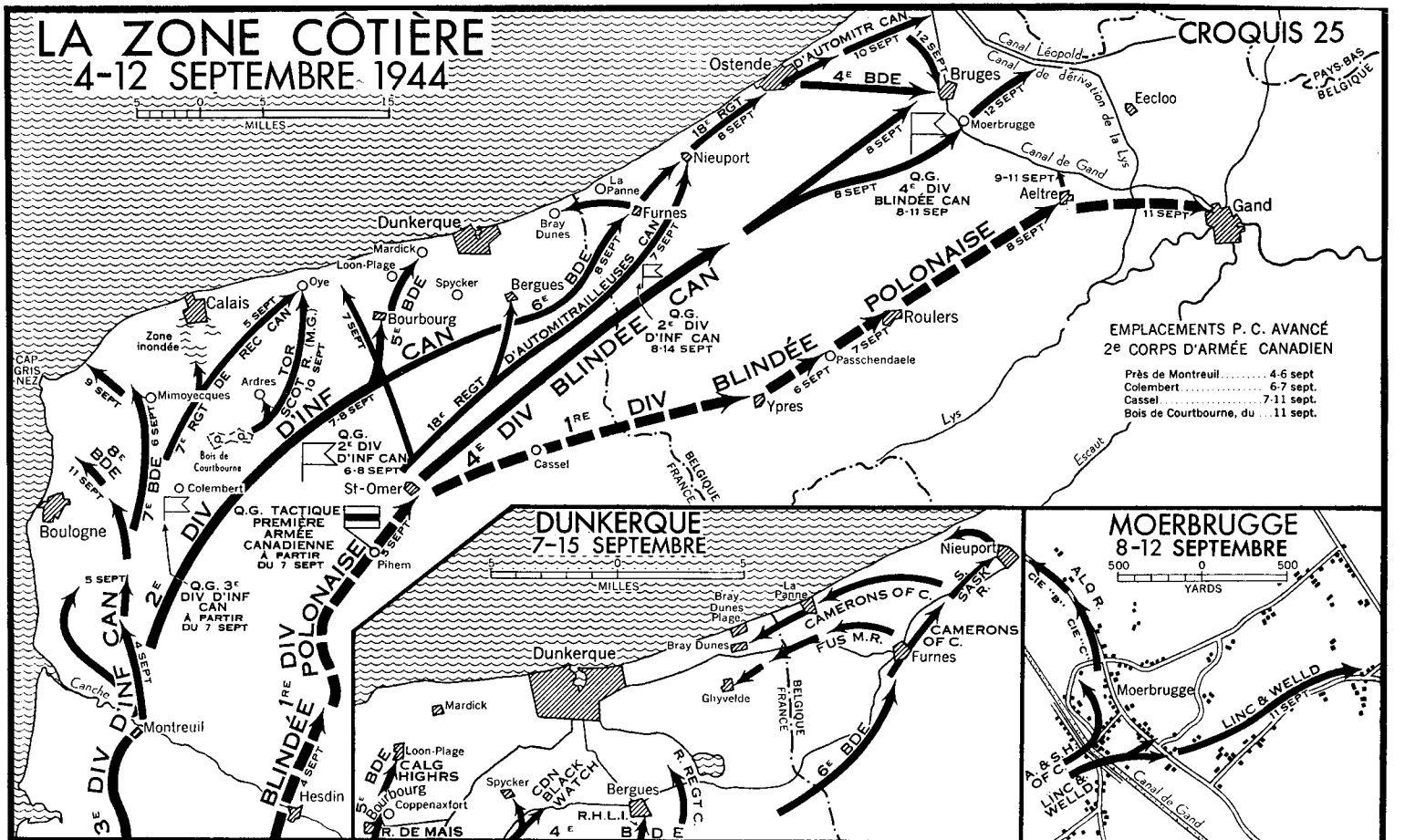
Quant à la Première armée canadienne, ses missions avaient déjà été précisées. L'instruction les résumait en une phrase unique, peu propre à la vérité à susciter l'enthousiasme:

> 5. L'Armée canadienne nettoiera le littoral, puis restera sur place dans le secteur Bruges-Calais jusqu'à ce que l'évolution de la situation logistique en permette l'utilisation plus loin vers l'avant.

Nous avons déjà noté que la Quinzième armée avait déjà eu le temps de s'installer sur la ligne de la Somme, dans le secteur canadien, en faisant sauter les ponts. Toutefois la progression très rapide de la Deuxième armée sur son flanc avait rendu sa situation suffisamment précaire pour que, déconcerté, le commandement allemand ait renoncé à se maintenir sur ce fleuve et lui ait fait évacuer la position sans offrir de résistance sérieuse. En fait, le plus sérieux des obstacles rencontrés par la Première armée canadienne fut la nécessité dans laquelle elle se trouvait de lancer des ponts sur la Somme. Ces opérations commençaient pendant l'après-midi du 2 septembre, couvertes dans le secteur de Pont-Rémy par la 10e brigade qui avait déjà franchi le fleuve à cette fin. A midi, le 3, un pont de "Classe 40", capable de porter des chars, y ayant été terminé dans la matinée, les blindés de la 4e division blindée commençaient à traverser. Déjà, au cours de la nuit précédente, la division blindée polonaise avait fait franchir la Somme à une partie de son infanterie, en aval d'Abbeville. On y entreprit la réfection d'un pont qui s'y trouvait de façon que les chars puissent suivre la progression[2].

Les Polonais prirent alors la tête de l'avance du 2e' corps d'armée canadien et poussèrent vers le nord sans rencontrer de résistance sérieuse. A midi, le 4 septembre, leur présence était signalée à Hesdin. Conformément aux ordres déjà reçus, par conséquent, la 4e division commença immédiatement à se regrouper à l'est d'Abbeville pour s'y reposer et s'y réorganiser. La 3e division d infanterie canadienne, ayant suivi les Polonais au delà de la Somme, poursuivit sa progression vers le nord, parallèlement à la côte. Le 4 au matin, sa 9e brigade, franchissant la Canche près de Montreuil, poussait vers Boulogne[3], gênée d'ailleurs, comme sur la Somme, par la destruction des ouvrages sur ce cours d'eau et sur l'Authie. C'est ce jour-là qu'un des officiers de liaison du maréchal Montgomery signalait dans son rapport que "le problème qui se pose actuellement au 2e corps d'armée canadien ne vient pas des soldats allemands, mais de la difficulté de lancer des ponts."

A ce stage, du fait de la rapidité de l'avance de l'armée, le Génie se heurtait à cet égard à des difficultés sans cesse renaissantes et d'autant plus considérables que son axe de progression coupait les fleuves qui se jetaient dans la Manche relativement près de leur embouchure, c'est-à-dire à leur plus grande largeur. La pénurie de ponts mobiles ne cessa de rester aiguë jusqu'à la fin du mois de septembre. En même temps, les unités de Génie canadiennes ou britanniques placées sous le commandement du Génie divisionnaire (le brigadier Geoffrey Walsh y avait succédé au brigadier A. T. MacLean au début du mois) avaient aussi à assurer l'aménagement ou la réfection des aérodromes dans ces nouveaux secteurs à l'intention des escadres du 84e groupe, mission d'une égale importance. Le rôle des transmissions n'était pas moins occupant et difficile. Le 2 septembre "les grandes artères de transmissions" étaient en place jusqu'à Rouen. Ce jour-là on parvenait à poser des câbles au travers de la Seine, à Duclair. Deux


LA ZONE CÔTIÈRE
4-12 SEPTEMBRE 1944
CROQUIS 25
MILLES
Ostende
Bruges
Eecloo
Moerbrugge
Nieuport
La Panne
Bray Dunes
Furnes
Dunkerque
Mardick
Loon-Plage
Oye
Spycker
Bergues
Bourbourg
Calais
Zone inondée
Ardres
Mimoyecques
Colembert
Bois de Courbourne
Boulogne
CAP GRIS NEZ
Canche
Montreuil
Hesdin
St-Omer
Cassel
Ypres
Roulers
Passchendaele
Aeltre
Gand
Canal Léopold
Canal de dérivation de la Lys
Canal de Gand
Lys
Escaut
PAYS-BAS
BELGIQUE
FRANCE
4e BDE
18e RGT
D'AUTOMITR CAN
Q.G. 4e DIV BLINDÉE CAN 8-11 SEP
Q.G. 2e DIV D'INF CAN 8-14 SEPT
Q.G. 2e DIV D'INF CAN 6-8 SEPT
Q.G. TACTIQUE PREMIÈRE ARMÉE CANADIENNE À PARTIR DU 7 SEPT
Q.G. 3e DIV D'INF CAN À PARTIR DU 7 SEPT
4e DIV BLINDÉE
1re DIV BLINDÉE POLONAISE
2e DIV D'INF CAN
3e DIV D'INF CAN
7e BDE
8e BDE
5e BDE
6e BDE
7e RGT DE REC CAN
SCOT R. (M.G.)
TOR
18e REGT
D'AUTOMITRAILLEUSES CAN
EMPLACEMENTS P. C. AVANCÉ
2e CORPS D'ARMÉE CANADIEN
Près de Montreuil ..... 4-6 sept
Colembert ..... 6-7 sept.
Cassel ..... 7-11 sept.
Bois de Courtbourne, du .... 11 sept.
DUNKERQUE
7-15 SEPTEMBRE
Glyvelde
CAMERONS OF C.
FUS M.R.
S. SASK. R.
R. REGT C.
R.H.L.I.
CON BLACK WATCH
CALG HIGHRS
R. DE MAIS
Coppenaxfort
MOERBRUGGE
8-12 SEPTEMBRE
YARDS
A.L.O. R.
CIE 'B'
CIE 'C'
A & S.H. OF C.
LINC & WELLD

jouis plus tard, malheureusement, ils allaient être emportés par un bac chassant sui Son ancre. Le 9 septembre on notait que les liaisons par câble étaient assurées avec le Q.G. du 2e corps d'armée à Cassel, permettant ainsi au corps de communiquer avec l'armée par téléphone et télétype après avoir dû le faire "entièrement par T.S.F. pendant une semaine.[4]"

Les difficultés nées de la distance constituaient d'ailleurs à elles seules un grave problème pour les chefs comme pour les états-majors, notamment pour le Q.G. de l'armée. Au cours de la deuxième semaine de septembre, les formations du général Crerar opéraient depuis Le Havre, au sud, jusqu'à Bruges et à Gand au nord, sur un front de près de 200 milles. Heureusement son petit avion *Auster* lui permettait de conserver un contact personnel avec ses deux chefs de corps d'armée comme avec le maréchal Montgomery.

Au début de septembre nous n'avions pas encore compris que les Allemands n'abandonneraient pas sans combat les ports de la Manche. En fait la reconnaissance aérienne avait signalé que les secteurs de Boulogne, de Calais et de Dunkerque étaient "déserts"5. Nous avons d'ailleurs vu plus haut (voir p. 317) que ce n'est que le 4 de ce mois qu'Hitler en avait ordonné la défense. Le soir du même jour, le général Simonds faisait tenir une instruction[6] aux généraux commandant ses divisions. Il y insistait sur l'importance primordiale des missions qui leur étaient confiées: poursuite jusqu'à l'Escaut, destruction ou capture de tous les éléments ennemis qui pourraient rester au sud du fleuve, à l'intérieur du secteur de l'armée. En reprenant son mouvement vers l'avant, la 2e division canadienne devait nettoyer le littoral depuis Dunkerque jusqu'à la frontière hollandaise. La 3e division canadienne dont le rôle primitif consistait à aborder la région de Dunkerque (voir ci-dessus, p. 320) ne devait plus que s'assurer que l'axe de progression de la 2e fût libre d'ennemis, après quoi elle se regrouperait autour de Calais. Toutefois, pendant la nuit du 5 au 6, la 3e division s'était heurtée aux défenses de Boulogne, du côté de la terre et avait pu s'assurer, de cette manière, que les Allemands v étaient en force et s'y défendraient énergiquement. Un instant on crut qu'il' suffirait d'investir la ville avec une brigade, le reste de la division continuant de marcher sur Calais et Dunkerque, mais on renonçait vite à l'entreprise[7]. Au contraire, il fut désormais prescrit à la 3e division d'infanterie canadienne d'avoir à "s'emparer de Boulogne et à en détruire la garnison." De son côté, il était enjoint à la 7e brigade de poursuivre .son avance pour se saisir de hauteurs au sud-ouest de Calais, couvrant ainsi l'opération de ce côté.

Le 5 septembre, la division blindée polonaise occupait Saint-Omer. Le 6, elle passait la frontière franco-belge et bousculait des résistances ennemies à Ypres et à Passchendaele, noms célèbres pendant l'autre guerre. Le 7, elle atteignait Roulers. Dans l'intervalle, reposée, la 4e division blindée canadienne reprenait son avance le 6 au matin, progressant à gauche des Polonais depuis Saint-Omer, en direction de Bruges et d'Eecloo. Groupées en deux groupes de combat spéciaux portant les noms du brigadier Moncel de la 4e brigade blindée et du lieutenant-colonel J. D. Stewart, commandant la 10e brigade d'infanterie en l'absence du brigadier Jefferson, malade, la division poussa vigoureusement son avance. Le 8 septembre, elle butait contre la dernière en date des positions de repli allemandes, le canal de Gand, cours d'eau sinueux reliant la vieille ville de Gand, au passé prestigieux (atteinte, mais non occupée le 5 septembre par

la Deuxième armée britannique) à l'ancienne et belle ville de Bruges[9]. Les ponts avaient été détruits et l'ennemi entendait tirer le maximum d'avantages de cet obstacle pour gêner notre poussée vers l'Escaut.

Le soir du 8, les Argyll and Sutherland Highlanders of Canada (Princess Louise's) lançaient l'attaque de la division en tâchant de franchir le canal près de Moeubrugge, à quelque trois milles au sud de Bruges. A ce propos, le journal de la division note sèchement: "Sans doute avait-on jugé que l'opération ne présenterait aucune difficulté particulière puisque personne n'avait songé à nous fournir des embarcations, pas plus qu'à prévoir une sérieuse préparation d'artillerie". Malgré tout, ayant trouvé deux grands chalands, le bataillon s'en servit pour franchir l'obstacle. Pris sous un feu très vif de mortiers et de 88, il subit des pertes graves, ce qui ne l'empêcha pas, toutefois, de se ménager une tête de pont "assez précaire" et étroite à laquelle il se cramponnait toujours à minuit. Heureusement pour eux, les Canadiens avaient attaqué à l'articulation des secteurs de deux divisions allemandes, les 245e et 711e, ce qui eut pour effet d'amener un certain retard dans la réaction adverse. Très tôt, le matin du 9, le Lincoln and Welland Regiment rejoignait les Argylls dans la tête de pont et, ensemble, les deux bataillons purent résister victorieusement aux efforts énergiques tentés par les Allemands pour les obliger à l'évacuer. Pendant la journée, le Génie s'employa du mieux qu'il put à lancer un pont sur le canal, mais, pour reprendre les termes mêmes du chroniqueur de la division, "pour la première fois depuis que nous avons quitté le secteur de Falaise, l'ennemi a pu concentrer ses feux avec une véritable efficacité, empêchant ainsi le Génie de lancer son pont pendant la journée". Malgré tout, l'ouvrage était achevé dans la nuit. Le matin du 10, un escadron du 29e régiment blindé de reconnaissance (South Alberta Regiment) le fit franchir à ses véhicules pour appuyer l'infanterie. Peu à peu, au cours de la journée, la tête de pont fut étendue et on put faire un grand nombre de prisonniers. Néanmoins l'état du terrain et son caractère très compartimenté ("beaucoup plus qu'on ne le croirait en consultant la carte") rendaient la progression difficile[11].

Le 9 septembre et, une fois de plus, pendant la nuit du 10 au 11, les Polonais, à leur tour, tentèrent de forcer le canal de Gand sur leur propre front, au nord-ouest d'Aeltre, à mi-chemin ou à peu près entre Bruges et Gand. Mais la raideur des berges, la profondeur de l'eau, les difficultés éprouvées par les observateurs d'artillerie, le défaut d'embarcations d'assaut et, enfin, la vivacité de la réaction ennemie firent échouer l'opération. On dut y renoncer et, le 11, conformément à une décision prise par l'autorité supérieure (voir ci-dessous, p. 348) les Polonais passaient au secteur de Gand où ils relevaient la 7' division blindée britannique[12].

Dans l'intervalle, la 2e division d'infanterie canadienne, restée à Dieppe pour s'y remonter, avait repris le mouvement en avant le 6 septembre. Regroupée à l'ouest de Saint-Omer elle commençait l'exécution de la mission qui lui avait *été* confiée sur la côte. Il apparaissait clairement, en effet, que Calais serait défendue aussi bien que Boulogne. Or la prise de Boulogne suffisant pour l'instant, et au delà, à occuper la 3e division, le reste du secteur côtier, depuis un point situé juste à l'est de Calais jusque et y compris Dunkerque, tombait dans le secteur de la 2e[13]. Du 7 au 8 septembre la 5e brigade d'infanterie (brigadier Megill) s'emparait de Bourbourg, au sud-ouest de Dunkerque, sur quoi il lui fut prescrit d'investir la garnison de cette ville. On estimait celle-ci

à 10,000 hommes environ, tenant un vaste secteur jalonné par une ligne d'avantpostes: Mardick, Loon-Plage, Spycker, Bergues et Bray-Dunes[14].

Les Calgary Highlanders avaient amorcé l'attaque sur Loon-Plage, - "affaire extrêmement lente, ingrate et coûteuse" - le 7 septembre. Si énergique fut la résistance ennemie que, bientôt, chacune des compagnies qu'ils avaient poussées à l'avant n'avait plus que 30 hommes valides. Le 8, déclare le journal du bataillon, "il convient de rendre hommage à l'artillerie et aux mortiers lourds, comme d'ailleurs à nos propres mortiers, pour l'appui qu'ils nous ont assuré pendant l'attaque". L'adversaire ayant fini par se replier, on occupait Loon-Plage le matin du 9. Au même moment, le Black Watch (Royal Highland Regiment of Canada) entrait dans la commune voisine de Coppenaxfort, soutenu par le 8e régiment de reconnaissance. Malheureusement, le feu des mortiers allemands allait mettre un terme assez brusque aux réjouissances de la population[16].

Au cours de la semaine suivante, l'activité de la 5e brigade allait se ramener essentiellement au sondage du dispositif ennemi et à des opérations de patrouille. On obtint des civils de précieux renseignements sur les positions ennemies. Les troupes restaient pendant tout ce temps soumises à des tirs d'artillerie aussi violents que réguliers, dont une partie, croyait-on, venait des grosses pièces en batterie à l'intérieur de Dunkerque même. Cette guerre de position ne manqua pas d'éprouver les nerfs des intéressés au point qu'un chroniqueur excédé, alla jusqu'à observer "que nous en avons vraiment jusque-là de cette besogne monotone; c'est assez déprimant." Le 15 septembre, la brigade apprenait que la division tout entière passerait bientôt au secteur d'Anvers. Face à Dunkerque, sa dernière opération allait être la prise de Mardick, le 17[17].

En même temps, à l'est de Dunkerque, près de la frontière franco-belge, la 6e brigade, que commandait alors le brigadier J.-G. Gauvreau, occupait Fumes, Nieuport et la Panne. A Nieuport, le South Saskatchewan Regiment bénéficiait du précieux concours du mouvement national de résistance belge, la Brigade blanche, dont il put obtenir des renseignements très précis au sujet des effectifs de l'ennemi, de son dispositif et de ses champs de mines[18].

A l'ouest de la Panne, les Queen's Own Cameron Highlanders of Canada prenaient possession des défenses que l'Allemand avait érigées le long de la côte, se mettant ainsi à l'abri de son artillerie. Le 12 septembre, la 6e brigade recevait l'ordre d'attaquer Bray-Dunes et Bray-Dunes-Plage. Pendant deux jours, le bataillon renouvela, sans succès, les tentatives en ce sens. Enfin, le 15, il atteignait ses objectifs, avec l'appui de Typhoons et celui du South Saskatchewan Regiment qui avait, de son côté, monté une opération de soutien. Au même moment les Fusiliers Mont-Royal, dont le lieutenant-colonel J.-M.-P. Sauvé avait pris le commandement, parvenaient, après plusieurs essais infructueux, à s'emparer du village voisin de Ghyvelde[19]. Il ne semblait pas, malgré ces succès, que l'ennemi fût disposé pour autant à abandonner Dunkerque. Pour s'en saisir il aurait fallu une attaque de vaste envergure, lancée avec le maximum de moyens.

Primitivement tenue en réserve, la 4e brigade (brigadier Cabeldu) avait, le 9 septembre, poussé vers le nord pour occuper Ostende*. Ce port, relativement important n'avait pas été mentionné dans la directive du 4 septembre d'Hitler.

*Le 18e régiment d'automitrailleuses y avait pénétré la veille, comme il avait aussi précédé la 6e brigade à Nieuport.

Il ne fut donc pas défendu, bien que les fortifications que nos troupes y trouvèrent, notamment de vastes emplacements bétonnés d'artillerie, aux champs de tir excellents, leur aient paru formidables. Les aménagements portuaires avaient toutefois été en partie démolis et le port resta inutilisable pendant un certain temps encore, jusqu'à ce qu'on ait pu le déminer et le débarrasser des épaves des navires qu'on y avait coulés. A partir du 28 septembre cependant, et jusqu'au dégagement complet d'Anvers, on put y faire passer des approvisionnements et du pétrole en vrac, simplifiant d'autant le problème du ravitaillement[20].

Juste à l'est de Nieuport, l'Essex Scottish Régiment avait, le 10 septembre, commencé le siège d'une puissante batterie côtière. "Ce qui avait paru être tout bonnement des dunes de sable se trouva être en réalité des abris ou des casemates bétonnés, couverts de sable et dominant tout le pays." Si vif fut le feu du bataillon contre la position, toutefois, qu'avec l'appui des mortiers et des canons antichars et Bofors, - et celui de l'artillerie, - il obligeait la garnison à capituler le 12. Le lieutenant-colonel Bennet signalait dans son rapport la capture de 316 prisonniers, contre deux tués et trois blessés parmi ses hommes. Quant au butin on en ramassa "une quantité fantastique"[21].

Pendant que l'Essex Scottish était ainsi occupé, les autres bataillons de la 4e brigade avaient pris position aux abords de Bruges, au sud de la ville, afin d'appuyer l'action de la 4e division blindée dans ce secteur. Fort heureusement, l'ennemi ayant rompu le contact sans combat, des éléments de la 4e brigade d'infanterie purent pénétrer dans la ville le 12, suivant de très près le 18e régiment d'automitrailleuses (12th Manitoba Dragoons)*. L'enthousiasme des Brugeois ne connut pas de bornes. "Apercevant les véhicules, écrivait le chroniqueur du Royal Hamilton Light Infantry, la population se jeta littéralement sur eux, les empêchant d'avancer pendant près d'une heure; c'était du délire." Infléchissant de nouveau son axe de progression, la brigade fit de nouveau face au sud, s'apprêtant à attaquer Bergues, pièce importante du dispositif allemand couvrant Dunkerque. Le terrain étant toutefois inondé en bonne partie, l'attaque, lancée le 10 par le Royal Hamilton Light Infantry, échouait. Mais, au moment précis où la brigade s'apprêtait à suivre le reste de la 2e division jusqu'à Dunkerque, les Allemands évacuèrent la localité. Le matin du 16 septembre, celle-ci était occupée par le 8e régiment de reconnaissance[23].

Nécessité du dégagement des ports de la Manche

Pendant que se déroulaient les événements dont il a été question ci-dessus, les modifications de la stratégie dont nous avons parlé au dernier chapitre avaient commencé à se manifester dans les ordres donnés à la Première armée canadienne, d'abord en ce sens qu'on insistait moins, désormais, sur l'importance d'une vive poussée vers l'Escaut pour mettre l'accent sur la prise des ports de la Manche. Plus tard, le dégagement définitif du port d'Anvers allait primer tout le reste.

Il a été noté plus haut que le chef d'état-major du maréchal Montgomery avait déjà, le 6 septembre, rappelé l'importance que revêtait la prise de

*Un escadron de ce régiment qui, normalement, faisait partie des troupes du 2e corps d'armée canadien, était attaché à la 4e division pendant la poursuite. Cet escadron signalait qu'il lui était parfois arrivé de précéder celle-ci de 40 milles[22].

Boulogne (voir ci-dessus, p. 328). Ce soir-là, le commandant en chef transmettait au général Crerar le message suivant:

> Nous vous serions extrêmement reconnaissant de vouloir bien nous communiquer votre avis sur la possibilité de s'emparer assez rapidement de Boulogne. Il semble en effet que le port d'Anvers doive rester inutilisable pendant un certain temps encore eu égard à l'occupation allemande des îles de l'estuaire de l'Escaut. La mise en oeuvre rapide de mon plan exige l'ouverture d'un port quelconque au nord de Dieppe. J'ai le plus grand besoin de Boulogne. Croyez-vous que nous puissions nous en saisir bientôt?

La communication ne fut transmise qu'avec un certain retard, mais, en tout état de cause, le général Crerar avait déjà commencé à étudier le problème. Ainsi que nous l'avons vu, le même soir, la 3e division canadienne lançait des ordres relativement aux opérations contre Boulogne.

Nous avons déjà vu également (voir ci-dessus, p. 328) que le 9 septembre le maréchal Montgomery estimait qu'il lui suffirait des ports de Dieppe, Boulogne, Calais et Dunkerque, - et de l'appoint que pourrait peut-être lui fournir Le Havre, - pour se rendre à Berlin. Étant donné la possession d'un seul des ports du Pas-de-Calais, plus le concours d'avions de transport et d'un nombre accru de camions, il se faisait fort d'aller jusqu'au "triangle de Münster". Dans son esprit, parmi les missions à confier à l'armée canadienne, c'est la prise de Boulogne qui devait avoir la priorité sur toutes les autres. Venait ensuite celle de Dunkerque, puis l'occupation du secteur de Gand et le nettoyage de la poche ennemie située au nord de cette ville. Enfin, en dernier lieu, il faudrait "étudier et exécuter la réduction des îles dont l'occupation interdisait l'utilisation du port d'Anvers"[26]. Le matin du 9, le général Crerar se rendait en avion au Q.G. de Montgomery y conférer avec son chef et les généraux Dempsey et Hodges. A ce propos, Crerar note brièvement dans son journal que certaines décisions intéressant la Première armée canadienne ont été prises, en l'espèce l'occupation, dans les délais les plus brefs, des ports de la Manche qui se trouvent actuellement dans le secteur de la Première armée canadienne". Plus tard, le même jour, il communiquait une instruction aux généraux commandant ses corps d'armée[27]. Il y faisait état des graves problèmes de ravitaillement auxquels on se heurtait à l'époque et qui rendaient difficile une progression aussi rapide et puissante "que l'aurait exigé, d'une manière pressante, une situation militaire tout à fait favorable." Crerar poursuivait dans ces termes:

3. Il s'ensuit que pour que nous voulions terminer la guerre rapidement et vigoureusement, il faut, essentiellement, que la Première armée canadienne s'empare des ports de la Manche dont la capture apparaît d'ores et déjà indispensable à la solution du problème administratif, c'est-à-dire Le Havre, Boulogne, Dunkerque, Calais, à peu près selon cet ordre d'importance.
4. Le ler corps britannique attaquera et s'emparera du Havre du 10 au 11 septembre, à moins que le mauvais temps ne nous oblige à retarder davantage l'opération. Une fois celle-ci terminée, - et il s'agit d'une opération importante, - le 1er corps britannique se regroupera et se remontera auprès de la ville, en attendant que l'amélioration de l'état du ravitaillement permette de faire passer ce corps d'armée au secteur est . de la zone tenue par la Première armée canadienne.
5. Il a déjà été prescrit au 2e corps canadien de s'emparer sans retard de Boulogne, Dunkerque et Calais, de préférence dans cet ordre, mais sans préjudice de la prise de n'importe lequel de ces ports si la chose paraissait plus facile. Si les reconnaissances ne permettent pas de trouver dans le dispositif adverse des failles qu'il serait possible d'exploiter à fond, il faudra, dans chaque cas monter une attaque de grand style, avec appui complet d'artillerie.
6. Comme la prise des ports de la Manche doit prendre le pas sur toutes nos autres

> missions, - ainsi qu'on l'a noté ci-dessus, - la prise ou la destruction de tous les éléments ennemis qui peuvent rester au nord ou à l'est du canal de Gand à Bruges ne revêt plus qu'une importance secondaire. Bien que l'on doive continuer à serrer de près l'ennemi qui se retire actuellement au nord de l'Escaut, en gardant un contact étroit avec lui, il ne saurait être question d'employer des forces importantes à des actions offensives dans ce secteur.

Pendant la journée du 10 septembre, le 2e corps d'armée canadien devait remplacer le 12e corps britannique dans le secteur de Gand. A partir de ce moment la limite entre les deux armées serait modifiée au gré des circonstances de façon que la Première armée canadienne conserve la rive gauche de l'Escaut jusqu'à la frontière hollandaise à l'endroit où celle-ci franchit le fleuve au nord-ouest d'Anvers. L'instruction se terminait par une prescription aux termes de laquelle le 84e groupe de la RAF verrait désormais sa responsabilité étendue de manière à comprendre les îles hollandaises de Beveland-nord, Beveland-sud et Walcheren. "Rien ne sera négligé pour gêner ou détruire l'ennemi qui s'occupe actuellement à franchir l'Escaut pour atteindre ces îles".

On aura constaté qu'il n'était nullement question dans cette directive du dégagement d'Anvers, tout au moins directement. On peut en conclure que le maréchal Montgomery lui-même n'en avait pas fait mention ou que, tout simplement, il n'envisageait cette opération que pour un avenir assez lointain. Mais les choses allaient prendre un tour nouveau. A leur conférence de Bruxelles, tenue le 10 septembre, il semblerait qu'Eisenhower ait fait partager à Montgomery le désir qu'il éprouvait de voir ouvrir Anvers, encore qu'il voulût bien admettre un certain retard pour le compte de l'opération "Market-Garden" (voir ci-dessus, p. 329). Par la suite, la prise d'Anvers allait bénéficier, de la part du haut commandement, d'une priorité plus considérable, tout au moins dans les plans du 21e groupe d'armées23. Il n'est pas sans intérêt, ni même sans importance, de rappeler qu'à ce moment précis les chefs d'état-major anglo-américains, réunis à Québec, avaient, sur la proposition du maréchal sir Alan Brooke, vivement insisté auprès du général Eisenhower pour qu'il tentât de vigoureux efforts afin de s'emparer d'Anvers. Ce dernier avait fait connaître ses plans immédiats que les archives de la conférence résument dans les termes suivants: "La première opération du commandant suprême consistera à rompre la ligne Siegfried et à se ménager des têtes de pont au delà du Rhin ("Market-Garden"). Ce faisant, il portera le gros de son effort sur sa gauche; après quoi, il s'apprêtera, des points de vue logistique et autres, à pousser profondément en Allemagne." " Le 12 septembre les chefs d'état-major anglo-américains se mettaient d'accord sur les termes d'un télégramme, rédigé par Brooke, et destiné à Eisenhower. Tout en approuvant ses plans, on lui rappelait

a) les avantages qu'il y aurait d'aborder l'Allemagne par le nord, plutôt que par le sud, et
b) la nécessité d'ouvrir les ports du nord-ouest, - notamment Anvers et Rotterdam, - avant l'arrivée du mauvais temps[29].

Ce changement d'accent se manifestait dans un message que Montgomery faisait tenir à Crerar le matin du 12 septembre[30]:

> Enchanté d'apprendre que les progrès au Havre sont satisfaisants. Quand vous aurez encerclé (sic) ne vous occupez plus que de Boulogne. Il apparaît de jour en jour plus important de pouvoir bientôt nous servir d'Anvers, ce qui ne saurait se produire, répétez ne saurait se produire, avant la prise de Walcheren et le dégagement complet de l'estuaire pour que les navires puissent passer. Sans doute, avant d'arriver à ce résultat, il faudra

vous débarrasser de tous les éléments ennemis qui restent sur le continent et qui se défendent toujours au nord-est de Bruges. L'armée aéroportée juge impossible l'utilisation des troupes aéroportées dans cette affaire. Vous serais reconnaissant de me dire quand vous pensez pouvoir vous attaquer à ce problème.

Le lendemain, dans la lettre où Crerar était informé de "Market-Garden (voir ci-dessus, p. 329) Montgomery revenait sur la question d'Anvers, mais en termes plus pressants (voir ci-dessous, p. 354). La préparation des plans relatifs à l'ouverture du port d'Anvers sera mieux à sa place dans le prochain chapitre. S'il vaut mieux nous en tenir ici aux opérations engagées contre les ports de la Manche, il convient toutefois de ne pas oublier qu'à partir du 12 septembre la préparation des plans intéressant les opérations de l'Escaut, en alourdissant singulièrement la tâche de la Première armée canadienne, était venue compliquer davantage la question. Lorsque, le 13 septembre, Montgomery demandait à Crerar de se charger à la fois de la prise de Boulogne, Calais et Dunkerque, et d'amorcer en même temps les opérations visant au dégagement du port d'Anvers, il demandait en fait à la Première armée canadienne d'accomplir une tâche que la modicité de ses ressources, - la chose est maintenant claire, - rendait impossible.

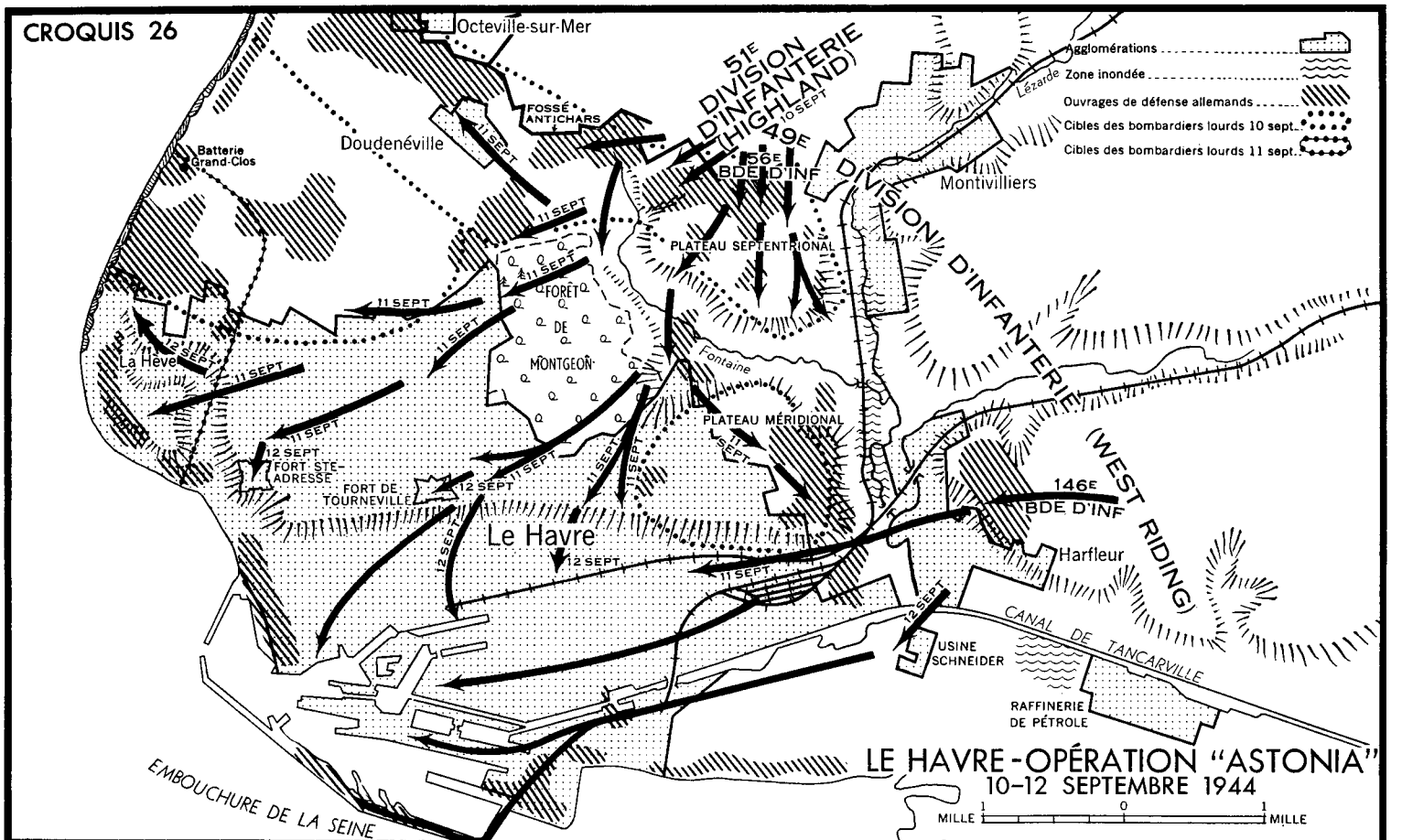
L'opération "Astonia" : la prise du Havre

C'est Le Havre qui allait être le premier des ports de la Manche à tomber aux mains de la Première armée canadienne, soit plus précisément à celles du 1l!, corps d'armée britannique du lieut.-général sir John Crocker, au terme d'une opération rondement menée de trois jours, pendant la deuxième semaine de septembre.

Comme on l'a déjà expliqué, la prise du Havre avait été confiée à Crocker bien avant la fin d'août. Ses éléments de tête avaient abordé les défenses de la ville dès le 2 septembre. Il ne devait pas tarder à apparaître clairement que la place était fortement tenue et que la garnison allemande entendait s'y défendre énergiquement. Il fallait donc prévoir la mise en oeuvre de gros moyens d'appui, terrestres, navals ou aériens. La réunion de ces moyens et leur coordination allait prendre un certain temps, de sorte que ce n'est qu'au bout d'une semaine et plus que l'attaque pût démarrer.

Le Havre est, depuis longtemps, une ville fort importante des points de vue militaire et commercial. Elle a joué d'ailleurs un rôle considérable dans les guerres franco-anglaises des siècles passés. Devenue, à notre époque, port commercial de tout premier ordre, elle occupait à la veille de la seconde Grande ferre la deuxième place pour l'importance du commerce maritime parmi les ports français, juste derrière Marseille. Si, pendant la première semaine de septembre 1944, elle se trouvait déjà loin derrière le front des armées, on n'en jugeait pas moins que, pour peu qu'on pût s'en emparer rapidement et sans endommager trop sérieusement les aménagements portuaires, les difficultés de ravitaillement des Alliés s'en trouveraient diminuées d'autant, ce qui leur pêrmettrait de conserver l'élan de la poursuite.

La nature du terrain offrait de sérieux avantages aux défenseurs de la place. Celle-ci était couverte de trois côtés par des nappes d'eau, soit par la Manche aû nord, par la vallée inondée de la Lézarde à l'est et par l'estuaire de la Seine


CROQUIS 26
Octeville-sur-Mer
Doudenéville
Batterie Grand-Clos
FOSSÉ ANTICHARS
11 SEPT
51E DIVISION D'INFANTERIE (HIGHLAND)
10 SEPT
49E
56E BDE D'INF
DIVISION D'INFANTERIE (WEST RIDING)
Montivilliers
Lézarde
Agglomérations
Zone inondée
Ouvrages de défense allemands
Cibles des bombardiers lourds 10 sept.
Cibles des bombardiers lourds 11 sept.
PLATEAU SEPTENTRIONAL
FORÊT DE MONTGEON
Fontaine
PLATEAU MÉRIDIONAL
La Hève
12 SEPT
FORT STE-ADRESSE
FORT DE TOURNEVILLE
Le Havre
146E BDE D'INF
Harfleur
CANAL DE TANCARVILLE
USINE SCHNEIDER
RAFFINERIE DE PÉTROLE
EMBOUCHURE DE LA SEINE
LE HAVRE - OPÉRATION "ASTONIA"
10–12 SEPTEMBRE 1944
MILLE 1 0 1 MILLE

et le canal de Tancarville au sud. Du côté de la terre, l'accès à la ville était dominé par des hauteurs, du côté d'Octeville-sur-Mer, obstacle naturel doublé par des champs de mines et un profond fossé antichars. Toutefois, bien que la place eût été formidablement fortifiée en prévision d'une attaque par voie de mer, les défenses terrestres restaient inachevées. Une ligne défensive s'allongeait à l'ouest de la Lézarde, à peu près parallèlement à celle-ci, s'infléchissant vers l'ouest à Montivilliers et rejoignant la côte par Doudenéville et Octeville. C'est cette partie de leur dispositif que les Allemands tenaient pour la plus faible. Leur artillerie, pourtant, était puissante. Outre leurs canons garde-côtes, dont la plupart, il est vrai, ne pouvait tirer que vers la mer, et qui comprenaient une pièce de 380 (14.8 pouces) et deux de 170 dans la batterie du Grand-Clos au nord de la *ville,* ils possédaient 44 pièces de moyen calibre ou de campagne *et* 32 pièces de DCA. Leur alimentation en munitions était toutefois compliquée par le fait qu'il s'agissait, dans certains cas, de canons de fabrication française ou tehèque[31].

Depuis la mi-août 1944 la forteresse du Havre était commandée par le colonel Eberhard Wildermuth qui, bien qu'il ne fût pas officier d'active, n'en possédait pas moins une très vaste expérience militaire. Plus tard il devait estimer à 8,000 hommes environ l'effectif utile de sa garnison bien qu'il eût *au* total plus de 11,000 hommes sous ses ordres, ainsi qu'allait l'indiquer le nombre de prisonniers faits par les assiégeants. La garnison comportait notamment un groupe de cadres de forteresse *(Festungs Stamm Abteilung);* quelques unités des 226e et 245e divisions d'infanterie; un bataillon du 5e régiment de sécurité et des éléments navals. L'action des défenseurs était gênée par la présence dans la place de quelque 50,000 civils français, tout ce qui restait des 1,000 habitants du temps de paix[32].

L'assaut fut précédé de toute une série de bombardements navals et aériens «ordonnés et destinés à ébranler les défenses. Le les corps d'armée avait *été* autorisé à communiquer directement avec le Commandement de bombardement ét la Marine. Le 5 septembre, le monitor britannique *Erebus* prit les défenses ennemies sous le feu de ses deux pièces de 15 po. Atteint par le feu de la batterie du "Grand-Clos, il dut pourtant se replier. Revenant à la charge le 8, il fut de nouveau atteint[33]. Quant au Commandement de bombardement de la RAF, il commençait aussi son attaque le 5, en plein jour, 348 avions lâchant 1,880 tonnes de' bombes sur le port et les batteries adverses. Une autre attaque, d'une puissance à peu près égale, eut lieu pendant la nuit du 6 au 7. Le 8, 109 bombardiers revenaient à l'attaque. Un raid important tenté le lendemain échoua du fait' du mauvais temps. Dans l'ensemble, avant le jour du début de l'attaque *terrestre*, les bombardiers britanniques avaient lâché sur Le Havre environ 4,000 tonnes d'explosifs[34].

Sir John Crocker résolut de lancer son corps d'armée à l'attaque des faubourgs nord du Havre en suivant au plus près une violente attaque des avions bombardement, selon le dispositif suivant: 51e division (Highland) à droite 498 division (West Riding), à gauche. Pendant le premier temps de l'opération, la, 498, ayant sous ses ordres la 34e brigade de chars, devait garnir le plateau nord qui s'étend à l'ouest de la Lézarde et au sud-ouest de Montivilliers. Après quoi, la 51e division, appuyée par la 33e brigade blindée, s'assurerait d'une base plus à l'ouest, à la lisière nord de la Forêt de Montgeon, tandis que la 498 division, poursuivant sa progression vers le sud, occuperait un autre plateau

dominant la Lézarde et Harfleur. Enfin, dans les derniers temps de l'assaut, la 51e division s'attaquerait aux défenses ennemies du côté d'Octeville et couronneraient des hauteurs aux limites nord de la ville et, avec la 49e éteindrait les dernières résistances à l'intérieur de celle-ci[35]. L'heure H pour "Astonia", primitivement fixée au 9 septembre, dut être reportée au 10, - retard de 24 heures, - le mauvais temps ayant empêché l'intervention de l'aviation de bombardement dans les conditions prévues. C'est le 7 que fut prise cette décision.

Avant le déclenchement de l'attaque d'infanterie le dispositif ennemi, et particulièrement ses batteries, furent soumis à une violente préparation d'artillerie. A l'artillerie des divisions du ler corps d'armée s'ajoutèrent, pour la circonstance, six régiments moyens et deux régiments lourds des 48 et 9e groupes d'artillerie d'armée britanniques. La préparation comportait notamment des tirs anti-DCA ("Apple Pie"), effectués au cours de bombardements aériens[37].

Le 10 septembre, jour J pour l'attaque du Havre, 65 bombardiers britanniques donnaient le signal du début des opérations en attaquant la batterie' du Grand-Clos[38]. *Puis l'Erebus* renouvelait le bombardement naval, prenant à partie, avec le cuirassé *Warspite,* "des pièces sous casemate sur le pourtour du dispositif allemand du Havre. *"L'Erebus,* en particulier, eut lieu de se féliciter de la précision de son tir, avec 30 coups au but sur 130 coups tirés, selon les avions d'observation[39]." De son côté le *Warspite* avait tiré 304 coups et c'est à lui, en définitive, qu'on attribuait le mérite d'avoir éteint la batterie du Grand-Clos. Les deux bâtiments reçurent les plus sincères remerciements du général Crocker.

A 4h.15 du soir, le Commandement de bombardement commençait sa grande attaque, une première vague d'appareils lâchant ses bombes sur les défenses ouest du Havre, une seconde sur la zone nord d'ouvrages qui s'étendaient de Montivilliers vers l'ouest. Plus tard, le même jour, ce fut au tour du plateau sud d'être pris à partie. En tout et pour tout, 932 appareils participèrent à cette effroyable démonstration de la puissance aérienne des Alliés, lâchant, au total, 4,719 tonnes de bombes[41]. L'examen des lieux devait révéler plus tard que, si ces attaques avaient très sérieusement endommagé les batteries découvertes, par contre les emplacements bétonnés et couverts n'avaient que très peu souffert. Il semblerait d'autre part, s'il faut en croire les témoignages, que la garnison allemande, bien abritée dans ses souterrains, ait été fort peu éprouvée, ce qui n'était malheureusement pas le cas de la population civile. Le commandant de la place devait du reste prétendre plus tard que le bombardement aérien et naval n'avait eu "qu'un effet destructeur bien général" et que c'était des tirs de contre-batterie de l'artillerie de l'armée de terre qu'il avait eu le plus à souffrir[42].

A 5h.45 du soir, juste après le bombardement de la face nord du dispositif ennemi, la 49e division s'ébranlait. Précédée par les Flails du 22nd Dragoons, qui lui ouvraient un passage à travers les champs de mines à l'ouest de Montivilliers, la 56e brigade s'emparait du plateau nord et jetait des ponts sur la Fontaine (tributaire de la Lézarde) au cours de la même nuit[43]. Elle avait bénéficié, ce faisant, de l'intervention de matériels spécialisés, notamment des Crocodiles, AVREs et Kangaroos de la 79e division blindée britannique. Les Kangaroos, utilisés pour la première fois au cours de l'opération "Totalize" (voir ci-dessus, p. 222) étaient montés au Havre, par le ler escadron canadien

de transporteurs blindés d'infanteries. Pendant la première phase d"Astonia" leur rôle avait consisté à transporter l'infanterie britannique aux abords de ses objectifs. Ultérieurement, ils avaient concouru au nettoyage et à l'exploitation. Le général commandant le corps d'armée devait plus tard leur rendre hommage, faisant observer que ces "Kangaroos" avaient "épargné de grosses pertes en protégeant les troupes contre le tir des armes portatives et, plus particulièrement, contre les tirs de harcèlement"[45].

A minuit, la 51e division se portait à son tour vers l'avant, à droite, c'est-àdire à l'ouest de la 49e. Opérant par un clair de lune artificiel, elle entreprit de nettoyer le secteur qui s'étendait au nord de la forêt de Montgeon. Sa progression fut toutefois gênée par la présence, en cet endroit, du fossé antichars ainsi que par l'évacuation des blessés sur ses arrières[46]. Malgré tout son avance fut assez rapide, - elle avait, ce faisant, réduit des points d'appui et fait des prisonniers, - que, le matin du 11, le général qui la commandait se résolut à passer aussitôt à la phase ultime d'"Astonia", en se rendant maître des batteries allemandes à l'ouest de la forêt. Dans l'intervalle, les tirs de contre-batterie britanniques avaient très sérieusement réduit le nombre de pièces allemandes, - de campagne, moyennes ou de DCA, - encore capables de tirer[47].

Pendant les premières heures du 11, le Commandement de bombardement intervenait pour la première fois sur Le Havre. 146 appareils, cette fois, lâchaient 742 tonnes de bombes sur les quartiers ouest de la ville. Pendant la journée, des Typhoons exécutèrent des attaques réussies, à la fusée, sur des points d'appui du secteur sud-est. Le général Crocker fit tenir un message au maréchal de l'air Harris, remerciant le Commandement de bombardement de la précision absolue du bombardement et du chronométrage en toutes occasions"[48]. Ce même jour, la 49e division s'emparait du plateau sud, dans les faubourgs est du Havre, ainsi que d'une zone s'étendant à l'est de la Lézarde, près de Harfleur. C'est dans ce dernier secteur que la 146e brigade d'infanterie eut à réduire plusieurs points d'appui couvrant la grand'route qui menait au Havre et que protégeaient efficacement des champs de mines. Ses pertes furent lourdes, de ce fait, au moment de l'attaque. Plus tard, appuyée par des chars et des "Mails", elle parvint enfin à se rendre maîtresse des points d'appui au cours de l'après-midi du 11[49].

Il était donc temps de passer au dernier acte. Progressant rapidement à travers les quartiers est de la ville, la 49e division atteignait les abords du vieux fort de Sanvic (fort de Tourneville) au moment où tombait le jour, le 11 au soir. Abordant le secteur par le nord, la 51e se frayait également un passage vers l'intérieur et, le soir, occupait les hauteurs de la Hève, dominant la Manche. Le grand nombre de prisonniers témoignait de la fin de la résistance ennemie. Le matin du 12, le colonel Wildermuth lui-même était étendu, blessé, au fond de l'abri souterrain qui logeait son poste de commandement. La situation de la garnison apparaissait dès lors désespérée. La 49e division s'emparait du fort de Tourneville. La tenaille des fantassins et des blindés britanniques se refermait sur elle pendant que se poursuivait le terrible barrage d'artillerie. Il ne restait plus à l'ennemi une seule pièce anti-chars. Un peu avant midi, menacé par un escadron du 7e régiment royal de chars qui venait d'aborder son poste de

*Cet escadron, organisé le 28 août, avait été doté des *Priests* "défroqués" utilisés pendant les opérations de Falaise. Au mois d'octobre suivant, était organisé le le régiment canadien de transporteurs blindés d'infanterie à deux escadrons, commandé par le lieutenant-colonel G. M. Churchill. Il était équipé de chars canadiens "Ram", transformés ("Kangaroos")[44] et incorporés à la 79e division blindée britannique du général Hobart.

commandement, Wildermuth se rendait. Plus tard, il devait féliciter les troupes britanniques de la "courtoisie et de la correction" dont elles firent preuve envers blessés et prisonniers. On continua à escarmoucher pendant toute la journée du 12. Le fort de Sainte-Adresse tombait aux mains de la 518 division qui procéda également au nettoyage du secteur Doudenéville-Octeville et de la Hève. Quant à la 498, elle nettoya les docks et les usines Schneider. Par suite de la réduction d'un petit groupe d'Allemands qui tenait encore sur l'un des quais, la résistance ennemie prit fin[50].

Il avait suffi de quarante-huit heures pour venir à bout du Havre. Les rapports de l'opération signalaient la capture de 11,302 prisonniers[51] contre des pertes qui se chiffraient au total par 388 pour le 1er corps d'armée britannique pour la période de l'assaut. (Ce sont là, en tout cas, les chiffres les plus sûrs dont nous disposions.) Assurément, le succès d"`Astonia" était attribuable, pour une bonne part, aux bombardements exécutés par l'artillerie britannique, la RAF et la Marine. La résistance ennemie avait été convenable, nullement acharnée. Ainsi que le notait un observateur anglais "si la garnison ennemie n'avait pas été à demi démoralisée et si son artillerie n'avait pas été à peu près entièrement réduite au silence, il est sûr que l'affaire aurait été plus longue et nos pertes beaucoup plus lourdes"[53].

L'adversaire avait procédé à des destructions méthodiques pour interdire aux Alliés l'emploi du port. Ce travail avait du reste *été* si bien exécuté qu'il fallut attendre le 9 octobre pour que les navires puissent enfin pénétrer dans le port[54]. Celui-ci avait été réservé, par SHAEF, au ravitaillement des armées américaines, ce à quoi les Britanniques ne s'opposèrent pas, Le Havre étant situé à peu près aussi loin derrière leur front que le secteur de Bayeux qui leur servait de base arrière[55]. Ce à quoi tenait maintenant le maréchal Montgomery, c'étaient les ports de la Manche, et singulièrement Boulogne (voir ci-dessus, p. 347). Dans sa lettre du 13 septembre au général Crerar, il écrivait:

3. Ce qui importe maintenant au plus haut point, c'est
   a) de s'emparer de Boulogne, Dunkerque et Calais;
   b) d'entreprendre les opérations visant à l'utilisation du port d'Anvers.
4. D' *a*) et de *b)* c'est probablement *b*) qui est le plus important .. .

Le même soir, Montgomery transmettait à Crerar un message conçu dans les termes suivants: "L'ouverture d'Anvers dans les délais les plus brefs apparaît tellement importante que je suis disposé à renoncer à prendre Calais et Dunkerque et à me contenter de Boulogne. Dans ce cas, croyez-vous pouvoir accélérer l'affaire d'Anvers?"[57] Dans son instruction du 14 septembre (voir ci-dessus, p. 330), le maréchal exposait ainsi les missions de la Première armée canadienne:

8. D'abord, s'emparer de Boulogne, puis de Calais.
9. On s'occupera de Dunkerque plus tard; pour l'instant il suffira de l'investir.
10. Toutes les énergies de l'armée seront employées aux opérations destinées à dégager Anvers pour permettre l'utilisation de son port ...

Renonçant pour l'instant à traiter des opérations d'Anvers, il convient maintenant de passer aux opérations de l'Armée canadienne contre les ports du Nord de la Manche.

L'opération "Wellhit" ; la prise de Boulogne

C'est le 5 septembre que la 3e division d'infanterie canadienne avait abordé les défenses de Boulogne. Ce soir-là, elle donnait des ordres préliminaires en vue de la prise de la place (voir ci-dessus, p. 343). Toutefois, celle-ci était trop solidement tenue pour qu'on pût songer à s'en emparer sans une opération montée avec le maximum de moyens et l'appui d'engins lourds, d'où nécessité d'accepter certains retards. On a écrit que le général Simonds tenait "bombardiers, "Priests" (transporteurs blindés d'infanterie) et artillerie moyenne pour indispensables àu succès du plan". D'autres "bricoles", pour avoir leur utilité, n'en avaient pas tellement qu'elles dussent obliger à ajourner l'attaque en les attendant[58]. Cependant, les appareils du Commandement de bombardement, les transporteurs blindés et de très importants éléments d'artillerie' se trouvaient pour lors devant Le Havre, ce qui signifiait que Boulogne ne pourrait être attaquée qu'au moment où Le Havre tomberait. Les deux forteresses se trouvent distantes, par la route, d'environ 135 milles.

Un groupe de collines élevées défend, du côté de la terre, les abords de Boulogne. Le Mont-Lambert, à l'est, a une hauteur de 550 pieds et, plus loin 'vers le sud, celle de Herquelingue a une altitude à peu près égale. Ces positions, et d'autres encore, avaient été très sérieusement fortifiées par un ennemi plein -de ressources, Boulogne, en effet,. ayant figuré dès le début sur la liste des "forteresses" préparées par Hitler (voir ci-dessus, p. 52). Un officier général plein de talent et d'expérience commandait la place, le lieutenant-général Ferdinand Heim, qui avait été en Pologne le chef d'état-major de Guderian et avait commandé par la suite un corps d'armée en Russie. La garnison, que nous estimions sur place entre 5,500 et 7,000 hommes,t en comptait effectivement une dizaine de mille[59]. Sans doute n'était-elle pas d'une qualité exceptionnellement élevée, les 2,000 fantassins qu'elle comptait groppant un bataillon de mitrailleuses de forteresse et deux bataillons d'infanterie de forteresse, tous composés d'hommes dont l'état physique laissait à désirer. Par ailleurs, une bonne partie du Génie et de l'artillerie de la 64e division se trouvaient sur place[60]. ,Comme au Havre, l'ennemi disposait d'une artillerie puissante, comprenant notamment des pièces côtières allant jusqu'à 305 mm (12 po.) dont, il est vrai, -plusieurs étaient incapables de tirer du côté de la terre, et au moins 22 pièces de 88, plus environ neuf de 150 appartenant à la 648 division. A part les 88, (antichars et de DCA) il y avait peu de pièces antichars[61]. Sur l'ordre des Allemands, environ 8,000 civils évacuèrent la place du 11 au 13 septembre, les officiers canadiens des Affaires civiles prenant d'utiles dispositions pour leur transport, leur alimentation et leur logement[62].

L'attaque sur Boulogne (opération "Wellhit") allait s'exécuter en quatre perses. Le général Spry entendait lancer son assaut principal de l'est, contre

*Sur les trois régiments canadiens d'artillerie moyenne qui se trouvaient à l'époque sur ce théâtre d'opérations, un seul, le 7e pouvait être mis à la disposition immédiate de la 38 division d'infanterie canadienne. Le 3e, qui se réorganisait au sud de la Somme, ne devait arriver dans le secteur de Boulogne que le 8 septembre. Quant au 4e, il était en appui de la division blindée polonaise en Belgique.

†Ce sont là les chiffres qui figurent dans un rapport du SR de la troisième division du 13 septembre. Le même jour, toutefois, écrivant au maréchal Montgomery, le général Crerar fixait ce chiffre, plus exactement, à 10,000 hommes.

le secteur du Mont-Lambert, n'utilisant pour ce faire que les 8e et 9e groupes de brigade après une grosse préparation d'artillerie et un violent bombardement aérien. Pendant la seconde phase, les deux brigades s'assureraient du centre de l'agglomération et, - tout au moins on le souhaitait, - franchiraient la Liane de vive force avant que l'ennemi ait eu le temps d'en faire sauter les ponts. La troisième phase consisterait à s'emparer des points d'appui extérieurs, fort de la Crèche, Outreau et Herquelingue et la quatrième, à s'emparer de Nocquet, sur la côte, et des hauteurs de Saint-Étienne[63]

Les préparatifs du bombardement aérien permirent au général commandant l'Armée d'exprimer ses vues à cet égard. Le 13 septembre il écrivait au maréchal Montgomery[64]:

> Sans doute la chute rapide du Havre peut-elle avoir une heureuse influence sur la suite des opérations, mais il n'en reste pas moins important que l'effet obtenu ne soit pas réduit à néant et davantage, par un échec devant Boulogne, notre prochain objectif. C'est pourquoi je tiens à ce que Simonds ne laisse rien au hasard et qu'il prenne un peu plus de temps, s'il le faut, à préparer un assaut vraiment décisif.

Cette question de l'appui aérien allait, en fait, être la dernière réglée. On avait pensé prendre contact avec un représentant du Commandement du bombardement dès le 14 septembre, mais cet espoir n'avait pu se réaliser. "Tout doit rester en plan jusqu'à ce qu'il se montre", notait avec contrariété l'É.-M. de la Première armée[65]. Le 15, donc, le général Simonds, accompagné de son propre chef d'état-major et de celui du général Crerar, ainsi que du premier officier d'état-major aérien du 84e groupe, se rendait au Q.G. des armées alliées à Versailles afin d'y arrêter définitivement la question de l'appui aérien à donner à Boulogne comme à Calais. Les premiers entretiens, il est vrai, ne furent guère satisfaisants, deux maréchaux de l'air, dont un représentant du Commandement de bombardement, s'étant montrés fort peu disposés à utiliser plus de "300 ou 400 appareils lourds de la RAF pour chaque port", parce qu'ils comptaient sur l'appoint que pourraient leur fournir les bombardiers moyens. Toutefois, les maréchaux en chef de l'Air Tedder, Harris et Leigh-Mallory étant apparus sur les entrefaites "se rendant à une autre conférence", le général Simonds voulut profiter de l'occasion pour leur exposer son point de vue. Tous trois reconnurent "assez volontiers" que Boulogne et Calais devant être prises tout de suite, il était indispensable de ne pas mesurer l'appui aérien qu'on donnerait aux assiégeants". On arrêta sur le champ les détails de l'opération. Le lendemain, le général Spry annonçait que celle-ci serait lancée le 17 septembre[67]. Ainsi donc, Boulogne serait assaillie le jour même où se déroulerait la grande affaire d'Eindhoven, Nimègue et Arnhem.

Pendant les derniers temps des préparatifs, notamment après la chute du Havre, l'aviation tactique dirigea ses efforts sur Boulogne. En tout et pour tout, l'assaut fut précédé de 49 attaques exécutées par des bombardiers moyens, des chasseurs-bombardiers et des Typhoons armés de fusées[68]. Ils concentrèrent leurs efforts, essentiellement, sur les batteries ennemies qui devaient également être prises à partie par l'artillerie terrestre au fur et à mesure que celle-ci prenait place autour de Boulogne. Le manque de munitions empêcha toutefois une sérieuse préparation de contre-batterie avant le jour J[69]. En définitive, 328 pièces allaient être mises en batterie contre la place, appartenant à cinq régiments de campagne, sept régiments moyens, trois régiments lourds et deux régiments

lourds de DCA*. Le 9e d'artillerie britannique de groupe d'armées et l'artillerie divisionnaire de la 51,1 division (Highland), remontés en toute hâte du Havre, devaient participer à l'opération aux côtés des artilleurs canadiens. Ces forces importantes devant appuyer la 3e division d'infanterie canadienne, la conjugaison et la direction de leurs efforts revenaient essentiellement au brigadier P.A.S. Todd, commandant l'artillerie de cette division[70].

Un très sérieux appoint à cette préparation d'artillerie devait aussi venir d'outre-Manche. Le brigadier H. O. N. Brownfield, commandant l'artillerie de la Première armée canadienne s'était rendu en avion en Angleterre afin d'y prendre les dispositions nécessaires pour que les énormes pièces en batterie près de Douvres puissent prendre sous leur feu les pièces allemandes à longue portée de' la région de Calais-Cap Griz-Nez et les empêcher ainsi de gêner l'attaque sur Boulogne. Deux pièces de 14 po. ("Winnie" et "Pooh"), servies par le régiment de siège des fusiliers marins, et deux de 15 servies par le 5400 régiment britannique d'artillerie côtière entrèrent en action, avec réglage aérien. On peut noter tout de suite qu'après quelques tirs de réglage le 16, ils fournirent, le 17, un feu aussi nourri que précis. Les batteries allemandes furent régulièrement atteintes. L'une des pièces de 15 po. fit même mouche sur un des canons de 16 po. de la puissante batterie allemande de Noires-Mottes, près de Sangatte, la portée étant voisine de 42,000 yards, soit plus de 23 milles. En fait ces canons de 15 tirèrent si souvent ce jour-là que, par suite de l'usure de leurs tubes, ils finirent par ne plus pouvoir atteindre la côte française. Quant aux canons de 14-po. ils continuèrent à tirer les 19 et 20 septembre. Artilleurs de l'armée et fusiliers marins collaborèrent avec enthousiasme et une habileté qui devait leur mériter l'admiration des Canadiens[71].

Le 17 septembre, à 8h.25 du matin, les premiers avions du Commandement de bombardement apparurent dans le ciel au-dessus de Boulogne. Un officier, contemplant la scène des hauteurs qui dominent la ville du côté sud f , a décrit la scène en ces termes:

> Les bombardiers se dirigeaient droit sur nous; soudain les flancs du Mont-Lambertse couvrirent de poussière et de fumée (...) Juste au-dessus de la pointe de celui-ci,on put observer une violente concentration d'artillerie tirant à obus Fusants, destinée à empêcher les servants des pièces allemandes de DCA de quitter leurs abris (...) Uneautre vague de bombardiers, visant la pointe du Mont-Lambert, fut précédée par un Pathfinder lâchant un engin fumigène. On avait aussi l'impression que l'artillerie enfu mait l'objectif. Une fois de plus, une nuée d'appareils surgit du ciel et, le profil de la colline s'estompa dans d'épais nuages de fumée.

Au cours de cette seule attaque, le Commandement de bombardement avait lâché 3232 tonnes de bombes sur Boulogne. 540 Lancasters, 212 Halifax et 40 Mosquitos avaient participé à l'opération. Malgré les tirs d'artillerie exécutés sur les pièces de DCA, deux appareils se perdirent. Un capitaine de groupe de la i se trouvait avec le brigadier Rockingham dans son P.C. enterré, sur les itions de départ de sa brigade. Cet officier était en contact par TSF avec

*Le 120 régiment de campagne et le 30 régiment moyen canadiens appuyant alors la 7e brigade d'infanterie devant Calais ne purent par conséquent être utilisés contre Boulogne. Les trois régiments lourds, cinq des régiments moyens et trois des régiments lourds de DCA étaient britanniques.

†Notre maîtrise de l'air était telle qu'on avait été jusqu'à aménager un observatoire pour les "spectateurs" sur une colline, tout comme s'il s'était agi d'une mansuvre en Angleterre. Quant au général Crerar, il observa le bombardement de son appareil léger personnel.

l'appareil directeur ou *master bomber* au-dessus de sa tête, ce qui lui permettait de lui transmettre l'avis du brigadier selon lequel les fumées lâchées par les appareils de tête tombaient, ou non, sur les endroits prévus. C'était là un parfait exemple de "collaboration étroite"[73].

Dans le cas de Boulogne comme de celui du Havre, il est assez difficile de déterminer avec précision les effets de ce bombardement. La chose prête toujours à controverse. Le général Heim a prétendu que "chez les hommes, les pertes furent à peu près nulles" et l'effet des bombes sur les ouvrages permanents de peu de conséquence[74]. Ici encore, les enquêteurs britanniques durent constater qu'une partie relativement faible des canons ennemis avaient *été* effectivement endommagés ou détruits et qu'en outre les entonnoirs creusés par les bombes avaient gêné les blindés qui appuyaient la progression de l'infanterie[75]. Par ailleurs, de nombreux témoignages démontrent l'incontestable effet du bombardement sur le moral et les liaisons ennemies. (Pour un Allemand qui avait passé le bombardement dans un bunker souterrain, c'était, disait-il, "comme se trouver au fond d'un shaker")[76]. Les enquêteurs firent observer que les positions qui se trouvaient incluses dans la zone des objectifs des bombardiers lourds avaient été prises beaucoup plus rapidement que les autres. Incontestablement, en outre, le bombardement avait eu les plus heureux effets sur le moral de notre propre infanterie et, de ce fait, avait très largement contribué à son succès. L'état-major de la Première armée canadienne, examinant quelques mois plus tard le rapport de l'enquête, faisait observer à son tour que "même s'il est clair que les effets matériels du bombardement aérien ou terrestre sur les défenses ennemies ont été peu considérables, on n'en estime pas moins que, du point de vue de leur neutralisation, l'intervention de la RAF et celle de l'artillerie terrestre ont été d'une extrême efficacité"[77].

La 8e brigade d'infanterie (brigadier Blackader) tenait la droite du dispositif d'attaque, la 9e (brigadier Rockingham) la gauche. L'heure H était fixée à 9h.55 du matin, c'est-à-dire au moment précis où la dernière bombe tombait sur l'objectif n° 1. On estimait toutefois qu'il y avait lieu de se saisir de l'extrémité nord de la position allemande avant le déclenchement de l'attaque principale. En effet la présence de points d'appui allemands aux abords de la Trésorerie et de Wimille semblait pouvoir en compromettre le succès. Il y avait sur la colline de la Trésorerie une batterie côtière groupant trois pièces de 305 (12 po.); bien que celles-ci ne pussent tirer vers la terre, il y avait là d'autres armes. La position commandait du reste une vaste étendue de pays. C'est pourquoi on en avait confié la prise au North Shore Régiment du NouveauBrunswick, qui devait commencer son mouvement à 9h.25, après une préparation d'artillerie d'une demi-heure. Sans doute estimait-on qu'il serait possible de se rendre maître de la position en trente minutes, mais il apparut vite qu'on péchait là par excès d'optimisme. L'attaque fut arrêtée net, après une courte progression, par des champs de mines couverts par l'artillerie légère tirant à tir fusant. Le North Shore ne devait en définitive s'installer sur son objectif que le 19 septembre, bien qu'il semble avoir suffisamment occupé les Allemands de ce côté pour les empêcher de gêner l'attaque principale[78].

Le gros de la 8e brigade avait pour mission de s'emparer de cette partie du dispositif ennemi qui se trouvait entre le Mont-Lambert et la Trésorerie, aux abords de Marlborough et de Saint-Martin-Boulogne. Le bombardement ne s'était pas sitôt terminé que le Régiment de la Chaudière montait à l'assaut de

Marlborough. Chemin faisant il occupait une station de radar, restée intacte, dans le petit village de Rupembert. Au crépuscule, il s'installait dans Marlborough même. Sur le flanc gauche (ou sud) de la brigade, les Queen's Own Rifles of Canada progressaient vers Saint-Martin-Boulogne. A onze heures du matin, ils en occupaient la gare et, le soir, étaient sur le point d'aborder la "forteresse" de Boulogne. Sur l'ensemble du secteur de la brigade, la progression avait été surtout ralentie par l'artillerie et les mines[79].

Pendant que se déroulaient ces opérations sur le flanc nord, la 9e brigade attaquait les hauteurs du Mont-Lambert, prenant le départ dès le moment où avait pris fin l'intervention de l'aviation de bombardement britannique. Les chars du 10e régiment blindé (Fort Gary Horse) prirent la tête, suivis de l'infanterie portée sur Kangaroos et demi-chenilles, suivis à leur tour par les AVREs du 87e escadron d'assaut britannique. On avait primitivement confié à des "Flails" le soin de ménager des passages à travers les champs de mines, mais au moment de l'attaque l'artillerie ennemie restait encore assez puissante pour qu'il apparut plus sage de ne pas engager ces engins relativement vulnérables[80].

Sur la droite, le long de la grand'route venant de La Capelle, les Stormont Dundas and Glengarry Highlanders menaient l'assaut, portés par des Kangaroos "au galop" et précédés d'un "terrible barrage d'artillerie"[81]. (En fait, l'artillerie tirait selon un programme rigoureusement chronométré de manière à prolonger les effets de neutralisation du bombardement aérien et à installer l'infanterie sur ses premiers objectifs en interdisant autant que possible la réaction adverse[82]. Les Kangaroos ayant été arrêtés par les champs de mines, l'infanterie poursuivit sa progression à pied. Elle ne mit que 45 minutes pour occuper ses premiers objectifs. Mais à ce moment-là, l'ennemi s'était suffisamment ressaisi pour diriger contre les Glengarrians un feu nourri, depuis les flancs du Mont-Lambert et des collines environnantes qui dominaient la position. Bien que les tirs d'artillerie rendissent tout mouvement à peu près impossible, le Génie (18e compagnie de campagne) réalisa le tour de force d'ouvrir à la main des cheminements à travers les champs de mines[83].

Pendant ce temps les North Nova Scotia Highlanders, abordant les points d'appui principaux du Mont-Lambert, se heurtaient à une résistance acharnée. Les deux armées avaient compris tout ce que pouvait représenter pour elles la possession de ces hauteurs dominantes. Pour le général Heim, une percée dans ce secteur rendrait "impossible" la défense du port. Néanmoins, il devait prétendre que ses préparatifs de défense du secteur n'étaient pas encore terminés au début de "Wellhit"[84]. Les North Nova Scotia Highlanders furent transportés en Kangaroos jusqu'aux champs de mines, après quoi ils durent, pour continuer leur mouvement ascendant, s'attaquer aux mitrailleuses abritées qui avaient survécu au bombardement. On put y arriver en mettant à contribution les AVREs, après quoi la dure montée put se poursuivre. "Le soir, Crocodiles et Flails étant arrivés, le secteur put être nettoyé peu à peu." A la fin de la journée, une grande partie du Mont-Lambert était déjà entre nos mains.

Des dispositions avaient été prises pour que, dès la fin de la première phase de l'opération, trois équipes d'assaut de la 31e brigade de chars britannique (groupant chacune deux troupes de Crocodiles et une demi-troupe d'AVREs, plus un peloton d'infanterie canadienne) poussent vivement.jusqu'à l'intérieur de Boulogne pour s'emparer de ponts importants sur la Liane, au coeur même

de la ville. L'infanterie de ces équipes était fournie, dans deux cas, par les Glengarrians. La Liane fut effectivement atteinte le matin du 18, mais, déjà, les ponts avaient sauté. La troisième équipe, dont l'infanterie provenait des North Nova Scotia Highlanders, devait renouveler l'expérience dans les mêmes conditions et avec les mêmes résultats[86].

Ainsi donc, à la fin de la première journée, un coin profond avait été enfoncé dans le dispositif ennemi par la brigade de Highlanders, tandis que dans celui de la 8e la progression avait été excellente. A la pointe nord de la position, le North Shore Regiment avait abordé le point d'appui de la Trésorerie, dont il occupait même une petite partie. Sur l'ensemble du front, cependant, l'avance avait été moins rapide qu'on ne l'aurait voulu. Une étude préparée le 15 septembre à l'état-major de la Première armée canadienne semble avoir jugé que Boulogne serait prise en une seule journée, en ce sens qu'on donnait à entendre que les troupes qui y seraient employées le 17 pourraient attaquer Calais le 19[87].

C'était là, - la chose apparaissait ensuite clairement, - pécher par un incroyable excès d'optimisme. Néanmoins, la journée du 18 se soldait par d'incontestables progrès. Le North Shore Regiment achevait d'occuper la batterie de la Trésorerie, le Régiment de la Chaudière ayant, de son côté, poussé jusqu'aux abords de la colonne de la Grande Armée (qui rappelle à cet endroit les préparatifs faits par Napoléon, en 1805, pour envahir l'Angleterre) où il se heurta à de vives résistances. Le Queen's Own Regiment, pendant ce temps, pénétrait dans la ville par ses quartiers nord. Dans le secteur de la 9e brigade, les North Nova Scotia - Highlanders achevaient de réduire le MontLambert[88]. Quant aux Glengarrians, appuyés par les AVREs, ils avaient progressé jusqu'à la citadelle, au centre même de Boulogne. Il ne s'agit pas là, à proprement parler, d'une citadelle, mais plutôt de la partie haute de la ville, perchée sur une hauteur de calcaire et environnée de murs élevés. Elle ne devait pas tenir longtemps, assaillie à la fois avec des moyens modernes et d'autres dignes du meilleur roman d'aventures. Un civil avait révélé à l'un des commandants de compagnie, le major Stothart, l'existence d'un "souterrain caché" menant vers l'intérieur. L'officier y jeta rapidement un peloton.

> Pendant ce temps les Churchills prenaient position devant l'enceinte, qu'ils capturèrent sous un feu violent de mitrailleuses Besa, tout en s'apprêtant à faire sauter la herse à coups de pétards. Cela fait, une multitude de drapeaux blancs apparut sur les remparts. L'apparition du major Stothart au beau milieu de la place assiégée, à la stupéfaction des "défenseurs", ajoutait encore à la confusion générale[89].

Deux cents prisonniers environ furent faits, dont seize officiers. Jusque-là tenu en réserve, le Highland Light Infantry of Canada franchit la Liane tant bien que mal sur les ruines d'un pont à demi démoli, au centre de la ville; après quoi, la 18e compagnie du Génie s'employa à réparer l'ouvrage avec des madriers. A 4h.30, le matin du 19, les véhicules légers y passaient déjà[90].

C'est par la prise de la ville haute et le franchissement de la Liane que se marqua la fin de la deuxième phase de "Wellhit". Pendant que la 8e brigade poursuivait la réduction des défenses allemandes au nord du port, la 9e, faisant face au sud, s'attaquait à des points d'appui aussi obstinément défendus, dans la presqu'île d'Outreau. Le 19 septembre, le H.L.I., partant de la tête de pont qu'il occupait au delà de la Liane, progressait dans cette direction. La résistance était d'une extrême violence. "Un feu meurtrier s'abattait de toutes parts sur le

bataillon, le plus terrible qu'il ait connu jusqu'ici". Il perdit 64 hommes, quatre des Flails qui appuyaient le mouvement ayant en outre été mis hors de combat[91]. Dans l'après-midi les Glengarrians reprenaient l'affaire à leur compte, avec appui de chars, d'AVREs et de Wasps. S'étant dépêtrés d'un champ de mines, ils s'emparèrent du village d'Outreau, faisant de nombreux prisonniers, dont "une trentaine de Sénégalais bien noirs, fez compris"[92].

Entre Outreau et la Manche, s'élevait une colline, haute de 250 pieds environ, surmontée d'une batterie allemande de six pièces de 88 et de quatre de 20*. Cette position formidable, désignée sur le plan sous le nom de "Buttercup" était attaquée le 19 par les Glengarrians, avec un gros appui l'artillerie. "Suivant de près le barrage, l'infanterie se répandit sur la colline, attaquant à la baïonnette et à la grenade dès avant la chute des derniers obus." La prise de "Buttercup" fit entrer encore 185 prisonniers dans les parcs déjà encombrés de l'arrière[94]. La phase suivante de la prise de la presqu'île d'Outreau se termina par les soins des North Nova Scotia Highlanders, soutenus par le -Maillon divisionnaire d'appui, les Cameron Highlanders 'of Ottawa (Mit.). Après avoir contenu l'ennemi sur le flanc sud au début de l'opération, ce bataillon avait attaqué et occupé la position tenue par les Allemands au sommet de la colline extrêmement élevée d'Herquelingue, pendant la nuit du 18 au 19 septembre. Néanmoins, au moment où les North Nova Scotia Highlanders reprenaient leur progression, le 20, ils se heurtaient à des tireurs allemands qui occupaient encore la partie basse de la hauteur. 400 Allemands environ étaient lestés dissimulés dans les passages souterrains d'Herquelingue pendant que les Camerons prenaient possession des casemates du sommet. Les chars du Fort carry Horse ayant neutralisé cette résistance, les défenseurs se rendirent en niasse le lendemain. (C'est ce que le général Spry allait appeler *The bargain basement incident.)* Les North Nova Scotia Highlanders avaient poursuivi leur avance dans l'intervalle, s'emparant du village de Saint-Étienne et, après avoir infléchi leur axe de progression vers le nord, réduisant ce qui restait des défenses ennemies à Nocquet, à Ningles et au Portel[95].

Pendant que la 9e brigade achevait l'exécution de ses missions dans la squ'île d'Outreau, la 8e, de son côté, se rendait maîtresse des dernières défenses ennemies dans les faubourgs nord de Boulogne. Dans ce secteur, les , Allemands s'étaient accrochés à Wimille, au fort de la Crèche et à Wimereux. Passé à l'attaque le 19 septembre, le North Shore Regiment enlevait Wimille le lendemain matin, malgré une résistance obstinée, faisant de nombreux prisonniers. A partir de ce moment, l'élan général de l'attaque se ralentit, une ortie des bonnes troupes qui restaient encore au général Heim étant résolues à défendre farouchement ses derniers points d'appui.

Le fort de la Crèche étant solidement tenu, la 8e brigade se contenta de se couuvrir de fumées et s'attaqua d'abord à la petite ville de Wimereux, le 23. Hésitant à infliger un lourd bombardement à un secteur où, il ne l'ignorait pas, se trouvaient encore beaucoup de civils, le lieutenant-colonel J. E. Anderson, qui commandait le bataillon, choisit de n'utiliser qu'un seul régiment de campagne et quelques pièces allemandes tombées entre nos mains pour occuper les défenseurs pendant que son infanterie progressait peu à peu dans la partie

*L'examen des lieux, plus tard, allait révéler que l'un des 88 et deux des 20 avaient été préalablement détruits ou endommagés par le bombardement, plus un 88 mis hors d'usage par notre artillerie.

est de la ville. Un appui direct lui fut donné de très près par une batterie du 3e régiment antichars qui réduisit au silence quelques mitrailleuses allemandes en batterie dans la gare. Fort heureusement, les défenses allemandes du secteur étant surtout orientées vers la mer, les North Nova Scotia Highlanders purent se rendre entièrement maîtres de Wimereux le 22. La population leur fit un chaleureux accueil[96].

A ce moment-là le formidable fort de la Crèche s'était aussi rendu. Cette "ancre nord de l'ensemble du dispositif fortifié principal"[97] était un vieil ouvrage français, modernisé et très sérieusement renforcé par les Allemands. Au moment du début de "Wellhit" il était armé de six pièces de marine (deux de 210 et 4 de 105*) ainsi que de canons de campagne ou antichars plus petits. Le moral de ses défenseurs était visiblement plus élevé que ne l'était celui du reste de la garnison. Le 21 septembre, ayant sondé les ouvrages extérieurs, des patrouilles des Queen's Own Rifles et du Régiment de la Chaudière, malgré une vive réaction ennemie, purent ramener de précieux renseignements. Dans l'après-midi du même jour, 78 bombardiers moyens du 2e groupe (RAF) s'attaquaient à l'ouvrage. L'utilité de cette préparation devait apparaître clairement le lendemain matin, au moment où les Queen's Own Rifles se portaient en avant à leur tour. Mettant en batterie une pièce prise à l'ennemi, ils eurent tôt fait de se rendre maîtres d'une garnison qui, au demeurant, ne demandait plus qu'à se rendre. A 7h.50 du matin, les 500 hommes qui la composaient se rendaient, allant grossir le nombre de prisonniers faits jusque-là[99]

C'est le 22 septembre, dans la soirée, qu'allait se terminer l'opération "Wellhit", dans la presqu'île d'Outreau. Des voitures de reconnaissance munies de haut-parleurs avaient convaincu la garnison du Portel de l'inutilité d'une résistance plus prolongée. Il y avait là deux points d'appui. Celui du nord tomba le premier et, au moment où la 9e brigade et un escadron du 10e régiment blindé allaient donner l'attaque au second, l'ennemi hissa le drapeau blanc. Le général Heim lui-même se rendit au brigadier Rockingham à 4h.30 et la dernière résistance s'éteignit lorsque le commandant allemand put faire parvenir un message à un détachement isolé à l'extrémité du môle pour lui faire cesser le feu. Ce détachement avait continué jusqu'au dernier moment à servir son unique pièce de 88.[100]

La réduction de Boulogne avait pris six jours, juste à un moment où il importait au plus haut point de gagner du temps. A cette réserve près, les résultats obtenus étaient fort encourageants†. Nous avions fait 9,517 prisonniers, dont 250 blessés[101]. Nos propres pertes, estimait-on, se chiffraient par 634 tués, blessés ou disparus[102]. La meilleure partie des pertes avaient évidemment été subies par les six bataillons d'infanterie qui avaient mené l'attaque. Ils avaient perdu 462 hommes. La 9e brigade avait été très légèrement plus éprouvée que la 80, avec 247 tués, blessés ou disparus contre 215. Le bataillon le plus atteint était le Highland Light Infantry of Canada qui avait perdu 97 hommes (dont 18 tués), et les North Nova Scotia Highlanders, qui en avaient perdu 96 (dont 27 tués)[103] La garnison ennemie était à peine moins nombreuse à Boulogne

*Dont deux 105 avaient été mis hors de combat par l'aviation et un autre par l'artillerie[98].

†Le millésime 1944 inscrit à la suite de la distinction "Boulogne" attribuée aux unités engagées dans ces opérations sert à distinguer celles-ci du *Corps of Gentlemen at Arms qui* a droit à la mention "Boulogne 1544'.'

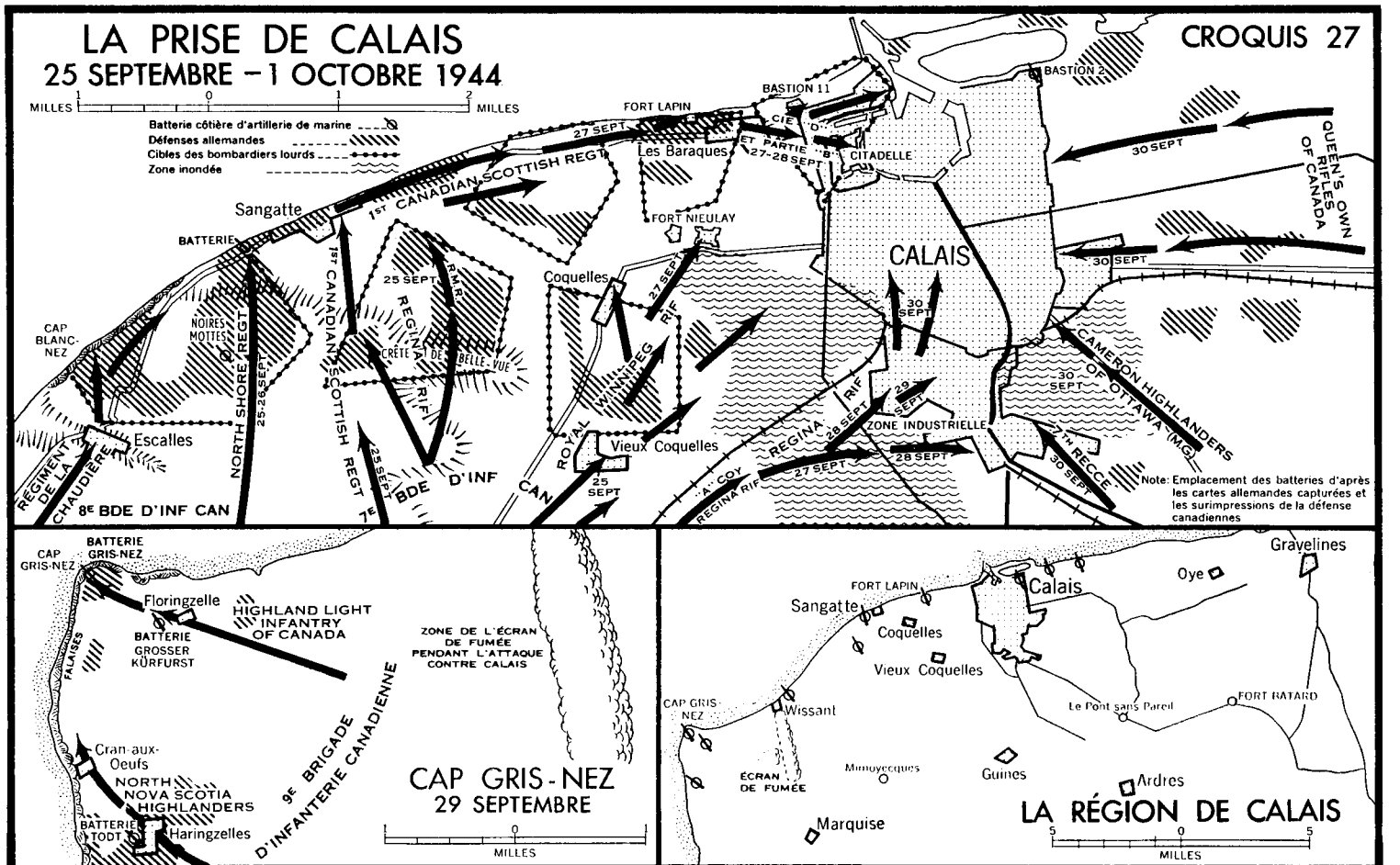
qu'au Havre et les deux brigades canadiennes qu'on lui avait opposées avaient été plus sévèrement éprouvées que les deux divisions employées à la prise de la plus grande de ces deux villes (voir ci-dessus, p. 354). Eu égard au caractère du terrain et à la puissance du dispositif ennemi, il était heureux, ainsi que le fit remarquer un observateur, que l'adversaire n'ait pas été plus résolu qu'il ne l'était. Il arrivait souvent qu'il continuât à tirer jusqu'au moment où notre infanterie abordait sa position, après quoi il se rendait, avec, dans bien des cas, son paquetage tout fait[104]

C'est à l'artillerie ennemie que nous devions la plus grande partie de nos pertes. Il est évident que la neutralisation des batteries ennemies fut moins complète à Boulogne qu'au Havre, peut-être à cause de la modicité relative de r appoint de l'aviation de bombardement, de l'absence de bombardement naval (attribuable, sans doute, à la présence de batteries garde-côtes allemandes très puissantes dans la région du Pas-de-Calais) comme aussi à ce que la pénurie de munitions avait empêché l'exécution de tirs de contre-batterie vraiment efficaces avant le jour J (voir ci-dessus, p. 356). Commentant le rôle de l'artillerie canadienne pendant la première journée, on attribuait le fait que certaines batteries n'avaient pu être réduites au silence à l'insuffisance des concentrations (rarement plus de deux pièces contre une"), comme aussi, en partie, au caractère extrêmement robuste des ouvrages où l'ennemi avait abrité ses canons[105] Les quêteurs estimaient notamment que, dans le cas d'une batterie de six pièces de 88 à Henriville, au sud du port, notre artillerie avait tiré 5,700 coups à 300 yards ou moins de l'objectif sans pour autant l'empêcher de tirer à peu près 2,000 obus sur nous. La même enquête révéla quelques défaillances de nos renseignements en matière d'artillerie. Dans la liste des batteries adverses dressée avant l'opération figuraient de fausses positions sur lesquelles on avait dépensé en vain bombes et obus, alors que certaines batteries véritables avaient été épargnées[106]. Le 17 septembre, on relevait des tirs de huit d'entre elles dont on avait ignoré l'existence jusque-là[107].

On avait pu espérer que la prise de Boulogne améliorerait très sensiblement la situation difficile dans laquelle se trouvaient les Alliés du point de vue de leur ravitaillement. Il ne s'agissait sans doute pas d'un très grand port, mais, pourtant, en 1937 le commerce maritime y avait atteint, au total, un million de tonnes. On 14 tenait du reste pour le "premier port de pêche de France." Malheureusement, l'ennemi avait opéré des destructions telles dans les aménagements portuaires que, jointes aux dégâts provoqués par notre bombardement pendant l'attaque ou plus tôt, celles-ci allaient nous empêcher d'utiliser le port avant le 12 octobre. l n certain nombre de navires avaient été coulés à travers l'entrée du port, la plupart des grues détruites et les portes des bassins endommagées, de sorte que la situation des Alliés ne se trouva pas améliorée immédiatement, du seul fait de 1 prise du port[108].

Opération "Undergo" : la prise de Calais

Il fallait ensuite s'emparer de Calais. C'est un port moins important que logne et, par conséquent, moins inteiessant du point de vue du ravitaillement gré tout, le conseiller naval de l'É.-M. de la Première armée canadienne (le commander R. M. Prior) estimait que, pour peu qu'on eût l'intention d'utiliser


LA PRISE DE CALAIS
25 SEPTEMBRE – 1 OCTOBRE 1944
CROQUIS 27
MILLES
Batterie côtière d'artillerie de marine
Défenses allemandes
Cibles des bombardiers lourds
Zone inondée
Sangatte
BATTERIE
CAP BLANC-NEZ
NOIRES MOTTES
Escalles
RÉGIMENT DE LA CHAUDIÈRE
8E BDE D'INF CAN
NORTH SHORE REGT
25-26 SEPT
1ST CANADIAN SCOTTISH REGT
25 SEPT
RMR
CRÊTE DE BELLE-VUE
RIF
25 SEPT
7E BDE D'INF CAN
1ST CANADIAN SCOTTISH REGT
27 SEPT
FORT LAPIN
Les Baraques
1ER PARTIE 27-28 SEPT
BASTION 11
CITADELLE
BASTION 2
FORT NIEULAY
Coquelles
ROYAL WINNIPEG RIF
27 SEPT
25 SEPT
Vieux Coquelles
CALAIS
30 SEPT
QUEEN'S OWN RIFLES OF CANADA
CAMERON HIGHLANDERS OF OTTAWA (MG)
ZONE INDUSTRIELLE
REGINA RIF
28 SEPT
29 SEPT
27 SEPT
Ac. COY
REGINA RIF
27TH RECCE
Note: Emplacement des batteries d'après les cartes allemandes capturées et les surimpressions de la défense canadiennes
CAP GRIS-NEZ
BATTERIE GRIS-NEZ
Floringzelle
BATTERIE GROSSER KÜRFURST
FALAISES
HIGHLAND LIGHT INFANTRY OF CANADA
ZONE DE L'ÉCRAN DE FUMÉE PENDANT L'ATTAQUE CONTRE CALAIS
Cran-aux-Oeufs
NORTH NOVA SCOTIA HIGHLANDERS
BATTERIE TODT
Haringzelles
9E BRIGADE D'INFANTERIE CANADIENNE
CAP GRIS-NEZ
29 SEPTEMBRE
MILLES
Gravelines
Oye
Calais
FORT LAPIN
Sangatte
Coquelles
Vieux Coquelles
CAP GRIS-NEZ
Wissant
Le Pont sans Pareil
FORT RATARD
ÉCRAN DE FUMÉE
Mimoyecques
Guines
Ardres
Marquise
LA RÉGION DE CALAIS
MILLES

Boulogne avec un minimum de garanties de sécurité, il importait préalablement de "se rendre maître des sept batteries lourdes de Calais ainsi que de celle du Gris-Nez". Le capitaine A. F. Pugsley, de la Marine britannique royale, qui venait de prendre le commandement de toutes les unités navales opérant dans le secteur de la Première armée canadienne partageait cet avis. C'était aussi celui de l'amiral Ramsay, autant, du moins, qu'on peut en juger aujourd'hui'109. La situation était compliquée par les préparatifs alors en marche en vue de l'ouverture de l'estuaire de l'Escaut, qui allait être la grande affaire de la Première armée canadienne. Le 15 septembre, en commençant d'étudier la question, le général Crerar avait écrit au maréchal Montgomery[110]:

> Si, après la chute de Boulogne, Simonds jugeait possible une exploitation rapide de ce succès qui lui permette de s'emparer de Calais, cela sera fait par le 2e corps d'armée canadien. Si, au contraire la garnison de Calais semble devoir résister à tout assaut qui ne serait pas soigneusement préparé et exécuté avec un maximum de moyens, je confierai cette mission au ler corps britannique moins la 51e division (Highland), de façon que Crocker ait désormais, à la place de Simonds, la responsabilité de la prise de Calais et de l'investissement de Dunkerque.

Il devait bientôt apparaître clairement qu'on ne saurait espérer s'emparer de Calais sans une opération en règle. Le caractère d'urgence que prenait alors le projet de dégagement de l'estuaire de l'Escaut devait pourtant entraîner une modification des plans de Crerar. Le 19, il confiait le secteur d'Anvers au 111, corps d'armée, tandis que le général Simonds s'apprêtait de son côté à s'emparer de Calais et des batteries du cap Gris-Nez[111]. C'est, bien entendu, à la 3e division canadienne, déjà sur place, qu'allaient être confiées ces dernières missions. Son état-major mettait d'ailleurs au point un premier projet d'opération ("Undergo") la veille même de l'attaque sur Boulogne[112]. On croyait alors, - la chose a été relevée ci-dessus, - qu'il serait possible de lancer cette opération dès le 19 septembre. En l'occurrence le long retard apporté à la prise de Boulogne entraîna des renvois successifs, attribuables au fait que les blindés, l'artillerie, voire l'infanterie, dont la présence était nécessaire à Calais se trouvaient déjà occupés au siège de Boulogne. Il n'était pas non plus impossible que les besoins de la marine (dont il est fait mention plus haut) pourraient être satisfaits par la seule prise du cap Gris-Nez et un simple investissement de Calais. Le 23 septembre, le général Crerar croyait encore qu'il faudrait peut-être se résoudre à cette dernière solution *après* le déclenchement de l'attaque. Le motif en était, évidemment, qu'il importait avant tout d'accélérer le dégagement de l'estuaire de l'Escaut.

Pendant que le reste de la 3e division se préparait au siège de Boulogne, la 7e brigade d'infanterie (brigadier J. G. Spragge) et le 7e de reconnaissance investissaient Calais et le cap Griz-Nez. Cette mission avait, au tout début, été assuree par le seul régiment de reconnaissance qui, pour isoler la place, avait hardiment étendu son front sur près de vingt milles[114]. Le 10, le Toronto Scottish Regiment (Mit.) de la 2e division prenait place entre Oye et Ardres dans le secteur sud-est du périmètre*. En même temps le 6 septembre la 7e brigade, - nous l'avons vu, - garnissait des hauteurs à sept milles au sud-ouest de Calais à peu près, coupant ainsi les communications entre Boulogne et Calais et

*Cette unité était mise à la disposition du général Spry le 19 septembre. Elle retournait à la 2e division le 23[115].

menaçant les batteries du cap Gris-Nez. Pendant les dix jours qui suivirent, ces troupes, progressant lentement, dégagèrent en partie le cap.

Pendant la nuit du 16 au 17 septembre, la 7e brigade, moins un bataillon (le let Canadian Scottish étant passé en réserve de division pendant le siège de Boulogne) tentait de s'emparer des trois batteries puissamment fortifiées du cap Griz-Nez, appuyée par le 6e régiment blindé, le 12e d'artillerie de campagne et une batterie du 3e moyen. Cette tentative ne servit qu'à démontrer que ces ouvrages ne tomberaient qu'après une attaque beaucoup plus sérieusement appuyée. L'attaque n'eut aucune espèce de succès. Les Royal Winnipeg Rifles, bluffant, cherchèrent à convaincre le commandant de la batterie de Haringzelles de capituler en menaçant de "l'effacer de la face du monde", mais ils en furent pour leurs frais. Le 18, le 7e de reconnaissance se chargea à lui seul de couvrir le cap Griz-Nez pendant que la 7e brigade se préparait, de son côté, à jouer le rôle qui lui était assigné dans l'attaque sur Calais[117].

Les défenses de Calais étaient assez puissantes, bien que, contrairement à celles de Boulogne, elles ne fussent pas articulées le long d'un cercle de collines environnant la place. Du côté des terres, la ville était couverte de canaux. Quant à Calais même, on a écrit que c'était "une série d'îles groupées autour de la Citadelle, au coeur des vieux quartiers[118]. Des marais et des champs inondés couvraient en outre la place au sud et à l'est. A un observateur au moins, ces inondations firent l'effet d'un "vaste lac"[119]. Une crête émergée, presque une chaussée, portait le chemin de fer et la route à l'est, vers Gravelines. Elle avait cependant été fortifiée et pouvait facilement être tenue par un ennemi résolu.

La ville avait en bonne partie conservé ses anciennes fortifications, notamment un mur bastionné et des douves pleines d'eau couvrant la plus grande partie des quartiers construits. Mais là encore les fortifications modernes mises en place pendant plus de quatre ans d'occupation allemande faisaient généralement face à la mer. Selon le commandant de la place, le lieutenant-colonel Ludwig Schroeder, il n'avait jamais été sérieusement question de la défendre du côté des terres avant le mois d'août 1944[120]. Ce n'était que depuis très peu qu'elle figurait sur la liste des "forteresses" préparée par Hitler (voir ci-dessus, p. 317). Malgré tout, les travaux allemands dans le secteur restaient formidables. A Noires-Mottes et aux abords de ce lieu, soit à cinq milles ou à peu près au sud-ouest de Calais, on trouvait une batterie de trois pièces de 406 (15.8), une seconde batterie moins importante, mais capable, néanmoins, d'atteindre l'Angleterre et tout un réseau de blockhaus, l'ensemble du dispositif interdisant la route qui, par la côte, permet de gagner la ville. A l'est de Noires-Mottes, le long de la crête de Belle-Vue, abris pour mitrailleuses et abris bétonnés pour les troupes couvraient de grosses pièces sur rail. Entre ces deux positions et les terrains inondés au sud de Calais, les Allemands avaient construit un point d'appui formidable sur une hauteur, au nord de Vieux-Coquelles. La grand'route de Boulogne à Calais y était coupée par un dispositif groupant des armes de toutes sortes et largement couvert par des réseaux de barbelés ou des champs de mines. Les abords est et sud-est de la place étaient également couverts par des champs de mines ou des retranchements d'infanterie, appuyés par des batteries de canons de campagne, de DCA ou antichars. Enfin, dans le secteur des Baraques, aux abords nord-ouest du port, les ouvrages de protection des côtes étaient protégés par de nouveaux champs de mines et un fossé antichars joignant les terrains inondés à la mer.

Notre service de renseignements avait primitivement fixé à entre 4,450 et 5,550 les effectifs de la garnison. Plus tard, il portait ce chiffre estimatif à "six ou huit mille." En fait, la garnison était forte d'un peu plus de 7,500 hommes[122]. Il s'agissait, en l'espèce, d'un mélange d'une qualité douteuse, que Shroeder, assez méchamment, allait qualifier de "rebut". Il n'y avait guère, là-dessus, que 2,500 fantassins. Près des deux tiers du reste servaient les canons garde-côtes ou les ouvrages du port. Après la réduction du Havre et de Boulogne, le moral de la garnison, on le conçoit sans peine, laissait fort à désirer. Un rapport fondé sur l'interrogatoire des prisonniers et préparé après la reddition de la place, notait que:

> Les troupes de terre étaient formées d'éléments vieillis, malades et dépourvus de nerfs. Les troupes navales, également âgées, n'avaient pas l'habitude du combat terrestre. Seuls les servants des pièces de DCA, - qui appartiennent à l'Armée de l'air, - avaient bon moral. C'était là, d'ailleurs, les seuls éléments jeunes de la garnison.

Les plans élaborés en vue de la prise de Calais se conformaient aux préceptes habituels: bombardement préliminaire par les bombardiers lourds et par d'artillerie, suivi d'une attaque d'infanterie exécutée avec le maximum de moyens d'appui. Le 15 septembre, à Versailles, le général Simonds avait pu obtenir de la RAF l'intervention des bombardiers lourds sur Calais comme sur Boulogne (voir ci-dessus, p. 356). Ultérieurement le Commandement de bombardement convint d'assaillir cinq objectifs principaux, y compris le dispositif ennemi sur la crête Sangatte--Belle Vue, le secteur du Vieux Coquelles et les ouvrages de la côte, aussi bien que les défenses nord-ouest du port lui-même et la citadelle[124]. La préparation d'artillerie serait confiée aux unités qui avaient déjà participé ,aux opérations contre Boulogne, notamment les régiments de campagne de la 51e division. On procéda à des préparatifs très complets en vue de la mise en _place de tirs de contre-batterie et anti-DCA pendant la phase préliminaire; ils devaient être étoffés, au moment où l'infanterie partirait à l'assaut, par des tirs concentrés sur les résistances locales[125]. Ce programme comportait en parti-culier la pose d'un écran de fumée long de 3,000 yards et destiné à dissimuler À la vue des Allemands, installés sur le cap Griz-Nez, un certain nombre de nos batteries[126].

Le général Spry entendait attaquer Calais avec les 7e et 8e brigades d'infanterie, appuyées par la 2e brigade blindée canadienne. Il y aurait en soutien, outre l'artillerie, des Flails, des AVREs et des Crocodiles, de la 31e brigade de chars britannique, ainsi que des Kangaroos du ler escadron canadien de transporteurs blindés d'infanterie. La 7e brigade avait pour mission de "prendre ou de détruire" les garnisons de Belle-Vue, Vieux Coquelles et Calais même. Il était .par ailleurs prescrit à la 8e brigade de se rendre maîtresse des positions d'Escalles, auprès du cap Blanc-Nez, et de Noires-Mottes*. (En même temps la 9e brigade relèverait au cap Griz-Nez le 7e régiment de reconnaissance et s'apprêterait à s'emparer des batteries qui s'y trouvaient.) L'infanterie prendrait le départ au moment de la chute de la dernière bombe sur les objectifs les plus voisins de nos lignes. Après plusieurs ajournements successifs, le jour J fut enfin, le 24 septembre, fixé au lendemain[127].

*L'ordre communiqué le soir du 22 septembre par la 3e division se contentait de donner Escalles comme objectif à la 8e brigade et ce n est que le lendemain, au moment où la brigade elle-même émettait ses ordres, qu'on y ajoutait Noires-Mottes.

La préparation de l'appui aérien devait avoir une conséquence assez singulière. Le Quartier général du 2e corps d'armée canadien, négligeant la voie hiérarchique, avait eu l'idée, pour gagner du temps, de s'adresser directement au Commandement de bombardement pour lui demander d'intervenir violemment sur le secteur d'Escalles. Ce faisant, le corps d'armée avait omis de faire usage des voies de communication normales qui passaient à la fois par l'Armée et la RAF. Si Harris, toujours compréhensif, voulut bien donner son consentement, l'état-major de la Première armée n'en fut pas moins vivement contrarié, craignant qu'en négligeant ainsi la voie normale on ne se trouvât à compromettre les rapports excellents qu'elle avait eu grand soin d'établir avec les états-majors laissés hors du circuit, singulièrement celui des Forces expéditionnaires aériennes alliées et celui de la 2e Force aérienne tactique. Du coup, elle se hâta de présenter une demande en bonne et due forme; par le canal du Q.G. du 84e groupe de la RAF, intéressant l'attaque sur Escalles demandée préalablement par le corps d'armée. Les Forces expéditionnaires aériennes alliées n'en résolurent pas moins de supprimer l'opération. Il n'y parvint pas, mais en cherchant à le faire (la 2e Force aérienne tactique devait le signaler plus tard) il "se trompa", de sorte que l'attaque que les bombardiers moyens du 2e groupe devait exécuter le soir du 20' septembre sur le fort de la Crèche, à Boulogne, se trouva supprimée aux termes d'un ordre donné directement par l'état-major des Forces aériennes alliées (qui, ce faisant, en prenait également à son aise avec la voie normale) au groupe. Le Commandement de bombardement intervint par conséquent sur Escalles dans l'après-midi, 633 appareils lançant 3,372 tonnes de bombes sur l'objectif, avec des résultats que tous les intéressés furent unanimes à qualifier d'excellents[128]. Si la régularité de cette opération laissait quelque peu à désirer, on ne pouvait tout de même pas affirmer qu'on n'avait pas fait les choses en grand.

Le mauvais temps ayant empêché le renouvellement de ces attaques, il fallut attendre l'après-midi du 24 septembre pour voir apparaître de nouveau les bombardiers du Commandement de bombardement au-dessus de Calais, 188 appareils s'attaquant ce jour-là à des objectifs situés dans la ville. Huit d'entre eux, malheureusement, se perdirent[129]. Ainsi que l'écrivait le chroniqueur de la 7e brigade, la cause en était la réception d'un rapport erroné selon lequel cette attaque n'aurait pas lieu, de sorte que notre artillerie n'avait fait aucun préparatif pour tirer sur les batteries allemandes de DCA. L'inscription au journal, à cet égard, est émouvante:

> Regardant l'attaque, nous éprouvions un affreux sentiment d'impuissance. Il est sûr qu'on aurait pu réduire les pertes en avions s'il n'y avait pas eu de la confusion quelque part dans la transmission des ordres. Mais ce sont des choses inévitables à la guerre. Les bataillons envoyèrent des patrouilles pour tâcher de recueillir les survivants des équipages des bombardiers. Malheureusement elles ne retrouvèrent que des cadavres.[131]

Le mauvais temps devait même gêner l'effort principal tenté par le Commandement de bombardement sur Calais même à partir de 8h.15 du matin. Près de 900 appareils quittèrent bien leurs bases, mais la plupart des missions se soldèrent par un échec. 303 d'entre eux seulement ont effectivement attaqué, le poids total des bombes ainsi lâchées étant de 1,321 tonnes[132]. Un message

*Les autres dossiers dont nous disposons ne jettent aucune lumière sur l'incident, à ceci près qu'un rapport de situation de l'E.-M. de la 3e division, de 12h.45, signale que "tout appui aérien pour la journée a été supprimé"[130].

transmis par le 2e corps d'armée au Commandement de bombardement signalait que "les bombes lâchées l'ont été au bon moment et avec précision"[133]. Comme d'habitude, néanmoins, bon nombre de blockhaus ou autres ouvrages n'en survécurent pas moins au bombardement par avion (comme aux tirs d'artillerie) et se manifestèrent pendant l'assaut. En général les résultats du bombardement préliminaire à Calais furent analogues à ce qu'ils avaient *été* au Havre et à Boulogne. Les ouvrages ennemis furent endommagés et le moral des assiégeants sérieusement ébranlé sans qu'on pût parler pour autant d'une extinction totale de la résistance. Il restait fort à faire aux assiégeants avant la chute définitive du port.

A 10h.15 du matin, le 25 septembre, juste après le bombardement préliminaire, les vétérans de la 3e division se portaient contre la partie du dispositif ennemi qui couvrait l'ouest de Calais[134]. A gauche, la 8e brigade attaquait les ouvrages du cap Blanc-Nez et la batterie de Noires-Mottes. Le soir du même jour, le Régiment de la Chaudière avait fait prisonnière la garnison allemande de Blanc-Nez, forte de près de 200 hommes (le journal du régiment signale que la plupart d'entre eux étaient ivres-morts,)[135]. Au même moment, le North Shore Regiment attaquait la batterie "Lindemann", celle de Noires-Mottes. Des Mails ouvraient un passage à travers les champs de mines qui couvraient la position et les chars du 100 régiment blindé appuyaient la progression de leur tir. A la fin de la journée, le bataillon était installé sur des positions dominant l'un des ouvrages énormes et, bien que le combat n'eût pas pris fin, des négociations se poursuivirent pendant toute la nuit en vue de la reddition de la garnison. Le commandant allemand finit par capituler aux premières heures du 26. A midi, Ia garnison sortait de la place en colonne par un, ajoutant 285 hommes au total des prisonniers déjà faits par la brigade. Il semblerait que les termes de la capitulation visaient à la fois la batterie de Noires-Mottes avec ses trois énormes pieces et la batterie garde-côte voisine moins importante de Sangatte.

La rapidité de la progression de la 8e brigade pendant les premiers temps de l'attaque sur les hauteurs d'Escalles--Sangatte avait très sérieusement con couru au succès remporté par la 7e dans son action sur les défenses de Belle-Vue de Coquelles, justement dominé par ces hauteurs. Dans ce secteur les bataillons qui menaient l'attaque signalaient que les bombardements lourds prelimi-naries avaient manqué leurs objectifs, en tout ou en partie[137] ce qui s'expliquait ses doute par les limites imposées par le mauvais temps au développement de l'attaque. Malgré tout, "artillerie et bombardiers légers avait soumis les positions ennemies à un terrible bombardement, aussi bien avant l'attaque qu'au cours de celle-ci, suivant les demandes des assaillants"[138]. L'infanterie fut bravement appuyée par un escadron du 6e régiment blindé.

Les Royal Winnipeg Rifles se heurtèrent à une vive résistance aux abords de Vieux-Coquelles, mais "après un combat farouche, tous combattants mêlés, lu assiégeants résolus finirent par obliger l'ennemi à évacuer des blockhaus à l'épreuve des bombes". Poursuivant leur avance vers Calais, ils eurent fort à souffrir d'îlots de résistance ennemis, de champs de mines ou des canardeurs, voire de l'artillerie allemande dont le tir commençait à se faire plus précis. Un autre combat farouche eut lieu au village de Coquelles "où il fallut combattre, maison par maison, un adversaire bien résolu à ne pas lâcher pied". Malgré tout, avec l'appui "toujours proche et efficace" de l'artillerie le bataillon put s'installer sur son objectif le soir du 25[139]. Pendant ce temps, le Regina Rifle

Régiment, soutenu par le 6e régiment blindé, progressait vers le bas du glacis de la crête qui s'élevait à l'ouest de Coquelles. L'ennemi lui opposait une vive résistance, au point que vers la fin de l'après-midi le brigadier Spragge prescrivait au 1er bataillon du Canadian Scottish d'avoir à appuyer les Regina Rifles. Le rédacteur du journal de guerre du Scottish note que les hommes marchaient avec précaution car "il y avait là pas mal de champs de mines et il suffit, dans des endroits pareils d'un seul mauvais pas . . ." Le lendemain matin* ils progressaient le long de la route de la côte vers le fort Lapin et les quartiers nord-ouest de Calais[141].

La 3e division était parvenue à percer le dispositif adverse, à l'ouest, dans sa partie extérieure. Le matin du 26 septembre, le Commandement de Bombardement attaquait de nouveau, 191 appareils lâchant leurs bombes sur Calais. Pendant toute la journée, les unités de la 7e brigade poursuivirent obstinément leur progression et, le soir, étaient sur le point d'aborder le cercle intérieur des fortifications[142]. Celui-ci s'étendait de fort Lapin et du secteur fortement tenu de Les Baraques, sur la mer, à travers le fort Nieulay vers le sud jusqu'aux grands terrains inondés qui couvraient la ville du côté ouest et sud-ouest. Les défenses ennemies, dans le secteur le plus voisin de la côte, étaient particulièrement formidables. Il y avait au fort Lapin une batterie lourde défendue par des fossés antichars et des champs de mines. On signalait en outre que cette position et le Bastion 11 voisin étaient équipés de lance-flammes. La 8e brigade, une fois sa première mission terminée, se disposa à relever les Camerons du côté est de la ville pendant que la 7e continuait à pousser fortement de l'ouest.

Le 27 septembre, les éléments l'es plus avancés exécutaient un léger mouvement de repli de façon à permettre au Commandement de bombardement d'intervenir une fois de plus avec sa puissance habituelle, 342 Lancasters lâchant cette fois 1,718 tonnes de bombes[143]. La progression de la 7e fut dès lors régulière. Le Canadian Scottish, solidement accroché au fort Lapin, vint néanmoins à bout de l'ouvrage le soir du même jour, avec l'appui de chars, de Crocodiles et de fumées. Soutenus par les sapeurs de la 6e compagnie de campagne, ils poursuivirent immédiatement leur avance, cherchant à franchir les vieux fossés pleins d'eau à l'extrémité ouest du port. Pendant la nuit, le bataillon put faire franchir l'obstacle à sa compagnie "D" et à deux pelotons de la compagnie "B", au sud du Bastion 11. C'est alors que les Allemands qui tenaient le bastion, ainsi que ceux qui se trouvaient dans la citadelle, "ouvrirent le feu pour de bon", au point que "le premier d'entre nous qui montrait la tête était un homme mort". Les troupes de cette tête de pont ne pouvant être ni renforcées ni retirées durent rester isolées pendant 48 heures, sans vivres et sans munitions[144].

A l'intérieur des terres, sur le flanc droit du Canadian Scottish, les Royal Winnipeg Rifles s'attaquaient au fort Nieulay, dont les "hauts murs dominent les plaines qui se trouvent au sud, la grand'route (de Boulogne) et les voies d'accès qui se trouvent à l'ouest"[145]. On avait encastré dans les murs du fort des fortins à l'abri des obus. L'ensemble de l'ouvrage était en outre entouré d'un large fossé. Il commença par offrir une vive résistance, mais, - et nous empruntons ici les termes vivants du journal de guerre des Royal Winnipeg Rifles. - "On parvint néanmoins à s'approcher d'assez près des murs à portée de lance-flam

*Pendant que le Canadian Scottish se portait en avant, au cours de la matinée, il avait dépêché une patrouille vers la position de Noires-Mottes qui ne tirait plus. Il semble que la garnison se soit rendue à ce bataillon aussi bien qu'au North Shore Regiment[140].

mes. Sur ce, un peu réchauffé, l'ennemi hissa le drapeau blanc et des centaines d'Allemands surgirent en foule des portes ouvertes, bras en l'air"[146]. Au même moment, sur le flanc droit (sud) de la brigade, les Regina Rifles étaient occupés à franchir les champs inondés pour atteindre les usines qui se trouvent dans les quartiers extérieurs du sud de Calaias[147].

Le 28 septembre, la situation du lieutenant-colonel Schroeder était déses pérée. Le moral de ses troupes était extrêmement éprouvé et les déserteurs nombreux. La présence d'une importante population civile (une vingtaine de mille personnes) qui avait refusé de quitter la ville avant le siège constituait pour lui une gêne considérable. Le matin du 28, le Commandement de bom bardement attaquait de nouveau, cette fois avec 194 appareils[148]. Cet après-midi là un officier des affaires civiles à Ardres entendait dire que le commandant allemand était "presque prêt à négocier sa capitulation". Là-dessus, au nom du général Spry, on lui fit tenir un message aux termes duquel celui-ci s'offrait à le rencontrer au Pont-Sans-Pareil au nord d'Ardres, à dix heures le lendemain matin. Les Allemands ayant accepté, il fut prescrit aux troupes canadiennes de "cesser de tirer sauf là où l'ennemi se montrerait toujours actif"[150]. La réunion eut lieu, mais Schroeder ne s'y montra pas. Ses représentants formulèrent l'étonnante proposition selon laquelle il faudrait déclarer Calais "ville ouverte". Spry s'y refusa aussitôt car, ainsi que l'écrivait le chroniqueur de la division "le Boche était dans la ville et la défendait". Les Allemands demandèrent ensuite que la trêve fût prolongée de quarante-huit heures de manière à permettre l'évacuation des civils. Le général Spry leur accorda 24 heures, jusqu'à midi, le 30 septembre. Plus tard, le même jour, l'officier supérieur chargé des affaires civiles au 2e corps d'armée canadien (le lieutenant-colonel J. J. Hurley) assistait à une conférence à Calais à laquelle Schroeder lui-même était présent. Il en retira l'impression que les Allemands capituleraient "après avoir offert une résistance suffisamment sérieuse pour que leur reddition parût honorable"[151].

Pendant la trêve, alors que les malheureux civils de Calais évacuaient la ville en masse par les routes de l'est, où ils étaient accueillis par nos services des affaires civiles, le général Spry préparait et communiquait ses ordres en vue de l'assaut final. Deux heures après l'expiration de la trêve, les Queen's Own Rifles et les Cameron Highlanders devaient exécuter une diversion vigoureusement appuyée, à l'est, tandis que le 7e régiment de reconnaissance continuerait de patrouiller en force, et au besoin de se battre, sur le pourtour sud de la ville. Puis, pendant le deuxième temps de l'opération, la 7e brigade tenterait l'effort principal, attaquant de l'ouest pour ouvrir la route de Coquelles en détruisant ou faisant prisonnière la garnison[152].

Mais cette trêve incertaine avait achevé d'abattre la garnison. A la reprise du combat, le 30, à midi, ' la résistance allemande s'écroula rapidement. En prévision d'une reddition prochaine de la place, les Canadiens avaient fait supprimer une nouvelle intervention des bombardiers lourds, mais Typhoons et, Spitfires du 84e groupe n'en furent pas moins énergiquement utilisés, ainsi que l'artillerie dont l'intervention fut d'une incontestable utilité. A une heure de l'après-midi, les Camerons, qui tenaient le secteur à l'est de la ville, signalaient que "l'ennemi sort en masse". Priés de préciser s'il s'agissait là d'une capitulation générale, ils répondirent: "Nous n'en savons rien, mais ce qui est sûr, c'est qu'ils sortent![153]" Dans le secteur ouest, le Canadian Scottish reprit sa progression. Soutenu par des Crocodiles, il abordait le Bastion 11 et la citadelle,

où il pénétrait bientôt. Immédiatement, il commença à nettoyer les quartiers nord de la ville proprement dite. "La résistance active avait à peu près pris fin; la garnison nous attendait simplement pour se rendre"[154]. La situation était du reste la même, ou à peu près, ailleurs sur le front de la 7e brigade qui, le soir, avait été porté tout près du centre de la ville.

A sept heures du soir, Shroeder se rendait au lieutenant-colonel P. C. Klaehn, commandant les Cameron Highlanders. "On chercha à donner à la cérémonie un caractère aussi solennel que possible, la signature des actes se faisant sur un bureau, dans une ferme française"[155]. On continua d'escarmoucher un peu partout pendant la nuit, mais à neuf heures du matin, le le" octobre, la résistance avait complètement cessé à Calais[156]. La chute de la place nous donnait, au total, 7,500 prisonniers". Quant aux pertes des assaillants, elles étaient étonnamment faibles. En tout et pour tout, elles étaient "inférieures à 300"[159]. C'est la 7e brigade qui avait été la plus éprouvée, ses trois bataillons ayant perdu 190 hommes. Celles des Royal Winnipeg Rifles étaient les plus lourdes (77), dépassant tout juste celles des Regina Rifles (71). Quant à la 8e brigade, elle n'accusait, en tout et pour tout, que la perte de 29 hommes.

Les installations portuaires de Calais avaient été soigneusement démolies par l'ennemi (des photographies aériennes du 13 septembre révèlent la présence de cratères régulièrement espacés le long des quais) de sorte que le port ne put être ouvert avant le mois de novembre. Il servit alors aux mouvements des troupes et de terminus pour le bac transbordeur.[161]

Les batteries du cap Gris-Nez

Pendant la trêve à Calais, la 9e brigade avait exécuté une opération habile aux moindres frais, pour s'emparer des batteries allemandes du cap Gris-Nez qui, on le sait, étaient capables d'atteindre l'autre rive de la Manche. Ces pièces avaient gêné l'utilisation du Pas-de-Calais par nos navires et fait subir aux habitants de Douvres des bombardements occasionnels qui, depuis peu, cependant, devenaient plus violents. Quatre ans pourtant avaient passé depuis que M. Churchill avait fait observer: "Il faut nous battre pour que notre artillerie puisse dominer le Pas-de-Calais, détruire les batteries ennemies, multiplier et renforcer les nôtres"[162]. Maintenant ces armes puissantes étaient exposées à une attaque sur leurs arrières, du côté de la terre, là où elles étaient relativement vulnérables.

Les positions allemandes du Cap Gris-Nez étaient tenues par le 242e bataillon naval d'artillerie côtière. Elles comportaient trois batteries principales: la batterie Todt, à Haringzelles, avec quatre pièces de 380; la batterie Crosser Kurfurst, à Floringzelle, avec quatre pièces de 280 et, enfin, la batterie Gris-Nez, près de la pointe ouest du cap lui-même, avec trois pièces de 170. Il existait en outre une quatrième batterie, dite *batterie* Wissant et située près du village de ce nom, à quatre pièces de 150. Mais elle avait été prise plus tôt par la 7e brigade[163]. Les pièces des batteries Todt et Crosser Kurfürst avaient l'une et l'autre une portée supérieure à 25 milles. Cette dernière et celle de Gris-Nez pouvaient en outre tirer vers les terres[164]. Ces ouvrages massifs étaient protégés

*Au total, 9,128 prisonniers furent faits à Calais et au cap Gris-Nez[157], dont environ 1,600 pour le cap Griz-Nez seulement[158].

contre un assaut direct par un dispositif compliqué fait de champs de mines, de réseaux électrifiés, d'abris bétonnés et de points d'appui antichars, le tout couvert par d'innombrables mitrailleuses et canons de campagne.

Avant le moment fixé pour le départ de l'infanterie, les appareils lourds de la RAF s'attaquèrent par deux fois aux batteries. Le 26 septembre, 532 d'entre eux intervenaient à la fois. Pendant cette opération et l'attaque livrée en même temps à Calais (voir ci-dessus, p. 370), 3,648 tonnes de bombes turent lâchées. Le 28 septembre, la veille du jour de l'opération confiée à la 9e brigade, 302 appareils laissaient tomber 855 tonnes de bombes sur la position de GrisNez[165]. Sans doute ces préparatifs contribuèrent-ils utilement au succès des opérations du 29.

Celles-ci avaient été essentiellement l'affaire de deux bataillons. A droite, le Highland Light Infantry of Canada se portait contre la batterie Crosser Kurfürst et la batterie Gris-Nez. A gauche, les North Nova Scotia Highlanders s'attaquaient à la batterie Todt. L'infanterie était appuyée par l'escadron "B" du 6e régiment blindé, ainsi que par des Flails, Crocodiles et AVREs de la 79e division blindée britannique. L'appui d'artillerie, par ailleurs, était assuré par le 14e régiment d'artillerie de campagne canadien et par les canons moyens du 9e groupe d'armée d'artillerie royale[166]. Les bataillons engagés avaient très soigneusement reconnu le terrain. Le lieutenant-colonel D. F. Forbes, à la bravoure presque légendaire, qui commandait les North Nova Scotia Highlanders, avait personnellement conduit une reconnaissance au cours de laquelle, racontait-on, - bien que la relation soit assurément apocryphe, - il avait été jusqu'à frapper à la porte d'acier d'une des casemates pour s'enquérir de la force de sa garnison[167].

La préparation d'artillerie commençait à 6h.35 du matin, le 29. Dix minutes plus tard, infanteries et blindés quittaient leurs positions de départ. L'avance des chars était gênée par les mines et les profonds entonnoirs creusés par le bombardement[168], mais, grâce aux Flails qui se frayaient un chemin à travers les champs de mines et aux AVREs qui comblaient avec des fascines les fossés antichars, la progression put se poursuivre. Sur le flanc nord, le H.L.I. ne se heurtait à aucune résistance sérieuse. "Le barrage roulant qui précédait nos troupes de très peu empêchait l'ennemi de se montrer la tête. Dès que nos troupes eurent abordé sa position, les drapeaux blancs firent leur apparition en masse et un flot de prisonniers reflua vers les enclos." Dès 10h.30 du matin le bataillon avait pris les quatre pièces de la batterie Grosser Kurfürst et, dans l'après-midi, il occupait en outre celle de Gris-Nez[169]. Le journal d'un escadron du 141e régiment blindé britannique (The Buffs), dont les Crocodiles appuyaient l'avance du H.L.I., a décrit ce qu'il appelle les "derniers spasmes" des pièces .d'une des batteries. "L'une d'entre elles, la dernière à faire feu, avait même ,tiré un obus dans la mer, n'importe où, un autre dans la direction de Douvres et un troisième vers l'intérieur alors que les fantassins canadiens couronnaient déjà sa tourelle tournante. Il fallut, pour la faire taire, que le Génie y plaçât des charges à la main." Ce fut là, vraisemblablement, le dernier obus tiré sur Douvres.

Les North Nova Scotia Highlanders n'eurent pas moins de succès dans l'attaque livrée par eux au côté sud de l'ouvrage. Avant même. que les défenseurs se fussent rendus compte de ce qui leur arrivait, les Canadiens avaient

pénétré dans la position. Plus tard, le chef du bataillon, décrivant la technique employée pour réduire l'un des blockhaus énormes qui abritaient les pièces de la batterie, écrivait:

> Un AVRE prit position près de la pièce no 3 et se mit en demeure de lancer des pétards contre la casemate de béton, pendant que l'infanterie projetait des grenades par son côté ouvert. Si les pétards ne faisaient que peu d'impression sur les murs solides, leur éclatement se faisait néanmoins sentir à travers les créneaux et, de toute façon, cet effroyable vacarme avait un effet moral incontestable.

Au milieu de la matinée la batterie tout entière était entre nos mains. Les North Nova Scotia Highlanders menèrent à bien leur part de l'opération, avec l'appui précieux des Flails, lorsque, franchissant entonnoirs et champs de mines, non sans difficultés, ils se rendirent maîtres du P.C. allemand de Cran-auxOeufs[170]. A eux deux, les bataillons n'avaient perdu que 42 hommes, dont huit tués, et avaient fait quelque 1,600 prisonniers[171]. Ce soir-là, pour la première fois depuis quatre ans, Douvres échappait à la menace de l'artillerie ennemie. Le général envoya au maire de la ville un drapeau qui flottait sur la batterie Todt. De son côté, le brigadier Rockingham, félicitant ses hommes de leur victoire, put leur montrer la mer où, déjà, les dragueurs de mines étaient au travail, ouvrant un passage vers le port de Boulogne[172].

Le nettoyage des rampes de lancement

En nettoyant les côtes de la Manche en septembre 1944, les Canadiens avaient, du même coup occupé les rampes de lancement d'où, depuis trois mois, les Allemands faisaient pleuvoir des engins destructeurs sur le sud-est de l'Angleterre en général et Londres en particulier.

Nous savons maintenant qu'au début de la guerre les savants allemands de l'Institut de recherches sur les fusées de Peenemunde avaient réalisé de grands progrès quant à la mise au point des bombes volantes et des fusées à longue portée. En mars 1943, on avait déjà mis en chantier des rampes de lancement le long des côtes de la Manche. Quatre mois plus tard, sur l'ordre d'Hitler lui-même, les travaux de Peenemunde recevaient la priorité sur tous les autres dans le programme d'armement de l'Allemagne. Hitler même, ce faisant, formulait cette observation prophétique: "Désormais l'Europe et le monde entier seront trop petits pour contenir la guerre. Avec des armes comme celle-ci l'humanité ne pourra plus la supporter"[173]. Tout au long du printemps de 1944, l'aviation alliée fit pleuvoir un véritable déluge de bombes sur les emplacements de tir, cherchant, — non sans succès du reste, — à retarder les opérations ennemies. Le premier engin utilisé fut le V-1, avion sans pilote, ou bombe volante*. Le Service des renseignements britannique avait mis en garde contre l'apparition de ce nouvel engin, muni d'un moteur à réaction extrêmement simple du type à "conduit d'impulsion". Il transportait une tonne d'explosif à une vitesse voisine de 400 milles à l'heure et une altitude de quelque 3,000 pieds. L'explosion avait un effet brisant extrêmement dangereux[174].

Lorsque les attaques allemandes commencèrent enfin, pendant la nuit du

*V-1 pour premier des *Versuchsmuster* (modèle expérimental), et, plus tard, pour *Vergeltungswaffen ou* "arme de revanche". Dans les pays de langue anglaise le V-1 était généralement appelé *doodlebug ou buzz-bomb à* cause du bruit caractéristique de son moteur.

12 au 13 juin, une semaine après le débarquement, la population du RoyaumeUni les accueillit dans un esprit digne de celui qu'elle avait opposé au premier *blitz*. Néanmoins, pour Londres, cette nouvelle menace, qui coïncidait précisément ment avec une époque si riche de nouveaux espoirs, constituait une épreuve particulièrement pénible. C'est pendant la nuit du 15 au 16 juin que l'offensive prit des proportions considérables. Le 18, le gouvernement britannique priait le général Eisenhower "de prendre toutes les mesures possibles pour neutraliser le ravitaillement et le fonctionnement des emplacements de tir, sous réserve toutefois que rien ne soit tenté qui puisse porter atteinte aux exigences essentielles de la bataille qui se livre actuellement en France"[175]. Le violent bombardement des bases de V-1 se poursuivit par conséquent pendant tout l'été, cependant qu'une étroite conjugaison de tous les moyens de défense: ballons, chasseurs et canons de DCA (dont l'efficacité se trouvait alors infiniment accrue par l'emploi de la "fusée de proximité") permettait d'abattre les engins en nombre sans cesse croissant, au point qu'en définitive une bien petite partie devait finir par atteindre Londres même[176]. On ne pouvait pourtant songer à mettre un terme définitif au péril qu'en obligeant l'ennemi à évacuer les positions qu'il tenait le long des côtes de la Manche. Il s'agissait là d'un des objectifs dont faisait mention l'instruction du 26 août du maréchal Montgomery (voir ci-dessus, p. 297). A ce moment-là les unités allemandes qui servaient les bombes volantes commençaient à évacuer leurs emplacements de tir (qui, éloignées quelque peu " de la côte, formaient une espèce de demi-cercle allant du sud de Dieppe au sud de Dunkerque) à mesure que se précisait la menace que faisait peser sur -eux l'avance de la Première armée canadienne. Tôt le matin du 1 sptembre, alors que les troupes du général Dempsey venaient de franchir la Somme à Amiens et que celles du général Crerar, qui venaient de se rendre maîtresses des emplacements situés le plus au sud, s'approchaient d'Abbeville, les Allemands lancèrent leur dernière bombe dans cette région[177]. C'était la fin d'une autre étape des épreuves subies par Londres. Tout n'était pas fini cependant. Le 8 septembre, les premières fusées V-2, tirées de Hollande, tombaient près des quartiers extérieurs de la ville. Un certain nombre de V-1 continuaient en outre à y arriver, projetées d'avions". Fort heureusement, bien que ces engins eussent fait beaucoup de mal, ils causèrent beaucoup moins de morts,— encore que le nombre de ceux-ci restât considérable, — que ne l'avaient fait les V-1 dirigés sur Londres au cours de l'effort principal.

L'ennemi avait essayé une autre "arme secrète", mais sans succès. A Mimoyecques, non loin de Marquise, entre Boulogne et Calais, on retrouva une espèce d'obusier à cinquante tubes lisses qui, mis en batterie à cet endroit, devait projeter des obus de six pouces sur Londres à la cadence probable d'un à la minute. Fort heureusement, aux essais, ces projectiles s'étaient révélés instables en vol[179].

Pendant leur long séjour en Angleterre, les Canadiens avaient pu former

*Ces premiers lancements par avion remontaient au mois de juillet. Le 4 septembre, cherchant sans doute à faire oublier ou à compenser l'effet de la perte des rames de lance-ment, le haut commandement allemand ordonnait à l'unité d'aviation en cause (le 3e groupe du Kampfgeschwader 3) "de ne plus s'occuper désormais que de concentrer tous ses efforts sur Londres, en réunissant pour cela tous les moyens possibles". Aux premières heures du lendemain matin, 14 engins étaient repérés et suivis en Angleterre. Aucun n'atteint Londres. Puis il y eut une interruption totale de plusieurs jours. Il était clair que ce mode de lancement ne pouvait remplacer avantageusement le lancement des V-1 à partir du sol.

de nombreux liens avec le peuple anglais, qui avait eu pour eux toutes sortes de bontés. Ils en avaient conçu la plus vive admiration pour le courage indomptable et la bonne humeur au milieu des épreuves que n'avait jamais cessé de manifester le peuple anglais. C'est dire quelle satisfaction particulière les troupes de la Première armée éprouvaient à la pensée que, grâce à leurs efforts, ils avaient pu mettre fin au bombardement du Royaume-Uni par des pièces à long calibre et mettre aussi un terme à peu près définitif à la menace des bombes volantes.

Les sièges entrepris par la Première armée canadienne le long de la Manche, au cours du mois de septembre avaient été utiles aussi bien qu'ardus. La prise du Havre, de Boulogne, du cap Gris-Nez et de Calais leur avait permis de faire 30,000 prisonniers. Un grand nombre d'Allemands, — nous ignorons précisément combien, — avaient en outre été tués. Mais ce n'était là que des avantages en quelque sorte secondaires. Ce dont avaient le plus besoin les Alliés, c'était des ports en état de servir. Or, bien que nous les occupions effectivement, ils ne fonctionnaient pas encore. Au 1er octobre, les seuls ports du nord de la Seine qui fussent ouverts étaient Dieppe, le Tréport, — qui servait, en quelque sorte, à doubler Dieppe, - et Ostende, tous évacués sans combat par l'ennemi. Le Havre, Boulogne et Calais, qui venait de tomber, restaient hors d'usage. Quant aux voies d'accès maritimes d'Anvers, elles étaient toujours entre les mains des Allemands.

De nombreux critiques, instruits après coup par l'expérience, ont prétendu qu'eu égard aux circonstances la réduction des ports de la Manche n'a été, tout au plus, qu'une perte de temps et un gaspillage de ressources. Il est certain en effet que ces opérations n'ont •pas rapporté tous les avantages qu'on en attendait. En fait, il semblerait que l'avantage le plus sérieux qu'on pût en tirer fut la possibilité d'y aménager les terminus des pipe-lines sous la Manche (l'entreprise "PLUTO"). Le 26 octobre, ressente commençait d'arriver à Boulogne grâce à la station de pompage de Dungeness[180], mais c'était trop tard pour que la guerre pût être gagnée en 1944*.

On peut croire que le 4 septembre, au moment où la Deuxième armée britannique entrait à Anvers, deux solutions s'offraient au commandement allié et qu'il aurait fallu que celui-ci en choisît une et s'y attachât avec obstination pour que l'Allemagne fût défaite avant l'hiver. Il s'agissait, dans un cas, du plan envisagé par le maréchal Montgomery selon lequel les armées alliées pousseraient vivement en Allemagne sur un front relativement étroit, avec l'appui de toutes les ressources matérielles qu'il serait possible de mettre alors à leur disposition. Certes, l'entreprise n'était pas sans comporter un certain danger et les calculs logistiques sur lesquels elle se fondait, qui tenaient compte notamment de la possession d'au moins "un bon port dans le Pas-de-Calais" se révélèrent, en l'occurrence, beaucoup trop optimistes (voir ci-dessus, p. 338).

On aurait pu par ailleurs, retenant la seconde solution, se contenter de

*Un autre PLUTO plus long, avait déjà été installé entre l'île de Wight et Cherbourg. Les premiers essais de pompage eurent lieu le 13 août, mais le fonctionnement du pipe-line laissa toujours à désirer. Par ailleurs, les pipe-lines dirigés sur Boulogne (DUMBO) marchèrent excellemment et c'est grâce à eux, selon le général Eisenhower "que nous pûmes obtenir la meilleure partie de notre ravitaillement en carburant pour les cam*p*agnes hiver et de printemps". En période de pointe, ils transportèrent jusqu'à un million de gallons par jour. Tout un réseau de pipe-lines venaient y aboutir, rayonnant un peu partout sur le continent. Ce pipe-line avait primitivement été raccordé aux endroits où, en Normandie, venaient accoster les pétroliers. Si*gn*alons ici que le 18 septembre le pipe-line terrestre de la zone britannique atteignait déjà Rouent[181].

masquer les ports de la Manche en y engageant le moins de troupes possible (c'est ce que, en définitive, on a fait à Dunkerque) pour concentrer tous les efforts sur le dégagement d'Anvers, ce qui, par la même occasion, aurait entraîné la destruction de la Quinzième armée allemande qui, à ce moment-là, courait les plus grands périls. Si nous avions frappé avant que l'adversaire ait pu reprendre souffle, soit juste après le 4 septembre, il n'est pas impossible que nous aurions pu dégager l'Escaut beaucoup plus rapidement et à moins de frais que nous l'avons fait en octobre. Il n'est pas impossible non plus (quoique la chose paraisse assez peu probable) que le grand port d'Anvers aurait pu être mis en état de marche assez tôt pour alimenter une campagne d'automne en Allemagne.

Mais,— et ce n'était pas la première fois que cela nous arrivait au cours de la guerre, - la solution retenue ne représentait, en définitive, qu'un mauvais arrangement. Certes, le Commandant suprême avait presque consenti à concentrer toutes ses ressources pour appuyer Montgomery dans le nord, sans pourtant aller au bout de son idée. Et, bien qu'il ait fort bien compris l'importance vitale d'Anvers et qu'il ait à cet égard exercé de fortes pressions sur le commandant du 21e groupe d'armées, au moment précis où ce dernier avait placé Anvers en queue de son programme (voir ci-dessus, p. 328), il se laissa convaincre ode tenter d'abord l'opération d'Arnhem. L'échec de celle-ci, — il est vrai qu'on fut à deux doigts de la réussir, nous obligea donc à dégager l'estuaire de l'Escaut et à ouvrir le port d'Anvers dans des conditions beaucoup moins favorables que ce n'aurait été le cas quelques semaines plus tôt. Ce sont ces opérations dont nous allons maintenant faire le récit.

CHAPITRE XV

LA BATAILLE DE L'ESCAUT SEPTEMBRE-NOVEMBRE 1944

1re PARTIE: LE NORD D'ANVERS - PLANS ET OPÉRATIONS

(Voir la carte n° 8 et les croquis n 28, 31 et 32)

LE récit de la campagne de l'Escaut est long et pénible. L'événement débute à la mi-septembre, au moment où le général Crerar reçoit cette mission. Il durera, pour la Première armée canadienne, jusqu'au 8 novembre, date où devait cesser toute résistance organisée dans l'île de Walcheren. Entre ces deux dates, la lutte a été souvent âpre, difficile et coûteuse.

Nous avons déjà dressé le décor, mais il y a lieu d'y revenir brièvement. Anvers était le plus grand port du nord-ouest de l'Europe, capable de recevoir quelque quarante mille tonnes de marchandises par jour: la possession en était essentielle à l'entretien des armées alliées. La ville avait été prise le 4 septembre par la Deuxième armée du général Dempsey, mais les deux rives de l'Escaut demeuraient entre les mains des Allemands. Ceux-ci se fixèrent aussitôt pour programme de s'accrocher à l'embouchure de l'Escaut en se gardant une tête de pont vers le sud afin de pouvoir retirer leur Quinzième armée, presque encerclée, et nous bloquer l'accès au grand port. Sur le canal de Gand, nous avions pris contact avec la première ligne de cette tête de pont le 8 septembre (voir ci-dessus, p. 343). L'opposition que nous y avions rencontrée n'était qu'un avant-goût de ce qui allait venir par la suite.

C'est à ce moment critique, comme nous l'avons vu, que le maréchal Montgomery donnait la priorité absolue à l'ouverture des ports de la Manche; le 9, après avoir reçu des instructions, le général Crerar lançait une directive où il déclarait qu'il était d'importance secondaire de détruire l'ennemi au nord et à l'est du canal de Gand, et qu'il ne fallait pas, dans ce secteur, consacrer à l'offensive des effectifs importants. En même temps, la tâche confiée à la Première armée canadienne s'élargissait: elle devait remplacer la Deuxième armée britannique à Gand et le long de la rive sud de l'Escaut jusqu'à quelques milles en aval d'Anvers (voir ci-dessus, p. 348). Mais le 12 septembre, à la suite de nouveaux entretiens entre Montgomery et le général Eisenhower, cette ligne de conduite se trouvait revisée; on signifiait à Crerar, qui demeurait chargé de prendre Boulogne le plus tôt possible, qu'il fallait à tout prix dégager Anvers. On lui demandait quand il croyait pouvoir "s'attaquer à cette tâche" (voir cidessus, p. 349). Dès ce moment, le Q.G. de la Première armée canadienne s'employait activement à préparer les plans de la bataille de l'Escaut.

Assignation de la tâche

Le 13 septembre, le commandant du groupe d'armées, alors occupé à mettre en branle l'opération d'Arnhem sur le front de la Deuxième armée, écrivait de nouveau à Crerar[1] une lettre que nous avons déjà citée à propos de l'opération contre les ports de la Manche:

3. Ce qui importe surtout maintenant, c'est:
   a) de prendre Boulogne, Dunkerque et Calais;
   b) de mettre en branle les opérations tendant à rendre le port d'Anvers utilisable.
4. De ces deux objectifs, *b)* est probablement le plus important. Nous nous sommes emparés d'un port comparable à Liverpool par son importance, mais nous ne pouvons l'utiliser; si nous le pouvions, ce serait la fin de toutes nos difficultés de ravitaillement. Je tiens beaucoup à ce que a) et *b)* soient entrepris simultanément si cela vous est possible; le temps est très précieux à cet égard. je me demande si vous ne pourriez pas utiliser un Q.G. de corps d'armée pour diriger les opérations de Boulogne à Dunkerque, et l'autre Q.G. de corps d'armée pour diriger les opérations tendant à dégager Anvers. J'aimerais que vous me fassiez connaître vos vues à ce sujet.
5. Pour les opérations relatives à Anvers, vous aurez besoin d'un appui massif de l'aviation. J'ai ordonné qu'on commence immédiatement à bombarder les forts de l'île de Walcheren. Le jour voulu, nous pourrons mettre à votre disposition tous nos bombardiers lourds basés en Angleterre, aussi bien ceux du Commandement de bombardement que ceux de la 8e Force aérienne. J'aimerais que vous releviez Dempsey à Anvers le plus tôt possible; vous aurez besoin de ce territoire et d'une certaine zone à l'est pour déployer vos troupes en vue de repousser l'ennemi vers le nord. Peut-être jugerez-vous bon aussi de faire avancer vos troupes vers l'ouest, à travers le col de la péninsule, vers Walcheren .
7. J'ai pris des dispositions pour que des troupes aéroportées (parachutistes) soient mises à votre disposition pour vous seconder en vue de la prise de l'île de Walcheren.
8. Ce qui importe surtout, c'est d'agir vite. Je souhaite ardemment que vous puissiez entreprendre simultanément vos deux tâches, c'est-à-dire l'affaire des ports du Pasde-Calais et celle d'Anvers.

Crerar soumit le problème à sa section des plans, et, se fondant sur les avis qu'il en reçut, il adressait le même jour à Montgomery une réponse provisoire[2].

Parmi les corps d'armée qui composaient alors la Première armée canadienne, le 1er corps britannique venait de s'emparer du Havre; ses deux divisions devaient ensuite se reposer et refaire leur armement près de là, loin des premières lignes, en attendant que s'améliore la situation administrative[3]. Le 2e corps canadien, qui groupait les 28 et 3e divisions d'infanterie canadienne ainsi que la 4e division blindée canadienne et la 1re division blindée polonaise, s'étendait sur un front allant de Boulogne jusque près d'Anvers, assiégeant ou contenant les ports de la Manche, et maintenant sa pression en vue de donner le coup de ,.grâce aux forces ennemies cernées dans une grande poche au sud du bras ouest -de l'Escaut. Cette dernière tâche avait été confiée aux deux divisions blindées, les Polonais occupant la droite[4]. Il n'est pas étonnant, dans ces circonstances que Crerar et son état-major, devant l'insistance que mettait Montgomery à l'égard de la vitesse, aient aussitôt demandé des renforts. Le commandant d'armée calculait que le corps d'armée du général Simonds mettrait "de dix jours à deux semaines" pour terminer les tâches qui lui étaient déjà assignées et pour dégager la côte jusqu'à l'Escaut; quant au let corps d'armée britannique, il faudrait "au moins dix jours" pour le transporter dans la région d'Anvers, même si l'on empruntait des véhicules supplémentaires pris sur les ressources du groupe d'armées et même si la route était libre par Bruxelles. Il écrivait[5]:

Je conclus donc provisoirement que, pour résoudre le problème que vous posez, il faudrait, soit que le 128 corps d'armée britannique (dans la région d'Anvers) passe momentanément sous mes ordres, soit que la 53e division du 128 corps, ainsi qû Anvers, passent sous l'autorité du Q.G. du 1er corps d'armée britannique (moins un Q.G. administratif qui s'occuperait de la 49e et de la 518 (H) divisions, des troupes du corps d'armée, etc., qui se trouvent actuellement dans le secteur, Le Havre-Dieppe). Il appartiendra dès lors à l'Armée canadienne de mener les opérations sur l'axe BrédaTilbourg, et il faudra modifier les frontières entre les armées en conséquence.

La prise des îles de Walcheren et de Beveland me paraît, à ce stage, une tâche très difficile, et je prévois qu'elle exigera un gros effort. Je devrai certainement commencer par m'emparer de l'extrémité continentale de la péninsule qui donne sur le Beveland-Sud avant de déclencher l'assaut définitif, mais notre étude n'est pas encore assez avancée pour qu'il me soit possible de dire comment l'ensemble de l'opération serait mené. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il faudrait que les bombardiers lourds bombardent ces îles sans relâche, sauf quand je demanderai au service de bombardement d'appuyer des attaques sur Boulogne, Dunkerque et Calais.

En réponse, Montgomery adressait le message suivant à Crerar (toujours le 13 septembre)[6]:

Transportez Q.G. 10e corps et 49e division à Anvers le plus. tôt possible. Immobilisez complètement 51e division en vidant tous véhicules et les affectant tous au transport de 498 division à Anvers, où elle relèvera 538 division. 12e corps et 53e division ont tous deux un rôle à jouer dans les plans de la Deuxième armée ["Market-Garden"] et ne peuvent être mis à votre disposition .. .

Une heure et demie plus tard, Montgomery expédiait un nouveau message[7]:

Il est si pressant d'utiliser Anvers que je suis disposé à renoncer aux opérations contre Calais et Dunkerque, pour me contenter de Boulogne. Pourriez-vous, en conséquence, accélérer l'affaire d'Anvers? Parlez-m'en demain quand vous viendrez ici 'pour la conférence à 1600 heures [4h. de l'après-midi].

La discussion qui eut lieu à cette conférence, dans l'après-midi du 14, influa sans doute sur la directive lancée le même jour par le maréchal[8]. Nous avons déjà mentionné (voir ci-dessus, p. 330) que cette directive ordonnait officiellement la grande opération que la Deuxième armée devait lancer le 17 septembre contre Arnhem. Quant à la Première armée canadienne, la directive était très détaillée.

Elle commençait par un exposé de la "situation d'ensemble":

1. Depuis la prise du Havre, nous sommes en meilleure posture pour poursuivre les opérations qui doivent nous donner la clef de la Ruhr.
2. Nous avons pris le port d'Anvers, mais l'ennemi, qui tient l'embouchure de l'Escaut, nous empêche de nous en servir; la première tâche de l'Armée canadienne sera de remédier à cet état de choses .
4. De concert avec le 12e groupe d'armées, nous allons maintenant commencer les opérations qui ont pour but d'isoler et d'encercler la Ruhr; nous occuperons cette région à volonté.
   La Ruhr est donc notre véritable objectif. Mais, en chemin, il nous faut prendre Anvers et Rotterdam, la prise de la Ruhr n'étant que la première étape de notre offensive contre le Nord de l'Allemagne.

Les instructions au général Crerar commençaient par lui ordonner de s'emparer de Boulogne et de Calais (voir ci-dessus, p. 354). Montgomery ajoutait ensuite:

10. L'armée consacrera toutes ses énergies aux opérations destinées à nous assurer la pleine utilisation du port d'Anvers.
    Nous avons des troupes aéroportées pour nous seconder. Les opérations aériennes de l'île de Walcheren ont déjà débuté. Elles comprennent:

a) l'isolement de l'île par la destruction des routes et des ponts de' chemin de fer;
b) des attaques contre les batteries de la défense côtière;
c) des attaques contre les autres installations d'artillerie, y compris la DCA.

11. Le Q.G. du let' corps d'armée et la 49e division se transporteront le plus tôt possible du Havre à la région d'Anvers. La 518 division sera complètement immobilisée dans la péninsule du havre et ses véhicules serviront au déplacement mentionné ci-dessus; la division demeurera sur place tant que l'Armée canadienne aura besoin de son matériel de transport, soit pour s'approvisionner, soit pour se déplacer.
12. L'Armée canadienne se chargera de la région d'Anvers, y remplaçant la Deuxième armée, à compter du 17 septembre.
    Une fois la relève exécutée, la frontière entre les deux armées sera selon ce que décidera l'Armée canadienne; que la Deuxième armée s'y conforme.
13. Une fois qu'elle aura fini de dégager l'entrée d'Anvers, (voir le par. 10), l'Armée canadienne avancera vers le nord en suivant à peu près l'axe Bréda-UtrechtAmsterdam.
    Frontière entre armées, inclusivement pour l'Armée canadienne:
    Herenthals - Tumhout - Tilbourg - Bois-le-Duc - Zaltbommel - Utrecht - Hilversum.
    Mission: détruire l'ennemi partout à l'ouest de la frontière de l'armée, et dégager le port de Rotterdam.
14. Par la suite, l'Année canadienne passera à la gauche de la Deuxième armée, pour se diriger sur Brême et Hambourg.

La Première armée canadienne était soulagée de la tâche de s'emparer de Dunkerque. En conséquence, la 2e division d'infanterie canadienne put être dépêchée immédiatement dans la région de l'Escaut; mais, comme il fallait encore donner l'assaut à Boulogne et à Calais, il s'écoulerait beaucoup de temps avant que la 3e division d'infanterie canadienne pût être lancée dans la bataille de l'Escaut.

Le 15 septembre, le général Crerar adressait à son tour une directive à ses commandants de corps d'armée[9], où il confiait l'opération de l'Escaut au 2e corps canadien. Il écrivait:

7. Le 2e corps d'armée canadien assumera sur-le-champ la responsabilité des opérations tendant à rendre le port d'Anvers pleinement utilisable. Pour commencer, la 2e division d'infanterie canadienne relèvera la 538 division du 12e corps d'armée à Anvers, la relève devant être complétée le 18 septembre. Les commandants de corps régleront entre eux, mais me feront connaître les dispositions de détail, y compris la question des frontières provisoires entre corps d'armée et entre armées et le rattachement provisoire, au 2e corps canadien, d'un régiment blindé du 128 corps. Éventuellement, la frontière avant entre la Deuxième armée britannique et la Première armée canadienne suivra le tracé Herenthals — Turnhout — Tilbourg — Bois-le-Duc — Utrecht, mais l'élargissement du territoire assigné à l'armée canadienne en direction est d'Anvers, et jusqu'à cette frontière, se fera graduellement et aux moments qui conviendront à l'évolution des événements. Avant de déplacer d'autres formations du 2e corps d'armée canadien vers de nouvelles régions, on s'adressera d'abord à ce Q.G., étant donné l'importance actuelle, pour le ravitaillenient de l'armée, de tout mouvement de formation importante.
8. Pour les opérations visant le bras ouest de l'Escaut et le dégagement du port d'Anvers, le 2e corps d'armée canadien bénéficiera de l'appui maximum de l'aviation, y compris le service de bombardement et les parachutistes de la 178 division aéroportée américaine. Dispositions de détail à régler par l'entremise de ce Q.G.

Pour le le" corps d'armée britannique, on entrevoyait une double possibilité. Comme nous l'avons vu, Crerar estimait que, s'il était possible d'enlever Calais rapidement, la tâche devait être confiée au corps d'armée du général Simonds; s'il fallait, par contre, monter un assaut en règle, il fallait en charger le général Crocker. Si Calais se rendait sans opposer beaucoup de résistance, le 1er corps

britannique irait alors occuper le front droit de l'armée canadienne et protéger le flanc droit de Simonds pendant qu'il s'occuperait de dégager l'entrée d'Anvers.

Au sujet de Dunkerque, les instructions portaient ceci:

> 6. Aucun assaut concerté ne sera entrepris contre Dunkerque. Le port sera cependant serré de près (à cette fin, la 4e brigade de service spécial est affectée au 2e corps d'armée canadien), et l'on incitera la garnison à se rendre, par des bombardements d'avions et d'artillerie et par des tracts de propagande.

Comme nous l'avons signalé dans le chapitre précédent, le 19 septembre, le général Crerar modifiait son plan, laissant à la 30 division canadienne, placée sous l'autorité du 2e corps d'armée canadien, la mission de monter une attaque concertée contre Calais, et ordonnant au 1er corps d'armée britannique de relever immédiatement le 12e corps britannique à Anvers[10]. Les motifs de ce changement ne semblent pas avoir été consignés, mais il semble que Montgomery, éprouvant des difficultés dans l'opération "Market Garden", ait voulu permettre au 12e corps d'armée de mieux combattre la pression exercée sur le corridor du 30e corps d'armée, en direction d'Arnhem. Le Q.G. du 1er corps d'armée commençait à fonctionner au sud-est d'Anvers le 23 septembre. Il assumait le commandement du front de la région de Turnhout, à l'est de la ville, en même temps que celui de la 49e division. La 2* division canadienne, pour sa part, arrivait à Anvers à partir du 16 septembre, relevant la 53e division britannique. Elle demeurait pour l'instant sous le commandement du 2e corps d'armée canadien, dont la charge, déjà lourde, se trouvait encore accrue[11].

Le combat s'engage aux avant-postes de l'Escaut

Pendant que se déroulaient les discussions et les mouvements dont nous venons de rendre compte, les troupes du secteur nord du 2e corps d'armée livraient ce qu'on pourrait appeler les premières escarmouches de la bataille de l'Escaut. Certains de ces engagements, rudes et sanglants, préfiguraient l'opération principale.

Le 12 septembre, le général Simonds adressait une directive à ses commandants de division[12]. Il ordonnait à la 1re division blindée polonaise de dégager, jusqu'au bras ouest de l'Escaut, la région comprise entre le canal Gand-Terneuzen et la frontière hollando-belge au nord-ouest d'Anvers, et à la 4e division blindée canadienne de faire de même dans la région située à l'ouest du canal, en centrant son offensive sur l'axe Moerbrugge-Maldegem-Breskens. Si l'on avait pu exécuter ces ordres totalement et rapidement, la bataille de l'Escaut aurait déjà été gagnée pour une bonne part. Mais l'événement en démontra l'impossibilité, car la route était barrée, dans le secteur de la 4e division, par une des principales positions allemandes qui couvraient les abords maritimes d'Anvers.

La division du général Foster, partie de la tête de pont qu'elle avait conquise de haute lutte à Moerbrugge, sur le canal de Gand (voir ci-dessus, p. 344), se trouvait de nouveau en face d'un formidable obstacle. De la mer à l'intérieur des terres, sur une distance de plus de douze milles, le canal Léopold et le canal de dérivation de la Lys suivent des tracés parallèles, séparés à peine par une étroite chaussée. Le 13 septembre, on déclarait libre la région située au sud des canaux, et on décidait d'établir une tête de pont en face du village de Moerkerke. Voici comment fut communiquée l'intention du commandant de la division[13].

> A zéro h. 2200B [10h. du soir] ce soir, l'Algonquin Regiment franchira de force le canal de dérivation de la Lys et le canal Léopold dans la région de Moerkerke ... Il exploitera cette tête de pont aussi loin que possible, afin de permettre au Génie de construire des ponts . . . La 4e division blindée canadienne bifurquera alors dans les deux directions afin de dégager la rive nord du canal Léopold, puis poussera le plus vite possible jusqu'au fort Frederik Hendrik. . . .

Une mission de reconnaissance envoyée à Moerkerke aurait été entravée dans sa tâche par des francs-tireurs et par une mauvaise visibilité; mais on acceptait ces inconvénients peut-être parce qu'on sous-estimait l'opposition de l'ennemi[14]. De fait, l'ennemi était fortement retranché le long du canal et n'avait pas l'intention d'en bouger.

Le canal Léopold, depuis l'endroit où il croise le canal Bruges-Sluis jusqu'à la principale route de Knocke, à l'est de Moerkerke, était alors détenu par la 245e division d'infanterie allemande, commandée par le lieut.-général Erwin Sander. On dit que cette formation était réduite à quelque 5,000 hommes et avait perdu beaucoup de son matériel, notamment la plupart de ses canons antichars. Elle n'en demeurait pas moins redoutable, et comme l'événement allait le démontrer, elle disposait de réserves. Le flanc gauche (est) de Sander était protégé par la 64e division d'infanterie, qui allait bientôt être chargée d'assumer seule la défense de la "poche" au sud de l'Escaut[15].

Le plan des Canadiens était simple. Leurs objectifs se trouvaient tous dans le hameau de Molentje, sur la rive nord du canal Léopold, ou aux environs. Les quatre compagnies de fusiliers de l'Algonquin Regiment, portées à 90 hommes chacune, devaient traverser le canal dans des embarcations d'assaut et des bateaux civils; un détachement du Lincoln and Welland Regiment devait aider à la traversée. On avait fourni aux troupes des échelles spéciales, munies de grappins, pour les aider à escalader les rives abruptes. Toute l'artillerie de la division, ainsi que tous les mortiers et toutes les mitrailleuses de la 10e brigade d'infanterie, devaient appuyer l'opération[16].

Quand les embarcations d'assaut furent lancées, l'ennemi déclencha un feu d'armes portatives, de mortiers et de canons. Toutes les compagnies parvinrent à traverser les canaux et à prendre position sur la rive opposée; au centre, cependant, elles furent mises en échec pendant quelque temps par un canon de 20mm., qui fut finalement réduit au silence à coups de grenades. Mais, à cause des difficultés de la reconnaissance qui avait précédé l'opération, on eut quelque peine à identifier les points de repère, de sorte que le périmètre se trouva beaucoup plus restreint que les plans ne le prévoyaient. Pendant le reste de la nuit, l'infanterie repoussa tous les efforts de l'ennemi pour la déloger, tandis que le Génie s'employait à construire un pont[17].

Mais ce succès initial était assez trompeur. Voyant fort bien que notre tête de pont compromettait gravement sa maîtrise d'Anvers et mettait en danger la voie de retraite de la Quinzième armée par Breskens, l'ennemi prenait des contre-mesures énergiques. Quand la nouvelle de l'attaque parvint au général Freiherr von und zu Gilsa, commandant du 891, corps d'armée allemand, il se rendit aussitôt chez Sander, "lui donna les instructions les plus strictes d'avoir à supprimer la tête de pont à tout prix", et promit de mettre la réserve du corps d'armée à sa disposition pour l'aider dans cette mission[18].

Aux petites heures du 14, la résistance se raffermissait autour de notre tête de pont. L'infanterie ennemie commençait à s'infiltrer dans les lignes de

l'Algonquin Regiment; ses mortiers et ses canons faisaient pleuvoir un feu nourri, non seulement sur nos troupes d'avant-garde, mais sur les ouvrages du pont et sur le Q.G. du régiment, que les obus ennemis continuaient à atteindre en dépit de plusieurs déplacements successifs; le bataillon apprit plus tard qu'un sympathisant allemand, muni d'un poste de T.S.F., avait servi d'observateur pour les artilleurs ennemis[19]. Quand l'aube arriva, une des compagnies de l'Algonquin Regiment avait perdu les trois quarts de son effectif. Bon nombre d'embarcations d'assaut étaient détruites et, sous le feu de l'artillerie, le Génie dut, après des efforts opiniâtres, renoncer à terminer le pont. Fait plus grave encore, les munitions baissaient dans la tête de pont, et plusieurs tentatives pour en traverser de nouvelles étaient mises en échec par des pluies d'obus[20].

Pendant ce rude épisode, le caporal Ernest Freve, de la compagnie "D", donna un exemple de la valeur des sous-officiers du bataillon. A l'avant-garde de la traversée, sa section atteignit son objectif en dépit d'un feu intense. Vers la fin de la nuit, la position devenait intenable et la section se repliait avec le reste de la compagnie pour éviter d'être cernée. Au moment même où elle se retranchait dans sa nouvelle position, un obus l'atteignit en plein centre, et le caporal fut mortellement blessé. Il continua cependant. à ne songer qu'à la vie de ses hommes. "Ne vous occupez pas de moi, leur cria-t-il, terrez-vous et mettez-vous à l'abri"; "il se mit à chanter et continua d'encourager ses hommes jusqu'à son dernier souffle"[21]. Quatre jours auparavant, sa bravoure au canal de Gand lui avait mérité d'être recommandé pour la Médaille militaire, qui lui fut effectivement décernée par la suite.

Pour rendre compte de la dernière phase de l'opération, nous empruntons un passage du journal de la 10e brigade d'infanterie:

> Vers 1000 heures [10h. du matin], l'ennemi a déclenché une puissante contre-attaque, avec l'aide d'au moins un bataillon de troupes fraîches d'infanterie et notre position sur la rive nord est devenue très difficile. A 1100 heures, l'Algonquin Regiment a reçu l'ordre de se replier, ce qu'il a fait sous le couvert d'un très lourd barrage d'artillerie et de mortiers. L'évacuation de la tête de pont se terminait vers 1400 heures [2h. de l'après-midi].

L'ordre d'évacuation avait été donné par le commandant de la division[22]. L'artillerie qui couvrait la manoeuvre avait donné à l'infanterie, pendant toute la durée de l'opération, un appui rapide et efficace; en 24 heures, les artilleurs avaient tiré 11,000 obus[23]. Certains survivants de l'expédition durent traverser les canaux à la nage. Le nombre des pertes de l'Algonquin Regiment, pour le 14, s'éleva à 148: trois officiers et 32 sous-officiers et hommes de troupe tués, trois officiers et 50 sous-officiers et hommes de troupes blessés, 60 sous-officiers et hommes de troupe (dont 12 blessés) faits prisonniers. Nos gens affirmaient que les pertes de l'ennemi étaient encore plus lourdes, mais les documents allemands pour cette période ne donnent aucun chiffre[24].

Si nous sommes entrés dans le détail de cette bataille des canaux, c'est à cause de l'importance de ce secteur au moment de l'opération. On discerne aujourd'hui, plus clairement qu'alors, pourquoi l'ennemi était si évidemment résolu à défendre à tout prix la ligne du canal Léopold. Si l'engagement de Moerkerke avait mieux tourné, peut-être la bataille qui suivit eût-elle pris un tour très différent. Quoi qu'il en soit, les Alliés renoncèrent provisoirement à traverser les canaux. Dès le soir du 14, le commandant du corps d'armée annonçait une nouvelle ligne de conduite: "Nous allons pour l'instant maintenir le

contact et exercer une certaine pression, mais sans sacrifier nos troupes pour faire reculer un ennemi qui est peut-être déjà en retraite"[25]. C'est en vertu de ce plan que le 15, constatant que les Allemands se retiraient de la région située à l'est du canal de dérivation, au delà de l'endroit où il se sépare du canal Léopold, la 4e division jetait un pont sur le canal de dérivation au nord-ouest d'Eecloo et avançait pour libérer la région située au sud de cette partie du canal Léopold; elle rencontrait une très forte opposition au sud-ouest de Terneuzen, où vraisemblablement les Allemands couvraient la dernière phase de l'évacuation de leur Quinzième armée, qui, par ce port, gagnait l'autre rive de l'Escaut[26].

Le schéma des opérations, pour l'avenir immédiat, se trouvait résumé dans la directive adressée par le général Crerar à ses commandants de corps d'armée le 19 septembre (voir ci-dessus, p. 385). Après s'être emparé de Boulogne et de Calais, écrivait-il[27]:

> le 2e corps d'armée poussera vers le nord jusqu'à l'axe Roosendaal - Bergen op Zoom, afin de s'établir solidement sur la terre ferme, à l'est du Beveland-Sud, d'où il pourra monter une offensive vers l'intérieur des terres, le long de l'île, à partir de l'est.

Après avoir été relevées par la 3e division d'infanterie au sud de l'Escaut, la 4e division blindée canadienne et la 1re division blindée polonaise devaient participer à la poussée du général Simonds vers le nord. Le lev corps d'armée britannique reçut l'ordre d'occuper le flanc droit (est) de la Première armée canadienne à compter du 24. Il devait "concentrer l'essentiel de ses forces sur sa gauche, afin d'appuyer l'avance rapide du 2e corps d'armée canadien vers le nord"; à droite, il devait opérer la jonction avec le 12e corps britannique de la Deuxième armée britannique. Une fois ces dispositions prises, le secteur de l'armée canadienne s'étendrait depuis le littoral de la Manche jusqu'à une frontière qui, partant de près de vingt milles à l'est d'Anvers, passait par Herenthals, Turnhout et Tilbourg.

Opérations polonaises au sud de l'Escaut

Pendant que le commandant de l'armée ordonnait ce regroupement, la ire division blindée polonaise s'employait à nettoyer le reste de la poche formée par l'Escaut et le canal Gand-Terneuzen, que défendait la 712* division allemande. Le terrain convenait très mal aux blindés. La région située au sud de l'Escaut, dont une grande partie se trouvait sous le niveau de la mer, était un labyrinthe de canaux et de rivières. Les routes existantes étaient en bon état, mais, établies sur d'étroits remblais et bordées d'arbres, elles formaient des défilés admirablement propices au feu défensif. Les inondations de l'ennemi et ses défenses habilement camouflées constituaient un formidable obstacle pour les troupes polonaises[28].

Du 12 au 14 septembre, les troupes du général Maczek avaient libéré la banlieue de Gand (voir ci-dessus, p. 344), et poussé vers le nord où elles se heurtaient à une résistance croissante[29]. Le 15, les Polonais se concentraient sur le village de Saint-Paul, à quelques milles au nord de Saint-Nicolas, sur la principale route latérale Gand-Anvers, et se disposaient à forcer le canal Hulst, en direction de Terneuzen, port d'une certaine importance sur l'Escaut, à

l'extrémité nord du canal Gand-Terneuzen. Traversant la frontière hollandaise, le 10e régiment de dragons s'empara d'une petite tête de pont au delà du canal Hulst, entre Axel et Hulst, le 16. Mais tôt le matin du 17, les Allemands contreattaquaient furieusement, appuyés par des blindés, et détruisaient la tête de pont, infligeant de lourdes pertes aux Polonais. Ceux-ci revinrent quand même à la charge le lendemain. Leur 3e brigade d'infanterie s'établit solidement au delà du canal, près de Kijkuit. A l'aube du 19, leurs sapeurs avaient achevé la construction d'un pont. La brigade put alors élargir rapidement sa tête de pont et occuper la ville voisine d'Axel, à cinq milles seulement de Terneuzen[30].

Les Polonais se trouvaient en mesure d'entreprendre leur dernière étape. Le matin du 20, ils atteignaient l'estuaire à plusieurs endroits et coulaient ou capturaient de nombreuses embarcations utilisées par les Allemands pour évacuer leurs troupes vers l'autre rive. Plus tard dans la journée, Terneuzen tombait aux mains de la 3e brigade. Dès le 22, la division avait systématiquement nettoyé tous les nids de résistance qui restaient. Les pertes polonaises signalées entre le 10 et le 22 septembre se détaillaient ainsi: 75 morts, 191 blessés et 63 manquant à l'appel; le nombre de prisonniers allemands capturés par la division s'élevait à 1,173[31].

L'ennemi se trouvait donc chassé de la rive sud de l'Escaut occidental, mais seulement jusqu'à l'anse située juste à l'ouest de Terneuzen, dont le nom est Braakman mais qu'on désignait toujours alors, par erreur, sous le nom de Savojaards Plaat*. De là à Zeebrugge, retranché derrière le canal Léopold qui, sauf sur une distance d'environ un mille à la tête de l'anse Braakman, protégeait sa tête de pont comme à la manière d'un fossé, l'ennemi demeurait maître du terrain et attendait sombrement notre' attaque. Toujours en possession de cette poche au sud de l'Escaut et, vers le nord, de l'île de Walcheren défendue par de puissantes fortifications, il conservait la clé d'Anvers. Tout indiquait qu'il faudrait livrer une rude bataille pour la lui arracher.

La 2e division dans le secteur d'Anvers

Tandis que la Première armée canadienne se regroupait en vue de la bataille imminente de l'Escaut, nous avons vu que la 4e brigade de service spécial se chargeait de contenir Dunkerque et qu'à partir du 16 septembre la 2e division d'infanterie canadienne se transportait dans la région d'Anvers, où elle remplaçait la 53e division (Welsh).

Quand la 4e brigade d'infanterie fit son entrée à Anvers, l'ennemi détenait encore le secteur situé à l'extrémité nord du port, et les grandes écluses du port étaient dominées par son artillerie. La situation tactique était, selon les dossiers du Q.G. divisionnaire, d'une complexité exceptionnelle[32]:

> Merxem, faubourg d'Anvers, situé au nord du canal Albert, est entre les mains de l'ennemi. Néanmoins, les civils circulent librement en tramway entre Merxem et le canal, où ils descendent, traversent le canal à pied, et poursuivent leur route dans un tramway qui fonctionne de l'autre côté du canal. Cela pose un problème de sécurité en campagne...

*Le nom de "Savojaards Plaat" ne s'applique vraiment qu'au récif qui se trouve à l'entrée de l'anse. Voir, dans le *Times* (Londres) du 24 octobre 1944, la lettre du Dr G. J. Renier, qui suppliait en même temps les lecteurs anglais de prononcer le nom de l'Escaut [Scheldt] à la manière hollandaise ("Skelt") et de renoncer à la prononciation allemande ("Shelt").

Ayant conservé la possession de certaines écluses, l'ennemi avait pu inonder de vastes superficies dans le voisinage du port. Il y avait souvent des escarmouches de patrouilles: les villages voisins de Wilmarsdonck et d'Oorderen changèrent plusieurs fois de mains. Dans la soirée du 20 septembre, les' Allemands lançaient une assez importante contre-attaque dans le dessein évident de faire sauter un pont de chemin de fer à l'ouest de Merxem. Ce n'est qu'après un violent engagement que l'Essex Scottish, aidé du Royal Regiment of Canada, parvint à rétablir la situation[33]. La brigade continua à déployer une grande activité de patrouilles dans la région pendant le reste du mois, la Brigade blanche de Belgique lui apportant un précieux concours.

Le 18 septembre, la 5e brigade d'infanterie occupait des positions immédiatement à l'est d'Anvers, sur le canal Albert*. Cette grande voie navigable, qui faisait partie intégrante du dispositif de défense belge avant la guerre, relie le port d'Anvers au centre industriel de Liège, sur une distance de 80 milles. Dans la nuit du 20 au 21 septembre, une forte patrouille du Canadian Black Watch traversait le canal, avec mission d'établir une tête de pont. La tentative échoua, mais le lendemain soir, le Calgary Highlanders parvint à prendre position de l'autre côté, malgré de rudes contre-attaques[34]. L'opposition provenait du 743e régiment de grenadiers de la 7190 division d'infanterie allemande. Le journal de la brigade porte cette inscription: "C'est la première fois que nos troupes ont affaire à des ennemis qui se battent à la baïonnette". Les dossiers de l'ennemi indiquent que la brume réduisait son artillerie ` à tirer selon un programme convenu". Ses défenses manquaient de profondeur, et quand le Régiment de Maisonneuve eut traversé le canal et se fut déployé en éventail vers le nord, l'ennemi dut bientôt se replier derrière le prochain obstacle d'importance, c'est-à-dire le canal Anvers-Turnhout[35].

Chez les Allemands, la défense du canal Anvers-Turnhout incombait, sous les ordres de la Quinzième armée, au 67e corps d'armée du général Otto Sponheimer. En s'accrochant à ce secteur au nord d'Anvers, l'ennemi avait réussi à ménager une voie de retraite aux formations de la Quinzième armée; la même route servait dorénavant à approvisionner les divisions chargées de défendre l'estuaire. Depuis le 23 septembre environ, le 67e corps d'armée occupait un secteur allant de l'isthme de Beveland à Turnhout; les 711e et 719e divisions occupaient respectivement les flancs ouest et est, et la 346e, le centre'. Cette dernière, qui défendait le canal dans les environs de Lochtenberg, avait été renforcée par les restes d'autres divisions et par de l'artillerie; selon les souvenirs ultérieurs de son commandant; elle comptait alors environ 8,000 hommes[36].

La première tentative canadienne pour forcer le passage du canal, qui eut lieu le 24 septembre, fut le fait de la 6e brigade d'infanterie. Le commandant de la division (le général Foulkes), craignant à juste titre que l'ennemi ne fût en train de consolider ses positions au nord du canal, avait insisté sur la nécessité d'agir vite. On décida de diriger l'assaut contre un secteur situé en face du village de Lochtenberg. Les Fusiliers Mont-Royal et le South Saskatchewan Regiment, munis chacun de six embarcations d'assaut, devaient attaquer res-

*A l'est d'Anvers, sur une certaine distance, ce canal longe le canal de jonction MeuseEscaut, ancienne voie navigable qui relie Anvers et Liège.

†Les 711e et 346e divisions s'étaient elles-mêmes évadées en traversant l'Escaut et en longeant l'isthme du Beveland-Sud.

pectivement à droite et à gauche, tandis que le Queen's Own Cameron Highlanders of Canada resterait en réserve. Chaque bataillon d'assaut aurait l'appui d'un régiment d'artillerie de campagne et de mortiers lourds. Une fois la tête de pont établie, un escadron du 8e régiment de reconnaissance et le Cameron Highlanders traverseraient le canal pour pousser vers le nord-ouest, en suivant l'axe principal de la division, jusqu'au Camp de Brasschaet[37].

A 7h. du matin, par un temps cru, les Fusiliers traversaient le canal sans difficulté et atteignaient le carrefour de Lochtenberg, où ils furent arrêtés par un feu nourri de mitrailleuses. Sur la gauche, cependant, les premiers efforts du South Saskatchewan pour traverser le canal étaient mis en échec par des francs-tireurs et des mitrailleuses. Malgré l'appui continuel de notre artillerie, il fut impossible de déloger les Allemands de leurs positions. On adopta finalement un nouveau plan: protégé par un écran de fumée, le South Saskatchewan traverserait vers l'est, et plus près des Fusiliers.

Peu après 1h. de l'après-midi, les mortiers posaient un épais rideau de fumée le long de la rive nord du canal et l'artillerie déclenchait un barrage qui causait "d'énormes dégâts aux bâtiments situés en territoire ennemi et réduisait au silence la majorité de ses armes"[38]. En moins d'une heure, le South Saskatchewan eut traversé le canal et se mit à pousser vers Lochtenberg. Mais entre-temps, les Allemands s'étaient infiltrés à travers les positions des Fusiliers, qui, à 5h., attaqués et débordés par des auto-chenilles, subirent de lourdes pertes. La tête de pont étant trop restreinte, l'emplacement du pont était à la portée des armes portatives et on ne pouvait traverser de canons antichars pour seconder l'infanterie. Les Fusiliers furent donc repoussés au delà du canal et, à 7 heures, le South Saskatchewan recevait l'ordre de se retirer. L'opération avait coûté à la brigade 113 hommes, dont près des deux tiers appartenaient aux Fusiliers Mont-Royal[39].

La 61, brigade fit une autre tentative dans le même secteur le 28 septembre. Depuis deux jours, des Typhoons et des Spitfires armés de fusées ravageaient les positions ennemies et "l'expression la plus courante parmi nos troupes, c'était: heureusement qu'ils sont des nôtres!"[40]. Le Génie avait calculé que 45 minutes suffiraient à jeter un petit pont capable de transporter des canons antichars, pourvu que le travail des sapeurs ne fût pas entravé par le feu des armes portatives ennemies. Le South Saskatchewan se lança donc au delà du canal, appuyé massivement par l'artillerie et les mortiers. Mais, l'ennemi, encore une fois, était prêt; ses mortiers et ses mitrailleuses empêchèrent la construction du pont. On dut renoncer à l'attaque pour éviter des pertes plus lourdes[41].

Le 23 septembre, comme nous l'avons déjà dit (voir ci-dessus, p. 382), le 1er corps d'armée britannique avait pris à sa charge un secteur du front à l'est d'Anvers, à droite de la 2e division canadienne, et l'avait confié à la 49e division d'infanterie britannique. La 49*8* commença aussitôt à pousser vers le nord par Herenthals et constata que l'ennemi s'était replié derrière le canal AnversTurnhout. Le 24, les troupes britanniques traversaient le canal et parvenaient à y construire un pont à quelque six milles à l'ouest de Turnhout. Dans les quelques jours qui suivirent, elles élargirent graduellement la tête de pont, en dépit d'une vive opposition[42].

Le 22 septembre, le général Simonds avait donné à entendre au commandant de l'armée qu'il était difficile pour un Q.G. de corps d'armée de diriger quatre

divisions chargées de missions diverses depuis Boulogne jusqu'à l'est d'Anvers. Le 26, le 2e corps d'armée canadien se vit réduire par l'affectation provisoire de la 2e division canadienne au ter corps britannique[43]. Le 28, la 1re division blindée polonaise, qui venait d'arriver dans la région au sud-est d'Anvers, passait elle aussi sous le commandement du général Crocker. Pour l'instant, la mission de la 4e division blindée canadienne consistait à patrouiller le canal Léopold et à contenir l'ennemi dans le secteur qu'on commençait à désigner du nom de poche de Breskens[44].

Comme la 2e division canadienne n'était pas parvenue à s'établir au delà du canal Anvers-Turnhout dans la région de Lochtenberg, on décida de la faire passer par la tête de pont déjà établie par la 49e division. Le 28 septembre, la 5e brigade entrait en action à cet endroit, élargissant vers l'ouest les limites de la tête de pont. Cette nuit-là, le Black Watch (Royal Highland Régiment) du Canada s'emparait de Saint-Léonard. Mais, malgré l'aide fournie au nord du canal par un bataillon (le Cameron Highlanders) de la 6e brigade et par les autres au sud, il ne réalisa que des progrès lents. Brecht, située à moins de deux milles à l'ouest de Saint-Léonard, ne tomba que le 1er octobre*. La 4e brigade continua d'occuper Anvers, tandis que ses patrouilles exerçaient sur l'ennemi une pression constante. Quant à la division blindée polonaise, elle devait recevoir du général Crocker, le 28 septembre, l'ordre d'effectuer une percée vers le nord-est, à partir de la tête de pont, et de s'emparer des ponts du canal Wilhelmine, au nord de Tilbourg. Elle rencontra, elle aussi, une forte opposition, mais réussit tout de même à avancer, s'emparant de Merxplas le 30 septembre. A partir de là, son progrès ralentit[46].

A la fin de septembre, les Allemands avaient donc été repoussés sur une certaine distance dans le secteur droit des lignes du 1er corps d'armée britannique, mais ils occupaient toujours la banlieue nord d'Anvers. Leur 67e corps d'armée se trouvait déployé: la 719e division défendait la gauche contre les Polonais; la 7111, occupait le centre autour de Brecht, et la 346e (considérée officiellement comme un groupe de bataille) tenait la droite, au nord d'Anvers, ayant sous son commandement les restes de la 3441, division. Sponheimer avait en réserve, semble-t-il, une partie de la 70e division, la 280e brigade de canons d'assaut, et le 559e bataillon d'artillerie lourde antichars. Dans la poche de Breskens, la 64e division d'infanterie, commandée par le major-général Knut Eberding, se tenait sur le qui-vive. Walcheren était détenue par le gros de la 70e division d'infanterie, commandée par le lieut.-général Wilhelm Daser[47]. (Cette division était connue sous le nom de division des "Estomacs" ou du "Pain blanc". Elle se composait d'hommes souffrant d'ulcères d'estomac, qu'on avait groupés dans une même formation pour pouvoir leur donner une alimentation spéciale. Elle se battait quand même vaillamment, mais moins vaillamment que la 64e.) Officiellement, Eberding était subordonné à Sponheimer du 26 septembre au 14 octobre, et ce fut probablement aussi le cas de Daser; à cette dernière date, ils furent rattachés directement à la Quinzième armée[48]; mais, en pratique, ils furent vraisemblablement laissés à peu près complètement à leurs propres ressources.

*Il y a lieu de mentionner ici la mort du capitaine J. L. Engler, historien officiel de la 2e division d'infanterie canadienne, qui fut tué le 1er octobre, au nord du canal, où il s'était rendu pour observer les opérations. Il avait déjà été d'un apport précieux pour la préparation du présent ouvrage.

A Calais, la garnison allemande en était à la dernière extrémité (voir cidessus, p. 371) et bientôt la 3e division d'infanterie canadienne pourrait être affectée à une autre mission difficile sur l'Escaut. Dunkerque demeurait seulement cernée et devait le rester jusqu'à la fin des hostilités. Dans la nuit du 26 au 27, la 4e brigade de service spécial, dont on avait besoin pour l'assaut qui se préparait contre Walcheren, cédait la place en cet endroit à la 154e brigade d'infanterie de la 51e division. En même temps, le 2e corps d'armée canadien était relevé de sa mission à Dunkerque, le Q.G. de la Première armée canadienne assumant directement le commandement des troupes chargées d'y contenir l'ennemi[49]. Du 3 au 6 octobre, il y eut une trêve à Dunkerque, au cours de laquelle 17,500 civils furent évacués de la ville[50].

Signalons ici que le 9 octobre, la 154e brigade était remplacée à Dunkerque par le 1er groupe indépendant de brigade blindée tchécoslovaque, que commandait le major-général A. Liska. Ce changement ajoutait une nationalité de plus à la force internationale que constituait la Première armée canadienne du général Crerar; on pourrait même dire deux nationalités, car les effectifs de Dunkerque englobaient un bataillon d'infanterie française aussi bien que des unités des Forces françaises de l'intérieur[51]. Les Tchèques, qui s'acquittaient de leur mission avec enthousiasme, — pour célébrer la fête de l'Indépendance de leur pays, le 28 octobre, ils lancèrent une attaque limitée qui leur rapporta au delà de 300 prisonniers[52], — devaient demeurer rattachés à la Première armée canadienne jusqu'au 2 7 novembre, date où ils passèrent sous le commandement immédiat du 21e groupe d'armées[53]. Ils demeurèrent à Dunkerque jusqu'à la fin de la campagne et c'est le général Liska qui reçut alors la reddition de la garnison[54]. Une unité canadienne, soit le 2" régiment de DCA lourde, resta affectée à la surveillance de Dunkerque jusqu'au 6 février 1945[55].

Les plans de la bataille de l'Escaut

Nous en avons déjà assez dit pour qu'il soit superflu de donner de longs détails sur la topographie des lieux où devait se livrer la bataille de l'Escaut. Nous avons fait voir clairement que, pour dégager l'entrée d'Anvers, il fallait expulser les Allemands de la poche de Breskens et de Walcheren. La poche était formée entièrement de terres basses, en grande partie arrachées à la mer, qui ne s'élevaient nulle part à plus de quelques pieds au-dessus du niveau de la mer; sur une carte où l'altitude est marquée par des lignes à intervalles de dix mètres, aucune ligne n'apparaît dans le secteur de la poche. Sans compter le canal Léopold sur ses avants, la position allemande était protégée sur les flancs est et ouest par de grandes régions inondées, tandis que des fossés et des canaux croisaient toutes les voies d'accès et sillonnaient la poche elle-même. Presque toutes les routes étaient aménagées sur des digues et les champs étaient saturés. Hors des routes, les déplacements d'infanterie étaient difficiles et les déplacements de véhicules, impossibles.

Quant à Walcheren, une grande partie de l'île se trouvait au-dessous du niveau de la mer, les seules régions un peu plus hautes se trouvant aux extrémités nord, ouest et sud-est de l'île. Toute attaque venant de la mer aurait à faire face à un formidable déploiement de batteries côtières installées le long des plages de l'ouest; d'autre part, on ne pouvait atteindre Walcheren par

voie de terre qu'en empruntant une étroite chaussée qui rattachait l'île à la péninsule de Beveland-Sud, laquelle communique elle-même avec la terre ferme, au nord d'Anvers, par un isthme. A l'extrémité est de cet isthme, se trouve le village de Woensdrecht, dont la position est d'autant plus importante qu'il domine légèrement la contrée environnante. Le Beveland-Sud même est coupé du nord au sud par un large canal placé à son extrémité orientale. D'où l'on voit que, même pour un assaillant qui avait la parfaite maîtrise de la mer et de l'air, un assaut contre ces régions représentait une tâche formidable.

Le 19 septembre, la section des plans du Q.G. de la Première armée canadienne présentait une étude circonstanciée du problème que représentait la prise de Walcheren et du Beveland-Sud[56]. Cette étude postulait pour point de départ la libération de toute la rive sud du bras ouest de l'Escaut, depuis Anvers jusqu'à la mer. Elle écartait d'emblée la possibilité de s'emparer de Walcheren par une opération combinée dirigée contre les plages de l'ouest, "car il y faudrait de longs préparatifs et un long entraînement". L'étude postulait aussi que Walcheren serait trop difficile à prendre à moins qu'on ne s'emparât au préalable de la péninsule du Beveland-Sud. Pour y arriver, il fallait d'abord mettre la main sur une région d'où il serait possible de lancer une offensive par la terre ferme le long du Beveland-Sud, de l'est à l'ouest. L'étude examinait en détail les diverses solutions possibles et concluait que, si l'on disposait de troupes aéroportées, la meilleure méthode consisterait à commencer par s'établir solidement sur la terre ferme, puis à lancer une offensive le long du BevelandSud en direction de l'ouest jusqu'au canal de Beveland; ensuite à faire descendre une brigade de parachutistes au delà du canal pour désorganiser l'ennemi et mettre la main sur le petit port de Hoedekenskerke, où il serait possible ensuite de recevoir des renforts par bateau. Une fois le Beveland-Sud conquis, le plan prévoyait une seconde intervention de troupes aéroportées, exigeant encore une fois une brigade de parachutistes, pour établir sur Walcheren une tête de pont autour de la chaussée qui relie l'île au Beveland-Sud. Cette tête de pont une fois établie, nous pourrions accroître nos forces soit en utilisant la chaussée, soit en employant des navires, soit par les deux moyens à la fois. Dans le cas où il n'y aurait pas de forces aéroportées à notre disposition, le plan préconisait, après avoir pesé le pour et le contre, une poussée le long du Beveland-Sud depuis le continent, avec l'aide de troupes de débarquement pour affaiblir la résistance de l'ennemi. Une fois l'ennemi expulsé du Beveland-Sud, l'étape suivante consisterait à attaquer Walcheren de front par la chaussée "et à déclencher en même temps un assaut au sud de la chaussée, par-delà le bras de mer". On pourrait ensuite élargir la tête de pont en faisant passer des troupes par la chaussée et en utilisant des péniches de débarquement et des véhicules amphibies.

Les stratèges de l'armée considéraient les forces aéroportées comme "un très important appoint dans cette opération" et ils recommandaient qu'on en demande avec énergie. Ils recommandaient aussi que le Commandement de bombardement et la 2e Force aérienne tactique commencent le plus tôt possible leurs attaques contre les batteries et les positions allemandes, et "continuent leur oeuvre jusqu'à ce que les troupes de terre aient achevé la conquête des îles". Toutes les formations d'artillerie disponibles, sauf celles de la division chargée de s'emparer du Beveland-Sud et de Walcheren, devaient être amenées de la

rive sud du bras ouest de l'Escaut dès qu'elle serait dégagée, pour commencer à neutraliser les batteries allemandes au nord du fleuve.

Le 21 septembre, le lieut.-général Simonds exposait ses propres vues sur le problème que posait l'ouverture de l'Escaut[57], dans un commentaire sur l'étude des stratèges de l'armée, étude dont il critiquait les conclusions sur plusieurs points. Il paraît probable, écrivait-il, que l'idée de dégager en entier la rive sud de l'Escaut avant l'opération soit irréalisable, car le dégagement de la poche ennemie au sud du fleuve peut représenter une entreprise considérable. La saturation des terres, en interdisant les déplacements, sauf sur les routes élevées, poserait vraisemblablement de sérieux problèmes là comme ailleurs. Devant ces considérations, le général Simonds écrivait:

> J'estime qu'il ne faut pas rejeter d'emblée l'idée d'une attaque par eau si la prise de Walcheren s'impose. C'est peut-être le seul moyen d'arriver au but. Sans doute serait-ce un dernier recours et une tâche très ingrate, mais j'estime que nous aurions tort de ne pas nous y préparer et de risquer de nous trouver obligés plus tard de l'improviser à très brève échéance. Je suis fortement d'avis qu'on devrait dès maintenant choisir, marier et entraîner les forces de terre et de mer voulues, au cas où il deviendrait nécessaire de les utiliser.

Simonds conseillait ensuite qu'on prenne des mesures pour inonder Walcheren. Cela, faisait-il observer, n'ajouterait pas aux difficultés qu'il y aurait à utiliser des troupes aéroportées; les terres complètement saturées sont impraticables pour l'infanterie et, par conséquent, "représentent le même obstacle que les terres inondées pour l'atterrissage de troupes aéroportées". Le commandant du corps d'armée ajoutait:

6. D'après moi, on devrait employer la méthode suivante pour prendre Walcheren:
   - *a)* bombarder les digues afin d'inonder complètement toutes les régions de l'île qui se trouvent au-dessous du niveau de la marée haute;
   - *b)* attaquer par des bombardements massifs, nuit et jour, les parties de l'île qui émergeront encore, afin d'en détruire les défenses et de venir à bout de la garnison par l'usure. Les stations de radar seraient parmi les premières cibles à attaquer.
   - *c)* autant que possible, faire passer au-dessus de Walcheren les bombardiers lourds en mission de bombardement en Allemagne, soit à l'aller, soit au retour, et le jour aussi bien que la nuit, afin que la garnison soit toujours sur le qui-vive à l'approche de formations importantes d'avions. Cette méthode, ajoutée à des bombardements massifs, habituera l'ennemi à se mettre à l'abri à l'approche de grandes formations d'avions, et aidera à "couvrir" un atterrissage éventuel de parachutistes.
   - *d*) quand on jugera que le moral de la garnison doit être suffisamment ébranlé, envoyer des patrouilles par eau pour s'assurer de la situation.
   - *e)* si le moment paraît favorable, opérer un débarquement de troupes aéroportées, puis de troupes transportées par eau, aussitôt après un bombardement (quand les défenseurs seraient terrés dans les abris), nettoyer le terrain et recevoir la reddition.

Au sujet des opérations en général, le général Simonds formulait les avis suivants, "pour étude en vue de la stratégie future":

- *a)* La 2e division canadienne pousserait vers le nord pour isoler le Beveland-Sud et pour avancer le plus loin possible le long de la péninsule.
- *b)* La 4e division blindée canadienne continuerait nettoyer la région au nord du canal Léopold jusqu'au bras ouest de l'Escaut, en attendant que la 3e division d'infanterie canadienne puisse la remplacer. C'est une mission qui convient très mal à une division blindée, mais, vu les cadres actuels et les tâches du 2e corps canadien, je n'ai rien d'autre de disponible.

c) Dès que la 3e division d'infanterie canadienne pourra être retirée de la région Boulogne - Calais, cette division, moins une brigade d'infanterie, relèvera la 4e division blindée canadienne et terminera le nettoyage de la région au nord du canal Léopold si la tâche n'est pas encore terminée.

d) Une brigade d'infanterie de la 3e division d'infanterie canadienne sera dirigée vers Ostende pour s'entraîner, avec les effectifs navals voulus, en vue d'un débarquement dans l'île de Walcheren.

e) Les forces aéroportées choisies pour cette opération seront mises à l'étude et à l'entraînement en vue d'opérer des atterrissages dans les parties de l'île de Walcheren qui n peuvent être inondées.

f) Déclencher immédiatement des bombardements.
(i) pour rompre les digues et inonder l'île de Walcheren,
(ii) pour détruire les défenses et réduire le moral des défenseurs des parties "insubmersibles" de l'île.

Le jour même de la rédaction de ce document, le général Crerar eut une conférence avec le commandant en chef des forces navales alliées (l'Amiral Ramsay) et le chef d'état major du maréchal Montgomery (le major-général F. W. de Guingand)[58]. Aux yeux du commandant d'armée, l'opération devait comporter une poussée par voie de terre à travers le Beveland-Sud, vraisemblablement coordonnée avec une attaque par eau sur la péninsule, dirigée contre Hoedekenskerke. Il est impossible, déclarait-il, d'arrêter un plan détaillé avant que la rive gauche du bras ouest de l'Escaut soit complètement entre nos mains, que la région Bergen op Zoom-Roosendaal nous fournisse une base solide d'où avancer vers l'ouest, et qu'on sache s'il est possible d'obtenir l'aide de troupes aéroportées. Il ajoutait que l'entreprise pourrait comporter une opération combinée binée de faible envergure, ayant pour but de débarquer de l'infanterie sur la côte sud-ouest seulement de Walcheren; "et d'un point de vue purement militaire, il estimait très souhaitable d'inonder si possible Walcheren"; de plus, il favorisait "des attaques soutenues et massives de bombardiers" contre les défenses de Walcheren "en vue de leur destruction complète".

L'amiral Ramsay parla de la possibilité de débarquer des troupes d'assaut sur Walcheren et déclara qu'on disposait des embarcations de débarquement .nécessaires. Les batteries de la rive sud du bras ouest de l'Escaut pourraient probablement fournir le meilleur appui d'artillerie, mais, au besoin, on pourrait utiliser deux monitors armés de canons de 15 po. ainsi que le *Warspite. Le* capitaine Pugsley (dont le groupe avait débarqué la 7e brigade d'infanterie au :jour J) commanderait la force navale chargée de collaborer avec le 2e corps d'armée canadien. On convint que Pugsley commencerait immédiatement à étudier la possibilité d'un débarquement d'assaut, ainsi que les autres aspects navals des opérations. Le général de Guingand déclara qu'il croyait pouvoir faire en sorte que la Première armée canadienne traite avec le Service de bonbardement par l'entremise du Q.G. du groupe n° 84, quant au programme de bombardement pour Walcheren; il se chargeait aussi d'obtenir "l'avis des autorités supérieures" sur l'inondation de l'île.

Le 23 septembre, le commandant d'armée convoquait une grande conférence pour discuter les grandes lignes du plan. Elle groupait les chefs d'état-major du Q.G. de la Première armée canadienne, des représentants du 218 groupe d'armées, de la Première armée aéroportée, du 2' corps d'armée canadien, de la Marine royale et de la RAF[59].

Le général Crerar mentionna, en les traitant de "possibilités qui paraissent favorables", l'emploi de forces aéroportées et la perspective d'une avance par

voie de terre le long de l'isthme vers le Beveland-Sud; d'une traversée par eau du bras ouest de l'Escaut vers le Beveland-Sud et d'un débarquement naval à Walcheren. Il indiquait, que, bien que le commandement suprême se fût prononcé contre l'emploi de troupes aéroportées, il restait encore une possibilité d'en obtenir. Il soulignait l'importance qu'il y avait de déclencher le plus tôt possible des attaques massives de bombardiers; il déclarait que la possibilité d'inonder Walcheren par le bombardement des digues méritait d'être examinée. La mise en oeuvre de ce projet dépendrait des conclusions sur la possibilité de la réaliser; elle exigerait aussi la sanction des autorités supérieures. Le général Crerar exposa le projet de regroupement de la Première armée canadienne dont nous avons déjà parlé, mentionnant que la 3e division d'infanterie canadienne, quand elle aurait complété sa mission à Calais, relèverait la 4e division blindée canadienne et terminerait le nettoyage de la région continentale située entre le canal Léopold et le bras ouest de l'Escaut. La 4e division serait alors affectée à la région située à l'ouest d'Anvers. La 4e brigade des services spéciaux, une fois relevée à Dunkerque, commencerait à s'entraîner et à se préparer en vue d'un débarquement par la mer.

Le général Simonds exposa ses vues sous une forme à peu près semblable au résumé que nous en avons donné, insistant sur l'importance qu'il y avait d'inonder Walcheren et de commencer le plus tôt possible à bombarder massivement les cibles prévues. Il déclara que la 2e division canadienne aurait pour mission de bloquer la sortie du Beveland-Sud, et que la division blindée polonaise se dirigerait sur Bergen op Zoom et sur Roosendaal. Le vice-maréchal de l'air R. D. Oxland, qui représentait le Commandement de bombardement, ne put se prononcer sur la possibilité de rompre les digues à coups de bombes. Il fut mis au courant des discussions qui avaient eu lieu entre le 21e groupe d'armée et la 2e Force aérienne tactique au sujet des cibles et de leur ordre de priorité à Walcheren; on lui remit une liste des cibles avant son départ pour l'Angleterre. A ce stage, on mettait au premier rang de la liste les cibles se rattachant au projet d'inondation; venaient ensuite les batteries de DCA, puis les batteries qui faisaient obstacle au déploiement des navires de bombardement, puis les batteries capables d'atteindre la rive sud du bras ouest de l'Escaut, enfin les autres batteries[60].

L'opération commençait à prendre forme, mais plusieurs aspects demeuraient aléatoires, notamment la question de savoir si l'on disposerait finalement de troupes aéroportées et le bombardement des digues de Walcheren. Ces questions n'avaient pas encore reçu de réponses définitives quand la maladie obligea le général Crerar à abandonner temporairement le commandement de l'armée. Il souffrait depuis quelque temps d'une dysenterie tenace qui ne répondait pas aux traitements ordinaires. Le 25 septembre, après avoir subi des épreuves à l'hôpital général canadien n° 16, à Saint-Omer, il apprit qu'il lui serait nécessaire de retourner au Royaume-Uni pour. subir d'autres examens, d'autres épreuves et de nouveaux traitements. Le lendemain, il se rendait, par avion, au Q.G. du maréchal Montgomery pour désigner le lieutenant-général Simonds au commandement de la Première armée canadienne en son absence. Le maréchal sanctionna la nomination, et Crerar, ayant remis le commandement à Simonds, partit pour l'Angleterre le matin du 27 septembre. Il passa le mois suivant à l'hôpital général canadien n° 11, à Taplow[61].

C'est le général Simonds, par conséquent, qui commanda la Première armée

canadienne pendant la campagne de l'Escaut. Le major-général Foulkes le remplaça au Q.G. du 2e corps d'armée canadien, et en l'absence de celui-ci, le brigadier R. H. Keefler assuma le commandement de la 2e division d'infanterie canadienne.

Problèmes particuliers

Il nous paraît opportun de nous arrêter ici à trois questions particulières dont nous avons dit qu'elles revêtaient une importance primordiale quant à la préparation du plan de la bataille de l'Escaut: la décision de ne pas utiliser de troupes aéroportées; l'inondation de Walcheren; le bombardement des défenses.

Comme nous l'avons vu, le maréchal Montgomery avait soulevé très tôt la question des troupes aéroportées, mais la Première armée aéroportée alliée s'était montrée réticente dès le début. Le 17 septembre, le brigadier-général Stuart Cutler, de l'armée aéroportée, se rendait au Q.G. du général Crerar pour discuter la question[62]. Il expliqua que, si son Q.G. avait rejeté d'abord le projet de Walcheren, c'était parce qu'il avait l'impression qu'il s'agissait uniquement d'une opération aéroportée. Le fait qu'elle devait servir à appuyer une offensive terrestre rendait le projet moins rébarbatif, et il était par conséquent disposé à examiner de nouveau la question". Cutler déclara que le général Bradley réclamait des troupes aéroportées pour le moment où son groupe d'armées atteindrait le Rhin et qu'il serait peut-être impossible, par conséquent, d'en affecter à l'opération "Infatuate". Si la priorité devait échoir à l'opération canadienne, il pourrait y consacrer deux régiments (c'est-à-dire des brigades) de la 178 division aéroportée des États-Unis. Cette division n'avait jamais vu le champ de bataille. Après le 1er octobre, la 6e division aéroportée britannique serait de nouveau prête à combattre et serait vraisemblablement mieux exercée que la 17e. Le général expliqua la nature des projets à l'étude relativement à l'emploi de troupes aéroportées dans le Beveland-Sud et dans Walcheren (voir ci-dessus, p. 391).

Le 20 septembre, le maréchal Montgomery demandait au commandant suprême une déclaration catégorique sur la question de savoir si l'armée aéroportée estimait "convenable et recommandable" l'emploi de troupes aéroportées contre Walcheren; il demandait aussi si on disposait de troupes aéroportées à cette fin[63]. Le lendemain, Eisenhower convoquait le général Brereton à SHAEF pour examiner la question avec lui. Le maréchal en chef de l'air Leigh-Mallory se rangea du côté de Brereton pour s'opposer au projet et le commandant suprême signala en conséquence à Montgomery qu'une opération aéroportée "ne pourrait réaliser sa mission à cause des difficultés de terrain et de la nature des objectifs". Il écrivait[64]:

*Le 11 septembre, le lieut.-gén. Lewis H. Brereton, commandant de l'armée aéroportée, énumérait dans son journal dix opérations où il avaitt été question d'utiliser des troupes aéroportées. Il notait. "J'ai refusé l'opération "Infatuate" à cause de l'intensité de la DCA sur l'île de Walcheren, des difficultés de terrain qui nous empêcheraient de faire atterrir des planeurs, de la probabilité de pertes excessives à cause des risques de noyade, de l'absence de troupes américaines et du fait que l'opération n'est pas propice à l'emploi de troupes aéroportées". Cette dernière raison, très générale, résumait probablement dans son esprit les trois premières. Le sens des mots "absence de troupes américaines" demeure obscur.

> . . . La question des pertes ne se pose pas, car je serais disposé à accepter de lourds sacrifices si je croyais aider ainsi à mener rapidement à bien ces opérations si importantes. De plus, une opération aéroportée réduirait le nombre d'avions disponibles pour appuyer directement les forces d'assaut canadiennes.
>
> Ma décision est donc de *ne pas* lancer une opération aéroportée, mais de donner des instructions prioritaires au Commandement de bombardement et à la 8e Force aérienne pour la saturation complète des cibles que vous choisirez. Tous les bombardiers moyens seront également mis à votre disposition.

Pourtant, à la conférence du général Eisenhower, le 22 septembre, (voir cidessus, p. 334), le général de Guingand soulevait de nouveau la question. Eisenhower ordonnait qu'elle soit réexaminée et qu'un officier de la Première armée aéroportée alliée soit mis à la disposition du Q.G. de la Première armée canadienne à cette fin". La décision, cependant, fut maintenue. Les paroles prononcées par le général Simonds, au cours d'une conférence tenue le 29 septembre, traduisent sa déception: [65]. . . il paraissait très improbable qu'on pût utiliser des troupes aéroportées, mais . . . aucune tâche ne pouvait être déclarée impossible, et ... comme c'est à nous que la tâche avait été assignée, il nous incombait de trouver la méthode offrant les meilleures possibilités de succès"[66].

Le 21 octobre, la Première armée canadienne fit une dernière tentative. Dans un message adressé à la Première armée aéroportée alliée, elle demandait à celle-ci d'étudier la possibilité de faire descendre une brigade de parachutistes à l'extrémité ouest du Beveland-Sud, vraisemblablement le 29 octobre: "Principale mission: s'emparer extrémité est de chaussée et isoler Beveland-Sud de Walcheren". Le message proposait une visite d'un représentant de l'armée aéroportée. La réponse, reçue le jour suivant, était définitive[67] :

> ... message de SHAEF ... en date 15 oct. a rescindé directives antérieures plaçant Première armée aéroportée à la disposition du groupe d'armée du Nord et lui a donné ordre de soutenir groupe d'armées du Centre immédiatement. Général commandant groupe du Centre se propose d'utiliser toutes troupes aéroportées disponibles. Inutile par conséquent envoyer représentant.

L'idée d'inonder Walcheren en bombardant les digues, idée dont l'auteur, comme nous l'avons vu, était le général Simonds, devait être examinée sous deux angles: celui de la possibilité pratique et celui de l'opportunité politique. Dans un rapport en date du 16 septembre, le service de renseignements du Q.G. de l'armée admettait la possibilité que l'ennemi inonde Walcheren en faisant sauter les digues, mais exprimait l'avis que des considérations morales l'enempêcheraient:

> Au stage actuel de la guerre, et pour des fins si fragiles, il serait invraisemblable que même des tenants de la guerre totale consentissent à causer à leurs proches voisins une calamité comparable à un tremblement de terre ou à une éruption volcanique. Ce serait possible, mais improbable.

L'inondation, de fait, aurait présenté des désavantages pour les Allemands sur le plan militaire et n'aurait pu être, de leur part, qu'un ultime geste de vengeance. Il est ironique de songer que ce soit nous qui avons, par la suite, infligé cette calamité aux Hollandais. Nous le fîmes, non pas pour une raison éphémère, mais afin d'accélérer une opération visant à raccourcir la durée du conflit et, par conséquent, les souffrances du peuple hollandais lui-même. L'inondation de Walcheren permettrait de dégager plus rapidement l'entrée

d'Anvers et épargnerait des vies chez les soldats alliés; ces considérations pesèrent d'un grand poids dans la décision, sans doute terrible, qui fut prise de laisser l'eau de mer envahir l'île et ruiner pour des années à venir ses riches fermes et ses vergers.

Quant à la possibilité de percer les digues à coups de bombes, certains spécialistes se montraient sceptiques. Le 24 septembre, l'ingénieur en chef de la Première armée canadienne (le brigadier Geoffrey Walsh) remettait au commandant d'armée un mémoire[69] qui concluait à l'impossibilité d'inonder Walcheren au moyen d'une brèche dans la digue de Westkapelle qui fait face à la mer. Le mémoire ajoutait que, même si l'on parvenait à inonder l'île complètement, l'eau ne serait pas assez profonde pour qu'on pût utiliser des embarcations d'assaut et qu'il ne serait pas possible de faire passer des véhicules amphibies par une brèche taillée dans la digue à coups de bombes. La digue de Westkapelle, signalait-il, est la plus grande de l'île; c'est l'une des plus anciennes et des plus solides de Hollande, ayant une largeur de 200 à 250 pieds et .des talus en pente très douce. Les ingénieurs de l'armée jugeaient "très improbable la possibilité de percer complètement la digue, même par les bombardements les plus précis". Il faudrait une chance extraordinaire pour arriver à inonder l'île rapidement et complètement par ce moyen; et même si l'île était inondée, on ne pourrait pas compter sur des chenaux continus d'une certaine profondeur, à cause des différences dans le niveau du terrain.

Cet exposé convainquit le commandant de l'armée que l'inondation de Walcheren n'était pas une "idée pratique", et il renvoya l'affaire au général Simonds. Mais celui-ci, après avoir étudié de nouveau la question, soutint qu'il -fallait quand même tenter l'opération, puisque, sur le plan militaire, elle ne comportait pas de risques et offrait de grandes possibilités en cas de réussite[70]. Le 26 septembre, le général Crerar demandait donc au Q.G. du 21e groupe d'armées d'autoriser le bombardement; le Q.G. demanda alors à la force aérienne expéditionnaire alliée la permission, pour le Commandement de bombardement, .de traiter directement avec la Première armée canadienne pour la préparation des plans d'attaque contre les digues' 1. Le 29 septembre, Simonds, devenu commandant suppléant, tenait une conférence inter-armes sur la question des digues[72]. Voici les raisons qu'il donnait à l'appui de son plan:

"*a*) Nos renseignements démontrent qu'une bonne partie de l'île gît au-dessous du niveau de la mer.
b) L'inondation obligerait l'ennemi à concentrer ses forces et le rendrait plus vulnérable à nos attaques.
c) Elle causerait aussi à l'ennemi des difficultés administratives nombreuses et sérieuses. Elle immobiliserait en grande partie (et détruirait peut-être) les réserves de l'ennemi.
e) Il serait peut-être possible d'élargir une des brèches suffisamment pour ouvrir un accès à nos véhicules amphibies".

Le général Simonds résumait en disant: "L'inondation, si elle réussissait, serait ai avantageuse du point de vue militaire qu'il faut l'exécuter si la chose est -,réalisable sur le plan technique". A la suite de ses instances, les officiers d'avialion présents consentirent à essayer. Le commodore de l'air L. W. Dickens, du Commandement de bombardement, "fit bien remarquer que le succès de —l'opération ne pouvait être garanti". Mais la conférence se terminait par une 'décision ferme:

"Le service de bombardement de la RAF tentera nettement de percer la digue dès
(i) que l'autorisation voulue aura été obtenue du commandement suprême et lui aura été signifiée par les voies ordinaires;
(ii) que le temps et les conditions techniques le permettront."

La Marine déclara qu'à son point de vue, la mission la plus pressante, pour l'aviation, était la destruction des postes de radar de l'île, afin de soustraire autant que possible au feu des batteries les dragueurs de mines chargés d'ouvrir des passages vers Walcheren.

Il ne restait plus qu'un obstacle au bombardement des digues: la nécessité d'obtenir l'autorisation du commandant suprême, à qui il incombait de décider s'il fallait ou non infliger cette épreuve à nos alliés. Il ne tarda pas à l'accorder. Le let octobre, le Q.G. du 21' groupe d'armées signifiait à la Première armée canadienne[73]:

Le commandant suprême autorise l'inondation de l'île de Walcheren.

Déjà le 27 septembre, le Q.G. du maréchal Montgomery avait demandé à SHAEF de laisser tomber des feuillets sur les îles de l'Escaut pour avertir la population de l'imminence de bombardements massifs. par la voie des airs: "Les feuillets devraient insister sur le danger d'inondation et réclamer l'évacuation immédiate des îles ou, en cas d'impossibilité, des objectifs militaires et des terres basses"[74].

C'est dans l'après-midi du 3 octobre que le Commandement de bombardement posa ce geste lourd de conséquences. Deux-cent quarante-trois bombardiers lourds s'attaquèrent à la digue de Westkapelle, lançant environ 1,263 tonnes d'explosifs. Les résultats démontrèrent que nos ingénieurs, au Q.G. de l'armée, avaient sous-estimé la RAF. "L'opération, selon le mot du maréchal Montgomery, fut d'une magnifique précision". Des photographies aériennes prises ce soir-là montrèrent que la mer entrait par une brèche de 75 yards, qui fut bientôt élargie. La confiance du général Simonds se révélait pleinement motivée. Au cours des journées qui suivirent, d'autres digues furent attaquées près de Flessingue et de Veere. La digue de Westkapelle fut de nouveau atteinte*. A la fin d'octobre, au moment où l'invasion de Walcheren devenait imminente, l'île "ressemblait à une soucoupe remplie d'eau"[75].

Nous avons clairement fait voir que, dès le début, la Première armée canadienne avait réclamé les plus lourds bombardements possibles contre Walcheren. Elle demandait une série d'attaques massives, répétées sans interruption jusqu'au déclenchement de l'attaque par mer (voir ci-dessus, p. 380, 392, 394). Le commandant suprême, en refusant de souscrire à l'utilisation de troupes aéroportées, avait promis par contre un appui exceptionnel de l'aviation stratégique; il avait parlé de "saturation complète" (p. 396). En fait, les bombardements furent beaucoup moins intenses que ces paroles ne le donnaient à entendre. La marine et l'armée de terre se plaignirent par la suite que le poids des bombes dirigées contre Walcheren fût insuffisant. Leurs plaintes n'étaient pas sans motifs, mais les forces aériennes n'étaient pas seules responsables de cet état de choses.

*Le général Daser de la 70e division allemande déclara plus tard à des interrogateurs que la brèche de la digue de Westkapelle n'était pas fatale; les Allemands, avec l'aide de civils Hollandais, se mirent en frais d'ériger une digue de Domburg à Zoutelande pour contenir l'inondation. Mais après les brèches de Veere et de Flessingue, la situation devenait désespérée.

Le Commandement de bombardement commençait, au cours de septembre, par lancer contre Walcheren une série de petites attaques. Le 17, un total de 96 avions s'attaquaient à des batteries près de Flessingue, de Biggekerke et de Westkapelle. D'autres attaques dirigées le lendemain et le 19 contre une autre batterie à Domburg échouaient à cause du mauvais temps. Le 23, cependant, 49 avions bombardaient avec succès la batterie de Dombourg. Ils lancèrent au total 616 tonnes d'explosifs[76]. D'autres attaques devaient suivre au cours d'octobre, comme nous le verrons, en plus de celles que l'aviation dirigeait contre les digues; mais aucune d'entre elles ne fut à l'échelle des grandes opérations qui avaient tellement facilité la tâche de l'armée canadienne dans ses opérations -de Normandie et contre les ports de la Manche.

Deux causes se conjuguaient pour restreindre les offensives de bombardiers contre Walcheren. Il y eut d'abord le mauvais temps durant la période en cause. Il y eut aussi ce fait que les officiers supérieurs de l'aviation alliée répugnaient à soustraire une partie de leurs forces à l'offensive contre l'Allemagne, qui se poursuivait alors activement, et estimaient que lancer des attaques contre des ouvrages de béton n'était pas le rôle qui convenait le mieux à l'aviation stratégique. A la deuxième conférence de Québec, à la mi-septembre, les chefs d'état-major conjoints, sur l'initiative des Britanniques, avaient rejeté une recommandation d'Eisenhower d'après laquelle l'aviation stratégique d'Europe aurait demeuré sous son commandement (voir ci-dessus, p. 24) et l'avait de nouveau placée sous l'autorité du chef d'état-major de l'air britannique et du général commandant l'aviation de l'armée américaine. Ils avaient toutefois convenu d'une directive aux officiers qui commandaient directement cette aviation, directives qui déclaraient:

> L'appui direct des opérations terrestres et navales demeure à votre charge. Si les commandants suprêmes intéressés font appel à votre aide pour livrer une bataille ou pour profiter d'occasions qui en découlent, vous répondrez promptement à leur appel.

Plus tard, les chefs de l'aviation approuvaient une liste de cibles en Allemagne, ,où figurait au premier rang de priorité l'industrie du pétrole et surtout l'essence. Au second rang, venaient les réseaux de transport, les usines et dépôts de chars, les usines et dépôts de camions[77].

S'il est vrai que les nouvelles dispositions affaiblissaient quelque peu la position d'Eisenhower vis-à-vis des forces de bombardement stratégique, il demeurait évidemment en mesure d'obtenir leur appui quand il jugeait la chose importante. Quand à Walcheren, le rôle de ces forces était réglé dans une large mesure entre deux de ses subordonnés britanniques, mais non sans qu'on le mette au courant. Le 28 septembre, le maréchal en chef de l'air LeighMallory, qui commandait toujours le corps d'aviation expéditionnaire allié, "vit au maréchal Montgomery au sujet de la demande de préparatifs aériens prolongés à Walcheren, formulée par la Première armée canadienne. Mentionnant que les Allemands concentraient des troupes en face du front allié de d'ouest, il faisait observer: "S'il nous faut concentrer pendant si longtemps ce qui équivaut à la majeure partie de nos forces de bombardement sur Walcheren, l'ennemi restera libre de rassembler ses forces de combat dans les secteurs ;avancés. Il pourra, presque sans entrave, renforcer ses communications et au troupes, et il aura ainsi l'occasion de refaire ses ressources pétrolières et industrielles dont nous savons qu'elles sont sérieusement affaiblies. Il est donc très

important de diriger dès maintenant contre l'Allemagne le plus gros effort possible de nos bombardiers". Leigh-Mallory demandait ensuite que la préparation de l'assaut contre Walcheren "revête la forme d'un nombre limité d'attaques contre des objectifs choisis, attaques qui commenceraient dès maintenant, puis d'une préparation intensive mettant à contribution toutes les forces de bombardement disponibles pendant les trois jours précédant l'assaut, lequel jouirait de toute l'aide possible". Il déclarait avoir discuté la question avec le commandant suprême, qui souscrivait à ses vues.

Montgomery était bien placé pour résister, s'il l'avait voulu, au programme de Leigh-Mallory. Une semaine auparavant, Eisenhower lui avait promis par écrit, pour atténuer son refus de lui fournir des troupes aéroportées, de lui fournir un concours exceptionnel de bombardiers, tant de la 8e Force aérienne que du Commandement de bombardement de la RAF (voir ci-dessus, p. 396). Mais Leigh-Mallory avait invoqué de puissants arguments et ils étaient particulièrement propres à convaincre un commandant plus attiré par la Ruhr que par l'Escaut (voir ci-dessous, p. 413). Montgomery répondit:

> Votre lettre d'aujourd'hui. Je suis d'accord avec vous. Il faudrait maintenant commencer, à Walcheren, par attaquer les batteries et les autres genres dé cibles choisies, et, d'une manière générale, par miner le moral de l'ennemi. Je veux aussi inonder l'île afin d'isoler davantage les endroits à bombarder.
> Puis, trois ou quatre jours avant le jour J, il faudra y aller de tous nos moyens. Je ne crois pas que le jour J puisse venir avant le 15 octobre. Peut-être plus tard[78].

C'est ainsi que la Première armée canadienne, après avoir échoué dans sa lutte pour obtenir des troupes aéroportées, perdit aussi son rang de priorité élevé pour l'appui des bombardiers. La 8e Force aérienne n'interviendrait pas à Walcheren; les attaques du Commandement de bombardement de la RAF resteraient à une échelle restreinte.

Le compte rendu d'une conversation qui eut lieu le même jour donne une autre indication de la ligne de conduite suivie au Q.G. de Leigh-Mallory. L'officier d'état-major supérieur de l'air du groupe n° 84 (le commodore de l'air T. N. McEvoy) se présentait chez le chef d'état-major du 2e corps d'armée canadien, le brigadier Rodger, pour expliquer "les raisons qui leur faisaient surveiller de près nos demandes d'appui de bombardiers lourds"[79].

> Les forces aériennes expéditionnaires alliées ont spécifié que l'appui des bombardiers lourds ne doit être fourni que lorsque les troupes de terre doivent attaquer aussitôt après les positions bombardées ...

Le principe était certainement bon pour les opérations en rase campagne. Il était discutable, cependant, dans un cas comme celui de Walcheren, où les cibles étaient des fortifications permanentes. Contre des ouvrages de béton, seules des bombes d'un poids exceptionnel pouvaient avoir de l'efficacité; mais, une fois atteints, ces ouvrages ne pouvaient pas se réparer rapidement.

Le plan final de la bataille de l'Escaut

Le 27 septembre, deux jours après que le reste de la première division aéroportée eût été retiré d'Arnhem (voir ci-dessus, p. 333), le maréchal Montgomery adressait une autre grande directive à ses commandants d'armée[80]. La

partie générale de ce document mentionnait deux principaux objectifs. Le premier était la Ruhr; "dont la chute entraînera le commencement de la fin pour l'Allemagne". L'autre était le port d'Anvers: "Il est absolument indispensable de commencer par dégager l'entrée du port si nous voulons pénétrer profondément en Allemagne". Montgomery exposait ses intentions en ces termes :

"*a*) dégager l'entrée du port d'Anvers;
b) de concert avec la Première armée américaine sur la droite, détruire toutes les forces ennemies qui nous barrent la route de la Ruhr".

Voici comment étaient détaillées les opérations que devaient exécuter ses deux armées:

Première armée canadienne

12. L'aile gauche de l'armée canadienne complétera les opérations déjà en cours pour nous permettre d'utiliser les ports de Boulogne et de Calais.
13. L'armée canadienne déclenchera immédiatement les opérations destinées à nous ouvrir le libre accès au port d'Anvers. Il est capital d'en finir au plus tôt avec ces opérations. Voir le parag. 7 (ci-dessus, à propos du dégagement du port).
14. L'aile droite de l'année avancera en force vers le nord sur l'axe Tilburg — Boisle-Duc, soulageant ainsi la Deuxième armée, obligée de défendre un long secteur du front sur son flanc gauche, face à l'ouest. dette avance devra se faire sur un front assez étroit et il est important d'atteindre Bois-le-Duc le plus tôt possible.

Deuxième armée britannique

15. La ligne de ravitaillement qui va vers le nord par Eindhoven et jusqu'au Rhin à Nimègue doit être gardée intacte et libre d'interventions ennemies.
16. Il faudra maintenir une solide tête de pont au delà du Rhin, à Nimègue.
    Cette tête de pont aura pour objet de faire peser constamment sur l'ennemi la menace d'une avance alliée vers le nord par delà le Bas-Rhin; il y faut donc une tête de pont agressive et "menaçante". Une poussée vers le nord depuis cette tête de pont pourrait se recommander si l'ennemi venait à retirer des troupes du secteur d'Arnhem par suite des pressions exercées dans d'autres secteurs; on se livrera donc à des reconnaissances.
17. La mission principale de l'armée consistera à opérer en force, avec toutes les ressources à sa disposition, contre le coin nord-ouest de la Rhur, depuis la région Nimègue — Gennep.
    Le flanc droit de l'offensive se dirigera sur Krefeld. Sur le flanc gauche, on traversera le Rhin aux endroits et aux moments qui paraîtront propices, et on mettra tout en oeuvre, en particulier, pour établir une tête de pont à Wesel. On mettra ces opérations en marche dès qu'on sera assuré des approvisionnements voulus.

Du point de vue de la Première armée canadienne, il ressortait surtout de cette directive que les opérations en vue de dégager Anvers n'obtenaient toujours qu'un rang de priorité assez bas*. Même les ressources de la Première

*Le 1er octobre, le commandant des forces navales alliées donnait l'ordre de retirer des miches de débarquement de chars qui faisaient la navette sur la Manche, en vue de préparer l'opération de Walcheren. Le 21e groupe d'armées s'y opposa, disant que cela nuirait à des opérations d'un rang de priorité plus élevé. Ramsay répliqua qu'il ne connaissait aucune option ayant un rang de priorité plus élevé que l'opération "Infatuate" et qu'il en avait reçu confirmation du chef d'état-major du commandant suprême. Le 3 octobre, quand Ramsay se rendit au Q.G. de la Première armée canadienne, le chef d'état-major du maréchal Montgomery téléphona à l'avance au chef d'état-major du général Crerar pour le prévenir; voulant éviter que l'amiral "ne prenne mal les priorités accordées aux opérations de la Deuxième année britannique au sein du 21e groupe d'armées", il demandait au brigadier Mann de ne pas en parler[81].

armée, déjà restreintes, n'étaient pas entièrement affectées à cette entreprise, car le général Simonds recevait l'ordre de lancer un de ses deux corps d'armée dans une direction divergente afin d'aider aux opérations de la Deuxième armée, dirigées contre la Ruhr. Son intention de charger la Division blindée polonaise de foncer sur Bergen op Zoom pour aider la 2e division (voir ci-dessus, p. 394) avait été contremandée. Les événements devaient démontrer par la suite que l'effort ainsi autorisé était loin de suffire pour permettre de dégager l'embouchure de l'Escaut.

Au reçu de cette instruction, Simonds adressa à son tour une directive à ses commandants de corps d'armée, le 2 octobre[82]. Il commençait par prendre acte des opérations de la Deuxième armée britannique, dirigées contre Krefeld et de celles de la Première armée américaine, dirigées contre Cologne. Il faisait observer que "ces opérations ont un droit supérieur à nos ressources administratives". Il ajoutait: "Conjointement avec ces poussées contre la Ruhr par la Première armée américaine et par la Deuxième armée britannique, toute la puissance des aviations stratégiques doit être lancée contre l'Allemagne de l'Ouest et du Sud". L'exception à cette ligne de conduite était "l'effort total" que devait faire le Commandement de bombardement pour percer les digues de Walcheren. Il est évident qu'il voyait fort bien les désavantages dont son commandement devait s'accommoder.

La mission de la Première armée consistait, avec un corps d'armée, à libérer le flanc gauche de la Deuxième armée en marchant sur Bois-le-Duc et, avec l'autre corps, à dégager l'estuaire de l'Escaut. La brigade blindée tchécoslovaque continuerait à contenir Dunkerque. La mission du 181, corps britannique était ainsi définie:

> "*a*) avancer en direction nord-est sur Bois-le-Duc.
> *b*) charger la 2e division d'infanterie canadienne de s'emparer de la région au nord d'Anvers et de fermer l'extrémité est de l'isthme du Beveland-Sud, jusqu'à ce que cette division retombe sous le commandement du 2e corps canadien aux fins des opérations.
> *c*) avancer ensuite successivement sur Bréda et Roosendaal afin de couvrir le flanc est et les arrières de la 2e division d'infanterie canadienne dans sa marche vers l'ouest sur le Beveland-Sud".

Quant au 2e corps canadien, les missions suivantes lui étaient assignées:

> "*a*) attaquer et détruire, ou capturer, tous les éléments ennemis qui restent en Belgique et en Hollande au sud du bras ouest de l'Escaut (opération "Switchback").
> *b*) une fois terminée l'opération "Switchback", faire avancer la 2e division d'infanterie canadienne pour chasser l'ennemi du Beveland-Sud*. c) prendre l'île de Walcheren (opération "Infatuate")".

La série compliquée d'opérations qui devait ouvrir l'accès à Anvers commençait donc à se dérouler selon les grandes lignes du plan proposé par le général Simonds quelques semaines auparavant. Il y aurait des opérations distinctes au nord et au sud de l'Escaut occidental. Pendant que la 3* division d'infanterie canadienne nettoierait la poche de Breskens au sud du fleuve, la 2e division d'infanterie canadienne, opérant d'abord sous le commandement du 1er corps d'armée britannique, marcherait vers le nord à partir d'Anvers, établirait une solide base dans la région de Woensdrecht et de là pousserait vers l'ouest le long de l'isthme pour occuper le Beveland-Sud. Finalement, l'île

*Cette opération reçut plus tard le nom de "Vitality".

LE CANAL LÉOPOLD, FACE À L'EST, 1946

C'est sur ce bief que les unités de la 7e brigade d'infanterie canadienne passèrent à l'assaut le matin du 6 octobre 1944. Le pont à l'arrière-plan est situé près d'Oosthoek.

BIERVLIET, VUE DE L'EST, 1946

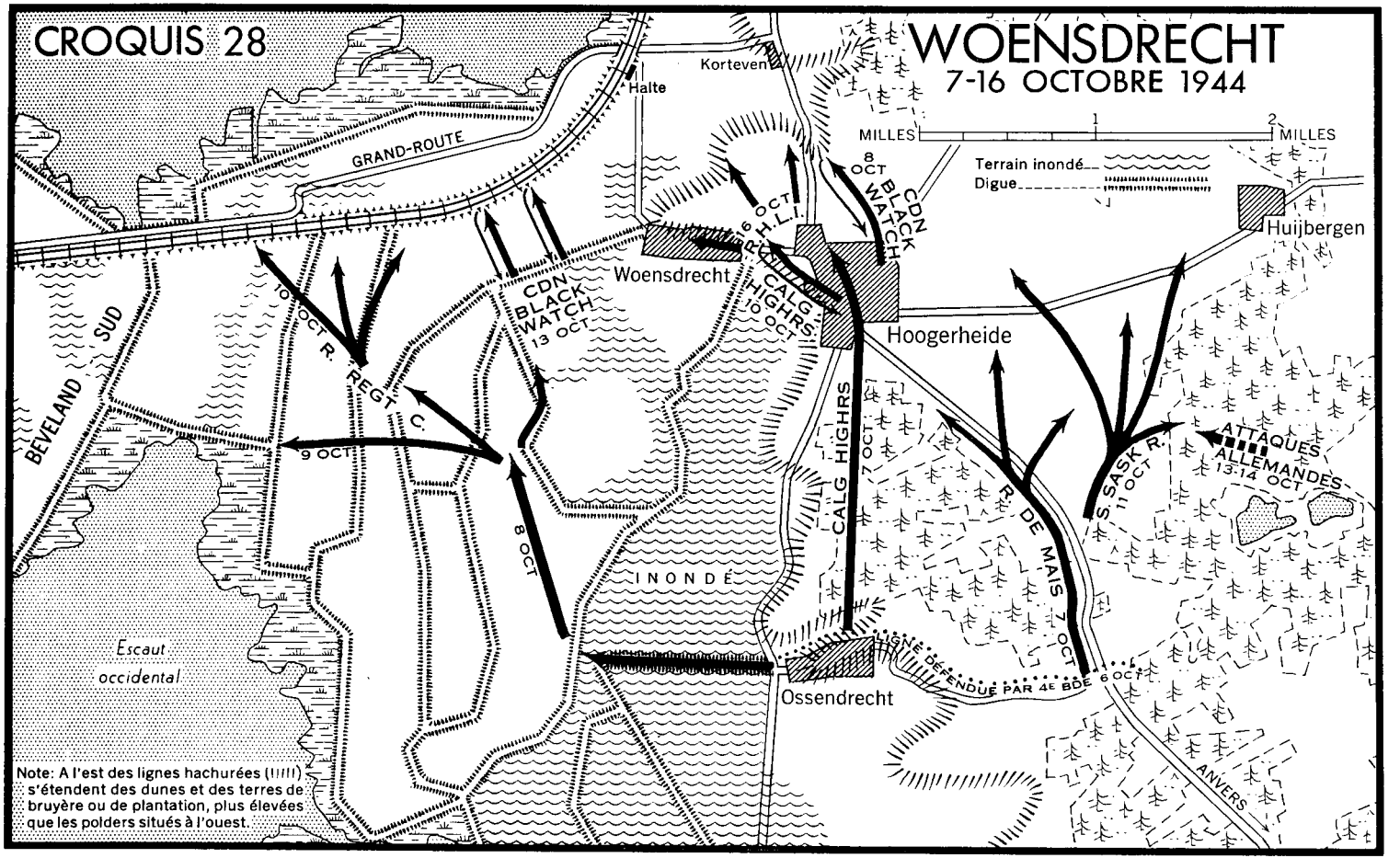
C'est dans cette région que combattit la 9e brigade d'infanterie canadienne après le débarquement, à l'arrière de la poche de Breskens, le 9 octobre 1944.

FORTIFICATIONS DU MUR DE L'ATLANTIQUE, PRÈS DE CADZAND

Le canon de droite, à pivotement complet, pouvait atteindre les troupes canadiennes sur le canal Léopold ou ailleurs dans la poche de Breskens. On devine, à l'horizon, le littoral de l'île de Walcheren, de l'autre côté de l'estuaire de l'Escaut. Photo prise en 1946.

LA CHAUSSÉE DE WALCHEREN, FACE À L'EST VERS LE BEVELAND-SUD

Photo prise à l'automne de 1946, à marée basse. Ce qui ressemble, à droite, à un champ d'herbages n'est en réalité qu'une étendue de boue couverte de mauvaises herbes.


CROQUIS 28
WOENSDRECHT
7-16 OCTOBRE 1944
MILLES
1
2
MILLES
Terrain inondé
Digue
Halte
Korteven
GRAND-ROUTE
Woensdrecht
Hoogerheide
Huijbergen
Ossendrecht
BEVELAND SUD
Escaut occidental
INONDÉ
10 OCT R. REGT C.
9 OCT
8 OCT
CDN BLACK WATCH 13 OCT
6 OCT R.H.L.I.
8 OCT CDN BLACK WATCH
CALG HIGHRS 10 OCT
CALG HIGHRS 7 OCT
R. DE MAIS 7 OCT
S. SASK R. 11 OCT
ATTAQUES ALLEMANDES 13-14 OCT
LIGNE DÉFENDUE PAR 4E BDE 6 OCT
ANVERS
Note: A l'est des lignes hachurées (IIIII) s'étendent des dunes et des terres de bruyère ou de plantation, plus élevées que les polders situés à l'ouest.

fortifiée de Walcheren serait prise au moyen d'attaques concentriques, l'une dirigée du Beveland-Sud par la chaussée, une autre de la région de Breskens par-dessus l'Escaut occidental et une troisième de la mer.

Il ne saurait être question de raconter le déroulement de ces opérations selon un ordre chronologique rigoureux, car elles furent menées simultanément, dans une large mesure. Le plus commode est donc de procéder par phase, et de porter chaque phase à son terme avant d'aborder la suivante. Si le lecteur veut bien nous suivre, nous commencerons donc par la phase qui débuta la première: la poussée vers le nord depuis Anvers. Nous raconterons ensuite toute l'opération dirigée contre la poche de Breskens, pour revenir ensuite à la 28 division et à son avance à travers le Beveland-Sud en direction de Walcheren. Finalement, nous ferons le récit des diverses opérations lancées contre Walcheren même.

Combats au nord d'Anvers

On peut dire que la bataille de l'Escaut débutait sérieusement le 2 octobre 1944, date où la 2e division canadienne commençait à avancer vers le nord, à partir de la région d'Anvers, afin de fermer la sortie du Beveland-Sud et d'avancer le long de l'isthme du Beveland-Sud.

Nous avons vu (p. 386-390) qu'à la veille de la bataille, la division détenait Anvers avec la 4e brigade, tandis que la 5*, élargissant peu à peu la tête de pont établie par la 498 division au delà du canal Anvers-Turnhout, venait de s'emparer de Brecht. Or le matin du 2 octobre, la division se lançait en avant sur les deux flancs, la 6e brigade poussant vers le sud-ouest le long du canal par la tête de pont de la 5e et la 4e marchant vers le nord par Merxem. Malgré une résistance opiniâtre, leur progrès fut assez rapide. Le South Saskatchewan Regiment occupa Lochtenberg, d'où il avait deux fois été repoussé quelques jours auparavant. Le 3 octobre, la 81, brigade, marchant vers le nord-ouest, prit le Camp de Brasschaet sans subir de pertes, et le lendemain, elle occupait Cappellen. Vers l'ouest, la 4e brigade atteignait Eeckeren le 4 octobre. Le 5, Putte tombait aux mains de l'Essex Scottish après une vive résistance et nos troupes traversaient la frontière des Pays-Bas. Ossendrecht et Santvliet tombaient le 6 et, comme Woensdrecht n'était qu'à moins de trois milles, l'objectif de la première phase de l'opération paraissait à portée de la main[83]. C'est là qu'à minuit, les 6-7 octobre, la 2e division passa du ter corps britannique au 2e corps canadien. Le midi du 7, la 511, division (Highland) revint à la Première armée canadienne et fut placée sous le commandement du général Crocker. Il en fut de même de la 7e division blindée britannique. Crocker assumait alors le commandement du front jusqu'à la Meuse, secteur précédemment détenu par le 121, corps britannique[84].

L'avance en direction nord-est du 1er corps d'armée britannique que le maréchal Montgomery avait ordonnée (voir ci-dessus, p. 401) avait progressé, mais n'avait pas atteint Bois-le-Duc. La division blindée polonaise, aidée par la 49e division, rencontra une forte opposition dans son avance sur Baarle Nassau, minuscule enclave de territoire belge à l'intérieur des Pays-Bas, dont elle s'empara le 3 octobre. Le lendemain, elle fut mise en échec par une vigoureuse contre-attaque juste au nord de la ville. Elle parvint à s'emparer d'Alphen, au sud-ouest de Tilburg, le 5, mais ne put, pour l'instant, aller plus loin[85].

Les Allemands se battaient furieusement. Le 3 octobre, le général Jodl avait appelé l'attention du feld-maréchal von Rundstedt (à qui cela n'échappait certainement pas) sur la nécessité d'empêcher à tout prix l'ennemi de dégager l'entrée du port d'Anvers. L'axe Anvers-Tilburg-Bois-le-Duc devait être défendu jusqu'au dernier homme, l'aile gauche s'accrochant au Waal[86]. C'est alors que la Quinzième armée ordonna au "groupe de bataille Chill", — également connu sous le nom de 851, division d'infanterie,— qui se trouvait alors dans les environs de Bois-le-Duc sur le flanc ouest du saillant de Nimègue, sous les ordres du 881, corps d'armée, de gagner le secteur du 67e corps pour enrayer l'avance des Polonais[87]. Cette formation, que commandait un officier extrêmement habile et d'une énergie peu commune, le lieutenant-général Kurt Chill, se composait des restes des 84e, 85e et 891, divisions d'infanterie, d'une partie du régiment de formation de renforts Hermann Goring et, — ce qui comptait davantage encore, — du fameux 81, régiment de parachutistes. C'était la "brigade de secours" allemande dans ce secteur; on la trouvait toujours aux endroits les plus menacés. Son retrait du 88e corps d'armée mit fin à un projet d'attaque contre le saillant de Nimègue, mais la nécessité de parer à la menace contre Tilbourg l'emportait. Il semble cependant que les réserves locales aient déclenché la contre-attaque qui arrêta les Polonais le 4 octobre; ce n'est que le 6 que la 85e division fut engagée à fond dans ce secteur pour protéger Tilbourg[88]. Presque aussitôt, cependant, les Allemands durent l'envoyer encore plus à l'ouest pour arrêter notre marche vers l'isthme du Beveland-Sud.

La 21, division canadienne prévoyait, pour cette poussée, de faire passer la 5e brigade par le secteur de la 4e (alors déployée entre Ossendrecht et la route Anvers-Bergen, vers l'est) et de la lancer par la route principale vers Korteven, au delà de Woensdrecht, le 7 octobre. En même temps, un groupe de bataille de la 6e brigade ("Saint-Force") devait pousser de l'avant pour améliorer notre position sur la droite[89]. Malheureusement, par suite d'un malentendu, l'Essex Scottish n'arriva pas à dégager la ligne de départ au cours de la nuit précédente et l'opération de la 6e brigade ne fit guère de progrès dans la journée du 7[90]: L: opération de la 51, brigade fut menée par deux bataillons en avant, le Calgary Highlanders à gauche et le Régiment de Maisonneuve à droite. La marche de ce dernier fut arrêtée à quelque distance au sud-ouest d'Huijbergen (à environ trois milles et demi à l'est de Woensdrecht); le Calgary, après de vifs engagements, parvint jusqu'à Hoogerheide, à un peu plus d'un mille de Woensdrecht[91].

Le matin du 8, le Black Watch (Royal Highland Regiment) passait à travers le Calgary en vue de l'attaque sur Korteven. Mais il se heurta à une résistance extrêmement vive. Le 7, les Allemands avaient retiré une partie du groupe de taille Chill du secteur menacé par les Polonais et avaient dirigé ces troupes a ers leur aile droite pour couvrir Woensdrecht. Il y eut de violents engagements Hoogerheide et aux environs et le Black Watch fut repoussé à sa ligne depart[92]. A la fin de la journée, la reconnaissance aérienne confirma des renseignements obtenus de civils hollandais qui affirmaient qu'une importante formation allemande, munie de canons et de chars, était concentrée dans la région boisée entre Korteven et Bergen op Zoom. Des Typhoons furent lancés contre la région, avec des résultats assez incertains; les bataillons de la 5e bri=gade reçurent l'ordre de passer à la défensive et de se préparer à la contre-attaque qui se préparait certainement[93].

L'action allemande eut effectivement lieu ce soir-là, et d'autres contreattaques violentes suivirent le lendemain, forçant nos troupes à se replier à certains endroits. Près de Hoogerheide, le Calgary Highlanders eut à porter le gros du poids d'une terrible journée. Les Allemands faits prisonniers étaient de jeunes parachutistes, l'avant-garde des troupes de Chill[94]. Pour l'instant, les Allemands avaient sauvé Woensdrecht et l'isthme, d'une importance stratégique capitale.

Entre-temps, la poussée tardive de la 6* brigade sur le flanc droit, exécutée le 8 octobre par la formation "Saint", qui groupait les Fusiliers Mont-Royal, ainsi que des éléments du 10* régiment blindé et du 8* régiment de reconnaissance, n'obtint que des succès partiels. D'après le plan, les blindés devaient décrire un large mouvement d'éventail par la région de Wuestwezel (au nordouest de Brecht) pendant que les Fusiliers avanceraient dans les régions de Calmpthout et de Kruisstraat, vers l'ouest. Malheureusement, une brume épaisse au début de la journée du 8 empêcha d'utiliser les blindés dans la matinée et l'avance des chars n'eut jamais lieu. Appuyés par les blindés, les Fusiliers avancèrent vers le nord; à la tombée de la nuit, ils avaient pris le village de Dorp, au nord de Calmpthout[95]. C'était là le seul résultat de l'opération. Le flanc droit de la 22 division demeurait toujours ouvert entre Calmpthout et Brecht. Le 9, un détachement de la 4* division blindée canadienne, — le 29* régiment blindé de reconnaissance et une compagnie de l'Algonquin Regiment, — vint de l'ouest d'Anvers pour prêter main-forte à la 2* division; affecté à la 6e brigade, il releva le South Saskatchewan Regiment à Brecht et le Cameron Highlanders of Canada dans le secteur de Brasschaet, permettant à ces unités d'aller renforcer le centre de la division. Cela soulagea les inquiétudes du commandant intérimaire de la division à l'égard de son flanc exposé, long d'environ 20 milles, qu'il avait couvert jusque-là au moyen de ses régiments de reconnaissance et de DCA légère[96].

On décida alors que la 5e brigade assumerait la tâche de fermer l'accès à l'isthme du Beveland-Sud. Elle devait se retirer de la ligne près de Hoogerheide, où le Royal Hamilton Light Infantry viendrait prendre sa place (le remplacement des unités de la 6e brigade dans la région de Brecht par celles de la 4e division facilitait ce mouvement); la 5e brigade pourrait alors lancer une offensive concentrée. La relève se fit au cours de l'après-midi et de la soirée du 10 octobre[97]. Pendant qu'elle s'exécutait, le Royal Regiment of Canada, de la 4e brigade, remporta un important succès sur la gauche. S'étant frayé un chemin à travers les polders détrempés au sud et à l'ouest de Woensdrecht, il atteignit le premier côté du terre-plein sur lequel passait la voie ferrée reliant l'isthme à la terre ferme, près du point le plus étroit de l'Isthme, de deux à trois milles à l'ouest de Woensdrecht[98]. C'était une "atteinte sérieuse à la principale route ennemie vers la péninsule"[99]. La version allemande, c'est que le contact y fut interrompu, le 11, entre les troupes du continent et la 70* division dans le Beveland-Sud, mais se rétablit à la suite d'une contre-attaque déclenchée dans la soirée par des éléments de la 346* division d'infanterie à partir de Woensdrecht, tandis que la 70* division elle-même progressait lentement vers L'est[100]. A la vérité, le Royal Regiment conserva les positions qu'il avait conquises, coupant presque, mais pas tout à fait, la route de l'isthme; il signalait que les contre-attaques de l'ennemi avaient été repoussées grâce à l'action efficace de notre artillerie. Mais, lorsque le Royal Regiment voulut à son tour attaquer

dans l'après-midi du 11 "afin de fermer le goulot de la péninsule", il fut repoussé avec de lourdes pertes. Une contre-attaque qui est peut-être celle que mentionnaient les Allemands ajouta à sa déconfiture[101].

La 4* brigade avait alors sous son commandement à la fois le South Saskatchewan Regiment (amené du secteur est) et le Régiment de Maisonneuve. Elle affecta le South Saskatchewan à l'est de Hookerheide, où il eut à livrer de violents combats pendant les quelques jours suivants. Des attaques déclenchées 4 le 11 octobre par les autres unités de la brigade ne donnèrent pas plus de résultats que l'attaque du Royal Regiment[102]. Le 12 et le 13, l'ennemi lançait de rudes contre-attaques locales, surtout dans le secteur de l'isthme le premier jour et dans le secteur du South Saskatchewan le lendemain[103]. Le 13, la 5* brigade prenait à son compte l'offensive contre l'isthme. Au cours de l'opération "Angus", le Black Watch avança à travers le secteur détenu par le Royal Regiment pour s'emparer d'objectifs le long du terre-plein du chemin de fer, l'objectif le plus éloigné étant la gare de Woensdrecht, à l'ouest de Korteven. La journée, extrêmement sanglante, se solda par un échec. Les Allemands étaient fortement retranchés le long du terre-plein et au delà. A la première attaque, au début de matinée, ils opposèrent un feu très intense de mortiers lourds, d'obus fusant haut et d'armes portatives: Malgré l'excellent appui de notre artillerie, les deux compagnies d'avant-garde du Black Watch furent repoussées jusqu'à leur digne de départ, les deux commandants de compagnie étant blessés. On demanda et obtint l'appui d'avions de chasse et, tard dans l'après-midi, on tenta un autre assaut avec l'appui de chars et de lance-flammes. Mais l'ennemi continuait à -résister sauvagement; il y eut de nombreuses pertes, et les objectifs ne furent as atteints. Les commandants des deux autres compagnies de fusiliers furent leur tour frappés. A une heure du matin, le brigadier Megill ordonnait au bataillon de se replier. Il avait perdu, au cours de cet épisode, 145 hommes: 56 tués ou mortellement blessés, 62 blessés et 27 prisonniers[104].

L'ennemi, qui se battait avec une ardeur forcenée, demeurait donc maître la position stratégique de Woensdrecht et n'était pas complètement coupé l'isthme. Il fallait encore un effort. Le 14 octobre, la 2* division se regroupait de nouveau. La 5* brigade prit à sa charge le secteur gauche, dans la région de L'isthme, toujours détenu par le Royal Regiment (qui fut alors relevé par le Calgary Highlanders) et la 4e brigade prit place dans le secteur de droite en prévision d'une attaque contre Woensdrecht même. Mais il se produisit une attaque ennemie au moment où le South Saskatchewan Regiment (qui demeurait ›tache à la 4* brigade) se déplaçait pour permettre au Royal Regiment d'occuper sa droite. Notre propre attaque n'eut pas lieu avant le 16 octobre[105].

Elle fut amorcée ce jour-là à 3h.30 du matin par le Royal Hamilton Light Infantry, qui s'avança sous un lourd barrage d'artillerie, avec l'aide des chars du 10e régiment blindé. Toute l'artillerie divisionnaire, plus le 7* régiment d'artillerie moyenne de l'ARC et les 84* et 121* régiments d'artillerie moyenne britannique et le 115e régiment de DCA lourde britannique furent mis en branle pour appuyer l'assaut[106]. Le R.H.L.I. se fraya un chemin dans le village aux maisons éparses et jusqu'à la butte qui le dominait; il s'y cramponna ensuite malgre tous les efforts de l'ennemi pour l'en déloger. Celui-ci commençait à contre-attaquer au début de la matinée, avec l'appui d'au moins un canon autopropulsé. La compagnie de droite du R.H.L.I., au nord-est du village, fut debordée, mais une compagnie de l'Essex Scottish et d'autres chars arrivèrent

de l'arrière. On conserva la position en dépit de l'infiltration ennemie et du feu constant de l'artillerie et des mortiers. Le bataillon déclarait plus tard: "C'est un combat serré et corps à corps. L'ennemi ne se désiste pas comme il l'a fait jusqu'ici". Le commandant, le lieut.-col. W. D. Whitaker, opinait que le tournant du combat se produisit quand notre artillerie, - le 40 régiment de campagne de l'Artillerie canadienne, - fit pleuvoir tout près de nos propres positions un feu très concentré sur les Allemands qui contre-attaquaient. "Le feu surprit l'ennemi à découvert, tandis que les nôtres, prévenus à l'avance, se terraient au fond de leurs tranchées. Nos troupes poussèrent des cris de triomphe; le massacre fut terrible". Les chasseurs-bombardiers jouèrent, eux aussi, un rôle très efficace. Mais nos propres pertes furent douloureusement lourdes: pour le 16 et le 17 octobre, le R.H.L.I. en enregistra 161, dont 21 fatalités[107].

La pénurie de fantassins exercés

Nous avons déjà mentionné, à propos des combats livrés dans la Forêt de la Londe (voir ci-dessus, p. 299-300) la difficulté de trouver des soldats exercés pour combler les vides des bataillons d'infanterie canadiens. Les lourdes pertes subies à Woensdrecht mirent de nouveau l'accent sur cet. état de choses; la pénurie de fantassins fut une des difficultés qui ralentirent notre progrès dans ce secteur. Voici les commentaires que fit le Royal Hamilton Light Infantry au sujet des combats du 16 et du 17 octobre[108] :

> Nous n'avions pas assez d'hommes sur les lieux pour conserver la maîtrise complète du saillant de Woensdrecht, ce qui a permis à l'ennemi de s'infiltrer. L'ennemi a paru subir de très lourdes pertes à cause de notre artillerie, qui ne ménageait pas ses coups, mais il a continué à renforcer ses positions. Comme les effectifs moyens de nos compagnies étaient réduits à quarante-cinq hommes et que les pertes, chez nos officiers, sousofficiers et soldats aguerris, étaient très nombreuses, nous n'avons pu envoyer de patrouilles en avant. La plupart des membres du bataillon n'étaient que peu préparés pour les combats d'infanterie, ayant été pris dans d'autres services et réaffectés.

A ce moment-là (le 17 octobre), deux des quatre compagnies de fusiliers du R.H.L.I. n'avaient chacune qu'un officier. Le Canadian Black Watch calculait qu'au 19 octobre les compagnies de fusiliers du régiment, dont l'effectif total était de 379 hommes, ne comptaient que 159 hommes ayant trois mois ou plus d'expérience dans l'infanterie; 46 avaient trois mois ou plus d'expérience, 131 un mois, 29 moins d'un mois, et 14 aucune. Le commandant en second écrivait au commandant: "Je n'ai pas à vous signaler que, lorsqu'un homme est censé, d'après le dossier, avoir reçu un mois d'instruction antérieure, cela représente probablement beaucoup moins de temps véritablement consacré à l'instruction. Cette supposition est confirmée par le fait que très peu nombreux sont les hommes qui connaissent, en arrivant, le maniement du PLAT ou les tactiques élémentaires de peloton et de section. Certaines troupes de renfort n'ont jamais manié la mitraillette Bren ni lancé de grenades"[109].

Peut-être le cas du Black Watch était-il extrême, car cette unité avait subi des pertes exceptionnellement lourdes à plusieurs reprises; mais cet exemple éclaire sous un jour dramatique le problème des renforts d'infanterie tel qu'il se présentait concrètement au sein des bataillons de combat de la Première armée canadienne à l'automne de 1944. Il n'est pas hors de propos d'ajouter

que les Allemands étaient en plus mauvaise posture encore. Le 9 octobre, l'officier supérieur d'état-major de leur 245e division d'infanterie, alors engagée dans la région de Tilbourg, signalait l'arrivée de 246 recrues non exercées, âgées de 17 et 18 ans: "Valeur militaire, zéro". Il proposait de placer ces hommes en caserne à Vught, où ils pourraient recevoir une certaine instruction[110].

Quand cessa enfin le tumulte des combats mortels qui s'étaient livrés le 16, une sorte de calme descendit sur les champs abreuvés de sang et sur les ruines de Woensdrecht. Des deux côtés, c'était la paix de l'épuisement; paix agitée sans doute, mais qui ne devait pas être troublée avant plusieurs jours par des opérations majeures[111]. La perte de la position dominante de Woensdrecht avait fait impression sur les Allemands. Dans son journal, le commandant en chef (Ouest) inscrivit:

> Dans la région de l'estuaire de l'Escaut, nous ne pouvons plus espérer reprendre pour de bon le pont de terre qui va à Walcheren.

Le G.Q.G. (Ouest) consent donc à ce que la région soit inondée. Au bout de quelques heures, nous constations que l'eau envahissait la partie est du Beveland-Sud, à l'est du canal de Beveland[112]. L'ennemi demeurait cependant "en contact très étroit" avec nous aux environs du village de Woensdrecht et bien qu'en général il fût assez tranquille il opposait une vive résistance à toute offensive de notre part[113]. Pour l'instant, les forces restaient en équilibre. Tant que nous ne serions pas parvenus à nous établir beaucoup plus solidement autour de l'extrémité est de l'isthme, il était inutile de songer à envahir le -Beveland-Sud.

Divergences sur la stratégie et nouvelle priorité

Il y a lieu de nous détourner ici pour un instant du combat qui se livrait -dans les polders pour jeter un coup d'oeil sur l'ensemble du front et pour rendre compte du débat qui se poursuivait entre le général Eisenhower et le maréchal Montgomery sur la stratégie et sur les effets de ce débat sur les opérations canadiennes.

Au début d'octobre, le fait que les Alliés ne disposaient pas d'un grand port à proximité du front commençait à se faire sentir tout le long du front. De conférence du commandant suprême tenue à Versailles le 22 septembre (voir -ci-dessus, p. 334), était sortie la décision que l'aile droite du 121, groupe d'armée, — la Troisième armée américaine du général Patton, déjà célèbre pour ses triomphes du mois d'août, — devrait passer à la défensive. Le général Bradley annonçait la nouvelle à Patton en lui déclarant: "Tout le monde reconnaît _qu'une grande offensive de la part des troupes américaines reste impossible tant que le port d'Anvers ne sera pas dégagé"[114]. Au cours d'octobre, en conséquence, l'armée de Patton demeurait inactive, sauf quelques avances locales; elle se trouvait déployée sur une ligne à l'ouest de Metz, à peu près depuis Lunéville qu'au Luxembourg. Par suite de la décision qui avait été prise dé faire porter le gros de l'effort allié contre la Ruhr, la priorité sur le front américain allait eau secteur nord, où la Première armée du général Hodges s'efforçait de percer Muraille de l'ouest pour s'emparer d'Aix-la-Chapelle[115]. Il n'est pas étonnant que les Allemands aient vu dans cette offensive qui menaçait la Ruhr le plus

grand danger sur le front ouest. Le feld-maréchal Von Rundstedt exprimait cette opinion dans une appréciation, datée du 9 octobre, qui portait la mention "à soumettre au Führer"[116]. Il concentra donc des forces considérables dans ce secteur[117] et Hodges ne parvint à s'emparer d'Aix-la-Chapelle que le 21 octobre. Dans la même appréciation du 9 octobre, von Rundstedt signalait que le nord d'Anvers était un autre point spécialement menacé et il faisait observer que, comme la puissance des effectifs alliés dans la région de Nimègue-Arnhem lui interdisait de prélever des troupes dans ce secteur pour parer à la menace sur l'Escaut, il faudrait raccourcir la ligne dans la région de Tilbourg—Bois-le-Duc (par un mouvement de repli). Cette mesure, cependant, ne fut pas exécutée.

Peu de temps après que la 2° division canadienne eût commencé sa marche vers le nord à partir d'Anvers, le maréchal Montgomery en vint à la conclusion que l'offensive de la Deuxième armée contre l'extrémité nord-ouest de la Ruhr, envisagée dans sa directive du 27 septembre (voir ci-dessus, p. 401), n'était pas réalisable dans les circonstances. Il déclarait au commandant suprême, le 7 octobre, qu'il se voyait obligé d'envoyer des troupes britanniques prêter mainforte à la Première armée américaine, qui n'était pas parvenue à s'emparer de la région à l'ouest de la Meuse; il n'avait pas assez d'effectifs, disait-il, pour attaquer en même temps la Ruhr. De nouveau, il donnait à entendre que le régime hiérarchique existant n'était pas satisfaisant; sans doute voulait-il que la Première armée passe sous son commandement. Dans sa réponse, le général Eisenhower proposait deux possibilités: soit que les troupes américaines élargissent leur secteur vers le nord raccourcissant ainsi le front britannique, soit que deux divisions américaines passent sous le commandement de Montgomery[118]. C'est le second expédient qui fut adoptée, et le 9 octobre, Montgomery adressait à ses commandants d'armée une nouvelle directive inspirée de la nouvelle situation[119].

Cette directive postulait que, pour que la Deuxième armée puisse s'élancer vers Krefeld, il fallait s'assurer de la sécurité à la tête de pont de Nimègue et faire reculer l'ennemi jusqu'à la rive est de la Meuse, entre Gennep et Roermond. Pour rendre la tâche plus facile, la 7e division blindée américaine et le contingent belge étaient derechef rattachés à la Deuxième armée. Voici le passage de la directive qui intéressait le commandement du général Simonds:

Première armée canadienne

12. Concentrera toutes ses ressources disponibles sur les opérations visant à nous donner libre accès au port d'Anvers.
    Le dégagement de ce port aura priorité sur toutes les autres opérations d'offensive.
13. Verra à empêcher l'ennemi de s'attaquer de l'ouest à la principale route de ravitaillement et de communication de la Deuxième armée, route qui va vers le nord par Eindhoven et jusqu'au Rhin à Nimègue.

Une division d'infanterie américaine qui se trouvait à Cherbourg était affectée à la région de Bruxelles, où elle arriverait la semaine suivante. La Première armée canadienne pourrait s'en servir à volonté afin d'accélérer les opérations

*Comme Montgomery prenait sous son commandement, en même temps que la 7° division blindée américaine, le secteur qu'elle défendait, il ne gagnait en réalité qu'une seule division.

d'Anvers. De plus, la 52° division (Lowland) de l'armée britannique arriverait par Ostende à partir du 13 octobre. On pourrait l'utiliser pour la bataille de l'Escaut si l'armée canadienne en avait besoin.

Les opérations sur l'Escaut recevaient ainsi un rang de priorité beaucoup plus élevé que précédemment (voir ci-dessus, p. 401). Exception faite de la protection à fournir au flanc du saillant de Nimègue, Montgomery leur accordait maintenant la priorité absolue au sein de l'armée canadienne; de plus, cette armée se voyait renforcie pour l'exécution de cette tâche.

Le jour même de cette directive, il y eut un nouvel échange de communication entre Montgomery et Eisenhower. Ce dernier, dans un télégramme, mentionnait une nouvelle qu'il venait de recevoir de la Marine royale (non pas de l'amiral Ramsay), selon laquelle la Première armée canadienne ne pourrait se mettre en marche avant le 1er novembre à moins de recevoir au plus tôt les munitions voulues. Eisenhower écrivait: "Vous connaissez mieux que quiconque où il faut mettre l'accent à l'intérieur de votre groupe d'armées, mais je dois répéter que nous sommes placés carrément aujourd'hui devant la situation qui était prévue depuis des mois, c'est-à-dire que nos livraisons sur le continent ne suffisent pas à alimenter notre combat. A moins qu'Anvers ne soit à notre disposition au milieu de novembre, toutes les opérations s'immobiliseront. Je dois vous signaler que, parmi toutes nos opérations, tout le long du front depuis la Suisse jusqu'à la Manche, Anvers est à ,mon avis la plus importante, et je pense que les opérations destinées à en dégager l'accès exigeraient votre attention personnelle". Montgomery répondit que les nouvelles de la marine n'avaient aucun fondement. Il ajoutait que l'attaque de la Première armée canadienne était déjà engagée et qu'elle allait bien (elle avait commencé le 2 octobre au nord d'Anvers et le 6 octobre sur le canal Léopold; mais même si la situation n'était pas encore claire, les choses, en réalité, n'allaient pas trop bien). Montgomery rappelait en même temps à Eisenhower qu'à la conférence du 22 septembre l'offensive contre la Ruhr apparaissait comme le principal objectif de la phase en cours des opérations" et que, la veille encore, le commandant suprême avait déclaré que la première mission, tant du 21e groupe d'armées que du 1211, était d'atteindre le Rhin au nord de Bonn[120].

Le 10, Eisenhower répondait par un télégramme très net. "Dans toutes nos entreprises et tous nos projets, nous sommes toujours entravés par la question des approvisionnements sur le continent. Voilà pourquoi, quelles que soient les modifications apportées aux missions et aux objectifs des deux groupes dans leur mouvement d'offensive vers l'est, la possession de l'entrée d'Anvers demeure pour nous un objectif de première importance. Sachez bien que rien de ce que je pourrai dire ou écrire au sujet de nos plans éventuels au cours de notre avance vers l'est, ne signifiera que notre besoin d'Anvers a diminué; au traire, j'ai toujours estimé ce besoin vital et il devient plus pressant encore rapproche de la mauvaise saison"[121].

Le maréchal Montgomery adressa alors au chef d'état-major d'Eisenhower aïe autre communication où il préconisait des changements dans l'organisation du commandement. Il reçut en réponse une longue lettre d'Eisenhower (dont texte complet n'est pas disponible); un historien américain dit de cette lettre

*C'était tout à fait vrai. D'autre part, le compte rendu de la conférence ajoutait: "Le 21' groupe d'armées devra dégager d'urgence le port d'Anvers et déclencher des opérations culminant par une puissante attaque dirigée du nord contre la Rhur".

qu'elle est une de ses plus explicites de toute la guerre". Il s'agit, disait-il, non d'une question de commandement mais de la capture d'Anvers. Il ajoutait que ses vues sur l'importance qu'il y avait de dégager le port étaient partagées par le général Marshall et par le maréchal Brooke, qui avaient insisté là-dessus au cours d'une récente visite à SHAEF. Eisenhower se déclarait disposé à mettre de nouvelles troupes américaines et de nouveaux approvisionnements à la disposition de Montgomery en vue de libérer l'estuaire. Quant à la question du commandement, il n'était pas d'accord avec Montgomery sur l'opportunité de nommer un commandant unique pour les forces de terre (selon la méthode employée en Normandie). Les commandants de groupes d'armée avaient l'autorité voulue pour diriger les opérations sur le champ de bataille, mais il incombait au commandant suprême de fixer les grandes frontières, de répartir l'appui de l'aviation, des troupes de terre et des troupes aéroportées, et de diriger l'affectation des approvisionnements. Eisenhower ajoutait que, pour l'attaque contre la Ruhr, il estimait préférable de nommer un commandant unique, mais qu'à son avis la mission dont était déjà chargé le 211, groupe d'armées entamerait tellement ses forces, du côté est, que celui-ci ne pourrait assumer dans l'autre cas le rôle principal. Il se proposait donc de confier au 12e groupe d'armées la mission de s'emparer de la Ruhr, avec l'appui du 21e[122].

Comme nous l'avons déjà mentionné (p. 410), Montgomery entretenait déjà depuis une semaine des doutes sérieux sur la possibilité de l'offensive contre la Ruhr. La veille du jour où Eisenhower lui adressait sa lettre, il déclarait au War Office que les approvisionnements de munitions étaient si mauvais, dans la Première armée américaine, qu'à son avis cette armée n'avait pas la moindre chance d'atteindre le Rhin. Or les ordres du commandant suprême venaient le dégager définitivement de ses responsabilités du côté de la Ruhr. Le 16 octobre, il adressait la réponse suivante à Eisenhower[123]:

> Cher Ike, J'ai reçu votre lettre du 13 octobre. Vous n'entendrez plus parler de moi au sujet de la question du commandement. Je vous ai exposé mes vues et vous m'avez donné votre réponse. Cela clôt la discussion. Désormais, vous pouvez compter sur moi et sur tous mes gens ici pour obéir sans réserve à vos ordres et sans aucun doute pour les mener à bon terme. J'ai placé Anvers au premier rang de priorité dans toutes les opérations du 21e groupe d'armées, et toutes nos énergies et tous nos efforts tendront désormais à dégager l'accès. Votre dévoué et loyal subalterne, Monty.

Le même jour, Montgomery tint une conférence avec ses commandants d'armée124 et lançait une autre directive125, dont le texte est reproduit in extenso à l'annexe "E". Cette directive accordait aux opérations tendant à dégager Anvers "priorité absolue sur toutes les opérations d'offensive du 21e groupe d'armées, sans aucune réserve"; elle prévoyait à cette fin la mise à contribution de "tous les moyens d'offensive de la Deuxième armée".

Alors qu'au début des opérations de l'Escaut l'aile droite de la Première armée canadienne se dirigeait vers le nord-est sur un axe qui s'éloignait de l'Escaut afin de prêter main-forte à la Deuxième armée britannique, la nouvelle

*Pogue dans The Supreme Command, 297-8, donne un long résumé de la lettre et en cite plusieurs passages. Le général Marshall, chef d'état-major de l'armée américaine, était en visite au Q.G. d Eisenhower au moment où la lettre fut écrite. Dans ses Mémoires, lord Montgomery résume très succinctement la lettre, sans mentionner Anvers ni la Ruhr. En général, l'auteur ne parle guère, dans ce livre, de ses démêlés avec Eisenhower au sujet des opérations de l'Escaut.

directive revenait à orienter la Deuxième armée britannique vers le nord-ouest. Le général Dempsey devait se charger du secteur droit de la ligne de l'Armée canadienne et pousser vers l'ouest; pendant ce temps, l'armée canadienne, renforcée par de nouveaux éléments, devait libérer la région au nord de l'isthme du Beveland-Sud afin de dégager le flanc de la 2e division. Jusque-là, Montgomery avait préféré, dans le cadre des instructions du commandant suprême, mettre l'accent sur les opérations dirigées contre la Ruhr plutôt que sur le dégagement d'Anvers. Or il venait de recevoir ce qui équivalait à un ordre très direct d'accorder la priorité à Anvers; en même temps, l'opération de la Ruhr lui était retirée.

Dès l'entrée en vigueur des nouveaux ordres, la situation au nord d'Anvers se transforma. La 4e division blindée canadienne, dont nous avons vu qu'une partie avait déjà été placée sur le flanc droit de la 21, division d'infanterie canadienne, passait sous le commandement du er corps d'armée britannique, qui sen servirait comme d'un marteau pour ébranler les formations allemandes dressées devant la 2e division. Le 17 octobre, la 41, division terminait sa concentration au nord-est d'Anvers. Elle commençait à minuit à relever le er Corps d'armée[126].

Au début de la journée du 17, le Q.G. du général Crocker émettait ses instructions pour l'opération, qui avait pour objet "d'empêcher l'ennemi de s'en prendre à la 2e division d'infanterie canadienne pendant les opérations qui doivent lui donner le Beveland-Sud"[127]. Cette opération, plus tard baptisée "Suitcase", devait être exécutée par quatre divisions de quatre pays alliés différents. Le 20 octobre, la 498 division d'infanterie (West Riding) attaquerait sur l'axe Brecht—Wuestwezel et la 4e division blindée, à sa gauche, pousserait vers Esschen. La lie division polonaise et la 104e division d'infanterie américaine entreraient en action plus tard.

Le 20 octobre à 7h.30 du matin, par un temps pluvieux et froid[128], le général Foster lançait sa division vers Esschen et vers Bergen op Zoom, plus loin. Cette avance devait protéger le flanc de la 21, division et préparer le terrain en vue de l'attaque que la Deuxième armée devait déclencher peu de temps après en direction de la Meuse, attaque qui, espérait-on, permettrait de cerner la Quinzième armée allemande au sud du fleuve, large en cet endroit. Ce fut un succès. Esschen tomba aux mains de la 108 brigade d'infanterie canadienne le matin du 22 octobre[129]. A partir de là, la résistance devint plus vive, les Allemands s'efforçant de ménager une sortie à leurs troupes logées autour de Woensdrecht; la 4e brigade blindée canadienne qui, depuis Esschen, avançait vers le nord-ouest, se fit barrer la route à Wouwsche-Plantage et ne parvint à s emparer de cet endroit, avec une certaine aide de la 108 brigade, que le matin du 26[130] Le lendemain, la 10e brigade, qui avançait sur la gauche de l'axe de la 4e division, entrait à Bergen op Zoom après avoir essuyé l'opposition du 61, régiment de parachutistes. A l'est, la 49e division approchait de Roosendaal; et la 1048 division d'infanterie américaine, première formation américaine à combattre sous les ordres de la Première armée canadienne*, avait avancé à droite de la 498 division et pris Zundert. Plus à l'est encore, à l'extrémité du flanc

*Elle était commandée par le major-général Terry Allen, qui avait commandé la l[re] division d'infanterie américaine quand elle se battait aux côtés de la lie division canadienne en Sicile.

droit du er corps d'armée, la division blindée polonaise s'emparait, le 29 octobre, de l'historique ville de Bréda[131].

Entre-temps, le 22 octobre, la Deuxième armée avait lancé son attaque en direction de Bois-le-Duc et de Tilbourg, et ne cessait de gagner du terrain. Le 12e corps pénétra dans Bois-le-Duc le 24, et libéra Tilbourg le 28. La forte résistance de l'ennemi dissipait l'espoir de cerner d'importants effectifs ennemis au sud de la Meuse inférieure, mais à la fin d'octobre, Raamsdonk tombait et la zone située en deçà du fleuve était à peu près dégagée[132].

Prévoyant qu'en. vertu de la nouvelle ligne de conduite de Montgomery, sa droite serait couverte par l'avance du 1°r corps d'armée canadien, la 2• division d'infanterie canadienne put, le 23 octobre, commencer le dernier nettoyage de la région de Woensdrecht avant les opérations dirigées contre le Beveland-Sud. L'attaque fut engagée par deux brigades; la 6° partit de l'est de Woensdrecht et se dirigea vers les hauteurs au sud de Korteven, tandis que la 51, s'avançait dans la direction de l'isthme, Les deux brigades rencontrèrent une très rude opposition et gagnèrent peu de terrain le 23; à gauche, le Calgary Highlanders dut se retrancher pour la nuit le long du remblai du chemin de fer[133]. Mais le 24, les événements prirent une tournure plus favorable. La ligne de retraite de l'ennemi était menacée par la poussée de la 4° division contre WouwschePlantage; son 67e corps d'armée avait demandé et obtenu la permission de se replier pour éviter l'encerclement[134]. Les Allemands qui se trouvaient devant Woensdrecht se replièrent en hâte au delà de Korteven, poursuivis par la 51, brigade. Le même jour, la 41, brigade commençait à avancer dans l'isthme pour envahir le Beveland-Sud[135].

C H A P I T R E X V I

LA BATAILLE DE L'ESCAUT
SEPTEMBRE-NOVEMBRE 1944

PARTIE II: BRESKENS, SUD-BEVELAND, WALCHEREN

(Voir la carte n° 8 et les croquis nos 29 à 32)

L'opération "Switchback" : nettoyage de la poche de Breskens

Nous devons maintenant revenir à la 3e division d'infanterie canadienne, au sud de l'Escaut. L'attaque contre la poche de Breskens, que les Allemands appelaient alors la "forteresse sud de l'Escaut", a été marquée de combats aussi durs et aussi coûteux que ceux des environs de Woensdrecht, ce qui, le lecteur le sait bien, n'est pas peu dire.

Nous avons déjà démontré combien le terrain était difficile. Parmi les secteurs du front de la 648 division allemande, seul le voisinage du polder Isabella, dans l'angle sud-ouest de l'anse Braakman, ne présentait aucun obstacle d'eau profonde; on trouvait là un tronçon bien fortifié entre le terminus est du canal Léopold, à la frontière internationale, et l'anse. La 4e division blindée canadienne avait cherché sans succès à s'y frayer un passage. L'Algonquin Régiment fit sa première tentative le 22 septembre. Il fut repoussé et perdit tout un peloton. Les efforts subséquents ne furent pas plus heureux. Les troupes ennemies y étaient nombreuses. Le 5 octobre, l'Algonquin Régiment lançait une attaque de grande envergure qui fut repoussée "par le feu nourri d'armes de toutes sortes". Elle visait à détourner l'attention de l'ennemi de l'assaut qu'allait tenter la 38 division au delà du canal Léopold, le lendemain matin; cette attaque fut peut-être t-être utile mais les archives allemandes disponibles ne font aucune lumière sur le sujet[1].

Le front du canal Léopold était lui-même peu prometteur. Ainsi que nous l'avons vu, les deux canaux, le canal Léopold et le canal de dérivation de la Lys, qui coulent côte à côte, et de fortes inondations, couvraient toute la moitié ouest de la "poche". Une attaque à cet endroit était très peu souhaitable, le double canal constituant, en soi, un obstacle formidable. Il fallait donc lancer l'opération à l'est du point de divergence des canaux, la zone intermédiaire ayant été occupée par la 4e division. Mais, là encore, des inondations sur presque tout la front rendaient le problème extrêmement difficile. Le meilleur endroit disponible, semblait-il, — et il n'était d'ailleurs pas propice, — se trouvait entWent à l'est du point de divergence des canaux. Il y avait en effet, au delà du canal Léopold, une étroite bande de terrain sec, long triangle ayant sa base sur la route Aldegem — Aardenburg et son sommet près du village de Moershoofd, à quelque trois milles à l'est. Même à la base, il n'avait que quelques

centaines de yards de largeur. Sa limite nord coïncidait avec la frontière séparant la Belgique des Pays-Bas[2].

La 3e division canadienne n'avait que peu de temps pour préparer cette nouvelle opération. Le let octobre, le Canadian Scottish et le Regina Rifle achevaient de libérer Calais de toutes troupes ennemies. Tôt le 6 octobre, après une avance de 90 milles, ils lançaient une attaque au delà du canal Léopold.

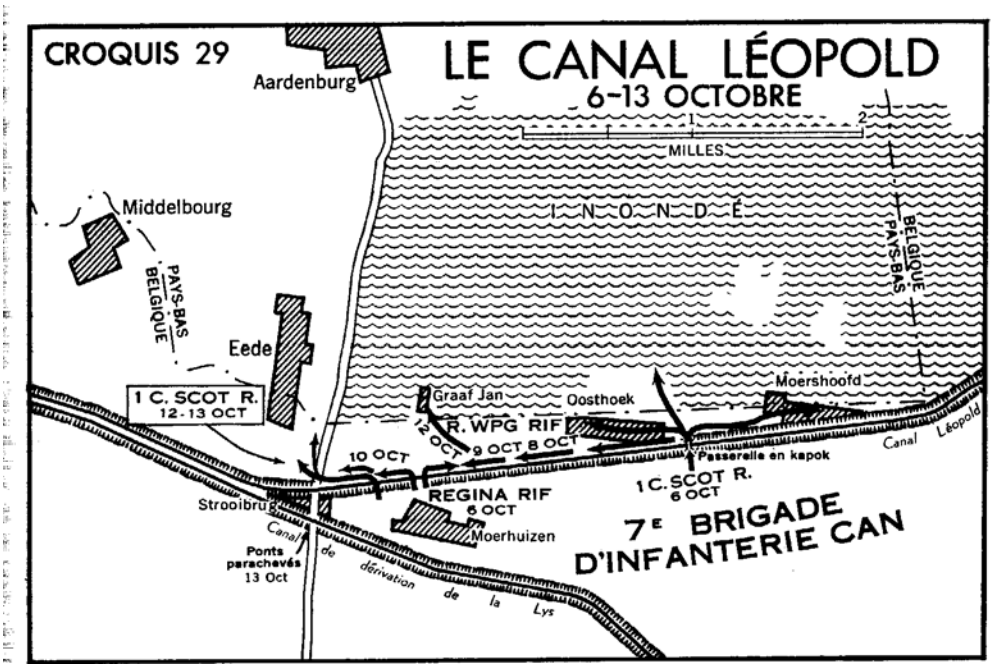
Le plan de la division[3] prévoyait un assaut contre le canal Léopold suivi d'une attaque par voie fluviale contre l'arrière de la poche, à partir du voisinage de Terneuzen, dans la zone nettoyée plus tôt par les blindés polonais. La 9e brigade d'infanterie canadienne devait franchir l'anse Braakman à cet endroit dans des véhicules amphibies, deux jours avant l'attaque de front du canal Léopold. Celle-ci allait être confiée à la 7e brigade d'infanterie ayant sous son commandement le North Shore Regiment (détaché de la 8e). L'assaut initial devait être exécuté par deux bataillons, le 1°' Canadian Scottish Regiment sur la droite et le Regina Rifle Regiment sur la gauche, chacun ayant deux compagnies sur la ligne avant. L'infanterie devait franchir le canal dans des embarcations d'assaut (voir ci-dessus, p. 333). On s'attendait à une opposition acharnée de la part de l'ennemi; aussi eut-on recours à un expédient qui consistait à masser des lance-flammes "Wasp" pour brûler la berge nord du canal (celui-ci avait un peu moins de 100 pieds de largeur) immédiatement avant le passage. L'attaque devait avoir lieu à l'aube, le 6 octobre. Il était prévu que la 8e brigade pousserait subséquemment au delà de la tête de pont de la 7e.

L'opération était appuyée d'éléments d'artillerie importants composés du 2e groupe canadien et du 9e groupe d'armée britannique (Artillerie royale) ainsi que des pièces de la 4e division blindée canadienne et de celles de la 3e division. Deux régiments de campagne canadiens (les 15e et 19e) et le 10e régiment d'artillerie moyenne (Artillerie royale) furent postés au sud-ouest de Terneuzen pour appuyer l'attaque de la 9e brigade au delà de l'anse Braakman. "Les opérations seront successivement appuyées par un feu d'artillerie maximum". Tel était le principe général dont s'inspirait le plan. On allait déployer, sur le front divisionnaire, 327 canons de tous calibres. Le commandant de l'Artillerie royale de corps d'armée, 2e corps canadien (brigadier A. B. Matthews), était chargé de coordonner les demandes en matière de feu[4]. Mais, dans l'espoir de réussir à surprendre l'ennemi dès la première attaque, on prit la sage décision d'omettre du plan tout bombardement préliminaire.

L'attaque sur le canal Léopold

Vers 5h.30, le froid matin du 6 octobre, 27 lance-flammes "Wasp" commençaient à cracher leur feu sur le front de la 7e brigade, à l'est de Strooibrug. Au moment même où les premiers jets de flamme traversaient le canal, les compagnies d'assaut saisissaient les embarcations et les mettaient à l'eau après avoir franchi la berge bordée de peupliers. Les flammes firent leur oeuvre, démoralisant temporairement les soldats ennemis qu'elles ne réussissaient pas à tuer. Sur la droite, les deux compagnies du Canadian Scottish parvinrent à traverser le canal près d'Oosthoek sans essuyer le feu de l'ennemi.

Du côté ouest, au nord de Moerhuizen, la compagnie de gauche du Regina Regiment réussit, elle aussi, à atteindre l'autre berge avant que les Allemands



soient revenus de leur surprise. Il s'agissait, en fait, de la compagnie de défense hors ca dres de la Première armée canadienne (Royal Montreal Regiment), qui avait récemment changé de place avec la compagnie "B" du Regina Regiment afin d'acquérir de l'expérience au combat. Toutefois, la compagnie de droite du Regina Regiment se trouvait dans une situation difficile (elle aurait, semble-t-il, "hésité" un instant)[5] et l'ennemi eut le temps d'occuper de nouveau ses positions et de battre le canal du feu de ses mitrailleuses, rendant ainsi le cours d'eau tout à fait infranchissable. On dut éventuellement transborder sur la gauche cette compagnie et les deux autres compagnies de fusiliers du Regina Regiment.

Nous avions alors deux étroites têtes de pont sur la berge nord. Bien que l'ennemi n'eût pas été prévenu de l'attaque, sa réaction fut violente. Il battit le front et les flancs du feu de ses mortiers, de ses mitrailleuses et autres armes portatives et se lança immédiatement à la contre-attaque. Le chef de sa section ayant été tué dans une de ces attaques, le fusilier S.-J. Letendre du Regina Regiment prit le commandement de la section "sans hésiter et sans attendre d'ordres"; il réorganisa la section et donna un bel exemple d'initiative et d'esprit c combattif qui permit de défendre et de maintenir la position; sa conduite lui valut la D.C.M. Au début de l'après-midi, la compagnie du Royal Montreal Regiment ne comptait plus qu'une poignée de survivants. Il était impossible de relier l'une à l'autre ces deux têtes de pont précaires. Mais sur la droite, où la liberté de mouvement était plus grande que sur la gauche, le Canadian Scottish réussit à s'installer dans Moershoofd. Dans sa zone, la 16° compagnie de campagne du Génie royal canadien avait jeté une passerelle en kapok sur le canal, et après un premier échec une autre passerelle semblable fut mise en place avec plus de succès, le même soir, sur le front du Regina Regiment. Bien que terriblement étroites, les têtes de pont tinrent bon malgré tous les efforts de

l'ennemi pour en déloger nos troupes et le brigadier Spragge décida de faire traverser les Royal Winnipeg Rifles sur le front du Scottish dans la nuit du 8 au 7. Cette unité franchit effectivement le canal[6].

La situation aux têtes de pont défiait presque toute description. A certains endroits elles n'étaient guère plus profondes que la berge du canal. Le terrain était détrempé; les tranchées-fissures se remplissaient très vite d'eau et, sauf sur la berge même, elles ne pouvaient avoir guère plus d'un pied de profondeur. Toute la zone était balayée par le feu de l'ennemi, notamment par les gros obus de batteries côtières de la région de Cadzand, loin au nord[7]; aussi était-il à peu près impossible de coordonner l'action des troupes, même au niveau du peloton. Si l'ennemi subit de lourdes pertes à la contre-attaque, nos propres troupes ne furent pas épargnées[8]'. Malgré l'appui de l'aviation et de l'artillerie, la situation restait inextricable. Le 12 octobre, le chroniqueur du Regina Regiment écrivait en rétrospective:

> Le médecin militaire nous dit que le poste de secours régimentaire a accueilli de 250 à 300 blessés depuis le 8 octobre, triste indice que cette opération n'a pas été facile. On est d'avis qu'il ne s'était pas livré de combats plus acharnés depuis le jour J. Personne n'a eu le temps de souffler tant on était occupé à ,lancer des grenades aux troupes ennemies postées dix yards plus loin et à combattre des tentatives constantes d'infiltration. On a dépensé des quantités incroyables de munitions, chacun lançant jusqu'à 25 grenades par nuit. Sur notre seul front, l'artillerie a lancé 2,000 obus en 90 minutes le soir du 10 octobre, tandis que notre propre peloton de mortiers a dépensé 1,064 bombes explosives en trois heures. Mais nous croyons que tous ces efforts ont été couronnés de succès. Nous avons réussi à couper la voie de ravitaillement en munitions entre le front ennemi et Eede; les prisonniers sont maigres et ont l'air affamés.

Les Royal Winnipeg Rifles ne réussirent à combler l'écart entre les deux têtes de pont qu'aux petites heures du matin le 9 octobre. Étant donné que la route principale menant vers le nord jusqu'à Aardenburg constituait notre axe de progression naturel, il fut décidé de pousser toute la brigade vers la gauche, rétrécissant ainsi la tête de pont mais l'accentuant en profondeur et assurant la protection nécessaire aux opérations de pontage sur la ligne de la route. Tôt le matin du 12 octobre, le Canadian Scottish réussit à faire passer une de ses compagnies au delà du Regina Regiment jusqu'à une position enjambant la route. Des troupes des Royal Winnipeg Rifles avaient atteint le hameau de Graaf Jan à l'extrémité sud d'Eede. Le même soir, les 8e et 9e escadrons de campagne du Génie royal canadien (4e division blindée canadienne) achevaient de jeter des ponts sur les canaux à Strooibrug. Le lendemain, des chars du British Columbia Regiment occupaient la tête de pont[9]. Déjà l'attaque de la 9e brigade contre l'arrière de la poche allemande se faisait sentir et le plus mauvais moment était passé. Journées épuisantes pour la 7e brigade. En sept jours de combat, au 12 octobre, les bataillons avaient perdu, en tout, 533 hommes, dont 111 tués. Le Regina Rifle Regiment avait subi, de beaucoup, les plus lourdes pertes; y compris la compagnie rattachée au Royal Montreal Regiment, cette unité avait perdu 280 hommes, dont 51 tués[10].

L'assaut au delà de l'anse Braakman

L'opération "Switchback" prit une tournure assez différente de celle qu'on avait prévue. D'après les plans primitifs, l'attaque principale devait être lancée

par la 7e brigade, appuyée, nous l'avons déjà noté, de la 8e. Mais par suite de l'opposition ennemie au canal Léopold, l'attaque par la 9e brigade du brigadier Rockingham, à partir de Terneuzen, prit une importance particulière.

Les opérations amphibies de la 9e brigade devaient être exécutées au moyen de véhicules de débarquement à chenilles "Terrapin" et "Buffalo"; ces véhicules amphibies étaient montés par des soldats du 5e régiment d'assaut du Génie royal, unité de la 79e division blindée britannique dont l'utilité semblait vraiment illimitée. Le plan prévoyait le "mariage" de l'infanterie et des véhicules 'Buffalo" dans la région de Gand; la brigade devait remonter ensuite le canal de Gand-Terneuzen dans ces véhicules amphibies jusqu'à Terneuzen, puis franchir l'embouchure de l'anse Braakman pour atterrir à l'est de Hoofdplaat, derrière la poche allemande, aux petites heures du matin le 8 octobre. Or ce fut un de ces cas où les circonstances contrecarrent les plans. Les bataillons s'embarquèrent près de Gand dans la soirée du 7 octobre mais il surgit des difficultés imprévues. Le passage des écluses par les véhicules !Buffalo" à Saas de Gand se révéla difficile (il était impossible de diriger les véhicules à très faible vitesse); puis à Terneuzen même, on dut construire des rampes et faire sortir les véhicules du canal pour contourner les écluses endommagées. Tout cela prit du temps et certains véhicules furent avariés; il ne restait donc plus qu'à retarder l'opération de 24 heures. Retard malheureux à cause et de la situation tendue qui existait sur le canal Léopold et du danger de sacrifier l'élément surprise; cependant, les hautes berges du canal dissimulaient les véhicules à l'observation terrestre; on prit toutes les mesures de sécurité possibles et en l'occurrence les Allemands ne furent pas alertés[11]. Le débarquement s'effectua donc aux petites heures le 9 octobre. Peu après minuit, les véhicules "Buffalo" quittaient l'embouchure du canal à Terneuzen et mettaient le cap vers l'ouest, dirigés par une vedette à moteur transportant le lieut.-commander R. D. Franks, de la Marine royale, officier de liaison navale auprès du Q.G. de la Première armée canadienne, qui avait offert volontairement d'agir comme guide et navigateur. Il y avait deux colonnes, chacune comprenant 48 véhicules; l'une transportait les North Nova Scotia Highlanders, qui devaient débarquer sur la Plage Verte", à une couple de milles à l'est de Hoofdplaat, et l'autre, le Highland Light Infantry of Canada, qui se dirigeait vers la "Plage Ambre", plus près de l'anse Braakman. Le débarquement était fixé pour 2h. du matin. Quinze minutes avant l'heure indiquée, notre artillerie lançait des obus colorés pour démarquer les plages et continuait à démarquer ainsi d'autres points afin de dérouter l'ennemi. A 1h.55, on repérait de nouveau les plages. L'embarcation de tête aborda effectivement avec environ cinq minutes de retard. L'ennemi fut vraiment pris par surprise. Il n'y eut pas d'opposition sauf quelques coups tirés dans le secteur du Highland Light Infantry of Canada; quant aux batteries côtières allemandes de Flessingue, au delà de l'Escaut occidental, elles ne commencèrent à cracher leur feu qu'à l'aube[12].

Grâce à ces circonstances heureuses, la tête de pont fut bientôt fermement établie. On déposa un écran de fumée au moyen d'engins flottants afin de protéger les mouvements de nos embarcations contre les artilleurs allemands et, dès 9h.30 du matin, le bataillon de réserve (les Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders) débarquait accompagné des mortiers lourds et des mitrailleuses des Cameron Highlanders of Ottawa (M.G.). Les Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders s'avancèrent sur Hoofdplaat, tandis que lés autres batail-

lons poussaient en direction sud[13]. Revenus de leur surprise, les Allemands réagissaient maintenant avec leur vigueur habituelle et le feu des canons postés à Breskens et à Flessingue rendait la tâche pénible. C'est sur le front de la Highland Light Infantry, qui s'avançait sur Biervliet, que l'opposition fut la plus obstinée. Le général Eberding n'avait pas tardé à lancer sa réserve divisionnaire contre cette nouvelle menace et bien qu'il ait prétendu par la suite que la réserve se composait d'éléments disparates[14] elle combattit bien. Il est intéressant de noter que grâce "à la brume qui régnait alors" les Allemands réussirent à faire passer deux compagnies de la 70e division au delà de l'Escaut, depuis l'île de Walcheren, pour renforcer la 64e dans cette situation difficile[15]. Notre avance était lente. Les Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders capturaient Hoofdplaat le 10 octobre. Biervliet ne tomba que dans la soirée du 11 après que le 7e régiment de reconnaissance, première unité de renfort dirigée vers la tête de pont, eût relevé la Highland Infantry of Canada en ligne, afin de lui permettre d'organiser une attaque contre le village[16].

Mais déjà le général Spry avait modifié son plan essentiel, par suite de l'impasse du canal Léopold, et les progrès furent meilleurs sur le front de la 98 brigade. L'emploi de la 8e brigade sur le canal Léopold, conformément au plan primitif, ne s'était pas révélé pratique. Le 9 octobre, cette brigade recevait l'ordre de se préparer en vue d'une attaque par voie terrestre à travers la zone d'Isabella afin de faire la jonction avec la 9° brigade. Mais le 10, on modifiait de nouveau le plan. L'Algonquin Régiment échoua dans une nouvelle tentative pour se frayer un passage à Isabella et ouvrir une route à la 81, brigade. La tête de pont de la 9e brigade était trop élargie et il existait un écart entre le Highland Light Infantry, à Biervliet, et les North Nova Scotia Highlanders sur sa droite. On décida donc de débarquer la 8° brigade à l'arrière de la nouvelle tête de pont[17]. Le bataillon de tête, le North Shore (New Brunswick) Regiment, arriva à la tête de pont le 11 octobre et y releva tout d'abord de la 9e brigade. Le lendemain, la 8e brigade était complète dans la zone et prenait la direction des opérations sur le flanc gauche[18].

Les Allemands luttaient toujours avec acharnement et leur tir d'artillerie était particulièrement efficace. Mais la 64° division d'infanterie était surmenée et allait bientôt céder. Le 14 octobre, l'attente prolongée et désagréable de la 10e brigade d'infanterie le long du canal Léopold fut enfin récompensée. Dépêchés au delà du canal au sud de Watervliet, les Argyll and Sutherland Highlanders of Canada rencontrèrent une opposition aussi violente que celle qui avait accueilli l'Algonquin Régiment à Isabella. Mais l'ennemi se retirait alors de ces deux zones; l'Algonquin Régiment et les Argyll Highlanders poussèrent donc de l'avant. Au cours de la journée, des patrouilles de l'Algonquin Régiment prenaient contact, près de l'angle sud-ouest de l'anse Braakman, avec des patrouilles des Queen's Own Rifles of Canada qui venaient du nord[19]. L'extrémité est de la poche allemande était alors coupée: il devenait possible d'établir une voie de ravitaillement à travers le secteur d'Isabella et d'abandonner le service de transbordement qui avait fonctionné à partir de Terneuzen.

L'ennemi continuait à tenir bon sur le front de la 7° brigade, au nord de Strooibrug; on y rencontra une forte résistance après que, ayant trouvé Eede déserte, cette place eût été occupée le 16 octobre. Mais l'avance de nos troupes en direction de l'anse Braakman allait fatalement alléger la pression qui s'exerçait sur le front d'Eede. La 521, division (Lowland) (voir ci-dessus, p. 411)

devenait disponible, et aux dernières lueurs du jour, le 18 octobre, sa 157° brigade d'infanterie, attachée à la 3e division canadienne, commençait à relever la 7° brigade, exténuée, à la tête de pont du canal Léopold*. Le 19 octobre, la 1571, brigade occupait Aardenburg et Middelbourg sans opposition. Le même jour, le 78 régiment de reconnaissance prenait contact avec les troupes de la brigade britannique à Aardenburg[20]. L'ennemi s'était replié sur une ligne de défense secondaire. Ancrée sur Breskens, à gauche, cette ligne traversait Schoondijke et Oostburg pour atteindre Sluis, d'où elle suivait le canal Sluis jusqu'au canal Léopold. La 648 division avait perdu une bonne partie de ses effectifs, — la 3e division canadienne avant fait jusque-là 3,000 prisonniers,[21] — mais les Allemands défendaient désormais une ligne raccourcie et on pouvait s'attendre à d'autres difficultés.

Le plan du général Spry pour percer cette nouvelle ligne[22] comprenait, d'abord, la capture de Breskens et de Schoondijke par la 9e brigade. Puis, la 7e brigade, après s'être brièvement remise des efforts qu'elle avait dû fournir sur le canal Léopold, allait pousser au delà de la 9e afin de nettoyer toute la région côtière au nord-est de Cadzand. Pendant que se déroulerait cette opération de la 71, brigade, la 8e allait s'emparer d'Oostburg, de Sluis et de Cadzand et nettoyer ensuite ce qui restait de la poche allemande entre le canal Léopold et la côte. Le plan prévoyait l'emploi d'une bonne partie des blindés spéciaux de la 791, division blindée, mais on se rendait compte que le terrain nuirait beaucoup à leur utilisation. Par malheur, un accident survenu à Ijzendijke le 20 octobre entraîna l'explosion d'un véhicule qui transportait du combustible à lance-flammes et détruisit une dizaine de véhicules blindés, faisant 84 victimes[23]. Pour le moment, le rôle des blindés spéciaux se trouvait donc encore réduit.

Le 21 octobre, l'assaut contre la nouvelle ligne allemande débutait par une attaque des Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders contre les défenses de la petite ville côtière de Breskens. Il faisait beau ce matin-là et nos troupes jouissaient d'un bon appui aérien. Nos avions pilonnèrent les batteries de Flessingue et des Typhoons "servirent avantageusement durant toute l'attaque". A midi, les assaillants avaient nettoyé la ville et des patrouilles poussaient plus loin, en direction du fort Frederik Hendrik. Le lendemain, la Highland Light Infantry of Canada attaquait Schoondijke où elle rencontrait une vive résistance; la ville ne fut définitivement libérée que le 24[24].

Dans l'intervalle, des préparatifs se poursuivaient en vue d'un assaut massif contre le fort Frederik Hendrik. Il ne restait plus grand chose de ce vieux bastion, sauf ses deux canaux défensifs; toutefois, les Allemands avaient construit derrière ces canaux de nouvelles fortifications en béton[25]. La position semblait certes redoutable; deux compagnies des Nova Scotia Highlanders furent repoussées le 22 et c'est alors qu'on élabora des plans en vue d'une attaque qui aurait lieu le 25 octobre après un bombardement de la place par l'artillerie et les bombardiers moyens. Dans la nuit du 24 au 25, un déserteur du fort déclara qu'il n'y restait plus que 23 soldats allemands. On le renvoya porteur d'un message les sommant d'abandonner la place sous peine d'anéantissement; ils s'exécutèrent. Le North Nova Scotia occupa le fort et fit d'autres prisonniers. La 9 brigade avait alors terminé sa partie de l'opération et on la retira du secteur

*La 52e division était commandée par le major-général E. Hakewill Smith. Formée spécialement à la guerre en montagne, elle allait participer à son premier combat en terrain situé surtout au-dessous du niveau de la mer.

pour une période de repos[26]. On espérait que sa disparition temporaire inquiéterait l'ennemi qui se demanderait où cette brigade allait réapparaître; ce retrait de la brigade eut, en effet, le résultat souhaité[27].

Le général Eberding avait espéré se trouver en mesure d'utiliser Oostburg comme pivot pour déplacer son flanc gauche vers l'arrière jusqu'à un réseau de digues concentriques aménagé autour de Cadzand; le général Spry avait deviné son intention. Mais la vitesse à laquelle la 7e brigade poussait de l'avant dans la région côtière, au delà du fort Frederik Hendrik, contrecarra ce plan d'Eberding[28]. Le 24 octobre, les Allemands demandaient, par l'entremise d'un de leurs médecins militaires, que Groede, où se trouvaient de nombreux civils et un hôpital rempli de blessés, fût considérée "ville ouverte"; on en convint étant donné que cette ville ne semblait pas être défendue. La 7e brigade s'avança de part et d'autre de Groede. Nous espérions contourner Cadzand par une poussée rapide le long de la côte et capturer ainsi le Q.G. divisionnaire de l'ennemi, que nous croyions installé dans cette ville. En cherchant à effectuer cette opération, le 27 octobre, le Canadian Scottish Regiment essuya une solide contre-attaque qui déborda ses compagnies de tête. Les Allemands ont prétendu que le feu précis des batteries de Walcheren avait été le. principal élément de ce succès local. Mais l'ennemi abandonna Cadzand, que nous occupâmes le 29[29].

Entre-temps, la 8e brigade poussait de l'avant sur la gauche*. L'avance vers Oostburg était lente. "Dans toute la région, le sol était détrempé et les mouvements de nos troupes devaient s'effectuer sur des routes jalonnées d'emplacements fortifiés[31]". Oostburg fut ensuite capturée par le Queen's Own le 26 octobre. Le 29, la résistance ennemie s'affaiblissait sur toute la ligne au point de laisser croire à un autre repli général. Ce jour-là, le Régiment de la Chaudière capturait Zuidzande[32]. L'ennemi se repliait, de fait, derrière le canal Uitwaterings, au delà de la vieille position fortifiée de Retranchement. Il se trouvait relégué au tout dernier coin de la poche.

Le 30 octobre, la 7e brigade, qui progressait le long de la côte, constata que l'ennemi était toujours en possession de batteries côtières bien fortifiées immédiatement au nord-ouest de Cadzand; après avoir réduit ces positions, elle les occupa pendant trois jours. Au moins jusqu'au 27, les Allemands avaient ravitaillé ces positions en munitions et évacué les blessés de la zone jusqu'à Flessingue, par voie maritime; ce jour-là, 400 blessés arrivaient à Flessingue[33]. Mais l'ennemi ne parvint pas à évacuer les prisonniers qu'il avait capturés le 27; les hommes du Canadian Scottish retrouvèrent donc, le 2 novembre, 35 de leurs compagnons d'armes[34]. Dès la soirée du 30 octobre, des troupes de la 8e brigade avaient réussi à franchir le canal au nord de Sluis, et, ce soir-là, la 9e entrait de nouveau en lice. Les Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders et la Highland Light Infantry of Canada établirent une tête de pont à Retranchement et retardèrent tout simplement leur avance en attendant d'avoir pu jeter un pont sur le canal. Une fois ce travail terminé, la brigade poussa de nouveau de l'avant.

*La brigade était alors sous le commandement temporaire du lieut: col. P. C. Klaehn des Cameron Highlanders of Ottawa. Le brigadier Blackader avait dû être hospitalisé en septembre. Le lieut.-colonel T. C. Lewis des 17th Duke of York's Royal Canadian Hussards, qui avait rempli les fonctions de commandant de brigade, fut tué le 17 octobre alors qu'il visitait un des bataillons. Le 29 octobre, le lieut.-colonel J. A. Roberts, ancien commandant des 12th Manitoba Dragoons, assumait le commandement de la brigade et était subséquemment promu au grade de brigadier[30].

Le 1er novembre, la Highland Light Infantry of Canada nettoyait le "petit Tobrouk", position redoutable située juste à l'est de Knocke-sur-Mer. Le caporal N. E. Tuttle travailla sous le feu de l'ennemi pendant vingt minutes au moins à préparer un passage à travers les barbelés allemands; il y fit ensuite passer son peloton qu'il mena à l'attaque, méritant ainsi la D.C.M. Le même jour, les North Nova Scotia Highlanders capturaient le général Eberding à Het-Zoute, tout près de là; le North Shore Regiment prit Sluis, avec ses vieilles fortifications, et le 3e régiment antichars de l'Artillerie royale canadienne, combattant en tant qu'unité d'infanterie, franchit le canal de Sluis, à son point de jonction avec le canal Léopold, et nettoya la berge nord[35].

L'opération "Switchback" était à peu près terminée le 2 novembre. La 90 brigade avait nettoyé la région de Knocke et de Heyst; la 7e avait mis fin à toute résistance des emplacements fortifiés de la côte, près de Cadzand; et la 8e avait libéré des derniers éléments ennemis la zone inondée du sud de Knocke. Le matin du 3 novembre, le 7e régiment de reconnaissance, qui avait eu pour mission, peu de temps auparavant, de contenir le flanc ouest de l'ennemi, ne découvrit aucun soldat ennemi dans Zeebrugge ni entre le canal maritime de Bruges et le canal Léopold. A 9h.50 du matin, ce jour-là, on faisait au journal des opérations du Q.G. de la 3e division, l'inscription suivante: "Opération Switchback maintenant terminée", et quelqu'un y ajouta les mots "Dieu merci !"[36]

Cette opération avait été, pour dire le moins, extrêmement difficile. D'après un manuel militaire belge, la région des polders, où l'opération s'est déroulée est "généralement impropre aux opérations militaires"[37]. C'est là une opinion que la 3e division d'infanterie canadienne aurait certes partagée d'emblée. L'ennemi avait combattu avec habileté et détermination, tirant le meilleur parti possible des difficultés du terrain; un sommaire du service de renseignements de la Première armée canadienne, en date du 7 novembre, disait de la 64e que c'était "la meilleure de toutes les divisions d'infanterie que nous ayons jamais affrontées". Les nombreux canons lourds des défenses côtières du Mur de l'Atlantique, défenses particulièrement solides dans cette région, lui accordèrent un puissant appui. Au cours des opérations, la 30 division a fait 12,707 prisonniers[38]. De nombreux Allemands ont été tués et, ainsi que nous l'avons vu, quelques centaines de blessés ont été évacués de la poche. Quant à ses propres pertes, la 3e division les a fixées, à l'époque, à 2,077, dont 314 tués. Parmi les 231 soldats alors portés "disparus" la plupart avait certainement perdu la vie[39].

Le champ de bataille n'était pas du tout propice aux blindés et les chars de combat n'ont par conséquent joué qu'un rôle restreint dans ces opérations; ils ont pu cependant apporter une aide précieuse aux troupes chaque fois qu'il leur a été possible d'entrer en lice. En revanche, l'artillerie a déployé une activité constante et précieuse; un tir de concentration sur des cibles linéaires ou des objectifs précis, fourni à la demande de l'infanterie, s'est révélé particulièrement avantageux[40]. L'aviation a accordé un appui excellent et solide quand le temps le permettait; on a estimé qu'au cours de l'opération la division a pu bénéficier de 1,733 sorties de chasseurs et 508 sorties de bombardiers moyens et lourds[41] Les soldats du Génie, nous l'avons déjà noté, ont joué dans ces opérations un rôle important. De fait, toutes les armes et tous les services ont droit à une large part de mérite. Mais étant donné les circonstances où s'est déroulé le combat, C'est encore le fantassin qui a porté le gros du fardeau.

La poche de Breskens n'était pas complètement liquidée que déjà les forces britanniques débarquaient dans l'île de Walcheren, au nord de l'Escaut occidental. Mais la capture de Breskens et du fort Frederik Hendrik, du 21 au 25 octobre, nous avait valu des positions qui allaient permettre à notre artillerie de prendre à partie les défenses de Walcheren même avant l'assaut contre cette île. Le retrait des canons nécessaires à cette fin ne laissa à la 3° division qu'un appui d'artillerie relativement faible pour les dernières étapes de l'opération "Switchback"[42]. Mais revenons maintenant aux opérations qui se déroulaient au nord de l'Escaut.

L'opération "Vitality": nettoyage du Beveland-Sud

Nous avons vu (voir ci-dessus, p. 414) que la 2° division canadienne d'infanterie avait commencé ses opérations contre le Beveland-Sud le 24 octobre, alors que le flanc droit de la division avait été libéré par les opérations de la 4e division blindée canadienne dirigées contre Bergen op Zoom*.

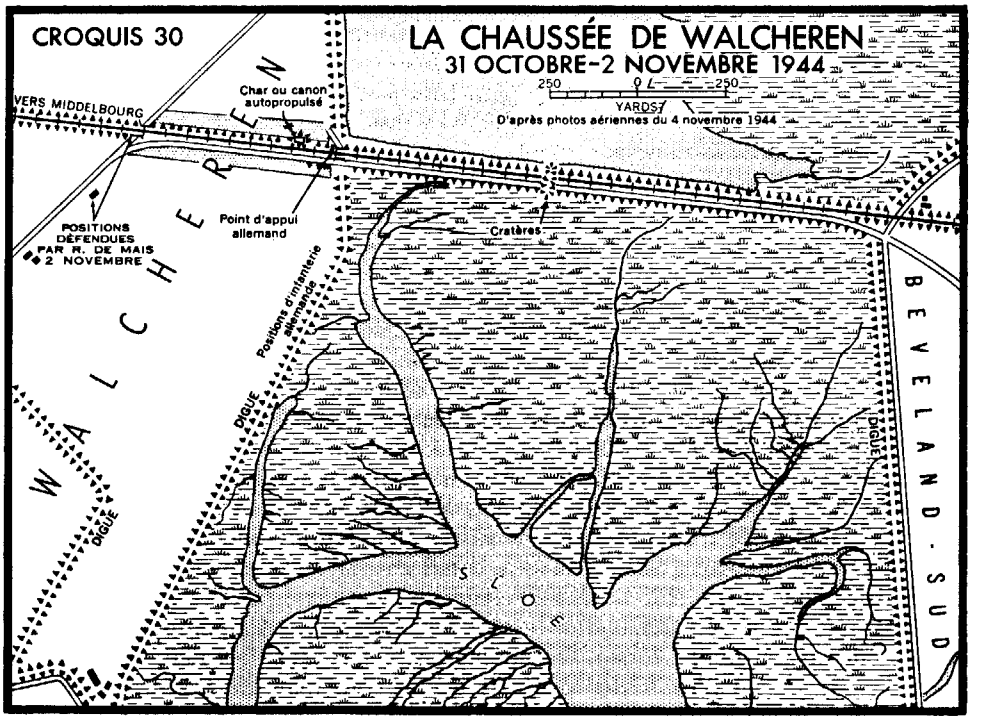
On espérait progresser rapidement, en contournant l'opposition, afin de s'emparer de passages sur le canal de Beveland. Le Royal Regiment of Canada devait maîtriser la première ligne de défense ennemie; puis deux colonnes mixtes de blindés (tirées du 10e régiment blindé et du 8° régiment de reconnaissance) et des fantassins de l'Essex Scottish logés dans des véhicules blindés de quinze quintaux devaient se lancer vers l'avant. Après un bombardement d'une demi-heure par sept régiments d'artillerie de campagne et d'artillerie moyenne, les troupes se portaient à l'attaque' à 4h.30 du matin le 24 octobre. Le Royal Regiment eut bientôt raison des défenses ennemies dans la partie la plus étroite de l'isthme, mais il rencontra par la suite certaines difficultés. Les mines et la boue rendaient impraticable une route secondaire traversant le côté sud de l'isthme; le brigadier Cabeldu fit donc passer l'Essex Scottish le long d'un remblai de chemin de fer du côté nord. Mais, après la mise hors de combat de chars et de véhicules de reconnaissance par un canon antichars bien situé, on abandonna forcément le plan qui consistait à faire avancer les deux colonnes blindées. L'opération allait donc être encore une fois confiée à l'infanterie. Mais on ne put progresser vraiment, à travers cet isthme plat et inondé, avant la tombée de la nuit, le 24. Dès la soirée du 25, la Royal Hamilton Light Infantry avait pris Rilland et poussé à quelque distance au delà de cette ville[44]. La 4e brigade, dont les troupes de tête se trouvaient dans la zone de Krabbendijke et dont les hommes étaient "très fatigués après un combat et des mouvements constants depuis 48 heures, en terrain difficile", fit halte le 26 et la 6e passa au delà de la 4° afin de poursuivre l'avance[45].

Les Canadiens approchaient maintenant du canal de Beveland et le moment était venu pour la 52e division (Lowland) de lancer une attaque amphibie au delà de l'Escaut occidental afin de contourner la ligne du canal. L'attaque eut lieu aux petites heures le 26 octobre. Encore une fois la flottile (qui comprenait alors quelques péniches navales de débarquement d'assaut) partit de Terneuzen et le lieut.-commander Franks remplissait les fonctions de navigateur. Notre artillerie lança un barrage sur les zones de débarquement à compter de 4h.30

*Le 25 octobre, l'avance de la 2° division fut désignée "Vitality I" et l'opération de la 52e division au delà de l'Escaut "Vitality II"[43].

du matin; à 4h.50, la 156e brigade d'infanterie réussissait à débarquer sur deux plages dans la zone d'Hoedekenskerke. L'opposition fut légère sur la plage sud; et, malgré une certaine résistance au cours de la journée, la 156e parvint à étendre sa tête de pont et à capturer Oudelande[46]. On avait donc réussi à contourner le formidable canal de Beveland avant même que la 6e brigade d'infanterie canadienne ait lancé son attaque de front cet après-midi-là. La 6e brigade envoya ses trois bataillons à l'attaque, les Queen's Own Cameron Highlanders of Canada sur la droite, le South Saskatchewan Regiment au centre, dirigé contre la route principale et les ponts ferroviaires traversant le canal, et les Fusiliers Mont-Royal sur la gauche en direction du terminus sud du canal à Hansweert. La brigade perdit ce jour-là son commandant, le brigadier Gauvreau, gravement blessé lorsque sa jeep fit sauter une mine. Il fut remplacé par le lieut.-colonel E. P. Thompson. Les Cameron Highlanders firent les progrès les plus rapides, atteignant le canal au cours de la nuit du 26 au 27. Les autres unités furent retardées par le feu des mortiers et des armes portatives, par les mines et par les obstacles de route; toutefois, le South Saskatchewan Regiment atteignait le canal tôt le matin du 27. L'ennemi avait, il va sans dire, dynamité les ponts; mais, heureusement, sa résistance était mal organisée et présentait moins de difficulté que les vastes inondations. Dès minuit le 27-28, le South Saskatchewan avait traversé le canal au moyen d'embarcations d'assaut et les Fusiliers le franchirent à leur tour aux petites heures du matin. C'est sur la droite que la résistance était le plus acharnée et les Cameron Highlanders essuyèrent un feu nourri lorsqu'ils cherchèrent à traverser le canal; ils reçurent enfin l'ordre de ne plus tenter d'efforts de ce côté mais de s'efforcer surtout d'empêcher l'ennemi d'endommager les importantes écluses situées à l'extrémité nord du canal[47]. Au début de l'après-midi du 28, les soldats du Génie achevaient d'ériger un pont sur le canal, depuis la route principale, et vers le même temps la 4e brigade passait de nouveau à l'avant pour remplacer la 6°. La Royal Hamilton Light Infantry menait la nouvelle avance en face d'une opposition plutôt modérée et, le matin du 29, le Royal Regiment of Canada prenait contact avec la 156e brigade dans le voisinage de Gravenpolder[48].

La ligne du canal n'existait plus et de toute évidence les Allemands songeaient surtout, à ce moment, à abandonner le Beveland-Sud; le 29, les 2^{e} et 52^{e} divisions firent toutes deux des progrès rapides. La 5e brigade d'infanterie canadienne avait progressé sur la droite et, durant la journée, le Black Watch (Royal Highland Regiment) of Canada capturait Goes, capitale du BevelandSud ("les hommes durent embrasser des bébés et donner leurs autographes durant toute leur marche à travers la ville ")[49]. La 2e division, qui avait cru sa mission terminée une fois le Beveland-Sud nettoyé, se voyait attribuer la tâche de franchir la chaussée jusqu'à Walcheren et, tard dans l'après-midi du 30, le Royal Regiment se trouvait à moins d'un demi-mille de l'extrémité est. Le brigadier Keefler, commandant divisionnaire suppléant, avait annoncé aux 4^{e} et 5^{e} brigades (afin de les aiguillonner) que la première à atteindre la zone occuperait l'extrémité la plus rapprochée de la chaussée; l'autre traverserait alors celle-ci pour constituer une petite tête de pont. Et, par la suite, la 157e brigade de la 52^{e} division la remplacerait en vue des opérations subséquentes dans l'île de Walcheren[50]. Au cours de la matinée du 31 octobre, par conséquent, le Royal Regiment, appuyé par le feu des mortiers lourds et de l'artillerie, nettoya les casemates à l'extrémité est de la chaussée, faisant 153 prisonniers[51].



Cette opération complétait la tâche de la 4e brigade, et la 5e la remplaça pour l'opération difficile qui consistait à établir une tête de pont dans l'île de Walcheren.

Le jour même où le Beveland-Sud était nettoyé, on lançait une petite opération en grande partie indépendante contre l'île voisine, le Beveland-Nord, où certains éléments des forces ennemies en retraite cherchaient à s'échapper par voie maritime. Un escadron du 8e régiment de reconnaissance, commandé par le major C. R. H. Porteous, franchit dans des embarcations le bras de mer connu sous le nom de Zandkreek, séparant le Beveland-Sud du Beveland-Nord et, grâce à l'appui des mortiers lourds et des mitrailleuses du Toronto Scottish Régiment (M.G.) nettoya rapidement cette île, achevant la tâche dès midi le 2 novembre. Nos troupes firent au delà de 450 prisonniers dans le Beveland Nord[52].

La lutte pour la chaussée de Walcheren

La chaussée qui reliait le Beveland-Sud à l'île de Walcheren était très peu engageante. Elle avait quelque 12,000 yards de longueur et seulement une quarantaine de yards de largeur, et elle était bordée de chaque côté de vastes étendues de boue trempée et parsemée de roseaux. Cette chaussée était droite comme le canon d'un fusil et n'offrait aucune protection sauf les cratères de bombes et quelques tranchées-fissures creusées le long de la route par les Allemands, selon leur habitude. La rangée d'arbres plutôt grêles qui bordait

la chaussée du côté sud avait été fortement secouée. La chaussée supportait la voie ferrée (il ne restait qu'un seul rail, car on avait enlevé le second) ainsi que la route principale; on trouvait là également le sentier à bicyclette caractéristique de la Hollande. Bien que la chaussée aboutit à l'une des rares zones sèches de l'île de Walcheren, il y avait à son extrémité ouest, de chaque côté du remblai, de grands fossés remplis d'eau. Les soldats allemands du Génie n'avaient pu couper complètement la chaussée, mais ils l'avaient défoncée un peu à l'ouest du centre, y créant une "tranchée" transversale qui s'était remplie d'eau jusqu'à hauteur des bras. Pour les chars et les autres véhicules, la chaussée était donc impraticable. L'artillerie allemande avait certes concentré soigneusement ses armes sur cette chaussée. L'infanterie était bien retranchée dans la digue est de l'île de Walcheren, de chaque côté de la chaussée; à son extrémité ouest, la route était fortement barricadée; un char (ou peut-être un canon autopropulsé) était dissimulé dans le remblai de la voie ferrée, juste à l'ouest de la barricade de route, et l'on a dit qu'en outre un canon à tir ultra-rapide faisait face à la route et la balayait de son feu[53].

Tout assaut par voie de la chaussée menaçait d'être difficile et très coûteux, mais le Q.G. de la 5e brigade d'infanterie canadienne ne voyait pas d'autre solution possible. On songea à la possibilité d'utiliser des véhicules amphibies pour franchir les étendues de boue et d'eau, au nord et au sud de la chaussée; cependant, il n'y avait pas là assez d'eau pour permettre à ces véhicules d'effectuer plus qu'une faible partie du trajet et les plages de vase qui séparaient le chenal libre du rivage de l'île de Walchern constituaient, semble-t-il, une barrière infranchissable par les véhicules à roues ou à chenilles. Aussi, décida-ton que l'infanterie attaquerait par voie de la chaussée et le brigadier Megill établit un Q.G. tactique dans une maison située à environ un mille au sud-est de l'extrémité est de la chaussée afin de diriger l'opération de cet endroit[54].

Une compagnie du Black Watch canadien faisait une première tentative au début de l'après-midi du 31 octobre. Mais elle essuya le feu nourri de l'artillerie, des mortiers et des mitrailleuses et subit des pertes nombreuses. "L'ennemi utilisait au moins un canon lourd, dont les obus soulevaient des colonnes d'eau de 200 pieds de hauteur lorsqu'ils tombaient en deçà de l'objectif. Il faisait aussi ricocher des obus perforant sur la chaussée, tactique qui n'était pas de nature à relever le moral de nos hommes."[55] A 3h.35 de l'après-midi, on signalait que nos troupes de tête se trouvaient à 25 yards seulement de la digue est de l'île de Walcheren et qu'elles "essayaient d'avancer pouce par pouce". Mais le Black Watch ne fit pas d'autres progrès et on le ramena vers l'arrière le soir même. Le brigadier Megill chargea les Calgary Highlanders de renouveler l'attaque. Il s'agissait pour les Calgary Highlanders de franchir la chaussée puis de s'écarter vers la droite afin de permettre au Régiment de Maisonneuve, concentré derrière lui, de franchir à son tour la chaussée, puis de "se déployer vers la gauche"[56]. La compagnie de tête du Calgary s'avançait sur la chaussée vers 11h. du soir et rencontrait le même genre d'opposition; le commandant (le major R. L. Ellis) obtint la permission de se replier. Le brigadier Megill prit donc des dispositions en vue d'appuyer d'un feu d'artillerie intense une nouvelle attaque du bataillon; cette attaque devait avoir lieu, semble-t-il, à 5h.15 du matin le er novembre mais elle fut par deux fois différée pour être enfin lancée à 6h.05[57].

A 7h.10 du matin, la compagnie de tête signalait qu'elle s'était heurtée à des

"obstacles de route considérables" à l'extrémité de la chaussée et qu'elle essuyait un feu intense de mitrailleuses, ainsi qu'un certain tir isolé et le feu nourri de l'artillerie lourde; elle espérait, toutefois, franchir l'obstacle "après quelque temps". Dix minutes plus tard la compagnie signalait qu'elle avait franchi l'obstacle et se trouvait à moins de cent yards du terrain libre, poussant toujours de l'avant malgré le feu des mitrailleuses et de l'artillerie. A 8h. du matin, elle fut immobilisée à l'extrémité ouest de la chaussée, n'ayant pas réussi à quitter celle-ci. Au cours de la matinée, on fit un certain progrès et vers midi tous les pelotons de la compagnie de tête se trouvaient dans l'île de Walcheren même; une deuxième compagnie avait poussé au delà de la première, et les autres venaient à la suite[58]. Une des compagnies ayant perdu un de ses deux officiers, le major de brigade de la 5e brigade, le major George Hees, obtint la permission de traverser la chaussée pour prendre le commandement de cette compagnie; il était accompagné d'un officier observateur d'artillerie, le capitaine W. C. Newman[59]. La tête de pont dans l'île de Walcheren semblait dorénavant solidement établie. Un bulldozer blindé chercha à remplir un vaste entonnoir; mais "30 secondes plus tard il fut refoulé par l'éclatement rapide de cinq obus de 88 mm". L'ennemi n'avait pas lâché prise, bien au contraire; vers 5h.30 du soir, il se lançait "résolument à la contre-attaque"[60]. Aucun des témoins de cet engagement n'en a consigné les détails, mais le er bataillon des Glasgow Highlanders (Highland Light Infantry), qui attendait son tour de passer dans l'île de Walcheren, mentionne dans son journal une rumeur selon laquelle on aurait employé des lance-flammes[61]. De toute façon, à 6h. du soir, on signalait que les troupes de tête des Calgary Highlanders avaient été refoulées jusqu'à 300 yards de l'extrémité ouest de la chaussée[62]. Les deux compagnies les moins fatiguées du bataillon occupèrent des positions défensives près de l'entonnoir, et les autres se replièrent[63].

Le brigadier Megill lança alors dans la mêlée son troisième et dernier bataillon, le Régiment de Maisonneuve°. Après avoir consulté le commandant de la 157e brigade de la division Lowland, il prenait des dispositions pour que le Régiment de Maisonneuve attaquât de nouveau par voie de la chaussée, avec l'appui d'un feu d'artillerie intense, à 4h. du matin le 2 novembre, afin de rétablir la tête de pont dans l'île de Walcheren. Conformément aux ordres du Q.G. divisionnaire, le Régiment de Maisonneuve allait alors être remplacé, à 5h. du matin, c'est-à-dire avant l'aube, par l'unité de tête de la 1578 brigade, soit les Glasgow Highlanders[64].

L'attaque commença à l'heure indiquée, trois régiments d'artillerie moyenne fournissant un tir de contre-batterie et trois régiments d'artillerie de campagne déposant un barrage. Toutefois, le Régiment de Maisonneuve se heurta au même genre d'opposition qui avait accueilli les poussées précédentes. A 4h.15, la compagnie "D", qui menait l'attaque, se trouvait à 200 yards de l'extrémité ouest de la chaussée. A compter de ce moment, ses progrès furent lents et à 6h.30 elle occupait des positions, sur la terre ferme, à 200 yards au nord et à 200 yards au sud de la chaussée[65]. Les autres compagnies ne traversèrent pas la chaussée, la plus avancée ayant réussi à se rendre à peine à mi-chemin[66]; après 5h. on

*Le journal du Q.G. tactique de la 5e brigade et le journal très détaillé des 1st Glasgow Highlanders constituent les meilleures sources de renseignements au sujet des événements qui se sont déroulés le 2 novembre sur la chaussée et aux abords de celle-ci. Le journal du Régiment de Maisonneuve nous fournit très peu de détails.

leur ordonna de se replier. Il était entendu que les Glasgow Highlanders allaient commencer à relever la compagnie "D" à 6h. du matins[67].

La perspective d'une avance sur la chaussée n'avait encore rien de bien agréable. A 5h.20 le commandant de la 157e brigade disait à l'officier commandant les Glasgow Highlanders que la relève allait s'effectuer mais que son bataillon ne devait pas envoyer plus d'hommes de l'autre côté de la chaussée que n'en avait le Régiment de Maisonneuve, "après avoir déduit ses pertes". Le commandant des Glasgow Highlanders, ayant consulté le lieut.-colonel J. Bibeau, du Régiment de Maisonneuve, et appris qu'au plus 40 hommes avaient survécu dans la zone avancée, consentit à envoyer un peloton pour relever les soldats du Régiment de Maisonneuve. Peu après, le major fiées, qui s'était trouvé à l'avant dans la tête de pont du Maisonneuve, franchissait de nouveau la chaussée vers l'arrière pour signaler que la voie était libre et que les soldats du Maisonneuve avaient atteint leurs premiers objectifs. A 6h.10, donc, un seul peloton du let' bataillon des Glasgow Highlanders traversait la chaussée. Le major Hees les accompagnait et il fut alors blessé par un canardeur[68].

Durant les sept ou huit heures qui suivirent, le petit groupe de soldats du Régiment de Maisonneuve s'accrocha désespérément à sa tête de pont exiguë. Durant cette période, le soldat J.-C. Carrière mérita la Médaille militaire en rampant vers l'avant, dans un fossé rempli d'eau, pour déloger au moyen d'un PLAT, un canon de 20 mm. qui harcelait la position[69]. La relève des détachements du Régiment de Maisonneuve était "une question de première importance"; le brigadier Megill pressait le brigadier. J. D. Russell de la 157e brigade à ce sujet et l'un et l'autre faisaient pression auprès de l'officier commandant les Glasgow Highlanders. Comme l'opposition ennemie était aussi féroce que jamais, il n'était pas facile d'opérer cette relève. Mais d'autres soldats des Glasgow Highlanders suivirent petit à petit le premier peloton au delà de la chaussée et à 11h.55 du matin un autre peloton se joignait aux éléments du Régiment de Maisonneuve qui occupaient une maison et un viaduc à quelque 500 yards à l'ouest de l'extrémité de la chaussée. Mais la situation était trop difficile pour que les Canadiens pussent se dégager sur-le-champ. Environ deux heures plus tard, sous le couvert d'un écran de fumée déposé par le 58 régiment canadien d'artillerie de campagne*, le peloton des Glasgow Highlanders et les soldats du Régiment de Maisonneuve se replièrent; trois Highlanders demeurèrent dans la maison auprès d'un blessé[71].

Les soldats du régiment de Maisonneuve et les artilleurs qui couvrirent leur repli furent les dernières troupes de la 2e division canadienne d'infanterie à participer à la bataille de l'Escaut, à l'exception d'un peloton de la 7e compagnie de campagne du Génie royal canadien qui, le matin du 3, "répara l'entonnoir au moyen de fascines[72]. La division était exténuée et elle alla se reposer dans le voisinage de Malines. Depuis le passage du canal d'Anvers-Turnhout, vers la fin septembre, elle avait capturé 5,200 Allemands et en avait tué un grand nombre. Elle avait elle-même perdu, selon les chiffres établis à l'époque, 207 officiers et 3,443 sous-officiers et hommes de troupe. Dans les trois jours de combat sur la chaussée, les bataillons de la 5e brigade avaient perdu, en tout, 135 hommes[73].

*Ce plan fut exécuté par le lieut. D. G. lunes du 5e régiment d'artillerie de campagne, qui remplissait les fonctions - d'officier observateur d'artillerie auprès de la compagnie D" du Régiment de Maisonneuve; bien que blessé, il resta à son poste ce qui lui valut la Croix militaire[70].

Pour le moment, les Glasgow Highlanders ne parvenaient pas, eux non plus, à étendre la petite tête de pont de l'extrémité ouest de la chaussée et il fallait trouver un autre moyen d'avancer. Le commandant de l'Artillerie royale de la 52e division, le brigadier L. B. D. Bruns, accompagné du Q.G. improvisé "Burnfor", avait pris la direction des deux brigades d'infanterie de la division qui attaquaient l'île de Walcheren de ce côté. En outre, la 5e brigade d'infanterie canadienne et le 5e régiment canadien d'artillerie de campagne semblent avoir aussi relevé brièvement de Burnfor[74]. On songeait de nouveau à la possibilité de franchir le chenal Sloe, au sud de la chaussée. La 5e brigade s'était rendu compte qu'il n'était pas question d'utiliser les véhicules amphibies. Il n'y avait qu'une autre solution: recourir aux embarcations d'assaut pour franchir le canal, après quoi les fantassins devraient traverser à pied, tant bien que mal, les 1,500 yards de "sable détrempé" qui donnait souvent l'impression désagréable d'être du sable mouvant. A partir de 3h.30 du matin, le 3 novembre, le 6°' (Lanarkshire) Battalion des Cameronians (Scottish Rifles) traversa de cette façon depuis un petit havre situé à deux milles au sud de la chaussée jusqu'à l'extrémité sud-est de l'île de Walcheren. Par bonheur, l'opposition ennemie à ce passage fut presque nulle; toutefois, la résistance s'accentua après l'aube. A midi, on signalait la présence des éléments de tête des Cameronians bien au delà du point de débarquement. Cependant, les Allemands continuaient à lutter énergiquement dans cette partie non inondée de l'île de Walcheren, et la nouvelle tête de pont ne put être reliée à celle de l'extrémité de la chaussée que tôt le 4 novembre, alors que l'opposition ennemie dans l'île commençait à s'effondrer[75].

Préparatifs en vue de débarquements dans l'île de Walcheren

Pendant que ces opérations se déroulaient du côté sud de l'île de Walcheren, celle-ci, ne l'oubions pas, était assaillie à partir de deux autres directions: attaque amphibie contre Flessingue, au delà de l'Escaut occidental (Opération "Infatuate I") et attaque par voie maritime contre l'extrémité ouest de l'île, à Westkapelle (Infatuate II"). Les débarquements coûteux de Westkapelle étant devenus la phase la plus controversée de toute la bataille de l'Escaut, il importe de faire l'examen de ce qui a précédé les opérations "Infatuate".

L'île de Walcheren possédait ce que le Q.G. des opérations combinées a appelé par la suite "les plus solides défenses au monde"[76]. Ses plages ouest, face à la mer du Nord, étaient parsemées de batteries lourdes particulièrement nombreuses. Les canons de 22 cm. (8.7 po.) de la batterie W 17, juste à l'ouest -de Domburg, étaient les plus gros, mais d'autres se sont révélés encore plus formidables, soit ceux de la batterie W 15, immédiatement au nord de Westkapelle (quatre canons britanniques de DCA de 3.7 pouces), de la batterie W 13, installés sur les dunes au sud-est de Westkapelle (quatre canons de 15 cm. ou de 5.9 pouces) et — moins dangereux à Westkapelle à cause de leur distance de la zone d'assaut — de la batterie W 11, établie à environ 2 milles et demi à l'ouest de Flessingue (quatre canons de 5.9 pouces).* Il y avait aussi de nom

*Ces numéros attribués aux diverses batteries sont ceux qui servaient à les désigner dans les listes d'objectifs alliés. Avant l'assaut, nos services de renseignements attribuaient quatre canons de 15 cm. à la batterie W 15. C'était bien là les pièces dont elle disposait en avril 1944, mais on en avait modifié l'armement entre avril et juin. Il semble qu'on ait passé ses canons de 15 cm. à la batterie de Zoutelande (W 13).

breuses pièces plus petites et plusieurs batteries de DCA lourde. Tous les servants des pièces côtières lourdes appartenaient au 2021, bataillon d'artillerie côtière navale. En rompant les digues, nous avions inondé et mis hors de combat un certain nombre de batteries. Malheureusement, toutefois, la plupart des batteries côtières, y compris les quatre batteries précitées, se trouvaient toutes sur la digue périmétrique et ne furent pas directement atteintes par l'inondation, si ce n'est, ainsi que nous le verrons, que celle-ci fit sérieusement obstacle au ravitaillement en munitions. De façon générale, nos renseignements au sujet des défenses étaient excellents[77].

Il y avait trois moyens possibles de détruire ou de neutraliser ces positions: le bombardement par l'artillerie navale, le feu d'artillerie émanant de la rive sud de l'Escaut et les bombardements aériens. Les raisons pour lesquelles les bombardements navals n'étaient pas possibles avant le jour J sont exposées ci-dessous (p. 433).

Le programme d'artillerie était coordonné par le brigadier A. Bruce Matthews, commandant de l'Artillerie du 2e corps d'armée canadien. Il disposait de forces d'artillerie considérables. Mais l'efficacité de ses pièces, bien que formidable dans la région de Flessingue, était beaucoup moins grande à Westkapelle, située à quelque neuf milles du point le plus septentrional de la terre ferme. Seuls les régiments d'artillerie lourde armés de canons de 155 mm. et l'unique régiment d'artillerie extra-lourde avec ses obusiers de 240 mm. et ses canons de 8 pouces*, pouvaient atteindre les batteries au nord de Westkapelle[79].

Le 31 octobre, le brigadier Matthews disposait pour l'opération de l'île de Walcheren, de l'artillerie de campagne de la 21, division d'infanterie canadienne (moins le 5e régiment d'artillerie de campagne, lequel, de concert avec l'artillerie de la 52e division, appuyait les opérations à la chaussée) ayant sous son commandement les 61e et 110e régiments de campagne de l'Artillerie royale; du 2e groupe d'armée d'artillerie canadienne, comprenant les 38 et 4e régiments d'artillerie moyenne de l'Artillerie royale canadienne; du 158 régiment d'artillerie moyenne de l'Artillerie royale; des er et 52e régiments d'artillerie lourde de l'Artillerie royale (ce dernier moins deux batteries de canons de 155 mm.), et du 3e régiment d'artillerie extra-lourde de l'Artillerie royale; du 9e groupe d'armée (Artillerie royale), ayant sous son commandement les 98, 108, 118 et 107e régiments d'artillerie moyenne de l'Artillerie royale, le 518 régiment d'artillerie lourde de l'Artillerie royale, et le 59e régiment d'artillerie lourde (TerreNeuve) de l'Artillerie royale (moins une batterie de pièces de 155 mm.); et de la 76e brigade de DCA de l'Artillerie royale, ayant sous son commandement les 112e et 113e régiments de DCA lourde de l'Artillerie royale[80]. Il y avait en tout, semble-t-il, 314 pièces (le chiffre de 338 établi le 27 octobre supposait la présence de cinq régiments d'artillerie de campagne, alors que 4 seulement étaient effectivement disponibles)[81]. Le principal groupe d'artillerie était en mesure d'appuyer soit l'opération de Flessingue, soit celle de Westkapelle; le 2e groupe d'Artillerie royale avait installé ses pièces dans la région située à peu près à l'ouest de la ligne s'étendant vers le sud depuis le fort Frederik Hendrik, tandis que ceux du 9e groupe se trouvaient à l'est de cette ligne.

*Ces trois armes (toutes de type américain) avaient au maximum des portées respectives de 28,000, 25,000 et 35,000 yards. Le 3e régiment d'artillerie extra-lourde de l'Artillerie royale disposait, pour l'opération "Infatuate", de deux canons de 8 pouces et de 4 obusiers de 240 mm[78].

Étant donné que les débarquements n'étaient pas simultanés, il était possible d'affecter le gros du feu de l'artillerie à l'appui de l'assaut de Flessingue avant le débarquement, puis de déplacer subséquemment ce feu vers la zone de Westkapelle[82]. Mais les régiments d'artillerie de campagne, armés de canons à obus de 25 livres, ne purent participer à l'opération de Westkapelle, car leurs armes n'avaient pas une portée suffisante[83].

Bien qu'on n'eût préparé, pour exécution avant le jour J, aucun programme détaillé de tir de contre-batterie, à mesure que des canons devenaient disponibles on battait d'un feu de plus en plus intense les batteries et autres objectifs ennemis qu'on n'avait pu repérer durant les jours qui précédèrent l'assaut. Certains secteurs des zones de l'artillerie n'ayant pas été nettoyés avant le 29 octobre, quelques régiments ne purent se mettre en batterie que juste à temps pour participer au tir du jour J. L'un des derniers barrages intenses, avant le jour J, fut lancé dans la soirée du 31 octobre alors que trois régiments d'artillerie moyenne prirent à partie des canons ennemis qui, installés au nord-ouest de Flessingue, avaient bombardé Breskens[84].

Le programme de tir détaillé, préparé pour le tir du jour J, prévoyait trois solutions pour l'opération "Infatuate I", solutions auxquelles on pourrait recourir au besoin selon que l'opération "Infatuate II" serait exécutée ou contremandée[85] Pour l'opération "Infatuate II" un programme minuté prévoyait. un tir débutant à 70 minutes avant l'heure H et se continuant jusqu'à 60 minutes au delà de celle-ci. Entre-temps, des canons de 7.2 pouces et certaines piècess d'artillerie moyenne devaient bombarder la batterie W 11. Quant à la batterie W 13, elle devait être bombardée sans interruption depuis H moins 70 jusqu'à H moins 5 par le 3e régiment d'artillerie extra-lourde. La batterie W 15 allait être bombardée par les canons de 155 mm. des er et 159e régiments d'artillerie lourde, depuis H moins 70 jusqu'à H moins 20.

Un nouvel élément de bombardement était présent en cette occasion; il s'agissait d'une batterie expérimentale de fusées, armée de 12 projecteurs mis au point au Royaume-Uni à titre d'entreprise canadienne et portant l'indicatif pittoresque de "Land Mattresses". Servies pour l'opération "Infatuate" par la 112e batterie du 6e régiment de DCA légère (Artillerie royale canadienne), ces armes furent utilisées pour la première fois le er novembre contre les positions ennemies des environs de Flessingue. Il n'était pas possible d'observer les résultats du tir mais l'expérience se révéla satisfaisante et elle le fut encore plus lorsque l'unité appuya les Polonais près de Moerdijk, du 6 au 8 novembre. On créa donc la "ire batterie canadienne de fusées", laquelle demeura un élément actif de la Première armée canadienne jusqu'à la fin des hostilités[86].

Toutefois, c'est sur le plan aérien qu'a porté surtout la controverse subséquente. Ainsi que nous l'avons vu, la Première armée canadienne avait réclamé dès le début un bombardement prolongé et intense des positions de l'île de Walcheren, mais le maréchal Montgomery avait accepté plutôt l'avis du maréchal en chef de l'Air Leigh-Mallory selon qui un tel bombardement ne devait pas avoir lieu (voir ci-dessus, p. 380, 400). Leigh-Mallory avait eu tout d'abord à obtenir l'approbation de principe du général Eisenhower; il semble néanmoins qu'au début du mois d'octobre le commandant suprême insistait, par l'entremise de son adjoint, pour que l'île de Walcheren fût placée au premier rang des objectifs des bombardiers lourds. C'était à l'époque de la rupture des digues.

Cependant, de nombreux officiers supérieurs de l'aviation alliée estimaient qu'il était plus important de porter de durs coups contre les communications et l'industrie allemandes plutôt que d'appuyer directement les armées. Et, précisément, le commandant suprême suppléant et des membres de l'état-major de l'Air de SHAEF* avaient conçu un plan qui, connu sous le nom d'opération "Hurricane" prévoyait des attaques particulièrement intenses par les bombardiers britanniques et américains contre des objectifs de la Ruhr. Il est vrai que ce plan, dont l'exécution devait commencer le 15 octobre, avait été contremandé par suite du mauvais temps, mais cette décision n'influa nullement sur l'intérêt général que suscitaient les objectifs situés en Allemagne même. Ainsi que nous l'avons vu (voir ci-dessus, p. 399), l'industrie pétrolière allemande occupait le tout premier rang sur la liste des objectifs de l'aviation alliée. Le 24 octobre, le maréchal en chef de l'Air Tedder, qui, il y a lieu de le croire, avait l'appui du commandant suprême, interdit toute nouvelle attaque par les bombardiers lourds contre les digues de l'île de Walcheren (où, de toute façon, on avait déjà ouvert de bonnes brèches) et donna l'ordre à la 2e Force aérienne tactique et à la Première armée canadienne d'établir un plan aérien conjoint pour l'opération "Infatuate". Le même jour, le groupe n° 84 de la RAF recevait de la 2e Force aérienne tactique l'ordre de se substituer aux bombardiers lourds qui avaient pour mission de réduire au silence un certain nombre de batteries[88].

Le plan aérien en vue de l'opération "Infatuate" fut, de fait, établi par le groupe n° 84 après consultation du Q.G. de la Première armée canadienne et il portait la date du 27 octobre[89]. Il y a lieu de reproduire ici les commentaires contenus dans ce document au sujet du problème que posaient les défenses de l'île de Walcheren. Après avoir fait remarquer que "l'équipement léger que les forces (d'assaut) ont utilisé et leur caractère vulnérable en face des défenses côtières, ainsi que la nécessité de capturer l'île rapidement, rendent nécessaire la destruction de ces défenses", il ajoutait:

5. Trois moyens permettraient peut-être de réduire les défenses de l'île de Walcheren avant le jour J:
   (i) le bombardement aérien,
   (ii) le bombardement naval,
   (iii) le bombardement d'artillerie depuis la région de Breskens. Le bombardement naval servira à protéger l'assaut même et toutes les munitions transportées dans les navires seront nécessaires à cette fin. Si ces navires devaient bombarder l'ennemi avant le jour J, il leur faudrait retourner au Royaume-Uni pour se réarmer avant l'assaut. Le voyage et le réarmement prendraient trois jours. Étant donné le peu d'effet de leur bombardement (comparé à celui d'un bombardement aérien) et cet écart de trois jours, il n'est pas question de recourir au bombardement naval en qualité de mesure préparatoire.
6. Des éléments d'artillerie côtière seront déplacés vers Breskens mais on ne saurait en mettre un nombre suffisant en place tant que la tête de pont de Breskens n'aura pas été complètement nettoyée. Au surplus, la difficulté que présente le ravitaillement en munitions des canons lourds et extra-lourds limite l'emploi de ces pièces avant le jour J.
7. Nous devrons donc nous en remettre aux bombardements aériens pour la destruction nécessaire des défenses avant le jour J. Une partie de cette tâche revient à des avions du groupe no 84. Mais les défenses se composent pour une bonne part

*Notons ici que, lors de la dissolution du Q.G. de l'Aviation expéditionnaire alliée le 15 octobre (voir ci-dessous, p. 447) "l'état-major de l'Air, de SHAEF l'a remplacé. Au grand désappointement des aviateurs américains, qui s'attendaient à la désignation d'un officier des États-Unis, le nouvel état-major reçut pour chef le maréchal de l'Air J. M. Robb de la RAF[87].

d'emplacement et de casemates solides que ce groupe ne saurait mettre hors de combat avec les moyens d'attaque dont il dispose. (Elles devront donc être attaquées par le Commandement de bombardement) . . .

19. On ne saurait guère s'attendre que toutes les défenses attaquées par le Commandement de bombardement soient complètement détruites; quelques-unes resteront peut-être intactes ou pourront être réparées après le bombardement mais avant les assauts. Certaines de ces défenses ressuscitées pourraient compromettre gravement l'assaut, particulièrement les canons installés près de Flessingue et de West kapelle. Le cas échéant, il serait fort souhaitable que le Commandement de bombardement soit invité à attaquer de nouveau chacun de ses objectifs, quand la chose sera possible, jusqu'à l'heure convenue pour le dernier bombardement avant chaque assaut.

L'Armée de terre et le groupe n° 84 avaient arrêté de concert des listes d'objectifs situés dans l'île de Walcheren; l'une restait en deçà des ressources du groupe n° 84 et l'autre les dépassait. La liste des objectifs qui dépassaient les ressources du groupe subit diverses modifications, la plus récente version ayant été préparée le 22 octobre. Les 33 objectifs mentionnés dans la liste modifiée comprenaient quatre batteries ((W 11, W 13, W 17 et W 15) qui, estimait-on, pouvaient influer sur le dragage des mines ou le déploiement des navires de bombardement; sept batteries capables d'atteindre la rive sud de l'Escautoccidental (trois de celles-ci étaient rayées de la liste avant le jour J); sept batteries de DCA influant sur les opérations du groupe n° 84 (dont une était rayée avant le jour J); et neuf emplacements fortifiés et ouvrages en béton.° (En outre, on ajouta la "zone défendue" de Flessingue en tant qu"`objectif spécial" après l'émission du document principal[90].) Le mémoire explicatif faisait remarquer ceci: "Les objectifs ne sont pas inscrits selon un ordre prioritaire rigoureux; ils paraissent plutôt dans l'ordre qu'il y aurait peut-être lieu de suivre au cours des opérations". Cela semblerait indiquer que l'ordre dans lequel les objectifs figuraient à la liste (non compris l'objectif spécial, plus récent) représentait un ordre de priorité général où venaient en tête les quatre batteries susceptibles de nuire au dragage des mines et au bombardement, batteries qui présentaient d'ailleurs la plus grave menace pour l'assaut même de l'infanterie.

La Première armée canadienne et le groupe n° 84 déclarèrent qu'il y aurait peut-être lieu "de prendre à partie les objectifs désignés, lors d'un bombardement qui se terminerait au plus tard à minuit dans la nuit du 31 octobre au let novembre." Et ils ajoutaient: "Il serait souhaitable, dans la mesure où la chose sera possible, de comprimer ce programme dans la période" s'étendant de minuit 28-29 octobre à minuit 31 octobre – 1er novembre. C'était demander, en somme, au Commandement de bombardement de la RAF de pilonner tous les objectifs prévus, dans les trois jours qui précéderaient immédiatement l'assauts'. Quant à l'appui aérien du jour J, le plan aérien prévoyait un "bombardement préliminaire intense des défenses ainsi que d'une petite partie de la ville et du port" de Flessingue le plus près possible de l'heure H, le temps aidant. A Westkapelle l'appui aérien devait venir uniquement des ressources du groupe n° 84[92]. (Une conférence de commandos tenue le 21 octobre au sujet des bombardements avait reconnu qu'il serait dangereux de faire bombarder Westkapelle par les bombardiers lourds "car une bombe mal placée pourrait ouvrir une brèche dans la digue et empêcher les chars de combat de circuler"[93]. Cela ne s'appliquait évidemment qu'au village et non aux batteries du voisinage).

*Les objectifs supprimés de la liste le furent surtout par suite d'inondations.

LE THÉÂTRE DU DÉBARQUEMENT DE WESTKAPELLE

Photo aérienne, sans date, de la pointe occidentale de l'île de Walcheren. La brèche faite dans la digue par les bombardiers de la RAF paraît nettement à gauche au premier plan, devant le village de Westkapelle.

SUR LA DIGUE À KAPELSCHE VEER, JANVIER 1945

Le lieut. A. M. Damer a dessiné ce croquis en consultation avec les officiers qui occupaient les postes d'observation d'artillerie sur la digue. On nous a permis de le reproduire du livre du cap. R. A. Spencer intitulé *History of the Fifteenth Canadian Field Regiment.*

LE COMMANDANT SUPRÊME VISITE LES TROUPES CANADIENNES

Le général Dwight D. Eisenhower, accompagné du général Crerar, fait l'inspection de la garde d'honneur du 29e régiment de reconnaissance blindé *(The South Alberta Regiment)* à Best, près de Bois-le-Duc (Pays-Bas), le 29 novembre 1944. Le commandant de la garde est le capitaine K. E. Perrin, tué par la suite dans la bataille de la Rhénanie.

LES COMMANDANTS DE L'OPÉRATION "VERITABLE", FÉVRIER 1945

Le commandant général en chef de la Première armée canadienne entouré des commandants de corps d'armée et de divisions, près de Clèves, le 19 février. De gauche à droite: le brigadier M. Elrington, commandant en chef suppléant de la 53e division (Welsh); le major-général G. Ivor Thomas, 43e division (Wessex); le lieut.-général sir Brian Horrocks, 30e corps d'armée; le major-général C. M. Barber, 15e division (Scottish); le général Crerar; le major-général D. C. Spry, 3e division d'infanterie canadienne; le lieut.-général G. G. Simonds, 2e corps d'armée canadien; le major-général A. B. Matthews, 2e division d'infanterie canadienne.

Le Commandement de bombardement exécuta le plan aérien en grande partie. Les 28, 29 et 30 octobre, l'île de Walcheren fut l'objet d'attaques diurnes importantes. Le premier de ces trois jours, 261 bombardiers lourds attaquaient les canons de Flessingue ainsi que les dangereuses batteries installées près de Dishoek (W 11), Domburg (W 17), Westkapelle (W 15) et Oostkapelle (W 19). Au cours de ces attaques, les bombardiers lancèrent 1,189 tonnes de bombes brisantes. La plus grande attaque jamais livrée contre l'île de Walcheren fut celle du 29 octobre, alors que 358 appareils sortirent et que 327 d'entre eux attaquèrent onze objectifs différents. Ce jour-là, les avions lançaient 1,562 tonnes de bombes brisantes. Le 30 octobre, nouvelle attaque mais par 89 avions seulement; ils lancèrent 555 tonnes de bombes." Le temps se mit de la partie. Les bombardiers ne pouvaient survoler la Hollande dans la journée du 31 et on dut contremander l'attaque qu'on devait lancer contre Flessingue dans la nuit précédant le jour J. Toutefois les attaques prévues pour le 31 n'étaient pas à grande échelle et aucun des objectifs ne se trouvait dans la zone de Westkapelle; les batteries W 1, W 3, W 6 et W 33, toutes situées près de Flessingue, devaient être attaquées par 25 Lancasters chacune. Les envolées contremandées n'influèrent donc nullement sur l'assaut contre Westkapelle. Du 17 septembre au 30 octobre inclus, le Commandement de bombardement avait effectué 2,219 sorties contre l'île de Walcheren et lancé 10,219 tonnes de bombes[94].

Il est clair que l'île de Walcheren a été attaquée à une échelle considérable; il reste, toutefois, que le poids global des bombes lancées à cet endroit était bien inférieur au poids des bombes lancées à l'appui de l'Armée de terre, en Normandie, ou sur les ports de la Manche. (On se souvient, par exemple, des 3,700 tonnes de bombes lancées au cours de l'opération "Tractable" et des 3,200 tonnes lancées sur Boulogne dans une seule attaque.) De fait, même pendant la phase qui a précédé immédiatement l'assaut, on n'a pas accordé la plus haute priorité à l'île de Walcheren parmi les objectifs du Commandement de bombardement. Dans la nuit du 30 au 31 octobre, par exemple, 984 bombardiers ont attaqué Cologne, y déposant 4,142 tonnes de bombes. La nuit suivante 493 appareils attaquaient de nouveau Cologne, y lançant 2,703 tonnes de bombes † . Pendant que le 28 octobre, nous l'avons déjà noté, de 200 à 300 bombardiers attaquaient l'île de Walcheren, 734 avions pilonnaient Cologne au cours d'une attaque diurne, y déposant 2,911 tonnes de bombes. Durant tout le mois d'octobre, le Commandement de bombardement a fait 1,106 sorties contre les fabriques et les raffineries de pétrole, lançant 5,306 tonnes américaines de bombes, et 10,930 sorties contre les régions urbaines (51,312 tonnes); par contre, il n'y a eu que 1,616 sorties (9,728 tonnes) "à l'appui de l'armée de terre et contre les objectifs tactiques"[95].

Au Q.G. de la 4e brigade de service spécial, qui a exécuté les attaques contre Flessingue et Westkapelle, on semblait croire, après l'opération, que "la Première armée canadienne n'avait pas suffisamment insisté" pour obtenir

*Dans toutes les attaques du mois d'octobre contre l'île de Walcheren, y compris les attaques lancées contre les digues, le Commandement de bombardement a perdu six appareils, dont quatre dans la seule attaque dirigée contre les batteries de Flessingue, le 24 octobre.

†Le temps a nui aux opérations au-dessus de la Hollande dans la nuit du 31 octobre au ter novembre mais il semble avoir été plus propice au-dessus de l'Allemagne. Par suite du mauvais temps, les bombardiers diurnes lourds de la Huitième armée de l'Air des États-Unis n'ont fait aucune sortie le 31 octobre.

l'appui aérien qu'exigeaient les circonstances[96]. A la vérité, le plan aérien prévoyait tout ce qu'avaient réclamé les commandants des forces 'de mer et de terre de l'opération "Infatuate II" (voir ci-dessous, et p. 437); il est fort probable, cependant, qu'un document préparé par le Q.G. de l'Armée de terre seul et n'ayant pas à être signé conjointement avec le groupe n° 84, aurait été rédigé en termes plus énergiques. On avait refusé ce lien direct avec l'Aviation de bombardement qu'avait réclamé le Q.G. de l'Armée; les négociations devaient se poursuivre par l'entremise du groupe n° 84[97]. L'expérience acquise en Normandie et dans les ports de la Manche permet de croire que, eût-il été possible de traiter directement avec le maréchal en chef de l'Air Harris, les bombardements de l'île de Walcheren auraient peut-être été plus intenses et nos pertes subséquentes, moins lourdes.

L'action aérienne contre l'île de Walcheren avant le jour J ne s'est évidemment pas bornée à l'intervention du Commandement de bombardement. Durant les trois jours s'étendant du 28 au 30 octobre, la 2e Force aérienne tactique a fait 646 sorties contre l'île[98].

Le plan final et la décision d'attaquer

Walcheren était un nom de mauvais augure, car, au cours des guerres contre Napoléon, l'île avait été le théâtre d'un célèbre fiasco britannique. Cette fois le résultat allait être plus heureux mais la victoire devait être coûteuse.

Les débarquements dans l'île de Walcheren s'effectuèrent par des troupes britanniques. Les assauts étaient confiés à la 4e brigade de service spécial, commandée par le brigadier B. W. Leicester. A Westkapelle, où débarqua le gros de la brigade, celle-ci relevait directement du 2e corps d'armée canadien, lequel relevait à son tour de la Première armée canadienne. Une fois bien à terre, la brigade allait être rattachée à la 52e division (Lowland), laquelle serait alors chargée de diriger toutes les opérations militaires dans l'ile de Walcheren. A Flessingue, un commando de la brigade de service spécial menait l'attaque, suivi d'une brigade de la 52e division. Pendant que se poursuivaient l'élaboration définitive des plans et les opérations préliminaires, la brigade de Leicester s'entraînait près d'Ostende[99]. C'est le détachement "T" de la Marine royale, sous les ordres du capitaine de vaisseau Pugsley, qui allait transporter la brigade jusqu'au point de débarquement. Le commandant suppléant du corps d'armée (le général Foulkes) dirigeait l'opération d'Ijzendijke, au sud-est de Breskens, où son chef d'artillerie avait aussi établi son poste de commandement[100].

Fixer la date des assauts n'était pas une mince tâche. Les deux prochaines périodes de marées propices au débarquement étaient celles du 181, au 4 novembre et du 14 au 17 novembre[101]. A la conférence du 20 octobre, le général Foulkes - expliqua que les chars "Buffalo" utilisés dans l'attaque contre le Beveland-Sud ne pourraient atteindre Ostende avant le 30 et (eu égard à la nécessité d'un certain entraînement' avec ces chars), pour ce motif et des considérations relatives au ravitaillement en munitions, l'assaut contre Westkapelle devait être fixé au 14 novembre, ce qui allait permettre d'organiser un exercice préparatoire. On estimait alors que les deux assauts, contre Westkapelle et contre Flessingue, offraient une alternative. Le commandant du corps d'armée déclara qu'il se produirait un bombardement intense de 48 heures, lequel, à

son avis, devrait se terminer 48 heures avant le jour prévu pour l'assaut; des groupes de reconnaissance examineraient alors l'état des défenses tant de Flessingue que de Westkapelle afin de décider s'il y avait lieu de lancer une attaque et à quel endroit. On réclamerait de nouveaux bombardements pour "maintenir l'affaiblissement réalisé"; mais ni l'un ni l'autre assaut ne devait avoir lieu "à moins qu'il ne soit nettement établi que les défenses ont été affaiblies"[102].

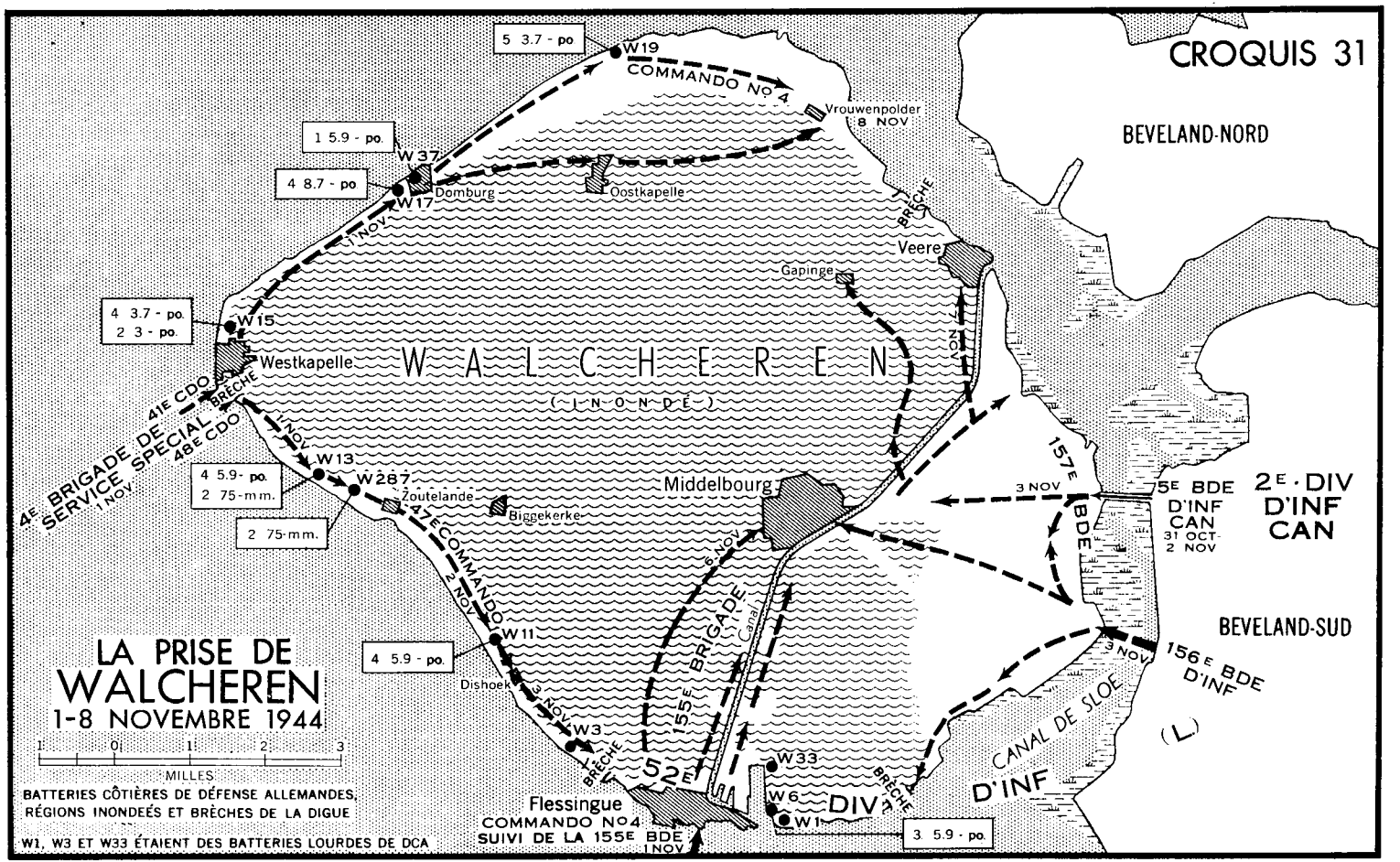
Au cours des vingt-quatre heures subséquentes, les plans prirent un autre aspect. On apprit, en effet, que Walcheren se trouvait presque complètement inondée; tenant compte de ce fait nouveau (et aussi, peut-être, de l'importance manifeste qu'il y avait d'attaquer le plus tôt possible), les commandants de la 4e brigade de service spécial et du détachement "T" proposèrent à Foulkes, le 21 octobre, de lancer des assauts tant contre Flessingue que contre Westkapelle le let novembre "ou dès que le temps le permettra". Ils imposaient, toutefois, certaines conditions "minimums": que le rapport au sujet de l'inondation soit exact; qu'un "bombardement intense ait lieu pendant 48 heures et qu'il se poursuive chaque jour à une échelle suffisante, jusqu'à ce que le temps ait permis de lancer l'opération"; que le cuirassé Warspite et deux monitors soient disponibles; et que le groupe de reconnaissance de Flessingue et le détachement d'appui naval de Westkapelle aient constaté que l'opposition *"n'est que très faible"*[103]. Le même jour, se fondant sur ces exigences, la 4e brigade de service spécial mettait au point les grandes lignes d'un nouveau plan provisoire[104]; dans ses éléments essentiels, c'est le plan qui fut effectivement appliqué le er novembre. Ce jour-là, cependant, ainsi que nous le verrons, les auteurs de ces propositions ne s'en tinrent pas à leur intention avouée de n'attaquer que si les défenses avaient été nettement affaiblies.

Le 22 octobre, le général Simonds, commandant suppléant de l'Armée, se voyait rappeler énergiquement l'importance extrême de ne pas tarder davantage à dégager le port d'Anvers. La Marine avait toujours insisté là-dessus et l'amiral Ramsay, ayant entendu parler du projet, —déjà abandonné d'ailleurs, — de remettre l'assaut contre Westkapelle au 14 novembre, signalait à Simonds la "nécessité absolue" d'ouvrir l'Escaut le plus tôt possible; il demandait la confirmation de la date la plus rapprochée à laquelle l'assaut pourrait débuter. Simonds répondait immédiatement, mentionnant l'horaire alors envisagé, y compris "l'action aérienne d'affaiblissement" contre Walcheren du 29 au 31 octobre et l'assaut par la 4e brigade de service spécial le let novembre. Il ajoutait que les considérations relatives aux munitions et aux véhicules amphibies ne seraient nullement restrictives et faisait observer que, s'il était bien renseigné, la situation quant à la marée serait essentiellement la même le ter et le 14 novembre. Il terminait par ces mots:

> J'ai donné l'ordre au 2e corps d'armée canadien de s'en tenir au programme précité et, bien que les conditions atmosphériques puissent, vous vous en rendez compte, provoquer des écarts de deux ou trois jours dans les dates prévues, j'entends prendre l'île de Walcheren et le Beveland-Sud au plus tard le 1er novembre.

A quoi Ramsay répondit: "Votre (message). Red hot. Bonne chance[105].

Il n'allait probablement pas être facile de décider si l'assaut devait être tenté le let novembre, étant donné les conditions atmosphériques, probables à cette époque de l'année et leur effet sur le programme aérien. Mais, étant


CROQUIS 31
LA PRISE DE WALCHEREN
1-8 NOVEMBRE 1944
1 0 1 2 3
MILLES
BATTERIES CÔTIÈRES DE DÉFENSE ALLEMANDES, RÉGIONS INONDÉES ET BRÈCHES DE LA DIGUE
W1, W3 ET W33 ÉTAIENT DES BATTERIES LOURDES DE DCA
5 3.7 - po
W19
COMMANDO No 4
Vrouwenpolder 8 NOV
1 5.9 - po.
W 37
4 8.7 - po
Domburg
W17
Oostkapelle
1 NOV
BRÈCHE
Veere
Gapinge
4 3.7 - po.
2 3 - po.
W15
Westkapelle
WALCHEREN
(INONDÉ)
4IE CDO
BRÈCHE
4E BRIGADE DE SERVICE SPECIAL
1 NOV
48E CDO
1 NOV
W13
W287
4 5.9- po.
2 75-mm.
Zoutelande
Biggekerke
2 75-mm.
Middelbourg
157E
3 NOV
5E BDE D'INF CAN 31 OCT-2 NOV
2E DIV D'INF CAN
BDE
BEVELAND-NORD
BEVELAND-SUD
41E COMMANDO
2 NOV
W11
4 5.9 - po.
Dishoek
3 NOV
W3
BRÈCHE
155E BRIGADE
Canal
2 NOV
3 NOV
156E BDE D'INF
CANAL DE SLOE
(L)
W33
W6
W1
DIV
BRÈCHE
D'INF
3 5.9 - po.
Flessingue
COMMANDO No 4
SUIVI DE LA 155E BDE
1 NOV

donné qu'il était extrêmement urgent de dégager le port d'Anvers et qu'un retard pourrait empêcher les débarquements de s'effectuer avant le 14, il fallait évidemment risquer beaucoup. Le 30 octobre, le quartier général de l'Armée publiait une longue directive[106] désignant les autorités qui auraient le pouvoir de confirmer ou de différer les opérations "Infatuate I" et "Infatuate II". Quant à Westkapelle, la décision de s'embarquer ou de remettre l'embarquement à plus tard incombait conjointement au commandant de l'armée de terre et au commandant en chef des forces expéditionnaires navales alliées, qui devaient tenir compte de l'avis du commandant du groupe n° 84; la décision de partir ou de remettre le départ à plus tard incombait conjointement au commandant de l'armée de terre et au commandant en chef des forces expéditionnaires navales alliées. La confirmation ou la remise à plus tard de la décision finale d'attaquer incombait conjointement au commandant de la Force 'r et au - commandant de la 4e brigade de service spécial.

Le 31 octobre, le temps se détériorait davantage et il devenait de plus en plus difficile de prendre une décision au sujet de cette opération. L'amiral Ramsay se rencontra avec les généraux Simonds et Foulkes à Bruges et ils décidèrent que la 4e brigade de service spécial devrait s'embarquer et partir si le temps ne s'aggravait pas davantage[107]. Vers la fin de. l'après-midi à Ostende, à bord du navire de commandement, la frégate Kingemill, Simonds et Ramsay, en présence du brigadier Leicester et du capitaine de vaisseau Pugsley, modifièrent les ordres au sujet de la décision de remettre l'assaut à plus tard. Les instructions primitives prévoyaient que les commandants des forces de mer et de terre ne prendraient une telle décision "que . . . pour des considérations d'ordre naval fondées sur des conditions atmosphériques rendant impossible le débarquement des troupes d'assaut". Par ailleurs, la nouvelle directive[108] autorisait les commandants des forces de mer et de terre embarqués "à remettre l'assaut à plus tard et à rentrer au port si, à leur avis et compte tenu de tous les renseignements disponibles (particulièrement quant à la probabilité de disposer d'un appui aérien, d'écrans de fumée et d'avions de repérage pour les navires de bombardement) au moment où cette décision sera prise, l'assaut est peu susceptible de réussir". A 9h.15 du soir le 31, le général Simonds et l'amiral Ramsay discutaient la question dans une conversation téléphonique et confirmaient la directive accordant ces pouvoirs aux deux commandants embarqués. Ils prirent alors conjointement la décision de donner l'ordre aux troupes de partir[109]. Elles partirent donc vers leur destination.

A bord du *Kingsmill,* au large de la pointe ouest de Me de Walcheren, à l'aube du 1e-novembre, alors qu'on apercevait déjà le phare de Westkapelle, le brigadier Leicester et le capitaine de vaisseau Pugsley devaient prendre la décision finale. Ils savaient alors à quoi s'en tenir, car à 6h. du matin le chef d'état-major au Q.G. de l'Armée avait envoyé ce message d'urgence peu encourageant[110] à son homologue du 2e corps d'armée:

> Remettez ce message à l'amiral Ramsay pour qu'il le transmette en clair à la Force "T"°. Début du message. Très peu probable que le moindre appui aérien, repérage par avion ou écran de fumée soit possible à cause de l'état des aéroports et du temps prévu. Fin du message.

*Le message fut sans doute envoyé en clair pour éviter tout délai 'de chiffrage et de déchiffrage.

Les hommes du *Kingsmill* auraient eu raison de voir dans ces récentes instructions un très bon motif de remettre l'opération à plus tard. En revanche, la situation offrait à leurs yeux deux aspects encourageants. La mer était calme, et elle pourrait bien ne pas l'être le lendemain. (De fait, pendant plusieurs jours la mer, allait être agitée au point de rendre impossible tout débarquement.) En outre, le ciel, bien que couvert, semblait s'éclaircir et il se pouvait fort bien que l'appui aérien fût possible plus tard dans la journée[111]. Les commandants des forces de mer et de terre connaissaient l'importance de cette opération. Mais ils savaient aussi que la lancer dans les conditions existantes, c'était décréter la perte de bien des hommes et de bien des vaisseaux. Mais ils ne se dérobèrent pas à leur devoir*. Les officiers qui attendaient avec anxiété au poste de commandement du 2e corps d'armée, à Ijzendijke, reçurent bientôt de la frégate un message portant l'indicatif convenu et qui s'appliquait bien dans les circonstances. Il s'agissait du nom "Nelson"[113]. Leicester et Pugsley avaient décidé de marcher.

L'assaut contre Flessingue

L'attaque de Flessingue se produisait quatre heures avant celle de Westkapelle. Elle était confiée à la 155e brigade d'infanterie de la 52e division (Lowland), le commando n° 4† effectuant le premier débarquement. Ainsi que nous l'avons noté, un appui d'artillerie "de très grande envergure"[114]. émanait de la rive sud. Ce bombardement était d'autant plus essentiel que, malgré nos espoirs, le pilonnage par les bombardiers lourds s'était révélé impossible. Le bombardement projeté de Flessingue avait fait l'objet d'une controverse, à Londres, avec le gouvernement des Pays-Bas. Les Hollandais songeaient, naturellement, à la possibilité -de victimes parmi les civils plutôt qu'aux pertes que pourraient essuyer les troupes à l'attaque par suite d'un appui insuffisant; dans les circonstances, le gouvernement britannique s'opposa à tout bombardement de la ville à moins qu'il ne fût autorisé par les chefs d'état-major conjoints. D'où échange de messages le 31 octobre entre le commandant suprême et les chefs d'état-major britanniques. Tout en exprimant son désir d'épargner la ville, le général Eisenhower estimait que priver l'armée canadienne de cette aide et secourir ainsi l'ennemi était une affaire grave. La question fut soumise, semble-t-il, à M. Churchill qui se déclara d'avis qu'on devait s'efforcer par tous les moyens possibles d'épargner les civils mais que les vues du commandant suprême devaient primer. En l'occurrence, c'est le mauvais temps et non la ligne de enduite adoptée par les alliés qui empêcha les bombardiers lourds d'attaquer Flessingue le ter novembre. Mais les bombardiers moyens du groupe n° 2 de la RAF pilonnèrent les défenses de plage au cours de la nuit qui précéda le jour J[115].

*De fait, certains indices portent à croire qu'ils avaient décidé d'avance que le plan antérieur, qui prévoyait l'arrêt de l'opération en face d'une violente opposition était impraticable, et qu'on irait de l'avant à moins que l'état de la mer ne rendît l'assaut impossible. Toutefois, l amiral Pugsley a écrit que la décision définitive de se porter à l'assaut ne fut prise qu'une fois que les gros navires eurent ouvert le feu à 8h.20[112].

†Il s'agissait là d'une unité de l'armée de terre, tandis que les trois autres unités de la 4e brigade de service spécial, qui attaquaient à Westkapelle, étaient des commandos des Royal Marines.

Vers 4h.40, le matin du ter novembre, les péniches de débarquement transportant le commando n° 4 quittaient le port de Breskens. "Presque au même moment le barrage d'artillerie commençait et, à compter de là, la terre ferme apparut en silhouette, illuminée par les lueurs clignotantes de nos 300 canons"[116]. A 6h.20, le commando débarquait à Flessingue où il rencontra une faible opposition; il. fut bientôt suivi du 4e bataillon des King's Own Scottish Borderers et des autres unités de la 155e brigade. Il y eut d'âpres combats sur la plage de Flessingue; la ville avec ses chantiers maritimes (dont les grues dissimulaient des canardeurs) et ses nombreuses fortifications, tant anciennes que nouvelles, ne fut pas définitivement nettoyée avant :le matin du 4 novem-bre[117]. Au cours de ce combat, la 52e division avait utilisé ses canons de montagne de 3.7 pouces. "Plus d'une fois, les troupes ont transporté un canon pièce par pièce jusqu'à l'étage supérieur d'une maison, pour l'y rassembler. Certains objectifs ont été ainsi pris à partie à bout portant avec un effet étonnant"[118].

L'assaut contre Westkapelle

Le plan de l'attaque contre Westkapelle, exposé en détail dans l'ordre d'opération adressé à la 4e brigade de service spécial en date du 24 octobre, prévoyait un assaut sur la brèche pratiquée dans la digue par la RAF. La première vague de commandos devait utiliser de petites péniches de débarquement d'infanterie, tandis que les autres atteindraient le rivage ; dans des véhicules amphibies transportés dans des péniches de débarquement de chars. Des détachements de couverture s'empareraient des épaulements de la brèche (le commando n° 41 sur la gauche et le n° 48 sur la' droite) et le gros des troupes franchirait ensuite la brèche dans ses véhicules amphibies. Puis,' le n° 41 occuperait Westkapelle et y détruirait toute batterie active se trouvant dans la zone. Il serait probablement appelé ensuite à pousser vers le nord contre la batterie de Domburg, laissant au commando n° 10 (inter-allié)° le soin de protéger le flanc gauche de la brigade. Le commando n° 48 devait nettoyer la zone s'étendant vers le sud, au moins jusqu'à Zoutelande. Le commando n° 47 avait pour mission de pousser à travers la brèche et de nettoyer la dune s'étendant au sud à partir de Zoutelande, liquidant au besoin la batterie W 11 et les autres positions situées dans cette zone.

Les gros navires de bombardement étaient le cuirassé *Warspite* et les monitors *Erebus* et *Roberts;* ces trois navires réunis disposaient de dix canons de 15 pouces. (Le principal armement du Warspite, qui comprenait au début 8 canons, était réduit à six par suite d'avaries subies au combat en Méditerranée.) L'appui immédiat du débarquement proviendrait de l'unité connue sous le nom d"`Escadre d'appui, flanc est", dirigée, par le commander K. A. Sellar. Cette escadre comprenait 27 embarcations de divers genres† dont les plus puissantes

*La partie de cette unité qui participait au combat comprenait des troupes britanniques, norvégiennes, belges et hollandaises. Une centaine de soldats français faisaient partie du commando n° 4 à Flessingue. La Première armée canadienne, toujours vraiment internationale dans une bonne mesure, l'était encore davantage pendant que ces unités relevaient de son commandement.

†Les chiffres provenant des diverses sources officielles varient légèrement. Le chiffre mentionné ici est tiré d'une annexe au rapport du commandant Sellar. Il comprend une chaloupe motorisée.

étaient les grandes et moyennes péniches de débarquement de canons, munies respectivement de canons de 4.7 pouces et de canons à obus de 17 livres.

Pendant quelque temps, les troupes logées dans les péniches de débarquement se demandèrent si les batteries allemandes avaient été mises hors de combat ou si elles allaient bientôt commencer à tirer. Elle n'eurent pas à attendre bien longtemps. "Des pointes de feu jaillirent des batteries sud"[119] lorsque les Allemands ouvrirent le feu. Les premiers coups dirigés contre une chaloupe à moteur qui marquait la position où le navire de commandement devait jeter l'ancre, émanèrent à 8h.09 minutes du matin de la batterie W 15 installée à Westkapelle. Bientôt, toutes les batteries allemandes de la zone étaient en lice. Le Warspite et le Roberts ripostèrent à compter de 8h.20; un défaut du mécanisme de tourelle de l'Erebus empêcha ce navire de participer au tir de la première phase. Mais sans repérage aérien (les avions étaient retenus aux aéroports anglais par le brouillard), les gros navires devaient tirer presque à l'aveuglette. Ils avaient réclamé et obtenu de l'armée de terre des avions "d'observation aérienne" pour remplacer les appareils ainsi immobilisés, mais ces P.O. de l'air "se révélèrent inefficaces par suite de l'insuffisance des communications"[120]. Les navires réussirent néanmoins à mettre hors de combat deux des pièces de la batterie W 15.

Étant donné que les attaques aériennes n'avaient pas réduit au silence une bien forte proportion des pièces composant les batteries, et que les gros navires ne purent tirer avec précision avant l'après-midi alors que leurs propres avions de repérage réussirent à guider leur tir, c'est l'escadre d'appui qui dut assumer le gros de la tâche. Ces petits vaisseaux poussèrent de l'avant sans se soucier du danger, dirigeant le feu de toutes leurs pièces sur les formidables batteries protégées par des ouvrages en béton. A partir d'environ 9h., ils luttèrent avec acharnement.

Une tradition de la Marine royale veut que les navires de guerre se sacrifient pour les convois quand les circonstances l'exigent. A Westkapelle, l'escadre d'appui a respecté cette tradition. Sellar écrivait dans son rapport subséquent:

> Nous nous sommes bientôt rendu compte que l'opposition était formidable et qu'il fallait s'attendre à des pertes en hommes et à des avaries aux embarcations qui prendraient les batteries côtières à partie à faible distance. Le progrès réalisé quant aux débarquements de commandos permettait de déterminer si le combat rapproché était motivé. D'après les signaux reçus, il était évident que les débarquements et les déchargements se poursuivaient de façon satisfaisante; on savait que les pertes parmi ce qu'on pourrait appeler les forces "spécialisées" étaient légères. J'estimais donc que tant que les Allemands feraient l'erreur de concentrer leur tir sur l'escadre d'appui, le combat rapproché était possible et les pertes acceptables . . .

Les pertes acceptées furent très lourdes. A midi et demi, Sellar n'avait plus que sept embarcations tout à fait aptes à poursuivre le combat. Deux grandes et deux moyennes péniches de débarquement de canons, de même qu'une péniche de débarquement de DCA et trois péniches d'appui avaient coulé ou étaient en train de sombrer; un incendie s'était déclaré dans la soute aux munitions d'une autre péniche de débarquement de DCA et on dut abandonner cette embarcation, qui coula par la suite. Sept autres embarcations de divers genres étaient avariées ou hors de combat; quatre pouvaient poursuivre la lutte bien qu'endommagées. C'est alors que Sellar prit la décision tout à fait

motivée de décréter que "tout nouvel appui devra venir des gros navires"; les restes de sa vaillante escadre se retirèrent lentement, transportant 126 officiers et hommes gravement blessés et les cadavres de ceux parmi les 172 morts que la mer n'avait pas déjà ensevelis[121].

Des préposés britanniques aux recherches sur le service en campagne en vinrent par la suite à la conclusion, qui semblait bien fondée, que, n'eussent été deux circonstances heureuses, le débarquement aurait échoué. La première, c'est que les batteries allemandes, ainsi que l'a fait remarquer Sellar, dirigeaient leur feu contre les embarcations d'appui qui tiraient sur elles, et non contre les péniches de transport de troupes. L'autre, c'est que, par un concours de circonstances tout à fait providentiel, les quatre canons de 5.9 pouces de la batterie W 13, au sud de la brèche, avaient épuisé toutes leurs munitions vers 10h.30 du matin, à peu près au moment même où les premières péniches transportant les troupes arrivaient au bord. Chaque pièce avait alors, apparemment, .tiré quelque 200 obus[122]. L'ennemi avait sans doute épuisé ses munitions contre les objectifs canadiens au sud de l'Escaut, pendant l'opération "Switchback", et l'inondation avait empêché la batterie de se ravitailler[123].

Dans les circonstances, grâce au sacrifice de l'escadre d'appui, les commandos ont pu atteindre le rivage après avoir essuyé des pertes relativement légères. Une intervention aérienne très opportune a aussi été extrêmement précieuse. Bien que le temps (surtout aux aéroports) ait empêché de mettre à exécution une foule de préparatifs aériens définitifs en vue de l'opération, les bombardierschasseurs ont dûment effectué leurs attaques durant la période s'étendant dé 20 à 40 minutes avant l'heure H. Déterminée à aider dans toute la mesure du possible, la RAF avait courageusement lancé ses appareils à l'attaque malgré le brouillard. Une amélioration survenue juste avant les débarquements permit ,à certains avions porte-fusées du "cab rani' (qui pouvaient être dirigés par un contrôleur de l'activité aérienne posté sur le navire de commandement) d'intervenir au moment prévu. Il s'agissait de douze avions "Typhoon" de l'escadrille .a° 189 de la RAF. Le contrôleur les maintint légèrement à l'arrière jusqu'à ce que les navires lance-fusées aient tiré; puis ils effectuèrent une attaque très efficace contre les défenses juste au moment où les péniches de débarquement 14e, chars s'apprêtaient à toucher terre[124]. Un officier de liaison aérienne qui était à bord du Kingsmill déclarait dans un message, cet après-midi-là: "Un appui opportun et bien organisé par des "Typhoon a sans aucun doute été l'élément terminant; il a fait pencher la balance de notre côté alors que l'ennemi avait mis hors de combat 80 p. 100 des embarcations d'appui[125].

D'après le journal du Q.G. de la 4e brigade de service spécial, les troupes ç tête du commando n° 41 atterrirent à 10h.10 du matin (soit avec un retard 25 minutes attribuable à l'opposition des batteries) et celles du commando :u° 48, deux minutes plus tard. Le n° 41 s'empara du village de Westkapelle et, peu après midi, de la batterie W 15. Du côté sud de la brèche, le commando _p°,.48 s'empara de la station de radar voisine et s'attaqua ensuite à la batterie W 13. L'armement principal de cette position, nous l'avons vu, était réduit au ,silence car les défenseurs n'avaient plus de munitions; néanmoins, la garnison combattait avec acharnement et nos troupes ne parvinrent à s'emparer de la batterie que dans la soirée. Les équipes d'assaut blindées qui appuyaient l'attaque essuyèrent de lourdes pertes au cours du débarquement, mais lés quelques chars qui réussirent à atterrir furent très utiles par la suite[126].

Le combat qui s'est déroulé à terre appartient à l'histoire des Royal Marines plutôt qu'à celle de l'Armée canadienne; il n'y a donc guère lieu de la raconter ici en détail. Les Allemands comptaient bien peu de fantassins, mais leurs artilleurs et autres troupes diverses continuèrent de défendre les positions sur la digue avec acharnement. Bien que le commando n° 41 eût débordé la batterie W 17 et atteint les abords de Domburg le jour J, ce village ne tomba vraiment (aux mains du commando n° 10, appuyé par des chars) que le 3 novembre. Le 2 novembre, le n° 47, après avoir perdu bon nombre d'hommes, mettait la batterie W 11 hors de combat. Le lendemain, ce commando occupait la position et poussait au delà jusqu'à la brèche pratiquée dans la digue, à l'ouest de Flessingue[127]. Les parties de l'île qui dominaient directement l'estuaire de l'Escaut se trouvaient libérées. Abstraction faite de la lutte pour la chaussée, que nous avons racontée, et de la direction du combat par des quartiers généraux supérieurs, la participation canadienne aux opérations de l'île de Walcheren s'est bornée au travail des unités sanitaires qui appuyaient la 4e brigade de service spécial, et au tir de l'artillerie du brigadier Matthews installée au sud de l'Escaut. L'ambulance de campagne légère canadienne n° 17, qui accompagnait ordinairement la 2e brigade blindée, a servi lors de l'assaut contre Westkapelle; elle était aidée de deux unités chirurgicales de campagne, d'une unité de transfusion de campagne et du poste de secours de campagne n° 10. Les conditions qui régnaient à la tête de pont des commandos, autour de Westkapelle, étaient de nature à taxer sérieusement les moyens des médecins et de leurs aides, mais ils rendirent d'excellents services*. Les blessés étaient nombreux. A la date du 8 novembre, on avait établi le nombre total des pertes de la 4e brigade de service spécial et des unités qui lui étaient détachées pour les deux opérations "Infatuate" à 103 hommes tués, 325 blessés et 88 disparus[128].

Il y a lieu de faire ici certaines observations au sujet du bombardement d'artillerie. On comprenait clairement (voir ci-dessus, p. 431) qu'étant donné les circonstances ce bombardement allait être beaucoup plus formidable près de la zone de Flessingue que dans la région voisine de Westkapelle, puisque seuls les canons lourds pouvaient atteindre celle-ci. Le bombardement de la zone de Flessingue avant le jour J et ce jour-là même semble avoir eu beaucoup d'efficacité. Le général Daser de la 70e division allemande disait par la suite à ses interrogateurs canadiens que, déjà le 1e° novembre, toutes ses pièces côtières de la rive sud avaient été détruites par l'inondation, le bombardement ou le tir de contre-batterie[129]. Il exagérait probablement, puisque le Q.G. de l'artillerie canadienne fait mention dans son journal d'une grande activité, ce jour-là, de la part des batteries ennemies postées aux environ de Flessingue[130]. Il reste que leur puissance a dû diminuer de beaucoup. Le ter novembre, le commandant en chef allemand (Ouest) déclarait: "Les trois batteries de DCA des environs de Flessingue n'ont plus qu'un seul canon prêt à servir; la batterie du port de Flessingue (W 6) dispose d'une seule pièce qui puisse servir dans une certaine mesure". C'était peut-être là la situation à la fin de la journée. Cepen

*Voir lieut.-colonel W. R. Feasby (éd.) *Official History of the Canadian Medical Services*, 1939-1945 (2 volumes, Ottawa, 1953-6), I 262-3; aussi, lieut.-colonel J B. Hillsman, Eleven Men and a Scalpel (Winnipeg, 1948), chapitres XXIV et XXV. Les archives de la 4e brigade de service spécial mentionnent la présence d'une compagnie de parc du Génie royal canadien. Il s'agissait peut-être de membres de la 8e' compagnie de parc du Génie, qui a fourni du matériel de génie; toutefois, il n'est fait aucune mention de la participation de membres de son personnel à cette opération

dant, l'état-major allemand des opérations navales déclarait dans une appréciation de la situation en date du 6 novembre: "L'ennemi a détruit la batterie de Kernwerk (batterie du port) et les batteries de DCA de Flessingue pour la plupart avant le débarquement". D'après le commandant de la garnison de Flessingue, c'est le pilonnage de la ville par l'artillerie qui a été "la cause immédiate de la débâcle"[131].

Ainsi qu'on devait s'y attendre, le bombardement d'artillerie dirigé contre les batteries ouest ont eu moins d'effet. La plupart des batteries allemandes étaient revêtues de casemates et les canons protégés par d'épais bétonnages. (La batterie de Domburg, W 17, faisait exception, ses pièces ayant été installées à ciel ouvert.) Le tir d'artillerie émanant de la rive sud de l'Escaut ne suffisait pas à neutraliser temporairement de telles positions et encore moins à les détruire. Quant à la précision du tir, on a signalé que les obus de l'un des régiments d'artillerie moyenne tombaient à 200 yards en deçà de l'objectif. Le commandant de ce régiment pense que cet écart était peut-être attribuable à un angle de site fautif: "Tous les objectifs étaient indiqués par rapport à un angle de site zéro, alors qu'un bon nombre d'entre eux se trouvaient à une certaine distance du bord des dunes". Le 9" groupe (Artillerie royale) aurait, ce soir-là, donné l'ordre: "Ajoutez 200" pour tous les objectifs fixés d'après la carte (c'est-à-dire non observés). Un officier observateur d'artillerie du régiment d'artillerie moyenne que nous venons de mentionner a déclaré que son tir avait un bon effet neutralisant au moment du débarquement du commando n° 48[132]. Mais les bétonnages n'en souffrirent guère. La seule destruction précise du jour J, ou du lendemain, que les investigateurs purent attribuer par la suite à l'artillerie d'armée fut celle d'un télémètre de la batterie W 11. Nos obus atteignirent le sommet des quatre casemates de cette batterie sans en endommager une seule[133].

Le comité Graham de 1943 (voir ci-dessus, p. 13) avait conclu que l'artillerie d'armée ne pouvait neutraliser les batteries casematées, et l'expérience acquise à Westkapelle confirme certes ses conclusions. Les analystes du service en campagne font observer que "dans la phase d'assaut d'un débarquement, seule la destruction d'un canon casemate peut le neutraliser" et ils ajoutent: "On peut s'attendre que les canons de calibre inférieur à celui des principales pièces d'un cuirassé n'ait qu'un effet négligeable sur un canon ainsi protégé. On ne saurait le détruire que par un coup direct des principales pièces d'armement". Autre conclusion des enquêteurs, au sujet des priorités en matière de bombardement: "La concentration du bombardement sur un très petit nombre des plus importantes batteries, plutôt que sa dispersion sur toutes les batteries de la zone, permettra de mettre hors de combat un plus grand nombre de pièces parmi les plus importantes"[134]. Or le bombardement limité de file de Walcheren, nous l'avons déjà noté, a été réparti sur un assez grand nombre d'objectifs, et on peut reprocher à l'armée de n'avoir pas accordé une priorité plus absolue aux batteries les plus rapprochées du point d'assaut, lesquelles constituaient la menace la plus formidable et la plus directe pour l'opération. Les batteries W 13 et W 15 ont causé beaucoup plus de dégâts que toutes les autres le jour J; on a estimé qu'elles avaient détruit cinq embarcations chacune et fait respectivement de 250 à 300 et de 150 à 200 victimes[135].

Le bombardement aérien de préparation n'ayant que légèrement atteint les batteries ennemies, on exigeait un bien lourd sacrifice de l'escadre navale

d'appui. Les préposés aux recherches sur le service en campagne constatèrent que les bombardiers lourds n'avaient mis que deux canons hors de combat sur 26 dans la zone d'assaut: une pièce de la batterie W 15 et une de la batterie W 17[136]. Il semble juste de conclure que l'effort de bombardement prévu était insuffisant, dans les circonstances. Comment ne pas déplorer que le maréchal Montgomery ait si facilement accepté les propositions de Leigh-Mallory (voir ci-dessus, p. 400), et qu'on ait accordé une priorité relativement faible à l'opération de Walcheren même dans les derniers jours, alors que Leigh-Mallory avait proposé d'utiliser "toutes les ressources de bombardement disponibles"1 Ces ressources ne furent pas utilisées, et en toute justice pour Leigh-Mallory lui-même, il y a lieu de faire remarquer qu'il n'avait plus alors le commandement de l'aviation expéditionnaire alliée, son quartier général ayant été dissous le 15 octobre. Le commandant suprême avait promis tout d'abord que la 8* Force aérienne et le Commandement de bombardement fourniraient tous deux un effort exceptionnel (voir ci-dessus, p. 396), mais cet appui avait été rogné par les commandants des forces aériennes, qui promettaient "toutes les ressources de bombardement disponibles" pendant trois jours; et il fut limité par la suite à l'utilisation, pendant cette période, non pas des éléments combinées de la 8e Force aérienne et du Commandement de bombardement, mais de moins que la moitié des forces de cette dernière. Le mauvais temps du dernier jour fut un autre rude coup; mais ainsi que nous l'avons fait remarquer, il n'influa pas sur la situation à Westkapelle.

Les commandants des forces aériennes n'avaient évidemment pas saisi pleinement la gravité du problème auquel devaient faire face les forces de mer et de terre affectées à l'assaut contre Westkapelle. L'opération ressemblait fort à celle du jour J en Normandie. Les forces attaquantes étaient beaucoup plus restreintes et le front d'assaut beaucoup plus étroit; mais les défenses étaient beaucoup plus formidables qu'en Normandie. Là-bas, des batteries côtières plus faibles avaient été démoralisées par des attaques préliminaires au point, dans la plupart des cas, de ne pouvoir tirer le jour J, et aucune n'a pu nuire sérieusement à nos opérations (voir ci-dessus, p. 101). Par contre, il y avait dans l'île de Walcheren, sur un front d'une douzaine de milles, 26 canons de 75 mm. ou de plus gros calibre, la plupart protégés par des casemates[137]. Il aurait fallu un poids énorme de bombes pour assurer la destruction d'une partie considérable de ces canons, ou même des deux batteries qui étaient le mieux en mesure de nuire à l'assaut*; mais il y aurait sûrement eu lieu de ne ménager aucun effort pour éviter le genre de pertes subies par l'escadre d'appui le ler novembre. Il existait une honnête divergence d'opinion quant aux priorités; les dirigeants de l'aviation croyaient en effet que les bombardiers lourds pouvaient contribuer plus efficacement à la victoire en s'attaquant à des objectifs en territoire allemand. Mais la plupart des marins et des soldats resteront probablement convaincus que l'assaut de Westkapelle n'a pas reçu tout l'appui qu'il méritait vraiment.

* Le Groupe du Royaume-Uni préposé aux recherches sur le service en campagne a estimé que, si le temps avait été beau plutôt que mauvais la veille du jour J et avant l'heure H le jour J "dans le court laps de temps disponible toutes les ressources du Commandement de bombardement de la RAF, concentrées sur une batterie de six canons, auraient eu juste au delà de la moitié des chances de la détruire, supposé qu'on eût pu maintenir le degré de précision obtenu jusque-là". Et il ajoutait: "II semble qu'on n'ait ni demandé ni prevu une telle attaque". Mais, même sans ce degré de concentration, une attaque de cette intensité aurait probablement assuré un taux de destruction plus élevé.

La fin de la bataille

Alors que la 4e brigade de service spécial s'installait solidement sur le rivage de Westkapelle et progressait le long des digues vers le nord et le sud, que, la 155e brigade occupait Flessingue et étendait son front, et qu'une tête de pont efficace avait enfin été établie puis agrandie du côté est de l'île, la chute de Walcheren n'était plus qu'une question de temps et n'allait pas tarder. Le 6 .novembre, la 155e brigade r lançait. une attaque amphibie contre Middelburg, capitale de l'île, au moyen de chars "Buffalo"* et le général Daser se rendait aux 7lh/9th Royal Scots. Le 7, les 155e et 157e brigades prenaient contact juste au sud de Middelburg, et la 158e occupait Veere. Ce matin-là, Burnfor (voir .ci-dessus, p. 430) fermait son Q.G. Quand vint le soir, la résistance dans l'île de Walcheren se bornait à la zone côtière au nord-ouest de Veere[139]. Le 8, Vrouwenpolder se rendait et plus tard le même jour la 52e division (qui relevait directement de la Première armée canadienne depuis minuit)[140] annonçait que "toute résistance ennemie organisée dans l'île de Walcheren" avait cessé à midi, bien qu'il restât encore quelques foyers de résistance isolés. Le tout dernier rapport au sujet du combat dans l'île vint tôt la journée du 10, alors que la division informait l'Armée qu'on venait de liquider un foyer de résistance à Gapinge, à l'ouest de Veere[141].

L'événement avait justifié la confiance du général Simonds dans l'efficacité, du point de vue militaire, de la mesure vraiment terrible de l'aveu général - que constituait l'inondation de l'île de Walcheren j-. Du côté allemand, les témoignages sont nombreux qui démontrent combien cette inondation a nui à l'ennemi. Pour citer un exemple, le colonel Reinhardt, commandant du 1019e régiment des grenadiers et de la garnison de Flessingue, a déclaré à des interrogateurs "que c'est l'inondation qui, en fin de compte, a rendu le problème insoluble pour lui»[142]. La plupart des canons allemands se trouvaient sur des hauteurs non inondées, mais les batteries étaient isolées et toute communication avec elles devenait très difficile. Une partie des munitions fut avariées[143.] L'inondation n'eût-elle causé rien de plus que l'épuisement des stocks de munitions de la batterie W 13, le matin du ler novembre, qu'elle y aurait trouvé sa justification, autrement, l'assaut contre Westkapelle aurait fort bien pu échouer. L'inondation a eu un autre effet précieux; elle nous a permis d'utiliser nos véhicules amphibies. C'est pourquoi les opérations contre l'île de Walcheren se sont déroulées plus rapidement que les opérations dirigées contre la poche de Breskens. A ce dernier endroit, la plus grande partie du terrain n'était que saturé; nous ne pouvions utiliser de chars amphibies pour transporter nos fantassins, qui devaient avancer de peine et misère à travers des champs détrempés.

La résistance n'était pas terminée dans l'île de Walcheren que déjà la Marine royale lançait l'opération "Calendar" qui consistait à déminer l'Escaut;

*Des renseignements utiles fournis par un civil hollandais venu de Middelburg en barque influèrent sur cette entreprise. On a prétendu qu'il était sergent *(sergeant)* de police de la ville mais il s'agissait plutôt d'un chirurgien *(surgeon)* de Middelburg, le Dr E. L. Nauta[138].

†Il est agréable de pouvoir faire part au lecteur que la productivité des terres agricoles de l'île de Walcheren a été rétablie après la guerre plus rapidement qu'on ne l'aurait cru possible. Aujourd'hui, l'île est redevenue un coin très prospère.

c'était la phase définitive de l'ouverture du port d'Anvers. Dès le 1er novembre, on avait essayé de faire remonter des dragueurs jusqu'à Breskens, mais des batteries installées près de Zeebrugge les avaient repoussés. Le 3 novembre, la 3e division canadienne ayant occupé Zeebrugge, les dragueurs atteignirent Breskens et le balayage des mines commença dès le 4. Le 26 novembre l'opération "Calendar" était terminée; on avait enlevé 267 mines du chenal. Ce jour-là, les trois premiers caboteurs atteignaient Anvers et, le 28 novembre, le premier convoi entrait dans le port. Un officier canadien qui se trouvait parmi les spectateurs a raconté l'arrivée du premier navire du convoi[144]. Il y eut une certaine cérémonie et une seule légère omission:

> La musique attaque *Hearts o f Oak.* Le navire s'amarre. Il est 2h.30 de l'après-midi. On joue les divers hymnes nationaux. Tous se tiennent au garde-à-vous. Les photographes croquent la scène pendant que les journalistes prennent des notes. La pluie tombe à torrents continus sur le dais de canevas. Puis le capitaine du navire débarque avec son premier maître et on les présente à l'amiral Ramsay, commandant des forces navales expéditionnaires alliées, qui leur souhaite la bienvenue. L'amiral est accompagné de représentants de SHAEF et du 21e groupe d'armées, des autorités britanniques et américaines du port, de délégués du gouvernement et de l'armée belges, du bourgmestre d'Anvers et d'autres dignitaires, tant civils que marins et militaires. L'armée canadienne n'est pas représentée . . . Mais de fait le principal participant à cette cérémonie est un Canadien ... Je veux parler du navire. Construit dans un chantier naval du Canada, il porte le nom local et historique de *Fort Cataraqui* .. .

Ie 1er décembre, on débarquait plus de 10,000 tonnes de matériel à Anvers[145], qui devint le principal port de ravitaillement des armées alliées dans le nordouest de l'Europe. Pour la première fois, il existait un fondement administratif incontestablement suffisant pour appuyer une offensive majeure en Allemagne.

Entre-temps, dans le secteur droit de la Premiere armée canadienne, le 1er corps d'armée britannique avait terminé le nettoyage du pays jusqu'à la Meuse inférieure, dont l'estuaire est connu sous le nom de Hollandsch Diep (voir ci-dessus, p. 413). Le 2 novembre, les 49" et 1048 divisions américaines établissaient de solides têtes de pont sur la Mark. Le 6, alors que la ire division polonaise et la 1048 s'avançaient sur Moerdijk, depuis le sud-ouest et le sud-est respectivement, les Allemands y dynamitaient les grands ponts ferroviaire et routier qui enjambaient l'estuaire à cet endroit. Ils défendirent pendant quelque temps un périmètre sur ces ruines, mais le 9 novembre les Polonais réussirent enfin à liquider toute résistance ennemie au sud de la rivière[146].

Vers l'ouest, la 4e division blindée canadienne, qui combattait au nord de Bergen op Zoom, se heurtait à une opposition acharnée dans le dernier coin de terre ferme, en deçà de la Meuse. Au cours de la nuit du 31 octobre au ter novembre, la 4e brigade blindée attaquait vers Steenbergen; elle avait sous son commandement l'Algonquin Regiment, dont l'attaque fut subitement enrayée par l'ennemi au village de Welberg, deux de ses compagnies ayant *été* partiellement débordées. La 10e brigade d'infanterie prit l'opération à son compte et lança une autre attaque dans la soirée du 2 novembre; confié à l'Algonquin Regiment et au Lincoln and Welland Regiment, cet assaut fut précédé d'une attaque par des avions Typhoon destinée à préparer la voie. Après un combat qui dura toute la nuit, Welberg était libre et, le 4 novembre, la 100 brigade occupait Steenbergen[147]. L'épisode final, dans ce secteur, fut presque comique. Les 5 et 6 novembre, des éléments du Lake Superior Regiment (motorisé) et du British Columbia Regiment eurent la satisfaction de livrer un "combat naval",

lorsque leur feu dirigé au delà du chenal intermédiaire coula trois petits vaisseaux de guerre allemands et en avaria un quatrième dans le port de Zijpe à l'extrémité est de l'île de Schouwen[148]

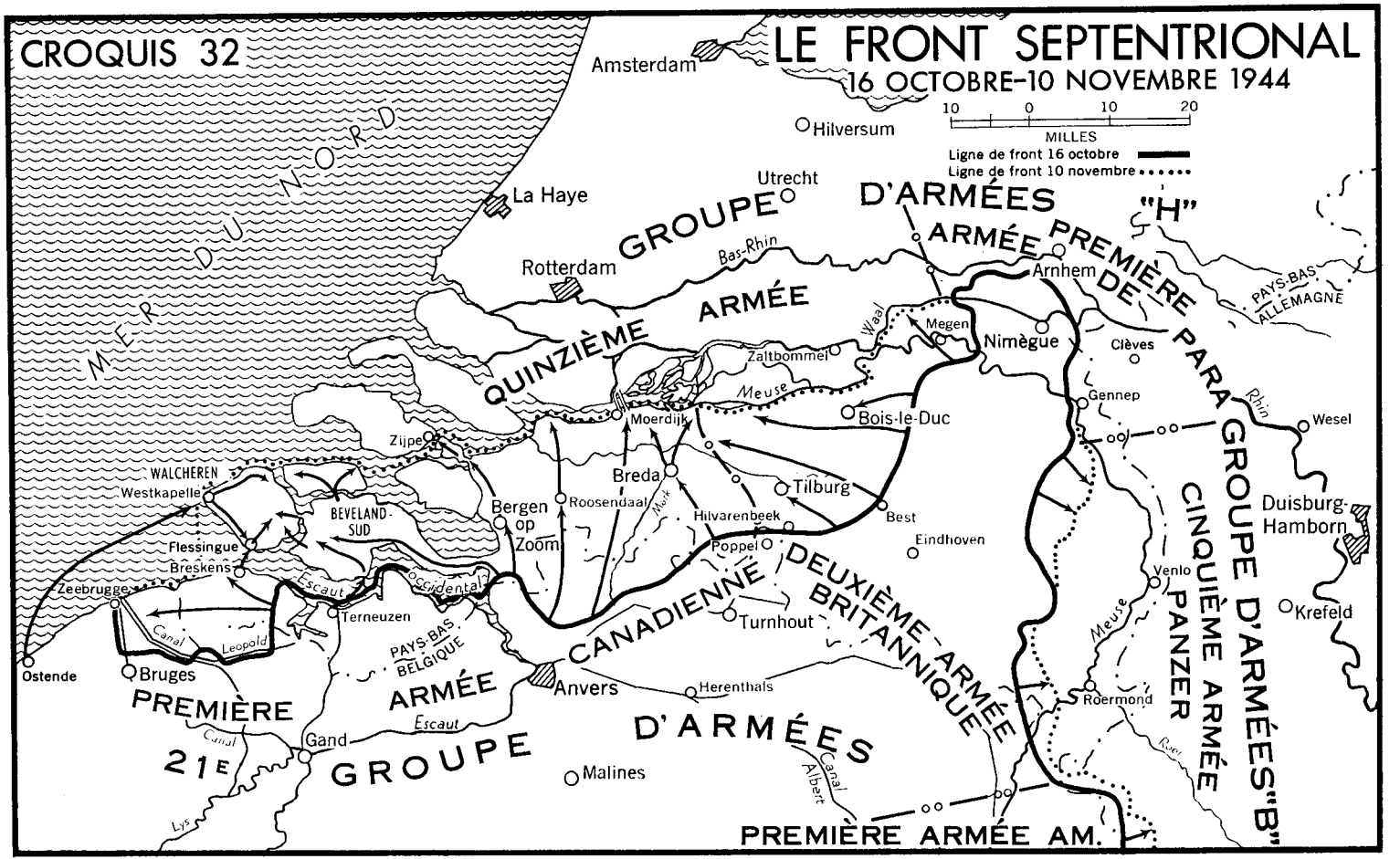
Et ainsi, les approches d'Anvers étant libres de toutes troupes ennemies et tout le territoire jusqu'à la Meuse également nettoyé, la bataille de l'Escaut prenait fin. La lutte avait été dure et sanglante. Du ler octobre au 8 novembre, la Première armée canadienne avait fait, sur tous ses fronts, 41,043 prisonniers. Pendant la même période, elle avait perdu 703 officiers et 12,170 sous-officiers et hommes de troupe, tués, blessés ou disparus. Près de la moitié des victimes - soit 355 officiers et 6,012 sous-officiers et hommes de troupe - étaient des Canadiens[149].

La bataille se livrait sur un terrain extrêmement défavorable et contre un ennemi déterminé qui comprenait pleinement l'importance du terrain qu'il défendait. Dans un ordre à ses troupes[150] en date du 7 octobre, le général von Zangen de la Quinzième armée avait écrit: "La défense des approches d'Anvers est une tâche décisive pour la poursuite de la guerre ... Après avoir débordé les fortifications de l'Escaut, les Anglais seraient enfin en mesure de décharger des masses énormes de matériel dans un grand port complètement protégé. Ce matériel leur permettrait peut-être de porter un coup mortel au plateau de l'Allemagne septentrionale et à Berlin avant le début de l'hiver ... Le peuple allemand a les yeux sur nous . . . Il est essentiel que vous barriez le plus longtemps possible l'accès du port d'Anvers à l'ennemi et aux ressources dont il dispose".

Au reste, la lutte pour ouvrir le port d'Anvers avait donné lieu à une opération pauvrement secondée; 'pendant longtemps, le haut commandement allié l'avait appuyée des lèvres sans lui accorder de priorité vraiment pratique. Ce n'est qu'après l'échange de lettres entre le commandant suprême et le maréchal Montgomery, vers la mi-octobre, que l'opération obtint le degré de priorité requis et mérité; mais cette priorité au sol était néanmoins refusée dans les airs. Privée du concours de troupes aéroportées, la Première armée canadienne se vit aussi refuser le grand effort de bombardement qu'il aurait fallu pour réduire les défenses de l'île de Walcheren. Ces désavantages eurent probablement pour effet cumulatif de retarder l'ouverture du port d'Anvers et sûrement d'imposer des pertes supplémentaires aux forces de mer et de terre chargées de cette mission.

Le 3 novembre, le maréchal Montgomery écrivait au général Simonds, commandant suppléant de l'Armée[151]:

1. Maintenant que les opérations destinées à nous assurer la libre utilisation du port d'Anvers sont presque terminées, je veux vous exprimer, à vous personnellement et à tous vos commandants et à toutes vos troupes de l'Armée canadienne, mon admiration pour la façon dont vous vous êtes acquittés d'une tâche très difficile.
2. Les opérations se sont poursuivies dans les conditions les plus effroyables quant au terrain et à l'eau; les avantages à cet égard favorisaient l'ennemi. Mais, malgré de grandes difficultés, vous avez inlassablement et progressivement affaibli la résistance de l'ennemi, le refoulant et capturant un grand nombre de prisonniers. Réalisations magnifiques dont seules étaient capables des troupes de tout premier ordre.
3. L'Armée canadienne se compose de troupes de diverses nations et de divers pays. Mais la façon dont vous avez lutté à l'unisson, en tant que groupe de combat bien ordonné, a été une source d'inspiration pour nous tous.
4. Je vous félicite personnellement.
   Je félicite aussi tous les commandants et toutes les troupes qui ont servi sous votre


CROQUIS 32
LE FRONT SEPTENTRIONAL
16 OCTOBRE-10 NOVEMBRE 1944
10 0 10 20
MILLES
Ligne de front 16 octobre
Ligne de front 10 novembre
MER DU NORD
Amsterdam
Hilversum
Utrecht
La Haye
Rotterdam
Arnhem
Nimègue
Megen
Clèves
Zaltbommel
Gennep
Bois-le-Duc
Moerdijk
Zijpe
Breda
Tilburg
Best
Eindhoven
Hilvarenbeek
Poppel
Roosendaal
Bergen op Zoom
Turnhout
Wesel
Duisburg-Hamborn
Krefeld
Venlo
Roermond
Herenthals
Anvers
Malines
Gand
Terneuzen
Flessingue
Breskens
Zeebrugge
Ostende
Bruges
Westkapelle
WALCHEREN
BEVELAND-SUD
Bas-Rhin
Waal
Meuse
Rhin
Escaut
Escaut occidental
Canal Leopold
Canal Albert
Canal
Lys
Rivière
PAYS-BAS ALLEMAGNE
PAYS-BAS BELGIQUE
GROUPE D'ARMÉES "H"
ARMÉE PREMIÈRE DE PARA
QUINZIÈME ARMÉE
DEUXIÈME ARMÉE BRITANNIQUE
CANADIENNE
GROUPE D'ARMÉES "B"
CINQUIÈME ARMÉE PANZER
PREMIÈRE ARMÉE AM.
GROUPE D'ARMÉES
21E ARMÉE
PREMIÈRE

commandement. Veuillez dire à toutes vos formations et unités combien je suis satisfait du travail magnifique que vous avez accompli.

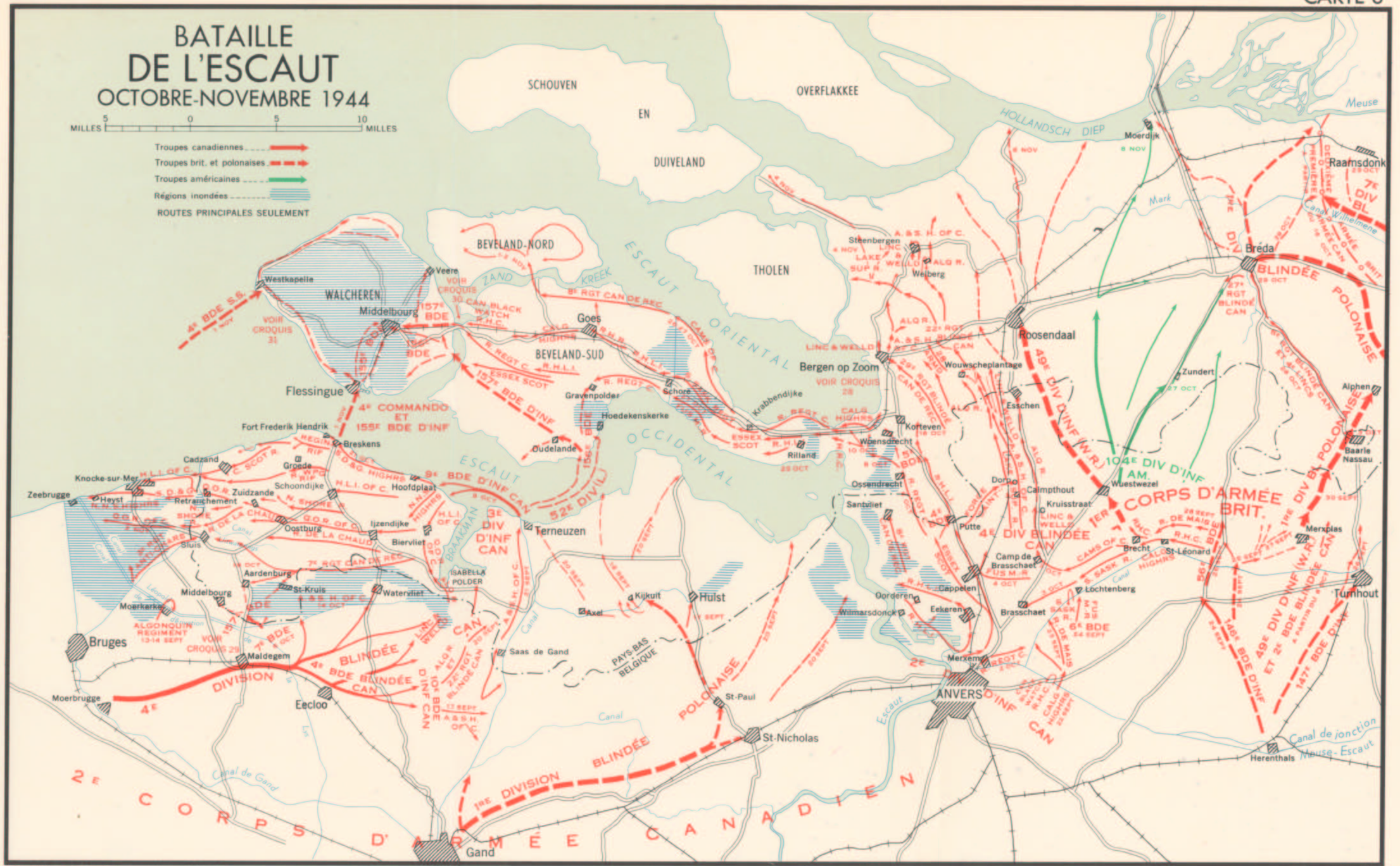
Le 4 novembre le général Crerar, à la veille de réintégrer son commandement, adressait au général Simonds le message suivant[152]:

Mes sincères félicitations pour l'habileté et l'énergie avec lesquelles vous avez mené à bonne fin, récemment, la tâche extrêmement difficile qui vous a été confiée. Grâce aux résultats obtenus, jamais la Première armée canadienne n'a joui d'une si grande réputation au combat.

BATAILLE DE L'ESCAUT
OCTOBRE-NOVEMBRE 1944

5 0 5 10
MILLES MILLES

Troupes canadiennes
Troupes brit. et polonaises
Troupes américaines
Régions inondées
ROUTES PRINCIPALES SEULEMENT



Reproduite par le Service topographique de l'Armée

Compilée et dressée par la Section historique de l'É-M

CHAPITRE XVII

L'HIVER SUR LA MEUSE
9 NOVEMBRE 1944 - 7 FÉVRIER 1945

(Voir la carte n° 9 et les croquis n°8 33-35)

A la fin de la bataille de l'Escaut, les formations de la Première armée canadienne, en particulier ses trois divisions canadiennes, étaient totalement épuisées. Une période d'accalmie venait donc à point, dans ces circonstances. Ce fut, du reste, la seule pour cette armée durant la campagne. Pendant trois mois exactement, depuis la fin de toute résistance organisée à Walcheren le 8 novembre, jusqu'au début de la bataille de la Rhénanie le 8 février, aucune opération majeure ne se déroula sur le front du général Crerar.

Ce ne fut pas, cependant, une période "d'inactivité" pure et simple. On exécutait constamment des opérations de patrouille malgré les rigueurs de l'hiver; il y eut aussi, à l'occasion, de très pénibles escarmouches. De plus, on était fort occupé à dresser les plans de la prochaine offensive. La période de repos aurait, de fait, été beaucoup plus courte si l'ennemi n'avait bouleversé nos plans en lançant sa dernière grande offensive à la mi-décembre. La Première armée canadienne n'a pas participé aux combats même dans les Ardennes mais la crainte que l'attaque allemande ne s'étende au front canadien, et les précautions nécessaires pour y parer, ont compliqué les choses pendant assez longtemps.

Le lieutenant-général Crerar, revenu à la santé grâce aux traitements reçus en Angleterre, rentrait au Q.G. de la Première armée canadienne le 7 novembre pour reprendre le commandement de l'armée à midi le 9. Peu de temps après, le gouvernement reconnaissait ses états de service distingués en l'élevant à la dignité de général, grade qui jamais auparavant n'avait été détenu par un officier de l'armée canadienne en campagne.* Le lieutenant-général Simonds reprit la direction du 2e corps canadien. Le major-général Foulkes, commandant provisoire du corps d'armée pendant la bataille de l'Escaut, passa en Italie pour y assumer le commandement du ler corps canadien. Il fut remplacé, à la tête de la 2e division canadienne d'infanterie, par le brigadier Bruce Matthews, ancien commandant de l'Artillerie royale du 2e corps d'armée, ce dernier poste passant au brigadier P. A. S. Todd. Peu de temps après, le major-général H. W. Foster, de la 4e division blindée, et le major-général C. Vokes, commandant de la lie division d'infanterie en Italie, échangeaient leurs commandements. Vokes prit la direction de la 4e division le ler décembre.

*Le général Crerar était déjà Compagnon de l'Ordre du Bain, rang le plus élevé de cet ordre de chevalerie, pour lequel le gouvernement pouvait le recommander dans les cadres de la politique suivie par le Canada à l'époque. Sa promotion valait à compter du 16 novembre[1].

Stratégie de la phase suivante

Le 18 octobre, le général Eisenhower conférait à Bruxelles avec le maréchal Montgomery et le général Bradley. Il y exposait les grandes lignes de son plan de campagne pour la prochaine étape. Il soulignait encore une fois l'importance, pour le 21e groupe d'armées, de concentrer ses efforts exclusivement, pour le moment, sur le dégagement d'Anvers. Quant au 12e groupe d'armées, désormais chargé de la prise de la Ruhr, sa Première armée devait s'attaquer à la région d'Aix-la-Chapelle pour établir une tête de pont sur le Rhin au sud de Cologne, pendant que la Neuvième armée couvrirait son flanc gauche. La Troisième armée, au sud, devait s'avancer pour servir d'appui. Plus au sud, le 6e groupe d'armées du général Devers devait enjamber le Rhin, dans son propre secteur, s'il le pouvait.

On espérait apparemment que la Première armée américaine établirait sa tête de pont au début de novembre. Par la suite, mais non avant le 10 probablement, le 21e groupe d'armées devait acheminer la Deuxième armée britannique vers le sud-est entre la Meuse et le Rhin, pendant que la Neuvième armée, placée sous le commandement de Montgomery pour cette deuxième phase, exécuterait une poussée convergente vers le nord. Par ces opérations, la rive occidentale du Rhin, en face de la Ruhr, se trouverait nettoyée. Plus tard, - avant la mi-décembre, si tout allait bien, - le 121, groupe d'armées occuperait la Ruhr, la Neuvième armée attaquerait de l'est au delà du Rhin, la Première se porterait vers le nord en partant de la région Cologne-Bonn, tandis que la Troisième pivoterait sur le flanc sud. En même temps, espérait-on, grâce à l'offensive de la Deuxième armée entre les deux fleuves, la Première armée canadienne pourrait s'engager vers le nord dans la vallée de l'Ijssel[2].

En réalité, les opérations prirent une tournure un peu différente et évoluèrent moins rapidement, dans une large mesure à cause de l'action de l'ennemi. Le 27 octobre, les Allemands lançaient une attaque contre la Deuxième armée, de leur tête de pont à l'ouest de la Meuse, dans la région de Venlo. Il fallut de puissants renforts britanniques pour la contenir[3]. Durant la première semaine de novembre, la Première armée américaine subit un revers de peu d'importance mais quand même fâcheux à Schmidt, ville située au sud-est d'Aix-la-Chapelle et voie d'accès aux importants barrages du cours supérieur de la Roer[4].

Après de nouvelles consultations avec le commandant suprême, Montgomery communiquait une nouvelle directive à ses commandants d'armée le 2 novembre[5]. Il écrivait:

3. Il est clair maintenant que la prochaine opération de la Deuxième armée doit être la liquidation de la poche de la Meuse à l'ouest de Venlo et le refoulement de l'ennemi du côté est de la Meuse dans ce secteur.
4. Il est clair également que l'attaque en direction de Cologne, par l'aile gauche du 12e groupe d'armées, en vue d'établir une tête de pont sur le Rhin, n'atteindra pas l'ampleur souhaitée puisque le 12e groupe d'armées doit protéger un front défensif très étendu et que plusieurs de ses divisions sont en ce moment rattachées au 21e groupe d'armées.

Pour remédier à cet état de choses, Montgomery se proposait de libérer les divisions américaines, d'étendre son flanc méridional sur une certaine partie du front du général Bradley et d'exécuter "des opérations offensives sur notre flanc droit (sud), en étroite collaboration avec le flanc gauche du 12e groupe d'armées".

Cependant, portant ses regards au delà de ses engagements immédiats, il ordonnait à la Première armée canadienne de préparer les plans d'opérations offensives:

a) de la région de Nimègue, vers le sud-est, entre le Rhin et la Meuse;
b) vers le nord, au delà du Bas-Rhin, pour enlever l'élévation située entre Arnhem et Apeldoorn et établir une tête de pont sur l'Ijssel.

Il proposait, convient-il de noter, de confier à la Première armée canadienne la tâche, - qu'on projetait d'abord d'attribuer à la Deuxième armée, - de lancer une offensive entre les deux fleuves. C'est de ces plans que la stratégie alliée dans le nord devait s'inspirer au cours des mois suivants.

En plus d'avoir à préparer les plans d'opérations futures, la Première armée canadienne assumait de nouvelles tâches immédiatement après la bataille de l'Escaut. Dans sa directive du 16 octobre ("Annexe "E"), Montgomery avait indiqué qu'une fois nettoyée la région du sud de la Meuse depuis Bois-le-Duc en allant vers l'ouest deux divisions environ suffiraient pour protéger la ligne du fleuve, ce qui en libérerait "cinq environ" pour des opérations ailleurs. La nouvelle directive donnait instructions au commandant de la Première armée canadienne de faire passer la 104e division au 12e groupe d'armées le 5 novembre et la 49e (West Riding) à la Deuxième armée britannique, une fois l'ennemi refoulé au nord de la Meuse, à l'ouest d'une ligne passant par Geertruidenberg et Oosterhout. Par la suite, le 1er corps d'armée britannique de sir John Crocker occuperait la ligne de la Meuse inférieure en direction de l'est jusqu'à Maren, au nord-est de Bois-le-Duc, "n'utilisant que le minimum des effectifs nécessaires et maintenant une réserve de troupes mobiles et blindées aux endroits appropriés pour empêcher l'ennemi de traverser le fleuve."

Le 2e corps d'armée canadien recevait ordre de remplacer le 30* corps britannique (de la Deuxième armée britannique) dans le secteur de Nimègue au plus tard le 10 novembre. Ainsi, l'extrémité orientale (droite) du front de Crerar le long de la Meuse se situerait "aux environs de Middelaar" (à huit milles ou à peu près au sud-est de Nimègue). Au début, les 82e et 101e divisions américaines aéroportées et la 50* (Northumbrian) relèveraient du général Simonds. Cependant, une fois nettoyée la poche de la Meuse, à l'ouest de Venlo, par les troupes du général Dempsey, les 49e et 51* (Highland) divisions passeraient au secteur de Nimègue pour y relever les 50* et 101e. Une des divisions canadiennes y remplacerait la 82*. Le 2e corps d'armée assumait dorénavant la garde du "saillant de Nimègue" occupé en septembre par suite de l'opération "Market-Garden". Dans sa directive du 6 novembre[6], Simonds soulignait l'importance de cette nouvelle tâche:

> La tête de pont de Nimègue est la plus précieuse parcelle de terrain sur le front du 21e groupe d'armées. C'est notre seul passage sur le bras principal du Rhin. Si les Allemands acceptent la bataille à l'ouest du Rhin, le côté oriental de la tête de pont de Nimègue constituera une base d'où une attaque pourrait être lancée contre le flanc nord du front allemand. Si l'ennemi se replie sur la rive orientale du Rhin, elle constituera une base d'où un assaut, au delà du Bas-Rhin, nous porterait de l'autre côté du bras principal du Rhin.
>
> Il est douteux qu'on puisse construire, en hiver, des ponts militaires sur le cours inférieur du Rhin. Par conséquent, le pont de Nimègue a pour nous la plus grande importance et doit être protégé contre toutes les formes d'attaque.

De fait, la garde de la tête de pont de Nimègue revenait à la Première armée canadienne à midi le 9 novembre. Le front du 30e corps d'armée britan-

nique, depuis Cuijk (près de Middelaar, endroit déjà mentionné) jusqu'à De Voorn (près de Maren) était assumé par le 20 corps d'armée canadien, retiré du secteur de l'Escaut avant que les derniers coups soient tirés contre Walcheren[7]. Le front du général Crerar décrivait alors un grand arc recourbé de 140 milles, depuis l'extrémité de Walcheren, le long de la Meuse inférieure, du Waal et du Bas-Rhin, jusqu'à Cuijk. Il comprenait également Dunkerque.

Avant de relater les événements qui se sont déroulés dans le secteur canadien, il convient de faire un bref exposé de l'activité sur le reste du front en novembre et au début de décembre. Déjà le 8 novembre, la Troisième armée américaine avait lancé son offensive en direction de la Sarre. Par la suite, le général Patton expliquait qu'il n'en avait pas prévenu le général Bradley "de crainte qu'il ne m'ordonne de m'arrêter"[8]. Cependant, il fut plus difficile à Patton de triompher du mauvais temps et de la résistance ennemie que des hésitations de son supérieur hiérarchique à accepter ses plans d'une offensive à fond de train en direction du Rhin. Après la prise de Metz, il était encore retenu au début de décembre par la Sarre et la ligne Siegfried. Plus au sud, le 6* groupe d'armées (Septième armée américaine et Première armée française) réalisait d'importants progrès. Les troupes françaises rattachées à la Septième armée enlevaient Strasbourg tard en novembre; les Français et les Américains réunis refoulaient de plus en plus les Allemands dans la "poche de Colmar" sur la rive occidentale du Rhin[9].

Pendant ce temps, dans le secteur d'Aix-la-Chapelle, les Première et Neuvième armées américaines s'avançaient lentement vers la Roer. Appuyés le 16 novembre par la plus puissante opération aérienne de soutien encore exécutée, - la 8* Force aérienne et le Commandement de bombardement de la RAF déversaient en tout quelque 10,000 tonnes de bombes[10]), - les Américains organisaient de puissantes poussées en direction d'Eschweiler et de Geilenkirchen. Cependant, bien que dix-sept divisions aient été éventuellement engagées dans cette bataille (dix divisions occupant un front de 24 milles)[11], l'avance était extrêmement difficile. L'ennemi tirait pleinement parti de ses défenses du Mur de l'Ouest et la forêt de Hürtgen se révélait difficilement pénétrable par les blindés. Le 3 décembre, la Neuvième armée avait réussi à atteindre la Roer. Malheureusement, cependant, l'ennemi maîtrisait encore les barrages de Schmidt et pouvait inonder la vallée de la Roer pour y prendre au piège les troupes américaines qui auraient franchi ce cours d'eau. En conséquence, à la midécembre, le général Bradley affectait encore sa Première armée à la capture de ces barrages afin de continuer l'offensive[12].

Sur le front du 21e groupe d'armées, le 14 novembre, le général Dempsey lançait l'attaque prévue contre la tête de pont allemande à l'ouest de Venlo. Le 12* corps d'armée s'avançait sur le flanc sud, entre la Meuse et le canal de Noorder, pendant que, plus au nord, le 8* corps d'armée enlevait la ville de Meijel et traversait le canal de Deurne. Le mauvais temps et le terrain marécageux retardèrent ces opérations. De fait, les conditions n'étaient pas très différentes de celles dans lesquelles les Canadiens avaient combattu pendant la bataille de l'Escaut. Néanmoins, on continuait d'avancer et, lorsque Blerick, en face de Venlo, succomba à l'attaque dûment synchronisée des 3 et 4 décembre, les formations britanniques avaient terminé le nettoyage de leur secteur sur la rive occidentale de la Meuse. En même temps, au sud, le 30* corps d'armée, aidé d'une division américaine[13], avait enlevé Geilenkirchen, entre la

Meuse et la Roer, mais on dut suspendre les opérations, le terrain étant devenu en quelque sorte impraticable à cause de la pluie.

Schouwen et le saillant

Pendant cette période, la Première armée canadienne ne participait à aucune offensive de grande envergure. Cependant, comme le signalait le général Crerar dans sa directive du 13 novembre[14] à ses commandants de corps d'armée: "... en ayant l'oeil sur les besoins futurs possibles, il importe de profiter de toutes les occasions d'améliorer nos positions actuelles vis-à-vis de l'ennemi, s'il est possible de le faire sans sacrifier trop d'hommes ni trop de matériel"; il était "également important de tenir l'ennemi dans l'anxiété et l'incertitude quant à nos intentions immédiates afin qu'il maintienne de puissants effectifs face à la Première armée canadienne". En conséquence, les opérations de patrouille le long du vaste front de l'armée devaient être "actives et agressives"; on ferait appel aux services des groupements hollandais de la Résistance et on tenterait de donner à l'ennemi l'impression que nous tâtions le terrain "en vue d'uni offensive prochaine".

On attribuait à chacun des corps de la Première armée canadienne des responsabilités particulières. Le 1** corps d'armée britannique, qui occupait la rive sud de la Meuse inférieure, ayant respectivement à sa droite et à sa gauche la 4e division canadienne et la division blindée polonaise* devait occuper la grande île de Schouwen, au nord des îles Beveland, que nos troupes avaient visitée sans l'occuper au début de novembre. On estimait que l'occupation par les Allemands de cette île, dont l'extrémité s'avance dans la mer du Nord, pouvait menacer les navires alliés passant par l'estuaire de l'Escaut. En conséquence, on. projetait d'enlever Schouwen (par l'opération "Sailmaker") et d'installer une station de radar pour être prévenu des attaques allemandes. Après une longue étude de l'opération "Sailmaker", le service des plans en vint à la conclusion que les problèmes qu'elle soulevait était tout à fait disproportionnés aux résultats qu'on en pouvait attendre. On avait appris que la garnison allemande dans l'île avait reçu des renforts; il faudrait donc une brigade au moins pour l'attaque et il serait nécessaire d'en venir à des dispositions compliquées à l'égard du bombardement aérien et des navires d'assaut, En fin de compte, les autorités navales se demandaient si l'opération était vraiment nécessaire. En conséquence, le 20 novembre, sur le conseil de la Première armée canadienne, "Sailmaker était différée indéfiniment."[15].

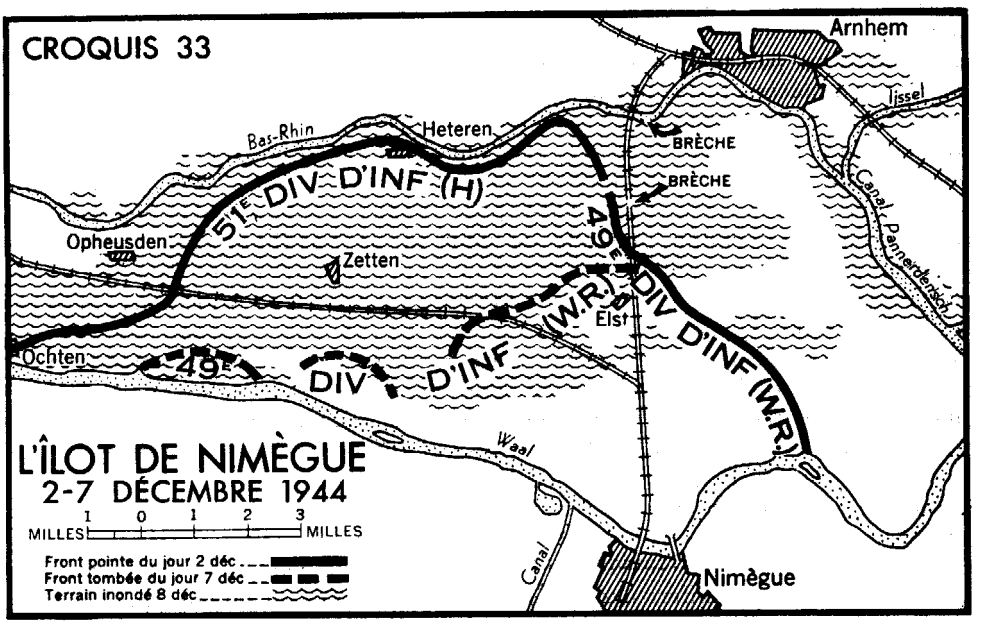
Le 2e corps d'armée canadien avait assumé ses.-nouvelles fonctions dans la tête de pont de Nimègue avec, quatre divisions, à savoir, de droite à gauche: la 2e division canadienne, en face du Reichswald, entre Cuijk et Groesbeek; la 3e div. can., à l'est de Nimègue, et la 50e (Northumbrian) et la 101e division américaine aéroportée, sur ce qu'on appelait "l'île", au delà du Waal au sud d'Arnhem. La 50e division était commandée par le major-général D. A. H. Graham et la 101e par le major-général Maxwell D. Taylor. La 82e division américaine aéroportée (major-général James M. Gavin) releva pendant une très brève

*La 52e division (Lowland) continua d'occuper Walcheren jusqu'à ce qu'elle soit relevée par la 4e division blindée canadienne à la fin de novembre. La garde de Walcheren et des îles de Beveland nord et sud fut alors confiée à la 4e brigade de service spécial.

période du 2 corps d'armée, jusqu'à minuit dans la nuit du 12 au 13 novembre alors qu'elle était relevée par la 3e division canadienne". Lorsque la 50e - et la 101e divisions passaient à leur tour à la réserve, à la fin de novembre, elles ;étaient remplacées respectivement par les 49* (West Riding) et 51e (Highland) divisions17. Nous l'avons vu, la tâche la plus importante du corps d'armée présidait dans la défense de la tête de pont de Nimègue ainsi que des ponts de cette même localité. Toutefois, le général Simonds avait reçu instructions d'exécuter cette tâche *agressivement* pour donner à l'ennemi l'impression que mous projetions d'établir une tête de pont sur le Bas-Rhin, entre Arnhem et Wageningen. On lui confiait également une mission particulière dans le secteur mord-est du saillant où le canal Pannerdensch relie les bras principaux du Waal et du Bas-Rhin. Le général Crerar signalait que, si nous pouvions nous établir sur la rive occidentale de ce canal, entre . Pannerden et Huissen, notre emprise sur la tête de pont de Nimègue en serait renforcée et nous serions mieux en !mesure de régulariser les inondations dans cette région vulnérable[18].

L'ennemi comprenait parfaitement l'importance de la tête de pont de 'Nimègue. Durant la phase finale de la bataille de l'Escaut, le groupe d'armées "Student", commandé par le colonel-général Kurt Student (et rebaptisé groupe _d'armées "H" le 10 novembre) prenait naissance pour coordonner les défenses ,allemandes dans ce secteur vital. Sous son commandement, la Quinzième armée occupait les confins inférieurs- de la Meuse aussi loin, en amont, qu'Ochten, à treize milles environ à l'ouest de Nimègue, pendant que la Première armée de parachutistes[19] occupait le flanc gauche de Student, y compris Arnhem et la ligne de la Meuse du côté sud jusqu'au voisinage de Boxmeer. A cette étape de la campagne, les Allemands étaient totalement incapables de lancer une offensive de grand style contre les positions alliées au nord de Nimègue mais, en plus d'organiser des contre-attaques locales, ils disposaient de deux moyens dangereux de menacer la tête de pont: les tentatives continuelles de destruction du pont de Nimègue et l'inondation systématique des terres basses de "l'îlé" entre le Waal et le Bas-Rhin.

Deux ponts permanents, capturés intacts durant l'opération "Market-Garden", enjambaient les eaux tourbillonnantes du Waal à Nimègue. Il s'agissait d'abord d'un pont de chemin de fer et puis d'un énorme pont routier à côté duquel on avait aménagé depuis un pont de chalands. Les troupes et les fournitures nécessaires à la maîtrise de "l'île" passaient par le pont routier. Le Waal étant le bras principal du Rhin inférieur, il comptait pour beaucoup dans nos plans d'offensives futures. Les Allemands, qui n'avaient pu ni empêcher que le• pont tombe entre nos mains ni nous le reprendre, tentèrent par divers moyens de le détruire durant l'automne et l'hiver de 1944. La plus puissante de leurs 'nombreuses attaques aériennes survenait le 27 septembre: la 3* flotte aérienne allemande avait dirigé 73 appareils contre les ponts[20]. Le 29 septembre, l'ennemi envoyait douze "hommes-grenouilles" (nageurs spécialement entraînés et équipés) munis de mines. Ils firent de la bonne besogne: "Ils pratiquèrent une brèche de 80 pieds dans le pont routier et ils détruisirent une travée du pont de chemin de fer". Mais on ne tarda pas à réparer le pont routier[21]. En novembre et en décembre, des mines qui suivaient le courant du Waal endommageaient le pont de chalands et menaçaient le pont routier. On essaya divers genres de filets et d'estacades mais sans obtenir un succès complet; on fit alors appel au corps forestier canadien. Le lieutenant J. Johnson imagina un "barrage flottant"



pour protéger les ponts, dont on confia la fabrication à un détachement de la compagnie forestière n° 30[22].

Le 13 janvier, l'ennemi, tenace et ingénieux, eut recours à un autre moyen. Il envoya sur le Waal une flottille de sous-marins de poche "Biber" à équipage d'un seul homme. Le rapport de la Première armée canadienne sur la situation pendant les douze heures terminées à minuit dans la nuit du 13 au 14 janvier en fournit ce récit:

> L'artillerie s'attaque à deux sous-marins de poche dans la région E 773636 (audessus des ponts); elle détruit un sous-marin. Une mine attachée à une bille et descendant le courant a ouvert une brèche de 150 pieds dans l'estacade marine à l'est du pont de Nimègue. Brèche en voie de réparation ce soir.

Il semble que les 12e et 14e régiments de campagne (artillerie canadienne) et que les canons antichars des Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders soient tous entrés en action contre les sous-marins. Un officier prétend en avoir vu trois[23]. En réalité, cependant, l'opération allemande avait eu lieu à une plus grande échelle que nous ne l'avions supposé. Le 15 janvier, - à ce moment-là tous les faits étaient connus, - leur état-major des opérations navales inscrivait la note suivante dans son journal de guerre:

> D'après le rapport du chef, l'opération contre les ponts de Nimègue n'a pas réussi. On a utilisé des explosifs dont 19 mines remorquées furent perdues après avoir été atteintes par un coup direct. (Le journal de la veille dit qu'il s'agissait d'un obus de mortier.) On avait libéré plus tôt 54 mines flottantes, suivies de 17 "Biber" dont 8 atteignirent leur point de lancement à un kilomètre en avant du premier filet. Sept "Biber" s'échouèrent pendant le voyage et deux durent être détruits prématurément. Des hommes d'équipage, 16 sont revenus; ils déclarent que le pont n'a pas été endommagé. L'entreprise a coûté 8 hommes en tout, la plupart victimes des eaux glacées.

Bien que les Allemands ne l'aient pas dit carrément, il semble que la plupart, sinon tous les sous-marins allemands se perdirent. En dépit de toutes ces tentatives et de puissants bombardements intermittents d'artillerie, le grand pont resta debout et continua de rendre d'inestimables services aux Alliés pendant tout le reste de la campagne.

Un deuxième danger menaçait la tête de pont de Nimègue: la possibilité que l'ennemi inonde "l'île" entre le Waal et le Bas-Rhin. On savait parfaitement que, dans certaines conditions, au moment de la crue de ces deux cours d'eau, il pouvait inonder une vaste superficie en faisant sauter les digues à l'extrémité orientale de "l'île". "Cette inondation pouvait recouvrir le pays de trois pieds d'eau et, dans les conditions les plus défavorables, elle pouvait s'étendre jusqu'à Elst (à mi-chemin entre Nimègue et Arnhem) en douze heures environ"[24]. On ne pouvait recourir à ce moyen qu'à la suite de pluies de quelques semaines, mais le le' novembre marquait le début de la période de plus grand danger. En évaluant cette menace, notre service des plans tenait compte de la possibilité que l'ennemi joigne à l'inondation un renouvellement de ses efforts pour détruire le pont de Nimègue et pour isoler nos troupes dans `l'île".

Sous le nom de code approprié d'opération "Noah", on prit des dispositions détaillées pour se protéger contre l'inondation[25]. Si elle se produisait, le 2e corps d'armée devait évacuer la région tout comme s'il se fût agi d'un repli normal en face de la résistance ennemie. On étudia soigneusement les problèmes touchant la circulation, les réfugiés civils et le bétail. Le soir du ler décembre, le commandant d'armée chargeait un officier supérieur d'état-major d'aller prévenir le Q.G. du corps d'armée (où le général Rennie de la 51e division exerçait provisoirement le commandement en l'absence du général Simonds) de l'importance qu'il y avait de se tenir prêt à faire face à une inondation. Le Iendemain même, la 49e division mandait qu'on avait fait sauter des digues au nord d'Elst et à l'ouest d'Arnhem, et une évacuation méthodique commençait[26]. Le 4, le chef d'état-major du général Simonds (le brigadier N. E. Rodger) faisait la visite de "l'île" et en donnait la description suivante[27]:

> L'eau se répand lentement et s'élève dans les coins les plus bas des champs; à certains endroits, elle traverse les routes en coulant vers l'ouest. Les quelques civils qui restent chargent leurs effets sur des charrettes de ferme et groupent leurs troupeaux pour les faire remonter vers le nord sur de petites routes jusqu'au chemin de fer afin de les mener de là vers l'est dans une zone de rassemblement près des ponts . . . La plupart des troupes à pied ont été évacuées à bord de bateaux plats d'assaut; ces militaires ont eu l'impression que, ça au moins, c'était une bonne blague. On a permis aux civils de s'embarquer sur des bateaux plats.

L'inondation se propageait vers l'ouest en direction de Zetten et d'Heteren; au bout de trois jours, elle avait à peu près atteint son point d'équilibre et les trois quarts de l'ancienne "île", du côté nord,, étaient recouverts[28]. En même temps que l'inondation, l'ennemi lançait une attaque locale contre la 491, division le 4, :décembre. Il fut nettement repoussé et la situation se stabilisa graduellement, des unités de la 49, et de la division Highland conservant des pieds à terre dans rue (toutes ces unités relevaient du Q.G. de la 490 division depuis le matin du 6) et le pont de Nimègue restant encore bien protégé. Les quartiers généraux des deux divisions avaient déménagé au sud du Waal et s'y installaient à midi le décembre[29].

Pendant ce temps, le général Simonds avait étudié les instructions spéciales communiquées à son corps d'armée dans la directive du 13 novembre du com-

mandant d'armée et avait adressé des ordres détaillés à ses formations[30]. A son avis, le choix pouvait se faire entre trois opérations offensives distinctes: une attaque limitée pour nettoyer l'extrémité orientale de "l'île"; un assaut de grande envergure contre le Reichswald pour enfoncer l'extrémité nord de la ligne Siegfried (ce qui nécessiterait le concours des armées britanniques et américaines sur notre flanc droit); enfin, une autre attaque de grand style pour enlever l'élévation située au nord d'Arnhem et des têtes de pont sur l'Ijssel. Il est clair qu'un assaut réussi, soit contre le Reichswald soit contre les positions de l'Ijssel priverait la ligne allemande de son point d'appui nord dans l'Ouest.

Le commandant du corps d'armée réitéra son intention de "tenir et d'élargir le saillant de Nimègue pour qu'il serve de base à des opérations offensives en direction sud-est entre la Meuse et le Rhin ou en direction nord au delà du BasRhin." En attendant la reprise des opérations mobiles, il insistait sur la nécessité de patrouilles agressives et sur l'usage offensif d'une artillerie centralisée afin de réaliser des trouées dans les rangs ennemis et de saper le moral allemand. Dans son injonction finale, il entrevoyait la reprise des opérations actives:

> Bien que le temps et les ressources disponibles limitent la portée des opérations offensives pour le moment, il est de première importance que l'agressivité se maintienne et s'intensifie. Il faut profiter pleinement de cette pause pour pousser activement la formation du plus grand nombre d'hommes possible. De grandes occasions s'offrent en ce moment pour absorber les renforts et ressouder les équipes de combat. Les opérations audacieuses de patrouille sont la meilleure école de jeunes chefs.

A la fin de novembre, le maréchal Montgomery et le général Crerar songeaient encore à la possibilité d'organiser une opération ("Siesta") pour nettoyer "l'île" vers l'est jusqu'au canal Pannerdensch. Cependant, les plans de cette opération, que le commandant du groupe d'armées qualifiait "d'importants"[31], se trouvaient compliqués par le regroupement des formations au sein du 21e groupe d'armées. Plus tard, quand les Allemands inondèrent "l'île", on ne tarda pas à se rendre compte que l'opération devait être décommandée, pour le moment du moins[32]. Quoi qu'il en soit, l'attention canadienne se porta bientôt sur d'autres affaires plus importantes.

La vie sur la ligne de combat

Pendant que les commandants et les états-majors préparaient les opérations futures, le personnel administratif et les troupes, sur la ligne de combat, étaient loin de rester inactifs. Longtemps avant que l'armée assume la garde du saillant, on avait étudié à fond les problèmes que pose l'hiver aux Pays-Bas et on avait prévu le besoin de vêtements et d'équipement adoptés à ces conditions. Il fallait s'attendre à des chutes de neige et à des gelées profondes; on reconnaissait que le camouflage, le logement et l'entretien des véhicules constituaient des problèmes de première grandeur[33]. On n'eut qu'à se féliciter durant les mois suivants des précautions qu'on avait prises.

Sur le front du Reichswald, les 2e et 3e divisions canadiennes d'infanterie ne tardèrent pas à manifester cet "esprit d'agressivité" que le général Simonds leur demandait. Règle générale, chaque division avait deux brigades en ligne et une en réserve; la relève s'opérait par rotation et les brigades passaient deux semaines en ligne et une à la réserves[34]. Les instructions, à l'échelon divisionnaire, ordonnaient "une activité locale agressive" en vue d'établir et de dominer une

vaste zone neutre[35]. Une bonne partie du terrain, - sol découvert, ondulant et jonché des débris de planeurs démolis pendant la grande attaque aéroportée de septembre, - se prêtait à ces manoeuvres. Des traquenards étaient attachés à certains planeurs et les mines étaient très nombreuses (en particulier les déroutantes mines Schu)*. De nombreux chemins et sentiers accidentés, quelques-uns bordés de haies, traversent le terrain découvert et relient les hameaux et les fermes isolées. Le front ennemi correspondant (entre la Meuse et le Waal) était occupé par les 84e et 190e divisions allemandes d'infanterie et par la Première armée de parachutistes. Notre service de renseignements voyait dans chacune de ces divisions "l'équivalent de trois médiocres groupes de combat régimentaires (brigade)"[36].

Les deux côtés étaient bien placés pour observer le terrain à l'ouest du Reichswald durant le jour et ils déployaient, durant la nuit, d'intenses efforts pour s'en assurer la maîtrise. Il y eut de fréquents engagements entre patrouilles allemandes et canadiennes, en particulier dans le secteur de Groesbeek. Règle générale, les patrouilles pouvaient se répartir en quatre catégories. Les patrouilles de *reconnaissance* avaient pour mission de recueillir des renseignements sans avoir à combattre; elles cherchaient, notamment, à "capturer un prisonnier par surprise" afin de l'interroger. Les patrouilles de *combat* se composaient habituellement de dix ou douze hommes, et parfois même d'un peloton entier quand les troupes s'étaient exercées; leur but était de recueillir des renseignements ou des prisonniers et de détruire les positions ennemies. Elles étaient prêtes à combattre pour accomplir leur mission. Il y avait également des patrouilles de *contact,* qui assuraient la communication avec les unités de flanc et, enfin, les *patrouilles stationnaires,* composées d'un peloton au plus, qui occupaient des postes de garde à l'avant de nos défenses principales et qui donnaient l'alerte en cas d'attaques imminentes; elles étaient prêtes à combattre au besoin mais non pas à résister à tout prix[37].

En plus des patrouilles, des détachements de coups de main de plus d'un peloton avaient invariablement pour mission des objectifs précis et s'exerçaient soigneusement d'avance; ils étaient généralement appuyés par un bombardement préparé d'artillerie et d'autres armes de soutien, y compris des mitrailleuses, des mortiers et les armes antimortiers de la division. On tenta plusieurs de ces coups de main, notamment l'opération "Mickey Finn" minutieusement préparée et exécutée près de Knapheide, au sud de Groesbeek, le 7 décembre, par les soins du Black Watch (Royal Highland Régiment) of Canada. Cette compagnie tua environ 25 hommes à l'ennemi au cours de ce raid et ramena un prisonnier. Neuf hommes du Black Watch furent tués[38]. Nous ne possédons aucun dossier ennemi sur cette opération.

En novembre et au début de décembre, les choses se passaient à peu près de la même façon sur le front du 1er corps d'armée britannique. Le 18e régiment de chars blindés (12e Manitoba Dragoons), passé temporairement des troupes du 2e corps d'armée canadien à sir John Crocker, patrouillait une étendue de 25 milles depuis l'embouchure de la Meuse en face de Schouwen, jusqu'au voisinage des ponts de Moerdijk. Que les Canadiens aient pu communiquer par téléphone avec des groupes de la résistance hollandaise de l'île de Schouwen alors aux mains des Allemands[39] donne une idée du degré de désorganisation

*Petites mines antipersonnel en forme de boîte, d'autant plus difficiles à repérer qu'elles ne renferment que quelques rares pièces de métal.

de l'ennemi dans ce secteur. Au centre du ler corps d'armée, la Ire division blindée polonaise occupait le front entre Moerdijk et Raamsdonck. Les hommes du général Maczek se reposaient et se ré-équipaient sans relâcher leur vigilance. "Jusqu'à la mi-décembre, le calme relatif était parfois interrompu par un duel d'artillerie et par des échanges de feu de mitrailleuses et de mortiers, fréquemment combinés à des sorties de patrouilles ennemies[40]". Sur le flanc droit, la 4e division blindée canadienne occupait la rive sud de la Meuse aussi loin vers l'est que Lith, à l'est de Maren.* Le terrain étant marécageux, toutes les opérations dans la zone avancée devaient se limiter aux routes,[41]. Là comme ailleurs, les patrouilles et l'observation de l'ennemi étaient la principale activité; on resserra les règlements sécuritaires en guise de précaution contre l'infiltration d'agents allemands. Le 26 novembre, la 52e (Lowland) division relevait la 4e qui passa à la réserve de l'armée. Quand la 52e quitta le front de la Deuxième armée le 5 décembre, la 4e reprit son rôle actif, sous le commandement du ter corps d'armée[42], dans la région de Bois-le-Duc, secteur de la Meuse.

Préparation de l'offensive de la Rhénanie

A la fin de novembre, le maréchal Montgomery n'était pas satisfait de l'état de choses qui régnait sur le front allié. Les progrès avaient été lents au cours des dernières semaines; le 30, le maréchal écrivait au général Eisenhower pour lui signaler que le programme établi à la conférence de Bruxelles (voir ci-dessus, p. 453), programme que le commandant suprême avait résumé dans une directive du 28 octobre, n'avait pas été exécuté. Montgomery écrivait: "Nous avons donc échoué; nous avons subi un revers stratégique"[43]. Le 28 novembre, le général Crerar, dans une lettre à Montgomery, commentait l'opération "Valediction", nom donné au projet de poussée vers le sud-est entre la Meuse et le Rhin. Le temps et l'état du sol, disait-il, se prêtent mal à cette entreprise pour le moment; il ne voyait pas comment elle pourrait être exécutée avant l'achèvement de "Siesta" (voir ci-dessus, p. 460). Montgomery répondit le jour même où il écrivait à Eisenhower[44]. L'important, disait-il, c'est d'engager l'opération "Siesta"; quant à "Valediction":

> ll n'est pas question de lancer cette opération maintenant et je n'en ai jamais exprimé le désir. Tout ce que je vous demande, c'est de l'étudier et de demander au service des plans d'en faire une analyse. Elle ne sera PAS lancée avant le printemps, c.-à-d. en mars ou plus tard.

Cette instruction ne tarda pas à être modifiée radicalement. Une discussion assez vive s'engagea entre Montgomery et Eisenhower. Le premier avait proposé, puisque le commandant suprême ne voulait pas faire relever toutes les troupes au sol d'un commandement unique, qu'on désigne "un commandant chargé de toutes les opérations au nord des Ardennes et un autre au sud", solution qu'Eisenhower lui-même, rappelait-il, avait jugée possible. Il ajoutait:

> J'ai dit que Bradley et moi formons ensemble une bonne équipe. Nous avons travaillé de concert en Normandie, sous votre autorité, et nous avons remporté une grande victoire. Pour être sûr du succès, vous voudrez, je crois, nous réunir de nouveau; l'un de nous devrait exercer une autorité absolue sur toutes les opérations au nord des Ardennes. Si vous jugez à propos de me confier ce travail, je n'y vois pas d'inconvénient.

*Le commandant de l'artillerie divisionnaire, le brigadier J. N. Lane, fut tué le 10 novembre quand sa jeep heurta une mine pendant une opération de reconnaissance.

Montgomery ajoutait: "Nous devons éviter d'attaquer à tant d'endroits à la fois que nous ne sommes nulle part assez forts pour obtenir un résultat décisif; il faut plutôt concentrer nos efforts sur le principal objectif choisi afin d'être sûrs du succès". Il semble que ses vues furent communiquées à M. Churchill car, le 6 décembre, le premier ministre britannique, dans une lettre au Président Roosevelt, déplorait qu'on n'ait pu "atteindre l'objectif stratégique que nous avons assigné à nos armées il y a cinq semaines" et parlait de "la situation grave et décevante où nous nous trouvons en cette fin d'année". Il demandait au Président d'envoyer outre-mer ses chefs d'état-major pour assurer une action plus étroitement concertée[45].

Les Américains ne voulurent ni s'émouvoir ni bouger. Eisenhower lui-même n'était pas du tout disposé à apporter au commandement la réorganisation proposée par Montgomery; il écrivait: "je n'ai pas l'intention d'interrompre les opérations de Devers et de Patton pendant qu'ils nettoient notre flanc droit et nous assurent la *capacité de concentration.* D'autre part, je n'entends pas précipiter ces attaques sans discernement". La réponse de Roosevelt à Churchill, le 10 décembre, équivalait en somme à un refus d'intervenir auprès du commandant militaire[46].

La question stratégique faisait l'objet d'un débat le 7 décembre à Maestricht, à une conférence qu'avait proposée Montgomery[47] et à laquelle assistaient Eisenhower, Tedder, Montgomery et Bradley. On y convint de continuer à faire pression sur l'ennemi pendant tout l'hiver. L'attaque principale se déroulerait au nord de la Ruhr. On la confierait de nouveau au 21e groupe d'armées, auquel on rattacherait une armée américaine. Une attaque de soutien, sur un point non encore définitivement déterminé, aurait lieu au sud sur le front américain. Les Américains optaient pour une poussée le long de la ligne Francfort-Cassel (dans le secteur de Patton) mais Montgomery, estimant que cela comporterait un trop vaste encerclement de la Ruhr, préférait de beaucoup un assaut dans la région de Bonn. Le commandant suprême rejeta de nouveau la proposition de Montgomery d'après laquelle toutes les opérations au nord des Ardennes relèveraient d'un commandement unique; le maréchal eut l'impression d'avoir perdu une autre manche dans sa longue lutte en faveur de la concentration plutôt que de l'éparpillement des efforts[48].

A propos de cette conférence, un historien officiel américain fait une observation pertinente sur quelques questions restées en suspens entre Montgomery et Eisenhower. "Le général Eisenhower, qui pouvait disposer des troupes et du matériel américains que le maréchal Montgomery jugeait essentiels à une attaque à fond de train dans le nord, tenait le haut du pays"[49]. Dans toutes ces divergences touchant la stratégie, Montgomery se trouvait forcément placé sur un- pied d'infériorité du fait que le Royaume-Uni, - et même le Royaume-Uni et le Canada réunis, - ne pouvait mettre sur pied de forces plus imposantes. Le 1-décembre, l'ordre de combat allié dans l'Ouest faisait état de 68 divisions, dont quinze britanniques et canadiennes, huit françaises (et françaises-africaines), une polonaise et 44 américaines[50].

C'est vers l'époque de la conférence de Maestricht et dans une certaine mesure à la suite de ces entretiens qu'on donnait au plan d'offensive entre la Meuse et le Rhin sa forme définitive sur les points essentiels. Au Q.G. de la Première armée canadienne, dans la période d'étude qui suivit la directive du 2 novembre (voir ci-dessus, p. 453) de Montgomery, on supposait sans en être

sûr que cette entreprise serait dévolue au 2e corps d'armée canadien[51]. Le service canadien des plans avait utilisé, pour cette étude, une ébauche de l'opération (alors appelée "Wyvern") préparée en octobre par le 30* corps d'armée du lieutenant-général sir Brian Horrocks et remise aux Canadiens lorsqu'ils relevèrent cette unité en novembre[52]. Le 6 décembre, le maréchal Montgomery rendait visite au général Crerar pour discuter des opérations futures de son armée[53]. Il n'existe pas de compte rendu de cet entretien mais, le lendemain, le service des plans du général Crerar, dans une "Note sur les éventualités" concernant l'opération "Valediction", remarque qu'il est entendu que le commandant du groupe d'armées désire que l'attaque en direction du sud-est à partir de Nimègue "soit dirigée par la Deuxième armée britannique" et que les Américains remplacent son groupe d'armées au sud de Roermond (secteur alors occupé par le 30* corps d'armée)[54]. C'était le jour de la conférence de Maestricht et ce jour-là*, avant les entretiens, Montgomery se rencontra avec Horrocks dans les faubourgs de Maestricht pour lui parler de cette opération. Horrocks déclara qu'il lui faudrait cinq divisions, - nombre mentionné dans le plan "Wyvern',' - si cette tâche lui était confiée. Après la conférence, si la mémoire d'Horrocks est fidèle, Montgomery lui téléphona pour lui dire qu'il les obtiendrait et qu'il devait entreprendre une étude de cette opérations[55].

A 6h.20 du soir le 7, - c'est un renseignement sûr, - Montgomery téléphonait à Crerar pour l'informer qu'il avait eu un entretien avec le commandant suprême et que les Américains assumeraient la garde du flanc sud du front britannique. Après une analyse de l'opération d'enfoncement de Reichswald au sud-est de Nimègue, Montgomery estimait que cette tâche devait être confiée à l'armée canadienne. L'échéance était fixée au 1er janvier. Dans son mémoire sur cet entretien, Crerar ajoute[56]:

> 3. Il me faudra un autre corps d'armée à cette fin; 30e corps, y compris jusqu'à 4 div. d'inf. et 1 div. bl., sera disponible. Que l'opération soit confiée au corps d'armée can. ou au 30*, ce dernier devra être posté *à droite* de l'armée can. pour opérations futures.

Bien que Montgomery, par courtoisie, ait laissé le dernier mot à Crerar, il avait rappelé que, dans les circonstances, la logique exigeait que l'offensive fût menée par le 30e corps d'armée. A une conférence au Q.G. de la Première armée, plus tard ce soir-là, on expliqua: "L'offensive de la Première armée can. sera, au début, entreprise, par le 30r corps brit."[57] . Le nom de code "Valediction" fut alors changé en celui de "Véritable"[58].

On continuait pendant toute la deuxième semaine de décembre à dresser les plans détaillés de "Veritable" et les Q.G. canadien et britannique restaient en contact étroit[59]. A la suite d'un entretien avec Montgomery le 9 décembre, Crerar communiquait, le 10, une directive préliminaire à ses commandants de corps d'armée. Le 14, il leur adressait une directive modifiée[60]. On y notait que l'intention du c.-en-c. était "de continuer les opérations pendant tout l'hiver sans laisser le moindre répit à l'ennemi"; on ajoutait:

*Le général Horrocks, dans une conférence sur les opérations en 1947, fixait le moment de cette entrevue "vers le 21 novembre". Il se rappelait cependant que Montgomery était à Maestricht pour conférer avec Eisenhower et Bradley. Ce fait, de même que la suite des événements racontés ici, semble établir au delà de tout doute que la date était bien celle du 7 décembre.

La campagne d'hiver du 21* groupe d'armées doit être conçue de façon qu'elle s'intègre à l'offensive du printemps et qu'elle en prépare la voie. Voici les éléments principaux dont doivent s'inspirer les décisions concernant ces opérations:

a) On choisira les objectifs d'une importance décisive, - c'est une allusion à la Ruhr.
b) Nos opérations doivent forcer l'ennemi à s'engager dans une guerre de mouvement où sa pénurie d'essence, de transports motorisés et de chars le placera sur un pied d'infériorité.

Pour "Véritable" la date d'échéance était "le 1er janvier, ou plus tard, aussitôt que les conditions le permettront". Le 30* corps d'armée était chargé de la phase initiale. Par la suite, le 2* corps d'armée canadien se porterait sur la gauche: "La deuxième étape et les suivantes seront donc menées sur un front de deux corps d'armée". Au début, le 2* corps se contenterait de "protéger le flanc gauche du 30* corps britannique". Cependant, la 3* division canadienne d'infanterie devait participer à la première étape sous le commandement du 30* corps d'armée. Le général Simonds aurait sans doute préféré que le premier rôle fût dévolu à son propre corps d'armée plutôt qu'à un corps britannique, pour "Véritable". Le général Crerar lui exposa dans ses grandes lignes la proposition du 8 décembre et, l'après-midi, Simonds écrivait au commandant d'armée pour "appeler son attention sur la regrettable situation dans laquelle on se trouverait" si aucune formation canadienne ne prenait part à cette importante bataille[61]. C'est peut-être de là qu'est venue la décision d'engager la 3* division.

Quant au 1er corps d'armée britannique, son rôle principal était "d'exécuter et de maintenir" un plan de couverture laissant supposer une attaque éventuelle au delà du Waal et du Lek contre Utrecht pour libérer le nord des Pays-Bas. On espérait que ce déplacement d'unités britanniques, du secteur de la Deuxième armée à celui de l'armée canadienne, pourrait être interprété en ce sens par l'ennemi.

Le maréchal Montgomery communiquait, le 16 décembre, sa propre directive sur "Veritable"[62]. Il soulignait de nouveau l'importance qu'il y avait d'occuper la Ruhr et d'imposer aux Allemands une guerre de mouvement. Il en exposait ainsi le principe général:

6. Nous voulons être en mesure de disposer nos forces face au Rhin du côté nord, depuis Orsoy vers le nord sur un front de deux armées, la Deuxième armée à droite et l'armée canadienne à gauche.
Les formations américaines feront donc partie du 21e groupe d'armées et, avec la collaboration de puissantes forces armées aéroportées, le Rhin sera franchi.
Avant de pouvoir mener à bien des opérations de grande envergure au delà du Rhin, il nous faut chasser complètement l'ennemi du côté ouest du fleuve et opérer la jonction avec la Neuvième armée américaine qui remonte du sud; nous devons, de fait, nous assurer la possession incontestée de tout le territoire situé à l'ouest du Rhin du côté nord depuis la ligne générale Orsoy - Venlo inclusivement.

La Première armée canadienne devait lancer son offensive vers le sud-est entre le Rhin et la Meuse aussitôt que possible après le 1er janvier; "la date choisie me sera communiquée par l'armée canadienne le, ou avant le, 22/12/44."

Il n'est pas étonnant que, dans les circonstances, on ait souvent fait état de l'idée que se faisait Montgomery du potentiel allemand:

3. L'ennemi livre en ce moment une guerre défensive sur tous les fronts; dans la situation où il se trouve, toute opération offensive de grande envergure lui est interdite. De plus, il doit empêcher à tout prix que le conflit ne se transforme en

> guerre de mouvement, car il n'a ni les moyens de transport ni l'essence nécessaires à des opérations mobiles et ses chars ne pourraient tenir tête aux nôtres dans une guerre de mouvement.

Cela, on s'en souvient, date du 16 décembre. Or, ce matin-là, l'ennemi déclenchait des "opérations offensives de grande envergure", s'avançant à travers les neiges des Ardennes et jouant le tout pour le tout pour remporter la victoire dans l'Ouest.

L'opinion exprimée par Montgomery était simplement celle de la plupart des membres du Q.G. Le général Bradley a déclaré qu'il aurait dit exactement la même chose à l'époque,[63]. Il est vrai que, le 10 décembre, la Première armée américaine (contre laquelle le coup devait être effectivement porté) communiquait un bulletin de renseignements[64] où elle prévoyait "une contre-attaque désespérée de blindés entre la Roer et l'Erft, appuyée par toutes les armes dont l'ennemi pouvait disposer"; mais ces prévisions n'étaient pas clairement définies. Cinq jours plus tard, le même service de renseignements parlait d'une "offensive à portée limitée" comme d'une possibilité mais, lorsque l'attaque se déclencha effectivement, son chef était en congé à Paris[65]. Comme nous l'avons dit ailleurs, c'est le service de renseignements de SHAEF qui avait à s'occuper des réserves allemandes hors de la ligne de combat et son personnel n'a certes pas insisté sur le potentiel offensif de l'ennemi ni sur ses intentions. Il constatait que les Allemands avaient constitué une "réserve commune d'unités Panzer"[66], sous la direction de la Sixième armée Panzer et il comprenait parfaitement que cette décision ouvrait des perspectives illimitées mais il semble en avoir conclu que l'ennemi se préparait à se défendre résolument plutôt qu'à lancer une attaque furieuse. Dans son dernier bulletin hebdomadaire de renseignements avant l'offensive[67], il écrivait:

> Dans l'Ouest, l'ennemi est encore en butte à deux problèmes majeurs, la défense de la Sarre et celle de la Ruhr ...
>
> Dans le secteur Cologne - Düsseldorf, la Sixième armée Panzer SS (sic), habilement dirigée, reste inengagée. Tant qu'elle n'aura pas été engagée, nous ne pourrons pas nous sentir vraiment à l'aise. Les pertes allemandes ont été très élevées et la guerre d'usure coûte cher à l'ennemi mais il est probable que jusqu'ici les choses ont mieux tourné qu'il ne l'aurait cru. Ce secteur est pour lui d'une importance capitale; il faut donc s'attendre qu'il le renforce par tous les moyens: combats durs et sanglants; engins de défense de toutes sortes, mines et traquenards. Il faudra livrer une lutte pénible et acharnée pour atteindre le Rhin.

Il semble qu'Hitler ait presque eu raison de dire après l'attaque que "les Alliés ne pensaient plus qu'à leur propre offensive"[68].

L'offensive des Ardennes et ses résultats

L'offensive allemande eut pour effet de retarder de cinq semaines environ l'opération "Véritable".

Malgré l'échec de l'entreprise de Mortain en Normandie, Hitler persistait à croire que les Allemands étaient capables de frapper un coup décisif dans l'Ouest. Nous savons que, dès le 19 août, jour où la brèche de Falaise se refermait, il songeait à une nouvelle contre-offensive tout en reconnaissant qu'elle ne pouvait avoir lieu avant novembre[69]. Le 13 septembre, il ordonnait la forma-

tion de la Sixième armée Panzer à cette fin[70]. Même l'inexorable avance des Russes dans l'Est ne pouvait pas le détourner de son idée d'infliger un cuisant revers aux alliés occidentaux. Au début d'octobre, lui-même et ses conseillers avaient choisi les Ardennes, où les Allemands avaient pénétré avec succès en 1940, en tant que point de départ de cette entreprise[71].

Il n'est pas nécessaire de faire ici une revue détaillée des antécédents ni des événements de l'offensive des Ardennes*. Un officier supérieur allemand qui y prit part a écrit: "Sur le plan tactique,_ la percée des Ardennes a été la dernière grande réalisation de l'état-major général allemand; c'était une manoeuvre digne des plus belles traditions de Gneisenau, de Moltke et de Schlieffen"[72]. Mais il semble que le plan stratégique soit sorti entièrement du cerveau d'Hitler. C'est lui qui en a déterminé les objectifs, le chronométrage et toutes les caractéristiques essentielles; même Rundstedt ne fut pas consulté avant que ces points soient à peu près réglés. Hitler se proposait d'utiliser deux armées Panzer, la Cinquième et la Sixième, dans des poussées parallèles, l'une contre Bruxelles, l'autre contre Anvers. Une fois l'opération assez avancée, la Quinzième armée exécuterait une poussée convergente vers Maestricht pour faciliter l'avance sur Anvers. "Le but principal de cette opération, a dit le général Hasso von Manteuffel, commandant de la Cinquième armée Panzer, était l'enveloppement et l'anéantissement du 21e groupe d'armées britannique"[73]. Cependant, il paraît incontestable que le but fondamental d'Hitler ait été de stabiliser provisoirement le front Ouest et de profiter ainsi d'un répit, qui lui permettrait, en amenant des troupes de l'Ouest, d'immobiliser le front russe[74].

Rundstedt, Model et d'autres commandants auraient préféré un plan moins audacieux et plus pratique en vue d'atteindre des objectifs plus limités, par exemple une poussée contre le saillant américain à l'est d'Aix-la-Chapelle qui aurait pu entraîner pour nous de très funestes conséquences. Mais Hitler, comme d'habitude, était inflexible[75]. Les blindés allemands sortaient le 16 décembre de leurs abris dissimulés dans l'Eifel pour se porter en avant. D'habiles feintes, combinées au mauvais temps qui interdisait aux Alliés toute reconnaissance aérienne, permirent à l'ennemi de profiter pleinement de l'effet de surprise, sur les plans tactique et stratégique†. Néanmoins, la ténacité de certaines unités américaines ruinait pour lui tout espoir d'atteindre la Meuse avant la fin du deuxième jour. Par la suite, bien que les avant-gardes allemandes aient avancé à plus de cinquante milles de leur point de départ et pénétré jusqu'à moins de deux milles du fleuve, l'offensive perdait graduellement de son élan. L'opiniâtreté de la résistance américaine aux endroits stratégiques, notamment à Bastogne, la rapidité du regroupement allié et un temps plus favorable après Noël, qui permit à l'aviation alliée de donner sa pleine mesure, firent échouer en définitive l'ambitieux dessein d'Hitler[76].

*L'entreprise avait d'abord reçu le nom de code de "Wacht am Rhein" (pour donner le change, de toute évidence). Elle fut plus tard rebaptisée "Herbstnebel" (brouillard d'au tomne).

†Disposant ses forces avec une habileté consommée, choisissant avec un soin particulier lis conditions météorologiques et le secteur qui lui convenaient, von Rundstedt a déclenché une opération sur l'issue de laquelle il est prêt à "tout risquer" (Bulletin de renseignements chi 21e groupe d'armées, no 169, 20 décembre 1944). De l'avis des historiens de la RAF, les renseignements fournis par la reconnaissance aérienne alliée n'avaient pas été judicieusement évalués ni disséminés.

Abstraction faite de plusieurs compagnies du Groupe forestier canadien n° 1,† alors occupées dans la forêt des Ardennes, et du ler bataillon canadien de parachutistes, venu du Royaume-Uni en même temps que le reste de la 6e division aéroportée pour aider à faire face à la crise, aucune unité canadienne ne participa directement à la bataille. Les bûcherons canadiens s'étant trouvés trop près de l'ennemi, avaient dû chercher refuge pour un certain temps dans des positions défensives avant d'être retirés des Ardennes. Le bataillon de parachutistes n'atteignit le front à Rochefort (à quelques milles seulement des endroits où se trouvaient antérieurement les compagnies forestières) que le 2 janvier; les tâches qu'on pouvait lui confier à ce moment-là consistaient surtout en d'audacieuses opérations de patrouille[78]. Cependant, la contre-offensive allemande eut ses répercussions sur la Première armée canadienne: d'une part en influant sur son rôle dans les opérations ultérieures et d'autre part parce qu'elle menaçait indirectement le front du général Crerar.

A 5 heures de l'après-midi le 19 décembre, le maréchal Montgomery *télé*phonait au général Crerar. La pénétration allemande sur le front de la Première armée américaine, disait-il, était "profonde, peut-être même menaçante". En conséquence, il avait décidé "de remanier immédiatement la disposition du 21e groupe d'armées afin de consolider son flanc droit". Le soir même, le 30e corps d'armée britannique devait quitter Boxtel pour Hasselt, à 15 milles à l'ouest de la Meuse, et passer sous le commandement de la Deuxième armée britannique. La 51e (Highland) division restait sous les ordres de Crerar mais devait se tenir prête à passer rapidement à la Deuxième armée. Dix minutes après cette conversation, Crerar communiquait les instructions nécessaires à l'exécution des ordres de Montgomery[79]. De fait, tous les plans relatifs au lancement de "Véritable" vers le ler janvier étaient ajournés.

Ces dispositions étaient confirmées et élargies le lendemain lorsque le commandant suprême plaça les Première et Neuvième armées américaines sous le commandement de Montgomery et lui confia la direction de toutes les opérations alliées au sol sur le flanc nord de la pénétration allemande. Le général Bradley répondait du flanc sud[80]. A son Q.G. tactique, le matin du 20 décembre, le commandant en chef britannique informait les généraux Dempsey et Crerar que des mesures avaient été prises pour occuper tous les passages de la Meuse entre Liège et Givet. "Il faut à tout prix, disait-il, empêcher l'ennemi, en nombre ou non, de traverser la Meuse, le long de ce front". La défense du fleuve dans ce secteur était dévolue surtout à la Deuxième armée britannique, le 308 corps se tenant prêt à contre-attaquer. Cependant, le maréchal ne perdait pas de vue ce qui était, à ses yeux, la mission principale de ce corps d'armée dans le nord. Si la situation alliée dans les Ardennes s'améliore sensiblement, disait-il, "il est très probable que le Q.G. du 30e corps d'armée et que plusieurs divisions (y compris la 51e, déjà partie en direction du sud) repasseront sous le commandement de la Première armée canadienne pour entreprendre sans retard l'opération "Véritable". Par conséquent, on s'occuperait activement d'améliorer, dans le secteur canadien, les communications avec le saillant de Nimègue[81]. Cependant, il fut impossible de retirer le 30e corps d'armée des Ardennes avant la mi-janvier,

†Les compagnies 1, 9, 14, 25 et 27 avaient exploité des scieries au sud-est de . Namur, dans la région de Saint-Hubert; la compagnie 16 avait été employée à Spa, au sud-est de, Liègev[77].

alors que le "Black Boar"* retournait à Boxtel pour aiguiser ses défenses en prévision de sa prochaine opération[82].

En plus de retarder les opérations futures, l'offensive ennemie suscitait de graves inquiétudes pour la défense du saillant de Nimègue, tâche la plus importante de la Première armée canadienne. Lorsque l'orage éclata dans les Ardennes, il n'eut que très peu de répercussions immédiates dans le nord. Le 16 décembre, le service de renseignements de Crerar voyait avec raison, dans les formations allemandes à partir d'Arnhem vers l'ouest, la 6e division de parachutistes et les 7128, 7118 et 3460 d'infanterie[83]. Les jours suivants, le front resta calme, sauf d'audacieuses opérations allemandes de patrouille dans le secteur du Reichswald où l'ennemi donna la sérénade à nos troupes par le truchement de haut-parleurs, sur l'air *I'm an Old Cow Hand from the Rio Grande.* Le 18 décembre, certains signes indiquaient que la 712e division pouvait être en voie de retirer une partie de ses troupes au nord du Bas-Rhin[84].

Cependant, le 21, le service de renseignements, au Q.G. de la Première armée canadienne, avait recueilli des preuves "raisonnablement concluantes" que l'ennemi "préparait pour très prochainement une importante opération de parachutistes pour rompre les communications des armées rattachées à Anvers et Bruxelles":

> Il est manifeste qu'il y a des parachutistes en Hollande allemande et que leurs mouve ments semblent trahir ce dessein. Il est clair également que, si l'offensive des Ardennes réussissait au point que l'ennemi puisse traverser la Meuse en force entre Liège et Civet, une descente de parachutistes derrière les troupes qui lui font face l'aiderait énormément et pourrait, à la longue, désorganiser nos plans d'offensive, De même, il est raisonnable de supposer qu'une descente à l'arrière des secteurs de la Première armée canadienne et de la Deuxième armée retarderait le mouvement des réserves acheminées vers le champ de bataille des Ardennes . . .

Les renseignements sur les effectifs des formations parachutistes allemandes se fondaient sur divers rapports émanant de sources jusque-là dignes de foi. Ils indiquaient que quatre divisions de parachutistes étaient disponibles, que les champs d'aviation avaient été améliorés et que la disposition des troupes aéroportées avait été remaniée dans la région Amersfoort-Arnhem. Cependant, le service de renseignements soulignait la nécessité d'établir un lien entre la menace pressentie du côté nord et la poussée vers Anvers, signalant que "sans une opération au sol qui aurait de bonnes chances d'atteindre la région, cette opération ne peut être qu'une possibilité et NON une probabilité"[85].

Néanmoins, les craintes se précisèrent de plus en plus les jours suivants malgré un notable changement dans le degré et la nature de la menace. Les patrouilles allemandes étaient actives tout le long du front canadien et on pouvait entendre, la nuit, le bruit de chars et d'autres véhicules qui semblaient voyager du nord au sud derrière les lignes ennemies. On apprit de sources k viles que l'ennemi concentrait le long de la Meuse, entre Geertruidenberg et Heusden, du matériel d'assaut, notamment des bataux de caoutchouc; on signalait kit que de nombreux dispositifs allemands antiradars étaient en marche. Le 22' décembre, pendant que douze divisions allemandes exerçaient une formidable pression sur la Première armée américaine dans les Ardennes, le service canadien de renseignements entrevoyait la possibilité "d'un court raid de hutistesehutistes ennemis au delà de la Meuse pour détourner notre attention et

*Le "Sanglier noir" (rampant) était le signe d'identité du 30e corps d'armée britannique.

empêcher l'acheminement de réserves vers le sud". Pourtant, d'après les renseignements recueillis le lendemain, la possibilité d'une opération aéroportée semblait "plus nébuleuse". Des rumeurs, d'après lesquelles l'ennemi attaquerait de bonne heure le jour de Noël avec six divisions, circulaient parmi les civils à Nimègue[86].

Le 23 décembre, le général Crerar communiquait une mise en garde à ses commandants de corps d'armée; il signalait la possibilité d'une "opération secondaire, par eau et par air, contre le Brabant septentrional et peut-être contre Anvers"[87]. Bien qu'une poussée vers le sud le long de l'axe Gorinchem-Breda Anvers ait semblé offrir à l'ennemi les meilleures chances de succès, il notait que la possibilité d'une attaque n'excluait aucun secteur du front de l'armée et soulignait la nécessité de redoubler de vigilance pendant la période de Noël:

> En conséquence, les commandants resteront sur leurs gardes. Ils disposeront et organiseront leurs troupes d'après les circonstances en conformité des instructions. On dressera des plans pour résister énergiquement et décisivement à toute tentative de pénétration ennemie des avant-postes et des points d'appui avancés et, en même temps, pour contenir, localiser et nettoyer tous les parachutistes ennemis descendus à l'arrière des secteurs des divisions, des corps d'armée et de l'armée.

La 4e division blindée du général Vokes, que les Polonais avaient relevée le 21, passait en réserve d'armée dans le secteur de Boxtel, avec. ordre de se tenir prête à partir à six heures d'avis*. Sur le front du général Simonds, la 2e division canadienne passait en réserve de corps d'armée le 26, et la 3e division, à laquelle était rattachée la 5e brigade de la 2e division, étendit son flanc gauche pour l'adapter à ce nouvel agencement. La 31, division d'infanterie britannique et son front le long de la Meuse entre Venlo et Boxmeer passèrent de la 2e armée au 2e corps canadien le 29 décembre et restèrent sous le commandement du général Simonds jusqu'au 19 janvier[89]. On prit des dispositions particulières pour assurer la sécurité de la région du Q.G. de l'armée; des plans étaient prêts pour son retrait, au besoin, vers une autre région de l'arrière.

Noël passa sans opération allemande de grande envergure et en conséquence la tension se relâcha quelque peu[90]. Dans les Ardennes, Hitler ordonna de nouvelles attaques dans un suprême effort pour atteindre la Meuse mais les contre-mesures alliées, y compris de puissantes attaques aériennes, influaient de plus en plus sur la tournure des événements. Le 26 décembre, la Troisième armée établit le contact avec la 101e division américaine aéroportée, qui avait été en quelque sorte cernée à Bastogne[91]. Dans le nord, le maréchal Montgomery s'attendait que l'ennemi fasse la "grimace" et porte de "petits coups de diversion" mais il ne prévoyait pas d'attaque en force contre l'armée canadienne ou le secteur gauche de la Deuxième armée[92]. A la fin de décembre, le général Crerar donnait de nouvelles instructions à ses commandants de corps[93]. Il était possible, croyait-il, que l'ennemi tente un effort désespéré sur le front de son armée, même si l'offensive allemande échouait dans les Ardennes.

> Il faut maintenant supposer que le rassemblement et le déploiement des troupes ennemies, soit de quatre à cinq divisions environ, sont terminés, au nord de la Meuse, entre Hedel et Perenboom. La principale ligne de poussée de cette force ennemie, si elle

*Par la suite, la division occupa des positions plus à l'ouest, dans la région Breda - Tilburg, passant de nouveau sous le commandement du 1er corps d'armée britannique. Le 4e groupe canadien de brigade d'infanterie (2e division), occupa la région de Boxtel à titre de réserve de l'armée le 29 décembre [88].

pouvait établir une tête de pont au sud de *la* Meuse, serait la ligne Oosterhout - Breda - Anvers. Il faut également prévoir une poussée secondaire en vue de la prise de Bois-le-Duc.

Crerar mentionnait également le rassemblement d'une force allemande, estimée à un groupe de brigade, sur les îles de Schouwen et d'Overflakkee, en vue, vraisemblablement, d'attaques amphibies de diversion contre la Hollande continentale et l'île de Tholen. Comme les tâches assignées au 21e groupe d'armées dans les Ardennes excluaient toute possibilité de renforcer la Première armée canadienne, cette dernière devait parer seule à ces menaces. Néanmoins, le général Crerar soulignait l'importance de le faire sans "compromettre dangereusement" de ce fait la possibilité d'organiser plus tard l'opération "Véritable".

Le 1er janvier, les Allemands lançaient une autre offensive, non pas au nord mais au sud, dans la région de Strasbourg. Ils y eurent moins de succès que dans les Ardennes tout en gagnant passablement de terrain. Leur dernière poussée manquée du 25 janvier était suivie d'une contre-offensive alliée réussie[94]. La seule entreprise ennemie de grande envergure, - lancée également le premier de l'an, - fut organisée par la *Luftwaffe.* Le Groupe 83 de la RAF dit de cette opération que ce fut "une attaque parfaitement préparée et, dans l'ensemble, bien exécutée, contre plusieurs aéroports des Pays-Bas et de la Belgique orientale". Le "Raid Hangover" secoua davantage notre torpeur et nous coûta, d'après un certain calcul, 156 avions, détruits au sol pour la plupart. Mais il coûta encore plus cher aux Allemands, leur causant des pertes d'effectifs irréparables. D'après le commandant de leur aviation de chasse, "ils perdirent en tout près de 300 pilotes de chasse, y compris 59 chefs"[95].

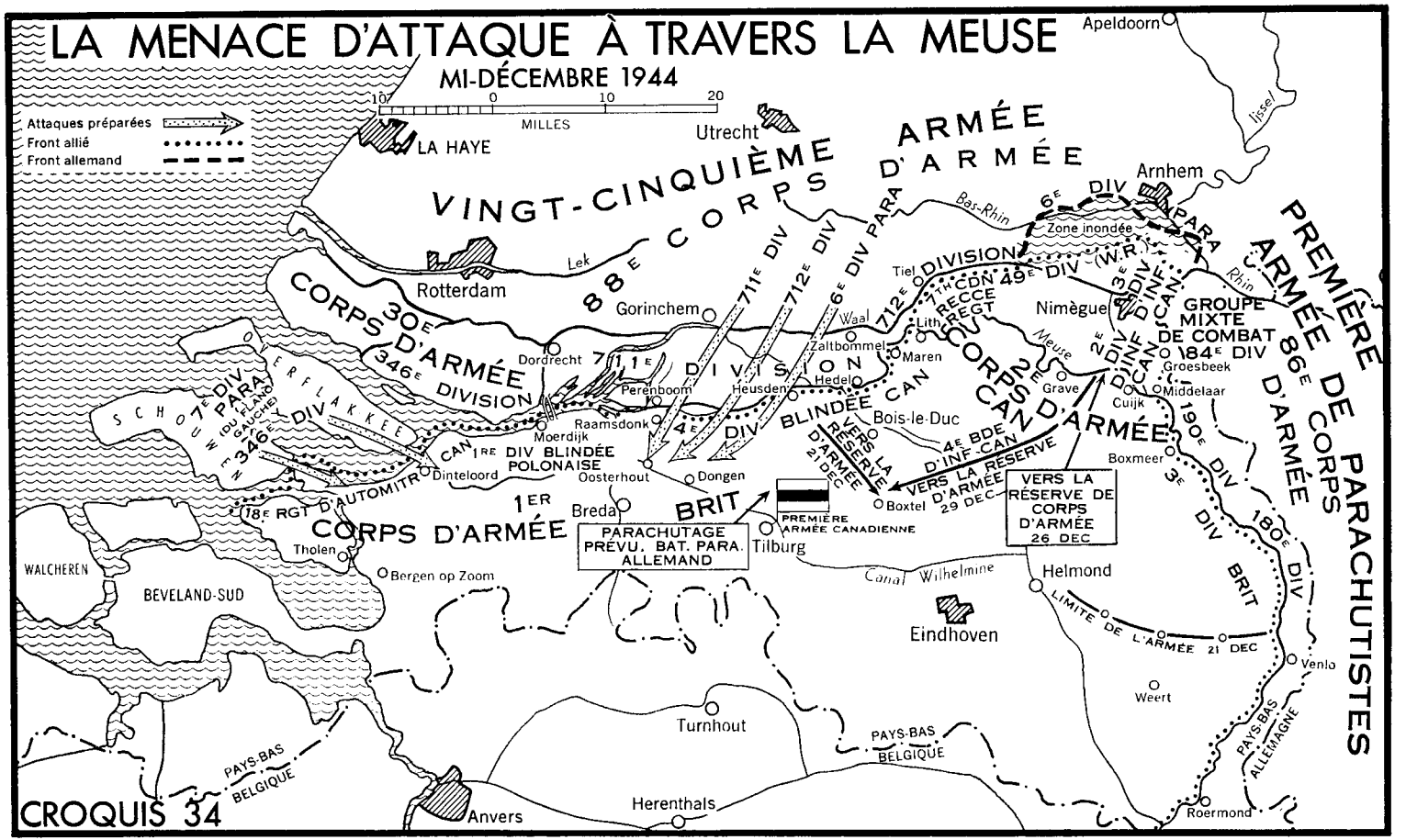
L'autre côté de la Meuse

Quelle gravité revêtait la menace allemande dans les Pays-Bas pendant l'offensive des Ardennes? A l'époque, naturellement, on différait d'avis dans notre camp. Le général Simonds en particulier critiquait les conclusions du service de renseignements de la Première armée canadienne[96]. Maintenant que nous avons en main de nombreux témoignages allemands, il semble évident que la menace était réelle mais elle ne comptait en somme que pour peu de chose dans les plans du haut commandement allemand.

Aucun ordre concernant l'offensive ne fut communiqué au groupe d'armées "H" du général Student avant le véritable début, le 16 décembre; Student déclare" cependant qu'il fut personnellement mis au courant du projet des Ardennes le 8[97]. Le groupe d'armées "B" était la formation la plus directement intéressée et c'est à son Q.G. que se concentrait la préparation des plans à l'échelle locale. Le 16 décembre, le journal de campagne du c.-en-c. (Ouest) note[98]:

> Au moment où la bataille s'engage, les groupes d'armées H et G sont mis au courant de leurs tâches respectives dans les cadres de l'opération.
>
> Groupe d'armées H: Suivra de près aussitôt qu'on pourra discerner des mouvements de recul de l'ennemi ...

*D'après les conversations rapportées dans le journal de guerre du Q.G. du 88e corps d'armée, le 12, on peut conclure indirectement à la possibilité que Student en ait été effectivement informé le 11.


LA MENACE D'ATTAQUE À TRAVERS LA MEUSE
MI-DÉCEMBRE 1944
10 0 10 20
MILLES
Attaques préparées
Front allié
Front allemand
LA HAYE
Utrecht
Apeldoorn
Arnhem
Rotterdam
Gorinchem
Dordrecht
Perenboom
Heusden
Hedel
Zaltbommel
Maren
Nimègue
Grave
Middelaar
Groesbeek
Cuijk
Boxmeer
Raamsdonk
Moerdijk
Oosterhout
Dongen
Dinteloord
Breda
Tilburg
Boxtel
Tholen
Bergen op Zoom
Helmond
Eindhoven
Venlo
Weert
Turnhout
Anvers
Herenthals
Roermond
Zone inondée
Lek
Waal
Meuse
Rhin
Bas-Rhin
Ijssel
Canal Wilhelmine
VINGT-CINQUIÈME CORPS D'ARMÉE
88E CORPS
30E CORPS D'ARMÉE
1ER CORPS D'ARMÉE
CORPS CAN D'ARMÉE
ARMÉE D'ARMÉE
PREMIÈRE ARMÉE DE PARACHUTISTES
86E CORPS D'ARMÉE
711E DIVISION
712E DIV
6E DIV PARA
6E DIV AÉROPORTÉE
49E DIV (W.R.)
3E DIV D'INF CAN
2E DIV D'INF CAN
1RE DIV BLINDÉE POLONAISE
4E DIV BLINDÉE CAN
4E BDE D'INF CAN
3E DIV
7TH CDN RECCE REGT
GROUPE MIXTE DE COMBAT
184E DIV
190E DIV
180E DIV
BRIT
346E DIV
SCHOUWEN-DUIVELAND GAUCHE
SCHOUWEN-DUIVELAND PARA
OFFLAKKEE
18E RGT D'AUTOMITR
PARACHUTAGE PRÉVU, BAT. PARA. ALLEMAND
PREMIÈRE ARMÉE CANADIENNE
VERS LA RÉSERVE D'ARMÉE 21 DEC
VERS LA RÉSERVE D'ARMÉE 29 DEC
VERS LA RÉSERVE DE CORPS D'ARMÉE 26 DEC
LIMITE DE L'ARMÉE 21 DEC
WALCHEREN
BEVELAND-SUD
PAYS-BAS BELGIQUE
PAYS-BAS ALLEMAGNE
CROQUIS 34

Plus tard ce jour-là, il ajoutait:

> Si les opérations du groupe d'armées B continuent de donner d'aussi bons résultats que ceux qu'il est possible d'entrevoir maintenant et si nous pouvons progresser rapidement en direction d'Anvers, une avance de puissants éléments de la Vingt-cinquième armée au delà de la Meuse inférieure pourrait contribuer sensiblement au succès (de l'ensemble de l'opération) en complétant le vaste encerclement des forces ennemies au nord du front sur lequel porte l'attaque.

La vingt-cinquième armée, il convient de le noter, était l'armée de droite de Student; elle avait sous son commandement le 30e corps d'armée (les restes de la 346* division d'infanterie et divers éléments disparates), à l'ouest de Dordrecht, et le 88e corps (711e et 712e divisions d'infanterie et 6e division de parachutistes, que devait rejoindre la 2e division de parachutistes), entre Dordrecht et Arnhem[99].

Le 18 décembre, les divisions allemandes d'infanterie progressaient de façon satisfaisante sur le front principal mais les blindés, en particulier à droite, sur le front de la Sixième armée Panzer, éprouvaient des difficultés. Ce jour-là, Hitler contremandait une attaque projetée de la Quinzième armée (à la droite de la Sixième) afin qu'une partie de ses troupes puissent servir sur le front des Ardennes. Le journal du c.-en-c. rapporte.

> Afin que l'opération puisse s'exécuter immédiatement si la situation l'exige, il est de première importance que soient complétés rapidement les préparatifs du groupe d'armées H en vue d'une poussée au delà du Waal et de la Meuse. Le c.-en-c. ordonne de mener les préparatifs de façon que, sans aucun avis préalable, l'attaque puisse être lancée à 24 heures d'avis, à partir du 22 décembre .. .

Nous ne possédons aucun dossier pertinent de l'armée ou du groupe d'armées allemand pour cette période mais, heureusement, nous avons le journal de guerre du 88e corps d'armée sur lequel aurait retombé la responsabilité principale d'une attaque portée du nord de la Meuse vers Anvers. Ce corps d'armée commençait à dresser des plans le 16 et en communiquait une ébauche le lendemain à la Vingt-cinquième armée en vue d'une opération pendant laquelle la 711* division traverserait la Meuse et s'avancerait sur Breda alors que la 6* division de parachutistes traverserait plus à l'est pour se porter contre Tilburg, deux groupes régimentaires de la 712* enjambant le fleuve à l'ouest d'Heusden pour couvrir le flanc gauche. Le soir du 21 décembre, il communiquait un ordre officiel: la 712e division devait occuper le centre et la 6* division de parachutistes couvrir la gauche. On ne mentionnait aucun objectif immédiat au sud des passages du canal Wilhelmine à Oosterhout et Dongen[100]. Ces passages permettraient de s'avancer sur Bréda, - et plus tard sur Anvers, - si tout allait bien. Mais ces possibilités n'étaient pas mentionnées dans l'ordre de combat.

Pour nous induire en erreur quant au point d'attaque, le 88e corps d'armée ordonnait le 18 décembre une recrudescence d'activité dans le voisinage de Tiel sur le Waal, assez loin à l'est des passages qu'on se proposait d'emprunter. Cette manoeuvre ne nous échappa pas et, comme l'activité persistait, une batterie de très grande puissance fut envoyée tard en décembre pour "pilonner Tiel"[101]. Cependant, nous l'avons vu, la Première armée canadienne ne se laissa pas tromper quant au point sur lequel devait porter l'effort principal.

D'après Student, environ 150 chars devaient être mis à sa disposition (ils ne lui parvinrent jamais) pour être utilisés, vraisemblablement, à des fins d'exploitation au delà du canal. Il disposait d'un bataillon de parachutistes

qu'il avait songé d'abord à lancer contre le Q.G. de la Première armée canadienne car les Allemands, apparemment par des messages télégraphiques interceptés, savaient qu'il était installé dans Tilburg. Plus tard, il décida de l'utiliser plutôt contre nos positions d'artillerie au nord de Tilburg d'où il était possible de harceler les passages de la Meuse. En même temps que l'attaque du 881, corps d'armée, la 346e division devait se porter en avant, dans le secteur du 301, corps d'armée allemand, partant de Schouwen et d'Overflakkee pour aboutir dans le voisinage de Dinteloord. Student supposait que la 7e division de parachutistes pourrait servir à des fins d'exploitation à cet endroit[102], C'est ce que confirme le journal de campagne du c.-en-c. (Ouest) pour le 23 décembre; on y note que la division "avait été réservée par le groupe d'armées H pour l'opération qu'il préparait"; on ajoute cependant que "le c. en c. (Ouest) compte aussi sur elle pour de nouvelles opérations du groupe d'armées G".

Avec le temps, il devint évident pour les Allemands, d'abord que les progrès de l'offensive des Ardennes n'étaient pas assez marqués pour que l'attaque de Student fût pratique et profitable et, deuxièmement, que rien ne permettait de prévoir un repli ni un affaiblissement du front de la Première armée canadienne. Au contraire, il était manifeste que nous avions observé les préparatifs de l'ennemi et que nous prenions des mesures pour y parer. Le 23 ou le 24 décembre, le commandant du 88e corps d'armée (général Hans Reinhard) était remplacé par le lieutenant-général Felix Schwalbe. Student déclare que ce changement lui est attribuable; il estimait que Reinhard n'était pas l'homme qu'il fallait pour cette tâche difficile et hardie. Il avait demandé qu'on choisisse le général Eugen Meindl du 2e corps de parachutistes mais on lui envoya Schwalbe qui avait été chargé de surveiller la retraite de la Quinzième armée derrière la Meuse[103]. Le 26 décembre, Schwalbe signalait à ses divisions que, d'après des messages interceptés de l'aviation alliée, nous avions observé les concentrations de troupes allemandes à Gorinchem et dans son voisinage sud; nous étions "au courant du rassemblement de troupes allemandes au nord de la Meuse"[104]. Il les avait déjà informées "qu'il ne fallait pas s'attendre pour le moment de recevoir l'ordre de lancer l'offensive"; un nouvel ordre sur les opérations, communiqué le 25, notait qu'elle "ne serait pas entreprise avant le 30, vraisemblablement"[105].

Toute surprise étant désormais impossible, l'opération dut paraître beaucoup moins prometteuse. Le 26, elle reçut le coup de grâce. Déjà le 23, le c.-en-c. (Ouest) avait refusé à la 7e division de parachutistes la permission de quitter sa position sur le flanc gauche de la Première armée de parachutistes (armée de gauche de Student)[106]. Cela compromettait gravement le plan exposé cidessus pour le 30e corps d'armée. Il fallut sur les entrefaites répondre aux besoins du front russe. Le général Heinz Guderian, chef suppléant de l'étatmajor à l'O.K.H., se rendit au quartier général de Rundstedt pour lui exposer la nécessité de céder jusqu'à une division d'infanterie pour sauver la situation à Budapest.* Le c. en c. (Ouest) ordonna le transport immédiat de la 711e[107].

*Dans *Panzer Leader (p. 385),* Guderian déclare qu'il rendit visite à Rundstedt le 31 décembre et qu'on lui promit *trois* divisions de l'Ouest. Mais le journal du c.-en-c. (Ouest) ne fait mention d'aucune visite le 31 décembre et, à ce sujet, il ne parle, le 26, que de la 711e division. Il est intéressant de noter qu'apparemment ces échanges ne plaisaient pas à Hitler. Le 2 janvier, l'O.K.W. communiqua des ordres portant que le déplacement de formations et d'unités du Q.G., d'un théâtre de guerre à un autre, ne pouvait être autorisé que par l'O.K.W.; il était interdit aux commandants de s'entendre directement entre eux.

Quand Schwalbe en fut informé, il signala que' son opération projetée devenait en quelque sorte impossible. On lui répondit qu'il devait se tirer d'affaire avec les forces dont il disposait; le 30 décembre, il communiqua un nouvel ordre d'opérations en conséquence[108] Mais à partir de ce moment, personne ne semble avoir pris l'idée au sérieux.

Il est possible, - c'est une possibilité nécessairement éloignée, - que le commandement allemand, au-dessus de l'échelon du groupe d'armées, n'ait considéré ce projet que comme une feinte et qu'il ait voulu lui donner un air de vraisemblance en cachant la vérité à Student et à ses subordonnés. Student lui-même disait de l'opération que c'était "une feinte pour retenir l'ennemi sur Place[109], 9. On relève un passage énigmatique dans le journal du c.-en-c. (Ouest) pour le 27 décembre: "La situation chez les autres groupes d'armées (autres que B) se caractérise par la très grande attention que l'ennemi accorde au groupe d'armées H, à cause peut-être de certaines nouvelles touchant une entreprise en préparation." On peut y voir ou non un sentiment voilé de satisfaction à l'idée que ces préparatifs visaient à nous induire en erreur. Cette fois cependant, il importe de le noter, toute possibilité d'une attaque réelle était chose du passé. Le lendemain, le même journal note qu'il est nécessaire d'empêcher les Alliés d'acheminer des renforts d'autres fronts vers les Ardennes:

> Pour cette raison, le c.-en-c. (Ouest) continue les préparatifs en vue de l'opération du groupe d'armées H, même si, dans la situation actuelle, il semble que son seul but puisse être de tromper l'ennemi.

Comme nous ne possédons aucune preuve réelle du contraire, il nous faut prendre à la lettre les comptes rendus du c.-en-c. (Ouest) et du 88e corps d'armée, à savoir qu'on projetait une attaque secondaire au delà de la Meuse, qu'elle aurait eu lieu si l'offensive des Ardennes avait mieux tourné et que, quand la situation se gâta dans les Ardennes, le projet prit la forme d'une feinte dont le but était de nous empêcher de retirer des troupes de la région.

Le service de renseignements de l'armée canadienne se rendit compte à temps du danger et le jugea avec assez d'exactitude tout en exagérant considérablement les proportions de la menace aéroportée. Les forces dont Student disposait effectivement l'obligeaient à se limiter à une opération secondaire mais les mesures de précaution que nous avions prises étaient pleinement motivées, étant donné surtout qu'à ce moment-là on n'avait qu'une confiance très limitée dans la valeur, sur le champ de bataille, de la division blindée polonaise qui occupait alors le secteur de la Meuse inférieure[110]. Le temps ne se prêtant pas aux envolées de reconnaissance, notre service de renseignements eut peine à discerner l'évanouissement de la menace après le 26 décembre. Les premiers signes attestant que l'ennemi avait renoncé à l'opération apparaissaient le ter janvier. Le lendemain, nous attendions encore une attaque en provenance de Schouwen et ce n'est que le 4 janvier que le service de renseignements de l'armée pouvait écrire: "Des signes de plus en plus évidents continuent d'indiquer que l'ennemi a probablement changé d'idée au sujet de son opération offensive sur la Meuse inférieure[111].

Pendant que les Canadiens surveillaient de près les Allemands sur leur front, d'autres armées prenaient des mesures pour faire tourner l'offensive des Ardennes à l'avantage des Alliés. Le général Eisenhower écrivait par la suite[112]:

> Mon plan consistait à tenir solidement les charnières de la pénétration, en particulier la région de Monschau au nord et celle de Bastogne au sud; à empêcher toute pénétration

ennemie à l'ouest de la Meuse ou dans le secteur de Liège - Namur et à lancer ensuite l'armée du général Patton en contre-attaque dans la direction générale Bastogne - Cologne. Cette contre-attaque devait être suivie d'un assaut mené par les troupes du maréchal Montgomery et orienté suivant les résultats obtenus et les progrès réalisés par les troupes du général Patton.

En conséquence, nous l'avons vu, le maréchal Montgomery assumait la direction de toutes les opérations alliées au nord de la ligne Givet-Prüm, le 20 décembre. Trois jours plus tard, partant de l'idée "qu'il vaut mieux attaquer avec des effectifs restreints et surprendre l'ennemi que d'attendre et de laisser l'occasion s'échapper"[113], le général Patton dirigeait trois divisions sur Bastogne. Pendant ce temps, Montgomery regroupait ses forces et se préparait à intervenir sur le flanc nord du saillant allemand. La puissance aérienne alliée ayant été de nouveau jetée dans la balance, le commandant suprême avait l'impression, le 26, que le point critique était dépassé.

Durant les dernières étapes de la bataille des Ardennes, Montgomery proposa de nouveau que les forces alliées engagées au nord dans la poussée vers la Ruhr (c.-à-d. les 21" et 12e groupes d'armées) soient placées sous un commandement unique (le sien). Eisenhower, fortement encouragé et appuyé par le général Marshall, rejeta encore une fois cette idée. D'après l'historien officiel américain de SHAEF, on donnait à entendre à mots couverts, par l'intermédiaire du chef d'état-major de Montgomery, que "s'il fallait jouer cartes sur table, quelqu'un, qui n'était pas le commandant suprême, devrait s'en aller". Montgomery retira sa lettre[114]. Les préparatifs continuèrent en vue d'une offensive par la Première armée américaine et le 30e corps d'armée britannique, sous la direction du maréchal, contre le flanc nord du saillant allemand. Les Alliés se trouvaient en mesure de prendre l'initiative le 13 janvier. De violentes attaques contre les flancs exposés de l'ennemi le refoulèrent; le 28, il avait perdu à peu près tout le terrain conquis pendant les premières étapes[115] Les deux camps avaient perdu beaucoup d'hommes et de matériel pendant la bataille mais, du côté allemand, les pertes étaient dans une large mesure irréparables. Ainsi, en retardant l'échéance de l'offensive alliée dans le nord, l'ennemi avait dangereusement compromis ses moyens d'y résister.*

Malheureusement, chez les Alliés, l'épisode des Ardennes laissa derrière lui des souvenirs amers. Le 7 janvier, le maréchal Montgomery donnait une conférence de presse. Il y rendait un hommage chaleureux et bien mérité à la valeur du soldat américain qui avait eu raison de l'ennemi dans la récente crise. Il faisait également l'éloge du général Eisenhower ("Ike peut compter sur ma plus entière loyauté") et se déclarait peiné de trouver dans les journaux anglais des articles peu flatteurs à l'endroit du commandant suprême. Certains officiers américains, que la récente réorganisation provisoire du commandement avait indisposés, jugèrent, d'après le ton de ses remarques, que Montgomery voulait s'attribuer à tort le crédit de la victoire ("La bataille a été très intéressante; c'est peut-être une des plus captivantes et des plus déroutantes que j'aie jamais livrées . . .")[117] Le général Bradley était particulièrement irrité. D'après son propre récit, il déclara plus tard au commandant suprême qu'après ce qui s'était passé il ne pourrait plus jamais servir sous Montgomery[118]. L'écrivain

*A partir du 20 janvier, la Sixième armée Panzer, à laquelle était rattachées quatre divisions blindées, était acheminée vers l'Est, sur l'ordre d'Hitler, pour tenter de redresser la situation désespérée des Allemands sur le front russe[116].

officiel américain déjà cité est d'avis que cet incident ne pouvait manquer d'influencer Eisenhower au cours des débats stratégiques sur la phase suivante, surtout quant à l'opportunité de placer d'autres troupes américaines sous le commandement de Montgomery[119].

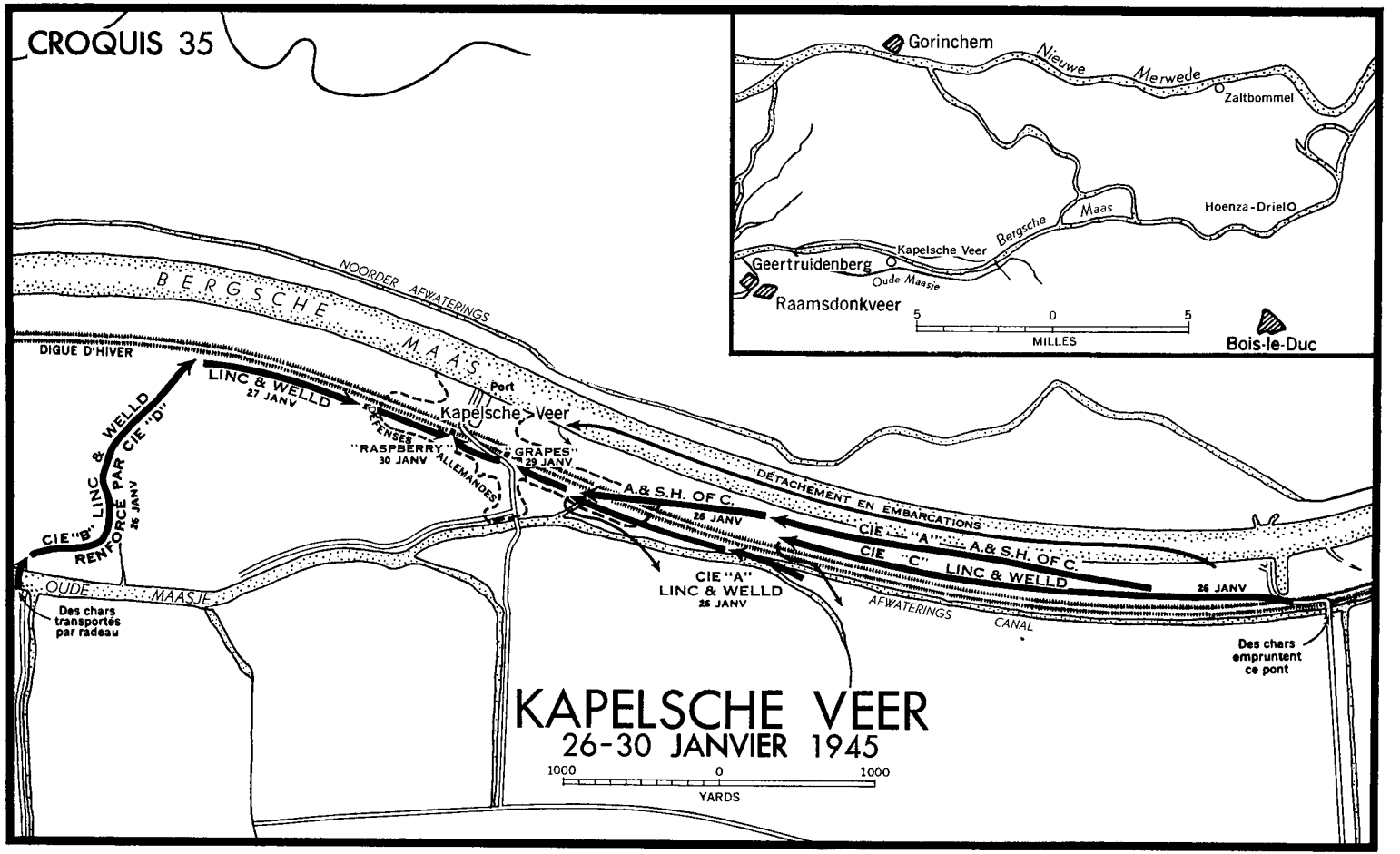
Durant la dernière moitié de janvier, Montgomery profita de la reprise de l'initiative par les Alliés pour nettoyer le triangle de Roermond, poche de résistance au nord d'Aix-la-Chapelle, entre la Roer et la Meuse. Cette opération ("Blackcock"), exécutée par le 12e corps d'armée britannique, était achevée le 26 janvier[120]. Des "Kangaroos" canadiens, qui avaient prêté main-forte à la 43e (Wessex) division, méritèrent un hommage dans l'histoire de la division[121].

Combat à Kapelsche Veer

Avant de revenir au thème principal des plans canadiens de janvier 1945, nous devons nous arrêter à une succession inusitée d'opérations mineures, menées durant cette période sur la Meuse inférieure. Dans une région envahie par les eaux, au nord-est de Geertruidenberg, la Vieille Meuse (bras secondaire de la Meuse) forme une île d'une longueur de plusieurs milles sur une largeur d'un mille, le long de la rive sud du fleuve. Le terrain y est très plat et sillonné par un enchevêtrement de canaux, de fossés et de digues; c'est un pays de polders qui fait penser à celui de l'estuaire de l'Escaut. A mi-chemin environ, du côté qui fait face à la Meuse, à un passage de bac, se trouve le tout petit port ensablé de Kapelsche Veer. Ce lieu désert a été le théâtre d'un combat prolongé, de la fin de décembre à la fin de janvier.

Le désir de l'ennemi d'aguerrir ses formations, en particulier la 6e division de parachutistes, est peut-être dans une certaine mesure à l'origine de cette lutte pour la possession de Kapelsche Veer. Student, commandant du groupe d'armées H et chef des parachutistes allemands, a déclaré plus tard que les recrues de la *Luftwaffe* avaient été engagées dans "de petites opérations offensives" afin de "s'aguerrir pendant le répit prévu des mois d'hiver"[122]. Néanmoins, il paraît évident que les Allemands ont d'abord occupé cet endroit en force dans les cadres de l'offensive projetée au delà de la Meuse. Kapelsche Veer est un des passages mentionnés dans l'ordre du 21 décembre du 88e corps d'armée (voir ci-dessus, p. 473). La 712* division devait "enjamber la Meuse de part et d'autre de Kapelsche Veer[123]. Le jour même où ces instructions furent communiquées, la 711e division, qui occupait alors ce secteur, signalait au 88e corps: "Les postes avancés à Kapelsche Veer ont été renforcés, suivant les ordres". Un autre message de la même date précise que ces avant-gardes ont *été* "portées à une compagnie et un poste avancé d'observation". On peut en conclure, semble-t-il, que les Allemands maintenaient une patrouille permanente à Kapelsche Veer avant ce temps-là. Le 23 décembre, un redressement des limites fit passer cette localité dans le secteur de la 712e division et, ce jour-là, le commandant de la division se rendait à la tête de pont. A la suite d'un nouveau remaniement des limites à la fin du mois, la 712e fut relevée par la 6' division de parachutistes[124].

Durant la nuit du 30 au 31 décembre, la 1re division polonaise blindée tenta un premier effort pour s'emparer de Kapelsche Veer. Elle prit quelques prisonniers mais perdit elle-même 46 hommes et son attaque échoua, l'ennemi étant


CROQUIS 35
Gorinchem
Nieuwe Merwede
Zaltbommel
Hoenza-Driel
Maas
Bergsche
Kapelsche Veer
Geertruidenberg
Oude Maasje
Raamsdonkveer
5 0 5
MILLES
Bois-le-Duc
NOORDER AFWATERINGS
BERGSCHE MAAS
DIQUE D'HIVER
LINC & WELLD 27 JANV
Port Kapelsche Veer
DEFENSES ALLEMANDES
"RASPBERRY" 30 JANV
"GRAPES" 29 JANV
CIE "B" LINC & WELLD RENFORCE PAR CIE "D" 26 JANV
A.& S.H. OF C. 26 JANV
DETACHEMENT EN EMBARCATIONS
CIE "A" A.& S.H. OF C.
CIE "C" LINC & WELLD 26 JANV
CIE "A" LINC & WELLD 26 JANV
OUDE MAASJE
Des chars transportés par radeau
AFWATERINGS CANAL
Des chars empruntent ce pont
KAPELSCHE VEER
26-30 JANVIER 1945
1000 0 1000
YARDS

solidement retranché et soutenu par l'artillerie moyenne, les autocanons et les mortiers postés au nord de la Meuse[125]. On relève le commentaire suivant dans le journal du Q.G. de Rundstedt[126]:

> Il convient de mentionner les assauts maintes et maintes fois répétés de l'ennemi contre notre tête de pont de Kapelsche Veer. Il se peut qu'étant au courant de nos préparatifs il ait l'impression que notre opération partira de cette tête de pont.

Durant la semaine suivante, les Allemands transportèrent deux autocanons de l'autre côté de la Meuse* et consolidèrent cette "base sûre". De bonne heure le 7 janvier, les Polonais renouvelaient leur assaut. Le 9e bataillon d'infanterie nettoya la région du port avant midi mais des parachutistes opiniâtres, retranchés le long de la digue du voisinage et appuyés par des mortiers, empêchèrent les Polonais d'avancer et les forcèrent à se replier encore une fois[127].

Après un autre répit, la 47, unité de commandos des Royal Marines assumait la tâche de réduire cette tête de pont. Au cours de l'opération "Horse" les 13 et 14 janvier, les fusiliers marins exécutèrent une attaque courageuse mais infructueuse contre les deux flancs de la position. Des abords trop exposés, l'épuisement des munitions et la mise hors de combat des chefs de l'opération contribuèrent à un nouvel échec. Les commandos perdirent 49 hommes[128].

Il devenait évident que seule une opération calculée, menée sur une plus grande échelle et pouvant compter sur une plus forte artillerie de soutien, pourrait déloger l'ennemi de Kapelsche Veer. Le 14 janvier, dès qu'il devint manifeste que l'opération "Horse" avait avorté, le Q.G. de Crocker communiquait des ordres en vue d'une nouvelle opération ("Elephant"). Elle devait être confiée à la 4e division blindée qui devait occuper une partie du front de la division blindée polonaise dans la mesure où il le faudrait à cette fin. Les ordres soulignaient que la date du prochain assaut serait déterminée par le temps nécessaire à des préparatifs minutieux plutôt que par le besoin d'agir vite. On avait demandé un bombardement aérien quotidien de Kapelsche Veer et toute l'artillerie du corps d'armée devait appuyer l'attaque. Le général Vokes ordonna à la 10e brigade d'infanterie du brigadier J. C. Jefferson d'exécuter l'attaque, précisant qu'elle devait se porter à la fois "contre les deux flancs de l'objectif" et lancer en même temps un assaut par eau contre l'arrière ennemi[129].

Le rôle principal revenait au Lincoln and Welland Régiment, dont le commandant suppléant était alors le major J. F. Swayze. Le régiment prépara cette opération avec soin, communiquant le seul ordre détaillé qu'il ait mis par écrit pendant la campagne. En plus de l'artillerie du 1er corps d'armée britannique (y compris les pièces de la 4e division canadienne, de la 1re division blindée polonaise et du 4e groupe d'armée, de l'Artillerie royale), il pouvait compter sur l'appui des chars du 29e régiment blindé de reconnaissance (South Alberta Régiment) et sur un grand nombre de mortiers de gros calibre, la compagnie de mortiers lourds du Toronto Scottish ayant été prêtée par la 2e division canadienne. Malheureusement, l'appui aérien pendant l'attaque fut souvent réduit à néant par le mauvais temps. L'assaut principal devait être porté par la compagnie "A", appuyée par la compagnie "C" à droite (c.-à-d. à l'est); "B" devait attaquer à gauche et une force de 15 canots devait descendre

*Des rapports très catégoriques sur leur présence et leur emplacement paraissent au livre de renseignements du Q.G. de la Première armée canadienne pour le 2 janvier. Mais ces pièces ont dû être retirées avant l'attaque canadienne du 28 car il n'en est pas fait mention à ce propos.

la Meuse en venant de l'est pour aborder au port. On avait pris des dispositions détaillées pour assurer une couverture de fumée et le soutien de lance-flammes[130].

Après une semaine d'entraînement sérieux, l'opération "Elephant" se mettait en branle le 26 janvier, par un matin glacial. L'attaque de ce jour-là échoua et coûta cher. La glace, en bordure du fleuve, gêna le lancement des canots et occasionna des retards. L'ennemi ouvrit ensuite un feu meurtrier de la rive nord et plusieurs embarcations furent coulées ou forcées d'aborder à l'est de leur objectif. Les armes gelées étant devenues inutiles, il fallut se retirer. La compagnie "A" avait presque atteint son objectif, c'est-à-dire les positions ennemies autour du port, lorsque les Allemands, qui s'étaient retenus jusque-là, ouvrirent soudainement le feu et lancèrent une violente contre-attaque. A 9h.55 du matin, on mandait que tous les officiers des compagnies "A" et "C" étaient hors de combat. Les deux compagnies se retirèrent de l'île. Quant à la compagnie "B" sur l'autre flanc, elle atteignit son objectif à un demi-mille à l'ouest du port mais en fut aussitôt délogée. Les deux commandants des pelotons de tête furent tués mais le sergent L. C. Stewart prit la direction de leurs unités et, grâce à son zèle et à celui du commandant de la compagnie, le major E. J. Brady qui se porta à l'avant, la compagnie tint tête à l'ennemi à un demi-mille à l'ouest de son objectif et fut renforcée par "D". Brady fut plus tard décoré de la D.S.O. et Stewart reçut la Médaille militaire. Le peloton antichars du bataillon fut placé à droite où il fut relevé, la nuit tombée, par la compagnie "A" de l'Argyll and Sutherland Highlanders of Canada appuyée par deux chars de reconnaissance du South Alberta[131].

Les Allemands étaient exceptionnellement bien retranchés; les seules approches abordables étaient celles de l'est et de l'ouest le long de la haute "digue d'hiver" (à 300 yards environ de la rive du fleuve) où se trouvaient les deux maisons voisines du port (connues sous le nom de code "Raspberry" et "Grapes") qui formaient le noyau de la position ennemie. Les parachutistes résistèrent avec une détermination qui mérite le qualificatif de fanatique. Pendant cinq jours, - jours de froid et de misère pour les deux camps, - nous avons tout essayé mais rien n'y fit. Encore faut-il dire que nos moyens d'action étaient limités par les circonstances. On y transporta des chars Sherman, sur un pont branlant à l'extrémité orientale de l'île et sur des radeaux, vers l'ouest, sur la Vieille Meuse; mais, à cette époque de l'année, les sentiers de l'île qui passaient pour des routes étaient presque impraticables pour les blindés.

L'infanterie avançait lentement, se retranchant après chaque bref ouve-ouve- en avant. Mêlés aux fantassins des positions de tête le long de la digue, des officiers observateurs d'artillerie du 15e régiment canadien de campagne dirigeaient le feu; ce régiment à lui seul tira 14,000 obus de 25 livres durant l'opération. (L'Argyll notait le 29 que le bombardement "avait fait fondre complètement la mince couche de neige qui recouvrait l'île"; un commandant de peloton demanda des renforts portant autre chose que les vêtements de neige utilisés jusque-là à des fins de camouflage. Les positions allemandes étaient dans une large mesure à l'abri de ce feu mais les artilleurs désorganisèrent maintes fois les efforts tentés par les Allemands pour renforcer la garnison par mer en partant de la rive nord de la Meuse. Le 29 janvier, l'Argyll enlevait finalement "Grapes", la maison la plus à l'est, et quelques hommes atteignirent "Raspberry" mais ne purent l'occuper. Le soir du 30, ils achevaient l'oeuvre commencée. Enfin, l'ennemi en avait assez; ce soir-là, semble-t-il, il transporta

les survivants de l'autre côté du fleuve et le c.-en-c. (Ouest) rapportait: "Évacuation de la tête de pont au N.-E. d'Oosterhout". De bonne heure le matin du 31, le Lincoln and Welland, venant de l'ouest, établit le contact avec l'Argyll à "Raspberry". Il ne restait plus d'Allemands vivants au sud du bras principal de la Meuse, sauf les prisonniers[132].

Comme l'indique le compte rendu de Rundstedt sur les événements du 29 janvier, cette lutte le long des eaux glacées de la Meuse "a coûté cher aux deux camps". Nous n'avons pas de statistique allemande mais l'estimation définitive des pertes ennemies pour l'opération "Elephant", dressée par la Première armée canadienne, est de 145 tués et 64 blessés; nous n'avons pris que 34 prisonniers. Plocher, commandant de la 6e division de parachutistes, estimait plus tard que l'opération de la tète de pont avait coûté, au total, de 300 à 400 tués ou blessés gravement, plus cent hommes atteints de gelures. L'ennemi avait réussi à l'occasion à faire pénétrer des troupes fraîches dans la tête de pont pendant le combat, mais il est douteux qu'il ait eu à cet endroit, à un moment ou à l'autre, beaucoup plus de 150 combattants à la fois[133]. Quant à nos propres pertes, elles furent de 179, dont 50 tués, pour le Lincoln and Welland; sept officiers restèrent sur le champ de bataille. La plupart de ces pertes survinrent le premier jour. L'Argyll and Sutherland Highlanders of Canada perdit 48 hommes, dont 13 tués. Le South Alberta en perdit sept, y compris deux officiers tués par des tirailleurs[134].

A une échelle moindre, le combat de Kapelsche Veer rappelle celui qui avait été livré à Ortona en Italie, treize mois plus tôt.* Dans les deux cas, l'infanterie et les blindés canadiens étaient aux prises avec des parachutistes allemands dans un combat prolongé qui coûta aux deux camps des pertes disproportionnées, semble-t-il, à la valeur intrinsèque de l'objectif immédiat. Dans les deux cas, l'objectif avait pris une sorte de valeur symbolique et les deux côtés s'en disputaient la possession avec une farouche opiniâtreté; dans l'un et l'autre cas, ce sont les Allemands qui baissèrent pavillon. A ce moment-là et plus tard, beaucoup de soldats canadiens ont dû penser que cette victoire coûteuse de Kapelsche Veer ne nous avait valu:

> ... qu'un petit coin de terre
> Qui n'avait pour toute valeur que son nom.

Au moment où le combat s'engageait sur l'île, l'endroit avait une importance tactique particulière comme point de départ possible de l'offensive allemande prévue, par la Meuse; nous ne savions pas encore que l'ennemi y avait renoncé. Au moment où était ordonnée et lancée l'opération "Elephant", cette menace s'était évanouie mais une reprise était toujours possible. Bien que nous ne possédions que peu ou pas de témoignages écrits, il semble raisonnable de supposer que le général Crocker, - et le général Crerar, - estimaient qu'en abandonnant le combat après un premier revers on reconnaîtrait à l'ennemi une supériorité morale, concession qui aurait pu avoir de très graves conséquences pratiques. Nous l'avons déjà dit, nous savons que sir John Crocker à ce momentlà n'était que trop au courant du fait que la division blindée polonaise, jadis si redoutable, n'était plus guère en état de livrer bataille puisqu'elle comptait dans ses rangs une multitude de soldats polonais insuffisamment aguerris qui,

*Voir Nicholson, *les Canadiens en Italie,* chap. Ni.

quelques mois ou quelques semaines plus tôt, avaient été enrôlés de force dans l'armée allemande. Crocker estimait que la division devait être retirée de la ligne pour subir une nouvelle instruction militaire mais, à ce moment-là, les circonstances ne s'y prêtaient pas[135]. Il aurait été insensé de laisser une tête de pont utilisable entre les mains des Allemands sur le front de cette formation. Du côté allemand, Piocher attribuait la durée de la résistance à l'opiniâtreté du général Student. Il déclare qu'il n'a pu obtenir l'autorisation d'abandonner la tête de pont que lorsque Student fut remplacé par le général Johannes Blaskowitz au poste de commandant du groupe d'armées "H"[136]. Piocher a sans doute raison puisque ce changement a eu lieu le 29 janvier et que l'endroit a été évacué dans la nuit du 30.

Sans vouloir imiter les Allemands en cherchant à établir une tête de pont sur la rive opposée de la Meuse, nous avons persisté dans notre activité à cet endroit en vue d'établir et de maintenir notre supériorité morale sur l'ennemi, et d'obtenir des renseignements sur ses allées et venues. A cette dernière fin, la capture de prisonniers était particulièrement importante. En conséquence, de petites patrouilles traversaient régulièrement la Meuse le soir dans des embarcations; à l'occasion, une plus forte patrouille avait l'appui de l'artillerie et parfois des effectifs plus nombreux tentaient un coup de main. Un de ces raids eut lieu le 17 janvier 1945: le régiment du Lac Supérieur (motorisé), commandé par le lieut.-col. R. A. Keane, envoya en plein jour une compagnie exécuter un raid sur le village d'Hoenza-Driel, sur la rive nord du fleuve au nord-est de Bois-leDuc. Le but de l'opération "Schultz" était d'établir l'identité de l'ennemi qui occupait ce secteur du front en capturant deux prisonniers ou plus. Le raid fut très puissamment appuyé, non seulement par les chars des trois régiments blindés de la 4e brigade blindée mais aussi par deux régiments de campagne, un régiment d'artillerie moyenne ainsi que par des mortiers et des mitrailleuses de calibre moyen. "Schultz" fut un succès complet; on prit trois prisonniers mais il se trouva qu'ils appartenaient à une unité indépendante, "le bataillon Koch", ce qui n'était guère de nature à nous renseigner. La compagnie du Lac Supérieur repassa la rivière en bon ordre, n'ayant que quatre blessés," dont aucun gravement[138].

Reprise des plans de "Veritable"

Pendant toute la durée de la crise des Ardennes, l'état-major du commandant suprême avait "continué de dresser des plans en vue de nettoyer la région à l'ouest du Rhin, de traverser le fleuve et de pénétrer en Allemagne vers l'est"[139]. Pareillement, en dépit des tâches à accomplir dans les Ardennes et de la menace qui pesait sur le front nord, ni le maréchal Montgomery ni le général Crerar n'avaient perdu de vue leur offensive de Rhénanie. Le 16 janvier, dans un entretien avec Crerar, Montgomery exposait les grandes lignes de son plan "en vue de faire traverser le Rhin, au nord de la Ruhr, par de puissants effectifs alliés". Ce plan, qui présupposait le nettoyage de la Rhénanie, ne pouvait être exécuté qu'avec l'aide de forts contingents américains et, à ce moment-là, on

*Le commandant de la compagnie fut blessé peu après le débarquement. Le lieutenant H. K. Bird le remplaça et dirigea le reste de l'opération de même que la retraite. Il fut décoré de la Croix militaire[137].

n'avait pas encore décidé si la Neuvième armée américaine resterait sous le commandement de Montgomery[140]. Cependant, cette difficulté était résolue cinq jours plus tard quand le maréchal, dans une directive officielle[141], annonçait son intention de détruire "toutes les forces ennemies à l'ouest du Rhin, depuis les postes avancés actuels au sud de Nimègue jusqu'à la ligne générale Juliers—Düsseldorf dans le sud, pour ensuite traverser le Rhin et livrer à l'ennemi une guerre de mouvement au nord de la Ruhr". La situation de l'ennemi était exposée dans les termes mêmes de la directive antérieure communiquée le jour où avait commencé la bataille des Ardennes (voir ci-dessus, p. 465). D'après les plans alors ébauchés, Montgomery prévoyait des attaques convergentes par la Première armée canadienne et la Neuvième armée américaine. L'échéance de "Véritable", l'opération canadienne, était fixée au 8 février mais, pour "Grenade", l'opération américaine, aucune date n'avait encore été choisie.

A partir du 18 janvier, le 30e corps d'armée britannique, les 51e et 530 divisions et des formations auxiliaires repassaient sous le commandement du général Crerar en prévision de "Véritable". S'adressant à ses officiers supérieurs le 22, le commandant d'armée notait que la concentration "de la plupart des forces supplémentaires requises pour l'opération" était passablement avancée. Le plan général de "Véritable", ajoutait-il, n'a pas été sensiblement modifié pendant le retard d'un mois occasionné par la crise des Ardennes; il correspond encore au plan ébauché en décembre (voir ci-dessus, p. 464). Il soulignait l'importance capitale qu'il y avait de surprendre l'ennemi, surtout par la suppression du "bombardement préliminaire prolongé" et la substitution d'un "feu vraiment écrasant", à la fois de l'air et du sol, au moment où l'opération serait lancée ou sur le point de l'être. Il rappelait à ses subordonnés, comme il l'avait fait avant "Totalize" (voir ci-dessus, p. 228), l'importance de "conserver l'initiative, de maintenir l'élan de l'attaque et de bousculer et d'enfoncer l'ennemi sans lui laisser de répit". Enfin, il leur enjoignait de s'assurer "que tous ceux qui participaient activement à l'opération reçoivent des instructions appropriées et que tous se rendent compte clairement non seulement de ce qu'on attend d'eux mais de l'importance de l'apport que chaque homme peut et doit fournir"[142].

Le 23 janvier, le maréchal Montgomery indiquait que les préparatifs de la Première armée américaine en vue d'une offensive en direction de Bonn pourraient retarder "Véritable" et "Grenade", cette dernière opération ne pouvant commencer que lorsque les effectifs de la Neuvième armée auraient atteint douze divisions. Cependant, il donnait l'assurance au général Crerar qu'il serait informé six jours à l'avance de toute décision tendant à retarder "Véritable". Pour surprendre l'ennemi, "le rassemblement, à l'avant, des formations engagées" ne commencerait que le 2 février. On demandait au lieutenant-général W. H. Simpson, commandant de la Neuvième armée, de faire tout en son pouvoir pour lancer "Grenade" le, ou avant le 15[143].

C'est le 25 janvier que le général Crerar communiquait sa propre directive sur l'opération "Véritable"[144] aux commandants des let et 30e corps d'armée britanniques et du 2e corps d'armée canadien." Une semaine plus tard, il

*Le détail du plan paraît au chapitre suivant. Il y a lieu de noter, cependant, qu'à cette étape, la 2e division canadienne était rattachée, pour la phase initiale de l'assaut, aux formations relevant du général Horrocks. Également, le nombre des groupes d'années de l'Artillerie royale, affectée au soutien, passait de quatre à cinq.

apprenait que l'échéance du 8 février était confirmée. L'opération serait lancée, beau temps mauvais temps. "Le c.-en-c. estimait qu'elle était tellement urgente qu'il serait inopportun de la retarder, fût-ce de 24 heures, pour pouvoir compter sur l'appui aérien." Cette instruction était sans doute le pendant d'une directive de SHAEF communiquée le même jour et enjoignant à Montgomery d'engager "Véritable" le plus tôt possible, le 8 février au plus tard[145].

Lors du dernier entretien du maréchal avec ses officiers supérieurs quatre jours avant l'échéance, il rappela une décision de SHAEF portant que seule la prise des barrages de la Roer par la Première armée américaine pouvait avoir la priorité sur les opérations "Véritable" et "Grenade A ce moment-là, le général Simpson supposait qu'il pourrait lancer son attaque le 10. Exposant brièvement l'allure probable des assauts futurs au delà du Rhin, Montgomery déclarait que, pour des raisons administratives, il se proposait de "maintenir la Neuvième armée américaine à droite, la Deuxième britannique au centre et la Première canadienne à gauche"[146]. Dans un bref exposé des préparatifs canadiens en vue de "Véritable", le général Crerar déclarait:

> J'ai supposé . . . que l'opération, dans son ensemble, serait échelonnée sur plusieurs étapes et qu'après chacune d'elle il serait peut-être nécessaire de faire avancer l'artillerie et les armes de soutien, de regrouper nos formations d'assaut et d'entreprendre l'étape suivante par un mouvement contrôlé, avec l'appui d'un puissant barrage coordonné. Il se peut que, si les conditions nous sont favorables dans l'air et au sol, tout aille pour le mieux et que cette attaque nous ouvre la perspective d'une véritable trouée. Dans cette très souhaitable éventualité, le 30e corps d'armée et le 2e corps canadien exploiteront immédiatement à fond les possibilités[147].

La base administrative

Pendant que les commandants supérieurs et leurs états-majors réglaient les derniers détails du plan de combat de "Véritable", une puissante organisation administrative s'occupait de pourvoir aux besoins matériels. On ne peut donner ici qu'une idée de la gamme infinie de, ces besoins mais il serait difficile d'en exagérer l'importance pour le succès des opérations. En principe, trois éléments sont indispensables: les rations pour les troupes, les munitions pour les engins de guerre et ce qu'on appelait "POL" en jargon militaire, c'est-à-dire l'essence (petrol), l'huile (oil) et les lubrifiants. Comme les effectifs de la Première armée canadienne devaient atteindre 449,865 durant les opérations, et que les travailleurs civils, les prisonniers, etc. devaient porter le nombre de bouches à nourrir à 476,193 au moment où l'on atteindrait le sommet[148], la seule tâche d'assurer les rations posait un formidable problème.

Le transport des approvisionnements par l'Intendance royale et l'Intendance royale canadienne et l'entretien des routes et des ponts par le Génie royal et le Génie royal canadien représentaient dès le début des charges onéreuses. Mais l'entretien lui-même dépendait des conditions météorologiques; or le temps se révéla instable. Pendant la plus grande partie de janvier, le temps était froid et le sol durci, - le thermomètre baissa à 5° Fahrenheit le 26[149], — mais il y eut un dégel à la fin du mois et la lourde circulation ne tarda pas à abîmer les routes. Le 5 février, un tronçon de la route Turnhout—Eindhoven était "impraticable même pour des jeeps à quatre roues motrices" et le chef-ingénieur au Q.G. de l'armée déclarait tristement: "Le temps nous a joué tous les mauvais

tours possibles: en novembre, les pires inondations en quatorze ans; en janvier, le niveau d'eau le plus bas jamais vu; une dure gelée suivie d'un très rapide dégel, de la glace partout et, pour finir, une autre inondation"[150]. Pendant un certain temps, près de cinquante compagnies du Génie, trois compagnies de construction de routes et 29 compagnies de pionniers étaient employées à plein temps à l'entretien des routes dans le secteur canado-britannique[151]. Tout en vaquant à d'autres occupations, deux compagnies de construction de routes du Génie canadien, aidées de pionniers et de civils, voyaient à l'entretien de la route Eindhoven—Bois-le-Duc jusqu'à la Meuse pendant que des sapeurs de troupes de la Première armée canadienne aménageaient un pont permanent sur le fleuve à Mook[152].

Heureusement, l'achèvement d'un pont de chemin de fer sur la Meuse à Ravenstein le 4 février permit aux trains d'atteindre les têtes de ligne dans le voisinage de Nimègue. Cette construction eut pour double effet d'alléger le transport des approvisionnements par route et de permettre d'expédier de la pierre aux hommes du Génie pour l'entretien des routes[153]. L'Intendance royale canadienne prit aussi des dispositions pour le transport en vrac, par rail, de chargements d'essence afin d'accumuler des réserves pour les formations de combat. Calculant le volume des réserves en fonction de la distance, le directeur adjoint des fournitures et des transports au Q.G. de la Première armée canadienne notait le 7 février: "L'objectif de 150 milles pour le 30e corps, dans les dépôts de l'armée, a été atteint aujourd'hui et les stocks atteignent 200 milles pour le let' corps, le 2e corps et les troupes d'armée et 153 milles pour le 30e corps"[154]. De plus, on a accumulé 2,318,222 rations pour les troupe[155]. En même temps, une forte quantité de munitions a été entreposée dans les dépôts avancés. Comme le dit le commandant d'armée:

> Si les réserves de munitions, — de 350 catégories,— nécessaires à l'opération étaient alignées bout à bout sur une hauteur de 5 pieds, elles s'étendraient sur 30 milles de route. Le tonnage global fourni à l'artillerie de soutien jusqu'au troisième jour après le jour J équivaut en poids à la charge de bombes de 25,000 bombardiers moyens[156].

Pour ne mentionner qu'une seule catégorie, on disposait de 1,471 obus brisants pour chaque canon de 25 livres, plus 206 obus par canon installé normalement dans les "première et deuxième lignes" régimentaires (c.-à-d. transportés avec les canons ou leur étant immédiatement accessibles)[157].

Abstraction faite de ce matériel essentiel, la gamme infinie des besoins de "Véritable" s'étendait à tous les secteurs et services de l'armée. Le Corps de santé royal canadien avait dressé des plans détaillés pour l'évacuation des blessés, pour assurer les soins de spécialistes, pour le service d'ambulances, les banques de sang et les fournitures médicales[158]. Les troupes étant entassées dans les zones exiguës de rassemblement, on s'arrachait pour ainsi dire l'espace disponible; des hommes du Génie canadien trouvèrent une troupe de l'artillerie lourde dans un dépôt de pontage, nichée dans un abri fait de pontons. (Il était entendu que les canons cesseraient le feu pendant les opérations de chargement dans le dépôt[159]). Un fardeau particulièrement onéreux retombait sur l'Intendance royale canadienne mais, à la seule exception de pièces de rechange pour certains véhicules amphibies, on satisfit à toutes les demandes et la distribution des fournitures se fit "sans accroc et avec rapidité"[160]. L'organisation de la grande offensive fut le résultat d'un admirable travail d'équipe, non seulement au sein de l'armée mais aussi entre l'armée et les autres formations alliées.

Le matin du 7 février, le général Crerar se préparait à déménager son Q.G. tactique de Tilburg à Uden, en prévision de la bataille du lendemain. Les préparatifs étant achevés, le commandant d'armée trouva le temps d'entretenir un groupe de correspondants de guerre sur les antécédents de "Véritable". Il déclarait en terminant: "La lutte sera peut-être longue, dure et pénible. Tous, cependant, à tous les échelons, ont confiance dans l'heureuse issue de cette grande entreprise qu'on nous a fait l'honneur de nous confier"[161].

CARTE 9

CRISE DES ARDENNES
16-26 DÉCEMBRE 1944

10 0 10 20 30
MILLES MILLES

Hypsométrie d'après l'échelle des teintes:
100, 200 et 400 mètres

Troupes brit et can
Troupes américaines
Avances allemandes
Avances allemandes projetées

Reproduite par le Service topographique de l'Armée

Compilée et dressée par la Section historique de l'É-M

CARTE 6

FORÊT DE LA LONDE
26-29 AOÛT 1944

1000 0 1000 2000 YARDS

ROUTES PRINCIPALES SEULEMENT

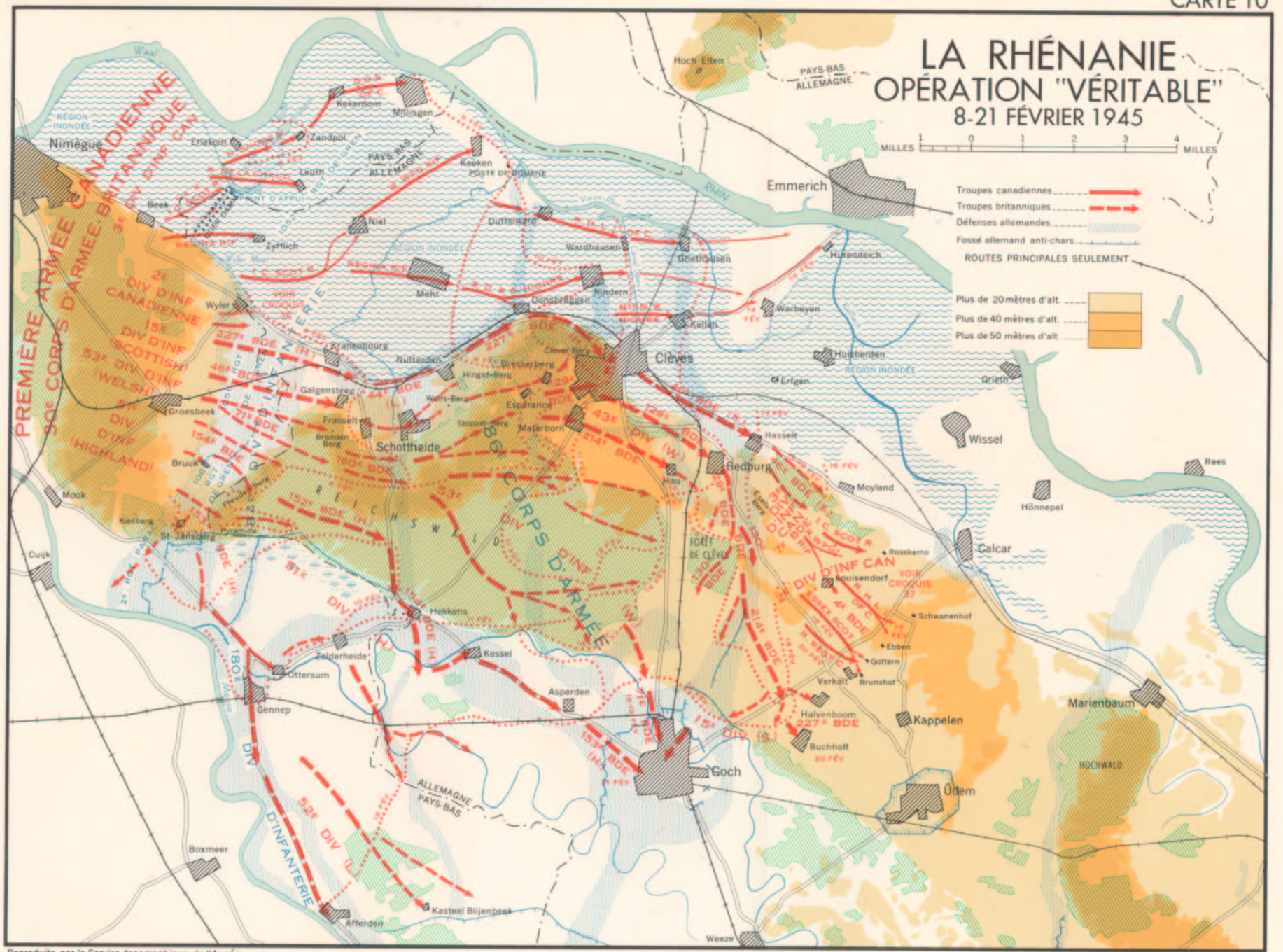
Hypsométrie d'après l'échelle des teintes:
30, 70 et 110 mètres

Forêt

Broussaille

Reproduite par le Service topographique de l'Armée

Compilée et dressée par la Section historique de l'É-M


LA RHÉNANIE
OPÉRATION "VÉRITABLE"
8-21 FÉVRIER 1945
MILLES 1 0 1 2 3 4 MILLES
Troupes canadiennes
Troupes britanniques
Défenses allemandes
Fossé allemand anti-chars
ROUTES PRINCIPALES SEULEMENT
Plus de 20 mètres d'alt.
Plus de 40 mètres d'alt.
Plus de 50 mètres d'alt.
PREMIÈRE ARMÉE CANADIENNE
30e CORPS D'ARMÉE BRITANNIQUE
2e DIV D'INF CAN
2e DIV D'INF CANADIENNE
15e DIV D'INF (SCOTTISH)
53e DIV D'INF (WELSH)
DIV D'INF (HIGHLAND)
8e CORPS D'ARMÉE
43e DIV D'INF (W)
51e DIV D'INF
52e DIV D'INFANTERIE
4e DIV D'INF CAN
4e BDE
10e BDE
11e BDE
227e BDE
46e BDE
71e BDE
154e BDE
214e BDE
REGIMENT DE LA CHAUDIERE
REGIMENT DE LA CHAUDIERE
REGIMENT DE LA CHAUDIER

CHAPITRE XVIII

LA BATAILLE DE LA RHÉNANIE
1re PARTIE: L'OPÉRATION "VERITABLE"

8 AU 21 FÉVRIER 1945

(Voir la carte n° 10 et les croquis n°s 36 et 37)

Le champ de bataille

EN préparant son offensive sur le Rhin, la Première armée canadienne se trouvait de nouveau devant un champ de bataille difficile et désagréable.

On retrouve la définition de l'objectif général des opérations dans la série d'ordres et de directives publiés à tous les échelons, depuis le groupe d'armées jusqu'au simple bataillon: "La destruction des forces ennemies déployées entre le Rhin et la Meuse." La ligne Xanten-Geldern, objectif ultime du général Crerar, constituait un front de vingt milles de largeur entre les deux cours d'eau. Mais, à quarante milles en aval, où se trouvait alors la ligne de front de l'armée, Mook, sur la Meuse, n'était qu'à six milles de Nimègue, sur la Waal. Pour converger sur leurs points avancés de rassemblement dans la vallée étroite de Nimègue, les éléments du 30e corps d'armée, à l'exception des deux divisions canadiennes déjà rendues sur les lieux, devaient traverser la Meuse, ainsi que le canal qui la reliait à la Waal, à deux milles à l'ouest de Nimègue. L'exécution de ces mouvements exigeait une réglementation très stricte de la circulation sur les ponts de Mook, Grave et Ravenstein.

Enserré dans ces bornes physiques, le général Crerar devait aussi surmonter d'autres difficultés de manoeuvre. Bien que le cours des deux rivières eût été régularisé et contenu dans des chenaux navigables, chacune traversait des plaines basses et inondées où les eaux refoulées, les marécages et les chenaux abandonnés constituaient autant d'obstacles formidables aux mouvements des troupes. Ces plaines étaient généralement inondées chaque fois que des pluies abondantes, comme celles de l'hiver en cours, occasionnaient une crue anormale des cours d'eau. Le long de la Meuse, l'élévation des berges contenait l'inondation à une distance d'environ mille yards de chaque côté du chenal principal, mais, dans les plaines du Rhin et de la Waal, l'inondation n'était retenue que par les digues qui formaient une ligne presque ininterrompue à partir des environs de Wesel jusqu'à Nimègue, longeant ces cours d'eau à une distance moyenne d'un à trois milles. Toute brèche pratiquée dans ces digues ne pouvait qu'accroître les superficies inondées et lorsqu'elles furent rompues, comme nous le verrons plus loin, l'inondation envahit en certains endroits les terres jusqu'à mi-distance de la Meuse.

La région entre les deux cours d'eau était une plaine fertile légèrement ondulée et découverte, parsemée de petits bois. En général, elle offrait un terrain favorable aux opérations des blindés. Mais, immédiatement au delà de la frontière de l'Allemagne, l'extrémité occidentale de cette plaine ondulée était coupée par une vaste région boisée de forme irrégulière, mesurant environ huit milles de longueur de l'ouest à l'est et quatre milles de profondeur. C'était la forêt du Reichswald. Douze milles plus à l'est, les abords de Xanten étaient bloqués par deux autres forêts moins importantes, la Hochwald et la Balberger, qui formaient une zone boisée d'un à trois milles de profondeur et de six milles de longueur du nord au sud. Ces forêts nationales étaient en général plantées de jeunes pins espacés de quatre à sept pieds. Chacune était divisée en parcelles de forme régulière par d'étroites "allées" et il y avait ici et là quelques clairières qui n'avaient pas été reboisées. Deux routes pavées traversaient la Reichswald du nord au sud et se réunissaient à Hekkens, à mi-chemin le long de la lisière sud de la forêt. Aucune route n'existait de l'ouest à l'est, de sorte que tous les mouvements militaires dans cette direction devaient emprunter les pistes étroites et sablonneuses des "allées", dont quelques-unes seulement avaient été pavées de façon rudimentaire pour la circulation des wagons de transport du bois. Le sol de la Reichswald était généralement uni ou légèrement ondulé, mais une chaîne de hauteurs en traversait les parties nord et ouest à partir de Clèves, pivotant sur la Branden Berg, colline de 300 pieds d'élévation à l'angle nord-ouest de la forêt.

De chaque côté de la Reichswald, la topographie se prêtait aux opérations de défense. A partir de l'angle sud-est de la forêt, la Niers coulait vers l'ouest à travers la plaine ondulée pour se jeter ensuite dans la Meuse, en aval de Gennep. Gonflée par l'inondation et tous ses ponts abattus, elle constituait une barrière facile à défendre. Au nord, un corridor de terres en culture d'environ un mille de largeur courait entre la lisière des bois et la route de Nimègue à Clèves (laquelle formait la limite sud de la plaine inondée de la Waal). Dans la direction de Clèves, ce corridor se rétrécissait considérablement et était coupé d'éperons de faible élévation dont la pente s'élevait jusqu'à la crête principale de Materborn qui dominait la ville. Au delà de Clèves, le corridor s'élargissait pour former le point de départ de trois routes en éventail qui traversaient la plaine alors plus étendue et conduisaient respectivement à Calcar, Üdem° et Goch. En plus de la route Nimègue-Clèves, une deuxième avenue s'ouvrait à l'avance par la route pavée de Mook à Goch qui longeait la lisière sud de la Reichswald et traversait la Niers à Kessel. A Gennep, commençait un embranchement de cette route en direction du sud et conduisant à Venlo par la rive droite de la Meuse.

Les défenses de l'ennemi

Les Allemands avaient organisé systématiquement leurs défenses, tirant parti de tous les avantages de terrain et concentrant leurs forces aux endroits les plus vulnérables. Ils avaient établi trois zones principales de fortifications, dont chacune se prolongeait vers le sud et était solidement ancrée sur le flanc

*Qu'il ne faut pas confondre avec Uden, en Hollande, où le général Crerar avait son quartier général.

protégé par le Rhin. La plus avancée de ces lignes fortifiées suivait la lisière ouest de la forêt de Reichswald, à partir de Wyler, sur la route de Clèves, jusqu'aux bois de Kiekberg, à l'est de Mook, puis obliquait vers le sud-est, passant par Gennep et continuant le long de la rive est de la Meuse. Dans le secteur canadien, ce formidable avant-poste des fortifications permanentes de la ligne Siegfried comprenait une double série de tranchées, lesquelles étaient protégées par un fossé antichars creusé devant la forêt de Reichswald. Les villages et les fermes avaient été transformés en emplacements fortifiés. Des tranchées de communication reliaient la première ligne à l'arrière et le tout constituait un système complexe de défense d'une profondeur de 2,000 yards, et même davantage à certains endroits, à partir des champs de mines avancés jusqu'aux derniers ouvrages de l'arrière, à la lisière de la forêt. Les deux bastions les plus formidables de cette ligne fortifiée se trouvaient près des bois de Wyler et de Kiekberg, où les deux routes principales étaient défendues en profondeur par des barricades, des canons enfouis dans des abris et des fossés antichars. Dans les régions inondées au nord de la route de Nimègue à Clèves, les défenses étaient moins fortes.

A trois milles environ à l'arrière de ces positions, la ligne Siegfried constituait la deuxième ligne de défense. Elle traversait la forêt de Reichswald à l'est de la route latérale de Kranenburg à Hekkens. Puis elle contournait la lisière sud de la forêt jusqu'à Goch, où elle obliquait de nouveau vers le sud pour couvrir les approches de Weeze, Kevelaer et Geldern. Au nord de la Reichswald, le corridor ouvrant sur Clèves était gardé par une série de réseaux de tranchées qui s'étendaient en profondeur jusqu'aux positions des hauteurs de Materborn. Le prolongement vers le nord comprenait un dispositif d'ouvrages de campagne construits dans la plaine inondée de Donsbrüggen jusqu'à Duffelward sur le Haut-Rhin. En outre, une nouvelle ligne avait été établie récemment à deux milles environ à l'est de la forêt et reliait Clèves, Bedburg et Goch, complétant ainsi le périmètre de défense autour de la région de la Reichswald.

La construction de cette partie du Mur de l'Ouest (désignation allemande officielle de ce que nous appelions Ligne Siegfried) n'avait jamais été achevée, de sorte qu'au lieu des formidables ouvrages bétonnés construits plus au sud, il s'agissait uniquement de fortifications de campagne, dont le commandant allemand de ce secteur disait qu'elles formaient "une série d'ouvrages en terre dispersés au petit bonheur"[1]. Les seules casemates bétonnées étaient des abris pour les troupes et se trouvaient surtout dans la région de Materborn. Les points les plus formidables de cette ligne, dans le secteur canadien, se trouvaient aux abords de Goch (protégée sur trois côtés par des fossés antichars) et, comme il y avait lieu de s'y attendre, dans le défilé au nord de la Reichswald. Celui-ci était défendu par une série de postes de tir, à partir de la lisière de la forêt, à Frasselt, jusqu'à la route de Nimègue à Clèves, et protégé par un fossé antichars qui se prolongeait vers le nord jusqu'à Kranenburg et traversait la plaine inondée entre Mehr et Niel pour se terminer au Vieux-Rhin.

La troisième ligne principale de défense ennemie qui s'opposait à l'avance de l'armée canadienne était ancrée sur le Rhin,* en face de Rees et se prolon

*Le bras principal du Rhin porte ce nom jusqu'en aval d'Emmerich, où il devient la frontière internationale et s'appelle Bijlandsche Kanaal. En aval de Millingen, où le Pannerdensch Kanaal (qui devient ensuite le Bas-Rhin) coule en direction nord-ouest, le bras principal prend le nom de Waal.

geait vers le sud devant les forêts Hochwald et Balberger jusqu'au delà de Geldern. Cet "arrière-plan de la Hochwald" comprenait deux et même trois lignes de retranchements, espacés de 600 à 1,000 yards. Entre ces lignes, courait un fossé antichars (sauf à l'ouest de la Hochwald); en outre, les tranchées étaient protégées par une ligne continue de barbelés.

Depuis quelques mois, les Allemands s'efforçaient de relier ces diverses positions défensives en un réseau complet, qui permettrait de bloquer effectivement toute pénétration en un point quelconque. Ils avaient atteint cet objectif dans la région de la Reichswald, qui avait été divisée en compartiments autonomes, entourés de tranchées, de fossés, ou protégés par le cours d'eau. Plus à l'est, on s'était appliqué à transformer les villes et les villages situés entre le Mur de l'Ouest et l'arrière-plan de la Hochwald, en îlots individuels de résistance, encerclés de tranchées et de fossés antichars[2].

Au début de février, le secteur de la Reichswald, sur le front allemand, était défendu par la 84e division d'infanterie du major-général Heinz Fiebig, qui formait l'aile droite du 86e corps d'armée (commandé par le général d'infanterie Erich Straube) et, en réalité, de la Première armée de parachutistes du général Schlemm. L'aile gauche du général Straube était constituée par la 180e division d'infanterie, déployée le long de la Meuse. Sur l'autre rive du Rhin, se trouvait le 883e corps de la Vingt-cinquième armée, tandis que la 2e division de parachutistes occupait des positions voisines de celles du général Fiebig[3].

La 84e division ne pouvait se targuer d'un passé brillant lorsqu'elle fut assignée à la défense de la Reichswald. Formée en Pologne au début de 1944, avec les restes de plusieurs divisions d'infanterie détruites et des contingents considérables de nouvelles recrues, elle avait été presque complètment annihilée dans la poche de Falaise. Elle avait été reconstituée en septembre et, au début de février, ses effectifs étaient d'environ 10,000 hommes, dont la plupart n'étaient que des recrues sans expérience, mal armées et équipées[4]. Pour garnir ses lignes avancées, Fiebig n'aurait eu que sept bataillons si, le 7 février, on ne lui avait envoyé le 2e régiment de la 2e division de parachutistes. Il disposa cette formation bien équipée de 2,000 hommes détachés récemment de la *Luftwaffe* entre la pointe occidentale de la Reichswald et la Meuse. Puis venaient les trois régiments de la 84e division: le 1,062e régiment de grenadiers couvrait la lisière de la forêt, le 1,051e protégeait le corridor à son extrémité nord, tandis que le 1,052e montait la garde des plaines du Rhin à l'extrême droite. Fiebig avait en réserve à l'arrière le bataillon Sicherungs Munster (faible unité d'hommes âgés, d'ordinaire employés à la garde des installations statiques) et le 276e bataillon Magen (de l'estomac), composé de malades des voies digestives, assez inaptes aux opérations actives. (Fiebig, questionné plus tard à ce sujet, répondit qu'il avait choisi le bataillon Magen, de préférence au bataillon *Ohren* (oreille), composé de soldats trop sourds pour entendre même "le barrage préliminaire d'une attaque".) Les véhicules blindés allemands de la région de la Reichswald consistaient en 36 canons automoteurs du 655e bataillon lourd antichars. L'artillerie de Fiebig ne comptait pas plus de 100 canons[5].

Les renseignements des Alliés sur ces dispositions étaient remarquablement précis. Le général Crerar et son état-major avaient étudié la force des réserves allemandes disponibles à bref avis en tant que renforts de la Première armée

de parachutistes et ils ne voyaient que la 7e division de parachutistes, stationnée à l'est de la Reichswald et la 15e division Panzer de grenadiers, ou son équivalent, qui était encore plus loin, susceptibles d'être lancées dans la bataille en moins de six heures après le déclenchement d'une offensive[6]. En vérité, une partie de la 7e division de parachutistes se trouvait à Geldern, car le général Schlemm l'avait graduellement déployée plus au nord, expliquant qu'il avait rejeté vigoureusement le point de vue du quartier général de son groupe d'armées, lequel était convaincu que l'attaque alliée aurait lieu dans le secteur de Venlo. Le général Blaskowitz gardait sa réserve de blindés, le 47e corps Panzer, à Dülken, bourg situé à douze milles environ au sud-est de Venlo. Ses deux divisions de grenadiers, la 116e et la 15e Panzer avaient été très abîmées à la bataille des Ardennes et, d'après le général Heinrich Freiherr von Lüttwitz, avaient perdu presque la moitié de leurs effectifs: elles ne comptaient plus, à elles deux, qu'environ 90 chars[7]. Comme renforts possibles sur le front tout entier des trois armées alliées du secteur nord, le service de renseignements du maréchal Montgomery estimait, le 4 février, que von Rundstedt pouvait tout au plus réunir onze divisions Panzer de grenadiers. En outre, il serait peut-être obligé de les garder dans le secteur sud pour résister à l'avance des Américains entre Roermond et les Ardennes, ou même de les dépêcher sur le front oriental, contre les Russes[8].

Plan de l'opération "Veritable"

Comme nous l'avons vu ci-haut (p. 484), l'étude des effectifs allemands et de leur organisation de défense, avait décidé le général Crerar à diviser l'opération "Véritable" en phases distinctes, avec des intervalles qui permettraient le regroupement des troupes d'assaut et l'avance de l'artillerie de soutien. Les instructions qu'il donnait aux commandants des corps d'armée le 25 janvier[9] confirmaient les directives générales qu'il avait esquissées le 14 décembre pour la conduite des opérations. Il fixait le jour J au 8 février et posait les bases des phases principales en vue des objectifs suivants:

> "*Phase 1* — Nettoyage de la forêt de Reichswald et capture de la ligne Gennep — Asperden — Clèves.
>
> "*Phase 2* — Pénétration de la seconde ligne de défense ennemie à l'est et au sud-est de la Reichswald; capture des bourgs Weeze — Üdem — Calcar — Emmerich et des lignes de communication entre ces divers endroits.
>
> "*Phase 3* — Percée de la ligne de défense de l'arrière-plan de la Hochwald et capture de la ligne générale Geldern-Xanten."

L'assaut initial et l'exécution de la première phase étaient confiés au 30e corps d'armée britannique, sous le commandement du lieutenant-général Horrocks. Par la suite, à un moment qui serait fixé par le commandant de l'armée, après consultation avec les généraux Horrocks et Simonds, le 2e corps d'armée canadien devait entrer en lice, sur le flanc gauche. Le ter corps britannique, commandé par le lieutenant-général sir John Crocker, était déployé le long de la Meuse inférieure et avait pour mission de faire croire à l'ennemi que l'offensive aurait vraiment lieu dans le nord des Pays-Bas.

Le général Horrocks devait de toute nécessité enfoncer les trois formidables lignes de défense allemandes de vive force. "Nous n'avions, disait-il plus tard, aucune latitude de manoeuvre ou d'opérations tactiques". Sur son flanc gauche,

s'étendaient les plaines basses inondées par les Allemands. A sa droite, la route Mook—Goch était complètement dominée par les positions de la lisière sud de la Reichswald. La seule avance possible devait procéder au nord de la forêt, le long de la route qui traversait Kranenburg. Le col de Materborn, étroit corridor de hauteurs entre la forêt de Reichswald et la ville de Clèves, était la clé du succès de l'offensive. Le commandant du corps d'armée espérait qu'une avance rapide sur les terrains durcis par la gelée lui permettrait de franchir le col avant que les réserves allemandes aient pu le bloquer, et de couvrir de ses troupes la plaine à l'est de la Reichswald avant l'arrivée des renforts ennemis. Il envisageait même, "si la chance nous favorise quelque peu, de capturer intact le pont de Wesel sur le Rhin"[10]. Toutefois, comme nous le verrons plus loin, les ponts de Wesel étaient au nombre des cibles désignées à l'aviation alliée.

D'après le plan approuvé des opérations du corps d'armée, l'assaut initial devait être dirigé sur un front de sept milles, entre la Meuse et la Waal, par cinq divisions d'infanterie disposées dans l'ordre suivant, de droite à gauche: la 51e (Highland), la 53e (Welsh), la 15e (Scottish), puis les 2e et 3e divisions canadiennes. Les quatre premières devaient attaquer simultanément à 10h.30 du matin le jour J, tandis que la 3e division canadienne, sur le flanc nord, ne commencerait pas son avance avant la soirée. Le général Horrocks se proposait, dès que la division Scottish aurait capturé le col de Materborn, de faire avancer la 43e division Wessex et la division blindée de la Garde, gardées en réserve, et dès qu'elles auraient franchi le défilé, de les déployer dans la plaine au sud de Clèves, la 43e en direction de Goch et la Garde vers Udem[11].

Les troupes d'assaut devaient avoir l'appui d'une artillerie formidable, car le commandant du corps d'armée était déterminé à percer une brèche dans les défenses allemandes par un bombardement intensif. Toutefois, afin de prendre l'ennemi par surprise, l'artillerie ne devait pas ouvrir le feu avant le matin de l'attaque. Le plan de tir prévoyait un bref, mais formidable bombardement destiné à annihiler toute résistance de l'ennemi à l'assaut initial de nos troupes, à saturer complètement les défenses allemandes et à détruire ou à réduire à l'impuissance les casemates bétonnées. Puis l'artillerie devait protéger d'un barrage de couverture l'avance de l'infanterie et des blindés, et utiliser ses canons de calibre moyen et de calibre lourd de façon à pénétrer en profondeur le système de Materborn, sans qu'il soit nécessaire d'opérer des déplacements importants des batteries[12].

Si la température le permettait, l'opération "Véritable" devait avoir l'appui maximum de l'aviation. Le plan des opérations aériennes fut établi par le quartier général du 84e groupe de la RAF, en collaboration avec les Q.G. de l'armée et des corps d'armée. Vu l'incertitude de la température et l'impossibilité d'établir des pronostics valables plus de vingt-quatre heures à l'avance, on avait d'abord prévu que le jour J pouvait être reculé d'un jour, afin d'assurer l'appui de l'aviation[13]. Toutefois, comme nous l'avons déjà vu, le commandement suprême décidait, le ter février, que l'opération "Véritable" devait définitivement être déclenchée le 8 (voir ci-dessus, p. 484), ce qui écartait toute possibilité d'attendre un jour favorable aux opérations aériennes[14].

Les forces aériennes désignées pour ces opérations comprenaient des bombardiers lourds de la RAF et la 8e Force aérienne des États-Unis, des bombardiers moyens du 2e groupe de la 2e Force aérienne tactique, et des

chasseurs-bombardiers des 83e et 84' groupes ainsi que de la Neuvième armée -ale l'air américaine. Afin de réaliser la coordination étroite essentielle à un effort -de telle envergure, un représentant autorisé du Commandement de bombardement fut détaché au 84e groupe pendant la préparation du programme et -l'exécution des opérations. C'est le quartier général de la 2e Force aérienne tactique qui demanda au commandement suprême le concours de la Huitième armée de l'air. Le programme des opérations aériennes comportait des bombardements préalables et des sorties pour appuyer les troupes d'assaut d'après les besoins du moment. Avant le jour J, on devait bombarder les voies ferrées, -les ponts et les passages d'eau, ainsi que certains dépôts de munitions de ;'ennemi, mais en prenant soin de ne pas révéler le point précis de l'attaque envisagée. Les bombardiers lourds de la 8e Force aérienne étaient chargés de la : destruction des voies ferrées et des ponts de Wesel, sur le Rhin. Durant la nuit du 7 au 8 février, le Commandement de bombardement devait détruire -complètement les villes de Clèves et de Goch. La création d'entonnoirs et de cratères dans ces deux villes était inévitable, mais il fallait éviter d'en pratiquer dans les villages et les bourgs des secteurs avancés que les bombardiers devaient attaquer de nuit au moyen de bombes incendiaires et antipersonnel.

Le jour J même, l'aviation avait pour tâche principale la destruction et la démoralisation des garnisons ennemies des défenses à l'extrémité nord du corridor. La question de la création d'entonnoirs par le bombardement posait -un problème tout particulier. D'après le plan des opérations, le bombardement des positions devait être suivi immédiatement de l'avance des troupes motorisées, trais la RAF exprima l'avis qu'il était impossible de détruire les installations bétonnées de la crête de Materborn sans l'emploi de bombes puissantes, qui tueraient inévitablement des entonnoirs. Horrocks se résigna à accepter la possibilité d'entonnoirs de peu de profondeur dans le corridor de Materborn, mais non à Nutterden où les tranchées découvertes de l'ennemi seraient attaquées au moyen de bombes antipersonnel éclatant dans l'air[15]. Lorsqu'il présenta son plan d'opérations aériennes à la Deuxième armée d'opérations tactiques, le-vice-maréchal de l'air E. C. Hudleston, insista particulièrement sur l'importance des cibles de Nutterden et de Materborn. Il expliqua l'emploi apparemment peu économique des bombardiers lourds et moyens en démontrant que les chasseurs-bombardiers étaient déjà lourdement chargés d'autres missions et que tout effort qui démoralise l'ennemi inspire en même temps un plus grand courage aux troupes d'assaut et ne saurait être considéré comme du gaspillage"[16].

Pendant la bataille, le 83e groupe devait combattre tout effort de la *Luftwaffe* et isoler le théâtre des opérations en maintenant un barrage qui interdirait toute intervention des forces ennemies stationnées au delà du Rhin. Le 841, groupe était chargé des opérations sur le champ de bataille même, telles que les sorties de reconnaissance, l'appui et la protection de l'armée de terre et la destruction d'objectifs prédéterminés: postes de commandement, lignes de communication et dépôts de munitions[17].

On prit les plus grandes précautions pour assurer la protection aérienne du 300 corps d'armée durant le combat. C'était la première fois que le 84e groupe était appelé à collaborer avec le corps d'armée du général Horrocks et il fallut établir une méthode d'indication des cibles, afin d'obtenir des résultats prompts et concrets. On enseigna aux commandants des forces de terre comment désigner les points à bombarder par les moyens de télécommunications de la

1re unité de transmission de l'aviation canadienne d'accompagnement. Au quartier général du corps d'armée, un poste de contrôle avancé disposait d'un petit groupe de chasseurs-bombardiers en vol qu'il dirigeait l'un après l'autre contre des cibles approuvées. Un autre poste avancé de contrôle mobile par radar assumerait la direction des avions en cas de température défavorable. Afin d'assurer le contact entre le grand nombre de formations diverses employées à l'opération "Véritable", des voitures de liaison étaient attachées aux postes de commandement des divisions. Ces postes mobiles de T.S.F. serviraient de postes d'observation visuelle et dirigeraient des avions mis à leur disposition par le poste de contrôle avancé pour la destruction de cibles précises; dans certaines circonstances, ils pouvaient aussi organiser leur propre service de va-et-vient[18].

L'opération "Véritable" comportant une attaque de front, il était essentiel de tenter les plus grands efforts afin de prendre l'ennemi par surprise. Comme nous l'avons déjà vu, le plan de bombardement avait été étudié en vue de détourner l'attention de l'ennemi vers le 1er corps d'armée britannique, à l'ouest. Il fallait de toute nécessité dissimuler tous les mouvements sur le front véritable. Les mesures de sécurité les plus rigoureuses furent appliquées pendant les préparatifs de la vaste organisation administrative (voir ci-dessus, p. 485). Tout mouvement de jour était interdit à l'est du canal Bois-le-Duc—Helmond, à l'exception des sorties de reconnaissance. Ceux qui y participaient devaient enlever tout insigne distinctif de leurs uniformes et traverser la Meuse sur des véhicules canadiens, accompagnés d'officiers de liaison canadiens. Lorsque les troupes d'assaut arrivaient de leurs cantonnements aux points de rassemblement de l'avant, un service spécial de circulation, comptant plus de 1,600 hommes, exerçait un contrôle sévère sur toutes les routes[19]. Pour que les routes soient libres de tout obstacle au passage des troupes, aucun véhicule de la 2e division canadienne n'était autorisé à circuler la nuit sans la signature du brigadier lui-même[20]. On organisa un vaste système de camouflage afin de dissimuler à l'observation de l'ennemi les concentrations d'artillerie à l'est et au sud de Nimègue, ainsi que les énormes dépôts de matériel, de munitions et de carburant accumulés au cours de la préparation de l'offensive. On commença par construire des batteries d'artillerie évidemment postiches, que l'on remplaça ensuite graduellement par de vrais canons au cours des préparatifs de l'opération. Un groupe d'officiers spécialistes en camouflage du quartier général du 21e groupe d'armées fit le choix des emplacements des dépôts de munitions qui furent déguisés par des haies, de petits potagers domestiques et des buissons artificiels. Les forces aériennes alliées furent averties que toute la région d'Arnhem et de Nimègue était interdite jusqu'à un plafond de 16,000 pieds et que tout avion qui se hasarderait dans cette zone serait accueilli d'un feu violent des batteries antiaériennes[21].

On prit ainsi des peines infinies pour tromper l'ennemi sur nos intentions. "Tout incroyable que cela puisse paraître, disait plus tard le général Horrocks, la surprise réussit"[22].

La Premiere armée canadienne pénètre en Allemagne

L'attaque se déclenchait à l'aube du 8 février. Heureusement, la température était favorable aux opérations aériennes. Durant la nuit, les troupes qui

attendaient l'arme au pied entendirent ronfler au-dessus de leurs têtes les 769 bombardiers lourds du Commandement de bombardement chargés de la destruction des villes de Clèves et Goch*. Puis, 95 avions Stirling et Halifax du 38e groupe de la RAF lancèrent plus de 400 tonnes de bombes sur les bourgs de Weeze, Udem et Calcar. Les éclairs des explosions et les flammes des incendies qu'elles allumaient étaient clairement visibles des points de rassemblement des troupes d'assaut, à l'ouest de la Reichswald[23]. A cinq heures du matin, commençait le barrage d'artillerie.

Comme nous l'avons déjà noté, dans le plan de l'opération "Véritable", l'artillerie jouait un rôle essentiel et décisif. La concentration du bombardement des positions de la 84e division allemande ce jour-là dépassa probablement en -violence toute autre opération du même genre sur un front aussi limité, au cours de toute la campagne occidentale. On estime que 1,034 canons, dont le tiers étaient des pièces moyennes, lourdes et extra-lourdes, prirent part à ce bombardement[24]. L'artillerie de sept divisions, de cinq groupes d'armée britanniques et de deux brigades antiaériennes servit à ce bombardement massif qui avait pour but de harasser les postes de commandement et les lignes de communications de l'ennemi, de réduire au silence ses canons et ses mortiers, de démolir ses fortifications, de détruire ses troupes et de démoraliser les survivants. Cinq périodes de bombardement eurent lieu au cours de la journée et une moyenne de plus de neuf tonnes d'obus s'abattit sur chacune des 268 cibles choisies. Cette canonnade s'accrut du feu coordonné et nourri de quatre groupes divisionnaires -dits "Poivrières", qui né cessèrent de balayer le front, à courte portée, du feu de tous les canons des chars, des canons antichars, des pièces antiaériennes légères, des mitrailleuses moyennes et des mortiers lourds dont ils disposaient[25]. Des salves de fusées lancées par les douze projecteurs de la 1r° batterie canadienne de lance-fusées furent dirigées contre treize points spéciaux des positions avancées des Allemands[26].

A 7h.40 du matin, après qu'on eut établi un écran de fumée sur tout le front, l'artillerie cessa son feu pendant quelques minutes. Comme nous l'avions prévu, à ces signes précurseurs d'une attaque, l'ennemi démasqua ses pièces et ouvrit un feu de barrage contre les troupes d'assaut. La période de silence de dix minutes qui régna sur tout le champ de bataille permit aux écouteurs de repérer une batterie allemande et dix-neuf sections de mortiers[27]. Puis le bombardement recommence et il y avait tout lieu de penser que les positions ennemies avaient été pulvérisées. L'historien des Calgary Highlanders rapporte que "le bombardement était beau à voir et agréable à entendre, surtout pour les vieux troupiers qui avaient été si souvent lancés à l'assaut sans avoir tout l'appui qu'ils auraient désiré". La préparation d'artillerie atteignit son point culminant quand commença le barrage de couverture et le grincement des chenilles des chars de combat vint s'ajouter au ronflement des avions de bombardement qui survolaient les troupes d'assaut[28]. Plus tard, des prisonniers allemands encore tout hébétés racontèrent à leurs interrogateurs une histoire terrifiante de désorganisation, de communications détruites et d'artilleurs incapables de servir -leurs pièces tant que dura le feu de barrage. Ils avouaient que la tension prolongée du-bombardement avait créé chez eux "l'impression d'une force adverse

*A cause de la température, 434 bombardiers seulement furent employés. La ville de Goch fut beaucoup plus épargnée qu'on ne l'avait prévu.

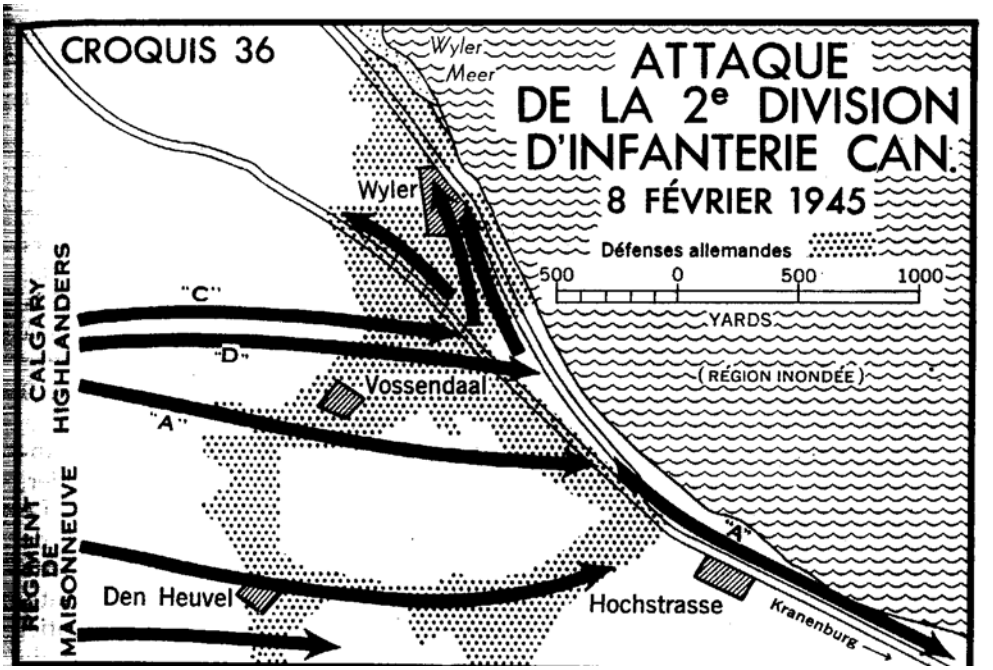
irrésistible à laquelle il était futile de résister dans leur état d'isolement, privés qu'ils étaient de toutes communications "[29].

L'heure H avait été fixée à 10h.30 du matin. Le barrage de couverture devait commencer lentement d'abord à 9h.20, puis atteindre graduellement toute son intensité à partir de 10 heures. A l'heure H, il devait avancer progressivement. Des obus fumigènes, mêlés aux obus brisants, établirent un écran protecteur de fumée blanche sur toute la lisière nord-ouest de la Reichswald, qui cachait effectivement les bataillons d'assaut des quatre divisions quand ils sortirent des bois situés à l'arrière de Groesbeek et avancèrent sur les premières pentes vers leurs points de départ. Après ce qui lui était d'abord arrivé, l'ennemi même s'il prenait ce barrage de fumée pour un prélude de l'attaque, hésitait à démasquer ses défenses. Afin de le tromper davantage sur nos intentions, les points de départ furent garnis par tous les bataillons de la 2e division d'infanterie canadienne, sauf par les deux bataillons chargés de l'assaut. A 10h.29, une ligne d'obus fumigènes dégageant une fumée jaune indiquait que la dernière minute était arrivée avant la levée du barrage: l'infanterie et les chars passèrent à travers les positions de la 2e division pour commencer leur invasion de l'Allemagne.* Sauf sur le flanc droit (où il était prévu que la 511, division serait appuyée de bombardements concentrés des principales positions ennemies dans ce secteur), le barrage, qui avait 500 yards de profondeur, se relevait de 300 yards à la fois toutes les douze minutes. Le même signal de fumée jaune précédant d'une minute chaque avance nouvelle du barrage permettait aux troupes d'assaut de le suivre en toute confiance et d'en tirer le plus grand avantage possible[31].

L'artillerie avait si bien exécuté son travail et l'élément de surprise fut si complet que la première phase de l'attaque ne rencontra qu'une faible résistance. Celle-ci fut plus opiniâtre sur le flanc droit où la première mission de la 51e division Highland (commandée par le major-général T. G. Rennie) consistait à s'emparer de la pointe sud-ouest de la Reichswald et de la route de Mook à Goch. La 154e brigade Highland eut des succès divers. A sa gauche, un bataillon des Black Watch avait atteint son objectif, soit l'extrémité nord de la crête Freuden Berg, dès deux heures, mais d'autres troupes se virent arrêter à Bruuk, à 500 yards en deçà de la frontière. Cette résistance inattendue vint d'un bataillon du 1,222e régiment de grenadiers (de la 180e division d'infanterie) lancé en toute hâte dans la mêlée le soir précédent[32]. L'avance reprit après qu'un bataillon de la 153e brigade eut réussi à passer et à pousser plus avant dans la forêt. Sur le flanc droit de la division, la 153e brigade s'emparait de la hauteur de Pyramide et du hameau de St. Jansberg, situé à la lisière des bois de Kiekberg. Le lendemain matin, à quatre heures, la forêt de Freuden Berg était solidement entre nos mains et l'infanterie des Highlanders avait pénétré 200 yards plus loin dans la Reichswald, en direction du sud-est[33].

Dans le secteur voisin de la 53e division, les champs de boue qui avaient ralenti l'avance sur tout le front du corps d'armée enlisèrent les chars Flail,

*Bien que ce moment marquât la première avance importante de la Première armée canadienne au delà de la frontière allemande, quelques Canadiens occupaient déjà le sol allemand dans le petit saillant de la frontière, entre Nimègue et Wyler. Le 2e Régiment d'arpentage, de l'artillerie canadienne, prétend qu'il fut la première unité canadienne à occuper le sol allemand, une de ses formations ayant passé la frontière le 8 novembre 1944. Le North Nova Scotia Highlanders occupa des positions à cet endroit le 11 novembre, lorsqu'il fut appelé à relever des troupes américaines[30].



chargés de nettoyer les champs de mines en avant des chars de combat et de l'infantrie. Maisle commandant de la 34e brigade blindee avait déjà décidé de sacrifier tout un escdradon de chars, s'il le fallait, pour que l'infanterie puisse pénétrer jusqu'à la lisière de la Reichswald. Heureusement, on avait grandement exagéré l'importance des champs de mines. Les chars Churchill réussirent à traverser les champs de boue où les autres véhicules à empattement plus étroit n avaient pu passer et appuyèrent la 71e brigade qui traversa la vallée découverte sans grande opposition. On découvrit qu'à certains endroits le fossé antichars était assez étroit pour que les chars puissent le traverser sans aide et, à deux hues, le 1er bataillon d'infanterie légère Oxfordshire et Buckinghamshire avait déja capturé la hauteur dominante de Branden Berg, tandis que la 71e brigade s'était installée dans l'angle nord-ouest de la forêt. A partir de cette nouvelle lie, la 1608 brigade lançait en avant deux de ses bataillons sous une pluie battante qui donnait une apparence blafarde au clair de lune artificiel. Sans soutien appréciable, car un seul escadron de chars avait pu surmonter les difficultés des routes détrempées, l'infanterie continuait son avance sans arrêt dans la partie nord de la forêt. La résistance ennemie se faisait rare. Peu après minuit, les deux bataillons avaient dépassé la route de Kranenburg à Hekkens et pénétré dans les défenses de la ligne Siegfried[34].

La 15e division Scottish qui se trouvait au centre de la ligne d'avance du corps d'armée avait été chargée d'enfoncer la ligne Siegfried au nord de la Reichswald et de capturer les hauteurs qui dominent la ville de Clèves, le `bastion de Materborn". Aux côtés l'une de l'autre, la 468 et la 2278 brigades de Highlanders, poussaient leur avance, avec chacune un bataillon en tête, mais étaient retardées par les champs de mines, vu qu'un seul char Flail avait pu

franchir la ligne de départ. Toutefois, en suivant de très près le barrage d'artillerie, à 6h.30 du soir, l'infanterie avait réussi à s'emparer de ses premiers objectifs: Kranenburg, sur la route de Nimègue à Clèves, et la crête de Galgensteeg, saillant de l'angle nord-ouest de la Reichswald qui dominait les défenses principales de la ligne Siegfried. Dans l'intervalle, la route de la 46' brigade au delà de Groesbeek étant quasi impassable, il lui fallut porter à elle seule le poids de la tâche des deux brigades, quand l'axe de la 227e, vers le nord, se trouva complètement paralysé au début de l'après-midi. Un groupe blindé d'assaut de la 44e brigade Lowland se trouva ainsi retardé de plusieurs heures, dans l'obscurité et par une pluie battante, sur une route impraticable, complètement bloquée dans toute sa longueur par un embouteillage de la circulation. Finalement, elle fut dirigée sur la route principale de Nimègue à Clèves, après qu'on eut ouvert un passage à travers les ruines de Kranenburg au moyen de niveleuses mécaniques. L'attaque, qui devait se déclencher à 9 heures du soir, n'eut lieu qu'à quatre heures le lendemain matin.[35].

Sur le flanc gauche de la division Scottish, la 2e division canadienne d'infanterie avait pour mission de capturer les villages de Den Heuvel et de Wyler, ainsi que la route de Nimègue à Clèves, jusqu'aux abords de Kranenburg. Le gros de ses forces étant déployé sur tout le front du corps d'armée, afin de dissimuler à l'ennemi le projet d'attaque, le général Matthews confia cette tâche à deux bataillons de la 5e brigade. Un petit triangle au sud de la route, près de Wyler, semblait être le point d'appui du front ennemi et il était essentiel de s'en emparer pour assurer le progrès rapide de la 15e division au delà de Kranenburg. Afin de surprendre et d'isoler la garnison de Wyler, le brigadier Megill renonçait à l'aborder de front par le nord-ouest; il préférait ordonner à son bataillon de gauche de contourner la ville et de couper la route plus loin, puis ensuite de lancer l'attaque par l'arrière[36].

La préparation d'artillerie et le tir de contre-batterie et de contre-mortiers sur le front de la 5e brigade avaient été si efficaces que l'ennemi se trouvait presque complètement réduit au silence et que les deux bataillons d'assaut pouvaient se déployer sans subir de pertes. Suivant le barrage de très près, les Calgary Highlanders poussèrent de l'avant, à travers Vossendaal, jusqu'à la route principale, à un demi-mille environ au delà de Wyler. Les champs de mines constituaient le principal obstacle à leur avance et les Highlanders perdirent 24 hommes du fait des mines Schu, que l'ennemi avait adroitement disposées en rangées visibles sur le sol, au milieu d'autres mines enfouies et invisibles. La compagnie "A" continuait son avance sur la route et vers midi prenait contact avec la 15e division Scottish à l'entrée de Kranenburg[37]. Sur le flanc droit des Calgary Highlanders, le Régiment de Maisonneuve découvrit que le bombardement avait grandement simplifié sa tâche. Il occupa sans difficulté les ruines de Den Heuvel (où un officier compta 46 morts ennemis sur un petit bout de terrain "sans examiner les tranchées") et continua son avance jusqu'à la pointe du triangle de la brigade, à Hochstrasse[39].

Pendant que les sapeurs de la 7e compagnie du Génie royal canadien entreprenaient la réfection de la route à l'ouest de Kranenburg, les compagnies "C" et "D" des Calgary Highlanders, rebroussaient chemin pour prendre Wyler par l'arrière. La première, qui longeait le côté gauche de la route rencontra une résistance violente et son commandant, ainsi que le commandant d'un peloton, furent tués au cours de cette action. Afin de hâter l'opération, le commandant y

LA GUERRE EN ZONE INONDÉE

Ces véhicules amphibies suivent la route de Kranenburg pendant l'opération "Veritable", en février 1945. Voilà les conditions dans lesquelles la 3e division d'infanterie canadienne a combattu pendant cette opération.

LE PREMIER MINISTRE DE GRANDE-BRETAGNE REND VISITE À LA PREMIÈRE ARMÉE CANADIENNE

Dans la première rangée de cette photo, prise au Q.G. du 2e corps d'armée canadien le 4 mars 1945, on voit de gauche à droite: le maréchal sir Alan Brooke, chef de l'état-major impérial; le général Crerar; M. Churchill; le lieut.-général Simonds; le maréchal Montgomery. A l'arrière, se tiennent les officiers d'état-major et chefs de services du 2e corps d'armée. A l'extrême gauche, on voit le major-général T. G. Rennie, général commandant de la 51e division (Highland), qui fut tué trois semaines plus tard.

LES "ALGONQUINS" AVANCENT

Les fantassins de l'*Algonquin Regiment* avancent dans la région de la Hochwald, le 1er mars 1945, en préparation du combat acharné qui se déroula dans la Brèche le lendemain.

LA BRÈCHE DE LA HOCHWALD

Ce dessin du brigadier G. L. Cassidy, D.S.O., E.D., se fonde sur les croquis faits sur place; il représente, vu de l'ouest, le théâtre du combat que livra la 4e division blindée canadienne en février-mars 1945. Reproduit (avec autorisation) de l'histoire de l'*Algonquin Regiment* par le brigadier Cassidy, intitulé: *Warpath*.

affecta également la compagnie "B". Après un bombardement préalable, les compagnies "B" et "D" occupèrent Wyler qu'elles finirent de nettoyer à 6h.30 du soir. Le plan original prévoyait que les routes seraient ouvertes à la circulation à quatre heures, mais à cause du retard occasionné par la prise de Wyler, il était neuf heures quand les sapeurs eurent fini le nettoyage des mines placées sur les routes. Au cours de l'opération, le bataillon avait perdu 67 hommes, dont 15 morts. Le Régiment de Maisonneuve eut 2 morts et 20 blessés. La brigade fit 322 prisonniers, dont la plupart avaient été encerclés à Wyler[40].

Sur le flanc nord inondé du 30e corps d'armée, la participation de la 3e division canadienne à l'opération "Véritable" ne débuta qu'à 6h. du soir. Le général Spry avait pour mission de couvrir le flanc gauche de la 2° division canadienne et de la 15e Scottish, ainsi que de nettoyer le terrain entre la route Nimègue-Clèves et la rivière. Cette opération était assignée à la 7e brigade à droite et à la 88 brigade, à gauche. Elles devaient pousser leur avance jusqu'au fossé antichars de Donsbrüggen à Duffelward, qui constituait la première défense de la Ligne Siegfried. La 98 brigade devait ensuite enfoncer ces défenses et progresser vers l'est jusqu'au canal Spoy, qui reliait Clèves au Vieux-Rhin.[41]

Les effets du dégel subit et des pluies abondantes étaient plus apparents dans les plaines basses de la Waal, comprises dans le secteur de la 31, division, que nulle part ailleurs sur le front du corps d'armée. Les fossés de drainage qui auraient pu évacuer l'excédent des eaux avaient été trop endommagés par les bombardements pour jouer efficacement leur rôle. Le niveau de la Waal montait constamment depuis le 3 février. Les registres des 34 années précédentes indiquent que six fois seulement pendant cette période le niveau des eaux dépassa douze mètres en février à Nimègue*. Mais le lendemain du jour J, le niveau de la rivière dépassa ce maximum et atteignit un sommet de 12.69 mètres le 17 février[42]. Plus tôt pendant l'hiver, les Allemands avaient pratiqué une brèche dans la digue principale d'Erlekom, à quatre milles à l'est de Nimègue et, le 6 du mois, les eaux commençaient à s'y engouffrer. Deux jours après, le barrage Quer, d'un mille de longueur, situé juste au delà de la frontière allemande, affaibli par le creusage des défenses ennemies, cédait sous la pression de la crue. Par cette brèche, les eaux se précipitaient vers les villages de Zyfflich et de Niel, à l'est[43]. Quand arriva le jour J, la plus grande partie du secteur de la 3e division était inondée. Le 3 février, il fallut arrêter de nouveaux plans en vue d'une attaque par terrains inondés. Il s'ensuivait que l'infanterie devrait être portée vers ses objectifs dans des véhicules amphibies (la 79e division blindée fournit 114 Buffaloes à cette fin) et serait presque entièrement privée du soutien de l'artillerie [44].

Seuls les premiers stages de l'avance de la 7e brigade eurent lieu en terrain sec. Le Regina Rifle Régiment, lançant son attaque à la faveur d'un clair de lune artificiel, et appuyé par les chars des 13e et 18e Royal Hussars (Queen Mary's Own), s'empara de l'extrémité sud du Quer Damm et à huit heures avait capturé Zyfflich, à un mille à l'est, faisant environ cent prisonniers terrés dans les caves des maisons[45]. La compagnie "B" du Canadian Scottish, qui avait été repoussée à deux reprises devant un fort qui gardait l'extrémité nord du barrage Quer, réussit finalement à s'en emparer à l'aube du 9. Les autres compagnies de

*Le niveau des eaux est déterminé en Hollande d'après la norme N.A.P. (Normaal Amsterdams Peil), qui est le niveau moyen à Amsterdam.

fusiliers du bataillon, portées par des Buffaloes, sortirent du Wyler Meer et se dirigèrent à la boussole dans la nuit vers le village de Niel, à deux milles à l'est de Zyfflich. Restant sans nouvelles, peu après minuit le commandant du bataillon, le lieutenant-colonel D. G. Crofton, accompagné des membres de son état-major, portés par deux véhicules amphibies, se mit en route vers son objectif. Mais Niel était encore aux mains des Allemands, car les compagnies "A" et "D" du Scottish avaient manqué leur but et étaient aux prises avec les défenseurs d'un groupe de bâtiments à 1,500 yards au sud-ouest. Crofton et son groupe furent reçus par un tir à bout portant venant des premières maisons à l'ouest. Deux officiers et deux soldats furent tués sur le coup; le commandant lui-même et son officier de liaison furent blessés. Les compagnies "A" et "D" arrivaient enfin à la pointe du jour et capturaient le village.[46]

Sur le flanc gauche de la division, deux compagnies du North Shore Regiment, portées sur des Buffaloes, en tête de l'avance de la 8e brigade, s'emparèrent rapidement de la digue principale à l'ouest de Zandpol et, à 9 heures, signalaient qu'il n'y avait plus d'ennemis dans le village. Au sud, le Régiment de la Chaudière, pateaugeant à certains endroits dans trois pieds d'eau, occupait Leuth de bonne heure le 9, ouvrant ainsi le passage à la brigade pour les opérations subséquentes [47].

L'opération "Véritable" avait bien débuté. Dès le premier jour, le 30° corps d'armée avait percé les fortes défenses avancées de l'ennemi, investi les principales fortifications de la Ligne Siegfried et fort malmené la malheureuse 84e division d'infanterie, lui faisant plus de 1,200 prisonniers et lui infligeant de lourdes pertes en tués et blessés. 'Six bataillons allemands avaient été quasi annihilés. Certains prisonniers qui avaient aidé à l'aménagement des tranchées dans la Reichswald nous apprirent une bonne nouvelle: la principale ligne de défense n'avait pas de fortifications bétonnées. Il s'agissait donc d'exploiter nos gains avant l'arrivée des gros renforts ennemis. La détérioration rapide des routes de l'avant constituait un obstacle sérieux au déploiement des troupes du général Horrocks. L'inondation en particulier causait de graves inquiétudes; de 1 heure de l'après-midi à minuit, le 8, l'eau avait monté de dix-huit pouces au nord de la route de Nimègue à Clèves[48].

La ligne Siegfried est enfoncée

Le 9 février, un temps sombre, obscurci par un ciel bas et une pluie abondante qui dura jusque dans l'après-midi, nous priva de l'excellent appui de l'aviation,* et rendit encore plus difficile la circulation dans les champs inondés et les routes bourbeuses et hachées de la forêt de Reichswald. La 2e division canadienne, ayant atteint son objectif, avait été retirée du combat; quatre divisions seulement continuèrent l'avance pendant les 24 heures subséquentes.

Continuant irrésistiblement son avance dans les plaines inondées de la Waal, la 3° division canadienne, dont le secteur embrassait alors plus de la moitié du front du corps d'armée, capturait les villages l'un après l'autre. Dans le secteur de la 8e brigade, le long de la rivière, le North Shore Regiment

*Les escadrilles de Typhoons et de Spitfires du 83e groupe avaient été très actives pour la destruction des voies ferrées de la zone de combat et avaient fait des vols de reconnaissance pour déterminer l'état des routes.

constatait que la résistance de l'ennemi était moindre aux endroits où les eaux de l'inondation étaient plus profondes. Ce régiment ne rencontra que peu de résistance à la capture de Kekerdom et, de cet endroit, le brigadier Roberts engagea le Queen's Own Rifles of Canada, qui avait été gardé en réserve, et qui occupa sans difficulté le bourg de Millingen[49].

La capture de Niel avait donné au Royal Winnipeg Rifles une base qui permit à la 7e brigade de pousser ses opérations vers l'est. Au cours de l'aprèsmidi, les compagnies "A" et "B" occupèrent Keeken et la compagnie "C" poussa son avance jusqu'à la douane du Vieux-Rhin, progression qui, d'après le journal de la brigade a été "difficile et productive d'une bonne récolte de prisonniers". Sur le flanc droit des troupes du brigadier Spragge, les Regina Rifles avaient trouvé Mehr déserté par l'ennemi. La capture de ce village complétait la tâche assignée à la 7e et à la 8e brigade. En vérité, la crue constante des eaux isola en quelque sorte les bataillons sur leurs objectifs, où ils durent subsister par des moyens de fortune jusqu'à ce que des transporteurs Buffaloes les eussent évacués[50]. La 9e brigade n'avait plus qu'à terminer la tâche confiée à la 3° division dans la première phase de l'opération "Véritable".

Le saillant nord de la Ligne Siegfried n'était pas encore réduit mais le deuxième jour de la bataille, les fortifications principales avaient été capturées par deux des divisions engagées au sud de la route Nimègue-Clèves. Sur le flanc droit du corps d'armée, la 153e brigade de la division Highland avait coupé en deux endroits la route importante de Goch, entre Mook et Gennep. Les unités de la 6e brigade canadienne pouvaient observer la progression vers le sud du 1st Gordon Highlanders, qui faisait le nettoyage de la région située entre les bois de Kiekberg et la Meuse et, plusieurs fois, purent lui communiquer des renseignements utiles sur les mouvements de l'ennemi[51]. Dans le même temps, la 152e brigade, traversant les positions de la 154°, avait pénétré dans la moitié sud de la forêt de Reichswald jusqu'à la route Kranenburg—Hekkens, en face des fortifications principales[52]. Vers le nord, la 53° division avait aussi fait des gains importants. Lançant leur attaque à 8h.30 du matin, à partir des positions conquises durant la nuit, deux bataillons gallois de la 160° brigade, appuyés des chars du 91h Royal Tanks, progressèrent de deux milles vers l'est, jusqu'au pied de la Stoppel-Berg, colline de 300 pieds de hauteur au-dessus du niveau de la mer et point culminant de la forêt de Reichswald. Le 2° bataillon du Monmouthshire Régiment* captura la colline après une action très vive. La résistance de plus en plus acharnée de l'ennemi indiquait l'arrivée de renforts importants, tout comme les contre-attaques déterminées dirigées contre les East Lancashires, qui occupaient la route Kranenburg—Hekkens. Ces contre-attaques furent repoussées, grâce à l'appui de huit chars du 147° régiment royal blindé, qui avaient réussi à avancer sur les routes presque impassable[53]. Avant la tombée de la nuit, le 6e bataillon des Royal Welch Fusiliers, exploitant ses succès au delà de la colline Stoppel-Berg, réussit à atteindre la lisière nord-est de la forêt de Reichswald, qui dominait Materborn, d'où les chars purent faire converger leur tir sur les convois ennemis qui circulaient sur la route Clèves—Hekkens, devenue la principale artère de communications de l'ennemi dans la forêt [54] .

Toutefois, c'est dans le corridor qui séparait la lisière nord de la forêt de Reichswald et le secteur canadien inondé qu'on a réalisé les. gains les plus

*Unité territoriale des South Wales Borderers.

remarquables. Le plan original de la 158 division (Scottish) comportait la progression méthodique de ses brigades et de ses bataillons par bonds successifs, mais il échoua à cause de l'état impraticable des routes et de la congestion de la circulation sur toutes les routes avancées. Le jour avait paru avant que l'équipe spéciale de la 44e brigade ait réussi à établir des ponts sur le fossé antichars, à trois des cinq endroits choisis à l'est de Frasselt.. A 6h.15, le 68 bataillon des King's Own Scottish Borderers, porté par les Kangaroos du 1er régiment canadien de transporteurs blindés d'infanterie, commençait de franchir l'obstacle. (Ce voyage, qui dura huit heures à partir de Nimègue, ainsi que l'écrivait ensuite le commandant du bataillon, fut "une épreuve remarquable d'ingéniosité et d'endurance de la part des chauffeurs des transporteurs blindés"[55].) A huit heures, les King's Own Scottish Borderers avaient capturé Schottheide, à 500 yards à l'est; peu après, le 2e bataillon des Gordon Highlanders, avançant le long de la route principale de Kranenburg, pénétrait dans la banlieue de Nutterden[56]. Comme on n'avait aucune nouvelle du bataillon chargé de consolider ces gains, les Borderers, portés par les Kangaroos, poussèrent de l'avant et s'emparèrent de Wolfs-Berg et de Hingst-Berg, deux collines situées entre Nutterden et la forêt, vers le milieu de l'avant-midi, avec l'appui d'un escadron de chars des Grenadier Guards. Le nettoyage de Nutterden par les Cordons termina la deuxième phase de l'offensive de la division. Toutefois, l'horaire était en retard de onze heures et il était essentiel de mettre la dernière phase de l'opération à exécution; celle-ci comportait la capture des hauteurs de Materborn qui dominaient Clèves, avant que les Allemands aient pu renforcer les défenses de ces positions-clés. Comme on ne pouvait plus espérer que les 46e et 227e brigades arrivent à temps, l'officier général commandant, le major-général C. M. Barber, dut ordonner à la brigade Lowland de continuer son avance[57].

Le 838 bataillon des Royal Scots captura la côte de l'Espérance, objectif le plus rapproché, sans trop de difficultés. Les King's Own Scottish Borderers, montant encore une fois sur leurs Kangaroos, poussèrent sur les routes bourbeuses dans la direction de la côte Bresserberg, située à moins d'un demi-mille de la ville. Ils atteignirent leur objectif à temps; moins d'une demi-heure plus tard, à 5h. de l'après-midi, ils étaient attaqués par des éléments de la 7e division de parachutistes qui venaient occuper cette position. Dans la soirée, le régiment de reconnaissance de la 158 division signalait que les Allemands de la garnison de Clèves paraissaient désorganisés et peu en état de résister. Mais, au sud de Clèves, les patrouilles qui cherchaient une route praticable vers l'est se virent arrêtées par les défenses organisées du bourg de Materborn[58].

Le passage du col de Materborn

Le 30e corps d'armée avait fait du beau travail en capturant en deux jours presque tous les objectifs qui lui avaient été assignés pour la première phase de l'opération "Véritable". On avait constaté que la puissance du Mur de l'Ouest avait été très exagérée, mais cette surprise agréable était plus que compensée par les inondations et les mers de boue que les assaillants devaient franchir. Cependant, ils avaient porté un dur coup à l'ennemi. On estimait que les effectifs de la 84e division avaient été réduits de quatorze bataillons à six bataillons à peine. Dès le second soir, le nombre des Allemands faits prisonniers dépassait 2,700[59].

La deuxième phase de l'opération comportait la capture de Goch et de la route Mook—Gennep—Goch. Il fallait s'emparer de Goch et Clèves le plus tôt possible, car il s'agissait là de points essentiels à nos communications et l'ennemi devait le savoir. Le 9, notre service de renseignements prévoyait ainsi qu'il suit les intentions probables de l'ennemi. Clèves étant pour ainsi dire perdue, "s'il lui reste des forces disponibles dans la forêt de Hochwald, ou au delà du Rhin, il doit désirer reprendre Clèves, ou au moins l'investir. S'il en est incapable, il devra tenir Goch à tout prix et défendre les passages rapprochés du Rhin"[60].

Ces prévisions étaient justes. Le 10 février, à 12h.30, le général Blaskowitz recevait du commandant en chef des armées de l'ouest un message lui signalant les conséquences incalculables d'une avance jusqu'au Rhin et la nécessité de tenir Clèves à tout prix[61]. Pour la première fois, semble-t-il, le haut commandement allemand découvrait que l'offensive de la Première armée canadienne était vraiment d'importance stratégique et devait être contenue par toutes les réserves disponibles d'hommes et de matériel. Nos mesures de sécurité avaient été effectives. Les rapports quotidiens du service de renseignements de von Rundstedt révèlent que, jusque-là, les Allemands avaient pensé que l'attaque principale des Alliés aurait lieu dans la courbe de la Meuse, au nord de Roermond*, où ils croyaient que la Deuxième armée britannique et la Neuvième armée américaine étaient en train de monter une offensive à deux pointes contre le secteur Duisburg—Düsseldorf. Trois jours avant le déclenchement de l'opération "Véritable", un mémoire du chef des services de renseignements du général Rundstedt distribué aux principaux officiers de l'état-major du groupe d'armée "H" (qui avaient peut-être émis des doutes au sujet de ces prévisions) exprimait l'opinion que les opérations des Alliés à l'ouest de la Reichswald étaient uniquement destinées "à nous leurrer quant au véritable centre de l'offensive". Il était possible qu'une attaque secondaire des formations canadiennes précédât l'offensive principale dans la région de la Reichswald. La conclusion de ce mémoire était bien nette: "La prévision que la principale attaque des Britanniques aura lieu dans la courbe de la Meuse est aussi fondée aujourd'hui que par le passé"[64]. Dans les rapports du service de renseignements allemand, on note que la situation du 308 corps d'armée britannique "est inconnue"[65].

Le début de l'offensive, le 8 février, ne modifiait en rien cette opinion. Le soir même, on pensait encore que l'attaque avait été lancée par les 21, et 3e divisions canadiennes, avec l'appui de la 28 brigade canadienne blindée. On croyait encore que le gros coup se porterait au sud de Venlo. Même après que l'on eut identifié les 511, et 538 divisions dans la forêt de Reichswald, le 9, le service de renseignements allemand persistait dans son opinion que le gros des forces britanniques était en réserve pour l'offensive principale dans la courbe de la Meuse[66]. L'ennemi avait déjà pris des mesures en vue d'enrayer le déclenchement de cette opération. Ces dispositions devaient d'ailleurs nous embarrasser sérieusement. Le 9 février, des unités de la Première armée américaine qui avaient capturé certains barrages de la Roer intacts, découvrirent, lorsqu'ils atteignirent le barrage important de Schwammenauel, que les Allemands avaient

*Le général Schlemm prétendit plus tard qu'il avait personnellement prévu que le gros coup serait porté à travers la forêt de Reichswald, mais que son supérieur lui avait affirmé qu'il n'y avait aucun signe de concentrations alliées de quelque importance dans la région de Nimègue[62].

ouvert et bloqué l'une des vannes d'éclusage.° Il en résulta une élévation de trois à quatre pieds du niveau de la Roer qui déborda ses rives sur tout le front de la Neuvième armée américaine. L'inondation qui en résulta fut moins importante le long de la Meuse, dans le secteur de la Première armée canadienne.

L'ennemi n'eut pu, mieux calculer le moment et les conséquences de ce geste. Si le barrage avait été complètement démoli, il en serait résulté une inondation irrésistible, mais de brève durée qui aurait balayé la vallée de la Roer. Mais la mesure adoptée eut pour résultat de maintenir pendant deux semaines entières un niveau d'inondation suffisant pour paralyser l'offensive de la Neuvième armée. L'opération "Grenade", d'abord prévue pour le 10 février, dut être remise plusieurs fois, ce qui permit au général von Rundstedt de donner pendant quelque temps toute son attention à l'offensive dirigée contre son flanc nord-est. Au cours de la soirée, le 8e groupe d'armées avait donné au général Schlemm la permission d'engager la 7° division de parachutistes. Arrivant graduellement, un bataillon à la fois, cette division occupa des positions sur le flanc gauche de la 84e division, entre Asperden et la Meuse. Tard dans la journée du 10, von Rundstedt décidait de faire avancer sa réserve blindée et de confier au quartier général du 47e corps Panzer la direction de la bataille[69].

De notre côté, les tâches des divisions pour le troisième jour de l'opération "Véritable" avaient été réparties ainsi qu'il suit. La 510 division devait continuer le nettoyage à l'est de la Meuse et ouvrir la route du sud conduisant à Goch; au nord, la 43e division (Wessex) devait avancer à travers les lignes de la 15e division et s'emparer de Goch, Udem et Weeze. La division Scottish était chargée de nettoyer ensuite la ville de Clèves et de pousser des colonnes mobiles vers l'est jusqu'à Emmerich et Calcar[70].

Pendant les quarante-huit heures qui suivirent, le point de plus grande intensité du combat se trouva dans le col étroit de Materborn, qui séparait la Reichswald de la ville lourdement bombardée de Clèves. Le plan d'attaque du 30e corps d'armée prévoyait un rapide déploiement de la 43° division dans la plaine à l'est de la forêt. A cette fin, la première phase des opérations du corps d'armée comprenait, en plus de la capture du col de Materborn, l'ouverture de débouchés pour le passage du 2nd Household Cavalry Regiment†. Toutefois, comme nous l'avons déjà vu, la progression du 15e Scottish Reconnaissance Régiment avait été presque nulle. Malgré l'avance remarquable de la 44° brigade Lowland, le col de Materborn n'était pas encore entre nos mains. Cependant, la nécessité de déboucher rapidement dans la plaine ouverte pendant que l'ennemi restait désorganisé était tellement impérieuse que le général Horrocks lança la 43e division dans la mêlée dès qu'il eut appris la capture du col de Materborn. "En réalité, avouait-il plus tard, ce fut une erreur de ma part, parce que la 15e division (S) avait à peine pris pied dans le col de Materborn et ne le dominait pas encore complètement . . . Il eût été bien préférable de garder la 43e division (W) en réserve, mais je ne voulais pas manquer l'occasion de forcer le passage du col"[72].

*Un rapport du 11 février mentionne: "Au barrage 3 (MR 085272), la vanne d'admission du tunnel (de 5 mètres de diamètre) a été détruite et la vanne de sortie est ouverte et bloquée, de sorte que l'eau s'échappe à pleine capacité. Ailleurs, le barrage est intact et ne présente aucune fuite ou brèche'. A ce moment-là, le barrage restait sous le feu des Allemands[67].

†Ce régiment de la division blindée de la Garde se trouvait temporairement sous le commandement de la 15e division[71].

Depuis l'après-midi du 8, la division Wessex attendait dans la banlieue sud de Nimègue, prête à se mettre en mouvement à une heure d'avis. A six heures du soir, le 9, sa 129e brigade s'engageait sur la route conduisant à Kranenburg et Clèves. Le plan du général Thomas comportait une avance vers l'est à partir de Nutterden, à travers la pointe de la Reichswald, qu'on réaliserait en contournant Clèves et en poussant dans la direction de Hau et de Bedburg, en vue de saisir le carrefour des routes de Goch et d'Udem. La 214° brigade suivait la 129e, avec instructions de se ranger à côté de la route principale à Nutterden, entre 8 et 10h. du matin, le 10, afin de livrer passage à la 227° brigade de la 15° division chargée de s'emparer de la région boisée située au nord-ouest de Clèves et de la ville elle-même[73]. Mais l'événement devait démontrer l'impossibilité de déployer deux divisions sur un même axe, surtout sur un terrain en partie inondé. A l'aube, la 129e brigade, abandonnant la route impassable de Bresserberg, obliquait vers le nord, à l'angle sud-ouest de Clèves, où elle se trouvait aux prises avec le 16° régiment de parachutistes, nouvellement arrivé du secteur de la 6e division de parachutistes, à l'ouest d'Arnhem. Attaquée de trois côtés à la fois, la brigade se forma en rond et se défendit avec vigueur toute la journée et la nuit suivante[74].

Pendant ce temps, l'embouteillage inévitable s'était produit quand la 227e brigade tenta de dépasser la 214° à Nutterden. La circulation se trouva paralysée jusqu'au crépuscule, de sorte qu'encore une fois la 44e brigade Lowland fut la seule formation de la division Scottish au combat ce jour-là. Par la capture de l'importante hauteur de Clever Berg, le 6e Royal Scots Fusiliers avait projeté vers le nord les positions de la brigade dans le col de Materborn, jusqu'à la route de Nutterden, mais le projet de capturer Clèves dut être abandonné, parce que la présence inopinée de la 129e brigade sur les objectifs, empêchait la 15e division d'artillerie de donner l'appui nécessaire[75].

A la fin de cette journée de désappointements, il était à craindre que l'ordre ne cédât la place à la confusion le lendemain. Relevant la 129e brigade, la division Scottish devait employer deux de ses brigades au nettoyage de Clèves, tandis que la 43e division reprendrait l'avance vers le sud-est. Aux premières heures du 11 février, la brigade Lowland relevait la 129e dans les faubourgs sud de Clèves et poussait son avance vers le nord, à travers les ruines de la ville et en face d'une résistance opiniâtre. Tard dans la soirée, la 227° brigade arrivait par la route de Kaanenburg et entreprenait le nettoyage de la moitié nord-est de Clèves[76]. La capture, du village de Materborn par la 214° brigade au cours de l'après-midi nous avait enfin assuré le passage du col. Poussant son avance en dépit d'une résistance acharnée des parachutistes, cette brigade réussit à s'emparer de Hau à l'aube du 12[77].

Mais à ce dernier endroit l'avance s'arrêta. Afin de bloquer la progression vers le sud, l'ennemi avait établi une ligne de défense le long de la crête EselsBerg, qui reliait les bois de Moyland avec la forêt isolée de Clèves, à l'est de la Reichswald. Il avait d'abord espéré davantage. Quand le 47° corps Panzer se déplaça vers l'ouest dans la nuit du 11 au 12 février, vers son point de rassemblement, à Üdem, son commandant, le général von Lüttwitz, exécutant l'ordre du général Schlemm, lança une contre-attaque à travers la 84e division, afin de dégager Clèves et les hauteurs situées à l'ouest de la ville. Mais au matin du 12, qui avait été désigné pour le déclenchement de l'attaque, les forces britanniques avaient déjà avancé au sud-est de Clèves jusqu'à Hau, tandis que dans

la partie est de la Reichswald, elles menaçaient la route Clèves—Goch. Vu ces circonstances et le manque de chars de combat (il en avait tout au plus 50 sur les lieux), von Lüttwitz décida d'attaquer en direction de l'ouest dans la Reichswald, où la supériorité des Alliés en blindés et en artillerie serait moins effective. L'assaut devait être fait par la 15e division Panzer à gauche et par la 116e division Panzer à droite. Von Lüttwitz se proposait de concentrer ensuite toutes ses forces vers le nord, dans la direction des hauteurs de Materborn, après avoir atteint la route Clèves-Hekkens[78].

Mais cet effort échoua. L'attaque allemande qui devait être lancée à 6 heures du matin, ne se déclencha qu'à neuf heures et demie. Mais déjà, des unités de la division Wessex avançaient en direction sud-est vers Bedburg et dans la direction du sud, par la route de Goch. Les contre-attaques furieuses des Allemands ne purent enrayer l'élan des Britanniques. L'histoire de la division Wessex rapporte que trois contre-attaques lancées contre le 7e Somerset Light Infantry "furent décimées par le feu des tirailleurs, des chars et de l'artillerie". Quand vint le soir, la contre-offensive du 47e corps Panzer était définitivement battue. Ses deux divisions avaient essuyé de lourdes pertes et seul le 1052e régiment de grenadiers de la 84e division d'infanterie restait en état d'offrir une résistance appréciable. Dans un effort suprême en vue de reconstituer une ligne de défense capable d'arrêter notre offensive, von Lüttwitz amena, en toute hâte d'au delà du Rhin un régiment de la 3460 division d'infanterie qu'il déploya à l'est de Bedburg, sous le commandement de Fiebig. Un ordre d'opérations de la 116e division Panzer, en date du 13 février, révèle que celle-ci avait alors sous son commandement les restes de la 84e division; qu'elle devait "arrêter l'offensive au sud de Clèves" et occuper une ligne de défense allant d'Erfgen, en passant par Hasselt, jusqu'à la lisière ouest de la Tannenbusch (la forêt de Clèves)[79]. Le 13 février, la 129e brigade se portait à l'assaut de cette nouvelle position et ce fut le début d'un combat acharné qui dura cinq jours avant que la division Wessex puisse prendre pied sur les hauteurs qui dominent Clèves au nord-est. Pendant que l'avance au centre du front du 30e corps d'armée donnait ainsi lieu à de durs combats, les choses allaient mieux sur les ailes. Les progrès les plus remarquables se produisirent à l'aile droite, où la 51e division s'efforçait de conquérir la route de Mook à Goch, qui devenait l'axe principal du corps d'armée. Le 10 février, la 153e brigade Highland, qui faisait le nettoyage du triangle entre la Reichswald et la Meuse, entrait dans le bourg d'Ottersum et, au cours de la nuit suivante, le 5e Black Watch traversait la rivière Niers dans des embarcations d'assaut et s'emparait de Gennep. La capture de cette ville était importante parce qu'elle permettait à la Deuxième armée britannique de commencer la construction de ponts sur la Meuse à cet endroit" afin d'apporter un soulagement à l'embouteillage de la circulation qui se produisait en aval à Grave[80]. Le 11, Hekkens, l'embarrassant bastion sud des défenses principales de la Reichswald, tombait entre nos mains à la suite d'une attaque vigoureuse de la 154e brigade, appuyée par toute l'artillerie du corps d'armée[81]. Deux nuits après, la même brigade traversait la Niers débordée sur des Buffaloes, au sud de Hekkens, et établissait une tête de pont à l'ouest de Kessel tout en s'emparant des hauteurs d'où l'artillerie ennemie dirigeait son feu sur le nouvel axe du corps d'armée. Dans la nuit du 14 au 15, le village de Kessel était

*L'inondation causée par la rupture du barrage de la Roer (voir ci-dessus, p. 504) retardait sérieusement ce travail.

capturé [82]. Dans la forêt de Reichswald elle-même, la 53e division s'occupait de réduire les derniers foyers de résistance. La plus forte opposition provenait des canons automoteurs allemands qui prenaient en enfilade les allées découvertes sur lesquelles il n'était pas possible d'utiliser les blindés. Le 12, les Welshmen repoussèrent de vigoureuses contre-attaques dirigées contre eux par la 15e division Panzer de grenadiers dans un effort suprême, mais mal calculé, du 47e corps Panzer[83].

L'avance sur les plaines inondées

Sur les plaines inondées de la rive du Rhin, les préparatifs de la 9e brigade d'infanterie canadienne, en vue de l'attaque du 10 février, se prolongèrent jusque dans l'après-midi, car les difficultés de transport augmentaient d'heure en heure. L'artillerie ne pouvant avancer, à 4h.30, les deux bataillons d'assaut franchirent la ligne de départ sur des Buffaloes, sans le barrage de couverture prévu. Sur l'aile droite, le Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders ne rencontra qu'une assez faible résistance. En moins de deux heures, il s'emparait de Donsbrüggen, où il opérait sa jonction avec le 2e Gordon Highlanders, qui avait dû se frayer un passage à travers les barricades d'arbres abattus par l'ennemi en travers de la route principale de Clèves. Continuant son avance vers le canal de Spoy, le Stormont, Dundas and Glengarry parvint à introduire une de ses compagnies dans le bourg de Rinden, où le combat dura jusqu'à l'aube. Vers le nord, le Highland Light Infantry of Canada se trouvait bloqué à l'entrée de Duffelward par le feu de mitrailleuses installées dans des abris bétonnés qui couvraient la seule route d'accès. Le lendemain matin, il entrait dans la ville sans coup férir et poursuivait sa progression[84]. Dans l'après-midi du 11, le Glengarry, ayant balayé Rindern sur son passage, atteignit la rive ouest du canal. A son extrémité nord, le Highland Light Infantry captura le bourg de Wardhausen au début de la soirée et, avant minuit, les deux bataillons occupaient le canal sur tout son parcours[85].

Le 11 février au matin, la 3e division canadienne rapportait que les eaux d'inondation étaient encore "l'ennemi le plus difficile à vaincre"[86]. Les rangs des adversaires se réduisaient au seul 1052e régiment de grenadiers, déjà bien abîmé, qui faisait partie de la 84e division, laquelle n'avait plus en tout un millier d'hommes valides[87]. La ville de Clèves étant tombée, l'ennemi n'avait plus aucune raison de s'imposer de nouveaux sacrifices pour la défense des villages épars dans les plaines inondées. Il retira ses troupes à la faveur de l'obscurité et, bien que le général Fiebig parle dans ses mémoires d'après-guerre de l'établissement d'une ligne de défense temporaire passant par Griethausen et Kellen, sur la rive ouest du Vieux-Rhin, ces deux endroits furent capturés sans coup férir dans la journée du 12, le premier par le Highland Light Infantry of Canada et le second par le bataillon de réserve du brigadier Rockingham, le North Nova Scotia Highlanders[88].

La 9e brigade restait la dernière formation des "Rats d'eau" du général Spry engagée entièrement dans la région inondée. Vu la retraite ennemie et la difficulté de ravitaillement, la 7e brigade s'était repliée sur Beck le 11 et les positions de la 8e passaient à un seul bataillon[89]. Dans l'après-midi du 12, la 7e brigade relevait la 227e brigade de la division Scottish à Clèves, maintenant libre de

toute résistance organisée. Bien que, suivant l'expression de l'historien d'une unité, "Clèves eut été anéantie, tout comme la ville de Caen", les caves profondes de presque toutes les maisons avaient échappé à la destruction des bombardements et fournirent des logements confortables aux Canadiens, en même temps qu'une protection suffisante contre les quelques obus que l'ennemi lançait par moments sur la ville[90].

L'aile gauche du général Crerar avait dépassé considérablement l'objectif de la première phase de l'opération "Véritable", le rôle de la 9e brigade se bornait à tenir garnison sur la ligne du Vieux-Rhin, n'utilisant qu'une seule compagnie de chaque bataillon pour les reconnaissances. Durant la nuit du 12 au 13, deux pelotons du Glengarry s'introduisirent dans le bourg de Warbeyen, situé sur la route principale de Clèves à Emmerich, et revinrent à Kellen avec 13 prisonniers. Le lendemain, des patrouilles du Highland Light Infantry of Canada sortaient de Griethausen pour pousser une reconnaissance le long de la rive du Rhin jusqu'à 2,500 yards des bateaux passeurs d'Emmerich[91]. Ayant reçu du quartier général de nouvelles instructions, ordonnant la libération de la route Clèves—Emmerich et de la-région qui s'étendait vers l'est jusqu'au canal Kalflach, le général Rockingham, à midi, le 14, lançait en avant le North Nova Scotia Highlanders, porté sur des véhicules Buffalo. Ce bataillon ne rencontra qu'une faible résistance à Warbeyen et à Hurendeich qu'il captura successivement, mais il lui fallut livrer des combats violents avant d'atteindre la rive du Rhin. L'ennemi subit des pertes importantes au cours de ces actions ainsi que parmi les fuyards qui essayaient de se sauver en traversant le fleuve[92].

Toute la région située entre le. Rhin et la voie ferrée de Clèves à Calcar se trouvait inondée, car le 11 février, sur les instructions de la Première armée de parachutistes, le Génie allemand avait fait sauter les vannes des écluses au canal de Spoy et pratiqué des brèches dans la digue de l'ouest du canal de Kalflach, près de Huisberden. Cette mesure réduisait à néant les efforts du Génie de la 3e division canadienne, qui avait tenté d'évacuer les eaux de l'inondation en faisant une trouée dans la digue principale, à Nimègue, où le niveau de la Waal était moins élevé que celui des eaux retenues. Le 12 février, la 16e compagnie de campagne avait pratiqué au moyen d'explosifs une brèche de 100 pieds qu'elle élargit ensuite à 300 yards[93]. Les eaux se précipitèrent dans la rivière à une vitesse d'environ 13 noeuds et, le 15, notre corps de Génie constatait une baisse générale du niveau de l'inondation jusqu'à Kranenburg[94]. Mais cette amélioration ne devait pas durer. La nouvelle brèche pratiquée à l'est de Clèves admettait alors un volume d'eau aussi considérable que celui qui était évacué et, au delà de la digue, le niveau de la rivière atteignit son point le plus haut de tout l'hiver (voir ci-dessus, p. 499). La route de Nimègue à Clèves était inondée mais, depuis le soir du 10 février, quatre bateaux passeurs, construits par la 2e compagnie de campagne du Génie royal canadien, transportaient le matériel de priorité au delà de la région inondée, de Wyler jusqu'à 300 yards environ à l'est de Kranenburg[95]. Lorsque le maréchal Montgomery vint rendre visite à la 3e division canadienne, le 15, il fit une tournée d'inspection à bord d'un convoi de véhicules amphibies[96].

Depuis le début de l'opération "Véritable", on avait maintenu un barrage de fumée un peu extraordinaire afin de dissimuler les mouvements de la 3e division canadienne aux guetteurs ennemis de la rive nord du Rhin. Ceux-ci

trouvaient d'excellents postes d'observation sur les hautes cheminées des nombreuses usines de la rive gauche et sur la colline Hoch Elten, de 270 pieds de hauteur, au nord-ouest d'Emmerich. Notre barrage de fumée fut des plus efficace pour cacher à l'ennemi non seulement les mouvements tactiques de la division, mais aussi la circulation intense des convois de ravitaillement sur la route de Wyler à Kranenburg. Lors de l'avance de la 3e division, on maintint sur son flanc gauche un épais rideau de fumée qui se prolongeait à partir de la courbe de la rivière, au nord-est de Nimègue, jusqu'à 2,000 yards environ de ses positions avancées. A la fin de mars, nous maintenions en permanence un écran de fumée continu d'environ 30,000 yards de longueur.

Cette opération fut exécutée par quatre compagnies du service fumigène du corps de pionniers de l'armée britannique, comprenant 1,300 hommes de tous grades, sous les ordres d'un Q.G. de contrôle des barrages de fumée, organisé spécialement par la Première armée canadienne, pour la direction des opérations de guerre chimique, de renseignements météorologiques et d'autres services techniques. A cette fin, on employa 3,500 tonnes de matériel fumigène, 8,500 générateurs n° 24 (au chlorure de zinc) et environ 450,000 gallons d'huile à brouillard. Au début de l'opération, le barrage de fumée était entretenu par une ligne continue de générateurs espacés de 100 à 300 yards le long des routes et des digues qui longeaient le fleuve. Mais l'inondation et les démolitions ne nous permirent pas de recourir bien longtemps à cette méthode, même avec le concours des douze véhicules Buffalo de la division. Le 15 février, le contrôle des barrages de fumée, profitant des vents constants de l'ouest et du sud-ouest dans la région des opérations, instituait deux foyers fumigènes principaux, comprenant chacun une batterie de douze générateurs à l'huile de brouillard, l'un au nord-est de Nimègue et l'autre près de Wyler. Plus tard, deux autres foyers fumigènes furent établis au nord et à l'est de Clèves. Cette méthode donna des résultats très satisfaisants. Le service des barrages de fumée rapporta subséquemment que "les diverses formations ont été enchantées des résultats et de l'utilité des écrans de fumée convenablement dirigés et employés"[97].

Le 2e corps d'armée canadien entre dans la mêlée

A la fin de la première semaine de combat, les gains réalisés au sud de la forêt de Reichswald permirent au général Crerar de déployer la Première armée canadienne sur un front de deux corps d'armée. Jusque-là, le peu de largeur de l'avance avait limité le rôle du 2e corps 'canadien à la protection du flanc gauche du général Horrocks[98]. Un avis du quartier général de Crerar, en date du 1er février, fixait comme "prélude essentiel à l'emploi du 28 corps canadien" la capture de Goch et l'ouverture de routes suffisantes pour le ravitaillement du 30e corps d'armée, au sud de la forêt de Reichswald. A ce stage des opérations, si la progression devenait rapide, 'le 30'- corps d'armée poursuivrait son avance, de Clèves vers Calcar et Üdem, jusqu'à ce qu'il devienne possible de faire passer les lignes de communication de la division d'assaut (les blindés de la Garde) de l'axe nord à l'axe sud. Dans le cas contraire, si la progression "s'embourbait", il y aurait lieu de passer au 2e corps canadien la défense de la route de Clèves et la responsabilité de l'avance vers le sud-est[99].

Comme nous l'avons vu, les opérations s'étaient "embourbées" et il ne s'était offert aucune occasion d'employer la division blindée, encore gardée en réserve à Nimègue. La ville de Goch n'était pas encore tombée et on n'avait pas encore fini la construction du pont important de Gennep, sur la Meuse, qui devait offrir une nouvelle route de communication au général Horrocks. (Ce pont était enfin livré à la circulation le 20[100].) Le 14 février, le commandant de l'armée déjeunait avec le lieutenant-général Simonds et lui ordonnait de relever le secteur gauche du 301, corps d'armée à midi, le lendemain. Il réservait temporairement son approbation à la proposition de Simonds qui désirait que l'on confiât à son corps d'armée la mission de traverser le Bas-Rhin à l'ouest d'Arnhem et d'occuper la rive droite du Rhin, parce qu'il jugeait ce projet, tout attrayant qu'il fût, "d'une importance secondaire au parachèvement immédiat de l'opération "Véritable"[101]. Il serait ainsi possible d'exercer une pression puissante et continue sur un large front de l'ennemi, grâce au recours des formations encore fraîches, qui n'avaient pas encore été engagées. Le général Simonds reçut pour tâche principale l'avance sur la route de Clèves à Üdem, dans la direction du sud-est, tandis que le 308 corps d'armée, obliquant vers la droite, devait progresser sur la ligne centrale Clèves—Goch—Weeze—Kevelaer[102].

Le général Horrocks procéda alors à certains regroupements nécessaires. Son flanc sud fut renforcé par la 52e division (Lowland), tirée du 81, corps d'armée britannique occupé dans la région de Venlo, qui occupait la droite de la 51e division, ce qui permettait à celle-ci de concentrer ses efforts à l'attaque de Goch, du côté nord-ouest[103]. A gauche, la 43e division, après de durs combats livrés à tour de rôle par ses brigades, réussit à pratiquer des brèches dans les défenses allemandes à l'est et au sud de la forêt de Clèves et à submerger complètement la 15e division Panzer de grenadiers. Le 16 février au soir, une colonne blindée de la 214e brigade avait réussi à couper la route Goch—Calcar, tandis qu'une brillante attaque de nuit, lancée sans reconnaissance préliminaire, permettait au 4e Somerset Light Infantry d'occuper un front de mille yards sur la crête dominant la ville de Goch. A la fin de cette opération, la brigade avait fait mille prisonniers[104]. Cette avance avait tourné le flanc des défenses de la forêt de Clèves, dont l'ennemi avait été presque complètement chassé par un bombardement systématique, auquel la ire batterie canadienne de canons à fusée prit une part importante[105]. Le 17, la 130e brigade n'eut aucune difficulté à nettoyer la forêt. La 15e Scottish Division pouvait traverser sans encombre les positions de la 43e pour attaquer Goch par le nord-est[106].

Nettoyage du bois de Moyland

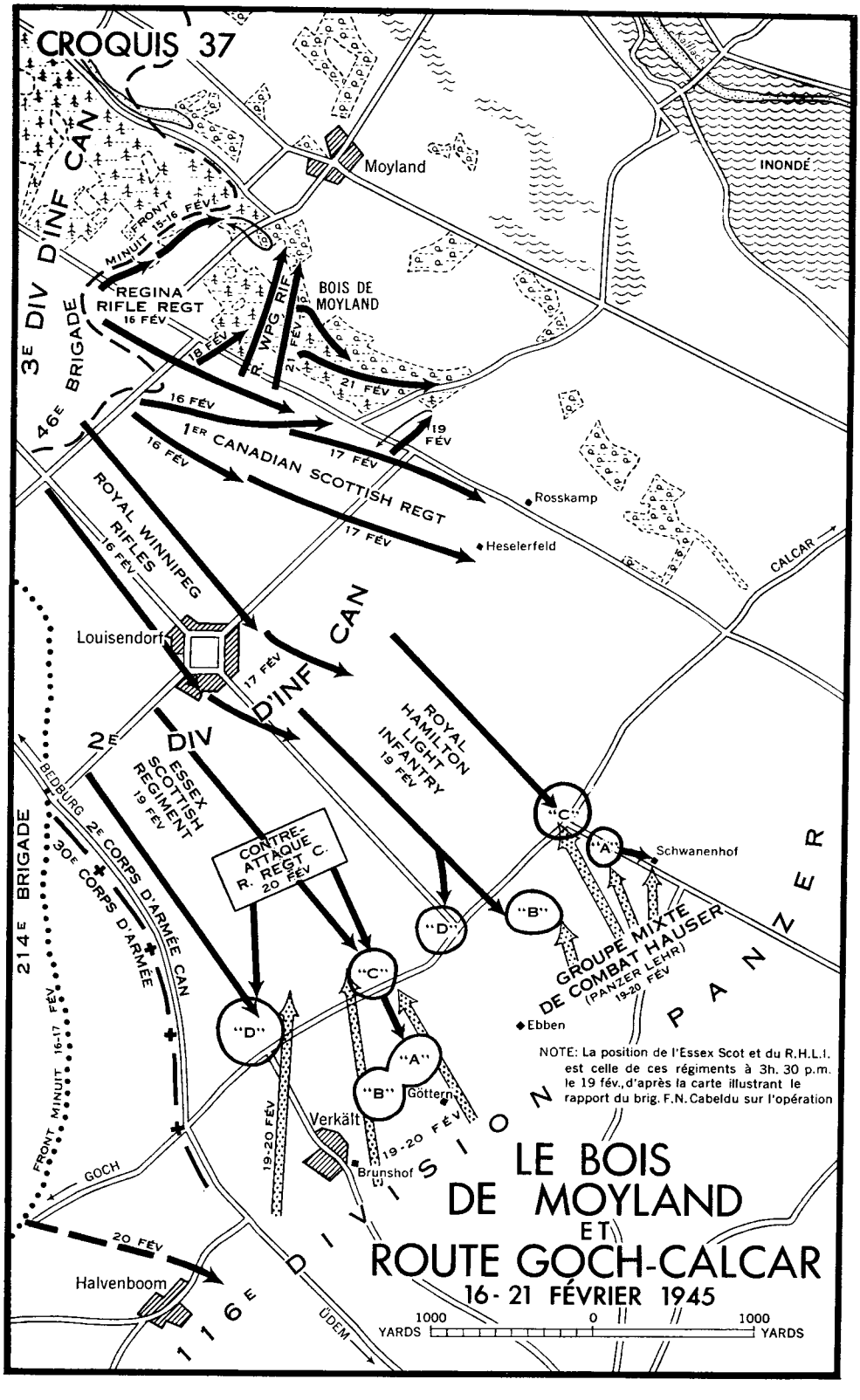
Dans l'intervalle, sur le flanc gauche de la division Wessex, la 15e division (Scottish) avait rencontré une résistance opiniâtre dans les bois à l'ouest de Moyland. Le 13, la 46e brigade, avançant le long de la route Clèves—Calcar, avait atteint le village de Hasselt, situé au nord-est de Bedbourg. La prise du bourg de Moyland avait été fixée au 14, mais, comme les champs des deux côtés de la route étaient inondés, le commandant de la brigade dut obliquer l'axe de son avance de mille yards vers la droite. Il ordonna à l'un de ses bataillons d'avancer par une route secondaire parallèle à la grand'route à environ un mille au sud, tandis qu'un autre bataillon s'infiltrait le long d'une crête boisée

de pins, située à mi-chemin entre les deux routes[107] . La région boisée de jeunes conifères, qui ne constituait réellement aucun obstacle à la progression des blindés, s'étendait sur une distance de trois milles, à partir de Bedbourg jusqu'au sud-est du bourg de Moyland, dont la forêt portait le nom. L'avance progressa sans difficulté au début, mais elle fut bientôt ralentie par un feu nourri d'artillerie lourde et de mortiers, et les deux bataillons se trouvèrent engagés en un furieux corps à corps dans la forêt. Au matin du 16, ils occupaient des positions dont la partie avancée atteignait la route latérale qui coupait la crête en passant par une pointe de la forêt au sud-ouest de Moyland[108]. On convient généralement que les durs assauts de la brigade sur Moyland (d'après l'historien de la division) "furent le plus dur coup reçu depuis le début de la campagne". Le combat dura encore trois jours.

Le 15 février, la 3e division canadienne relevait la 158 division et passait de nouveau sous le commandement du 28 corps canadien. La 46e brigade passait le même soir sous les ordres du général Spry, pendant que le reste de la division écossaise était envoyée à la réserve du 30e corps d'armée pour s'y préparer à l'assaut de Goch[109]. L'étroitesse du front entre la ligne de démarcation des deux corps d'armée et les plaines inondées des rives du Rhin, n'accordait que peu d'espace au déploiement des troupes du général Simonds. Les formations canadiennes ne pouvaient avancer qu'une brigade à la fois et c'est dans l'aprèsmidi du 16 février que la 78 brigade entra en action. Elle devait traverser les positions de la 46e brigade pour ouvrir la route de Calcar. Le Royal Winnipeg Rifles, appuyé de deux escadrons du 3e bataillon (blindé) des Scots Guards, avait pour mission de saisir les hauteurs de la région de Louisendorf, à trois milles au sud de Moyland. Sur son flanc gauche, le Regina Rifle Régiment, avec un escadron de blindés, devait nettoyer les bois les plus rapprochés de Moyland, à l'est de la route latérale, qui formaient une pointe avancée de la forêt principale[110].

Sur le flanc droit, l'avance fut rapide. Les Kangaroos transportèrent le Winnipeg Rifles sous un feu violent d'artillerie et de fusées jusqu'à son objectif, où il s'installa solidement vers les cinq heures. Le bataillon ne subit que de très légères pertes et fit 240 prisonniers[111]. Sur le flanc gauche, toutefois, le Regina Rifles rencontrait des difficultés dès le début. Il était à peine sorti de la ligne de départ qu'il tombait sous un violent feu d'enfilade venant de la gauche, bien que la 46e brigade eût signalé que cette partie de la forêt avait été nettoyée. Le Regina dut passer le reste de la journée à l'occupation des bois situés à l'ouest de la route latérale, d'où il délogea le 346e bataillon de fusiliers et le 60e régiment Panzer de grenadiers, qui faisait partie de la 116e division Panzer. Ceux-ci se replièrent vers la pointe de la forêt, d'où le tir de leurs mitrailleuses bloquait effectivement le passage de la route latérale. Alors que la compagnie "C" du Regina progressait le long de la lisière sud de la' forêt, l'un de ses pelotons fut contre-attaqué et encerclé par l'ennemi[112].

Une nouvelle attaque lancée dans la matinée du 17 ne donna que peu de résultats. Un feu violent d'artillerie et de mortiers dispersa les compagnies du Regina à la lisière de la forêt. Les obus de l'ennemi explosaient au contact de la cime des arbres formant ainsi une pluie meurtrière. Toutefois, au cours de la journée, le 15t Canadian Scottish, qui formait la réserve de la 70 brigade, traversa les terrains découverts sous un feu nourri. Il réussit à capturer les hauteurs qui se trouvaient sur le flanc droit et qui dominaient les fermes


CROQUIS 37
3E DIV D'INF CAN
7E BRIGADE
46E BRIGADE
Moyland
INONDÉ
FRONT MINUIT 15-16 FÉV
REGINA RIFLE REGT 16 FÉV
R. WPG RIF
BOIS DE MOYLAND
18 FÉV
21 FÉV
16 FÉV
1ER CANADIAN SCOTTISH REGT
17 FÉV
19 FÉV
Rosskamp
Heselerfeld
ROYAL WINNIPEG RIFLES
16 FÉV
CALCAR
Louisendorf
17 FÉV
D'INF CAN
2E DIV
ESSEX SCOTTISH REGIMENT 19 FÉV
ROYAL HAMILTON LIGHT INFANTRY 19 FÉV
CONTRE-ATTAQUE R. REGT C. 20 FÉV
"A"
"B"
"C"
"D"
Schwanenhof
GROUPE MIXTE DE COMBAT HAUSER (PANZER LEHR) 19-20 FÉV
Ebben
PANZER
DIVISION
BEDBURG
2E CORPS D'ARMÉE CAN
30E CORPS D'ARMÉE
214E BRIGADE
FRONT MINUIT 16-17 FÉV
GOCH
20 FÉV
Halvenboom
116E DIV
UDEM
Verkält
Göttern
Brunshof
19-20 FÉV
NOTE: La position de l'Essex Scot et du R.H.L.I. est celle de ces régiments à 3h. 30 p.m. le 19 fév., d'après la carte illustrant le rapport du brig. F.N. Cabeldu sur l'opération
LE BOIS DE MOYLAND ET ROUTE GOCH-CALCAR
16-21 FÉVRIER 1945
1000 YARDS 0 1000 YARDS

Heselerfeld et Rosskamp, situées à un demi-mille au sud de l'extrémité de Calcar de la forêt de Moyland[113]. Un sous-officier subalterne, le caporal provisoire P. P. Katchanoski, prit le commandement de son peloton après que le commandant et son sergent eurent été mis hors de combat et, pendant trois jours, repoussa toutes les contre-attaques de l'ennemi. Cet exploit lui valut la DCM[114].

Le flanc sud de la 7e brigade se trouvant ainsi solidement assuré, le général Spry décida d'investir la lisière orientale de la forêt et de pousser son avance vers le nord-ouest jusqu'à la route latérale de Moyland. Le brigadier Spragge ordonna d'attaquer du côté sud et à 12h.30, le 18, le régiment Regina Rifles se mit en mouvement vers le nord, en traversant la route de Bedbourg. Sous le couvert de Wasps lance-flammes, la compagnie "B" réussit à prendre pied dans la forêt, mais la compagnie "D" fut arrêtée au passage par de vigoureuses contreattaques dirigées contre son flanc droit. Les Allemands installés dans la forêt maintenaient un barrage meurtrier de mitrailleuses, tandis que leur artillerie lourde installée sur la rive opposée du Rhin bombardait sans répit les positions canadiennes. Néanmoins, un peloton de la compagnie "D", commandé par le lieutenant W. L. Keating, réussit à enlever la crête centrale, tandis que la compagnie "A", avançant dans la direction du nord-ouest, atteignait son objectif sur la route latérale. L'offensive en resta là, car le Regina était trop épuisé pour exploiter son succès sous le formidable bombardement de l'ennemi[115]. Pendant cinq heures, jusqu'à l'arrivée du reste de la compagnie "D", Keating, avec sa poignée d'hommes, repoussa toutes les contre-attaques ennemies en corps à corps furieux. Cette défense valeureuse de l'objectif de sa compagnie valut à Keating une M.C. bien gagnée[116]. A la fin de la troisième journée de combats pour la possession de la forêt, les pertes du bataillon dépassaient le chiffre de 100.

Les Allemands ne cessaient de lancer des troupes fraîches dans la bataille. La résistance la plus acharnée que le Regina eut à vaincre lui fut opposée par un bataillon de la 6e division de parachutistes nouvellement arrivée du nord de la Hollande. La 4e division blindée canadienne avait éprouvé la valeur de cette unité à Kapelche Veer. Le 16 février, le lieutenant-général Hermann Piocher avait relevé la 84e division d'infanterie, qui occupait des positions entre la route Clèves—Calcar et le Rhin. Au début, Piocher n'avait à sa disposition que les restes de son 160 régiment de parachutistes (qui, comme nous l'avons vu, était engagé dans de rudes combats depuis le 10 février), des éléments du 3460 régiment d'infanterie et quelques compagnies de la 7e division de parachutistes, mais il fut bientôt renforcé par les formidables 19e et 21e régiments de parachutistes de cette dernière division. Puis, dans la nuit du 17 au 18 février, son propre 181, régiment de parachutistes commença à arriver à Calcar, bientôt suivi du 170 régiment[117]. La 116e division Panzer, qui défendait le flanc gauche de Plocher, reculait lentement, laissant derrière elle le saillant de Moyland dont la résistance opiniâtre devait faire échouer toutes nos attaques pendant plusieurs jours encore.

Notre impuissance à chasser l'ennemi de la forêt de Moyland compromettait gravement le plan d'attaque du 2e corps d'armée canadien. La 21, division canadienne n'avait pas encore été engagée dans la bataille; sa 4,1 brigade se trouvait dans la région de Clèves depuis le soir du 16 février, attendant qu'on lui ordonnât de relever la 70 brigade. Le programme des opérations du corps d'armée, pour le 19, prévoyait que la 4e brigade passerait à travers les positions

du 7e bataillon pour se lancer à l'assaut d'objectifs situés au delà de la route Goch—Calcar qui, on se rappelle, avait été coupée le 16 près de Goch, par la 43e division. La 5e brigade devait relever la 46e brigade écossaise dans la partie occidentale de la forêt de Moyland, tandis que la 7e finirait le nettoyage de l'extrémité orientale[118].

On avait sous-estimé considérablement la force des troupes allemandes qui occupaient encore la forêt. Le commandant de la brigade passa la tâche de la 7e brigade au Canadian Scottish, qui devait en même temps améliorer ses positions à l'est et au sud, par la capture d'autres hauteurs qui dominaient Calcar. L'attaque de la forêt fut laissée à une seule compagnie, déjà affaiblie. Depuis le début de son avance, le 17, le bataillon avait subi des pertes considérables sous le feu de l'artillerie et des mortiers de l'ennemi et la compagnie "C" n'avait plus que 68 hommes lorsqu'elle déclencha son attaque dans la matinée du 19. Elle réussit toutefois à traverser la route de Bedbourg et à atteindre son objectif près de la pointe sud-est de la forêt, sans subir de trop fortes pertes, mais elle fut immédiatement soumise à un bombardement furieux, suivi d'une contre-attaque qui l'annihila presque complètement. Neuf hommes seulement parvinrent à s'échapper. Le flanc nord du bataillon, ainsi laissé à découvert par le désastre subi par la compagnie "C", fut promptement regarni par les transporteurs blindés du régiment et par une troupe de chars du Fort Garry Horse. Les autres compagnies du Canadian Scottish n'obtinrent qu'une faible avance dans la direction de Calcar et, durant la soirée, durent repousser six contre-attaques des parachutistes de Plocher. Un avant-poste des Scottish, établi au sud de Heselerfeld, fut débordé. Les pertes du bataillon, les 18 et 19 février, s'élevèrent à 140, dont 53 prisonniers laissés aux mains de l'ennemi[119].

En même temps, la progression de la 4e brigade canadienne d'infanterie sur le flanc droit (voir ci-dessous, p. 515) avait amélioré les chances de succès de la 7e brigade pour son offensive contre là forêt de Moyland, dont les défenses ennemies ne donnaient aucun signe d'affaiblissement. Le 20, il y eut mutation dans le commandement de la brigade et le lieutenant-colonel A. S. Gregory, commandant du Regina Rifles, en assuma temporairement la direction. Le Royal Winnipeg Rifles fut chargé de lancer, le 21 février, une attaque coordonnée et méticuleusement étudiée. Toute la région boisée à l'est de la route latérale de Moyland fut divisée en bandes de 300 yards de largeur, dont chacune devait être successivement soumise à un bombardement méthodique de l'artillerie et des mortiers de la division, tandis que, sur le flanc sud, les canons antichars du bataillon et les mitrailleuses du Cameron Highlanders d'Ottawa devaient appuyer l'avance de leur tir de plein fouet. A dix heures du matin, dès que le bombardement du premier secteur fut levé, les compagnies "A" et "C", accompagnées chacune de deux chars du régiment des Sherbrooke Fusiliers, traversèrent les positions du Regina Rifles pour pénétrer dans l'angle de la forêt, au sud-ouest de Moyland. Les lance-flammes (un mode bien organisé de ravitaillement en combustible permit à trois Wasps d'accompagner continuellement chaque compagnie de tête) jetèrent la terreur chez les Allemands, tandis qu'ils fortifiaient le courage des assaillants. Malgré de nombreuses pertes causées par le feu des mitrailleuses et les éclatements d'obus dans la cime des arbres, le Winnipeg pressa son avance, en nettoyant méthodiquement les sous-bois, secteur par secteur, avec l'aide des chars. A la dernière étape de l'opération, la compagnie "C" ne comptait plus que 42 hommes valides, tandis que la compagnie "A" avait

perdu tous ses officiers et n'avait plus que 25 hommes. La compagnie "D", appuyée de trois chars, paracheva la tâche et acheva le nettoyage de la partie est de la forêt. Les succès remportés par cette compagnie sont en forte partie attribuables à l'initiative et à l'inspiration de son commandant, le major L. H. Denison qui, passant incessamment d'un peloton à un autre, encourageait ses hommes à poursuivre leur avance en dépit des pertes subies et dirigeait l'assaut final sur le dernier retranchement ennemi. Pendant toute la progression du Winnipeg, des avions Typhoon du 848 groupe, volant en rase-mottes et lançant des bombes-fusées, profitaient de la première période de température favorable à l'aviation que l'on eût eue depuis cinq jours pour appuyer l'avance et bombarder les positions ennemies. Des mines placées aux entrées de l'est de la forêt interdirent à nos chars de pousser plus loin leur collaboration avec l'infanterie, mais Denison, qui obtint le D.S.O. pour ce fait, organisa la défense de la compagnie "D" à la lisière de la forêt et repoussa avec ses hommes deux contre-attaques durant la nuit[120].

L'obstacle que présentait la forêt de Moyland était enfin surmonté. Les combats qu'y livra la 3e division nous rappellent la bataille acharnée de la 2e division dans la Forêt de la Londe, ce qui démontre une fois de plus combien il est difficile de capturer une région boisée défendue par des troupes déterminées. L'opération avait été coûteuse. Les trois bataillons de la 7e brigade avaient perdu 485 hommes, tués ou blessés, pendant les six jours du 16 au 21 février. C'est le Royal Winnipeg Rifles qui versa le plus lourd tribut, avec 183 tués ou blessés, dont 105 (26 morts) à l'attaque décisive du 21. Le Canadian Scottish perdit 168 hommes. et le Regina Rifle Regiment, 134[121]. Mais la 6e division de parachutistes avait été contrainte de se replier sur la ligne CalcarHônnepel. A l'aube du 22, le Régiment de Maisonneuve, de la 5e brigade, entrait dans le village de Moyland sans coup férir[122]. La route de Calcar était ouverte.

La route Goch-Calcar

Depuis trois jours, la 4e brigade, commandée par le brigadier F. N. Cabeldu, est aussi engagée dans l'un des combats les plus acharnés de l'opération "Véritable".

La brigade doit en premier lieu signaler le retour de la 2e division au combat par la capture d'une côte importante située à un mille au sud-est de Calcar. Toutefois, il faut renoncer à cet objectif et lui substituer d'autres buts plus circonscrits, à cause du danger encore présent d'une attaque de flanc venant du bois de Moyland. Finalement, le 18 février (voir ci-dessus, p. 514), le général Simonds ordonne pour le lendemain, à midi, d'attaquer une hauteur de mille yards de profondeur, qui se prolonge vers le nord-est le long de la route Goch-Calcar, sur une distance de 3,000 yards à partir de son croisement avec la route Bedbourg—Üdem. Cette opération comporte l'emploi de deux bataillons avançant de front. Le brigadier Cabeldu ordonne que le Royal Hamilton Light Infantry occupe le côté gauche de l'avance, tandis que l'Essex Scottish Regiment prendra le côté droit; le Royal Regiment of Canada forme la réserve. Chacune de ces unités doit recevoir l'appui d'un escadron du Fort Carry Horse, qui acquiert ainsi la distinction d'être la première unité blindée canadienne à combattre en Allemagne. Vu que l'attaque doit se produire en rase campagne, le 1er régiment canadien de transporteurs blindés est appelé à

fournir un nombre suffisant de véhicules du type Kangaroo pour transporter les deux compagnies de fusiliers de chaque bataillon[123]. Le plan de tir comporte l'emploi des mitrailleuses et des mortiers du Toronto Scottish Regiment, des pièces de campagne de quatorze régiments, des pièces de calibre moyen de sept régiments, ainsi que de deux batteries d'artillerie lourde*.

Durant la nuit du 18 au 19 février, une pluie continuelle vient détremper encore davantage les champs boueux qu'il faut traverser. La matinée est déjà avancée quand les unités de la 4e brigade se rassemblent dans la zone du Royal Winnipeg Rifles. La ligne de départ est la route qui débouche de la bifurcation de Louisendorf vers le nord-est; l'autre branche de la bifurcation divise les zones d'action des deux bataillons[125]. A midi précis, l'artillerie ouvre le feu, prenant l'ennemi complètement au dépourvu. Le tir de barrage est réglé progressivement pour protéger l'avance des transporteurs blindés Kangaroo qui, précédés par les chars, foncent directement sur leurs premiers objectifs, distants de 2,500 yards. Mais les champs détrempés font leurs victimes. Dans chaque secteur, plusieurs transporteurs blindés de troupes, ainsi que des chars Sherman s'enlisent dès le départ, tandis que sur le flanc gauche un certain nombre de chars sautent sur des mines. Un feu violent provenant de pièces de 88 mm. dissimulées le long de la route Goch-Calcar oblige les Kangaroo, à faire descendre leurs troupes avant d'avoir atteint l'objectif fixé. Sept blindés sont mis hors de combat, dont trois seront récupérés par la suite[126].

Les compagnies de tête du Royal Hamilton Light Infantry, au prix de lourdes pertes, réussissent à traverser la route à moins de 200 yards de leurs objectifs, qui sont les fermes Schwanenhof et. Ebben. Sur le flanc droit, l'Essex Scottish, qui a pour objectifs les groupes de bâtiments de Gottern et de Brunshof, réussit à y introduire quelques éléments avancés vers 1h.45 de l'après-midi. Mais une demi-heure plus tard, ces éléments signalent qu'ils sont contre-attaqués[127]. C'est la première de toute une série de violentes contre-attaques dirigées par des formations d'infanterie et de chars contre leur front et leur flanc sud. L'Essex lutte avec acharnement et à 4h.30, il réussit à établir ses compagnies "A" et "D" en possession de leurs objectifs. En même temps, le Royal Regiment of Canada occupe les positions de réserve qui lui ont été assignées, à 1,500 yards en arrière de la route principale. A six heures, plus de cent prisonniers ont déjà été escortés à l'arrière; la plupart font partie du 12e bataillon de parachutistes de reconnaissance (unité indépendante formée le mois d'octobre précédent et ajoutée au 2e corps de parachutistes"[128]).

Mais l'ennemi redouble d'efforts et lance dans la bataille une unité fraîche du 478 corps Panzer. Très opportunément pour le général von Lüttwitz, la division Panzer Lehr est arrivée la veille au soir à Marienbaum, à mi-chemin entre Calcar et Xanten. Très abîmée à la bataille des Ardennes, on en a reformé les rangs au moyen d'un contingent de jeunes recrues peu instruites. Toutefois, comme elle va le démontrer, elle représente encore un adversaire redoutable. Le 19 février, elle n'a, semble-t-il, que 22 chars en état de combattre. Les autorités supérieures en ont prescrit l'utilisation pour de brèves contre-attaques, et non pour servir de garnison d'une ligne de défense. La situation se prête donc à cette condition et, vers huit heures du soir, le 19, on la lance contre les Canadiens qui occupent les fermes le long de la route Goch—Calcar[129]. Il

*Ce sont les artilleries divisionnaires des 28 et 3e divisions canadiennes, des 15e, 43e, et 53e divisions, et l'artillerie royale du 5e groupe d'armées de l'Artillerie royale qui donnèrent .cet appui[124].

semble qu'un groupe de combat de la division Lehr a attaqué le secteur du Royal Hamilton Light Infantry, tandis que des éléments de la 116e division Panzer se portaient contre les Essex. Les chars du Fort Garry ayant été ramenés à l'arrière la veille au soir pour refaire leur plein de munitions et de carburant, notre infanterie se trouve à ce moment-là dépourvue de l'appui des blindés.

Durant la nuit, des vagues allemandes successives, appuyées d'un feu violent de pièces d'artillerie et de mortiers, se lancent à l'assaut des positions de la 41, brigade et lui infligent de lourdes pertes. Vers minuit, le commandant des Essex, le lieutenant-colonel J. E. C. Pangman, dont on n'a eu aucune nouvelle depuis quelque temps, signale que la situation est critique aux alentours de son poste de commandement, situé sur la route, au nord de Verkâlt, et qu'il "y a partout des chars et des fantassins ennemis"°. Vers la même heure, le Royal Hamilton Light Infantry signale "de fortes infiltrations de l'infanterie et des chars ennemis autour des compagnies "B" et "C"[131]. Vu la gravité de la situation, le général Matthews, commandant de la 2e Division canadienne, détache la 68 brigade du Queen's Own Cameron Highlanders of Canada au brigadier Cabeldu qui peut ainsi employer le Royal Regiment, renforcé d'abord d'une compagnie et plus tard de deux compagnies des Camerons, au rétablissement de ses lignes avancées. Cabeldu ordonne au Royal Regiment d'aller prêter main-forte à l'Essex Scottish. La compagnie "D' 'se rend sur les lieux mais revient après avoir trouvé le poste de commandement de l'Essex "occupé par les chars et l'infanterie de l'ennemi"[132]. A 1h.35, le lieutenant-colonel Whitaker, du Royal Hamilton Light Infantry, signale que sa compagnie "C" a été débordée et qu'il prépare une contreattaque[133]. Tous les hommes qui "n'ont pas participé au combat" sont appelés à renforcer la défense et, le matin suivant, le bataillon réussit à reprendre ses positions. Une compagnie du Camerons est dépêchée sur les lieux et un groupe de chars du Fort Garry arrive à point pour repousser une forte contre-attaque lancée en plein jour[134].

Dans l'intervalle, le brigadier Cabeldu s'occupait d'organiser une contreattaque du Royal Regiment (lieutenant-colonel R. M. Lendrum) en vue de reprendre les positions de l'Essex Scottish et de rallier les survivants des compagnies "B" et "C", disséminés ici et là dans des tranchées. Précédée d'un fort barrage d'artillerie, l'attaque se déclenchait à 9h.30 du matin. Après une heure de violents combats, on réussit à reprendre contact avec le lieutenantcolonel Pangman, qui tenait encore avec les survivants de son état-major dans la cave d'une ferme. Mais le feu de l'ennemi était tellement violent qu'il était deux heures de l'après-midi lorsqu'une deuxième attaque du Royal Regiment permit aux transporteurs blindés de pénétrer jusque-là pour évacuer les blessés et le personnel exténué du poste de commandement[135]. Durant l'après-midi, des traînards rentrèrent graduellement, mais ce ne fut que le lendemain matin que la compagnie "A", portée disparue, fit son apparition après avoir tenu son poste pendant 36 heures, avec seulement 35 hommes valides et quelques blessés[136]. Cette bataille de deux jours avait coûté à l'Essex Scottish 51 tués, 99 blessés et 54 prisonniers. Les pertes du Royal Regiment se chiffraient par 64[137].

*Au nombre des Canadiens faits prisonniers, se trouvait le major B. F. Macdonald, commandant de l'escadron "A" du Fort Garry Horse. Blessé, il avait continué à appuyer l'infanterie jusqu'à ce que son char eût été émis hors de combat. Dissimulant son grade, il réussit à s'évader, à environ dix milles à l'arrière des lignes ennemies. Les renseignements qu'il rapporta furent des plus utiles poux la préparation des avances subséquentes du corps 'armée. Pour ce fait, il reçut le D.S.O[130].

Pangman reçut immédiatement le D.S.O., de même que le major K. W. MacIntyre, commandant de la compagnie "A", perdue et retrouvée. Six autres membres de l'Essex Scottish obtinrent aussi des décorations pour leur bravoure. Parmi ces derniers, on distingue le sergent-major de compagnie F. L. Dixon, qui reçut une deuxième agrafe à la médaille militaire qu'il avait gagnée à Dieppe. C'est le seul Canadien qui ait reçu cette décoration trois fois pendant la guerre.

La division Panzer Lehr était presque à bout de souffle. Un peu avant six heures du soir, elle lança une dernière attaque sur le flanc nord-est du Royal Hamilton Light Infantry. Cabeldu engagea immédiatement l'escadron de réserve du Fort Garry, ainsi que les éléments du Cameron Highlanders qui n'avaient pas encore participé au combat. Au bout de deux heures, les Allemands étaient repoussés[138]. La route importante Goch-Calcar était désormais solidement entre nos mains et la 2e division possédait une base excellente pour ses opérations futures. Comme nous l'avons déjà vu, ce succès avait aidé la 7e brigade à s'emparer du bois de Moyland. Pour atteindre son objectif et le défendre avec acharnement contre les plus grands efforts de l'ennemi, le Royal Hamilton Light Infantry avait perdu 125 hommes. Avec le soutien de l'artillerie, il avait accumulé à son crédit une bonne part des pertes de l'ennemi, qui s'élevaient à 11 chars et six autocanons de 88 mm.[139]'. (La destruction d'au moins sept chars fut attribuée à la troupe "C" de la 18, batterie canadienne antichars, dont le commandant, le lieutenant David Heaps, reçut la Croix militaire pour cet exploit[140].) Le succès du Royal Hamilton Light Infantry valut une agrafe au D.S.O. que le lieutenant-colonel Whitaker avait gagné à Dieppe et six autres décorations aux officiers et soldats du bataillon. La division Panzer Lehr, qui avait perdu 46 hommes restés prisonniers entre nos mains, ainsi qu'un nombre considérable de morts et de blessés [141], se replia sur la région à l'ouest d'Udem au cours de la nuit du 21 au 22 février et fut affectée par la suite à la défense du secteur Miinchen-Gladbach contre la Neuvième armée américaine[142].

La 4e brigade avait subi de lourdes pertes (dont le total s'élevait à 400 hommes pour ses trois bataillons et le Queen's Own Cameron Highlanders of Canada au cours des opérations des 19 et 20 février[143]) mais elle était avec raison fière des résultats obtenus. Le journal de la brigade note en effet:

> Toutes les unités se sont exceptionnellement bien comportées au combat et l'opération "Forteresse" du Royal Hamilton Light Infantry offre un exemple magnifique d'une opération bien conçue et exécutée, ainsi que de la valeur de nos troupes sous de bons chefs. Elle fut marquée du plus grand courage et de la détermination la plus obstinée quand il s'est agi de s'emparer des positions difficiles et de les garder en dépit des plus grands efforts de l'ennemi.

La prise de Goch

L'opération "Véritable" tirait à sa fin, bien qu'il restât encore à terminer près de la moitié de sa seconde phase. Il fallait organiser une nouvelle attaque. Le dernier acte de l'opération comportait la capture de Goch qui, comme nous l'avons vu, formait un bastion du réseau de défense des Allemands à l'est de la Reichswald.

Coupée en deux par la rivière Niers, cette ville de 10,000 habitants était entourée de tous les côtés, sauf au sud-est, de deux fossés antichars, à une

distance de mille yards l'un de l'autre. Le 17 février, comme nous l'avons dit ci-dessus, (p. 510), elle se trouvait investie par trois divisions, la 53e Welsh et la 43e Wessex au nord et au nord-est, et la 51e Highland au nord-ouest. Le général Horrocks avait réservé un corps d'armée tout entier pour la capture de la ville. Utilisant les passages pratiqués sur le fossé extérieur par la 214e brigade de la division Wessex, la 44e brigade Lowland (15e division), amenée de Clèves par Kangaroos, devait se lancer à l'assaut le 18, entre la voie ferrée Goch-Clèves et la route de Calcar, tandis que la 518 division devait nettoyer la partie de la ville de Goch située au sud de la Niers. La 53e division restait en réserve sur les hauteurs, à l'ouest de la voie ferrée, prête à engager une ou plusieurs de ses brigades à un moment d'avis[144].

L'opération s'exécuta conformément au plan tracé. Durant la nuit du 17 au 18 février, la 2148 brigade pratiquait neuf passages sur le fossé extérieur, à 2,500 yards environ du centre de la ville. La 44e brigade lança deux de ses bataillons à l'assaut au début de l'après-midi suivant; ils avaient l'appui. de la 79e division de blindés et avancèrent sur deux axes. Malgré un feu violent de mitrailleuses, à minuit, ils avaient réussi à établir des têtes de pont au delà du fossé intérieur. Sur l'autre rive de la Niers, la 153e brigade de la division Highland se lançait à l'attaque à 11 heures du soir le 18, comme il avait été convenu, et pénétrait dans la partie sud de la ville. Les débris amoncelés par les bombardements faisant obstacle au passage des chars de combat, l'infanterie dut livrer un corps à corps dans les rues, qui dura toute la journée et la nuit suivante. La 44e brigade réussit cependant à nettoyer ce secteur jusqu'à la rivière et à faire 600 prisonniers, tandis que la 71e brigade (de la 53, division) s'emparait du secteur industriel de la partie nord-ouest de la ville[145].

Le commandant de la garnison se rendit le 19, mais des combats intermittents se produisirent encore pendant 48 heures au sud de la Niers. Aux premières heures du 19, le 20 corps de parachutistes du quartier général, sous le commandement du général Eugen Meindl, avait pris la défense du front des deux côtés de Goch, avec l'appui de la 7e division de parachutistes et du reste des éléments encore organisés de la 84e division d'infanterie. Mais la tentative de Meindl en vue de renforcer la garnison par le transport du 218 régiment de parachutistes du secteur de Moyland au groupe principal sur le flanc sud de Goch, eut lieu trop tard pour donner des résultats. Le 21 février au soir, toutes les troupes allemandes avaient été chassées de la ville en ruines[146]. A l'est de Goch, la 227e brigade de la division écossaise avait capturé Buchholt le 20 février. Vers le nord, dans le secteur de la division Wessex, la 214e brigade avait progressé parallèlement en s'emparant du village de Halvenboom, à mille yards environ au sud de la route de Calcar, couvrant ainsi le flanc droit de la 4e brigade canadienne, alors âprement engagée [147].

Pour le 21 février, on avait l'intention de maintenir les formations du 30e corps d'armée sur leurs positions respectives `4'. La 510 division Highland était occupée au nettoyage du secteur au sud-ouest de Goch, afin d'établir la liaison avec le secteur d'Afferden, que la 528 division Lowland, progressant sur la rive gauche de la Meuse, à partir de Gennep, avait fini de nettoyer le 18, après de sanglants combats pour la capture du bastion de Kasteel Blijenbeek, gardien traditionnel de la frontière[149]. La Première armée canadienne allait se porter vers la gauche et la première fonction de l'aile nord du général Horrocks était de couvrir le flanc du 2e corps canadien, chargé de finir la conquête de la région du Rhin[150].

CHAPITRE XIX

LA BATAILLE DE LA RHÉNANIE
2ième PARTIE: OPÉRATION "BLOCKBUSTER"

22 FÉVRIER - 10 MARS 1945
(voir la carte n° 11 et les croquis n 38 à 41)

Plans pour la reprise de l'offensive

L'opération "Véritable" s'était déroulée lentement. L'état du terrain n'aurait guère pu être pire. L'ennemi, combattant sur le sol allemand et dans la vallée du grand fleuve de sa mère-patrie, avait résisté avec une détermination farouche. Le débordement de la Roer avait empêché la Neuvième armée américaine de lancer l'attaque convergente qui avait été prévue, de sorte que les Allemands avaient pu concentrer leurs ressources sur le front de la Première armée canadienne. Au 20 février, nous avions réussi à progresser péniblement de 15 à 20 milles de notre ligne de départ; mais l'ennemi continuait à tenir un front uni, et il nous restait encore à franchir l'obstacle de la Hochwald. Il paraissait alors nécessaire de monter une nouvelle offensive avec des troupes fraîches afin de retrouver l'élan agressif nécessaire à une percée en direction de Xanten.

Le général Crerar avait conféré chaque jour avec ses commandants de corps d'armée et de division afin de faire le point sur l'état de la situation et d'émettre des ordres[1]. A la conférence tenue l'après-midi du 21 février, dans un couvent près le Materborn, il exposait la "trame" de la nouvelle offensive. Le 22, la 158 division (Scottish) devait attaquer une région boisée au nord-est de Weeze; le 24, la 53e division (Welsh) devait se porter vers le sud, à partir de Goch, s'emparer de Weeze et exploiter vers le sud-ouest. Le 26 février, le 2e corps d'armée canadien déclencherait l'opération destinée à assurer la prise de la Hochwald, et exploiterait ensuite vers Xanten. Cette opération reçut le nom de "Blockbuster" le 22 février. On prit des dispositions pour que la 4e division blindée canadienne et la 111, division blindée britannique passent à l'avant afin de participer à l'opération; leurs officiers généraux et leurs brigadiers devaient se présenter tout de suite afin qu'on les mît au courant du plan[2].

Le 22, le général Simonds exposait son plan aux commandants de division (il n'émit aucun ordre d'opération écrit). Il soulignait l'occasion que leur offrait la présence de deux divisions blindées fraîches, et précisait qu'il se proposait de frapper l'ennemi durement et résolument plutôt que d'engager ces réserves "goutte à goutte"[3]. L'intention était de lancer un assaut délibéré contre la crête qui s'incurve vers le sud-ouest, de Calcar jusqu'au delà d'Üdem, et, une fois enfoncées les puissantes défenses ennemies dans la Hochwald d'exploiter vers

Xanten et Wesel. La tâche prévue compléterait, en effet, les deuxième et troisième phases de l'opération "Véritable" (voir ci-dessus, p. 491). Afin de maintenir une pression maximum contre l'ennemi, chaque division disponible se déploierait, chacune sur un front étroit, la majorité d'entre elles étant engagées simultanément. De l'avis du commandant du corps d'armée, la prise des positions allemandes à l'extrémité sud de la Hochwald était la clef du succès définitif, car c'était de là que l'exploitation donnerait les meilleurs résultats. Mais il fallait d'abord tenir solidement la crête Calcar—Üdem, tant pour résister aux contreattaques venant de l'est que pour assurer une base d'où les blindés pourraient avancer à travers les champs plats précédant la Hochwald.

Les difficultés de ravitaillement qui avaient ralenti la progression du 308 corps d'armée pendant les premières étapes de l'opération "Véritable" soulignaient la nécessité d'obtenir une voie suivant laquelle on pourrait soutenir l'élan de l'offensive imminente jusqu'à bonne fin. Parmi les trois voies possibles, l'axe Moyland—Calcar—Xanten serait le choix le plus évident, aux yeux de l'ennemi°. Outre ce désavantage, des photographies aériennes révélaient que la route était criblée de cratères dangereux; tout déploiement, surtout sur la gauche, serait limité par la crue des eaux. Il fallait aussi une route du côté sud, passant par Goch, Kervenheim et Sonsbeck, pour assurer la progression du 30e corps d'armée, ce qui ajouterait au congestionnement de la circulation. Mais, au centre, le chemin de fer Goch-Xanten suivait un remblai solide qu'on disait non miné et resté intact malgré les démolitions. Fort heureusement, cette ligne traversait la brèche qui séparait la Hochwald de la Balberger, plus petite. Le général Simonds choisit cet axe-là. Le Génie enlèverait les voies ferrées et aménagerait le tout en vue de la circulation à mesure que le progrès de la bataille le permettrait[5].

Le coup initial porterait sur le plateau immédiatement au sud de Calcar; car, non seulement était-ce un objectif important en soi, mais une attaque sur ce point était de nature à incliner l'ennemi à attendre une poussée le long de l'axe septentrional et, vraisemblablement, le forcer à - engager ses réserves dans cette direction, laissant l'extrémité de la crête d'Üdem plus vulnérable. On confiait la tâche à la 2e division canadienne. Attaquant à 4h.30 du matin, le 26, le général Matthews, appuyé de deux régiments de la 2e brigade blindée canadienne, devait engager deux brigades, de part et d'autre de la route partant de Goch et se rendant jusqu'à la crête. En même temps, à la droite de Matthews, un bataillon de la 8e brigade d'infanterie canadienne de la 3e division canadienne s'emparerait des hauteurs juste au nord de Keppeln, village formant une place fortifiée intermédiaire entre Calcar et Üdem, où les flancs de l'ennemi étaient accrochés. Une fois l'extrémité septentrionale de la crête assurée, la deuxième phase de l'opération "Blockbuster" verrait le général Spry capturer Keppeln avec le reste de sa 81, brigade, alors que 2,500 yards plus à l'est un groupe de bataille de la 4e division blindée pousserait vers le sud entre la 2e et la 3e division d'infanterie, afin d'étendre notre emprise sur la crête aussi loin que Todtenhügel. Au cours de la troisième phase (qui ne devait pas commencer avant le milieu de la journée), la poussée du corps se poursuivrait vers le sud, Spry

*Le 24 février, un rapport du service de renseignements du quartier général de von Rundstedt concluait que des forces étaient "en voie de rassemblement en vue d'une attaque à cheval sur la route Clèves — Xanten. Le 2e corps d'armée, jusqu'ici retenu, pourrait bien y être engagéc"[4].

faisant passer la 9e brigade d'infanterie à travers Üdem, — qui serait également menacée du nord-est par le groupe de la 4e brigade blindée. En même temps, la 11e division blindée passerait au' sud d'Udem pour saisir l'extrémité sud de la crête où celle-ci s'amincissait vers le nord-est de Kervenheim.

La dernière phase devait être la percée blindée vers l'est. Traversant la crête à l'est d'Üdem, la brigade d'infanterie de la 4e division blindée se dirigerait à travers les champs plats pour saisir des positions à cheval sur le chemin de fer, où ce dernier traversait la brèche de la Hochwald. A la droite du corps, la 11e division blindée, poursuivant son avance vers le sud-est, s'emparerait de Sonsbeck et établirait une brigade sur les hauteurs, au nord. Ce serait la tâche des deux divisions d'infanterie canadienne d'exploiter la situation et de protéger les flancs des divisions blindées. L'exploitation dépendrait de l'évolution des événements, les blindés étant probablement dirigés sur Xanten et Wesel.

Une gigantesque préparation d'artillerie devait appuyer l'opération. Les barrages à l'appui de la première phase seraient assurés par douze régiments d'artillerie de campagne, six régiments d'artillerie moyenne et trois régiments d'artillerie lourde, en soutien de la 2° division, et par sept régiments d'artillerie de campagne et deux régiments d'artillerie moyenne sur le front de la 3e division. Au cours des phases suivantes, les 3" et 4e divisions recevraient un appui analogue, et de puissantes concentrations de feu seraient disponibles sur demande, à supposer que la résistance ennemie se révélât exceptionnellement forte. Pendant la dernière phase, chaque division blindée serait appuyée par trois régiments d'artillerie de campagne et cinq régiments d'artillerie moyenne[6].

Le plan de soutien aérien, à l'appui de l'opération "Blockbuster", utiliserait tous les appareils disponibles. Sur les 25 cibles choisies, les chasseurs-bombardiers en attaqueraient 18; ils s'occuperaient de tous secteurs de nature à entraver la progression, depuis la crête Calcar—Üdem jusqu'à l'extrémité ouest de la Hochwald et de la Balberger Wald. Des bombardiers moyens attaqueraient des cibles au nord de Kervenheim et dans les bois au moyen de bombes antipersonnel et effectueraient des bombardements d'interdiction sur Kehrum et Marienbaum, sur le flanc nord et sur Sonsbeck au sud[7].

Pendant les quatre jours qui précédèrent le déclenchement de l'opération "Blockbuster", le front de la Première armée canadienne fut comparativement calme, mais il y eut des combats locaux dans le secteur du 30e corps d'armée. L'attaque de la 15e division, au nord-est de Weeze, le 22, (voir ci-dessus, p. 520), gagna du terrain, face à une opposition déterminée; celle de la 53e, le 24, se heurta à une résistance encore plus farouche et, dans la matinée du 25, lorsqu'il devint évident qu'on ne pouvait facilement nettoyer Weeze, on fit halte, alors que les troupes avancées de la division (Welsh) se trouvaient à un mille de la ville[8].

A cette même époque, on recevait du front américain des nouvelles réjouissantes. Le 23 février, l'opération "Grenade", si souvent retardée à cause de la crue des eaux de la Roer, se déclenchait enfin. A 3h.30 ce matin-là, après un bombardement violent de 45 minutes, la Neuvième armée américaine commençait à traverser la rivière sur un front de deux corps d'armée dans le secteur de Jülich. Simultanément, la Première armée américaine (lieutenant-général Courtney H. Hodges), chargée de protéger le flanc droit du général Simpson, lançait une attaque à cheval sur Düren. L'opposition fut légère, car, comme

nous l'avons déjà observé, l'ennemi avait été forcé de dégarnir cette partie de son front pour faire face à l'offensive du général Crerar au nord. A la fin du premier jour de combat, 28 bataillons d'infanterie se trouvaient à l'est de la Roer, et de bonne heure le 24, onze ponts étaient ouverts à la circulation; un certain nombre de bacs et de ponts de fantassins permettaient de traverser des troupes et du matériel au delà de la rivière gonflée par la crue. Le 26 février, la tête de pont américaine s'étendait sur environ vingt milles de largeur et dix milles de profondeur. Ne subissant que très peu de pertes, la Neuvième armée avait capturé près de 6,000 prisonniers[9].

Dans la soirée du 25 février, le général Simonds avait complété le regroupement considérable que l'opération "Blockbuster" comportait. Les 2e et 3° divisions canadiennes avaient changé de place; cette dernière se trouvait alors sur sa droite. La 43e division (Wessex), qui avait été assujétie au commandement de la 21°, se trouvait entre Moyland et le Rhin; elle avait pour tâche de protéger le flanc gauche et d'occuper le terrain capturé. La 4° division blindée du général Vokes s'était assemblée dans la région de Clèves, et était prête à pousser de l'avant entre les deux divisions d'infanterie canadienne; alors que la 11e division blindée (major-général G. P. B. Roberts) progressait le long de l'extrémité nord-est de la Reichswald, d'où, au moment opportun, elle s'engagerait le long du flanc droit du corps d'armée.

Entre le corps canadien et la Meuse, le 30° corps d'armée, formant l'aile droite de la Première armée canadienne, était prêt à s'opposer à toute contreattaque pouvant venir du sud. Passé la rivière, près d'Afferden, se trouvait la 52e division (Lowland). La 51° division (Highland), au sud de Goch, devait bientôt (27 février) se voir verser à la réserve et commencer à s'exercer en vue du passage du Rhin. La 53e division (Welsh), pour sa part, attendait de reprendre son attaque sur Weeze et d'avancer vers le sud-est, le long du chemin de fer Goch-Geldern; alors qu'à sa gauche la 3' division britannique, qui venait à peine de relever la 15e division (Scottish), se dirigeait sur Kervenheim et Winnekendonk[10]. Au moment opportun pour l'exploitation, le général Horrocks engagerait la division blindée de la Garde. C'était la seule division blindée à laquelle on avait assigné un rôle dans les premières phases de l'opération "Véritable"; pourtant, jusque-là, la situation du terrain avait été telle que seule son infanterie, c'est-à-dire la 3e brigade de la Garde, avait été engagée activement. Depuis le 13 février, elle avait combattu avec la 51e division, à l'ouest de Goch[11].

Le 25 février, avant le déclenchement de l'opération "Blockbuster", le général Crerar avait appelé l'attention de ses commandants de corps sur la nécessité de repenser le plan général, à cause de la résistance déterminée de l'ennemi en face de Weeze. Il se demandait avec inquiétude si le retard à nettoyer la route latérale partant de Weeze jusqu'à la Meuse, à Well, empêcherait la construction rapide du pont Wanssum—Well, qui importait à l'entretien du 30° corps d'armée*. Si, à J + 1, il devenait évident qu'un regroupement général s'imposait en vue d'une nouvelle attaque, il signalait la possibilité

*L'extrémité est de l'emplacement du pont était enfin capturée dans la nuit du 3 au 4 mars par les troupes de la 52e division12, et le 6 mars, le Génie de la Deuxième armée terminait son pont. A cette date, deux ponts étaient ouverts à Venlo et deux autres, en voie de construction[13].

d'accepter une opération "partielle", dont le résultat serait la prise de la crête Calcar—Üdem (voir troisième phase du plan initial). Dans l'un ou l'autre cas, que "Blockbuster" fût une opération "partielle" ou "complète", le 30e corps d'armée persisterait à "manoeuvrer énergiquement de son flanc gauche et à exploiter toutes situations favorables"[14].

Du côté de l'ennemi

L'accalmie du combat avait porté les Allemands à procéder à un nouvel examen de la situation. A la fin de la première semaine de l'opération "Véritable", von Rundstedt et Hitler avaient discuté des mesures à prendre, advenant une poussée alliée réussie en direction du Rhin. A ce moment-là, le C.en-C. (Ouest) avait très correctement jugé que l'assaut contre la Reichswald représentait la première phase d'une offensive générale qui comprendrait une attaque de front entre Venlo et Roermond, suivie de poussées énergiques en direction du Rhin par les armées américaines au sud. Faisant face à tout cela, il appartiendrait au commandement allemand de maintenir un front cohérent. Hitler donna instructions à von Rundstedt de lui soumettre, au moment opportun, ses plans pour la défense du Rhin, entre Arnhem et Bonn, mais de n'émettre aucune directive de précaution à ses subordonnés qui pût faire croire à un repli vers le Rhin, en guise de prétendue "action de retardement[15]"

Or, le 25 février, le haut commandement apprenait du feld-maréchal qu'il n'envisageait aucun danger immédiat d'une percée alliée entre le Rhin et la Meuse. Bien que la Meuse eût été traversée dans la région de la Quinzième armée, la poussée principale prévue en direction de Cologne ne s'était pas produite. Von Rundstedt s'inquiétait beaucoup plus de la situation le long de la Moselle, où une poussée américaine menaçait Trier. Mais le Führer, considérant ces opérations au sud comme des attaques préventives tout au plus, se rendait compte que le point central de l'effort allié se trouvait sur le front Meuse—Roer. Dans un message signé de lui et transmis au C.-en-C. (Ouest), le 27, il répétait qu'il fallait empêcher une percée à cet endroit, même si cela nécessitait l'engagement des réserves de la Quinzième armée Panzer (sur la gauche de la Quinzième armée). Pourtant, ce même jour, von Rundstedt, dans un rapport sur la crise découlant de la progression de la Neuvième armée, demandait l'autorisation de replier l'aile sud du groupe d'armées "H", à partir de Kessel, sur la Meuse, à mi-chemin entre Roermond et Venlo, pour se rendre jusqu'à Nieder-Krüchten (soit à dix milles à l'est de Roermond). A peine vingtquatre heures plus tôt, Hitler avait refusé d'autoriser tout repli, mais alors "à contrecoeur", il consentit[16].

Le général Schlemm disposait de quatre corps d'armée pour empêcher les Alliés d'atteindre Wesel. A sa droite, le 40e corps Panzer de von Lüttwitz, en face de Marienbaum, et le 2e corps de parachutistes dans le secteur Weeze—Üdem, seraient les premiers à subir le choc de l'opération "Blockbuster". A partir de Weeze, vers le sud jusqu'à Venlo, se trouvait le 86e corps affaibli du général Straube; alors que la gauche de l'armée, au sud de Roermond, était tenue par le 63e corps (général d'infanterie Erich Abraham)[17].

Von Lüttwitz défendait le secteur de Calcar avec la 6e division de parachutistes, dont les 17e et 18e régiments de parachutistes étaient encore tous deux

tout à fait aptes à l'action. A sa gauche, centrée sur Keppeln, se trouvait la 116e division Panzer, renforcée en hommes, en chars et en canons, grâce à -l'arrivée récente de ses éléments d'arrière en provenance de l'Eifel. Üdem était tenue par le 7e régiment de parachutistes (2e division de parachutistes), dont le commandant était directement responsable envers le général von Lüttwitz[18]. Au sud d'Udem, le commandant du 2e corps de parachutistes dirigeait un groupe de forces de qualité variée, dont seule la 7e division de parachutistes était en bon état. Meindl disposait de la moitié de la 8e division de parachutistes, la majeure partie se composant de troupes inexpérimentées, et des restes de la 15e division Panzer de grenadiers et de la 84e division d'infanterie: cette dernière n'était plus qu'un élément presque négligeable. Afin d'employer ces ressources variées de son mieux pour tenir sa position autour d'Üdem, le commandant du corps d'armée utilisait les mêmes tactiques qu'il avait déjà employées en Normandie. Il disposa de faibles avant-postes le long de sa ligne avant et garda une puissante réserve dans les bois au sud-est de la ville afin de contre-attaquer toute pénétration alliée[19].

Les forces du général Crerar allaient bientôt assaillir la dernière position préparée de la Première armée de parachutistes sur la rive gauche du Rhin. Nous avons appelé ces défenses du nom très peu romanesque d" obstacle de la Hochwald". Les Allemands soulignèrent l'importance qu'ils y attachaient en les nommant, d'après l'un des plus célèbres stratèges allemands*, la position Schlieffen[20]. La position comprenait des emplacements locaux destinés à défendre la tête de pont de Wesel. Parmi les trois lignes de tranchées successives (séparées d'environ 500 yards chacune), celle qui était le plus à l'est s'étendait du village de Kehrum, le long de l'extrémité ouest de la Hochwald et de la Balberger Wald, vers une région boisée à un mille et demi à l'ouest de Sonsbeck. Retranchée sur une pente avancée, cette position offrait les meilleures possibilités défensives à son extrémité nord, où elle dominait la région des avant-postes qui s'étendait à plus d'un mille à l'ouest. Vers le sud, dans le voisinage du chemin de fer, les bosquets à l'est d'Üdem limitaient le champ de feu qui était, en outre, restreint par la culture intensive dans la région des avant-postes. Ce secteur de la ligne était également en partie exposé à l'observation, des hauteurs au sud-est d'Üdem. L'extrémité sud de la position traversait un terrain plat, de sorte qu'elle ne présentait pas une barrière défensive très importante. D'après le chef d'état-major du 40e corps Panzer, on avait essayé, à la dernière minute, avec les nouvelles forces disponibles, de réparer les tranchées en partie effondrées et de construire des abris. On avait installé des réseaux de barbelés, mais lorsque vint le moment de la défense, les ouvrages étaient loin d'être terminés[21].

Théoriquement, les défenses antichars constituaient l'élément le plus puissant de la ligne Schlieffen. Pendant la troisième semaine de février, le général Schlemm, agissant sans autorisation de Berlin, ordonnait le transport vers la Hochwald d'environ 50 canons de 88 millimètres en provenance des défenses du Mur de l'Atlantique. pour les installer entre Geldern et Roermond. Ces canons étaient en position avant le déclenchement de l'offensive, mais, d'après Schlemm, les canonniers étaient inexpérimentés et peu disciplinés. Ils subirent de lourdes pertes au cours du premier barrage d'artillerie déclenché le 26, et

*Le comte Alfred von Schlieffen, chef de l'état-major prussien, de 1891 à 1905; auteur du plan d'opérations qui servit de base à la campagne allemande de 1914.

plusieurs abandonnèrent leurs armes. On prétendit qu'un canon de 88 démolit 20 chars alliés; mais on rapporte, d'autre part, que les 49 autres n'en ont démoli aucun [22].

Déclenchement de l'opération "Blockbuster"

Dès la tombée de la nuit, le 25 février, les troupes de la 2e division canadienne qui doivent déclencher l'assaut commencent à occuper leurs positions dans les champs boueux au sud-ouest de Calcar. L'ennemi vigilant, sachant que c'est la seule région propice à un regroupement, ne cessait de la soumettre à un violent tir d'artillerie. Le terrain mou et humide entrave le mouvement des blindés de soutien, mais, grâce à une préparation soignée et à une bonne liaison entre l'infanterie et les chars, le mouvement s'effectue sans complication importante et, bien avant l'heure prévue, cinq bataillons d'infanterie sont disposés le long d'un front de 3,000 yards à l'ouest de la route Goch-Calcar. A l'extrême gauche, dans la région de Heselerfeld, capturée au prix de lourdes pertes par le Canadian Scottish, le 17, (voir ci-dessus, p. 511), se trouve le Régiment de Maisonneuve de la 5e brigade du brigadier Megill, le Black Watch (Royal Highland Regiment of Canada) est à sa droite. Le flanc droit de la division est constitué par les bataillons de la 6e brigade (brigadier Keefler); du nord au sud, soit par le South Saskatchewan Regiment, les Fusiliers Mont-Royal et les Queen's Own Cameron Highlanders of Canada[23].

Aux petites heures du 26, les parachutistes allemands, appuyés par six chars environ, déclenchent une attaque soudaine contre le flanc droit du front de la 2e division, que la 4e brigade tient en guise de base pour servir au lancement de l'offensive principale. Le moment est critique, car ce terrain est nécessaire à la ligne de départ de la 6e brigade. Mais la compagnie "D" du Royal Hamilton Light Infantry, bien qu'engagée violemment, repousse les assaillants à l'aide d'un feu d'artillerie bien dirigé, et grâce à l'appui d'une troupe du Fort Garry Horse, qui arrive juste à temps pour mettre hors de combat un Panther. Le calme se rétablit de nouveau le long du front, quinze minutes à peine avant le début de la préparation d'artillerie de l'opération `Blockbuster"[24].

A 3h.45 du matin, les canons ouvrent le feu afin de préparer la voie aux troupes d'assaut. A 4h.30, les trois bataillons de la 6e brigade, tous montés sur des chars, traversent la ligne de départ, derrière un barrage se déplaçant au rythme normal de l'avance des chars. A la droite, le Cameron Highlanders et un escadron du Sherbrooke Fusiliers avancent en trois colonnes, chars en tête, suivis de l'infanterie montée sur des Kangaroos du 1er régiment canadien d'automitrailleuses. A la gauche de la brigade, le South Saskatchewan Regiment, également monté sur des Kangaroos et appuyé par un autre escadron du Sherbrooke Fusiliers, attaque sur deux colonnes. Au centre, deux escadrons du Fort Garry Horse commencent à traverser les Fusiliers Mont-Royal, qui sont appuyés par le 3e escadron du Sherbrooke Fusiliers. Des projecteurs jouant à travers des nuages bas produisent un clair de lune artificiel, alors que les obus traceurs des Bofors, tirés par-dessus la tête des assaillants en direction des objectifs permettent aux colonnes de progresser dans la bonne direction[25]. La ressemblance de l'opération "Blockbuster" avec l'opération "Totalize" de Normandie est évidente (voir ci-dessus, p. 231).

L'objectif le plus près de la 6e brigade était celui des Fusiliers, immédiatement à l'est de la route Calcar—Üdem. Dix des chars transporteurs se trouvèrent en panne et un autre frappa une mine, mais le bataillon du lieutenant-colonel Dextraze ne s'en empara pas moins de son objectif à 5h.10 du matin[26]. A gauche, le South Saskatchewan Regiment fut transporté sans incident, malgré un feu nourri de mitrailleuses, jusqu'aux positions qu'on lui avait assignées, sur les hauteurs près du chemin de fer Clèves—Xanten. L'objectif du Cameron se trouvait sur la crête de Calcar, à deux milles à l'est de la ligne de départ, mais aussitôt que la force d'attaque eût traversé la ligne, l'état du terrain et les mines le long de la route Calcar—Üdem l'obligea à pivoter vers le nord pour progresser le long de l'axe utilisé par les Fusiliers Mont-Royal. Il était alors 7 heures. Une fois passées la ligne du barrage, les colonnes du Cameron durent subir un feu violent à mesure qu'elles progressaient. Le commandant, lieutenantcolonel E. P. Thompson, fut tué par un franc-tireur[27]. La prise et la consolidation des objectifs du bataillon, essentiels au succès de la brigade et, à vrai dire, de tout le corps d'armée, sont attribuables en grande partie à l'héroïsme du commandant de la compagnie "A", le major D. M. Rodgers, ce qui lui valut la D.S.O. A lui seul, il nettoya deux maisons infestées de francs-tireurs ennemis qui bloquaient l'avance de sa compagnie et, prenant charge du groupe de commandement du bataillon, il eut raison, à lui seul, d'une troisième maisonnée d'Allemands dont le feu balayait le secteur du Q.G. Se rendant d'une compagnie à l'autre, il s'assurait que tous les objectifs fussent pris et tenus contre toute contre-attaque. A midi, le 26, la tâche de la 6e brigade, dans la première phase de l'opération "Blockbuster", se terminait avec succès. C'était là un exemple de ce que des plans détaillés, un haut niveau d'instruction et un excellent moral peuvent accomplir. Au prix de 140 pertes seulement (y compris celles des blindés), la brigade avait capturé entre 400 et 500 prisonniers et avait tué nombre d'autres ennemis[28].

Entre-temps, la 5e brigade, formant l'aile gauche de la division, avait progressé plus lentement. Sa tâche consistait à nettoyer un couloir boisé situé à un mille au sud-ouest de Calcar et à consolider le flanc de la 6e brigade en s'emparant de positions élevées de part et d'autre de la route conduisant à Goch. Le Régiment de Maisonneuve parvint à occuper trois de ses objectifs de compagnie avant le début du combat, mais les efforts qu'il fit pour atteindre l'objectif le plus à l'est, c'est-à-dire une région boisée près du croisement des routes allant vers Goch et Clèves respectivement, furent arrêtés par un feu intense. Les seuls éléments blindés assignés au début à la brigade, c'est-à-dire un escadron du le, Hussars, étaient requis pour appuyer le Black Watch, à qui incombait le rôle important de maintenir le contact avec la 6e brigade à droite. La compagnie "D" du Maisonneuve parvint à tenir en respect l'endroit le plus dangereux jusqu'au milieu de la matinée, alors que deux troupes de chars devenaient disponibles. Ainsi appuyé, et utilisant avec efficacité des lance-flammes Wasp, le bataillon eut raison de la résistance opiniâtre des Allemands, dont certains combattaient jusqu'à la mort dans leurs trous de tirailleurs plutôt que de se rendre[29].

De bonne heure ce matin-là, à mesure qu'elles avançaient, à pied, les troupes du Black Watch avaient constaté que leurs objectifs de droite étaient balayés par un barrage rapide dirigé sur les bataillons montés sur des chars de la 6e brigade. Le barrage lent, vers le nord, les aida à atteindre les objectifs de

compagnie les plus rapprochés à gauche, mais l'axe de progression de la 6e brigade ne permettait pas de faire porter ce feu d'appui vers l'objectif de la compagnie "B", c'est-à-dire sur une croisée de chemins située à un mille au sud de Calcar. Le commandant, lieutenant-colonel B. R. Ritchie, concentra donc ses efforts, pour l'instant, sur ses objectifs les plus rapprochés, car il semblait évident que l'ennemi disposait encore de troupes dans la partie ouest de la région du Black Watch. Mais à 10 heures, la compagnie "B", appuyée par les chars restés disponibles du Hussars (la moitié de l'escadron étant restée en panne avant d'avoir atteint la ligne de départ) avait capturé la croisée de chemins, et fait 50 prisonniers[30].

Sur le front de la 3e division, le Queen's Own Rifles of Canada était en difficulté. La pente découverte, d'environ un mille de long, que le bataillon devait traverser, était parsemée de plusieurs fermes aux bâtiments défendus farouchement par les parachutistes allemands. Au début, le sol humide rendait impossible tout appui blindé. A 4h.40 du matin, le lieutenant-colonel S. M. Lett lançait ses deux compagnies d'assaut à partir de la ligne de départ, sans aucun appui. Un violent combat s'engagea sur la gauche, où la compagnie "D" trouva le hameau de Mooshof fortement défendu. L'ennemi avait converti trois bâtiments de ferme en positions fortifiées d'où le peloton de tête fut repoussé à deux reprises par un feu soutenu. Une contre-attaque allemande fut repoussée au cours d'un combat violent et confus, qui entraîna nombre de pertes, y compris le commandant de peloton[31].

Dans cet état d'urgence, le sergent Aubrey Cosens assuma le commandement des survivants de son peloton, qui n'étaient plus que quatre. Malgré le feu ennemi qui balayait la région de tous côtés, il traversa en courant 25 yards pour se rendre à un char du ler Hussars rendu sur les lieux pour appuyer l'opération. S'asseyant lui-même devant la tourelle, il dirigea calmement le feu du canonnier contre les positions allemandes et ensuite brisa une seconde contre-attaque en lançant le char contre les parachutistes épouvantés. Puis, prenant l'offensive, il réorganisa son petit groupe et, toujours accroupi sur le Sherman, ordonna au chauffeur d'enfoncer le premier des trois bâtiments. Pendant que ses hommes lui assuraient un feu de couverture, il pénétra à l'intérieur du bâtiment, tua plusieurs de ses défenseurs et captura les autres. Lorsqu'il pénétra dans le second bâtiment, il constata que ses occupants n'avaient pas attendu son arrivée. Protégé par le feu du char, il traversa alors la route tout seul pour nettoyer la troisième position fortifiée, c'est-à-dire un bâtiment de deux étages tenu par plusieurs Allemands. "Nous le suivions d'une maison à l'autre pour ramasser les prisonniers", raconta par la suite un de ses camarades. Ayant ainsi brisé le noeud de la résistance à Mooshof, Cosens donna les ordres nécessaires en vue de consolider la position, et s'en alla ensuite faire rapport à son commandant de compagnie. En route, il fut tué par une balle de franctireur. Ce sous-officier héroïque avait lui-même tué au moins 20 Allemands, et en avait capturé autant, sans compter qu'il avait atteint un objectif essentiel au succès des opérations de la 8e brigade[32]. La Croix de Victoria, qui lui fut conférée à titre posthume, était la première à échoir à la 3e division d'infanterie canadienne.

De Mooshof, les deux compagnies de réserve du Queen's Own progressèrent éniblement vers les objectifs définitifs du bataillon, autour de Steeg et de

Wemmershof, au nord de Keppeln. Les positions fortifiées, disséminées le long de la route, furent déblayées à l'aide de lance-flammes Wasp. Au moment où ils atteignaient leur but final, les blindés de la 4° division avaient traversé les deux villages; mais il fallait encore chasser des sous-sols un ennemi opiniâtre. A 5h., on avait atteint tous les objectifs et la première phase de l'opération "Blockbuster" prenait fin. Le combat avait coûté ce jour-là au bataillon 37 tués et 64 blessés[33].

L'assaut de la 8° brigade contre Keppeln, - c'était là le rôle de la 3° division au cours de la deuxième phase, - avait commencé à 8h.45 ce matin-là, alors que le North Shore (Nouveau-Brunswick) et le Régiment de la Chaudière avaient attaqué vers le sud-est, de chaque côté de la route Clèves-Üdem. Il fallait avancer à travers un terrain plat dénué de toute protection, ais on ne disposait d'aucun blindé pour transporter l'infanterie. A vrai dire, on exigeait tellement de la 2° brigade blindée canadienne, que bien que le Chaudière, à droite, bénéficiât de l'appui de l'escadron "B" du ter Hussars, à gauche, le North Shore se serait trouvé sans char si l'escadron accompagnant le Queen's Own Rifles n'avait été libéré de sa tâche. Le North Shore, commandé par le lieutenant colonel J. W. H. Rowley, devait avancer d'environ 1,500 yards pour atteindre Keppeln, mais avant que les compagnies de tête eussent franchi la moitié de cette distance, un feu violent de mortier et de mitrailleuse les avait forcés à se retrancher. Bien que notre artillerie tînt l'ennemi en échec, l'infanterie attendait l'arrivée des blindés du Queen's Own à gauche[34]. Entre-temps, sur le flanc sud de la brigade, le commandant du Chaudière, le lieutenant-colonel G.-O. Taschereau, avait envoyé deux compagnies de l'avant avec l'étroite collaboration de leurs chars, pour s'en prendre à une série de positions fortifiées autour de Hollen, petit hameau situé à un demi-mille à l'ouest de Keppeln, sur la route d'Üdem. A 10 heures, elles avaient capturé leurs objectifs intermédiaires à droite, mais leur progression à gauche était ralentie par un feu de flanc provenant d'une position située à l'avant du North Shore. La compagnie `B", ayant tenté d'exploiter le succès à droite, elle en fut quitte pour y subir une leçon coûteuse. A la vue de ce qui semblait être un chapeau blanc émergeant d'une position allemande, la compagnie relâcha sa vigilance; aussitôt trois chars Panther firent leur apparition et mitraillèrent les troupes non prévenues, infligeant ainsi nombre de pertes et obligeant le reste à retraiter[35].

Au milieu de l'après-midi, le North Shore ayant renouvelé ses efforts avec succès la situation s'en trouva améliorée à gauche, où une poussée rapide du Chaudière assura la prise d'Hollen. On y captura 84 prisonniers, trois canons antichars et une réserve de munitions. Une attaque bien coordonnée entre les chars et l'infanterie, appuyée par de fortes concentrations d'artillerie, porta le Chaudière sur le reste de ses objectifs, qui tombèrent après une brève résistance. Le combat de ce jour-là donna au bataillon l'impression que c'était "le plus dur qu'il eût connu jusque-là". Remplissant son rôle sur le flanc droit de la 3e division, le Chaudière avait capturé 224 prisonniers, dont la plupart étaient du régiment de reconnaissance de la 6e division de parachutistes. Pour sa part, le Chaudière comptait 16 morts et 46 blessés[36].

La reprise de l'attaque du North Shore contre Keppeln avait pu se réaliser grâce à l'arrivée des treize chars survivants de l'escadron "C" du le, Hussars. Au cours d'un "groupe d'ordre" convoqué en toute hâte, le lieutenant-colonel Rowlev mit au point un nouveau plan en vue d'une attaque conjointe des blindés

et de l'infanterie. Ce plan marcha admirablement. Un peloton de la compagnie "A" monta sur les chars et, à 2h.12 de l'après-midi, ces derniers bondissaient en direction de Keppeln, suivis des compagnies "B" et "C" à pied, des lanceflammes Wasp et des chenillettes, ces dernières prêtes à engager toute arme antichars qui aurait pu surgir. Des chars ennemis postés aux abords du village mirent trois Sherman hors de combat, mais furent à leur tour incendiés par les Wasp. Arrêté par un feu intense de mitrailleuses, le peloton d'infanterie descendit des chars et se faufila jusque dans Keppeln où il fut bientôt rejoint par le reste de la compagnie "A", et par la compagnie "B", amenée là de la réserve. Les chars avancèrent et à 5h. tous les objectifs avaient été pris. Un important élément du succès avait été la précision du feu de soutien de l'artillerie. Le North Shore avait subi 81 pertes, dont 28 mortelles; en appuyant les deux bataillons d'infanterie, l'escadron du Hussars avait perdu neuf chars, sans compter les quatre qui avaient été en panne[37]. Le rôle de la 3e division, dans la deuxième phase de l'opération du corps d'armée, prenait fin, et la 9° brigade était prête désormais à franchir le territoire occupé par les bataillons du brigadier Roberts au cours de la troisième phase, c'est-à-dire la capture d'Üdem. Au quartier-général du 47e corps Panzer, ce soir-là, von Lüttwitz attribuait à la 116e division Panzer le mérite d'avoir empêché une percée vers Üdem, et il avait pris les dispositions nécessaires en vue de relever cette formation, le 28, par la 180e division d'infanterie du 86e corps d'armée au sud[38].

Pendant que la 8e brigade livrait le combat pour la capture de Keppeln, le groupe de combat de la 4e division blindée s'était acquitté avec succès de sa tâche qui consistait à s'emparer de la moitié septentrionale de la crête CalcarÜdem. Vers le milieu de la matinée, même avant que la 2° division eût atteint tous ses objectifs, le groupe "Tiger", commandé par le brigadier R. W. Moncel, avait déclenché son attaque vers le sud-est le long du flanc droit de la 6e brigade. Ce groupe se composait des trois régiments blindés de la brigade et du bataillon motorisé, ainsi que de deux bataillons de la 10° brigade d'infanterie. Il était divisé en cinq "forces". Son plan consistait à pousser à fond l'attaque sur les deux flancs au moyen d'un régiment blindé (moins un escadron) accompagné de deux compagnies d'infanterie portées sur tracteurs blindés à canon Crusader ou Ram°. La force de gauche provenait du British Columbia Regiment et du Lincoln and Welland Regiment; celle de droite, du Canadian Grenadier Guards et de l'Argyll and Sutherland Highlanders. A l'arrière de chacune de ces deux forces, une autre, comprenant le reste du bataillon d'infanterie et de l'escadron de chars, était chargée de l'opération de nettoyage; une cinquième force, comprenant le Governor General's Foot Guards et le Lake Superior Regiment (motorisé) devait préparer l'arrière en vue de la phase suivante. Chacun des deux groupes de tête comprenait une troupe de chars Flail chargée de déminer le terrain, alors que les trois autres étaient appuyés chacun par une troupe de lance-flammes Crocodile et une troupe de canons antichars autopropulsés[40].

Comme ce fut le cas partout ce jour-là, les chars progressèrent avec difficulté et lentement. Au cours des deux premières heures, les escadrons de tête ne franchirent qu'un peu plus de 500 yards. Sur les deux axes de progression, l'ennemi combattait avec vigueur et ses *Panzerfaust* ou bazookas détruisaient nombre de chars canadiens. Graduellement toutefois, les blindés eurent raison

* Ces véhicules étaient fournis respectivement par les 5e et 6e régiments antichars de l'Artillerie royale du Canada[39].

LE PONT "MELVILLE" PERMET À LA CIRCULATION DE FRANCHIR LE RHIN

On voit ici de la rive droite du fleuve ce pont jeté sur le Rhin à Emmerich et complété le 1er avril 1945 par les 2e troupes d'armée du Génie canadien.

LES "PATRICIAS" FRANCHISSENT L'IJSSEL

Les fantassins du *Princess Patricia's Canadian Light Infantry* descendent des véhicules amphibies "Buffalo" de la 79e division blindée au cours de l'opération "Cannonshot" le 11 avril 1945.

ON VIDE LES MAISONS À GRONINGUE, LE 15 AVRIL 1945

Les Fusiliers Mont-Royal font sortir les Allemands au cours du combat dans la ville. Le soldat portant béret est armé d'une mitrailleuse Bren. A l'arrière-plan, une maison se consume dans les flammes.

des positions allemandes et les fantassins recueillirent de nombreux prisonniers. A 4 heures, les groupes de tête étaient fermement établis sur leurs objectifs dans la région de Todtenhügel, au nord-est de Keppeln, et l'infanterie commençait à se réorganiser en tant que bataillon[41]. Comme 350 prisonniers se trouvaient dans le parc de la 4e division et que l'ennemi commençait à manifester des signes de faiblesse, il ne restait plus au groupe "Tiger" qu'à s'emparer des hauteurs au nord-est d'Udem. Cette opération, effectuée conjointement avec l'assaut de la 9e brigade d'infanterie contre Üdem, constituait la troisième phase de l'offensive du corps d'armée. C'était la tâche pour laquelle la force "Smith" (baptisée d'après le lieutenant-colonel E. M. Smith, commandant des Covernor General's Foot Guards) avait été gardée en réserve. Les objectifs comprenaient la Pauls-Berg et la Katzen-Berg, points les plus élevés de la crête CalcarÜdem.

Un peu avant 6 heures, à la tombée du crépuscule, le 3e escadron des Foot Guards se dirigeait vers la Pauls-Berg, premier objectif du groupe "Smith". La compagnie "C" du Lake Superior Régiment laissa de côté ses chenillettes pour monter sur les Shermans du régiment blindé. La colline fut prise sans difficulté, mais presque aussitôt, une forte contre-attaque se dessinait. Dans l'obscurité, le combat était serré et confus, à tel point qu'une estafette allemande se serait, rapporte-t-on, arrêtée près du char de commandement du 3e escadron pour demander des renseignements sur la direction à prendre[42]! Cette attaque, comme celle qui suivit, fut repoussée, et la position était assurée à 10h.30 du soir. Au cours des deux heures suivantes, les autres escadrons blindés, dont chacun transportait une compagnie d'infanterie, capturaient la Katzen-Berg et une colline non indiquée sur la carte qui se trouvait à mi-chemin entre les objectifs principaux[43]. La capture de cette partie de la crête d'Üdem par la force "Smith", - que le chroniqueur du Lake Superior qualifia de "manoeuvre blindée classique", - avait été bien conçue et fut exécutée selon les prévisions. Les pertes furent légères, 19 pour chacune des deux unités participantes. A vrai dire, toute l'opération du groupe "Tiger" s'était déroulée avec très peu de pertes. Les plus lourdes avaient frappé l'Argyll and Sutherland, qui subit 53 tués et blessés; le Lincoln and Welland avait enregistré 34 pertes. A la pointe du jour, le 27, le plateau important était entre les mains des Canadiens à partir des abords de Calcar jusqu'à l'est d'Üdem, de sorte que la poussée vers la Hochwald pouvait se prononcer[44].

La bataille pour Udem

Pendant que la 4e division blindée étendait son emprise vers le sud, le long de la crête, la 3e division avait pour tâche de capturer Üdem et de préparer ainsi la voie à la progression de la lle division blindée vers l'est. A partir de la région de Keppeln, occupée grâce à la bataille ardue livrée par la 8e brigade au cours de la journée, le brigadier Rockingham projetait de faire attaquer sa 9e brigade vers le sud par deux bataillons: le Highland Light Infantry of Canada à gauche et le Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders à droite. Une fois ces deux bataillons solidement établis à l'extrémité nord d'Üdem, le North Nova Scotia Highlanders passerait au travers afin de compléter le nettoyage de la ville. A chaque bataillon était assigné un escadron du Fort Garry Horse, mais

la 2e brigade blindée avait de tels engagements au nord que, le moment venu de l'attaque, aucun char n'était disponible[45].

A 9 heures du soir, l'attaque se déclenchait après 30 minutes de préparation d'artillerie. Le Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders, progressant -le long de la route principale à partir de Clèves, dut nettoyer Bomshof situé sur sa ligne de départ, mais par la suite, progressa assez bien; à gauche, le Highland Light Infantry, avançant de Keppeln, perdit plusieurs chenillettes en frappant des mines. Le ciel était éclairé par le feu des projecteurs et des maisons de ferme en flammes. Les deux bataillons traversaient . le fossé antichars qui entourait Üdem, sans trop de difficulté, mais comme ils approchaient des abords de la ville, au nord, vers minuit, l'opposition du 71, régiment de parachutistes se raffermit et un combat violent s'ensuivit. Vers 4h. du matin, la résistance ennemie ne se manifestait plus que par un tir intermittent de francs-tireurs, et le North Nova Scotia Highlanders poussait son avance jusqu'au centre de la ville[46]. Pendant les premières heures du 27, les francs-tireurs continuèrent à susciter des ennuis, de sorte que le brigadier Rockingham dut ordonner au Highland Light Infantry de disposer de ces tireurs avant que le North Nova Scotia se dirige vers ses derniers objectifs. A l'aube, l'une de ces compagnies traversait les abords sud-est de la ville et, vers 9h.30, elle signalait qu'elle avait établi des. positions le long du chemin de fer Goch-Xanten[47]. Vers le milieu de la matinée, les chars du Fort Garry se portaient à la rescousse d'une autre compagnie, clouée sur place à l'extrémité sud-ouest d'Üdem. A la fin de l'après-midi, tous les bataillons étaient solidement établis sur les objectifs de la brigade. Le rapport de situation de la 3° division, ce soir-là, estimait que la brigade avait pris 500 prisonniers, dont la plupart venaient de la 116e division Panzer[48].

L'occupation d'Udem permettait à la 111, division blindée de s'emparer des positions allemandes à l'extrémité sud de la longue crête. Dans la nuit du 26 au 27 février, un groupe de combat de la 4e brigade blindée britannique avait atteint le chemin de fer à Stein, village situé à 2,000 yards au sud-est d'Üdem. L'objectif de la brigade était la hauteur Gochfortzberg, située à un mille au nord-est de Kervenheim, mais la progression du groupe fut arrêtée par les chars et les canons antichars allemands, encore extrêmement actifs dans la région située au sud du chemin de fer. Le général Roberts ordonna donc à la 1598 brigade d'infanterie de traverser le secteur de la 9° brigade canadienne pour s'emparer de cette hauteur[49]. Comme la brigade britannique poussait de l'avant, la 7e brigade d'infanterie canadienne suivit pour occuper des positions au sud des voies ferrées, à cheval sur la route d'Üdem à Kervenheim[50].

La bataille pour la Hochwald

Jusque-là, l'opération "Blockbuster" avait réalisé l'intention des stratèges, selon laquelle elle devait se poursuivre en tant qu'offensive continue. On devait surmonter les difficultés découlant de l'obscurité par l'emploi d'une "lumière mobile". Tout le long du front de bataille, chaque pièce du "puzzle" compliqué tombait en place à mesure que chaque formation, ayant terminé la tâche qui lui était assignée à une phase en particulier de l'opération, passait à une nouvelle tâche, pendant qu'une autre troupe avançait pour occuper le terrain nouvellement conquis.

Vers minuit, le 26, les unités de la 4e brigade d'infanterie occupaient la région de Todtenhügel, permettant ainsi au groupe "Tiger" du brigadier Moncel de se réorganiser en vue de nouvelles opérations[51]. A l'extrême gauche, la 1298 brigade de la 43e division (Wessex) avait relevé la 51, brigade d'infanterie canadienne au sud de Calcar et sondait le terrain vers l'est, son rôle étant de protéger le flanc du corps d'armée. Dans l'après-midi du 27, le 58 bataillon du Wiltshire Regiment (du duc d'Édimbourg) entrait dans Calcar sans opposition. Il y trouvait tous les ponts détruits, alors que, vers le sud, la 214° brigade occupait le terrain conquis la veille par la 6° brigade canadienne. Contrairement à ces tâches peu spectaculaires, le 43° régiment de reconnaissance (Gloucestershire Regiment) avait réalisé d'excellents progrès dans son opération de nettoyage le long des terrains plats en bordure des cours d'eau entre le chemin de fer Clèves-Xanten et le Rhin. Le soir du 26 février, un escadron avait traversé le canal Kalflach en face de Huisberden pour occuper Wissel, sans rencontrer d'opposition. Deux autres villages, Grieth et Hônnepel, étaient capturés le 27, alors que l'ennemi se repliait vers l'est à partir de Calcar. Au cours des trois jours suivants, le régiment de reconnaissance, remplissant pour une fois le rôle qui lui était propre, patrouillait vigoureusement de l'avant au nord du chemin de fer vers Marienbaum[52].

Au centre du front du 2e corps canadien, la force destinée à déclencher l'assaut initial contre la position Schlieffen s'était concentrée pendant les premières heures du 27. La progression dans l'obscurité s'accompagnait de nombreuses pannes sur les routes enfoncées et dans les champs boueux, mais à 4h.30, le 291, régiment blindé de reconnaissance (South Alberta Regiment) se formait sur une route enfoncée, à l'extérieur de Kirsel, hameau situé à 2,000 yards au nord-est d'Üdem. Blotties près des chars qui les avaient amenées de l'avant, se trouvaient les compagnies d'assaut de l'Algonquin Regiment; mais une compagnie et partie d'une autre manquaient, vue que, semble-t-il, les chars qui les avaient transportés étaient en panne[53]. Les deux unités, placées sous le commandement du commandant de l'Algonquin, le lieutenant-colonel R. A. Bradburn, formaient l'avant-garde du groupe "Lion", dont le commandant, le brigadier J. C. Jefferson (de la 10° brigade d'infanterie canadienne) devait bientôt être renforcé par le retour de deux de ses bataillons d'infanterie du groupe "Tiger"[54]. A un mille au nord, dans la région de Todtenhügel, des unités de la 5° brigade se préparaient à avancer à leur tour sur le flanc gauche[55].

L'Algonquin avait pour objectif une colline circulaire plantée à l'extrémité ouest de la brèche entre la Hochwald et la Balberger Wald. Il s'agissait de la cote 73, bien qu'on l'appelât très peu souvent ainsi à l'époque°. D'après le plan, une fois que deux compagnies auraient rompu les défenses le long de la lisière de la forêt, d'autres avanceraient par bonds afin d'occuper la crête importante. Chaque compagnie recevrait l'appui d'une troupe de chars de l'escadron "B" du South Alberta[56]. En même temps, afin d'assurer la présence d'un appui blindé dans la brèche, advenant que l'escadron "B" ne réussisse pas à franchir la vallée boueuse à l'ouest de la Hochwald, l'escadron "A" du South Alberta, accompagné du peloton de chenillettes de l'Algonquin, devait effectuer un crochet vers la droite, en traversant le chemin de fer au sud-est d'Üdem, et frapper vers l'est

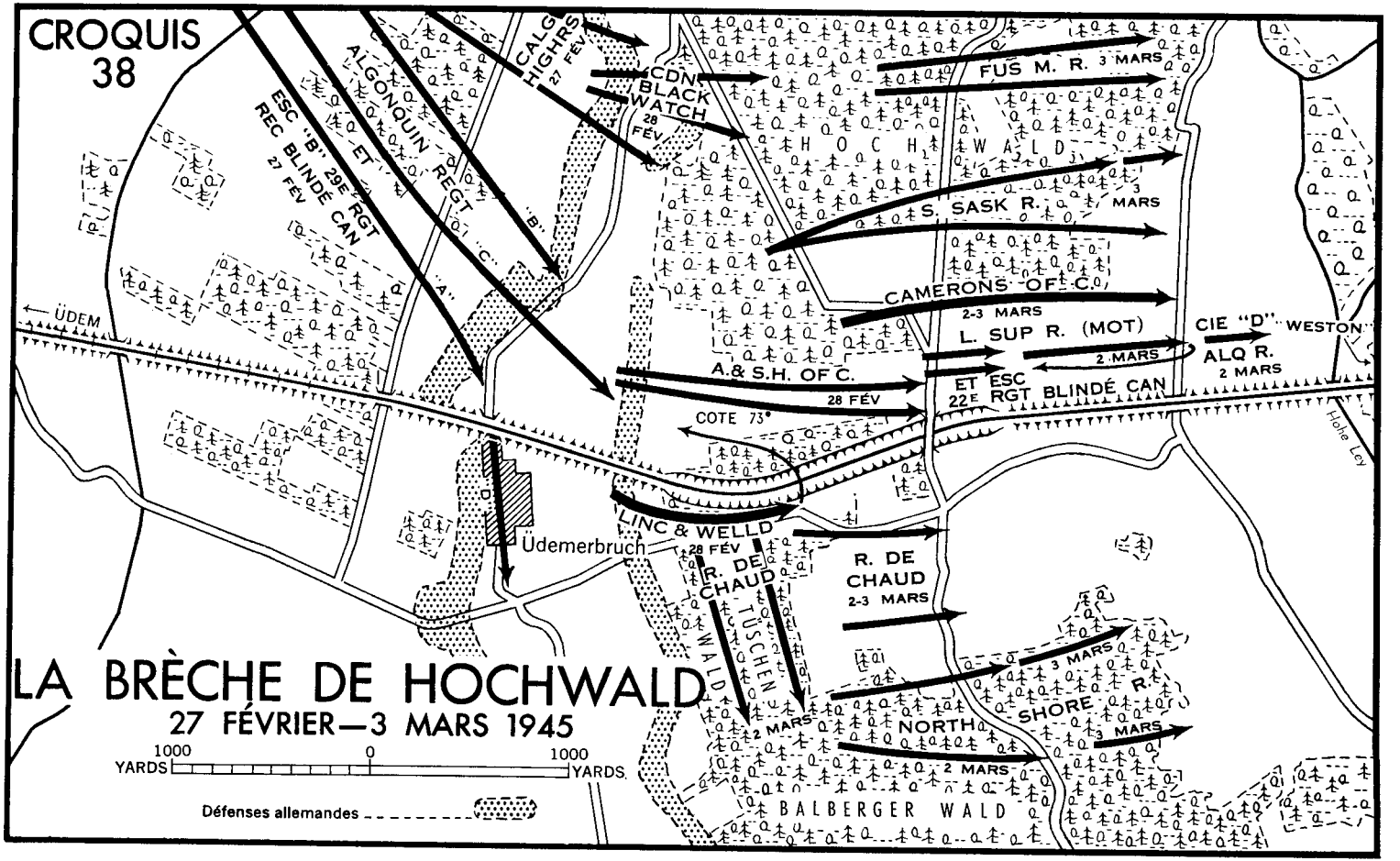
* Sur une carte au moins, on en fixe la hauteur, par erreur, à 79 mètres. Sur les cartes allemandes reproduites à l'intention de nos troupes, on indique 72.6 mètres. Le nom de code de la colline, en vue de l'opération, était "Albatros".

le long de la route vers Udemerbruch, petit village situé près de l'objectif initial de l'Algonquin. Cette entreprise, qui porterait cette petite force fort loin en territoire ennemi, ne disait rien qui vaille aux intéressés; le chroniqueur du South Alberta Regiment écrivait ce qui suit: "Cette attaque se fera malgré nos protestations: il s'agit d'un ordre de la brigade[57]". Le groupe "Lion" devait bénéficier de l'appui d'un programme important d'artillerie. Après un pilonnage initial de deux heures, assuré par trois régiments d'artillerie de campagne et cinq régiments d'artillerie moyenne, les pièces à obus de 25 livres devaient battre les lignes de défense de l'ennemi à l'ouest pendant que les pièces d'artillerie moyenne s'en prendraient à la brèche elle-même[58].

La force des défenses ennemies étant connue, notamment en ce qui concerne les canons antichars, il fallait absolument franchir la vallée découverte pendant l'obscurité, en se dirigeant au moyen d'obus traceurs tirés par les Bofors, et par des obus marqueurs rouges tirés en direction de l'objectif. Mais comme les sous-unités de l'Algonquin n'arrivaient pas, on retarda l'attaque et, à 5h., des obus ennemis commençaient à tomber dans la région de Kirsel. En conséquence, à 5h.15, moins d'une heure avant l'aube, Bradburn donnait l'ordre d'avancer. Au début, tout marcha bien. Les Allemands, installés aux avant-postes furent complètement surpris et les deux compagnies de tête de l'Algonquin, appuyées par les chars du South Alberta, descendirent le long de la pente est de la crête d'Üdem, rencontrant très peu de résistance de la part des occupants des fermes et des tranchées de tirailleurs. Au lever du jour, les deux compagnies avaient traversé le fossé antichars, les champs de mines et les barbelés à hauteur de genoux (que l'artillerie avait rompus en plusieurs endroits) et avaient chassé l'ennemi de sa première ligne de tranchées. Comme elles consolidaient ces positions sur ces objectifs, - la compagnie "A" immédiatement au nord du chemin de fer et à environ 500 yards en avant de la brèche, la compagnie "B" à sa gauche, - la compagnie "C", qui avait recueilli un flot constant de prisonniers derrière les compagnies d'assaut, passa entre ces dernières afin de saisir la dernière ligne de retranchement et étendre le flanc droit du bataillon jusqu'à la ligne de chemin de fer[59].

L'Algonquin Regiment avait enfoncé les dernières positions allemandes avant le Rhin, mais l'ennemi commençait à réagir énergiquement. On repoussa des contre-attaques à l'aide des chars de l'escadron "B" et d'un feu défensif solide d'artillerie tiré à la demande de l'Algonquin. L'ennemi ne tarda pas à reconnaître la nécessité d'éliminer cette avant-garde canadienne isolée; jusquelà, l'attaque de flanc de la 2e division d'infanterie au nord n'avait pas progressé suffisamment pour influer sur la situation et, au sud, la 3e division était toujours retardée dans Udem. Du sud, de l'est et du nord, les canons et mortiers allemands concentrèrent leur feu sur les approches de la brèche, et même au nord du Rhin des pièces de calibre lourd ajoutèrent au poids des explosifs dirigés sur les positions canadiennes. Bien retranchées, les compagnies de l'Algonquin tenaient ferme, subissant des pertes, dont l'évacuation à travers la vallée arrosée d'obus devenait de plus en plus difficile à mesure que le jour avançait[60].

A droite, l'attaque de diversion avait été un désastre. Il était 6h. lorsque la petite colonne de chars et de chenillettes se dirigea vers le sud à partir de Kirsel, et ce .qui devait être une attaque de nuit fut "inondé de lumière"[61] „. Après avoir longé Udem, la colonne perdit son chemin dans le réseau de routes et de fossés. Elle atteignit le chemin de fer à la croisée de la route principale allant


CROQUIS
38
ESC "B" 29E RGT REC BLINDÉ CAN 27 FÉV
ALGONQUIN ET
REGT "C"
"B"
"A"
CALG HIGHRS 27 FÉV
CDN BLACK WATCH 28 FÉV
FUS M. R. 3 MARS
H O C H W A L D
S. SASK R. 3 MARS
CAMERONS OF C. 2-3 MARS
L. SUP R. (MOT)
2 MARS
CIE "D" WESTON
ALQ R. 2 MARS
ET ESC 22E RGT BLINDÉ CAN
A.& S.H. OF C.
28 FÉV
COTE 73°
ÜDEM
Üdemerbruch
LINC & WELLD
28 FÉV
R. DE CHAUD
2-3 MARS
TUSCHEN WALD
3 MARS
NORTH SHORE R.
2 MARS
BALBERGER WALD
Hohe Ley
LA BRÈCHE DE HOCHWALD
27 FÉVRIER—3 MARS 1945
1000 YARDS 0 1000 YARDS
Défenses allemandes

vers Kervenheim, à quelque distance à l'ouest de l'endroit où elle était censée traverser. Cette région n'avait pas encore été nettoyé par la 9e brigade et, au sud de la voie ferrée, les hauteurs, formant l'extrémité de la crête d'Üdem, non encore capturées par la ale division blindée (voir ci-dessus, p. 522), assuraient aux canons antichars allemands d'excellentes positions. Comme les chars canadiens de tête passaient à la file indienne sur le passage à niveau et à travers une coulée étroite au delà, ils se heurtèrent à une embuscade mortelle. Trois d'entre eux furent mis hors de combat instantanément par le feu d'un 88. Les huit autres, pris au piège, n'avaient pas suffisamment d'espace pour faire volte-face. Bientôt, ces huit chars et toutes les chenillettes, sauf une, sur les treize venues de l'Algonquin, tombaient victimes des canons antichars ou des bombes *Panzerfaust* tirées à bout portant par des fantassins allemands audacieux. Les survivants des équipages groupèrent autant de blessés qu'ils purent et parvinrent à se replier vers la région de Kirsel[62]. Les troupes du North Nova Seotia Highlanders, émergeant des abords sud d'Üdem[63], avaient été témoins de cette débâcle, et lorsque la nouvelle parvint au Q.G. du groupe "Lion", on mit tout en oeuvre pour venir en aide aux troupes de l'Algonquin dont le flanc droit restait béant.

A gauche, la poussée de la 5e brigade à travers la vallée avait commencé avant l'aube et, à 10h., le Calgary Highlanders, suivi du Régiment de Maisonneuve, s'emparait des défenses allemandes et parvenait à Schmachdarm, petit groupe de maisons à l'orée de la forêt, à 3,000 yards au nord du chemin de fer. Les deux bataillons furent soumis au même pilonnage violent d'artillerie et de mortiers qui frappait l'Algonquin. On dut reporter au lendemain matin l'exécution d'un plan visant à faire passer le Black Watch et à le pousser vers le sud-est en direction de la brèche[64].

Les bataillons qui avaient servi dans le groupe "Tiger" étant soumis de nouveau à son commandement, le brigadier Jefferson ordonna à l'Argyll and Sutherland Highlanders de passer à travers l'Algonquin pour s'emparer de l'extrémité est du passage disputé entre les bois. Comme il s'approchait de la forêt, vers la fin de l'après-midi du 27, cependant, l'Argyll fut arrêté par un feu d'artillerie -et de mortiers, et ainsi forcé de se retrancher à 500 yards à l'ouest de la brèehe[65]. Un effort plus intense devenait donc nécessaire, de sorte qu'à une conférence convoquée ce soir-là le général Vokes donna des ordres en vue de reprendre l'élan de l'offensive. D'abord, la 10e brigade d'infanterie devait capturer la moitié avant de la brèche de la Hochwald et nettoyer le coin nordouest de la Balberger Wald (appelée la Tüschen Wald) et, en même temps, s'emparer du chemin de fer partant du sud d'Üdem pour se rendre jusqu'à la forêt, afin que le Génie de la division pût mettre en état cette route de ravitaillement dont on avait tellement besoin. A travers cette région ainsi consolidée, la 4e brigade blindée canadienne ferait alors passer un groupe de combat (comprenant le Canadian Grenadier Guards et le Lake Superior Regiment) pour saisir une petite région boisée traversée par la voie ferrée à un mille à l'est de la brèche[66].

Le nouvel effort de la 10e brigade devait commencer à 2h. du matin, le 28. Après de fortes concentrations d'artillerie sur les bois, des deux côtés, l'Argyll essayerait de nouveau d'atteindre ses objectifs sur la route latérale qui traversait la brèche à environ 1,500 yards de son extrémité ouest. Le Lincoln and Welland Regiment avancerait ensuite pour s'emparer du chemin de fer et

nettoyer la Tüschen Wald. L'escadron "C" du South Alberta Regiment ayant été laissé sur la crête d'Üdem, la veille, il se trouvait donc relativement en bon état et appuierait l'opération[67].

Pendant la nuit, le commandant de l'Argyll and Sutherland (lieutenantcolonel F. E. Wigle) réorganisa ses compagnies affaiblies et les mit au courant des plans de la prochaine bataille. Un peu avant 3h. du matin, le bataillon montait vers la brèche, derrière un barrage violent d'artillerie, tiré en pleine obscurité. A l'aube, les compagnies de tête avaient dépassé la cote 73 et dévalé la pente est jusqu'à la route latérale, s'emparant de 70 prisonniers. Là, elles tinrent bon, repoussant les efforts répétés de l'infanterie et des blindés allemands pour les déloger. Les adversaires comptaient un nouveau bataillon du 248 régiment de parachutistes, que von Lüttwitz, dont le quartier-général avait "attendu ce jour avec grande anxiété", avait prélevé sur la 81, division de parachutistes en vue de le faire combattre avec les chars de la 1161, division Panzer. La compagnie "B" de Wigle, à gauche, dut subir le gros de la pression ennemie et, à la tombée de la nuit, ne comptait plus que 15 hommes, à l'exception de quelques blessés qu'on ne pouvait pas évacuer. Pendant la journée, l'escadron "C" du South Alberta Regiment, renforcé de l'escadron "B" dans l'après-midi, .as cura un appui héroïque, aidant l'infanterie de son feu, apportant des munitions et des approvisionnements, et évacuant les blessés. Le chroniqueur de cette unité a écrit que le pilonnage de l'ennemi a été "le plus concentré que notre régiment ait jamais subi", et il conclut: "Cela comprend la bataille de Falaise"[68].

L'attaque du Lincoln and Welland Regiment devait commencer à. minuit et demi, mais, en route vers la ligne de départ, deux compagnies furent arrêtées par un feu de mortiers, d'artillerie et de fusées, éclatant au sommet des arbres, qui infligea de lourdes pertes (l'unité en compta 49 ce jour-là) et qui désorganisa l'avance. Il n'existe presque aucun document allemand sur cette phase de l'opération; mais il semble que l'ennemi eût concentré une masse d'artillerie extraordinairement considérable pour l'aider à tenir la position Schlieffen*. (Le maréchal Montgomery a écrit que "le volume de feu provenant de l'ennemi était le plus violent qu'aient subi jusque-là les troupes britanniques au cours de la campagne"). Il était impossible de se réorganiser pendant ce violent pilonnage incessant, de sorte que le Lincoln and Welland dut renoncer à son attaque. Pendant la journée, une compagnie de l'Algonquin franchit la voie ferrée et nettoya Üdemerbrueh[70]. Dans ces circonstances, le groupe de combat de la 4e brigade blindée, bien que déjà engagé, ne dépassa pas les positions avancées de la 106 brigade et on annula un plan visant à engager les autres régiments blindés du brigadier Moncel à cause de l'état boueux des routes d'accès et du violent pilonnage des secteurs de concentration à l'ouest de la forêt†. Pendant qu'on mettait au point des plans pour aller à la rescousse de la 6e brigade d'infanterie, on communiquait aux unités durement éprouvées dans la brèche l'ordre de tenir ferme [72].

* Le service de renseignements de la Première armée canadienne estimait que pendant la première semaine de mars la Première armée de parachutistes disposait de 717 mortiers et

de 1,054 canons; les canons autopropulsés n'étaient pas compris dans ces chiffres[69].

† Le chef d'état-major du 47e corps Panzer écrivit par la suite qu'à son avis les Allemands étaient si peu nombreux sur le terrain qu'une poussée hardie aurait atteint les ponts de Wesel dans la soirée du 28. Il sous-estimait les difficultés que causaient la concentration de l'artillerie allemande et l'état du terrain.

Bien que la situation dans la brèche demeurât peu prometteuse, les choses se révélaient quelque peu plus encourageantes sur les flancs du corps d'armée. Dans le secteur de la 2e division, le général Matthews avait dirigé la 41, brigade contre la partie septentrionale de la Hochwald, à la gauche de la 5e brigade. Le Royal Régiment of Canada consacra près de deux jours à nettoyer une région sur la pente est de la crête de Calcar en face de Todtenhügel. Cette tâche se terminait à la tombée de la nuit du 28 et, à neuf heures du soir, l'Essex Scottish montait à l'assaut des positions allemandes à l'orée de la forêt[73]. Sur l'autre flanc du général Simonds, la 111, division blindée était en marche. Des unités de la 1591, brigade, appuyées de chars de la 4e brigade blindée (britannique) s'en prit avec succès à la crête dangereuse de Gochfortzberg dans l'après-midi du 27, puis progressa péniblement à travers un terrain boueux et périlleux pour atteindre les défenses Schlieffen[74].

Pour la première fois depuis le début de l'opération "Blockbuster", on bénéficiait d'une aide appréciable de l'aviation. Le mauvais temps, les 26 et 27 février, avait privé les troupes terrestres d'un appui aérien direct, mais le 28, le temps s'améliorait suffisamment pour permettre au groupe n° 84 de faire 612 sorties, dont 258 consistaient en un appui prémédité et 31 en un appui immédiat. Sonsbeck fut bombardée et le village de Winnekendonk, presque anéanti. Plus près de la ligne de combat, l'aviation s'en prit aux positions de canons et de mortiers, aux régions de concentration des troupes et aux usines[75].

Au sud, le 30e corps d'armée maintenait la pression requise contre l'ennemi. Il restait encore à la division (Welsh) la tâche de prendre Weeze mais, à sa gauche, la 3e britannique avait relevé la 15e (voir ci-dessus, p. 523), et coupé la route Üdem-Weeze dans les bois à l'est de Goch. Entre Goch et la Meuse, la 52e division avait graduellement pris la place de la division (Highland) autour de Siebengewald et des patrouilles de la 155e brigade occupaient Groote Horst, le 28. La 1re brigade de commandos relevant de son commandement sur le flanc de la Meuse, la 52e division pouvait utiliser deux axes d'exploitation vers le sud-ouest en vue de donner la main aux troupes américaines[76]. Ce contact promettait de ne guère tarder, car la Neuvième armée américaine poussait sans arrêt vers le nord sur un front de trois corps d'armée.

Dans les six derniers jours de février, les troupes du général Simpson avaient terminé leur consolidation formidable et commencé d'étendre constamment leurs têtes de pont entre la Roer et la Erft, alors que la Première armée du général Hodge tenait le flanc droit. Le 25, les blindés de la Neuvième armée se mettaient en marche: la 2e division blindée du 19e corps d'armée sur le flanc Erft—Rhin, la 81, blindée du 161, corps à gauche, près de la Roer et de la Meuse et, au centre, la 5e blindée du 138 corps. L'offensive pivotait graduellement de l'est au nord et, en maintes occasions, des détachements ennemis, faisant face à l'ouest, furent coupés par l'arrière grâce à des poussées locales. La grande percée commençait le dernier jour de février, sixième jour de l'opération "Grenade". A ce moment-là, le dur combat qu'avait comporté la capture, l'un après l'autre, des villages disséminés dans la plaine, entre la Roer et l'Erft, avait brisé la résistance allemande et ouvert la voie vers le Rhin et la Meuse. Par la suite, les événements se déroulèrent rapidement. Le ler mars, le 19e corps d'armée entrait dans Neuss, à la jonction de l'Erft et du Rhin, et s'emparait de la grande ville industrielle de München-Gladbach après seulement une faible opposition de la

Panzer Lehr (voir ci-dessus, p. 518). Le même jour, le 16e corps d'armée occupait Roermond et lançait une force motorisée dans Venlo, à 18 milles seulement des positions les plus avancées de la Première armée canadienne[77].

L'ennemi en fâcheuse posture

La quasi-destruction du flanc droit de la Quinzième armée à sa gauche, par la poussée américaine, avait mis la Première armée de parachutistes du général Schlemm dans un péril mortel. Dès les premiers jours de l'opération "Blockbuster", Schlemm s'était surtout préoccupé de faire en sorte que le 47e corps Panzer et le 28 corps de parachutistes empêchent une percée décisive par la Première armée canadienne. Mais il se trouvait menacé d'encerclement, de sorte qu'il devait trouver un moyen sûr de retraiter au delà du Rhin. "J'étais sûr, écrivit-il par la suite, qu'après avoir atteint le Rhin à Neuss et au sud, les troupes américaines pivoteraient vers le nord en grande force pour attaquer [mon] armée par l'arrière". Une puissante poussée américaine le long de la rive gauche du Rhin vers Wesel couperait sa voie de retraite[78].

Dès que la menace américaine se prononça, Schlemm informa le groupe d'armées "H" qu'il avait l'intention d'établir une tête de pont en avant de Wesel, le long de la ligne générale Marienbaum-Kevelaer-Geldern-Kempen-Krefeld, rétrécissant cette ligne selon que la situation l'exigerait[79]. Bien que, très nettement, ce fût la seule solution logique à adopter, le c. en e. (Ouest), cherchant à obtenir l'assentiment du haut commandement, dut souligner l'importance qu'il y avait de maintenir ainsi un front continu plutôt que de le mettre en péril par l'accrochage à des régions distinctes. "Je répète, écrivait-il, dans un message transmis par téléscripteur à Hitler, le 27 février, que je cherche de toutes mes forces à empêcher un repli du front vers le Rhin". Cette assurance dut convaincre le Führer, car le 28 il manifestait sa confiance envers von Rundstedt en lui accordant la permission requise[80]. Les ordres qui en découlèrent à l'intention de Schlemm, visant ` à tenir la rive gauche du Rhin à tout prix", soulignaient la nécessité d'assurer ainsi le passage des chalands chargés de charbon en provenance de la Ruhr. Cette circulation essentielle au ravitaillement de la marine allemande venait du canal Rhin-Herne à Orsoy et quittait la rivière à Wesel pour suivre lés canaux Lippe et Dortmund-Ems* se dirigeant vers les ports de la Mer du Nord[81].

Schlemm devait se préoccuper avant tout de renforcer l'extrémité sud du périmètre de la tête de pont, faiblement tenue par le 63e corps d'armée. Se faisant aider par la Vingt-cinquième armée à sa droite, il poussa des éléments de la 2e division de parachutistes au sud pour colmater la brèche entre Krefeld et le fleuve, et renforcer les restes de la 84e division d'infanterie et de la 15e division Panzer de grenadiers qui y avaient été amenées pour tenir la ligne allant vers l'ouest jusqu'à Kempen. Tandis que, précédemment, des divisions avaient été retirées du front de la Neuvième armée pour faire face à la Première armée canadienne, c'est l'inverse qui se produisait. En même temps, Schlemm commença à préparer une deuxième tête de pont plus rétrécie partant de Xanten, le long de l'orée ouest de la forêt de Bonninghardt (au sud de Veen), jusqu'au

*Il est possible que cette voie détournée ait été adoptée par suite des dommages causés par les bombardements.

Rhin à Mors (en face de Duisbourg), faisant tenir cette ligne par des troupes chargées du ravitaillement et des éléments d'arrière des formations engagées au front[82]. Ce rétrécissement du périmètre permit d'évacuer au delà du Rhin le personnel d'état-major du 86e corps d'armée, sous la direction du général Straube, en vue d'organiser les défenses sur la rive droite. Pour prendre sa place, le 2e corps de parachutistes releva la 190, division le 28 février et s'étendit en direction sud vers Kempen[83].

Comme si le dilemme consistant à placer son armée isolée entre les mâchoires formées respectivement par les opérations "Blockbuster" et "Grenade" ne suffisait pas, Schlemm dut en outre donner suite à une série d'ordres extraordinaires émanés de Berlin. Il fut tenu personnellement responsable de voir à ce qu'aucun des neuf ponts du Rhin, dans son secteur d'armée, ne tombât entre les mains des Alliés. Si l'un de ces ponts était capturé intact, il devait en répondre de sa vie. Pour lui rendre les choses encore plus difficiles, il n'était pas autorisé à faire sauter les ponts immédiatement, mais seulement à la dernière minute. Un autre ordre lui interdisait de replier vers la rive droite un seul homme ou une seule pièce d'équipement de combat sans une permission spéciale d'Hitler luimême. En conséquence, la tête de pont rétrécie s'encombra bientôt de véhicules et de pièces d'artillerie endommagés, sans munitions, et de tous les autres débris d'une armée engagée dans une action sensiblement coûteuse. En outre, le problème de logement des effectifs diminués de Schlemm s'aggravait de la présence d'un personnel nombreux venant des lignes de ravitaillement interrompues du groupe d'armée "B", qui s'était échappé vers le nord en direction de la région de la Première armée de parachutistes, et qui se trouvait sans arme ni équipement, de sorte qu'il n'était d'aucune utilité. Grâce à l'intervention du général Blaskowitz, cet inconvénient disparut en partie lorsque Schlemm obtint la permission d'évacuer une série précise de pièces d'équipement vers la rive droite du Rhin. Mais il n'était autorisé à évacuer des hommes, que sur la foi d'un certificat de leur commandant, attestant qu'ils étaient inaptes à combattre davantage[84].

La lutte dans la brèche

Bien que la menace américaine forçât Schlemm à renforcer sa gauche au détriment des troupes faisant face à la Première armée canadienne, il opposa une résistance déterminée sur le front de la Hochwald. Il y engagea ce qui fut probablement ses meilleures unités de réserve: deux forts bataillons indépendants de parachutistes*, dont l'un était le bataillon d'assaut de l'armée de parachutistes[85]. Grâce à ce renfort et à la puissante force d'artillerie qu'ils avaient concentrée, les Allemands réussirent à nous barrer l'entrée de la Hochwald pendant trois jours encore.

Le 1er mars, le principal effort canadien fut celui de l'infanterie, car, jusqu'à ce que l'ennemi fût chassé des bois et notamment des hauteurs au sud du chemin de fer, nos blindés semblaient avoir peu de chances de percer vers l'est. Les variations atmosphériques rendaient l'appui aérien intermittent; le groupe n° 84 effectua 246 sorties, dont cent contre des cibles déterminées

* On ne saurait préciser à quel moment exact les deux bataillons furent engagés. Nous avons identifié le bataillon d'armée le 3 mars[86], mais il était probablement en action plus tôt.

d'avance, et vingt en soutien "immédiat"[87]. La 6e brigade releva les bataillons épuisés de la 10e, dans la région de la brèche et, avant la tombée de la nuit, avait établi le contact avec des patrouilles de la 51, brigade, qui descendaient à travers la forêt à partir de Schmachdarm[88]. L'action la plus violente de la 2e division eut lieu à gauche, ce jour-là: la 4e brigade d'infanterie s'y fraya un chemin à travers la partie septentrionale de la forêt.

L'assaut de l'Essex Scottish se déclenchait à 7h.45 du matin avec l'appui de l'artillerie et une troupe de chars des Fusiliers de Sherbrooke. Les positions allemandes, à l'orée des bois, étaient solides et leurs défenseurs, qui étaient des parachutistes, renforcés probablement par des troupes de la garnison de Calcar, firent face à l'attaque avec une détermination farouche. Le combat fut des plus violent à gauche, où la compagnie "C" de l'Essex, commandée par le major F. A. Tilston, dut franchir 500 yards de terrain découvert et dix pieds de fil barbelé pour atteindre les tranchées les plus avancées. Si la compagnie réussit dans sa tâche, c'est en grande partie grâce à la direction énergique de son commandant. Bien que blessé à la tête pendant l'avance, le major Tilston fut le premier à pénétrer dans les tranchées ennemies, réduisant au silence, au moyen d'une grenade, un nid de mitrailleuse qui bloquait l'avance d'un de ses pelotons. Comme il poussait de l'avant avec sa force principale vers la deuxième ligne de défense, il fut de nouveau grièvement blessé dans la cuisse, mais conserva le commandement. Dans un violent corps à corps, l'Essex nettoya les tranchées; mais, avant qu'il eût le temps de consolider la position, les Allemands. déclenchaient une contre-attaque fortement appuyée par des mortiers et des mitrailleuses. Malgré cette grêle de feu, Tilston avança calmement en terrain découvert parmi ses troupes réduites (atteignant alors le quart de son effectif original), organisant ses défenses, peloton par peloton. A six reprises, il traversa le terrain balayé de balles pour se diriger vers la compagnie de flanc de l'Essex, afin d'apporter des grenades et des munitions à ses hommes aux abois. Bien qu'il fût atteint une troisième fois, il refusa tout secours médical jusqu'à ce que, étendu dans un trou d'obus, il eût ordonné à l'un des officiers qui lui restaient d'assumer le commandement et qu'il l'eût tenu au courant du plan de défense et de la nécessité absolue de tenir la position[89]. A la tombée de la nuit, l'Essex Scottish s'agrippait fermement au terrain conquis de haute lutte. Le combat de ce jour-là avait coûté au bataillon 31 tués et 77 blessés[90]. Mais il en était résulté une base solide qui pouvait permettre à la 4e brigade de nettoyer la forêt septentrionale. L'héroïsme du major Tilston lui coûta les deux jambes, mais lui mérita la Croix de Victoria.

Au sud de la brèche, où la 3e division canadienne s'efforçait d'aider l'avance de la lle division blindée, la tentative de la 8e brigade visant à nettoyer la Tüschen Wald et la Balberger Wald avait fait très peu de progrès jusqu'au ler mars. Une attaque, lancée dans la soirée, vers le sud par le Régiment de Maisonneuve fut repoussée par une concentration formidable d'artillerie. Cependant, un nouvel effort tenté le lendemain matin par le Chaudière, appuyé d'engins blindés du 1er Hussars, atteignit l'orée est du bois et, à 2h.30 de l'après̀midi, le North Shore et le Queen's Own Rifles avançaient à leur tour pour commencer à nettoyer la Balberger Wald, forêt plus étendue. A la 3e division avait été assignée la tâche d'élargir "l'accès en étranglement vers Xanten", mais ce ne fut pas chose facile[91].

De bonne heure dans la matinée du 2, tout le front du corps d'armée était en feu, les cinq divisions bondissant de l'avant. Dans le secteur de la 2e division, l'attaque de la 4e brigade se poursuivit avec une furie renouvelée alors que le R.H.L.I. relevait l'Essex Scottish, durement éprouvé, et progressait de 500 yards vers le nord-est, le long de la route traversant la Hochwald en direction de Marienbaum[92]. Au sud, dans la brèche vitale, se déroula l'un des plus violents des nombreux combats farouches de cette bataille. Dans une tentative résolue visant à percer vers l'est, le brigadier Moncel* eut à sa disposition l'Algonquin. Regiment, qu'il put employer avec son bataillon motorisé et ses blindés. Son plan, qui était audacieux, supposait que la résistance ennemie était sur le point de céder et qu'un effort déterminé, même avec une force réduite, ferait pencher la balance en notre faveur et ouvrirait la voie vers le Rhin. Des positions les plus avancées dans la brèche, le long de la route latérale, trois compagnies du Lake Superior, montées sur des Kangaroos, et appuyées par un escadron du Canadian Grenadier Guards, devaient avancer de mille yards pour s'emparer d'un groupe de fermes près de la route qui longeait le côté est de la forêt, de Marienbaum à Sonsbeck. A travers ces positions, des chars du Governor General's Foot Guards transporteraient une compagnie de l'Algonquin à mille yards vers l'est pour saisir une tête de pont sur le Hohe-Ley, petit ruisseau longeant l'orée du bois ("Weston") qui avait été l'objectif de la 4e brigade blindée le 28 février (voir ci-dessus, p. 536)[93].

Ayant toujours à l'esprit les leçons pénibles découlant de précédentes tentatives par les blindés, on faisait tout pour avancer dans l'obscurité. Mais le sol humide, à maints endroits transformé en véritable fondrière, retarda l'arrivée des Kangaroos, de sorte que c'est à 4h.30 du matin, au lieu de 2h.30, comme on l'avait prévu, alors que l'aurore approchait, que la force d'attaque dévala la pente pour sortir de la brèche. Les compagnies du Lake Superior étaient loin de compter leur plein effectif, la plus considérable ne disposant que de 44 hommes de tous grades. Cette unité combattait sans arrêt depuis le début de l'opération "Blockbuster", mais, à cause de l'expérience qu'elle avait acquise des transporteurs de troupes, les soldats fatigués étaient renvoyés au combat sans repos[94].

L'élan de l'assaut porta les compagnies "A" et "B" à travers un feu nourri d'artillerie jusqu'à leur premier objectif, c'est-à-dire des maisons démolies situées dans une coulée peu profonde à mi-chemin entre les deux routes latérales. Elles y subirent un violent feu de canons antichars et de mitrailleuses de tous côtés. Des chars flambèrent après avoir été atteints par des obus de 88 mm. tirés par des canons autopropulsés et des chars "Tiger" postés au sud du chemin de fer. La compagnie "C" parvint à progresser vers l'objectif final du régiment sur la deuxième route où elle fut aussitôt clouée sur place parmi les ruines de bâtiments de ferme. Il commençait à faire clair lorsque deux pelotons de la compagnie "D" de l'Algonquin atteignirent cette position. Cinq des huit chars sur lesquels ils étaient montés pour avancer avaient été mis hors de combat. Tous les efforts tentés en vue d'atteindre le ruisseau Hohe-Ley n'eurent aucun succès, et il leur fallut se retrancher à quelque 300 yards en avant du Lake Superior, d'où ils pouvaient voir clairement leur objectif. Le feu mortel des canons antichars

* Moncel lui-même tomba malade et fut hospitalisé dans la matinée. Pendant son absence (jusqu'au 13 mars), la 4e brigade blindée fut commandée d'abord par le lieutenantcolonel E. M. Smith, et ensuite par le lieutenant-colonel G. D. de S. Wotherspoon.

força les chars canadiens à retraiter de leur position exposée peu avant huit heures du matin. Laissé sans appui blindé, l'Algonquin devint la cible de contre-attaques menées par l'infanterie et les chars. Dans le tumulte du combat, des rapports parvinrent d'après lesquels la compagnie "D" avait atteint le bois "Weston" et, stimulées par des exhortations fréquentes du quartier général de la brigade, les autres compagnies de l'Algonquin cherchèrent désespérément à pousser de l'avant pour lui venir en aide[95]. A droite, la compagnie "A" fut désorganisée par un feu violent de fantassins venant des immeubles situés au sud de la voie; la compagnie "C" fut également paralysée à l'épaulement nord de la brèche. Vers la fin de l'après-midi, un survivant de la compagnie "D" signalait que les pelotons de tête avaient été encerclés par des chars allemands et dépassés. La compagnie "C" du Lake Superior Regiment subit un sort analogue; huit hommes seulement revinrent vers les monceaux de ruines fumantes tenues par la compagnie "A"[96]. Ils rapportèrent également le récit d'un courage magnifique, face à des difficultés incomparables. Lorsque leur commandant et tous les officiers de compagnie furent mis hors de combat, le sergent C. H. Byce (qui avait gagné la Médaille militaire sur la Meuse, en janvier) prit le commandement. A lui seul, il mit hors de combat un char au moyen d'un PLAT et, avec l'aide d'un compagnon, nettoya une maison, tenue par l'ennemi, au moyen de grenades. Comme d'autres chars allemands approchaient, rendant ainsi les positions de la compagnie "C" intenables, il parvint à ramener les survivants et à les envoyer dans un lieu relativement sûr. Enfin, il s'établit dans une position de franc-tireur, et l'on rapporte qu'il aurait tué sept Allemands et qu'il en aurait blessé onze autres alors qu'ils essayaient de franchir le remblai du chemin de fer. L'héroïsme de Byce lui valut la Médaille de conduite distinguée[97].

De nouveau, une tentative visant à percer vers l'est avait échoué. De bonne heure le 3 mars, les deux unités, usées par le combat, passaient la garde de la brèche dévastée à la 5e brigade d'infanterie. Depuis le matin du 2, l'Algonquin avait subi 87 pertes, y compris 32 prisonniers; le Lake Superior Regiment avait perdu 53 hommes, dont 16 prisonniers. Le mérite d'avoir enrayé l'attaque canadienne semble être attribuable au 24e régiment de parachutistes et au bataillon d'assaut de l'armée de parachutistes, appuyés par les chars et l'artillerie de la 116e division Panzer[98].

Ne se souciant guère de la progression alliée sur leur flanc sud, les Allemands, dans la région de la Hochwald, continuaient à combattre farouchement. Un plan conçu par la 6e brigade canadienne d'infanterie, visant à faire avancer par bonds ses unités le long du côté nord de la brèche, avait remporté peu de succès. Dans la matinée du 2 mars, alors que l'Algonquin et le Lake Superior combattaient violemment en terrain découvert, le Queen's Own Cameron Highlanders of Canada passait au travers des Fusiliers Mont-Royal, mais fut stoppé à 500 yards avant d'avoir atteint ses objectifs à l'orée sud-est de la forêt. En conséquence, ni le South Saskatchewan Regiment ni les Fusiliers ne purent poursuivre leur avance vers le nord comme il avait été prévu. Ce n'est que dans la matinée du 3, après que la 5e brigade eut assumé l'occupation de la brèche, que les unités du brigadier Keefler purent se mettre en marche. Se tenant bien à couvert dans les bois, à la tombée de la nuit, elles avaient nettoyé la partie est de la Hochwald jusqu'à 2,000 yards au nord du chemin de fer[99]. Un progrès analogue avait été réalisé à la gauche de la 2e division où, à la fin de la journée,

la 4e brigade d'infanterie maîtrisait fermement toute la forêt à l'ouest de la route de Marienbaum[100].

Dans le secteur de la 3e division, il fallut deux autres jours à la 8e brigade pour compléter le nettoyage de la Balberger Wald, après que le régiment de la Chaudière se fut emparé de la Tüschen Wald, le 2 mars. Poussant vers le sud et puis vers l'est à travers les bois, le Queen's Own Rifles et le North Shore Regïment rencontrèrent une résistance persistante offerte par de petites bandes de soldats ennemis; souvent, un nid de mitrailleuse n'était occupé que par deux soldats bien entraînés. Chaque avance faisait l'objet d'une contre-attaque et plus d'une fois les compagnies virent leur position infiltrée par l'ennemi dans l'obscurité. Des mines Schü, profondément enfouies dans le sol, entravaient la marche de l'infanterie et le ler Hussars, retardé par de nombreuses mines antichars, ne pouvait assurer un feu de soutien qu'à travers les arbres, à partir de positions stationnaires. Il n'y eut aucun engagement d'envergure, mais, au moment où la brigade atteignait l'orée est des bois, dans l'après-midi du 4, elle avait subi plus de cent pertes[101].

A la droite de la 3e division, dans les trois premiers jours de mars, la lle division blindée avait approché de Sonsbeck. Il y eut un vif combat, le 2, lorsque sa colonne de gauche, ayant progressé sur l'axe de la 3e division canadienne, enfonça les principales défenses Schlieffen au coin sud-ouest de la Balberger Wald, alors que, vers le sud, le passage de la route Kervenheim-Sonsbeck à travers ces défenses était assuré[102]. Une attaque frontale sur Sonsbeck promettait d'être coûteuse, car les voies d'accès à l'ouest étaient criblées de nombreux cratères et de positions fortifiées bien gardées. En conséquence, la division blindée piétina sur place, alors que la 3e division canadienne progressait le long de l'éperon d'Hammerbruch qui s'étendait en direction sud-est à partir de la Balberger Wald derrière Sonsbeck[103].

Entre-temps, l'effet de la poussée de la Neuvième armée vers le nord se faisait le plus sentir sur le front du 30e corps, où le rythme de la progression des divisions du général Horrocks s'accélérait de gauche à droite. Près de la ligne de démarcation entre les deux corps d'armée, la 3e division britannique, poussant de l'avant à raison de trois milles par jour, capturait Kervenheim le let mars, Winnekendonk le 2 et, le lendemain, atteignait la ligne Schlieffen désertée en face de Kapellen[104]. Le 2 également, la 53e division trouvait Weeze libérée de l'ennemi et ses unités avancées exploitaient le long d'un axe routier et ferroviaire vers Kevelaer sans établir de contact avec l'ennemi. La jonction depuis longtemps attendue entre la Première armée canadienne et la Neuvième armée américaine se produisit dans l'après-midi du 3 mars, lorsque le 4e/7e Royal Dragoon Guards, avançant en avant de la 53e division, se rencontrait avec la cavalerie du 16e corps américain dans le village de Berendonk à trois milles au nord-ouest de Geldern[105]. A l'extrémité du flanc droit, des patrouilles de la ire brigade de commandos, avançant rapidement sous le commandement de la 52e division, pénétraient dans Langstraat le 2, dans Well le 3, et le lendemain, établissait le contact avec le 17e escadron de reconnaissance de la cavalerie américaine dans Walbeck[106]. Dans la matinée du 4, il n'y avait plus aucun ennemi à l'ouest de Geldern, et lorsque la tenaille nord de la 52e division dépassa Wemb, au sud de Weeze, sans établir le contact avec l'ennemi, la division reçut l'ordre de se concentrer entre Celdern et la Meuse[107].

A l'est de la Hochwald

Sur le front de la Hochwald, la première faille dans la résistance allemande se manifestait au cours de la nuit du 3 au 4 mars. Vers midi, le 3, le 47e corps Panzer recevait l'ordre de retirer la 116e division Panzer sur Alpen, à mi-chemin entre Veen et Rheinberg. A minuit, la 180e division d'infanterie occupait le secteur ainsi évacué; à sa droite, la 6e division de parachutistes se repliait sur une ligne située à environ 3 kilomètres à l'est de la Hochwald. A l'extrémité sudouest de la tête de pont rétrécie, le 2e corps de parachutistes ordonnait à la 190e division de se replier sur la région d'Alpen, laissant la 7e division de parachutistes et ce qui restait de la 88 pour faire face à la pression grandissante des forces britanniques et américaines[108]. Bien que l'ennemi continuât de maintenir un violent feu de mortiers et d'artillerie, ces remaniements permirent à la 2e division canadienne de compléter l'occupation de la Hochwald le A mars. La 5e brigade, attaquant au delà de la brèche de bonne heure ce matin-là, constata que l'ennemi était parti. Partout, du matériel abandonné et des cadavres ailemands témoignaient de l'intensité du combat qui venait de se dérouler[109]. A gauche, la 214e brigade, relevant le régiment de reconnaissance de la division Wessex, occupait Kehrum le 3 et Marienbaum le lendemain matin. Avant la fin du jour, la brigade avait des troupes dans Vynen et une patrouille aux abords de Wardt, à moins de deux milles de Xanten[110].

L'orientation de la phase suivante était annoncée dans les intentions de la Première armée canadienne pour le 4 mars*. La 43e division devait pousser vers le sud-est, à cheval sur la route Calcar-Xanten, alors que la 2e division canadienne se regroupait en vue d'une attaque convergente vers Xanten par l'ouest. Pour ce qui est de la 3e division canadienne, le nettoyage de la Balberger Wald étant terminé, la 9e brigade devait s'emparer de l'éperon d'Hammerbruch alors qu'à sa droite la 7e brigade ouvrirait une route vers le sud à travers Sonsbeck. La 4e division blindée devait être prête à progresser à travers la 3e division en direction de Veen[112].

Comme les contacts établis entre le 30e corps d'armée et les troupes américaines continuaient de sceller la ligne de démarcation entre les armées, l'axe de la poussée du général Horrocks pivotait vers le nord-est, laissant ainsi la place à la progression de deux divisions seulement. Ayant relevé un bataillon américain dans Geldern, de bonne heure le 4[113], la 53e division se vit attribuer comme axe de progression la route principale allant à Wesel, et passant à travers Issum et Alpen. A sa gauche, la division blindée de la Garde du major-général A. H. S. Adair devait enfin se trouver de nouveau engagée dans la bataille. Elle devait passer à travers la 3e division, à Kapellen, et exploiter vers l'est en direction de Bonninghardt[114]. Vers midi, le 4, la division (Welsh) occupait Issum, mais la poussée parallèle par la division blindée de la Garde se heurtait

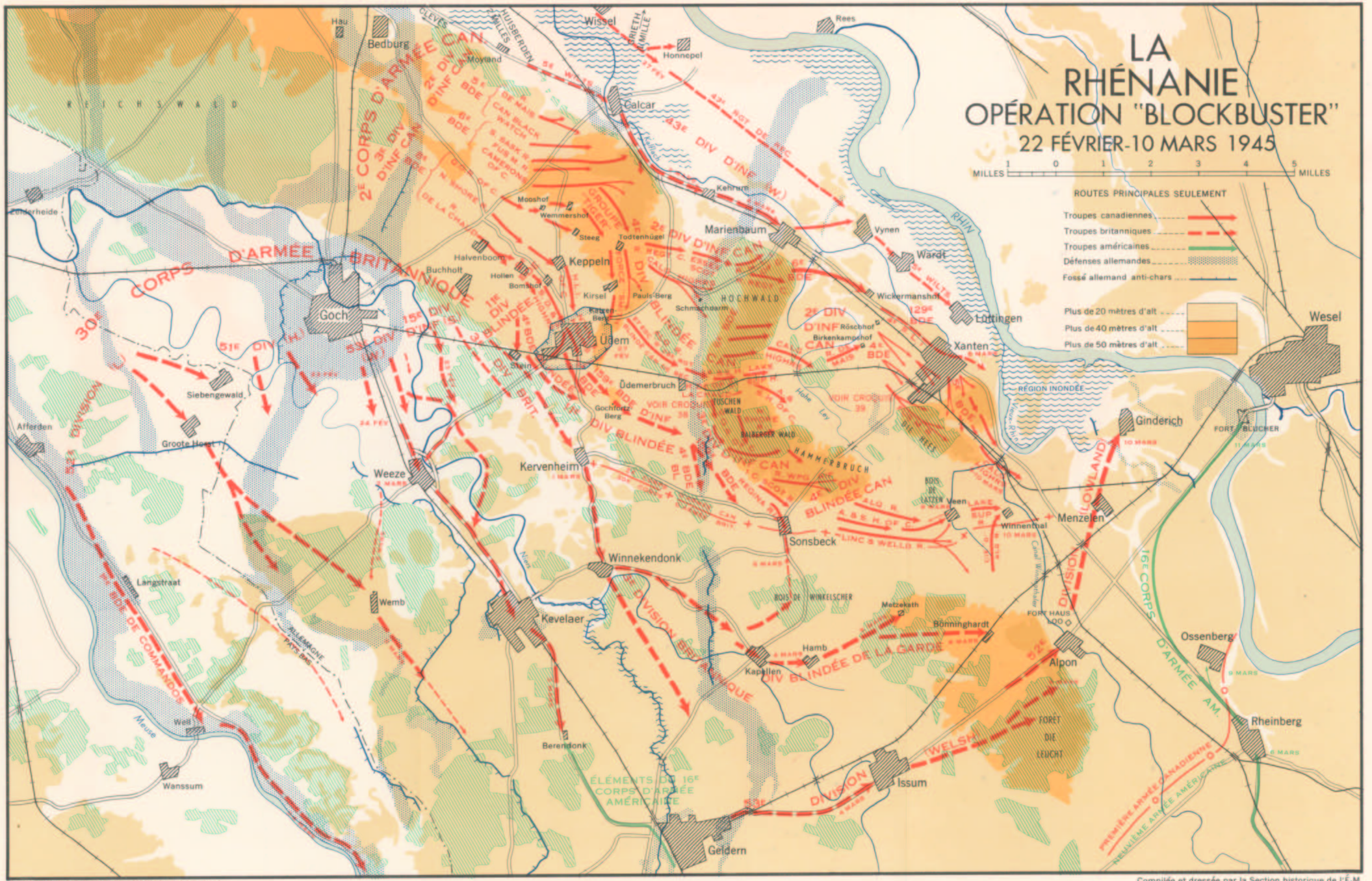
* Le dimanche, 4 mars, la Première armée canadienne reçut la visite du premier ministre du Royaume-Uni, qui était accompagné du chef de l'état-major impérial (lle maréchal sir Alan Brooke), et par le maréchal Montgomery. Ayant été mis au courant de la situation au quartier général tactique du général Crerar, le premier ministre se rendit en auto avec le commandant de l'armée à la Reichswald et à la ligne Siegfried, où on le dissuada, à cause du danger des mines, d'aller plus loin. Le groupe déjeuna avec le général Simonds au Q.G. de ce dernier, et M. Churchill se fit conduire ensuite par le général Crerar dans la région du 30e corps[111].

à des difficultés. Quittant Goch à lh.30 du matin, la 5e brigade blindée de la Garde progressait avec succès, malgré le congestionnement de la circulation et les routes encombrées de débris, jusqu'à ce qu'elle dût s'arrêter à un pont démoli à l'ouest de Kapellen. Une autre route, passant par Winnekendonk, porta une colonne dans Kapellen vers la fin de l'après-midi et, à la tombée du jour, le 2e bataillon blindé de la Garde irlandaise avait pris Hamb, petit village situé à un mille à l'est[115]. Pour atteindre Bônninghardt, il était nécessaire de nettoyer une région boisée élevée d'environ deux milles carrés qui était tenue par de fortes arrières-gardes d'infanterie, bien appuyées par des canons antichars autopropulsés. Recourant à la même tactique que celle qu'elles avaient utilisée dans la Balberger Wald, ces arrières-gardes retardèrent la progression de la Garde de deux autres jours, la forçant ainsi à monter deux attaques organisées. Le 5 mars, dans un violent corps à corps, les unités des Grenadier et des Coldstream Guards s'emparèrent du hameau de Metzekath au coeur des bois de Bônninghardt. Le lendemain, le premier bataillon des Welsh Guards s'emparait du village de Bônninghardt, capturant 200 prisonniers de la 8e division de parachutistes[116]. C'était un gain important. La possession des collines autour de Bônninghardt assurait aux Alliés une vue complète du reste de la tête de pont et permettait de diriger un feu observé sur tout mouvement dans la région[117]. Ce même soir, la 53e division, combattant dans la forêt Die Leucht, au sud d'Alpen, apprenait qu'elle allait bientôt être relevée le lendemain matin par la division Lowland[118].

Ces succès reflétaient la progression rapide et continue de la Neuvième armée. Le 5 mars, les deux corps d'armée de droite du général Simpson, ayant atteint et nettoyé la rive gauche du Rhin, - le 19e, de Neuss à Uerdingen et le 13e, aussi loin au nord qu'Orsoy, - avaient terminé leur rôle dans l'opération "Grenade". Seul le 16e corps à gauche restait engagé dans le combat; dans la matinée du 6, il combattait dans Rheinberg, à moins de deux milles du Rhin[119].

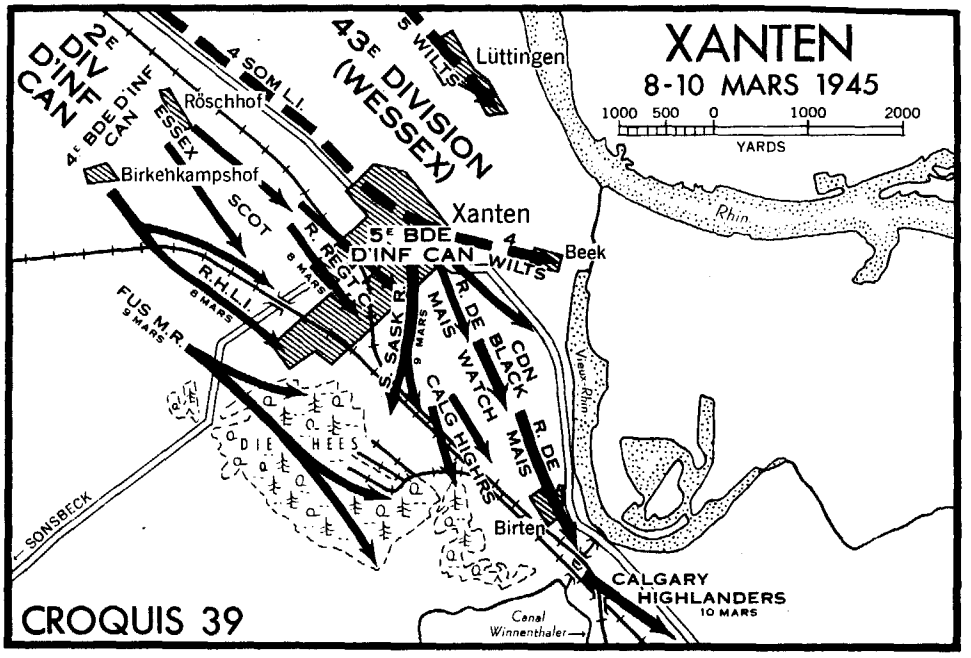
Alors que l'aile droite du général Crerar poussait irrévocablement vers l'intérieur de la tête de pont rétrécie, la progression sur le flanc nord, bien qu'encourageante, avait été beaucoup moins rapide. La poussée de la *3e* division canadienne avait atteint ses objectifs. De bonne heure dans la matinée du 6 mars, la 9e brigade avait nettoyé suffisamment l'éperon d'Hammerbruch pour permettre au Canadian Scottish d'amorcer l'attaque de la 7e brigade contre Sonsbeck. Du côté nord, le Regina Rifles s'élançait pour s'emparer de la ville contre une résistance modérée seulement. De Sonsbeck, le Regina lança des patrouilles de l'avant pour rencontrer la 3e division britannique qui, ayant vu la division blindée de la Garde traverser Kapellen, avait pivoté vers le nord pour nettoyer le Winkelscher Busch. Tâche facile. Le même soir, des patrouilles des deux divisions se rencontraient à un mille au sud de Sonsbeck, cette jonction permettant à la 11e division blindée de passer en réserve d'armée[120].

Les mauvaises conditions atmosphériques continuaient de ralentir l'appui aérien. Le jour le plus propice fut probablement le 2 mars, alors qu'en dépit d'un temps loin d'être favorable le groupe n° 84 effectuait plus de 300 sorties au-dessus de la région du combat, éloignant des appareils ennemis et s'en prenant à des positions connues de canons et de mortiers, ainsi qu'à des barges et à des jetées le long du Rhin. Le soir, des Mosquitoes attaquèrent l'ennemi qui cherchait à franchir le fleuve et harassèrent tous les mouvements à l'arrière de l'ennemi. A mesure que la tête de pont allemande se rétrécissait, nos pilotes se heurtaient à des difficultés croissantes. Le choix des cibles à l'ouest du Rhin



Reproduite par le Service topographique de l'Armée

Compilée et dressée par la Section historique de l'É-M



devenait très limité et l'avance convergente des Alliés nécessitait de grandes précautions à l'attaque. Les canons anti-aériens de l'ennemi, dans la tête de pont, se trouvaient dans une zone concentrée extrêmement déplaisante. En outre, le groupe n° 84 avait subi de si lourdes pertes que, le 1e7 mars, on décidait de réduire le nombre des appareils effectuant des vols en vue d'appuyer directement les forces terrestres. Cette situation, ajoutée au mauvais temps qui persistait, eut pour résultat que nos troupes ne reçurent aucun appui aérien direct pendant la dernière semaine de l'opération "Blockbuster"[121].

La prise de Xanten et de Veen

La principale voie de communication latérale qui restait à l'ennemi devant Wesel était la route qui traversait la tête de pont dans une direction sud-est, de Xanten à Ossenberg et Rheinberg. Afin de conserver cette route importante aussi longtemps que possible, Schlemm devait garder en sa possession Xanten, Veen et Alpen. Xanten, — ville romaine selon l'histoire, mais pays natal de Siegfried d'après la légende allemande, — comptait 5,000 habitants et s'élevait à l'angle nord-ouest de la tête de pont. La prise de cette ville ainsi que celle de Veen, petit village situé à trois milles et demi à l'est de Sonsbeck, devint la principale tâche du 2e corps d'armée canadien. La 2e division du général Matthews se vit assigner cette tâche, au nord, en collaboration avec la division Wessex; la 4e division blindée devait, pour sa part, s'emparer de Veen.

Le 5 mars, les troupes britanniques et canadiennes se trouvaient à moins de deux milles de Xanten. La 430, division tenait Wickermanshof, sur la route de Marienbaum, et Wardt, à mi-chemin entre la route et le Rhin. Dans la fourche

des voies ferrées, deux bâtiments de ferme marquaient les positions avancées de la 2° division. A gauche, Rôschhof, à 2,500 verges au nord-ouest de Xanten, était aux mains de la 6e brigade; à droite, la 5e brigade, poussant de l'avant à partir de l'occupation sans résistance des bois "Weston", portait le Maisonneuve à Birkenkampfshof[122]. Les deux formations se trouvaient ainsi en mesure de réaliser les intentions du corps d'armée pour le 6 mars, c'est-à-dire que la 6° brigade (aidée de la 43° division) devait prendre Xanten et la 5° brigade, les hauteurs au sud-est de la ville[123]. Tard le 5 mars, le général Matthews, se rendant compte qu'une puissante infiltration par la 6e brigade pourrait empêcher l'ennemi de stabiliser sa position devant Xanten, ordonnait à la 6e brigade de lancer une attaque de bataillon le lendemain matin[124]. Lorsque cette tentative, entreprise par les Camerons, fut repoussée, le général Simonds ordonna un regroupement en vue d'un assaut direct par les 4e et 5e brigades canadiennes et par la 129e brigade de la division Wessex. Le nom de code "Blockbuster II" donnait à entendre que l'opération allait former une entreprise d'envergure[125]. Les préparatifs étaient terminés le 7 mars, alors que les unités de la 6e brigade occupaient les positions avancées entre les chemins de fer. Le plan de cette attaque exigeait que la 4e brigade s'empare du côté ouest de Xanten, alors que la 129° brigade pousserait à partir du nord-ouest pour s'emparer de la partie principale de la ville, ainsi que du hameau de Beek situé plus loin. Une fois ces objectifs atteints, la 5e brigade avancerait sur la droite pour s'emparer des hauteurs entre le chemin de fer et le cours d'eau en forme de faucille dit Vieux-Rhin[126].

L'attaque se déclencha à 5h.30 du matin, le 18, avec l'appui d'une concentration de feu assurée par sept régiments d'artillerie de campagne et quatre régiments d'artillerie moyenne. "C'était un véritable enfer", rapporte le journal de guerre de l'Essex Scottish. Un quart d'heure plus tard, les bataillons d'assaut de la 4° brigade avançaient sous une pluie battante: l'Essex à gauche, à travers la position du South Saskatchewan, à Rôschof, et le Royal Hamilton Light Infantry à droite, à travers les Fusiliers Mont-Royal, à Birkenkampshof. L'attaque était appuyée par l'escadron "B" des Fusiliers de Sherbrooke ainsi que par un assortiment de Flails et de Crocodiles. Aidées dans leur progression par ce barrage, les compagnies d'assaut des deux bataillons remportèrent d'abord d'assez bons succès. A sept heures, l'Essex Scottish avait commencé à nettoyer les maisons de ferme entre les voies ferrées, bien qu'il se trouvât encore à l'ouest de la route principale de Sonsbeck. Cette tâche progressait lentement, jusqu'à ce que les Crocodiles se mirent de la partie vers le milieu de la matinée. Presque invariablement leurs flammes délogeaient les Allemands de leurs positions d'où ils s'enfuyaient en courant; au cours de l'une de ces attaques, une grande maison entourée d'une douve rapporta aux assaillants 68 prisonniers[127]. Vers midi, toutes les compagnies de l'Essex avaient, rapportait-on, consolidé tous leurs objectifs[128].

A mesure que le jour avançait, cependant, la situation à la droite de la 4e brigade devenait confuse, vu que les communications avec certaines compagnies du R.H.L.I. avaient fait défaut. Attaquant à cheval sur la route secondaire juste au nord de la voie ferrée est-ouest, le bataillon fit face à une opposition farouche et habile. L'ennemi laissa pénétrer les deux compagnies de tête à travers sa position avancée, puis ouvrit le feu de l'arrière. En outre, un cratère de 55 pieds de large sur la route bloquait tous les véhicules. Une niveleuse mécanique se mit à l'eeuvre, sous un feu extrêmement violent, mais ce ne fut

que vers la fin de l'après-midi, que même de légers véhicules à chenilles purent enfin passer. L'infanterie était soumise à un feu constant de mortiers et de mitrailleuses des défenseurs de Xanten; elle était pilonnée par de grosses pièces tirant de l'autre côté du Rhin[129]. Les pertes s'accumulaient rapidement. Les commandants des compagnies "A" et "B" furent tués, la compagnie "D" fut coupée de l'arrière, et son commandant, fait prisonnier[130].

Peu de temps après midi, le brigadier Cabeldu lançait le Royal Régiment of Canada dans la bataille, espérant ainsi aider l'attaque de la 129e brigade et, en même temps, soulager la pression qui s'exerçait contre le R.H.L.I. Aidé de lance-flammes Wasp, qui entrèrent dans la mêlée une fois que le sol mou eût paralysé les Crocodiles plus lourds, le Royal parvint à faire pénétrer ses deux compagnies de gauche aux abords de Xanten, où, avant la fin du jour, elles établirent le contact avec les troupes de la division Wessex[131]. Mais les choses continuaient à aller mal à la droite de la brigade, où Cabeldu s'inquiétait qu'on n'ait pu assurer une ligne de départ en vue de l'attaque de la 5e brigade. Bien que la compagnie "A" du R.H.L.I. eût atteint son objectif au delà de la route de Sonsbeck, à la tombée du jour, les compagnies "B" et "C", qui avaient pivoté au sud de la voie ferrée, se trouvaient toujours clouées sur place à l'ouest de la route[132]. A ce moment critique, et bien que les objectifs de la 4e brigade ne fussent pas tous atteints et que la situation à Xanten fût encore confuse, un nouveau coup contre l'ennemi eût fort bien pu faire pencher la balance en notre faveur. A 7 heures du soir, le général Matthews ordonnait à la 5e brigade d'attaquer aussitôt qu'elle serait en mesure de le faire[133].

Du côté de l'aile nord, l'attaque de la 129e brigade, soigneusement préparée pour avoir raison des défenses dont la puissance était connue, avait réussi. Avançant à 5h. du matin, alors qu'il faisait encore noir, le 4e Somerset Light Infantry progressa derrière un puissant barrage jusqu'au large fossé antichars entourant la ville violemment bombardée". L'infanterie se faufila à travers la ville. L'installation opportune d'un pont en ciseaux permit aux Crocodiles de suivre de près et d'aider à déloger les parachutistes opiniâtres des amas de débris. Vers la fin de l'après-midi, tout était terminé dans Xanten. Britanniques et Canadiens s'étaient rencontrés, et le Somerset avait poussé de l'avant pour s'emparer de Beek[134].

A la gauche de la brigade, le 5e Wiltshire, poussant à partir de Wardt, s'était frayé un chemin à travers des champs plats à découvert en direction de Lüttingen, à mi-chemin entre Xanten et le fleuve. Dans le village, se déroula un violent corps à corps, l'ennemi ayant été renforcé de l'est. La résistance ne cessait que le lendemain matin. La progression des bataillons du Wessex avait été dissimulée aux yeux de l'ennemi au delà du Rhin par une extension de l'écran épais de fumée de pétrole dont on se servait depuis le déclenchement de l'opération "Véritable" (voir ci-dessus, p. 508). A partir de deux points d'émission situés sur la rive gauche, au nord-ouest de Wardt, des générateurs établissaient un rideau qu'un vent favorable en direction nord-ouest étendait le long du fleuve jusqu'à Xanten, soit une distance de près de cinq milles[135].

La deuxième phase de l'opération "Blockbuster II" commençait à 10h.45 dans la soirée du 8, alors que le Régiment de Maisonneuve, monté sur des Kangaroos et appuyé par les chars du Sherbrooke et des Flails, progressa le long

* Xanten avait été bombardée à maintes reprises, notamment par les bombardiers moyens du groupe n° 2, le 1er mars.

de la route principale Calcar-Xanten. Ces troupes traversèrent les ruines de Xanten sans rencontrer d'opposition grave et, en moins de deux heures, s'installaient sur les collines boisées immédiatement au sud de Beek, ayant recueilli en route plus de cent prisonniers. Le Canadian Black Watch, suivant à pied, avait également atteint ses objectifs sans difficulté. Afin de consolider son flanc droit, le brigadier Megill ordonna alors au South Saskatchewan Regiment (provisoirement soumis à son commandement) de bloquer l'extrémité nord-est de la haute forêt Die Hees, après quoi le Calgary Highlanders avança en vue d'occuper des positions entre l'extrémité nord-est des bois et le Haut-Rhin[136]. Il faisait alors jour. Afin de maintenir le rythme de la progression, Megill fit passer le Maisonneuve à travers le Black Watch, lui ordonnant de traverser le canal Winnenthaler où ce dernier rejoignait l'angle sud-ouest du Vieux-Rhin. Ce mouvement commençait à 9 heures du matin, le 9, et se heurtait à une résistance de plus en plus tenace. Une poche ennemie, tenant toujours dans un petit bois au sud de Birten, fut mise à la raison par une opération s'inspirant en tous points du "manuel de tactique". Deux troupes de chars du Sherbrooke Fusiliers dirigèrent une attaque, vers la fin de l'après-midi, à travers les champs découverts jusqu'à l'extrémité du bois. Des Crocodiles et des Wasps s'approchèrent ensuite pour incendier les immeubles et les arbres. Enfin, l'infanterie avança pour cueillir ses objectifs (comme le rapporte la 2e brigade blindée) "sur un plateau d'argent"[137]. Le Maisonneuve captura plus de 200 parachutistes, y compris le commandant du 17e régiment de parachutistes[138]. Pendant l'attaque, le sergent Maurice Bossé mérita la Médaille de conduite distinguée, grâce à la détermination avec laquelle il avait poussé sa• section de lance-flammes Wasps, bien qu'il eût été blessé trois fois[139]. A droite, le Calgary Highlanders avait avancé, plus tôt dans la journée et, ce soir-là, traversait le canal sans opposition[140].

L'ennemi allait bientôt se décrocher de la rive gauche du Rhin. Le 6 mars, le haut commandement allemand avait autorisé l'évacuation des troupes de la tète de pont, le 10; il semble qu'à minuit, le 6, trois Q.G. de corps d'armée et les restes de plusieurs divisions s'étaient déjà repliés au delà du fleuve. De son poste de commandement avancé, encore établi sur la rive gauche, le général Schlemm dirigeait les dernières opérations avec le quartier général du 2e corps de parachutistes. Sous la direction du général Meindl, se trouvait ce qui restait des 6e, 7e et 8e divisions de parachutistes, la 116e division Panzer, un groupe de combat de la 346e division d'infanterie et les restes de certaines unités antichars et d'artillerie antiaérienne[141]. Les événements qui s'étaient déroulés à Xanten avaient révélé que ces troupes n'abandonneraient pas facilement leurs derniers retranchements. Au cours de ce violent engagement, les unités de la 6e division de parachutistes avaient infligé plus de 400 pertes à la 2e division canadienne. Les unités les plus éprouvées avaient été le R.H.L.I. et l'Essex Scottish de la 4e brigade, qui perdirent respectivement 134 et 108 hommes[142].

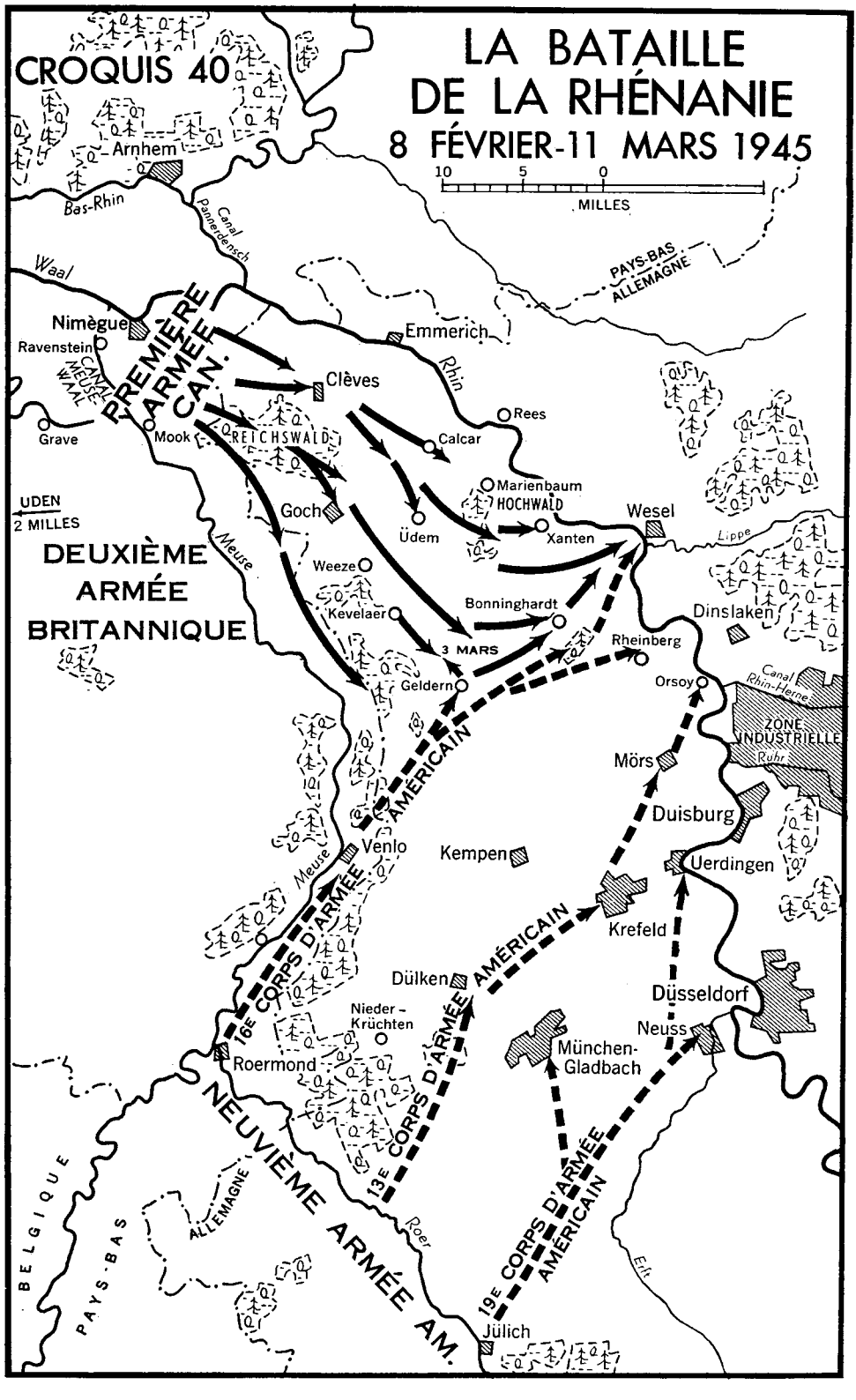
De nouveaux indices de la détermination de l'ennemi à résister jusqu'au bout se manifestaient dans la région de Veen. La 4e division blindée y cherchait à exploiter la situation au moyen de petits groupes de combat dont chacun comprenait une compagnie d'infanterie appuyée d'un escadron de chars. Organisés de cette manière, l'Argyll and Sutherland Highlanders of Canada et le 29e régiment de reconnaissance blindé (le South Alberta Regiment) attaquaient le 6, le long de la route de Sonsbeck vers Veen, où l'on ne croyait pas l'ennemi en grand nombre. Un cratère de 70 pieds bloquait l'avance des blindés à un

mille à l'ouest de Veen et, un peu plus à l'est, un feu violent de mitrailleuses cloua sur place l'infanterie[143]. Sous le couvert de l'obscurité, une compagnie poussa de l'avant à pied et pénétra dans Veen pour se voir couper de l'arrière par les Allemands, qui tenaient les abords de la ville. L'Argyll subit de lourdes pertes; 33 de ses hommes furent faits prisonniers. Quelques survivants seulement, guidés par des 'obus traceurs tirés d'un char du South Alberta, réussirent à s'échapper de ce piège en combattant. Les autres compagnies se retranchèrent, le long de la route, d'où elles n'allaient plus avancer pendant deux jours. En fait, Veen était fortement défendue, en partie au moins par les combattants déterminés du bataillon d'assaut de l'armée de parachutistes[144]. Se rendant compte de la nécessité immédiate de mesures plus énergiques, le brigadier Jefferson ordonna le déclenchement d'une attaque au moyen de deux groupes régimentaires: l'Algonquin, appuyé de chars du South Alberta au nord de la route, et le Lincoln and Welland, appuyé du British Columbia Regiment, au sud[145].

A 4h. de l'après-midi, le 7, chaque bataillon envoyait deux compagnies de l'avant, sous le couvert d'un écran de fumée, alors que l'artillerie pilonnait tous les objectifs au moyen d'explosifs brisants. A gauche, l'Algonquin fut pris à partie par un feu d'artillerie et de mortiers, presque sur sa ligne de départ et, de là, dut combattre contre une opposition des plus opiniâtre. Des groupes de bâtiments de ferme, d'apparence inoffensive, qui se trouvaient entre eux et Veen, se révélèrent en réalité des forts en miniature, munis de murs de briques de double épaisseur et, dans certains cas, renforcés de béton. Bien que trois de ses quatre chars de soutien fussent hors de combat, la compagnie "A" atteignit son premier objectif (croisée de chemins à 1,000 yards au sud-ouest de Veen) mais y fut arrêtée. Vers le nord, la compagnie "B", ayant subi 50 p. 100 de pertes par le feu destructeur de l'ennemi, et la compagnie "C", envoyée à sa rescousse, durent se retrancher pour la nuit, leurs objectifs n'étant pas atteints[146]. A la droite de l'axe principal, l'attaque frontale du Lincoln and Welland atteignit un point au sud de Veen; une compagnie de flanc, appuyée d'un escadron de chars du British Columbia, pivota pour capturer une croisée de chemins à plus d'un mille au sud-est du village. Cette menace à leurs arrières, cependant, ne réussit pas à inquiéter les défenseurs de Veen. Pendant toute la journé du 8, alors que quatre milles au nord, Xanten subissait l'attaque définitive, l'ennemi clouait sur place l'Algonquin et le Lincoln au moyen d'un feu persistant, ses canons antichars portant des coups mortels à nos blindés, dont les manoeuvres étaient gravement embarrassées par la boue et les mines*. Enfin, pendant la nuit, l'ennemi se retira et, au milieu de la matinée du 9, la 10e brigade d'infanterie s'établissait fermement dans Veen[148].

A un mille à l'est, le combat se poursuivait encore dans le petit village de Winnenthal. Ce matin-là, un groupe de combat, comprenant la quatrième compagnie de fusiliers de l'Algonquin et un escadron du Canadian Grenadier Guards, avait atteint Winnenthal, à partir du sud, après avoir effectué un détour par les bois de Bônninghardt. Pendant que les chars, ne pouvant pénétrer dans le

* Pendant deux jours et deux nuits, la 10e compagnie indépendante de mitrailleuses (New Brunswick Rangers) avait couvert le flanc gauche d'un feu continu portant sur atzen Busch, petit bois situé au nord des positions de l'Algonquin. Cette compagnie tira 135,000 balles de mitrailleuse Vickers et, grâce à 2,720 bombes de mortier, réduisit le bois, au dire de son commandant, à "une série de trous, joints l'un à l'autre, par des tas de boue"[147].


CROQUIS 40
LA BATAILLE DE LA RHÉNANIE
8 FÉVRIER-11 MARS 1945
10 5 0
MILLES
Arnhem
Bas-Rhin
Canal Pannerdensch
Waal
PAYS-BAS ALLEMAGNE
Nimègue
Ravenstein
CANAL MEUSE-WAAL
PREMIÈRE ARMÉE CAN.
Emmerich
Rhin
Clèves
Rees
Grave
Mook
REICHSWALD
Calcar
Marienbaum
HOCHWALD
Wesel
Goch
Üdem
Xanten
Lippe
UDEN
2 MILLES
DEUXIÈME ARMÉE BRITANNIQUE
Meuse
Weeze
Kevelaer
Bonninghardt
Dinslaken
Rheinberg
3 MARS
Geldern
Orsoy
Canal Rhin-Herne
ZONE INDUSTRIELLE
Ruhr
Mörs
Duisburg
Venlo
Kempen
Uerdingen
Krefeld
Dülken
Nieder-Krüchten
Düsseldorf
Neuss
München-Gladbach
Roermond
16E CORPS D'ARMÉE AMÉRICAIN
13E CORPS D'ARMÉE AMÉRICAIN
19E CORPS D'ARMÉE AMÉRICAIN
NEUVIÈME ARMÉE AM.
BELGIQUE
PAYS-BAS
ALLEMAGNE
Roer
Erft
Jülich

village à cause des mines, tiraient leurs obus à l'appui de l'infanterie, cette dernière poussait de l'avant en combattant. Avant la tombée de la nuit, une compagnie de Lake Superior Régiment, appuyée de chars et de lance-flammes, arrivait à temps pour monter une attaque rapide contre une force puissante tenant un monastère du côté est de Winnenthal, avec "un bazooka à chaque fenêtre", d'après un rapport. De bonne heure le lendemain matin, environ 200 parachutistes se rendaient[149]. Ainsi prenaient fin les opérations de la 4° division blindée à l'ouest du Rhin. Dans la bataille pour la prise de Veen et de Winnenthal (du 6 au 10 mars), les bataillons de la 101, brigade d'infanterie, ayant eu très peu de temps pour se remettre des pertes subies au cours du combat de la Hochwald, avaient de nouveau souffert de lourdes pertes; les pertes de l'Algonquin se chiffraient par 141, celles du Lincoln and Welland par 101, et celles de l'Argyll and Sutherland Highlanders par 69. Les pertes de l'opération "Block-buster" furent les plus lourdes que la brigade eût jamais subies[150].

La victoire de la Rhénanie

Tout le long de la ligne de la tête de pont, les événements s'étaient acheminés rapidement vers leur dénouement. Le 5 mars, les Allemands faisaient sauter quatre ponts sur le Rhin, en aval de Duisbourg, laissant seulement les ponts ferroviaires et routiers à Wesel[151]. Ces derniers survécurent aux attaques lancées contre cette région par la RAF, notamment une très puissante dirigée par les bombardiers moyens du groupe n° 2 pendant la journée du 5, au cours desquelles on prétendit avoir atteint les deux ponts[152]. Avec les bacs, les ponts servaient à évacuer les troupes et le matériel que Schlemm réussissait à épargner. Des officiers allemands exprimèrent par la suite leur surprise de ce que notre aviation n'ait pas réussi à harasser ce mouvement avec plus d'efficacité; l'un d'eux signalait notamment la cible tentante que présentaient les ponts, dans l'après-midi du 6 mars, alors que les dégâts causés par les bombardements, avant été réparés, les véhicules traversaient sans arrêt en plein jour[153]. Mais il oubliait de mentionner les conditions atmosphériques; en effet, ce jour-là, le temps paralysait presque complètement le vol de l'Aviation tactique[154].

Le repli des Allemands était bien dirigé. On ne constatait que peu d'indices de désordre à mesure que la tête de pont de Schlemm se rétrécissait. Des arrières-gardes opiniâtres disputaient farouchement la possession de chaque village, puis se retiraient, la nuit venue. A l'extrémité sud de la route latérale, le 16e corps d'armée américain captura Rheinberg le 6, mais prit deux autres jours pour s'emparer d'Ossenberg où les défenseurs "transformaient chaque maison en point fortifié"[155]. A l'est de Bönninghardt, la 52e division occupa Alpen, le 8, travaillant le lendemain à déloger l'ennemi du fort de Haus Loo, l'un de ses derniers points fortifiés à l'ouest de la route Xanten-Rheinberg[156].

A mesure que la ligne s'écourtait, la direction de toutes les opérations anglocanadiennes contre la tête de pont passait au général Simonds. A 6h. du soir, le 8 mars, le Q.G. du 30e corps d'armées remettant six divisions au 21, corps canadien, passait sous le commandement de la Deuxième armée britannique, en vue de nouveaux plans visant d'autres entreprises[157]. Le 9, d'après des dispositions prises lors d'une conférence tenue au Q.G. du maréchal Montgomery ce matin-là, le 16e corps américain passait provisoirement sous le commandement

au combat du général Crerar, en vue de l'étape finale[158]. Une division après l'autre recevait l'ordre de "ne plus bouger". Pour le 10 mars, les intentions du 2e corps d'armée assignaient de nouveaux objectifs seulement à la 3e division britannique et à la division Lowland[159]. A ce moment-là, la résistance ennemie tirait presque à sa fin. A 10h.40, ce matin-là, un poste d'observation aérien signalait la démolition des deux ponts de Wesel[160]. Le rapport quotidien du service de renseignements du C.-en-C. (Ouest) se lisait comme il suit: "Nos troupes se sont retirées de la tête de pont de Wesel, selon nos prévisions. Les arrières-gardes restent sur la rive [gauche]l[161]." Ces faibles arrières-gardes n'offraient guère d'opposition. A la tombée de la nuit, le 10, la 521, division occupait Menzelen et Ginderich, recueillant quelques traînards; elle établissait le contact avec la 2e division canadienne à sa gauche et avec la 35e division d'infanterie américaine à sa droite. La bataille de la Rhénanie prenait fin dans la matinée du 11 mars, lorsque deux pelotons américains acceptaient la capitulation de quelques Allemands fatigués dans le vieux fort Blücher, sur la rive opposée à Wesel[162]. Le 21e groupe d'armées occupait la rive gauche du Rhin, de Düsseldorf à Nimègue.

Ainsi, se terminait un mois de combats violents et continus livrés par la Première armée canadienne, où les conditions atmosphériques et le terrain avaient semblé presque invariablement en faveur de l'ennemi. Jour après jour, un ciel nuageux avait privé l'armée de son appui aérien. La crue des eaux et la boue avaient trop fréquemment immobilisé ses blindés. L'ennemi avait concentré un volume inusité de puissance de feu qui, d'après le général Crerar "avait été plus violemment et plus efficacement appliqué qu'en toute autre occasion au cours de la présente campagne"[163]. L'opposition allemande avait été formidable, tant du point de vue de là quantité que de la qualité. La force qui faisait face à la Première armée canadienne passa d'une division d'infanterie renforcée, le 8 février, à dix divisions, à mesure que la bataille avançait*. Après le déclenchement de l'attaque de la Neuvième armée, le 23 février, cette force fut de nouveau réduite, mais comprenant alors surtout des troupes de parachutistes habiles et opiniâtres, elle continuait à offrir la résistance la plus farouche. La Première armée de parachutistes fut battue à plate couture; mais elle ne fut certes pas humiliée.

Dans ces circonstances, la victoire fut inévitablement coûteuse. Les pertes totales de la Première armée canadienne, pour la période écoulée entre le 8 février et le 10 mars, se chiffraient par 1,049 officiers et 14,585 hommes de troupe; la majorité de ces pertes comprenait des soldats britanniques, les pertes canadiennes se chiffrant par 379 officiers et 4,925 hommes de troupe. Les pertes canadiennes avaient évidemment été plus lourdes après le déclenchement de l'opération "Blockbuster", le 26 février; à compter de ce jour-là jusqu'au 10 mars, on perdit 243 officiers et 3,395 hommes de troupe[165]. Les pertes de la Neuvième armée américaine, au cours des 17 jours de l'opération "Grenade" s'établissaient à un peu moins de 7,300[166].

Les pertes infligées à l'ennemi étaient beaucoup plus lourdes. Pendant toute la période écoulée depuis le début de l'opération "Véritable" jusqu'à la retraite allemande à l'est du Rhin, la Première armée canadienne captura 22,239 prisonniers. Nos services de renseignements estimaient les pertes de l'ennemi

* Les 84e, 180e et 190e divisions d'infanterie, la 15e division Panzer de grenadiers, la 116e Panzer et la Panzer Lehr, ainsi que les 2e, 6e, 7e et 8e divisions de parachutistes[164].

en tués et en "blessés à long terme" à 22,000. Sur le front de la Neuvième armée, américaine, les chiffres comparables s'établissaient à 29,739 prisonniers et 16,000 autres pertes. Ainsi, les opérations convergentes des deux armées avaient coûté aux Allemands, d'après les chiffres les plus dignes de foi, environ 90,000 hommes[167]. Ce n'est pas sous-estimer les faits d'arme splendides des soldats du général Simpson que de dire que la Première armée canadienne avait en quelque sorte eu, parmi les deux armées, la tâche la plus difficile. Pendant la période où la crue de la Roer retarda le déclenchement de l'offensive de la Neuvième armée, les Allemands purent se concentrer contré les forces du général Crerar. Il semble également que les parachutistes de Schlemm aient été des adversaires plus formidables que les divisions situées à l'aile droite de la Quinzième armée, lesquelles s'effondrèrent sous les coups des Américains. Mais, comme nous l'avons vu souvent, il y avait très peu de formations au sein de l'armée allemande qui fussent incapables d'une résistance déterminée. Le travail d'équipe des deux armées alliées avait produit un excellent résultat et contribué pour beaucoup àla victoire finale, qui n'était guère éloignée désormais.

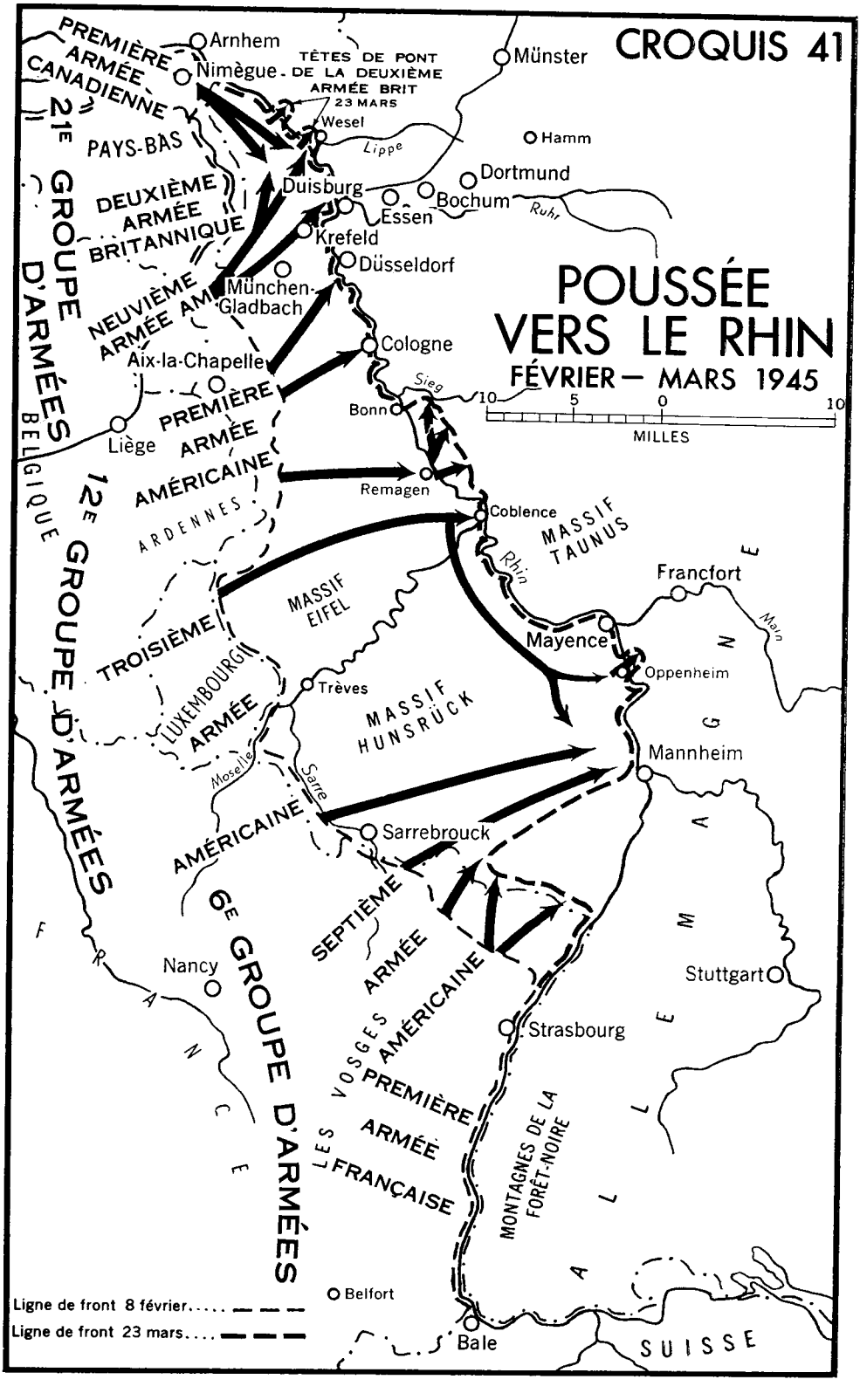
Le 26 mars, le commandant suprême écrivait ce -qui suit au commandant en chef:

> Cher Crerar,
>
> J'ai déjà adressé des messages généraux de félicitations aux divers éléments de cette force alliée, à propos de nos opérations les plus récentes. L'objet de la présente note est de vous exprimer personnellement mon admiration pour la façon dont vous avez dirigé l'attaque de votre armée, à partir du 8 février, qui s'est terminée lorsque l'ennemi a évacué sa dernière tête de pont à Wesel. Il est probable qu'aucune attaque, au cours de cette guerre, n'a eu lieu dans des conditions de terrain plus épouvantables. Que vous *ayez* pu la mener à bonne fin, cela en dit long en faveur de votre habileté, ainsi que de la détermination et la valeur de vos soldats.
>
> Veuillez agréer l'expression de mes sentiments les meilleurs.
>
> Dwight D. Eisenhower.

Le 30, le général Crerar remerciait le général.Eisenhower, et ajoutait ce qui suit:

> Je crois qu'il n'y a pas de troupes qui aient pu manifester un héroïsme et une détermination aussi soutenus et magnifiques que celles qui ont combattu pendant ces semaines de batailles violentes, sanglantes et boueuses. Avec de tels soldats, britanniques et canadiens, aucun commandant n'aurait pu jamais faillir dans les tâches qu'on lui avait assignées[168].

Pendant que la Première armée canadienne et la Neuvième armée américaine poursuivaient leurs durs combats dans le nord, des événements formidables se déroulaient également ailleurs sur le front. Le 12e groupe d'armées du général Bradley (la Première et la Troisième armées américaines) avait bondi de l'avant le 1er mars pour exécuter l'opération "Lumberjack". Cologne tombait quelques jours plus tard et, le 7 mars, la Première armée s'emparait du pont Ludendorff, resté intact au delà du Rhin, à Remagen et, exploitant brillamment cette occasion inattendue, commençait à consolider ses positions au delà du fleuve. Le 15 mars, c'était au tour du 6e groupe d'armées du général Devers, qui avait nettoyé la "poche de Colmar" au début de février et qui lançait l'opération "Undertone", pour nettoyer le Rhin dans cette région au sud de la Moselle. La Septième armée américaine, appuyée d'un groupe considérable de Français sous son commandement, bondit de l'avant et, de concert avec une poussée hardie en direction sud-est par la Troisième armée au delà de la Moselle, s'acquittait


CROQUIS 41
POUSSÉE VERS LE RHIN
FÉVRIER — MARS 1945
10 5 0 10
MILLES
PREMIÈRE ARMÉE CANADIENNE
2IE GROUPE D'ARMÉES
PAYS-BAS
BELGIQUE
DEUXIÈME ARMÉE BRITANNIQUE
NEUVIÈME ARMÉE AM
PREMIÈRE ARMÉE AMÉRICAINE
12E GROUPE D'ARMÉES
TROISIÈME ARMÉE AMÉRICAINE
LUXEMBOURG
ARDENNES
6E GROUPE D'ARMÉES
SEPTIÈME ARMÉE AMÉRICAINE
PREMIÈRE ARMÉE FRANÇAISE
FRANCE
ALLEMAGNE
SUISSE
TÊTES DE PONT DE LA DEUXIÈME ARMÉE BRIT 23 MARS
Arnhem
Nimègue
Wesel
Münster
Hamm
Dortmund
Duisburg
Essen
Bochum
Krefeld
Düsseldorf
München-Gladbach
Cologne
Aix-la-Chapelle
Liège
Bonn
Remagen
Coblence
Francfort
Mayence
Oppenheim
Mannheim
Trèves
Sarrebrouck
Nancy
Strasbourg
Stuttgart
Belfort
Bale
Lippe
Ruhr
Sieg
Rhin
Main
Moselle
Sarre
MASSIF EIFEL
MASSIF HUNSRÜCK
MASSIF TAUNUS
VOSGES
MONTAGNES DE LA FORÊT-NOIRE
Ligne de front 8 février.....
Ligne de front 23 mars.....

bientôt de sa tâche. Le groupe d'armées "G" allemand subit un grave revers. Coblence et Mayence tombaient et, le 25 mars, toute résistance allemande organisée à l'ouest du Rhin avait cédé. A cette date, à vrai dire, nous étions au delà du fleuve à deux autres points, en plus de Remagen. Les hommes du général Patton avaient établi une tête de pont, dans la nuit du 22 au 23 mars, près d'Oppenheim, au sud de Mayence; et le lendemain, la principale traversée envisagée avait lieu au nord à Wesel[169]. Le nombre total de prisonniers allemands capturés dans l'Ouest, depuis le 8 février, s'établissait à plus de 230,000. SHAEF faisait observer: "Cela, y compris les tués et les blessés, équivaut à la destruction de troupes divisionnaires jusqu'à concurrence de 20 divisions complètes[170]."

Le plan allemand qui consistait à tenir et à combattre à l'ouest du Rhin, au lieu de se replier derrière le fleuve et nous forcer à attaquer au delà de ce formidable obstacle, représentait sans aucun doute la seule stratégie qu'Hitler eût tolérée, et il n'y a aucun indice qui puisse porter à croire qu'on ait songé à un repli. De l'avis du maréchal Montgomery, il s'agissait là de "la Troisième bévue capitale" de l'ennemi, au cours de la campagne, les deux autres étant la décision de combattre au sud de la Seine, en Normandie, et de lancer la contre-offensive des Ardennes[171]. Il n'y a aucun doute qu'à l'origine de cette intention, on trouve le désir de protéger la Ruhr et l'hésitation sentimentale à céder une partie quelconque du sol de la mère-patrie, à moins d'y être forcé. Nous avons également observé (voir ci-dessus, p. 539) le désir des Allemands de protéger la circulation des chalands, notamment ceux qui transportaient le charbon sur le Rhin. Mais le fait de combattre à l'ouest du fleuve constituait, à vrai dire, une grave erreur. L'Allemagne avait déjà perdu la guerre; mais elle aurait pu encore la prolonger considérablement en consolidant ses ressources militaires pour les mieux utiliser. Au contraire, elle les usa dans la fournaise de la Rhénanie. Elle nous força à livrer une bataille coûteuse, mais ce fut la dernière des véritables grandes batailles de la campagne. Les Allemands ne pouvaient plus réédifier la Wehrmacht, comme ils l'avaient fait en Normandie.

Les armées allemandes, dans l'Ouest, faisaient face aux combats à venir, à l'est du Rhin, non seulement avec des forces tout à fait insuffisantes, mais avec un nouveau commandant en chef. Le feld-maréchal von Rundstedt, âgé et fatigué, mais encore très compétent, se voyait de nouveau le 11 mars congédié pour la seconde fois du commandement dans l'Ouest, par Hitler qui, probablement, ne lui avait pas pardonné d'avoir critiqué son plan des Ardennes. A sa place, le feld-maréchal Albert Kesselring fut amené d'Italie pour poursuivre une campagne qui, désormais, était nettement sans espoir[172].

CHAPITRE XX

PASSAGE DU RHIN ET AVANCE DU 2e CORPS JUSQU'À LA MER DU NORD 23 MARS - 22 AVRIL 1945

(Voir la carte n° 12 et les croquis n°' 42-48)

Stratégie: Malte et Yalta

LA longue étape, depuis les plages de Normandie jusqu'aux eaux gonflées du Rhin, était franchie. Tournant leurs regards vers l'est, par-dessus les eaux tumultueuses, les soldats alliés entrevoyaient le dernier obstacle majeur à surmonter avant de pénétrer au coeur même du territoire ennemi.

C'est avec confiance qu'ils s'apprêtaient à enfoncer cette formidable barrière. Par leurs victoires dans les Ardennes et par les furieux combats livrés à l'ouest du Rhin, ils avaient affirmé leur supériorité sur un ennemi incontestablement ingénieux et courageux mais épuisé et abattu. A l'Est, sur un front d'une vaste étendue, la vague russe déferlait sur l'Oder et menaçait Vienne. La jonction prochaine entre les forces alliées qui assaillaient l'Allemagne à la fois de l'est et de l'ouest paraissait inévitable et toute résistance allemande semblait désormais inutile. La fin était en perspective. Dans le camp allié, la question qui préoccupait le plus les esprits, c'était de savoir dans combien de temps.

Dans ce climat réconfortant, on aurait pu croire improbable toute divergence de principe quant à la stratégie à suivre pour forcer le passage du Rhin et pour asséner le coup de grâce à l'Allemagne. En réalité, cependant, les points en litige étaient fort compliqués et le problème stratégique fit surgir entre chefs britanniques et américains une des plus âpres disputes de toute la guerre.

Quand les chefs d'état-major conjoints se réunirent à Malte (30 janvier - 2 février) en prévision de la conférence principale ("Argonaut") d'Yalta à laquelle les Russes devaient participer, un vif débat s'engagea bientôt à propos de la stratégie à suivre dans le nord-ouest de l'Europe[1]. La discussion tourna autour de la directive qui serait communiquée au général Eisenhower, si tant est qu'on lui en adressât une, pour le reste de la campagne. C'était en quelque sorte, à un échelon plus élevé, une nouvelle confrontation des deux thèses soutenues respectivement par Eisenhower et Montgomery (voir ci-dessus, p. 323-330 et 333-339), celle du "front tendu" et celle de la "poussée unique". Le commandant suprême avait préparé un plan d'essai fondé sur la possibilité d'établir deux têtes de pont sur le Rhin, l'une au nord de la Ruhr, entre Emmerich et Wesel, l'autre en amont, entre Mayence et Karlsruhe. Il se rendait compte qu'une puissante attaque dans le nord représentait le moyen le plus rapide de paralyser

les industries de la Ruhr et d'atteindre le terrain le plus favorable à des opérations mobiles. Cependant, les endroits qui se prêtaient à ce passage, dans le secteur Emmerich-Wesel, se trouvaient concentrés sur une bande de vingt milles où l'on pourrait au début envoyer seulement trois divisions. L'attaque alliée y serait donc exposée à une rapide concentration allemande. D'autre part, entre Mayence et Karlsruhe, certains endroits permettaient le passage d'au moins cinq divisions d'assaut et le risque d'une résistance efficace y était moindre. Eisenhower projetait donc d'y ouvrir un passage secondaire.

Les objections britanniques à cette proposition, exposées par le maréchal sir Alan Brooke, se fondaient surtout sur la crainte d'un éparpillement. Tout comme l'année précédente à propos de l'invasion du sud de la France, les Britanniques favorisaient la concentration des efforts, tandis que les Américains faisaient état des avantages d'une diversion de grand style. En somme, les chefs d'état-major britanniques estimaient que les forces. disponibles ne suffisaient pas pour engager deux opérations majeures sur le Rhin. A leurs yeux, les avantages d'une concentration de l'effort allié dans le secteur nord, - plus près de la base d'Anvers d'où il serait plus facile de menacer la Ruhr, - l'emportaient de loin sur ceux qu'on pouvait attendre d'une attaque dans le sud, à moins que cette dernière ne fût nettement subordonnée à la poussée principale. Brooke et ses collègues s'inquiétaient aussi de l'intention évidente du commandant suprême de fermer le Rhin sur toute sa longueur avant de pénétrer en Allemagne. Ils craignaient que cela n'occasionnât des retards inutiles. L'impossibilité de s'entendre sur l'opportunité ou l'inopportunité de désigner un commandant de toutes les opérations alliées au sol, sous l'autorité du commandant suprême et muni de pouvoirs analogues à ceux qu'avait exercés Montgomery pendant la bataille de Normandie, compliquait davantage le fond du problème. Les Britanniques demeuraient convaincus que ce commandant était nécessaire; les Américains repoussaient encore cette idée et, lorsque M. Churchill proposa, comme il l'avait fait récemment, que le maréchal Alexander remplace le maréchal en chef de l'air Tedder au poste de commandant suprême adjoint, ils y virent, avec raison sans doute, un effort pour obtenir gain de cause. Soit dit en passant, -la proposition n'était pas appuyée par le maréchal Montjgomery[2].

Après un débat prolongé, les chefs d'état-major conjoints réglèrent le problème en modifiant quelque peu le plan projeté du général Eisenhower. Les modifications étaient de portée mineure mais, en les acceptant, le général Eisenhower donnait des assurances qui avaient pour but de satisfaire les Britanniques. Il télégraphia de Versailles à son chef d'état-major (le lieutenantgénéral W. Bedell Smith) qui se trouvait à Malte[3]:

> Vous pouvez en mon nom donner l'assurance aux chefs d'état-major conjoints que j'occuperai les passages du Rhin dans le nord aussitôt que cela sera possible, sans attendre que le Rhin soit fermé sur toute sa longueur. Dès que la situation dans le sud me permettra de rassembler les troupes nécessaires et d'agir sans courir de trop grands risques, j'avancerai vers le nord au delà du Rhin avec la plus grande détermination et avec les effectifs les plus puissants possible.

Un autre problème restait à résoudre, celui de la coordination des plans alliés, en vue du passage du Rhin, avec les opérations russes sur le front. Les chefs britanniques et américains convenaient que l'aide de l'Armée rouge était indispensable au progrès rapide dans l'Ouest. A la conférence d'Yalta (4-10 février), Roosevelt, Churchill, Staline et leurs conseillers recherchèrent les

moyens d'assurer une coordination efficace. Staline soulignait qu'en d'autres occasions la synchronisation des opérations sur les fronts oriental et occidental s'était rarement révélée possible. Il était évident, cependant, qu'aucun des chefs alliés ne supposait que la guerre contre l'Allemagne pourrait prendre fin avant le ler juillet 1945[4]; c'est une considération qui a pu contribuer à l'impossibilité de s'entendre sur des plans détaillés en vue d'offensives coordonnées sur les deux fronts au cours du printemps.

Les Alliés occidentaux firent part de leur plan d'enjambement du Rhin; Staline, en réponse, appuya sur la nécessité de disposer de ressources écrasantes en chars et en artillerie; cependant, lorsque Brooke insista pour obtenir des renseignements détaillés sur les plans russes pour le printemps, le général Antonov (chef adjoint de l'état-major de l'Armée rouge) répondit simplement[5]:

> Les forces soviétiques poursuivront leur poussée tant que le temps le permettra. Pour ce qui est de l'offensive d'été, il est difficile de dire avec exactitude quel sera l'intervalle entre la fin de l'offensive d'hiver et le début de l'offensive d'été. C'est dans la deuxième moitié de mars et en avril que le temps est le plus défavorable. Durant cette période, les routes deviennent impraticables.

Les Russes, cependant, convinrent de faire ce qu'ils pourraient pour aider les opérations alliées dans l'Ouest. Lorsque Marshall fit observer que la période critique des assauts sur le Rhin coïnciderait avec l'intervalle entre les offensives d'hiver et d'été, Antonov lui donna l'assurance que les Soviets ne négligeraient aucun effort pour empêcher les Allemands de faire passer des troupes du front Est à celui de l'Ouest à ce moment-là. Les Russes acceptaient également d'échanger des renseignements sur les méthodes et l'équipement de passage des cours d'eau. Mais il fut plus difficile de s'entendre sur d'autres points intéressant la coordination des opérations au sol et dans les airs[6].

Le le' corps d'armée arrive d'Italie

Les entretiens de Malte eurent pour la Première armée canadienne une très importante conséquence: le ler corps d'armée fut retiré d'Italie et réuni au gros des troupes canadiennes de campagne dans le nord-ouest de l'Europe.

L'histoire de cette formation paraît dans un volume précédent de la présente série*; il n'est donc pas nécessaire de s'y arrêter longuement ici. C'est sur les instances du gouvernement canadien que le ler corps d'armée canadien avait été envoyé en Italie; pourtant, c'est ce même gouvernement qui, dans une directive au général Crerar, rédigée avant même que cette formation ait livré sa première bataille en Italie en tant que corps d'armée (voir ci-dessus, p. 45 et Annexe "A"), proposait son retour. Par la suite, les autorités du Royaume-Uni restèrent saisies de la question. A Malte, l'occasion recherchée se présenta. Les chefs de l'état-major britanniques étaient d'avis "qu'il fallait renforcer le front Ouest, où devait se jouer la partie décisive, aux dépens du front de la Méditerranée"[7] les chefs d'état-major conjoints convinrent de retirer immédiatement "jusqu'à cinq" divisions canadiennes et britanniques[8]. On prit des dispositions pour retirer sur-le-champ le 1er corps d'armée canadien. Les premiers éléments de la 5e division blindée canadienne arrivaient en Belgique dans les derniers

* Nicholson, *les Canadiens en Italie,* 685-695.

jours de février; la lre brigade blindée canadienne s'y trouvait à la mi-mars et, à midi le 3 avril, la Ire division canadienne d'infanterie, concentrée dans la forêt de Reichswald, passait sous le commandement du général Simonds. Cette migration, connue sous le nom d'opération "Goldflake", comportait un voyage par mer de Livourne à Marseille et une longue course dans des transports motorisés le long de la vallée du Rhône. Elle s'exécuta avec une célérité remarquable[9].

Une importante étape était donc franchie. Tous les Canadiens devaient être réunis pour les quelques dernières semaines de la campagne. La Première armée canadienne, où souvent, nous l'avons vu, les formations canadiennes n'étaient qu'une minorité, serait désormais plus foncièrement canadienne que jamais. Cette réunion fut une source de satisfaction pour l'armée entière et en particulier pour les vétérans d'Italie.

Plans de l'opération `'Plunder"

Pendant que la Première armée canadienne et la Neuvième américaine étaient engagées à fond en Rhénanie, la Deuxième armée britannique s'apprêtait, au nord, à franchir le Rhin. Même avant le lancement de "Véritable", le Q.G. du général Dempsey avait fait une étude détaillée de l'opération projetée, dont le nom de code était "Plunder". D'après sa définition, elle avait pour objet "d'isoler du reste de l'Allemagne les faces nord et est de la Ruhr". Les secteurs qui se prêtaient le mieux à un passage étaient, croyait-on, ceux de Rheinberg, de Xanten, de Rese et d'Emmerich, bien que ce dernier fût peut-être "trop risqué à cause des'obstacles au passage du Vieux-Rhin (à l'ouest du Rhin proprement dit) sous le feu de l'ennemi posté sur l'élévation d'Hoch Elten (au nord-ouest d'Emmerich) et à cause des larges plaines d'inondation et des abords difficiles de cette région". Si une attaque amphibie ne pouvait être lancée contre Emmerich, il faudrait occuper la ville et la colline d'Hoch Elten en y pénétrant du côté de la terre. On songea à des groupements différents, pour l'assaut: soit deux corps d'armée britanniques ayant chacun une seule division en ligne, ou un seul corps d'armée sur un front de deux divisions[10]. La date d'échéance de "Plunder" restait alors incertaine, avant qu'on connût la tournure que prendrait la bataille de Rhénanie.

A la mi-février, une directive du Q.G. du 21e groupe d'armées[11] fixait provisoirement au 31 mars la date d'échéance de "Plunder". On insistait davantage sur la nécessité de s'emparer à la fois du centre important de communications de Wesel et de la ville industrielle d'Emmerich au cours des premières étapes de l'opération. Le passage de Rheinberg serait dévolu à la Neuvième armée américaine et ceux de Xanten et de Rees à la Deuxième armée britannique. .La directive ajoutait, à propos de l'assaut projeté contre Emmerich:

> On pourra faire coïncider un raid de la Première armée canadienne, qui servirait en même temps de diversion, avec le passage principal du Rhin. Ce raid ne sera exécuté que si l'on ne s'attend qu'à une faible résistance et que s'il est possible de trouver le matériel nécessaire sans nuire aux opérations principales qui se dérouleront plus au sud.

On ordonnait également à la Première armée canadienne d'étudier la possibilité d'une opération secondaire de l'autre côté du Leck* afin de profiter de tout

* Leck est le nom hollandais du cours inférieur du Bas-Rhin; il faut supposer que c'est du Bas-Rhin (Neder-Rijn) proprement dit que parlait la directive.

affaiblissement des forces allemandes dans la région d'Arnhem pour aider à ouvrir une route par Emmerich.

Au début de mars, la date d'échéance de "Plunder" fut avancée au 24[12]. Le 9, le maréchal Montgomery, dans un entretien avec ses commandants d'armée, exposait les grandes lignes de l'opération on prochaine[13]; le même jour, il communiquait ses ordres détaillés "pour la bataille du Rhin"[14]. On se proposait, disait-il, "de franchir le Rhin au nord de la Ruhr et d'établir une solide tête de pont en vue d'opérations futures visant à isoler la Ruhr pour pénétrer ensuite plus profondément en Allemagne". Par un assaut entre Rheinberg et Rees (avec les Neuvième et Deuxième armées respectivement à droite et à gauche), il se proposait d'occuper d'abord Wesel et d'étendre ensuite la zone du logement en direction nord afin d'installer un pont sur le Rhin à Emmerich. Lorsque la Première armée canadienne rejoindrait le reste de ses forces à l'est du Rhin au cours de la deuxième étape, Montgomery prévoyait que "de nouvelles opérations plus loin en territoire ennemi" pourraient être "mises sur pied rapidement dans n'importe quelle direction, suivant ce qu'ordonnerait le Q.G. suprême".

Pour la première phase des opérations, le c. en c. n'assignait à la ire division canadienne que des tâches limitées:

"a) tenir solidement la ligne du Rhin et de la Meuse, depuis Emmerich en direction de l'ouest jusqu'à la mer.
"b) Assurer la sécurité absolue de la tête de pont de Nimègue sur le Rhin (Waal).

Il fallait également des mesures particulières pour protéger le port d'Anvers, - "à peu près le seul point où des opérations réussies de l'ennemi pourraient compromettre notre équilibre", - une attention particulière devant être accordée aux îles situées au nord de l'estuaire de l'Escaut. Durant la phase initiale, l'armée devait se préparer à installer un pont sur le Rhin à Emmerich et à assumer "la garde de la tête de pont au nord et au. nord-ouest de cette localité" quand elle en recevrait l'ordre de Montgomery. Durant la deuxième phase, pendant que les Neuvième et Deuxième armées se saisiraient de la ligne HammMünster-Hengelo, les opérations canadiennes auraient pour but:

"a) d'attaquer les défenses de l'Ijssel par l'arrière, c.-à-d. de l'est.
"b) d'enlever Deventer et Zutphen.
"c) de franchir l'Ijssel et d'occuper Apeldoorn ainsi que l'élévation entre cette localité et Arnhem.
"d) d'aménager un pont à Arnhem (sur le Bas-Rhin) et d'ouvrir une bonne route de communication et de ravitaillement depuis Nimègue en direction nord par Arnhem et de là vers le nord-est".

Le général Crerar donnait immédiatement[15] ordre au 2e corps d'armée de préparer l'exécution d'a), *b)* et c) pendant que le ler corps canadien se préparerait à établir une tête de pont sur le Bas-Rhin et à enlever Arnhem.

Bien que la Première armée canadienne n'ait pas été directement, en tant que telle, engagée dans la phase d'assaut de "Plunder", le Canada était représenté, dans l'opération d'enjambement du Rhin, par la 9e brigade d'infanterie (Highland) de la 3e division canadienne. Cette brigade était l'avant-garde d'une rapide concentration de troupes canadiennes à l'est du fleuve, initialement sous le commandement britannique. Tandis que pour "Véritable, le 30° corps d'armée britannique avait joué un rôle de premier plan sous le commandement de la Première armée canadienne, pour "Plunder", le 2,' corps d'armée canadien devait

jouer son rôle sous le commandement de la Deuxième armée. Le 11 mars, le Q.G. du général Simonds était rattaché aux forces du général Dempsey, unique ment à des fins de préparation des plans; le 2e corps d'armée passa, à toutes fins, sous le commandement de la Deuxième armée le 20[16]. En même temps, la 3[e] division canadienne était placée sous les ordres du Q.G. du 30° corps d'armée britannique*. La 9e brigade, — ce n'était que logique, - fut rattachée à la 511, division (Highland) du major-général T. G. Rennie.

La Deuxième armée, ayant le 12e corps d'armée à sa droite et le 30° à sa gauche, devait franchir le Rhin entre Wesel et les abords occidentaux de Rees. Le corps d'armée du général Horrocks devait enlever Rees et Haldern, puis établir une zone-de logement assez profonde pour permettre la construction de ponts. Cet assaut devait être exécuté par la division Highland sur un front de deux brigades, la 9° brigade canadienne devant suivre de près, à gauche, derrière la 154°. La tâche des Canadiens consistait à se porter vers Emmerich et à se rendre maîtres de la région Vrasselt-Praest-Dornick en prévision d'opérations ultérieures de la 3° division canadienne contre Emmerich. Ou encore on pourrait confier à la brigade canadienne la charge d'occuper Millingen[18].

Le plan de l'armée comportait pour les troupes spécialisées des missions d'importance capitale. La lre brigade de commandos devait attaquer Wesel, immédiatement après un puissant bombardement de la RAF[19]. Les forces aéroportées se voyaient confier leur troisième tâche importante de la campagne; sous le nom de code de "Varsity', le 18° corps américain aéroporté (comprenant la 6° division britannique et la 17° américaine aéroportée) devait débarquer, à l'est du Rhin, dans un secteur stratégiquement important, pour aider à désoiganiser les défenses dans la région de Wesel et pour faciliter les opérations du général Dempsey dans la tête de pont. La 6e division aéroportée, qui comprenait encore le 1er bataillon canadien de parachutistes, lequel faisait partie de la 3° brigade de parachutistes, devait enlever le village d'Hamminkeln, l'élévation de Schneppenberg dans le coin nord-ouest du bois de Diersfordt ainsi que les ponts de l'Ijssel dans le voisinage. Cette fois, l'attaque aéroportée devait être précédée, plutôt que suivie, des troupes d'assaut au sol. De plus, mettant à profit l'expérience acquise à Arnhem, les commandants avaient décidé de débarquer des groupes tactiques moins nombreux sur les objectifs mêmes ou à proximité (plutôt que de tenter des descentes en masse à distance) et de faire descendre des formations complètes au cours d'une même opération[20]. Comme il était possible que le mauvais temps gêne l'exécution de "Varsity", on songea à des plans de rechange, c.-à-d. au débarquement de troupes aéroportées plus à l'est, s'il était décidé de mener le premier assaut sans leur concours[21].

"Plunder" devait être appuyée par un puissant bombardement de l'aviation et de l'artillerie. Il suffit d'exposer ici les grandes lignes du plan aérien. Longtemps avant l'attaque amphibie, les avions alliés avaient exécuté un programme aérien de dégagement visant à isoler la Ruhr du reste de l'Allemagne. Des attaques soutenues contre les communications et les centres de transport se continuèrent jusqu'à la veille de l'assaut; durant les trois premières semaines de mars, les bombardiers lourds et moyens de la RAF et des Forces aériennes de

* Le 22 mars, le major-général D. C. Spry, nommé commandant des Unités canadiennes de renfort en Angleterre, poste pour lequel le général Crerar l'àvait recommandé le 6 mars, abandonnait le commandement de la 3e division. Il fut remplacé par le major-général R. H. Keeflerl [17].

l'Armée américaine déversèrent 31,635 tonnes d'explosifs sur le réseau de transport de la Ruhr. Immédiatement avant, de même que durant l'assaut du jour J de "Plunder", les bombardiers de la 8° Force aérienne et ceux des groupes 83 et 84 de la RAF et du 9e Commandement aérien tactique (Forces aériennes de l'Armée américaine) combinèrent leurs efforts pour paralyser les champs d'aviation allemands, les batteries de DCA et les emplacements de canons qui auraient pu gêner le passage du Rhin. Dans le secteur britannique, on accorda une attention particulière à Wesel. L'appui à faible distance des attaques amphibies et aéroportées complétait, le jour J, cette gamme de précautions[22].

Pendant que les forces aériennes pilonnaient les installations allemandes, les artilleurs alliés, installés sur la rive occidentale du Rhin, préparaient un bombardement massif. Il est difficile de déterminer le nombre de canons employés sur le front du groupe d'armées. La Deuxième armée a calculé qu'au total 3,411 pièces (y compris 853 canons antichars et 1,038 pièces de DCA et lance-fusées) protégeaient ses cinq corps d'armée au nombre desquels, se trouvait le 18e corps américain aéroporté*. Les ressources dont disposait directement le commandant d'artillerie du 30° corps d'armée comprenaient les artilleries divisionnaires de la Garde et de la 11° division blindée, celles des 3° britannique, 3° canadienne, 43e (Wessex) et 51e (Highland) divisions d'ilifanterie, aussi bien que trois groupes d'armée de l Artillerie royale (y compris le 2° canadien) de même que l'artillerie de corps d'armée (30° corps). Le plan de barrage comportait un feu de contre-batterie, pour empêcher l'ennemi de bombarder nos zones de rassemblement et de passage; des opérations dirigées contre les mortiers; un bombardement préliminaire pour miner le moral des défenseurs (l'artillerie de la 4e division canadienne blindée y prit part); un feu harassant et un écran de fumée. Les éléments de l'artillerie du 2e corps d'armée canadien, qui n'étaient pas engagés ailleurs, prirent part à un feu de diversion[24].

Le guet sur le Rhin

Les furieuses batailles livrées à l'ouest du Rhin, nous l'avons dit, avaient en quelque sorte scellé d'avance l'issue de l'opération "Plunder". Les réserves allemandes d'hommes et de matériel étaient épuisées, et, comme le signalait le service britannique de renseignements, Kesselring, quand il avait remplacé Rundstedt, "avait hérité d'une succession en faillite"[25]. Néanmoins, nous l'avons vu (voir ci-dessus, p. 539), les Allemands avaient pris certaines mesures à la fin de février pour organiser leur défense à l'est du Rhin; de nombreux indices attestaient qu'ils avaient profité de l'intervalle de quinze jours entre la fin de la bataille de Rhénanie et le début de "Plunder". La Première armée de parachutistes occupait la rive orientale du Rhin, entre Emmerich à droite et Krefeld à gauche. Sur le front du 21° roupe d'armées, le

* Par comparaison, Montgomery utilisa 980 canons à El Alamein; 1,060 canons "de toutes catégories appuyaient la Huitième armée dans la vallée de la Liri et 1,034 (à l'exclusion des canons antichars et de certaines pièces de DCA) furent engagés dans "Veritable" (voir ci-dessus, p. 495). L'histoire de la Neuvième armée américaine rapporte que 2,070 canons soutenaient l'armée dans l'opération "Plunder"; apparemment, ce chiffre comprenait les canons des chars et les pièces antichars et antiavions. Le 21e groupe d'armées a calculé que le corps d'assaut de la Neuvième armée était soutenu par 624 canons à obus de 25 livres ou plus[23].

2e corps de parachutistes gardait un secteur allant d'Emmerich jusqu'à un point situé presque en face de Xanten, le 86e corps d'armée couvrant Wesel à sa gauche. La réserve du groupe d'armées "H", au nord-est .d'Emmerich, comprenait le 47e corps Panzer et son Q.G. de Sivolde; la 15° division Panzer Grenadier et la 116° Panzer lui étaient encore rattachées. Des effectifs complets, un matériel abondant et un moral excellent auraient permis à ces formations d'opposer une formidable résistance à "Plunder". Mais, en ,fait, les renforts, quand il y en' avait, étaient inaguerris; les munitions étaient pitoyablement insuffisantes et. les commandants, comme les troupes, avaient perdu confiance. Nous n'avons pas de chiffres précis mais il semble que les effectifs globaux du 2° corps de parachutistes ne dépassaient guère 12,000 hommes, soit moins que l'effectif autorisé (16,000) d'une unique division de parachutistes. Le commandant du corps (Meindl) estima plus tard qu'il n'avait que 80 pièces de campagne et d'artillerie moyenne et 12 canons d'assaut à opposer à l'attaque alliée; mais il avait en outre une soixantaine de pièces de DCA de 88 mm qui pouvaient aussi servir au sol. Le général von Lüttwitz prétend que les deux divisions du 47° corps Panzer n'avaient en tout que 35 chars[26]. Le refus antérieur d'Hitler d'autoriser la construction de défenses sur la rive orientale du Rhin avait simplement contribué °à ruiner davantage le moral des troupes en cette heure décisive. De plus, les Allemands n'avaient pas eu le temps d'organiser leurs défenses en profondeur; `ils durent se contenter d'aménager une étroite bande de tranchées-abris et de nids de mitrailleuses le long du fleuve, concentrant leur attention sur les points de passage les plus probables. Le service allié des plans s'attendait à ces manoeuvres[27].

Les commandants allemands ont soutenu qu'ils avaient prévu le cours des opérations alliées sur le Rhin inférieur. Kesselring écrit: "Les opérations aériennes de l'ennemi dans une région nettement délimitée, le bombardement du Q.G., les écrans de fumée et le rassemblement de matériaux pour la construction de ponts trahissaient l'intention de l'ennemi d'attaquer entre Emmerich et Dinsla-ken, et de concentrer son effort principal d'un côté ou de l'autre de Rees." Cependant, le général Schlemm, commandant de la Première armée de para-ehutistes, donne à entendre qu'au Q.G. supérieur on ne s'accordait pas tout à fait quant au point précis de l'attaque attendue. Fondant son opinion sur la topographie et considérant les endroits qui se prêtaient à un débarquement allié aéroporté, Schlemm supposait que l'effort principal porterait contre Wesel -tandis que de toute évidence certains de ses supérieurs inclinaient à croire que le passage dans le nord serait tenté près d'Emmerich ou même à Arnhem[28].

Le passage du Rhin: l'assaut

Nous avons vu qu'avant l'assaut de Montgomery les Alliés avaient déjà passé le Rhin ailleurs. La Première armée américaine exploitait sa tête de pont Remagen en direction de la Sieg. Vers le sud, en amont de Mayence, le général Patton devançait Montgomery de près d'une journée (voir ci-dessus, p. 557) sur la rive orientale. Mais, en conformité de la décision des chefs d'état major conjoints, c'est sur la tête de pont de Montgomery que. continuait de porter l'effort principal. Il y avait également une différence appréciable entre la resistance opposée par les Allemands dans le sud et dans le nord; comme le

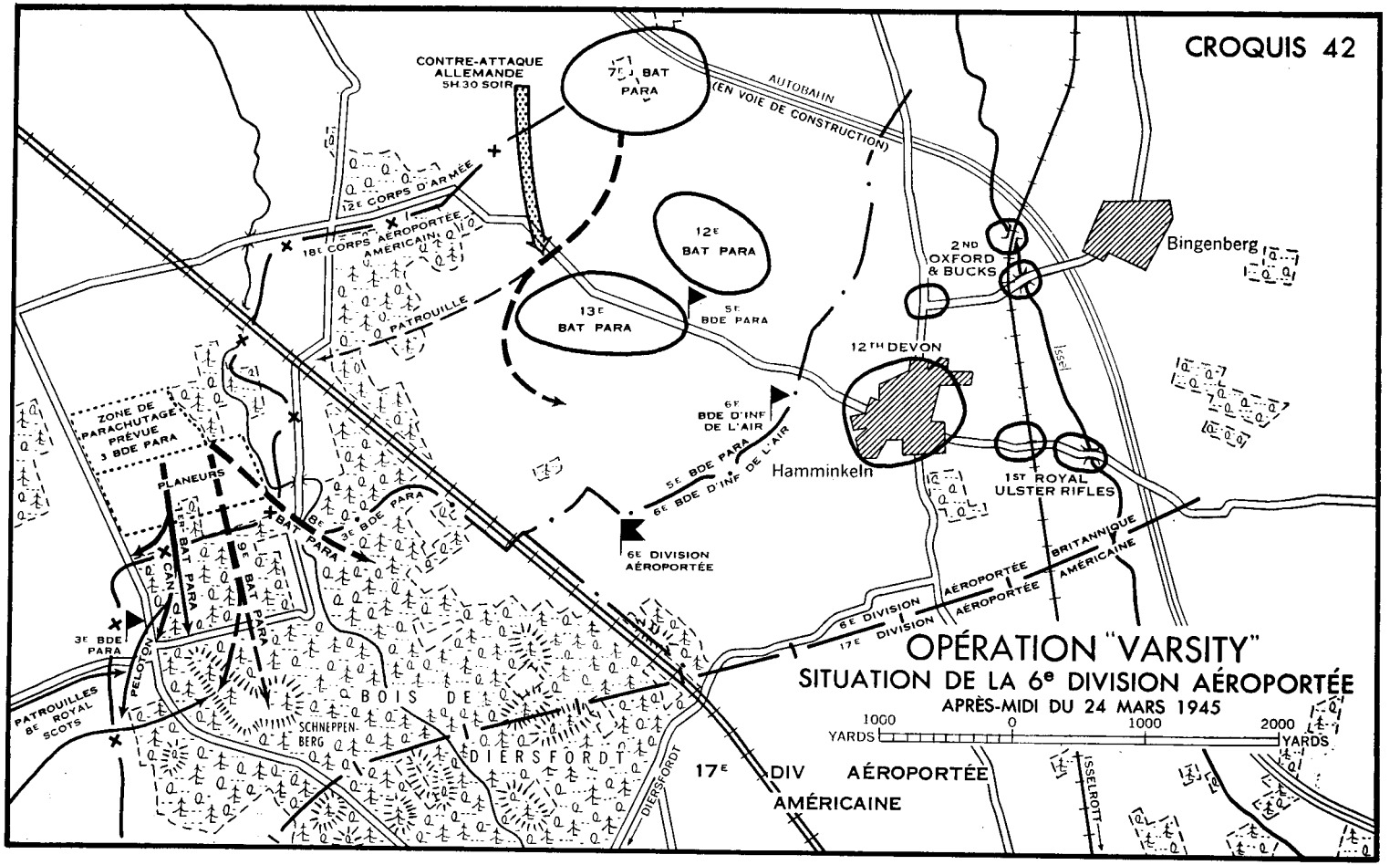
déclarait par la suite le commandant suprême: "L'opération du nord s'est heurtée à la résistance la plus acharnée que l'ennemi nous ait opposée n'importe où le long du grand fleuve"[29].

La phase amphibie de "Plunder" commençait à 9 heures du soir le 23 mars après de puissants bombardements de l'aviation et de l'artillerie alliées. Des "Poivrières" semblables à celles qu'on utilisa au début de "Véritable" (voir cidessus, p. 495) contribuèrent à neutraliser les défenses allemandes. On consomma une quantité énorme de munitions; en moins de deux heures, deux batteries du 4e régiment de DCA légère (artillerie canadienne) tira 13,896 obus. (Par un feu traceur de direction, tiré d'un canon Bofors, il indiquait également la ligne de démarcation sur le flanc gauche de l'assaut mené par la division Highland.) La batterie de fusées (art.can.) soutenait l'attaque de cette même division. Il est incontestable que le bombardement préliminaire avait amolli les défenses allemandes. L'artillerie ennemie ne pouvait riposter que par intermittences et la réplique venant de la colline d'Hoch Elten était qualifiée "d'à peu près négligeable", guère plus qu'un "feu harassant léger"[30].

Pendant que les troupes d'assaut s'avançaient pour traverser les 500 yards d'eaux tumultueuses, leurs mouvements étaient soigneusement contrôlés par "un poste riverain de surveillance" chargé de faire passer les unités suivant l'ordre de priorité et d'éviter les embouteillages aux points d'embarquement. Des régions de rassemblement à l'arrière, les troupes s'avançaient pour prendre place dans des bateaux plats d'assaut, des "Buffaloes", et des DUKWs (véhicules amphibies) et dans des bacs qui les transportaient de l'autre côté du Rhin. Des feux "Tabby", qu'on ne pouvait apercevoir qu'à l'aide de lunettes spéciales, facilitaient la navigation. Du côté opposé, un autre Q.G. dirigeait les troupes débarquées vers des zones avancées de rassemblement où les unités ralliaient leurs formations[31]. Il est incontestable que "le poste riverain de surveillance" a largement contribué au succès de l'assaut.

Deux autres faits méritent d'être mentionnés: l'emploi de chars amphibies (D.D.) et le concours de la Force "U" de la Marine royale. Les chars suivaient l'infanterie de tête afin de lui prêter rapidement main-forte dans la tête de pont[32]. Aucun char canadien ne traversa sur l'eau. La force navale "U", commandée par le capitaine P. H. G. James, se répartissait en trois escadres comprenant chacune une flottille de chalands motorisés de débarquement et une flottille de péniches pour le transport des véhicules et du personnel. Ces embarcations, dont quelques-unes avaient 50 pieds de long, avaient été transportées par route d'Anvers à Nimègue pour assurer le passage des troupes et des véhicules de l'autre côté du Rhin. Vingt-quatre embarcations de chacune des deux catégories avaient été attribuées à la Deuxième armée et 12 de chacune étaient confiées à la Première armée canadienne pour être utilisées par le 2e corps d'armée pendant "Plunder"[33]. Cependant, d'autres maneeuvres amphibies donnèrent de si bons résultats durant l'attaque initiale que les embarcations servirent principalement à des fins de patrouille ou à la construction de ponts[34]. Comme nous le verrons, les chalands motorisés contribuèrent efficacement par la suite à la prise d'Arnhem par le 1- corps d'armée canadien.

L'attaque en vue du passage du fleuve aurait pu prendre une tournure vraiment sanglante mais il n'en fut rien, en raison des conditions qui existaient en ce 23 mars 1945. Six minutes seulement après le début de l'attaque par la division Highland à l'ouest de Rees, sur le front du 30e corps d'armée, la flottile


CROQUIS 42
CONTRE-ATTAQUE ALLEMANDE 5H 30 SOIR
7E BAT PARA
AUTOBAHN (EN VOIE DE CONSTRUCTION)
12E CORPS D'ARMÉE
18E CORPS AÉROPORTÉE AMÉRICAIN
PATROUILLE
12E BAT PARA
13E BAT PARA
5E BDE PARA
2ND OXFORD & BUCKS
Bingenberg
12TH DEVON
Issel
6E BDE D'INF DE L'AIR
5E BDE PARA
6E BDE D'INF DE L'AIR
Hamminkeln
1ST ROYAL ULSTER RIFLES
ZONE DE PARACHUTAGE PRÉVUE 3 BDE PARA
PLANEURS
3E BDE PARA
6E DIVISION AÉROPORTÉE
6E DIVISION AÉROPORTÉE BRITANNIQUE
17E DIVISION AÉROPORTÉE AMÉRICAINE
OPÉRATION "VARSITY"
SITUATION DE LA 6e DIVISION AÉROPORTÉE
APRÈS-MIDI DU 24 MARS 1945
1000 YARDS 0 1000 2000 YARDS
3E BDE PARA
PATROUILLES 8E ROYAL SCOTS
PELOTON
CANAL
1ER BAT PARA
9E BAT PARA
8E BAT PARA
3E BDE PARA
SCHNEPPENBERG
BOIS DE DIERSFORDT
DIERSFORDT
17E DIV AÉROPORTÉE AMÉRICAINE
ISSELROTT

de tête signalait son arrivée sur la rive opposée. C'est à Speldrop, à un mille et demi à l'intérieur:, des terres, qu'on se heurta pour la première fois à une résistance vraiment obstinée. Les Scots étaient appuyés par des chars amphibies (D.D.) du Staffordshire Yeomanry (Queen's Own Royal Régiment) qui se fit couler trois chars durant le passage[35]. La localité de Rees fut bientôt tournée et la tête de pont, rapidement élargie. Pendant ce temps, à droite, sur le front du 12e corps d'armée britannique du lieutenant-général N. M. Ritchie, la Ire brigade de commandos s'installait immédiatement à l'ouest de Wesel et entreprenait le passage du fleuve à 10 heures du soir. A dix heures et demie, 201 appareils du Commandement de bombardement de la RAF engageaient un bref assaut de pulvérisation et déversaient près de 1,100 tonnes de hauts explosifs sur la ville. C'est alors que la brigade de commandos y pénétra. Même dans ces circonstances, il fallut livrer un furieux combat avant que Wesel fut nettoyée[36]. Aux petites heures, le 24 mars, la 158 division (Scottish) attaquait entre Wesel et Rees et enlevait ses premiers objectifs contre une résistance inégale*. En même temps, des formations de la Neuvième armée américaine passaient le Rhin au sud de Wesel et enfonçaient rapidement les premières lignes ennemies[37].

Le point culminant de ces opérations compliquées fut atteint vers 10h. du matin le 24, lorsque des troupes alliées aéroportées, tombées d'un ciel serein, se posèrent sur le terrain brumeux, à l'est du Rhin, où la bataille était engagée. "Varsity" avait groupé, avec une précision remarquable, des parachutistes et des troupes aéroplanées venant de bases françaises et anglaises très éloignées les unes des autres. Ils avaient été transportés dans 1,589 avions et 1,337 planeurs. La résistance ennemie dans les airs fut à peu près nulle mais quelques pièces de DCA légère se mirent de la partie, en particulier près des zones d'atterrissage des planeurs britanniques dans le voisinage d'Hamminkeln. 'Une mauvaise visibilité à faible altitude gêna la navigation de précision et les chasseursbombardiers de soutien. Néanmoins, dès midi, il était évident que "Varsity" avait réussi. La 17e division américaine aéroportée détenait alors des- positions à l'est de Diersfordt et d'Isselrott pendant que, plus au nord, . la 6e division britannique aéroportée s'établissait solidement sur ses objectifs[38].

Le ler bataillon canadien de parachutistes débarqua avec le reste de la 3e brigade de parachutistes immédiatement au nord du bois de Diersfordt. Le journal de l'unité déplore que les hommes aient été passablement éparpillés 'à cause de la vitesse des appareils; il ajoute: "La DCA était assez active au-dessus de la zone de débarquement et on a vu plusieurs avions s'écraser en flammes". Parvenus au sol, les Canadiens subirent le feu intense de mitrailleuses et de tirailleurs mais à llh.30 du matin, ils avaient nettoyé leurs objectifs à l'extrémité nord de l'élévation de Schneppenberg. Les prisonniers "posaient un grave problème en ce sens qu'ils étaient presque aussi nombreux que les hommes du bataillon". On ajoute que les Allemands "se faisaient tuer par centaines". Le bataillon perdit 23 tués (y compris le commandant, le lieut.-col. J. A. Nicklin, dont on retrouva plus tard le corps, accroché à un arbre par son parachute), 40 blessés et 2 prisonniers[39].

* Schlemm, excellent général, avait été blessé grièvement lorsque son Q.G. fut atteint directement par un appareil allié, le 21 mars, dit-il. Le général Gunther Blumentritt assuma par la suite le, commandement de la, Première année de parachutistes.

Durant la bataille, un infirmier du bataillon, le caporal G. F. Topham, mérita la quatrième Croix Victoria accordée à un Canadien durant la campagne. Pendant quil soignait des camarades après le débarquement, il entendit un blessé, en terrain découvert, qui appelait au secours. Voici ce qu'ajoute le document le recommandant pour cette décoration:

> Deux infirmiers d'une ambulance de campagne. se sont portés tour à tour au secours de cet homme mais ils furent tués tous les deux pendant qu'ils le soignaient, agenouillés près de lui. Sans hésitation et de sa propre initiative, le caporal Topham accourut, en dépit d'un feu intense, pour aller prendre la placé des infirmiers tués sous ses yeux. Pendant qu'il secourait le blessé, une balle lui traversa le nez. Saignant abondamment et en proie aux plus vives souffrances, il n abandonna jamais la partie. Ayant assuré au blessé les premiers secours, il le transporta lentement et d'un pas forme, en dépit d'un feu soutenu, pour le mettre à l'abri dans le bois voisin.

Refusant de se faire soigner, il continua son travail pendant deux heures, jusqu'à ce que tous les blessés aient *été* évacués de la région. Puis, ayant réussi à se soustraire à l'ordre enjoignant de le retirer de la zone de danger, il délivra trois hommes emprisonnés dans un véhicule en flammes, risquant à tout moment d'être anéanti par une explosion de munitions. Sa conduite héroïque permet de souligner la dette immense contractée par l'armée envers ses services médicaux.*

La 9e brigade de l'autre côté du Rhin

A 4h.25 du matin le 24 mars, les quatre compagnies de fusiliers de la Highland Light Infantry of Canada (lieut.-col. P. W. Strickland) entreprenaient le passage du Rhin dans des "Buffaloes", sous le feu irrégulier de l'ennemi. Rattachée à ce moment-là à la 1548 brigade, la Highland fut la première formation canadienne à franchir le fleuve. Sur la rive opposée, des guides l'acheminèrent vers sa zone de rassemblement au nord-ouest de Rees. La 154e brigade, nous l'avons vu, s'était heurtée à une vive résistance à Speldrop (le commandant de la Highland, le général Rennie, fut tué dans le secteur de la brigade durant la matinée) † et les Canadiens reçurent l'ordre de s'emparer du village. Certains éléments du Black Watch étaient encore isolés et encerclés dans Speldrop, lorsque, tard dans l'après-midi, la Highland Light Infantry se porta contre les abords de cette localité. Les parachutistes, qui défendaient la ville, se battirent furieusement, mais l'assaut fut mené résolument en terrain découvert, six régiments d'artillerie de campagne, deux d'artillerie moyenne et deux batteries de 7.2 pouces leur apportant un concours précieux[40]. Dans le village, l'ennemi opposait encore une résistance désespérée dans des maisons fortifiées; il fallut, pour les réduire, avoir recours aux lance-flammes "Wasp" et à des concentrations de feu d'artillerie.

> La bataille fit rage jusque tard dans la matinée [du 25]. Il fallut nettoyer les maisons à la pointe de la baïonnette; des Allemands isolés, sans le moindre égard pour leur vie, tentaient de désorganiser nos attaques ... Il fallut pénétrer directement dans la ville et refouler l'ennemi dans les champs où il était plus facile de lui régler son compte[41].

* Il y a lieu de noter que cette unité d'ambulanciers ne faisait pas partie du Corps de santé royal canadien.

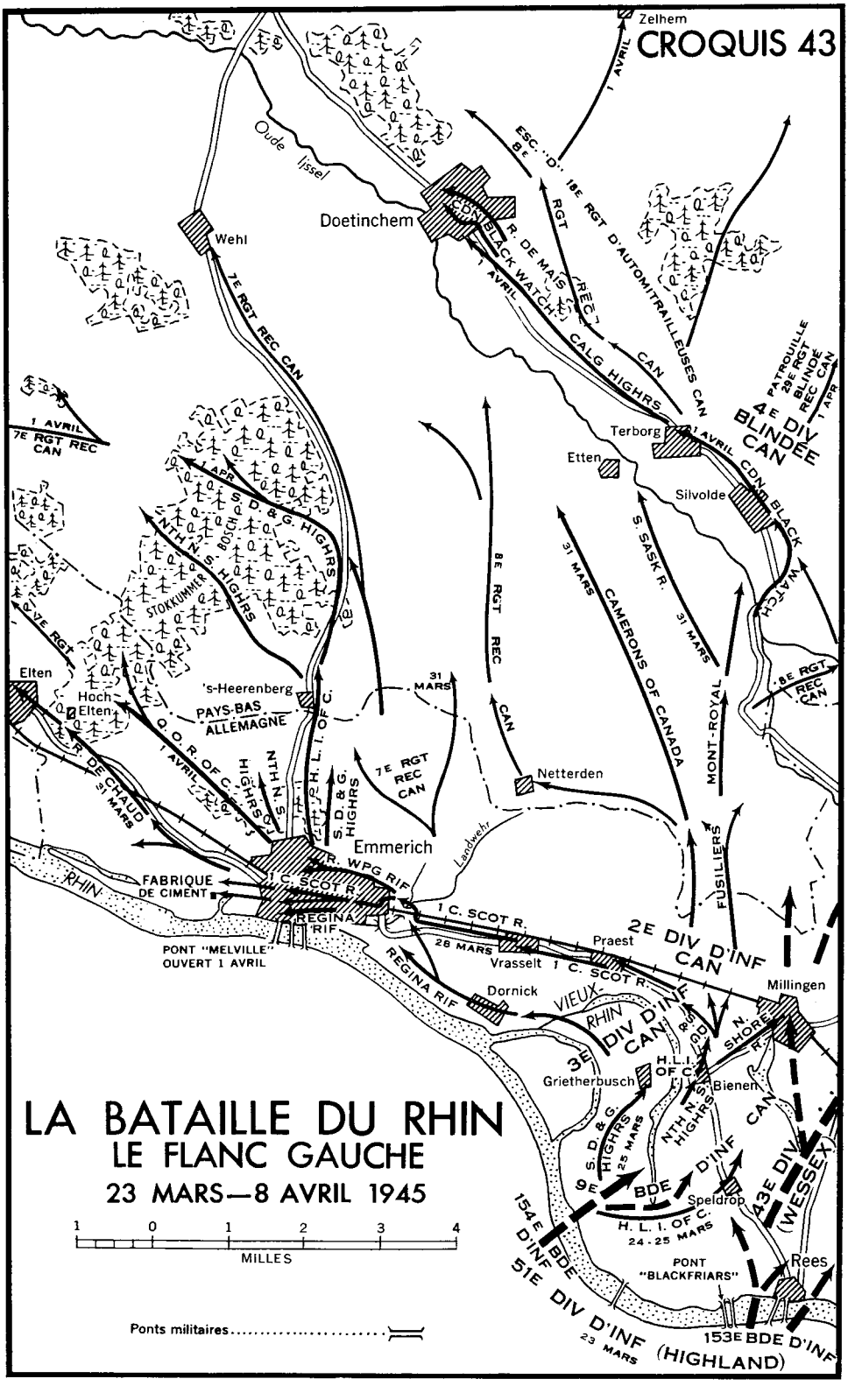
† Le major-général G. H. A. MacMillan, ancien commandant des 15e (Scottish) et 49e (West Riding) divisions, lui succéda.

La H.L.I. releva les détachements isolés du Black Watch et éteignit les derniers tisons de la résistance. Compte tenu des circonstances, ses pertes, pendant les deux jours que dura la bataille, furent légères, soit 33, dont 10 tués[42].

Pendant ce temps, durant l'après-midi du 24, les autres éléments de la 9e brigade canadienne d'infanterie avaient rejoint leurs camarades à l'est du Rhin. La Highland Light Infantry of Canada passa de nouveau sous le commandement du brigadier Rockingham et, cette nuit-là, sa brigade, renforcée par le North Shore Régiment de la 8e, releva la 154e[43]. Pendant les deux jours suivants, la 9e brigade lutta pour ouvrir une sortie dans la poche formée par le Vieux-Rhin au nord-ouest de Rees. Ces opérations étaient axées sur les villages de Grietherbusch, de Bienen et de Millingen. Pendant qu'elles étaient en cours, durant l'après-midi du 25, la brigade passa sous le commandement de la 43e (Wessex) division en voie de s'installer dans la tête de pont[44]. Le général Horrocks mettait ainsi graduellement à exécution son plan d'élargissement de l'attaque sur un front de trois divisions, la 51e à droite, la 43e au centre et la 3e canadienne à gauche[45].

Sur la gauche du front allié d'attaque, les Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders enlevèrent Grietherbusch sans trop de peine mais à Bienen la résistance fut beaucoup plus vive. Le 25, les North Nova Scotia Highlanders y attaquèrent, en terrain découvert, contre des défenseurs très déterminés. De fait, le sort avait voulu que le secteur du front britannique où la résistance fut la plus obstinée échouât aux Canadiens. La 15e division Panzer Grenadier avait été détachée de la réserve du groupe d'armées et chargée de surveiller le carrefour du Vieux-Rhin et l'importante jonction routière de Bienen[46]. Bien que l'artillerie et les mitrailleuses moyennes des Cameron Highlanders d'Ottawa (M.G.) prêtassent leur concours, les North Nova Scotia furent bientôt immobilisés par les armes automatiques et les mortiers de l'ennemi. "Le bataillon avait nettement perdu l'initiative; le contact entre pelotons était à peu près impossible à cause du feu meurtrier d'artillerie et de mortiers"[47] . De bonne heure l'aprèsmidi, le général Horrocks rendait visite au secteur canadien pendant que le lieut.-col. Forbes, avec l'aide de blindés et de Wasps, organisait une nouvelle attaque contre le village. A la fin de la journée, ses hommes avaient pénétré dans le quartier sud mais leurs pertes étaient très élevées: 114, dont 43 morts[48]. Comme l'écrit le chroniqueur des North Nova Scotia, ce fut "un combat prolongé, pénible et âpre contre d'excellentes troupes déterminées à se battre jusqu'au bout". Aidée d'une troupe d'autocanons à obus de 17 livres du 3e régiment antichars (art.can.), la Highland Light Infantry of Canada assuma ensuite la tâche de nettoyer le reste de Bienen. "Les progrès furent très lents, l'ennemi se débattant comme un forcéné"[49]. ?lais la H.L.I. ne se laissa pas abattre et, durant la matinée du 26, elle nettoya les derniers nids de résistance à cet endroit[50].

A un mille environ au nord-est de Bienen se trouve la localité de Millingen, sur la principale ligne de chemin de fer reliant Emmerich et Wesel. Elle devint alors l'objetif du régiment North Shore (New Brunswick) qui se porta à l'attaque le 26, appuyé par l'artillerie et les blindés; sa manoeuvre réussit parfaitement et, durant l'après-midi même,. il occupait tous ses objectifs; mais l'engagement coûta la vie à son commandant, le lieut.-col. J. W. H. Rowley, tué par un obus, au début de l'opération[51]. En même temps, les Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders nettoyaient les villages à l'ouest de Millingen. La concentration


CROQUIS 43
LA BATAILLE DU RHIN
LE FLANC GAUCHE
23 MARS—8 AVRIL 1945
MILLES
Ponts militaires
Zelhem
Doetinchem
Wehl
Oude Ijssel
Terborg
Etten
Silvolde
Elten
Hoch Elten
's-Heerenberg
PAYS-BAS
ALLEMAGNE
Emmerich
Netterden
Landwehr
RHIN
FABRIQUE DE CIMENT
PONT "MELVILLE" OUVERT 1 AVRIL
Praest
Vrasselt
Dornick
Millingen
Grietherbusch
Bienen
Speldrop
Rees
PONT "BLACKFRIARS"
VIEUX-RHIN
1 AVRIL
7E RGT REC CAN
ESC. "D" 18E RGT D'AUTOMITRAILLEUSES CAN (REC)
R. DE MAIS
BLACK WATCH
CALG HIGHRS
4E DIV BLINDÉE CAN
PATROUILLE 29E RGT BLINDÉ REC CAN 1 APR
CDN BLACK WATCH
8E RGT REC CAN
31 MARS
CAMERONS OF CANADA
S. SASK R.
MONT-ROYAL
FUSILIERS
2E DIV D'INF CAN
1 APR
S.D. & G. HIGHRS
NTH N.S. HIGHRS
STOKKUMMER BOSCH
R. DE CHAUD
O.R. OF C.
H.L.I. OF C.
R. WPG RIF
1 C. SCOT R.
REGINA RIF
28 MARS
3E DIV D'INF CAN
N. SHORE R.
25 MARS
9E BDE
43E DIV (WESSEX)
24-25 MARS
154E BDE D'INF
51E DIV D'INF
23 MARS
153E BDE D'INF (HIGHLAND)

canadienne à l'est du Rhin se continua avec l'arrivée du ler bataillon du Canadian Scottish Regiment, placé également sous le commandement de la 9e brigade[52]. La tête de pont s'élargissant constamment, le reste de la 3e division se prépara à emboîter le pas; le 27, le général Keefler installait son Q.G. tactique sur la rive droite pendant que le reste de la 7e brigade ralliait la 9e dans la tête de pont. A 5h. de l'après-midi, il occupait le secteur gauche sur le front du 30e corps d'armée. Sa dernière brigade, la 8e, franchit le fleuve le 28 mars. A midi ce jour-là, la 3e division canadienne, - et son secteur de la tête de pont, - passait sous le commandement du 2e corps canadien (qui relevait encore de la Deuxième armée)[53].

Début de la poussée vers le nord: Emmerich et Hoch Elten

"Nous avons gagné la bataille du Rhin", écrivait le maréchal Montgomery dans une nouvelle directive à ses commandants d'armée le 28 mars[54]. Il se proposait d'exploiter rapidement sa situation avantageuse en s'attaquant résolument à la ligne de l'Elbe "afin de s'assurer sans retard la possession des plaines de l'Allemagne septentrionale".

Voici les "grandes lignes du plan" imaginé à ce moment-là par le maréchal:

6. Avancer jusqu'à la ligne de l'Elbe avec les Neuvième et Deuxième armées.
7. Acheminer la droite de la Neuvième armée vers Magdebourg, la. gauche de la Deuxième armée étant dirigée sur Hambourg.
8. L'armée canadienne ouvrira une route de ravitaillement vers le nord 'en passant par Arnhem et procédera ensuite au nettoyage du nord-est de la Hollande, de la bande côtière à l'est de l'Elbe et de la Hollande occidentale.
9. Quand elles auront atteint l'Elbe, les Neuvième et Deuxième armées feront halte. La Neuvième armée aidera le 12e groupe d'armées à nettoyer la Ruhr. La Deuxième armée aidera l'armée canadienne à nettoyer la bande côtière (voir l'alinéa 8).
   La vaste superficie du territoire allemand occupée par le 21e groupe d'armées passera sous le régime du gouvernement militaire.

Nous verrons plus loin (p. 575) qu'une des hypothèses sur lesquelles se fondait ce programme fut immédiatement écartée par le commandant suprême. Montgomery, qui s'attendait de conserver la Neuvième armée sous ses ordres, fut déçu.

Pendant que les Canadiens, décrivant un arc, s'avançaient vers l'est le long du littoral allemand, leur flanc droit devait s'échelonner à une faible distance à l'arrière du secteur gauche de la Deuxième armée britannique. Pour couvrir le flanc oriental du 2e corps canadien pendant son avance au nord du Rhin, Montgomery songeait à placer de nouveau le 308 corps britannique sous le commandement du général Crerar mais cela ne fut pas nécessaire. Le ler corps canadien aurait peut-être à nettoyer le nord-ouest des Pays-Bas mais le commandant en chef espérait éviter qu'on s'écarte ainsi "du but principal: la défaite définitive des armées allemandes dans le nord-ouest de l'Europe"[55].

A la fin de mars, on pesa aussi soigneusement les difficultés que comportait un. assaut en vue du passage de l'Ijssel d'est en ouest, tâche assignée à la Première armée canadienne dans la directive antérieure de Montgomery. Le but visé, nous l'avons vu, était d'ouvrir une route par Arnhem et Zutphen pour ravitailler les troupes à l'est du Rhin et de l'Ijssel. Toute résistance efficace de l'ennemi le long de l'Ijssel paraissait improbable mais l'Ijssel même, lanquée de hauts remblais et d'une largeur variant de 350 à 600 pieds, offrait un sérieux

obstacle. Le problème se trouvait également aggravé par une pénurie de matériaux de génie. Une proposition du 21e groupe d'armées en vue de faire exécuter le plan par l'intervention des deux corps d'armée canadiens à l'est de l'Ijssel fut jugée irréalisable par la Première armée canadienne, à cause du peu de capacité des passages sur le Rhin et des routes enjambant l'Ijssel[56]. Comme nous le verrons, le 2e corps d'armée passa effectivement l'Ijssel à la mi-avril pendant les opérations du 18i corps à l'ouest du fleuve.

Durant ce temps, les préparatifs de la poussée vers le nord se continuaient. Le général Simonds installa son poste de commandement près de Bienen, d'où il pouvait diriger la 3e division dans son avance sur Emmerich tout en restant en contact avec le 308 corps d'armée sur son flanc droit[57]. La 2e division canadienne, qui s'était reposée dans le Reichswald, franchit le Rhin les 28 et 29 mars, ayant à sa tête la 6e brigade alors commandée par le brigadier J. V. Allard. Elle devait devenir l'avant-garde de l'avance vers le nord du 21, corps d'armée (opération "Haymaker"), ayant respectivement à sa gauche et à sa droite les 38 et .48 divisions canadiennes. A la fin du mois, la 4e division blindée ralliait le contingent dans la tête de pont, dans un climat qui évoquait pour l'état-major divisionnaire "les encombrements de Normandie"[58].

Avant que le général Crerar puisse assumer la direction des opérations canadiennes à l'est du Rhin, l'ouverture d'une route de ravitaillement enjambant le fleuve à Emmerich était indispensable. Mais cette possibilité était elle-même subordonnée au progrès des opérations en vue de la prise de la ville et de la crête d'Hoch Elten. Cette tâche importante échouait à la 31, division canadienne. Dans la nuit du 27 au 28 mars, la 7° brigade d'infanterie du brigadier T. G. Gibson ouvrit l'attaque sur les approches orientales d'Emmerich. Le Canadian Scottish ne tarda pas à s'emparer du village de Vrasselt et continua sa marche durant la nuit; le Regina Rifle Regiment occupait Dornick le lendemain matin. Les unités atteignirent les abords de la ville avant de se heurter à la vive résistance d'éléments de la 6e division de parachutistes et de la 346e d'infanterie. Le général Keefler ordonna alors à la 78 brigade de continuer ses attaques afin de nettoyer Emmerich ainsi qu'une région boisée située au nord de la ville pendant que la 8e brigade se préparait à traverser les rangs de la 7e pour s'attaquer à la crête d'Hoch Elten. Ces opérations étaient appuyées par des chars du 27e régiment blindé (Fusiliers de Sherbrooke) et par des "Crocodiles" de l'escadron "C" du Fife and Forfar Yeomanry[59].

Durant la nuit du 28 au 29 mars, le Canadian Scottish livrait ce qu'il a appelé "le plus féroce probablement des engagements pour la possession d'Emmerich"[60], en tentant d'élargir sa tête de pont sur le canal Landwehr. Une compagnie des Regina Rifles lui prêta son concours dans cette tâche difficile et les opiniâtres défenseurs furent graduellement refoulés vers la ville pendant que nos troupes du Génie élevaient un pont sur le canal durant les heures d'obscurité. La route était désormais ouverte à des attaques concertées au coeur même de la zone bâtie. Emmerich, qui comptait normalement 16,000 habitants environ, avait été lourdement bombardée et était "complètement détruite à l'exception d'une rue où quelques immeubles restaient plus ou moins intacts"[61]. (Lorsque la l18 division canadienne passa par Emmerich neuf jours plus tard, elle signala que "seule Cassino en Italie offrait un spectacle plus lamentable"[62].) Le matin du 29, le Regina, appuyé par des chars et des Crocodiles, lançait une attaque afin de nettoyer le quartier sud de la ville. La résistance devint plus

obstinée à mesure que l'opération progressait. "Les défenses ennemies consistaient surtout en maisons fortifiées et en chars; comme il fallait fouiller toutes les maisons et bâtisses, on ne progressa que lentement." Lorsque les troupes se frayèrent un chemin vers le centre de la ville, elles furent en butte au même problème qu'en Normandie et dans les ports de la Manche: "Il était presque impossible à nos chars de soutien de manoeuvrer à cause de barricades et de blocaille ingénieusement disposées"[63]. Pendant que le Regina nettoyait le quartier sud d'Emmerich, les Royal Winnipeg Rifles combattaient sans répit dans le quartier nord, repoussant une furieuse contre-attaque allemande de bonne heure le 30. Ce jour-là, le Canadian Scottish passa de nouveau à l'avantgarde de la division, s'emparant d'une importante fabrique de ciment, dans les faubourgs occidentaux de la ville. Cette usine devait servir de point de départ pour l'opération de la 8e brigade. La 7e brigade achevait sa tâche le lendemain matin. Durant les trois jours précédents, ses bataillons d'infanterie avaient perdu 172 hommes, dont 44 tués ou morts de leurs blessures. C'est le Canadian Scottish qui avait été le plus durement éprouvé[64].

La 80 brigade devait poursuivre l'attaque et s'emparer de la crête d'Hoch Elten. Nous avons déjà signalé l'importance tactique de cette élévation boisée située à trois milles environ au nord-ouest d'Emmerich. Elle dominait les emplacements du Rhin où nos troupes du Génie élevaient des ponts. Elle pouvait donc, si elle restait aux mains des Allemands, retarder la pleine participation de la Première armée canadienne à la bataille. Pour cette raison, le secteur d'Hoch Elten avait été la cible d'un bombardement exceptionnellement intense de l'artillerie et de l'aviation pendant les jours qui avaient précédé l'attaque. Ces mesures' avaient facilité la tâche de la 8e brigade dans son avance au cours de la nuit du 30 au 31 mars. Le Queen's Own Rifles of Canada et le Régiment de la Chaudière tenaient la tête; ce dernier se permettait une exagération sans doute excusable quand il affirmait que le secteur était "peut-être le plus bombardé dans l'histoire de la guerre"[65]. Avec ce qui lui restait de canons et de mortiers, l'ennemi dirigea son feu sur les axes d'avance mais, règle générale, il n'y eut guère de résistance. La nuit suivante, le Chaudière entrait dans le village d'Elten, à l'ouest de la crête, pendant que le Queen's Own et le North Shore complétaient l'occupation de la région boisée. En même temps, sur le flanc de la 31, division, à l'intérieur des terres, la 9e brigade avait nettoyé les bois au nord d'Emmerich ainsi que la ville voisine de 's-Heerenberg[66].

Une fois les Allemands chassés d'Hoch Elten, le Génie put entreprendre la construction d'un pont Bailey de pontons en contre-bas, - pont de la catégorie 40, se prêtant au transport des chars, - à Emmerich, sur le Rhin. A midi le 31 mars, les soldats du Génie des troupes de la Deuxième armée canadienne se mirent à l'oeuvre. Ils furent aidés par divers éléments des services britanniques et canadiens, et par une escadre de péniches de débarquement de la Force navale "U". Bien que l'ennemi ne pût entraver efficacement la construction du pont, il fallut nettoyer ses champs de mines sur la rive nord (le Rhin coule franc ouest à Emmerich); un vent de l'ouest gêna la mise en place des travées flottantes. Néanmoins, le pont "Melville", - ainsi nommé en l'honneur du brigadier J. L. Melville, ancien chef-ingénieur de la Première armée canadienne, - était ouvert à la circulation le lendemain à 8 heures du soir. Il avait 1,373 pieds de longueur; dès le début "les véhicules s'y succédaient nuit et jour sans interruption". Deux autres ponts furent bientôt achevés à Emmerich, le premier,

Marshall, - le commandant suprême prêtait toujours l'oreille la plus attentive à ses avis, - engageait Eisenhower, le 27 mars, à songer à diriger les forces américaines sur Linz ou Munich pour se prémunir contre cette éventualité[72].

Un auteur officiel américain a donné à entendre que d'autres motifs, qui n'ont jamais *été* éclaircis, ont pu entrer en ligne de compte. L'opinion américaine ne pouvait être négligée et Bradley, on le savait, n'avait pas pardonné à Montgomery sa conférence de presse de janvier (voir ci-dessus, p. 476). En conséquence, il était sans doute difficile à un commandant américain de maintenir de puissants effectifs américains sous le commandement de Montgomery ou, à cette étape finale, de confier à Bradley un rôle subordonné à celui de Montgomery[73]. Nous l'avons déjà dit, la situation des Britanniques dans ces litiges était forcément affaiblie du fait que les troupes britanniques au sol étaient relativement peu nombreuses. Sans une armée américaine, le groupe d'armées de Montgomery ne pouvait pas jouer le rôle de premier plan qu'entrevoyaient pour lui les chefs d'état-major britanniques.

Eisenhower blessa davantage encore les susceptibilités britanniques en communiquant directement ses nouveaux projets au chef de l'État et des forces armées soviétiques. Il le fit en toute hâte* et sans avoir consulté au préalable ni son adjoint britannique, ni les chefs d'état-major conjoints, ni ses supérieurs politiques américains et anglais. Il déclara à Staline le 28 mars qu'il se proposait de lancer sa principale attaque sur l'axe Erfurt-Leipzig-Dresde, de même qu'un assaut de moindre envergure sur l'axe Regensburg-Linz[75]. Il en résulta d'énergiques protestations de la part du premier ministre d'Angleterre qui, - même si ce qu'on a dit de sa clairvoyance antérieure, à l'égard de la possibilité d'une mésentente avec les Russes après la guerre, est peut-être exagéré, - était alors pleinement au courant du problème. Le ter avril, il écrivait au Président Roosevelt: "Les Russes feront sans doute la conquête de l'Autriche entière et entreront à Vienne. S'ils prennent également Berlin, l'idée qu'ils ont été le facteur dominant de notre victoire commune ne s'implantera-t-elle pas à tort dans leurs esprits et cela ne mettra-t-il pas la Russie d'humeur à nous susciter à l'avenir de graves et formidables difficultés? J'estime donc que, pour des considérations politiques, nous devons pénétrer aussi loin que possible vers l'est en territoire allemand"[76].

On semble partout d'avis maintenant, autant sinon plus aux États-Unis qu'ailleurs[77], que cette attitude eut été la plus clairvoyante. Mais, à l'époque, les dirigeants américains firent la sourde oreille aux observations de M. Churchill. Le Président Roosevelt était déjà affaibli par la maladie (il devait mourir le 12 avril) et c'est le général Marshall qui, apparemment, se substituait à lui sur le plan militaire. Les vues de Marshall sur ces questions se réflètent dans un télégramme qu'il adressait à Eisenhower le 28 avril, à la suite d'observations britanniques portant que les puissances occidentales pourraient en retirer de grands avantages politiques si elles devançaient les Russes à Prague: "Pour ma part, toute considération de logistique, de tactique et de stratégie mise à part,

*Le texte complet des communications n'a pas été publié mais toute l'histoire remonte au 28 mars, jour ou Montgomery fit circuler sa nouvelle directive. (Il semble cependant en avoir prévenu Eisenhower le 27.) Il est possible que ce geste de Montgomery ait piqué Eisenhower au vif qu'il ait immédiatement informé Montgomery de sa décision et qu il ait en même temps adressé son télégramme à Staline. Un auteur américain, qui propose comme explication qu Eisenhower voulait ainsi écarter toute possibilité de revenir sur cette décision, a peut-être raison[74].

j'hésiterais à risquer des vies américaines à de simples fins politiques"[78]. On a presque l'impression que, dans la chaleur du débat, certains protagonistes ont provisoirement perdu de vue que ce n'est pas pour des motifs militaires qu'on .fait la guerre.

A la fin de mars 1945, la guerre était à peu près gagnée; une paix véritable et la stabilité internationale future étaient des considérations beaucoup . plus importantes que la situation militaire immédiate. Dans ces circonstances, ce sont les hommes d'État qui auraient dû dicter aux commandants militaires leur ligne de conduite. Il est infiniment regrettable qu'en cette heure de crise l'initiative politique ait été à peu près inexistante aux États-Unis. Les vues du général Eisenhower étaient pleinement soutenues à Washington en dépit de toutes les protestations britanniques; on lui donnait raison quand il disait que Berlin "n'était plus un objectif de première importance"[79]. C'est ainsi que les Russes purent s'emparer de la capitale d'Allemagne et occuper celle de la Tchécoslovaquie sans que l'Ouest tente de les y devancer.*

Pendant que ce différend, qui nous semble si bizarre avec le recul du temps, occupait leurs chefs, les troupes des puissances occidentales remportaient une autre grande victoire. Le ler avril, la Neuvième armée américaine établissait le contact avec la Première armée à Lippstadt et la Ruhr était enveloppée. Non ,seulement la plus grande région industrielle allemande se trouvait ainsi isolée du reste du pays mais le groupe d'armées "B" dans sa presque totalité, y compris les Cinquième et Quinzième armées Panzer, était encerclé. L'ennemi n'opposa qu'une faible résistance à la liquidation de cette vaste poche. Le 8 avril, elle était coupée en deux. Le 18, toute résistance cessait dans ce secteur. Plus de 317,000 prisonniers y avaient été capturés. On croit que, le feld-maréchal Model, commandant du groupe d'armées, se suicida[80]. L'Allemagne nazie était en voie d'écroulement rapide.

Retour de la Première armée canadienne

A minuit moins une minute dans la nuit du let au 2 avril, le Q.G. de la Première. armée canadienne prenait la direction des opérations du 2e corps canadien à l'est du Rhin. A midi ce jour-là, le ler corps britannique du général Crocker passait de nouveau sous le commandement du général Dempsey[81]. Il avait relevé continuellement du général Crerar depuis les jours mémorables de Normandie. La rupture de cette association honorable et prolongée causa des regrets. D'autre part, le passage du ter corps canadien du général Foulkes sous le commandement de l'armée dans le secteur d'Arnhem fut une source de satisfaction, Le Q.G. du corps d'armée était arrivé, d'Italie au début de mars, pour passer sous le commandement du général Crerar le 15 à midi, mais seule au début la 49e (West Riding) division était sous ses ordres[82]. La nouvelle limite entre la Première armée canadienne et la Deuxième britannique s'étendait vers le nord depuis Terborg (à neuf milles environ au nord-est d'Emmerich) jusqu'à Zelhem et s'inclinait ensuite en direction de Borne en passant par Ruurlo, Borculo, Neede et Delden[83].

*Il y a lieu de noter que, les zones d'occupation étant, déjà délimitées, toute avance des puissances occidentales vers Berlin ou Prague aurait forcément été suivie d'un retrait, le moment venu.

Le général Crerar communiqua une nouvelle directive à ses commandants de corps d'armée le 2 avril[84]. Le général Simonds devait poursuivre son avance vers le nord en vue de forcer le passage de l'Ijssel au sud de Deventer et de s'assurer la maîtrise de la ligne Apeldoorn-Otterloo. En même temps, le général Foulkes devait élargir "l'île" au sud du Bas-Rhin, établir une tête de pont sur ce fleuve à l'ouest d'Arnhem et se porter contre cette dernière localité. Pour les phases suivantes, Simonds, après avoir maîtrisé la ligne Almelo-Deventer, devait nettoyer le nord-est des Pays-Bas tandis que Foulkes aurait peut-être à s'attaquer aux forces allemandes en Hollande occidentale. Le commandant d'armée écrivait:

> Si l'on décidait que le nettoyage de la Hollande occidentale par le ler corps canadien ne doit pas être entrepris, la Première armée canadienne se regrouperait sur un front de deux corps d'armée pour s'avancer en Allemagne entre la limite séparant les armées à sa droite (limite de la Deuxième armée britannique) et la mer à sa gauche, détruisant ou capturant toutes les forces ennemies au fur et à mesure des opérations.

Tout le long de ces opérations, le 2e corps d'armée aurait "la première option" sur les ressources de l'armée et sur l'appui du groupe n° 84 de la RAF.

L'avance du 2e corps d'armée vers le nord avait déjà gagné de l'élan. Après s'être concentrée dans la région Bienen-Millingen, la 2e division se porta à l'avant sur la droite de la 3e, traversa de nouveau la frontière germano-hollandaise et nettoya Netterden le 30 mars. Règle générale, mandait-on, des "groupes disséminés" de défenseurs n'opposaient qu'une résistance machinale dans certains secteurs[85]. Pendant que la 3e division s'emparait de la Crète d'Hoch Elten, les troupes du général Matthews poussaient de l'avant jusqu'à Etten, à sept milles au nord-est d'Emmerich, la division Wessex occupant provisoirement son flanc droit. La 4e division canadienne blindée arriva à cet endroit le ter avril. La mission immédiate du général Vokes consistait à occuper la région Lochem-Ruurlo et à franchi ensuite le canal Twente, se frayant un chemin jusqu'à Delden et Borne[86].

Pendant que nos formations se déployaient en éventail à l'est du confluent de l'Ijssel et du Rhin, la désorganisation allemande facilitait une avance rapide. Il devint bientôt évident qu'exception faite de Zutphen, bien protégée par des canaux la reliant à l'Ijssel, le canal Twente serait la prochaine ligne naturelle de défense de l'ennemi. Ce canal se dirige vers l'est à partir de l'Ijssel, au nord de Zutphen, passe par Lochem et par les faubourgs méridionaux d'Hengelo pour se rendre jusqu'à Enschede, presque perpendiculairement aux axes du 2e corps d'armée. Notre vieil adversaire, la fie division de parachutistes en défendait la partie principale aussi loin vers l'est qu'Hengelo. A l'est du Rhin, la division avait été renforcée par des unités de recomplètement et d'instruction et par le 31e régiment de réserve de parachutistes, lequel comprenait trois bataillons dont l'un était une unité d'artillerie armée de pièces de divers calibres. A la veille de l'attaque canadienne, Plocher avait également été renforcé par un "régiment de police" de qualité douteuses[87].

Se frayant un chemin par Doetinchem et Vorden, la 2e division canadienne fut la première à traverser le canal Twente. Dans la nuit du 2 au 3 avril, la 4e brigade d'infanterie se portait à l'assaut près d'Almen, à quatre milles à l'est de Zutphen. La rapidité de l'attaque, après une foudroyante avance de 20 milles, prit l'ennemi au dépourvu. Bien que les Allemands eussent fait sauter les ponts sur le canal, leurs défenses étaient encore désorganisées. Lorsque le Royal

Regiment of Canada traversa sur des bateaux d'assaut, ses premiers prisonniers furent surtout des hommes du Génie occupés à préparer des positions pour l'infanterie qui arriva cependant trop tard pour barrer la route au régiment. Nos propres troupes du Génie se mirent immédiatement à organiser des moyens de transbordement pendant qu'une compagnie clé la Royal Hamilton Light Infantry renforçait la tête de pont. Vers midi, l'ennemi réagit énergiquement, ouvrant "un feu très intense de mortiers et d'artillerie contre l'emplacement de la traverse projetée" et interrompant provisoirement les travaux de génie[88]. Néanmoins, des radeaux furent bientôt mis en circulation sur le canal et, le lendemain, ils transportaient les chars blindés du 8e régiment de reconnaissance (1411, Canadian Hussars), les autocanons du 2e régiment antichars (art.can.) et les chars du 10e régiment blindé (Fort Garry Horse) pour soutenir l'infanterie. Les Allemands ont cru à tort que les Canadiens se servaient de chars amphibies[89]. Bien que l'ennemi ait lancé quelques contre-attaques par-ci par-là et qu'il ait continué à gêner la construction du pont et des radeaux, la tête de pont était consolidée et élargie le 3 avril. A la fin de la journée, l'Essex Scottish se préparait à rallier le reste de la brigade au nord du canal et rien n'empêchait plus la 5e brigade de continuer sa poussée vers le nord. Les pertes de la 4e brigade avaient été relativement légères[90]. Pendant ce temps, la 6e brigade avait fait taire toute résistance sur le flanc gauche, plus près de l'Ijssel.

Les pertes subies par la Wehrmacht au cours des batailles antérieures avaient eu, de toute évidence, de graves répercussions. La 4e brigade note[91]:

> Les tactiques de l'ennemi semblent parfois presque enfantines; comme d'habitude il suit scrupuleusement la consigne mais son comportement indique que le calibre des troupes qui nous font face n'est plus ce qu'il était. Chacune de ses attaques lui a coûté très cher; le plus souvent, nous lui avons pris plusieurs prisonniers; des adolescents, desenfants ou des vieillards, chétifs, sales et décharnés.

Bien que toute résistance allemande fût en voie de devenir rapidement inutile, de furieux combats devaient encore se livrer dans des secteurs isolés, avant l'écroulement complet.

Immédiatement à l'ouest de Delden, à 20 milles à l'est du passage de la 2e division, la 4e division blindée se tailla une deuxième tête de pont sur le canal Twente. Le 2 avril, les chars et l'infanterie motorisée du général Vokes avaient atteint le canal à Lochem; ils y relevèrent une formation de la division Wessex mais ne trouvèrent aucun endroit qui se prêtât à un passage[92]. Les Allemands, installés en assez grand nombre sur la rive opposée, faisaient des trouées dans nos rangs. Le 3 au soir, le Lincoln and Welland du lieut.-col. R. C. Coleman (rattaché à la 4* brigade blindée) lançait deux compagnies de l'autre côté du canal pendant qu'une compagnie du Lake Superior Regiment (motorisé) exécutait une attaque de diversion contre les portes d'écluses à mille yards environ à l'ouest du passage principal. Après "un feu intermittent de tirailleurs et d'armes portatives" qui dura toute la journée, l'ennemi ne pouvait plus opposer à l'assaut qu'un "feu modéré de mitrailleuses et de mortier"[93]. Les contre-attaques furent repoussées par notre infanterie aidée de l'artillerie divisionnaire et la tête de pont fut consolidée. Le problème le plus pressant restait la construction d'un pont; il était essentiel d'en aménager un sans retard pour le transport des lourds véhicules de la 4e brigade blindée. Heureusement, le Lake Superior Régiment découvrit, aux portes des écluses, une brèche de 30 pieds où il était possible de bâtir un pont. Les plans initiaux ne prévoyaient pas l'aménagement

d'un pont à cet endroit mais on dépêcha quand même sur les lieux le 9e escadron de campagne (Génie canadien). Au bout de deux heures et quart, le pont était prêt et la brigade put s'y engager. Cest le Lincoln and Welland qui supporta le choc des opérations des 3 et 4 avril; il y perdit 67 hommes[94].

La résistance s'affaiblissant, nos troupes occupèrent Delden et, passant par Borne, poussèrent jusqu'à l'important centre de communications d'Almelo, à huit milles au nord du canal. Les 4 et 5 avril, des unités de la 41, brigade blindée délogèrent des tirailleurs de la ville, au milieu de réjouissances publiques. D'autres éléments de la 4e division avaient déjà dépassé la ville et se dirigeaient, de l'autre côté de la frontière allemande, vers Meppen, sur l'Ems[95].

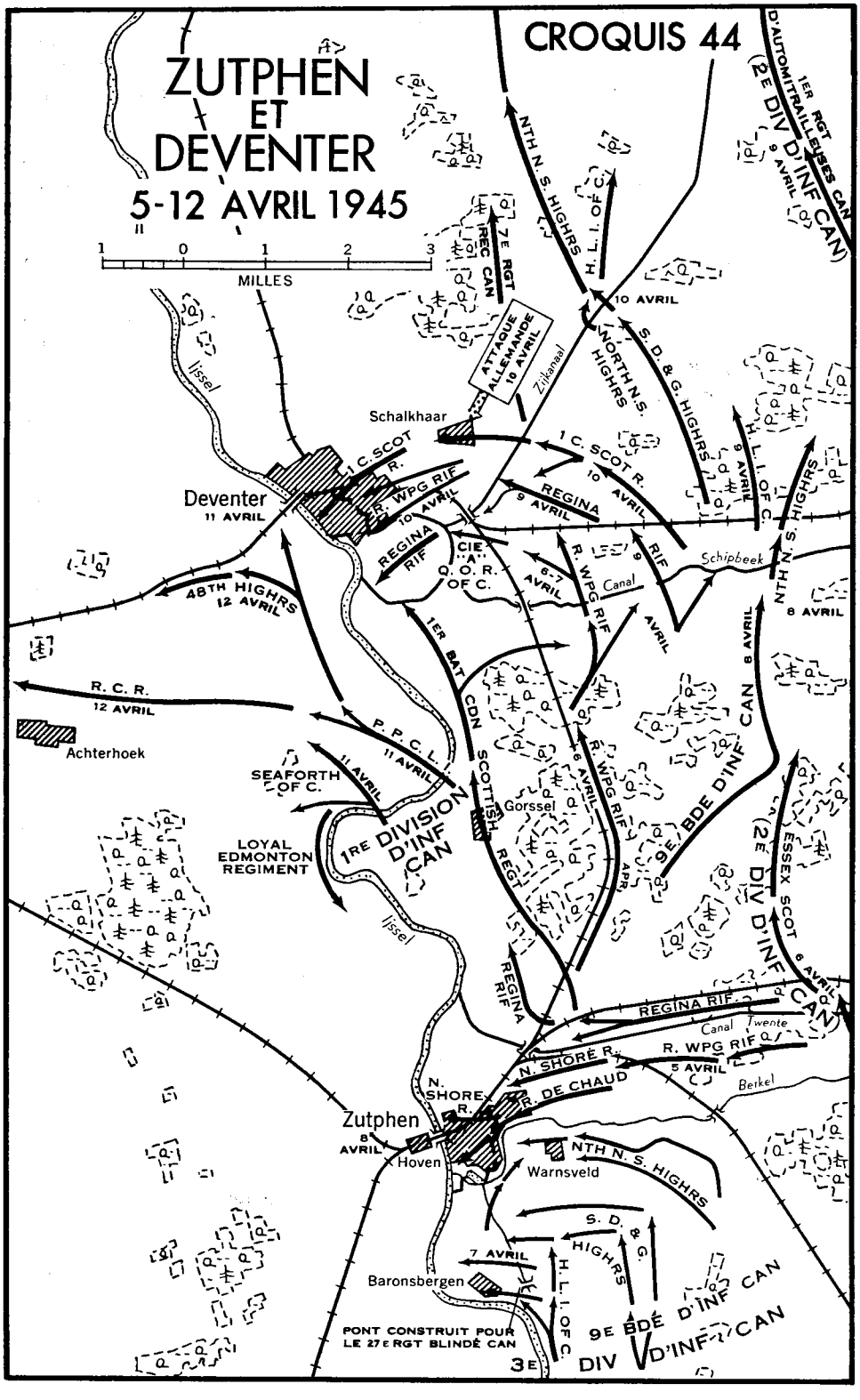
Zutphen et Deventer

Le 5 avril, le maréchal Montgomery communiquait une nouvelle directive[96]. Il y notait que la Neuvième armée américaine avait été retirée de son commandement à minuit dans la nuit du 3 au 4 avril pour passer au 12e groupe d'armées; ce changement aurait "des répercussions précises" sur les . opérations de son propre groupe d'armées et ses ordres du 28 mars (voir ci-dessus, p. 572) devaient être modifiés en conséquence.

La nouvelle directive enjoignait à la Deuxième armée de "manoeuvrer pour s'établir sur la ligne du Weser dans les limites de l'armée" et de s'emparer de Brême. Elle devait alors se saisir de têtes de pont sur le Weser, l'Aller et la Leine et se préparer à avancer jusqu'à l'Elbe pour y établir des têtes de pont. Quant à la Première armée canadienne, elle devait exécuter les tâches qui lui .avaient été assignées le 9 mars (voir ci-dessus, p. 562):

11. Un corps d'armée, d'au moins deux . divisions, se portera ensuite vers l'ouest pour nettoyer la Hollande occidentale. Cela prendra peut-être un certain temps; on y procédera méthodiquement jusqu'à ce que la tâche soit achevée (voir alinéa 14).
12. Pendant le nettoyage de la Hollande occidentale, le reste de l'armée canadienne se dirigera vers le nord, pour nettoyer le nord-est de la Hollande, puis vers l'est, pour nettoyer la bande côtière et toits les effectifs navals de l'ennemi jusqu'à la ligne du Weser.
    Durant ces opérations, une division blindée de l'armée canadienne se portera sur l'axe Almelo-Neuenhaus-Meppen- Sogel-Friesoythe-Oldenbourg pour assurer une certaine sécurité au flanc gauche de la Deuxième armée.
13. Ayant nettoyé le nord-est de la Hollande et la bande côtière, en conformité de l'alinéa 12, l'armée canadienne sera prête à remplacer la Deuxième armée à Brême pour opérer vers l'est sur l'axe Hambourg. Elle aura pour mission de protéger le flanc gauche de la Deuxième armée dans son avance sur l'Elbe et de nettoyer la presqu'île de Cuxhaven.
14. Il se peut que les ressources accessibles à l'armée canadienne (Génie, construction de ponts, matériel, etc.) ne suffisent pas à toutes ces fins. En pareil cas, les opérations des alinéas 12 et 13 auront priorité, le nettoyage de la Hollande occidentale venant en deuxième lieu.

Pendant que le centre et le flanc droit du général Simonds réalisaient de rapides progrès au nord du canal Twente, la 3e division canadienne, sur son flanc gauche, se préparait à occuper Zutphen et Deventer. Partie de la région d'Hoch Elten et s'avançant d'un pas ferme vers le nord, elle avait nettoyé la rive droite de l'Ijssel, se heurtant à une faible résistance à Wehl le 2 avril. ,Comme, à ce moment-là, l'unité de flanc, c'est-à-dire la 2e division, occupait la tête, Simonds lui ordonna de "donner des coups de sonde et d'enlever Zutphen,


CROQUIS 44
ZUTPHEN ET DEVENTER
5-12 AVRIL 1945
1 0 1 2 3
MILLES
7E RGT REC CAN
ATTAQUE ALLEMANDE 16 AVRIL
NTH N.S. HIGHRS
H.L.I. OF C.
10 AVRIL
1ER RGT D'AUTOMITRAILLEUSES CAN
(2E DIV D'INF CAN)
9 AVRIL
NORTH N.S. HIGHRS
S.D. & G. HIGHRS
Zijkanaal
Schalkhaar
1 C. SCOT R.
R. WPG RIF
10 AVRIL
Deventer
11 AVRIL
REGINA RIF
CIE "A" Q.O.R. OF C.
6-7 AVRIL
Schipbeek
Canal
8 AVRIL
48TH HIGHRS
12 AVRIL
1ER BAT CDN SCOTTISH REGT
R. C. R.
12 AVRIL
Achterhoek
P.P.C.L.I.
11 AVRIL
SEAFORTH OF C.
LOYAL EDMONTON REGIMENT
1RE DIVISION D'INF CAN
Gorssel
9E BDE D'INF CAN
(2E DIV D'INF CAN)
ESSEX SCOT
6 AVRIL
Ijssel
REGINA RIF
Canal Twente
N. SHORE R.
R. DE CHAUD
5 AVRIL
Berkel
Zutphen
8 AVRIL
Hoven
Warnsveld
NTH N.S. HIGHRS
S.D. & G. HIGHRS
7 AVRIL
Baronsbergen
H.L.I. OF C.
PONT CONSTRUIT POUR LE 27E RGT BLINDÉ CAN
3E DIV
9E BDE D'INF CAN

si la résistance n'était pas trop obstinée"[97]. Mais devant l'intention évidente de l'ennemi de tenir la ville et à la suite des rapides progrès de la 2e division au nord du canal Twente, il fut bientôt nécessaire d'acheminer la 3e division sur Zutphen.

Pendant que la 8e brigade d'infanterie tenait Doesburg et que la 7e nettoyait l'extrémité occidentale du canal le 5 avril, la 9e brigade se rapprochait des abords méridionaux et orientaux de Zutphen. Ce secteur était défendu par la 361e division d'infanterie du 88e corps d'armée* à laquelle était rattaché un bataillon d'instruction parachutiste[98]. Ces troupes, qui comprenaient beaucoup "d'adolescents"[99], combattirent furieusement. La 9e brigade se heurta à une résistance opiniâtre à Baronsbergen et aux abords de Warnsveld, ville protégée par d'anciens ouvrages maritimes de défense reliés à l'Ijssel. Pour franchir un fossé de drainage, le peloton de pionniers de la Highland Light Infantry of Canada aménagea un pont "avec des coffres à mortiers de 4.2", renforcés de bois de charpente et de ballast", assez solide pour le transport des chars de soutien de l'escadron "A" du 27e régiment blindé (Fusiliers de Sherbrooke)[100].

Pour accélérer l'élan de la poussée, au nord du canal Twente, la 9e brigade, qui s'était établie dans les abords de la ville, en fut retirée le 7 avril et la 8e poursuivit ses opérations en vue de réduire Zutphen. Elle avait lancé son attaque le 6, s'avançant de l'est contre la ville sur deux colonnes, le North Shore à droite et le Régiment de la Chaudière à gauche. Le North Shore eut à triompher d'une résistance obstinée et à livrer des combats corps-à-corps mais le Chaudière put réaliser d'excellents progrès. En conséquence, le plan fut modifié: on retira le North Shore qui traversa le flanc droit du Chaudière. Le combat se continuait le 7. A certains moments, notre infanterie se trouvait immobilisée par des tirailleurs et des mitrailleuses; néanmoins, comme dans les opérations du canal Twente, "on constata pour la première fois que l'attitude de l'ennemi changeait graduellement; il lui arrivait encore de se battre avec courage mais le coeur n'y était plus"[101]. Le coup de grâce lui fut donné le matin du 8 quand la brigade, aidée de Crocodiles, pénétra dans le quartier de l'usine. Avant le milieu du jour, la vieille ville historique était complètement nettoyée et un groupe de défenseurs traversait l'Ijssel dans des bateaux de caoutchouc pour s'échapper[102].

Pendant que la 80 brigade achevait son oeuvre à Zutphen, la 9e établissait une tête de pont sur le canal Schipbeek, à cinq milles environ au nord du canal Twente, et la 7e se préparait à attaquer Deventer. L'attaque du général Simonds au delà de l'Ijssel, jointe aux opérations du général Foulkes à Arnhem, devait nécessairement être précédée de la prise de cette ville.

Deventer, comme Zutphen, se trouve sur la rive droite de l'Ijssel et ses abords étaient bien protégés par un enchevêtrement de cours d'eau. Là aussi il fut nécessaire d'attaquer à partir de l'est. Après "une très dure lutte"[103], le soir du 9 avril, la 7e brigade traversait le Zijkanaal, orienté vers le nord-est à partir des approches de la ville. Le Canadian Scottish tenait la tête; il enleva le village voisin de Schalkhaar sans difficulté. Trois chars allemands firent leur

Nous avons ici un bel exemple des changements effectués par le commandement allemand durant cette période: le 88e corps d'armée passait du commandement de la Vingtcinquième armée à celui du groupe d'armées Student le 3 avril et, trois jours plus tard, il repassait à la Vingt-cinquième. La 361 était une division *Volksgrenadier*.

apparition le matin du 10; l'un d'eux fut rapidement démoli et les autres mis en fuite par l'escadron "A" du 27e régiment blindé. Au milieu de la journée, l'attaque principale du brigadier Gibson commençait; le Canadian Scottish occupait la droite, le Royal Winnipeg Rifles la gauche, tandis que le Queen's Own Rifles of Canada, provisoirement sous le commandement de la brigade, continuait de faire pression sur les abords de la ville du côté du sud-est. L'ennemi fut refoulé jusqu'à sa dernière ligne importante de défense, - un fossé antichar entourant la ville, - mais cela ne retarda guère nos troupes. La résistance s'écroula; de nombreux Allemands furent faits prisonniers pendant que d'autres cherchaient à atteindre la rive opposée de l'Ijssel, s'exposant au feu de l'artillerie de la Ire division canadienne qui participait au combat[104]. Le 20 au soir, la brigade avait occupé la partie principale de Deventer et, durant la nuit, le Regina Rifle Régiment, traversant les rangs du Winnipeg, nettoya les faubourgs du sud-est. Vingt-quatre heures après le début de l'attaque principale, Deventer était entièrement conquise, une grande part du mérite de ce nettoyage rapide de la ville revenant à "un groupe hollandais de résistants parfaitement organisé". Les pertes totales de la 7e brigade (y compris celles du Queen's Own) s'établissaient à 126; elle signalait la capture d'environ 500 prisonniers[105].

L'opération "Cannonshot" : passage de l'I jssel

A la fin de la première semaine d'avril, le général Crerar, conformément à la directive de Montgomery, accordait encore la première priorité à l'ouverture d'une route entre Arnhem et Zutphen. La réduction de Deventer et la fin de toute résistance allemande sur la rive orientale de l'Ijssel préparaient la voie à l'étape décisive de ces opérations. Ainsi, le 11 avril, le 2e corps d'armée était prêt à exécuter la phase initiale des ordres communiqués par le commandant d'armée en vue de l'opération "Cannonshot", c.-à-d. "le passage de l'Ijssel du côté de l'est et la prise d'Apeldoorn et de l'élévation située entre cette localité et Arnhem"[106]. Comme on le verra au chapitre suivant, le ler corps canadien était déjà en position pour attaquer Arnhem et les deux corps d'armée projetaient des opérations convergentes au nord de cette ville, entre l'Ijssel et le Bas-Rhin. C'est la Ire division canadienne d'infanterie du major-général H. W. Foster, récemment arrivée d'Italie (voir ci-dessus, p. 560), qui fut choisie pour exécuter cet assaut sur l'Ijssel. Placée provisoirement sous le commandement du général Simonds, elle se prépara immédiatement à sa première opération dans le nordouest de l'Europe.

"Cannonshot" fut lancée par la 2e brigade d'infanterie, à mi-chemin environ entre Zutphen et Deventer, durant l'après-midi du 11. L'assaut fut donné par la Princess Patricia's Canadian Light Infantry et par les Seaforth Highlanders of Canada, appuyés par un feu intense d'artillerie, y compris des écrans de fumée sur les flancs, et par des concentrations de hauts explosifs dirigées sur les positions défensives connues, ainsi que par des bombardements de contrebatterie et de contre-mortiers[107]. A 4h.30 de l'après-midi, les deux bataillons entreprenaient le passage du cours d'eau dans des "Buffaloes" de la 79e division blindée., N'ayant jamais utilisé ces véhicules en Italie, les hommes en avaient soigneusement appris la manceuvre avant l'opération. Ils réussirent à surprendre l'ennemi et "l'opération fut exécutée rapidement et en conformité du plan"[108]. A

gauche, le Seaforth ne signalait aucune résistance et, 65 minutes après le début de l'assaut, toutes ses compagnies avaient consolidé leurs objectifs. A droite, les Patricias eurent à faire face à une résistance assez vive mais, après avoir démoli un char français utilisé par les Allemands, ils atteignirent eux aussi leur but[109]. A six heures, la première phase de "Cannonshot" se soldait par un succès. Pendant ce temps, cinq compagnies du Génie avaient commencé la construction de ponts et de radeaux sur la rive orientale de l'Ijssel.* L'artillerie ennemie fut bientôt dirigée contre cette cible de première importance et 17 sapeurs furent atteints. Néanmoins, à 2 heures le lendemain matin, deux radeaux et un pont étaient prêts pour le passage de véhicules à roues et à chenilles[110].

Le 12 avril, la lie brigade traversait les rangs de la 2e pour étendre la tête de pont vers l'ouest en direction d'Apeldoorn. Pendant le combat, le lieut.-col. D. A. Mackenzie, commandant du 48e Highlanders of Canada, fut tué par un obus. L'artillerie allemande était précise et importune, et la 2e brigade nota que les habitations de ce secteur, à l'opposé de celles d'Italie "n'offraient pas d'abri contre les obus parce qu'elles étaient faites de brique et non de pierre ou de ciment". La 3e brigade franchit alors rIjssel et l'attaque progressa rapidement sur un front plus étendu. A 6 heures du matin le 13, - heure où la division repassait sous le commandement du ler corps canadien, - des patrouilles avaient pénétré presque à mi-chemin d'Apeldoorn. Les troupes du général Foster préparaient alors leur poussée décisive vers la ville[111]. Nous raconterons au prochain chapitre les dernières étapes de "Cannonshot", qui font partie intégrante des opérations du ler corps d'armée.

Vers la mer du Nord

Pendant que ces opérations se déroulaient sur le flanc gauche du général Simonds en vue de l'ouverture d'une route de ravitaillement traversant l'Ijssel les troupes avançaient rapidement sur le reste de sa ligne de front. Nous avons vu qu'au centre et à droite les 2e et 40 divisions avaient forcé le passage du canal Twente au début d'avril. La 4e avait alors pivoté vers le nord-est, passant par Almelo et traversant de nouveau la frontière germano-hollandaise le 5 avril, pendant que les 2e et 3e divisions continuaient leur poussée en vue de nettoyer le nord-est des Pays-Bas. Dans cette tâche, elles avaient l'appui de la lre division blindée polonaise, qui ralliait le 2e corps d'armée le 8 avril[112], et plus tard de la 5e division canadienne blindée. Avant de faire le récit des opérations blindées engagées sur le flanc oriental, il convient de nous arrêter aux remarquables opérations du secteur central où la 2e division parcourut plus de 80 milles en ligne droite, depuis le canal Twente jusqu'à la mer du Nord, en moins d'une quinzaine.

Lorsque la 2e division quitta les rives du canal Twente, les renseignements recueillis indiquaient qu'il ne pouvait se trouver plus de trois divisions allemandes dans le nord et l'est des Pays-Bas. Le Q.G. du 21e groupe d'armées jugeait inopportun d'isoler ces formations dans la partie occidentale du pays puisqu'il faudrait à cette fin détourner vers cette opération des effectifs dont on avait

*Les effectifs du commandant du Génie royal de la Ire division canadienne d'infanterie avaient été renforcés, en vue de "Cannonshot", par la 32e compagnie de campagne (Génie can.). Le commandant avait aussi sous ses ordres la 277e compagnie du corps (britannique) des pionniers.

besoin ailleurs. On préférait refouler l'ennemi au nord et à l'est de ses défenses de l'Ijssel et le forcer à s'échapper par l'extrémité septentrionale du "sac"[113]. Le 6 avril, la 6e brigade d'infanterie atteignait le canal Schipbeek, à huit milles environ à l'est de Deventer. L'ennemi avait fait sauter le seul pont de la région mais les Queen's Own Cameron Highlanders of Canada constatèrent que les fantassins pouvaient encore utiliser ce pont endommagé et, n'ayant à faire face qu'à une faible résistance, ils eurent tôt fait d'établir une tête de pont sur la rive nord. Le lendemain, la 2e division se dirigeait vers Holten. L'état-major divisionnaire note que les avions de soutien de la RAF "réclamaient des cibles", mais, ajoute-t-il, "l'avance est tellement rapide qu'il est presque impossible de localiser avec exactitude les Q.G., les emplacements de canons et les installations de l'ennemi"[114].

Pendant ce temps, on avait terminé les préparatifs en vue de l'utilisation de troupes aéroportées pour hâter l'avance vers la mer du Nord. A la fin de mars, le brigadier J. M. Calvert, commandant des troupes du Service spécial de l'air, avait discuté avec des officiers du Q.G. de Crerar les plans d'engagement de ces troupes. Elles avaient été organisées et instruites en vue d'opérer par petits détachements d'un officier et de 10 à 15 hommes; elles pouvaient être débarquées à l'avant de nos formations au sol et, bien que légèrement armées, semer le désarroi à l'arrière des lignes allemandes, aider la Résistance hollandaise et faciliter d'autres façons le progrès de nos divisions. Au début d'avril, il fut convenu que deux opérations seraient organisées: "Amherst" dans le nord-est des Pays-Bas (avec la collaboration, au sol, du l81 bataillon belge de parachutistes) et "Keystone" à l'ouest de l'Ijssel[116]. Le contingent aéroporté choisi pour "Amherst" comprenait des unités françaises, les 2e et 3e régiments de Chasseurs parachutistes, relevant du commandement britannique et comprenant 700 hommes environ munis d'appareils de T.S.F. et de "jeeps" blindés. Sa tâche générale consistait à protéger les ponts du canal et du fleuve sur les axes d'avance du 2e corps d'armée; il avait avant tout pour mission spéciale de surveiller les deux aéroports de Steenwijk. Il devait également harasser l'ennemi et fournir des guides et des renseignements aux éléments de tête de la Première armée canadienne[117]:

Le débarquement eut lieu dans la nuit du 7 au 8 avril. Bien que le temps fût à peine tolérable, des appareils du groupe n° 38 de la RAF transportèrent les troupes du Service spécial de l'air d'Angleterre et les débarquèrent avec plus ou moins d'exactitude dans le triangle formé par les villes de Groningue, Coevorden et Zwolle. La DCA allemande restait muette mais, parce que certaines éventualités n'avaient pas été prévues à l'instruction, il fut impossible de débarquer les jeeps de l'unité[118]. On en transporta plus tard un certain nombre par route pour les remettre à leurs destinataires. Le contact fut rapidement établi en divers points avec les divisions du 2e corps d'armée qui s'avançaient rapidement. De bonne heure le matin du 9 avril, le 18e régiment d'automitrailleuses (121h Manitoba Dragoons) croisa les Français près de Meppel pendant qu'à Coevorden un bataillon polonais motorisé opérait sa jonction avec le contingent belge du Service spécial[119]. Pendant les jours suivants, des détachements isolés de parachutistes eurent à combattre presque continuellement, perdant 91

*"Keystone" avait pour but de faciliter l'exécution de "Cannonshot" (voir ci-dessus, p. 583). L'opération était finalement contremandée le 14 avril, la zone projetée de débarquement ne se prêtant pas à cette maneeuvre[115].

hommes mais capturant de nombreux prisonniers, détruisant les moyens de communication et désorganisant la retraite de l'ennemi. A Spier, à mi-chemin entre Meppel et Assen, le commandant du 3e rég. de chasseurs parachutistes, après qu'il eût audacieusement capturé le village à la tête d'un petit détachement, fut sauvé d'une destruction certaine aux mains de forces allemandes très supérieures, par l'apparition miraculeuse, - évocatrice d'un film de cinéma, - de chars du 8e régiment canadien de reconnaissanee[120].

Le plan se fondait sur l'idée que les troupes du Service spécial de l'air pourraient être "rattrapées" par nos forces au sol en 72 heures tout au plus; il avait donc été décidé de ne pas les ravitailler par air à partir de bases du Royaume-Uni*. Dans certaines régions cependant, pour diverses raisons, la jonction ne put se faire aussi tôt et plusieurs détachements du Service spécial durent se débrouiller seuls pendant six ou sept jours. Le brigadier Calvert, qui surveillait et dirigeait l'opération, du Q.G. de la Première armée canadienne, demanda au général Crerar, le 10 avril, d'acheminer vers l'ouest, dans la région "d'Amherst", une partie de la division blindée polonaise. Le commandant d'armée jugea cependant qu'il n'y avait pas lieu de détourner de son but principal une partie importante de ses troupes pour aider le Service spécial, d'autant plus que ce dernier, disait-on, avait des vivres en abondance. Calvert reconnut plus tard que son chef avait raison[121]

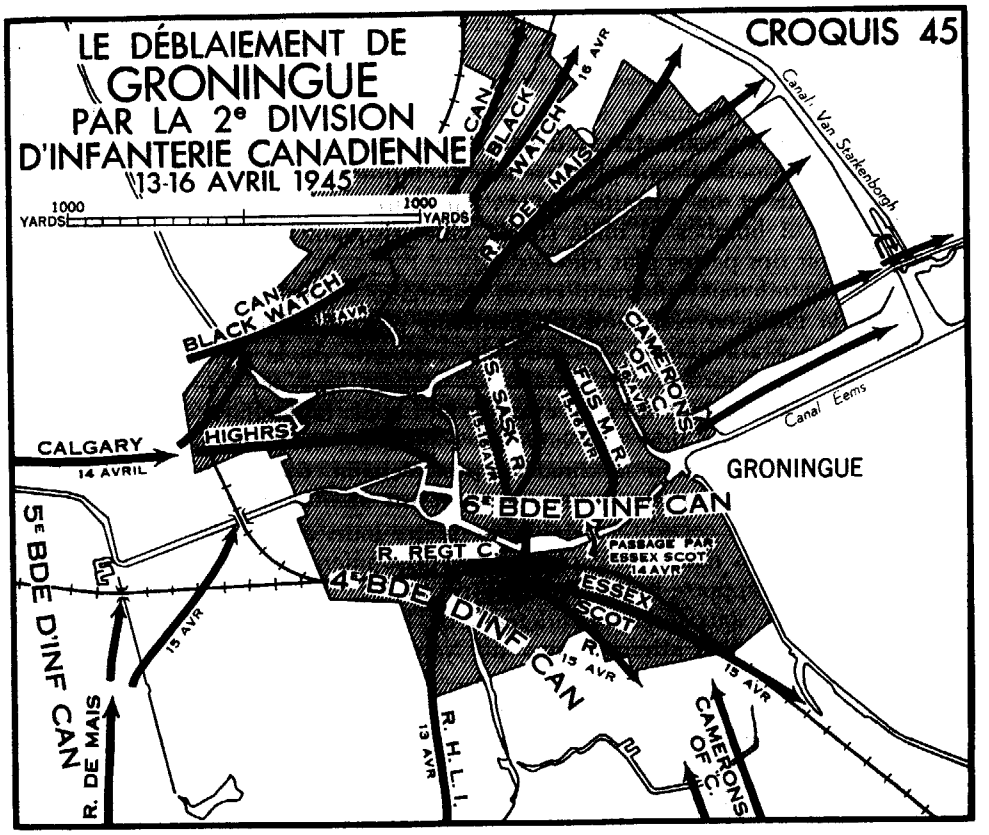
Comme les Allemands étaient à ce moment-là dans un état avancé de désorganisation, il est difficile d'évaluer avec précision les résultats de l'opération "Amherst". D'après le Q.G. du 1Q7 corps britannique aéroporté, elle a influé "appréciablement" sur le moral de l'ennemi; "il lui fallut déployer sur une très grande superficie, pour les opposer aux régiments français, de nombreux effectifs dont il avait un pressant besoin à des fins de défense contre les troupes au sol qui s'avançaient à vive allure"[122]. Les rapports ne font aucune mention des aéroports de Steenwijk[123] mais il est évident que le Service spécial ne put atteindre cet objectif, car, le 10 avril, la 2e division canadienne signalait que ces installations "marquées ici et là de cratères"[124] étaient encore aux mains de l'ennemi. Le chroniqueur de l'état-major général du Q.G. du 2e corps d'armée résume ainsi la situation au 15 avril: "Ces unités ont capturé 200 Allemands et en ont tué 150; elles ont empêché la destruction de nombreux ponts, harcelant les Allemands . . . Les deux bataillons réunis ont débarqué 690 hommes. Jusqu'ici, 492 sont de retour, 134 manquent à l'appel, 29 ont été blessés et 24 tués."

Aidée par "Amherst", la 2e division avançait rapidement vers le nord en direction de Groningue, le long d'un axe principal, le 8e régiment de reconnaissance précédant la brigade de tête[125]. Le flanc gauche de la division était protégé par le 1eL régiment d'automitrailleuses (Royal Canadian Dragoons), qui relevait provisoirement du général Matthews.

> L'ennemi, incapable de rassembler assez de canons ou de mortiers de soutien, chercha plutôt à bloquer les importants carrefours, à défendre les villages voisins et tous les canaux jusqu'à la rupture de leurs digues; il se retirait ensuite, la nuit généralement.
> Cependant, les cinq derniers jours, (12-18 avril), toute direction coordonnée cessa et il semblait disposé à retraiter à n'importe quelle heure du jour, attendant le plus souvent qu'il soit trop tard[126].

La 5e brigade enlevait Holten le 8 avril; trois jours plus tard, elle pénétrait dans Ommen.
La 6e brigade continuait d'avancer pour établir le contact avec le

*Le groupe n° 84, cependant, jeta des armes et du matériel les 8 et 12 avril.



Service spécial de l'air. Dans la nuit du 11 au 12, les Fusiliers Mont-Royal, trouvant un pont intact sur le canal à l'ouest de Beilen, lancèrent une attaquesurprise contre la ville par l'arrière et s'en emparèrent après deux heures de combat. La 4e brigade traversa les rangs de la 6e et entra dans Assen de bonne heure le 13 avril. Là encore la ville était isolée par l'arrière et 600 Allemands, pris au piège, étaient faits prisonniers. Partout, les civils hollandais dansaient dans les rues et acclamaient leurs libérateurs[127].

Le point d'aboutissement de ces opérations était Groningue, ville hanséatique au moyen âge et maintenant capitale provinciale et sixième ville des PaysBas. Dans la soirée du 13 avril, la 4e brigade pénétrait dans la banlieue du sudouest de la ville mais diverses unités allemandes, aidées de troupes hollandaises S.S., résistèrent opiniâtrement". "Le combat dura jusque dans la nuit, marqué de furieux corps à corps; nos hommes durent nettoyer chaque pièce de maisons de rapport de quatre étages; et même alors les tirailleurs revenaient à la charge, nos troupes ne pouvant être partout à la fois"[128]. La défense à cet endroit avait ceci de particulier que l'ennemi avait installé des mitrailleuses dans les sous-sols. On prit sur le fait des troupes S.S. portant des vêtements civils et tirant sur

*L'histoire de cette bataille est racontée en hollandais dans une monographie illustrée de W. K. J. J. Van Ommen Kloeke, *De Bevrifding van Groningen* (la Libération de Groningue), publiée à Assen en 1947.

nos troupes; il fut ordonné que ces hommes soient abattus à vue. Le soir du 14 avril, l'Essex Scottish trouvait un pont intact sur un large canal dans la partie sud de la ville; la compagnie "A" le traversa rapidement dans des "Kangaroos pour aller s'emparer de maisons qui le dominaient[129]. La 8* brigade fut alors en mesure de passer; en même temps, la 5 entrait dans Groningue par l'Ouest. "En dépit de furieux combats.... des foules nombreuses de civils étaient massées dans les rues, apparemment plus excitées qu'inquiétées par le crépitement rapproché des fusils et des mitrailleuses"[130]. Par égard pour ces civils, les Canadiens ne lancèrent ni bombes 'ni obus sur la ville,-risquant ainsi d'être retardés et d'avoir à subir des pertes plus élevées[131].

Le commandement allemand et son état-major capitulaient le 16 mais ce qui restait de la garnison résista obstinément un peu.-plus ' longtemps. Le passage du canal Van Starkenborgh, à l'extrémité orientale de la ville, fut le dernier épisode de cette journée. Les Allemands avaient levé le pont-levis dont les commandes se trouvaient du côté opposé. Des civils hollandais, dont le gardien du pont, offrirent leur aide. Ces hommes courageux, accompagnés de membres du Camerons, traversèrent le canal sur une échelle, sous le feu de l'ennemi. Le gardien du pont fut blessé mais le pont fut abaissé. C'est alors que toute résistance allemande cessa. La bataille de quatre jours avait coûté 209 fantassins à la 2e division mais elle avait capturé 2500 prisonniers "de toutes les catégories imaginables"[132], rapporte-t-elle. Pendant ce temps, le 15, les Royal Canadian Dragoons, encore sous le commandement de la division, avaient pénétré dans Leeuwarden et avaient atteint la mer du Nord au nord de Dokkum et à Zoutkamp. Ainsi, la poussée du 2e corps d'armée canadien à partir du Rhin avait atteint son objectif au centre. En 16 jours, la 2e division avait avancé de 112 milles aéronautiques, construit des ponts d'une longueur totale de 1,140 pieds et capturé plus de 5,000 prisonniers[133].

A l'ouest de la 2e division, la 3e avançait à peu près à la même allure. Nous avons vu que, le 11 avril, elle avait nettoyé Deventer, "dernière occasion où l'ennemi se défendit résolument" durant la poussée de la division vers le nord[134]. La 9e brigade d'infanterie passa à l'avant-garde dans la ruée vers Leeuwarden, à près de 70 milles en ligne droite au nord de Deventer et à dix milles seulement du littoral. L'infanterie voyageait dans des "Ranis" (tracteurs blindés d'artillerie) empruntés au 6e régiment anti-chars (art.can.) et dans divers véhicules du 14e régiment de campagne (art.can.) et du 27e régiment blindé[135]. Retardés uniquement par les démolitions, les hommes du brigadier Rockingham filèrent vers le nord jusqu'au canal Overrijsselsch, au sud-est de Zwolle, où l'ennemi tenta vainement de nous opposer quelques troupes d'infanterie aidées de trois véhicules blindés seulement. Le 14 avril, la 9e brigade traversait Meppel et Steenwijk; "dans un décor obscurci par une multitude de drapeaux orangés, d'oriflammes et de bannières", elle reçut le plus bruyant accueil de citoyens au comble de la joie. Le 7, elle occupa Zwolle, aidée par une dangereuse expédition de reconnaissance du soldat Léo Major, du Régiment de la Chaudière (provisoirement sous le commandement de la brigade), qui mérita la D.C.M.[136].

L'unité divisionnaire de reconnaissance, soit le 7e régiment de reconnaissance (17e Duke of York's Royal Canadian Hussars), fila vers le nord le long de la route principale reliant Steenwijk à Leeuwarden. Un pont démoli lui barra la route près d'Akkrum mais "avec l'aide de civils, une barge fut remorquée dans la brèche et on construisit un pont de fortune assez solide pour les chars"[137].

Dans l'après-midi du 15, des patrouilles atteignaient Leeuwarden mais y trouvaient les Royal Canadian Dragoons déjà installés dans la ville. La résistance organisée avait à peu près pris fin dans la Frise. Le 16, la Highland Light Infantry of Canada réglait rapidement son compte à la garnison allemande d'Harlingen, sur le littoral:

> Ce fut une attaque précipitée. Les reconnaissances préliminaires et le plan d'attaque avaient forcément été élaborés surtout d'après la carte pendant que le bataillon filait à toute allure vers son objectif. L'attaque remporta un succès complet; plus de 400 prisonniers furent capturés, dont plusieurs en état d'ébriété. Le bataillon ne subit aucune perte . ..[138]

Pendant ce temps, le Queen's Own Rifles nettoyait l'extrémité orientale de la grande chaussée qui sépare l'Ijsselmeer (appelé parfois "Zuider Zée") de' la mer. Aidé de chars et de Typhoons de la RAF, il terminait cette tâche le 18 avril pendant que le régiment North Shore s'emparait de la localité voisine de Makkum. La 3e division signalait: "Ennemi délogé du secteur entier de la division"[139]. Elle se préparait déjà à assumer un nouveau rôle à la frontière entre le nord-est des Pays-Bas et le nord-ouest de l'Allemagne. Pendant leur poussée du Rhin jusqu'à la mer du Nord, les hommes du général Keefler avaient avancé de 115 milles en 26 jours; ils avaient construit 36 ponts et' capturé 4,600 prisonniers[140].

L'avance jusqu'au canal de Küsten

Nous pouvons maintenant passer au secteur oriental du 2e corps d'armée, où la 4e division canadienne et la 1re division blindée polonaise avaient pénétré profondément en territoire allemand vers la mi-avril. Immédiatement après qu'elle eut franchi le canal Twente, la 4e division reçut ordre d'enlever Neuenhaus, Emlichheim et Coeverden qui devaient servir de base à une avance sur deux axes septentrionaux: l'un passant par Meppen et Papenburg et prolongé jusqu'à Leer près de l'embouchure de l'Ems, l'autre allant d'Emmen à Nieuwe-Schans, sur le flanc droit de la 2e division[141]. Cependant, après que la division polonaise eût passé sous le commandement du général Simonds le 8, elle occupa partiellement le deuxième axe, à l'ouest de l'Ems, l'avance principale de la 4e division étant orientée parallèlement au fleuve, du côté est. Il était déjà évident qu'une fois l'ennemi délogé de ce coin des Pays-Bas l'objectif suivant du 2e corps d'armée serait la ville d'Oldenbourg, à 40 milles à l'est de la frontière germano-hollandaise[142].

Comme, au cours de cette étape, le général Simonds devait effectuer, sur son flanc ouest, les préparatifs nécessaires à l'opération "Cannonshot", le maréchal Montgomery proposa que la 4e division passe provisoirement sous le commandement du Q.G. du 30* corps britannique. Le général Crerar répondit qu'il en avait déjà discuté avec Simonds et qu'il n'était pas en faveur de ce changement. Il écrit: "Programme de Vokes déjà tracé et convenu pour quelques prochains jours; moyens de communication avec Simonds tout à fait suffisants. Simonds devrait être en mesure, 13 avril ou avant, de remettre Foster et achèvement de Cannonshot à Foulkes; d'après dispositions actuelles, il pourra ensuite disposer de Foster (Vokes?) Maczek Matthews, Keefler comme il l'entendra pour opérations futures". Aucune unité ne passa donc d'un commandement à

un autre[143]. Cet épisode atteste que les commandants canadiens préféraient que les formations canadiennes restent sous le commandement canadien à l'échelon supérieur, lorsque c'était possible sans nuire aux opérations.

Les chars et l'infanterie motorisée du général Vokes reprenaient leur avance vers le nord le 5 avril, traversant le canal d'Overijsselsch, filant sur Coevorden et franchissant la frontière pour atteindre les abords de Meppen. Le lendemain, la 4e brigade blindée occupait les faubourgs de Meppen sur la rive gauche de l'Ems pendant que la 10e brigade d'infanterie faisait face à une résistance un peu plus vive à Wierden, à quelques milles seulement à l'ouest d'Almelo. Craignant évidemment que nos troupes ne cherchent à couper sa retraite vers le nord jusqu'à Groningue, l'ennemi déploya une activité étonnante dans ce secteur et ce n'est que le 9 que Wierden fut définitivement nettoyée. Pendant ce temps, le 8, l'Argyll and Sutherland Highlanders of Canada (Princess Louise's), rattaché à la 4e brigade blindée, forçait le passage de l'Ems à Meppen. Il ne perdit qu'un seul homme et ne tarda pas à se rendre maître de la ville. Parmi les nombreux prisonniers capturés se trouvaient des adolescents de 17 ans dont l'instruction militaire s'était limitée à six ou huit semaines[144]

Après le passage de l'Ems par les blindés, la résistance allemande diminua appréciablement. Un officier de l'état-major divisionnaire déclare: "L'ennemi ne perdit peut-être jamais tout à fait la maîtrise de la situation mais il semblait gravement désorganisé. Pour la première fois, on nous opposait une résistance passive sous forme de démolitions et de mines plus souvent qu'une résistance active sous forme de troupes au sol"[145]. Le problème principal, pendant cette phase de l'avance, consistait à maintenir l'élan de la 4e brigade blindée sur un terrain de plus en plus difficile. Le pays était plat et marécageux; les chars ne pouvaient se déployer et, règle générale, on ne pouvait pas utiliser efficacement plus d'un escadron à la fois. L'infanterie et le bataillon motorisé (Lake Superior Régiment) eurent à supporter le gros de la lutte[146]. Le bataillon nettoya Sôgel le 9. L'infanterie allemande contre-attaqua plusieurs fois le 10 et réussit même une fois à pénétrer assez loin dans la ville mais elle fut repoussée par le Lake Superior Regiment et par le Lincoln and Welland. Une enquête révéla que des civils allemands avaient pris part au combat et étaient responsables de la mort de Canadiens. En conséquence, à titre de représailles et d'avertissement, on ordonna aux troupes du Génie de détruire un certain nombre de maisons dans le centre de Sügel, les débris devant servir de blocaille[147]. Dans l'intervalle, une partie du Lake Superior Regiment avait poussé jusqu'à Borger le 9, où trois chars de soutien du 22e régiment blindé (Canadian Grenadier Guards) furent démolis au cours d'une très vive escarmouche[148].

La division fit alors avancer ses échelons de queue en prévision d'une autre poussée, sur un terrain un peu plus solide, jusqu'à Friesoythe. Cette ville, aux deux tiers de la distance séparant Meppen d'Oldenbourg, tombait aux mains de nos troupes le 14. Par un froid sibérien, l'Argyll and Sutherland contourna la ville par l'est pendant que le bataillon motorisé exécutait une attaque de diversion à l'avant. L'opération remporta un succès complet mais elle coûta la vie au lieut.-col. F. E. Wigle, commandant éminemment compétent et populaire de l'Argyll, tué au moment où son Q.G. tactique était attaqué par des troupes allemandes que les compagnies avaient contournées sans le savoir[149]. Une fausse nouvelle portant que le colonel Wigle avait été abattu par un tirailleur civil semble s'être accréditée; en conséquence, on incendia Friesoythe, ou du moins

une grande partie de la ville, croyant à tort user ainsi de représailles. Aucun dossier ne nous éclaire sur les péripéties de cet incident[150].

Il paraissait probable que la ville d'Oldenbourg, important centre de communications routières et ferroviaires, jouerait un rôle d'importance capitale dans la défense allemande de la ligne du canal Küsten couvrant la presqu'île EmdenWilhemshaven. Le 14 avril, le général Simonds demandait au Q.G. de l'armée d'obtenir que des bombardiers lourds attaquent Oldenbourg. La demande fut discutée et "acceptée en principe" ce soir-là, à la conférence conjointe de l'armée et du Q.G. du groupe n° 84 (RAF); conformément à la coutume établie, elle fut transmise, par les voies ordinaires de l'armée, au Q.G. du 21* groupe d'armées et, par les voies ordinaires de l'aviation, à la 2e Force aérienne tactique. Les deux Q.G. supérieurs acquiescèrent à la demande, sous réserve que l'attaque soit exécutée par des bombardiers moyens plutôt que par des bombardiers lourds. Le 15, cependant, l'attaque projetée était contremandée à la suite d'une entente entre le groupe et la 20 Force aérienne tactique, sans que l'armée soit consultée. Il s'ensuivit des protestations du Q.G. de l'armée, de nouvelles négociations et passablement de bisbille. D'après les renseignements parvenus au Q.G. de l'armée de terre, le maréchal de l'air Coningham, commandant de la 2e Force aérienne tactique, contremanda, le matin du 17 avril, l'attaque contre Oldenbourg par des bombardiers moyens, après que les avions eurent effectivement quitté le sol, parce qu'il avait l'impression que SHAEF avait interdit toute attaque contre des casernes en Allemagne, ces installations étant jugées nécessaires pour le logement des troupes alliées. Cette impression, à propos de laquelle le Q.G. du 21e groupe d'armées demanda des précisions, se révéla erronée*. Plus tard ce jour-là, 80 appareils Mitchell obtinrent de bons résultats d'une attaque contre les casernes d'Oldenbourg; une autre attaque de même envergure, pendant laquelle on déversa 118 tonnes de bombes, eut lieu le 18 avril. Les officiers d'état-major, au Q.G. de la Première armée canadienne conclurent de cet incident que les rouages existants pour l'obtention du soutien aérien ne donnaient pas satisfaction, d'autant plus que trois jours s'étaient écoulés entre la demande d'une attaque et le moment où elle fut effectivement exécutée[151].

Un obstacle formidable, le canal Küsten, barrait la route d'Oldenbourg. Achevé en 1936 seulement, il reliait les confins supérieurs de l'Ems et du Weser. Il avait près de cent pieds de largeur. La 10e brigade d'infanterie avait atteint le canal, près de son extrémité occidentale, le 10 avril, mais tous les ponts de la région avaient été démolis et la brigade reçut l'ordre de poursuivre plus loin sa marche vers l'est avant de tenter d'en forcer le passage. Par la suite, le général Vokes jugea qu'il valait mieux s'approcher d'Oldenbourg le long d'un axe orienté vers le sud-est à partir de Bad Zwischenahn. Il estimait qu'en faisant porter tout le poids de sa division au delà du canal Küsten, il pourrait enfoncer la ligne, pousser jusqu'au lac appelé Zwischenahner Meer, et attaquer Oldenbourg à partir d'un terrain plus avantageux[152]. La 4e brigade blindée tenta des efforts surhumains pour atteindre et franchir le canal au nord-est de Friesoythe avant que l'ennemi retrouve son équilibre mais sa tentative fut ruinée par les démolitions et "le terrain peut-être le moins propice aux opérations militaires"[153].

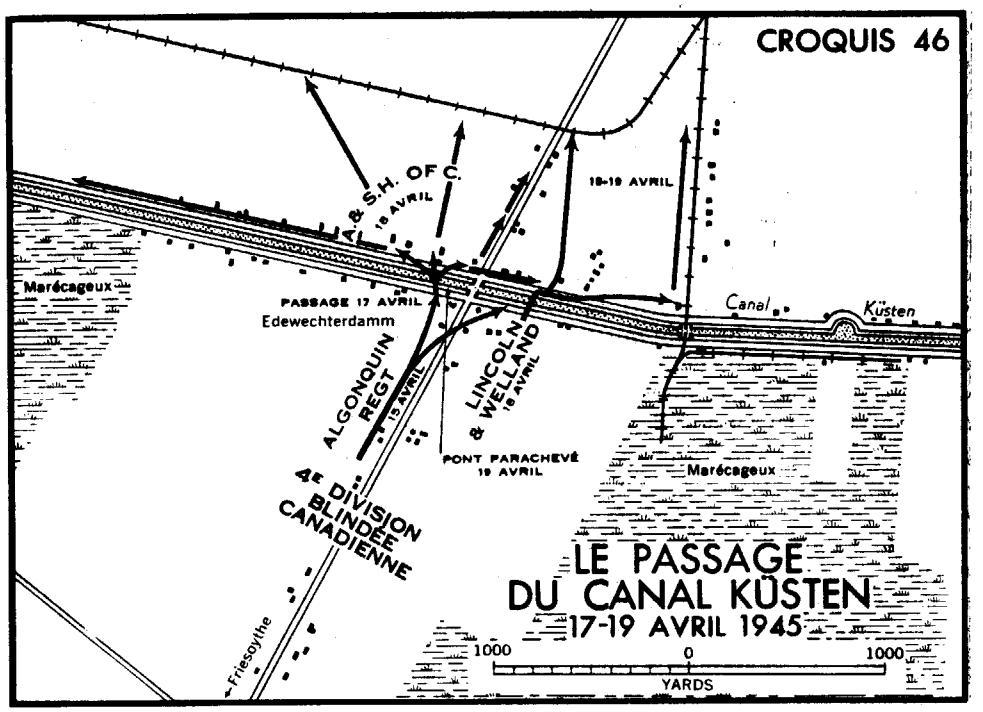
*Les chefs d'état-major britanniques avaient ordonné au Commandement de bombardement d'interrompre le bombardement sur zone le 6 avril, reconnaissant cependant que des attaques sur zone pouvaient être motivées "pour aider l'avance des troupes alliées en Allemagne ou si elles pouvaient avoir des effets immédiats sur la capacité de l'ennemi de poursuivre sa résistance année".

La tâche d'établir un passage sur le canal échoua donc à l'infanterie. La 10e brigade du brigadier Jefferson était chargée de cette mission le 16 avril. Le point choisi, - le seul possible, étant donné l'état du terrain, - était Edewechterdamm, hameau entouré de marécages et de fossés sur la route FriesoytheBad Zwischenahn, à onze milles environ au sud-ouest d'Oldenbourg. Le service de renseignements signalait que les débris de la 7e division de parachutistes s'étaient repliés vers des positions au nord du canal (mais des identifications ultérieures indiquèrent que le contingent principal de défense de la rive nord, dans le voisinage d'Edewechterdamm, était un régiment de fusiliers marins, organisé en deux bataillons). On avait l'impression que les défenseurs avaient été affaiblis par des désertions, par le manque d'instruction et par la disette de munitions[154]. Néanmoins, ces unités, placées sous le commandement du 2e corps de parachutistes, devaient nous donner du fil à retordre.

A 1h. le matin du 17, l'Algonquin lançait une attaque par bateaux sur le canal Kusten. Le régiment était appuyé par l'artillerie divisionnaire, par le 28e régiment blindé (British Columbia) et par la 10e compagnie indépendante de mitrailleurs (New Brunswick Rangers). Cette dernière installa ses Vickers sur la rive sud du canal; il lui était possible, de cette position avancée, de fournir une aide très efficace. L'attaque initiale réussit et, avant le lever du jour, l'Algonquin était solidement établi sur ses objectifs. Par la suite, cependant, un feu continu d'artillerie et de mortiers gêna les travaux de construction d'un pont par nos troupes du Génie; les fusiliers marins se distinguèrent par leur opiniâtreté. Pendant la journée, l'artillerie et l'aviation prêtèrent leur très précieux concours. Une alerte survint, au crépuscule, lorsqu'un détachement allemand, appuyé par un autocanon, contre-attaqua énergiquement; le ' canon s'était approché passablement du canal avant qu'il soit possible de le repousser. La tête de pont fut menacée mais elle tint bon. Tard dans la journée, deux compagnies de l'Argyll and Sutherland rejoignirent l'Algonquin dans la tête de pont, alors d'environ 1,500 yards de largeur et de 300 à 400 yards de profondeur[155].

Le 18, l'ennemi lançait de nouvelles attaques contre la tête de pont, surtout dans le secteur de l'Argyll, mais elles furent toutes repoussées. Une compagnie du Lincoln and Welland alla renforcer le flanc droit de l'Algonquin. Pendant ce temps, les troupes du Génie, "s'acquittant merveilleusement de leur tâche dans les plus pénibles conditions"[156], travaillaient sans répit à la construction du pont. Pendant la soirée, une troupe du 8e escadron de campagne (Génie cari.) mit un radeau en service; le lendemain matin, le 9e escadron de campagne achevait le pont "Algonquin". Un escadron du régiment de la Colombie-Britannique traversa immédiatement. L'arrivée des chars mit fin à la première étape de ce difficile engagement. A la nuit tombante, la pression de l'ennemi se ramollit et, durant la nuit, nos troupes étaient renforcées de l'autre côté du canal[157]. Cependant, les étapes suivantes devaient exiger de la 4e division un effort presque ainsi épuisant.

Pendant que les blindés canadiens, partis de l'Ems, s'avançaient jusqu'au canal Küsten, la lie division blindée polonaise avait rendu d'utiles services sur le flanc gauche. Nous avons vu que les objectifs initialement assignés à la 4e division, à l'ouest de l'Ems, avaient ensuite été dévolus aux Polonais. Le 8 avril, le Q.G. du 2e corps d'armée canadien ordonnait au général Maczek d'assumer la défense de Coevorden et de pousser vers le nord par Dalen et Emmen; le



lendemain, en plus de cette mission, il était chargé de construire un pont sur l'Ems à Haren, à six milles au nord de Meppen "en prévision d'une avance vers le sud de part et d'autre du fleuve"[158]. Ces tâches furent rapidement exécutées. Le 10, les troupes polonaises de reconnaissance établirent le contact avec les parachutistes français du Service spécial de l'air près de Westerbork, pendant qu'un bataillon motorisé occupait Emmen. La division se porta ensuite sur Haren, dans le dessein d'exécuter des poussées parallèles le long des deux rives du cours inférieur de l'Ems vers Papenburg et Weener[159].

L'avance à l'ouest de l'Ems fut retardée par des démolitions, surtout par des ponts que l'ennemi avait fait sauter sur de nombreux canaux. Cependant, le soir du 13 avril, les hommes de Maczek avaient atteint Boertange, à mi-chemin entre Meppen et l'estuaire de l'Ems. A l'ouest, l'avant-garde polonaise occupait Blijham après un combat furieux, pour faciliter les opérations de l'unité voisine, le ler bataillon belge de parachutistes, du Service spécial de l'air, qui relevait alors du commandement de la division. Durant les deux jours suivants, les Polonais continuèrent leur poussée vers le nord, capturant Winschoten et nettoyant systématiquement la rive gauche de l'Ems au nord d'Haren. Le 15 au soir, une patrouille de la 3e brigade d'infanterie polonaise atteignait la mer du Nord le long du golfe du Dollart, à environ vingt milles directement à l'est de Groningue. Les opérations de nettoyage se poursuivirent dans cette région jusqu'au 21 alors que la 3e division canadienne assumait les tâches jusque-là dévolues à la division polonaise à l'ouest de l'Ems[160].

Pendant ce temps, la 10e brigade blindée polonaise avait enjambé l'Ems à Haren le 14; longeant la rive droite, elle s'était attaquée aux défenses allemandes

le long du canal Küsten. près. de sa jonction. avec le fleuve. Ce jour-là et le lendemain, la brigade ne put établir une tête de pont de l'autre côté du canal; ses lourdes pertes, signale-t-elle, étaient attribuables "aux positions bien organisées" de l'ennemi,". Après un temps d'arrêt, pour se regrouper et pour prendre les dispositions nécessaires, elle lançait le 19 un assaut déterminé et dûment préparé. Après un copieux bombardement de l'artillerie* et de l'aviation, le 9e bataillon d'infanterie se précipitait sur les eaux du canal. "Cette opération fut éouronnée de succès mais la moitié des embarcations qu'on entendait utiliser pour forcer le passage du canal et qu'on avait dissimulées sur la rive furent détruites par l'artillerie et les mortiers de l'ennemi". Les troupes du Génie travaillèrent fiévreusement à la construction d'un pont et, le jour même, les véhicules de la *10e* brigade purent s'engager sur le canal et aider à élargir la tête de pont vers le nord. Par la suite, les Polonais se portèrent vers le nord le long de la rive droite de l'Ems, ayant continuellement à combattre les arrière-gardes allemandes et capturant Papenburg. Le soir du 22 avril, ils avaient nettoyé la plus grande partie du secteur situé au sud de la Leda[163].

Après avoir relevé les Polonais à l'ouest de l'Ems, la *3e* division eut à faire face à une certaine résistance aux abords de Delfzijl.. Le Canadian Scottish Régiment, aidé des chars des Fusiliers de Sherbrooke, se heurta à un groupe obstiné d'ennemis à Wagenborgen. L'attaque d'une compagnie, le 21 avril, fut repoussée et le village ne capitula que le lendemain après une opération de plus grande envergure. Il fallut ensuite repousser une contre-attaque ennemie. Dans l'ensemble, ces opérations avaient coûté 64 hommes au Scottish[164].

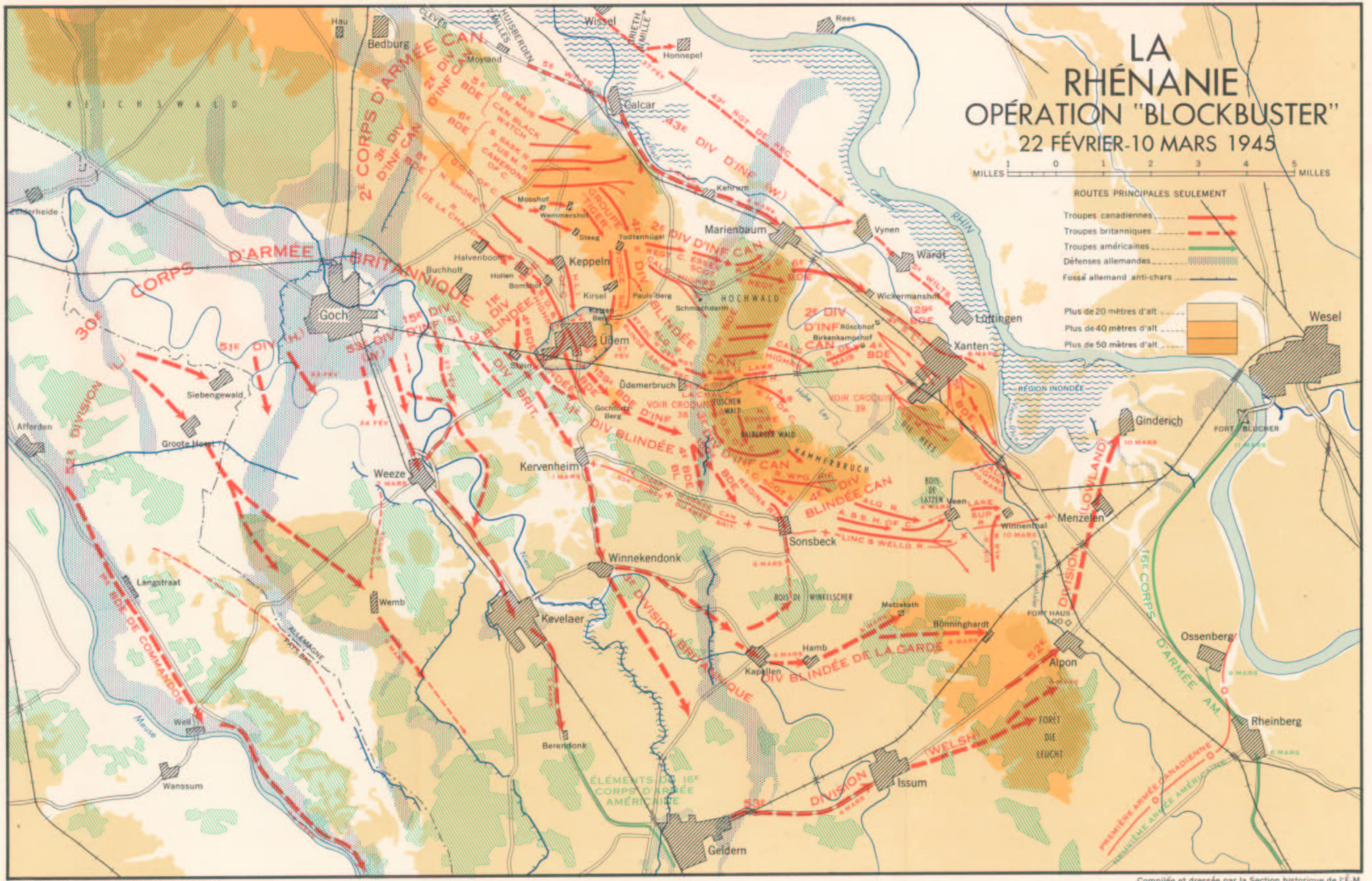
Préparation de l'étape finale

Après sa poussée foudroyante jusqu'à la mer du Nord, le *2e* corps d'armée canadien fit halte pour se regrouper et se préparer à la phase finale de la campagne. Le maréchal Montgomery avait donné une idée de ce que serait cette étape quand il s'était entretenu avec le général Crerar, le 12 avril, du rôle de la Première armée canadienne. A ce moment-là, le commandant en chef désirait que l'armée achève la prise de Brême si le *30e* corps d'armée britannique n'avait pas terminé cette tâche au moment où les avant-gardes du 2e corps d'armée pénétreraient dans la région, afin de permettre au *30e* corps de poursuivre son avance vers l'Elbe. Montgomery ajoutait[165]:

> La Première année canadienne nettoiera le nord-est des Pays-Bas ainsi que la presqu'île Emden-Wilhelmhaven. L'armée canadienne s'avancera entre l'Ems et le Weser en faisant porter son poids sur son flanc droit; il ne sera pas nécessaire d'attendre la prise d'Emden et de Welhelmshaven avant de s'approcher de Brême. Au besoin, ces forteresses seront masquées jusqu'à ce que la prise de Brême soit achevée.

Il était clair, évidemment, que ces tâches seraient dévolues au général Simonds puisque le les corps canadien était engagé à fond en Hollande occidentale. Cependant, deux jours plus tard, Montgomery ordonnait au 30e corps de compléter la réduction de Brême; il expliquait à Crerar que les Canadiens n'auraient

*Le 4e régiment d'artillerie moyenne (art.can.), placé provisoirement sous le commandement polonais, soutenait l'attaque; il signale que, en une occasion, "il eut à faire feu sur des contre-attaquants qui capitulèrent immédiatement, agitant de toutes parts des drapeaux blancs"[162].



Reproduite par le Service topographique de l'Armée

Compilée et dressée par la Section historique de l'É-M

un pont secondaire (catégorie 15) et l'autre, - nommé d'après le brigadier A. T. MacLean, ancien chef-ingénieur lui aussi, - un pont Bailey surélevé à pontons (catégorie 40) aménagé par les hommes du Génie des troupes de la Première armée canadienne. En prévision de nouvelles inondations, on l'avait muni de longues rampes de débarquement[67]. Rien n'empêchait plus le général Crerar d'assumer la direction des opérations canadiennes à l'est du Rhin.*

Stratégie de la phase finale

Un fait significatif intéressant la stratégie alliée est survenu pendant que les Canadiens combattaient sur la rive droite du Rhin.

Le général Eisenhower avait eu, le 26 mars, la grande satisfaction d'informer le général Marshall que sir Alan Brooke, dans une conversation qu'il avait eue avec lui sur les rives du Rhin, avait reconnu que, dans la récente dispute à propos de la stratégie à adopter à l'ouest du fleuve (voir ci-dessus, p. 558-559), c'est Eisenhower qui avait raison[69]. Le commandant suprême prit alors une décision qui eut pour conséquence de modifier ce que les Britanniques considéraient comme la stratégie convenue pour la phase suivante, soit, dans les propres termes de son message aux chefs d'état-major conjoints réunis à Malte (voir cidessus, page 559): "J'avancerai vers le nord au delà du Rhin avec la plus grande détermination et avec les effectifs les plus puissants possible". En recevant le texte de la directive du 28 mars du maréchal Montgomery (voir ci-dessus, p. 572), Eisenhower répondit immédiatement que la principale offensive à l'est du Rhin devait dorénavant être menée par le 120 corps d'armée du général Bradley, la Neuvième armée américaine devant passer de nouveau du commandement de Montgomery à celui de Bradley après l'encerclement de la Ruhr. La mission stratégique confiée à Montgomery se réduisait à la protection du flanc gauche de Bradley mais la Neuvième armée devait être mise de nouveau à sa disposition, au besoin, quand on aurait atteint l'Elbe[70].

Il faut dans une certaine mesure se contenter de conjectures quant aux mobiles qui inspiraient Eisenhower à ce moment-là. Le 15 septembre 1944, nous l'avons vu, il considérait Berlin comme le principal objectif allié et il entrevoyait que la poussée principale se dirigerait de la Ruhr sur la capitale (voir ci-dessus, p. 334). Mais, dès le 11 mars, les Russes étaient, disait-on, à moins de 30 milles de Berlin; on avait bien l'impression qu'ils franchiraient cette distance avant que les Alliés puissent parcourir 300 milles à partir du Rhin. Eisenhower expliqua plus tard sa crainte qu'une poussée vers Berlin ne puisse être soutenue qu'au prix de l'immobilisation de formations sur le reste du front. Il était désireux d'établir le plus tôt possible le contact avec les Russes et de couper l'Allemagne en deux. De plus, on s'inquiétait, - sans raison, comme on put le constater plus tard, - de certaines rumeurs qui prêtaient aux Allemands l'intention de se retirer dans une "Redoute nationale", dans les Alpes autrichiennes[71]. Le service de renseignements de SHAEF signalait que ces nouvelles n'étaient pas confirmées mais, à l'autre bout du monde, à Washington, le général

*Le pont "Melville" ne fut pas le premier pont canadien sur le Rhin. Du 26 au 28 mars, les troupes du 2e corps canadien (Génie) avaient aménagé le pont "Blackfriars", pont Bailey à pontons en contre-bas, de 1,814 pieds, de la catégorie 40, un des cinq ponts construits sur le fleuve à Rees, dans le secteur britannique[68].

pas à assumer la charge du port avant qu'il tombe entre nos mains, ajoutant: "Cela vous évitera de trop étirer votre front et vous pourrez pénétrer plus tôt dans les régions d'Emden et de Wilhelmshaven. Veuillez vous assurer que la division qui occupe la droite du 2e corps canadien, - en ce moment la 41, division blindée, - reste en solide contact avec la gauche du 30e corps"[166].

L'inquiétude de Montgomery à propos du flanc gauche de la Deuxième armée britannique l'amenait à communiquer une autre directive le 16 avril. A ce moment-là, les opérations du général Dempsey contre Brême étaient gênées par une brèche qui allait s'élargissant entre sa 43e division, dirigée sur Delmenhorst, et la 4e division canadienne qui s'avançait au nord vers Oldenbourg. En conséquence, le général Crerar reçut instructions de faire passer une division d'infanterie du nord-est des Pays-Bas à son flanc oriental où, en appuyant sur son axe de droite, elle pourrait passer par Cloppenburg, Ahlhorn, Kirchhatten et Vegesack[167]. On prit immédiatement des dispositions pour que la 2e division canadienne, qui achevait alors la capture de Groningue, assume cette nouvelle tâche. Les troupes du général Matthews se mirent en branle le 18 avril; deux jours plus tard, elles avaient terminé leur course de 150 milles depuis Groningue jusqu'à Grossenkneten et Sage, à moins de quinze milles au sud d'Oldenbourg[168].

La 3e division releva la 2e à Groningue et se prépara à éliminer les derniers retranchements de la résistance allemande à l'ouest de l'Ems[169]. Nous l'avons déjà dit, elle avait remplacé les Polonais dans l'exécution de cette tâche. Des ordres en vue d'un nouveau regroupement furent communiqués le 20; la 3e division, qu'il fallait libérer en vue d'opérations qu'elle devait mener plus à l'est, fut relevée à son tour par la 5e division blindée canadienne qui avait participé au nettoyage de l'ouest des Pays-Bas. Le général Simonds chargea les Polonais de "sonder" les passages de la Leda jusqu'à Leer, port de l'estuaire. Si elles parvenaient à s'assurer la maîtrise de ces passages, les troupes de Maczek devaient se porter sur Varel, au nord d'Oldenbourg, pendant que la 30 division préparerait une nouvelle attaque amphibie pour s'emparer de Leer en prévision d'une avance par Aurich en vue de la prise d'Emden par l'arrière[170].

Dans l'intervalle, le maréchal Montgomery avait défini plus clairement le rôle du 2e corps d'armée pour l'étape finale de la campagne. Il avait d'abord prévu que le corps "disposerait de quatre divisions pour des opérations au delà du Weser" et jusque dans la presqu'île de Cuxhaven[171]. Le 19 cependant, il informait le commandant d'armée qu'un corps d'armée américain (le 18e aéroporté) était passé au 211, groupe d'armées pour aider son avance vers la Baltique. Ce renfort, disait-il, "permettrait d'accélérer toutes les opérations" et il ne serait pas nécessaire à la Première armée canadienne de traverser le Weser et de nettoyer la presqu'île de Cuxhaven[172].

Il devenait évident que les dernières opérations du général Simonds se limiteraient surtout au promontoire Emden-Wilhelmshaven. Les ports euxmêmes étaient naturellement les principaux objectifs et le Q.G. de la Première armée canadienne avait déjà donné instructions au 2* corps de faire en sorte de les conserver aussi intacts que possible. Néanmoins, il ne fallait les protéger que "dans la mesure où cela ne nuirait pas aux opérations en cours"[173]. Lorsque les formations canadiennes s'approcheraient d'Emden et de Welhelshaven, elles établiraient un contact étroit avec les unités de commande de la Marine royale. Aux yeux de la Marine, le balayage des mines en vue de l'ouverture des grands ports de Brême et d'Hambourg était directement lié aux progrès des opérations

canadiennes en vue du nettoyage du littoral nord-ouest de l'Allemagne[174]. On prévoyait également que le 2e corps d'armée s'emparerait des îles de la Frise orientale et occidentale, depuis Wangerooge jusqu'à Texel, en collaboration avec la Force navale "T". La Première armée canadienne demanda que les 1re et 4e brigades de commandos soient mises à sa disposition à cette fin mais elles étaient engagées ailleurs[175]. Le 22 avril, le général Simonds assumait de nouveau provisoirement le commandement de l'armée (sans quitter toutefois son propre Q.G.), le général Crerar retournant au Royaume-Uni pour une semaine afin de subir un examen général et en vue de consultations au Q.G. de l'A.C. sur la ligne de conduite à suivre après les hostilités[176].

Ailleurs, les derniers remparts du Reich hitlérien s'écroulaient rapidement sous les coups redoublés des Alliés. Les troupes britanniques avaient atteint l'Elbe et étaient sur le point d'entrer dans Brême et Hambourg. L'Armée rouge se rapprochait de Berlin. Le commandant suprême avait réaffirmé récemment sa ferme détermination de ne pas tenter de l'y devancer. Le 6 avril, Montgomery fit un dernier effort pour l'amener à modifier sa stratégie, demandant dix divisions américaines pour l'aider à pousser vers Lübeck et Berlin. Eisenhower répondait le 8, avec une pointe d'acidité: "Vous ne devez pas perdre de vue que, durant votre avance sur Leipzig, votre rôle consiste à protéger le flanc nord de Bradley. Ce n'est pas à lui à protéger votre flanc sud.. Ma directive est assez claire sur ce point." Une semaine plus tard, le général Simpson, commandant de la Neuvième armée américaine, avait atteint et franchi l'Elbe; il demandait à marcher sur Berlin dont il n'était plus qu'à 50 milles environ. Le commandant suprême le lui interdit; il ordonna au général Bradley d'orienter plutôt ses troupes vers le nord en direction de Lübeck et vers le sud en direction de la "Redoute nationale", vers ce mirage qui ne s'était pas encore dissipé[177].

Le 20 avril, la jonction entre Russes et Américains était imminente[178]. Décidément, les jours de l'Allemagne étaient comptés.

CHAPITRE XXI

LE 1er CORPS D'ARMÉE DANS L'OUEST DES PAYS-BAS 1er AU 22 AVRIL 1945

(Voir la carte n° 13)

TANDIS que s'accélérait la poussée des Alliés depuis le Rhin jusqu'à la mer du Nord, d'autres opérations importantes se déroulaient dans le secteur de la Première armée canadienne, à l'ouest.

On se souviendra qu'au début de novembre 1944, au moment où la Première armée canadienne avait pris à sa charge le saillant de Nimègue, le maréchal Montgomery lui avait donné ordre de préparer une offensive "en direction nord, au delà du Bas-Rhin, afin de s'emparer des hauteurs entre Arnhem et Apeldoorn, et d'établir une tête de pont de l'autre côté de la, rivière Ijssel (voir ci-dessus, p. 454). Nous avons vu aussi qu'il avait alors été question d'une opération préliminaire, dite "Siesta", visant à libérer lx`île" entre le Waal et le Bas-Rhin. D'importants événements se conjuguèrent pour faire retarder l'exécution de ces plans: l'inondation partielle de l,île" par les Allemands, la bataille des Ardennes, et la nécessité, pour les Alliés, de s'occuper des préparatifs de l'opération "Veritable" leur imposèrent au moins cinq mois de retard.

Quoi qu'il en soit, le déclenchement de l'opération "Veritable", qui eut lieu le 8 février, n'entraînait pas l'abandon des opérations projetées au nord du BasRhin. Nous avons signalé (voir ci-dessus, p. 510) que, le 14 février, le général Simonds avait exposé au commandant d'armée que son corps d'armée pourrait jouer un rôle éminemment utile, dans les quelques semaines à venir, en franchissant le fleuve à Arnhem et en s'avançant ensuite le long de la rive droite du Rhin. Simonds jugeait préférable la traversée à Arnhem plutôt qu'à Emmerich, pour plusieurs raisons. Tout en décidant que, pour l'instant, le 2e corps d'armée devait continuer à jouer le rôle qui lui était assigné dans la bataille du Rhin, le général Crerar voyait d'intéressantes possibilités d'avenir dans le projet de traversée à Arnhem, et il donna ordre à sa section des plans d'étudier l'opération proposée par Simonds[1]. A peine deux jours s'étaient-ils écoulés que le 21e groupe d'armées ordonnait au Q.G. de Crerar d'étudier la possibilité d'entreprendre une opération secondaire par delà le Bas-Rhin, en liaison avec l'opération "Plunder", en vue d'aider à ouvrir la route d'Emmerich (voir ci-dessus, p. 561).

Difficultés d'un assaut par-delà le Bas-Rhin

Le 21 février, les stratèges de Crerar présentaient un plan pour l'opération "Anger", qu'ils définissaient en ces termes: "Opération à entreprendre par la

Première armée canadienne depuis la tête de pont de Nimègue jusqu'au delà du Bas-Rhin, afin de favoriser la traversée du Rhin à Emmerich"[2]. Ce document supposait que le ler corps d'armée canadien du lieut.-général Charles Foulkes, alors affecté de la Méditerranée au nord-ouest de l'Europe, préparerait les plans de détail et dirigerait l'opération "Anger". Conformément à la directive du groupe d'armées, l'opération était subordonnée aux nécessités de l'offensive "Plunder", opération de plus grande envergure, dirigée contre l'autre rive du Rhin.

Avant la fin de février, et bien avant d'assumer la direction du secteur de Nimègue, le général Foulkes préparait son propre plan pour l'opération "Anger"[3]. Il s'agissait toujours de prendre Arnhem et d'ouvrir une voie en direction d'Emmerich, mais il supposait que l'opération n'aurait pas lieu avant que l'opération "Véritable" ait été menée à terme. Son évaluation, qui se fondait sur une étude minutieuse du terrain, des possibilités de nouvelles inondations (par des moyens naturels ou artificiels), des conditions de climat et des défenses ennemies, se terminait par une conclusion prudente:

> Tant d'éléments risquent d'entraver cette opération au cours des mois de mars et d'avril qu'on ne saurait en attendre de résultats rapides et décisifs. Un examen attentif des préparatifs de l'ennemi révèle qu'il est parfaitement conscient des dangers que représenterait pour lui une telle opération et qu'il se dispose à parer à une telle offensive à l'est du Rhin. Même si, dans les premiers stages, notre assaut était couronné de succès, l'ennemi a de telles contre-mesures en réserve, par exemple l'inondation de l'Ijssel, que la possibilité d'atteindre rapidement Emmerich serait très mince si l'ennemi avait des troupes à sa disposition pour défendre la ligne Doesburg-Zevenaar. Je suis d'avis, par conséquent, que cette opération ne doit être envisagée que comme une opération secondaire, à entreprendre seulement si le climat et l'état des forces ennemies paraissent favorables.

L'opération "Anger" fut donc provisoirement mise au rancart, le général Crerar ayant déclaré à Montgomery qu'il ne pouvait guère être question de la déclencher avant la fin d'avril[4]. Toutefois, comme le 2e corps d'armée, en prévision du rôle qu'il devait jouer plus tard dans l'opération "Plunder", avait l'ordre d'attaquer par l'arrière les fortifications de l'Ijssel, en vue de s'emparer d'Apeldoorn et des hauteurs entre cette ville et Arnhem (voir ci-dessus, p. 583), le commandant d'armes donna instruction à Foulkes d'adapter ses plans pour l'opération "Anger" aux progrès que réaliserait Simonds dans l'avenir[5].

Même s'il ne pouvait être question, pour l'instant, de lancer un assaut au delà du Bas-Rhin, le ler corps canadien pouvait entre-temps s'attaquer à une tâche importante, quoique désagréable: expulser l'ennemi du reste de l'"île" inondée, entre le Waal et le Bas-Rhin. Quand le corps d'armée était arrivé dans le secteur de Nimègue le 15 mars, les Allemands détenaient toujours la partie nord de 1-île", ainsi qu'une région rectangulaire à l'ouest du canal Pannerdensch, qui relie les deux cours d'eau. La partie sud de l'"île" était aux mains de la 49e division (West Riding), la seule division déjà sous le commandement du général Foulkes, tandis que le 18e régiment de camions blindés (121h Manitoba Dragoons) se trouvait sur les bords du Waal inférieur, au nord-est de Bois-le-Duc.

Quand on examina la possibilité de dégager 1'"i1e", à la mi-mars, deux difficultés se posaient. D'abord, on ne jugeait pas la 491, division assez puissante pour défendre l'île et pour s'occuper en même temps d'en déloger l'ennemi; en second lieu, on craignait qu'un trop long intervalle entre l'élimination de la résistance allemande dans l'île et le lancement de l'opération "Anger" n'exposât

les troupes qui défendaient la rive sud du Bas-Rhin à de lourdes pertes. Cest pourquoi le major-général G. H. A. MacMillan, alors commandant de la division West Riding*, proposait de reporter l'opération au début d'avril. On se rangea à son avis, et il fut entendu que l'opération ne serait tentée que si l'opposition était faible et la température favorable. Certains rapports indiquaient cependant que le moral des Allemands était particulièrement bas dans ce secteur[6].

Le ler corps d'armée consacra tout le reste du mois de mars à se regrouper et à coordonner ses plans avec l'opération "Plunder", que devait entreprendre le 2e corps d'armée. Selon la conception qu'en avait le général Foulées le 17, la ire division canadienne et la 49e division devaient nettoyer l"ile" et établir une tête de pont au delà du Bas-Rhin à Oosterbeek, juste à l'ouest d'Arnhem, la 5e division avançant ensuite pour en élargir le périmètre vers le nord et vers l'ouest; toutefois, si le terrain de l'île ne permettait pas un assaut direct pardessus le Bas-Rhin, un plan de rechange prévoyait que les 1re et 5e divisions, empruntant les ponts du 2e corps à Emmerich et sur l'Ijssel, marcheraient contre Arnhem, du nord et de l'est[7]. Des considérations administratives rendaient cette deuxième solution difficile. A moins qu'on n'ajoutât aux moyens de traversée prévus dans le secteur d'Emmerich, on n'y pourrait maintenir tout au plus que quatre divisions. Vu que le général Simonds avait besoin de trois divisions (les 2e et 3e canadiennes et la lre polonaise) pour la partie de l'opération "Haymaker" qui lui incombait, il était évident qu'une seule division serait disponible pour la traversée de l'Ijssel[8].

Le 24 mars, le commandant donnait des instructions précises en vue de la coordination des opérations des let et 2e corps d'armée:

> Quand le 2e corps canadien aura pris Stokkummer Bosch et Hoch Elten et gù'il aura commencé les opérations dirigées contre Doetinchem-Pannerden, le 1- corps d'année canadien délogera l'ennemi de la partie sud-est de l" île" de Nimègue et prendra contact avec le 2e corps canadien le long du canal de Pannerdensch. Pendant que le 2e corps canadien poussera vers le nord et rattachera son flanc gauche à la ligne de l'Ijssel entre Doesburg et Westervoort, le ler corps canadien nettoiera la partie nord de l'"lle" et se rendra maître de la rive gauche du Bas-Rhin dans la mesure nécessaire pour permettre le déclenchement des opérations subséquentes au delà du Bas-Rhia . . .
>
> Une fois qu'il se sera emparé de la ligne Delden - Holten - Deventer, le, 20 corps canadien aura pour mission de franchir de force l'Ijssel dans un ou plusieurs secteurs déterminés, entre Deventer et Doesburg inclusivement, et de s'établir sur l'axe Apeldoorn-Otterloo. Le 1er corps canadien devra alors établir une tête de pont au nord: du Bas-Rhin, à l'ouest d'Axnhem, puis s'emparer d'Arnhem. Cette traversée du 1er corps canadien devra avoir lieu en même temps que la traversée de l'ljssel par le 2e corps canadien, ou un peu après.

Trois jours après, le général Foulkes publiait à son tour une directive détaillée[10]. Sa tâche immédiate, qui coïncidait avec l'élargissement de la tète de pont pour l'opération "Plunder", consistait à défendre fermement son secteur de la ligne longeant la Meuse et le Bas-Rhin. Par la suite, le 1re corps d'armée déclencherait des opérations actives en trois phases: d'abord, la 49e division nettoierait le secteur sud-est de 1"île"; puis la 49e et la 5e division canadienne nettoieraient le reste de 1"île" et domineraient la rive gauche du Bas-Rhin (ces deux phases devaient constituer l'opération "Destroyer"); et finalement, ou

*Le 25 mars, il prit, comme nous l'avons vu, le commandement de la 510 division (Highland); trois jours plus tard, le major-général S. B. Rawlins, précédemment commandant de l'artillerie du 30e corps d'armée britannique, assumait le commandement de la 49e division.

bien la 49e division, avec une division d'infanterie supplémentaire sous son ,commandement, traverserait "à la course" le Bas-Rhin à Oosterbeek ("Quick Anger") ou bien, - dans le cas où les Allemands détiendraient encore la rive doite d'Bas-Rhin après la traversée de l'Ijssel par le 2e corps, - le 1er corps 'forcerait le passage du fleuve à environ cinq milles en aval, à Renkum ("Anger"). La date de la première étape de l'opération "Destroyer" était fixée au 2 avril.

La 'mise en oeuvre de ces plans exigeait de nombreux regroupements. Le 211 mars; le Westminster Regiment (motorisé) de la 51, brigade blindée prit à sa charge le secteur précédemment détenu par le 186 régiment d'automitrailleuses; lès membres du Westminster, arrivés d'Italie, ne manquèrent pas de s'étonner de; trouver "de la lumière électrique, de l'eau courante et des radios dans un secteur avancé"[11]. Ils étaient renforcés par la compagnie n° 12 des Forces hollandaises de l'intérieur*. Deux jours plus tard, le 116 régiment blindé (Ontario Regiment) de la Ire brigade blindée canadienne, placé sous le commandement de la division West Riding, commençait à faire avancer ses escadrons dans l`île"[13]: La concentration de forces, préparatoire à l'opération "Destroyer", se poursuivit le 28 mars, alors que la lle brigade d'infanterie, commandée par le brigadier I. S. Johnston, ralliait elle aussi la 496 division, relevant la 566 brigade dans les environs d'Oosterhout. Le Westminster et la lle brigade d'infanterie furent tous deux réaffectés à la 5e division blindée canadienne le 31, quand éette division releva la 49e dans le secteur ouest de l'île. La frontière interdivisionnaire commençait à De Hulk, à six milles à l'ouest du pont de Nimègue, et décrivait une courbe vers le nord-est, en direction d'Arnhem. Le secteur de Hoffmeister s'étendait en aval, le. long du Waal, jusqu'aux environs de Heere.waarden, au nord-est de Bois-le-Duc, où commençait le secteur du ler corps d'armée britannique[14].

L'opération "Destroyer": nettoyage de l"`île"

La 498 division exécuta, les 2 et 3 avril, le rôle qui lui était assigné dans l'opération "Destroyer": elle nettoya la zone rectangulaire que détenaient les Allemands à l'extrémité orientale de 1"île". L'heure de l'attaque (6h. du matin, le.2) était soigneusement synchronisée avec les opérations de la 3e division -canadienne à l'est du Rhin (voir ci-dessus, p. 580); on espérait que les troupes du général Keefler pourraient dégager l'angle formé par le Bas-Rhin et l'Ijssel jusqu'à Westervoort, tandis que la 498 occuperait simultanément la rive opposée du Bas-Rhin[15]. Parmi les troupes placées sous le commandement du général Rawlins pour l'opération "Destroyer" se trouvaient l'Ontario Regiment et le 1.1e régiment de campagne de l'artillerie canadienne, de même que des "Crocodiles et des "Flails" de la 79e division blindée. Les formations d'artillerie qui participaient à l'opération étaient le 1er groupe d'armée de l'Artillerie canadienne, commandé par le brigadier L. G. Clarke†, et une troupe de la 1re batterie de lance-fusées de l'artillerie canadienne[16].

*Ces compagnies, formées de membres de la résistance après la libération du territoire hollandais, faisaient partie des effectifs du lieut: général S.A.R. le prince Bernhard, qui avait été nommé commandant des Forces néerlandaises et commandant des Forces néerlandaises de l'intérieur à compter du 3 septembre 1944. On s'était fixé pour ligne de conduite de les grouper et de les réorganiser le plus tôt possible en bataillons d'infanterie légère de l'armée hollandaise[12].

xxxLe 4 avril le brigadier Clarke changeait de commandement avec le brigadier E. R. Suffie, commandant des forces d'artillerie britanniques de la 3e division canadienne.

L'opération "Destroyer" se déroula en deux phases, sans anicroches. D'abord, la 1476 brigade d'infanterie nettoya rapidement le coin sud-est de l"ile", avançant d'environ trois milles de Haalderen à Doornenburg, qui fut libérée au début de l'après-midi du même jour. Les chars de l'Ontario Regiment jouèrent un rôle utile, malgré les nombreuses mines et barricades[17]. La seconde phase commençait à 3h.30 de l'après-midi; la 146e brigade d'infanterie, virant vers le nord, dégagea la rive gauche du Bas-Rhin, en aval du canal Pannerdensch, dans la direction d'Angeren et de Huissen. Ces objectifs furent conquis avec l'aide de chasseurs-bombardiers, et les troupes britanniques occupèrent Huissen avant la tombée de la nuit du 2. Le lendemain matin, elles traversaient le fleuve et atteignaient Westervoort. La résistance plus vive opposée par les Allemands à l'est du Rhin avait empêché la 31, division canadienne d'avancer au même rythme que les Anglais. Le général Keefler dut faire porter le gros de ses forces contre Zutphen, en direction nord. Au début de la journée du 3 avril, le général Rawlins envoya donc des éléments de reconnaissance par la tête de pont d'Emmerich afin d'opérer la jonction avec ses troupes cantonnées dans la région Westervoort-Pannerden.

Dès 5h. de l'après-midi, la division West Riding avait éliminé toute opposition ennemie dans son secteur au sud du Bas-Rhin. Elle continua, pendant toute cette phase, à bénéficier de l'appui de l'Ontario Regiment. En général, la résistance avait été très faible, même si un communiqué publié par le Q.G. d'Hitler parlait de "combats acharnés" dans le secteur d'Arnhem[18]. Les troupes de Rawlins s'étaient acquittées à peu de frais d'une mission préliminaire essentielle sur un terrain difficile et avaient fait près de 200 prisonniers[19].

Entre-temps, sur le front de la 5e division blindée, à gauche, la 11e brigade d'infanterie canadienne avait nettoyé l'"île" en allant vers l'ouest jusque près de Randwijk, à quelque huit milles en aval d'Arnhem. Au crépuscule du 2 avril, les trois bataillons, soutenus par des chars du 3e régiment blindé de reconnaissance (Governor General's Horse Guards) s'avancèrent vers le nord sur des axes à peu près parallèles, en direction du Bas-Rhin. Ils ne rencontrèrent que très peu d'opposition. Sur le flanc gauche (ouest) de la brigade, l'Irish Regiment of Canada traversa des terres fortement minées, mais ne rencontra guère de résistance active. Il entrait dans Randwijk au milieu de la matinée du 3; ses patrouilles avancèrent alors jusqu'à la rive du fleuve, et entrèrent en contact avec le Cape Breton Highlanders sur la droite. Ce dernier régiment eut, lui aussi, des difficultés à cause des mines et des cratères, mais atteignit ses objectifs, y compris Heteren. Sur le flanc droit, le Perth Regiment eut la tâche un peu plus difficile. Après avoir dégagé Driel, il fut deux fois la cible de contreattaques dans l'après-midi du 3, mais il "repoussa l'ennemi sans trop de difficulté". Forcés de se replier sur la rive nord du Bas-Rhin, les Allemands continuèrent à manifester de l'activité dans les jours qui suivirent, opposant à nos déplacements le feu de leur artillerie, de leurs mortiers et de leurs mitrailleuses[20].

Intermède: préparatifs en vue de nouvelles opérations

Par suite de l'opération "Destroyer", terminée le 3 avril au, soir, le ter corps du général Foulkes occupait un large saillant dans l'ouest des Pays-Bas: une

lisière longue de 20 milles sur la rive gauche du Bas-Rhin et du canal Pannerdensch, depuis la jonction du canal avec le Waal jusqu'au nord-ouest de Randwijk. Au sommet de cette arche, sur l'autre rive du Bas-Rhin, se dressait la ville meurtrie d'Arnhem, celle-là même qui, près de sept mois auparavant, avait si tragiquement échappé aux troupes aéroportées britanniques. Mais un changement important s'était produit dans l'intervalle: en septembre 1944, la Wehrmacht était encore une force avec laquelle il fallait compter, mais en avril 1945, les forces hitlériennes affectées à la défense des Pays-Bas ne pouvaient opposer aux Alliés qu'une défense improvisée et sans espoir. Si neuf jours s'écoulèrent entre le nettoyage de l'île et l'assaut amphibie finalement déclenché contre Arnhem, c'était moins à cause de la puissance de l'ennemi qu'en raison des exigences de la stratégie et de la tactique alliées.

Au moment où était lancée l'opération "Destroyer", les missions futures du ler corps d'armée n'étaient pas encore nettement fixées. Nous avons déjà vu (p. 572) que Montgomery tenait à ne pas consacrer de forces importantes au nettoyage de l'ouest des Pays-Bas. Au début d'avril, le but stratégique des opérations déclenchées le long du Bas-Rhin et de l'Ijssel consistait à ouvrir une voie d'approvisionnement par Arnhem et Zutphen afin de maintenir la grande offensive alliée à l'est du Rhin. Mais, inévitablement, ce but purement militaire devait tenir compte de considérations politiques de plus en plus pressantes. Le commandant suprême mentionnait plus tard "les difficultés particulières" de la situation qui se présentait dans l'ouest des Pays-Bas à cause des conditions de plus en plus mauvaises faites aux civils sous l'occupation allemande. La directive que le général Crerar adressait à ses commandants de corps d'armée le 2 avril (voir ci-dessus, p. 578) reflétait nettement l'incertitude de la situation. Cette incertitude se dissipait, au moins provisoirement, au cours d'une conférence tenue le 5 avril dans la caravane de Crerar, lorsque le maréchal Montgomery annonçait qu'une fois terminées les opérations "Cannonshot" (voir ci-dessus, p. 583) et "Quick Anger", le 1`r corps d'armée "entreprendrait une nouvelle tâche, celle de nettoyer l'ouest de la Hollande"[22]. Deux jours plus tard, Crerar publiait des instructions détaillées sur la mise en oeuvre de la directive lancée le 5 par le maréchal (voir ci-dessus, p. 580)[23]

Du point de vue tactique, l'assaut contre Arnhem fut retardé par la nécessité de coordonner les opérations de Foulkes avec celles de Simonds, à l'est du Rhin. Nous avons déjà vu que le plan général de Crerar dépendait des progrès du 2e corps d'armée, et en particulier de la possibilité, pour cette formation, de franchir l'Ijssel et d'attaquer les positions allemandes par l'arrière, entre Zutphen et Deventer. Comme nous l'avons mentionné dans le chapitre précédent, ce n'est que le 11 avril que la lre division, provisoirement affectée au 2e corps, put lancer cette attaque ("Cannonshot") et marcher sur Apeldoorn. Le commandant d'armée donna l'ordre de ne déclencher l'opération contre Arnhem que 24 heures après le lancement de l'opération "Cannonshot"[24].

La 49e division, avons-nous dit, devait exécuter l'opération "Quick Anger". A la mi-février, l'état-major de la division avait préparé les plans d'une opération (alors désignée "Wallstreet") visant à franchir le Bas-Rhin et à prendre Arnhem[25]. Mais il y eut bien des changements avant le lancement de l'opération. Nous avons vu qu'à la fin de mars l'endroit le plus favorisé pour l'attaque se trouvait à l'ouest d'Arnhem, dans les environs soit d'Oosterbeek, soit de Renkum. On tenta donc, dans ce secteur, d'aveugler les observateurs ennemis au moyen d'un

écran de fumée long de 15 milles, qui s'étendait de Huissen jusqu'à Randwijk; mais des complications diverses, notamment le manque de générateurs adaptés à cette tâche et des vents défavorables, réduisirent l'efficacité de cette mesure[26]. Nos mouvements de reconnaissance et nos accumulations de matériel n'échappèrent pas complètement à l'ennemi, de sorte qu'il pouvait prévoir l'attaque; de plus, les conditions du sol de 1"île" se détérioraient. C'est pourquoi le général Foulkes décida, le 7 avril, d'attaquer Arnhem par l'est. On revisa donc les plans pour prévoir un assaut au delà de l'Ijssel, dans les environs de Westervoort, ce qui entraîna un certain retard[27].

Le général Rawlins se proposait de forcer le passage de l'Ijssel et de s'emparer d'Arnhem en trois étapes. A la première, le 56e groupe de brigade d'infanterie (y compris une troupe de chars de l'Ontario Regiment) traverserait le fleuve, établirait une tête de pont d'envergure restreinte et dégagerait le secteur sud d'Arnhem. Le 148e groupe de brigade, soutenu par le reste de l'Ontario Regiment, passerait alors à l'avant et s'emploierait à élargir la tête de pont. A la dernière étape, le 1478 groupe de brigade s'emparerait des hauteurs à l'ouest d'Arnhem et exploiterait son succès vers l'ouest et le nord-ouest si possible. L'opération serait appuyée par l'artillerie de la 49e division, par le 1er groupe d'armée de l'artillerie canadienne, par l'artillerie divisionnaire de la 58 division blindée canadienne, par le 11e régiment de campagne de l'artillerie canadienne et par la lie batterie de lance-fusées de l'artillerie canadienne[28].

La 5e division prêta son concours, au début, en assurant la défense de l'île" et en se livrant à des manoeuvres visant à tromper l'ennemi dans la région de Driel, avec l'aide de l'écran de fumée permanent le long de la rive gauche du Bas-Rhin. Mais, comme elle devait participer à des opérations actives au nord-ouest d'Arnhem, la 5e division fut relevée le matin du 12 avril par la 1re brigade blindée canadienne, sous les ordres du brigadier W. C. Murphy, qui prit alors à sa charge tout le secteur de 1"île", depuis la jonction de l'Ijssel et du Bas-Rhin jusqu'à la frontière gauche du corps d'armée, près de Tiel. Murphy se vit confier la Ire brigade d'infanterie belge (deux bataillons) et une force hétérogène rattachée au 7e régiment antichars de l'artillerie canadienne, qui avait précédemment occupé la rive sud du Bas-Rhin, à l'est d'Arnhem[29]. Une fois ces dispositions prises, la 5e division se retira graduellement de l'île", franchissant le Rhin à Emmerich pour se concentrer dans la région DidamDoetinchem, prête à se lancer de là à travers la tête de pont, soit de la 1re division canadienne, soit de la division West Ridings[30].

Prise d'Arnhem et revision de la stratégie

L'opération "Cannonshot" ayant été déclenchée avec succès dans l'aprèsmidi du 11 avril, la voie était libre pour l'opération "Anger",* qui commençait le jour suivant, tard dans la soirée. Le temps qui s'était écoulé entre le nettoyage de 1"île" et l'attaque inspirait certaines appréhensions au Q.G. de Rawlins[31], mais l'événement devait bientôt démontrer que l'ennemi n'en avait guère profité. Quelques jours seulement avant l'attaque, le secteur détenu par la Vingt

*Les documents sur l'opération dirigée contre Arnhem mentionnent aussi bien "Anger" que "Quick Anger", mais c est "Anger" qui est utilisé dans l'ordre d'opérations de la 49e division.

cinquième armée allemande était devenu le *Festung Holland;* mais ce changement de nom ne comblait pas les lacunes, en hommes et en matériel, des troupes chargées de défendre la "Forteresse". A ce stade de la guerre, les "divisions" allemandes se composaient surtout des restes des anciennes formations, renforcés par des unités aussi diverses par leur origine que par leur degré de formation. Toutefois, le haut commandement et les postes d'état-major demeuraient entre des mains expérimentées. A ce moment-là, le vaste angle droit formé par l'Ijssel et le Bas-Rhin était défendu par le 30e corps d'armée allemand, passablement décimé, que commandait le général Philipp Kleffel. Tandis que la 361e division *Volksgrenadier,* aidée de diverses formations, s'opposaient à l'avance de la 1re division canadienne à l'ouest de l'Ijssel, la 346e division d'infanterie défendait le secteur d'Arnhem avec le 858e régiment de grenadiers et diverses unités, y compris des renforts et l"`École de combat" divisionnaire[32]. Notre service de renseignements, avant l'attaque, ne connaissait guère la composition de cette force, d'autant plus qu'il était difficile de prévoir comment l'ennemi réagirait à l'opération "Cannonshot". De toute façon, les hauteurs qui se dressaient sur la rive droite du Bas-Rhin, ce cours d'eau lui-même et l'Ijssel constituaient devant Arnhem de redoutables obstacles naturels et l'on croyait qu'une forte garnison défendait la ville[33].

Des Spitfires et des Typhoons attaquèrent les défenses d'Arnhem à plusieurs reprises dans l'après-midi du 12. Plus tard dans la journée, un feu de diversion provenant du flanc gauche du ler corps d'armée attira une riposte des Allemands contre Driel. Dans la soirée, notre principal bombardement d'artillerie commençait; il avait pour objet de "rendre beaucoup plus facile" l'assaut de l'infanterie. A 10h.40, la 56e brigade d'infanterie traversait l'Ijssel en "Buffaloes". Les canons allemands bombardèrent les lignes avancées, mais les assaillants purent quand même pénétrer sans difficulté jusque dans la banlieue sud-est d'Arnhem. Le matin du 13, ils repoussaient une contre-attaque et établissaient solidement leur emprise sur la tète de pont qu'ils avaient conquise[34].

La force "U", de la marine royale, et le Génie du 1er corps canadien secondèrent la concentration de nos forces à Arnhem. Après avoir participé à l'opération "Plunder", la force "U" envoya des chalands de véhicules motorisés seconder l'opération "Anger". Ces embarcations aidèrent les troupes britanniques à franchir l'Ijssel[35]. Les sapeurs canadiens eurent recours au remarquable expédient de préfabriquer un pont Bailey près de Doornenburg, sur le canal Pannerdensch, puis de le faire descendre au fil du courant sur une distance de quelque cinq milles, avec l'aide du groupe n° 3 de transport fluvial du Génie britannique, pour l'installer à Westervoort. Cette mission fut exécutée avec succès par la 12e compagnie de campagne du Génie canadien, sous les ordres du major D. H. Evers. Le manœuvrage des lourdes travées de débarquement (dont l'une mesurait 150 pieds de long) présentait des difficultés, mais le pont fut ouvert à la circulation le matin du 13, soit moins de onze heures après son départ du lieu de la construction. Entre-temps, la 141, compagnie de campagne du Génie canadien avait construit quatre radeaux faits de pontons Bailey; deux d'entre eux furent utilisés à Huissen, et les autres, remorqués par la marine, servirent à la traversée de l'Ijssel à Westervoort[36].

Ainsi secourue, la 49e division eut tôt fait de mettre la main sur Arnhem. Le matin du 13 avril, la 146e brigade traversait l'Ijssel et se mettait en frais de chasser l'ennemi d'une vaste usine dans la banlieue est. L'Ontario Regiment

(dont les premiers chars avaient vraisemblablement franchi le fleuve sur' un: des radeaux de la 14e compagnie de campagne, mis en service à 8h,,:du matin; c'est-à-dire avant le pont) aida à déloger les francs-tireurs et les nids *de mit-rail ,* leuses. Dans l'ensemble, cependant, l'ennemi n'opposait qu'une faible résistance,' Le journal de l'Ontario Regiment notait que "nulle part, l'ennemi- n'a manifesté beaucoup d'esprit combatif". A la tombée de la nuit, le gros de la résistance. ennemie avait cessé et la 147e brigade se préparait à continuer l'avance de la 56e. Malgré de nombreuses mines et de nombreux travaux de démolition, Arnhem se trouvait complètement dégagée le 14. Pendant toute l'opération, la division West Riding avait fait 601 prisonniers[37].

Le 12, le commandant du corps d'armée avait donné l'ordre de déclencher des opérations en vue de "déloger les Allemands de l'ouest de la Hollande"[38]. Tout en reconnaissant que l'importance des garnisons allemandes était encore "très incertaine", il estimait qu'il devait rester "au moins une ou deux formations de campagne" pour assurer la défense de ce secteur. Une fois terminée l'opéra tion "Anger", la 491, division devait, à partir d'Arnhem, occuper la route nationale au sud d'Utrecht. La 5e division blindée pourrait avancer vers l'ouest, contourner Amersfoort et s'emparer des hauteurs situées à l'ouest de cette ville. La 1re: division prendrait possession d'Amersfoort, relèverait la 50 division et s'empare= rait ensuite d'Utrecht. La 5e division nettoierait ensuite tous les nids de résistance subsistant entre l'Ijsselmeer et l'Ijssel. Par étapes successives, la 49e division avancerait à travers Gouda, s'emparerait de La Haye et attaquerait Rotterdam par l'ouest, tandis que la lre division marcherait sur Amsterdam en passant par Leide et Haarlem. Foulkes signalait que son corps d'armée avait la charge "d'organiser l'administration civile dans l'ouest de la Hollande et de nourrir 11 population le plus tôt possible après la libération".

Mais *le* jour même où le général Foulkes publiait ces instructions, un changement se produisait dans la stratégie alliée. Le maréchal Montgomery *se* présentait au Q.G. du général Crerar à Grave afin d'y exposer ses plans pour la. marche vers l'Elbe et pour les opérations contre Brême et Hambourg. Lés hautes autorités alliées, devant la situation qui régnait dans l'ouest des Pays-Bas, avaient, comme nous le verrons, décidé de ne pas libérer immédiatement cette . région. Sans doute la population était-elle en proie à la famine, mais on pouvaitt espérer la secourir sans l'exposer aux dangers de la guerre (voir ci-dessous, p. 618-619). Montgomery définit ainsi sa ligne de conduite à l'égard de la région[39]:

> Les opérations actuelles dans la région d'Arnhem auront pour objet de nous ouvrir la route d'Arnhem vers le nord et de nous en assurer la possession. Deux divisions seulement sont disponibles pour protéger le flanc au sud du Zuiderzee [Ijsselmeer]. Elles devront, si elles le peuvent en ne comptant que sur leurs propres ressources, pousser vers l'ouest, mais aucune nouvelle unité de Génie ou de transport ne pourra être mise à leur disposition d'ici quelque temps, et il leur faudra, par conséquent, s'arrêter quand elles auront atteint les limites de leurs ressources. Quand l'année canadienne aura terminé ses tâches d'un rang de priorité supérieur, (dégager le nord-est des Pays-Bas et la péninsule Emden-Wilhelmshaven, et dominer le Weser en aval de Brême ainsi que l'estuaire de l'Elbe, en aval de Hambourg) elle dirigera ses ressources vers la Hollande de l'ouest pour terminer la libération de la Hollande.

Le général Crerar transmit oralement ces instructions à ses commandants de corps dans l'après-midi du 12, et leur adressa une confirmation écrite le lendemain[40].

Le 14 avril, le général Foulkes communiqua donc oralement à ses commandants de division de nouveaux ordres, qu'il confirmait par écrit le 15[41]. La lettre exposait la nouvelle mission du corps d'armée avec une sèche concision. A la directive donnée trois jours auparavant et qui disait: "Le 1er corps d'armée canadien délogera les Allemands de la Hollande de l'ouest", il substituait la suivante:

> Le 1er corps d'armée canadien délogera les Allemands de la Hollande de l'ouest entre 1'Ijssel et la ligne Grebbe.

La ligne Crebbe était un réseau de fortifications établi entre l'Ijsselmeer et le Bas-Rhin, le long de l'Eem et du Grebbe, et pivotant sur le Bas-Rhin à l'extrémité d'une butte désignée Grebbeberg, juste à l'est de Rhenen. Elle avait été le théâtre de combats en mai 1940, quand l'armée hollandaise avait voulu barrer la route aux Allemands. Les Allemands, dans leurs préparatifs pour défendre les Pays-Bas, avaient quelque peu renforcé cette ligne, mais leurs défenses étaient surtout dirigées vers l'ouest, du côté de la mer[42].

La situation tactique évoluait dans la région. Le 13, la Ire division canadienne, détachée du 2e corps d'armée, revenait sous le commandement du général Foulkes (voir ci-dessus, p. 584). Cette division se heurtait à une opposition plus vigoureuse à l'est d'Apeldoorn, tandis que la 491, division exécutait rapidement le nettoyage d'Arnhem. Devant cet état de choses, Foulkes ordonnait à la 5e division de s'avancer par la tête de pont de la 49e et de pousser vers le nord jusqu'à l'Ijsselmeer, à quelque 30 milles de distance, en s'emparant d'Otterloo, de Barneveld, de Voorthuizen et de Putten. Au terme de cette opération (désignée "Cleanser"), la 5e division devait passer sous le commandement du 2e corps d'armée et servir dans le nord-est des Pays-Bas, ne laissant au 1er corps d'armée que la 1re division canadienne et la 496 division. Entre-temps, la 49e division devait dégager la route reliant Arnhem à Zutphen, puis pivoter vers l'ouest pour s'emparer de Wageningen et d'Ede, et pour nettoyer la rive droite du Bas-Rhin jusqu'au Grebbe. La Ire division prendrait Apeldoorn et s'avancerait sur un axe parallèle vers Voorthuizen, relevant la 5e division entre cet endroit et Barneveld. Nous verrons que ces instructions avaient pour effet de diriger la 5e division dans un sens perpendiculaire à l'axe principal des autres divisions et vers l'arrière des défenses allemandes basées sur Apeldoorn. Tout au long de ces opérations, la Ire brigade blindée canadienne, ayant les Belges sous son commandement, devait continuer à occuper la ligne du Bas-Rhin et les "abords du côté ouest". Cette directive fixait le cours des dernières opérations du 1er corps d'armée en Europe du nord-ouest.

La prise d'Apeldoorn

Revenons un peu en arrière pour considérer le cours des opérations qui se déroulaient sur le flanc nord-est du général Foulkes, où la ire division canadienne ne cessait d'élargir le périmètre de la tête de pont qu'elle détenait au delà de l'Ijssel, en direction d'Apeldoorn. La première résistance opposée à l'opération "Cannonshot" avait été le fait du 162e régiment d'infanterie navale,

*Une forte proportion des chars de la brigade servait, de fait, aux opérations plus actives au nord du Bas-Rhin.

formation improvisée. Elle avait été facile à vaincre. Mais les soldats aguerris du général Foster se heurtèrent ensuite à une résistance plus sérieuse, celle de la 3610 division *Volksgrenadier,* et en particulier de son 9536 régiment de grenadiers. Le 13 avril, les Canadiens combattaient donc toujours à l'est d'Apeldoorn. A cette date, la 36 brigade d'infanterie, sous les ordres du brigadier J.-P.-E. Bernatchez, ralliait le reste de la division à l'ouest de l'Ijssel. Tandis que la 2e brigade continuait à nettoyer la zone de sa première tête de pont, la Ire et la 36 divisions poussaient vers l'ouest en direction d'Apeldoorn, dans l'angle formé par les voies ferrées qui reliaient cette ville à Zutphen et à Deventer[43].

Sur l'aile droite (nord), la lie brigade du brigadier J. D. B. Smith, soutenue par des chars du 6e régiment blindé (161 Hussars), qui avait été affecté à la Ire division le 6 avril, progressa régulièrement en dépit d'une résistance moyenne, qui disposait d'artillerie et de mortiers. Le 13 avril, à midi, le Hastings and Prince Edward Regiment s'approchait du village de Teuge, à trois milles seulement à l'est d'Apeldoorn, tandis que le Royal Canadian Regiment marquait le pas à sa gauche. Dès minuit, la brigade parvenait au canal d'Apeldoorn, qui traverse du nord au sud la partie est de la ville, et les patrouilles du R.C.R. pénétraient dans la banlieue[44].

Pendant la nuit du 13 au 14 avril, un escadron du let Hussars et une compagnie du R.C.R. tentaient de franchir le canal, mais les deux chars qui servaient de fer de lance furent mis hors de combat et le projet fut abandonné. Entretemps, sur le flanc sud de l'axe d'attaque principal, la 3e brigade progressait contre une opposition généralement faible, sauf en certains endroits fortifiés où elle rencontrait une résistance vive mais de courte durée. Des francs-tireurs et des canons autopropulsés couvraient la retraite allemande. Vers la fin de la journée du 13, la brigade s'établissait dans les environs d'Achterhoek, à quelque quatre milles à l'est du canal d'Apeldoorn[45]. Le 14 au matin, la frontière entre la Ire et la 49e divisions allait de 1'Ijssel vers l'ouest, à mi-chemin entre Arnhem et Apeldoorn, et suivait une ligne à peu près parallèle au Bas-Rhin. Il paraissait certain que l'ennemi se défendrait sérieusement derrière le canal. Le chroniqueur de l'état-major général de la ire division inscrivit cette observation pessimiste: "C'est une réédition des plaines de Lombardie". La résistance allemande était vraisemblablement liée à un ordre sévère, publié le 12 sous la signature d'Himmler, qui menaçait de mort les commandants des forces de combat s'ils négligeaient d'adopter les mesures voulues pour assurer la défense des villes et des centres de communications importants[46].

La première intention du général Foster avait été d'utiliser, contre Apeldoorn, les 1re et 36 brigades, et de garder la 2e en réserve. Mais, par suite du succès rapide de la 49e division à Arnhem, il reçut l'ordre de se joindre à celle-ci sur l'aile gauche pour ouvrir la route principale reliant Arnhem à Zutphen, sur la rive occidentale de l'Ijssel[47]. A 6h.25, le 14 au soir, Foster adressait donc de nouveaux ordres à la 2e brigade, qui s'employait alors à nettoyer la tête de pont de Hoven, en face de Zutphen. Le brigadier M.P. Bogert recevait instructions de déloger l'ennemi tout le long de la rive occidentale de l'Ijssel jusqu'à Dieren, au sud, où sa brigade entrerait en contact avec la 49e division. Dans cette région, la frontière entre les deux divisions devait être constituée par le canal d'Apeldoorn. Le reste de la division continuerait ses opérations contre Apeldoorn[48].

Confiant au Seaforth Highlanders of Canada la garde de la tête de pont de Hoven, la 2e brigade s'attaquait à sa nouvelle mission le matin du 15. Son progrès fut rapide, car, tandis que la 49e division et la lie division canadienne exerçaient de fortes pressions sur les formations improvisées de l'ennemi entre Arnhem et Apeldoorn, la 5e division blindée, comme nous l'allons voir, commençait le même jour sa poussée vers l'Ijsselmeer, et fonçait directement derrière les forces allemandes qui se dressaient devant Foster. La 20 brigade dégagea la rive gauche de l'Ijssel, le Loyal Edmonton Regiment et le Princess Patricia's Canadian Light Infantry avançant respectivement à l'est et à l'ouest du chemin de fer Arnhem-Zutphen. Dans l'après-midi du 15, le Loyal Edmonton avança jusqu'au sud du village de Brummen, "ne rencontrant qu'une résistance symbolique offerte par des nids ennemis", tandis que le P.P.C.L.I., à sa droite, avançait à travers une région boisée[49]. Ils firent de nombreux prisonniers et à mesure que se développait la poussée de la 5e division, l'opposition allemande s'effritait. Au matin du 16, le Loyal Edmonton entrait dans Dieren sans coup férir, tandis que le P.P.C.L.I. prenait contact avec les éléments avancés de la 49e division près d'Eerbeck. L'escadron "A" du 12e régiment blindé (Régiment de Trois-Rivières) appuyait l'infanterie canadienne au cours de ces opérations[50].

La rapidité d'exécution de la mission confiée à la 2e brigade eut une grande influence sur le plan d'attaque de Foster à l'égard d'Apeldoorn. Il déclara plus tard[51]:

> Je n'avais jamais eu l'intention d'attaquer Apeldoorn de front. C'était une ville amie, remplie de réfugiés, et je ne voulais pas employer l'artillerie contre elle. Notre plan consistait à isoler la ville, en la 'menaçant de face par la brigade d'infanterie, - ce qui devait tenir la garnison ennemie occupée de ce côté, - et en plaçant la 3e brigade d'infanterie de l'autre côté du canal, au sud d'Apeldoorn, pour menacer la ville par derrière. Ce plan fut modifié parce que la 2e brigade d'infanterie canadienne avait, comme d'habitude, fait un magnifique travail au sud et qu'elle était parvenue à franchir le canal à Dieren. Il n'était donc plus nécessaire à la 3e brigade d'infanterie canadienne de franchir le canal de force, au nord.

Le Génie construisit un pont sur le canal à Dieren, après quoi le Loyal Edmonton se dirigea vers le nord pour couvrir la construction d'un second pont près de Veldhuizen, à quelque cinq milles au sud d'Apeldoorn. C'est à cet endroit que la 2e brigade se mit à traverser à la fin de l'après-midi du 16, en vue d'élargir la tête de pont qui devait servir de base à l'opération de la 3e division contre Apeldoorn[52].

Apeldoorn, ville de 72,600 âmes en 1939, est agréablement située dans une région fertile située au pied de la crête qui, d'Arnhem, se dirige vers le nord. Het Loo, lieu de la résidence d'été de la famille royale des Pays-Bas, se trouve dans la banlieue nord de la ville. Avant la guerre, la ville était un centre industriel Florissant. C'est aussi un important centre de communications, relié par de grandes routes et par des chemins de fer à Amersfoot, Arnhem, Zutphen et Deventer. Le 15 avril au soir, la lre division était prête à déclencher l'assaut décisif contre la ville. Déjà la 5e division avait coupé la principale voie de retraite de l'ennemi, qui va d'Apeldoorn à Amersfoort, et la garnison se trouvait dans une situation intenable. Les opérations de la lie division avaient pris, entretemps, un caractère plus pressant: tard dans la soirée du 16, le chef d'état-major du le" corps d'armée (le brigadier George Kitching) avait fait savoir aux commandants de division que la 5e division devrait se concentrer vers midi, le 18,

en vue de sa nouvelle mission dans le nord-est des Pays-Bas. En conséquence, il importait au plus haut point que la ire et .la 490 divisions emportent leurs objectifs entre le Bas-Rhin et l'Ijsselmeer avant le crépuscule du 17[53].

La résistance allemande à Apeldoorn s'effondra au cours de la nuit du 16 au 17 avril. Sur le front de la lre brigade, il y eut des fusillades d'armes portatives par-dessus le canal jusqu'à 3h. du matin, puis un calme soudain se fit du côté allemand. Des membres de la Résistance hollandaise avertirent alors le R.C.R. que l'ennemi avait évacué la ville. Ne perdant pas un instant, le bataillon captura deux soldats allemands qui allaient démolir les portes des écluses du canal; s'étant assuré ainsi un moyen de traverser, le R.C.R. put se rendre maître de l'extrémité est de la ville avant 4h.30 du matin. Le commandant de brigade ordonna aussitôt au Hastings and Prince Edward Regiment et au 48t' Highlanders of Canada de suivre le R.C.R. à l'aube. Dès le milieu de la matinée, le Highlanders s'était emparé du secteur nord-ouest d'Apeldoorn, le Hastings était dans les jardins du palais à Het Loo et le R.C.R. s'installait sur la place centrale de la ville. A midi, le brigadier Smith ouvrait son Q.G. dans l'immeuble que venait d'évacuer le commandant allemand. Entre-temps, le West Nova Scotia Regiment marchait sur Apeldoorn par le sud. Avant midi, il avait occupé le sud-ouest de la ville[54]. Nos troupes furent accueillies avec un enthousiasme délirant. "Les couleurs des Pays-Bas flottaient dans le soleil radieux à presque toutes les maisons et presque toutes les boutiques." A l'enthousiasme des habitants qui remplissaient les rues se mêlait un profond sentiment de soulagement devant le peu de dégâts causés à leur ville[55]. De pareilles scènes se répétèrent plusieurs fois au cours des derniers jours de la campagne.

Les opérations des sept jours, soit du 11 au 17 avril, avaient coûté 506 pertes aux bataillons d'infanterie de la ire division; les unités de la ire, de la 20 et de la 3e brigades en accusaient 184, 183 et 125 respectivement, tandis que le Saskatoon Light Infantry (mitrailleuses), qui avait appuyé activement toutes les brigades, avait perdu 14 hommes. Pendant la même période, 40 officiers allemands et 2,515 sous-officiers et hommes de troupe étaient entrés dans les cages à prisonniers de la division[56].

Il n'y eut pas de pause à Apeldoorn. Le matin du 17, le général Foster ordonnait à ses brigades de pousser vers l'ouest le plus vite possible, afin de relever la 5e division à Barneveld et Voorthuizen[57].

L'opération "Cleanser": poussée vers l'Ijsselmeer

Tandis que la ire division marchait sur Apeldoorn, la 5e division blindée préparait la percée rapide jusqu'à l'Ijsselmeer que le général Foulkes avait ordonnée à Hoffmeister dans l'après-midi du 14 avril.

Notre service de renseignements avait à cette date des renseignements précis sur les effectifs et les fortifications de l'ennemi dans la région entre Arnhem et l'Ijsselmeer. La 346e division se voyait contrainte à reculer peu à peu de la région d'Arnhem, bien que ses flancs fussent encore accrochés à l'Ijssel du côté est, et au Bas-Rhin du côté ouest. Dans le secteur voisin, défendu par la 361e division *Volksgrenadier,* face à la 1re division, les Allemands étaient réduits à utiliser des artilleurs en guise de fantassins. L'aile droite (ouest) de la 346e division était protégée par la 34e division SS *(Nederland),* qui, toutefois, en

avait long à défendre. Regardant vers le nord-ouest de son Q.G. provisoire à Didam, le général Hoffmeister n'avait devant lui, pour lui barrer la route, que le 8581, régiment de grenadiers allemands, plus un bataillon de sapeurs (les deux défendaient l'aile droite de la 346e division) et un bataillon de construction. Ces forces n'avaient d'ailleurs pas de blindés pouvant leur prêter un appui efficace; à la connaissance des Alliés, "il n'existait pas dans le pays" de formations ou d'unités de chars. Mais il fallait s'attendre à rencontrer des canons auto-propul*sés,* des mines de toutes sortes et des nids de résistance à mesure que l'ennemi se retirerait à l'abri de la ligne Grebbe[58].

A midi, le 14, Hoffmeister émit ses ordres. La voie la plus directe, à partir d'Arnhem, passait par Otterloo, Barneveld et Nijkerk. Le commandant de division se proposait d'avancer sur cet axe, en s'emparant des hauteurs au nord d'Arnhem, puis en traversant la route principale allant d'Apeldoorn à Amersfoot (ce qui couperait la retraite à la garnison d'Apeldoorn) et en exploitant vers le nord-ouest jusqu'à la côte. Le rôle principal échut au 5e groupe de brigade blindé, sous les ordres du brigadier I. H. Cumberland; on lui adjoignit, pour l'opération "Cleanser", le 8e régiment de campagne de l'artillerie canadienne (avec une batterie du 3e régiment d'artillerie moyenne britannique) et des unités spéciales de la 798 division blindée. Le groupe de brigade bénéficierait de l'appui du reste de l'artillerie divisionnaire et du 3e régiment d'artillerie moyenne britannique, ainsi que des ingénieurs de la division. Sans doute s'agissait-il au premier chef d'une offensive de blindés, mais la 11e brigade d'infanterie devait se tenir prête à intervenir à n'importe quel moment. L'offensive devait commencer à l'aube du 15 avrih[59]. Les blindés commencèrent à traverser l'Ijssel dans l'après-midi du 14 et eurent fini de sè grouper dans un lieu de rassemblement au nord d'Arnhem aux premières heures du 15. Les convois étaient contraints de voyager au ralenti par des chemins tortueux; en effet, le déplacement ne put se réaliser que grâce au droit de passage accordé aux Canadiens sur les ponts d'Arnhem aux dépens de la division West Riding[60].

L'opération "Cleanser" débutait vers 6h.30 du matin, alors que le 5e groupe de brigade blindé s'élançait en avant pour s'emparer des hauteurs au nord d'Arnhem. A droite, le 9e régiment blindé (British Columbia Dragoons) marchait sur le village de Terlet. "La route passait par des côteaux de sable fortement boisés, ce qui rendait extrêmement difficiles et souvent même impossibles l'observation et l'appui réciproque. Pour contourner les barricades, nos chars devaient se frayer un chemin à travers les arbres"[61]. A gauche, le 5e régiment blindé (8th Princess Louise (New Brunswick) Hussars) se dirigeait sur Deelen. Le feu des armes antichars coûta deux chars aux Hussars et un aux Dragoons; mais la rapidité de notre avance prit l'ennemi au dépourvu et les deux objectifs furent bientôt atteints. A Deelen, le Q.G. du 858e régiment de grenadiers fut pris d'assaut et le commandant dut avouer qu'il avait été "pris complètement au dépourvu en se voyant attaquer par des chars et il se rendait compte qu'il s'était complètement trompé dans ses dispositions". Hoffmeister ordonna à la 11e brigade d'infanterie de liquider les nids de résistance qui restaient dans les bois où les chars n'avaient pas passé; elle s'acquitta de cette tâche dans la soirée[62].

Aussitôt commença la seconde phase de "Cleanser": la prise d'Otterloo et des hauteurs situées à l'ouest. Le 15 à midi, le 2e régiment blindé (Lord Strathcona's Horse (Royal Canadians) traversait le secteur du 81h Hussars pour se

diriger vers Otterloo. Ralenti par les forêts, mais ne rencontrant qu'une faible opposition, le Strathcona atteignit, avant le crépuscule, un point situé à 1,500 yards de son objectif. Pendant la nuit, l'artillerie qui l'appuyait fit pleuvoir un feu de harcèlement sur Otterloo. Entre-temps, sur la gauche du front de la division, le Hussars s'emparait des hauteurs qui dominent le village au sudouest[63].

Le lendemain matin, le Strathcona traversait Otterloo. L'objectif suivant était Barneveld, à quelque neuf milles au nord-ouest. Le commandant, le lieut.col. J. M. McAvity, ordonna à son escadron de tête de "suivre la route à une bonne vitesse". Il ne rencontra de résistance qu'à un carrefour situé à moins d'un mille à l'est de Barneveld. Deux Sherman furent mis hors de combat en cet endroit avant que le Strathcona et une compagnie du Westminster Régiment (Motor) après avoir décrit un crochet pour éviter la ville, eurent atteint la route de Voorthuizen. Tâtant le terrain au nord de cette route, les chars rencontrèrent une résistance plus vive, l'ennemi s'inquiétant sans doute de la sécurité de sa voie de retraite, soit la route d'Apeldoorn à Amersfoot. A la fin de la journée, le Strathcona avait encore un mille à franchir pour atteindre Voorthuizen. Sur l'aile gauche de la 51, division, le Princess Louise et la 11e brigade d'infanterie, avec l'aide d'un escadron du 38 régiment blindé de reconnaissance (Governor General's Horse Guards), avaient avancé jusqu'au nord-est de Lunteren[64].

Entre-temps, sur l'aile droite, le British Columbia Dragoons, qui avait aidé à dégager Otterloo, fonçait directement vers Voorthuizen. Chacun savait qu'il fallait agir vite pour couper la retraite à la garnison qui faisait face à la ire division à Apeldoorn. Le Dragoons progressa sans interruption au nord-est de Barneveld, sans que l'ennemi lui opposât d'opposition sérieuse, mais fut retardé par le terrain marécageux. Comme le Strathcona, il se heurta à une résistance plus ferme aux approches de la route Apeldoorn-Amersfoort. Le 16 au soir, il attaquait Voorthuizen. L'obscurité, s'ajoutant à "de profonds fossés remplis d'eau et à des terrains bas et marécageux", nuisait aux opérations de nettoyage; mais le Dragoons parvint à couper la route stratégique, complétant ainsi la troisième phase de l'opération "Cleanser". Aux petites heures du 17, des éléments de la 6e division de parachutistes, sur le flanc nord des troupes allemandes, tentèrent de s'évader vers l'ouest en passant par Voorthuizen. Ils furent repoussés avec de lourdes pertes, nos chars étant efficacement appuyés par un lanceflammes "Badger"*, de l'escadron du Q.G. de la 5e brigade blindée[65].

Quand arriva la nuit du 16 au 17 avril, le temps était devenu un élément encore plus précieux dans l'ouest des Pays-Bas, tant dans l'esprit du commandant canadien que dans celui du commandant allemand. Comme nous l'avons vu, le général Foulkes allait être privé de la 5e division à compter du 18. Il était donc essentiel d'en finir au plus tôt avec l'opération "Cleanser". Les Allemands, de leur côté, étaient pressés par la nécessité de ramener à la sécurité provisoire qu'offrait la ligne Grebbe leurs troupes qui se trouvaient dans le secteur d'Apeldoorn. Cette nécessité, jointe au fait de notre ligne de communication étendue d'Arnhem à Voorthuizen, aboutit, le 17 au matin, à ce qu'on a appelé "la bataille d'Otterloo". Le repli des Allemands, commencé trop tard, se transforma en une

*Le "Badger" était un lance-flammes "Wasp", Mark II, monté sur un transporteur d'infanterie "Ram". C'était une invention canadienne, faite pour donner un meilleur rendement et une plus grande facilité de manouvre en rase-campagne, en même temps qu'une meilleure rotection que ne donnait le "Wasp" monté sur son véhicule ordinaire. Les "Badgers" utilisés par la 5e brigade blindée étaient munis de tourelles et de toits.

retraite désordonnée sur trois axes principaux: vers l'ouest par Voorthuizen (mouvement bloqué par le British Columbia Dragoons), vers le nord-ouest par Nijkerk, Putten et Harderwijk (d'où un certain nombre franchirent l'Ijsselmeer en bateaux pour gagner Amsterdam) et vers le sud-ouest en direction d'Otterloo. Ce dernier groupe, qui comptait de 600 à 900 hommes, se composait des restes d'un grand nombre d'unités diverses, toutes sous les ordres du 952e régiment *Volksgrenadie*[66]. Espérant s'échapper par Otterloo, ce groupe ignorait que le Q.G. de la 5e division blindée se trouvait alors dans le village.

Un message radio intercepté avait averti le général Hoffmeister de la possibilité d'une attaque et il avait gardé l'Irish Regiment of Canada pour couvrir la route d'Hoenderlo[67]. Se trouvaient aussi dans la région les chars du Q.G. divisionnaire", le 17e régiment de campagne de l'artillerie canadienne et la 2e/11e batterie du 3e régiment d'artillerie moyenne britannique, qui devaient participer à la mêlée qui s'ensuivit. Un peu après minuit, une patrouille allemande "fit soudain irruption dans Otterloo, ses membres criant comme des enragés et tirant comme des fous de leurs armes automatiques"[68]. Cette incursion se transformait bientôt en assaut, soutenu par des pièces d'artillerie et par des mortiers. Ce sont surtout l'Irish Regiment et les artilleurs du 171, qui eurent à encaisser le coup, mais bientôt tout le personnel du Q.G. fut engagé dans la bataille. Les canons tiraient au vu (l'artillerie moyenne démolit un clocher d'église pour essayer de raccourcir la portée des coups) pendant que l'ennemi s'infiltrait à travers nos positions. Mais, au lever du jour, les chars du Q.G. et l'Irish Regiment déclenchèrent une contre-attaque, repoussant les assaillants, et les "Wasps" finirent de démoraliser l'ennemi. Au milieu de l'avant-midi, l'alerte était terminée. Les Allemands avaient perdu peut-être 300 hommes, dont entre 75 et 100 tués. Nos pertes étaient beaucoup plus faibles. L'Irish Regiment et le 170 régiment d'artillerie de campagne avaient subi respectivement 22 et 25 pertes; de plus, l'artillerie avait perdu trois canons et plusieurs véhicules[69].

Pendant que cette vive escarmouche se déroulait à Otterloo, le Cape Breton Highlanders occupait Barneveld sans coup férir. Quand arriva le matin du 17, la 5e division était donc prête à entreprendre la dernière phase de l'opération "Cleanser": poussée à deux pointes jusqu'à l'Ijsselmeer, par voie de Nijkerk et Putten. Là encore, les blindés battirent la marche. Le Strathcona, appuyé par la compagnie "C" du Westminster, s'engagea sur la route qui relie Barneveld à Nijkerk, au nord-ouest. Près de l'endroit où elle croise la route ApeldoornAmersfoot, il rencontra de l'opposition. L'infanterie allemande, munie d'armes antichars, mit trois chars hors de combat avant d'être repoussée. Au nord de la croisée des chemins, une nouvelle difficulté attendait le Strathcona: il se heurta à des barricades que couvraient des troupes d'infanterie retranchées. Pendant qu'il cherchait le moyen de contourner l'obstacle, il reçut l'ordre de se dégager afin d'aller prêter main-forte à l'autre colonne de blindés, qui se dirigeait sur Putten et dont le progrès semblait plus rapide[70]. Mais Hussars avait dû livrer un rude combat pour s'emparer des abords de cet endroit. Contournant

*Jusqu'au début de 1943, les divisions blindées canadiennes possédaient chacune un "escadron du Q.G.". Les escadrons perdirent alors leur existence propre et furent fusionnés aux Q.G. de division. L'expression "escadron du Q.G." continua cependant à être utilisée en administration militaire pour désigner tout le personnel du Q.G. sauf les officiers d'étatmajor et de service, et le Q.G. continua à posséder une troupe de chars (en plus des chars de commandement).

Voorthuizen, que libéraient entre-temps le British Columbia Dragoons et une compagnie du Westminster, il fonça vers le nord dans l'après-midi du 17. A son tour, il se trouva bientôt en terrain difficile et en butte à un feu soutenu de *la* part des Allemands. Des canons antichars, des canons auto-propulsés et le *Panzerfaust* firent des ravages pendant la journée et la soirée. Le Hussars passa la nuit à moins d'un mille au sud de Putten. Les opérations de la journée avaient coûté au régiment 14 chars (dont deux furent récupérés); il avait eu un homme tué et 17 hommes blessés[71].

C'était à peu près la fin de cette phase des opérations. Tandis que les blindés d'Hoffmeister avançaient vers l'Ijsselmeer, l'infanterie de Foster marchait sans arrêt vers l'ouest à partir d'Apeldoorn. Une arrière-garde de troupes S.S. allemandes et hollandaises retarda leur progrès le long de la route principale d'Amersfoort; mais la 3e brigade prit contact avec la 5e division à Barneveld, le 17. En livrant des combats acharnés aux abords de Nijkerk et de Putten, les Allemands étaient parvenus pendant un certain temps à garder ouvert un corridor le long de la rive sud de l'Ijsselmeer, ce qui permit à une bonne partie de la 6e division de parachutistes de fuir vers l'ouest[72] Le matin du 18, l'opposition cessa. Le 81" Hussars, avec l'aide du Westminster et de la Résistance hollandaise, pénétra rapidement jusqu'au coeur de Putten, tandis que sa troupe de reconnaissance atteignait l'Ijsselmeer à 10h.35 du matin. Entre-temps, celle du Strathcona s'élançait vers le port d'Harderwijk, qu'elle occupa avec le concours du British Columbia Dragoons, du Perth Regiment et de la Résistance hollandaise au cours de l'après-midi. Le British Columbia Dragoons nota qu'on avait "fait des exercices de tir contre les petites embarcations qui transportaient l'ennemi vers la mer". En quatre jours d'opérations très actives, les trois régiments blindés du brigadier Cumberland s'étaient acquittés de leur tâche au prix de 76 pertes seulement, dont 40 avaient été subies par le Strathcona[73].

Pendant l'opération "Cleanser", la 5e division blindée captura 34 officiers allemands et 1,755 sous-officiers et hommes de troupe. La division fut heureuse de pouvoir compter sur le précieux concours de la Résistance hollandaise, dont les membres "risquèrent leur vie à plusieurs occasions en pénétrant en territoire occupé par l'ennemi avec nos patrouilles"[74]. Sa tâche étant accomplie dans l'ouest des Pays-Bas, la 5e division fut remplacée dans son secteur, le 19 avril, par la division, et se disposa à assumer de nouvelles charges dans le nord-est[75].

Opérations sur l'aile droite, du 15 au 19 avril

Voyons maintenant brièvement ce qui se passait sur l'aile droite du 101 corps d'armée pendant que se déroulaient, au nord d'Arnhem, les opérations des lre et 5e divisions. Nous avons déjà mentionné que, le 14 avril, le commandant du corps d'armée avait ordonné à la 490 division (West Riding) d'ouvrir la route principale reliant Arnhem à Zutphen, puis d'avancer vers l'ouest par Wageningen et Ede afin de nettoyer la rive nord du Bas-Rhin. Entre-temps, la brigade blindée canadienne continuait à occuper entièrement l'"ile", maintenant agrandie, depuis la jonction de l'Ijssel et du Bas-Rhin jusqu'aux environs de Tiel. De là en allant vers l'ouest, la ligne était défendue par le District des Pays-Bas (voir ci-dessous, p. 619).

Après être arrêtée à Arnhem pour se réorganiser, ce qui permit à la 5e division de passer à travers son territoire dans sa marche vers le nord, la division

West Riding s'attaqua à sa nouvelle mission le 16. La 561, brigade d'infanterie libéra Velp ainsi qu'une usine de ciment dans la banlieue est d'Arnhem et la 146e brigade, aidée par l'Ontario Regiment, s'avança vers Dieren pour opérer la jonction avec la division. Le général Rawlins pouvait diriger les 568 et 147e brigades vers l'ouest contre Wageningen et Ede respectivement[76]. Le -mouvement commençait le 16 à 6h. du soir et, dans la soirée, la 147e brigade atteignait un point situé à mi-chemin entre Arnhem et l'Ede. Le 148 régiment blindé (Calgary Regiment) soutenait la brigade. Il perdit un char aux mains de l'arrière-garde allemande. Mais, en général, l'ennemi ne pouvait opposer que "des nids de résistance isolés". L'avance se poursuivait à l'aube du 17. Aux approches d'Ede, nos troupes durent faire face à une résistance plus tenace de la part de francs-tireurs allemands; mais après un rude bombardement d'artillerie, les chars du Calgary percèrent des brèches dans les murs de briques et des Wasps vinrent ensuite balayer de leurs jets de flamme l'intérieur des bâtiments. Un peu après midi, Ede était entre nos mains[77].

La 56e brigade, tôt dans la journée du 7, se dirigea vers l'ouest sur deux .axes, l'un dirigé vers Wageningen, et l'autre vers Bennekon, situé non loin. Sur la rive droite du Bas-Rhin, son progrès fut rapide, car l'opposition était faible. A certains endroits, des mines et d'autres obstacles retardaient l'avance, mais, souvent, les troupes britanniques trouvaient des détours que l'ennemi n'avait eu le temps ni de miner ni de barricader. A la fin de la journée, la brigade s'était emparée et de Wageningen et de Bennekom[78].

La 49e division se trouvait donc parvenue à proximité de la ligne Grebbe et la nouvelle stratégie mit fin aux opérations dans ce secteur. Dans la soirée du :17, le général Rawlins fut averti que, pour l'instant, le 1er corps d'armée ne devait pas aller plus loin "pour des raisons politiques: on espérait empêcher l'ennemi d'inonder tout le pays à l'ouest .d"Utrecht, dont la récupération avait demandé au delà de 300 ans"[79]. Des nouvelles transmises par des civils indiquaient que les Allemands avaient déjà tenté, mais sans succès d'inonder le pays en détruisant :les écluses du Bas-Rhin, près de Wijk-bij-Duurstede. Le Q.G. du 1er corps d'armés ordonna à la division West Riding de consolider ses positions et de réorganiser son front sur une ligne passant par Lunteren, Ede, Bennekom et Wagenuigen[80].

Pendant les deux jours qui suivirent (les 18 et 19 avril), la 49e division passait .aux activités de patrouilles, tandis que des groupes de bataille s'employaient à supprimer des poches mobiles d'ennemis. Ses unités tâtèrent le terrain vers l'ouest en direction de Veenendaal, dans le dessein de dominer complètement la région située à l'est de la ligne Grebbe[81]. La partie sud de la ligne était -défendue par la 34e division S.S. (Nederland), formation de catégorie inférieure, formée de collaborateurs hollandais et dont les effectifs avaient été partiellement complétés par des hommes enrôlés sous la pression de la famine ou de la crainte d'être déportés en Allemagne[82]. Entre-temps, sur l"`île", le front du brigadier Murphy suivait l'avance des Britanniques, l'infanterie belge, soutenue par l'escadron "B" du Calgary Regiment, s'empara d'Opheusden le 18. L'ennemi .se retira alors derrière le canal qui relie le Bas-Rhin au Waal à Ochten. Dès lors, les efforts que nous fîmes pour améliorer notre position eurent bientôt démontré que "des tactiques d'infiltration ne suffiraient pas à le déloger de sa prochaine ligne". On interrompit donc les manoeuvres d'offensive à cet endroit

le 19, comme elles l'étaient déjà ailleurs sur l'aile droite du ter corps d'armée, et les troupes marquèrent le pas en attendant que les autorités supérieures aient pris une décision sur l'avenir des opérations dans l'ouest des Pays-Bas[83].

Le problème des secours aux Hollandais

La situation où se trouvait la Hollande de l'ouest en avril 1945 posait, comme nous l'avons déjà vu, l'épineux problème de la conciliation des objectifs militaires et politiques. Du point de vue de l'ensemble de la campagne, les forces allemandes cernées dans la région ne comptaient pas tellement. Ce qui importait, surtout, c'était de détruire les principales armées allemandes et de mettre ainsi un terme à la guerre. Toutes les terres détenues par les forces hitlériennes, y compris la "Forteresse Hollande", se trouveraient libérées du coup. Mais le fait qu'à l'intérieur de la forteresse, les Hollandais étaient directement menacés de crever de faim éclairait la situation sous un autre jour. Il fallait leur porter secours dans le plus bref délai possible, chose que leur gouvernement, à Londres, ne manquait pas une occasion de rappeler aux Alliés. Au surplus, il ne s'agissait pas seulement de savoir si l'on pouvait consacrer à la libération de la région située entre Den Helder et Schouwen des ressources militaires qui eussent pu servir à la campagne principale, mais de considérer que les rudes combats qu'il faudrait livrer pour arracher la région aux Allemands entraîneraient la destruction d'un grand nombre de villes et de villages hollandais et risquait, comme nous l'avons vu, d'amener les Allemands à ouvrir les digues pour ruiner les terres basses qui s'étendent depuis Utrecht jusqu'à la mer.

Ce dilemme était l'aboutissement d'une longue et triste histoire. Quand les Allemands occupèrent d'abord les Pays-Bas, ils commencèrent par tenter de se concilier la population; mais ces gestes firent bientôt place à; des mesures répressives devant le manque de collaboration de la population. Dès le début de 1941, le *Reichskommissar* Arthur Seyss-Inquart savait déjà qu'il ne pouvait pas compter sur la soumission des Hollandais. A Londres, le gouvernement hollandais, inspiré par l'exemple de la reine Wilhelmine, attisait l'esprit de révolte. A rapproche du jour J, les Allemands, par crainte de débarquements alliés, resserrèrent encore leur étreinte, avec l'espoir, de briser r esprit de résistance de la population, niais ils échouèrent complètement. En septembre 1944, au moment de l'opération aéroportée dirigée contre Arnhem, la résistance hollandaise parvint à déclencher une grève générale des chemins de fer par tout le pays[84].

Les stratèges alliés n'avaient pas oublié les risques de famine et de maladie que couraient les Pays-Bas. La question avait *été* étudiée dans le cadre des affaires civiles en général et, en mai.1944, les chefs de l'état-major combiné avaient arrêté des règles générales pour la distribution des approvisionnements de secours aux pays libérés. En août, le Q.G. du 218 groupe d'armées assumait la tâche de préparer les secours à dispenser dans toutes les régions de la Hollande qui relèveraient du général Montgomery. On savait déjà que l'ouest des PaysBas aurait le plus besoin de secours, car près de 40 p. 100 de la population du pays s'y trouvait concentrée dans les grandes villes, notamment Amsterdam, Rotterdam et La Haye[85]. La situation commençait à s'aggraver à l'automne de 1944. Par mesure de représailles contre la grève des chemins de fer, Seyss-In-

quart imposa un embargo sur les livraisons de vivres des secteurs agricoles de l'est aux zones urbaines. Dans les régions densément peuplées de l'ouest des Pays-Bas, les réserves de vivres avaient déjà été réduites, d'ordre des Allemands, et ce qui en restait ne suffirait pas à nourrir la population pendant tout l'hiver. La grève des chemins de fer avait, d'autre part, aggravé la pénurie de charbon[86]. Ces événements se déroulaient au moment où les Alliés faisaient un suprême effort pour atteindre et franchir le Rhin, et pour gagner la guerre avant la fin de l'année. On espérait donc que la résistance allemande cesserait bientôt et que, dès lors, le ravitaillement de la Hollande serait chose assez simple. Or ces espoirs devaient être déçus.

A Londres, les autorités hollandaises voyaient avec une inquiétude croissante la situation de leur pays se détériorer. Le 8 octobre, la reine des Pays-Bas fit appel à l'aide du président Roosevelt. Le 26 du même mois, il répondait que les autorités militaires américaines et britanniques avaient pourvu à l'envoi de vivres et de médicaments en Hollande "après la libération". Les livraisons se feraient dans toute la mesure que permettraient les situations militaire et logistique[87]. A mesure que les semaines passaient, les Hollandais multipliaient leurs instances pour obtenir une solution politique de la crise, qui devenait de plus en plus aiguë.

Il faut dire que SHAEF avait effectivement préparé un plan de secours à la mi-octobre. Ce plan divisait la Hollande en trois grandes régions: "A", la région située au sud du Waal; "B", la région située à l'ouest de l'Ijssel, et "C", le reste, à l'est de l'Ijssel. La région "B" était subdivisée en "B-1" et "B-2", respectivement à l'est et à l'ouest d'une ligne qui allait d'Hiversum à Tiel en passant par Utrecht. Comme nous l'avons vu, c'est la région "B-2" qui posait le gros problème. On calculait qu'il faudrait importer quotidiennement 2,000 tonnes de vivres pour nourrir les 3,600,000 habitants qui s'y trouvaient. En prévision de cette situation d'urgence, SHAEF prévoyait la création d'une vaste réserve de vivres dans une zone avancée, l'accumulation d'une provision de charbon d'une semaine à Anvers, l'envoi de véhicules du Royaume-Uni et d'autres mesures. Le Q.G. du 21e groupe d'armées reçut l'ordre de former un état-major spécial, chargé de préparer le détail des plans. Le groupe d'armées fit observer qu'il serait plus pratique de préparer les plans à Londres et, à la demande du général Eisenhower, le War Office consentit à former un comité à cette fin. A cette époque-là, on prenait pour acquis que l'armistice devrait précéder toute mesure de secours effective[88].

A la fin de l'automne, on commençait à envisager la possibilité de livrer des approvisionnements d'urgence à la Hollande par la voie des airs aussi bien que par mer. Parmi toutes les difficultés qui se posaient, la principale était l'incertitude où l'on était à l'égard des intentions allemandes; l'ennemi continuerait peut-être à défendre l'ouest des Pays-Bas, peut-être évacuerait-il complètement les lieux, ou peut-être laisserait-il des -garnisons fixes à certains endroits[89]. A la mi-décembre, on estimait qu'il faudrait au moins trois ou quatre semaines pour balayer les mines qui bloquaient les chenaux le long de la côte hollandaise; avant l'exécution de cette tâche, il serait impossible d'expédier directement des approvisionnements du Royaume-Uni aux Pays-Bas. Mais, entre-temps, on pourrait livrer des approvisionnements de secours par les routes et au moyen de chalands. A cette fin, le 211, groupe d'armées commença à constituer une réserve de 30,000 tonnes à Oss. Le groupe d'armées assuma alors la charge de préparer et d'exécuter les opérations de secours[90].

Le 15 janvier, la crise avait atteint de telles proportions que la reine Wilhelmine, sur l'avis de ses ministres, adressait des notes identiques au roi George VI, au Président Roosevelt et à M. Churchill. La reine déclarait: "Les conditions ... deviennent si désespérées qu'il est désormais parfaitement clair que, pour éviter à la Hollande une catastrophe comme l'Europe n'en a pas connu depuis le moyen âge, il faut adopter des mesures radicales *dès maintenant,* c'est-à-dire avant, et non après, la libération du reste du pays"[91].

Depuis des mois, on cherchait à faire parvenir des secours à la Hollande occupée par l'entremise de la Croix-Rouge suédoise et de la Croix-Rouge internationale. Ni les Alliés ni les Allemands ne soulevèrent de difficultés sérieuses, mais beaucoup de temps s'écoula tout de même avant que le plan donnât des résultats concrets. A la fin de janvier, deux petits navires suédois débarquaient 3,200 tonnes d'approvisionnements à Delfzijl, mais ils mirent près d'une quinzaine à atteindre Amsterdam. Un autre navire, exploité par la Croix-Rouge internationale, apportait une autre cargaison de provisions au début de mars. Les Allemands, de leur côté, firent venir 2,800 tonnes de seigle de la province d'Oldenbourg[92]. Mais ces mesures étaient loin de suffire aux besoins. Voici ce que déclarait, à la fin de mars, un délégué de la Croix-Rouge qui avait dirigé la distribution des vivres[93]:

> La situation où se trouvent les provinces de l'ouest a réduit les habitants à un état quasi-primitif, au point que, pour essayer de survivre, il leur faut faire du marché noir, se livrer à l'usure et même au vol; les hommes vont jusqu'à manger des oignons de fleurs. Les maisons bombardées sont pillées et toute matière combustible en est arrachée. Dans les jardins, on abat les arbres au cours de la nuit, et on les emporte. Les chevaux tués dans les bombardements sont aussitôt dépecés par les passants. Dans les villes, les voitures de livraison de pain ne peuvent circuler qu'à 4h. du matin, car en plein jour, elles risqueraient d'être assiégées et pillées par la foule.

Au cours des mois précédents, la valeur calorique de la ration quotidienne de l'ouvrier hollandais moyen n'avait guère dépassé 500. Dans les grandes villes, la mortalité avait presque doublé par rapport aux périodes équivalentes de 1944[94].

Du strict point de vue militaire, cependant, de puissants arguments militaient contre une intervention immédiate des troupes alliées en vue de porter secours à la population aux abois. A la fin de février, les Allemands commençaient à placer des mines sous la digue de Wieringermeer, un des derniers polders récupérés de l'Ijsselmeer[95]; tout semblait indiquer qu'ils inonderaient inexorablement de vastes régions des Pays-Bas si cela pouvait favoriser leurs desseins. Les officiers qui commandaient sur le théâtre de guerre n'en étaient que trop conscients. Le 14 mars, les chefs d'état-major combinés, devant la situation désespérée de la Hollande, donnaient instructions à Eisenhower de préparer des commentaires et un plan "en vue de libérer la Hollande le plus tôt possible après que vous aurez affermi vos positions au delà du Rhin" et de livrer des vivres "au moment de l'entrée des forces de la libération"[96]. De toute évidence, ce plan ne plut guère à Eisenhower ni à ses conseillers. Le 27 mars, ayant consulté le 21e groupe d'armées, le commandant suprême déclarait aux chefs d'état-major combinés:

> A l'exception des hautes terres situées à l'est d'Utrecht entre le Rhin, l'Ijssel et le Zuiderzee, et à l'exclusion des dunes de sable le long de la côte, toute la région est déjà inondée ou exposée à des inondations d'envergure. Prévoyons que l'ennemi exécu-

> tera des travaux de démolition et percera les digues. Cela taxera lourdement nos services de génie et empêchera nos troupes de se déployer hors des routes. Au surplus, la plupart des grandes villes de Hollande sont en mesure de se défendre de tous les côtés.

Il soulignait que les opérations tentées à l'ouest d'Utrecht "causeraient nécessairement de très lourdes pertes parmi les civils hollandais, par suite des bombardements et des concentrations d'artillerie dirigés contre les villes et villages, et aussi à cause de la famine et des inondations". Il concluait en opinant que la façon la plus expéditive de libérer et de restaurer la Hollande, "c'est peut-être d'en finir au plus tôt avec nos opérations principales". Il jugeait "militairement . mauvaise" l'idée de déclencher une offensive à l'ouest d'Utrecht" tant que les Allemands continueraient à offrir une défense organisée, puis il ajoutait: "Vous engage à faire bien comprendre au gouvernement royal des Pays-Bas ce que toute autre ligne de conduite coûterait, en vies et en biens matériels, à la population hollandaise[97]. Montgomery partageait ce point de vue[98]. Les chefs d'état-major combinés s'abstinrent d'adresser une directive au commandant suprême à ce propos[99] et comme nous l'avons vu par les ordres qui parvinrent à la Première armée canadienne le 12 avril par l'entremise de Montgomery (voir ci-dessus, p. 605), il fut décidé sur le théâtre des opérations de faire halte devant la ligne Grebbe, à quelque douze milles à l'est d'Utrecht.

Entre-temps, le ministère de l'air britannique, en consultation avec SHAEF, préparait un plan en vue de ravitailler la Hollande par la voie des airs. Il calculait que les forces de bombardement stratégique alliées, aidées par le 38e groupe de la RAF, pourraient sans difficulté livrer 200 tonnes par jour. Le plan supposait nécessairement l'absence de toute opposition. Le 15 avril, le plan était prêt à exécuter à peu de .temps d'avis[100].

Deux causes tendaient à favoriser la solution d'un état de choses devenu intolérable: les chefs alliés se rendaient compte qu'un nouveau retard serait désastreux et les autorités allemandes, dans la détestable personne de SeyssInquart, étaient disposées à négocier. Le 10 avril, M. Churchill adressait une lettre à M. Roosevelt sur la question des secours aux Pays-Bas. "Je crains, disait-il, que nous ne soyons bientôt en présence d'une tragédie". Churchill conseillait de proposer aux Allemands, par l'entremise du gouvernement suisse, un accord qui permettrait d'accroître les livraisons de vivres en provenance de la Suède et de faire parvenir aux Pays-Bas d'autres approvisionnements "soit par la mer, soit des régions détenues par les troupes alliées"[101]. Pendant l'étude de cette proposition, le *Reichskommissar* donnait des indices de vouloir discuter des mesures de secours. Il existe plusieurs versions, qui ne s'excluent pas nécessairement, sur la façon dont s'établit le premier contact. L'une d'entre elles veut que M. H. M. Hirschfeld, haut fonctionnaire hollandais à La Haye, ait discuté la question avec Seyss-Inquart; ce dernier a confirmé la chose lors de son procès, donnant comme date le 2 avril[102], D'autre part, selon les renseignements qui parvinrent à la Première armée canadienne à l'époque, c'est un représentant des Forces hollandaises de l'intérieur qui aurait servi d'intermédiaire[103].

On signala à la Première armée canadienne que Seyss-Inquart avait déclaré "avoir reçu l'ordre de tenir bon quoi qu'il advienne, et d'exécuter à cette fin les travaux de démolition et d'inondation qui s'imposeraient". Toutefois, il était disposé à faciliter l'entrée, dans la partie ouest des Pays-Bas, de vivres et de charbon en provenance des Alliés, si ses adversaires convenaient d'arrêter leurs

armées à l'est de la ligne Grebbe. En pratique, cela aurait représenté la suspension des hostilités sur ce front. Les Allemands ne capituleraient pas et continueraient à occuper les provinces de la Hollande-Septentrionale et de la Hollande-Méridionale et d'Utrecht, mais les combats cesseraient et les habitants de ces provinces seraient nourris. Selon le rapport, Seyss-Inquart aurait dit qu'il se rendrait quand la résistance aurait cessé en Allemagne[104]. Mais, dans les conférences qu'il eut par la suite avec des officiers alliés, il refusa complètement de parler de reddition[105].

Les propositions de Seyss-Inquart firent l'objet d'une communication de M. Churchill à Washington. On en discuta à la réunion des Nations Unies à San Francisco. Les chefs d'état-major américains doutaient que les Allemands fussent résolus à exercer de nouvelles représailles contre les Hollandais; au surplus, ils hésitaient, à cause de l'intransigeance de leurs alliés russes, à paraître vouloir atténuer la formule de la "reddition sans condition" en traitant avec Seyss-Inquart. Par contre, le général Eisenhower était convaincu que, "pour des raisons purement humanitaires, il fallait faire quelque chose immédiatement". La formule de Seyss-Inquart permettait d'aider les Hollandais sans que les opérations s'en ressentent. Le 23 avril, le commandant suprême recommandait que, sous réserve de l'approbation des Russes, s'ouvrent des négociations directes avec le *Reichskommissar*. Il demandait en même temps qu'on lui laisse "autant de latitude que possible", à cause de l'urgence du problème[106]. Les autorités alliées approuvèrent sa recommandation et, comme nous le verrons au, prochain chapitre, la première rencontre entre représentants alliés et allemands eut lieu le 28 avril.

Pendant que ces discussions se poursuivaient en haut lieu, les états-majors britannique et canadien préparaient des mesures concrètes pour résoudre le problème. A cette fin, on avait établi le Q.G. du district de la Hollande de l'Ouest, qui devait assurer l'exécution de la mission du 21e groupe d'armées. En février, sous le nouveau titre de Q.G. du District des Pays-Bas,* cet organisme, que commandait le major-général A. Galloway, assumait la charge de livrer et de distribuer dans la région "B-2" les ravitaillements de secours. Au début, le district des Pays-Bas ne dépendait de la Première' armée canadienne que pour les services `administratifs aù.' nord de la Meuse; mais, le 13 avril, il passait sous le commandement du général Crerar aux fins des opérations, tout en conservant L'accès direct à l'état-major de Montgomery pour toutes les quéstions relatives aux sécours à la Hollande. Chargé d'assurer la défense des îles à l'embouchure de l'Escaut, il avait sous ses ordres à' cette fin la 4e brigade de commandos et la 118e brigade de fusiliers marins anglais. D'autres troupes, dont la 331, brigade blindée et des unités hollandaises et' belges, prolongeaient la ligne jusqu'aux environs de Tiel. Le District fut placé sous les ordres du let corps d'armée canadien à compter, de 'minuit, les 23-24 avril[107].

En attendant le moment d'agir, le Q.G. du district des Pays-Bas préparait des plans détaillés en vue d'assurer les secours essentiels à la région "B-2". Ces plans prévoyaient quatre modes de transport: par la traversée des fleuves, au

*Ne pas confondre avec l'administration militaire néerlandaise (qui administrait des régions des Pays-Bas sous l'autorité du gouvernement hollandais à Londres), ni avec : la mission de SHAEF aux Pays-Bas (qui jopait le rôle «intermédiaire -entre le 210 groupe d'armées et le gouvernement hollandais).

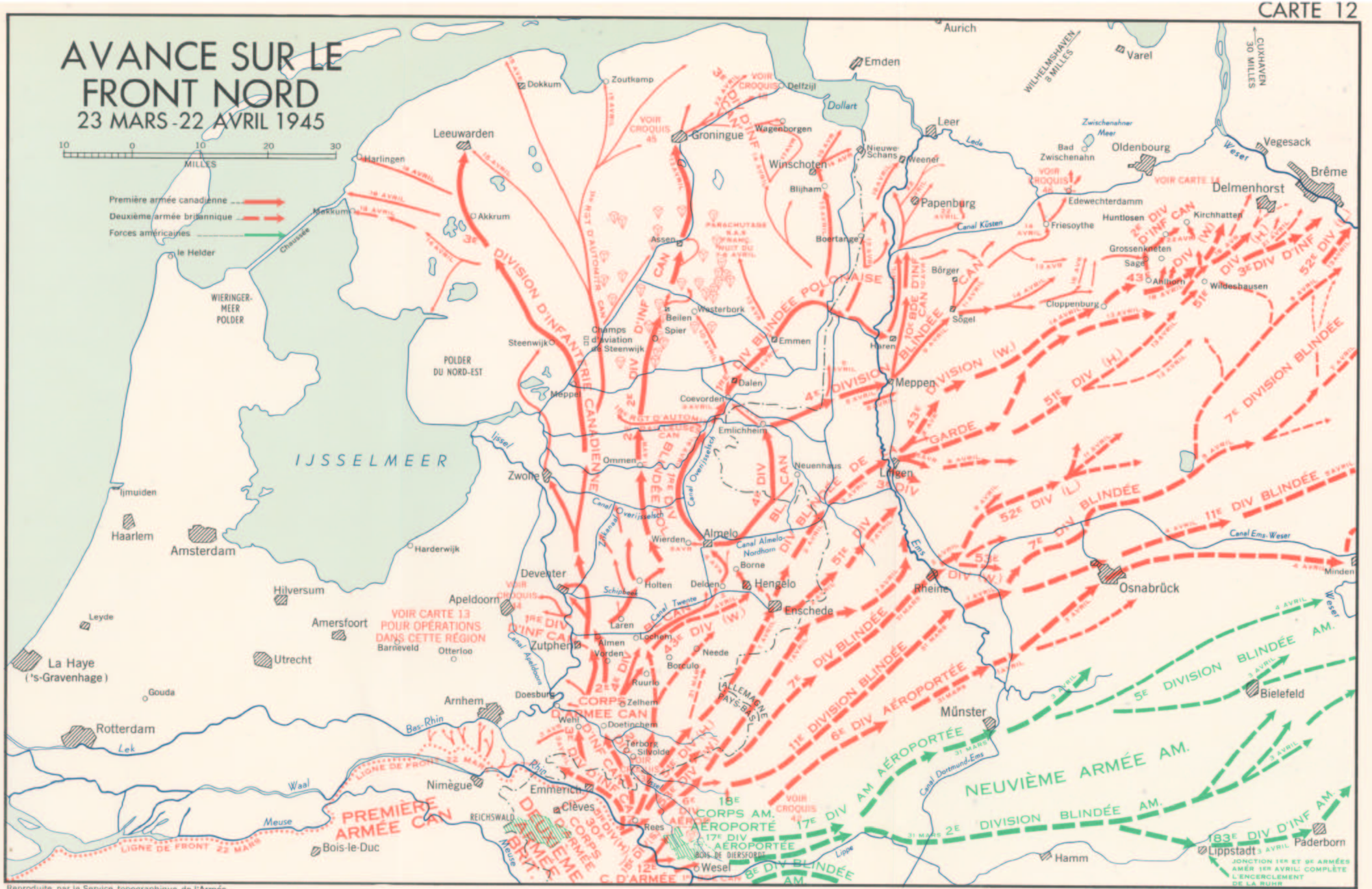
sud; par la mer, en empruntant les ports de Scheveningen et d'Ijmuiden; par avion; et par la route, à partir de l'est. Les quatre portaient respectivement l'appellation de "Placket" A,B,C et D, et chacune faisait l'objet de plans détaillés. Le "Placket D" devait être exécuté par un groupe qui suivrait immédiatement les troupes de la libération dans la région B-2. On accordait un soin particulier à l'organisation du transport et de la distribution des vivres, à la constitution de réserves et à l'ouverture des ports[108].

On définissait avec soin les relations qui devaient exister entre le Q.G. du District des Pays-Bas et le Q.G. de la Première armée canadienne. Au début, l'armée devait assurer les secours aux civils dans la région "B-2"; le district assumerait ensuite cette charge dès qu'on pourrait lui remettre les installations d'entretien sans inconvénient. L'état-major du général Crerar prépara un "ordre de bataille" pour le "Placket D" et son ingénieur en chef coordonna tous les transports routiers; mais c'est au ler corps d'armée, à titre de premier intéressé, qu'incombait la tâche de préparer le détail de la mission confiée aux Canadiens. Le Q.G. du général Foulkes établit donc une tête de route pour faire avancer les approvisionnements de secours, et se prépara à résoudre toutes les difficultés que comporteraient au début le traitement et l'évacuation des malades et des blessés[109] Bien que le District des Pays-Bas fût placé sous l'autorité de la Première armée canadienne, celle-ci n'avait rien à voir aux Plackets A, B, et C. Pour ces opérations, le District était autorisé à traiter directement avec la Marine royale et la RAF. On avait établi des plans détaillés en vue de laisser tomber des approvisionnements par avion dans la région "B-2" (Placket C). Selon l'opération "Placket D", le District des Pays-Bas devait mettre à la disposition de l'armée toutes les ressources du service des affaires civiles, y compris "les transports, les approvisionnements et les équipes de secours qui les accompagnaient, avec leur équipement, pour le service dans la région B-2". Au Q.G. du général Crerar, le sous-directeur du gouvernement militaire (brigadier W. B. Wedd) devait assurer la liaison avec le personnel des Affaires civiles au Q.G. du District des Pays-Bas, afin de faciliter par la suite la remise à ce dernier de la direction des opérations de secours[110].

En attendant l'occasion de mettre ces plans à exécution, les Canadiens se trouvaient aux prises avec des problèmes semblables à ceux qu'on prévoyait dans la région "B-2". A Ede, les membres de nos détachements blindés avaient vu, chez les civils, des visages "qui portaient la marque de la malnutrition et même de la famine[111]. A mesure que le ler corps d'armée avançait, ces conditions s'aggravaient. Plus d'une ration canadienne fut partagée avec ces malheureux, surtout avec les jeunes et avec les vieux. Apeldoorn avait connu moins de privations que les centres plus importants de l'ouest des Pays-Bas, mais sa population avait grossi de 65,000 réfugiés et un grand nombre durent recevoir des secours lors de la libération de la ville, le 17 avril. Le lendemain, un détachement spécial arrivait et se mettait en frais de distribuer 40 tonnes de nourriture (80,000 rations) aux habitants. La population conservait son calme et il n'y eut pas de désordres chez les réfugiés. Les mesures de secours furent organisées rapidement et efficacement[112]. Dans son rapport sur la semaine terminée le 21, le brigadier Webb déclarait: "Dans tous les centres, le principal problème a consisté à rétablir le service d'eau; ce problème se rattache à celui de l'électricité qui, à son tour, dépend de celui du charbon. Nous y voyons le plus vite

AVANCE SUR LE FRONT NORD

23 MARS - 22 AVRIL 1945



Reproduite par le Service topographique de l'Armée

Compilée et dressée par la Section historique de l'É.M

possible"[113]. L'expérience ainsi obtenue pour la solution des problèmes d'une zone urbaine éprouvée allait être précieuse quand viendrait le temps de s'attaquer à des crises de proportions plus vastes dans les régions de l'ouest.

Halte dans l'ouest des Pays-Bas

Comme nous l'avons vu, toute offensive avait à peu près cessé sur le front du ler corps d'armée le 19 avril. Sur l'aile nord du général Foulkes, la division avait relevé la 5e et celle-ci commençait le 21 à se retirer de la région. Les opérations continuèrent momentanément sur le front du général Foster; des éléments de la 3e brigade s'emparèrent de Nijkerk le 20, tandis que de fortes patrouilles poussaient jusqu'à l'Eem. Mais, le lendemain, la division notait: "Pas de changement dans la ligne de nos troupes d'avant-garde;, la situation est généralement calme". Les troupes se mirent à nettoyer la région à l'est de l'Eem, atteignant un point situé à un peu plus d'un mille d'Amersfoort[114].

Sur le flanc sud du ler corps d'armée, la 49e division trouvait le temps de se réorganiser en attendant les décisions sur les opérations à venir. Mais, comme les Allemands avaient détruit certains villages où l'approche de nos patrouilles avait "fait naître prématurément la joie de la libération", la division reçut, le 21 avril, l'ordre d'avancer un peu plus près de la ligne Grebbe et de s'aligner avec le front de la division. Le lendemain, son Q.G. écrivait sur les opérations courantes: "Tous les jours, l'infanterie s'est livrée à des opérations de patrouille, soit à pied, soit en jeep, soit en chenillette, et elle a constaté que l'ennemi a l'habitude de modifier très souvent ses positions, même si ses points forts demeurent en place"[115]. La situation était à peu près la même dans le secteur de la ire brigade blindée, où l'on signalait des duels intermittents de mitrailleuses, de mortiers et d'artillerie[116]. Le Q.G. du général Foulkes s'avançait jusqu'à Harskamp, à deux milles au nord d'Otterloo, le 22 avril[117].

C'est ce jour-là que le maréchal Montgomery publiait sa dernière directive officielle de la campagne[118]. Voici le passage qui s'adressait au ler corps d'armée canadien:

> 15. En Hollande de l'ouest, l'armée (canadienne) s'abstiendra pour l'instant de dépasser la ligne où elle se trouve actuellement, à l'est d'Amersfoort.
> De nouvelles instructions suivront s'il devient nécessaire d'attaquer les Allemands en Hollande de l'ouest pour libérer la région.

En fait, le 1er corps d'armée avait terminé sa dernière offensive de la guerre. Par comparaison avec la campagne d'Italie, d'où il revenait, il n'avait pas trouvé la tâche formidable, mais elle n'avait tout de même pas été facile. Depuis son arrivée sur le nouveau théâtre d'opérations, le corps d'armée avait fait 8,860 prisonniers[119]. Il allait passer la dernière quinzaine de la guerre à monter la garde devant la ligne Grebbe.

CHAPITRE XXII

LA REDDITION DE L'ALLEMAGNE

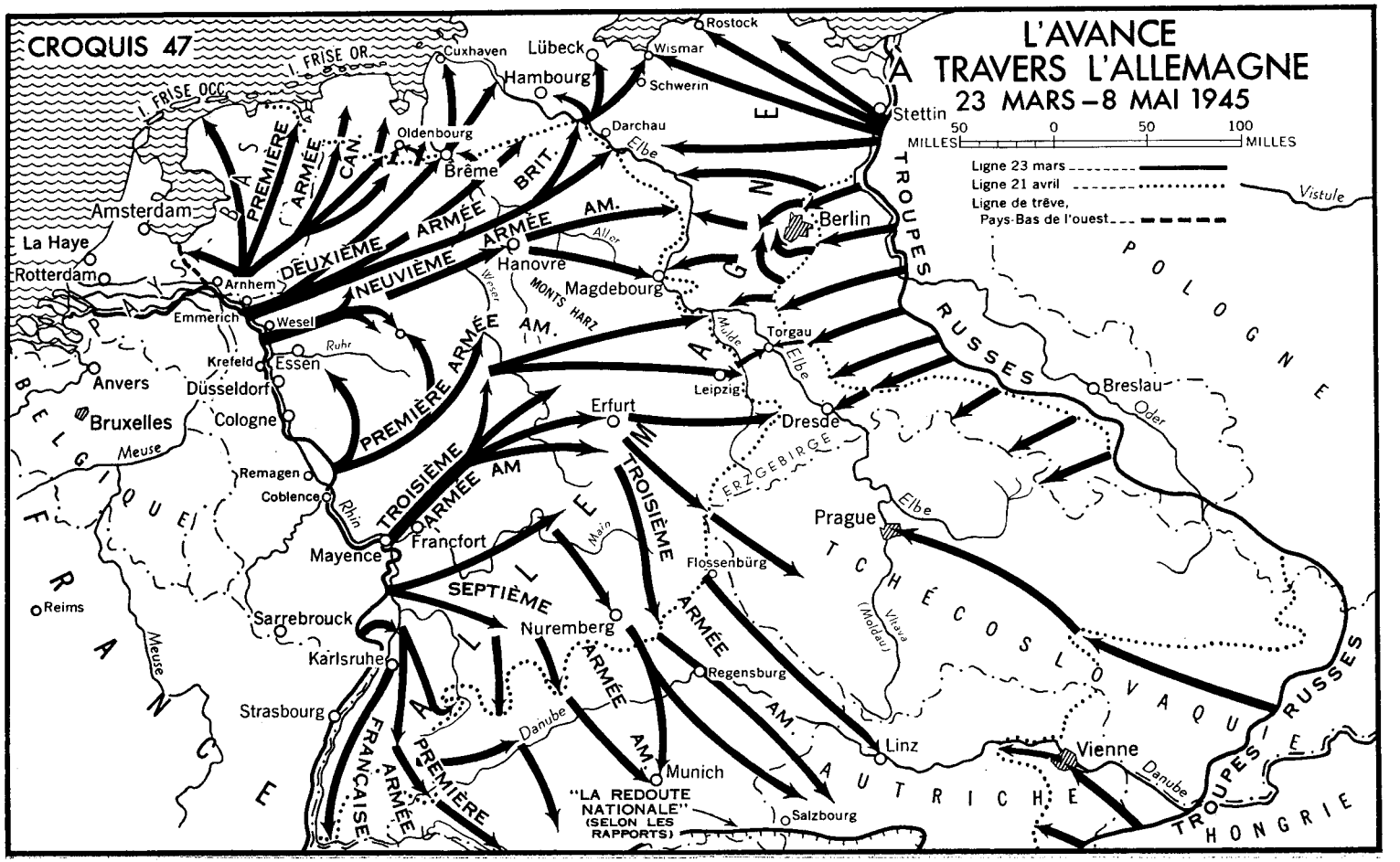
(Voir la carte n° 14 et les croquis nos 47 à 49)

EN fin avril 1945 les opérations militaires en Europe touchaient à leur terme. Comme rien, désormais, ne pouvait en arrêter le cours, les questions politiques, les rapports futurs entre nations, passaient au premier plan des préoccupations des grands chefs alliés.

L'avenir de la Pologne donnait lieu à des divergences de vues sans cesse croissantes entre les puissances occidentales et la Russie. D'autre part, la GrandeBretagne et les États-Unis étaient très loin d'envisager de la même manière les aspects politiques de la campagne d'Allemagne. M. Churchill était de plus en plus persuadé qu'il y avait lieu de pousser l'avance alliée aussi loin vers l'est que possible en vue de restreindre le plus possible l'influence qu'une Russie soupçonneuse, éventuellement hostile, pourrait jouer dans l'après-guerre. Par . contre, le Président Truman, se conformant en cela à la politique de son prédécesseur, hésitait fort à faire quoi que ce soit qui pût compromettre les rapports futurs avec l'Union soviétique[1]. Quant aux Allemands, ils poursuivaient leur résistance obstinée, bien que la puissance de la *Wermacht* fût d'ores et déjà brisée. Assiégé dans Berlin, Hitler touchait au terme d'une carrière aussi extraordinaire qu'horrible.

Le 23 avril, les Alliés, poussant à la fois d'est en ouest et d'ouest en est, avaient comprimé cette partie de l'Europe encore dominée par l'Allemagne au point de lui donner la forme d'un gigantesque sablier. Forme symbolique s'il en fut, le temps, désormais, jouait inéluctablement contre l'ennemi. Au sud du front du général Eisenhower la Première année française venait d'emporter Stuttgart. Plus au nord la Septième armée américaine occupait Nuremberg, sanctuaire du nazisme, et atteignait le Danube. Au centre, la Première armée américaine, ayant nettoyé le massif de la Harz, occupait Leipzig alors que la Troisième abordait rapidement la frontière autrichienne. Le 12e groupe d'armées tenait, en gros, la ligne de l'Elbe et s'apprêtait à enfoncer un coin profond dans le bassin du Danube pour s'emparer de Salzbourg. Le 25 avril, la 69e division américaine allait prendre contact avec la 58e division russe de la Garde près de Torgau, sur l'Elbe supérieur. Dans le secteur nord, le 211, groupe d'armées, ayant également atteint l'Elbe, venait de libérer la plus grande partie des régions nord-est des Pays-Bas ainsi qu'une partie de leurs régions ouest.

Le commandant suprême avait fait arrêter le gros des forces alliées sur la ligne de l'Elbe et de la Mulde, et de l'Erzgebirge. Il devait révéler plus tard que, des considérations d'ordre logistique "et l'idée de concentrer maintenant des forces sur les flancs nord et sud" expliquaient en grande partie cette décision.


CROQUIS 47
L'AVANCE
A TRAVERS L'ALLEMAGNE
23 MARS – 8 MAI 1945
50 0 50 100
MILLES MILLES
Ligne 23 mars
Ligne 21 avril
Ligne de trêve, Pays-Bas de l'ouest
I. FRISE OR.
I. FRISE OCC.
Cuxhaven
Lübeck
Rostock
Wismar
Hambourg
Schwerin
Stettin
Darchau
Elbe
Oldenbourg
Brême
Amsterdam
La Haye
Rotterdam
Arnhem
Emmerich
Wesel
Hanovre
Aller
Weser
Magdebourg
Berlin
Vistule
POLOGNE
Ruhr
Krefeld
Essen
Anvers
Düsseldorf
Bruxelles
Cologne
Meuse
Remagen
Coblence
Rhin
Erfurt
Leipzig
Torgau
Elbe
Mulde
Dresde
Breslau
Oder
Mayence
Francfort
Main
Flossenbürg
Prague
Elbe
Reims
Sarrebrouck
Nuremberg
Karlsruhe
Regensburg
Strasbourg
Danube
Linz
Vienne
Danube
Munich
"LA REDOUTE NATIONALE" (SELON LES RAPPORTS)
Salzburg
PREMIÈRE ARMÉE CAN.
DEUXIÈME ARMÉE BRIT.
NEUVIÈME ARMÉE AM.
PREMIÈRE ARMÉE AM.
TROISIÈME ARMÉE AM.
SEPTIÈME ARMÉE AM.
PREMIÈRE ARMÉE FRANÇAISE
TROUPES RUSSES
TROUPES RUSSES
MONTS HARZ
ERZGEBIRGE
(Moldau)
Vltava
BELGIQUE
FRANCE
TCHÉCOSLOVAQUIE
AUTRICHE
HONGRIE

La rapidité et la puissance de notre offensive avaient été telles que "nos services de ravitaillement étaient aux abois". La situation, en somme, rappelait par beaucoup de côtés celle avec laquelle on s'était trouvée aux prises lors de la poursuite de l'automne précédent. Sans le recours à un expédient qui consistait à ravitailler par avion les colonnes blindées, jamais on n'aurait pu conserver son élan à cette avance[2].

Missions canadiennes pendant la dernière phase

Dans son instruction du 22 avril[3] (voir ci-dessus, p. 621) le maréchal Montgomery avait déclaré qu'il entendait "s'emparer d'Emden, de Brême, de Hambourg et de Lübeck et de nettoyer tout le pays tenu par les Allemands au nord de cette ligne". Il était prescrit à la Deuxième armée du général Dempsey de s'emparer de Brême, de nettoyer la péninsule de Cuxhaven, de saisir une tête de pont au delà de l'Elbe inférieur en emportant Lübeck, "de manière à couper la péninsule du Schleswig à sa base, aussi rapidement que possible". Un flanc serait solidement tenu au nord de l'Elbe, sur une ligne' jalonnée, en gros, par Wismar, Schwerin et Darchau. Il serait confié au 18° corps aéroporté américain, placé pour la circonstance à la disposition du général Dempsey et renforcé de la 6e division aéroportée britannique. Plus tard, la Deuxième armée britannique s'emparerait de Hambourg et de Kiel, puis nettoierait tout le pays encore tenu par l'Allemand au nord, jusqu'à la frontière danoise.

On a cité, dans le chapitre précédent, les ordres donnés à la Première armée canadienne relativement à l'arrêt de l'offensive dans l'ouest des PaysBas. L'instruction définissait les autres missions à confier à la Première armée canadienne dans les termes suivants:

12. L'aile droite de l'armée canadienne se portera vigoureusement sur Oldenbourg et le sud de cette localité, en liaison étroite avec l'aile gauche de la Deuxième armée qui marche sur Brême.
13. Dès que la partie de Brême qui se trouve au sud de la Weser aura été emportée par la Deuxième armée, l'aile droite de l'armée canadienne se portera au nord pour s'emparer d'Emden et de Wilhemshaven et nettoyer entièrement la péninsule entre la Weser et l'Ems.
14. L'armée canadienne étudiera le problème que présente la prise des îles à l'extrémité est de l'archipel de la Frise, d'où l'ennemi pourrait menacer l'utilisation de l'estuaire de la Weser, c'est-à-dire Wangerooge et peut-être Spiekeroog ...
16. L'armée canadienne se tiendra prête à-remettre la 49° division à la disposition de la Deuxième armée dès que seront terminées les opérations *dont il* est question à 13, ci-dessus.

Le 22 avril, le général commandant le 2° corps d'armée canadien se voyait confier la réduction des îles de la Frise. Ainsi que nous l'avons déjà rappelé, il reprenait, le même jour, le commandement par intérim de l'armée* sans pour autant abandonner celui de son corps d'armée. Le général Simonds était chargé d'étudier et d'exécuter, en collaboration avec le capitaine A. F. Pugsley, commandant la Force navale "T" une opération qui, à l'origine, intéressait l'ensemble de l'archipel, à l'est comme à l'ouest, à commencer par l'île de Wangerooge, à l'embouchure de la Weser. Viendraient ensuite Borkum, Nordeney et Juist[4].

* Le général Crerar revenait à son quartier-général le 29 avril.

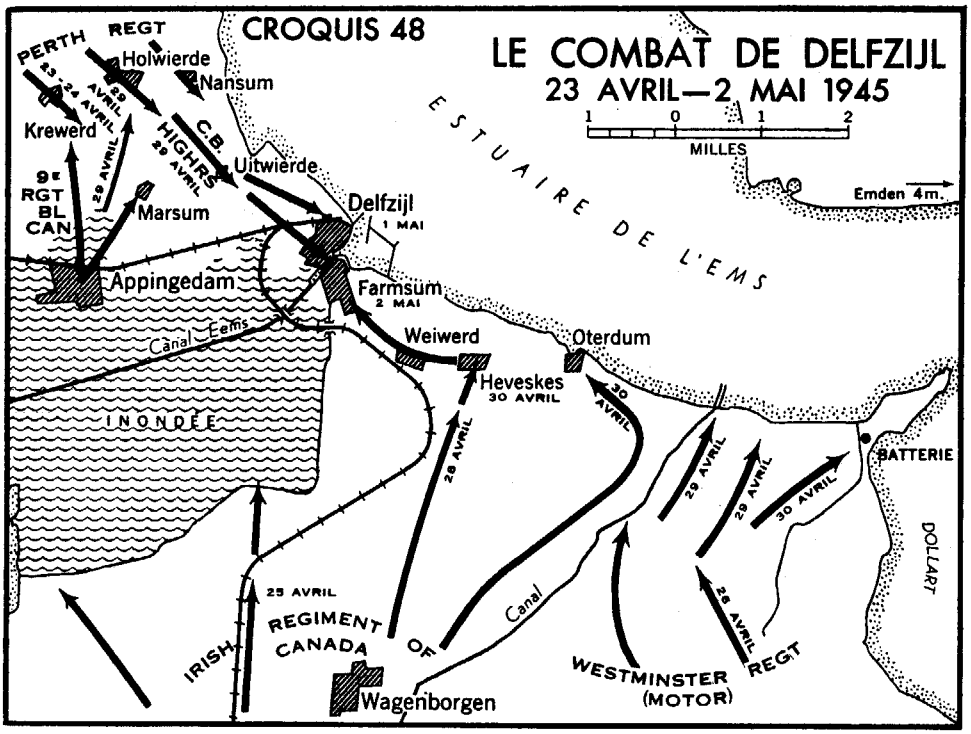
Le 24, cependant, il fut confirmé à Simonds que l'armée ne devait plus désormais que se préoccuper des îles à l'extrémité est de l'archipel, et notamment de Wangerooge, bien qu'il fût aussi question de Spiekeroog. Simonds signalait que le maréchal Montgomery paraissait favorable à la réduction des îles par l'avia tion lourde de bombardement[5]. Néanmoins, le 27, le Q.G. de Montgomery. Communiquait une nouvelle instruction aux termes de laquelle il était prescrit â la Première armée canadienne de s'emparer d'abord de Wangerooge, puise d'Alte-Mellum, petit îlôt sablonneux à l'embouchure de la Weser. Bien que des plans eussent été préparés en vue de ces opérations, celles-ci se révélèrent, en définitive, inutiles[6]. Simonds et son état-major avaient trop à faire pour appliuer tous leurs efforts à préparer la prise des îles de la Frise. D'ailleurs, de toutes façons, la fin des hostilités, le 5 mai, devait mettre un terme définitif à ces projets.

Pour présenter le récit des dernières opérations de l'Armée canadienne, il vaut mieux commencer par raconter ce qui se passait sur le front du 2° corps d'armée, après quoi nous nous arrêterons brièvement à l'avance du 1°° bataillon de parachutistes canadien vers la Baltique (ce bataillon étant incorporé à la 6° division aéroportée britannique, de la Deuxième armée) pour finir par la poursuite des efforts tentés pour soulager les Hollandais sur le front du 1er corps.

Au cours de cette période, le front du 2° corps s'étendait du nord-est des Pays-Bas à la rive gauche de la Weser, en aval de Brême. Sur ce front considérable, le général commandant le corps avait à sa disposition quatre divisions canadiennes (les 2°, 3°, 4e et 5°), la 1r° division blindée polonaise et, du 28 avril au 6 mai, la 3° division d'infanterie britannique. Parmi ses éléments d'appui, il possédait encore la 2e brigade blindée canadienne et deux formations d'artillerie (groupes d'armée) les 2e canadienne et 4° britannique. La marche générale de ces opérations définitives avaient été tirée au clair le 20 avril au cours d'une conférence où étaient présents, outre le commandant du corps d'armée, les généraux Keefler et Hoffmeister et au cours de laquelle avaient été réparties les missions de division. A droite, la 2° division devait couvrir le flanc ouest du 30° corps et marcher sur Vegesack, sur la Weser. La 4° division continuerait de progresser vers le nord, puis, infléchissant son mouvement vers l'est, tâcherait d'emporter Oldenbourg. Si, toutefois, il apparaissait que la place était trop solidement tenue pour être prise par une division blindée, le général Vokes aurait à "prendre et à boucher" ses sorties vers le nord pour porter ensuite ses forces sur la Weser. La 5° division, qui se trouvait pour lors toujours dans l'ouest des Pays-Bas, viendrait ensuite relever la 3° division qui, à son tour, relèverait les Polonais. Ceux-ci seraient donc libres de s'emparer de Papenburg et de sonder le dispositif ennemi sur la Leda à Leer, en cherchant des points de passage. Au cas où ils se heurteraient à des résistances trop sérieuses, ils feraient front vers le nord-est, vers Varel, laissant à la division d'infanterie du général Keefler le soin de tenter cette opération amphibie. Leer tombée, la 3° Division marcherait sur Emdem par Aurich[7].

La lutte pour Delfzijl

Il semble plus commode de raconter les opérations du 2e corps d'armée de gauche à droite, en commençant par celles de la 5° division dans le nord-est des Pays-Bas.



Le 21 avril, - nous l'avons déjà noté, - cette division avait commencé de quitter l'ouest des Pays-Bas en vue de l'exécution de ses nouvelles missions. Le même jour, elle passait au 2e corps d'armée canadien[8]. Outre la relève de la 3° division, le général Hoffmeister assumait la direction des opérations dans les provinces de la Frise, de Groningue, de Drenthe et du nord d'Overyssel. (Ultérieurement ces secteurs allaient être confiés au Q.G. du District des Pays-Bas et à la Zone des étapes.) Il avait pour mission d'expulser les Allemands des régions qu'ils occupaient encore à l'ouest de la jonction de la frontière entre les Pays-Bas et l'Allemagne et l'estuaire de l'Ems, de se rendre maître des eaux entre la côte nord et les îles de la Frise (en prenant des mesures pour faire échec aux groupes de débarquement qui pourraient tenter des coups de main ou des patrouilles) et d'établir des groupes francs capables de tenir solidement la région tout entière. Il n'était pas non plus exclu que l'état-major de la division eût à préparer des opérations amphibies contre Borkum et Norderney. Pour aider Hoffmeister à s'acquitter de ses nouvelles fonctions, huit compagnies franches et des artilleurs de DCA néerlandais étaient mis à sa disposition, pour être employés au combat terrestre ou à occuper le pays[9].

Le 24 avril, la 5e division avait à peu près terminé la relève de la 3e[10] Primitivement, la 5° brigade blindée tenait le secteur qui s'étendait au nord et à l'est de Groningue, à l'exclusion d'une poche allemande axée sur Delfzijl. De son côté, la 11e brigade d'infanterie occupait la meilleure partie de la Frise et du nord-ouest de la province d'Overyssel, depuis la mer du Nord jusqu'à Zwolle. Hoffmeister devait cependant juger très vite que la réduction de la

poche de Delfzijl devait être essentiellement confiée à l'infanterie. C'est pourquoi, le matin du 25, le brigadier Johnston occupait le secteur droit de la division y relevant le brigadier Cumberland, et s'apprêtait à emporter le port avec la 11e brigade. Quant à la 5e brigade, elle recevait l'ordre d'avoir désormais à défendre seule le secteur de gauche[11].

Delfzijl, dont, avant la guerre, la population était de 10,000 âmes, est l'un des ports secondaires les plus importants des Pays-Bas. Il est situé sur la rive gauche de l'estuaire de l'Ems, à une vingtaine de milles de l'embouchure du fleuve. Le terrain était d'une extrême difficulté. Le pays était plat et extrêmement découvert. Un "réseau compliqué de fossés et de canaux rendait impossible les déplacements en rase campagne. Le temps était pluvieux et l'ensemble du secteur pouvait être inondé, ce qui obligeait les véhicules à ne pas quitter les routes"[12]. La garnison allemande y était forte, estimait-on, de 1,500 hommes (tout au moins de troupes en état de combattre) y compris un bataillon de fusiliers marins* et divers groupes de combat. Il fallait y ajouter un certain nombre d'autres, - on en ignorait le chiffre exact, - normalement affectés aux services d'entretien. Les Allemands possédaient des batteries et des ouvrages bétonnés un peu partout à Delfzijl et autour. Le port était en outre "complètement entouré d'un réseau de tranchées couvert par des barbelés". De grosses pièces de marine, en batterie près d'Emdem ou dans l'île de Borkum étaient aussi en état d'intervenir pour appuyer les défenseurs.

Par les soins du commandant du corps d'armée, l'attaque de la 3e division sur Emdem se conjuguait avec celle de la 5° à Delfzijl[15]. Au début de celle-ci, le brigadier Johnston avait à sa disposition, outre ses propres bataillons, le Westminster Regiment (motorisé), le 9e régiment blindé (The British Columbia Dragoons), un escadron, puis deux des New Brunswick Hussars, la 11° compagnie indépendante de mitrailleuses (The Princess Louise Fusiliers), la 88e batterie de DCA et les 16e et 82e batteries antichars. L'artillerie divisionnaire participa activement à l'opération, ainsi d'ailleurs, - tout au moins dans ses derniers temps, - que la 31e brigade (britannique) antichars et la 3° batterie du ter régiment d'artillerie lourde, britannique également. Ces pièces de l'Artillerie royale reçurent surtout des missions de contre-batterie[16].

Le premier soin du brigadier Johnston, à partir du 25 avril, fut de réduire le périmètre du dispositif ennemi en faisant intervenir au sud le Westminster Regiment et l'Irish Regiment of Canada, à l'ouest les Dragoons et au nord le Perth Regiment. Tous ces bataillons exercèrent une poussée vigoureuse et continue sur tous leurs secteurs. Mais l'opération n'allait pas sans mal. Le Westminster Regiment eut à subir de violents tirs d'artillerie et, pendant le jour, il lui était extrêmement difficile de se déplacer, ce qui ne l'empêcha d'ailleurs pas, vers la fin du mois, de se rendre maître de l'ensemble de son secteur, à l'exception d'une pointe de terre profondément enfoncée dans la Dollart, à sept milles au sud-est de Delfzijl, où l'Allemand avait une batterie très gênante. L'ennemi ne devait d'ailleurs évacuer la position, par mer, qu'au moment de la chute de la ville, le ter mai. Dans l'intervalle, l'Irish Regiment avait poursuivi son avance sans désemparer, depuis Wagenborgen jusqu'à Oterdum et

* Il ne s'agissait pas de fusiliers marins analogues à ceux qu'on trouvait dans les forces armées britanniques ou américaines, mais simplement de groupes formés, pour la circonstance, d'équipages débarqués ou du personnel des bases ou des dépôts. Malgré tout leur valeur au combat fut souvent loin d'être nulle[13].

Heveskes (à un peu plus d'un mille des quartiers sud-est de Delfzijl) qu'il occupait complètement le 30. "La progression était lente, le bataillon se heurtant constamment à des mines ou à des routes détruites qu'il fallait déblayer ou réparer afin de permettre aux armes d'appui d'avancer à leur tour." Ce bataillon aussi eut à subir des tirs d'artillerie, venant notamment de l'autre côté de Yestuaire, vers Emden[17]. Les British Columbia Dragoons tenaient la partie nord d'Appingedam. Combattant en partie à pied, ils furent constamment pris sous le feu ennemi, leur marche en avant étant gênée par des destructions ou des cours d'eau. On trouve dans leur journal de guerre la mention suivante: "Les tirs d'artillerie, tombant sur nous à intervalles irréguliers, sont extrêmement pénibles pour nos escadrons de pointe, les trous de tirailleurs se remplissant de boue[18]." Notre propre artillerie n'en répliquait pas moins avec vigueur, en particulier le 8e régiment de campagne (Automoteur), de sorte- que l'avance des Dragoons pût reprendre le 29, en liaison avec le Perth Regiment à sa gauche, pour occuper la localité voisine de Marsum. Sur le flanc nord, le Perth Regiment s'était heurté aux résistances les plus vives rencontrées au cours de l'opération. Ce bataillon avait pénétré à Krewerd pendant la nuit du 23 au 24, en marche vers son objectif principal, soit une ligne jalonnée par Nansum et Holwierde, à quatre milles ou à peu près au nord de Delfzijl. Cette ligne ne fut pas atteinte et tenue avant le 29, après de durs combats au cours desquels. nos fantassins purent bénéficier de l'appui de Spitfires, ainsi que de celui de l'escadron "A" des New Brunswick Hussars et de notre propre artillerie, tirant à tir fusant. Du 24 au 29 avril, le Perth Regiment perdit 78 hommes[19].

Il était donc temps d'emporter Delfzijl même. Cette mission fut confiée aux Cape Breton Highlanders qui ayant relevé le Perth Régiment le soir du 29 avaient ensuite occupé Uitwerde, à égale distance de Marsum et de l'estuaire. L'effort principal fut tenté à dix heures du soir, le 30. La progression était ralentie par les barbelés et les champs de mines, couverts par le feu des Allemands enterrés sur les digues. Le matin du 1- mai, les troupes se trouvaient provisoirement arrêtées net par le tir ennemi. Un officier, présent à l'opération, a raconté les difficultés éprouvées par les troupes chargées d'emporter "quatre blockhaus, grands comme des "bungalows" et construits de béton armé de quatre pieds d'épaisseur"[20].

> L'un de ces ouvrages, - le P.C. des canons installés sur la digue, - pouvait facilement suivre au périscope notre progression à travers les champs plats de cette campagne hollandaise. Fort heureusement pour la compagnie "D" les artilleurs de la digue étaient incapables d'abaisser leurs pièces de façon à nous tirer directement dessus, au fur et à mesure que nous progressions le long d'une route menant à la digue du côté des terres. C'était là l'axe de l'avance de la compagnie. Le terrain découvert entourant :le point d'appui était truffé de mines.

Dans l'intervalle la compagnie "B", appuyée par un escadron des Hussars, avait emporté la gare, à la limite nord de Delfzijl. A partir de ce moment, la résistance s'écroula. On vit les Allemands "battre en retraite le long de la digue et s'embarquer dans des bateaux pour traverser l'estuaire, en direction de l'Allemagne"[21]. Notre artillerie rendit leur traversée assez périlleuse.

Le 1er, Delfzijl était complètement nettoyée et, le lendemain, l'Irish Regiment achevait de réduire les dernières résistances dans la poche WeiwerdFarmsum, capturant 38 officiers (y compris le commandant de la place) et plus de 1,300 sous-officiers et soldats. Fort heureusement, les portes des bassins et

autres ouvrages à Delfzijl, bien que déjà minés, tombèrent intacts entre nos mains. En outre, le commandant allemand et son état-major aidèrent les vainqueurs à retrouver et à nettoyer un grand nombre de champs de mines semés un peu partout au petit bonheur. Nos propres pertes étaient moins lourdes qu'on n'aurait pu le craindre. L'Irish Regiment et les Cape Breton Highlanders avaient respectivement perdu 67 et 68 hommes, le Westminster Regiment 23[22]. Dans cette dernière grande opération, la 5e division avait accompli avec succès une mission difficile, s'emparant de 109 officiers allemands et de 4,034 sousofficiers et hommes de troupe[23]. C'était payer peu cher un *réel* succès.

La traversée de 1'Ems et de la Leda

Au moment où la 5e division s'attaquait à la poche de Delfzijl, la 3e division d'infanterie canadienne et la lie division blindée polonaise franchissaient ensemble l'Ems et la Leda, menaçant les positions allemandes sur la rive orientale de l'estuaire de l'Ems et pénétraient profondément à l'intérieur de la péninsule Emdem-Wilhemshaven. Nous avons déjà rappelé que le général Simonds ,avait primitivement eu l'intention de faire reconnaître par les Polonais les passages de la Leda à Leer. Si ceux-ci se révélaient trop fortement tenus, c'était les "Rats d'eau" du général Keefler qui seraient effectivement chargés de franchir l'obstacle de vive force tandis que les Polonais marcheraient sur Varel, au sud de la presqu'île Emdem-Wilhemshaven, et s'en empareraient Dans les circonstances, c'est cette deuxième solution qu'il fallût retenir. Le problème dut en définitive être résolu à la lumière de ce qui se passait à l'est où la tête de pont établie par la 4e division blindée au nord du canal de Kiissen se trouvait pour lors vivement assaillie. En conséquence, le matin du 22, la division polonaise recevait l'ordre de se porter vers le nord-est afin d'y soulager la 4e. Cest -donc à la 3e qu'il appartiendrait de forcer les passages de l'Ems et de la Leda, et de s'emparer de Leer.

Leer est un petit port maritime situé à la jonction de l'Ems et de la Leda. -C'est aussi un important centre de communications, relié par des routes excellentes à Emden et à Wilhemshaven. Bien que l'avance des Polonais à l'est de l'Ems eût facilité la besogne, le franchissement de vive force du fleuve, très large près de son embouchure (et dont la largeur pouvait varier de 300 pieds à cause de la marée) se présentait comme une opération fort ardue. Quant à la Leda, bien qu'elle soit moins large que l'Ems, elle a elle-même une largeur de 200 yards environ à Leer et, comme l'Ems, est sujette à l'action des marées. Ces cours d'eau environnaient le port de trois côtés, le quatrième étant couvert par des terrains marécageux. Tous les ponts avaient été détruits.

Avant l'attaque, le Service de renseignements du général Keefler pouvaient difficilement fournir des données précises au sujet de la garnison de la place. On jugeait pourtant qu'il pouvait y avoir là deux bataillons chargés de la défense de la ville et de ses environs immédiats. Les rapports signalaient en outre "qu'on n'y trouverait pas trop d'armes d'appui". Nous devions apprendre plus tard que la garnison comprenait une unité de renforts de fusiliers marins et quelques artilleurs de DCA, sous le commandement d'un lieutenant-colonel. Il avait placé trois compagnies à la limite ouest de Leer, pour défendre les passages de l'Ems, et quatre autres du côté sud, c'est-à-dire du côté de la Leda. L'instruc-

tion de ces troupes de marine était tout à fait insuffisante. Pour beaucoup "ç'allait être leur premier combat terrestre" et leur moral était bas[26].

Cette opération amphibie avait reçu l'indicatif bien mérité de "Duck". Il s'agissait pour la 3e division de s'emparer de Leer et de la localité voisine de Loga. L'attaque devait se faire en trois temps. D'abord la 9e brigade d'infanterie franchirait de vive force les deux cours d'eau pour s'y ménager une tête de pont. Passant ensuite à travers celle-ci, la 7e s'emparerait de Loga et d'un bois voisin (Julianen Park). Enfin la 9e brigade élargirait sa tête de pont vers le nord pour en faire une base d'exploitation ultérieure vers Veenhusen et Terborg, en direction d'Emden[27]. Pendant la première phase de l'attaque il avait été prescrit aux North Nova Scotia Highlanders par le brigadier Rockingham de franchir la Leda en bateaux plats d'assaut, à droite de la brigade, de façon à occuper solidement la rive nord du fleuve et à tenter l'effort principal sur Leer. Au centre, le Highland Light Infantry of Canada devait descendre l'Ems et prendre pied à un endroit appelé Leerort, où l'Ems et la Leda font leur jonction. A gauche, les Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders devaient franchir directement l'Ems et s'emparer de la limite ouest de la ville. Le brigadier Rockingham jugeait ainsi qu'en attaquant simultanément sur trois points il empêcherait l'ennemi de se concentrer sur les points menacés. Le chronométrage de l'attaque exigeait un soin tout particulier, non seulement à cause de l'action des marées, mais aussi parce que le Q.G. du 2° corps d'armée avait exigé que la tête de pont fût solidement tenue à la tombée du jour, afin de permettre au Génie de commencer son travail à la faveur de la nuit. L'heure H fut donc fixée à 3h. de l'après-midi le 28 avril[28].

Les ressources de la 3e division furent considérablement accrues pour la circonstance, eu égard au caractère particulier de "Duck". On avait mis à sa disposition le 27e régiment blindé (The Sherbrooke Fusiliers Régiment), deux batteries du 6° régiment d'artillerie antichars (troupes de corps d'armée), les troupes du Génie directement rattachées au Q.G. du 2° corps et les 20e et 31e compagnies de campagne du Génie. Il y aurait aussi, en appui, les "Crocodiles" de l'escadron "A" du 141e régiment blindé britannique, du 4e groupe d'armée de l'Artillerie royale, la 16e/lre batterie lourde (britannique), le 11° régiment d'artillerie d'armée (canadien), l'artillerie divisionnaire, bien entendu, et enfin une compagnie britannique d'engins fumigènes du corps des pionniers. Le commandant des Cameron Highlanders of Ottawa (Mit.) avait aussi prévu, en appui, un plan de feu "en poivrière" pour faciliter la besogne de la 9° brigade.

Au début de l'après-midi du 28, des *Typhoons* prenaient à partie certains objectifs à Leer et, 35 minutes avant le lancement des bateaux plats d'assaut, l'artillerie ouvrait un violent feu de barrage. "Le tir était généralement très précis, écrivait plus tard le général Rockingham, et on pouvait voir les obus éclater partout le long de la digue où les Allemands s'étaient retranchés"[30]. Néanmoins, sur le flanc droit de la 9° brigade, les positions allemandes étaient trop rapprochées de notre zone de rassemblement pour que l'artillerie puisse fournir à nos troupes un appui efficace. Un vent contraire, en outre, rendait impossible la mise en place d'un écran de fumée normal. Malgré tout, les North Nova Scotia Highlanders purent masquer leur mouvement à l'aide d'obus fumigènes tirés de mortiers de 2 po. Ils étaient en outre appuyés par les armes des Cameron Highlanders et du le" bataillon du Canadian Scottish. La compagnie "D", transportant avec elle ses bateaux d'assaut, quitta le couvert des

digues, se précipita sur les rives, se jeta dans ses barques et, bientôt, prit pied sur la rive opposée." Les Allemands furent complètement surpris. On les trouva blottis au fond de leurs tranchées et "trois mitrailleuses chargées furent prises avant d'avoir tiré un seul coup"[31]. Le reste des North Nova Scotia Highlanders suivirent leurs camarades de la compagnie "D" et, bientôt, abordant Leër, purent pénétrer profondément dans sa partie sud. Au même moment, à deux milles au sud de la ville, le Highland Light Infantry of Canada, lançant ses embarcations sur l'Ems, redescendait le fleuve pour prendre pied à Leerôrt. Bien qu'il eût été retardé, il bénéficia d'un appui d'artillerie si excellent qu'il put débarquer sans rencontrer de résistance, ou à peu près. Le bataillon poursuivit ensuite son avance jusqu'au centre de Leer "malgré les canardeurs et les *Panzerfaust"*[32]. Sur le flanc gauche de la brigade, les Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders devaient se heurter à la résistance la plus énergique. Au moment où ils franchissaient l'Ems en bateaux plats d'assaut, - le fleuve a 400 yards de largeur à cet endroit, - ils furent pris sous le feu de mitrailleuses en batterie sur les deux flancs. Les compagnies de tête abordèrent la rive opposée à 3h.08, mais, atteints par le tir soutenu des Allemands, deux bateaux de la deuxième vague furent coulés et quinze hommes périrent noyés. (Tout au moins, c'est le chiffre retenu à ce moment-là. Le brigadier Rockingham, plus tard, devait se demander si "les gilets de sauvetage employés étaient vraiment du type qu'il fallait".) Le bataillon enleva la digue voisine, puis, méthodiquement, entreprit le nettoyage de la partie ouest de Leer[33].

Cela n'alla pas sans de furieux combats de rues. Les Allemands s'infiltraient dans nos lignes et, à l'occasion, se battaient "avec le plus bel élan et la plus grande bravoure"[34]. Il fallut multiplier les précautions pour éviter que nos propres troupes en viennent aux mains. Le ravitaillement et le renforcement des troupes engagées devaient d'ailleurs être compliqués par le vent, la marée et les ennuis mécaniques qui s'étaient conjugués pour faire échec au Génie dans les efforts qu'il tentait pour assurer le mouvement de navette des bacs d'une rive à l'autre. Il fallut se résoudre à interrompre "Duck" le soir du 28, quitte à reprendre l'affaire le lendemain matin. A partir de ce moment-là, l'opération se déroula sans anicroche et, à 6h.50 le lendemain soir, - le 29, - le brigadier Rockingham était en mesure de signaler que sa brigade occupait tous ses objectifs, c'est-à-dire jusqu'au chemin de fer qui traverse les quartiers est de Leer. Les combats des 28 et 29 avaient coûté à ses bataillons 70 tués, blessés ou disparus en tout et pour tout[35]. La modicité de ces pertes était évidemment attribuable à l'excellence de la conception tactique comme à l'efficacité des armes d'appui et à l'énergie des troupes engagées.

La 7e brigade d'infanterie acheva la prise de Leer et des environs. Le soir du 29, le Regina Rifle Régiment se portait au delà du chemin de fer ' sàns rencontrer de résistance sérieuse. Le lendemain matin, faisant face au sud, il entreprenait le nettoyage de la rive droite de la Leda, se heurtant à'une réaction d'une vigueur inattendue de la part d'Allemands installés dans une caserne. En même temps, les Royal Winnipeg Rifles nettoyaient le Julianen Park. Cela fait, le Canadian Scottish enleva Loga sans trop de mal, n'ayant guère qu'à se préoccuper des débris qui jonchaient les rues[36].

Le soir du ler mai, l'état-major de la 3e brigade donnait ses instructions en vue de la dernière phase d'une campagne qui, pour lui, avait commencé sur les plages normandes. Tandis que la tête de pont de Leer serait tenue par la 7e

brigade la 8e se porterait sur Aurich, en forçant les passages du canal Ems-Jade. C'est là qu'elle serait relevée par la 7e qui emporterait Aurich pendant qu'à sa gauche la 9e pousserait en direction d'Emden. Les 8e et 9e brigades continuèrent donc à progresser régulièrement le long de leurs axes, ne se heurtant guère qu'à des résistances clairsemées et à des destructions générales. La 8e brigade venait d'aborder les faubourgs d'Aurich et le brigadier Roberts de commencer à négocier la reddition de la place avec le commandant allemand lorsque les hostilités prirent fin le 4 mai[37].

L'avance dans la presqu'île d'Emden—Wilhelmshaven

Au centre du front de bataille du 2e corps d'armée, les deux divisions blindées du général Simonds avaient enfoncé un coin profond dans la base de la presqu'île d'Emden-Wilhemshaven au moment où la campagne prit fin. Dans ce secteur, l'ordre de bataille allemand évoluait à une allure extraordinaire. Pendant les derniers jours, les renseignements recueillis à cet égard étaient si confus et si contradictoires, - on avait cru, par exemple, déterminer la présence en face de nous d'un escadron de cavalerie aux ordres d'un régiment de parachutistes) - que nos services de renseignements ne pouvaient guère risquer que des jugements approximatifs. (Aujourd'hui même, en l'absence des archives allemandes relatives à cette fin de campagne, nous ne pouvons nous-mêmes faire mieux.) Quoi qu'il en soit, à la fin d'avril, il semblait que le front entre la Weser et l'Ems ait *été* réparti en cinq "commandements divisionnaires". A l'ouest, nous pensions que trois de ces formations se trouvaient sous le commandement général du 2e corps de parachutistes: les 7e et 8e divisions de parachutistes et le groupe franc "Gericke", formation parachutiste à laquelle étaient incorporés des éléments navals. Quant au flanc est, il était tenu, croyions-nous, par le 86e corps d'armée qui avait à sa disposition les 471e et 490e divisions d'infanterie (il s'agissait en l'occurrence de "Q.G. de divisions ayant à leurs ordres des groupes francs de toutes sortes").

Bien que l'ennemi eût entrepris cette ultime phase de la guerre déjà vaincu et désorganisé, il n'en disposait pas moins d'un atout important, en l'espèce la nature du terrain situé au nord du canal Küsten, qui constituait pour l'assaillant un obstacle des plus sérieux. Nous avons déjà vu (voir ci-dessus, p. 591-594) que la 4e division blindée et la Ire division polonaise avaient éprouvé d'énormes difficultés à le franchir. Remontant au nord du canal en combattant, nos colonnes blindées se retrouvaient sans cesse, semblait-il, embourbées dans d'immenses étendues de terres humides, coupées de fossés et de cours d'eau innombrables. Partout, les cartes révélaient la présence de bourbiers et d'étangs dangereux. Il n'était guère possible aux éléments engagés, surtout aux blindés, de se mouvoir autrement que sur des routes exposées à des contre-attaques. Dans un tel pays, un adversaire résolu, même dépourvu d'expérience, pouvait avec une seule unité faire échec à une division tout entière. Et pourtant, les divisions d'infanterie étant solidement accrochées aux deux ailes, les généraux Vokes et Maczek se virent contraints de faire passer leurs chars, leurs demi-chenilles et autres véhicules lourds sur ce terrain bien peu fait pour eux.

Le 22 avril, ainsi que nous l'avons déjà dit, le général commandant le corps d'armée avait prescrit à la Ire division blindée polonaise de pousser vers

Varel de façon à soulager l'aile gauche de Vokes. Bientôt, pourtant, l'état des routes devait ralentir l'avance des Polonais. Le 25, leur 3e groupe de brigade d'infanterie atteignait Potshausen, sur la Leda supérieure. Grâce à des bombardements aériens et terrestres, il parvint à forcer le passage du cours d'eau à cet endroit, mais la violence du tir allemand retarda le lancement d'un pont. En outre des reconnaissances établirent que la route, qui, au nord, menait à Stickhausen, était coupée par six entonnoirs de 40 à 60 pieds de largeur, creusés sur une distance de 500 mètres[39]. Ce n'est pas avant le ler mai que les Polonais purent enfin franchir la Jümme, tributaire de la Leda, pour occuper Stickhausen. Dans l'intervalle, le 30 avril, la 10e brigade blindée polonaise, se portant vivement en avant à partir de la tête de pont établie par les Canadiens à Leer, fonçait sur Hesel, à cinq milles environ, et l'occupait le lendemain[40].

Le caractère continu de l'avance des Polonais, bien qu'elle fût ralentie par l'état des routes, concourut, dans une certaine mesure, au succès des opérations de la 4e division blindée. Jusqu'à la fin, toutefois, les Polonais continuèrent à rencontrer des résistances. Ayant cherché à saisir un pont près de Moorburg, le 2, ils laissèrent cinq chars dans l'affaire, ce qui ne les empêcha pas d'établir la liaison avec les troupes du général Vokes à Westerstede, le 3[41]. Tout à la fin, il fut prescrit aux Polonais de gagner Neuenburg, Jever et Wilhemshaven. Le 4 au soir, l'infanterie de Maczek et des éléments blindés de reconnaissance atteignaient le hameau d'Astederfeld, à deux milles à peine au sud de Neuenburg. En action jusqu'au bout, l'artillerie polonaise ne cessa de pilonner les positions ennemies jusqu'à une minute avant l'ordre de cesser le feu, le matin du 5 mai[42].

Pendant ce temps, la 4e division blindée canadienne cherchait à élargir la tête de pont qu'elle tenait au delà du canal Küsten. Le 20 avril, le général Simonds lui avait ordonné de se porter sur Oldenbourg (voir ci-dessus, p. 625). A l'aile nord du général Vokes, la limite entre le front de la 28 division et celle de la 4e se dirigeait vers le nord-est, jusqu'à un point situé juste au nord de Sage et de Huntlosen, puis, de là, suivait le cours de la Hunte et la partie est d'Oldenbourg jusqu'à la Weser[43].

L'avance au nord du canal Küsten constitua le digne épilogue des violents combats qui avaient eu lieu lors de l'établissement de la tête de pont. Bien que la défense fut surtout assurée par des troupes de marine et par ce qui restait de la 7e division de parachutistes, éléments ramassés à la hâte et jetés vaille que vaille dans la bataille, - ces troupes ne s'en battirent pas moins avec énergie. Le 21 avril, la 10e brigade d'infanterie les avait rejetés au delà de l'Aue, près d'Ostercheps, donnant ainsi à notre tête de pont une profondeur de plus de deux milles. En se portant en avant, les Argyll and Sutherland Highlanders of Canada (Princess Louise's) purent observer les effets macabres de l'intervention de notre aviation et de notre artillerie. "La route principale qui mène au nord à partir du canal était littéralement jonchée des deux côtés par des cadavres allemands. Sans doute l'ennemi n'avait-il pas eu de temps de les enterrer tous. Il y avait des corps défigurés à peu près dans chaque trou de tirailleur ou tout auprès. C'était là une nouvelle preuve du degré d'excellence à laquelle peut atteindre la liaison entre l'aviation et l'armée de terre"[44]. Le 28e régiment blindé (The British Columbia Régiment) appuyait aussi l'infanterie. Il lui arriva même de faire franchir à leurs Shermans de trente tonnes un pont Bailey léger construit pour supporter douze tonnes, afin de soutenir l'Algonquin Regiment[45].

Le matin du 24, ce dernier s'emparait d'un important noeud routier près d'Edewecht. Le village lui-même tombait entre nos mains le lendemain. En même temps, le Lincoln and Welland Regiment occupait des hauteurs aux abords sud-est de la localité, après des assauts répétés. Du 17 au 25 avril, les trois bataillons avaient perdu au total 402 hommes, dont les Argyll and Sutherland Highlanders à eux seuls, en avaient perdu 146, dont 41 tués[46]. Le 22, cette unité notait que ses compagnies ne comptaient plus, en effectifs utiles, que de 55 à 60, hommes pour "A", "B" et "C"; la compagnie "D" étant tombée à 47. Le lendemain, il recevait 90 hommes de renfort, ce qui indiquait bien que le problème des renforts avait été résolu[47]. L'élargissement continu de la tête de pont n'alla pas sans poser de grosses difficultés aux services de ravitaillement. Un des, officiers d'état-major supérieurs de la 4e division a décrit la situation dans les termes que voici[48]:

> Non seulement l'état des routes menant au canal était-il devenu extrêmement mauvais, mais il n'en existait qu'une seule qui conduisait au nord, à travers les marais de Küsten depuis Edewechterdamm jusqu'à Bad Zwischenahn. Or cette route avait une fâcheuse tendance à nous fausser complètement compagnie. Dans ces conditions, le général commandant (général Vokes) décida d'affecter tous les services du Génie dont il disposait ainsi que tous ses véhicules à l'entretien de ces routes. En fait on put les garder ouvertes, mais au prix d'un effort énorme du Génie divisionnaire.

Ayant à sa disposition les Argylls and Sutherland Highlanders et le Lincoln and Welland, le brigadier Moncel et sa 4° brigade blindée commençaient le matin du 25 à élargir la tête de pont vers Bad Zwischenahn. L'aile droite (est) des blindés était couverte par la 10e brigade, renforcée du 27° régiment d'infanterie de marine britannique, le 29° régiment blindé de reconnaissance (The South Alberta Regiment), de son côté, opérant au sud d'Oldenbourg. A la gauche de Moncel, le 18° régiment d'automitrailleuses (12th Manitoba Dragoons) poussait vivement au nord-ouest en direction de Godensholt[49]. Commentant la tactique employée le long de l'axe de progression principal, le brigadier Moncel faisait observer que "l'état des routes était tel, dans la tête de pont, qu'il était impossible d'employer plus de deux escadrons à la fois; généralement on ne pouvait guère en utiliser qu'un pour la mise en place de feux d'appui directs". C'est pourquoi il avait résolu "de désigner les objectifs de compagnie distants les uns des autres de 200 yards, de façon à lancer des attaques à une compagnie avec appui d'une troupe de chars et, ainsi, de progresser droit devant soi[50]. A cette manoeuvre venait s'ajouter une liaison particulièrement efficace entre forces de terre et aviation. On y arriva en partie par l'utilisation d'un char dit "de contact"* commandé par un officier de la RAF et équipé d'un appareil radio spécial grâce auquel il était possible de conserver la liaison directe avec les avions chargés d'appuyer le mouvement. Employé avec la compagnie de tête du Lake Superior Regiment (Porté) il fit intervenir des appareils tirant des fusées à 300 yards à peine de nos éléments de pointe[52].

A mesure que se poursuivait cette avance vers le nord, nos parcs de prisonniers se remplissaient, non seulement de prisonniers, mais aussi de déserteurs. (Au cours du mois d'avril la 4° division fit à elle seule plus de 3600 prisonniers.) Mais l'ennemi n'en continuait pas moins à résister vigoureusement sur la route

* Une solution analogue, mais moins satisfaisante, avait été employée plus tôt au cours de la campagne, par exemple pour appuyer la 7e brigade d'infanterie le 21 février [51].

de Bad Zwischenahn. Barricades de route, mines et entonnoirs, couverts par des pièces automotrices, des mortiers, des mitrailleuses et d'autres armes, ralentissaient la progression de la 4e brigade blindée[53]. Le 26, le Lake Superior Regiment, avec l'appui des chars du 22° régiment blindé (The Canadian Grenadier Guards) atteignait un pont près de Querenstede, à deux milles au sud-ouest environ de Bad Zwischenahn, mais ce fut pour le voir sauter sous ses yeux. A son aile droite, le Lincoln and Welland Regiment éprouvait aussi des difficultés variées. Non seulement se butait-il constamment à des destructions, mais encore avait-il du mal à conserver la liaison entre les chars et l'infanterie, "du fait de haies épaisses qui rappelaient celles du bocage normand". Malgré tout, le 28, il s'emparait d'Ekern et, le lendemain matin, s'installait sur des hauteurs dominant le côté sud de Bad Zwischenhan, malgré des tirs de mitrailleuses et de 88 en batterie dans la ville[54].

Pendant ce temps, on avait pris des mesures visant au renforcement du flanc gauche du général Vokes. A cette fin il prit sous son commandement la 2° brigade blindée canadienne* (moins les 10° et 27e régiments blindés qui opéraient pour lors en soutien des 2° et 3e divisions, respectivement) avec le 1°r régiment d'automitrailleuses (The Royal Canadian Dragoons), le *1111 Special Air Service Regiment* et un régiment belge analogue à ce dernier. Il fut prescrit à ce groupe de s'emparer de Godensholt, Ocholt, Apen et Barssel, d'établir le contact avec les Polonais à Bollingen et de pousser des patrouilles au nord et à l'est jusqu'à Torsholt et Rostrop[55]. Le brigadier Robinson dirigea donc la *Frank Force* (ainsi appelée, sans doute, à cause du lieutenant-colonel F. E. White, commandant le 6° régiment blindé (ter Hussars) et composé d'éléments de ce régiment, du 18e régiment d'automitrailleuses (12th Manitoba Dragoons) et du régiment belge de parachutistes, sur Godensholt. Avec l'appui de bulldozers blindés et de ponts Bailey, la *Frank Force* avait atteint le village le 30 avril. Les Royal Canadian Dragoons poussaient ensuite jusqu'à Westerstede on, ainsi que nous l'avons noté plus haut, ils prenaient contact avec les Polonais le 3 mai. A la fin des hostilités, la 2e brigade blindée progressait le long d'un axe orienté vers le nord-est, les automitrailleuses atteignant Grabstede, à douze milles au nord de Bad Zwischenahn, le 4[56].

Pendant que ces événements se déroulaient sur son flanc est, le général Vokes s'apprêtait à emporter Bad Zwischenahn. Le 30 avril les Argyll and Sutherland Highlanders, appuyés par un escadron des Canadian Grenadier Guards, enveloppaient la ville à l'ouest et en interdisaient les sorties vers le nord en atteignant la rive du lac voisin, le Zwischenahner Meer. Au même moment, le Lincoln and Welland Regiment pénétrait de vive force dans les quartiers situés à l'est de la ville[57]. La situation des Allemands paraissant désespérée, le général commandant la division fit parvenir un ultimatum au bourgmestre, lui donnant le choix entre "une capitulation immédiate" et la "destruction totale". Le commandement militaire allemand ne semble pas s'être rendu officiellement, bien qu'il ait effectivement fait évacuer Bad Zwischenahn, se réservant toutefois le droit, apparemment, de bombarder la place si nos troupes y pénétraient. Ces conditions furent acceptées, sinon d'une façon officielle, du moins en fait, le général Vokes ayant interdit à ses troupes d'y pénétrer, à l'exception des convois "directs"[58].

* Commandée depuis décembre par le brigadier G. W. Robinson.

aux ordres de la 490e division, formation faible groupant des éléments disparates, dont des fusiliers marins. L'attaque du brigadier Allard était soutenue par l'escadron "C" du 101, régiment blindé (The Fort Garry Horse), par deux compagnies du bataillon de soutien divisionnaire, The Toronto Scottish Regiment (Mit.) et de l'artillerie de campagne, moyenne et antichars. Dans le village ' et les bois voisins, les Queen's Own Highlanders of Canada se heurtèrent à de violentes résistances. L'ennemi s'y était solidement retranché et, dans l'après-midi du 23, contre-attaquait vigoureusement. Cette attaque fut repoussée, avec l'aide des chars et de l'artillerie. Un nouvel effort, tenté le lendemain par l'adversaire, n'aboutit pas davantage et la 6° brigade resserra son étreinte. Malgré cette flambée, le service de renseignements de la 2e division concluait que l'ennemi s'attacherait surtout à la défense de Wilhemshaven, "laissant aux formations de qualité moindre le soin de tenir notre front, moins important"[65].

Pendant ce temps, la 4e brigade poussait vers ses objectifs, Kirchkimmen et Falkenburg, sur la grand'route d'Oldenbourg à Delmenhorst. A gauche, le Royal Regiment of Canada se trouva bientôt "solidement accroché par une nombreuse infanterie ennemie"[66] alors qu'à droite le Royal Hamilton Light Infantry avait moins de mal à enlever Nuttel. L'Essex Scottish intervenait alors pour soutenir le Royal Regiment. Le 25, la brigade reprenait son avance en dépit d'un feu violent. "Grâce pourtant à un appui d'artillerie aussi prompt qu'efficace et à la collaboration que donnaient sans compter les chars (du Fort Garry Horse), la progression ne fut guère ralentie". Les Typhoons soutinrent également le mouvement, attaquant des positions reportées sur des cartes prises à l'ennemi ou indiquées par des prisonniers. Ces derniers, pour reprendre les termes mêmes employés dans le journal de guerre du Royal Regiment, "étaient un mélange disparate de soldats du Génie, de fusiliers marins, de parachutistes, etc." Les signes de la décomposition ennemie se multipliaient. Il se trouva notamment qu'un de nos prisonniers était un officier des services techniques de la Luftwaffe, fantassin depuis deux jours. A la fin de l'après-midi du 25 le Royal Regiment comme le R.H.L.I. occupaient leurs objectifs de part et d'autre de la route d'Oldenbourg à Delmenhorst. Ce soir-là, grâce au Y.M.C.A., les hommes de ce dernier bataillon avaient, à Falkenburg, un spectacle de cinéma[67].

Pendant ce temps, à 200 milles au sud-est, troupes russes et américaines avaient pris contact. A la droite du général Matthews, le 30° corps d'armée s'apprêtait à enlever Brême. Le 25 avril, dans l'après-midi, les troupes britanniques étaient au coeur de la ville, en grande partie détruite[68]. Partout, l'ennemi croulait. Et pourtant, comme on avait pu s'en rendre compte à Delfzijl, à Leer et dans la tête de pont du canal Küsten, il était encore capable de réactions violentes et coûteuses pour nous.

La 2e division, faisant conversion plus loin vers le nord-est, coupait le chemin de fer Oldenbourg-Delmenhorst et nettoyait les terres basses à l'ouest de la Weser. Confiant au 3° régiment de DCA légère le soin de couvrir son flanc gauche, la 5e brigade commençait cette opération le matin du 26 avril. Le Black Watch (Royal Highland Regiment of Canada) se portait au nordouest de Delmenhorst, à travers les positions tenues par des unités de la division Highland, en direction de Hude. Bientôt sa progression fut ralentie, comme d'habitude, par des tirs de mortiers, de fusils, d'artillerie ou de mitrailleuses. Appuyant les fantassins, l'escadron "A" du Fort Garry Horse y laissa un char, tandis qu'un peloton de mitrailleuses du Toronto Scottish perdait onze

hommes sous les obus. La résistance la plus énergique fut le fait d'Allemands retranchés derrière le talus du chemin de fer. Ils renouvelaient là le procédé employé; l'automne précédent, dans l'isthme du Beveland-Sud. Bien que ces troupes fussent moins habiles que celles auxquelles nous nous étions butés sur l'Escaut,, leur résistance n'en fut pas moins fort honorable. Néanmoins, à la fin de la journée, nos troupes tenaient solidement un secteur situé à quatre milles environ au nord de Delmenhorst[69]. Dans l'intervalle, le Régiment de Maisonneuve, bien qu'il eût été soumis à de violents tirs d'artillerie, s'installait à son tour sur son objectif. Au début de la soirée, les Calgary Highlanders, progressant vers le nord, le long de la route de Bockhorn à Grüppenbühren, atteignaient des positions aux abords même du chemin de fer. Ces opérations se poursuivirent pendant les trois jours suivants, la 5e brigade dégageant peu à peu le pays jusqu'à Hude vers l'ouest, à moins de dix milles d'Oldenbourg. Mais l'ennemi se cramponnait encore à ses positions. Du 26 au 29 avril en effet, la brigade perdit 130 hommes. C'est le Régiment de Maisonneuve qui fut le plus éprouvé, en perdant, 54[70].

Le 27 avril la 2e division n'avait plus guère en face d'elle que des groupes de combat assez disparates, commandés par les états-majors des 471e et 4900 divisions d'infanterie. Ce jour-là, le général Matthews prescrivait à la 5e brigade et au 8e de reconnaissance (14e Hussars) qui avaient jusque-là opéré sur son flanc droit, de terminer le dégagement du pays situé au sud et à l'est de la Weser, tandis que le reste de la division enlèverait la partie d'Oldenbourg qui se trouve au sud du canal Küsten et du réseau fluvial de la Hunte. Ce n'était pas là, toutefois, l'objectif immédiat. Il- s'agissait, avant tout, "de s'assurer des objectifs limités et d'occuper des positions grâce auxquelles il sera possible de poursuivre sans désemparer l'élan final"[71]

Les opérations dirigées par la 2e division contre Oldenbourg furent accélérées par l'intervention de la 3e division d'infanterie britannique (major-général L. G. Whistler). Cette formation, mise à la disposition du 2e corps d'armée canadien, reçut l'ordre de relever la 5e brigade d'infanterie canadienne et de poursuivre le nettoyage du secteur qui s'étendait à l'ouest de la Weser. La limite entre les divisions allait vers le nord de Ganderkesee à Butzhausen et de là jusqu'à la rive gauche du fleuve[72]. Mais la 3e division n'eut pas grand chose à faire. Son chroniqueur écrit que "bien que nos artilleurs aient exécuté de jolis tirs sur de petits paquets de soldats ennemis qui fuyaient devant les Canadiens, à travers la plaine côtière, les combats avaient pris fin". A la fin des hostilités, la division repassait au général Dempsey[73].

Oldenbourg, dont la population en 1939 était de 79,000 est une charmante ville dont l'origine remonte au XIIe siècle. Nous nous étions attendus à ce qu'elle soit défendue "en tant que camp retranché où l'ennemi réunirait tous les moyens dont il disposait encore"[74]. Fort heureusement, il n'en fut rien.

Le 28 avril, le général Matthews recevait l'ordre de se porter sur Oldenbourg avec ses trois brigades[75]. Pendant que la 50 continuait son exploitation au nord de Hude, les 4e et 60 abordaient Oldenbourg à l'est et au sud, respectivement. Le temps était frais, couvert et pluvieux. Notre progression se poursuivait avec régularité, à peu près sans rencontrer de résistance. Des tracts, imprimés à Delmenhorst, furent lancés dans Oldenbourg par l'artillerie. Ils rappelaient à l'adversaire l'inutilité de toute résistance. Le 3 mai, les 4e et 5e brigades, pénétrant dans la ville, la trouvèrent vide d'occupants. C'était une fin singulière, presque

décevante. Le lendemain on prit contact avec la 4,1 division blindée canadienne et, pendant les toutes dernières heures de la campagne, la 2e division se porta au nord d'Oldenbourg, prête à réduire le "pouce" de Butjadinger, entre l'embouchure de la jade et celle de la Weser[76].

Le bataillon de parachutistes marche sur Wismar

Ce récit des derniers combats peut sans doute se terminer avec la chronique de l'avance du 10r bataillon de parachutistes canadien jusqu'à la Baltique.

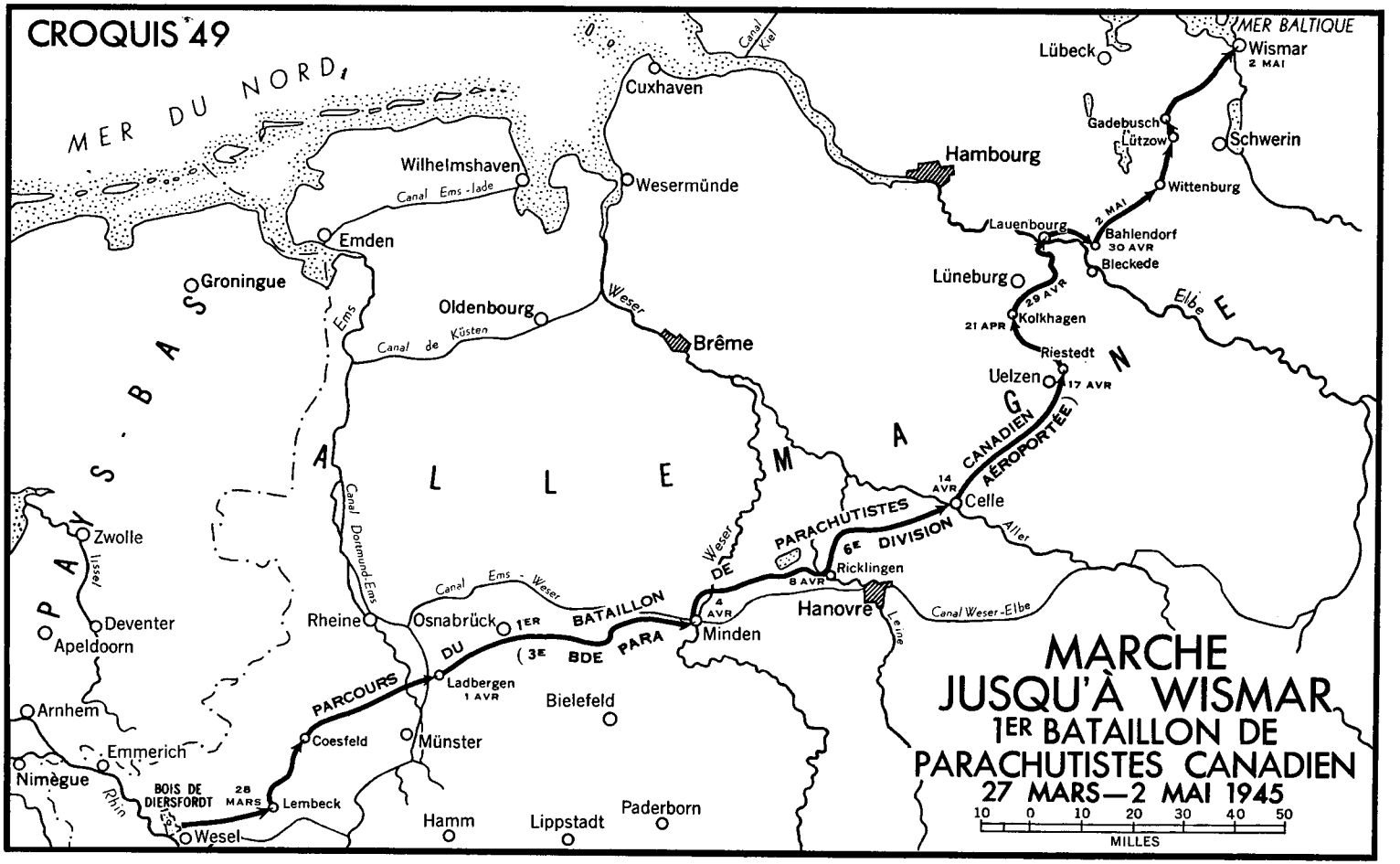
On se souviendra (voir ci-dessus, p. 568-569) que, le 24 mars, ce bataillon avait été largué à l'est du Rhin, dans le cadre de l'opération "Varsity". Ce fut là sa dernière opération en tant qu'unité parachutiste. Pendant les toutes dernières semaines de la guerre, on le retrouva, toujours incorporé à la 3e brigade de parachutistes de la 6e division aéroportée britannique*, à la pointe de l'avance rapide de la Deuxième armée britannique à travers l'Allemagne. Le bataillon était alors commandé par le lieutenant-colonel G. F. Eadie.

Au début de l'avance la 6e division aéroportée était toujours à la disposition du 18e corps aéroporté américain. Le 29 mars, toutefois, elle passait au 8e corps d'armée britannique. Le même jour, la 3e brigade de parachutistes nettoyait la ville de Lembeck[77]. A mesure que la progression continuait, en direction de Coessfeld, des rapports extrêmement utiles s'établirent entre troupes aéroportées et troupes blindées. Le 4e bataillon (blindé) des Grenadier Guards vint appuyer la 6e division aéroportée, son ler escadron étant mis à la disposition de la 3e brigade de parachutistes, fournissant ainsi l'occasion aux parachutistes canadiens d'aller au combat montés sur des chars, expérience nouvelle, - pour eux, et agréable. Ayant franchi le canal de Dortmund à Ems sur un pont en partie détruit, ils s'emparaient de Ladbergen après un petit combat assez vif, après quoi ils poursuivirent rapidement leur marche en avant, dépassant en route sans combattre de petits groupes de soldats allemands. Le 3 avril, ils avancèrent de 40 milles pour atteindre le lendemain Minden, théâtre d'une célèbre victoire anglaise en 1759[79].

Ayant reçu cent hommes en renfort d'Angleterre, le bataillon, franchissant la Weser, poussa vers le nord-est en compagnie des Grenadier Guards. L'instruction des Canadiens avait été très poussée et leur état physique était admirable. Le brigadier S. J. L. Hill, qui commandait leur brigade, a raconté un incident qui s'était produit le 8 avril à Ricklingen:

> Ayant franchi la veille vingt milles sur de très mauvaises routes, ils en firent encore quatorze (. . .), après quoi ils durent donner l'assaut à un petit village, ce qu'ils firent avec succès. Dans l'intervalle, un petit détachement de reconnaissance qui tenait un pont important juste au sud (en fait, à dix milles à l'ouest de Hanovre) avait appelé au secours. Pour le secourir, la première compagnie du bataillon franchit au pas gymnastique les deux milles qui les séparaient de l'ouvrage, sac au dos et à peu près sans souffler, puis le prirent d'assaut en traversant un terrain extrêmement découvert sous le tir de trois ou quatre canons automoteurs allemands [le journal des Canadiens ne parle que d'un canon] sans sourciller. Le pont tomba intact entre leurs mains, mais le détachement de reconnaissance n'avait pas pu tenir.

* La 6e division aéroportée britannique était alors commandée par le major-général E. L. Bols.


CROQUIS 49
MER DU NORD
MER BALTIQUE
Cuxhaven
Canal Kiel
Lübeck
Wismar
2 MAI
Gadebusch
Lützow
Schwerin
Hambourg
Wittenburg
Wilhelmshaven
Canal Ems - Jade
Wesermünde
Lauenbourg
2 MAI
Bahlendorf
30 AVR
Bleckede
Emden
Groningue
Lüneburg
29 AVR
Kolkhagen
21 APR
Riestedt
Uelzen
17 AVR
Oldenbourg
Canal de Küsten
Weser
Brême
Ems
Elbe
PAYS-BAS
ALLEMAGNE
Canal Dortmund-Ems
Zwolle
Ijssel
Deventer
Apeldoorn
Rheine
Osnabrück
Canal Ems - Weser
1ER BATAILLON DU (3E BDE PARA
PARCOURS
Ladbergen
1 AVR
Weser
DE
4 AVR
Minden
PARACHUTISTES
6E DIVISION
CANADIEN AÉROPORTÉE
14 AVR
Celle
Aller
8 AVR
Ricklingen
Hanovre
Leine
Canal Weser-Elbe
Arnhem
Emmerich
Nimègue
Rhin
Coesfeld
Münster
Bielefeld
BOIS DE DIERSFORDT
28 MARS
Lembeck
Wesel
Hamm
Lippstadt
Paderborn
MARCHE JUSQU'À WISMAR
1ER BATAILLON DE PARACHUTISTES CANADIEN
27 MARS—2 MAI 1945
10 0 10 20 30 40 50
MILLES

LA RENCONTRE DES CONQUÉRANTS SUR LA MER BALTIQUE

Le 4 mai 1945, un soldat du 1er bataillon de parachutistes canadiens serre la main d'un officier russe par-dessus la barrière qui s'élève à la périphérie de Wismar. Le soldat canadien est armé d'une mitraillette Sten.

CAPITULATION DE LA VINGT-CINQUIÈME ARMÉE ALLEMANDE

A Wageningen, le 5 mai 1945, le lieut.-général Foulkes (à gauche), commandant du 1er corps d'armée canadien, donne ses instructions au général Johannes Blaskowitz (deuxième à droite), commandant les troupes allemandes dans les Pays-Bas. Au premier plan, à gauche, S.A.R. le prince Bernhard.

LES COMMANDANTS SUPÉRIEURS DE LA PREMIÈRE ARMÉE CANADIENNE, À HILVERSUM, LE 20 MAI 1945

Cette photo fut prise à l'occasion du défilé de la Victoire de la Première armée canadienne. De gauche à droite, première rangée: le major-général S. Maczek, 1re division blindée polonaise; le lieut.-général G. G. Simonds, 2e corps d'armée canadien; le général Crerar; le lieut.-général C. Foulkes, 1er corps d'armée canadien; le major-général B. M. Hoffmeister, 5e division blindée canadienne. Deuxième rangée: le major-général R. H. Keefler, 3e division d'infanterie canadienne; le major-général A. B. Matthews, 2e division d'infanterie canadienne; le major-général H. W. Foster, 1re division d'infanterie canadienne; le brigadier R. W. Moncel, commandant (suppléant) de la 4e division blindée canadienne; le major-général S. B. Rawlins, 49e division d'infanterie (West Riding).

LES CANADIENS À BERLIN

Au son des cornemuses et des tambours, les *Argyll and Sutherland Highlanders of Canada (Princess Louise's)*, qui accompagnaient le bataillon canadien de Berlin, défilent devant la Colonne de la Victoire, le 25 juillet 1945.

C'est pendant ce combat que les soldats de la Garde, non sans étonnement, purent entendre un sergent canadien donner ses ordres dans les termes suivants: "Je pense bien qu'il faut prendre le pont ... si nous frappons quelque chose, tâcher de vous grouiller ... allons-y!"[81] Ils y allèrent en effet, et les Allemands battirent en retraite.

Le 14, le bataillon était à Celle. Trois jours plus tard, il enlevait Riestedt, près d'Uelsen, soutenu par les chars et l'artillerie. La 6e division aéroportée s'approchait alors de l'Elbe à grands pas. Les éléments de tête de Dempsey l'atteignirent et le franchirent le 29. Ce jour-là, les Canadiens, au repos à Kolkhagen, au sud de Lünebourg depuis le 22, reprenaient leur marche en avant. Le 30, ils traversaient l'Elbe à une quarantaine de milles en amont de Hambourg. Le même jour, le 18e corps aéroporté américain était mis à la disposition de la Deuxième armée et, séance tenante, établissait une deuxième tête de pont à Bleckede. Le ler mai, la 61, division aéroportée passait au corps américain. Il s'agissait alors d'atteindre la Baltique et d'interdire aux Russes, qui avançaient également, l'accès du Danemark[82].

Si, sur le front du 2e corps d'armée canadien, les combats s'étaient poursuivis jusqu'à la fin, parfois très violemment, sur celui de la Deuxième armée britannique, par contre, l'ennemi avait à peu près cessé de résister. C'est le 2 mai que le ter bataillon de parachutistes devait exécuter sa dernière opération de guerre. Bien qu'il n'eût pas à se battre, la journée n'en fut pas moins fertile en événements dramatiques. Elle commença par la prise de contact, aux abords du village de Bahlendorf, avec un autre célèbre régiment britannique, les Royal Scots Greys (2na Dragoons). Ayant pris le bataillon sur ses chars, l'escadron "C" se précipita vers le nord-est et la Baltique. Rien ne s'opposait à l'avance qui se réalisa à toute vitesse, la plus longue charge de l'histoire des Scots Greys (un parachutiste aurait fait observer en cette circonstance que "jamais il n'aurait cru qu'un Sherman pût marcher à soixante milles à l'heure"). On avait espéré enlever Wittenbourg "avant la fin de la journée", mais, en fait, la ville fut atteinte le matin, ce qui permit à nos troupes de poursuivre leur marche vers Lützow. Les chars y refirent le plein d'essence et le mouvement reprit. Le journal de guerre du bataillon canadien note à ce propos: "Nous ne rencontrions plus aucune résistance, les Allemands tenaient à ce que nous allions le plus loin possible, jugeant que plus nous occuperions de terrain, moins il en resterait pour les Russes. Des milliers d'Allemands encombraient les villages et faisaient la haie sur les bords de la route. Il y en avait même qui nous criaient des encouragements, bien que, dans l'ensemble, ils n'eussent guère l'air brillant.» Les Greys ont raconté la reddition de milliers d'Allemands à Gadebusch: "A partir de ce moment, et pour tout le reste de la journée, les prisonniers affluèrent sans cesse vers l'arrière alors que nous remontions nous-mêmes vers l'avant. Dans bien des cas, ils roulaient dans leurs propres véhicules et on put même voir un char Mark III au milieu d'une colonne de prisonniers"[83].

C'est à Wismar que l'avance prit fin. C'est dans cette pittoresque petite ville du moyen âge, qui fut autrefois port de la Hanse, que les Canadiens et les Greys rejoignirent la Baltique et rencontrèrent les Russes. La place était tombée le 2 au soir, sans combat, bien que les chars eussent tiré quelques coups sur un aérodrome au nord de la ville. Pendant la nuit, un officier russe se présenta "en jeep, avec son chauffeur". Il ignorait que les troupes alliées fussent à Wismar, jusqu'au moment où il vint se buter au barrage canadien. "Il précédait de loin ses propres colonnes et ne fut pas peu vexé de nous trouver

installés dans ce qui était le dernier objectif des Russes." Le lendemain on put assister à de nombreux échanges de visites entre officiers canadiens et russes. Ces derniers, notèrent les Canadiens, "se révélèrent les buveurs les plus obstinés et assoiffés que nous ayons vus de notre vie". La vraie guerre avait pris fin pour le 1er bataillon de parachutistes. Ses états de service étaient excellents. Pendant l'avance du Rhin à la Baltique, depuis qu'il avait été lâché au cours de l'opération "Varsity", il avait perdu 61 hommes, dont 15 tués. Pour l'ensemble de la campagne, il en avait perdu 496, dont 125 morts[84].

Il était juste que ce fût précisément l'unité canadienne qui avait été la première à combattre en Normandie qui se trouvât à pénétrer le plus profondément en Allemagne. En fait, Wismar, enlevé par les hommes du lieutenantcolonel Eadie et les Royal Scots Greys, marquait la limite orientale de l'avance des troupes du Commonwealth pendant la campagne. C'est d'ailleurs là que, pour la première fois, celles-ci prirent contact avec leurs alliés russes. Qu'un bataillon canadien ait été présent à l'événement doit être pour nous un motif de satisfaction.

L'aide à l'ouest des Pays-Bas

Nous pouvons maintenant, faisant un retour en arrière, examiner ce qui avait été fait sur le front du let corps d'armée pour venir en aide aux populations néerlandaises si durement éprouvées à la fin des hostilités. Nous avons déjà vu (voir ci-dessus, p. 617-619) que la crise qui sévissait dans la partie ouest des PaysBas avait entraîné certaines négociations officieuses avec le Reichskomissar, Seyss-Inquart, et qu'en définitive les Alliés avaient résolu de donner à ces entretiens un caractère plus officiel. Pour des motifs politiques et humanitaires les opérations militaires avaient été provisoirement suspendues. Bien que, selon toute vraisemblance, aucune instruction écrite ne semble avoir été communiquée aux intéressés (sans doute par crainte d'une erreur d'interprétation), des ordres verbaux furent donnés le 27 avril aux termes desquels, à partir de 8h.30 le lendemain matin, il était désormais interdit de tirer sur l'ennemi, sauf en cas de mouvement offensif de sa part[85]. Ce fut là, à toutes fins pratiques, le terme des hostilités sur le front du 1er corps d'armée.

La première rencontre officielle entre autorités canadiennes et allemandes eut lieu dans une école d'Achterveld le 18 avril. Le commandant suprême y était représenté par le chef d'état-major du 21e groupe d'armées, le major-général sir Francis de Guingand. Le lieutenant-général Foulkes, commandant le 1" corps d'armée, ainsi que le brigadier C. C. Mann, chef d'état-major de la Première armée canadienne, assistaient aussi à cette réunion*. Le *Reichskomissar* avait, de son côté, délégué un fonctionnaire juridique, le *Reichrichter* Ernst Schwebel et le Dr Friedrich Plutzer. En outre un officier supérieur russe y jouait le rôle d'observateur pour son gouvernement. On expliqua aux Allemands les propositions alliées en vue du ravitaillement de l'ouest des Pays-Bas, mais, comme ils n'étaient pas revêtus de l'autorité nécessaire pour prendre des engagements fermes, une deuxième réunion fut prévue pour le 30, à laquelle SeyssInquart devait se rendre en personne[86].

* On trouvera le récit assez complet de ces entretiens dans l'ouvrage du général de Guinguand, *Operation Victory, p.* 445 à 453. Un représentant de la 2e Force aérienne tactique s'y trouvait aussi, ayant à prévoir le largage du ravitaillement alimentaire.

Pendant la nuit du 30 avril au let mai, l'ennemi évacua son matériel lourd du front tenu par la 4e brigade blindée. Le lendemain, par conséquent, la résistance dans ce secteur, à l'ouest du Zwischenahner Meer se réduisait à peu de chose, bien qu'elle restât "coriace" sur celui de la 101, brigade, au sud-est. Pendant ce temps, l'avance plus facile de la 21, division à droite avait provoqué une modification des plans. Le ler mai, cette division s'apprêtait à enlever Oldenbourg, de sorte que la 4e division se vit donner Varel comme nouvel objectif. Le général Vokes entendait pousser la 10° brigade d'infanterie par Bockhorn et Neuenburg, tandis que la 4e brigade blindée devait couper la grand'route qui, par le nord, relie Oldenbourg à Varel et Wilhelmshaven[59].

Ayant de nouveau sous ses ordres les Argyll and Sutherland Highlanders et le Lincoln and Welland Regiment, la 101, brigade continua de progresser sans cesse, se heurtant à l'occasion à des résistances dispersées. Le 4, l'état-major de la division notait: "Ici et là, de petits groupes d'infanterie réunis autour d'un mortier ou d'un canon automoteur se sont bien battus. Généralement, toutefois, ils se sont rendus sans peine[60]. Le soir du même jour, les Highlanders, appuyés par les chars du British Columbia Regiment, atteignaient Moliberg, à sept milles au nord-est de Bad Zwischenahn. Sur le front de la brigade blindée, le Lake Superior Regiment (motorisé), avec les Canadian Grenadier Guards, enlevaient Rastede et abordaient Beckhausen, à dix milles au nord d'Oldenbourg[61].

L'avance. vers Oldenbourg

Tout à fait à l'est du front du général Crerar, la 21, division d'infanterie canadienne et, à partir du 28 avril, la 3° division d'infanterie britannique avaient eu la tâche plus facile que leurs voisines. On se souviendra que la division du général Matthews avait été ramenée de la région de Groningue pour prendre sa place entre la 43e division (Wessex) qui marchait sur Delmenhorst, et la 4e division blindée. Ce regroupement avait pour objet de soutenir l'attaque que la Deuxième armée britannique avait lancée sur Brême. Au début, par conséquent, il avait été prescrit à la 2e division de dégager la rive gauche de la Weser en face de Vegesack, à dix milles environ en aval de Brême[62].

Le 19 avril, la 41, brigade d'infanterie canadienne relevait la 2141, brigade de la division du Wessex près d'Ahlhorn, à 15 milles environ d'Oldenbourg. Les patrouilles, de la 48 poussèrent des reconnaissances le long du chemin de fer conduisant à cette ville sans rencontrer de résistance sérieuse. Le 22, l'axe de la division s'infléchissait vers l'est en direction de Vegesack et la 5e brigade, traversant les positions de la 4e, occupait le secteur de Huntlosen. Son Q.G. signalait que toute résistance "était à peu près disparue", qu'on ne rencontrait guère "que quelques traînards ou déserteurs, mais que l'ennemi avait à peu près rompu le contact." La présence de mines ou d'arbres abattus retardait néanmoins l'allure de l'avance. C'était maintenant au tour de la 61, brigade d'intervenir, avec mission de s'emparer de Kirchatten, de part et d'autre de la route Wildeshausen-Oldenbourg.

A Kirchatten, la réaction ennemie fut vigoureuse, mais inutile. La place était défendue par six compagnies d'un groupe de combat dit "Lier" formé d'élèves d'une école de sous-officiers des environs d'Hanovre, théoriquement

A cette dernière réunion, le général Eisenhower s'était fait représenter par son chef d'état-major, le lieutenant-général W. Bedell Smith. Le *Reichskomissar,* qui devait prétendre plus tard n'avoir pas demandé l'autorisation de Berlin afin de ne pas courir au devant d'un refus[87], accepta les propositions alliées, du moins dans leurs grandes lignes. Les bureaux mirent ensuite au point des plans détaillés. Il fut convenu que le ravitaillement pénétrerait dans la région `B-2" (voir ci-dessus, p. 616) par avion, par mer, par voies fluviales intérieures et par la route. On prit des dispositions particulières en vue d'assister les services sanitaires néerlandais et l'ennemi promit de renoncer à inonder davantage le pays. Le général Foulkes discuta avec le général Piocher, de la 6e division de parachutistes, les conditions dans lesquelles les convois maritimes, fluviaux ou terrestres pourraient pénétrer dans les lignes allemandes. Piocher, toutefois, hésitait à s'engager d'une façon précise sans avoir pris contact, au préalable, avec ses supérieurs.

> Là-dessus, le général Foulkes déclara qu'il en avait assez. Ce qu'il voulait, c'était un chef militaire autorisé à traiter directement avec lui, non pas simplement un divisionnaire dont le commandement n'intéressait même pas l'ensemble du front. On convint de prier le général Blaskowitz (commandant militaire pour l'ouest des Pays-Bas) de revêtir le général Piocher de l'autorité nécessaire, ou bien de venir personnellement vider la question avec le général Foulkes. Après quelques hésitations, Piocher accepta[89].

Le lendemain, ces difficultés étaient enfin résolues lors d'un entretien réunissant le général commandant le corps d'armée au lieutenant-général Paul Reichelt, chef d'état-major de Blaskowitz. On convint de créer un corridor, allant au sud du chemin de fer d'Arnhem à Utrecht jusqu'à la Waal, à Ochten, et par lequel passerait le ravitaillement. "Dans ces limites, il y aurait provisoirement une suspension d'armes jusqu'à ce qu'on ait pu mettre au point la solution du problème de l'envoi des vivres"[90]. Foulkes aurait voulu que la trêve s'étendît jusqu'à l'Ijsselmeer, mais les attributions de Reichelt ne lui permettant pas de s'engager à cet égard il fut convenu qu'on reviendrait plus tard sur la question. Le commandant du corps d'armée ordonna immédiatement à toutes ses troupes de rester sur place, en interrompant les patrouilles et en s'en tenant à des "mesures défensives d'intérêt local". Il importait au plus haut point de s'assurer que nos troupes comprennent parfaitement le caractère "particulier" de la situation qui existait sur leur front[91]. En attendant la conclusion des négociations avec les Allemands, les autorités canadiennes avaient pris d'autres mesures en vue de régler l'état de crise qui régnait aux Pays-Bas. Le 26 avril, la Première armée canadienne était prête à transporter au total 1,600 tonnes de vivres par jour dans les régions affamées: 700 par la route de Bois-le-Duc à Ede, 300 par rail et par route jusqu'aux abords d'Amersfoort et 600 par rail et par péniche de Nimègue à Renkum, ou le long du Bas-Rhin. On jugeait que la route offrait les meilleures possibilités de transport, malgré le goulot des ponts d'Arnhem[92].

Dans l'intervalle, le 21e groupe d'armées avait organisé l'acheminement de vivres variés par voie maritime, d'Anvers à Rotterdam[93], et aussi de charbon, absolument indispensable à la génération d'énergie électrique ou thermique. On estimait ainsi qu'il en faudrait 300 tonnes par jour dans la région B-2 pendant les dix premiers jours, quantité qui serait plus tard portée à 4,000 tonnes[94].

Quant au ravitaillement d'urgence des populations affamées, il fut confié aux avions alliés qui lâchèrent sur la région des colis de vivres, dès avant la fin de négociations entamées avec Seyss-Inquart. Le 24 avril, les chefs d'état-major

américains et britanniques avaient approuvé les plans relatifs à ces envois et SHAEF avait à son tour ordonné que cette opération se fit à partir du 28. Le mauvais temps empêcha toutefois les premières envolées et ce ne fut que le lendemain que 253 appareils du Commandement de bombardement purent larguer plus d'un demi-million de rations aux abords immédiats de Rotterdam ou de la Haye. La 8° Force aérienne devait plus tard joindre ses efforts à ceux de la RAF. Ces opérations se poursuivirent avec une ampleur accrue. Le 8 mai, plus de onze millions de rations britanniques ou américaines avaient été jetées dans la région B-2. Comme elles avaient été surtout préparées en vrac, étant primitivement destinées aux camps de prisonniers alliés, leur distribution aux populations civiles, réparties en colis individuels, n'alla pas sans retard[95].

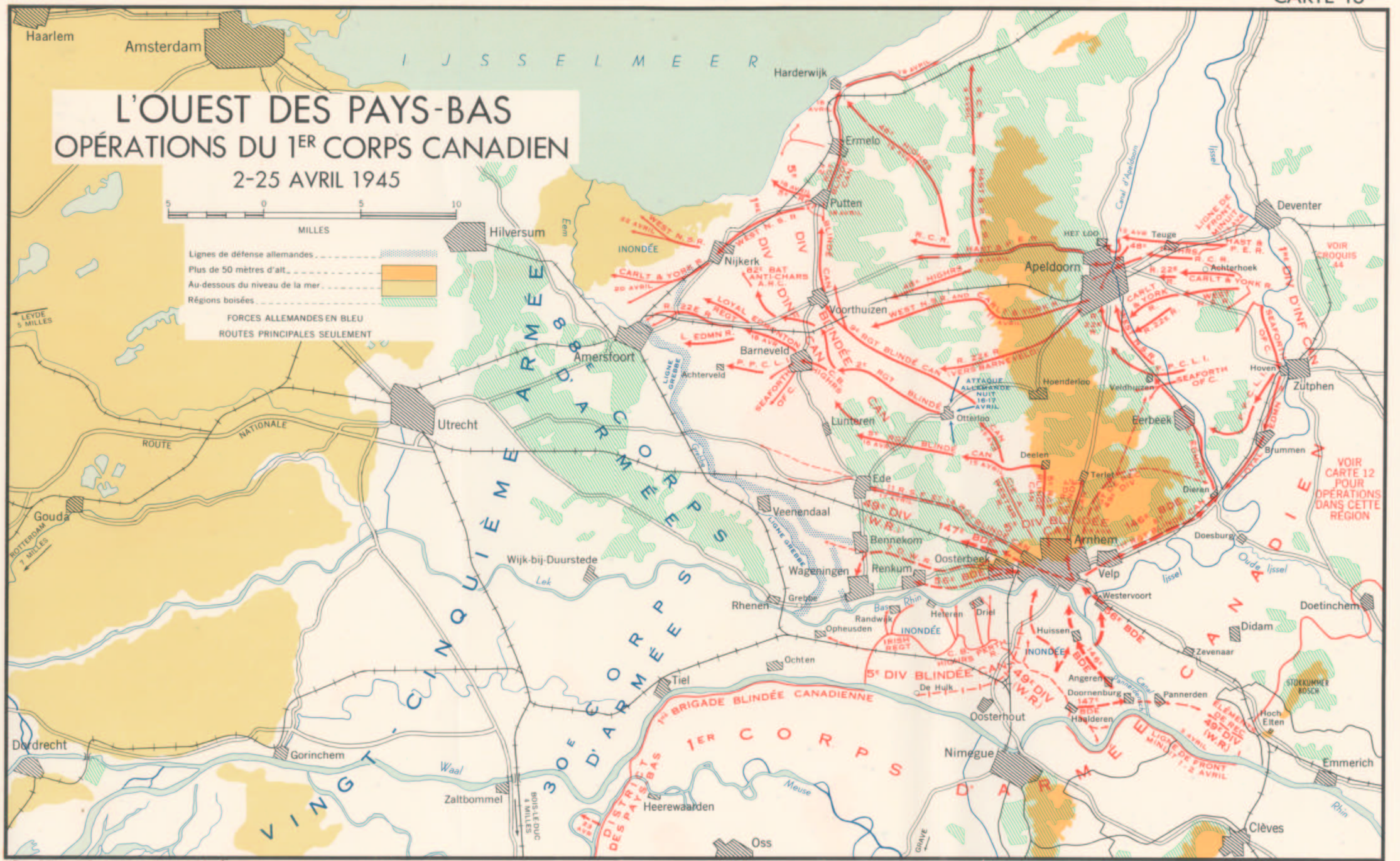
L'organisation du ravitaillement des régions atteintes avait été coordonnée, du côté canadien, par le colonel M. V. McQueen, adjoint au Directeur général du ravitaillement et des transports au Q.G. du 1°r corps d'armée. Cette opération, dite "Faust", fut confiée à un groupement spécial du Corps royal d'intendance canadien du 1°r corps d'armée (avec le concours de l'Intendance britannique) commandé par le lieutenant-colonel E. A. DeGeer. Il installa son P.C. entre les lignes canadiennes et les lignes allemandes et, à 7h.30 du matin, le 2 mai, les premiers camions de trois tonnes commençaient à transporter le ravitaillement jusqu'à un dépôt installé à Rhenen, sur le Bas-Rhin. Le lendemain, l'opération allait grand train, des convois de trente camions franchissant la ligne de démarcation à toutes les demi-heures[96]. Douze pelotons du train (huit canadiens et quatre anglais) groupant 380 véhicules, purent livrer ainsi approximativement mille tonnes par jour jusqu'au 10. L'organisation "Faust" fut alors dissoute et le service de livraison fut dès lors assuré par la 6 Zone des étapes, sous la direction générale du 1er corps d'armée canadien.

En pénétrant dans l'ouest des Pays-Bas, nos officiers des Affaires civiles purent se rendre compte que, bien que la situation y fût déplorable, elle restait moins grave qu'on n'avait pu le craindre. Dans son rapport le brigadier Wedd signalait[98]:

> Voici les faits. Il semblerait que, bien que la famine ne régnât pas encore au moment de l'entrée de nos troupes, comme on l'avait craint, la situation des réserves alimentaires était telle que la catastrophe n'avait été évitée que de deux ou trois semaines (...) Il est probable que nombreux sont ceux qui souffrent de la famine dans leurs maisons. Des rapports dont nous disposons, on peut conclure que seuls sont morts de faim les très jeunes, les très vieux ou les très pauvres. La situation des diverses villes à cet égard variait considérablement. Le cas le plus grave semble être celui de Rotterdam.

D'après des rapports rédigés ultérieurement, il semblerait qu'on ait relevé de 100,000 à 150,000 cas d'eedème causé par la famine, avec une mortalité de dix p. 100, dans les grands centres urbains de la région B-2. On prit immédiatement des mesures en vue d'ajouter aux rations des civils un appoint de denrées alimentaires tirées des régions agricoles du nord-est des Pays-Bas. Mais la pénurie de vivres n'avait pas aggravé sensiblement l'état sanitaire général, ce dont il convenait de se réjouir, eu égard au manque de matériel sanitaire dans un certain nombre de centres. En outre, les adductions d'eau restaient intactes dans la région B-2, bien que, dans certaines localités, la pression fût assez basse. Quant aux grandes centrales électriques, elles furent reprises en parfait état de marche également, mais il fallut leur fournir d'immenses quantités de charbon pour qu'elles se remettent à tourner[99].

L'OUEST DES PAYS-BAS
OPÉRATIONS DU 1ER CORPS CANADIEN
2-25 AVRIL 1945



Reproduite par le Service topographique de l'Armée

Compilée et dressée par la Section historique de l'É.-M.

L'économie néerlandaise avait été très sérieusement atteinte du fart' de l'inondation, par les Allemands, de grandes parties du pays. Les pires inondations se trouvaient du côté du polder de Wieringermeer et de celui d'Utrecht. On estimait que l'abaissement du niveau de l'Ijsselmeer pourrait faciliter l'égouttement des eaux, mais l'opération serait longue, l'ennemi ayant détruit le matériel de levage de vannes d'un poids de douze tonnes chacune. Les spécialistes estimaient qu'il faudrait de trois à quatre semaines pour drainer les terrains inondés de la province d'Utrecht[100].

Le Q.G. du District des Pays-Bas était repassé au 21e groupe d'armées le *ler* mai, mais l'autorité militaire canadienne conserva la responsabilité des mesures de secours jusqu'au 12. Ce jour-là, le District reprit la responsabilité pleine et entière du point de vue des mesures de secours et de rétablissement dans les provinces de Hollande-Septentrionale, Hollande-Méridionale et Utrecht[101]. Mais la crise était terminée. Les Canadiens, en conséquence, pouvaient renoncer à leur mission avec le sentiment d'avoir utilement contribué à la solution d'un des problèmes les plus tragiques et les plus ardus nés de la guerre, en participant au soulagement d'un peuple ami qui avait connu les plus dures souffrances.

La reddition allemande

A 12h.55, le 4 mai, le brigadier Belchem de l'état-major du maréchal Montgomery téléphonait au général Crerar pour le mettre au courant des négociations alors en cours entre le maréchal et les représentants de l'amiral Dônitz qui s'était revêtu de l'autorité, tout au moins théorique, du Führer après le suicide de celui-ci, le 30 avril. Ces négociations avaient pour but "la capitulation sans condition des troupes allemandes qui combattaient encore dans le nord-ouest de l'Europe"[102].

L'histoire des prodromes de ces négociations est généralement connue[103]. Dès le mois de mars, les Allemands avaient pressenti les puissances occidentales par l'entremise de l'Ambassade de Grande-Bretagne à Stockholm pour leur demander, - en vain du reste, - de conclure avec elle un accord dont serait exclue la Russie. A d'autres indices, on put reconnaître plus tard qu'un grand nombre d'officiers supérieurs, y compris le Feld-Maréchal Ernst Busch (qui, le 6 avril, avait pris le commandement de l'ensemble des troupes allemandes du NordOuest, c'est-à-dire, en gros, de celles qui se trouvaient sur le front du 21e groupe d'années) auraient volontiers consenti à traiter avec les Alliés. C'est avec la reddition de l'ensemble des troupes allemandes sur le front italien que la désintégration de l'ennemi entra dans sa phase décisive, le 2 mai. Le 3 au matin, des parlementaires allemands se présentaient au Q.G. du maréchal Montgomery.

Avant l'appel téléphonique de Belchem, le général Crerar était déjà "au courant" des négociations, bien qu'il n'eût encore reçu ni instruction ni autorisation en vue de la suspension des hostilités*. Précisant la question, Belchem

* *Il* est clair que le maréchal Montgomery se trompe en écrivant dans ses *Mémoires* qu'afin d'éviter les pertes "j'avais ordonné l'abandon de toutes les opérations offensives au moment *où* les Allemands vinrent me rencontrer pour la première fois." En fait l'ordre ferme "toutes les opérations offensives prendront fin dès le reçu de ce message" se trouvait dans la communication même *qui* annonçait la suspension d'armes pour le 5 mai. Or, cette communication ne quitta le *Q.G.* de Montgomery *qu'à* 8h.50 du soir, le *4* mai. On la trouvera reproduite en facsimilé dans le premier ouvrage du maréchal *From Normandy to the Baltic.*

expliquait que les parlementaires allemands avaient entendu dire que les garnisons de Jever et d'Aurich avaient été sommées de se rendre "sous peine d'être assaillies sur-le-champ". Ils avaient demandé l'abandon de ce projet pendant que se poursuivraient les négociations., Montgomery avait fait droit à cette requête, priant le général Crerar "d'ajourner, jusqu'à nouvel ordre, l'attaque directe de ces places". Le journal de guerre de Crerar fait observer à cet égard que "dans l'intervalle nous pouvions poursuivre nos reconnaissances et l'amélioration des positions des troupes placées sous mon commandement."

Aussitôt, Crerar téléphona au brigadier Rodger, chef d'état-major du 2e corps d'armée canadien, prescrivant à ce corps de "renoncer à faire attaquer les villes de Jever et d'Aurich par la Ire division polonaise et la 3' division d'infanterie canadienne jusqu'au reçu de nouveaux ordres*." En attendant, nos troupes devaient se contenter "de pousser des reconnaissances et d'améliorer leurs positions." Le journal de guerre de l'état-major du 2° corps d'armée note à ce propos que les négociations devant se terminer d'une façon satisfaisante avant la fin de la journée "nos divisions, d'ici là ne doivent pas s'engager dans des attaques contre des positions tenues par l'ennemi." Par contre, aucun document ne permet d'affirmer que cet ordre ait été reçu par d'autres divisions que la 3e ou la lie polonaise. Celle-là notait: "Nous ne devons pas attaquer Aurich. Nous pouvons, par contre, faire n'importe quoi d'autre. Les autres opérations se poursuivront selon l'horaire." Le général Crerar expliqua les derniers événements au général Foulkes (dont les opérations avaient déjà été suspendues) à Apeldoorn, où il s'était rendu en avion dans l'après-midi[104].

La nouvelle tant attendue de la capitulation allemande finit par parvenir au général Crerar à 8h.35, d'abord sous forme d'un communiqué retransmis par la BBC et puis, juste après, par un message officiel émanant du Q.G. du 21' groupe d'armées[105]. Aux termes de l'Acte de reddition signé au Q.G. de Montgomery, le commandement allemand acceptait de rendre "l'ensemble des forces armées allemandes dans les Pays-Bas, dans le nord-ouest de l'Allemagne, y compris les îles de la Frise, Heligoland et toutes les autres îles, au Schleswig-Holstein et au Danemark au commandant en chef du 21e groupe d'armées[106]. A huit heures le lendemain matin 5 mai, toutes les hostilités prendraient fin. Successivement, les armées allemandes qui se trouvaient encore dans le sud de l'Allemagne et en Autriche acceptèrent les termes de cette capitulation. A Rheims, pendant les premières heures du 7 mai, le général Jodl rendait toutes les forces allemandes au commandant en chef allié. Deux jours plus tard, à Berlin, cette capitulation était officiellement ratifiée au G.Q.G. russe. Le 9 mai enfin les garnisons allemandes des îles anglo-normandes et de Dunkerque capitulaient à leur tour.

Il était sans doute clair, depuis un certain temps déjà, que la fin était proche. Le 1er corps d'armée ne s'était pas battu depuis le 28 avril. Tout au plus y avaitil eu, sur son front, quelques rares échanges de coups de feu. Par contre, dans le secteur du 2e corps d'armée, et notamment sur le front des 38 et 4e divisions, comme nous l'avons vu, l'ennemi n'avait pas cessé, sur certains points, de nous opposer une résistance opiniâtre jusqu'à la fin et nous avions continué, de ce fait, à subir des pertes jusqu'au reçu de l'ordre d'interrompre nos opérations

* En fait, les Polonais étaient encore à quatorze milles de Jever, en butte à de très sérieuses résistances.

offensives*. L'un des derniers Canadiens à perdre la vie fut l'aumônier protestant des *Canadian Grenadier Guards,* le capitaine hon. A. E. McCreery. Pendant l'après-midi du 4 mai il était parti, accompagné du lieutenant N. A. Goldie, pour ramener quelques blessés allemands dont des prisonniers avaient signalé la présence. C'est en vaquant à cette oeuvre de miséricorde que les deux officiers périrent, dans des circonstances demeurées mystérieuses[108].

En général, la nouvelle de la fin de la guerre ne fut pas accueillie par les troupes dans les sentiments d'enthousiasme qu'on aurait pu croire. L'annonce de la nouvelle, le 4 au soir, laisse les hommes plus ou moins incrédules. Lorsqu'il apparut clairement qu'elle était exacte, ils éprouvèrent des sentiments plus voisins du soulagement que du délire. La lecture des journaux de guerre des unités engagées révèle clairement l'absence de bravos et la rareté des manifestations visibles d'émotion. Le *Queen's Own Rifles o f Canada,* de toutes les unités canadiennes celle qui avait été le plus durement éprouvée en Normandie au jour J, qui s'était bravement battue pendant toute la campagne et qui, le dernier jour, se battait encore et perdait encore des hommes en face d'Aurich, nota laconiquement: "Il n'y a pas de réjouissances, mais tout le monde est content."

Le 4 au soir, le général Crerar adressait à tous les officiers, sous-officiers et soldats de la Première armée canadienne un message conçu dans les termes suivants[109]:

> Depuis la Sicile jusqu'à la Seniô, depuis les plages de Dieppe jusqu'à celles de la Normandie et, de là, par le nord de la France, de la Hollande et de l'Allemagne du Nord-Ouest, les Canadiens et leurs camarades alliés de notre armée se sont acquitté de leurs missions d'une façon conforme aux hautes traditions dont ils sont les héritiers. Il a été officiellement prescrit à toutes les troupes de la Première armée canadienne d'avoir à interrompre sur-le-champ toutes leurs opérations offensives et de cesser complètement le feu à partir de 0800 h. demain, samedi 5 mai. L'Allemand a été complètement vaincu et écrasé. En célébrant ce succès immense et définitif, nous n'aurons garde d'oublier ceux de nos amis qui ont payé de leur vie leur foi dans les principes au nom desquels nous nous sommes battus et auxquels ils attachaient un prix tel qu'ils n'ont reculé devant aucun sacrifice pour en assurer la défense.

Certes, la victoire avait été chèrement payée. Pendant la dernière phase, à partir du franchissement du Rhin le 24 mars jusqu'à la fin des hostilités, l'Armée canadienne avait perdu 6,298 hommes, dont 1,482 tués. Assurément, si ces pertes restaient lourdes, - il serait inconvenant de prétendre le contraire, - elles n'en étaient pas moins légères en comparaison de celles qu'on avait subies plus tôt au cours de la campagne. Pour l'ensemble de celle-ci, l'Armée canadienne avait perdu, dans le nord-ouest de l'Europe, depuis le 6 juin 1944, 44,339 hommes, dont 961 officiers et 10,375 sous-officiers et soldats tués[110].

Les Canadiens n'avaient pas été seuls à combattre dans les rangs de la Première armée canadienne. Il convient donc de reproduire ici le tableau des pertes subies par les formations britanniques et alliées placées sous son commandement à diverses époques. Ces chiffres, fondés sur les données les plus sûres dont nous disposions, ont surtout été préparés en juin 1945 et n'ont pas une -valeur absolue. Les chiffres américains relatifs à la 104' division d'infanterie

* Les archives signalent que le 4 mai l'armée canadienne avait perdu 80 hommes (dont 20 tués) et 10 autres le 5 mai (dont 3 tués). Certaines pertes attrib*uées* au 5, il est vrai, .avaient peut-être été subies le 4.

n'intéressent que la période pendant laquelle, à l'automne de 1944, cette formation avait été mise à la disposition de la Première armée[111].

	Tués	Blessés	Disparus	Total
Royaume-Uni	2,611	11,572	1,898	16,081
Pologne	1,163	3,480	371	5,374
Etats-Unis	179	856	356	1,391
Belgique*	73	253	35	361
Tchécoslovaquie	17	105	2	124
Pays-Bas	25	91	1	117
Total:	4,068	16,717	2,663	23,448

De toutes les parties du monde affluèrent des messages félicitant la Première armée canadienne de la part qu'elle avait prise à la victoire des Alliés. La lettre du maréchal Montgomery au général Crerar mérite à cet égard la première place[112]:

Q.G. tactique
21e groupe d'années
8/5/45

Mon cher Harry,

Il me semble que je me doive aujourd'hui de vous adresser un mot pour vous remercier personnellement de tout ce que vous avez fait pour moi depuis que nous avons commencé à servir ensemble pendant cette guerre.

Il n'est pas un seul commandant qui ait pu avoir un subordonné plus loyal que vous l'avez été pour moi. Sous votre commandement, l'armée canadienne s'est couverte de gloire en Europe occidentale. Je tiens à ce que vous sachiez que je vous suis profondément reconnaissant de ce que vous avez fait. S'il est quelque chose que je puisse faire pour vous, ou pour vos magnifiques soldats canadiens, vous savez que vous n'aurez qu'à le faire savoir.

Cordialement,
Monty.

D'autres lettres venaient de personnes moins haut placées. Celle-ci, par exemple, écrite à Haert, près de Nimègue[113]:

. . . Je suis une jeune fille de 19 ans habitant un monde bien grand et bien puissant. Je voudrais vous dire combien je suis heureuse et vous remercier. C'est vous, général Crerar, et vos soldats canadiens, qui avez libéré la plus grande partie de notre pays.

Ce sont vos garçons qui ont donné leur vie et leur sang; ce sont vos citoyens qui ont dû accueillir, dans l'intérêt de notre pays, tant et tant de tristes messages leur apprenant que leurs fils avaient été "tués à l'ennemi".

Nous avons assisté de très près à vos opérations dans cette région-ci. Bien souvent, nous vous avons vu quitter votre avion, tout près des premières lignes, pour exécuter votre dure et difficile besogne. C'est pourquoi nous ne nous étonnons pas que tous vos soldats vous accordent leur confiance et leur respect.

J'aimerais terminer cette lettre en vous remerciant une fois de plus pour notre libération. Que Dieu vous bénisse.

* Il semblerait que les chiffres belges intéressent l'ensemble de la campagne bien que la Brigade belge n'ait pas toujours été avec l'armée canadienne.

CHAPITRE XXIII

LES SUITES DE LA CAPITULATION DE L'ALLEMAGNE

Exécution des termes de la capitulation

LES jours qui suivirent la cessation des hostilités sur le front du 211, groupe d'armées ne furent pas une période de repos. La capitulation de l'ennemi imposait immédiatement une lourde tâche administrative à toutes les formations de la Première armée canadienne. Sur le front du 2e corps d'armée canadien, une conférence avait lieu le 5 mai, dans le bureau du bourgmestre de Bad Zwischenahn en vue du règlement des détails de la capitulation. Le général Erich Straube, commandant depuis quelques jours seulement de *l'Armeeabteilung Straube,* improvisation hâtive de la dernière heure, fit rapport au général Simonds que les effectifs allemands dans ce secteur se chiffraient par environ 30,000 hommes. Les quartiers généraux et les lignes de communication se trouvaient dans un tel désordre que Straube, bien qu'en état de fournir les détails des défenses de la région de Wilhemshaven, ne pouvait donner avant quelque temps les mêmes renseignements pour la région d'Emden[1]. Les Allemands furent traités comme "une armée qui s'est rendue", sans avoir le statut de "prisonniers de guerre"[2]. On prit des dispositions en vue de conférences quotidiennes entre l'état-major de Straube et le quartier général du 2e corps d'armée; les formations allemandes sûbalternes prenaient leurs ordres directement de Straube, mais devaient assister aux réunions avec les états-majors des divisions intéressées pour la coordination des détails dans les divers secteurs[3].

Dans le secteur de la 3e division canadienne, le général Keefler accompagna Straube à la conférence avec Simonds et, dès le 6 du mois, les troupes allemandes de cette région étaient désarmées par leurs propres autorités[4]. Dans le secteur de la 4e division blindée canadienne, les dispositions concernant l'exécution des termes de la capitulation furent conclues au quartier général de la 4e brigade blindée. Là, comme ailleurs, il y eut au début des échauffourées entre les Allemands et les travailleurs étrangers (les "personnes déplacées"), mais nos autorités prirent des mesures immédiates, dont une semonce sévère du général Vokes au commandant supérieur allemand, et tout rentra dans l'ordre[5].

Sur le flanc oriental du 21, corps d'armée, l'imposant édifice du *Staatsministerium* à Oldenbourg, fut le lieu d'une conférence tenue le 7 mai entre le commandant en chef de la 2e division canadienne et les officiers allemands les plus élevés en grade. Le général Matthews donna ses instructions concernant le désarmement des troupes ennemies, y compris la reddition de tout le matériel technique. Défense fut faite aux Allemands de saluer à la nazie. Bien qu'à cette conférence, comme à d'autres réunions, les officiers allemands se soient montrés strictement corrects, les Canadiens avaient parfois l'impression d'avoir

affaire "à un conseil d'administration discutant la liquidation de ses avoirs", plutôt qu'aux représentants d'une armée vaincue.

Dans l'intervalle, le général Crerar avait donné des instructions au colonelgénéral Johannes Blaskowitz dans lesquelles il le chargeait de faire la reddition au général Foulkes, lequel était autorisé à l'accepter, de toutes les forces allemandes encore dans la région qui s'étendait "des Pays-Bas et de la partie de l'Allemagne située à l'ouest de la Weser, y compris les îles de la Frise, jusqu'à Alte-Mellum et Wangerooge inclusivement, à l'est, et au nord de la ligne générale de Delmenhorst-Cloppenburg-Nordhorn-Lingen"[7]. Cette région comprenait la partie de l'Allemagne que Straube avait déjà rendue au général Simonds. Les instructions se terminaient par le paragraphe suivant:

> Vous pourrez accepter les ordres des autorités allemandes seulement s'ils sont émis par le quartier général du maréchal Busch, commandant en chef de la région du nordouest. Vous devrez transmettre des copies des ordres que vous aurez ainsi reçus à mon quartier général, par l'entremise du Q.G. du ler corps canadien, jusqu'à ce que votre Q.G. ait été établi sur mon ordre dans le nord-ouest de l'Allemagne. Subséquemment les copies des ordres que vous recevrez du maréchal Busch devront m'être transmises par l'intermédiaire du Q.G. du 2e corps canadien.

Antérieurement à ces instructions, Blaskowitz avait fait sa reddition au général Foulkes, le 5, dans un hôtel délabré, à Wageningen. L'attitude des officiers ennemis avait bien changé depuis les conférences de la semaine précédente sur les secours à donner aux Hollandais.

Le général Foulkes lut les conditions de la capitulation que Blaskowitz écouta en silence. Parfois, il demandait plus de temps pour l'exécution des ordres, mais ce furent les seules paroles prononcées par les Allemands. Ils avaient l'air d'hommes perdus dans un rêve, abasourdis, stupéfaits et incapables de comprendre que leur monde s'était écroulé[8].

Notre service de renseignements avait estimé qu'il restait encore 150,000 Allemands dans l'ouest des Pays-Bas. Le ler mai, l'ennemi nous fixa le chiffre de ses effectifs à 117,629[9].

Le résultat immédiat de la capitulation allemande fut la libération du reste du territoire hollandais et le renvoi des troupes allemandes dans leur pays. Le ler corps d'armée occupa la partie ouest des Pays-Bas le 7 mai, alors que la 49e division (West Riding) occupait le secteur du 88e corps d'armée allemand dans la région d'Utrecht, de l'Ijsselmeer jusqu'à la Lek. Le 8, la Ire division canadienne du général Foster occupait le secteur du 30e corps d'armée allemand dans le reste de la partie occidentale du territoire hollandais. Les soldats qui portaient alors la vieille patte rouge sur leurs uniformes n'oublieront jamais ce jour mémorable. Leur route passait par Amersfoort et Utrecht pour aboutir à Rotterdam.

> Les villages, les rues et les maisons étaient décorés du drapeau rouge, blanc et bleu de la Hollande, ainsi que de banderolles orange qui jetaient une note vive dans ce jour ensoleillé. Les Hollandais avaient été prévenus de notre arrivée et bordaient les routes et les rues par milliers pour nous accorder une bienvenue tumultueuse . Lorsque le convoi atteignit les faubourgs de Rotterdam, il avait perdu tout semblant de défilé militaire. Il était perdu par tronçons séparés dans une véritable mer humaine; les véhicules étaient immobilisés par la foule de civils qui les entourait, grimpait sur les camions, serrant les mains de chacun, les couvrant de fleurs, les embrassant même. On ne pouvait voir les véhicules ni les remorques à travers les jambes, les bras, les têtes et les corps qui les submergeaient dans leur progrès précaire sur les derniers milles des rues de Rotterdam. L'enthousiasme de la foule semblait même avoir gagné les

soldats allemands de la *Wehrmacht,* car on en vit un certain nombre sourire et faire des signes pendant qu'ils cheminaient dans la direction opposée, à pied ou dans des camions[10].

Ces célébrations atteignaient leur apogée le 21 mai, lors du défilé de la victoire de la Première armée canadienne à la Haye. Les troupes furent passées en revue par Son Altesse royale le prince Bernhard des Pays-Bas, en présence du général Crerar et des commandants de ces corps d'année, alors que de longues colonnes de bataillons mixtes de formations canadiennes et anglaises défilaient devant eux. Seize équipes de cornemuseurs et cinq musiques d'instruments de cuivre accompagnaient les troupes tandis que les canons de la Ire division d'infanterie canadienne tiraient le salut. Des avions du 84e groupe de la RAF survolaient la scène. Dans son dernier message au commandant des forces aériennes, le général Crerar rappela "l'appui magnifique" que celles-ci avaient donné à l'armée de terre durant toute la campagne[11].

Pour l'ennemi, la marche était bien différente. Le 25 mai, les Allemands, ayant évacué complètement les Pays-Bas, avaient été rassemblés dans un camp de concentration sur la péninsule de Wilhelmshaven-Emden. Blaskowitz était chargé de l'exécution des détails de cette opération, mais le personnel administratif du général Crerar "exerçait la surveillance générale, la coordination et le contrôle de l'évacuation, désignait les routes à suivre, choisissait l'emplacement des camps de passage le long du trajet et fournissait une partie des provisions nécessaires"[12]. Cheminant à pied pour la plupart, les Allemands, en contingents d'environ 10,000, rentraient dans leurs foyers par étapes d'environ quinze milles par jour[13]. Après avoir traversé la digue de l'extrémité nord de l'Ijsselmeer, ils tombaient sous la direction de la 5e division blindée canadienne qui surveillait la marche jusqu'à la frontière germano-hollandaise, puis ils passaient sous le contrôle du Q.G. du 2e corps d'année. Pendant ce *Drang nach Osten* involontaire, Blaskowitz établit son quartier général dans le nord-ouest de l'Allemagne, où le commandant du 20 corps d'armée lui transmettait les ordres du général Crerar. Ces dispositions restèrent en vigueur jusqu'au 15 juin, alors que le Q.G. du général Simonds était relevé par le district du 30e corps britannique. A ce moment, l'évacuation de la Hollande par les Allemands était "presque terminée"[14].

Moral et rapatriement

En plus de la surveillance de la reddition des troupes ennemies, de leur renvoi en Allemagne et de l'organisation d'une formation canadienne d'occupation (voir ci-dessous, p. 656-658), les problèmes les plus importants que les autorités militaires canadiennes eurent à résoudre après la cessation des hostilités furent ceux du maintien du moral des troupes et des dispositions concernant leurs nouvelles affectations ou leur rapatriement.

Peu après le "cessez le feu" sur le front canadien, le général Crerar émit des instructions et des conseils de la plus grande clairvoyance sur "le maniement des hommes"[15]. Profitant de son expérience de la première Grande guerre, il rappelait que "les commandants devront dorénavant consacrer une partie importante de leur temps aux questions d'administration". La cessation des hostilités devait nécessairement entraîner un certain relâchement de la discipline et de l'esprit de corps. Afin d'enrayer cette tendance, "il y a lieu d'organiser les

périodes d'instruction et de récréation de chaque unité, ou sous-unité, lorsque la chose est possible" et "d'encourager fortement les joutes de toutes sortes entre les différentes formations". En général, les périodes d'instruction obligatoires étaient réservées à la matinée, ce qui laissait l'après-midi libre pour les genres d'activité facultatifs, tels que les études d'ordre général et les sports organisés. Le général Crerar terminait ses instructions par le paragraphe suivant:

> Le chapitre final de l'histoire de la Première armée canadienne pendant la guerre mondiale soumettra les commandants et les chefs à une épreuve nouvelle, bien différente de celles qu'ils ont déjà rencontrées et surmontées au cours des opérations, mais qui demandera néanmoins l'exercice de hautes qualités morales. Il appartient à chacun de nous de se montrer à la hauteur des circonstances.

En prévision de cet état de choses, son quartier général avait préparé avant la fin de la campagne un manuel spécial sur le rétablissement et le bien-être dans la vie civile[16].

Tout se passa bien. Les officiers et les hommes en permission recevaient d'excellents logements dans plusieurs villes hollandaises, telles que Utrecht, Hilversum, Amersfoort, Apeldoorn et Groningue. Dans le secteur du 1er corps d'armée, on organisa un programme récréatif d'envergure à la mi-mai: à Apeldoorn, les officiers pouvaient se délasser au "Park Plaza Hotel" ou *au* "Country Club», tandis que les sous-officiers brevetés et les sergents avaient leur propre "Park Lane Club"' et *que* les simples soldats avaient accès aux "Moonlight Cardens", au "Kit Kat Club" et à la piscine "Bluenose". A Barneveld, on organisa un théâtre "Red Patch", ainsi *que* des établissements similaires à Arnhem et à *Hilversum.* On prépara des prdgrammes d'événements sportifs et de tournois fréquents entre *les* diverses formations canadiennes au cours de l'été[17]. Lorsque les troupes d'occupation de l'armée canadienne occupèrent les postes qui leur avaient été assignés en Allemagne, les services auxiliaires canadiens établirent de nombreux cercles, théâtres, piscines de natation et terrains de sport à Aurich et à Oldenbourg; tandis que les amateurs de navigation à voile pouvaient s'en donner à coeur joie sur la Zwischchenahner Meer[18]. On organisa des spectacles de variétés pour les troupes, tels que le *Meet the Navy,* qui fut donné par la Marine royale canadienne, en collaboration avec l'Association nationale récréative des services britanniques (ENSA). A Amsterdam, il y eut une exposition de peintures des artistes canadiens de la guerre, très goûtée des civils comme des militaires, et représentative de l'oeuvre des peintres chargés d'inscrire sur la toile l'histoire des multiples opérations de l'armée pendant la guerre.

On mit à la disposition des soldats d'amples ressources pour accroître leur éducation et s'adapter à la vie différente du temps de paix, en vertu du Programme de réintégration à la vie civile. Les principaux buts de ce programme visaient à[19]:

a) mettre chaque soldat au courant des changements survenus durant son absence en service militaire, qui l'intéressaient personnellement, de même que sa famille, le lieu de sa résidence habituelle et le Canada tout entier.

b) analyser et expliquer les différences entre 'la manière de vivre" des Canadiens et les aspects correspondants de la vie civile dans les pays où le soldat avait fait son service militaire.

c) relever le niveau de l'habileté professionnelle ou de l'éducation du soldat pour qu'il puisse améliorer sa situation dans la vie civile.

d) expliquer les dispositions concernant la formation professionnelle et l'éducation après le licenciement et guider le soldat à cet égard.

e) en général, préparer le soldat à sa réintégration à la vie civile.

Des instructeurs dans chaque unité donnèrent des cours de civisme canadien et de matières académiques, professionnelles et techniques. Ce programme très varié "attira un grand nombre d'auditeurs volontaires"[20].

Le maintien du moral se rattachait étroitement aux plans officiels de rapatriement et d'affectations nouvelles*. D'autre part, ces plans étaient dictés par les besoins de la formation de la force d'occupation de l'armée canadienne et de. la guerre encore en cours avec le japon. Au début, ce conflit aux confina du globe fut à la source de l'organisation des forces de l'armée canadienne du Pacifique et de l'appel au personnel entraîné de la Première armée canadienne. En même temps, la difficulté d'obtenir des navires pour le rapatriement des troupes d'Europe se trouvait grandement accrue à cause des exigences de la guerre d'Extrême-Orient.

Quelques jours à peine après le "cessez le feu" en Europe, *les* soldats canadiens étaient *mis* au courant du programme officiel de rapatriement, des affectations nouvelles et de la démobilisation. En termes très généraux, *les* détails *de* ce programme se fondaient sur le principe du "premier enrôlé, premier démobilisé" et firent l'objet d'une brochure spéciale: *Après la victoire en Europe,*› qui fut reproduite dans le journal Maple *Lea f* (Feuille d'érable). Les priorités *de* libération s'établissaient d'après un mode de notes très soigneusement étudié. On commença par distribuer aux soldats un questionnaire destiné à révéler la préférence de chacun, soit pour le service dans l'armée d'occupation, ou dans *les* forces du Pacifique, soit pour la libération. On étudia des dispositions en vue de placer les soldats suivant leur préférence personnelle, dans la mesure du possible, compte tenu des exigences inévitables du service militaire. Environ 10,000 soldats optèrent en faveur de l'armée d'occupation (voir ci-dessous, p. 658) et, au 21 juillet, près de 25,000 avaient offert leurs services comme volontaires dans les forces du Pacifique. "Parmi ceux-ci, environ 1$,500 répondaient aux exigences pour ce qui était de l'âge, de la classe et de l'état civil"[22].

Le rapatriement et les nouvelles affectations continuèrent tout l'été. Au début de juillet, le commandant de l'armes en vint à la conclusion que *le* principe du "premier enrôlé, premier démobilisé" avait atteint son ultime application pour ce qui était de la Première armée canadienne. Menacé d'une carence d'officiers qualifiés et de techniciens essentiels, le général Crerar fit remarquer que "si là présente période de rapatriement par désintégration doit se continuer, il ne sera plus possible de maintenir et d'administrer les effectifs qui restent encore ici". Il signalait en même temps une autre difficulté:

> Le plus grand nombre de soldats qui ont les notes les plus basses se trouvent dans l'infanterie, pour la bonne raison que c'est l'infanterie qui a subi les pertes les plus lourdes au cours des opérations. Toutefois, du point de vue du rapatriement et de la démobilisation systématiques, c'est "l'arme combattante" plutôt que le "service administratif" qui doit avoir la priorité de libération!

Il était donc évident que le rapatriement du reste de l'armée encore sur le continent ne pouvait se faire que par la substitution d'une liste prédéterminée de groupes de divisions, d'unités et de sous-unités, à la règle des contingents des plus anciens volontaires. Le programme original prévoyait d'ailleurs ce changement à une étape non déterminée de l'opération[23].

* Le problème général du rapatriement de l'armée d'outre-mer est exposé dans l'ouvrage *Six années de guerre, 449-452.*

La fin soudaine de la guerre du Pacifique, au mois d'août, facilita la solution de ces problèmes de deux façons différentes. Non seulement, l'affectation de personnel expérimenté aux forces du Pacifique cessa d'offrir des difficultés, mais un plus grand nombre de navires devinrent disponibles pour le transport des troupes au Canada. Ces nouveaux aspects facilitèrent grandement la tâche du personnel administratif de l'armée chargé de la solution des problèmes urgents de cette époque. Ce personnel mérite d'ailleurs une mention spéciale pour l'efficacité avec laquelle il s'acquitta de sa tâche.

La démobilisation de la Première armée canadienne se trouva plus compliquée du fait de quatre éléments essentiels: le recrutement de volontaires pour les forces du Pacifique,, l'affectation d'hommes et de matériel aux troupes d'occupation et la nécessité de libérer les unités britanniques et alliées qui avaient servi sous le commandement canadien. Nous avons déjà esquissé les solutions adoptées. Pendant la première phase de la démobilisation, toutes les troupes combattantes britanniques furent retirées du commandement du général Crerar, tandis que les formations canadiennes, sauf la 3° division qui constituait Yarmée canadienne d'occupation, étaient évacuées de l'Allemagne et concentrées dans les Pays-Bas. Pendant les phases subséquentes, certaines unités recrutées dans les régions particulières furent renvoyées au Canada intactes, avec des contingents des plus anciens soldats. Les autres unités, qui ne faisaient partie des cadres d'aucune division particulière, furent échelonnées en cinq groupes divisionnaires[24].

On employa la première' partie de juin 1945 aux préparatifs préliminaires à la concentration de la 1r° division d'infanterie dans la région d'Utrecht et de Hilversum, tandis *que* la 3e division d'infanterie était réunie dans les environs d'Amersfoort et d'Apeldoorn, avec la 3e division *de* Yarmée canadienne d'occupation. Vers le milieu du mois, le Q.G. du général Simonds ainsi que les troupes du 2° corps d'armée avaient été rassemblés à Enschede, dans l'est des Pays-Bas et, le 25, ce quartier général fut licencié. En même temps, les diverses unités, remettaient leurs canons, leurs chars et leurs autres véhicules. A la fin du mois, la 4° division blindée avait complètement remis ses chars et les quartiers généraux de la l!8 et de la 2° brigades blindées étaient licenciés au début de juillet. La répartition du matériel et des véhicules excédentaires entraîna une somme considérable de travail administratif. On remit de grandes quantités de ces articles aux pays libérés à titre d'aide à leur rétablissement[25].

Simultanément, un flot continu d'effectifs passait de la Première armée canadienne aux troupes du Pacifique. A la fin de juin, ces forces comptaient 807 officiers et 15,170 soldats de toutes catégories et, un mois plus tard, 1,064 officiers et 20,829 soldats. Pendant la même période, l'armée canadienne d'occupation était organisée graduellement en vue des effectifs autorisés de 25,000 hommes de tous grades. Le rapatriement procédait constamment dans l'intervalle et, vers le milieu de juillet, près de 16,000 officiers et soldats étaient sur la voie du retour dans leurs foyers[26].

En même temps qu'on procédait à ces nouvelles affectations des effectifs, les diverses formations étaient fusionnées et certaines unités retirées de l'Allemagne. Vers la fin de mai, la 4e division blindée se trouvait concentrée près d'Almelo. La 1r° division blindée polonaise fut retirée du commandement du général Crerar vers la mi-juin. Après avoir été relevée par la 3° division de

l'armée canadienne d'occupation, la 2e division d'infanterie se groupa au cours du mois de juillet dans le triangle compris entre Amersfoort, Deventer et Zwolle. La 5° division blindée resta dans le nord-est des Pays-Bas et son Q.G. à Groningue. Cette concentration des troupes dans la Hollande permit de réduire les états-majors et, le 17 juillet, le Q.G. du ler corps d'armée était licencié. A la fin du mois, le Q.G. de la Première armée canadienne cessait ses opérations (bien qu'il n'ait pas été licencié officiellement avant le 15 février 1946). Le 30 juillet, le général Crerar remettait le commandement qu'il avait exercé avec une si grande distinction. Le lendemain, le général Simonds prenait le commandement des troupes canadiennes dans les Pays-Bas[27].

Avant de quitter le continent, le général Crerar reçut du prince Bernhart, au nom de la reine Wilhelmine, la Grand Croix de l'ordre d'Orange de Nassau, avec sabres. Dans un dernier message aux soldats qu'il avait commandés, le général Crerar leur disait:

> Je me sens dans l'obligation de vous dire toute ma gratitude pour la loyauté et l'appui que vous m'avez accordés en toutes occasions. Vous n'avez jamais failli aux missions dangereuses et difficiles qu'on m'a assignées en ma qualité de commandant d'une armée. Il en est résulté que la Première armée canadienne, au cours des nombreux combats qu'elle a livrés, de la Normandie jusqu'au nord-ouest de l'Allemagne, a fait une campagne ininterrompue de succès militaires [28].

Le 30 juillet, il s'embarquait sur *fuie de France,* accompagné de 7,289 autres joyeux Canadiens, pour le retour *du* Royaume-Uni au Canada[29].

Après que le Q.G. de l'armée eut cessé ses opérations, il resta deux formations militaires canadiennes distinctes sur le continent, puisque l'armée canadienne d'occupation était indépendante des troupes canadiennes en poste dans *les* Pays-Bas. La "voie hiérarchique normale" du nouveau Q.G. de Simonds passait par le Q.G. du 21° groupe (qui devint plus tard l'armée britannique du Rhin) et le War Office pour atteindre le Q.G. de l'armée canadienne à Londres. Pour les troupes d'occupation canadiennes, *la* "voie hiérarchique" passait par *le* Q.G. du district du 30° corps, le quartier général du 21° groupe d'armées, comme ci-dessus, le War Office et le quartier général de l'armée canadienne à Londres. Mais "pour toutes les questions de politique et d'administration canadiennes," les deux formations canadiennes relevaient directement du quartier général de l'armée canadienne[30].

Le rapatriement des troupes canadiennes stationnées dans les Pays-Bas se poursuivit pendant tout l'automne de 1945. A la fin d'août, 58,750 officiers et soldats (y compris les contingents destinés aux troupes du Pacifique) avaient été renvoyés au Canada. Trois mois *plus* tard, ce total s'élevait à 101,575. Il en résulta le licenciement successif des quartiers généraux des 1r°, 2° et 3° divisions d'infanterie, les 15 septembre, 13 octobre et 23 novembre respectivement. Les quartiers généraux des 5e et 4° divisions blindées furent licenciés les 12 et 27 décembre respectivement[31].

Les opérations de rapatriement continuèrent jusque vers la fin de 1946. Le commandement et les sections administratives du Q.G. des troupes canadiennes se trouvant encore dans les Pays-Bas étaient licenciés le 31 mai. Le lendemain, la section canadienne du Q.G. de l'armée britannique du Rhin (nord-ouest de l'Europe) prenait le commandement des formations qui restaient sur le continent[32]. Celles-ci étaient surtout employées à la direction des mouvements, des camps de passage, de l'enregistrement des tombes et de l'aménage-

ment des cimetières, des questions d'ordre juridique et du fonctionnement du Bureau des épouses canadiennes (nord-ouest de l'Europe)[33]. Finalement, les derniers commandements, unités et autres éléments canadiens, comprenant en tout 55 officiers et 436 soldats de tous grades, étaient licenciés le 30 novembre 1946.

Un détachement de queue, composé d'un officier et de trois soldats, resta encore quelque temps sur le continent pour régler les comptes en suspens et remettre les logements aux autorités compétentes, mais il formait partie du personnel du Q.G. de l'armée canadienne. La Commission impériale des tombes de guerre prit à sa charge les cimetières canadiens et, les ambassades canadiennes s'occupèrent du rapatriement des personnes à la charge des soldats canadiens qui se trouvaient encore sur le continent[34].

Les troupes d'occupation canadiennes

Bien avant la fin de la guerre, les autorités canadiennes avaient songé aux problèmes qui résulteraient de l'occupation de l'Allemagne par les Alliés. (On avait même fait des préparatifs détaillés sous le nom chiffré "Eclipse".) Pour ce qui était du Canada, l'occupation soulevait des problèmes complexes. Du point de vue militaire, il fallait songer aux répercussions possibles sur le rapatriement des troupes d'outre-mer et l'organisation des forces canadiennes du Pacifique*.. Nous: nous bornerons à esquisser les principaux aspects de l'organisation des troupes canadiennes d'occupation au cours de *l'été* de 1945.

En décembre 1944, le gouverneraient canadien avait approuvé les grandes lignes de la participation des troupes canadiennes à l'occupation pendant la période de transition qui s'écoulerait depuis la cessation des hostilités jusqu'au début de la période d'occupation proprement dite. Les troupes d'occupation canadiennes devaient constituer "un groupe organisé sur les bases d'une formation d'infanterie d'environ 25,000 hommes"[35], ressemblant à une division ordinaire d'infanterie autonome. Les effectifs devaient se composer de volontaires tirés de l'armée canadienne d'outre-mer, qui renonceraient à leur priorité de libération. Au besoin, les effectifs autorisés seraient complétés par l'adjonction de soldats qui n'avaient à leur crédit qu'une faible priorité. Toutefois, le gouvernement canadien ne voulait prendre aucun engagement à longue échéance. La politique officielle favorisait le rapatriement rapide de toutes les troupes canadiennes en Europe, principalement parce que le Canada n'avait aucune voix au chapitre du contrôle allié en Allemagne[36].

Le général Crerar et le lieutenant-général P. J. Montagne (chef d'étatmajor au quartier général de l'armée canadienne) reconnaissaient que le noeud de l'application de cette politique se trouvait dans la durée possible de l'emploi de ces troupes d'occupation. Le commandant de l'armée signalait "qu'un délai d'un an pour le retour au Canada et la réintégration civile" pourrait constituer "un grave handicap" pour la plupart des soldats. D'autre part, les perspectives d'une carrière militaire, comportant une longue période de service dans l'armée active permanente, pourrait offrir des attraits à certains membres des troupes d'occupation. Il estimait que le quartier général de la Première armée canadienne

* Voir l'ouvrage Six *années de guerre,* p. 530-538.

devrait être maintenu jusqu'à la conclusion de dispositions satisfaisantes au sujet de la participation du Canada, jugeant qu'il s'agissait là de "questions nationales et non de problèmes du ressort du haut commandement britannique ou du grand quartier général du corps expéditionnaire allié[37]. La question se compliquait du fait qu'il fallait prévoir en même temps aux besoins des troupes du Pacifique et des troupes d'occupation. "Ces deux questions sont inévitablement liées, écrivait le général Crerar en mars 1945, et un travail préliminaire considérable devra précéder le regroupement des unités et les nouvelles affectations"[38].

Un nouvel aspect du problème se présentait simultanément. En mars, le quartier général du maréchal Montgomery demandait si les Canadiens désiraient faire partie du contingent britannique de la garnison alliée de Berlin. De nouveau, le général Crerar signala que cette question "était d'ordre politique plutôt que militaire". Le lieutenant-général J. C. Murchie, chef d'état-major général à Ottawa, répondit immédiatement que l'armée devait participer à l'occupation de Berlin "tant pour des motifs d'ordre national que pour procurer aux troupes canadiennes la satisfaction de compter un contingent symbolique lors de l'entrée dans la capitale ennemie". A la fin de la campagne, le quartier général de la Première armée canadienne prépara un ordre de marche détaillé pour la brigade d'infanterie qui devait représenter le Canada parmi les troupes de garnison[39]. Toutefois, cette brigade ne se rendit jamais à Berlin. La longueur des discussions entre les Alliés et les conditions de vie dans la ville retardèrent l'exécution du mouvement et, vers la mi-juin, on dégageait les troupes canadiennes de leur promesse. On organisa subséquemment un bataillon mixte formé de contingents des 1r°, 2e et 4° divisions canadiennes (le Loyal Edmonton Regiment, les Fusiliers Mont-Royal et l'Argyll and Sutherland Highlanders of Canada). Cette unité, sous les ordres du lieutenant-colonel A. F. Coffin, de l'Argyll, entra finalement à Berlin le 4 juillet et y resta jusqu'au 27 juillet, sous le commandement du Q.G. des troupes britanniques à Berlin[40].

Dans l'intervalle, au cours du mois de mai, le quartier général du général Crerar avait organisé les troupes d'occupation canadiennes; celles-ci constituaient une nouvelle 3° division d'infanterie canadienne, augmentée de quelques éléments attachés au quartier général et aux zones d'étape[41]. Neuf bataillons "de garnison" et trois "états-majors de brigade" furent d'abord tirés des unités de renfort qui se trouvaient en Angleterre et formèrent le noyau des troupes d'occupation. Celles-ci se rassemblèrent aux environs d'Amersfoort, près de la division du général Keefler*, tous les échelons de commandement étant en contact étroit avec les échelons correspondants de la division de vétérans. Les brigades et les bataillons de garnison furent réorganisés en formations et unités semblables à celles de la division de combat, comme il suit: "la 2e/7e brigade d'infanterie canadienne" se composait au début d'unités désignées à titre de bataillons du Royal Winnipeg Rifles, du Regina Rifle Regiment, et du Canadian Scottish Regiment (plus tard le Queen's Own Rifles de la 2e/8e brigade releva le Scottish). Bien que l'autorisation ait été donné le ter juin, le Q.G. de la 3e division des troupes canadiennes d'occupation ne commença à fonctionner que le 15 du même mois, lorsque le général Vokes en prit le com-

* La 3e division avait été déplacée de la région d'Aurich à Utrecht, passant du 2° corps d'armée au ter corps, le 18 mai[42].

mandement[43]. A la fin de juin, l'effectif de cette division comprenait en tout 568 officiers et 15,477 soldats de tous grades; un mois plus tard, il s'élevait à 853 officiers et 16,983 gradés et soldats[44].

Le général Vokes rappela à ses hommes qu'ils étaient des "ambassadeurs du Canada" et ajouta: "C'est d'après notre apparence et notre conduite qu'on jugera le Canada en Allemagne et dans les autres pays européens où nous serons employés ou en congé"[45]. Le 5 juillet, les premières unités quittaient les Pays-Bas pour le nord-ouest de l'Allemagne où, sous la direction du quartier général du district du 30e corps d'armée, elles commencèrent l'occupation du secteur de la 2e division d'infanterie. Six jours plus tard, cette opération se terminait et le général Vokes avait établi son Q.G. à Bad Zwischenahn. (De même que la 2e division canadienne avait relevé la 3e division quand celle-ci passa dans l'ouest des Pays-Bas, la 3e division des troupes d'occupation canadiennes succéda au commandement d'une région comprenant le district d'Aurioh et la plus grande partie de celui de Land Oldenburg). Dès que les troupes furent installées dans leurs nouveaux cantonnements, l'état-major de la division inaugura un programme "destiné en premier lieu à faire de nos hommes des soldats bien entraînés et disciplinés et, en deuxième lieu, de bons citoyens canadiens mieux préparés aux carrières civiles lorsqu'ils quitteront l'armée que le jour où ils y sont entrés"[46].

La 3e division des troupes d'occupation canadiennes se mit immédiatement à l'aeuvre afin de s'acquitter de ses nouvelles et nombreuses fonctions. Il fallait prendre soin d'un grand nombre de personnes déplacées, établir des relations avec les Allemands et entre les divers éléments de la population et, vu la rareté de charbon, faire des provisions de bois de chauffage pour l'hiver. Graduellement, il devint possible de relâcher certaines restrictions imposées aux civils, en conformité des directives du maréchal Montgomery, qui visaient à accorder de plus grandes libertés aux Allemands, "sous la seule réserve de la sécurité et des nécessités militaires"[47]. Ceux qui avaient pensé que les troupes s'emploieraient entièrement à l'asservissement des Allemands furent bientôt détrompés. Pendant les premiers mois, la présence de personnes déplacées de nationalités différentes occasionna certaines difficultés, mais la population allemande ne donna lieu à aucun ennui; en réalité, elle paraissait heureuse de la participation des troupes d'occupation au maintien de l'ordre et de la loi[48].

Mais l'incertitude, qui n'avait pas encore été dissipée au sujet des conditions de service dans les troupes d'occupation, causait quelque malaise parmi les soldats qui y étaient passés obligatoirement. Le 10 août, le ministère de la Défense nationale annonçait enfin:

> Les troupes d'occupation canadiennes (y compris le détachement du Corps d'aviation royal canadien) ne resteront en service que pendant une période limitée et aucun membre de ces troupes ne sera obligé d'en faire partie pendant plus de deux ans.

Cette déclaration, comme le général Vokes le fit immédiatement remarquer, provoqua d'autres questions relativement aux soldats désireux d'embrasser définitivement la carrière militaire. Le problème était encore plus épineux du fait que les troupes d'occupation canadiennes ne comptaient pas plus de 10,000 engagés volontaires, tandis que le reste avait été recruté parmi les soldats qui n'avaient qu'une faible priorité de rapatriement. Mais l'effondrement du japon entraîna la démobilisation du contingent du Pacifique, ce qui améliora la

situation dans une certaine mesure. En septembre, l'adjudant général (le majorgénéral A. E. Walford) annonçait que l'organisation de "forces intérimaires" alors en cours afin d'assurer l'intérim entre la cessation des hostilités et la création d'une armée régulière permanente, aurait pour but accessoire de fournir des renforts aux troupes d'occupation[49].

Mais la décision finale quant à l'avenir des troupes d'occupation ne fut prise qu'en décembre 1945. Le gouvernement canadien prévint les autorités anglaises que "les graves problèmes administratifs qui résultent du maintien de troupes relativement peu importantes si loin du Canada nécessitent qu'on mette fin au plus tôt à cet engagement. Pendant la période de rapatriement de l'armée canadienne outre-mer, les troupes d'occupation seront maintenues au complet mais, à partir du mois d'avril 1946, elles seront retirées "par stages successifs destinés à assurer l'évacuation complète du continent par l'armée canadienne avant la fin de l'été suivant et le rapatriement complet des troupes canadiennes d'outre-mer avant l'automne de 1946"[50].

Malgré les instances du gouvernement britannique pour que les troupes canadiennes restent sur le continent jusqu'au printemps de 1947, cette décision ne fut pas modifiée[51].

Toutes les dispositions concernant le rapatriement se prirent durant les mois d'hiver. Mais les retards apportés à l'énoncé d'une décision officielle au sujet du rapatriement avaient causé un certain malaise parmi les troupes d'occupation canadiennes en février 1946. Le 15 de ce mois, le premier ministre du Canada annonçait que le retrait des troupes canadiennes de l'Allemagne commencerait en avril et l'on espérait que le rapatriement complet au Canada se terminerait en septembre ou octobre[52]. Le premier contingent s'embarquait à Cuxhaven à destination de Tilbury vers la fin de mars et le gros des troupes fut ramené en Angleterre au cours des trois mois suivants en prévision du retour au Canada. Le Q.G. du général Vokes passa sa responsabilité à la 52° division britannique (Lowland) le 15 mai et fut officiellement licencié le 20 juin[53].

CHAPITRE XXIV

PROBLÈMES ADMINISTRATIFS ET ASPECTS SPÉCIAUX

L'HISTOIRE de la campagne du nord-ouest de l'Europe, racontée au cours du présent volume, est surtout celle des opérations militaires. Mais celles-ci dépendaient en grande partie de la solution de questions administratives et de ravitaillement. Le présent chapitre a pour but de donner un aperçu succinct mais nécessairement incomplet de ces dernières. En même temps, il y a lieu de mentionner le rôle d'un certain nombre de Canadiens employés dans le nordouest de l'Europe à des tâches parfois extrêmement périlleuses, sans faire partie de l'armée canadienne de campagne.

Administration canadienne dans le nord-ouest de l'Europe

Au cours de cette narration, le lecteur a pu à certains moments se faire une idée de l'organisation administrative de la victoire. Il s'est rendu compte des problèmes de transport connexes à l'invasion de la Normandie, des immenses difficultés de ravitaillement et de communications qui compliquaient la stratégie alliée après le succès du débarquement et de la formidable organisation administrative qu'il fallut établir en préparation de la bataille du Rhin. Il y a lieu cependant d'ajouter ici une description un peu plus détaillée de la nature des rouages administratifs.

Dans un théâtre de guerre, l'administration militaire se divise en deux parties principales dont chacune relève d'une division distincte de l'état-major, d'après le système militaire britannique et canadien. La division de l'adjudant général est chargée des questions de la classe "A", relatives au personnel: services médicaux, dentaires et de trésorerie*, affectations, renforts, mutations, avancements, états et rapports, bien-être, décorations, récompenses et autres sujets de même nature qui se rapportent à la vie individuelle du soldat. La division du quartier-maître général s'occupe des questions de la classe "Q" qui relèvent principalement du transport et de l'entretien du matériel et se subdivisent elles-mêmes, suivant qu'elles ont trait à l'organisation et à l'efficacité des divers services, ou aux mouvements de matériel[1]. Bien qu'il ne soit pas possible d'entreprendre ici la description détaillée de la tâche particulière

* Le travail du service médical au cours de la campagne a été exposé en détail dans l'ouvrage du lieutenant-colonel W. R. Feasby: *Official History of the Canadian Medical Services, 1939-1945, Vol. 1, Organization and Campaigns* (Ottawa, *1958).* En ce qui a trait au service dentaire, voir l'ouvrage du lieutenant-colonel H. M. Jackson: *The Story of the Royal Canadian Dental Corps 1958),* et pour la trésorerie, l'ouvrage du capitaine J. D. Londerville: *The Pay Services of the Canadian Army Overleas in the War of 1939-45* (Ottawa, *1950).*

de chacun des services, nous traiterons en premier lieu des questions de la classe "Q", non pas qu'elles soient les plus importantes, mais parce qu'elles se rêtent mieux à un examen d'ensemble propre à faire comprendre les bases administratives générales de la campagne.

Dès le début de 1943, il était évident qu'il fallait renoncer au rêve d'une armée canadienne complètement autonome, dotée de ses propres lignes de communication, depuis les usines des fabricants au Canada jusqu'aux troupes en campagne. En premier lieu, une organisation séparée purement canadienne aurait comporté un gaspillage de main-d'eeuvre[2]. En outre, les imprévus de la bataille peuvent à tout moment exiger que des divisions canadiennes soient intégrées à un corps d'armée britannique, ou *vice versa,* que des divisions britanniques soient placées sous le commandement d'un corps d'armée canadien[3]. Dans de telles circonstances, une double ligne de communications deviendrait une complication impossible. C'est pourquoi, durant toute la campagne du nord-ouest de l'Europe, il n'exista en réalité aucune organisation purement canadienne de ravitaillement, sauf dans l'organisation interne de la Première armée canadienne elle-même. La plus grande partie du matériel nécessaire aux troupes canadiennes, y compris le fourniment, les munitions, les produits du pétrole, et la plupart des stocks des services médicaux, dentaires et de génie, les provisions de bouche, les machines de bureau et le reste, provenaient des magasins de l'armée anglaise. Les unités canadiennes obtenaient leur matériel militaire directement des magasins de campagne de leurs divisions respectives qui disposaient de stocks de pièces détachées pour les véhicules de transport, les armes portatives, l'outillage du Génie, des transmissions et de l'armurerie, ainsi que de postes complets de radio et d'armes de rechange. Les demandes en gros de matériel d'artillerie, de vêtements et de fournitures générales étaient adressées périodiquement au dépôt avancé de matériel de l'armée britannique par la section appropriée du corps des magasins militaires canadiens.

On continua de fournir aux troupes canadiennes certains articles qui leur étaient propres[4], mais la plupart de ces articles étaient gardés dans les dépôts anglais au Royaume-Uni et distribués aux troupes canadiennes du front qui en avaient fait la demande[5]. Des officiers de liaison canadiens en poste aux dépôts anglais du nord-ouest de l'Europe surveillaient la distribution de ces articles "d'usage courant dans l'armée canadienne". Les véhicules non blindés, du type `B", de même que certains modèles de véhicules blindés, du type "A", probablement les plus importants de ces articles, constituaient une exception partielle à la règle générale, en ce sens qu'on les gardait aux sections des véhicules du dépôt de base canadien au Royaume-Uni. Néanmoins, la distribution en était faite par la zone d'étapes britannique. Naturellement, on a fourni un grand nombre de véhicules canadiens aux autorités anglaises pour leur propre usage, la plupart en vertu de la loi des crédits de guerre (aide mutuelle des Nations Unies) adoptée en mai 1943. Au cours des seules deux dernières années de la guerre, le Canada fournit aux Anglais en vertu de cette loi, plus de 82,000 véhicules du type "B" et 3,000 du type "A". Tous les véhicules d'origine canadienne étaient livrés aux dépôts de matériel anglais qui les utilisaient selon leurs besoins, après avoir pourvu aux besoins des formations canadiennes. A part les véhicules, les principaux articles de matériel canadien étaient ceux du vêtement, de l'équipement personnel et de certains services techniques[6].

On avait convenu que les articles d'usage courant dans l'armée canadienne et destinés aux troupes canadiennes ne seraient pas distribués aux unités anglaises, sauf dans des cas d'urgence au cours des opérations militaires[7], mais il était inévitable qu'une disposition de cette nature donnât lieu à des malentendus d'interprétation[8]. Par exemple, à l'automne de 1944, quand on tenta de mettre en commun les véhicules du type "B" canadiens et anglais du 21a groupe d'armées, le commandant en chef de la Première armée canadienne s'y opposa fortement[9], pour la raison que la plupart des véhicules canadiens avaient quatre roues motrices, tandis que le plus grand nombre des véhicules anglais n'en avaient que deux. Toutefois, il faut ajouter qu'en général ce mode fonctionna de façon satisfaisante et il en résulta certainement une simplification des formes administratives qu'il eût été impossible d'obtenir autrement. La preuve en est qu'on trouva toujours une solution heureuse aux problèmes administratifs complexes et formidables qui surgirent si fréquemment au cours de la campagne du nord-ouest de l'Europe.

Le premier et probablement le plus compliqué de tous ces problèmes fut celui de l'entretien et du ravitaillement des troupes débarquées sur les plages normandes, depuis le jour J jusqu'à ce qu'on eût établi un régime normal d'administration militaire. Toutefois, la complexité même de cette tâche fut un défi à l'imagination de ceux qui avaient la responsabilité de l'organisation administrative mais ils surent y apporter une solution complète dans tous ses détails et des plus ingénieuse. Avant l'invasion, on organisa au Royaume-Uni un mode de contrôle du transport, désigné sous le sigle de BUCO (Build-Up Control Organization), en vue d'assurer un flot continu d'hommes et de véhicules, à partir des camps de concentration et de rassemblement, ainsi que de navires et d'embarcations vers le continent[10]. Cette organisation comprenait un représentant de la Première armée canadienne. Dès le début, le contrôle administratif releva d'un échelon élevé du commandement. A la phase initiale, la préparation des plans et la responsabilité administrative du secteur britannique d'invasion avaient été délégués à la Deuxième armée britannique; plus tard, le quartier général du 218 groupe d'armées assuma l'organisation des ports, des chemins de fer et des transports intérieurs par eau, tandis que le quartier général de la zone d'étapes s'occupait de l'administration locale et de certaines autres installations[11].

Après le jour J, toute l'armée d'invasion dut être alimentée par la voie des plages jusqu'à ce qu'on eût capturé ou organisé des ports suffisants. Au début, on improvisa sur les plages des dépôts de brigade et de division, mais, à mesure que les véhicules amphibies et les embarcations de débarquement de tous genres accumulaient le matériel et les véhicules, on organisait sur le rivage un vaste réseau de dépôts et de magasins en plein air[12]. Dans le secteur anglocanadien, cette organisation des plages fut éventuellement renforcée par l'utilisation de quatre petits ports, — Courseulles, Port-en-Bessin, Caen et Ouistreham, — ainsi que par le port artificiel Mulberry "B" établi à Arromanches, et enfin par l'exploitation de havres abrités désignés sous le nom de "Gooseberries" (voir ci-dessus, p. 91).

Les trois secteurs de ravitaillement de plage, établis sur le front de débarquement britannique avaient été désignés par les vocables "Gold", "Juno" et "Sword". Ces trois secteurs, où le matériel s'était entassé après le débarquement, furent subdivisés en sous-secteurs et en groupes. Parmi ceux-ci, le sous-secteur

n° 102, - comprenant les groupes n0' 7 et 8, et le groupe n° 4 en réserve, - avait été placé sous le commandement de la 31, division canadienne le jour du débarquement. Mais, dès que nos troupes eurent élargi leur tête de pont et qu'on eut organisé sur le rivage un quartier général d'administration, les formations combattantes se débarrassèrent progressivement des détails administratifs. Le 11 juin, le Q.G. du secteur n° 11 de la zone d'étapes assumait la direction des sous-secteurs des plages. Le 14 juin, les têtes de routes n°' 1 et 2 étaient établies près de Douvres et de Bayeux respectivement. Le 23 juillet, jour où la Première armée canadienne commença ses opérations, on établit les lignes d'arrière de la Deuxième armée britannique et de la Première armée canadienne qui assumait le même jour la direction de la tête de route n° 1. Les têtes de routes et de voies ferrées du secteur canadien furent placées sous la direction d'un quartier général désigné au début sous le vocable de Q.G. de la ira tête de lignes de communication canadienne et plus tard devint le Q.G. des têtes de lignes de la Première armée canadienne[13].

Après que le quartier général du 218 groupe d'armées eut assumé la direction administrative sur le continent, le 20 juillet, on établit un secteur de ravitaillement de l'arrière, servant de base avancée, qui réunit les têtes de routes nos 1 et 2, désignées par la suite "Secteur de ravitaillement Est" et "Secteur de ravitaillement Ouest". Quand les stocks du premier de ces secteurs s'épuisèrent, on cessa de les renouveler, et le secteur de ravitaillement de l'arrière fut graduellement centralisé près de Bayeux. Il comprenait des sections distinctes pour les renforts, le matériel, les fournitures, les produits du pétrole, les véhicules de transport, les prisonniers de guerre, le matériel de l'aviation, les munitions, la récupération, les services techniques et de génie, le service médical. Du secteur de ravitaillement de l'arrière, on expédiait les stocks nécessaires aux têtes de routes de l'armée. De là, se faisait la distribution aux divers secteurs de corps d'armée, qui, à leur tour, en faisaient la répartition par une deuxième ligne de transport entre les dépôts de chaque division. A ces dépôts, les envois en vrac étaient divisés et les véhicules de transport de chaque unité venaient y chercher les objets nécessaires aux lignes avancées. Dans la pratique, toutefois, ce mode était de la plus grande souplesse. Aucun véhicule d'un échelon supérieur au peloton ne fut jamais assigné à une tâche particulière et tous les véhicules disponibles servaient en commun au besoin[14].

Pendant les premières semaines de l'invasion, le ravitaillement se fit uniquement par camions et, en vérité, le transport motorisé continua d'être le principal'moyen de livraison. Toutefois, par la suite, des quantités considérables de marchandises furent transportées par des remorqueurs et des embarcations du type Rhino sur les voies d'eau intérieures, tandis que des avions étaient appelés à livrer des munitions et du pétrole dans des cas d'urgence; d'autre part, les chemins de fer furent remis en état de service aussitôt que possible. (Le premier train circula dans la région de Bayeux dès le 4 juillet, mais, principalement à cause de la destruction des ponts, ce ne fut pas avant la dernière partie du mois d'août que les chemins de fer purent transporter des quantités importantes de marchandises[15].) Le groupe n° 1 de sapeurs de chemins de fer, du Génie canadien, commandé par le lieutenant-colonel F. E. Wootton, mit en service en septembre une partie de la voie ferrée de Caen à Rouen, tandis que la Ira compagnie de télégraphistes de chemins de fer, du service canadien des transmissions, réparait une bonne partie des lignes télégraphiques de la région[16]. Dès

que les secteurs de ravitaillement de l'arrière eurent été organisés suffisamment, on abandonna les secteurs de ravitaillement des plages, ou on les utilisa en guise de dépôts provisoires.

Malgré tous les éléments défavorables, — tels que la congestion des plages de débarquement, la forte tempête inattendue du 19 au 22 juin et la lenteur de l'avance, — la seule difficulté de ravitaillement, éprouvée du 6 juin à la fin de juillet, avait trait à la fourniture de certaines munitions. L'intensité des combats pendant la première phase de l'invasion plaça au premier plan le problème du ravitaillement en munitions, mais, dès que les premières victoires eurent été remportées et que l'ennemi fut en pleine retraite au delà de la Seine, l'essence à moteur devint immédiatement l'article le plus nécessaire et la tâche administrative la plus ardue fut celle de fournir le transport motorisé nécessaire.

A mesure que les Allemands battaient en retraite en Normandie, les lignes de communication s'allongeaient et devenaient un sujet d'appréhension (voir ci-dessus, p. 295, 316). Au moment de la prise de Bruxelles et d'Anvers, les 3 et 4 septembre respectivement, elles avaient près de 300 milles de longueur. Même avant d'avoir atteint ce stage, le ravitaillement du 2e corps d'armée canadien, à partir du centre avancé de ravitaillement situé au sud de Caen, offrait des difficultés considérables de transport, aggravées par ce fait que, pendant un temps assez long, on ne put utiliser que les routes secondaires, vu que l'ennemi dominait la route principale à l'est de Caen[17]. Le 26 août, la Première armée canadienne organisait la tête de route n° 3, près de Lisieux et, le 2 septembre, la tête de route n° 3A, élément avancé de la première, à Elbeuf. Le 3 septembre, elle établissait la tête de route n° 5 entre Dieppe et Abbeville et, le 15 septembre, la tête de route n° 7* dans la région de Béthune[18]. Pendant les mois d'août et de septembre, on ne manqua pas d'approvisionnements pour l'avance, mais les dépôts principaux se trouvaient encore dans le secteur de ravitaillement de l'arrière, à une distance d'environ 300 milles et il n'y avait aucun dépôt intermédiaire de là aux centres avancés de ravitaillement des corps d'armée. Le principal problème consistait donc à approvisionner les troupes de l'avant au fur et à. mesure de leur progression.

A cet allongement des lignes de communication vint s'ajouter un autre problème administratif, mais de moindre importance, résultant de l'augmentation soudaine du nombre des prisonniers allemands. Un parc spécial d'une capacité de 10,000 prisonniers avait été établi à Dieppe, sous le commandement du quartier général de la ire tête de lignes de communication canadienne. Après la reddition du Havre, le 12 septembre, ce parc renferma pendant une brève période plus de 17,000 prisonniers[19].

La capture et l'exploitation des principaux ports les plus rapprochés du front étaient évidemment la clé du problème. Le *1e1* septembre, Dieppe s'était rendue et nous commencions à y débarquer du matériel six jours plus tard (voir ci-dessus, p. 316). Le 21 septembre, la capacité estimative de ce port était déjà dépassée; il ne pouvait évidemment suffire à nos besoins. En réalité, on l'utilisa à titre de port auxiliaire réservé à un nombre limité de marchandises les plus importantes. Néanmoins, il permit à la Première armée canadienne d'établir, le 5 octobre, une nouvelle tête de route n° 9, près de Termonde, à l'est de Gand; le 15 novembre, la tête de route n° 11 était inaugurée à Beersse, aux environs

* Les têtes de routes n°s 6 et 8 de la même série numérique desservaient la Deuxième armée britannique.

de Turnhout. Ces têtes de routes et l'organisation des troupes de l'armée avaient pris une ampleur à laquelle on n'avait pas songé au début de l'opération. Un peu plus tard, l'organisation canadienne des têtes de lignes de communication employait plus de 20 officiers et de 5,000 gradés et hommes de troupe, en plus de forts contingents de civils et de prisonniers de guerre[20]. Dans l'intervalle, le 1- corps d'armée britannique avait capturé Le Havre et son port très endommagé, à 225 milles à l'arrière d'Anvers, mais on le remit aux Américains pour leurs besoins (voir ci-dessus, p. 354). Le 4 septembre, nous avions capturé presque intact le port d'Anvers, mais les lecteurs du présent ouvrage savent qu'il fut impossible de l'utiliser tant que l'ennemi en occupait les abords. Ce fut donc vers la fin de novembre que le problème des longues lignes de communication fut résolu de façon satisfaisante (voir ci-dessus, p. 449).

Dès que le port d'Anvers fut utilisable, on décida d'abandonner le secteur de ravitaillement de l'arrière le 20 février 1945 et de déménager tous les stocks à une base avancée aux environs de Bruxelles et d'Anvers[21]. La création de cette base comportait un problème administratif considérable car il fallait coordonner rimportation du matériel du Royaume-Uni avec le déménagement des magasins du secteur de ravitaillement de l'arrière. L'une -des difficultés résultait de la carence de conducteurs de véhicules "B" qui occasionna un retard important pour le passage des véhicules gardés en réserve au secteur de ravitaillement de l'arrière. Il fallait de six à sept jours pour le voyage aller et retour du secteur de l'arrière à la base avancée. Le déménagement ne put se terminer avant que le quartier général canadien de Londres eût prêté 1,500 hommes du dépôt central canadien d'approvisionnements au Royaume-Uni pour conduire ces véhicules de Bayeux à Bruxelles[22].

La tâche administrative la plus importante qui suivit fut celle de l'accumulation des stocks nécessaires à l'opération "Véritable" fixée au 8 février et qui avait pour objectif le nettoyage de la rive occidentale du Rhin (voir ci-dessus, p. 484-485). Elle exigeait des stocks considérables: au cours du seul mois de février, les têtes de lignes de la Première armée canadienne manutentionnèrent M3,838 tonnes de matériel[23]. Le 2 mars, vers la fin de l'opération "Véritable", on put commencer l'accumulation de matériel à la tête - de route canadienne n° 13, au delà de la Meuse, dans la région de Nimègue. Une fois l'opération terminée, le ravitaillement de la Première armée canadienne se fit par deux zones, d'étapes. Au cours de son avance vers Utrecht; le 1e' corps d'armée canadien était alimenté par la tête de route n° 13, située à Nimègue, qui recevait elle-même ses stocks par le chemin de fer. Le 2e corps d'armée qui avançait sur Oldenbourg était ravitaillé par la tête de route n° 15, établie le 18 avril dans la région d'Almelo, et qui recevait ses stocks par route, de la tête dé ligne de Nimègue[24]. La dernière tête de route établie par l'armée canadienne fut le n° 15, car la cessation des hostilités entraînait la fin des opérations administratives majeures.

Le 1er et le 2e échelons

On établit un quartier général canadien d'administration dans le nordouest de l'Europe, tout comme on l'avait fait en Italie. Les décisions importantes concernant l'armée canadienne relevaient du commandant de l'armée, mais ce quartier général d'administration, désigné sous le titre de Section cana-

dienne du ler échelon du G.Q.G. du 21" groupe d'armées (les mots "du grand quartier général" furent plus tard éliminés du titre) avait pour but de soulager le quartier général de l'armée de toutes les fonctions non combattantes. Il faisait la liaison en matière d'administration canadienne entre le quartier général de la Première armée canadienne et le grand quartier général canadien de Londres, d'une part, et le quartier général du 21e groupe d'armées d'autre part[25]. Le ler échelon canadien avait été organisé en Angleterre en mars 1944; le ler avril, il passait sous le commandement du 21e groupe d'armées. Le brigadier A. W. Beament, qui avait commandé la section canadienne du quartier général du ler échelon en Italie[26], revint en prendre le commandement. Il continua d'occuper ce poste jusqu'à la fin de 1944, alors qu'il était remplacé par le major-général E. L. M. Burns, qui avait récemment commandé le ler corps d'armée canadien en Italie.

Il y a lieu de noter en passant que lors de la nomination du général Burns, on proposa qu'il ait le commandement des unités canadiennes de l'arrière avec le titre de "commandant en chef de la base canadienne et de la zone d'étapes". Cette proposition ne fut pas bien accueillie au quartier général du 21e groupe d'armées. Le major-général M.W.A.P. Graham, chef de l'administration du maréchal Montgomery, écrivait à ce sujet au général Montague, le 10 décembre 1944:

> . . . Il ne saurait y avoir qu'un seul commandant de la zone d'étapes et ce poste est présentement occupé par le général Naylor*. Le commandant en chef ne peut approuver une zone d'étapes canadienne distincte pour laquelle il ne semble y avoir aucun besoin. En conséquence, on ne peut pas créer un poste de commandant en chef de la zone d'étapes canadienne. 'Toutes les zones d'étapes doivent relever d'un seul quartier général. Le partage des responsabilités serait, d'après moi, illogique et ne saurait fonctionner .. .

On pourrait voir là une simple "réaction normale", mais il y avait d'autres raisons. Le Canada avait renoncé depuis longtemps à l'idée d'une zone d'étapes canadienne réellement distincte, qui aurait absorbé un personnel trop nombreux dont il ne disposait pas. Il existait aussi des raisons d'ordre militaire contre l'introduction d'une complication inutile dans des rouages qui fonctionnaient de façon satisfaisante, car, dans la pratique, les Anglais évitaient soigneusement toute ingérence dans l'administration canadienne. Les généraux Montague et Crerar n'insistèrent pas. On donna finalement au général Burns le titre de "commandant général de la section canadienne du ler échelon du quartier général du 21e groupe d'armées"[27].

La création de la section canadienne du ter échelon du Q.G. nécessitait la reconnaissance de trois sphères d'influence canadiennes: les troupes canadiennes de la Première armée canadienne, le quartier général canadien de la base et de la zone d'étapes, et les unités canadiennes attachées aux formations britanniques[28]. La situation dans le nord-ouest de l'Europe différait de celle de l'Italie, vu que la Première armée canadienne faisait partie du 21e groupe d'armées †. Le War Office de Londres avait consenti à ce que le commandant du ler échelon canadien eût accès directement au commandant en chef lorsqu'il le désirait[29].

* Le major-général R.F.B. Naylor.

† En Italie la section canadienne du quartier général du ter échelon, tout en ne desservant qu'un seul corps d'armée, était rattachée au quartier général du 15e groupe d'armées.

Toutefois, dans la pratique, ce fut le général Crerar qui discuta toutes' les questions avec le maréchal Montgomery. Le 1B1 échelon réglait les questions ordinaires d'administration avec les services compétents du Q.G. du 211, groupe d'armées.

Fonctionnant parallèlement au Q.G. de l'arrière du 21e groupes d'armées, le Q.G. du ter échelon traversait en Normandie en août 1944. En septembre, Il s"installait à Bruxelles, où il restait jusqu'à la fin des hostilités, alors qu'il déménageait à Bad Salzuflen, en Allemagne. A la fin de 1944, 53 officiers et 143 gradés et hommes de troupe étaient employés à ce quartier général d'adminis tration[30].

Bien que l'administration du personnel ait été au moins aussi importante que celle du matériel et du ravitaillement, elle occasionna moins de difficultés dans le nord-ouest de l'Europe. La "section canadienne du Q.G. du 2• échelon" attachée au 21e groupe d'armées, mais recevant ses directives générales du 18r échelon, était surtout-chargée des détails administratifs de la classe "A" de l'état-major sur le théâtre des opérations. Le règlement du service en campagne assimilait le 2e échelon à "un bureau ' du sous-adjudant général à la base". Au fond, c'était le bureau des archives du personnel canadien dans le nord-ouest de l'Europe, dont la principale fonction consistait à l'enregistrement et au rapport des pertes en hommes et au contrôle des renforts (remplacements). Afin de faciliter ce travail, le commandant de l'échelon était autorisé à communiquer directement avec les commandants des unités. Il était inutile de créer une nouvelle unité pour l'exécution 'de cette tâche sur le continent car le 2° échelon canadien fonctionnait en Angleterre depuis 1940. Le commandant pour le nord-ouest de l'Europe fut le colonel V. S. C. McClenaghan, qui avait acquis une expérience antérieure de l'exercice de fonctions semblables dans la région de la Méditerranée[31].

La section canadienne du Q.G. du 2e échelon traversait en Normandie en août 1944 pour établir ses bureaux sous des tentes à La Délivrande. Au début d'octobre, elle se transportait à Anvers où elle faillit être détruite par une bombefusée, le 9 décembre. Plus tard au cours du même mois, elle déménagea de nouveau à Alost, en Belgique, où elle resta jusqu'en juin 1945, alors qu'elle s'installa à Lemgo, en Allemagne[32].

Tout comme les échelons semblables en Italie, les 1er et 2e échelons canadiens du 21e groupe d'armées comptaient dans leurs effectifs un grand nombre de membres du Corps féminin de l'armée canadienne, employées surtout en qualité de sténos, dactylos, commis et préposées au chiffrage des dépêches. Le 30 septembre 1944, cinq officiers et 143 membres de tous grades du Corps féminin de l'armée canadienne étaient employées aux deux échelons sûr le continent. La liste des pertes subies dans le nord-ouest de l'Europe contient les noms de quatre membres du Corps féminin "blessées au combat", à la suite de l'incident de la bombefusée à Anvers[33].

L'organisation des renforts

En mars 1944, le G.Q.G. de l'Armée canadienne décidait que la basé de renforts dans le nord-ouest de l'Europe n'avait pas besoin d'être aussi considérable que celle d'Italie. Le nouveau théâtre d'hostilités se trouvant à proximité de

la base principale du Royaume-Uni, on pouvait dépêcher des contingents de renforts chaque semaine sur le continent. En outre, la difficulté de plus en plus grande de poursuivre l'instruction des renforts à mesure qu'ils se rapprochent du front fut l'argument principal invoqué pour réduire au minimum le nombre des recrues de renfort gardées sur le continent[34]. On décida de ne garder sur les lieux que les renforts nécessaires pour combler les pertes de deux ou trois semaines de combat intense (soit environ 7,000 hommes de tous grades), au lieu des renforts de deux mois prévus pour les opérations en Italie[35]. En conséquence, on autorisa l'établissement d'un quartier général de renforts n° 2 dont le groupe ne comprenait que cinq bataillons, au lieu des huit bataillons gardés en Italie[36]. Le 181 avril, en prévision de l'invasion du continent, le groupe de renforts canadiens fut rattaché au 21e groupe d'armées.

Le jour J, les formations d'assaut de la 3e division d'infanterie canadienne étaient suivies du 10e bataillon de renforts canadiens, dont une compagnie débarquait chaque jour, les trois premiers jours de l'invasion. Le 9 juin, tous les renforts du 10e bataillon avaient été mis à terre et, lorsque le 9e bataillon débarqua le 13 juin, les deux unités commencèrent à introduire graduellement leurs renforts dans les compagnies "avancées" attachées au camp de réception du 1.*r* corps d'armée britannique. Lorsque le dernier bataillon de renforts de la base canadienne (le 13e) eut débarqué en France le 3 août, il devint lui-même un bataillon "avancé", dirigeant, à partir de la tête de route de l'armée, les compagnies de renforts vers les corps d'armée ou les divisions auxquelles elles étaient assignées. Le Q.G. du 2e groupe des renforts canadiens et les quatre autres bataillons restaient au seçteur de la base afin d'y continuer l'instruction des recrues. Les renforts destinés au corps blindé étaient cependant envoyés de la base au 25e régiment blindé de livraison (The Elgin Régiment) dont les escadrons avancés livraient les chars et leurs équipages aux unités intéressées[37].

Bien que le général Crerar reconnût les avantages qu'offrait le renforcement des unités par des contingents d'hommes tirés des mêmes régions et le renvoi des blessés, après leur convalescence, dans leurs propres unités, et qu'il eût donné des instructions en ce sens[38], dès que les pertes devinrent plus lourdes, il ne fut pas toujours pratique de distribuer les renforts d'après l'origine territoriale. Heureusement, comme nous l'avons vu, les pertes subies le jour J furent moins élevées qu'on ne l'avait prévu. Pour tout le mois de juin, elles ne s'élevèrent qu'à 301 officiers et 3,142 soldats, alors qu'en mai les auteurs du plan de bataille avaient estimé qu'elles seraient de 481 officiers et 7,092 soldats, pour la 3e division d'infanterie canadienne et la 2e brigade blindée, pendant les dixsept premiers jours de combat[39]. Néanmoins, c'était les formations d'infanterie qui subissaient les pertes les plus lourdes. Il se produisit bientôt une carence dans les renforts des unités ordinaires d'infanterie, tandis qu'il y avait excédent de recrues formées pour d'autres corps. Cette situation résultait en premier lieu de ce que le régime canadien de renforts avait été arrêté d'après les calculs estimatifs du War Office, lesquels s'inspiraient de données qui ne s'appliquaient plus aux circonstances de la nouvelle campagne (voir ci-dessus, p. 299). Le 26 août, la situation devenait si aiguë que le général Stuart, chef d'état-major au G.Q.G. canadien, décidait que le programme d'envoi de contingents de renforts du Royaume-Uni au front chaque semaine devait subir des modifications et qu'on dépêcherait dorénavant les renforts par contingents de cent hommes dès qu'ils seraient disponibles[40].

D'autres circonstances vinrent encore aggraver la situation à cet égard. Les engagements volontaires pour le service général étaient moins nombreux au Canada depuis 1943*, de sorte que la quantité d'hommes de renfort instruits et disponibles diminua juste au moment où les pertes au combat devenaient les plus lourdes dans le nord-ouest de l'Europe et en Italie. En septembre, les unités recevaient les renforts demandés en trois ou quatre jours, tandis qu'en oetobre une période de sept jours s'écoulait entre la date de la réception des recrues au 2e groupe de renfort canadien et celle de leur intégration à l'effectif d'une unité[41].

Depuis la fin d'août et tout l'automne la crise s'aggrava (voir ci-dessus, pi-299-300, 408-409). Afin de répondre aux besoins, le quartier général canadien à: Londres décida d'affecter à l'infanterie les renforts destinés à d'autres armes et &utiliser dans les rangs de l'infanterie les gens de métier et les spécialistes dont on avait un excédent. En outre, le 23 novembre, le gouvernement canadien autorisait l'envoi de 16,000 soldats en service obligatoire d'après la loi sur la mobilisation des ressources nationales. Ce fut la première fois que le gouvernement recourut au pouvoir que lui avait conféré une modification apportée à la suite du plébiscite national tenu en avril 1942[42].

Mais, avant même que les effets de cette décision se fissent sentir, la situation s'était améliorée sur les champs de bataille. Une fois le port d'Anvers ouvert aux navires alliés, les renforts y débarquèrent directement et les délais de transport se trouvèrent réduits sensiblement. En outre, après les premiers jours de novembre, la Première armée canadienne joua un rôle plutôt statique sur la Meuse (voir ci-dessus, p. 452-482) et les pertes devinrent moins lourdes. Ces circonstances apportèrent la solution à la crise des renforts. En janvier 1945, il devenait possible de réorganiser le 2e groupe de renforts de la base canadienne. Toutes les troupes de renfort furent dorénavant réunies dans un vaste camp à Gand, à l'exception de celles du corps blindé, qui continuèrent de passer par le 258 régiment blindé de livraison. L'adoption de ce nouveau régime permit de licencier toutes les compagnies, sauf une, du 12e bataillon de renfort de la base canadienne. Par la suite, les 10e et 118 bataillons furent constitués uniquement de renforts pour l'infanterie, tandis que le 9e bataillon fournissait les renforts aux autres formations. Le 13e bataillon avancé fut réorganisé en quatre compagnies, dont une pour chaque division canadienne et une pour les troupes de corps d'armée et d'armée[43].

Lorsque le 1e1 corps d'armée canadien passa de l'Italie au nord-ouest de l'Europe, le Q.G. du ler groupe de renforts resta sur les lieux pour veiller à la convalescence des blessés et des malades, et pour régler les derniers détails administratifs. Il devint en conséquence nécessaire de remanier de nouveau le mode de renfort en mars 1945. Un nouveau groupe de renfort à la base canadienne (le n° 3) fut constitué du Q.G. de la 121, brigade d'infanterie canadienne venant d'Italie, laquelle fut dispersée pour répondre à l'organisation divisionnaire du 21e groupe d'armées. C'est ainsi que, pendant les dernières semaines de la guerre, la Première armée canadienne fut desservie par deux groupes de renfort, comprenant chacun trois bataillons[44].

La situation générale concernant les renforts de la Première armée canadienne pendant l'hiver de 1944-1945 et le printemps suivant offrait un contraste

* *Voir Six années de guerre,* Appendice "B".

saisissant avec celle de la fin de l'été et de l'automne précédents. Au point de vue statistique, le point creux avait été atteint le 31 août, alors que les effectifs des unités d'infanterie canadienne dans le nord-ouest de l'europe accusaient un manque de 206 hommes de troupe par bataillon. La situation s'améliora rapidement par la suite, bien qu'il soit facile de comprendre que dans de telles circonstances (voir ci-dessus, p. 408) l'instruction de renforts suivant le programme accéléré approuvé par le quartier général canadien à Londres ait laissé beaucoup à désirer. Le 24 octobre, le décalage de l'effectif de chaque bataillon n'était plus que de 54 soldats. Pendant les cinq premiers jours de novembre (à la fin des combats de l'Escaut), il s'éleva de nouveau à plus de cent pour retomber à 31, le 13 du même mois. Sauf les 21 et 22 décembre (où il fut de 34), le décalage ne dépassa plus jamais ce chiffre et était généralement encore moindre. Au début de la bataille de la Rhénanie en février, les formations étaient au complet[45]. La situation satisfaisante des derniers mois résultait du programme de réorganisation et de la décision d'envoyer outre-mer les soldats recrutés en vertu de la loi sur la mobilisation des ressources nationales, ainsi que de la période relativement calme de novembre, décembre et janvier, alors que les pertes furent plutôt légères.

Après la crise de l'automne, l'instruction des renforts fut aussi plus satisfaisante. Une nouvelle recrue ne peut jamais *être* aussi utile qu'un soldat formé au combat et rares sont les commandants qui trouvent que leurs nouvelles recrues ont reçu une formation suffisante. Mais l'absence de plaintes graves venant du front à ce sujet pendant les derniers mois de la campagne se passe de commentaires. A l'occasion, on constate même des expressions de satisfaction. On en relève une dans le journal de l'Algonquin Regiment pour le mois d'avril 1945:

> *Renforts*
>
> Arrivent régulièrement. Au plus 25 p. 100 n'ont déjà été au feu, mais les recrues paraissent avoir reçu une bonne formation et se sont bien comportées à une dure initiation.

Il y a lieu d'ajouter ici quelques mots au sujet des soldats recrutés en vertu de la loi sur la mobilisation. Le premier contingent s'embarquait à Halifax pour le Royaume-Uni le 3 janvier 1945 et le premier détachement de renforts qui en contenait un certain nombre passait de l'Angleterre au continent le 23 février[46]. En tout, 12,908 recrues mobilisées furent expédiées du Canada à destination d'outre-mer; à la fin des hostilités, 9,677 étaient rendues sur le continent et 2,463 avaient été incorporées aux effectifs des unités combattantes[47]. Les recrues relevant de la loi sur la mobilisation subirent 313 pertes au combat, dont 69 morts[48]. Ces soldats se comportèrent de façon méritoire pendant leur brève période de service. Des mesures avaient été prises pour que leur identité restât inconnue dans leurs unités. Rares sont les journaux de guerre qui mentionnent leur présence. On trouve une exception à cette règle générale dans le journal du Loyal Edmonton Regiment, où l'on relève le commentaire suivant, en date du 30 avril:

> Au cours du mois, notre bataillon a reçu huit nouveaux officiers et 167 hommes de tous grades, dont 40 recrues enrôlées en vertu de la loi sur la mobilisation. Ces hommes ont été traités exactement comme les autres renforts et la majorité des soldats du bataillon n'est même pas au fait de leur présence. Dans toutes les petites actions auxquelles ils ont participé jusqu'à présent, ils se sont comportés aussi bien que les renforts en général . . .

Le programme "Canloan"

Parmi toutes les troupes canadiennes combattantes, il y a lieu d'accorder une place importante au nombre considérable d'officiers subalternes qui combattirent dans les rangs des unités anglaises du nord-ouest de l'Europe, en vertu du régime approuvé de prêts d'officiers, désigné sous le vocable de "Canloan".

Ce fut le Canada qui prit l'initiative de ce plan. En septembre 1943, on demandait au quartier général canadien de Londres de s'informer si les autorités anglaises aimeraient à absorber un certain nombre d'officiers canadiens, en particulier ceux d'un grade supérieur à celui de capitaine, devenus disponibles à la suite du licenciement de deux divisions de la défense territoriale. A la suite de discussions avec le War Office, il devint évident que celui-ci n'accepterait que des officiers subalternes. En novembre, l'adjudant général de l'armée canadienne, le major-général H. F. G. Letson, de passage en Angleterre, discutait de cette question avec le War Office et signalait que. le licenciement des 7e et 8e divisions avait produit un excédent d'officiers subalternes à l'instruction au Canada, dont il serait possible de prêter un certain nombre à l'armée britannique. A ce moment là, on croyait que le nombre des officiers disponibles s'élèverait à environ 2,000[49].

Le 5 janvier 1944, le comité de guerre du Cabinet canadien approuvait ce prêt, à la condition que l'armée canadienne puisse rappeler immédiatement ces officiers dès qu'elle en aurait besoin. A une conférence tenue à Londres le 4 février 1944, on décidait que 2,000 officiers canadiens seraient attachés à l'armée britannique. En plus des officiers d'infanterie, les Anglais désiraient obtenir les services d'environ 50 officiers des magasins militaires, dont ils avaient grandement besoin. La plupart de ces officiers canadiens devaient avoir le grade de lieutenant et quelques-uns seulement le grade de capitaine. D'après ce programme qu'on désigna ensuite sous le nom de "Canloan", le gouvernement canadien se chargeait de la solde, des allocations et des pensions des officiers ainsi attachés à l'armée anglaise, mais l'avancement en grade ne pouvait avoir lieu qu'à la recommandation des autorités anglaises, subordonnément à l'approbation des autorités canadiennes. Pendant cette période de service dans les unités britanniques, les officiers devaient porter les insignes du régiment auquel ils étaient attachés, mais avaient la permission de garder l'emblême du Canada sur leurs uniformes, ainsi que de porter la tenue canadienne de campagne lorsqu'ils étaient en permission[50]. L'autorisation légale du programme "Canloan" fut accordée par l'arrêté en conseil n° 3,464, en date du 29 avril 1944. Le nombre maximum des officiers prêtés était fixé à 1,500, au lieu du chiffre de 2,000 mentionné au début.

Les officiers prêtés furent triés méticuleusement au Canada par des-commissions de sélection, vu que le Comité de guerre avait exprimé le désir que les officiers canadiens attachés à l'armée anglaise soient choisis avec le plus grand soin parmi ceux qui s'offriraient volontairement. Au point de vue de l'âge, de la catégorie médicale et des aptitudes, ils devaient être égaux aux officiers de renfort des unités canadiennes et être aussi bien formés. A cette fin, on leur fit suivre un cours de perfectionnement de quatre semaines à Sussex, au Nouveau-Brunswick, organisé en vue de leur donner une formation

égale à celle des officiers des contingents de renfort au Royaume-Uni. Le premier groupe de ces officiers débarquait en Grande-Bretagne le 7 avril 1944[51].

En tout, 673 officiers furent attachés aux unités britanniques en vertu du programme "Canloan", dont 622 de l'infanterie et 51 des magasins militaires. Au printemps de 1944, toutefois, le nombre d'officiers disponibles au Canada pour les renforts était moins élevé que l'automne précédent. Le quartier général de la Défense nationale avertit le Q.G. de l'armée canadienne à Londres, que le nombre d'officiers disponibles était épuisé et ne dépasserait probablement pas 625 pour l'infanterie[52]. Autant que possible, les officiers canadiens furent attachés à des unités des régiments anglais qui avaient donné leur nom à leurs propres régiments canadiens. Plusieurs furent affectés à des unités aéroportées; le 1er août 1944, on en comptait 90[53].

Les officiers d'infanterie canadiens furent bientôt très employés. Un certain nombre d'entre eux participèrent au débarquement en Normandie le jour J et d'autres les suivirent bientôt sur le continent. La plupart participèrent à de violents combats, souvent au commandement de pelotons d'assaut[54] et le groupe dans son ensemble subit de lourdes pertes. Parmi les 673 officiers prêtés à l'armée britannique du 8 avril au 27 juillet 1944, les pertes s'élevèrent à 465, dont 127 tués à l'ennemi ou morts de leurs blessures[55]. Les officiers du plan "Canloan" reçurent plusieurs décorations pour leur bravoure, dont 41 Croix militaires[56].

Les Canadiens et les mouvements de résistance

L'évolution particulière de la seconde Grande guerre, dont la première partie fut marquée par les succès grandioses des puissances de l'Axe et la subjugation des nations européennes lés unes après les autres, explique en grande partie le rôle important qu'ont joué plus tard les mouvements de résistance, les forces clandestines, les guérillas, les espions et les saboteurs. Cette situation résultait de ce que les Allemands, à cause même de l'ampleur de leur triomphe initial, ne pouvaient être partout à la fois. Dès la fin de 1940, les nazis avaient constaté l'impossibilité de maintenir dans un asservissement complet tout le territoire qu'ils avaient conquis.

Il en résulta l'organisation de mouvements clandestins dans presque tous les pays de l'Europe occupée et par la suite le gouvernement anglais institua un mode d'aide aux peuples opprimés dans leur lutte pour la liberté. Un organisme désigné sous le nom de *Special Operations Executive* (S.O.E.)* (Bureau des opérations spéciales), fut placé sous la direction d'un membre du cabinet, mais toutes les opérations de nature militaire ou paramilitaire étaient dirigées par les chefs d'état-major. Lorsque des commandants suprêmes furent désignés pour les différents théâtres d'hostilités, on décentralisa la direction des opérations spéciales pour la répartir entre eux, de façon que l'activité clandestine puisse être convenablement coordonnée dans chaque théâtre d'opérations. Lors de la création de COSSAC (voir ci-dessus, p. 14) en 1943, les opérations spéciales dans le nord-ouest de l'Europe relevèrent de son quartier général (et plus tard de SHAEF), bien que pour la France le gouvernement anglais en ait gardé

* Les États-Unis avaient un organisme similaire, désigné sous le vocable *de Office of Strategic Services (O.S.S.)* (Bureau des services stratégiques).

la responsabilité jusqu'à l'invasion de la Normandie, alors que toutes les forces clandestines françaises furent mises aux ordres du général Koenig, commandant des forces françaises de l'intérieur, sous la haute direction de SHAEF. Avant l'invasion, des détachements des forces spéciales furent attachés aux quartiers généraux des groupes d'armées et des armées, afin d'assurer la coordination de l'activité des groupes de résistance à l'arrière des lignes ennemies avec les opérations militaires[57].

A partir de 1941, on envoya des agents britanniques et alliés en France[58], au début simplement pour saboter l'effort de guerre allemand, ensuite pour guider et appuyer les mouvements de résistance nationaux. Inutile de dire que c'était une mission extrêmement dangereuse et que les pertes furent élevées, car la Gestapo allemande était une organisation formidable dont les méthodes ultramodernes se joignaient à une barbarie qui n'hésitait pas à employer la torture, les camps de concentration et la potence.

Ni le gouvernement du Canada, ni aucun service canadien n'eurent à prendre part à la direction des opérations clandestines, mais le gouvernement permit et favorisa l'enrôlement volontaire de Canadiens pour la guerre secrète dans le Nord-Ouest de l'Europe. En France, les Canadiens participèrent à deux genres différents de missions spéciales. Le premier et le plus courant avait pour but "d'encourager et d'aider les peuples des pays occupés à harasser l'effort de guerre allemand par tous les moyens possibles y compris le sabotage, la subversion, le ralentissement de la production, les coups de main, etc., et en même temps d'organiser, d'armer et d'instruire des forces secrètes pour le jour où elles seraient appelées à jouer un rôle dans l'assaut final"[59]. A mesure que la résistance française s'affirmait et que l'hostilité du peuple français croissait contre les occupants nazis, l'organisation d'armées secrètes devenait plus importante que les actes isolés de sabotage. Les agents secrets envoyés en France et qui au début n'étaient entraînés qu'au rôle de saboteurs, devinrent bientôt officiers de liaison avec les groupes de la résistance. La seconde mission clandestine à laquelle on employa des Canadiens dans le service spécial, fut l'organisation de méthodes d'évasion pour les aviateurs alliés abattus sur le Continent, ainsi que pour les autres prisonniers de guerre[60].

Vers la fin de 1941, les services secrets britanniques ne trouvaient plus facilement de recrues aptes à ce genre de missions, surtout quand il s'agissait des opérations en France, car, à cause d'un accord conclu avec le quartier général de la France libre, les citoyens français réfugiés en Angleterre ne pouvaient faire partie des services spéciaux[61]. En outre, les bons linguistes, toujours rares, remplissaient déjà des fonctions importantes dans d'autres domaines. Il devint donc extrêmement difficile de trouver un nombre suffisant d'hommes et de femmes qui, outre le courage et le physique nécessaires à un agent secret, connaissaient intimement les pays où ils devaient exécuter leurs missions. L'une des raisons pour lesquelles les Canadiens furent invités à s'engager dans ce service résultait du fait que le Canada compte un grand nombre de gens de toutes races et de toutes langues, dont la loyauté envers la cause alliée ne pouvait être mise en doute. Il était naturel qu'un certain nombre de Canadiens-Français servent en qualité d'agents en France, vu que leur connaissance de la langue les rendait éminemment aptes à ce rôle. De fait, sur les 28 Canadiens ainsi employés, 24 étaient canadiens-français.

Bien qu'un certain nombre de Canadiens aient été recrutés individuellement par le service des opérations spéciales dès 1941, ce n'est qu'en 1942 que l'armée canadienne fut mise à contribution. Tous les membres de l'armée canadienne employés en France en qualité d'agents secrets, sauf un seul, étaient des officiers, dont plusieurs sortis du rang. Un ou deux officiers canadiens de langue française s'enrôlèrent dans l'organisation secrète au début de 1942, mais, plus tard au cours de l'année, le besoin de sans-filistes expérimentés étant devenu urgent, un certain nombre de recrues furent tirées du Corps des transmissions royal canadien. Vers la fin de la guerre, ce corps fournissait plus de recrues pour les opérations clandestines qu'aucun autre corps ou unité de l'armée canadienne.

L'engagement des Canadiens dans le service spécial offrait des problèmes administratifs complexes. Au début, on crut que la meilleure méthode serait de licencier de l'armée les Canadiens qui s'enrôlaient dans le service spécial et de les attacher, ou de les engager de nouveau, dans le service britannique. Toutefois, ce n'était pas là une solution satisfaisante et, vers la fin de 1942, on se rendait compte qu'il valait mieux prêter tout simplement ces volontaires au War Office. Le paiement de la solde continua de présenter des difficultés jusqu'à ce que, en mai 1944, la trésorerie canadienne eût accepté de payer la solde et les allocations canadiennes ordinaires à tous les militaires canadiens prêtés aux autorités anglaises, quelles que fussent leurs fonctions[62].

Le premier officier canadien qui s'engagea dans le service spécial fut recruté en avril 1942. Bien qu'il soit évidemment impossible de mentionner les noms de tous les braves Canadiens qui prirent part aux opérations clandestines, nous citerons son histoire pour illustrer la conduite de tous. Ce fut le capitaine (il obtint plus tard le grade de major) G.-D.-A. Biéler, Canadien de descendance suisse et de naissance française, du Régiment de Maisonneuve. Après un entraînement spécial, le major Biéler était parachuté le 25 novembre 1942 dans la région de Montargis, en France. Comme on devait l'apprendre plus tard à Londres, en atterrissant, le major Biéler était tombé sur une pierre et s'était blessé à la colonne vertébrale. Malgré cette blessure très souffrante, il parvint à se rendre jusqu'à Paris par étapes progressives, à l'adresse qu'on lui avait indiquée. De là, il se dirigea vers la région du nord, près de la frontière de la Belgique, où il déploya la plus grande activité pendant plusieurs mois. Il refusa l'offre qu'on lui avait faite de l'amener par avion dans un hôpital, et travailla efficacement avec son "circuit" dans le nord de la France, causant des dommages considérables au réseau de transport allemand. Son courage et ses exploits lui valurent successivement le D.S.O. et le M.B.E. Le 14 janvier 1944, la Gestapo réussit à l'arrêter à Saint-Quentin, avec un nombre important de ses collaborateurs. Transporté à Paris, le major Biéler fut soumis à la torture à plusieurs reprises mais nous savons qu'on ne put lui arracher aucun renseignement. Subséquemment, il fut incarcéré à la prison de Fresnes et, en avril, on le transportait dans un camp de concentration à Flossenbürg, en Allemagne. Il y fut gardé au secret dans, une cellule exiguë où il avait à peine la place de bouger. On ne lui permettait aucun exercice et il était privé de lecture ou de moyens d'écrire. Le ou vers le 5 septembre, d'après les renseignements que nous possédons maintenant, il fut fusillé par un peloton d'exécution.

Sur les 28 Canadiens employés en tant qu'agents secrets en France durant la période de 1942 à 1944, vingt-trois servirent d'officiers de liaison auprès des forces de la résistance et cinq furent chargés d'organiser les évasions. Ces braves

soldats contribuèrent largement à la victoire finale, mais ils payèrent chèrement leurs succès, surtout les premières années. Parmi les dix officiers canadiens parachutés en France à partir de la fin de 1942 jusqu'en mars 1944, sept furent tués ou disparurent sans laisser de traces. Dans deux cas, en mars 1944, des agents canadiens furent tués parce qu'on les avait parachutés directement dans les bras de la Gestapo qui avait réussi à s'emparer d'un "circuit de résistance" et à en arrêter tous les membres, et continuait d'adresser de faux messages à Londres. Sept autres agents canadiens furent envoyés en France quelques semaines avant le jour J, mais heureusement ils revinrent sains et saufs. Six autres, employés précédemment en Italie, furent aussi parachutés dans le sud de la France de juin à août 1944 et survécurent également.

Des cinq Canadiens employés à l'organisation des évasions, trois étaient des soldats de langue française des Fusiliers Mont-Royal, qui avaient eux-mêmes réussi à s'évader après leur capture à Dieppe. Ces trois derniers reçurent subséquemment leur brevet d'officier et, de même qu'un autre officier canadienfrançais, furent parachutés séparément en France en 1943, où ils exécutèrent un travail efficace pendant de longues périodes.

Tous les quatre survécurent, mais, malheureusement, un autre agent canadien du service d'évasion, parachuté en France en août 1943, fut fait prisonnier presque immédiatement. Il mourut quelques semaines après la fin de la guerre des suites des mauvais traitements subis dans un camp de concentration nazi.

Officiers du gouvernement civil et militaire

Vers la fin de 1942, on avait déjà commencé de dresser les plans du retour éventuel des Alliés en Europe et le gouvernement anglais demandait au Canada de fournir quelques officiers pour aider à l'administration des régions libérées et des territoires ennemis occupés[63]. Dans les pays alliés libérés, ces officiers seraient désignés sous le nom d'officiers des affaires civiles; en territoire ennemi, ils feraient partie du gouvernement militaire.. Ce service des affaires civiles avait pour mission d'aider à l'avance des troupes combattantes en maintenant l'ordre dans les régions libérées et en veillant aux besoins les plus pressants de la population civile[64]. Ce n était pas essentiellement une organisation de secours, mais ses fonctions comprenaient l'administration locale, l'aide, les secours et la restauration. Il faisait toutefois partie intégrante de l'armée: "formation soumise au règlement du service en campagne"[65]. Le service des affaires civiles devait toujours remettre aussitôt que possible l'organisation des secours et le rétablissement aux autorités locales des territoires alliés.

En février 1943, quatorze officiers canadiens passaient au centre d'instruction du service anglais des affaires civiles à Wimbledon. Le 6 octobre 1943, le comité de guerre du Cabinet autorisait l'institution d'un cours d'état-major en affaires civiles, lequel fut inauguré en décembre au Collège royal militaire' de Kingston. Cent trente et un officiers (sans compter les dix instructeurs) suivirent les cours canadiens, tandis qu'un certain nombre suivaient ceux de l'École américaine de gouvernement militaire, à Charlottesville, en Virginie[66].

Dans le nord-ouest de l'Europe, des officiers des affaires civiles et du gouvernement militaire étaient attachés aux quartiers généraux de la Première armée canadienne et des corps d'armée. Ces officiers accompagnaient leurs

formations au cours de leur progression et assumaient l'administration des affaires civiles dans les secteurs respectifs de leur armée ou de leur corps d'armée. En outre, le grand commandement des forces alliées (SHAEF) maintenait un groupe d'officiers des affaires civiles qu'on utilisait en "groupes avancés" avec les formations combattantes, ou en détachements spéciaux dans certaines villes ou régions. D'ordinaire, ces détachements se composaient d'une dizaine d'officiers formant une équipe mixte d'Américains et d'Anglais et comprenant en général quelques avocats, ingénieurs et médecins. Plusieurs Canadiens firent partie de ces groupes dans des régions fort éloignées des opérations de l'armée canadienne. En novembre 1944, on comptait 279 officiers canadiens dans le groupe central de l'administration des affaires civiles, répartis dans les sections spécialisées de l'administration, des finances, du droit, de l'approvisionnement, du travail, de l'alimentation et du génie[67]. Nous avons touché en passant, au cours du présent volume, à l'apport important du personnel des affaires civiles de la Première armée canadienne, surtout dans la partie ouest des Pays-Bas, où il s'en fallut de peu qu'on n'échappât à une famine générale (voir ci-dessus, p. 620-621, 642-645).

Le 1er groupe forestier canadien

A partir de 1940, des unités du Corps forestier canadien servaient au Royaume-Uni*. En mars 1943, quand on commença à préparer l'invasion du continent, les autorités du War Office prévoyaient la nécessité d'opérations forestières dans les régions libérées ou occupées. Elles demandèrent au Canada d'assigner cinq compagnies forestières au 21e groupe d'armées pour les opérations du nord-ouest de l'Europe et, le 11 octobre 1943, le gouvernement d'Ottawa approuvait ce projet[68]. En janvier 1944, on organisait le quartier général du ler groupe forestier canadien et le colonel C. E. F. Jones en prenait le commandement. En mai 1944, on approuvait une nouvelle demande des autorités anglaises à l'effet que le nombre de compagnies du ter groupe forestier passe de cinq à dix[69]. Le grand quartier général canadien garda l'administration et le commandement du groupe jusqu'en juillet et août, alors que les compagnies étaient transportées au sud de l'Angleterre, en préparation de l'embarquement pour le continent.

La première tâche confiée au ler groupe forestier canadien présentait une similitude remarquable avec les opérations forestières des anciens jours au Canada. Les troupes d'invasion avaient besoin de bois pour leurs opérations sur le continent, mais on manquait de navires pour le transporter. Le lieutenantcolonel E. P. Burchett, sous-directeur des opérations forestières du Corps forestier canadien exprima l'opinion qu'il serait possible de remorquer des trains de longues pièces de bois à travers la Manche pourvu qu'elles soient réunies en radeaux. La proposition fut approuvée et, en mars 1944, la première section spéciale du corps forestier canadien commençait l'assemblage des radeaux à Southampton et à Barry (dans le chenal de Bristol). Cette tâche prenait fin en août, après qu'il devenait possible d'utiliser les bois du continent. Les Canadiens avaient construit 77 radeaux de bois équarri et 54 radeaux de bois rond. L'opération réussit parfaitement. Les radeaux rencontrèrent une mer houleuse, surtout

* Voir l'ouvrage *Six années de guerre,* p. 214-217.

ceux qui venaient de Barry et devaient contourner la pointe de Cornouailles, mais les remorqueurs réussirent à les rendre à bon port, à une vitesse qui atteignit parfois dix nceuds[70].

Pendant la dernière semaine de juillet et la première semaine d'août, le ler groupe forestier canadien et cinq compagnies forestières passaient en France, où on leur adjoignit une compagnie de pionniers anglais et deux compagnies forestières du Corps de génie royal. On commença immédiatement l'abattage des arbres dans la forêt de Cerisy, entre Bayeux et Saint-L8. A la fin d'octobre et au début de novembre, le groupe forestier canadien transportait ses opérations en Belgique et se mettait au travail dans la forêt de Waterloo, près de Bruxelles. Vers la fin d'octobre, les cinq autres compagnies canadiennes arrivaient sur le continent, venant du Royaume-Uni, et se mettaient à l'oeuvre dans la forêt des Ardennes, dans le secteur américain, où une compagnie canadienne était déjà au travail. Quand les Allemands lancèrent leur contre-offensive dans les Ardennes, au milieu de décembre, les six compagnies forestières se mirent sur la défensive, mais furent finalement forcées de retraiter précipitamment (voir ci-dessus, p. 468). Elles parvinrent toutes à rentrer à Bruxelles saines et sauves avec une partie considérable de leur équipement technique, bien qu'elles aient dû abandonner 21 scieries mécaniques dans les Ardennes. Ces compagnies furent alors assignées à d'autres régions de la Belgique[71].

En février 1945, dès que la région eut été occupée par les Alliés, deux compagnies forestières canadiennes furent employées dans la Reichswald et ensuite dans la Hochwald pour tirer de ces deux forêts, qui avaient été le théâtre de tant de combats sanglants, les bois nécessaires à la construction de ponts sur le Rhin. Le groupe forestier canadien continua son travail pendant quelque temps après la fin des hostilités, alors que toutes les compagnies se trouvaient en Allemagne. En novembre 1945, les opérations forestières canadiennes sur le continent prenaient fin. Pendant la période qu'il avait passée dans le nordouest de l'Europe, le groupe avait produit environ 47,700,000 pieds, mesure de planche, de bois de sciage, en plus des autres bois de toutes catégories, et apporté une contribution importante au succès de la campagne[72].

Conclusion

LE présent volume relate l'histoire des 333 jours de combats des soldats canadiens, des plages normandes à la Weser et aux rives de la Baltique.

Pendant cette période, la Première armée canadienne avait fait une avance de 450 milles en ligne droite, au cours d'une série de combats aussi terribles que toutes les autres batailles historiques dont ces régions anciennes et fameuses avaient été témoins. En termes numériques, l'armée canadienne n'était pas nombreuse parmi les troupes alliées qui combattirent sous le commandement du général Eisenhower. Le Canada n'avait fourni que cinq des quatre-vingt-dix divisions du commandant en chef; l'effectif total de ses forces en campagne à la fin des hostilités ne dépassait pas 170,0001. Mais 237,000 hommes et femmes de l'armée canadienne* avaient servi dans le nord-ouest de l'Europe au cours des opérations[2]. La défaite allemande résulta de l'effort puissant d'une coalition de grands pays, dont la force dépassait de beaucoup celle du Canada.

Néanmoins, il échut aux Canadiens d'être au premier rang dans les combats les plus acharnés et les plus décisifs de toute cette grande campagne finale. Dans son dernier rapport, le général Eisenhower écrit que "trois épisodes en particulier contribuèrent le plus à la victoire". Ce sont: la bataille des plages normandes, la bataille de la poche de Falaise et les batailles livrées sur la rive ouest du Rhin en février et mars. Les Canadiens jouèrent un rôle important au cours de ces trois épisodes. En outre, il y a lieu de mentionner, à cause des difficultés à surmonter et de son importance stratégique, la bataille de l'Escaut, au cours de laquelle la Première armée canadienne et, en particulier, le 2° corps d'armée canadien, ouvrit le passage de la mer jusqu'au port d'Anvers, ce qui permit de ravitailler les armées alliées pendant le dernier assaut sur l'Allemagne. Ces exploits commandent le respect, même à l'échelle des plus grandes puissances.

A la fin des hostilités, le service de renseignements estimait que la Première armée canadienne, au cours de sa campagne de dix mois, avait eu à combattre 60 divisions des troupes allemandes (les restes d'une ou de deux autres divisions allemandes qui avaient subi l'assaut des Canadiens plus tôt au début de la campagne avaient disparu de la circulation avant que l'armée occupe un secteur du front). Et l'on ajoutait le commentaire suivant: "Ces divisions étaient de toutes catégories, depuis les fanatiques SS et les parachutistes tenaces jusqu'aux plus médiocres formations d'instruction et d'aviation. Pendant toute la campagne de l'ouest, le haut commandement allemand fit à la Première armée canadienne l'honneur de lui opposer certaines des meilleurs troupes dont il disposait". Quelques-uns des combats les plus acharnés ne laissèrent qu'un très petit nombre de prisonniers aux mains des Canadiens, car ces durs combattants préféraient mourir que de se rendre. Néanmoins, à partir du 23 juillet, alors que la Première armée canadienne entrait dans la mêlée jusqu'au 4 mai, date de la

* Le nombre total de membres de l'armée canadienne qui servirent dans le nord-ouest de l'Europe, de 1940 à 1945, est de 257,978. Si l'on déduit de ce nombre les contingents envoyés en Bretagne en 1940 et à Dieppe en 1942, ainsi que ceux qui arrivèrent sur le continent après le 8 mai 1945, on obtient le chiffre de 237,009 hommes qui participèrent à la campagne.

dernière bataille, l'armée canadienne fit 192,000 prisonniers* ennemis dans son secteur du front[3].

Le lecteur a pu se rendre compte que l'armée commandée par le général Crerar comprenait un grand nombre de troupes non canadiennes. A ce point de vue, la Première armée canadienne ressemblait à la Huitième armée britannique qui combattit dans le nord de l'Afrique et en Italie et où, à certains moments, les divisions du Royaume-Uni ne formaient qu'une faible minorité. Le Canada avait fourni un corps d'armée à la Huitième armée et jusqu'à ce que celui-ci fut revenu d'Italie dans la dernière partie de la campagne et eut repris sa place dans la Première armée canadienne, il avait fallu le remplacer par d'autres troupes. A un moment donné, au début de la bataille de la Rhénanie, en février 1945, le 30e corps britannique et une grande partie des effectifs de combat de la Deuxième armée britannique se trouvèrent sous le commandement du général Crerar, de sorte que son armée comptait neuf divisions britanniques. Le général Crerar recommanda particulièrement aux correspondants de journaux attachés à son quartier général de ne pas oublier "les formations anglaises, écossaises et galloises" qui participent à la bataille[4]. C'est ce qu'ils firent, ce qui n'empêche pas un journal de Londres de publier la remarque de son correspondant militaire que l'armée "était canadienne de nom parce que son commandant et son état-major sont des Canadiens"[5]. Certaines gens n'ont jamais pu comprendre le degré de fluidité de la composition d'une armée en campagne. Pendant toute la guerre, il fut toujours difficile de distribuer exactement les éloges mérités à chaque élément national d'une armée internationale.

La Première armée canadienne était la plus internationale de toutes les armées qui combattirent dans le nord-ouest de l'Europe et il y a lieu d'accorder leur juste part aux troupes du Commonwealth et des Alliés qui en firent partie. Pendant quelques brèves périodes, des divisions américaines lui furent attachées et le seul regret des Canadiens fut que ces périodes n'aient été plus longues. La lie division blindée polonaise par contre en constituait un élément presque permanent et ses exploits à Falaise sont encore vivants dans la mémoire de chacun. La 1re brigade d'infanterie belge et la brigade royale des Pays-Bas (de la princesse Irène) se joignirent à la Première armée canadienne quand celle-ci entra dans la mêlée en août 1944 et, bien qu'elles n'en aient pas toujours fait partie, elles étaient encore sous son commandement lors de la victoire finale; les souvenirs de cette association sont des plus agréables. Le lev groupe de brigade blindé tchécoslovaque indépendant fut aussi attaché à l'armée pendant plusieurs semaines de l'automne de 1944 et participa à l'investissement de Dunkerque en compagnie de quelques unités françaises. La franche, souple et efficace collaboration de tous ces éléments nationaux sous le commandement de la Première armée canadienne fut l'un des aspects particuliers les plus encourageants de toute la campagne.

Mais il y a lieu de mentionner tout particulièrement les formations britanniques et non pas seulement à cause de leur nombre plus considérable. Les liens étroits qui s'étaient établis entre les Canadiens et le peuple et l'armée de Grande-

* C'est un sujet de satisfaction de savoir que 2,248 Canadiens seulement ont été faits prisonniers de guerre durant toute la campagne. Dans son ouvrage *Six années de guerre,* auteur s'est trompé en disant que, l'armée avait perdu plus de prisonniers aux mains de l'ennemi en neuf heures à Dieppe qu' en onze mois de campagne dans le nord-ouest de l'Europe en 1944-45. Le nombre des prisonniers perdus à Dieppe fut de 1,946, de sorte que l'erreur n'est pas considérable.

Bretagne pendant les longues années de garnison au Royaume-Uni se resserrèrent encore davantage au cours de la campagne sur le continent. Une grande quantité du plus pur sang anglais fut versée sur les champs de bataille de la Première armée canadienne; son association avec les let' et 30e corps britanniques et leurs vaillantes divisions entre dans l'histoire canadienne. Les Canadiens qui ont combattu dans le nord-ouest de l'Europe conserveront longtemps le souvenir et le respect des qualités militaires et de la bravoure simple et digne du soldat britannique.

Toutefois, les divisions canadiennes formèrent constamment le noyau de l'armée. Leur rôle, pendant ces onze mois de batailles acharnées et sanglantes, est tristement établi par le fait des 11,000 soldats canadiens morts au champ d'honneur pendant la campagne. Ils reposent maintenant dans des tombes vénérées en France, en Belgique et dans les Pays-Bas; leur mémoire est conservée pieusement, non seulement par leurs camarades et leurs compatriotes, mais aussi par les peuples reconnaissants, à la libération desquels ils ont travaillé.

Comme bien d'autres formations lancées dans la tourmente sans aucune expérience militaire, les divisions canadiennes avaient beaucoup à apprendre et leur expérience fut durement acquise. Mais, après cette phase du début, ce fut une armée de soldats aguerris qui déboucha de la Normandie et qui prouva de plus en plus sa maîtrise de tous les aspects militaires au cours de la campagne. Dans les derniers mois de la guerre, notre armée était devenue un organisme militaire de la plus haute efficacité. Les caractéristiques de la Première armée canadienne après qu'elle eut atteint sa maturité se révèlent par la sûreté et l'intelligence de son commandement à tous les échelons, le travail minutieux et éclairé de son état-major, l'appui énergique et expert des armes et des services techniques et surtout par la conduite résolue et habile des troupes contre leur formidable ennemi. Elle était devenue une force redoutable dont il fallait tenir compte.

APPENDICES

BLANK PAGE

APPENDICE "A"

DIRECTIVE À L'OFFICIER GÉNÉRAL COMMANDANT EN CHEF DE LA PREMIÈRE ARMÉE CANADIENNE

SECRET ABSOLU
Q.G.TS.8809 FD.24
24 mai 1944*

Lieut.-gén. H. D. G. Crerar, CB, DSO,
Officier général commandant en chef,
Première armée canadienne.

1. Vous avez été nommé commandant de la Première année canadienne à compter du 20 mars 1944.

2. Le gouvernement du Canada a approuvé l'affectation de la Première armée canadienne (moins le ter corps d'armée canadien et les troupes auxiliaires qui sont actuellement en service dans la zone méditerranéenne) et des éléments canadiens des troupes aéroportées, du G.Q.G., de la zone des étapes, des troupes de base et autres troupes qui sont présentement en service au Royaume-Uni pour qu'ils servent avec les forces militaires de Sa Majesté, levées au Royaume-Uni ou dans tout autre pays du Commonwealth britannique, et qui relèvent ou relèveront du commandement du 21e groupe d'armées.

3. En vertu du décret du conseil C.P. 3464 du 29 avril 1943 édicté aux termes du paragraphe (5) de l'article 6 de la loi sur les forces de la Communauté britannique présentes au Canada, chapitre 21 des Statuts du Canada, 1933 ainsi qu'aux termes de la loi sur les mesures de guerre, chapitre 206 des Statuts revisés du Canada, 1927, et par les désignations du ministre de la Défense nationale du Canada faites en vertu dudit décret du conseil du 29 avril 1943 et de celui du 23 février 1944 respectivement, on a accordé l'autorisation d'émettre les ordres d'affectation nécessaires pour que lesdites troupes servent de cette façon.

4. Par une lettre datée du 6 janvier 1944, il est en outre convenu, conformément aux conditions énoncées dans la lettre du ministère de la Guerre 79/HD/2082 (S.D.4) datée du 4 janvier 1944, que si lesdites troupes servent avec le 21e groupe d'années, le commandant en chef du 21e groupe d'armées peut interchanger certaines formations entre la Première armée canadienne et les armées britanniques gui composent sa force et que, en prévision de ces dispositions, certains postes du Q.G. de la Première armée canadienne, ne devant pas dépasser 50 p. 100 du personnel, peuvent être remplis par des officiers britanniques en vertu d'une entente mutuelle conclue entre le commandant en chef du 21e groupe d'années et l'officier général commandant en chef la Première armée canadienne.

5. Nous constatons qu'on a déjà pris des mesures en vue de donner suite à l'approbation et à l'entente dont il est question ci-dessus par l'émission des ordres d'affectation n° 9 et n° 10 datés du 7 janvier 1944 et du 20 mars 1944 respectivement.

6. Le gouvernement du Canada a, en outre, approuvé la participation desdites troupes canadiennes à l'invasion prochaine de l'Europe occupée par l'ennemi, ainsi que le prévoyaient vos rapports transmis au Q.G.A.C. par les télégrammes COS 60 et COS 70 datés du 25 avril 1944 et du 181 mai 1944 respectivement.

* Cette directive a d'abord *été* transmise au général Crerar sous forme de projet le 19 mai 1944. Le 24 mai 1944, le Comité de guerre du cabinet l'a approuvée, en substituant toutefois un nouveau paragraphe 11 à celui du projet. Par conséquent, la date indiquée ici est celle de l'approbation finale et le texte est celui qui a été finalement accepté. Le paragraphe 11 initial se lisait ainsi qu'il suit:

> "11. A la demande du gouvernement du Canada, certaines formations de la Première armée canadienne ont été envoyées dans la zone méditerranéenne en vue d'augmenter alors l'efficacité de la participation du Canada à la guerre et de leur faire acquérir l'expérience au combat. Maintenant que ces buts ont été atteints, le gouvernement du

Canada est d'avis qu'il est très souhaitable, tant du point de vue national que du point de vue, dans les circonstances actuelles, de la participation la plus efficace possible et à cause d'avantages d'ordre administratif, que, dès que les circonstances militaires le permettront, ces formations qui servent présentement dans la zone méditerranéenne, de même que les formations et unités de campagne qui servent ailleurs, soient groupées sous la direction d'un commandement canadien unifié."

7. On a en outre approuvé l'emploi d'une division canadienne et d'une brigade blindée canadienne, ainsi que les troupes auxiliaires nécessaires, tel que prévu dans vos rapports dont il est question au paragraphe 6 ci-dessus, dans des opérations qui, bien qu'elles relèveront du commandement du 21e groupe d'armées, ne relèveront pas directement de votre commandement. Il vous faudra émettre à l'officier ou aux officiers commandant ces forces des instructions appropriées pour leur permettre de prendre les décisions nécessaires concernant ces forces, quand les circonstances ne leur permettront pas de vous les soumettre d'abord.

8. Vous et le commandant de toute force canadienne ne relevant pas de votre commandement, soit parce qu'elle en a été détachée ou pour toute autre raison, jouissez toujours du droit de consulter le gouvernement du Canada concernant toute action à laquelle lesdites forces canadiennes sont ou seront vraisemblablement entraînées ou engagées, ou concernant toute question relative à leur administration. A moins que vous ne jugiez que les circonstances exigent que vous agissiez autrement, vous ne consulterez le gouvernement du Canada que lorsque la décision réparatrice ou toute autre décision, jugée nécessaire par vous ou le commandant de cette force canadienne, aura été soumise à l'officier commandant la force combinée et qu'il n'aura pas pris de mesures appropriées. Toute consultation de ce genre, de la part de tout commandant canadien dans le théâtre de guerre de l'Europe occidentale, se fera par votre intermédiaire. Toute consultation de ce genre, de la part de l'officier général commandant le 1er corps d'armée canadien au sein des armées alliées en Italie, se fera par l'intermédiaire du chef d'état-major, Q.G.A.C. Lorsqu'une question est soumise au chef d'état-major, il lui incombera d'obtenir du commandant de l'armée son point de vue qu'il transmettra au gouvernement du Canada au sujet des questions qui ont une répercussion sur l'armée canadienne de campagne dans son ensemble.

9. Pour décider si vous devez exercer votre autorité pour retirer de la force combinée la force canadienne, ou toute partie de celle-ci, qui relève de votre commandement, autorité dont vous jouissez en vertu des dispositions de la désignation du ministre de la Défense nationale datée du 23 février 1944 et autorisée par le décret du conseil C.P. 3464 du 29 avril 1943, vous devrez tenir compte de toutes les circonstances, y compris les suivantes, mais sans exclure les autres:

(a) Si, à votre avis, les ordres et instructions transmis à vous par le commandant de la force combinée représentent, dans les circonstances, une tâche qui, pour les forces canadiennes, est une opération militaire pratique;
(b) Si, à votre avis, avec les ressources dont vous disposez, vous pouvez accomplir cette tâche avec des chances raisonnables de succès;
(c) Si, à votre avis, ces ordres, instructions ou tâche ne sont pas conformes avec la ligne de conduite du gouvernement canadien;
(d) Votre appréciation des pertes possibles en ce qui concerne la force canadienne, par rapport à l'importance des résultats possibles à atteindre;
(e) La répercussion d'un tel retrait sur le succès de l'opération dans son ensemble;
(f) Tous les autres éléments que vous jugerez pertinents. Normalement il vous faudra consulter le gouvernement du Canada avant d'exercer votre autorité d'ordonner un tel retrait mais, si les exigences du moment ne vous permettent pas de le consulter, vous êtes parfaitement libre, en décidant si vous devez exercer ou non cette autorité, de prendre les mesures que vous jugez sages après avoir tenu compte de toutes les circonstances précitées.

Quand une division canadienne ou une autre formation plus petite ne relevant pas de votre commandement agit sous les ordres de l'officier général commandant en chef le 21e groupe d'armées, ou conformément aux ordres émis en vertu d'une autorité déléguée par lui, les considérations énoncées ci-dessus dans le présent paragraphe s'appliquent également au retrait, de la force combinée, d'une telle division ou autre formation plus petite. L'officier

commandant une telle division ou autre formation plus petite n'a pas en soi le pouvoir de se retirer de la force combinée; comme le prévoit le paragraphe 8 des présentes instructions, il lui faudra vous consulter à cet égard, car vous seul avez le pouvoir d'ordonner un tel retrait.

10. Étant donné que les forces mentionnées au paragraphe 7 servent dans le même théâtre d'opérations que la Ire armée canadienne, le gouvernement canadien est d'avis que seule l'urgence des opérations militaires devrait motiver la continuation de détachements de telles forces et la perte d'avantages pratiques évidents qui découlent d'une direction et d'une administration unifiées des troupes canadiennes.

11. A la demande du gouvernement du Canada, certaines formations de la 1re armée canadienne ont été envoyées dans la zone méditerranéenne en vue d'augmenter alors l'efficacité de la participation du Canada à la guerre et de leur permettre d'acquérir de l'expérience au combat. Maintenant que ces buts ont été atteints, le gouvernement du Canada est d'avis qu'il est très souhaitable que, dès que les circonstances militaires le permettront, ces formations qui servent présentement dans la zone méditerranéenne, de même que les formations et unités de campagne qui servent ailleurs, soient groupées sous la direction d'un commandement canadien unifié.

12. Des instructions relatives à l'exercice des pouvoirs de discipline et à la question des citations et des récompenses ont déjà été envoyées au quartier général de l'armée canadienne pour qu'il vous les transmette et vous vous conformerez à ces instructions, sous réserve de modifications qu'on y apportera de temps à autre et dont on vous mettra au courant.

13. Vous tiendrez le ministre de la Défense nationale constamment au courant des questions précitées.

14. Vous devez adresser toutes questions, y compris les questions de ligne de conduite générale, au chef d'état-major général par l'intermédiaire du chef d'état-major au quartier général de l'armée canadienne, à Londres.

Le chef d'état-major général,
lieut.-général
J. C. Murchie

APPENDICE "B"

PERTES DE L'ARMÉE CANADIENNE — NORMANDIE — 6 JUIN 1944[1]

UNITÉS	PERTES AVEC MORTALITÉ						PERTES SANS MORTALITÉ										TOTAL, PERTES AVEC ET SANS MORTALITÉ		
	Tués au combat		Morts de blessures 6 juin 44		TOTAL		Blessés[2]		Blessés au combat		Prisonniers de guerre Blessés		Prisonniers de guerre Non blessés		TOTAL				
	Off.	S.-o. et s.	Off.	S.-o. et s.	Off.	S.-o. et s.	off.	S.-o. et s.	Off.	S.-o. et s.	Off.	S.-o. et s.	Off.	S.-o. et s.	Off.	S.-o. et s.	Off.	S.-o. et s.	Tous grades
Quartiers généraux de formations[3]	1	—	—	—	1	—	1	—	—	1	—	—	—	—	1	1	2	1	3
Royal Winnipeg Rifles	1	15	1	40	2	55	3	61	1	1	1	—	3	1	8	63	10	118	128
Regina Rifle Regiment	3	41	—	1	3	42	2	59	—	2	—	—	—	—	2	61	5	103	108
1st Bn Canadian Scottish Regiment	1	16	—	5	1	21	3	61	—	1	—	—	—	—	3	62	4	83	87
Queen's Own Rifles of Canada	—	56	—	5	—	61	6	71	—	5	—	—	—	—	6	76	6	137	143
Régiment de la Chaudière	2	15	—	1	2	16	1	36	1	7	—	1	1	40	3	84	5	100	105
North Shore (New Brunswick) Régiment	1	27	—	6	1	33	2	86	—	3	—	—	—	—	2	89	3	122	125
Stormont, Dundas & Glengarry Highlanders	—	1	—	—	—	1	1	12	—	—	—	—	—	—	1	12	1	13	14
North Nova Scotia Highlanders	—	3	—	1	—	4	—	5	—	1	—	—	—	—	—	6	—	10	10
Cameron Highlanders of Ottawa (MG)	—	1	—	—	—	1	1	2	—	—	—	—	—	—	1	2	1	3	4
7e régiment de reconnaissance (17th Duke of York's Royal Canadian Hussars)	1	—	—	—	1	—	1	1	—	—	—	—	—	—	1	1	2	1	3
6e régiment blindé (1st Hussars)	2	20	—	—	2	20	2	16	—	3	—	—	—	—	2	19	4	39	43
10e régiment blindé (Fort Garry Horse)	1	13	—	—	1	13	2	8	—	1	—	—	—	—	2	9	3	22	25
27e régiment blindé (Régiment des fusilliers de Sherbrooke)	—	—	—	—	—	—	1	1	—	—	—	—	—	—	1	1	1	1	2
12e régiment de campagne, A.R.C.	—	1	—	—	—	1	4	2	—	1	—	—	—	—	4	3	4	4	8
13e régiment de campagne, A.R.C.	3	2	—	1	3	3	3	1	—	—	—	—	—	—	3	1	6	4	10
14e régiment de campagne, A.R.C.	2	8	—	—	2	8	2	10	1	1	—	—	—	—	3	11	5	19	24
19e régiment de campagne d'armée, A.R.C.	—	3	—	—	—	3	2	16	—	—	—	—	—	—	2	16	2	19	21
5e compagnie de campagne, Génie	1	5	—	1	1	6	—	17	—	—	—	—	—	—	—	17	1	23	24
6e compagnie de campagne, Génie	—	9	—	2	—	11	—	15	—	—	—	—	—	—	—	15	—	26	26
16e compagnie de campagne, Génie	—	2	—	—	—	2	2	8	—	—	—	—	—	—	2	8	2	10	12
18e compagnie de campagne, Génie	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	—	—	—	1	—	1	1
Détachements et personnel du service des tr.	1	3	—	—	1	3	—	1	—	—	—	—	—	—	—	1	1	4	5
Détachements et personnel du C.S.R.C.	—	5	—	1	—	6	—	3	—	—	—	—	—	—	—	3	—	9	9
Détachements et personnel de l'I.R.C.	—	9	—	—	—	9	1	5	—	5	—	—	—	—	1	10	1	19	20
Détachements et personnel du C.R.G.E.M.	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	—	—	—	1	—	1	1
TOTAL—Unités relevant du commandement de la 3e division d'inf. can.	20	255	1	64	21	319	40	499	3	32	1	1	4	41	48	573	69	892	961
1er bat. can. de parachutistes (6e div. britannique aéroportée)	3	16	—	—	3	16	—	6	1[4]	3	—	6	—	78	1	93	4	109	113
TOTAL—Toutes unités de l'armée can.	23	271	1	64	24	335	40	505	4	35	1	7	4	119	49	666	73	1001	1074

NOTES:
1. Etablies d'après des renseignements fournis par le ministère des Affaires des anciens combattants (Archives des services de guerre) le 13 février 1956. Les unités non énumérées n'avaient pas été inscrites.
2. Le nombre comprend 1 officier et 25 sous-officiers et soldats qui sont morts de blessures, du 7 au 28 juin 1944.
3. L'Aumônier attaché au Q.G. de la 2e br. blindée can. a été tué; un officier du Royal Winnipeg Rifles attaché au Q.G. de la 7e br. d'inf. can. a été blessé; un soldat du Génie, détaché auprès du Q.G. de la 3e div. d'inf. can., a subi des blessures au combat.
4. C.S.R.C.

APPENDICE "C"

PERTES APPROXIMATIVES DES ARMÉES ALLIÉES PAR SECTEURS, NORMANDIE, 6 JUIN 1944

Il devrait être facile d'établir le chiffre exact des pertes lors du débarquement en Normandie; mais, de fait, c'est impossible. Sur les trois pays qui ont pris part à l'opération, seul le Canada, semble-t-il, a établi des données statistiques sur les pertes, après la guerre, en se fondant sur les dossiers de chaque soldat des unités en cause. Les seuls chiffres dont on dispose en ce qui concerne les forces du Royaume-Uni et des États-Unis sont les chiffres approximatifs, et nécessairement imprécis, établis lors du débarquement; à l'égard de certains secteurs, on ne dispose réellement d'aucun chiffre. En l'occurrence, il semble donc inutile de vouloir établir des données statistiques; mais l'opération "Neptune" a été une entreprise si importante qu'en faire le récit sans citer les chiffres ayant trait aux pertes serait absurde du point de vue de l'histoire. On a donc tenté d'y arriver et voici les résultats obtenus.

SECTEUR DES TROUPES AÉROPORTÉES DES ÉTATS-UNIS
(82e ET 101• DIVISIONS AÉROPORTÉES)

Dans le présent cas, nous disposons de chiffres précis mis à jour. En se fondant sur les rapports des divisions, Gordon A. Harrison, dans *Cross-Channel Attack* (Washington, service de l'armée, 1951), pp. 284 et 300, établit les pertes à 1259 en ce qui concerne la 82e division et à 1240 en ce qui concerne la 101e, soit un total de 2499.

SECTEUR "UTAH" (4e DIVISION D'INFANTERIE AMÉRICAINE)

Les pertes ont été extrêmement minimes ici. Une publication officielle les établit à 197 *(Utah Beach to Cherbourg,* Washington, service de l'armée, 1947, p. 55).

SECTEUR "OMAHA" (1re DIVISION D'INFANTERIE AMÉRICAINE, PLUS UN
RÉGIMENT DÉTACHÉ DE LA 29e DIVISION D'INFANTERIE AMÉRICAINE)

Les pertes ont été extrêmement lourdes ici et il semble qu'il n'existe aucun chiffre vraiment sûr. Harrison, p. 330, donne "environ 2,000" comme étant "franchement une estimation"; on a accepté cette estimation officielle.

SECTEUR "GOLD" (500 DIVISION D'INFANTERIE (NORTHUMBRIAN))

Le seul chiffre qu'on ait trouvé en ce qui concerne cette division est établi dans un rapport du Groupe de recherches des opérations de l'armée (britannique), qui conclut, en se fondant sur l'examen de journaux de guerre, qu'il y a eu 413 pertes *sur les plages.* Le chiffre relatif à toute la journée serait sans doute quelque peu plus élevé. Il est révélateur que, d'après ce calcul, on établisse à 805 les pertes subies sur les plages dans la zone de la 3e division d'infanterie canadienne; nous savons que les pertes subies par les Canadiens ce jour-là, dans son ensemble, ont été de 961; un autre rapport du Groupe de recherches des opérations de l'armée établit à 243 les pertes d'unités britanniques sur les plages dans le secteur canadien (y compris le corps de commandos no 48 de la marine royale).

SECTEUR "JUNO" (3e DIVISION D'INFANTERIE CANADIENNE)

D'après les chiffres officiels canadiens, les pertes se sont établies à 961 dans ce secteur; il est impossible d'établir une distinction entre les pertes subies sur la plage et à l'intérieur des terres. Si l'on ajoute 243 pertes subies par les unités britanniques sur les plages (voir secteur "Gold" ci-dessus), le total des pertes s'élève à 1,204 pour cette journée-là; il devrait être un peu plus élevé si l'on tenait compte des pertes britanniques à l'intérieur des terres.

SECTEUR "SWORD" (30 DIVISION D'INFANTERIE BRITANNIQUE)

Le seul chiffre qu'on ait trouvé est celui du Groupe de recherches des opérations de l'armée: 630 pertes sur les plages. Les observations ci-dessus, sous, la rubrique secteur "Gold", s'appliquent ici également.

SECTEUR DES TROUPES AÉROPORTÉES BRITANNIQUES (6e DIVISION AÉROPORTÉE)

Le rapport sans date de la division précise que pendant les *deux premiers jours* de combat "la division a subi plus de 800 pertes", sans compter "les disparus lors de la descente en parachute dont le nombre s'élève encore à environ 1,000". D'après une étude du ministère de la Guerre, le chiffre final des disparus, en ce qui concerne les deux brigades de parachutistes, lors des opérations initiales aéroportées, s'élevait à 658, tous grades. Si l'on ajoutait les pertes subies par les unités aéroplanées, le nombre s'élèverait probablement à 800; en outre, les pertes de pilotes de planeur sont de 95. Étant donné que le combat du 7 juin *a* été beaucoup moins acharné que celui du jour J, on pourrait peut-être attribuer au 6 juin 600 des 800 pertes subies au "combat". Cela porterait à environ 1,500 le nombre de pertes subies le jour J dans ce secteur: chiffre qui se compare aux pertes subies par les divisions aéroportées américaines.

TOTAUX

Les chiffres acceptés ci-dessus donnent un total global de 8443 pertes. Mais ce total n'est probablement pas assez élevé, car les chiffres relatifs aux 50e et 3e divisions britanniques ne représentent que les pertes subies sur les plages et, en ce qui concerne le secteur ` Omaha", il y a des chiffres plus élevés que le total modeste de 2,000 de Harrison. Que les historiens militaires du Royaume-Uni fixent un chiffre estimatif beaucoup plus élevé, soit 10,865, démontre le caractère peu satisfaisant des données statistiques. En se fondant sur les calculs précités établis par le Canada, le total des pertes des armées alliées, le 8 juin 1944, a probablement dépassé 9,000. Si l'on utilise l'expérience canadienne comme critère, environ un tiers de ces hommes sont morts.

APPENDICE "D"

DIRECTIVE DU GÉNÉRAL MONTGOMERY AUX GÉNÉRAUX BRADLEY ET DEMPSEY, 30 JUIN 1944

(tirée du dossier du général Crerar GOC-in-C 1-0)

SECRET ABSOLU
Q.G. Tac. du 21e groupe d'armées.
No. M 505
30 juin 1944.

Lieut.-gén. O. N. Bradley, 1re armée américaine.
Lieut.-gén. sir Miles Dempsey, 2e armée britannique.

La situation générale

1. Ma ligne de conduite générale, une fois établi solidement dans une zone, a toujours été d'attirer le gros des forces de l'ennemi sur notre flanc est et de leur livrer bataille là, de façon que nos opérations sur le flanc ouest puissent s'effectuer avec plus de facilité.

2. Cette ligne de conduite nous a très bien réussi. Cherbourg est tombé sans qu'interviennent des réserves ennemies amenées d'autres zones;. la Première armée américaine est en train de se réorganiser et de se regrouper, sans être ennuyée par l'ennemi; le flanc ouest est calme. Tout cela est très bien; c'est sur le flanc ouest que des gains territoriaux sont essentiels à cette étape du combat, étant donné que nous avons besoin d'espace de ce côté-là pour installer nos services administratifs. En obligeant l'ennemi à placer le gros de son effectif en face de la Deuxième armée, nous avons facilité l'acquisition de territoire sur le flanc ouest.

3. Notre ligne de conduite a obtenu un tel succès que la Deuxième armée fait maintenant face à un formidable déploiement de divisions Panzer allemandes; on en a reconnu huit avec précision et il en viendra probablement d'autres. Les dernières arrivées semblent venir de très loin. Les divisions dont l'identité a été établie entre Caumont et Caen sont les suivantes:

21 Pz
2 Pz
1 SS
2 SS
9 SS
10 SS
12 SS
L E H R

La 21e division Panzer se trouve sur le front de Caen; la 2e division panzer, sur le front de Caumont; les six autres divisions sont groupées autour du 8e corps d'armée entre les deux fronts.

4. Nous ne sommes pas encore certains si Hitler se propose de concentrer de grandes forces dans le nord-ouest de l'Europe en vue d'anéantir les forces alliées en Normandie. Il peut décider que c'est une excellente affaire; en vue d'obtenir du succès, il peut bien être disposé à céder du terrain peu à peu sur le front de Russie et à accepter des revers sur ce théâtre de guerre.
Sa ligne de conduite à cet égard sera connue en temps opportun.

5. Pour l'instant, il est bien clair qu'il a puissamment renforcé le front de Normandie et qu'une contre-attaque en règle semble imminente. Nous en sommes fort aises.

6. Nos tactiques doivent rester les mêmes. Les voici, en résumé:
   (a) *Garder l'initiative*.
   On ne peut la garder que par l'action offensive. Nous ne devons rester inactifs sous aucun prétexte. Sans l'initiative, nous ne pouvons pas gagner.
   (b) *Ne jamais reculer.*
   C'est très important sur le flanc est; l'ennemi y a concentré une grande puissance

et on ne doit pas lui permettre de s'en servir avec succès. Tout recul sur le flanc est pourrait avoir des répercussions sur la mise à exécution rapide de nos plans relatifs au flanc ouest.

(c) *Suivre nos plans à la lettre.*
Ces plans se fondent sui la ligne de conduite générale énoncée au paragraphe 1 ci-dessus.
Nous devons maintenir un équilibre et un aplomb dans nos dispositions, tels que nous n'ayons jamais besoin de réagir aux mouvements ou aux poussées de l'ennemi; l'ennemi peut faire ce qu'il lui plaira; nous suivrons *nos* plans.

Grande ligne du plan

7. Retenir le nombre maximum de divisions ennemies sur notre flanc est entre Caen et Villers Bocage, et faire avancer le flanc droit ou ouest du groupe d'armées vers le sud et l'est en un grand déploiement afin de menacer la ligne de retraite de ces divisions ennemies vers le sud de Paris.
Les ponts de la Seine, entre Paris et la mer, ont été détruits par les forces aériennes alliées et l'on verra à ce qu'ils ne servent plus; une puissante force alliée, établie dans la zone du Mans-Alençon, menacerait sérieusement la concentration ennemie dans la zone de Caen et sa "fuite" vers le sud de Paris.

Deuxième armée britannique

8. Voici ses tâches.
(a) Retenir les principales forces ennemies dans la zone située entre Caen et Villers Bocage.
(b) Ne pas reculer.
(c) Préparer des opérations en vue de la prise de Caen quand l'occasion se présenterale plus tôt sera le mieux.

9. L'ennemi semble prêt à lancer une contre-attaque en règle quelque part entre Caen et Villers Bocage; l'axe principal de cette attaque n'est pas encore apparent. Afin de mettre une réserve mobile à la disposition du commandant d'armée, la 7e division blindée, qui tient présentement le secteur. divisionnaire de droite, sera remplacée demain par la Première armée et ce secteur divisionnaire sera compris dans la zone de la Première armée; la limite entre les armées devra être ajustée en conséquence.

10. Le commandant d'armée doit lire avec grand soin le paragraphe 6.

Première armée américaine

11. Préparer une offensive vers le sud sur le flanc droit, commençant le lundi 3 juillet.

12. L'armée doit pivoter vers la gauche dans la zone de Caumont et avancer vers le sud et l'est jusqu'à la ligne générale Caumont-Vire-Mortain-Fougères.

13. Pousser puissamment vers l'est à partir de Vire en vue de s'emparer de l'important centre de communication de Flers.

14. En atteignant la base de la péninsule, à Avranches, le corps d'armée de droite (le 8° corps) convergera vers l'ouest jusqu'en Bretagne et se dirigera sur Rennes et St-Malo.
Ce corps d'armée comprendra trois divisions d'infanterie et une division blindée.

15. En ce qui concerne le reste de l'année. On établira des plans en vue de diriger une puissante aile droite, dans un grand déploiement, au sud de la région de Bocage, vers les objectifs successifs suivants:
(a) Laval-Mayenne.
(b) Le Mans-Alençon. .

16. Il est très important que lorsque commenceront les opérations énumérées ci-dessus, le 3 juillet, voir par. 11, elles soient exécutées avec la plus grande puissance et énergie.
Il ne doit pas y avoir de repos tant que l'armée n'aura pas atteint la ligne CaumontFougères, voir par. 12; par la suite, moins il y aura de délais mieux ce sera.

17. L'armée déploiera son flanc gauche demain, le 1- juillet, pour occuper le secteur que tient présentement la 7e division blindée de la Deuxième armée-voir par. 8.

Le général C.-en-chef,
21e groupe d'armées,
B. L. Montgomery.

APPENDICE "E"

DIRECTIVE DU FELD-MARÉCHAL MONTGOMERY, 16 OCTOBRE 1944
(tirée du dossier du général Crerar GOC-in-C 1-0)

SECRET ABSOLU
M 532
16-10-44
Copie n° 3

21e CROUPE D'ARMÉES
SITUATION ET DIRECTIVE GÉNÉRALE D'OPÉRATIONS

Situation générale

1. Il est indispensable à la cause alliée de pouvoir utiliser librement le port d'Anvers et de l'utiliser bientôt.

2. Les opérations destinées à déboucher le port recevront donc la priorité sur toutes autres opérations offensives du 21e groupe d'armées, sans réserve aucune.

3. La tâche immédiate de déblayer les abords du port d'Anvers a déjà été entreprise par l'armée canadienne; elle avance de façon satisfaisante. Toute la puissance offensive de la Deuxième armée dont nous disposons y sera maintenant affectée aussi.

Première armée canadienne

4. Elle concentrera toutes les ressources disponibles sur les opérations destinées à nous permettre d'utiliser librement le port d'Anvers.

5. L'aile droite de l'Armée sera rangée vers Anvers, afin que ses opérations puissent influer plus directement sur le combat pour la possession de la région Bergen op ZoomRoosendaal-Anvers. Il nous faut nous emparer de cette région afin de pouvoir maneeuvrer librement vers l'ouest, le long de l'isthme de Beveland.

6. A 0100 heure le mercredi 18 octobre, l'Armée canadienne cédera à la Deuxième armée la responsabilité pour cette partie du front qui s'étend depuis Hilvarenbeek (inclusivement) vers l'est jusqu'à Best et, de là, vers le nord jusqu'à la Meuse aux environs de Megen. Les formations et unités suivantes seront versées, sur les lieux, à la Deuxième armée:

7e division blindée
51e division
34e brigade blindée
Un rgt du service de santé
"Royals"
Brigade R. néerlandaise

7. Le jeudi 19 octobre, l'Armée canadienne sera relevée par la Deuxième armée sur le front qui s'étend entre Hilvarenbeek et le chemin conduisant de Tilburg à Turnhout, inclusivement. La Deuxième armée fixera le moment exact de ce relèvement et en informera les intéressés.
La relève terminée, la délimitation entre les armées sera:
Y compris la Deuxième armée: le chemin de Tilburg à Turnhout.

8. Les formations suivantes, nouvellement arrivées, sont attribuées à l'Armée canadienne:

52e division (Lowland)
104e division d'infanterie américaine

9. L'alinéa 13 de M 530, daté du 9-10-44, est abrogé.

Deuxième armée

10. Elle verra à conserver le terrain que nous possédons déjà.

11. On fera servir toute la puissance offensive de l'Armée qui soit disponible à une forte poussée vers l'ouest, axée sur Bois-le-Duc-Bréda, avec flanc droit sur la Meuse.

Cette poussée aura pour objectif la ligne générale Moerdijk-Bréda-Poppel, afin de couper les routes de communication sur la Meuse à toutes les troupes ennemies au sud de ce fleuve.

12. L'Armée prendra en charge le front et les troupes d'opérations de l'Armée canadienne, ainsi que l'indiquent les alinéas 8 et 7 ci-dessus.
13. La délimitation entre la Deuxième armée britannique et la Première armée américaine restera telle qu'elle est à l'heure actuelle; voir l'alinéa 9 de M. 530. L'alinéa 10 de M. 530 reste en vigueur.
14. Afin de mettre en marche rapidement les opérations exposées à l'alinéa 11 ci-dessus, toutes autres opérations offensives de grande envergure de la Deuxième armée seront arrêtées.
On affectera à la poussée vers l'ouest dont il est question à l'alinéa 11 ci-dessus toutes les ressources disponibles.
En conséquence, les alinéas 8 et 11 de M. 530 sont abrogés.

Généralités

15. La Première armée canadienne et la Deuxième armée britannique seront regroupées conformément aux instructions ci-dessus.
18. Je dois faire bien comprendre aux commandants d'armée que l'utilisation prochaine d'Anvers nous est absolument indispensable. Les opérations que j'ordonne maintenant doivent être mises en marche le plus tôt possible; on doit les pousser avec le plus d'énergie et de ténacité possible; et il faut se résoudre à de lourdes pertes pour qu'elles réussissent rapidement.
17. On se rend compte qu'une fois l'ennemi repoussé de la région au sud de la Meuse, à partir de Bois-le-Duc vers l'ouest, nous pouvons défendre la ligne de la Meuse avec deux divisions environ, ce qui nous permettra d'en affecter cinq à d'autres opérations. Il nous faut donc agir avec toute la célérité possible.
18. J'espère que l'attaque de la Deuxième armée, - voir l'alinéa 11 ci-dessus, - commencera le vendredi 20 octobre. Je me rendrai moi-même à mon quartier général principal à Bruxelles le dimanche 22 octobre afin d'être plus près du point névralgique d'Anvers. Mon quartier général tactique restera à Eindhoven, mais j'exercerai le commandement à partir de mon quartier général principal depuis le 22 octobre jusqu'à la prise d'Anvers.

B. L. Montgomery
feld-maréchal
Commandant en chef du
21e groupe d'armées.

APPENDICE "F"

UNITÉS DE L'ARMÉE CANADIENNE DANS LE NORD-OUEST DE L'EUROPE

(8 mai 1945)

Les formations et unités sont groupées en corps d'armée. Les désignations sont celles qu'autorisaient les Ordonnances générales à ce moment-là (sauf dans le cas de certaines modifications apportées dans l'intérêt de la concision et de l'uniformité, ou à titre de concessions à l'usage courant). Il serait trop long d'imprimer ci-après la liste de toutes les unités. On n'y a donc pas inclus les quartiers généraux de formations et les armes et services de soutien, ni les unités relativement réduites comme les postes de secours en campagne, bien qu'ils aient tous fourni un apport important. En règle très générale, les unités de moins de 100 militaires de tous grades ont d'ordinaire été omises.

CORPS BLINDÉ CANADIEN

1re BRIGADE BLINDÉE:
- 11e régiment blindé (The Ontario Regiment)
- 12e régiment blindé (Régiment des Trois Rivières)
- 14e régiment blindé (The Calgary Regiment)

2e BRIGADE BLINDÉE:
- 6e régiment blindé (let Hussars)
- 10e régiment blindé (The Fort Carry Horse)
- 27e régiment blindé (Les Fusiliers de Sherbrooke)

TROUPES DU 1er CORPS D'ARMÉE:
- 1er régiment de chars blindés (The Royal Canadian Dragoons)

TROUPES DU 2e CORPS D'ARMÉE:
- 18e régiment de chars blindés (12th Manitoba Dragoons)

1re DIVISION D'INFANTERIE:
- 4e régiment de reconnaissance (4th Princess Louise Dragoon Guards)

2e DIVISION D'INFANTERIE:
- 8e régiment de reconnaissance (14th Canadian Hussars)

3e DIVISION D'INFANTERIE:
- 7e régiment de reconnaissance (17th Duke of York's Royal Canadian Hussars)

4e DIVISION BLINDÉE:
- 29e régiment de reconnaissance (The South Alberta Regiment)

4e BRIGADE BLINDÉE:
- 21e régiment blindé (The Governor General's Foot Guards)
- 22e régiment blindé (The Canadian Grenadier Guards)
- 28e régiment blindé (The British Columbia Regiment)

5e DIVISION BLINDÉE:
- 3e régiment blindé de reconnaissance (The Governor General's Horse Guards)
- 5e brigade blindée:
  - 2e régiment blindé (Lord Strathcona's Horse (Royal Canadians))
  - 5e régiment blindé (8th Princess Louise's (New Brunswick) Hussars) 9e régiment blindé (The British Columbia Dragoons).

TROUPES DE LA PREMIÈRE ARMÉE CANADIENNE:
- 25e régiment blindé de livraison (The Elgin Regiment)
- 1er régiment blindé de transport des troupes*

L'ARTILLERIE ROYALE CANADIENNE

1re DIVISION D'INFANTERIE:
- 1er régiment de campagne, R.C.H.A.
- 2e régiment de campagne
- 3e régiment de campagne
- 1er régiment antichars
- 2e régiment de D.C.A. légère

2e DIVISION D'INFANTERIE:
- 4e régiment de campagne
- 5e régiment de campagne
- 6e régiment de campagne

* Relève de la 79e brigade blindée britannique.

2e régiment antichars
3e régiment de D.C.A. légère

3e DIVISION D'INFANTERIE:
12e régiment de campagne
13e régiment de campagne
14e régiment de campagne
3e régiment antichars
4e régiment de D.C.A. légère

4e DIVISION BLINDÉE:
15e régiment de campagne
23e régiment de campagne (automoteur)
5e régiment antichars
8e régiment de D.C.A. légère

5e DIVISION BLINDÉE:
17e régiment de campagne
8e régiment de campagne (automoteur)
4e régiment antichars
5e régiment de D.C.A. légère

TROUPES DU 1er CORPS D'ARMÉE:
7e régiment antichars
1er régiment de topographes
ler régiment de D.C.A. légère (Lanark and Renfrew Scottish Regiment)

TROUPES DU 2° CORPS D'ARMÉE:
6e régiment antichars
2° régiment de topographes
6e régiment de D.C.A. légère

TROUPES DE LA PREMIÈRE ARMÉE CANADIENNE
1er groupe d'armées, Artillerie royale canadienne:
11e régiment de campagne de l'armée
1er régiment d'artillerie moyenne
2e régiment d'artillerie moyenne
5e régiment d'artillerie moyenne
2e groupe d'armées, Artillerie royale canadienne:
19e régiment de campagne de l'armée
3e régiment d'artillerie moyenne
4e régiment d'artillerie moyenne
7e régiment d'artillerie moyenne
2e régiment de D.C.A. lourde (Mobile)
1re batterie de lance-fusées
1re batterie de radio-repérage

CORPS ROYAL DU GÉNIE ROYAL DE L'ARMÉE CANADIENNE

1re DIVISION D'INFANTERIE:
2e compagnie de parc du Génie
1re compagnie de campagne
3e compagnie de campagne
4e compagnie de campagne

2e DIVISION D'INFANTERIE:
1re compagnie de parc du Génie
2e compagnie de campagne
7e compagnie de campagne
11e compagnie de campagne

3e DIVISION D'INFANTERIE:
3e compagnie de parc du Génie
6e compagnie de campagne
16e compagnie de campagne
18e compagnie de campagne

4e DIVISION BLINDÉE:
6e escadron de parc de campagne
8e escadron de campagne
9e escadron de campagne

5e DIVISION BLINDÉE:
4e escadron de parc de campagne
ler escadron de campagne
10e escadron de campagne

TROUPES DU ler CORPS D'ARMÉE:
9e compagnie de parc du Génie
12e compagnie de campagne
13e compagnie de campagne
14e compagnie de campagne

TROUPES DU 2e CORPS D'ARMÉE:
8e compagnie de parc du Génie
29e compagnie de campagne
30e compagnie de campagne
31e compagnie de campagne

TROUPES DE LA PREMIÈRE ARMÉE CANADIENNE
Troupes du Génie de la Première armée canadienne:
10e compagnie de parc du Génie
5e compagnie de campagne
20e compagnie de campagne
23e compagnie de campagne
Troupes du Génie de la 2° armée canadienne:
11e compagnie de parc du Génie
32e compagnie de campagne
33e compagnie de campagne
34e compagnie de campagne
1re compagnie d'ateliers et de parc du Génie
1re compagnie de campagne du service topographique aérien
2e compagnie de campagne du service topographique
3e compagnie de campagne du service topographique (reproduction)

TROUPES DU GRAND QUARTIER GÉNÉRAL ET DE LA ZONE DES ÉTAPES:
1re compagnie d'équipement mécanique

1re compagnie de parc d'équipement mécanique
2e bataillon du Génie
3e bataillon du Génie
1re compagnie d'aménagement de route
2e compagnie d'aménagement de route
1re compagnie de forage
2e compagnie de forage
1re compagnie de sapeurs de chemin de fer
2e compagnie de sapeurs de chemin de fer
1re compagnie d'ateliers de cheminn de fer

CORPS ROYAL DES TRANSMISSIONS
DE L'ARMÉE CANADIENNE

1re brigade blindée de transmissions
2e brigade blindée de transmissions
Service de transmissions de la 1re division d'infanterie
Service de transmissions de la 2e division d'infanterie
Service de transmissions de la 3e division d'infanterie
Service de transmissions de la 4e division blindée
Service de transmissions de la 5e division blindée
Service de transmissions du 1er corps d'armée
Service de transmissions du 2e corps d'armée
Service de transmissions de la Première armée
Service de transmissions de la zone des étapes
1re unité de transmissions (appui aérien)
1re section spéciale de radiotélégraphistes
2e section spéciale de radiotélégraphistes
3e section spéciale de radiotélégraphistes

CORPS D'INFANTERIE DE L'ARMÉE
CANADIENNE

1er bataillon canadien de parachutistes *

1re DIVISION D INFANTERIE:
The Saskatoon Light Infantry (Mitrailleuses)
1re BRIGADE D'INFANTERIE:
The Royal Canadian Regiment
The Hastings and Prince Edward Régiment
48th Highlanders of Canada

2e BRIGADE D' INFANTERIE:
Princess Patricia's Canadian Light Infantry
The Seaforth Highlanders of Canada
The Loyal Edmonton Regiment

3e BRIGADE D'INFANTERIE:
Royal 22e régiment
The Carleton and York Regiment
The West Nova Scotia Regiment

2e DIVISION D'INFANTERIE:
The Toronto Scottish Regiment (Mitrailleuses)

4e BRIGADE D'INFANTERIE:
The Royal Regiment of Canada
The Royal Hamilton Light Infantry
The Essex Scottish Regiment

5e BRIGADE D'INFANTERIE:
The Black Watch (Royal Highland Regiment) of Canada
Le Régiment de Maisonneuve
The Calgary Highlanders

6e BRIGADE D'INFANTERIE:
Les Fusiliers Mont-Royal
The Queen's Own Cameron Highlanders of Canada
The South Saskatchewan Regiment

3e DIVISION D'INFANTERIE:
The Cameron Highlanders of Ottawa (Mitrailleuses)

7e BRIGADE D'INFANTERIE:
The Royal Winnipeg Rifles
The Regina Rifle Regiment
ler bataillon, The Canadian Scottish Regiment

8e BRIGADE D'INFANTERIE:
The Queeri s Own Rifles of Canada
Le Régiment de la Chaudière
The North Shore (New Brunswick) Regiment

9e BRIGADE D'INFANTERIE:
The Highland Light Infantry of Canada
The Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders
The North Nova Scotia Highlanders

4e DIVISION BLINDÉE:
10e BRIGADE D'INFANTERIE:
10e compagnie indépendante de mi-

* Relève de la 6e division aéroportée britannique.

trailleuses (The New Brunswick Rangers)
The Lincoln and Welland Régiment
The Algonquin Régiment
The Argyll and Sutherland Highlanders of Canada (Princess Louise's)
The Lake Superior Regiment (Motorisé) †

5e DIVISION BLINDÉE:
11e BRIGADE D'INFANTERIE:
11e compagnie indépendante de mitrailleuses (The Princess Louise Fusiliers)
The Perth Regiment
The Cape Breton Highlanders
The Irish Régiment of Canada
The Westminster Regiment (Motorisé)†

TROUPES DU ler CORPS D'ARMÉE:
Compagnie de défense du 1er corps d'armée ‡

TROUPES DU 2e CORPS D'ARMÉE:
Compagnie de défense du 2e corps d'armée (The Prince Edward Island Light Horse)

TROUPES DE LA PREMIÈRE ARMÉE CANADIENNE:
Bataillon de défense du quartier général de la Première armée canadienne (Royal Montreal Regiment)

CORPS ROYAL D'INTENDANCE DE L'ARMÉE CANADIENNE

1re BRIGADE BLINDÉE:
Compagnie de la ire brigade blindée
2e BRIGADE BLINDÉE:
Compagnie de la 2e brigade blindée
1re DIVISION D'INFANTERIE:
Compagnie de troupes de la 1re division d'infanterie
Compagnie de la 1re brigade d'infan
terie
Compagnie de la 2e brigade d'infanterie
Compagnie de la 3e brigade d'infanterie

2e DIVISION D'INFANTERIE:
Compagnie de troupes dé la 2e division d'infanterie
Compagnie de la 4e brigade d'infanterie
Compagnie de la 5e brigade d'infanterie
Compagnie de la 6e brigade d'infanterie

3e DIVISION D'INFANTERIE:
Compagnie de troupes de la 3e division d'infanterie
Compagnie de la 7e brigade d'infanterie
Compagnie de la 8e brigade d'infanterie
Compagnie de la 9e brigade d'infanterie

4e DIVISION BLINDÉE:
Compagnie de troupes de la 4e division blindée
Compagnie de transport de la 4e division blindée
Compagnie de la 4e brigade blindée Compagnie de la 10e brigade d'infanterie

5e DIVISION BLINDÉE:
Compagnie de troupes de la 5e division blindée
Compagnie de transport de la 5e division blindée
Compagnie de la 5e brigade blindée
Compagnie de la 11e brigade d'infanterie

TROUPES DU 1er CORPS D'ARMÉE:
Compagnie de véhicules du quartier général du ler corps d'armée
Compagnie de transport du ler corps d'armée
31e compagnie de troupes du corps d'armée
32e compagnie de troupes du corps d'armée

TROUPES DU 2e CORPS D'ARMÉE:
Compagnie de véhicules du quartier général du 2e corps d'armée
Compagnie de transport du 2e corps d'armée
33e compagnie de troupes du corps d'armée
34e compagnie de troupes du corps d'armée

† Le bataillon motorisé constituait une partie de la brigade blindée de la division blindée.

‡ Fournie par *The Lorne Scots (Peel, Dufferin and Halton Regiment),* qui a aussi fourni des pelotons de défense et d'emploi aux quartiers généraux de la division et de la brigade.

TROUPES DE LA PREMIÈRE ARMÉE CANADIENNE
- Compagnie de véhicules du quartier général de la 1re armée
- 35e compagnie mixte des troupes de l'armée
- 36e compagnie mixte des troupes de l'armée
- 81e compagnie d'artillerie
- 82e compagnie d'artillerie
- 41e compagnie de transport militaire
- 45e compagnie de transport militaire
- 47e compagnie de transport militaire
- 63e compagnie de transport militaire
- 64e compagnie de transport militaire
- ler convoi d'ambulances motorisées
- 2e convoi d'ambulances motorisées

TROUPES DU GRAND QUARTIER GÉNÉRAL DE LA ZONE DES ÉTAPES ET DU RAVITAILLEMENT:
- 66e compagnie de transport général
- 69e compagnie de transport général
- 1re compagnie de transport du ravitaillement
- 65e compagnie de transporteurs de chars
- 85e compagnie de pontage
- 86e compagnie de pontage

CORPS DE SANTÉ ROYAL DE L'ARMÉE CANADIENNE

1re BRIGADE BLINDÉE:
- Ambulance de campagne légère n° 2

2e BRIGADE BLINDÉE:
- Ambulance de campagne légère n° 17

1re DIVISION D'INFANTERIE:
- Ambulance de campagne n° 4
- Ambulance de campagne n° 5
- Ambulance de campagne n° 9

2e DIVISION D'INFANTERIE:
- Ambulance de campagne n ° 10
- Ambulance de campagne n° 11
- Ambulance de campagne n° 18

3e DIVISION D'INFANTERIE:
- Ambulance de campagne n° 14
- Ambulance de campagne n° 22
- Ambulance de campagne n° 23

4e DIVISION BLINDÉE:
- Ambulance légère de campagne n° 12
- Ambulance de campagne n° 15

5e DIVISION BLINDÉE:
- Ambulance légère de campagne n° 7
- Ambulance de campagne n° 24

TROUPES DE LA PREMIÈRE ARMÉE CANADIENNE:
- Poste d'évacuation n° 2
- Poste d'évacuation n° 3
- Poste d'évacuation n° 4
- Poste d'évacuation n° 5
- Poste d'évacuation n° 6

TROUPES DU GRAND QUARTIER GÉNÉRAL ET DE LA ZONE DES ÉTAPES:
- Hôpital général n° 1
- Hôpital général n° 2
- Hôpital général n° 3
- Hôpital général n° 5
- Hôpital général n ° 6
- Hôpital général n° 7
- Hôpital général n° 8
- Hôpital général n° 10
- Hôpital général n° 12
- Hôpital général n° 16
- Hôpital général n° 20
- Hôpital général n° 21
- Dépôt de convalescence n° 2
- Dépôt de convalescence n° 3

CORPS DENTAIRE CANADIEN

- 1re compagnie du service dentaire
- 2e compagnie du service dentaire
- 3e compagnie du service dentaire
- 4e compagnie du service dentaire
- 5e compagnie du service dentaire
- 6e compagnie du service dentaire
- 8e compagnie du service dentaire
- 9e compagnie du service dentaire
- 11e compagnie du service dentaire de base
- 12e compagnie du service dentaire de base

CORPS ROYAL DES MAGASINS MILITAIRES DE L'ARMÉE CANADIENNE

- Parc de campagne du matériel de brigade blindée n° 1
- Parc de campagne du matériel de brigade blindée n° 2
- Pare de campagne divisionnaire du matériel d'infanterie n° 1
- Parc de campagne divisionnaire du matériel d'infanterie n° 2
- Parc de campagne divisionnaire du matériel d'infanterie n° 3
- Parc de campagne divisionnaire du matériél blindé n° 4
- Parc de campagne divisionnaire du matériel blindé n° 5

Pare auxiliaire du matériel d'infanterie n° 201
Parc auxiliaire du matériel d'infanterie n° 202
Parc auxiliaire du matériel d'infanterie n° 203
Parc auxiliaire du matériel blindé n° 204
Parc auxiliaire du matériel blindé n° 205
Parc auxiliaire. des troupes de corps et d'armée n° 1
Pare auxiliaire des troupes de corps et d'armée n° 2

SERVICE TECHNIQUE DE L'ÉLECTRI CITÉ ET DE LA MÉCANIQUE

Atelier de la 1re brigade blindée
Atelier de la 2e brigade blindée
Atelier de la 1re brigade d'infanterie
Atelier de la 2e brigade d'infanterie
Atelier de la 3e brigade d'infanterie
Atelier de la 4e brigade d'infanterie
Atelier de la 5e brigade d'infanterie
Atelier de la 6e brigade d'infanterie
Atelier de la 7e brigade d'infanterie
Atelier de la 8e brigade d'infanterie
Atelier de la 9e brigade d'infanterie
Atelier de la 4e brigade blindée .
Atelier de la 10e brigade d'infanterie
Atelier de la 5e brigade blindée
Atelier de la 11e brigade d'infanterie
Atelier de la 12e brigade d'infanterie
Atelier des troupes du 1er corps d'armée
Atelier des troupes du 2e corps d'armée
Atelier des troupes de la Première armée
Atelier du ler détachement de troupes générales
Atelier n° 1 des troupes d'infanterie
Atelier n° 2 des troupes d'infanterie
Atelier n° 3 des troupes d'infanterie
Atelier n° 4 des troupes blindées
Atelier n° 5 des troupes blindées
Atelier n° 1 des troupes de chars
Atelier n° 2 des troupes de chars
1re compagnie de récupération
2e compagnie de récupération
3e compagnie de récupération
Atelier n° 1 de base avancée
Atelier n° 2 de base avancée

SERVICE POSTAL DE L'ARMÉE CANADIENNE

Bureau de poste militaire de base n° 1

CORPS CANADIEN DE LA PRÉVÔTÉ

1re compagnie de la prévôté (G.R.C.)
2e compagnie de la prévôté
3e compagnie de la prévôté
4e compagnie de la prévôté
5e compagnie de la prévôté
7e compagnie de la prévôté
8e compagnie de la prévôté
11e compagnie de la prévôté
13e compagnie de la prévôté
15e compagnie de la prévôté
16e compagnie de la prévôté
1re compagnie de la prévôté (zone des étapes)
2e compagnie de la prévôté (zone des étapes)

CORPS FORESTIER CANADIEN

1er groupe forestier:
lie compagnie
5e compagnie
9e compagnie
14e compagnie
158 compagnie
16e compagnie
25e compagnie
27e compagnie
28e compagnie
30e compagnie

DIVERS

Section canadienne, ler échelon du quartier général, 21e groupe d'armées
Section canadienne, 2e échelon du quartier général, 21e groupe d'armées
2e groupe de renforcement des bases
3e groupe de renforcement des bases
Quartier général des terminus de la Première armée canadienne
Quartier général des troupes militaires de la zone de la Première armée canadienne
3e dépôt-étape immobilisé
3e groupe de relations avec la presse.

APPENDICE "G"

TITULAIRES DES PRINCIPAUX POSTES DE L'ARMÉE CANADIENNE DANS LE NORD-OUEST DE L'EUROPE*

(6 juin 1944 - 8 mai 1945)

PREMIÈRE ARMÉE CANADIENNE

Officier général commandant en chef
Le gén. H. D. G. Crerar, C.H., C.B., D.S.O ..... 20 mars 44 - 30 juil. 45

Chef d'état-major
Le brig. C. C. Mann, C.B.E., D.S.O ..... 28 janv. 44 - 30 juil. 45

Brigadier, état-major général †
Le brig. G. E. Beament, O.B.E., E.D ..... 14 nov. 43 - 30 juin 45

Sous-adjudant et quartier-maître général
Le brig. A. E. Walford, C.B.E., M.M., E.D ..... 8 avril 43 -. 18 sept. 44
Le brig. J. F. A. Lister, O.B.E ..... 19 sept. 44 - 16 juil. 45

Brigadier, Corps royal blindé
Le brig. J. F. Bingham ..... 9 déc. 44 - 30 juil. 45

Brigadier, Artillerie royale
Le brig. H. O. N. Brownfield, C.B.E., M.C ..... 27 déc. 43 - 18 déc. 44
Le brig. E. C. Plow, C.B.E., D.S.O ..... 19, déc., 44 - 11 juin 45

Commandant en chef du Génie
Le brig. A. T. MacLean, C.B.E., M.C., V.D ..... 20 oct. 43 - 1 sept. 44
Le brig. G. Walsh, C.B.E., D.S.O ..... 2 sept. 44 - 20 juil. 45

Directeur du service des transmissions
Le brig. J. E. Genet, C.B.E., M.C ..... 6 avril 42 - 30 juil. 45

Directeur adjoint du ravitaillement et du transport
Le brig. G. E. R. Smith, C.B.E ..... 15 déc. 42 - 31 juil. 45

Directeur adjoint du service de santé
Le brig. C. P. Fenwick, C.B.E., M.C., E.D ..... 26 mai 43 - 17 déc. 44
Le brig. H. M. Eider, D.S.O., E.D ..... 18 déc. -44 - 14 juil. 45

Directeur adjoint du service des magasins militaires
Le brig. J. A. W. Bennett, C.B.E ..... 20 fév. 44 - 6 mai 45
Le brig. D. J. G. Farquharson, C.B.E ..... 7 mai 45 - 14 déc. 45

Directeur adjoint du génie mécanique
Le brig. G. M. Grant, C.B.E ..... 23 mars 44 - 10 août 45

* Le grade et les décorations sont ceux que détenait l'officier le jour où il a quitté le poste mentionné. Les noms des officiers qui ont occupé des emplois comme suppléants ou qui se sont vu confier un commandement à titre temporaire, ne sont pas indiqués, à moins que ces personnes n'aient été subséquemment confirmées dans leur poste. La liste n'établit aucune distinction entre le grade provisoire et le grade confirmé. Les postes dans les formations du le7 corps canadien, avant l'arrivée de ces dernières dans le Nord-Ouest de l'Europe, ne sont pas indiqués. Voir *The Canadians in Italy, 1943-1945,* 690-692, à ce sujet.

† "Colonel de l'état-major général" jusqu'au 1er mai 1945.

Directeur adjoint des affaires civiles du gouvernement militaire
Le brig. W. B. Wedd, C.B.E., D.S.O., M.C., E.D ..... 31 janv. 44 - 30 juil. 45

1er CORPS CANADIEN

Officier général commandant
Le lieut.-gén. C. Foulkes, C.B., C.B.E., D.S.O ..... 10 nov. 44 - 17 juil. 45

Chef d'état-major
Le brig. G. Kitching, C.B.E., D.S.O ..... 12 nov. 44 - 1 juil. 45

Sous-adjudant et quartier-maître général
Le brig. W. P. Gilbride, C.B.E., D.S.O ..... 19 sept. 44 - 8 juil. 45

Commandant, Artillerie royale du corps d'armée
Le brig. H. A. Sparling, D.S.O ..... 19 déc. 44 - 10 juin 45

Commandant en chef du Génie
Le brig. C. A. Campbell, O.B.E ..... 27 juil. 44 - 23 avril 45
Le brig. J. D. Christian, O.B.E ..... 24 avril 45 - 17 juil. 45

Directeur du service des transmissions
Le brig. A. E. Wrinch ..... 12 janv. 45 - 10 juin 45

2e CORPS CANADIEN

Officier général commandant
Le lieut.-gén. G. G. Simonds, C.B., C.B.E., D.S.O ..... 30 janv. 44 - 25 juin 45

Chef d'état-major
Le brig. N. E. Rodger, C.B.E ..... 27 fév. 44 - 25 juin 45

Sous-adjudant et quartier-maître général
Le brig. H. V. D. Laing, C.B.E., E.D ..... 15 janv. 43 - 16 juin. 45

Commandant, Artillerie royale du corps d'armée
Le brig. A. B. Matthews, D.S.O., E.D ..... 14 mars 44 - 10 nov. 44
Le brig. P. A. S. Todd, D.S.O., O.B.E., E.D ..... 10 nov. 44 - 3 juin 45

Commandant en chef du Génie
Le brig. G. Walsh, D.S.O ..... 13 fév. 44 - 1 sept. 44
Le brig. D. K. Black, D.S.O ..... 2 sept. 44 - 16 juin 45

Directeur du service des transmissions
Le brig. S. F. Clark, C.B.E ..... 8 mai 43 - 25 juin 45

lre DIVISION D'INFANTERIE CANADIENNE

Officier général commandant
Le maj.-gén. H. W. Foster, C.B.E., D.S.O ..... 1 déc. 44 - 15 sept. 45

Officier d'état-major général, classe 1
Le lient.-col. W. S. Murdoch, M.B.E ..... 9 déc. 44 - 6 juil. 45

Sous-adjudant et quartier-maître général
Le lient: col. H. Williamson, O.B.E ..... 23 déc. 44 - 15 sept. 45

Commandant, Artillerie royale
Le brig. W. S. Ziegler, D.S.O., E.D ..... 4 mars 44 - 23. août 45

Commandant, Génie royal
Le lieut.-col. E. H. Webb, D.S.O ..... 28 mai 44 - 9 sept. 45

Commandant, Service royal des transmissions
Le lieut.-col. B. W. G. Grover, O.B.E., E.D ..... 23 déc. 43 - 12 sept. 45

Commandant, lie brigade d'infanterie
Le brig. J. D. B. Smith, C.B.E., D.S.O ..... 9 déc. 44 - 2 juin 45

Commandant, 2e brigade d'infanterie
Le brig. M. P. Bogert, D.S.O., O.B.E ..... 7 oct. 44 - 4 juin 45

Commandant, 3e brigade d'infanterie
Le brig. J.-P.-E. Bernatchez, D.S.O., O.B.E ..... 13 avril 44 - 2 juin 45

2e DIVISION D'INFANTERIE CANADIENNE

Officier général commandant
Le maj.-gén. C. Foulkes, C.B.E ..... 11 janv. 44 - 9 nov. 44
Le maj.-gén. A. B. Matthews, C.B.E., D.S.O., E.D ..... 10 nov. 44 - 6 oct. 45

Officier d'état-major général, classe 1
Le lieut: col. C. R. Archibald ..... 22 fév. 44 - 27 juil. 44
Le lieut.-col. C. M. Drury, D.S.O., M.B.E ..... 28 juil. 44 - 9 nov. 44
Le lieut.-col. P. W. Bennett ..... 22 nov. 44 - 8 juil. 45

Sous-adjudant et quartier-maître général
Le lieut.-col. L.-A. Déziel, O.B.E ..... 17 janv. 44 - 16 mars 45
Le lieut: col. J. M. Pocock, E.D ..... 16 mars 45 - 16 juil. 45

Commandant, Artillerie royale
Le brig. R. H. Keefler, E.D ..... 8 nov. 43 - 9 nov. 44
Le brig. F. D. Lace, O.B.E ..... 10 nov. 1944 - 4 oct. 45

Commandant, Génie royal
Le lieut.-col. N. J. W. Smith ..... 3 août 43 - 1 sept. 44
Le lieut.-col. L. G. C. Lilley ..... 2 sept. 44 - 18 avril 45

Commandant, Service royal des transmissions
Le lieut.-col. J. W. Johanson, E.D ..... 22 fév. 43 - 12 fév. 45
Le lient.-col. C. A. Peck, M.B.E ..... 14 fév. 45 - 17 juil. 45

Commandant, 4e brigade d'infanterie
Le brig. S. Lett, D.S.O., M.C., E.D ..... 27 fév. 44 - 18 juil. 44
Le brig. J. E. Ganong, E.D ..... 3 août 44 - 30 août 44
Le brig. F. N. Cabeldu, D.S.O., E.D ..... 31 août 44 - 22 sept. 45

Commandant, 5e brigade d'infanterie
Le brig. W. J. Megill, D.S.O ..... 27 fév. 44 - 4 juin 45

Commandant, 6e brigade d'infanterie
Le brig. H. A. Young ..... 27 fév. 44 - 25 août 44
Le brig. F. A. Clift, E.D ..... 26 août 44 - 29 août 44
Le brig. J.-G. Gauvreau, D.S.O ..... 30 août 44 - 26 oct. 44
Le brig. R. H. Keefler, C.B.E., D.S.O., E.D ..... 10 nov. 44 - 22 mars 45
Le brig. J: V. Allard, D.S.O ..... 24 mars 45 - 27 sept. 45

3e DIVISION D'INFANTERIE CANADIENNE

Officier général commandant
Le maj: gén. R. F. L. Keller, C.B.E ..... 8 sept. 42 - 8 août 44
Le maj: gén. D. C. Sprv, D.S.O ..... 18 août 44 - 22 mars 45
Le maj.-gén. R. H. Keefler, C.B.E., D.S.O., E.D ..... 23 mars 45 - 19 nov. 45

Officier d'état-major général, classe 1
Le lieut.-col. J. D. Mingay, M.B.E ..... 7 déc. 43 - 3 nov. 44
Le lieut.-col. N. L. C. Mather ..... 4 nov. 44 - 7 avril 45
Le lient.-col. P. W. Strickland, D.S.O ..... 8 avril 45 - 9 juin 45

Sous-adjudant et quartier-maître général
Le lieut.-col. E.-A. Côté, M.B.E ..... 6 août 43 - 24 nov. 44
Le lient.-col. F. E. D. Wallace, O.B.E., E.D ..... 19 janv. 45 - 17 nov. 45

Commandant, Artillerie royale
Le brig. P. A. S. Todd, O.B.E., E.D ..... 27 déc. 43 - 9 nov. 44
Le brig. E. R. Suttie, D.S.O ..... 10 nov. 44 - 25 fév. 45
1 mars 45 - 3 avril 45
Le brig. L. G. Clarke, O.B.E ..... 4 avril 45 - 20 nov. 45

Commandant, Génie royal
Le lient.-col. R. J. Cassidy, O.B.E ..... 18 janv. 44 - 27 sept. 44
Le lient.-col. F. A. McTavish, D.S.O ..... 28 sept. 44 - 16 nov. 45

Commandant, Service royal des transmissions
Le lieut.-col. G. O. Gamble, E.D ..... 26 nov. 43 - 14 janv. 45
Le lieut.-col. G. C. Leech ..... 16 janv. 45 - 23 nov. 45

Commandant, 7e brigade d'infanterie
Le brig. H. W. Foster ..... 28 janv. 44 - 21 août 44
Le brig. J. G. Spragge, D.S.O., O.B.E., E.D ..... 26 août 44 - 20 fév. 45
Le brig. T. G. Gibson, D.S.O ..... 24 fév. 45 - 3 juin 45

Commandant, 8e brigade d'infanterie
Le brig. K. G. Blackader, D.S.O., M.C., E.D ..... 20 janv. 42 - 28 sept. 44
Le brig. J. A. Roberts, D.S.O ..... 30 oct. 44 - 14 août 45

Commandant, 9e brigade d'infanterie
Le brig. D. G. Cunningham, D.S.O ..... 25 nov. 43 - 4 août 44
Le brig. J. M. Rockingham, D.S.O ..... 8 août 44 - 4 juin 45

4e DIVISION BLINDÉE CANADIENNE

Officier général commandant
Le maj.-gén. G. Kitching, D.S.O ..... 1 'mars 44 - 21 août 44
Le maj.-gén. H. W. Foster ..... 22 août 44 - 30 nov. 44
Le maj.-gén. C. Vokes, C.B.E., D.S.O ..... 1 déc. 44 - 5 juin 45

Officier d'état-major général, classe 1
Le lieut.-col. J: E. Ganong, E.D ..... 7 mai 43 - 2 août 44
Le lieut.-col. F. E. Wigle, D.S.O., O.B.E., E.D ..... 3 août 44 - 29 janv. 45
Le lieut.-col. W. G. M. Robinsoon, O.B.E ..... 1 fév. 45 - 27 déc. 45

Sous-adjudant et quartier-maître général
Le lieut.-col. J. W. Proctor, O.B.E ..... 27 août 43 - 12 mars 45
Le lieut.-col. M. R. Dare, D.S.O ..... 14 mars 45 - 27 déc. 45

Commandant, Artillerie royale
Le brig. J. N. Lane, D.S.O ..... 1 mars 44 - 9 nov. 44
Le brig. C. M. Drury, D.S.O., M.B.E ..... 10 nov. 44 - 26 juin 45

Commandant, Génie royal
Le lieut.-col. J. R. B. Jones, D.S.O., O.B.E ..... 22 fév. 44 - 5 nov. 45
Le lieut.-col. W. W. K. McConnell ..... 6 nov. 45 - 14 déc. 45

Commandant, Service royal des transmissions
Le lieut.-col. W. P. Shirreff ..... 12 nov. 42 - 20 janv. 45
Le lieut.-col. R. L. Houston ..... 21 janv. 45 - 4 juin 45

Commandant, 10e brigade d'infanterie
Le brig. J. C. Jefferson, D.S.O., E.D..... 27 fév. 44 - 5 mai 45

Commandant, 4e brigade blindée
Le brig. E. L. Booth, D.S.O ..... 23 fév. 44 - 14 août 44
Le brig. R. W. Moncel, D.S.O., O.B.E ..... 19 août 44 - 9 juil. 45

5e DIVISION BLINDÉE CANADIENNE

Officier général commandant
Le maj.-gén. B. M. Hoffmeister, C.B.E., D.S.O., E.D ..... 20 mars 44 - 6 juin 45

Officier d'état-major général, classe 1
Le lient.-col. W. C. Dick, O.B.E..... 14 sept. 44 - 6 juin 45

Sous-adjudant et quartier-maître général
Le lient.-col. C. H. Drury, O.B.E ..... 23 mars 44 - 19 juin 45

Commandant, Artillerie royale
Le brig. J. S. Ross, D.S.O ..... 19 déc. 44 - 19 nov. 45

Commandant, Génie royal
Le lient.-col. J. D. Christian, O.B.E..... 21 juil. 43 - 23 avril 45
Le lieut.-col. M. C. S. Brown, D.S.O..... 24 avril 45 - 11 juin 45

Commandant, Service royal des transmissions
Le lient.-col. R. H. Widdifield, E.D ..... 12 janv. 45 - 29 oct. 45

Commandant, 5e brigade blindée
Le brig. I. H. Cumberland, D.S.O., O.B.E., E.D ..... 7 juin 44 - 11 nov. 45

Commandant, lie brigade d'infanterie
Le brig. I. S. Johnston, D.S.O., E.D..... 24 juin 44 - 6 juin 45

Commandant, 12e brigade d'infanterie
Le brig. J. S. H. Lind, D.S.O..... 13 août 44 - 12 mars 45

AUTRES FORMATIONS

Commandant, Jre brigade blindée
Le brig. W. C. Murphy, D.S.O., E.D ..... 27 fév. 44 - 25 juin 45

Commandant, 2e brigade blindée
Le brig. R. A. Wyman, C.B.E., D.S.O., E.D ..... 15 avril 44 - 8 août 44
Le brig. J. F. Bingham ..... 9 août 44 - 8 déc. 44
Le brig. G. W. Robinson ..... 9 déc. 44 - 25 juin 45

Commandant, Artillerie royale canadienne, ler groupe d'armées
Le brig. L. G. Clarke, O.B.E..... 26 déc. 44 - 3 avril 45
Le brig. E. R. Suttie, D.S.O., E.D ..... 4 avril 45 - 3 juil. 45

Commandant, Artillerie royale canadienne, 2e groupe d'armées
Le brig. E. R. Suttie ..... 15 fév. 44 - 9 nov. 44
Le brig. W. C. Leggat ..... 10 nov. 44 . - 11 juil. 45

Commandant, Génie royal canadien, let groupe d'armées
Le col. C. J. Bermingham ..... 22 mai 44 - 6 juil. 45

Commandant, Zone des troupes d'armées
Le brig. W. G. H. Roaf, O.B.E., E.D ..... 23 mars 44 - 30 août 44
Le brig. R. O. G. Morton ..... 31 août 44 - 18 sept. 44
Le brig. J. R. R. Goug h C.B.E. ..... 19 sept. 44 - 17 juin 45

Commandant, Postes terminus de la Ire armée canadienne
Le brig. W. P. Gilbride, D.S.O., O.B.E ..... 2 juin 44 - 30 août 44
Le brig. W. G. H. Roaf, O.B.E., E.D ..... 31 août 44 - 13 déc. 44
Le col. A. F. B. Knight, O.B.E. ..... 14 déc. 44 - 10 mars 45
Le col. J. W. Proctor, O.B.E ..... 13 mars 45 - 13 juil. 45

Section canadienne, Grand quartier général, ter échelon
(2l e groupe d'armées)
*Officier général commandant**
Le maj.-génn. E. L. M. Burns, D.S.O., O.B.E., M.C ..... 27 fév. 45 - 5 sept. 45

Officier commandant
Le brig. A. W. Beament, C.B.E., V.D ..... 13 fév. 44 - 4 déc. 44
Le mai: gén. E. L. M. Burns, D.S.O., O.B.E., M.C ..... 5 déc. 44 - 26 fév. 45

Section canadienne, Grand quartier général, 2e échelon
(218 groupe d'armées)
Officier commandant
Le col. V. S. C. McClenaghan, O.B.E., M.C., E.D ..... 15 avril 44 - 21 nov. 45

Commandant, Groupe de renfort de base n° 2
Le brig. G. Francœur, O.B.E., V.D ..... 27 mars 44 - 1 janv. 45
Le brig. G. S. N. Gostling, E.D ..... 2 janv. 45 - 30 avril 45
Le brig. J. G. Spragge, D.S.O., O.B.E., E.D ..... 1 mai 45 - 10 oct. 45

Commandant, Groupe de renfort de base n° 3†
Le brig. J. S. H. Lind, D.S.O., E.D ..... 13 mars 45 - 20 juil. 45

* Peste créé le 27 février 1945.
† Formé le 13 mars 1945.

ABBREVIATIONS

A.D.C ..... aide de camp
A.F.H.Q ..... *Allied Force Headquarters* (Quartier général des forces alliées)
A.G ..... adjudant général
A.G.R.A ..... *Army Group Royal Artillery* (Artillerie royale de groupe d'armées)
A.Q.M.G ..... *Assistant quartermaster general* (quartier-maître général ad joint)

CARC ..... Corps d'aviation royal canadien
C.B ..... *Companion of the Order of the Bath* (Compagnon de l'Ordre du Bain
C.B.E ..... *Commander of the Order of the British Empire* (Commandeur de l'Ordre de l'Empire britannique)
CBH ..... *Cape Breton Highlanders*
C.É.-M.G ..... Chef de l'état-major général
Cie ..... Compagnie
C.G.S ..... *Chief of the General Staff (chef* de l'état-major général)
C.I.G.S. ..... Chief of the Imperial General Staff (chef de l'état-major général de l'Empire)
C.M.G ..... *Companion of the Order of St. Michael and St. George* (Compagnon de l'Ordre de Saint-Michel et Saint-Georges)
C.M.H.Q ..... *Canadian Military Headquarters, London* (Quartier général de l'Armée canadienne à Londres)
C.R.S ..... *Captured Records Service* (Service des documents pris à l'ennemi)
C.S.I ..... *Companion of the Star of India* (Compagnon de l'Étoile de l'Inde)

DCA ..... Défense contre avions
D.C.M ..... *Distinguished Conduct Medal* (Médaille pour belle conduite en campagne)
div. ..... Division
D.S.D ..... *Directorate of Staff Duties* (Direction des services d'état-major)
D.S.O ..... *Companion of the Distinguished Service Order* (Compagnon de l'Ordre du service distingué)

E.D ..... *Canadien Efficiency Decoration* (Décoration canadienne pour compétence)
É.-M.G ..... État-major général

G.C.B ..... *Knight Grand Cross of the Order of the Bath* (Grand' croix de l'Ordre du Bain)
G.C.M.G ..... *Knight Grand Cross of the Order* of *St. Michael and St. 6neorge* (Grand'croix de l'Ordre de Saint-Michel et Saint-Georges)
G.G.H.G ..... *Governor General's Horse Guards*
G.O.C ..... *General Officer commanding* (Officier général commandant)
GOG ..... Grand quartier général
G.S.O ..... *General staff officer* (officier d'état-major général)

K.G ..... *Knight of the Order of the Carter* (Chevalier de l'Ordre de la Jarretière

M.B.E ..... *Member of the Order of the British Empire* (Membre de l'Ordre de l'Empire britannique)

M.C ..... *Military Cross* (Croix militaire)
M.M ..... *Military Medal* (Médaille militaire)

N.A.T.O. U.S.A ..... *North African Theatre of Operations United States Army* (théâtre d'opérations de l'Afrique du Nord, Armée des États-Unis)
N.D.H.Q ..... *National Defence Headquarters* (quartier général de la défense nationale)

O.B.E ..... *Officer of the, Order of the British Empire* (Officier de l'Ordre de l'Empire britannique)
O.B.S ..... Oberbefehlshaber Süd (commandant en chef du Sud)
O.B.SW ..... Oberbefehlshaber Südwest (commandant en chef du Sud-Ouest)
O.K.H ..... Oberkommando des Heeres (commandement supérieur de l'Armée, Berlin)
O.K.W ..... Oberkommando der Wehrmacht (commandement supérieur des forces armées)

P.C ..... Poste de commandement
PLAT ..... *Projector, Infantry, Anti-tank* (Lance-bombes, antichars d'infanterie)
P.P.C.L.I. ..... *Princess Patricia's Canadian Light Infantry*

Q.G ..... Quartier général

RAF ..... *Royal Air Force*
R.C.A.F ..... *Royal Canadian Air Force* (Corps d'aviation royal canadien)
R.C.H.A. ..... *Royal Canadian Horse Artillery*
R.C.R ..... *Royal Ganadian Regiment*

SHAEF ..... *Supreme Headquarters, Allied Expeditionary Force* (Grand quartier général du corps expéditionnaire allié)
S.S ..... *Schutzstaffel* (Unité de protection)

t.s.f ..... Télégraphie sans fil

V.C ..... *Victoria Cross* (Croix de Victoria)
V.D ..... *Colonial Auxiliar.1 Forces Officers' Decoration* (Décoration des officiers des forces auxiliaires des colonies)

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

(Sauf indication contraire, tous les dossiers cités sont ceux du ministère de la Défense nationale à Ottawa. Toutes les formations et unités numé rotées dont il est question sont canadiennes, à moins d'indication contraire.)

CHAPITRE I

La mise au point du plan d'invasion du Nord-Ouest de l'Europe, 1940-1944

1. J. R. M. Butler, *Grand Strategy, vol.* II: septembre 1939-juin 1941 ("History of the Second World War, United Kingdom Military Series") (Londres, 1957), 344. Archives du Royaume-Uni. Cf. Winston S. Churchill, *The Second World War: Their Finest Hour (T*oronto), (1949), 249-251.
2. Archives du Royaume-Uni. Churchill, *Their Finest Hour,* 249. *The Evolution & Development of Combined Operations Technique and Material,* (Quartier général des opérations combinées, 1946), 8-9.
3. Butler, 549.
4. Voir Stacey, Six *années de guerre,* 322-325.
5. C.O.S. (42) 80, février 1942, annexe I.
6. Archives du Royaume-Uni. Cf. Gordon A. Harrison, *Cross-Channel Attack* ("United States Army in World War II: The European Theater of Operations") (Washington, 1951), 6 et suiv. Churchill, *The Grand Alliance,* (Toronto), (1950), 651.
7. Robert E. Sherwood, *Roosevelt and Hopkins: An Intimate History* (NewYork, 1948), 604.
8. Arthur Bryant, *The Turn of the Tide* (Londres, 1957), 425.
9. Le Raid de Dieppe (Rapport conjoint) 1942. *Six années de guerre,* 399-401.
10. Brig. A. H. Head, "Amphibious Operations", *Journal of the Royal United Service Institution,* novembre 1946. *The Evolution & Development of Combined Operations Technique and Material.*
11. Head, "Amphibious Operations". *The Evolutic n & Development of Combined Operations Technique and Ma terial.* Contre-amiral L. E. H. Maund, *Assault from the Sea* (Londres, 1949), chap. IV et VII. Lieut.-col. G. W. L. Nicholson, *Les Canadiens en Italie,* 1943-1945 (Ottawa, 1956), chap. III. Illustrations et spécifications de péniches de débarquement, ONI 226, *Allied Landing Craft and Ships,* 7 avril 1944 (É.-U.). Archives du, RoyaumeUni. Bulletin X/47 du quartier général des opérations combinées, août 1944.
12. Rapport, ter oct. 1943, par. 18 (annexé à la dépêche de l'amiral de la flotte sir A. Cunningham, *London Gazette,* 25 avril 1950).
13. Head, "Amphibious Operations". Archives du Royaume-Uni.
14. Archives du Royaume-Uni. *Les Canadiens en Italie,* 224-227.
15. Renseignement obtenu du capitaine J. Hughes-Hallett, 29-30 sept. 1946. Archives du Royaume-Uni.
16. Papiers McNaughton, dossier PA 36-4. Archives du Royaume-Uni.
17. HF 4482/12/G (SD) (A), 29 mai 1943.
18. Papiers "Rattle", O.C.(R) 21, "The Technique of the Fire Fight prior te and during the Landing", et O.C.(R) 3e réunion (revisée), procès-verbal de la réunion, 29 juin 1943.
19. Papiers "Rattle", O.C.(R) 5e réunion (revisée), procès-verbal de la réunion, 1e1 juil. 1943.
20. *Ibid.*
21. Rapport de la période d'études du ter corps d'armée, 6 juil. 1943.
22. "Exercice 'KRUSCHEN' - Rapport final" du commandant de la 163e br. d'inf., 16 avril 1943.
23. Rapport conjoint du brig. M. B. Dowse

et du commander R. F. C. Struben (lettre d'envoi du 23 avril 1943).

24. Documents sur les journaux de guerre de l'état-major général du quartier général du 1er corps d'armée et de la 49e div. britanniques, août-sept. 1943.
25. "Compte rendu de pourparlers tenus par le commandant du 1er corps d'armée, 6 sept. 1943".
28. Journal de guerre de l'état-major général du quartier général du 1er corps d'armée britannique, mai-juillet 1943. Exercice "Jantzen": Observations du C.-en-c. 210 groupe d'armées, septembre 1943. Journal de l'historien militaire du quartier général de l'Armée canadienne, ter août 1943.
27. Exercice "Harlequin", instruction d'administration n° 1 du 210 groupe d'armées, 6 août 1943.
28. Liste des unités de DCA embarquées, ire armée canadienne, dossier 102/ Exercice Harlequin/6. Lieut.-gén. sir F. Morgan, Overture to Overlord (Londres, 1950), chap. IV. Journal de l'historien militaire du quartier général de l'Armée canadienne, 10 sept. 1943.
29. Rapport du 21e groupe d'armées sur l'exercice "Harlequin" (lettre d'envoi du 18 nov. 1943); rapport de la 2e année (lettre d'envoi du 20 sept. 1943); rapport de la 1re armée canadienne, 8 oct. 1943 (tous dans le dossier 60-523/Trg. de la Première armée canadienne).
30. Directive au major-général Hobart, 18 mai 1943, faisant suite à la directive du 10 avril 1943.
31. Mémoire de Crerar, "Principes à suivre dans l'organisation du feu d'appui lors d'un débarquement de troupes d'assaut (Exercice "Pirate")", 30 août 1943. Exercice "Pirate", plan combiné, 30 sept. 1943, en particulier l'appendice "B", "Programme relatif au feu d'appui et au mouvement des bateaux".
32. Rapport de l'amiral Ramsay, 29 nov. 1943, 30 division, dossier 3 CD/4-3 FD 4. Cf. journal de guerre du quartier général de la 7e br. d'inf., octobre 1943, app. 5.
33. Rapport du maréchal de l'air J. H. D'Albiac, 29 oct. 1943, 30 div., dossier 3 CD/4-3 FD 4.
34. "Rapport de la 30 div. d'inf. can., Exercice Pirate", 31 oct. 1943.
35. Rapport du maréchal de Pair D'Albiac, note 33 ci-dessus. Paget à D'Albiac, 13 nov. 1943.
38. Feu d'appui de troupes transportées par bateau et se livrant à l'assaut d'une côte fortement défendue - Rapport d'une commission interarmées, décembre 1943.
37. Archives du Royaume-Uni.
38. Churchill, The Second World War: The Hinge of Fate (Toronto), (1950), 451, 569-573, 652-653; M. Matloff et E. M. Snell, Strategic Planning for Coalition Warfare, 1941-1942 ("United States Army in World War II: The War Department") (Washington, 1953), 322-327; Harrison, 32-38.
39. The Hinge of Fate, tome deux, chap. 15; Harrison, 38-45; W. F. Craven et J. L. Cate, The Army Air Forces in World War II (7 vol., Chicago, 1948-1958), II, 300-307; C.E.-M.C. 155/1 ("Conduite de la guerre en 1943"); C.E.-M.C. 169 ("Projet d'organisation du commandement du contrôle, de l'élaboration des plans et de l'instruction en vue des opérations pour l'invasion du continent à travers la Manche, commençant en 1943").
40. C.É.-M.C. 170/2 (Rapport des chefs d'état-major conjoints, approuvé par le Président et le Premier ministre), 23 janv. 1943.
41. Harrison, 47-51; Morgan, Overture to Overlord, chap. II et III; archives du Royaume-Uni.
42. C.E.-M.C. 237/1, 20 mai 1943; C.C.S. 242/6, 25 mai 1943; C.C.S. 250/1, 25 mai 1943. 43. C.É.-M.C. 244/1 (25 mai 1943), annexe V, appendice "A", note (d).
44. Papiers "Rattle", O.C. (R) 30 réunion (texte revisé), procès-verbal de la réunion, 29 juin 1943.
45. Overture to Overlord, 60.
46. Ordre d'opération de l'aviation pour la phase finale de l'opération "Starkey", 1ER sept. 1943.
47. Rapport préliminaire du Service de renseignements du 210 groupe d'armées, 16 sept. 1943. Overture to Overlord, chap. IV.
48. The Times (Londres), 10 sept. 1943.
49. C. en c. de l'Ouest Lageberichte, Captured Records Section, Washington, H 22/41.
50. Overture to Overlord, chap. V. Albert Norman, Operation Overlord, Design and Reality (Harrisburg, Penn., 1952),

chap. 5. Directive d'opération numéro 1 de la 1re armée canadienne, cause Rankin "C", 30 décembre 1943.
51. C.C. (42) 108 (avant-projet des officiers chargés de l'élaboration des plans), 5 fév. 1943.
52. Harrison, 57-58. Archives du Royaume-Uni. Mémoire du brig. d'état-major gén. (Plans), grand quartier général des Forces territoriales, 24 mars 1943, et cartes annexées.
53. Mémoire du brig. d'état-major gén. (Plans), 24 mars 1943, note 52 ci-dessus, Harrison, 58.
54. C.E.-M. (43) 416 (0), opération "Overlord", rapport et appréciation, 30 juillet 1943.
55. Ibid.
56. C.É.-M.C. par. 4 de la 108e réunion. John Ehrman, Grand Strategy, vol. V ("History of the Second World War, United Kingdom Military Séries") (Londres, 1956), 1-10. Cf. Overture to Overlord, chap. VII; Cross-Channel Attack, 88-89; Churchill, The Second World War: Closing the Ring (Toronto), (1951), 83-85.
57. C.É.-M.C. 319/5, 24 août 1943.
58. C.É.-M.C. 113e réunion, 20 août 1943, par. 2.
59. Closing the Ring, 85. The Turn of the Tide, 705-707.
60. Ehrman, vol. V, 119-121, 168-172. Closing the Ring, 304-306, 335-340. C.É.-M.C. 408, 25 nov. 1943. C.E.M.C. 408/1, 26 nov. 1943.
61. Closing the Ring, 365-366, 369, 418419. Sherwood, Roosevelt and Hopkins, 802-803.
62. The Times (Londres), 28 décembre 1943.
63. Harrison, Cross-Channel Attack, 116.
64. Dwight D. Eisenhower, Crusade in Europe (New-York, 1948), 223.
65. Cross-Channel Attack, 115-116.
66. Crusade in Europe, 211.
67. Ehrman, vol. V, 204-205. The Times (Londres), 28 déc. 1943.
68. Conférence "Quadrant", compte rendu de la première réunion du Président et du Premier ministre avec les chefs d'état-major conjoint, 19 août 1943. Cf. Closing the Ring, 84-85. 69. Crusade in Europe, 217. 70. Closing the Ring, 436.
71. Ibid., 444. The Memoirs of FieldMarshal the Viscount Montgomery of Alamein, K.G. (Londres, 1958), 210212.
72. Neptune, plan conjoint initial, 1er fév. 1944, par. 64, 65, 89, avec modifications. Cross-Channel Attack, 183-186.
73. Compte rendu de la deuxième et de la troisième réunions plénières, Téhéran.
74. Ehrman, V, chap. VI. Cross-Channel Attack, 164-173. Closing the Ring, 511-513. Rapport du commandant suprême des forces alliées, région de la Méditerranée, aux chefs d'état-major conjoints, sur les opérations dans la France méridionale, août 1944 (Londres, 1948), 17-18.
75. "Opérations aériennes du corps d'aviation expéditionnaire dans le Nordouest de l'Europe du 15 nov. 1943 au 30 sept. 1944", dépêche de sir T. Leigh-Mallory, supplément au London Gazette, 2 janv. 1947, p. 37-38. Crusade in Europe, 221-222.
76. C.É.-M.C. 217, 14 mai 1943; C.É.M.C. 87e réunion, 18 mai 1943. Cf. Craven et Cate, The Army Air Forces in World War II, II. chap. 11.
77. Craven et Cate, II, 388.
78. Statistique du quartier-maître général de la Luftwaffe, d'après le ministère de l'Air, Londres.
79. Ibid.
80. Rapport du commandant suprême aux chefs d'état-major conjoints sur les opérations en Europe du corps expéditionnaire allié (Londres, 1946), 20. Cf. Maréchal en chef de l'air sir Norman Bottomley, "The Stratégie Bomber Offensive against Germany", Journal of the Royal United Service Institution, mai 1948.
81. Dépêche de Leigh-Mallory, 40-45. Craven et Cate, III, 149-158. Maréchal de la R.A.F. sir Arthur Harris, Bomber Offensive (Londres, 1947), chap. neuf.
82. Closing the Ring, 527-530.
83. Craven et Cate, III, 156-159. Dépêche de Leigh-Mallory, 45-46. Lieut.-gén. Lewis H. Brereton, The Brereton Diaries (New-York, 1946), 262-289.
84. C. en c. de l'Ouest, Tagesmeldungen, Captured Records Section, Washington, dossiers du haut commandement de l'armée, H22/57 (29.5.44, 0300).
85. Dépêche de Leigh-Mallory, 4950, 4647.
86. Ibid., 48-49.
87. Ibid., 50-51. Craven et Cate, III, 162166, 172-179.
88. Voir surtout Churchill, The Second World War; Eisenhower, Crusade in Europe; Stimson et Bundy, On Active

Service in Peace and War; Sherwood, Roosevelt and Hopkins; Harrison, Cross-Channel Attack; Craven et Cate, Army Air Forces in World War II; Ehman, Grand Strategy, vol. V; Matloff et Snell, Strategic Planning for Coalition Warfare, 1941-1942.

89. Closing the Ring, 582.
90. A Roosevelt, 7 oct. 1943, ibid., 210.
91. Ehrman, Grand Strategy, vol. V, 112-113.
92. Closing the Ring, 590 (11 mars 1944).

CHAPITRE II
L'armée canadienne et le plan d'invasion

1. Procès-verbal de la réunion, 4 oct. 1942, dossier McNaughton PA 5-3-1.
2. Tél, de l'état-major général 3941, Canmilitry to Defensor, 21 nov. 1942, Q.G.A.C., dossier 1/Armée canadienne/1/2.
3. Tél. de l'état-major général 4260, Canmilitry to Defensor, 2 janv. 1943, Ibid.
4. Mémoire de conversation, 10 fév. 1943, journal de McNaughton, fév. 1943, app. I.
5. Mémoire, 16 nov. 1943, de fa conférence tenue par le général McNaughton, 13 nov. Mémoires COSSAC du gén. Turner numéros 1, 2 et 4, du 19, 22 et 24 nov. 1943 respectivement (tous consignés au dossier McNaughton PA 1-0-6).
6. C.E.-M. (43) 416 (0), "Opération 'Overlord', rapport et appréciation", 30 juil. 1943, p. 31 et cartes MC, MD et MF.
7. Archives du Royaume-Uni.
8. Note du brig. Foulkes, dossier Stuart, "Situation-rapports, théâtre italien et N.O.E.".
9. Tél. de l'état-major général 2572, Canmilitry to Defensor, 19 oct. 1943, Q.G.A.C. dossier 1/COS/7.
10. 20 oct. 1943, dossier D-19-1 du bureau du Conseil privé: Europe, 1943.
11. Note du 15 nov. 1943, dossier PA 50-3-2 de McNaughton.
12. Dossier 1/Formations/13 du Q.G.A.C.
13. 6 janv. 1944, ibid.
14. Tél. 518 de l'état-major général, Canmilitry à Defensor, Ralston de Stuart, 18 fév. 1944, dossier 1/COS/6 du Q.G.A.C. et tél. 614 de l'état-major général, Canmilitry à Defensor, Ralston de Stuart, 27 fév. 1944, dossier 9/Senior Apptmts/1/2 du Q.G.A.C.
15. Documents dans le dossier 9/Senior Apptmts/1/2 du Q.G.A.C.
16. Dossier PA 1-0-4-1 de McNaughton.
17. Journal de guerre, état-major général, Q.G. de la 1re armée canadienne, octobre 1943, appendice 18A. McNaughton à l'officier général commandant la 3e div. d'inf., 12 nov. 1943, dossier PA 1-0-4-1 de McNaughton. Stuart à l'officier général commandant la 3e div. d'inf., 30 janv. 1944, dossier 3/Op Old/1/1 du Q.G.A.C.
18. Mémoire "Inst. sur les opérations combinées 3e div. d'inf. can. ", 8 juil. 1943, journal de guerre, état-major général, Q.G. du ter corps d'armée, juil. 1943, appendice 12.
19. Lieut.-col. R. M. Ross, The History of the 1st Battalion Cameron Highlanders of Ottawa (MG) (Ottawa, sans date), 31, et divers autres historiques de régiment. Journal de guerre, état-major général, Q.G. de la 3e div. d'inf., août 1943, appendice 28.
20. "Résumé du commandant du 1er corps d'armée can.", 31 juil. 1943, copie annexée au rapport numéro 128 de l'historien militaire du Q.G.A.C., 20 nov. 1944.
21. Voir, par exemple, journal de guerre, Nth N.S. Highrs., septembre 1943, et le lient. G.E.M. Ruffee, The History o f the 14 Field Regiment Royal Canadian Artillery, 1940-1945 (Amsterdam), (1945), 19.
22. Journaux de guerre, Q.G. de la 7e br. d'inf., septembre 1943; A. & Q., Q.G. de la 3e div. d'inf., sept. 1943; A. & Q., Q.G. de la 3e div. (Statique), avril 1944.
23. "Rapport de la 3e div. d'inf. eau., exercice Pirate", 31 oct. 1943, journal de guerre, état-major général, Q.G. de la 3e div. d'inf., novembre 1943, appendice 1. "Notes sur l'exercice 'PIRATE'", Q.G. des opérations combinées.
24. Journal de guerre, Q.G. de l'ARC, 3e div. d'inf. (personnel chargé des plans), 30 janv.-24 fév. 1944.

25. Journal de guerre, Q.G. de l'ARC,. 3e div. d'inf. (Adv.), 12 avril 1944.
26. Ordres des forces aériennes du corps expéditionnaire allié pour "Fabius". Cordon A. Harrison, Cross-Channel Attack (Washington, 1951), 270.
27. Journal de guerre, historien militaire de la 3e div. d'inf., 4 mai 1944. 19 Canadian Army Field Regiment RCA Regimental History (Deventer, sans date), 22.
28. Journal de guerre, Q.G. de la 2e br. blindée, 23 janv. 1944. "2e br. blindée can., opération "OVERLORD", L'assaut des plages de Normandie".
29. Maj.-gén. C. H. Miller, History of the 13th/18th Royal Hussars (Queen Mary's Own), 1922-1947 (Londres, 1949), 73-74.
30. "Mémoire spécial sur l'instruction 'DD' du 6e rgt blindé can." journal de guerre du 6e rgt blindé cari., juil. 1944, app. "A".
31. Journal de guerre, Q.G. de l'A.R.C., 3e div. d'inf., 29 sept. 1943.
32. Ibid. (Personnel chargé des plans), 14 fév. 1944, et journal de guerre, A. & Q., Q.G. de la 3e div. d'inf., 12 fév. 1944.
33. Journal de guerre, Q.G. avancé de l'artillerie de la 3e div. d'inf., 19 mai 1944.
34. Journal de guerre, état-major gén. (Increment), Q.G. de la 3e div. d'inf., fév. 1944, app. 30. Documents au dossier n° 42/X/1/2 du Q.G.A.C. Journaux de guerre des quartiers généraux des 7e, 8e et 9e br. d'inf., mai 1944.
35. Gén. Crerar au gén. Stuart, 23 avril 1944, dossier de Stuart "Visite du Premier ministre".
36. Journal de guerre du Q.G. de l'artillerie de la 3e div. d'inf., 15 mai 1944. Journaux de guerre, quartiers généraux des 7e, 8e et 9e br. d'inf., mai 1944.
37. Journal de guerre du 14e rgt de campagne de l'artillerie, 26 et 27 mai 1944. "Instructions de mission", journal de guerre du Q.G. de la 7e br. d'inf. (Adv.), mai 1944, app. 15 et 17. Ordre d'opération n° 1 de la 7e br. d'inf.
38. J. F. Bartlett, lot Battalion The Highland Light Infantry of Canada, 19401945 (Galt, Ont., 1951), 22.
39. Rapport du 4 juil. 1944, dans Report by the Allied Naval Commander-inChief on Operation "Neptune", vol. Il.
40. Directive de l'ingénieur en chef de la 1re armée canadienne, 17 mars 1944, journal de guerre de la Division de l'ingénieur en chef (Principal), Q.G. de la ire armée can., mars 1944, app. 6. Journaux de guerre de Q.G. du Génie des troupes de la Ire armée can., 6 mars 1944 et suiv., et du Génie de la 33e cie de campagne, 6 mars 1944. Rapports hebdomadaires de la situation envoyés au Canada, Ire armée cari., semaines se terminant les 18 et 25 mars 1944, dossier 4/Progress/11/2 du Q.G.A.C.
41. Directive 80-2-1/Trg, 11 avril 1944.
42. Rapport conjoint intérimaire sur "Kate" par l'officier général commandant la 2e div. d'inf. et le Génie du 2e corps d'armée, 9 mai 1944, surtout l'app. "E". Rapports hebdomadaires de la situation, Ire armée can., avril-mai 1944, dossier 4/Progress/11/2 du Q.G.A.C.
43. Journal de guerre du Q.G. de la 10e br. d'inf., 24 avril 1944. Rapports hebdomadaires de la situation, ire armée can., semaines se terminant le 22 avril et le 6 mai 1944.
44. Journal de guerre de l'état-major du Q.G. de la 2e div. d'inf., avril 1944. Rapport hebdomadaire de la situation, Ire armée can., semaine se terminant le 8 avril 1944.
45. Rapports hebdomadaires de la situation, ire armée cari., semaines se terminant le 8 avril, le 6 et le 20 mai 1944.
46. Instructions de la 2e div. d'inf. en vue de "Last", 7 avril 1944, journal de guerre de l'état-major du Q.G. de la 2e div. d'inf., app. 1. Rapport hebdomadaire de la situation, Ire armée can., semaine se terminant le 13 mai 1944.
47. Archives du Royaume-Uni. Note d'une conférence tenue au Q.G. de la Ire armée can., 1er juin 1943, dossier 1/Air/1 du Q.G.A.C.
48. Procès-verbal de la Quatrième conférence tenue par le commandant en chef des forces aériennes du corps expéditionnaire allié, dossier 24/AEF/1/6 du Q.G.A.C.
49. Ibid.

50. Renseignement de l'historien de l'A: R.C. Commentaire du gén. Crerar, 28 janv. 1959, H.Q.C. 1453-21-7.
51. Dossier 1/COS/6 du Q.G.A.C.
52. Lettre au chef d'état-major, Q.G.A.C., 24 avril 1944, ibid.
53. 27 avril 1944, ibid.
54. Lettre au chef d'état-major, Q.G.A.C., 28 avril 1944, ibid. Cf. documents au dossier GOC-in-C 1-0-2 de Crerar.
55. Ibid.
56. Ibid.
57. Stuart à Brooke, 17 juin 1944, ibid.
58. Crerar à Stuart, 13 mai 1944, ibid.
59. Ibid.
60. Montgomery à Stuart, 26 mai 1944, dossier de Stuart "Relations constitutionnelles".
61. Crerar à Stuart, 30 mai 1944, 1/COS/ 6.
62. Stuart à Brooke, 18 juin 1944, ibid.
63. Brooke à Stuart, 17 juin 1944, ibid.
64. 24 mai 1944, ibid.
65. Dossier 1/Formation/15 du Q.G.A.C. Journaux de guerre de l'état-major du Q.G. de la 4e div. blindée, 20 avril 1944; prévôt de district du 2e corps d'armée, avril 1944; état-major du Q.G. de la 2e div. d'inf., 19 avril 1944. Au sujet de la visite du général à Douvres, voir le journal du gén. Crerar, 23 mai 1944, et Crerar à l'auteur, 24 oct. 1956, dossier Hist. 1-15-0.
66. Capit. R. A. Spencer, History of the Fifteenth Canadian Field Regiment (Amsterdam, 1945), 61-62, 66. Journal de guerre, A. et Q., Q.G. de la 4e div. blindée, 17 mai 1944.
67. Dossier 1/COS/6 du Q.G.A.C.

CHAPITRE III
Les Allemands en France, 1940-1944

1. Voir en particulier Gordon A. Harrison, Cross-Channel Attack ("United States Army in World War II: The European Theater of Operations") (Washington, 1951), chap. IV, VII.
2. Directive d'Hitler, 18 déc. 1940, Fuehrer Directives and Other TopLevel Directives of the German Armed Forces, 1939-1941 (Washington, 1948), 127.
3. Directive d'Hitler, 23 mars 1942, Fuehrer Directives . . . 1942-1945, 10, figure comme app. "C" au livre de Harrison, Cross-Channel Attack. Voir aussi G. Blumentritt, Von Rundstedt, The Soldier and the Man (Londres, 1952), 125 et suiv.
4. Notes du gén. Jacob dans "Küstenschutz Kanalküste", C.R.S. H22/87a.
5. "Führerrede zum Ausbau des Atlantik-Walles am 29.9" (1942) dans "Küstenschutz Kanalküste", C.R.S. H22/87a.
6. Dossiers du personnel O.K.H., C.R.S.
7. Ordre de base no 14 du C. en c. de l'Ouest, 25 août 1942, C.R.S. H22/85.
8. Ibid.
9. Handbook of the Organization Todt (M.I.R.S., Londres, 1945), 3. Voir aussi Trial of the Major War Criminais Belote the International Military Tribunal (Nuremberg, 1948), III, 491, et XVI, 471, 578.
10. C. en c. de l'Ouest, situations-rapports hebdomadaires, juil. 1943, C.R.S. H22/41. journal de guerre no 4 de la 15e armée, octobre-décembre 1943, Salmuth à Jodl, 26 oct. 1943, C.R.S. 59363/1. Journal de guerre, Wehr-machtfiihrungsstab (WFSt.), 30 oct. 1943, C.R.S. Rapports de l'officier en chef du Génie, 7e armée, C.R.S. 28680/21. Trial of the Major War Criminals, XVI, 505.
11. Salmuth à Jodl, 26 oct. 1943, voir note 10 ci-dessus.
12. "Histoire du C. en c. de l'Ouest", 406, O.C.M.H., F.S.B. MS T-121.
13. Situations-rapports hebdomadaires du C. en c. de l'Ouest, juil. 1943, passim.
14. Cette expression est attribuée à Dônitz dans W. Gorlitz, The German General Staff (Londres, 1933), 443.
15. Beurteilung des Lage OB West am 25. X 43" (Rapport de Rundstedt, 28 oct. 1943), C.R.S., C. en c. de l'Ouest, 550/43.
16. Ibid.
17. Fuehrer Directives . . . 1942-1945, 119, directive de Jodl, 19 janv. 1944; 126, directive de Keitel, 3 mars 1944.

Voir aussi Blumentritt, 153 et suiv.; et le lieut.-gén. Hans Speidel, We Defended Normandy (Londres, 1951), 171.

18. B. H. Liddell Hart, éd., The Rommel Papers (Londres, 1953), 421. Voir aussi Heinz Guderian, Panzer Leader (Londres, 1952), 304.
19. "La stratégie du haut commandement des forces armées allemandes, avril-juin, 1943" O.C.M.H., F.S.B. MS P-049.
20. Ibid. Journal de guerre de WFSt., 5 juil. 1943. Voir aussi B. H. Liddell Hart, The Other Side of The Hill (éd. Londres, 1951), 318 et suiv. Guderian, 302 et suiv. Speidel, 34.
21. Journal de guerre, WFSt., 11 juil. 1943.
22. Rapport de Rundstedt. "Notes sur les conférences du Fuehrer, 12 août 4217 mars 43", du Dr Hehnuth Greiner, O.C.M.H., F.S.B. MS C-65a.
23. Rapport de Rundstedt. Carte de l'ordre de combat O.K.H., 26 oct. 1943.
24. Journal de guerre, WFSt., 27 août 1943 et 11 sept. 1943.
25. Salmuth à Jodl, 26 oct. 1943, voir note 10 ci-dessus.
26. Journal de guerre, WFSt., 27 janv. 1943.
27. Sahnuth à Jodl, 26 oct. 1943, voir note 10 ci-dessus.
28. Voir note 15 ci-dessus. Voir aussi Journal de guerre, WFSt., 11 sept. 1943; et Blumentritt, 177 et suiv.
29. Directive d'Hitler, 3 nov. 1943, Fuehrer Directives . . . 1942-1945, 99, figure comme app. "D" au livre de Harrison, Cross-Channel Attack.
30. Directive d'Hitler, 3 nov. 1943.
31. Voir, par exemple, fragment de la conférence du 20 déc. 1943 dans Felix Gilbert, éd. Hitler Directs His War (New-York, 1950), 80 et suiv. Voir aussi Speidel, 63. Blumentritt, 183 et suiv. Alan Bullock Hitler. A. Study in Tyranny (Londres, 1952), 663 et suiv.
32. Fuehrer Directives . . . 1942-1945, 105, télégramme d'Hitler à l'état-major de la marine, 6 nov. 1943.
33. Ibid.
34. The Rommel Papers, 461.
35. Rapport de Rundstedt, 28 oct. 1943.
36. The Rommel Papers, 464 et suiv. P. E. Schramm, "The West, 1 April 16 December 1944", 8, O.C.M.H. (cité aussi comme Der Westen). Voir aussi Blumentritt, 203 et suiv.
37. Directive de Jodl, 26 avril 1944, Fuehrer Directives . . . 1942-1945, 132.
38. The Rommel Papers, 284, 288, 456. Cf. Guderian, 329-334, et Blumentritt, 192-210.
39. The Rommel Papers, 468 et suiv. "Histoire du C. en c. de l'Ouest", 808 et suiv. Lieut.-gén. Bodo Zimmermann, "A Study in Command", 49 et suiv., O.C.M.H. Voir aussi Desmond Young, Rommel (Londres, 1950), 197 et suiv. Blumentritt, chap. XII. Speidel, 75 et suiv. Guderian, 328 et suiv.
40. The Rommel Papers, 457.
41. Ibid., 453 et suiv. "A Study in Command", 52 et suiv.
42. Fuehrer Directives . . . 1942-1945, 102.
43. John W. Wheeler-Bennett, The Nemesis of Power (Londres, 1953), 370382. Bullock, 685 et suiv. Gürlitz, chap. XV.
44. Ordre d'Hitler, 19 déc. 1941, Fuehrer Directives . . . 1939-1940, 239.
45. Gén. Siegfried Westphal, The German Army in the West (Londres, 1951), 59.
46. Exemples, Gilbert, 80-82 (20 déc. 1943); 119-132 (27 janv. 1945). Speidel, 169 et suiv.
47. Sur l'organisation du commandement allemand, Harrison, 242-249; Blumentritt, Von Rundstedt, 124-129; carte-situation OKH Lage West, Stand: 6.6.44; Zimmermann, "A Study in Command"; rapports spéciaux d'interrogatoire, lieut.-gén. W. Pickert (O.G.C. le 3e corps de D.C.A. (Flak) (Q.G.A.C., 17 sept. 1948), et F.M. von Rundstedt (Q.G.A.C., 187 fév. 1948); vice-amiral F. Ruge, "With Rommel before Nonmandy", United States Naval Institute Proceedings, juin 1954; gén. Baron Geyr von Schweppenburg, "Invasion without Laurels", Partie I, An Cosantoir, The Irish Defence Journal, décembre 1949.
48. Harrison, 248.
49. Rapport spécial d'interrogatoire, von Rundstedt.
50. B.A.O.R. Revue du service des renseignements "Interim", n° 8, 24 sept. 1945, "The End of the Ger-

man Intelligence Service". Paul Leverkuehn, German Military Intelligence (Londres, 1954).
51. Franz von Papen, Memoirs (Londres, 1952), 518. L. C. Moyzisch, Operation Cicero (Londres, 1950), 164 et suiv.
52. Gilbert, 75.
53. Situations-rapports quotidiens des armées étrangères de l'Ouest, C.R.S. H2/170, 20 avril et 13 mai 1944.
54. Ibid., 25 mai 1944.
55. Ibid., 25 mai 1944. Blumentritt, 186.
56. Carte-situation O.K.H. Lage West, Stand: 6.6.44.
57. Rapport du Commandant suprême aux chefs d'état-major conjoints sur les opérations en Europe du corps expéditionnaire allié, 8.
58. Speidel, 46. Blumentritt, 227.
59. Situation-rapport quotidien des armées étrangères de l'Ouest, 22 mars 1944, C.R.S. H2/170.
60. Carte-situation O.K.H., Lage West, Stand: 6.6.44. Compilation de renseignements sur les formations canadiennes (probablement du O.K.H.), C.R.S.
61. Compilation, voir note 60 ci-dessus.
62. Situation-rapport quotidien n° 1339 des armées étrangères de l'Ouest, 27 juil. 1944.
63. Situation-rapport hebdomadaire du C. en c. de l'Ouest, 22 mai 1944, C.R.S. H2/602. Lage West, Stand: 6.6.44.
64. Schramm, 20 et suiv.
65. Ordre de base n° 31 du C. en c. de l'Ouest, 21 oct. 1943, C.R.S. 75144/1. Journal de guerre, WFSt., 25 oct. 1943. Salmuth à Jodl, 26 oct. 1943, voir note 10 ci-dessus. Harrison, 263.
66. Extrait du télégramme de Keitel, probablement du 27 déc. 1943, Fuehrer Directives . 1942-1945, 115. P. E. Schramm, "Developments in the West, 1 Jan-31 Mar 44", 16, O.C.M.H. Order of Battle of the German Army, March 1945 (Ministère de la Guerre, Washington), 7.
67. "Developments in the West", 34 et suiv. Order of Battle of the German Army, March 1945, 333, 336-337, 302-303, etc.
68. Ordre schématique du combat WFSt. du 15 mai 1944. Carte-situation 0.K.H., Lage West, Stand: 6.6.44. Harrison, 248.
69. Schramm, "The West", 12 et suiv., O.C.M.H.
70. Journal de guerre de la Quinzième armée, app. 5, carte-situation, 15 avril 1944, C.R.S. 59364/11.
71. Situations-rapports quotidiens du C. en c. de l'Ouest, 6 et 16 mai 1944, C.R.S. H22/57.
72. Carte-situation O.K.H., Lage West, Stand: 6.6.44.
73. Journal de guerre, C. en c. de l'Ouest (groupe d'armées D), Opérations, C.R.S. 85432.
74. The Rommel Papers, 481-482.
75. Carte-situation O.K.H., Lage West, Stand: 6.6.44. Ordre schématique de combat O.K.H., 15 mai 1944 et 15 juin 1944.
76. Situation-rapport hebdomadaire du C. en c. de l'Ouest, 5 juin 1944, C.R.S. H2/602.
77. Marinegruppenkommando de l'Ouest, Revue des développements de mai, app. au journal de guerre du groupe des opérations navales de l'Ouest, 16-31 mai 1944.
78. Journal de guerre, Seekriegsleitung, 3 juin 1944.
79. The Rommel Papers, 470.
80. Par exemple, Harrison, 276.
81. Journal de guerre du C. en c. de l'Ouest, appendices du 1-5 juin 1944, C.R.S. 85433/1.
82. Carte-situation de la 7e armée, 5 juin 1944, C.R.S. 57351/10.
83. Ibid. Lage West, Stand: 6.6.44.
84. "A Study in Command", 66 et suiv. Voir aussi Blumentritt, 219.
85. Directive pour la défense côtière du secteur de la 716e div. d'inf., journal de guerre 1 de la 716e div. d'inf., vol. VI des appendices, C.R.S. 39439/7.
86. Lient.-gén. W. Richter, "The Battle of the 718, Inf. Div. in Normandy", O.C.M..H., MS B-621.
87. Journal de guerre 1 de la 716e div. d'inf.
88. Document annexé au rapport de combat de la 716e div. d'inf., 23 juin 1944, annexé à "The Baffle of the 716. Inf. Div. in Normandy",
89. Richter, "The Battle of the 716.- Inf. Div. in Normandy". "K.V.A. Caen" (carte-situation non datée de la 716e div., apparemment préparée pour accompagner le rapport de combat de la Division), C.R.S., divers documents

sur la 716e div. d'inf. Sur le 441e bataillon de l'Est, lieut.-gén. M. Pemsel, "Seventh Army", O.C.M.H., MS B-234, par. 47(h), et rapport de combat de la 716e div. (note 88 ci-dessus), section B.

90. Rapport de combat de la 716e div. d'inf. "K.V.A. Caen" (note 89 cidessus). Sur le commandement de la 21e div. Panzer, commentaire du lieut.-gén. M. Pemsel, annexé à "The Battle of the 716. Inf. Div. in Normandy".
91. Rapport de combat de la 716e div. d'inf.
92. Ibid., et "K.V.A. Caen".
93. Note 15 ci-dessus.
94. Archives du Royaume-Uni.
95. "K.V.A. Caen", note 89 ci-dessus.
96. "K.V.A. Caen". Archives du Royaume-Uni.
97. "K.V.A. Caen". Archives du Royaume-Uni.
98. "K.V.A. Caen".
99. Archives du Royaume-Uni.
100. Archives du Royaume-Uni.
101. Archives du Royaume-Uni.
102. Archives du Royaume-Uni.
103. "K.V.A. Caen". Archives du Royaume-Uni. Défenses en surimpression sur cartes "Creully" et "S.-Aubin", mai 1944.
104. Défenses en surimpression sur cartes "S.-Aubin" et "Ouistreham", mai 1944. "K.V.A. Caen". Rapport de combat de la 716e div. d'inf., 23 juin 1944.

CHAPITRE IV
Le plan d'attaque

1. Voir, par exemple, Winston S. Churchill, The Second World War: Closing the Ring (Toronto), (1951), 582-597; Dwight D. Eisenhower, Crusade in Europe, (New-York, 1948), 220-252; feldmaréchal vicomte Montgomery de Alamein, Normandy to the Baltic ((Londres, sans date), 15-35; Omar N. Bradley, A Soldier's Story (New-York, 1951), 212-250; Chester Wilmot, The Struggle for Europe (Londres, 1952), 186-216; Gordon A. Harrison, CrossChannel Attack (Washington, 1951), 173-197; Forrest C. Pogue, The Supreme Command (Washington, 1954), chap. VI.
2. "Neptune: Plan conjoint initial", ter février 1944, par. 2.
3. Harrison, Cross-Channel Attack, 186.
4. Plan conjoint initial, appendice "L-1". Dépêche de Montgomery, "Opérations dans le Nord-ouest de l'Europe du 6 juin 1944 au 5 mai 1945 (Supplément du London Gazette, 4 sept. 1946), 4436.
5. "Rapport du commandant en chef des forces navales du corps expéditionnaire des Alliés sur l'opération Neptune", I, 43, 26-27, 29.
6. Archives du Royaume-Uni.
7. Dépêche de Ramsay, "La phase d'as saut des débarquements de Normandie" (Supplément du London Gazette, 30 oct. 1947), 5112.
8. "Opération "Neptune", corps expéditionnaire d'aviation des Alliés, plan aérien général", 15 avril 1944, partie II, article 1.
9. Ibid., App. "D", annexe I. Dépêche de Leigh-Mallory, "Opérations aériennes du corps expéditionnaire d'aviation des Alliés dans le Nord-ouest de l'Europe, du 15 novembre 1943 au 30 septembre 1944" (Supplément du London Gazette, 2 janv. 1947), 68.
10. Archives du Royaume-Uni.
11. "Neptune, Plan conjoint de tir", 8 avril 1944.
12. Ibid., app. "H". Archives du RoyaumeUni.
13. W. F. Craven and J. L. Cate (éditeurs), The Armai Air Force in World War II, III (Chicago, 1951), 190-192.
14. Plan conjoint de tir, appendices "F", "G" et "H"; lieut.-gén. Lewis H. Brereton, The Brereton Diaries (NewYork, 1946), 280; dépêche de Leigh-Mallory, 56.
15. Appendice "E".
16. Archives du Royaume-Uni.
17. Plan conjoint initial, par. 50; Closing the Ring, 595-596; SHAEF (44) 13, plan "Fortitude", 23 février 1944; Albert Norman, Operation Overlord, Design and Reality (Harrisburg, Pennsylvanie, 1952), chap. 8.
18. Sir A. Harris, maréchal de la R.A.F., Bomber Offensive (Londres, 1947),

206-207. H. St. G. Saunders, The Fight is Won (Royal Air Force 19391945, III) Londres, 1954), 108-110.

19. Mémoire du mai. W. R. Eakin, 14 juin 1944, journal de guerre, opérations "G", QG de la 1!e armée can., novembre 1944, app. "A". Appendice au rapport quotidien n° 1291 du service de renseignement de l'Ouest, 9 juin 1944, C.R.S. H2/170. Rapports quotidiens du service de renseignements de l'Ouest en général.
20. Archives du Royaume-Uni.
21. Montgomery, Normandy to the Baltic, 26.
22. Ordre d'opérations n° 1 de l'A.R.C. de la 3e div. 15 mai 1944, annexe I de la partie I de l'appendice "A".
23. Ordre d'opérations n° 1 de la 3e div. d'inf., "Overlord", 13 mai 1944, par. 32-52.
24. Ordre d'opérations n° 1 de l'A.R.C. de la 3e div. d'inf., par. 7-8.
25. The Story of 45 Royal Marine Commando (Londres, sans date), 7.
26. Ordre d'opérations n° 1 de la 3° div. d'inf., par. 55.
27. Ordre d'opérations de groupe n° 1 de la 7e br. d'inf., 18 mai 1944.
28. Ordre d'opérations de groupe n° 13 de la 8e br. d'inf., 18 mai 1944.
29. Ordre d'opérations n° 1 de la 9e br. d'inf., 18 mai 1944.
30. Ordre d'opérations n° 1 de la 3e div. d'inf. de l'art. roy. can.
31. Ordre d'opérations n ° 1 de la 2e br. blindée, 23 mai 1944.
32. Archives du Royaume-Uni.
33. Archives du Royaume-Uni.
34. Ordre d'opérations n° 1 de l'ARC de la 3e div. d'inf., 14 mai 1944.
35. Ordre d'opérations n° 1 du service des transmissions de la 3e div. d'inf., 14 mai 1944.
36. Cap. Walter G. Pavey, An Historical Account of the 7th Canadien Reconnaissance Regiment (17th Duke of York's Royal Canadian Hussars) in the World War 1939-1945 (Montreal, 1948), 41.
37. Roland G. Ruppenthal, Logistical Support of the Armies ("United States Army in World War II: The European Theater of Operations") (2 volumes, Washington, 1953-), I, 294-297. Col. Seymour A. Potter, fils, "Quiberon Bay" (Military Review, sept. 1951). Norman, Operation Overlord, 122-123.
38. Joint Outline Maintenance Project/ Administrative Plan, lettre d'envoi, 8 février 1944.
39. Archives du Royaume-Uni.
40. Plan général de la 2e armée, quatrième projet, 21 fév. 1944.
41. Harrison, Cross-Channel Attack, 187188.
42. Bradley, A Soldier's Story, 239.
43. Montgomery, Normandy to the Baltic, 31. Carte annexée à "Planning forecast of development of operations" émis par le chef d'état-major du 21e groupe d'armées, 26 (?) février 1944.
44. Rapport du commandant suprême aux chefs d'état-major conjoints sur les opérations en Europe du corps expéditionnaire des Alliés du 6 juin 1944 au 8 mai 1945 (Londres, 1946), vii.
45. Note 38, ci-dessus.
46. Ibid., Archives du Royaume-Uni.
47. Eisenhower, Crusade in Europe, 243.
48. Archives du Royaume-Uni.
49. Dépêche de Ramsay (note 7, ci-dessus), 5113.
50. Rapport du C. en c. des forces navales des Alliés, I, app. 2.
51. Rapport du commandant suprême, 7; dépêche de Ramsay, 5113-5114; Pogue, The Supreme Command, 187.
52. Dépêche de Ramsay, 5114.
53. Pogue, 169-170; Rapport du commandant suprême 24.
54. Pogue, 168-170; Harrison, 272-274; Rapport du C. en c. des forces navales des Alliés, I, 9-10, 39-47 (ainsi que le texte des prévisions atmosphériques, app. 16); Saunders, The Fight is Won, 103-105; Rapport du commandant suprême, 24; Eisenhower, Crusade in Europe, 248-250; gén. W. Bedell Smith, Eisenhower's Six Great Decisions (New-York, 1956), 51-55; dépêche de Leigh-Mallory, 55; Wihnot, The Struggle for Europe, 221-226; Montgomery, Memoirs, 248-249.

CHAPITRE V
Les débarquements en Normandie
6 juin 1944

1. Rapport du C. en c. des forces navales alliées du corps expéditionnaire, sur l'opération "Neptune", II, 5. Archives du Royaume-Uni.
2. Joseph Schull, Lointains Navires: Compte rendu officiel des opérations de la Marine canadienne au cours de la seconde Grande Guerre (Ottawa, 1950), chap. XII. Rapport du C. en c. des forces navales alliées, I, app. 14.
3. Rapport du C. en c. des forces navales alliées, I, 11, 46.
4. Annexe n° 1 au rapport du commandant des forces navales "J" (Rapport du C. en c. des forces navales alliées, II), 4-5, Voir le rapport du C. en c. des forces navales alliées, I, 9.
5. Harrison, Cross-Channel Attack, 279 n. The Brereton Diaries, 278 n.
6. 6e division aéroportée, Rapport sur les opérations en Normandie, 6 juin27 août 1944, par. 8-9 et app. "A". Lieut.-gén. R. N. Gale, With the 6th Airborne Division in Normandy (Londres, 1948), 76-78 et croquis B.
7. Ordre d'opérations n° 1, 3e br. de parachutistes, 18 mai 1944 (copie dans le journal de guerre du let bu de parachutistes, juin 1944).
8. Harris, Bomber Offensive, 205. Dépêche de Leigh-Mallory, 56. Statistique, Archives du Royaume-Uni.
9. 6e div. aéroportée, rapport sur les opérations en Normandie, par. 10.
10. Rapport du C. en c. des forces navales alliées, II, annexe 4 à l'app. "C" du rapport du commandant des forces navales "G".
11. Renseignements fournis par l'historien du CARC. The R.C.A.F. Overseas: The Fifth Year (Toronto, 1945), 195. Rapport du C. en c. des forces navales alliées, II, 6; ibid., rapport du commandant des forces navales "S", app. I, 58. Archives du Royaume-Uni.
12. Craven et Cate, The Army Air Forces in World War II, III, 190-192.
13. Ibid., 192. Utah Beach to Cherbourg (6 fune-27]une 1944) (Washington, 1947), 43. Cross-Channel Attack, 301. Archives du Royaume-Uni.
14. Archives du Royaume-Uni.
15. Rapport du C. en c. des forces navales alliées, II: app. "C" au rapport du commandant des forces navales "G", 26-27, ainsi que l'annexe n° 4 au rapport de commandant des forces navales "J", 28-29.
16. Ibid., II: app. "C" du rapport du commandant des forces navales "G", 25, 46-48.
17. Ibid., II: rapport du commandant des forces navales "S", app. I, 58-59; app. "C" au rapport du commandant des forces navales "G", 25 et suiv.
18. I, 64.
19. Journaux de guerre du haut commandement naval allemand, du personnel des opérations navales (cadres), et du groupe naval de l'Ouest, 6 juin 1944. Rapport du C. en c. des forces navales alliées, II, rapport du commandant des forces navales du corps expéditionnaire de l'Est, 6.
20. Rapport du C. en c. des forces navales alliées, III, rapport du commandant des forces de choc "U", 9, 47.
21. Dépêche de Leigh-Mallory, 72, 69.
22. Rapport du C. en c. des forces navales alliées, I, II.
23. Ibid., I, 57.
24. Ibid., II, rapport du commandant des forces navales "J", 5.
25. Ibid., I; 11; III, rapport du commandant des forces navales de choc "U", 7, et rapport du commandant des forces de choc "0", 6; II, rapport du commandant des forces navales "J", 5.
26. Ordre d'opérations n° 1 de la 3e div. d'inf., "Overlord", 13 mai 1944, app "C".
27. Rapport du C. en c. des forces navales alliées, II, rapport du commandant des forces navales "J", 6.
28. Commentaires sur l'opération "Overlord" par le major-général R. F. L. Keller", 21 juin 1944, (mémoire de l'historien militaire de la 3e div. d'inf.).
29. Archives du Royaume-Uni.
30. Archives du Royaume-Uni.
31. Rapport du C. en c. des forces navales alliées, II, rapport du comman

dant des forces navales "j", 27. Ordre d'opérations n° 1, 3e div. de l'ARC, 15 mai 1944, 11. Archives du Royaume-Uni.

32. Rapport du commandant des forces navales "J", 7.
33. Archives du Royaume-Uni.
34. Ordre d'opérations n° 1 de l'ARC de la 3e div., 15 mai 1944.
35. Archives du Royaume-Uni. "Commentaires" par le gén. Keller, note 28, ci-dessus, journal de guerre du 13e rgt de campagne de l'ARC, 6 juin 1944.
36. "Mémoire d'exercices à l'usage de l'artillerie automotrice à l'appui de l'assaut d'une plage, utilisé par la 3e div. d'artillerie can." (sans date). Ordre d'opérations n° 1 de l'ARC de la 3e div. d'inf., 15 mai 1944. "Communications de l'artillerie lors de l'opération Overlord" (mémoire sur l'interview avec le maj. H. S. Patterson, 7 décembre 1944).
37. Archives du Royaume-Uni.
38. Archives du Royaume-Uni.
39. Rapport du C. en c. des forces navales alliées, II, 9, rapport du commandant des forces navales du corps expéditionnaire de l'Est; cf. ibid, rapport du commandant des forces navales "G", 44.
40. Ibid., rapport du commandant des forces navales "J", 6.
41. Ibid., rapport du commandant des forces navales du corps expéditionnaire de l'Est, 3.
42. Ibid., 8. Rapport du commandant des forces navales "J", 8.
43. Archives du Royaume-Uni.
44. Rapport du C. en c. des forces navales alliées, II, 9. Rapport du commandant des forces navales du corps expéditionnaire de l'Est; rapport du commandant des forces navales ",J", 8.
45. Ordre d'opérations n° 1 de la 3e div., "Overlord", 13 mai 1944, app. "C". Ordre d'opérations n° 1, art. roy. cari., 3e div. d'inf., 15 mai 1944, p. 23. Archives du Royaume-Uni.
46. Ordre d'opérations n° 1 de la 3e div. d'inf., "Overlord", 13 mai 1944, app.
47. Rapport du C. en c. des forces navales alliées, II, 7, rapport du commandant des forces navales du corps expéditionnaire de l'Est.
48. Rapport du mai. J. S. Duncan, 22 juin 1944, journal de guerre du 6e rgt blindé, juin 1944, app. 6. Archives du Royaume-Uni.
49. Journal de guerre du Regina Rifle Regt., juin 1944, app. 3.
50. Rapport du mai. W. D. Brooks, 20 juin 1944, journal de guerre du 6e rgt blindé, juin 1944, app. 5. Archives du Royaume-Uni.
51. Journal de guerre du 6e rgt blindé, juin 1944, app. 4.
52. Rapports des majors Brooks et Duncan, notes 48 et 50, ci-dessus, et d'autres récits annexés au journal de guerre du 6e rgt blindé, juin 1944.
53. Ibid. Cf. A History of the First Hussars Regiment, 1856-1945 (London, Canada, 1951), chap. XVI.
54. Journal de guerre du Royal Winnipeg Rifles, 6 juin 1944.
55. Récit de compagnie, journal de guerre du 1ei bat. du Cdn Scottish Regt., juin 1944, app. 2.
56. Récit de compagnie, journal de guerre du Royal Winnipeg Rifles, juin 1944, app. 6.
57. Journaux de guerre du Royal Winnipeg Rifles et de la 8e cie de campagne du Génie, 6 juin 1944. Recommandation en vue l'attribution de la Croix de guerre, cap. P. E. Gower. Statistique sur le nombre des victimes fournie par le Directeur des archives des services de guerre, MAAC, fév. 1956.
58. Journal de guerre du Royal Winnipeg Rifles.
59. Récit fait par le lieut.-col. F. M. Matheson à l'historien militaire, 3e div. d'inf., 24 juin 1944.
60. Journal de guerre du Regina Rifle Regt., juin 1944, app. 3.
61. Ibid., et texte du 6 juin. Récit du lieut.-col. Matheson l st Battalion The Regina Rifle Regiment, 19391946 (sans lieu ni date), 34-35.
62. Journal de guerre du le7 bat. du Cdn Scottish Regt., 6 juin 1944, et app. 7. journal de combat de la 7e br. d'inf., journal de guerre du Q.G. de la 7e br. d'inf., juin 1944, app. 8 (2033 heures). Journal de guerre du Regina Rifle Regt., juin 1944, app. 3 (Journal du service de renseignements), 6 juin, n° de série 49, et 7 juin, n° série 1.

63. Journaux de guerre des 12e et 13e rgt de campagne de l'art. roy. cari., 6 juin 1944. Mémoire de l'interview avec le lient.-col. R. H. Webb, 23 juin 1944.
64. Archives du Royaume-Uni. Journal de guerre du 13e rgt de campagne de l'art. roy. can., 6 juin 1944.
65. Rapport du C. en c. des forces navales alliées, II, 9, rapport du commandant des forces navales du corps expéditionnaire de l'Est; cf. ibid., rapport du commandant des forces navales "J", 8.
66. Journaux de guerre du 5e rgt d'assaut du Génie, du 26e esc. d'assaut du Génie et du 22nd Dragoons de l'ARC. Emplacements projetés des sorties de grève, ordre d'opérations n° 1 de la 3e div. d'inf., "Overlord", 13 mai 1944, par. 66 (b).
67. Journaux de guerre, comme à la note 66, ci-dessus.
68. "Rapport sur l'emploi de chars D.D. au cours de l'assaut", 21 juin 1944, journal de guerre du 10e rgt blindé, juin 1944, app. 6.
69. Archives du Royaume-Uni.
70. Mémoire sur l'interview avec le mai. R. B. Forbes, rédigé par l'historien militaire, 3e div. d'inf., 13 juin 1944.
71. Journaux de guerre du 5e rgt d'assaut et du 80e esc. d'assaut du Génie, juin 1944.
72. Journal de guerre du Q.O.R. of C., 6 juin 1944. Interview avec le maj. J. N. Gordon (commandant de la C1e "D"), 12 juil. 1944. Recommandation visant à l'attribution de la Croix de guerre au lieut. W. G. Herbert et de la médaille de guerre au caporal suppléant R. Tessier ainsi qu'au fusilier W. Chicoski.
73. Journal de guerre du 80e esc. d'assaut du Génie, juin 1944, rapport du cap. F. C. Grant. Journal de guerre de la 5e c1e de campagne du Génie, juin 1944, app. 5.
74. Journal de guerre du N. Shore Regt., 6 juin 1944. Interview avec le mai. R. B. Forbes, 13 juin 1944.
75. Interview avec le maj. Forbes.
76. Journal de guerre du N. Shore Regt., 6 juin 1944.
77. Schull, Lointains Navires, 277.
78. Journal de guerre du Régiment de la Chaudière, 6 juin 1944. Carnet de messages, journal de guerre du QG de la 8e br. d'inf., juin 1944, app. 1.
79. Journal de guerre du Régiment de la Chaudière, 6 juin 1944. Majors A. Ross et M. Cauvin, Le Geste du Régiment de la Chaudière (Rotterdam, 1945), 27-29. Carnet de messages du QG de la 8e br. d'inf.
80. Carnet de messages du Q.G. de la 8e br. d'inf.
81. Journaux de guerre, des 14e et 19e rgt de campagne de l'ARC, 8 juin 1944. Zone d'artillerie, traçage "TT", ordre d'opérations n° 1, 3e div. d'inf. de l'ARC, 15 mai 1944.
82. Archives du Royaume-Uni.
83. Voir la note 68, ci-dessus.
84. Rapports des troupes nos 1, 2, 3 et 4 et de l'est. d'assaut n° 80, Génie, journal de guerre de l'est. d'assaut n° 80, Génie, app. "N"-"Q".
85. Journal de guerre du Q.G. de la 9e br. d'inf., 6 juin 1944. Carnet de messages du Q.G. de la 3e div. d'inf., journal de guerre de l'ÉMG du Q.G. de la 3e div. d'inf., juin 1944, app.-Q11.
86. Journal de guerre du Q.G. de la 9e br. d'inf., 6 juin 1944.
87. Journal de guerre de l'esc. d'assaut n° 80, Génie, 6 juin 1944.
88. Carnet de messages du Q.G. de la 3e div. d'inf., note 85, ci-dessus.
89. Journaux de guerre du Nth. N.S. Highrs. et du Q.G. de la 9e br. d'inf., 6 juin 1944.
90. Journal de guerre du Nth. N.S. Highrs., 6 juin 1944.
91. Ibid., journal de guerre du 27e rgt blindé, 6 juin 1944.
92. Carnet de messages du Q.G. de la 3e div. d'inf., 6 juin 1944.
93. Ibid., A History of the First Hussars Regiment, chap. XVI.
94. Lient. W. F. McCormick à l'auteur, 6 mars 1956, H.Q.C. 1453-21-7.
95. Journal de guerre de l'Inns of Court Regt., 6 juin 1944. A. F. Taggart, Needs Must, The History of the Inns of Court Regiment, 1940-45 (Londres, 1949).
96. Renseignements fournis par le Directeur des archives des services de guerre, MAAC, février 1946.
97. Harrison, Cross-Channel Attack, 278304.
98. Ibid., 309-313.

99. (Charles H. Taylor), Omaha Beachhead (6 June-13 lune 1944) (Washington, 1945).
100. Journal de combat du Q.G. de la 7e br. d'inf., 6 juin 1944, journal de guerre du Q.G. de la 7e br. d'inf., juin 1944, app. 8.
101. Maj. E. W. Clay, The Path of the »Il: The Story of the 50th (Northumbrian) Division in the Second World War, 1939-1945 (Aldershot, 1950), chap. XIX. Cross-Channel Attack, carte XV.
102. Journaux de guerre nos 41, 46 et 48 des Royal Marine Commandos, 6-7 juin 1944, et du Q.G. de la 8e br. brit. d'inf., 7-8 juin 1944. Sommaire n° 2 du service de renseignements de la 3e div. brit. d'inf. jusqu'au 8 juin, à 2359 heures.
103. Sommaire n° 1 du service de renseignements de la 3e div. brit. d'inf. jusqu'au 7 juin, à 2359 heures.
104. Rapport spécial d'interrogatoire, lieut: gén. Edgar Feuchtinger, Q.G. des Forces can. en Hollande, 25 août 1945. Maj. R. C. Lane à l'auteur, 25 avril 1956, H.Q.C. 1453-21-7.
105. Norman Scarfe, Assault Division: A History of the 3rd Division ... (Londres, 1947), 88-89. Marcus Cunliffe, History of the Royal Warwickshire Regiment, 1919-1955 (Londres, 1956), 77-80. Archives du Royaume-Uni.
106. H. St. G. Saunders, The Fight is Won ("Royal Air Force, 1939-1945", vol. III) (Londres, 1954), 107.
107. Archives du Royaume-Uni.
108. Gale, With the 6th Airborne Division in Normandy, 88.
109. Archives du Royaume-Uni.
110. O.C.M.H. MS F.S.B. B-621, 31 mai 1947.
111. Jeter A. Isely et Philip A. Crowl, The U.S. Marines and Amphibious War: Its Theory, and its Practice in the Pacific (Princetown, 1951), 10.
112. Ordre d'opérations n° 1 de la 3e div. d'inf., "Overlord", 13 mai 1944, app.

CHAPITRE V I
La Normandie: Le combat de la tête de pont

1. Journaux de guerre du C. en c. de l'Ouest, 5 juin 1944, C.R.S. 85434, et de la 15e année, 5 et 6 juin 1944, C.R.S. 59364/1.
2. Journal de guerre de la 7e armée, 6 juin 1944 (traduction par des Américains).
3. Récits d'après-guerre par le col. Anton Staubwasser (groupe d'armées "B") et par le lieut: gén. Bodo Zimmermann (C. en c. de l'Ouest) ("A Study in Command") (O.C.M.H., F.S.B. MSS B-675 et B-308), et cf. Journal de guerre, O.Q. West, 8 juin 1944, 0300 heures.
4. Journal de guerre du groupe naval de l'Ouest, 6 juin 1944, O.N.I., Washington (collection Tambach).
5. Journal de guerre de l'EM allemand des opérations navales, 6 juin 1944, O.N.I., Washington (collection Tambach).
6. Message 4374/44, Blumentritt à Jodl, 0445 heures, 6 juin 1944, C.R.S. H 22/348.
7. Ibid., Cf. Journal de guerre de la 15e armée, 6 juin 1944, note 1, ci-dessus.
8. Récit de Zimmermann (note 3, cidessus) et commentaire du lieut.-gén. Hans Speidel sur ce récit.
9. F. von Schlabrendorff, "L'attentat du 20 juillet 1944 contre Hitler", Historia (Paris), déc. 1950.
10. Ottawa Journal, le7 déc. 1955. Maj.gén. Treusch von Buttlar-Brandenfels, Horst, O.C.M.H. F.S.B. MS B672.
11. Journal de guerre de la Septième armée (traduction par des Américains), journal, 8 juin 1944.
12. Ibid., texte et journal, 6 juin 1944.
13. Gefechtsbericht ueber die Kaempfe in Abschmitt der 716. Inf. Division am 6.6. 1944, 23 juin 1944, annexe à un récit d'après-guerre du lieut.-gén. Wilhelm Richter (O.C.M.H. MS B621). Au sujet de la cote 61, Scarfe, Assault Division, 83.
14. Récit Richter, note 13, ci-dessus. Reisebericht, Hauptmann Pickardt, 10 juin 1944, journal de guerre du C. en c. de l'Ouest, C.R.S. 85431/1, app. 72.

15. Journal de guerre de la 7e armée, texte et journal, 6 juin 1944.
16. Ibid., journal, 66 juin 1944. 716e div. Gefechtsbericht, note 13, ci-dessus, Pickardt Reisebericht, note 14, ci-desdus.
17. Cf. 718e div. Gefechtsbericht et rapport spécial d'interrogatoire, lient. gén. Edgar Feuchtinger, 25 août 1945.
18. Archives du Royaume-Uni.
19. Appendice au rapport de la situation dans l'Ouest n° 1288, 6 juin 1944, C.R.S. 112/170.
20. Journal de combat de la 7e br. d'inf., journal de guerre du Q.G. de la 7e br. d'inf., juin 1944, app. 8.
21. Ibid. Journaux de guerre du Royal Winnipeg Rifles et du Regina Rifle Regt., juin 1944. Mémoire sur l'interview avec le brig. H. W. Foster, 22 juin 1944.
22. Texte tiré du message de Keller à Crerar, 11 juin 1944 (original signé, journal de guerre de 1'É: M. du Q.G. de la Première armée car., juin 1944, app. 55).
23. Journal de combat de la 7e br. d'inf. Journal de guerre du le7 bat. du Cdn Scottish Regt., 7 juin 1944.
24. Journal de combat de la 7e br. d'inf.
25. Journaux de guerre du Nth. N.S. Highrs. et du rgt de la Chaudière, 7 juin 1944, Will R. Bird, No Retreating Footsteps: The Story of the North Nova Scotia Highlanders (sans lieu ni date), 69-70.
26. Récit des expériences du maj. J. D. Learment, tel que donné à l'historien militaire adjoint du Q.G. de l'Armée can., 13 sept. 1944. Journal de guerre du Nth. N.S. Highrs., 6 et 7 juin 1944.
27. Mémoires sur les interviews avec les majors A. J. Wilson et E. S. Gray, Nth. N.S. Highrss., 18 et 29 juin 1944 (historien militaire de la 3e div.).
28. Journal de la 9e br. d'inf., journal de guerre du Q.G. de la 9e br. d'inf., juin 1944, app. 3. Journal de la 3e div., journal de guerre de l'É.-M.G. du Q.G. de la 3e div. d'inf., juin 1944, app..Q,,
29. Journal de guerre du Nth. N.S. Highrs., 7 juin 1944.
30. Mémoire sur les interviews avec les majors Wilson et Gray.
31. Journal de guerre du 19e rgt de campagne de l'armée, 7 juin 1944.
32. Journaux de guerre du 14e rgt de campagne et du Nth. N.S. Highrs., 7 juin 1944. Renseignements fournis par le brig. M. B. K. Gordon, 11 juin 1959.
33. Journal de guerre du Nth. N.S. Highrs., 7 juin 1944.
34. Dispositif de l'armée allemande, mars 1945 (ministère de la Guerre, Washington), 343. Compte rendu des délibérations (revisé) du procès devant un tribunal militaire canadien du S.S. Brigadefiihrer (major-général) Kurt Meyer, surtout pages 617-619 (témoignage de Meyer).
35. ler bat. du 25e rgt de grenadiers Panzer S.S., sommaire n° 46 du service de renseignements de la Première armée car., 14 août 1944.
36. Rapport sur l'état de la 12e div. Panzer S.S., le7 juin 1944, par l'inspecteur général des troupes Panzer, C.R. S. FI 15/50.
37. Lage 7, Armée, Stand: 5.6.44 (Cartesituation, C.R.S.). Journaux de guerre du ler bat. du 25e rgt de gren. Panzer S.S., 6 juin 1944 (Sommaire n° 40 du service de renseignements de la Deuxième armée, 16 juil. 1944) et journal de la Septième armée, 8 juin 1944.
38. Récit de Richter, note 13, ci-dessus. Cf. journal de guerre du ler bat. du 25e rgt de gren. Panzer S.S., 8 juin 1944, note 37, ci-dessus.
39. Carte annotée par Meyer, appendice au Rapport supplémentaire du conseil d'enquête du quartier-général suprême du corps expéditionnaire allié au sujet du meurtre de prisonniers de guerre alliés par la 12e division Panzer SS, Jeunesses Hitlériennes en Normandie, France, 7-21 juin 1944. Détails quelque peu différents dans le rapport sur l'interrogatoire spécial, Meyer. Carte annotée capturée et reproduite dans le sommaire n° 24 du service de renseignements de la Deuxième armée, 29 juin 1944, app."A".
40. Compte rendu des délibérations, procès Meyer, p. 563.
41. Récit de Richter.
42. Notes 34, 39 et 41, ci-dessus.
43. Sommaire n° 18 du service de renseignements de la 3e div. d'inf., app.

44. Dans le récit du lieut.-col. Hubert Meyer au sujet de la 12e div. Panzer S.S., O.C.M.H., F.S.B. MS P-164, 1954.
45. Compte rendu des délibérations, procès Meyer, pages 564-565. Rapport supplémentaire de la cour d'enquête du SHAEF (note 39, ci-dessus), pièce à conviction n° 9, p. 27. Sommaire n° 18 du service de renseignements de la 3e div. d'inf., app. "A".
46. Journal de guerre du Q.G. de la 9e br. d'inf. brit., 7 juin 1944. Scarfe, Assault Division, 94, 97-98. Record of Proceedings, procès Meyer, p. 577. Journal de guerre du ler bat. du 25e rgt de gren. Panzer S.S., 7 juin 1944.
47. Compte rendu des délibérations, procès Meyer, pages 565-569. Journal de guerre du lei bat. du 25e rgt de gren. Panzer S.S., 7 juin 1944.
48. Compte rendu des délibérations, procès Meyer, 571. Sommaire n° 18 du service de renseignements de la 3e div. d'inf., app. "A"
49. Journaux de guerre du 27e rgt blindé, du Nth. N.S. Highrs., du S.D. & G. Highrs et du H.L.I. of C., 7 juin 1944. Will R. Bird, No Retreating Footsteps, chap. 3.
50. Compte rendu des délibérations, procès Meyer, p. 573.
51. Sommaire n° 18 du service de renseignements de la 3e div. d'inf., app.
52. Compte rendu des délibérations, procès Meyer, pages 577-578. Journal des événements tenu par le maj. V. O. Walsh, commandant de l'est. "C", et parcours des opérations de l'unité au cours de juin, journal de guerre du 27e rgt blindé, juin 1944, app. 3.
53. Récit des expériences du maj. J. D. Learment, note 26, ci-dessus. Récit des expériences du lieut. J. M. Veness communiqué par lui-même à l'historien militaire adjoint du Q.G. de l'Armée can., 14 sept. 1944. Will R. Bird, The Two Jacks (Toronto, 1954).
54. Victimes parmi le personnel, renseignements fournis par le Directeur des archives des services de guerre, MAAC. Pertes de tanks, rapport de l'officier de liaison, 0200 heures, 8 juin 1944, journal de guerre du Q.G. de la 2e br. blindée, juin 1944, app. 4.
55. Rapport de l'officier de liaison, note 54, ci-dessus. Journal de guerre du 27e rgt blindé, juin 1944, app. 5.
56. Rapport spécial d'interrogatoire, Meyer.
57. Compte rendu des délibérations, procès Meyer.
58. Journal de guerre du Q.G. de la 2e br. blindée, 7 juin 1944 et app. 4 (journal). Vanguard: The Fort Garry Horse in the Second World War (sans lieu ni date), 20.
59. Journal de guerre de l'É.-M.G. du Q.G. de la 3e div. d'inf., juin 1944, app. "Q".
60. Journal de guerre du Q.G. de la 9e br. d'inf., 7 juin 1944.
61. Journaux de guerre du S.D: & G. Highrs. et du H.L.I. of C., 7 juin 1944.
62. Mémoire de l'interview avec le brig. K. G. Blackader, 24 juin 1944.
63. Journaux de guerre du Q.O.R. of C. et du Rgt de la Chaudière, 7 juin 1944.
64. Journal de guerre du N. Shore Regt., 7 juin 1944.
65. Rév. R. M. Hickey, The Scarlet Dawn (Campbellton, N.-B.), 1949, 204.
66. Journal de la 8e br. d'inf., journal de guerre du Q.G. de la 8e br. d'inf., juin 1944, app. 1.
67. Ibid., journal et texte.
68. J. B. Salmond, The History of the 51st Highland Division, 1939-1945 (Édimbourg et Londres, 1953), 139140. Journal de guerre de l'est. d'assaut n° 80 du Génie, 7 juin 1944. Archives du Royaume-Uni.
69. Journal de combat de la 7e br. d'inf.
70. Journal de guerre de l'É.-M.G. du Q.G. de la 3e div. d'inf., juin 1944, app. "A".
71. Carnet de messages du Q.G. de la 3e div. d'inf., 8 juin 1944. Récit de Hubert Meyer.
72. Journal de guerre du R. Winnipeg Rifles, juin 1944.
73. Journal de combat de la 7e br. d'inf., 8 juin 1944, séries 336, 346. Brig. F. N. Cabeldu, "Récit de bataille relativement à l'assaut de Normandie et à la première contre-attaque", 15 mai 1956.
74. Carnet de messages du Q.G. de la 3e div. d'inf., 8 juin 1944. Cabeldu "Battle Narrative". Mémoire sur l'interview avec le brig. Foster, 22 juin 1944.
75. Renseignements fournis par le Directeur des archives des services de guerre. MAAC, janvier 1952.

76. Rapport supplémentaire (note 39, cidessus), p. 3.
77. Compte rendu des délibérations, procès Meyer, pages 586-595.
78. Récit communiqué à l'historien militaire, 24 juin 1944. Cf. Journal de guerre du Regina Rifle Regt., 8-9 juin 1944. Récit de Hubert Meyer.
79. Compte rendu des délibérations, procès Meyer, p. 595.
80. Mémoire sur l'interview avec le brig. Foster, 22 juin 1944.
81. Journal de guerre du 1er bat. du Cdn Scottish Regt., 10-11 juin 1944 et app. 13.
82. Interview avec le brig. Foster.
83. Journal de guerre du H.L.I. of C., 9-11 juin 1944. Journal de combat de la 9e br. d'inf., 11 juin 1944.
84. Journal de guerre du Q.O.R. of C., 9 juin 1944.
85. "Deuxième brigade blindée can., opération 'Overlord': L'assaut sur les plages de Normandie, 6-11 juin 1944; enchaînement des événements et leçons à en tirer", 2 juil. 1944.
86. Journal de guerre du Q.G. de la 9e br. d'inf., 10 juin 1944.
87. "Operator's Log - ACV", journal de guerre du Q.G. de la 2e br. blindée, juin 1944, app. 4 (2250-2353 heures).
88. Journaux de guerre du 46e R.M. Commando et du Régiment de la Chaudière, 11 juin 1944; 10e rgt blindé, juin 1944, app. 1; carnet de messages de la 8e br. d'inf., 11-12 juin 1944.
89. "Deuxième brigade blindée can., opération `Overlord'. " Journal de guerre du 6e rgt blindé, 11 juin 1944.
90. Archives du Royaume-Uni.
91. "Deuxième brigade blindée can., opération 'Overlord."
92. Ibid. Journaux de guerre du Q.G. de la 2e br. blindée (y compris le carnet), du 6e rgt blindé et du Q.O.R. of C., 11 juin 1944. "Special Report, Action at Le Mesnil Patry", par le lieut. R. Rae, officier de renseignements du Q.O.R. of C. Interview avec le maj. J. N. Gordon, du Q.O.R. of C., 12 juil. 1944. Renseignements au sujet des victimes fournis par le Directeur des archives des services de guerre, MAAC, janv. 1952.
93. Renseignements fournis par le Directeur des archives des services de guerre, dée. 1954.
94. Journal de guerre du R. Winnipeg Rifles, 17-18 juin 1944 (erreur, il s'agissait des 16-17 juin). Carnet de messages du Q.G. de la 3e div. d'inf., 17 juin 1944, 0125 heures.
95. Mémoire sur l'interview avec le brig. Foster, 22 juin 1944. Journal de guerre du Q.G. de la 8e br. d'inf., 17-18 juin 1944. Carnet de messages du Q.G. de la 3e div., 17 juin 1944, 2200 heures en ce qui a trait à la réunion de 1200 heures, et 18 juin 1944, 0630 heures.
96. Rapport du commandant suprême aux chefs d'état-major conjoint sur les opérations en Europe du Corps expéditionnaire allié, 6 juin 1944 au 8 mai 1945 (Londres, 1946), 32. The Brereton Diaries, 286. Dépêche de LeighMallory, par. 331.
97. Journal de guerre de la Cinquième armée Panzer, C.R.S. 63181/1, 10-11 juin 1944. Harrison, Cross-Channel Attack, 373-374. Archives du Royaume-Uni.
98. Du groupe d'armée "B" au Q.G. de la Quinzième armée, 1255 heures, 9 juin 1944, journal de guerre de la Quinzième armée.
99. Pogue, The Supreme Command, 173, 276. Le gén. d'armée Omar N. Bradley, A soldier's Story (New-York, 1951), 279-280. Archives du Royaume-Uni.
100. A Soldier's Story, 282.
101. Journal de guerre du commandant en chef de l'Ouest, volume d'appendices 6-18, juin 1944 (C.R.S. 85434/1), message d'opérations 4424/44, 2230 heures, 8 juin 1944. Ibid., 10, 12, 13 juin 1944. Rapport canadien - interrogatoire spécial du gén. Heinrich Freiherr von Lüttwitz.
102. Archives du Royaume-Uni. Montgomery, Normandy to the Baltic, 50-80.
103. Archives du Royaume-Uni.
104. Archives du Royaume-Uni. Maj.-gén. sir Francis de Guingand, Operation Victory (Londres, 1947), 401. Vicemaréchal de l'air E. J. Kingston McCloughry, The Direction of War (Londres, 1955), 148.
105. Maj.-gén. L. C. Manners Smith, "The Baffle of Caen", The Royal Artillery Commemoration Book, 1939-1945 (Londres), (1950), 365-367.
106. The Direction of War, 147.

107. Ibid., 146-147; Operation Victory, 401.
108. Journal de guerre du n° 41 R.M. Commando, 17 juin 1944. Sommaire n° 5 du service de renseignements du ter corps, 18 juin 1944.
109. Directive d'opérations n° 1 de la 3e div. d'inf. can., 18 juin 1944. Carnet de messages du Q.G. de la 3e div., 19 juin 1944, 1500 heures.
110. M 502, dossier du gén. Crerar, officier général commandant (en chef) 1-0.
111. M 504, ibid.
112. The Administrative History of the Operations of 21 Army Group on the Continent of Europe, 6 June 1944 8 May 1945 (Allemagne, 1945), 10.
113. Archives du Royaume-Uni.
114. Harrison, Cross-Channel Attack, chap. X.
115. Journal personnel du gén. Crerar, 18 juin 1944.
116. Ibid., juin 1944, app. "H".
117. Note du gén. Crerar, ibid., app. "I".
118. Journal de guerre du N. Shore Regt., juin 1944, 21 juin et app. 2.
119. Journal de guerre du commandant de l'ARC de la 3e div. d'inf., 25-26 juin 1944.
120. Archives du Royaume-Uni.
121. Message d'opérations 4530/44 du C. en c. de l'Ouest, 12 juin 1944, journal de guerre de la Cinquième armée Panzer, appendices du 10 juin - 8 août 1944 (C.R.S. 63181/4).
122 Rapport sur la situation des opérations 5157/44 du C. en c. de l'Ouest; 0615 heures, 1eL juil. 1944, C.R.S. H22/57.
123. Lieut.-gén. H. G. Martin, The History of the Fifteenth Scottish Division, 1939-1945 (Édimbourg et Londres, 1948), 56.
124. Notes destinées au journal du gén. Jodl à l'égard de la réunion du 17 juin 1944, C.R.S. OKW/1760.
125. B. H. Liddell Hart, éditeur, The Rommel Papers (Londres, 1953), 478480, 492. Lieut: gén. Hans Speidel, We Defended Normandy (titre allemand: Invasion 1944) (Londres, 1951), 105-110.
126. Notes de Jodl sur la réunion du 29 juin 1944, C.R.S. OKW/1760.
127. Rapport spécial d'interrogatoire, F. M. von Rundstedt, Q.G.A.C., 1er fév. 1946.
128. Message Ops. 116/44, 30 juin 1944, journal de guerre de la 5e année Panzer, volume d'appendices.
129. Ibid., app. 35, rapport de conversation.
130. Journal de guerre du groupe d'armées "D" (C. en c. de l'Ouest), C.R.S. 75144/24.
131. Ibid.
132. Journaux de guerre du groupe d'armées "D", 2, 3 juil. 1944, et de la 5e armée Panzer, volume d'appendices, app. 52.
133. Gén. baron Geyr von Schweppenburg, The Critical Years (Londres, 1952), 206-207 (incident daté du 5 juil., par erreur).
134. Ordre d'opérations n° 2 de la 3e div. d'inf. brit., 25 juin 1944; ordre d'opérations n° 2 de la 3e div. d'inf. can., 28 juin 1944. Instructions d'opérations n° 3 de la 3e div. d'inf. can. 29 juin 1944. Carnet de messages de la 3e div. d'inf. can., 28 et 30 juin 1944.
135. Ordre de combat, 1700 heures, 29 juin 1944, journal de guerre de la 7e armée, C.R.S. 57351/7.
136. Carte situation, 2200 heures, 30 juin 1944, journal de guerre de la 7e armée, C.R.S. 57351/11.
137. Harrison, Cross-Channel Attack, 417, 430.
138. Ordre de combat, 1700 heures, 29 juin 1944, note 135, ci-dessus.
139. M 505, dossier du gén. Crerar, officier général C. en c. 1-0.

CHAPITRE VII
La Normandie: Les batailles de Caen et de la crête de Bourguébus, du let au 23 juillet 1944

1. Journal de guerre de YÉ: M.G. du Q.G. de la Première armée can. (texte), 19 et 26 juin 1944. Gén. Crerar au col. Stacey, 12 août 1957, et commentaires du brig. G. E. Beament, 11 juin 1959, H.Q.G. 1453-21-7.
2. Journal de guerre de l'É: M.G. du Q.G. du 2e corps d'armées, juin-juil-

let 1944. Journal de guerre de l'É.M.G. du Q.G. de la 2e div. d'inf., 7, 8 juil. 1944, et journaux des Q.G. et des unités de brigade.

3. Carnet de messages du Q.G. de la 3e div. d'inf., ter juil. 1944, série 88.
4. Journal de guerre du ler bat. du 25e rgt de grenadiers Panzer S.S., 14 juin 1944, sommaire n° 42 du service de renseignements de la 2e armée, 17 juil. 1944.
5. Ordre d'opérations n° 14 de la 8e br. d'inf., 3 juil. 1944.
6. Journaux de guerre, Q.G. de la 8e br. d'inf., R. Winnipeg Rifles et Rgt de la Chaudière, 3 juil. 1944.
7. Journaux de guerre, N. Shore Regt. et Rgt de la Chaudière, 4 juil. 1944. O.C.M.H. MS P-164 (lieut.-col. Hubert Meyer) (daté du 3 juillet, par erreur).
8. Journal de guerre, R. Winnipeg Rifles, 4 juil. 1944. Carnet de messages, Q.G. de la 3e div. d'inf., 4 juil. 1944. Sommaire n° 17 du service de renseignements de la 3e div. d'inf., 4 juif. 1944. Récit Hubert Meyer (note 7, ci-dessus).
9. Journal de guerre, 27e rgt blindé, 4 juil. 1944.
10. Maj.-gén. H. Essame, The 43rd Wessex Division at War, 1944-1945 (Londres, 1952), 33-34.
11. Sommaire n° 18 du service de renseignements de la 3° div. d'inf., 6 juil. 1944. Journaux de guerre, Q.G. et unités, 8e br. d'inf., 5 juil. 1944.
12. Journal de guerre, Q.G. de la 8° br. d'inf., 5-7 juil. 1944. Récit Hubert Meyer en date du 4 juillet.
13. Manuscrit dactylographié du North Shore (New Brunswick) Regiment (1945). Statistique sur le nombre des victimes fournie par le Directeur des archives des services de guerre, M.A.A.C., août 1956.
14. Archives du Royaume-Uni.
15. Harris, Bomber Offensive, 210. Sommaire n° 26 du service de renseignements de la 2° armée, 1er juil. 1944.
16. Pogue, The Supreme Command, 184.
17. Ibid., 184-185. Archives du Royaume-Uni.
18. Pogue, 185-187. Archives du Royaume-Uni.
19. Maj: gén. L. C. Manners-Smith, "La bataille de Caen" Royal Artillery Commemoration Book 1939-1945,
365. Ordre d'opérations n° 3 du 1er corps brit.
20. Archives du Royaume-Uni.
21. Renfort aérien - Opération CHARNWOOD, 7 juil. 1944, journal de guerre, A. & Q., Q.G. de la 3° div. d'inf., juillet 1944, app. 16. Voir aussi le carnet de messages du Q.G. de la 3e div. d'inf., 1710 heures, 7 juil. 1944.
22. Normandy to the Baltic, 72-73.
23. Renfort aérien - Opération CHARNWOOD, note 21, ci-dessus.
24. Normandy to the Baltic, 73.
25. Prévisions, 0635 heures, 7 juil. 1944, carnet de messages, Q.G. de la 3e div. d'inf. Archives du Royaume-Uni.
26. Carnet de messages, Q.G. de la 3e div. d'inf., 7 juil. 1944, séries 94-98.
27. Journal de guerre, Q.G. de la 9e br. d'inf., juillet 1944, app. 5.
28. Récit Hubert Meyer.
29. Prof. Henry Contamine, "Souvenirs Civils sur la bataille de Caen", Revue Historique de l'Armée, janv. 1946.
30. Notes et ordres d'opérations, journal de guerre, 14e rgt de campagne de l'A.R.C., juillet 1944.
31. Ordre d'opérations n° 3 du ter corps brit., 5 juil. 1944. Ordre d'opérations n° 4 de la 3e div. d'inf., 6 juil. 1944.
32. Carnet de messages, Q.G. de la 3e div. d'inf., 8 juil. 1944, série 25.
33. Journal de guerre, S.D. & G. Highrs., 8 juil. 1944.
34. Carnet de messages, Q.G. de la 3° div. d'inf., 8 juil. 1944, série 72.
35. Ibid., série 43. Journal de guerre, H.L.I. of C., 8 juil. 1944. Mémoire sur l'interview avec le lieut.-col. F. M. Griffiths, 24 mai 1946. Jack Fortune Bartlett, Ist Battalion The Highland Light Infantry of Canada 1940-1945 (Galt, Ontario, 1951), chap. IV. Statistique sur le nombre des victimes fournie par le Directeur des archives des services de guerre, M.A.A.C., sept. 1956.
36. Lettre du maj: gén. R. F. L. Keller à l'officier général C. en c. du 2° corps d'armée, 10 juil. 1944, 3 CD/GOC/ 6-0.
37. Ibid., journaux de guerre, S.D. & G. Highrs., Nth. N.S. Highrs., et N. Shore Regt., 8 juil. 1944.
38. Mémoire sur l'interview avec le lient: col. F. N. Cabeldu, 13 juil. 1944. Journal de guerre, ter bat. du Cdn. Scottish Regt., 8 juil. 1944.

39. Journal de guerre, Regina Rifle Regt., 8 juil. 1944. Récit Hubert Meyer.
40. Situation-rapport quotidien du groupe d'armées "B", 5 juil. 1944, C.R.S. 75803.
41. Scarfe, Assault Division, 112-113.
42. Carnet de messages, Q.G. de la 38 div. d'inf., 8 juil. 1944, séries 185, 208, 212 et 9 juil. 1944, séries 5 et 23. Journal de guerre, Inns of Court Regt., 8 juil. 1944.
43. Journal de guerre, 5e armée Panzer, 9 juil. 1944, et app. 87, 8 juillet. Récit Hubert Meyer.
44. Carnet de messages, Q.G. de la 3e div. d'inf., 9 juil. 1944, série 140 (1720 heures) et cf. 10 juil. 1944, série 26.
45. Ibid., 9 juil. 1944, série 72. Journal de guerre, 278 rgt blindé, 9 juil. 1944.
46. Carnet de messages, Q.G. de la 3^{e} div. d'inf., 8 juil. 1944, série 208.
47. Ibid., 9 juil. 1944, série 56.
48. André Gosset et Paul Lecomte, Caenpendant la bataille (Caen, 1946), 28-33. Contamine, note 29 ci-dessus.
49. Caen pendant la Bataille, 51.
50. Carnet de messages, Q.G. de la 3e div. d'inf., 10 juil. 1944, série 26. Voir le mémoire sur l'interview avec le lieut.-gén. G. H. Christiansen, S.D. & G. Highrs., ter août 1944.
51. Statistique sur le nombre des victimes fournie par le Directeur des archives des services de guerre, M.A.A.C., sept. 1956.
52. Journal de guerre, 58 armée Panzer, rapport quotidien du 8 juil. 1944, app. 85a.
53. Journal de guerre, groupe d'armées "D", 9 juil., et situation-rapport quotidien, groupe d'armées "D", même date.
54. Situation-rapport quotidien, groupe d'armées "D", 11 juil. 1944.
55. Division historique, ministère de la Guerre des États-Unis, Saint-Lô (7 July-19 July 1944) (Série "Les forces américaines au combat") (Washington, 1946).
56. OKW/WFSt 772343/44, 8.7.44, dont il est fait mention au Ops 547/44 du C. en c. de l'Ouest de la même date, C.R.S. 75145/6.
57. Journal de guerre, groupe d'armées "D", 7 juil. 1944, Saint-Lô, 1-46.
58. M 510, dossier du gén. Crerar officier général C. en c./1-0.
59. Montgomery, Normandy to the Baltic, 77-78; Essame, 43r5 Wessex Division, 38-46; journal de guerre, 5e Panzer, 11 juil. 1944, et situation-rapports quotidiens du groupe d'armées "D"; journal de guerre, Q.G. de la 8e br. d'inf., 10-11 juil. 1944.
60. Journal de guerre, É.-M.G., principal Q.G. du 2e corps d'armées, 11 juil. 1944.
61. Archives du Royaume-Uni.
62. Archives du Royaume-Uni.
63. Pogue, 187; Wilinot, The Struggle for Europe, 353.
64. Archives du Royaume-Uni.
65. Archives du Royaume-Uni.
66. Archives du Royaume-Uni, The Struggle for Europe, 354. Lieut.-col. G. S. Jackson, Operations of Eighth Corps: Account of Operations from Normandy to the River Rhine (Londres, sans date), 79-80.
67. Normandy to the Baltic, 78-81. British Army of the Rhine Battlefield Tour . . . 8 Corps Operations East of Caen, 18-21 July 9144 (Operation Goodwood) (juin 1947). Instructions d'opérations n° 2 de la 2e armée, 13 juil. 1944. Archives du Royaume- Uni.
68. Dépêche de Leigh-Mallory, supplément du London Gazette, 2 janv. 1947, par. 275-276. Battlefield Tour, Goodwood, carte 7. Normandy ta the Baltic, 81.
69. Normandy to the Baltic, 78-79. Situation-rapport quotidien du groupe d'années "B" pour le 17 juil. 1944.
70. Ordre d'opérations n° 2 de l'art. roy. du 88 corps d'armées, 16 juil. 1944. Archives du Royaume-Uni.
71. Normandy to the Baltic, 81-83. Battlefield Tour, Goodwood, 35-39. Jackson, Operations of Eighth Corps, chap. 3.
72. Instructions d'opérations n° 2.
73. Ordre d'opérations n° 5 de la 38 div. d'inf., 16 juil. 1944. Instructions d'opérations n° 2 de la 28 div. d'inf., 17 juil. 1944.
74. Journal de guerre, Q.G. de la 8e br. d'inf., 18 juil. 1944, et app. 1, carnet de messages.
75. Sommaire n° 21 du service de renseignements de la 38 div. d'inf., 16 juil. 1944. Situation-rapport de la 51e div., carnet de messages du Q.G. de la 38 div. d'inf., 18 juil. 1944, série 15.

76. Carnet de messages, Q.G. de la 3e div. d'inf., 18 juil. 1944. Journal de guerre, Q.G. de la 8e br. d'inf., 18 juil. 1944 et carnet de messages. Journaux de guerre, Rgt de la Chaudière, 18 juillet 1944, et Q.O.R. of C., juillet 1944, app. 18.
77. Carnet de messages, Q.G. de la 3e div. d'inf., 18 juil. 1944, série 161.
78. Carnet de messages, Q.G. de la 3e div. d'inf., 18 juil. 1944. Interview avec le lieut.-col. D. B. Buell et le lieut. H. L. Day, 27 juil. 1944. Journaux de guerre, 148 rgt de campagne de l'A.R.C., S.D. & G. Highrs., N. Shore Regt. et Rgt de la Chaudière, 18 juil. 1944.
79. Carnet de messages, Q.G. de la 3e div. d'inf., 18 juil. 1944, série 197.
80. Interview avec le lieut.-col. D. B. Buell. Journal de guerre, Q.O.R. of C., juillet 1944, app. 18. Carnet de messages, Q.G. de la 3e div. d'inf., 18 juil. 1944, série 240.
81. Journaux de guerre des unités. Situation-rapport, 2359 heures, carnet de messages, du Q.G. de la 9e br. d'inf., 18 juil. 1944, série 153.
82. Journal des opérations, Q.G. du gros du 2e corps d'armées, 18 juil. 1944, série 48 (1105 heures). Journal de guerre, Regina Rifle Regt., 18 juil. 1944.
83. Journal de guerre, Q.G. de la 4e br. d'inf., 18 et 24 juil. 1944. Supplément à l'ordre de service courant de l'Armée can. outre-mer 4950, 3 août 1944. Journal de guerre, Royal Regt. of Cda., 18-19 juillet 1944.
84. Journaux de guerre, Black Watch of Cda., 18 juil. 1944, et Regina Rifle Regt., juillet 1944, journal du service de renseignements, 19 juil. 1944, série 4.
85. Carnet de messages, Q.G. de la 3e div. d'inf., 18 juil. 1944, série 88 (1125 heures). Journal de guerre, commandant du Génie, 3e div. d'inf., 18 juil. 1944.
86. Situation-rapport n° 9 (191800B) du C. en c. du Génie du 2e corps d'armées, journal de guerre, C. en c. du Génie du 2e corps d'armées, juillet 1944, app. 1 au journal des opérations, Q.G. du gros du 2e corps d'armées, 19 juil. 1944, séries 42 et 45.
87. Journaux de guerre, Q.G. de la 9e br. d'inf. et des unités, 19 juil. 1944.
88. Carnet de messages, Q.G. de la 3e div. d'inf., 19 juil. 1944, séries 20 et 40.
89. Journal du service de renseignements, Q.G. de la 9e br. d'inf., 19 juil. 1944, séries 28, 34, 41, 72. Journal de combat, Q.G. de la 7e br. d'inf., 19 juil. 1944, séries 1388, 1389, 1430, 1456.
90. Journal de guerre, 5e br. d'inf., texte, 19 juil. 1944, et carnet de messages, séries 47, 51, 52, 54, 70, 74, 93. Journaux de guerre, Rgt de Maisonneuve et Black Watch of Cda., 19 juil. 1944. Journal des opérations, Q.G. de la 4e br. d'inf., 19 juil. 1944, séries 640 et 657.
91. Archives du Royaume-Uni. Battlefield Tour, Goodwood, 55.
92. Carnet de messages, Q.G. de la 3e div. d'inf., 20 juil. 1944, série 22. Journal de guerre, Q.G. de la 6e br. d'inf., app. 7(i), juillet 1944.
93. Archives du Royaume-Uni. Journal des opérations, Q.G. du gros du 2e corps d'armée, 20 juil. 1944, série 37 (1000 heures), journal de guerre, 4th County of London Yeomanry, 20 juil. 1944.
94. Journal de guerre, Q.G. de la 6e br, d'inf., 20 juillet 1944, texte et app. 7(i). Journal de guerre, 27e rgt blindé, 20 juil. 1944.
95. Ibid., journaux de guerre, Cameron Highrs. of Cda., 20 juil. 1944, et Fusiliers Mont-Royal, 19 juil. 1944 (daté, par erreur, du 19 juil. au lieu du 20).
96. Journaux de guerre, S. Sask. Refit., et Q.G. de la 6e br. d'inf., 20 juil. 1944. Situation-rapport envoyé par le major de brigade, 6e br. d'inf., journal des opérations du Q.G. de la 2e div. d'inf., 21 juil. 1944, série 1634. Statistique sur le nombre des victimes fournie par les Archives des services de guerre, M.A.A.C., octobre 1956. Lieut.-col. G. B. Buchanan, The March of the Prairie Men: A Story of the South Saskatchewan Regiment (Weyburn et Estevan, Saskatchewann, 1957), 25-26.
97. Journal de guerre, Essex Scottish Regt., 22 juil. 1944 (au sujet du 20 juillet):
98. Journaux de guerre, Q.G. de la 6e br. d'inf., 20 juil. 1944, et Essex Scottish, 20 juil. 1944.

99. Journal de guerre, Q.G. de la 6e br. d'inf., 21 juil. 1944, et situation-rapports, app. 4. Journaux de guerre, Black Watch of Cda., 21 juil. 1944, et Fusiliers Mont-Royal, 20 juil. 1944 (daté, par erreur, du 20 juillet au lieu du 21).
100. Journaux de guerre, Cameron Highrs. of Cda., juillet 1944 (app. 6) et 27e rgt blindé, juillet 1944 (appi. 2). Statistique sur le nombre des victimes fournie par les Archives des services de guerre, M.A.A.C., octobre 1956.
101. Statistique sur le nombre des victimes fournie par les Archives des services de guerre, M.A.A.C., octobre 1956.
102. Roderic Owen, Tedder (Londres, 1952), 257.
103. Cap. Harry C. Butcher, My Three Years with Eisenhower (New-York, 1946), 617.
104. Ibid., 617-619.
105. Pogue, 190.
106. Ibid., 190.
107. Situation-rapport quotidien, groupe d'armées "B", 17 juil. 1944. Cartesituation du haut commandement allemand (Berlin) Lage West, Stand: 17.7.44. Journal de guerre, groupe d'armées "D", 16 juil. 1944.
108. Journal de guerre, groupe d'armées "D", 18 juil. 1944. Journal de guerre, 5e armée Panzer, app. 150, 18 juil. 1944.
109. Journal de guerre, groupe d'armées "D", 18 juil. 1944, et journal de guerre, 58 armée Panzer, app. 150 et 151, 18 juil. 1944.
110. Journal de guerre, groupe d'armées "D", 15 juil. 1944.
111. Journal de guerre, groupe d'armées "D", 19 juil. 1944. Journal de guerre, 5e armée Panzer, 19, 20 juil. 1944, et app. 176, rapport du matin du 21 juil. 1944.
112. Journal de guerre, 5e armée Panzer, 19-21 juil. 1944, et situation-rapports quotidiens du groupe d'armées "B", 20 et 21 juil. 1944.
113. Journal de guerre, groupe d'armées "D", 17 juil. 1944. Hilary St. G. Saunders, Royal Air Force 1939-1945, III (Londres, 1954), 121.
114. B. H. Liddell Hart, éditeur, The Rommel Papers (Londres, 1953), 486. Hans Speidel, Invasion 1944 (Tübingen et Stuttgart, sans date), 125.
115. The Rommel Papers, 486-487. Document Rommel, 15 juil. 1944, app. à Ops 5895/44, C. en c. de l'Ouest, 21 juil. 1944, C.R.S. 75145/5.
116. Ops 5895/44, note 115, ci-dessus.
117. Pogue, 192-199.

CHAPITRE VIII
La Normandie: Le dégagement commence
24-31 juillet 1944

1. M 512, dossier du gén. Crerar C. en c. 1-0.
2. Le Commandement suprême, 190.
3. Archives du Royaume-Uni. Voir Normandy to the Baltic, 85.
4. Supplément au situation-rapport quotidien du groupe d'armées Panzer de l'Ouest, pour le 25 juillet; conversation téléphonique des chefs d'état-major du groupe d'armées Panzer de l'Ouest et du 1er corps Panzer S.S., 10h.25 m du soir, 25 juil. (journal de guerre, 5e armée Panzer, 25 juil. 1944).
5. Journaux de guerre, 5e armée Panzer et groupe d'armées "D", 22 juil. 1944. Situation-rapport quotidien, groupe d'armées `B", 24 juil. 1944. Journal de guerre, groupe d'armées "D", 23 juil. 1944, note dans les appendices au sujet de la 9e div. Panzer S.S.
6. Situation-rapport quotidien, groupe d'armées "B", 24 juil. 1944.
7. Sommaire n° 149 du service de renseignements du 21e groupe d'armées, 25 juil. 1944.
8. Rapport du groupe d'armées "B", C.R.S. 75145/5. Renseignements fournis par le ministère de la Guerre, 26 juil. 1944, Q.G.A.C. dossier 4/ somm. C.E.-M.G. de l'Empire/2/2.
9. Bradley, A Soldier's Story, 345.
10. Journal de guerre, É.-M.G. du 28 corps d'armée, 20-24 juil. 1944.
11. Instructions d'opérations n° 3 du 28 corps d'armée, ibid., juillet 1944, app.

35. Message du 2e corps d'armée aux formations sous son commandement, 241430 B, dossier de la Section historique sur les messages du 2e corps d'armée concernant l'opération "Spring"
12. Renseignements fournis par le lieut: gén. Simonds, Apeldoorn, Pays-Bas, 15 août 1945.
13. Renseignements fournis par le lieut: gén. C. Foulkes, Ottawa, 27 juin 1947.
14. Ordre d'opérations n° 6 de la 3e div. d'inf., 23 juil. 1944.
15. Ordre d'opérations n° 1 de la 2e div. d'inf., 24 juil. 1944.
16. Plan de tir, journal de guerre, Q.G. de l'A.R.C. du 2e corps d'armée, juillet 1944, app. 30.
17. Programme aérien de l'opération "Spring", 23 juil. 1944, journal de guerre, E: M.G., Q.G. du 2e corps d'armée, juillet 1944, app. 32.
18. Sommaire quotidien n° 188 (service de renseignements/opérations), Aviation du corps expéditionnaire allié, partie "B".
19. Journal de guerre, Q.G. de la 6e br. d'inf., app. 8: journal, opération "Spring", série 8.
20. "Rapport du service de renseignements sur les mines de fer de Rocquancourt - Saint-Martin-de-Fontenay", journal de guerre, Fusiliers Mont-Royal, juillet 1944, app. 18.
21. Montgomery, Normandy to the Baltic, 84. Maj.-gén. H. Essame, The 43rd Wessex Division at War, 1944-1945 (Londres, 1952), 47-50.
22. Journal de la 8e br. d'inf. (note 19, ci-dessus), série 15 (250015). Journal de guerre, Cameron Highrs. of Cda., juillet 1944, app. 6.
23. Aviation du corps expéditionnaire allié. Sommaire quotidien n° 188 (service de renseignements/opérations), partie "B".
24. Will R. Bird, No Retreating Foot steps: The Story of the North Nova Scotia Highlanders (sans lieu ni date), 156, Rapports des brigades de la 2e div. car., Archives du Royaume-Uni.
25. Comptes rendus du lieut.-col. C. Petch, 28 juil. 1944 et 12 août 1944, dossier 10/Petch C./1 du Q.G.A.C. Journaux de guerre, Q.G. de la 9e br. d'inf. (journal, app. 5); Nth. N.S. Highrs. et 10e rgt blindé, 25 juil. 1944. Bird, No Retreating Footsteps, 154-173.
26. Journal, Q.G. de la 9e br. d'inf., 25 juil. 1944, série 63 (1119 heures). Journal, Q.G. de la 30 div. d'inf., 25 juil. 1944, séries 120 (1025 heures) et 135 (1115 heures).
27. Statistique fournie par le Directeur des archives des services de guerre, M.A.A.C., décembre 1951.
28. Journaux de guerre, R.H.L.I., juillet 1944, app. 1, et 2e rgt antichar de l'ARC, 25 juil. 1944. Lettre du brig. J. M. Rockingham au col. C. P. Stacey, 27 oct. 1948.
29. Journaux de guerre, Royal Regt. of Cda. et 1er bat. du rgt de chars roy., 25 juil. 1944. Archives du RoyaumeUni.
30. Journal de guerre, Calgary Highrs., 25 juil. 1944.
31. Journal de guerre, Black Watch of Cda., 25 juil. 1944. Comptes rendus et commentaires des officiers et des hommes, y compris le brig. W. J. Megill, le lieut.-col. J. W. Powell, le lieut.-col. E. Motzfeldt (mémoire contenant les témoignages de quatre autres officiers), et 31 survivants de l'attaque (surtout des simples soldats), dossier 24/AEF/1/6 du Q.G.A.C. Documents sur les dossiers du gén. Crerar officier général C. en c. 3-7-1.
32. Journal de guerre, Rgt de Maisonneuve, 25 juil. 1944. Comptes rendus au dossier 24/AEF/1/6 du Q.G.A.C.
33. Renseignements fournis par le lieut.-col. J. W. Powell et le lieut. W. Rawson, dossier 24/AEF/1/6 du Q.G.A.C. Journal de guerre, 6e rgt blindé, 26 juil. 1944 (daté, par erreur, du 26 juillet au lieu du 25).
34. Carnet de messages, Q.G. de la 5e br. d'inf., 25 juil. 1944, série 118. Commentaires du brig. Megill, 29 janv. 1946, dossier 24/AEF/1/6 du Q.G.A.C.
35. Situation-rapport, Q.G. du 20 corps d'année, heure: 1625 B, 25 juil. 1944, journal du Q.G. du corps d'armée, série 42.
36. Journal, Q.G. de la 3e div. d'inf., 25 juil. 1944, série 184, 1610 heures.
37. Ibid., série 200, 1730 heures.
38. Ibid., série 207, rapport de contact de 1800 heures. Cf. Journal des opérations du principal Q.G. de la 2e div. d'inf., 25 juil. 1944, séries 2319 et 2320 (1800 et 1810 heures).

39. Sommaire quotidien n° 188 (service de renseignements/opérations) des forces aériennes expéditionnaires alliées, partie "B". Archives du Royaume-Uni.

40. Journal de guerre, R.H.L.I., 25-27 juil. 1944 et app. 1 du journal de juillet; lettre de Rockingham, note 28, ci-dessus; History of the 7th Armourez Division, June 1943-July 1945 (sans lieu ni date), 51. Statistique sur le nombre des victimes fournie par le Directeur des archives des services de guerre, M.A.A.C., déc. 1951-janv. 1952.

41. Journal de guerre, Q.G. de la 6e br. d'inf., 25 juil. 1944.
42. Renseignements fournis par le lieut.gén. C. Foulkes, Ottawa, 27 juin 1947, et par le lieut: gén. G. G. Simonds, Londres, 19 mars 1946 (mémoire, dossier 24/AEF/1/6 du Q.G.A.C.). Notes des observations du lieut.-gén. Simonds à la réunion du 30 juil. 1944, journal de guerre, Section historique de campagne n° 2, juillet 1944, app. 5.
43. Statistique fournie par le Directeur des archives des services de guerre, M.A.A.C., déc. 1951-janv. 1952.
44. Situation-rapport quotidien, groupe d'armées "B", 25 juil. 1944, C.R.S. 75803.
45. Sommaire n° 51 du service de renseignements de la 2e armée, 26 juil. 1944.
46. Journal de guerre, 5° armée Panzer, 25 juil. 1944. Situation-rapport quotidien, groupe d'armées `B", 26 juil. 1944.
47. Rapport n° 5133/44 du service de renseignements du groupe d'armées "D", 25 juil. 1944.
48. Normandy to the Baltic, 85.
49. Journal de guerre, C. en c. de l'Ouest, 24 juil. 1944, inscriptions de 1900 heures et de 2325 heures (résumé de situation-rapport hebdomadaire).
50. Ibid., 27 juil. 1944, 1530 heures.
51. Ibid., 26 juil. 1944, 1500 heures et pages 288-289.
52. Ibid., 27 juil. 1944, 1010 heures et app. 883, de la même date, C.R.S. H180/40.
53. First United States Army, Report of Operations, 20 October 1943-1 August 1944. Cf. Normandy ta the Baltic, 87, et Bradley, A Soldier's Story, 358.
54. Dossier du gén. Crerar officier général C. en c. 1-0-4.
55. Mémoire d'entretien du gén. Crerar, 24 juil. 1944, journal de guerre personnel de Crerar, juillet 1944, app. 3.
56. De Crerar à Montgomery, 24 juil. 1944, dossier du gén. Crerar officier général C. en c. 6-10.
57. Mémoire de rencontre du gén. Crerar, 25 juil. 1944, journal de Crerar, juillet 1944, app. 4.
58. Journal de Crerar, 26 juil. 1944.
59. Dossier du gén. Crerar, officier général C. en c. 1-0-7.
60. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. de la 49e div. d'inf., 28-30 juil. 1944. Instructions d'opérations n° 5 de la 30 div. d'inf. brit., 28 juil. 1944 (renforts fournis avant l'opération "Rawlinson"). Journal de guerre, É.M.G., Q.G. du 1er corps brit., juillet 1944, app. "X".
61. M 515, dossier du gén. Crerar, officier général C. en c. 1-0.
62. Archives du Royaume-Uni. Pogue, The Supreme Command, 201.
63. Archives du Royaume-Uni. The Supreme Command, 201.
64. British Army of the Rhine, Battlefield Tour, Operation Bluecoat (Allemagne, 1947).
65. Situation-rapport n° 16 de la]Te armée can., 31 juil. 1944.
66. Notes du gén. Crerar sur la réunion, 30 juil. 1944, journal de Crerar, juillet 1944, app. 6.
67. Directive, ibid., app. 5 Cf. journal de guerre, É.-M.G., Q.G. du 2e corps d'armée, 30 juil. 1944.
68. Journal de Crerar, 30 juil. 1944.
69. Ibid., 31 juil. 1944.
70. Journal de guerre, É: M.G., Q.G. de la 49e diva brit., 30 et 31 juil. 1944.
71. Journaux de guerre, Q.G. du 2e groupe d'armées can. (art. roy.) et Unités, juillet 1944.
72. Journal de guerre, service des transmissions de la Ire armée can., juin et juillet 1944.
73. Notes du gén. Crerar sur la réunion, note 66, ci-dessus. Situation-rapport n° 40 de la ire armée can., 12 août 1944. Journal de guerre, groupe aérien, Q.G. de la Ire armée can., 12 août 1944. Déclaration d'emplacement n° 55 du groupe (aérien) n° 84, 7 août 1944.
74. Situation-rapport n° 16 de la Ire armée can., 31 juil. 1944.

CHAPITRE IX
La Normandie: Le chemin de Falaise
1-12 août 1944

1. Bradley, A Soldier's Story, 358-359. Situation-rapport conjoint n° 41 de la 2e armée, 31 juil. 1944.
2. Situation-rapport quotidien, groupe d'armées "B", 30 juil. 1944. Journal de guerre, groupe d'armées "D", 31 juil. 1944. Journal de guerre, 5e armée Panzer, app. 237.
3. Journal de guerre, groupe d'armées "D", 1er août 1944, C.R.S. 75144/25.
4. Pogue, The Supreme Command, 276; Butcher, My Three Years with Eisenhower, 633.
5. Renseignements fournis par le lieut.gén. G. G. Simonds, 19 mars 1946, dossier 24/AEF/1/6 du Q.G.A.C.
6. Pogue, The Supreme Command, 263.
7. Journal de guerre, 2e section historique de campagne, juillet 1944, app. 5.
8. Journal de guerre, Essex Scottish, 29 juil. 1944.
9. Journal des opérations, Q.G. du gros du 2e corps d'armée, 29 juil. 1944, série 43; journal de guerre, Q.G. de l'A.R.C. de la 2e div., août 1944, tableau des tâches n° 11; journal de guerre, Calgary Highrs., 30-31 juil. 1944.
10. Journaux de guerre, Calgary Highrs., 1er août 1944, et Royal Regt. of Canada, août 1944, app. "A". Lieut.col. R. M. P. Carver, Second to None: The Royal Scots Greys --- 1919-1945 (Glasgow, sans date) 122-123.
11. Journaux de guerre, Q.G. de la 5e br. d'inf. et du Calgary Highrs., 1er août 1944.
12. Journaux de guerre, Q.G. de la 6e br. d'inf., 31 juil: let août 1944; Fusiliers Mont-Royal, ter août 1944; 11e cie de campagne (Génie), 31 juil. 1944.
13. Notes du gén. Crerar sur conversations téléphoniques, dossiers de Crerar officier général C. en c. 1-0 et 1-0-4; cf. journal de Crerar, ter août 1944.
14. Journaux de guerre, Q.G. de la 10e br. d'inf., lev août 1944, et Lincoln and Welland Regt. et Calgary Highrs., 1-2 août 1944. Situation-rapports nos 18 (1er août 1944), 20 (2 août 1944) de la lie armée can. Maj. R. L. Rogers, History of the Lincoln and Welland Regiment (sans lieu, 1954), 135136.
15. Statistique fournie par le Directeur des archives des services de guerre, M.A.A.C., avril 1951.
16. Journaux de guerre, Q.G. de la 6e br. d'inf., 1-4 août 1944; Cameron Highrs., of Cda., 4 août 1944; 11e de de campagne (Génie), 4 août 1944. Situation-rapport 041500B de la 2e div., journal des opérations, Q.G. du gros du 2e corps d'armée, 4 août 1944, série 31.
17. Situation-rapport 060245B de la 2e div., journal des opérations, Q.G. du gros du 2e corps d'armée, 6 août 1944, série 15. Journaux de guerre, Black Watch of Cda. et Rgt de Maisonneuve, 5-6 août 1944. Statistique sur le nombre des victimes fournie par le Directeur des archives des services de guerre.
18. Situation-rapports nos 15 et 16 de la 4e div. blindée, journal des opérations, Q.G. du gros du 2e corps d'armée, 6 août 1944, séries 17 et 41. Journaux de guerre, É.-M.G., Q.G. de la 4e div. blindée et Q.G. de la 10e br. d'inf. et unités, 5 août 1944. The Argyll and Sutherland Highlanders of Canada (Princess Louise's), 1928-1953 (sans lieu, 1953), 78-79.
19. Dossier de Crerar officier général C. en c. 3-4.
20. Notes du gén. Crerar sur la conversation, dossier de Crerar officier général C. en c. 1-0-4, et cf. journal de Crerar, 31 juil. 1944. Notes au crayon du gén. Simonds, 8 août 1944, sur son appréciation, son dossier GOC 8-3.
21. Situation-rapports nos 24 (4 août 1944) et 26 (5 août 1944) de la ire armée can.
22. Notes du gén. Simonds, 6 août 1944, note 20, ci-dessus.
23. Tank Museum Guide, Royal Armoured Corps Centre, Bovington, partie 1, 19. Documents au dossier

65-3-0/SD de la lie armée can. Col. R. Rowley, "Observations sur le transporteur blindé de troupes", Canadian Army Journal, oct. 1953. Lieut.-col. G. W. L. Nicholson, The Canadians in Italy, 1943-1945 (Ottawa, 1956), 645 n. Archives du Royaume-Uni.

24. Extrait d'une conférence du gén. Simonds, 23 juin 1947, British Army of the Rhine Battlefield Tour, Operation Totalize (1947), 32.
25. Lettre de l'officier commandant du 2e atelier des troupes de chars d'assaut du Service technique canadien de l'électricité et de la mécanique à l'officier commandant du 4e atelier de troupes blindées, 6 août 1944 (Section historique).
26. Journaux de guerre, A. & Q., Q.G. de la Ire armée can., août 1944, app. 8, et 2e atelier des troupes de chars d'assaut du Service technique canadien de l'électricité et de la mécanique, 1-9 août 1944 et app. 5.
27. Journal du gén. Crerar, 3 août 1944.
28. Journal de guerre, section can. des officiers commandants des unités brit. (Ouest), août 1944, app. "B".
29. M. 516, dossier de Crerar officier général C. en c. 1-0.
30. "Instructions d'opérations numéro quatre du 2e corps d'armée can.", 5 août 1944.
31. "Mémoire sur les points soulevés à la conférence . 4 août 1944". Journal de guerre, Division des plans, Q.G. de la 1re armée can., août 1944, app. 3.
32. "Mémoire. Visite du chef de l'étatmajor de la ire armée can. au Royaume-Uni par rapport à l'opération `Totalize' ", 9 août 1944, ibid., app. 6.
33. Mémoire du gén. Crerar à propos de cette conversation, journal de Crerar, août 1944, app. 2.
34. "Instructions d'opérations numéro il de la 1re armée can. ", 7 août 1944, et ibid., "Numéro 12", 7 août 1944. Message du service de bombardement au Q.G. de la ire armée can., 071240, journal de guerre, E.M.G. des opérations, Q.G. de la Ire armée can., août 1944, app. 38.
35. "Rapport sur le bombardement de nos propres troupes pendant l'opération `Tractable'," 25 août 1944, dossier de Crerar officier général C. en c, 6-4-1.
36. Journal de guerre, groupe d'armées "D", 2330 heures, 2 août 1944. Schramm, Der Westen, p. 65.
37. Journal de guerre, 5e armée Panzer, app. 248, notes sur la réunion Warlimont, 3 août 1944.
38. Ibid., app. 251.
39. Situation-rapport, groupe d'armées `B", 0100 heures, 7 août 1944.
40. Sommaire n° 38 du service de renseignements de la ire armée can., 6 août 1944.
41. Mémoire 8-1/Ops du Q.G. du 2e corps d'armée, 6 août 1944, modifiant les Instructions d'opérations numéro quatre.
42. Journaux de guerre des unités, surtout du R.H.L.I., de l'Essex Scottish et du Royal Regt. of Cda., 6 août 1944.
43. Journal de guerre, A. & Q., Q.G. de la ire armée can., août 1944, app. 8.
44. Dossier du gén. Crerar officier général C. en c. 1-0-4.
45. Situation-rapport conjoint n° 48 et situation-rapport n° 75 de la 2e armée, 7 août 1944.
46. "Observations aux officiers supérieurs…051100 août 1944", journal de Crerar, août 1944, app. 1.
47. Situation-rapport n° 25 de la Ire armée can., 5 août 1944.
48. Journal de guerre, Essex Scottish, août 1944, app. 9. Ordre d'opérations n° 2 de la 2e div. d'inf., 7 août 1944. Ordre d'opérations n° 3 de la 2e br. blindée, 7 août 1944. Tournée du champ de bataille, opération "Totalize" (note 24, ci-dessus), 13.
49. Ordres d'opérations de la 2e div. et de la 2e br. blindée, note 48, ci-dessus.
50. Ordre d'opération n° 6 de la 51e (Highland) div., 6 août 1944.
51. 2e corps d'armée can. (A.R.C.), instructions d'opérations n° 5, 7 août 1944. History of the Brigadier Royal Artillery Branch of Headquarters First Cdn Army (1945: polycopié), 37.
52. Journal de guerre, Q.G. de la 2e br. blindée, août 1944, app. 5. Journaux de guerre, Q.G. de la 6e br. d'inf. et unités, 7 août 1944.
53. Sommaire quotidien n° 202 (service de renseignements/opér.) de l'Avia

tion du corps expéditionnaire allié, 9 août 1944.
54. Archives du Royaume-Uni.
55. Journal de guerre, G (Ops), Q.G. de la 1re armée can., août 1944, app. 41.
56. Message du service de bombardement au Q.G. de la 1re armée can., 071240, note 34, ci-dessus.
57. Ordre d'opérations n° 3 de la 2e br. blindée. Journal des opérations, Q.G. de la 2e div. d'inf., 7 août 1944, série 4310.
58. Journaux des opérations, Q.G. de la 2e div. d'inf. et de la 4e br. d'inf., 7 août 1944. Journaux de guerre des unités.
59. Journaux de guerre, Q.G. de la 6e br. d'inf. et unités. Recommandations en vue de l'attribution de la croix de guerre, lieut. R. R. Counsell et H 19489, sergent-major de compagnie A. Arbour.
60. Tournée du champ de bataille, opération "Totalize", 21-4, Allan Jolly, Blue Flash: The Story of an Armoured Regiment (Londres, 1952), 42-49. J. B. Salmond, The History of the 518t Highland Division. 1939-1945 (Édimbourg et Londres, 1953), 158.
61. Statistique fournie par le Directeur des archives des services de guerre, M.A.A.C.
62. Journal de guerre, groupe d'armées "D", 7 août 1944. Situation-rapport quotidien du groupe d'armées "B", 7 août 1944. Journal de guerre, 5e armée Panzer, 7 août 1944, et app. 275.
63. Journal de guerre, 5e armée Panzer, appendices 266, 274 et 281. Rapport spécial d'interrogatoire, lieut.-gén. Wolfgang Pickert, Q.G.A.C., 17 sept. 1946.
64. Situation-rapports quotidiens du groupe d'armées "B", 5, 8 août 1944.
65. Record of Proceedings (Revised) of the Trial . . . of S.S. Brigadeführer ... Kurt Meyer . . ., II, 535.
66. Rapport spécial d'interrogatoire, Brigadefuhrer Kurt Meyer, Q.G. des forces canadiennes aux Pays-Bas, 24 août 1945. "Panzermeyer" (Kurt Meyer), Grenadiers (Munchen-Lochhausen, 1957), 281-282. Récit Hubert Meyer, 12 SS Pz Div "Hitlerjugend", Bureau du chef de l'histoire militaire (Washington). MS P-164. Sommaire n° 40 du service de renseignements de la ire armée can., 8 août 1944.
67. Situation-rapport quotidien du groupe d'armées 'B", 8 août 1944.
68. Journaux de guerre, 218, 22e et 28e rgts blindés et Lake Superior Regt., 8 août 1944. Situation-rapport n° 32 de la 1re armée can., 8 août 1944.
69. "Instructions d'opérations n° 12 de la 1re armée can. ", 7 août 1944. Messages dans le journal de guerre, G (Ops), Q.G. de la Ire armée can., août 1944, app. 38. Journal des opérations de l'Armée, 8 août 1944, série 63 (081220). "Résumé des instructions données par l'officier général commandant la 4e div. blindée can. 071300 B août 1944", par. 11. Tracé "A" joint au mémoire du 2e corps d'armée "Opér. "Totalize" - Programme aérien", 7 août 1944.
70. "Résumé des instructions données par l'officier général commandant la 4e div. blindée", note 69 ci-dessus. Journal de guerre, 22e rgt blindé, août 1944, app. 14.
71. Journal de guerre, Q.G. de l'A.R.C., 4e div. blindée, 8 août 1944. Cap. R. A. Spencer, History of the Fifteenth Canadian Field Regiment, Royal Canadian Artillery, 1941 to 1945 (Amsterdam, 1945), 100-101. Journaux de guerre, 228 rgt blindé et Lake Superior Regt., 8 août 1944.
72. Journal de guerre, Q.G. de la 4e br. blindée, août 1944, app. 5.
73. Journal de guerre, Q.G. de l'A.R.C., 4e div. blindée, 8 août 1944. Journal des opérations de l'Armée, Q.G. de la Ire armée can., 8 août 1944, série 69.
74. Tracé "A" joint au mémoire "Opér. "Totalize" - Programme aérien" du 2e corps d'armée, 7 août 1944.
75. Sommaire quotidien n° 202 (service de renseignements/opér.) de l'aviation expéditionnaire alliée, 9 août 1944. W. F. Craven et J. L. Cate, The Army Air Forces in World War II, III (Chicago, 1951), 250-251.
76. Craven et Cate, III, 251.
77. Lettre de Crerar à Simonds citée dans un message de la 1re armée can. au Q.G.A.C., 11 août 1944, dossier de Crerar officier général C. en c. 6-4-1.
78. Journaux de guerre, N. Shore Regt.; E.-M.G., Q.G. 2e corps d'armée; et Q.G. A.R.C. du 2e groupe d'armée, 8 août 1944. Journal des opérations, Q.G. gros du 2e corps d'armée, 8 août 1944, série 67.

79. Journal des opérations de l'Armée, Q.G. Ire armée can., 8 août 1944, série 80. Cf. texte du journal de guerre, Q.G. 2e corps d'armée, 8 août 1944.
80. Journaux de guerre, Royal Regt. of Cda., A. & S.H. of C., et 298 rgt blindé de reconnaissance, 8 août 1944.
81. Journaux de guerre, Calgary Highrs. et Rgt de Maisonneuve, 8 août 1944.
82. Journal des opérations, Q.G. gros du 28 corps d'année, 9 août 1944, série 13.
83. Hickey, The Scarlet Dawn, 222.
84. Journal des opérations, Q.G. gros du 28 corps d'année, 8 août 1944, série 80.
85. Desseins du commandant du corps d'armée, journal des opérations de l'Armée, 8 août 1944, séries 128 et 135.
86. Journal de guerre, 22e rgt blindé, 8-9 août 1944.
87. Journal de guerre, Q.G. 4e br. blindée, 9 août 1944.
88. Journal de guerre, 288 rgt blindé, 9 août 1944.
89. Ibid.
90. Ibid.
91. Photographies aériennes prises le 10 août 1944. Visite des lieux par l'auteur, 9 août 1946. Renvoi à une carte dans le journal de guerre, 28e rgt blindé, donné exactement comme étant 144490.
92. Journal des opérations, service de renseignements, Q.G. 48 br. blindée, 9 août 1944 (journal de guerre, Q.G. 4e br. blindée, août 1944, app. 5), séries 21, 23 et 30.
93. Journaux de guerre, 288 rgt blindé et Algonquin Regt., 9 août 1944.
94. Journal, Q.G. 48 br. blindée, 9 août 1944, séries 33, 35, 36 et 37.
95. Récit Hubert Meyer, note 66, cidessus. Cap. B.-G. Meitzel, "CaenFalaise", partie 2, Journal de l'Armée canadienne, mai 1950.
96. Journal, Q.G. 48 br. blindée, 9 août 1944, séries 38, 40, 41. Journal des opérations de l'Armée, Q.C. 1re armée can., 9 août 1944, série 55.
97. Journal, Q.G. 48 br. blindée, 9 août 1944, séries 54-56.
98. Journal de guerre, 218 rgt. blindé, 9 août 1944. The Regimental History of the Governor General Foot Guards (Ottawa, 1948), 100-104.
99. Renseignements fournis par le M.A.A.C., mars 1957.
100. Compte rendu du mai. L. C. Monk dans l'ouvrage du mai. G. L. Cassidy, Warpath: The Story of the Algonquin Regiment, 1939-1945 (Toronto, 1948), 80.
101. Ibid.
102. Journal, Q.G. 4e br. blindée, 9 août 1944, série 81.
103. Compte rendu du cap. M. A. Searle, de l'art. roy., The Green Centre Line (Bulletin de la 48 div. blindée), 12 août 1944.
104. Journaux de guerre, 28e rgt blindé et Algonquin Regt., 9 août 1944. Compte rendu du mai. Monk, note 100, ci-dessus.
105. Statistique fournie par les Archives des services de guerre, M.A.A.C., avril 1951, modifiée après comparaison avec divers dossiers contemporains.
106. Statistique fournie par les Archives des services de guerre, MA.A.C., avril 1951.
107. "Rapport sur les opérations", 1re div. blindée pol.
108. Journal des opérations, Q.G. gros du 2e corps d'armée, 10 août 1944, série 15, journal des opérations de l'Armée, Q.G. 1re armée can., 9 août 1944, n° de série 58. Situation-rapports ri" 35 et 47 (10 et 11 août 1944) de la ire armée can.
109. Journal des opérations de l'Armée, Q.G. Ire armée can., 9 août 1944, série 131.
110. The Argyll and Sutherland Highlanders of Canada . . . 1928-1953, 88-89.
111. Journaux de guerre, Q.G. 10e br. d'inf. et unités, 9-10 août 1944. Rogers, History of the Lincoln and Welland Regiment, 142-143. Journal de guerre, 5e armée Panzer, 10 août 1944.
112. Situation-rapport n° 37 de la 17e armée can., 11 août 1944.
113. Journaux de guerre, Q.G. 4e br. blindée et unités, 10 août 1944.
114. Notes du gén. Crerar à propos d'une conversation téléphonique avec le gén. Simonds, 1130 heures, 10 août 1944, journal de guerre, opérations de l'E.-M.G., Q.G. 1re armée can., août 1944, app. 49.
115. Journal de guerre, Q.G. 8e br. d'inf., août 1944, app. 3, Rapport de l'attaque sur le bois de Quesnay.

116. Rapport spécial d'interrogatoire, Meyer.
117. Journal des opérations, Q.G. gros du 2e corps d'armée, 10 août 1944, séries 49 et 51.
118. Rapport de l'attaque sur le bois de Quesnay, note 115, ci-dessus. Journal de guerre, Q.O.R. of C., 10 août 1944. Recommandation à l'égard de l'attribution de la M.M., B64687 Cap. suppléant Nich Zamaria. Statistique concernant les pertes fournie par les Archives des services de guerre, M.A.A.C.
119. Rapport de l'attaque sur le bois de Quesnay. Journal de guerre, N. Shore Regt., 10 août 1944. Hickey, The Scarlet Dawn, 223. Statistique concernant les pertes fournie par les

    Archives des services de guerre, M.A.A.C.
120. Simulacre de rapport de l'officier d'E.-M.G., classe 2, (Opér.) du 2e corps d'armée, journal des opérations de l'Armée, il août 1944, série 27; rapports des officiers de liaison, ibid, séries 54 et 56. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 4e div. blindée, 11 août 1944.
121. Journal du gén. Crerar, 11 août 1944.
122. Journal de guerre, 18e rgt de chars blindés, 11 août 1944. Journal des opérations de l'Armée, 11 août 1944, séries 54 et 81. Journal des opérations, Q.G. principal, 2e div. d'inf., 11 août 1944, série 4804.
123. Situation-rapports nos 39-41 de la 1re armée can., 12-13 août 1944. Journal de guerre, 22e rgt. blindé, il août 1944.

CHAPITRE X
La Normandie: Victoire à Falaise
12-23 août 1944

1. M 517, dossier du gén. Crerar officier général C. en c. 1-0.
2. Situation-rapport quotidien du groupe d'armées "B", 7 août 1944.
3. Situation-rapport conjoint n° 49 de la 2e armée brit., 8 août 1944.
4. Archives du Royaume-Uni.
5. Journal de guerre, 7e armée (traduction par des Américains), 7 août 1944.
6. Butcher, My Three Years with Eisenhower, 638.
7. Eisenhower, Crusade in Europe, 275.
8. Lettre d'instructions n° 4 du 12e groupe d'armées, 8 août 1944, Bureau du chef de l'histoire militaire, ministère de l'Armée (États-Unis).
9. Crusade in Europe, 275.
10. Montgomery, Normandy to the Baltic, 99.
11. Journal du gén. Crerar, 8 août 1944.
12. Normandy to the Baltic, 99-100. Blumenson, Breakout and Pursuit (brouillon), xxvi - 35-42.
13. M 518, dossier du gén. Crerar officier général C. en c. 1-0.
14. "Compte rendu d'une réunion spéciale tenue par le chef d'état-major, 2100 h. B, 10 août 1944", journal de guerre, Section des plans, Q.G. 1re armée can., août 1944, app. "A". Journal des opérations de l'Armée, Q.G. lie armée can., 13 août 1944, série 60.
15. Journal des opérations, Q.G. principal de la 2e div. d'inf., 11 août 1944, série 4804.
16. Ibid., 12 août 1944, série 4853 (1145 h.).
17. Situation-rapports nos 39-43 de la ire armée can., 12-14 août 1944. Journaux de guerre, Royal Regt. of Canada, 12 août 1944, Calgary Highrs. et Rgt de Maisonneuve, 13 août 1944.
18. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 2e corps d'armée, août 1944, texte des 12 et 13 août ainsi que l'app. 19.
19. Journal de guerre, E: M.G., Q.G. 4° div. blindée, 13 août 1944. Observations du mai. gén. G. Kitching, 17 avril 1959, H.Q.C. 1453-21-7.
20. Journal de Crerar, août 1944, app. 5.
21. Mémoires sur le plan "Tractable", 1314 août 1944, journal de guerre, É.-M.G. (Opér.) Q.G. Ire armée can., août 1944, app. 64, 66 et 71.
22. Mémoire du brig. C. C. Mann au sujet d'une conversation téléphonique, ibid., app. 58.
23. Chef de l'état-major à l'officier général C. en C., 11 août 1944, journal

de guerre, Section des plans, Q.G. Ire armée can., août 1944, app. "A".

24. Instructions d'opérations numéro 14 de la Ire armée can., journal de guerre, E.M.G. (Opér.) Q.G. Ire armée can., août 1944, app. 65.
25. "Opér. Tallulah", notes de l'officier d'état-major, classe 1, opérations, Ire armée can. (provenant du chef d'étatmajor du 2e corps d'armée), 13 août 1944, ibid., app. 66.
26. A.R.C. du 2e corps d'armée can., instructions d'opérations n° 6, 13 août 1944, journal de guerre, Q.G., A.R.C., 2e corps d'armée, août 1944, app. 6.
27. "Notes sur les entretiens des commandants de corps d'armée sur l'exposé, 131000 heures B", 13 août 1944, journal de guerre, É.-M.G., Q.G., 2e div. d'inf., août 1944, app. 10. Voir journal de guerre, 8° rgt de reconnaissance, 14 août 1944.
28. Lettre du gén. Simonds "que tous les officiers devront lire", 23 août 1944, journal de guerre, É.-M.G., Q.G., 2e corps d'armée, août 1944, app. 35.
29. Connaissance personnelle (conférence à Camberley, 10 oct. 1941).
30. Situation-rapport n° 43 de la Ire armée can., 14 août 1944.
31. Tracés, journal de guerre, É: M.G., Q.G., 2e corps d'armée, août 1944, app. 19. Notes de l'officier d'étatmajor, classe 1, opér., 1re armée can., note 25, ci-dessus.
32. Journal des opérations, Q.G. gros du 2e corps d'armée, 14 août 1944, série 23.
33. Journal de guerre, 21e rgt blindé, 14 août 1944.
34. A.R.C. du 2e corps d'armée, instructions d'opérations n° 6 (note 26, cidessus). Journal de guerre, Q.G., A.R.C. de la 4e div. blindée, août 1944, app. 6.
35. Instructions d'opérations n° 14 de la 1re armée can. Sommaire quotidien n° 208 (service de renseignements/ opér.) de l'aviation expéditionnaire alliée, 15 août 1944, section "B".
36. Journal des opérations/service de renseignements, Q.G., 4e br. blindée, 14 août 1944, série 1.
37. "Rapport immédiat" du 2e corps canadien sur l'opération "Tractable" du 2e corps canadien . . . (par le col. R. Massy-Westrop), 22 août 1944.
38. Col. C. P. Stacey, Canada's Battle in Normandy (Ottawa, 1946), 119. Il est maintenant impossible d'établir l'identité du commandant de façon certaine; il s'agissait probablement du lieut: col. Scott de la Garde à pied du gouverneur.
39. Journal de guerre, 22e rgt blindé, 14 août 1944.
40. Journal de guerre, Q.G., 4e br. blindée, août 1944.
41. Ibid., app. 7. Commentaires du maj.gén. G. Kitching, 17 avril 1959, H.Q.C. 1453-21-7.
42. Compte rendu donné à l'historien militaire de la 3e div. d'inf. par le lieut.col. R. Rowley, 17 août 1944. Rapport sur Wasp Mark II (canadien) par le lieut.-col. Rowley, 17 août 1944. Journal de guerre, S.D. & G. Highrs., 14 août 1944.
43. Cap. R. A. Spencer, notes topographiques sur les champs de bataille canadiens en Normandie et au Pasde-Calais, juillet-août 1946.
44. Compte rendu donné à l'historien militaire de la 3e div. d'inf. par le lieut.col. R. J. Colwell et le mai. F. E. White, 20 août 1944.
45. Journal de guerre, 7e rgt de rec., 14 août 1944.
46. Journaux de guerre, 21e, 22e et 28e rgts blindés, 14 août 1944.
47. Situation-rapport n° 32 de la 4° div. blindée, journal des opérations, Q.G., gros du 2e corps d'armée, 15 août 1944, série 11. Cassidy, War-path, 100-101.
48. Rapports de la 3e div. d'inf., journal des opérations, Q.G., gros du 2e corps d'armée, 14 août 1944, séries 74 et, 80.
49. Situation-rapport n° 32 de la 4e div. blindée, note 47 ci-dessus.
50. Situation-rapport de la 2e div. d'inf. au 142000 B, journal des opérations, Q.G. gros du 2e corps d'armée, 15 août 1944, série 13. Journal de guerre, Q.G. 6e br. d'inf., 14 août 1944.
51. Notes de l'officier d'É.-M.G., classe 1 (opér.), note 25, ci-dessus.
52. "Rapport sur le bombardement de nos propres troupes au cours de l'opération "Tractable"," par le maréchal en chef de l'air A. T. Harris, 25 août 1944, dossier du gén. Crerar officier général C. en c. 6-4-1.
53. Sommaire quotidien n° 208 (service de renseignements/opér.) des forces

aériennes expéditionnaires alliées, section "B". Le chef d'état-major de la Ire armée can. à l'officier général C. en C., 28 août 1944, dossier de Crerar officier général C. en c. 6-4-1. Archives du Royaume-Uni.

54. Rapport Harris, note 52, ci-dessus.
55. Journal de guerre, E.M.G., Q.G. 2e corps d'armée, 14 août 1944.
56. États et rapports, dossier de Crerar officier général C. en c. 6-4-1. Statistique fournie par les Archives des services de guerre, M.A.A.C.
57. Harris à l'adjoint au commandant suprême des forces expéditionnaires alliées et autres, 25 août 1944. Cf. rapport, note 52, ci-dessus.
58. Mémoire n° 19 sur la ligne de conduite du SHAEF relative aux opérations, 27 mars 1944, cité par le chef de l'état-major de la ire armée can. à l'officier général C. en C., 22 août 1944, journal de guerre, Division des plans, Q.G. ire armée can., août 1944, app. 17.
59. Rapport Harris, note 52, ci-dessus, et mémoire du chef de l'état-major de la ire armée eau., 28 août 1944, note 53, ci-dessus. Journal de guerre, Royal Regt. of Cda., 14 août 1944.
60. Rapport Harris.
61. Journaux de guerre, É.-M.G., Q.G. 4e div. blindée, et Q.G. 7e br. d'inf., 14 août 1944.
62. Rapport Harris.
63. Divers rapports, dossier de Crerar officier général C. en c. 6-4-1; et voir, par exemple, journal de guerre, Royal Regt. of Cda., 14 août 1944.
64. 29 août 1944, officier général C. en c. 6-4-1.
65. Journal des opérations de l'armée, Q.G., ire armée can., 14 août 1944, série 75.
66. Journal de guerre, É.-M.G. (Opér.), Q.G. ire armée can., août 1944, app. 32.
67. Martin Blumenson, Breakout and Pursuit (avant-projet) xxvi - 47-51. Pogue, The Supreme Command, 213214.
68. Du Q.G. 21e groupe d'armées, 141010 B, journal de guerre, E.M.G. (Opér.), Q.G. ire armée can., août 1944, app. 73.
69. Par exemple dans Ralph Ingersoll, Top Secret (New-York, 1946), 190.
70. A Soldier's Story, 376-377.
71. Crusade in Europe, 278-279.
72. Divers sommaires des opérations et rapports, journal de guerre, É.-M.G. (Opér.), Q.G. ire armée cari., août 1944.
73. A Soldier's Story, 376.
74. War as I Knew It (Boston, 1947), 105.
75. Sommaire quotidien n° 206 (service de renseignements/opér.), aviation expéditionnaire alliée, 13 août 1944, section "B". Craven et Cate, The Army Air Forces in World War II, III, 257-258.
76. Journal de guerre, groupe d'armées "D", 9 août 1944.
77. Groupe d'armées "B", ordres du Führer, C.R.S. 75145/6, messages des opérations n° 5833/44 du groupe d'armées `B", 10 août 1944, citant la directive du Führer du 9 août.
78. Groupe d'armées "B", rapports hebdomadaires, C.R.S. 75145/5, message des opérations 5835/44 du groupe d'armées "B", 1215 heures, 11 août 1944. Message des opérations n° 5951/44 du groupe d'armée "B", 0030 heures, 12 août 1944, citant la directive du Führer du 13 août, ibid.
79. Groupe d'armées "B", rapports hebdomadaires, message des opérations n° 6044/44 du groupe d'armées "B", 13 août 1944. Directive du Führer WFSt Ops n° 772864/44, reçue le 14 août 1944, ordres du Führer au groupe d'armées "B", note 77, cidessus, et cf. journal de guerre, groupe d'armées "D", 14 août 1944, 0430 heures.
80. Journal de guerre, groupe d'armées "D", 14 août 1944 [0045 heures, 15 août].
81. Journal de guerre, 5° armée Panzer, 8 août 1944, 2100 heures.
82. Ibid., 8 août 1944, 2135 heures, 2150 heures, 2350 heures.
83. Ibid., 9 août 1944.
84. Ibid., 9 août 1944, 2120 heures.
85. Journal de guerre, 7e armée (traduction par des Américains), conversations téléphoniques.
86. Ibid.
87. Ordre de la 85e div. d'inf., 12 août 1944, sommaire n° 48 du service de renseignements de la Ire armée can., 16 août 1944.
88. Ibid., journal de guerre, 5e armée Panzer, divers appendices.

89. Renseignements fournis par des prisonniers, par exemple sommaires n° 47, partie II (15 août 1944) et 48 (16 août 1944) du service de renseignements de la ire armée can.
90. Journal de guerre, 5e armée Panzer, C.R.S. 63181/5, app. 6a.
91. Sommaire n° 48 (16 août 1944) du service de renseignements de la 1re armée can.
92. Ordre du 12 août, note 87, cidessus.
93. Sommaire n° 48 du service de renseignements de la Ire armée can.
94. Journal de guerre, 5e armée Panzer, 15 août 1944 (1200 heures).
95. Journal de guerre, Algonquin Regt., 15 août 1944.
96. Journaux de guerre, Q.G. 4e br. blindée (y compris l'app. 5, journal des opérations) et unités. Situation-rapport n° 35 (16 août 1944) de la 4e div. blindée.
97. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 4e div. blindée, 15 août 1944.
98. Journal de guerre, 6e rgt blindé, 15 août 1944.
99. Journal de guerre, 1er bn du Cdn. Scottish Regt., 15 août 1944.
100. "Opér. "Tractable": Compte rendu des opérations par la 28 br. blindée can. . . .", sans date.
101. Recommandation en vue du décernement du D.C.M., K 57216, serg.maj. de cie J. S. Grimmond. Statistique fournie par le Directeur des archives des services de guerre, M.A.A.C.
102. Journal de guerre, er bn du Cdn. Scottish Regt., 15 août 1944. R. H. Roy, Ready for the Fray (Deas Gu Cath) (sans lieu, 1958), 286-294.
103. Résumé par la 2e br. blindée, journal des opérations, Q.G. du gros du 2e corps d'armée, 16 août 1944, n° de série 14. Journal de guerre, Royal Winnipeg Rifles, 15 août 1944.
104. Situation-rapports nos 45 et 46 (15 et 16 août 1944) de la 1re armée can.
105. Message du gros de la Ire armée can. aux Q.G. du er corps brit. et du 2e corps d'armées, 151545 B (15 août 1944), journal de guerre, É.M.G. (Opér.), Q.G. ire armée can., août 1944, app. 62. Journal des opérations, Q.G., 3e div. d'inf., 16 août 1944, série 12.
106. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 4e div. blindée, 16 août 1944.
107. Rapport des opérations, Division blindée pol., 12-22 août 1944.
108. Mémoire de conversations du gén. Crerar, 16 août 1944, journal de Crerar, août 1944, app. 7.
109. Situation-rapport n° 48 (17 août 1944) de la Ire armée can.
110. Sommaire quotidien n° 207 (service de renseignements/opér.) de l'aviation expéditionnaire alliée, 14 août 1944, section "B".
111. Journal de guerre, Q.G., A.R.C. du 2e corps d'armée, 12-15 août 1944.
112. Journal de guerre, Q.G., 6e br. d'inf., 16-17 août 1944.
113. Ibid., 18 août 1944.
114. Blumenson, Breakout and Pursuit (avant-projet), chap XXVII-XXVIII. Bradley, A Soldier's Story, 378-379.
115. Sommaire d'un ordre, message de l'officier de liaison de la 38 armée américaine au commandant du 2e corps royal d'art can., 170930, journal de guerre, É.-M.G. (Opér.) Q.G. Ire armée can., août 1944, app. 86.
116. Blumenson, chap. XXVII.
117. V U.S. Corps "FO #20", 171800 B août 1944. Voir message de l'officier de liaison de la 3e armée américaine, 172140 B, journal de guerre, E.M.G. (Opér.), Q.G. 1re armée can., août 1944, app. 91.
118. Journal de guerre, A. & S.H. of C., 17 août 1944. Cassidy, Warpath, 104-105.
119. Spencer, notes topographiques, note 43, cidessus.
120. Journaux de guerre, É.-M.G., Q.G. 4e div. blindée, 17 août 1944, et Algonquin Regt., 16 août 1944.
121. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 4e div. blindée, 17 août 1944, et situation-rapport n° 39 (18 août 1944) de la 4e div. blindée.
122. Journal de guerre, 22e rgt blindé, 17 août 1944. Journal, service de renseignements/opérations, Q.G. 4° br. blindée, 17 août 1944, série 149.
123. Situation-rapport n° 39 de la 4e div. blindée. Situation-rapport n° 50 de la Ire armée can., 18 août 1944.
124. Journal de guerre, É.-M.G. (Opér.), Q.G. ire armée can., août 1944, app. 85.
125. Schramm, Der Western, p. 94. Gén. Heinrich Eberbach, "Le groupe d'armées Panzer Eberbach et l'encerclement de Falaise", Bureau du chef de

l'histoire militaire, ministère de l'Armée des États-Unis, MS A-922. Journal de guerre, 5e année Panzer, 16 août 1944. Situation-rapport quotidien du groupe d'ansées "B", 16 août.
126. Journal de guerre, groupe d'années "D", 15 août 1944.
127. Compte rendu d'une conversation téléphonique, 1245 heures, 16 août 1944, journal de guerre, 5e armée Panzer, appendices du 9 août au 9 septembre 1944, app. 24.
128. Journal de guerre, groupe d'armées "D", 16 août 1944.
129. Au groupe d'armées Panzer Eberbach, 1439 heures, 16 août 1944, journal de guerre, 7e armée (traduction par des américains). A la 5e armée Panzer, 16 août 1944, journal de guerre, 5e armée Panzer, appendices du 9 août au 9 septembre 1944, app. 25.
130. Ordre à la 5e armée Panzer, note 129, cidessus.
131. Journal de guerre, groupe d'années "D", 17 août 1944. Cf. Speidel, We Defended Normandy, 144-145.
132. L'armée britannique du Rhin, Interim, n° 20, 1 avril 1946.
133. Journal de guerre, 5e armée Panzer, appendices du 9 août au 9 septembre 1944, app. 34.
134. Traduction, app. "A" au sommaire n° 157 (23 août 1944) du service de renseignements du 21e groupe d'armées.
135. Journal de guerre, 5e armée Panzer, 14 août 1944.
136. Ibid., 16 août 1944.
137. Sommaires nos 50 et 51 (18-19 août 1944) du service de renseignements de la lie année can.
138. Sommaires quotidiens n°8 211 et 212 (18 et 19 août 1944) (service de renseignements/opérations) de l'aviation expéditionnaire alliée.
139. Journal de guerre, groupe d'armées "D", 18 août 1944.
140. Message 172225 B du 2e corps d'armée, journal de guerre, E.-M.G. (Opér.), Q.G. Ire armée can., août 1944, app. 91.
141. Journaux de guerre, 22e rgt blindé et Lake Superior Regiment, 18 août 1944.
142. Situation-rapport n° 40 (18 août 1944) de la 4e div. blindée.
143. Journal de guerre, 21e rgt blindé, 18 août 1944.
144. Journal des opérations de l'Année, Q.G. Ire armée can., 13 août 1944, n° de série 94 (1510 heures). Journal de guerre, A. & S.H. of C., 18 août 1944.
145. Situation-rapport de la Ire div. blindée pol. au 181900 B, journal des opérations, Q.G. gros du 2e corps d'armée, 18 août 1944, série 39.
146. Rapport des opérations, Division polonaise blindée, 12-22 août 1944.
147. Situation-rapport n° 86 du 2e corps d'armée, journal des opérations, Q.G. gros du 2e corps d'armée, 19 août 1944, série 18.
148. 35 Wing (polycopié, sans date).
149. Sommaire quotidien n° 211 (service de renseignements/opérations) de l'aviation expéditionnaire alliée, 18 août 1944. Sommaires nO8 49 et 50 (1718 août 1944) du service de renseignements de la ire armée can.
150. Sommaire n° 51 (19 août 1944) du service de renseignements de la Ire armée can.
151. Sommaires nO8 50 et 51 (18-19 août 1944) du service de renseignements de la Ire armée can. Sommaire quotidien n° 212 (service de renseignements/opérations) de l'aviation expéditionnaire alliée, 19 août 1944.
152. Maj.-gén. T. G. Rennie au Q.G. er corps brit., 19 août 1944, journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 518t (Highland) Div., août 1944.
153. Situation-rapport au 181900 B, note 145 cidessus.
154. Chef de l'état-major de la ire armée can. au Q.G. principal du 21e groupe d'armées, 20 août 1944, y compris les appendices, dossier du gén. Crerar officier général C. en c. 6-4-1.
155. Journal de Crerar, août 1944, app. 8.
156. Journal de guerre, Q.G., A.R.C., Ire armée can., 11-14 août 1944.
157. Journal de guerre, É.-M.G. (Opér.) Q.G. 1re armée can., août 1944, appendices.
158. Journal de Crerar, 16 août 1944. Lettre au dossier de Crerar officier général C. en c. 1-0-7/2.
159. Lieut.-col. A. M. Irvine à l'auteur, 15 avril 1957, H.Q.C. 1453-21-7.
160. Journal de guerre, E.-M.G. (Opér.), Q.G. 1re armée can., août 1944, app. 92.

161. Journal de guerre, Section de liaison, Q.G. 1n armée can., 20 août 1944.
162. Journal de guerre, É.-M.G. (Opér.), Q.G. Ire armée car., août 1944, appendices 85, 91. Message personnel, gén. Patton au gén. Crerar, 172220 B (17 août 1944), ibid., app. 62.
163. Ibid., divers appendices.
164. Situation-rapports conjoints nO9 57 et 58 (18 et 19 août 1944) de la 2e armée bric
165. Blumenson, Breakout and Pursuit (avant-projet), XXVII - 42-43.
166. Sommaire quotidien n° 213 (service de renseignements/opérations) de l'aviation expéditionnaire alliée (20 août 1944) Sommaire n° 52 (20 août 1944) du service de renseignements de la ire armée can.
167. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 4e div. blindée, 18 août 1944.
168. Ibid., 19 août 1944.
169. Journaux de guerre, 29e rgt blindé de reconnaissance, A. & S.H. of C., et Lincoln and Welland Regt., 19 août 1944.
170. Journaux de guerre, Q.G. 4e br. blindée et unités, 19 août 1944. Rogers, Lincoln and Welland Regiment, 156.
171. Spencer, History of the Fifteenth Canadian Field Regiment, 118-119.
172. Sommaire n° 28 du service de renseignements du 2e corps de contrebatterie, journal des opérations, Q.G. gros du 2e corps, 19 août 1944, série 36.
173. Mémoire de conversations téléphoniques, par le brig. C. C. Mann, 1300 heures, 19 août 1944, journal de guerre, É.-M.G. (Opér.), Q.G. ire armée can., août 1944, app. 62.
174. Rapport subséquent aux opérations, 359th U.S. Inf., 19 août 1944.
175. Rapport des opérations, 1re div. blindée pol., 12-22 août 1944.
176. Situation-rapport n° 54 (20 août 1944) de la ire armée can.
177. Journal de guerre, É.-M.G. (Opér.); Q.G. Ire armée can., août 1944, app. 94.
178. Journal des opérations, Q.G. gros du 2e corps d'armée, 19 août 1944, séries 46 et 47.
179. Journal de guerre, 5e armée Panzer, 19 août 1944. Cf. ibid., 13 août 1944.
180. Situation-rapports quotidiens, groupe d'armées "B", 20 et 21 août 1944.
181. Rapport subséquent aux opérations, 359th U.S. Inf., 20 août 1944.
182. Rapport des opérations, 1 div. blindée pol., 12-22 août 1944.
183. Ibid., situation-rapport n° 20 de la division blindée pol., 201100 B, journal des opérations, Q.G. gros du 2e corps d'armée, 20 août 1944, série 45.
184. Journal de guerre, Q.G. 4e br. blindée, 20 août 1944.
185. Journaux de guerre, É.-M.G., Q.G. 4e div. blindée, et Q.G. 10e br. d'inf., 20 août 1944.
186. Compte rendu donné par le lieut. V. L. Leatherdale, Cameron Highrs. of Ottawa, à l'historien militaire, 22 août 1944.
187. Journal de guerre, Q.G. 9e br. d'inf., 21 août 1944. Sommaire n° 53 (21 août 1944) du service de renseignements de la Ire armée can.
188. Situation-rapport n° 47 (21 août 1944) de la 4e div. blindée. Journaux de guerre, 21e, 22e et 28e rgts blindés, 21 août 1944.
189. Journal de guerre, Q.G. 9e br. d'inf., 21 août 1944, et app. 5. Commentaires du maj.-gén. Rockingham, 7 avril 1959, H.Q.C. 1453-21-7. Situationrapport n° 57 (21 août 1944) de la Ire armée can. Journal des opérations de l'Armée, Q.G. lie armée can., 21 août 1944, diverses séries.
190. Situation-rapports nOS 57 et 58 (21 et 22 août 1944) de la Ire armée can. Situation-rapport n° 48 (22 août 1944) de la 4e div. blindée. Journal de guerre, Q.G. 10e br. d'inf., 21 août 1944. Journaux de guerre des unités, 21 août 1944.
191. Sommaires nos 52-56 (20-24 août 1944) du service de renseignements de la 1re armée can.
192. Journal de guerre, No. 1 Sec A.F.V. (T.) Staff, août 1944, app. 4.
193. De Guingand, Operation Victory, 410. Saunders, Royal Air Force, 1939-1945, III, 138.
194. Archives du Royaume-Uni.
195. Situation-rapports nos 41 et 42 (13 août 1944) de la 1re année can.
196. "Le premier bataillon canadien de parachutistes en Normandie", Canadian Army Journal, novembre 1951. Cf. lieut.-gén. R. N. Gale, With the

6th Airborne Division in Normandy (Londres, 1948).
197. Message 151545 B, note 105, cidessus. Cf. journal de Crerar, 15 août 1944.
198. Journal de Crerar, août 1944, app. 6 (mémoire du gén. Crerar).
199. Situation-rapports nos 46 (16 août 1944) à 63 (24 août 1944) de la 1re année can.
200. M 519, dossier de Crerar officier général C. en c. 1-0.
201. "Mémoire pour un journal de guerre", par le brig. Mann, 22 août 1944, journal de guerre, Section des plans, Q.G. ire année can., août 1944, app. 16.
202. Situation-rapports nos 57 (21 août 1944) à 61 (23 août 1944) de la 1re armée can.
203. John Ehrman, Grand Strategy, vol. V, août 1943-septembre 1944 ("Histoire de la seconde guerre mondiale, United Kingdom Military Series") (Londres, 1956), 357, 363-364.
204. Ibid., app. X.
205. Report by the Supreme Allied Commander Mediterranean to the Combined Chiefs of Staff on the Operations in Southern France, August 1944 (Londres, 1946), 42-44. Maréchal de Lattre de Tassigny, L'histoire de la Première armée française (Londres, 1952), 158.

CHAPITRE XI
La Normandie: Le bilan

1. Rapports hebdomadaires du groupe d'armées "B", C.R.S. 75145/5. Schramm, Der Westen, 150.
2. Journal de guerre, 5e année Panzer, appendices du 9 août au 9 septembre 1944, app. 50.
3. Situation-rapports quotidiens du C. en c. de l'Ouest, C.R.S. H22/59, pour les 21 et 22 août 1944.
4. Pogue, The Supreme Command, 248 n.
5. Statistique fournie par les Archives des services de guerre, M.A.A.C., 9 déc. 1954. Montgomery, Memoirs, 299-300.
6. Journal de guerre, A. & Q., Q.G. Ire armée can., août 1944, app. 12; journal de guerre, A. & Q., Q.G. 2e corps d'armée, août 1944, app. 27.
7. Statistique fournie par les Archives des services de guerre, M.A.A.C., 9 déc. 1954.
8. Pogue, The Supreme Command, 248 n.
9. Maj.-gén. B. Muller-Hillebrand, "The Division Slice", Bureau du chef de l'histoire militaire, F.S.B. MS P-072.
10. Sir Arthur Bryant, The Turn of the Tide (Londres, 1957), 641.
11. Normandy to the Baltic, 112. Cf. Montgomery, Memoirs, 254-255.
12. Document pris à l'ennemi, rapport périodique G-2 n° 74 de la 1re armée amér. reproduit dans le sommaire n° 158 (27 août 1944) du service de renseignements du 21e groupe d'armées.
13. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 4e div. blindée, 21 août 1944.
14. Journal de guerre, 28e rgt blindé, sommaires pour avril et mai 1944.
15. Canadian Infantry Association: Proceedings o f the Annual Meeting, 1948, 72-73. Cf. Six Years of War, 253.
16. Hubert Meyer, Bureau du chef de l'histoire militaire, F.S.B. MS # P164.
17. État-major général de l'Armée allemande, ordre schématique de combat, 15 juillet 1944, C.R.S. H22/413 e.
18. Ibid., 15 juin 1944 et 15 août 1944. Tableau des pertes préparé par le directeur du service de santé, O.K.H., C.R.S. H17/205.

CHAPITRE XII
La poursuite par-delà le Rhin
23-30 août 1944

1. Journal du gén. Crerar, août 1944, app. 9.
2. Situation-rapport n° 64 (25 août 1944) de la ire année can.
3. Dossier du gén. Simonds GOC 5-1. 4. Situation-rapports nos 62-64 (24-25 août 1944) de la 1re armée can. et journaux de guerre des unités.

5. Maj. R. A. Paterson, A History of the IOth Canadian Infantry Brigade (sans lieu, 1945), 31.
6. Le chef d'état-major de la ire armée can. à l'officier général commandant le 2e corps d'armée, 21 août 1944, journal de guerre, Section des plans, Q.G., ire armée can., août 1944, app. 15.
7. Journal de Crerar, août 1944, app. 10.
8. Montgomery, Normandy to the Baltic, 109.
9. M 520, dossier du gén. Crerar officier général C. en c. 1-0.
10. Pogue, The Supreme Command, 239241. Eisenhower, Crusade in Europe, 296-297.
11. Situation-rapport n° 94 (25 août 1944) et situation-rapport conjoint n° 65 (26 août 1944) de la 2e armée brit. Essame, 43rd Wessex Division at War, 95-100.
12. Situation-rapports n- 65 et 66 (25 et 26 août 1944) de la Ire armée can.
13. Journal de guerre, Lincoln and Welland Regt., 26 août 1944. Rogers, History of the Lincoln and Welland Regiment, 165-166.
14. Voir Roland G. Ruppenthal, Logistical Support of the Armies ("L'Armée américaine dans la seconde guerre mondiale: Le théâtre européen des opérations"), I (Washington, 1953), 458-463.
15. "Notes sur la situation du renforcement", sous-chef de l'état-major général (A), quartiers généraux de la Défense nationale, 26 déc. 1944, H.Q.S. 8915, F.D. 27.
16. Journal de guerre, A. & Q., Q.G., 2e corps d'armée, août 1944, app. 8.
17. Journaux de guerre des unités.
18. Annexés aux journaux de guerre des unités.
19. Le chef de l'état-major des quartiers généraux de l'Armée can. au chef de l'É.M.G., 2 août 1944, dossier des quartiers généraux de l'Armée can. 1/COS/18.
20. Ordre du Führer WFSt Ops. 772956/44, cité au long dans Ops. 745/ 44 (20 août 1944) du C. en c. dé l'Ouest (groupe d'armées "D"), groupe d'armées "B", ordres du Führer.
21. Journal de guerre, groupe d'armées "D", 1-31 août 1944, C.R.S. 75144/ 25.
22. Ibid.
23. Compte rendu donné par le lieut: gén. Walter Steinmuller, Bureau du chef de l'histoire militaire, F.S.B. MS B-542.
24. Journal de guerre, 5e année Panzer, 25 août 1944.
25. Situation-rapport n° 162 (26 août 1944) de la Ire armée amér., journal de guerre, É.-M.G. (Opér.), Q.G. Ire armée can., août 1944, app. 134. Sommaire n° 76 (25 août 1944) du service de renseignements de la 7e div. blindée brit.
26. Journal de guerre, É: M.G., Q.G. 4e div. blindée, 25 août 1944.
27. First United States Army, Report of Operations, 1 August 1944 - 22 February 1945, 20, 27. Situation-rapport n° 70 (28 août 1944) de la 1re armée can.
28. Comptes rendus donnés à l'historien militaire par le lient: col. F. M. Mitchell, 27 août 1944, et par le lieut. W. J. Shea, 5 sept. 1944.
29. Situation-rapport n° 68 (27 août 1944) de la ire armée can.
30. Journal de guerre, 5e armée Panzer, 26 août 1944.
31. Ibid., 27 août 1944.
32. L'officier général commandant le 2e corps d'armée aux commandants de division, 25 août 1944, dossier du gén. Simonds GOC 5-1.
33. Journaux de guerre, Q.G. 100 br. d'inf. et unités, 27 août 1944.
34. Journal de guerre, 50 armée Panzer, 27 août 1944.
35. Journaux de guerre, Q.G. 7e br. d'inf. et unités, 27 août 1944. Situation-rapport n° 69 (27 août 1944) de la ire armée can.
36. Journaux de guerre, C. en c. du Génie du 2e corps d'armée et du Génie du 9e esc. de campagne, 27 août 1944, et Q.G. du Génie du er groupe d'armées can., 28 août 1944.
37. Sommaire n° 42 [27 août 1944] du service de renseignements du 20 corps d'armée.
38. Sommaires n° 39 (251700B et 252200B) et n° 40 (272300B) du service de renseignements de la 28 div. d'inf. Journal des opérations, Q.G. principal de la 2e div. d'inf., 27 août 1944, série 6472 (0815 heures).
39. Situation-rapports nos 69-70 (27-28 août 1944) de la 1re armée can. (cependant, voir le journal des opéra-

tions de l'Armée, 27 août 1944, série 28). Journal de guerre, Royal Regt. of Cda., 26 août 1944.

40. Journaux de guerre, R.H.L.I., Royal Regt. of Cda. et Essex Scottish, 2627 août 1944. Journal des opérations, 4e br. d'inf., 27 août 1944.
41. Journal des opérations, 4e br. d'inf., 27 août 1944, série 229, (2215 heures).
42. Ibid., série 230.
43. Journaux de guerre des unités, 27 28 août 1944. Journal des opérations, 6e br. d'inf., 28 août 1944, série 5.
44. Journal de guerre, Royal Regt. of Cda., août 1944, texte du 28 août et appendices "B" et "C".
45. Journal de guerre, Essex Scottish, 28 août 1944.
46. Archives du Royaume-Uni.
47. Journaux de guerre, Royal Regt. of Cda. et R.H.L.I., 28 août 1944; R.H.L.I., 12-13 août 1944.
48. Journal de guerre, R.H.L.I., 29 août 1944.
49. Journal des opérations, 4e br. d'inf., 29 août 1944, série 306. Journal de guerre, R.H.L.I., 29 août 1944.
50. Journal de guerre, Essex Scottish, 29 août 1944. Journal des opérations 4e br. d'inf., 29 août 1944, série 301 (1125 heures).
51. Journal de guerre, Q.G., 6e br. d'inf., août 1944, app. 11.
52. Journaux de guerre des unités, 27 août 1944.
53. Journal de guerre, Q.G., 6e br. d'inf., 28 août 1944. Voir journal des opérations, Q.G. principal, 2e div. d'inf., 28 août 1944, série 6608.
54. Journal de guerre, S. Sask. Regt., 28 août 1944. Journal des opérations, 6e br. d'inf., 28 août 1944, séries 9, 21, 37, 60.
55. Journaux de guerre, Q.G., 6e br. d'inf., Camerons of Cda. et S. Sask. Regt., 29 août 1944. Journal des opérations, Q.G. principal, 2e div. d'inf., 29 août 1944, séries 8776, 6778.
56. Journal de guerre, Calgary Highrs., 28-29 août 1944.
57. Journal de guerre, Q.G., 4e br. d'inf., 29 août 1944.
58. Journaux de guerre, É.-M.G. (Aviation), Q.G., 1re armée can., et Q.G., 4e br. d'inf., 28-29 août 1944.
59. Statistique fournie par les Archives des services de guerre, M.A.A.C., Journal de guerre, Q.G., 4e br. d'inf., 30 août 1944.
60. Journal de guerre, lot Cdn Scottish Regt., août 1944, texte du 27 août et app. 11.
61. Journal de guerre, Lincoln and Welland Regt., 28 août 1944. Rogers, History of the Lincoln and Welland Regiment, 168.
62. Situation-rapports n- 73-76, ire armée can., 29-31 août 1944. Journal des opérations quotidiennes, 9e br. d'inf., 30 août 1944, séries 63-68. Journal de guerre, H.L.I. of C., 30 août 1944. Commentaires du maj.gén. J. M. Rockingham, 27 avril 1959, H.Q.C. 1453-21-7.
63. Situation-rapport 291200B du 1er corps brit., journal de guerre, É.-M.G. (Opér.), Q.G., ire armée can., août 1944, app. 140.
64. Situation-rapports nŒ 75 et 76 de la ire armée can., 30-31 août 1944.
65. Dépêche de Leigh-Mallory, London Gazette, 2 janv. 1947, 67. Voir sommaires quotidiens nOs 219-220 (26-27 août 1944) (service de renseignements/opérations) de l'aviation expéditionnaire alliée.
66. First United States Army, Report of Operations, 1 August 1944-22 February 1945, 19.
67. Archives du Royaume-Uni.
68. Journal de guerre, 5e armée Panzer, 25 août 1944.
69. Sommaires quotidiens n° 214-217 (21-24 août 1944) (service de renseignements/opérations) de l'aviation expéditionnaire alliée.
70. Ibid., nOs 218-221 (25-28 août 1944). Voir dépêche de Leigh-Mallory, 67.
71. Situation-rapport quotidien du groupe d'armées 'B", 25 août 1944 (C.R.S. 75803).
72. Journal des opérations quotidiennes, 9e br. d'inf., 30 août 1944, séries 42 et 56. Archives du Royaume-Uni.
73. Archives du Royaume-Uni.
74. Archives du Royaume-Uni.
75. Journal de guerre, 5e armée Panzer, volume d'appendices, app. 63 et 65, 28 et 29 août 1944.
76. Compte rendu Steinmuller, note 23, cidessus.

CHAPITRE XIII
Anvers, Arnhem et quelques controverses
Août-septembre 1944

1. Dossiers personnels du haut-commandement de l'Armée allemande von Zangen.
2. Opér. n° 6360/44 du groupe d'armées "B", 24 août 1944, C.R.S. 75145/5.
3. Journal de guerre, C. en C. de l'Ouest, 27 août 1944.
4. Sommaire n° 66 du service de renseignements de la Ire armée can., 3 sept. 1944, app. "A".
5. Rapport d'interrogatoire spécial, von Zangen, Q.G.A.C., 24 sept. 1946. Récit du gén. von Zangen, Bureau du chef de l'histoire militaire, F.S.B. MS B-249.
6. M 522, dossier de Crerar officier général C. en c. 1-0.
7. Journal de Crerar, août 1944, app. 12.
8. Journal des opérations de l'Armée, Q.G., 1re armée can., 29 août 1944, série 60. Renseignements fournis par le brig. W. A. B. Anderson (officier d'état-major général, classe 1 (Opér.), Q.G., Ire armée can., 1944), 26 février 1957.
9. Situation-rapport n° 77, ire armée can., 31 août 1944.
10. Journal de guerre, Q.G. 9e br. d'inf., 30 août 1944.
11. Taurus Pursuant: A History of 11u, Armoured Division (titre de couverture) (sans lieu, 1945), 47-51.
12. Ordre de la 7e armée, 29 août 1944 (note 4, cidessus). Journal de guerre, 5e armée Panzer, 26-31 août 1944.
13. Situation-rapport n° 101 (31 août 1944) et situation-rapport conjoint n° 70 (1 sept. 1944) de la 2e armée.
14. "Notes sur une conversation avec le C. en C. du 21e groupe d'armées - 1700 heures, 31 août 1944" journal de Crerar, août 1944, app. 13.
15. "Notes sur un entretien avec l'officier général commandant le 2e corps can. à son Q.G. tactique près de Boos -- 1830 heures, 31 août", 31 août 1944, ibid., app. 14.
16. Journal de guerre, Q.G., 4e br. blindée, 31 août 1944. Voir Rogers, History of the Lincoln and Welland Regiment, 168-169.
17. Archives du Royaume-Uni. Journal des opérations, Q.G., gros du 2e corps d'armée, 31 août 1944, série 45.
18. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G., 4e div. blindée, 1-2 sept. 1944. Situationrapport n° 80 (2 sept. 1944), 1re armée can.
19. Journal de guerre, 8e rgt de rec., 1 sept. 1944. Renseignements fournis par le brig. C. C. Mann, 28 août et 1 sept. 1944 (journal, historien militaire, Q.G.A.C., septembre 1944, partie III). Directive de la 1re armée can. au 1er corps brit. et au 2e corps can., 27 août 1944. La Vigie nouvelle, Dieppe, 5 sept. 1944.
20. "Points saillants de l'administration, Première armée canadienne", 24 sept. 1944. The Administrative History of the Operations of 21 Army Croup on the Continent of Europe, 6 June 1944-8 May 1945 (Allemagne, nov. 1945), 40.
21. Situation-rapports nos 81 et 82 (2-3 sept. 1944), Ire armée can. J. B. Salmond, The History of the 51st Highland Division 1939-1945 (Édimbourg et Londres, 1953), 172-175.
22. Journal, historien militaire, Q.G.A.C., septembre 1944, partie III.
23. Montgomery, Normandy to the Baltic, 129.
24. Bradley, A Soldier's Story, 386-367. Ruppenthal, Logistical Support of the Armies, 1, 535-536. Voir aussi Pogue, The Supreme Command, 259-260.
25. Blumenson, Breakout and Pursuit (brouillon), chap. XXX.
26. Report by the Supreme Commander to the Combined Chiefs of Staff on the Operations in Europe of the Allied Expeditionary Force (Londres, 1946), 57-59, 141.
27. Fuehrer Directives and other TopLevel Directives of the German Armed Forces, 1942-1945 (Washington, 1948), 175.
28. Situation-rapport n° 102 (1er sept. 1944) de la 2e armée.
29. Situation-rapport n° 106 (4 sept.

1944) et situation-rapport conjoint n° 72 (5 sept. 1944) de la 2e armée. Taurus Pursuant, 52-56.

30. Journal de guerre n° 1, 88e corps allemand, 30 août-4 sept. 1944, C.R.S. 63289/1, et volume d'appendices "B", app. "B" 230, 3 sept. 1944, et 230a, 4 sept. 1944, C.R.S. 63289/4.
31. Journal de guerre, groupe d'armées "D", 4 sept. 1944.
32. Voir sommaires n° 94 (7 sept. 1944) et n° 96 (9 sept. 1944) du service de renseignements de la 2e armée.
33. Situation-rapport quotidien du C. en C. de l'Ouest, 4 sept. 1944. Récit du gén. von Zangen, note 5, cidessus. Schramm, Der Westen, p. 131.
34. Rapport du 89e corps d'armée, Ops 5050/44, 24 sept. 1944, exemplaire au dossier "Mer du Nord - Norvège" de l'É.-M. des opérations navales allemandes (O.N.I., Washington, collection Tambach). Rapports spéciaux d'interrogatoire, gén. von Zangen (Q.G.A.C., 24 sept. 1946) et gén. Eugen-Felix Schwalbe (Q.G. des forces can. aux Pays-Bas, 30 sept. 1945).
35. Situation-rapport quotidien du C. en c. de l'Ouest, 4 sept. 1944, journal de guerre, groupe d'armées 'B", 4 sept. 1944. Journal de guerre, groupe d'armées "D", 5 sept. 1944.
36. Dossier du gén. Simonds GOC 5-1.
37. Dossier du gén. Crerar officier général C. en c. 1-0.
38. Ibid.
39. Gén. Crerar, "Notes sur la situation qui s'est développée entre le C. en c. du 21e groupe d'armées et l'officier général C. en c. de la 1re armée can. 2/3 sept. 1944", 4 sept. 1944, dossier de Crerar officier général C. en c. 6-10.
40. Archives du Royaume-Uni.
41. Crerar à Montgomery, 5 sept. 1944, et Montgomery à Crerar, 7 sept. 1944, dossier de Crerar officier général C. en c. 6-10.
42. Archives du Royaume-Uni. The Memoirs of Field-Marshal the Viscount Montgomery of Alamein, K.G. (Londres, 1958), 266-269. Wilmot, The Struggle for Europe, 460. John North, North-West Europe, 1944-1945: The Achievement of 21St Army Group ("La deuxième guerre mondiale, 1939-1945: Une histoire militaire populaire par divers auteurs") (Londres, 1953), 88.
43. "Personnel des plans, SHAEF: Après "Neptune": Initiatives après la capture du secteur de logement", 3 mai 1944. The Supreme Command, 249250.
44. Archives du Royaume-Uni. The Struggle for Europe, 468.
45. Montgomery, Memoirs, 266-269. The Struggle for Europe, 462, 468. The Supreme Command, 251. Archives du Royaume-Uni.
46. The Supreme Command, 251. Archives du Royaume-Uni.
47. The Supreme Command, 251. H. M. Cole, The Lorraine Campaign ("L'Armée américaine dans la seconde guerre mondiale: Le théâtre des opérations en Europe") (Washington, 1950), 11.
48. Archives du Royaume-Uni.
49. Patton. War as I Knew It, 121-124. Cole, The Lorraine Campaign, chap. I. The Supreme Command, 252-253.
50. Archives du Royaume-Uni.
51. Montgomery, Memoirs, 271-272. The Supreme Command, 253. Archives du Royaume-Uni.
52. The Supreme Command, 253-254. The Struggle for Europe, 483. Archives du Royaume-Uni.
53. The Supreme Command, 254. Archives du Royaume-Uni.
54. Archives du Royaume-Uni.
55. Montgomery, Memoirs, 273-274. Normandy to the Baltic, 132. The Lorraine Campaign, 56.
56. The Struggle for Europe, 488-489.
57. The Supreme Command, 255 (d'après les notes du Maréchal en chef de l'air Tedder). Eisenhower, Crusade in Europe, 306-307. Montgomery, Memoirs, 275-276, 289.
58. Montgomery, Memoirs, 276. Normandy to the Baltic, 132. The Supreme Command, 283-284. Montgomery à Crerar, 13 sept. 1944, dossier du gén. Crerar officier général C. en c. 1-0.
59. Crusade in Europe, 307. Archives du Royaume-Uni. The Struggle for Europe, 492.
60. M 525, dossier du gén. Crerar officier général C. en c. 1-0.
61. Messages Ops 6917/44 (3 sept. 1944) et Ops 6973 (5 sept. 1944) du groupe

d'armées "B", C.R.S. 75804, folios 483-484 et 497.
62. C.R.S. 65881/3 journal de guerre, groupe d'armées "B", appendices du service de renseignements, app. 133.
63. Sommaire hebdomadaire n° 28 du service de renseignements du SHAEF, p. 7.
64. Maj.-gén. R. E. Urquhart, en collaboration avec Wilfred Greatorex, Arnhem (Londres, 1958), 9. Voir Revue n° 180 du service de renseignements du 21e groupe d'armées, 18 sept. 1944. Archives du RoyaumeUni.
65. Carte-situation Lage West: 17.9.44 du Haut commandement de l'Année allemande. The Supreme Command, 286. Ordres de Model, 17 sept., C.R.S. 75804, folios 697-700.
66. Normandy ta the Baltic, 139-147. The Supreme Command, 284-288. Le cap. le comte de Rosse et col. E. R. Hill, The Story of the Guards Armoured Division (Londres, 1956), chap. VI. The Struggle for Europe, chap. XXVI. Archives du Royaume-Uni.
67. Journal de guerre, 23e cie de campagne, Génie royal can., sept. 1944, app. 4.
68. Journaux de guerre, 20e cie de campagne, Génie royal can., sept. 1944, app. 6 et 23° ci° de campagne, Génie royal can., sept. 1944, app. 4. Essame, 43rd Wessex Division at War, 136-138. Urquhart, Arnhem, 176. Recommandation pour la médaille de l'Ordre du Service Distingué, maj. M. L. Tucker.
69. The Supreme Command, 290-295. Memoirs de Montgomery, 277-282.
70. High Command in War (Brochure, 21e groupe d'armées, Allemagne, juin 1945), 22.
71. Memoirs, 133.
72. Crusade in Europe, 167-188.
73. De Guingand, Operation Victory, 410-413.
74. Surtout les ordres transmis par le groupe d'armées 'B", C.R.S. 75804.
75. Carte-situation du haut commandement militaire (Berlin). Lage West, Stand: 2.9.44.
76. Rundstedt à Keitel, 7 sept. 1944, Ops 805/44, C.R.S. 75145/5.
77. 15 sept. 1944, 1940 h., Ops 8138/44, C.R.S. 75804.
78. Ordre schématique de combat du haut commandement militaire (Berlin), C.R.S., H 22/413e. Comptes rendus provenant de divers fronts, journaux de guerre du haut commandement des forces navales allemandes, été 1944.

CHAPITRE XIV
Nettoyage de la ceinture côtière et des ports
septembre 1944

1. M. 523, dossier du gén. Crerar officier général C. en c. 1-0.
2. Situations-rapports nos 82-83 de la Ire armée canadienne, 3 sept. 1944.
3. Ibid., nos 85-88, 4-5 sept. 1944. Archives du Royaume-Uni.
4. Journaux de guerre, C. en C. du génie et officier signaleur en chef, ire armée canadienne, sept. 1944.
5. "Instruction d'opération n° 6 de la 3e div. d'inf. can.", 3 sept. 1944, journal de guerre, état-major général, Q.G. de la 3e div. d'inf., sept. 1944, app. 4.
6. Dossier du gén. Simonds GOC 5-1.
7. Journal des opérations de l'armée, Q.G. principal de la Ire armée can., 6 sept. 1944, série 7 (rapport de l'officier de liaison 051700). Situation rapport n° 88 de la 1-armée can., 6 sept. 1944.
8. "Ordre d'opération n° 2 de la 3° div. d'inf. can.", 6 sept. 1944 (signé 0135B).
9. Situation-rapports n° 86 (5 sept. 1944), 88-94 (6-9 sept. 1944) de la Ire armée can. Journal de guerre, état-major gén., Q.G. de la 4° div. blindée, 5-8 sept. 1944.
10. Récit du major Kurt Gerber (C. É: M. du 67e corps d'armée), Bureau du chef de l'histoire militaire (Washington), F.S.B., MS B-596.
11. Journal de guerre, É.-M. G., Q.G. de la 4e div. blindée, 9-10 sept. 1944.
12. 1. Dywizja Pancerna w Walce (Bru-

xelles, 1947), 139-140. Situation-rapports nos 95 et 97 de la lre armée car., 9-10 sept. 1944.
13. Journal des opérations de l'armée, Ire armée can., 6 sept. 1944, série 48.
14. Journal des opérations, Q.G. du gros du 2e corps d'armée, 8 sept. 1944, séries 9 et 12.
15. Journal de guerre, Calgary Highrs., 7 sept. 1944.
16. Compte rendu fourni à l'historien militaire par le major E. V. Pinkham, Cdn Black Watch, 17 sept. 1944.
17. Journal de guerre, Q.G. de la 5e br. d'inf., 12 et 15 sept. 1944.
18. Journal de guerre, S. Sask. Regt., 9 sept. 1944.
19. Journaux de guerre du Cameron Highrs. of Cda., 10 sept. 1944 et 12 15 sept. 1944; du S. Sask. Regt., 13 15 sept. 1944; des Fusiliers Mont Royal, 11-15 sept. 1944; du Q.G. de la 6e br. d'inf., 11-15 sept. 1944.
20. Journaux de guerre du Q.G. de la 4e br. d'inf., de l'Essex Scottish et du R.H.L.I., 9 sept. 1944. The Adminis trative History of the Operations of 21 Army Croup on the Continent of Europe, 6 June 1944-8 May 1945 (Allemagne, nov. 1945), 40, 71.
21. Journal de guerre de l'Essex Scottish, sept. 1944, app. 13 (lettre au lieut: col. A. C. Prince, 13 sept. 1944).
22. Journal de guerre du 18e rgt de chars blindés, 15 sept. 1944.
23. Journaux de guerre du Q.G. de la 4e br. d'inf. et du R.H.L.I., 15 sept. 1944; du 8e rgt de reconnaissance, 16 sept. 1944.
24. Dossier de Crerar officier général C. en c. 1-0 (061900B).
25. Transmission de Crerar à Montgomery, ibid., 072145B.
26. Archives du Royaume-Uni.
27. Journal du gén. Crerar, sept. 1944, app
28. Cf. The Supreme Command, 256.
29. 172e réunion des C.É.-M.C., Québec, 12 sept. 1944, et C.É.-M.C. 680/1 (Octagon), 15 sept. 1944 (Rapport au Président et au Premier ministre).
30. Dossier de Crerar officier général C. en c. 1-0 (120845B).
31. Carte annotée de la défense, 5 sept. 1944, 1:25,000. Rapport spécial d'interrogatoire, col. Wildermuth, Q.G.A.C., 12 janv. 1946.
32. Rapport spécial d'interrogatoire, Wildermuth. Carte-situation, du haut commandement militaire (Berlin), Lage West, Stand: 9.9.44.
33. Archives du Royaume-Uni. Rapport immédiat n° 54, prise du Havre, par le lieut.-col. A. E. Warhurst, ler oct. 1944. Cf. journal des opérations, Q.G. du ter corps britannique, 4 sept. 1944, série 242.
34. Forces aériennes expéditionnaires alliées, sommaire quotidien nOs 230234 (service de renseignements/opérations), 6-10 sept. 1944. Archives du Royaume-Uni.
35. Instruction d'opération n° 14 du ler corps d'armée, 6 sept. 1944.
36. Journal des opérations de l'armée, Ire armée can., 7 sept. 1944, série 67.
37. App. "A" à l'ordre d'opération n° 7 de l'artillerie royale du 1er corps britannique. Rapport immédiat n° 54.
38. Forces aériennes expéditionnaires alliées, sommaire quotidien n° 235 (service de renseignements/opérations), 11 sept. 1944. Journal des opérations de l'armée, Ire armée can., 10 sept. 1944, série 6.
39. Officier de signalisation de la zone d'assaut britannique au C. en C. des forces navales expéditionnaires alliées, 10 sept. 1944, journal de guerre, É.-M.G., Q.G. de la 1re armée can., sept. 1944, app. 43.
40. Archives du Royaume-Uni. Rapport immédiat n° 54.
41. Aviation expéditionnaire alliée, sommaire quotidien n° 235 (service de renseignements/opérations). Journal des opérations de l'armée, Ire armée canadienne, 10 sept. 1944, série 60, app. "A" à l'instruction d'opération n° 14 du ler corps d'armée, note 35 ci-dessus. Archives du Royaume-Uni.
42. Rapport sur les visites au Havre et à Boulogne afin d'inspecter les avaries causées par les bombes sur les emplacements de canons (84G/ORS/ 2, 30 sept. 1944), dossier de la lu armée can., Air/0/2-2, vol. 1. Rapport spécial d'interrogatoire, Wilder-muth.
43. Rapport immédiat n° 54. Situationrapport n° 98 de la Ire armée can., 11 sept. 1944.
44. 181 Canadian Armoured Carrier Regiment: The History of the Kangaroos

(brochure, Hengelo, Hollande, sans date).

45. Officier général commandant le 1er corps britannique au Q.G. de la Ire armée can., 18 oct. 1944.
46. Salmond, *51 et Highland Division,*177.
47. Récit de la prise du Havre, par la division des enquêtes tactiques, ministère de la Guerre, 24 décembre 1944. Rapport spécial d'interrogatoire, Wildermuth.
48. Sommaire quotidien n° 236 (service de renseignements/opér.) de l'aviation expéditionnaire alliée, 12 sept. 1944. App. "A" à l'instruction d'opér. n° 14 du 1er corps d'armée. Récit de la prise du Havre, note 47, ci-dessus. Archives du Royaume-Uni.
49. Récit de la prise du Havre.
50. *Ibis.* Rapport spécial d'interrogatoire, Wildermuth. Situation-rapport n° 102 de la Ire armée can., 13 sept. 1944.
51. Sommaire n° 78 du service de renseignements de la 1re armée can., 15 sept. 1944.
52. Journal de guerre, A. & Q., Q.G. de la 1re armée can., sept. 1944, app. 7 (états quotidiens des pertes et de l'effectif).
53. "Rapport immédiat n° 54".
54. *General Marshall's Report: The Winning of the War in Europe and thePacific* [New-York, 1945], 37.
55. *Administrative History of . . . 21 Army Group . . .,* 35.
56. Dossier de Crerar officier général C. en c. 1-0.
57. *Ibid.* (131940B).
58. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. du 2e corps d'armée, 12 sept. 1944.
59. Rapport spécial d'interrogatoire, gén. Heim, Q.G.A.C., 6 déc. 1945. Sommaire n° 42 du service de renseignements de la 3e div. d'inf., 13 sept. 1944. Sommaire n° 89 du service de renseignements de la Ire armée can., 27 sept. 1944.
60. Rapport spécial d'interrogatoire, Heim, modifié par le sommaire n° 87 du service de renseignements de la ire armée can., 25 sept. 1944.
61. Rapport spécial d'interrogatoire, Heim, modifié par les Archives du - Royaume-Uni.
62. Mémoire de l'entrevue avec le major R. B. Little, journal de guerre, historien militaire, 3e div. d'inf., sept. 1944, app. 2.
63. "Ordre d'opér. n° 5 de la 3e div. d'inf. can.", 13 sept. 1944.
64. Dossier de Crerar officier général C. en c. 1-0.
65. Journal de guerre, É: M.G., Q.G. du 2e corps d'armée, 14 sept. 1944. Journal des opér. de l'armée, Q.G. de la lie armée can., 14 sept. 1944, série 19.
66. Journal de guerre, E: M.G., Q.G. du 2e corps d'armée, 15 sept. 1944.
67. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. de la 3e div. d'inf., 16 sept. 1944.
68. Archives du Royaume-Uni.
69. "Artillerie royale canadienne, 2e corps canadien: Programme CB de l'opér. Wellhit", journal de guerre, Q.G. de l'artillerie du 2e corps d'armée, sept. 1944, app. 2.
70. "Opération Wellhit-Groupement de l'artillerie", 14 sept. 1944, et tableau des tâches, 16 sept. 1944, journal de guerre, Q.G. de l'artillerie de la 3e div. d'inf., sept. 1944, app. *5. Ibid.,* texte, 15 sept. 1944. Journaux de guerre, diverses unités d'artillerie royale can. Notes diverses, journal des opér. de l'armée, Q.G. de la Ire armée can., 12-17 sept. 1944.
71. Journaux de guerre, Q.G. de l'artillerie de la Ire armée can., 11-20 sept. 1944, et Q.G. de l'artillerie royale can. du 2e corps d'armée, 15-21 sept. 1944. Archives du Royaume-Uni.
72. Journal, historien militaire de la 3e div. d'inf., 17 sept. 1944.
73. Sommaire quotidien n° 242 (service de renseignements/opér.) de l'aviation expéditionnaire alliée, 18 sept. 1944. Commentaire du maj.-gén. J. M. Rockingham, 27 avril 1959, H.Q.C. 1453-21-7.
74. Rapport spécial d'interrogatoire, Heim.
75. Archives du Royaume-Uni.
76. Archives du Royaume-Uni.
77. Lettre 5-1-0/Ops, 30 avril 1945.
78. "Ordre d'opér. n° 5 de la 3e div. d'inf. can. '. Journal de guerre, N. Shore Regt., 17-19 sept. 1944. Compte rendu des opérations dans la zone de Boulogne par le lieut.-col. J. E. Anderson, remis à l'historien militaire, 27 sept. 1944.
79. Journaux de guerre, Q.G. de la 8e br. d'inf., du Q.O.R. of C. et du rgt de la Chaudière, 17 sept. 1944.

80. Ordre d'opération n° 1 de la 9° br. d'inf., opération "Wellhit", 15 sept. 1944. Archives du Royaume-Uni.
81. Journal de guerre, S.D. & G. Highrs., 17 sept. 1944.
82. Journal de guerre, Q.G., A.R.C., 3e div. d'inf., sept. 1944, app. 5.
83. Compte rendu par le lieut.-col. R. Rowley, remis à l'historien militaire, 21 sept. 1944. Journal de guerre, Génie royal can. de la 18e c78 de campagne, 17 sept. 1944.
84. Rapport spécial d'interrogatoire, Heim.
85. Compte rendu du lieut.-col. D. F. Forbes, remis à l'historien militaire, 27 oct. 1944.
86. "Instruction d'opér. n° 8 de la 31e br. de chars", 15 sept. 1944. Journal de guerre, Q.G. de la 9e br. d'inf., 17 sept. 1944. Compte rendu du lieut.-col. Rowley. Journal quotidien des opér., 9e br. d'inf., 18 sept. 1944, série 24 (1010 h.).
87. C.É.-M. de la 1re armée can., "Opération Undergo-Calais", journal de guerre, section des plans, Q.G. de la lie armée can., sept. 1944, app. 13.
88. Journaux de guerre d'unités. Compte rendu du lieut.-col. Forbes.
89. Compte rendu du lieut.-col. Rowley.
90. Journal de guerre, Génie royal can. de la 18e Cie de campagne, sept. 1944, app. 1.
91. Journal de guerre, H.L.I. of C., 19 sept. 1944. Statistique sur les pertes, fournie par le Directeur des archives des services de guerre, M.A.A.C., nov. 1958.
92. Compte rendu du lieut.-col. Rowley.
93. Archives du Royaume-Uni.
94. Compte rendu du lieut.-col. Rowley.
95. Journal de guerre, Cameron Highrs. of Ottawa, sept. 1944, app. 8. Compte rendu du lieut.-col. Forbes, 100 rgt blindé, "Le récit de la bataille de Boulogne". Archives du RoyaumeUni. Journal de guerre, Q.G. de la 9e br. d'inf., 21 sept. 1944.
96. Compte rendu du lieut.-col. Anderson. Journal de guerre, 3e rgt antichars, A.R.C. sept. 1944, app. 5.
97. Sommaire n° 42 du service de renseignements de la 30 div. d'inf., 13 sept. 1944.
98. Archives du Royaume-Uni.
99. Journaux de guerre d'unités, 21-22 sept. 1944. Sommaire n° 84 du service de renseignements de la Ire armée can., 22 sept. 1944. Journal des opér., Q.G. de la 3e div. d'inf., 22 sept. 1944, série 22.
100. Journal de guerre, Q.G. de la 9e br. d'inf., 22 sept. 1944. Journal des opér., Q.G. de la 3° div. d'inf., 22 sept. 1944, diverses séries.
101. Sommaire n° 89 du service de renseignements de la Ire armée can., 27 sept. 1944.
102. Rapport du gén. Crerar au ministre de la Défense nationale, 8 nov. 1944.
103. Statistique fournie par le directeur des archives des services de guerre, M.A.A.C., novembre 1958.
104. Archives du Royaume-Uni.
105. Sommaire n° 6 du service de renseignements de la contre-batterie du 2e corps d'armée, zone de Boulogne, 18 sept. 1944.
106. Archives du Royaume-Uni.
107. Sommaire n° 6 du service de renseignements de la contre-batterie du 2e corps d'armée, zone de Boulogne.
108. "Q.G. du Génie de la 3e div. d'inf. can., rapport sur le port de Boulogne", 23 sept. 1944, dossier CE 3-4-2 Gros de la ire armée can. *Administrative History of . . . 21 Army Group . . ., 75.*
109. Message de la marine, officier de liaison de la marine au C. en C. des forces navales expéditionnaires alliées, 21 [sept.], journal de guerre, section des plans, Q.G. de la 1re armée can., septembre 1944, app. 21. "Opér. " Infatuate ", notes de conférence - 1400 A h., 21 sept. 1944", *ibid.,* app. 22.
110. Dossier de Crerar officier général C. en c. 1-0.
111. Directive aux commandants de corps d'armée, journal de Crerar, septembre 1944, app. "G".
112. "Ordre d'opération n° 6 de la 30 div. d'inf. can., opér. Undergo", 16 sept. 1944.
113. Procès-verbal de la conférence conjointe du matin, 23 sept. 1944, journal de guerre, division des plans, Q.G. Ire armée can., septembre 1944, app "A".
114. Journal de guerre, 70 rgt de rec., 5 sept. 1944, et capit. W. G. Pavey, *An Historical Account of the 7th Canadien Reconnaissance Regiment (17th Duke of York's Royal Canadian*

*Hussars) in the World War 1939*1945 (Montréal, 1948), 69.

115. Journal des opérations, Q.G. 3e div. d'inf., 10 sept. 1944, série 33. Journal de guerre, Toronto Scottish Regt. (M.G.), 10, 19, 23 sept. 1944.
116. Journal de guerre, Q.G. 7e br. d'inf., 6-15 sept. 1944.
117. *Ibid.,* 16-18 sept. 1944. Situationrapport n° 110 de la Ire armée can., 17 sept. 1944 et n° 113, 18 sept. 1944.
118. Sommaire n° 43 du service de renseignements de la 3e div. d'inf., 17 sept. 1944.
119. Journal de guerre, historien militaire, Q.G. 3e div. d'inf., 23 sept. 1944.
120. Rapport spécial d'interrogatoire, lient: col. Ludwig Schroeder, sans date.
121. Sommaire n° 43 du service de renseignements de la 3e div. d'inf. Carte annotée de défense, 12 sept. 1944.
122. Sommaire n° 43 du service de renseignements de la 3e div. d'inf. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 3e div. d'inf., 23 sept. 1944. Sommaire n° 94 du service de renseignements de la lie armée can., 2 oct. 1944.
123. Archives du Royaume-Uni.
124. Journal de guerre, É.-M. G., Q.G. du 2e corps d'armée, sept. 1944, app. 15.
125. Journal de guerre, Q.G., artillerie royale du 2e groupe d'armées, septembre 1944, app. 4, et journal de guerre, Q.G., A.R.C., 3e div. d'inf., septembre 1944, app. 8.
126. *Report on Smoke Screens carried out by First Canadian Army,* 15 juil. 1945, section II.
127. "Ordre d'opér. n ° 7 de la 3e div. d'inf. can., opér. Undergo", 22 sept. 1944. "Ordre d'opér. n° 20 de la 8e br. d'inf. can., opér. Undergo", 23 sept. 1944. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. de la 3e div. d'inf., 24 sept. 1944.
128. Colonel d'É.- M.G. de la Ire armée can. au C. d'É.-M., avec documents, 20 sept. 1944, journal de guerre, É.-M.G. (Ops), Q.G. de la Ire armée can., septembre 1944, app. 83. Journal de guerre, É.-M. G., Q.G. du 2e corps d'armée, 20 sept. 1944. journal des opérations, Q.G. du gros du 2e corps d'armée, 20 sept. 1944, série 29 et 21 sept. 1944, série 6. Sommaire quotidien n° 245 (service de renseignements/opér.) des forces aérien nes expéditionnaires alliées, 21 sept. 1944. Archives du Royaume-Uni.
129. Sommaire quotidien n° 249 (service de renseignements/opér.) de l'aviation expéditionnaire alliée, 25 sept. 1944. Archives du Royaume-Uni.
130. Journal des opér., Q.G. du gros du 2e corps d'année, 24 sept. 1944, série 20.
131. Journal de guerre, Q.G. de la 7e br. d'inf., 24 sept. 1944.
132. Sommaire quotidien n° 250 (service de renseignements/opér.) de l'aviation expéditionnaire alliée, 26 sept. 1944. Archives du Royaume-Uni.
133. Journal des opér., Q.G. du gros du 2e corps d'armée, 25 sept. 1944, série 19.
134. Journaux de guerre d'unités, 25 sept. 1944.
135. Majors Armand Ross et Michel Gauvin, *Le Geste du Régiment de la Chaudière* (Rotterdam, sans date), 63-64.
136. Journal de guerre, N. Shore Regt., 25-26 sept. 1944. Carnet de messages, Q.G. de la 8e br. d'inf., 26 sept. 1944, séries 17, 19, 40.
137. Journaux de guerre, Q.G. de la 8e br. d'inf. et du Regina Rifle Regt., 25 sept. 1944.
138. Journal de guerre, Royal Winnipeg Rifles, 25 sept. 1944.
139. *Ibid.*
140. Compte rendu de l'assaut de Calais, 25 sept.---1er oct. 1944, fourni à l'historien militaire par le major W. H. V. Matthews, 19 oct. 1944.
141. Journal de guerre, lot Cdn Scottish Regt., 25-28 sept. 1944.
142. Sommaire quotidien n° 251 (service de renseignements/opér.) de l'aviation expéditionnaire alliée, 27 sept. 1944. Journal de guerre, Q.G. de la 7e br. d'inf., 28 sept. 1944.
143. Journal de guerre, Q.G. de la 7e br. d'inf., 27 sept. 1944. Sommaire quotidien n° 252 (service de renseignements/opér.) de l'aviation expéditionnaire alliée, 28 sept. 1944. Archives du Royaume-Uni.
144. Journal de guerre, lot Cdn Scottish Regt., 27-30 sept. 1944. Cf. compte rendu du major W. H. V. Matthews.
145. Spencer, "Notes topographiques".
146. Journal de guerre, R. Winnipeg Rifles, 27 sept. 1944.

147. Journal de guerre, Regina Rifle Regt., 27 sept. 1944.
148. Sommaire quotidien n° 253 (service de renseignements/opér.) de l'aviation expéditionnaire alliée, 29 sept. 1944.
149. Journal de guerre, Q.G. 2e corps d'armée, Affaires civiles, 28 sept. 1944.
150. Journal des opér., Q.G. 3e div. d'inf., 28 sept. 1944, série 77.
151. Journaux de guerre, É.-M.G., Q.G. 3e div. d'inf.; Q.G. 2e corps d'armée, Affaires civiles; et section historique de campagne n° 2, 29 sept. 1944. Journal des opér., Q.G. 3e div. d'inf., 30 sept. 1944, série 41.
152. "Ordre d'opér. n° 8, 3e div. d'inf. can., opér. Undergo", 29 sept. 1944.
153. Journal des opér., Q.G. 3e div. d'inf., 30 sept. 1944, série 42.
154. Journal de guerre, let Cdn Scottish Regt., 30 sept. 1944.
155. Journal de guerre, Cameron Highrs. of Ottawa, 30 sept. 1944.
156. Journal de guerre, E: M.G., Q.G. 3e div. d'inf., 1er oct. 1944.
157. Sommaire n° 100, service de renseignements, ire armée eau., 8 oct. 1944.
158. Sommaire n° 64, service de renseignements, 2e corps d'armée [8 oct. 1944].
159. Rapport du gén. Crerar au ministre de la Défense nationale, 8 nov. 1944.
160. Statistique fournie par le directeur des archives des services de guerre, M.A.A.C., novembre 1958.
161. Photographie mosaïque, journal de guerre, Q.G. 7e br. d'inf., sept. 1944, app. 14. Archives du Royaume-Uni.
162. Mémoire du 27 août 1940, *Their Finest Hour* [Toronto] (1953), 275276.
163. C.R.S. 59364/4, 15e armée, rapport de l'officier de l'état-major de l'armée pour l'artillerie, 1er janv.---30 juin 1944, article 10 (30 mai 1944). Journal de guerre, Q.G. de la 7e br. d'inf., 7-12 sept. 1944.
164. Rapport de l'officier d'état-major de l'armée pour l'artillerie, note 183 cidessus.
165. Sommaires quotidiens n° 251, 27 sept. 1944 et n° 253, 29 sept. 1944 (service de renseignements/opér.) de l'aviation expéditionnaire alliée. Archives du Royaume-Uni.
166. "Ordre d'opér. n° 2 de la 9e br. d'inf. can.", 27 sept. 1944. Tableau des tâches, journal de guerre, Q.G., A.R.C., 3e div. d'inf., septembre 1944, app. 7.
167. W. R. Bird, *No Retreating Footsteps,* 235.
168. Journal de guerre, 6e rgt blindé, 29 sept. 1944.
169. Journal de guerre, H.L.I. of C., 29 sept. 1944.
170. Compte rendu de l'attaque sur Cap Gris-Nez, fourni à l'historien militaire par le lieut.-col. D. F. Forbes, 27 oct. 1944.
171. Statistique canadienne fournie par le directeur des archives des services de guerre, M.A.A.C., novembre 1958. Journal de guerre, Q.G. de la 9e br. d'inf., 29 sept. 1944.
172. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 8e div. d'inf., octobre 1944, app. 27. Commentaire du maj. gén. J. M. Rockingham, 27 avril 1959, H.Q.C. 1453-21-7.
173. Maj.-gén. Walter Dornberger, V-2 (New-York, 1954), passim et 103.
174. Churchill, *Triumph and Tragedy* [Toronto] (1953), livre 1er, chap. 3. John Ehrman, *Grand Strategy, vol.* V ("History of the Second World War, United Kingdom Military Series"), (Londres, 1956), 305-314. W. F. Craven et J. L. Cate, *The Army Air Forces in World War II, III* (Chicago, 1953), chap. 4. Gén. sir Frederick Pile, *Ack-Ack: Britain's Defence against Air Attack during the Second World War* (Londres, 1949) 328 et suiv. H. St. G. Saunders, *The Fight is Won* ("Royal Air Force 1939-1945", vol. III) (Londres, 1954), chap. VII.
175. Basil Collier, *The Defence of the United Kingdom* ("History of the Second World War, United Kingdom Military Series") (Londres, 1957), 372.
176. *Ibid.,* chap. XXIV. Pile, *Ack-Ack,* 326 et suiv. Saunders, 157-169.
177. "Oberst Max Wachtel - The Flying Bomb and Flakregiment 155 (W)" (A.D.I.(K) et service de renseignements de l'aviation américaine, 30 nov. 1945; fondé en partie sur les journaux de guerre d'unités allemandes de bombes volantes).
178. C.R.S. 180/46, journal de guerre, C. en c. de l'Ouest, appendices, ordres

et rapports, 1-10 sept. 1944. Archives du Royaume-Uni. Collier, 389.

179. *Triumph and Tragedy,* 54. Saunders, 170-171. Cf. journal de guerre, Q.G. de la 7e br. d'inf., 9 sept. 1944.
180. *Administrative History of . . . 21 Army Group . . ., 79.*
181. *Ibid.,* 42-43, *48. Report by the Supreme Commander to the Combined Chiefs of Staff . . .* (Londres, 1946), 71. Sir Donald Banks, *Flame over Britain,* (Londres, sans date), chap. VIII. "Pipe-line à travers la Manche". *The Times* (Londres), 24 mai 1945.

CHAPITRE XV

La Bataille de l'Escaut
septembre-novembre 1944
Partie I: Plans, et opérations au nord d'Anvers

1. Dossier du gén. Crerar officier gé néral C. en c. 1-0.
2. Papier rédigé par le lieut.-col. G. F. C. Pangman, *ibid.* Crerar à Montgomery, 13 sept. 1944, *ibid.*
3. Directive du gén. Crerar aux commandants de corps d'armée, 9 sept. 1944, journal de Crerar, septembre 1944, app. 4.
4. Directive du gén. Simonds aux commandants divisionnaires, 12 sept. 1944, dossier de Simonds GOC 5-1.
5. Crerar à Montgomery, 13 sept. 1944, dossier de Crerar officier général C. en c. 1-0.
6. M 201, 131810 B, *ibid.*
7. M 203, 131940 B, *ibid.*
8. M 525, 14 sept. 1944, *ibid.*
9. Journal de Crerar, septembre 1944, app. 6.
10. Directive aux commandants de corps d'armée, 19 sept. 1944, *ibid.,* app. 9.
11. Situation-rapports nos 110' (17 sept. 1944) et 124 (24 sept. 1944) de la 1re armée can.
12. Note 4 cidessus.
13. Journal des opér. de l'armée, Q.G. Ire armée can., 13 sept. 1944, série 63.
14. Cassidy, *Warpath: The Story of the Algonquin Regiment, 1939-1945,* 138139.
15. Rapport spécial d'interrogatoire, lieut.gén. Erwin Sander, Q.G. des forces can. aux Pays-Bas, 30 sept. 1945.
16. Journaux de guerre, Q.G. 10e br. d'inf. et Algonquin Regt. 13 sept. 1944.
17. Journal de guerre, Algonquin Regt., 13 sept. 1944. Cassidy, 140-143.
18. Rapport spécial d'interrogatoire, Sander.
19. Cassidy, 145.
20. Journal de guerre, Algonquin Regt., 14 sept. 1944.
21. *Ibid.,* septembre 1944, app. 5.
22. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. de la 4e div. blindée, 14 sept. 1944.
23. Journal de guerre, Q.G. A.R.C. 4e div. blindée, 14 sept. 1944.
24. Journal de guerre, Algonquin Regt., 14 sept. 1944. Statistique sur le nombre des pertes, fournie par les archives des services de guerre, M.A.A.C., novembre 1958.
25. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 4e div. blindée, 14 sept. 1944.
26. *Ibid.,* 15-18 oct. 1944.
27. Note 10 cidessus.
28. Rapport des opér., i70 div. blindée pol., période 10-22 sept. 1944.
29. *Ibid.* Situation-rapports nos 101-106, ire armée can., 12-15 sépt. 1944.
30. Rapport d'opér., Ire div. blindée pol., 1*-22 sept. 1944. Situation-rapports nos 110-118 de la Ire armée can., 1720 sept. 1944.
31. Rapport des opér., ire div. blindée pol., 10-22 sept. 1944.
32. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 2e div. d'inf., 24 sept. 1944.
33. Journaux de guerre, Q.G. 4e br. d'inf. et Essex Scottish Regt., 20 sept. 1944.
34. Journaux de guerre, Q.G. 5e br. d'inf., 21-23 sept. 1944, et Calgary Highrs., 21-22 sept. 1944.
35. Journaux de guerre, 88e corps allemand, 22 sept. 1944, C.R.S. 63289/1; Q.G. 5e br. d'inf., 23 sept. 1944.
36. Rapport spécial. d'interrogatoire, lieut.gén. Erich Diestel, Q.G. des forces canadiennes aux Pays-Bas, 30 sept. 1945.

37. Journal de guerre, Q.G. de la 6e br. d'inf., 23-24 sept. 1944.
38. Journal de guerre, S. Sask. Regt., 24 sept. 1944.
39. Journal de guerre, Q.G. 8e br. d'inf., sept. 1944, app. 15. Journaux de guerre, S. Sask. Regt. et Fusiliers MontRoyal, 24 sept. 1944. Statistique sur le nombre des pertes fournie par les archives des services de guerre, M.A.A.C., novembre 1958.
40. Journal de guerre, S. Sask. Regt., 27 sept. 1944.
41. Journal de guerre, Q.G. 6e br. d'inf., 28 sept. 1944.
42. Situation-rapports nos 124-132, Ire armée car., 24-28 sept. 1944.
43. Journal de guerre, E.-M.G., Q.G. 2e corps d'armée, 22, 26 sept. 1944.
44. Situation-rapports n° 134, 29 sept. 1944 et 132, 28 sept. 1944, 1re armée can.
45. *Ibid.,* nos 132-139, 28 sept.---1er oct. 1944. Journaux de guerre, Q.G. 5e br. d'inf., 26-28 sept. 1944; Cdn Black Watch, 28 sept. 1944; Q.G. 6e br. d'inf., 29-30 sept. 1944; Q.G. 4e br. d'inf. et unités, 22-30 sept. 1944.
46. Rapport d'opér., ire div. blindée po lonaise, période 23 sept.-6 oct. 1944.
47. Haut commandement militaire allemand, carte-situation *Lage West, Stand: 30.9.44.*
48. Situation-rapport quotidien, C. en C. de l'Ouest, 14 oct. 1944.
49. Situation-rapports nos 113, 18 sept. 1944; 131, 27 sept. 1944; 132, 28 sept. 1944 de la ire armée can.
50. *Ibid., n°* 144, 4 oct. 1944. Journal de guerre, Affaires civiles, Q.G. 1re année can., octobre 1944, app. 9. Correspondance avec le commandant allemand, journal de guerre, É.-M.G. (Opér.), Q.G. ire armée can., octobre 1944, app. 2.
51. Situation-rapport n° 155, 1re année can., 9 oct. 1944. Documents au dossier 17-2-9/Ops. de la Ire année can.
52. *Ibid., n°* 192, 28 oct. 1944. Journal des opér. de l'armée, Q.G. ire armée can., 28 oct. 1944, série 61. Sommaire n° 122, service de renseignements, ire armée can., 30 oct. 1944. Journal de guerre, 2e rgt d'artillerie antiaérienne lourde, octobre 1944, app. 23, IX.
53. Situation-rapport n° 252, de la Ire armée can., 27 nov. 1944.
54. "Czech!", Q.G. L. of C. Revue périodique n° 1 du service de renseignements, 22 mai 1945.
55. Journal de guerre, 2e rgt d'artillerie antiaérienne lourde, 30 sept. 1944-6 fév. 1945.
56. Journal de guerre, section des plans, Q.G. 1re année can., septembre 1944, app. 17.
57. Lieut.-gén. Simonds, dossier GOC 5-1.
58. Brig. C. C. Mann, "Opér. Infatuate: Notes de conférence-1400 A h. 21 sept. 1944", 1900 A h. 21 sept. 1944, journal de guerre, section des plans, Q.G. ire armée can., septembre 1944, app. 22.
59. Lieut.-col. G. F. C. Pangman, "Conférence-Opération Infatuate, 1430 A h. 23 sept.", 2400 A h. 23 sept. 1944, *ibid.,* app. 24.
60. "Objectifs aériens prévus, Opér. Infatuate", app. "A" à la lettre du 25 sept. 1944 de la ire armée car., journal de guerre, É.-M.G. (Opér.) Q.G. ire armée can., septembre 1944, app. "BB"
61. Journal personnel du gén. Crerar, 25-27 sept., 1-29 oct. 1944. Rapport de Crerar au ministre de la Défense nationale, 8 nov. 1944.
62. Mémoire du lieut.-col. G. F. C. Pangman, 18 sept. 1944, journal de guerre section des plans, Q.G. lie armée can., septembre 1944, app. 16.
63. Archives du Royaume-Uni.
64. Archives du Royaume-Uni. Cf. *TheBrereton Dianes,* 353.
65. Archives du Royaume-Uni.
66. Brig. C. C. Mann, "Opération Infatuate: Conférence-29 sept. 1944", 30 sept. 1944, journal de guerre, section des plans, Q.G. ire armée can., septembre 1944, app. 28.
67. Service des transmissions (212000 A et 221200 A), journal de guerre, section des plans, Q.G. ire armée can., octobre 1944, app. 21.
68. Rapport n° 2, service de renseignements, ire armée can.
69. Journal de guerre, section des plans, Q.G. ire armée can., octobre 1944, app. 21.
70. Note du gén. Crerar, 25 sept. 1944, sur le mémoire de l'ingénieur en chef, *ibid.* Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 2e corps d'armée, 25 sept. 1944.

71. Lettre et dépêche, Q.G. ire armée can. au Q.G. 21e groupe d'armées, 26 sept. 1944, et message 271305A du 210 groupe d'armées, journal de guerre, section des plans, Q.G. Ire armée can., octobre 1944, app. 21.
72. Note 66 cidessus. Commentaires du maj.-gén. Mann, 6 mars 1959, et du brig. G. E. Beament, 11 juin 1959, H.Q.C. 1453-21-7.
73. Message téléphonique écrit, lieut.col. W. A. B. Anderson, 1150A 1er oct. 1944.
74. Journal de guerre, section des plans, Q.G. ire année can., octobre 1944, app. 20.
75. Sommaire quotidien n° 258 (service de renseignements/opér.) de l'aviation expéditionnaire alliée, 4 oct. 1944. Information du Q.G. du C.A.R.C. (outre-mer), 17 juil. 1947, fondée sur les dossiers du commandement des bombardiers. Sommaires n95-96 du service de renseignements, Ire armée can., 3-4 oct. 1944. Montgomery, *Normandy to the Baltic,* 162.
76. Information du Q.G. du C.A.R.C. (outre-mer), 10 juin 1947. Archives du Royaume-Uni.
77. C.E.-M.C. 520/3 (Octagon), 12 sept. 1944. C.É.-M.C. 520/6 (Octagon) 14 sept. 1944. Pogue, *The Supreme Command,* 273. Craven et Cate, *ArmyAir Forces in World War II, III,*320-322.
78. Archives du Royaume-Uni.
79. Journal de guerre, E.-M.G., Q.G. 2e corps d'armée, 28 sept. 1944.
80. M 527, dossier officier général C. en c. 1-0 du gén. Crerar.
81. Archives du Royaume-Uni. Mémoire, Chef d'É.-M. armée can. à l'officier général commandant en chef suppléant, 3 oct. 1944, journal de guerre, E.-M.G. (Plans), Q.G. Ire armée can., octobre 1944, app. 21.
82. Journal de guerre, officier général commandant en chef, Ire armée can., octobre 1944, app. "A".
83. Journal de guerre, Q.G. des 4e et 6e br. d'inf. et du S. Sask. Regt., 2 oct. 1944; situation-rapports, 20 div. d'inf., et journaux de guerre, Q.G. de br., 3-6 oct. 1944.
84. Situation-rapport n° 151, ire armée can., 7 oct. 1944. Directive du gén. Simonds aux commandants de corps d'armée, 12 oct. 1944, journal de guerre, officier général commandant en chef, Ire armée can., octobre 1944, app "A"
85. Situation-rapports nos 141-151, Ire armée can., 2-7 oct. 1944.
86. Schramm, *Der Westen, p.* 216.
87. Journal de guerre, 88e corps d'armée, 3 oct. 1944 (2315h.).
88. Journal de guerre, groupe d'armées "D" (C. en C. de l'Ouest), 4 oct. 1944. Situation-rapport quotidien, C. en C. de l'Ouest, 5 et 6 oct. 1944.
89. "Inst. d'opér. n° 3, 2e div. d'inf. can.", 6 oct. 1944.
90. Journal de guerre, Q.G. 6e br. d'inf., 7 oct. 1944.
91. Journal de guerre, Q.G. 50 br. d'inf., 7 oct. 1944.
92. Situation-rapport quotidien, C. en C. de l'Ouest, 7 oct. 1944. Journal de guerre, Q.G. 5e br. d'inf., 8 oct. 1944. Situation-rapport, 2e div. d'inf., à 082400A, 9 oct. 1944.
93. Journal des opér. de l'armée, Q.G. ire armée can., 8 oct. 1944, séries 63, 69. Journal de guerre, Q.G. 50 br. d'inf., 8 oct. 1944. Situation-rapport, 20 div. d'inf., à 090500A, 9 oct. 1944.
94. Situation-rapports, 2e div. d'inf., à 082400A, 9 oct. 1944 et 092400A, 10 oct. 1944. Sommaire du service de renseignements, 6e br. d'inf., à 092-300A, journal de guerre, Q.G. 8e br. d'inf., octobre 1944, app. 6. Major Roy Farran, *The History of the Calgary Highlanders, 1921-1954* (sans lieu ni date), 180-182.
95. "Inst. d'opér. n° 4, 20 div. d'inf. can.", 8 oct. 1944. Situation-rapport, 2e div. d'inf., à 082400A, 9 oct. 1944. Journal de guerre, Q.G. 6e br. d'inf., 8 oct. 1944.
96. Situation-rapport n° 156 ire armée can., 10 oct. 1944. Commentaire du maj.-gén. R. H. Keefler, 26 mai 1959.
97. Journal de guerre, Q.G. 50 br. d'inf., 9 oct. 1944. Situation-rapport, 20 div. d'inf., à 111200A, 11 oct. 1944.
98. Journal de guerre, Royal Regt. of Cda, 10 oct. 1944.
99. Journal de guerre, Q.G. de la 40 br. d'inf., 10 oct. 1944.
100. Situation-rapport quotidien, C. en c. de l'Ouest, 11 oct. 1944.
101. Journal de guerre, Royal Regt. of Cda, 11 oct. 1944.

102. Journaux de guerre, Q.G. de la 4e br. d'inf., 11 oct. 1944, et S. Sask. Regt., 11-13 oct. 1944.
103. Situation-rapport n° 162, 1re armée can., 13 oct. 1944. Journaux de guerre, Q.G. 4e br. d'inf., 12 oct. 1944, et S. Sask. Regt., 13 oct. 1944.
104. Journal de guerre, Black Watch of Cda, 13 oct. 1944. "Le combat à Woensdrecht, 8-14 oct. 1944", compte rendu fourni à l'historien militaire par le lieut. W. J. Shea, 15 oct. 1944 (accompagné de croquis et de photographies aériennes). Statistique sur le nombre des pertes fournie par les archives des services de guerre, M.A.A.C., novembre 1958.
105. Journal de guerre, Q.G. 4e br. d'inf., 14 oct. 1944. Situation-rapport n° 166, 1re armée cari., 15 oct. 1944.
106. Journal de guerre, Q.G. A.R.C. 2e div. d'inf., octobre 1944, app. 9.
107. Journal de guerre, Q.G. 4e br. d'inf., 16 oct. 1944; cf. journal de guerre, Q.G. A.R.C., 2e div. d'inf., 16 oct. 1944. Voir aussi journal de guerre, R.H.L.I., 16 oct. 1944, et "La prise de Woensdrecht", comptes rendus par des officiers du R.H.L.I. fournis à l'historien militaire, 22 oct. 1944 (accompagnés de croquis et d'une copie de l'ordre d'opér. n° 1 du R.H.L.I., particularité de Woensdrecht 15/16 oct. 1944"). Statistique sur le nombre des pertes fournie par les archives des services de guerre, M: A.A.C., novembre 1958.
108. Journal de guerre, R.H.L.I., 17 oct. 1944.
109. Journal de guerre, Black Watch of Cda, octobre 1944, app. 4.
110. Journal de guerre, 88e corps d'armée, 9 oct. 1944, C.R.S. 63289/1.
111. Situation-rapports, 2e div. d'inf., 17 22 oct. 1944.
112. Sommaire n° 86 du service de renseignements, 2e div. d'inf., 17 oct. 1944 (à 162400A).
113. Situation-rapport, 2e div. d'inf., à 182400A, 19 oct. 1944.
114. Bradley à Patton, 23 sept. 1944, cité dans Cole, *The Lorraine Campaign,* 257-258.
115. *Ibid., chap. VI* et carte n° 28. Pogue, *The Supreme Command,* 294, 304-305.
116. Groupe d'armées "B", rapports heb domadaires et documents divers (Opér. 850/44, 1130 h. 9 oct. 1944).
117. Haut commandement militaire allemand carte-situation *Lage West,Stand: 22.10.44.*
118. *The Supreme Command,* 295-296. Archives du Royaume-Uni.
119. M 530, dossier de Crerar officier général C. en c. 1-0.
120. *The Supreme Command,* 296. Archives du Royaume-Uni.
121. *The Supreme Command,* 296-297. Archives du Royaume-Uni.
122. *The Supreme Command,* 297-298.
123. *Ibid.,* 298. *Memoirs* de Montgomery, 317. Archives du Royaume-Uni.
124. Procès-verbaux du col. G. E. Beament, dossier de Crerar officier général C. en c. 1-0.
125. M 532, *ibid.*
126. Situation-rapport n° 172 ire armée canadienne, 18 oct. 1944.
127. "Instr. d'opér. n° 17 du 1re corps d'armée", 17 oct. 1944.
128. Journaux de guerre, Lincoln and Welland Regt. et 21e rgt blindé, 20 oct. 1944.
129. Journal de guerre, É: M.G., Q.G. 4e div. blindée, 21 oct. 1944. Situationrapport n° 181, 1re armée canadienne, 22 oct. 1944. Journal de guerre, Q.G. 10e br. d'inf., 22 oct. 1944.
130. Journal de guerre, Q.G. 4e br. blindée, 23-26 oct. 1944. Situation-rapports nos 185-188, Ire armée eau., 25-26 oct. 1944.
131. Situation-rapports nos 191-195, 1re armée cari., 28-30 oct. 1944. Journal de guerre; Q.G. 10e br. d'inf., 27 oct. 1944.
132. Situation-rapports nos 180 (24 oct. 1944), 188 (28 oct. 1944) et 194 (31 oct. 1944) de la 2e armée.
133. Journaux de guerre, Q.G. des 5e et 6e br. d'inf., 23 oct. 1944.
134. Bureau du chef de l'histoire militaire (Washington), F.S.B. MS B-798, compte rendu du lieut: col. Elmar Warning, chef d'état-major, 67e corps d'armée.
135. Journaux de guerre, Q.G. des 4e, 5e et 6e br. d'inf., 24 oct. 1944. Situation-rapport n° 185, ire armée can., 25 oct. 1944.

CHAPITRE XVI
La bataille de l'Escaut
Septembre-novembre 1944
Partie II: Breskens, Sud Beveland, Walcheren

1. Journal de guerre, Algonquin Regt., septembre-octobre 1944. Cassidy, *Warpath,* 159-163.
2. Carte A.M.S. M 831 (G.S.G.S. 4427), feuillet 21 S.E., 1944. Photographies aériennes contemporaines, y compris une mosaïque sans date dans le journal de guerre du Regina Rifle Regt., octobre 1944, app. 13.
3. "Ordre d'opér. n ° 9 de la 3e div. d'inf. can.", 4 oct. 1944.
4. "A.R.C. 2e corps can., ordre d'opér. n° 8", 5 oct. 1944. Calcul dans le rapport du 21e groupe d'armées "Dégagement de l'estuaire de l'Escaut", sans date, par. 14.
5. "Récit de combat", 3e div. d'inf., opération "Switchback", par l'historien militaire, 25 janv. 1945.
6. *Ibid.* Interrogatoires, dossier de la armée can. Interrogatoires des prisonniers de guerre de la 64e div. d'inf. allemande. Journaux de guerre, Q.G. 7e br. d'inf., lot Cdn Scottish Regt. et Regina Rifle Regt., 6 oct. 1944. Recommandation en vue du décernement de la D.C.M., M31085 fusilier S.-J. Letendre. R. C. Fethers tonhaugh, *The Royal Montreal Regiment, 1925-1945* (Westmount, P.Q., 1949), chap. XIX. Journal de guerre, 16e cie de campagne, Génie, 6 oct. 1944 et pièce jointe.
7. Sommaire n° 20 du service de renseignements de la contre-batterie du 2e corps d'armée, 9 oct. 1944, journal de guerre, Q.G., A.R.C., 2e corps d'armée, octobre 1944, app. 17.
8. "Récit de combat".
9. Journaux de guerre, Q.G. 7e br. d'inf. et unités, 9-14 oct. 1944. "Récit de combat". Journaux de guerre, 8e et 9e escadrons de campagne, Génie, 13 oct. 1944. Journal des opér., Q.G. de la 3e div. d'inf., 14 oct. 1944, série 42, 58.
10. Statistique sur les pertes, fournie par les archives des services de guerre, M.A.A.C., novembre 1958.
11. Comptes rendus fournis à l'historien militaire par le major R. T. Wiltshire, 5e rgt d'assaut, Génie (16 oct. 1944) et par le lieutenant-commander R. D. Franks, Marine royale, officier de liaison de la Marine, Q.G. 1- armée can. Commentaire du maj.-gén. J. M. Rockinghain, 27 avril 1959, H.-Q.C. 1453-21-7.
12. Journal de guerre, Q.G. de la 9e br. d'inf., 9 oct. 1944. Comptes rendus du major Wiltshire et du lieut.-commander Franks.
13. Situation-rapport n° 186 du 2e corps d'armée, 9 oct. 1944, journal de guerre, E.-M.G. (Opér.) Q.G. Ire armée can., octobre 1944, app. 38. Journal de guerre, Q.G. 9e br. d'inf., 9 oct. 1944. "Récit de combat". *Report on Smoke Screens Carried out by First Canadien Army,* 15 juillet 1945, 8.
14. "Conversation de l'officier général commandant la 3e div. d'inf. can. avec le maj.-gén. Eberding, officier général commandant la 64e div. d'inf. allemande---1er nov. 1944".
15. Situation-rapport quotidien du groupe d'armées `B", 10 oct. (au lieu du 9 oct.) 1944.
16. Journal des opér., Q.G. 3e div. d'inf., 10 oct. 1944, n° de série 64, et 11 oct. 1944, série 73. J. F. Bartlett, *lot Battalion The Highland Light Infantry of Canada, 1940-1945* [Galt (Ont.) 19511, 69.
17. Journaux de guerre, Q.G. 8e et 9e br. d'inf., 9-10 oct. 1944. Journal des opérations de l'armée, Q.G. Ire armée can., 10 oct. 1944, séries 17, 20, 52, 68. Journal de guerre, Algonquin Regt., 10 oct. 1944.
18. Journal de guerre, Q.G. 8e br. d'inf., 11-12 oct. 1944.
19. Journaux de guerre, Algonquin Regt. et Argyll and Sutherland Highrs. of Cda, 10-14 oct. 1944.
20. Journaux de guerre, let Cdn Scottish Regt., 16 oct. 1944, 7e rgt de rec., 19 oct. 1944, et E.-M.G., Q.G. 3e

div. d'inf., 19 oct. 1944. Situationrapports n° 174, 19 oct. 1944 et n° 176, 20 oct. 1944, Ire armée can.

21. Sommaire n° 110 du service de renseignements, Ire armée can., 18 oct. 1944.
22. "Instr. d'opér. n° 6, 3e div. d'inf. can. ", 20 oct. 1944.
23. Journal de guerre, Q.G. 9e br. d'inf., 20 oct. 1944.
24. *Ibid.,* 21-24 oct. 1944. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 3e div. d'inf., 21 oct. 1944.
25. Visite de l'endroit, 10 sept. 1950. Photographies aériennes, 18 oct. 1944.
26. Journal de guerre, Q.G. 9e br. d'inf., 22-25 oct. 1944.
27. "Conversation de l'officier général commandant la 3e div. d'inf. can., avec le maj.-gén. Eberding".
28. *Ibid.*
29. Journaux de guerre, Q.G. 7e br. d'inf., 24-29 oct. 1944, et du let Cdn Scottish Regt., 27 oct. 1944. Journal de guerre, personnel des opér. navales allemandes, 28 oct. 1944.
30. Journal de guerre, Q.G. 8e br. d'inf., septembre-octobre 1944.
31. *Ibid.,* 21 oct. 1944.
32. *Ibid.,* 29 oct. 1944. Situation-rapports nos 189, 27 oct. 1944, et 194, 29 oct. 1944, lie armée can.
33. Situation-rapports nos 198, 31 oct. 1944, et 202, 2 nov. 1944, 1re armée can. "Récit de combat". Journal de guerre, personnel des opérations navales allemandes, 26 et 27 oct. 1944.
34. Journal de guerre, 1st Cdn Scottish Regt., ler et 2 nov. 1944.
35. Journaux de guerre, Q.G. des 8e et 9e br. d'inf., 30-31 oct. 1944 et du 3e rgt antichar A.R.C., 1er nov. 1944. Situation-rapports nos 198-200, 31 oct.---1er nov. 1944, Ire armée can. Bird, *No Retreating Footsteps,* 270272. Recommandation en vue du décernement de la D.C.M., soldat A50-218 (cap. suppléant) N. E. Tuttle.
36. Situation-rapports nOs 202-204, 2-3 nov. 1944, lie armée can. Journal de guerre, 7e rgt de rec., 3 nov. 1944. Journal des opérations, Q.G. de la 3e div. d'inf., 3 nov. 1944, série 16.
37. *Géographie militaire de la Belgique,* ouvrage cité dans le rapport du 21e groupe d'armées *Clearing of the Scheldt Estuary.*
38. Sommaire n° 126, service de renseignements, Ire armée can., 3 nov. 1944.
39. Établi d'après les "Rapports quotidiens des pertes consolidées" de la 3e div. d'inf., 6 oct.---2 nov. 1944.
40. Compte rendu du brig. P. A. S. Todd, commandant de l'art. royale, 3e div. d'inf., 9 déc. 1944, app. "B" au "Récit de combat".
41. "Récit de combat", par. 91.
42. Compte rendu du brig. Todd.
43. Message C056, 252130A, ire armée can., dossier général 103/Op Infatuate/1, division "Q" 1re armée can.
44. Journaux de guerre, Q.G. 4e br. d'inf., Essex Scottish et R.H.L.I. 23-25 oct. 1944.
45. Journal de guerre, Q.G. 4e br. d'inf., 26 oct. 1944.
46. Compte rendu de l'assaut effectué par la 156e br., remis à l'historien militaire par le lieut.-commander R. D. Franks. Journal des opér., Q.G. du gros du 2e corps d'armée, 26 oct. 1944, série 9. Situation-rapport n° 189, 1re année can., 27 oct. 1944.
47. Journaux de guerre, Q.G. 6e br. d'inf. et unités, 26-28 oct. 1944.
48. Journaux de guerre, Q.G. 4e br. d'inf., R.H.L.I. et Royal Regt. of Cda, 28-29 oct. 1944. Situation-rapport n° 194 de la Ire armée can., 29 oct. 1944.
49. Situation-rapport n° 195 de la lie armée can., 30 oct. 1944. Journal de guerre, Black Watch of Cda., 29 oct. 1944.
50. Journaux de guerre, Q.G. des 4e et 5e br. d'inf., 30-31 oct. 1944. Compte rendu de la prise de Beveland Sud fourni à l'historien militaire par le brig. R. H. Keefler, 11 nov. 1944. Commentaire du maj.-gén. R. H. Keefler, 26 mai 1959.
51. Journal de guerre, Royal Regt. of Cda., 31 oct. 1944.
52. Compte rendu du major C. R. H. Porteous remis à l'historien militaire, Major T. M. Hunter, "La prise de Beveland Nord", *Canadian Army Journal,* avril 1957.
53. Photographies aériennes, 24 oct. et 4 nov. 1944. Compte rendu du tapit. J. L. Field, 5e rgt de campagne A.R.C., 5 sept. 1945. Journaux de guerre, Black Watch of Cda., 31 oct. 1944; Calgary Highrs., 1er nov. 1944; let Glasgow Highrs., 2 nov. 1944.

54. Journal de guerre, Q.G. 5e br. d'inf., 31 oct. 1944.
55. Journal de guerre, Black Watch of Cda, 31 oct. 1944.
56. Journal des messages Q.G. 5e br. d'inf., 31 oct. 1944, série 378. Journaux de guerre, Black Watch of Cda. et Q.G. 5e br. d'inf., 31 oct. 1944.
57. Journal de guerre, Q.G. 5e br. d'inf., 31 oct. 1944 et journal des messages, série 382-383; aussi novembre 1944, app. 22 (journal du Q.G. tactique, 31 oct.--2 nov. 1944), séries 10, 12 et 17. Journal des opérations, Q.G. principal de la 2e div. d'inf., ter nov. 1944, séries 2946-2947. Journal de guerre, Calgary Highrs., 1- nov. 1944.
58. Journal du Q.G. tactique, 5e tir. d'inf., 31 oct.--2 nov. 1944, séries 18, 19, 22, 31, 34 et 35.
59. Journaux de guerre, Calgary Highrs. et Q.G. 5e br. d'inf., ter nov. 1944.
60. Journaux de guerre, 7e cie de campagne de Génie et Q.G. 5° br. d'inf., 1e- nov. 1944.
61. Journal de guerre, lot Glasgow Highrs., ter nov. 1944.
62. Journal du Q.G. tactique, 5e br. d'inf., 31 oct.--2 nov. 1944, série 46, et journal du Q.G. principal, série 403.
63. Journal de guerre, Calgary Highrs., ler nov. 1944.
64. Journaux de guerre, Q.G., 5e br. d'inf., 1-2 nov. 1944 et Q.G. 157e br. d'inf. brit., 2 nov. 1944. Journal du Q.G. tactique, 5e br. d'inf., 31 oct.--2 nov. 1944, série 47.
65. Journal du Q.G. tactique, 5e br. d'inf., 31 oct.--2 nov. 1944, séries 51, 61. journal de guerre, lot Glasgow Highrs., 2 nov. 1944.
66. Journal de guerre, Régiment de Maisonneuve, 2 nov. 1944.
67. Journal du Q.G. tactique, Q.G. 5e br. d'inf., 31 oct.--2 nov. 1944, séries 47 et 59.
68. Journal de guerre, lot Glasgow Highrs., 2 nov. 1944. Renseignement fourni par le maj.-gén. W. J. Megill, 29 nov. 1957.
69. Recommandation en vue du décernement de la médaille de guerre, soldat J: C. Carrière, B 149472.
70. Compte rendu du cap. J. L. Field. Journal de guerre, 5e rgt de campagne A.R.C., 2 nov. 1944. Recomman dation en vue du décernement de la croix de guerre, lieut. D. G. Innes.
71. Journal de guerre, lot Glasgow Highrs., 2 nov. 1944.
72. Journal de guerre, 7e cie de campagne du Génie, 3 nov. 1944.
73. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 2e div. d'inf., 1-2 nov. 1944. Compte rendu du brig. Keefler, 11 nov. 1944. Statistique sur les pertes de la 5e br., fournie par les archives des services de guerre, M.A.A.C., novembre 1958.
74. "Instr. d'opér. n° 2 Burnfor", 31 oct. 1944, journaux de guerre, É: M.G., Q.G. 52e div. d'inf. (L), octobre 1944.
75. Journaux de guerre, Q.G. 157e br. d'inf. et 6th Cameronians, 3 nov. 1944. Situation-rapports n°° 204, 3 nov. 1944, et 206, 4 nov. 1944, Ire "armée can.
76. Archives du Royaume-Uni.
77. Journal de guerre, 89e corps allemand, janvier-juin 1944, app. 85, ordres de combat, avril 1944 (C.R.S. 52099/2). Ordre de combat de l'artillerie de la 15e armée, ler juin 1944, 15e armée, dossiers de l'officier d'état-major de l'artillerie, Stoart 629/44, ler juin 1944 (C.R.S. 59364/ 4). Archives du Royaume-Uni. "Premier groupe d'armées/84 can. RAF, opér. Infatuate, objectifs aériens prévus avant le jour J" 22 oct. 1944, app. "A".
78. Archives du Royaume-Uni. Plan de tir pour l'opér. "Infatuate", Q.G. A: R.C., 2e corps can., 30 oct. 1944.
79. Plan de tir pour l'opér. "Infatuate".
80. "Notes sur la préparation des plans - Opér. 'Infatuate 1 [et] 2'," 27 oct. 1944, journal de guerre, Q.G. A.R.C., 2° corps d'armée, octobre 1944, app. 6; "Ordre de combat de l'artillerie du 2e corps can. (à 311200A h.)", *ibid.,* app. 16; journal de guerre, Q.G. 2e groupe d'armées, artillerie royale, ter nov. 1944.
81. "Notes sur la préparation des plans", note 80 cidessus. *History of the Brigadier Royal Artillery Branch of Headquariers First Cdn Army…,*54.
82. "Notes sur la préparation des plans".
83. Plan de tir de l'opér. "Infatuate".
84. "Notes sur la préparation des plans". Journal de guerre, Q.G., A.R.C., 2^{e} corps d'armée, 29-31 oct. 1944.

85. Plan de tir de l'opér. "Infatuate".
86. Journaux de guerre, Q.G., A.R.C., 2e corps d'armée, 12 oct. et 2 nov. 1944, et 112e batterie de l'A.R.C., 1-8 nov. 1944. *History of the Brigadier Royal Artillery Branch . . .,* 54-57. Compte rendu du lieut.-col. W. E. Harris.
87. Craven et Cate, *The Army Air Forces in World War Ii, III,* 620-622.
88. *Ibid.,* 836 et suiv. Archives du Royaume-Uni.
89. "Opér. Infatuate: plan aérien", journal de guerre, Q.G. du 2e groupe d'armées, artillerie royale, octobre 1944, app. 2.
90. "1re armée can./84e groupe RAF, opér. 'Infatuate'; objectifs aériens prévus avant le jour J, édition revisée n° 3", 22 oct. 1944, avec modifications, journal de guerre, plans de l'E.-M.G., Q.G. armée can., octobre 1944, app. 21.
91. *Ibid.*
92. "Opér. 'Infatuate': Plan aérien".
93. Journal de guerre, Q.G. 4e br. S.S., 21 oct. 1944.
94. Renseignements fournis par le Q.G. du C.A.R.C. outre-mer, 17 juil. 1947. Archives du Royaume-Uni.
95. S.H.A.E.F. arrière (air), sommaire quotidien nOs 12-15 des opérations aériennes, 29 oct.-1er nov. 1944. S.H.A.E.F., aviation tactique, sommaire mensuel des opérations pour octobre, p. 13.
96. Mémoire d'une entrevue avec le lieut.-col. M. W. Hope, officier d'état-major général suppléant classe 1, 4e br. S.S., 24 nov. 1944.
97. Archives du Royaume-Uni.
98. Archives du Royaume-Uni.
99. "Opération Infatuate", récit de la 4e br. S.S.
100. Journaux de guerre, E.M.G., Q.G. du 2e corps d'armée, et Q.G. A.R.C. du 2e corps d'armée, 31 oct. 1944.
101. "Opération Infatuate", note 99 cidessus.
102. "Notes d'une réunion du Q.G. de brigade de la 4e br. S.S., 20 oct. 1944". Mémoire d'une entrevue avec le lieut.-col. Hope, note 96 ' cidessus.
103. Message de la marine, commandant naval de la force "T" à la 4e br. S.S., 20 oct. 1944 (au sujet d'inondation). "Propositions d'un assaut direct con tre Walcheren le let nov. 1944, ou dès que le temps le permettra", 21 oct. 1944.
104. "Opér. Infatuate, 4e br. S.S., plan général provisoire n° 4", 21 oct. 1944.
105. Transmissions au dossier de Crerar officier général C. en c. 1-0-7-7.
106. "Ire armée can., instr. d'opér. n° 41, opér. Infatuate--confirmation ou remise à plus tard", 30 oct. 1944, journal de guerre, É.-M.G. (Plans), Q.G. armée can., octobre 1944, app. 21.
107. Journal de guerre, É: M.G., Q.G. 2e corps d'armée, 31 oct. 1944.
108. "Mémoire concernant l'instruction d'opération n° 41 ire armée can., 30 oct. 1944, en tant qu'il se rapporte à l'opération Infatuate II", 31 oct. 1944, journal de guerre, (Plans) É.M.G., Q.G. Ire armée can., octobre 1944, app. 21.
109. *Ibid.*
110. Journal des opérations de l'armée, Q.G. principal Ire armée can., 1er nov. 1944, n° de série 10.
111. "Opération Infatuate", note 99 cidessus. Archives du Royaume-Uni.
112. Mémoire d'une entrevue avec le lieut.-col. Hope. Contre-amiral A. F. Pugsley, *Destroyer Man* (Londres, 1957), 191.
113. Transmission de l'ordre général n° 188, du gros de la Ire armée can., 011015A, journal de guerre, É.-M.G. (opér.), Q.G. 1re armée can., novembre 1944, app. "GG".
114. Récit du 4e Commando.
115. Pogue, *The Supreme Command,* 334. Archives du Royaume-Uni. S.H.A.E.F. Arrière (aviation), sommaire quotidien des opérations aériennes, n° 15, ler nov. 1944.
116. Récit du 4e Commando.
117. Situation-rapports nOs 200, ler nov. 1944, et 206, 4 nov. 1944, ire armée can. George Blake, *Mountain and Flood: The History of the 52nd (Lowland) Division, 9139-1946* (Glasgow, 1950), 102 et suiv.
118. 21e groupe d'armées, *Clearing of the Scheldt Estuary, 24.*
119. J. B. Hillsman, *Eleven Men and a Scalpel* (Winnipeg, 1948), 101.
120. Archives du Royaume-Uni.
121. Archives du Royaume-Uni.
122. Archives du Royaume-Uni.
123. Renseignements fournis par le lieut: col. von Kleist, autrefois officier d'é-

tat-major général classe 1, 70e div. d'inf., 12 déc. 1957.
124. Commentaire du maj.-gén. C. C. Mann, 6 mars 1959, H.Q.C. 145321-7. Saunders, *Royal Air Force,* 1939-1945, III, 199. S.H.A.E.F. Arrière (Aviation); sommaire quotidien n° 16 des opérations aériennes, 2 nov. 1944.
125. Transmission du commandant de groupe R. Cleland, 001530A, journal de guerre, É.-M.G. (Plans), lu armée can., octobre 1944, app. 21.
126. "Opération Infatuate", récit de la 4e br. S.S.
127. *Ibid.*
128. *Ibid.,* app. "E".
129. Rapport spécial d'interrogatoire, Daser, Q.G.A.C., 13 juin 1946.
130. Journal de guerre, Q.G. A.R.C., 2e corps d'armée, leu nov. 1944.
131. Situation-rapport quotidien, C. en c. allemand (Ouest) ler nov. 1944. Appréciation de la situation, 6 nov. 1944, état-major allemand des opérations navales, dossier North Sea-Norway. Sommaire n° 127, service de renseignements, ire année can., 4 nov. 1944, Partie II.
132. Rapport du 15e rgt d'artillerie moyenne, journal de guerre, Q.G. du 2e groupe d'armées, A.R.C., novembre 1944, app. 9. Archives du Royaume-Uni.
133. Archives du Royaume-Uni.
134. Archives du Royaume-Uni.
135. Archives du Royaume-Uni.
136. Archives du Royaume-Uni.
137. Archives du Royaume-Uni.
138. Blake, *Mountain and Flood,* 105. Jos. L. Lodewijks à J. Box, 19 mai 1958, inclus dans J. Box à l'auteur, 25 mai 1958.
139. Situation-rapports nos 211-213, Ire armée can., 7-8 nov. 1944. Journal de guerre, 7th/9th Royal Scots, 6 nov. 1944.
140. Journal des opérations de l'armée, Q.G. principal, ire armée can. 7 nov. 1944, série 71.
141. *Ibid.,* 8 nov. 1944, série 63, et 10 nov. 1944, n° de série 15 (message téléphonique 100705).
142. Sommaire n° 127, service de renseignements Ire armée can., 4 nov. 1944, Partie II.
143. Rapport spécial d'interrogatoire, Daser. Renseignements fournis par le lieut.-col. von Kleist, 12 déc. 1957.
144. Archives du Royaume-Uni. Journal du major W. E. C. Harrison, 28 nov. 1944.
145. Rapport du 21e groupe d'armées, "Cleaning of the Scheldt Estuary", 21.
146. Situation-rapports nos 203, 3 nov. 1944; 211, 7 nov. 1944; 218, 9 nov. 1944, de la Ire armée can.
147. *Ibid.,* nos 200, ler nov. 1944; 208, 4 nov. 1944. Journaux de guerre, Q.G. 4e br: blindée, 31 oct.--1er nov. 1944, 10e br. d'inf., 1-3 nov. 1944. Cassidy, *Warpath,* 185-198.
148. Journaux de guerre, Lake Sup. Regt. et 28e rgt blindé, 5-7 nov. 1944.
149. Rapport du lieut.-gén. Simonds au gén. Crerar, 22 nov. 1944.
150. "Document ennemi capturé par le Tor Scot (MG)", annexé au sommaire n° 104, service de renseignements, 2e div. d'inf., 30 oct. 1944.
151. Journal du gén. Crerar, novembre 1944, app. "A".
152. Rapport du gén. Crerar au ministre de la Défense nationale, 22 nov. 1944.

CHAPITRE XVII
L'hiver sur la Meuse
9 novembre 1944 - 7 février 1945

1. Transmissions au dossier du Q.G.A.C. 10/Crerar H. D. G./1. C.A.O.R.O. (Supplément) 5310.
2. Pogue, *The Supreme Command,* 310. Montgomery, *Normandy ta the Baltic,* 167-168. Archives du RoyaumeUni.
3. *Normandy ta the Baltic,* 165. Situation-rapports nos 186-195 de la 2e armée, 27 oct.-1er nov. 1944.
4. Charles B. MacDonald et Sidney T. Mathews, *Three Battles: Arnaville, Altuzzo, Schmidt* ("Armée des ÉtatsUnis dans la seconde guerre mondiale") (Washington, 1952), 251-417.

5. M 534, dossier du gén. Crerar officier général C. en c. 1-0.
6. Journal de guerre, officier général commandant en chef, lu armée can., novembre 1944.
7. Situation-rapport n° 216, ire armée can., 9 nov. 1944; situation-rapport n° 211, 2e armée, 9 nov. 1944.
8. Patton, *War as I Knew It,* 166.
9. Cole, *The Lorraine Campaign,* 311; Pogue, 311-312.
10. Craven et Cate, *The Army Air Forces in World War II, III,* 631-632.
11. *Report by the Supreme Commander,* 88.
12. *The Supreme Command,* 311. *Report by the Supreme Commander,* 89.
13. Situation-rapports n°5 222, 15 nov. 1944; 231, 20 nov. 1944; 268, 4 déc. 1944 et 270, 5 déc. 1944, de la 2e armée. *Normandy to the Baltic, 170*171. Jackson, *Operation of Eighth Corps,* 164.
14. Journal du gén. Crerar, novembre 1944.
15. Documents au dossier A/RCA/TS Sailmaker de la Ire année can. Journal de guerre, chef d'état-major et état-major général (plans), Q.G. lie armée can., 20 nov. 1944. Archives du Royaume-Uni.
16. Journal des opérations, Q.G. du gros du 2e corps d'armée, 12 nov. 1944, série 39.
17. Situation-rapports nos 250, 26 nov. 1944, et 259, 1er déc. 1944, 1re armée can.
18. Directive du gén. Crerar aux commandants de corps d'armée, 13 nov. 1944.
19. Haut commandement militaire allemand carte-situation *Lage West, Stand: 9.11.44.* Rapports spéciaux d'interrogatoire, Student (Q.G.A.C., 15 déc. 1945) et von Zangen.
20. Journal de guerre, *Lu f t f lotte,* 3, 27 sept. 1944. *Normandy to the Baltic,* 147.
21. Sommaire n° 117, service de renseignements, 2e armée, 30 sept. 1944. Sommaire n° 92, service de renseignements, 1re armée can., 30 sept. 1944.
22. Journal de guerre, Q.G. du groupe forestier n° 1, décembre 1944, sommaire et app. 17. Au sujet des mines, voir par exemple journal des opérations, Q.G. du gros du 2e corps d'ar mée, 15 nov. 1944, série 18; 21 nov. 1944, série 2; 25 nov. 1944, série 7.
23. Situation-rapport n° 347, Ire armée can., 14 janv. 1945. Journaux de guerre, 12e rgt de campagne A.R.C., 14 janv. 1945; 14e rgt de campagne A.R.C., 13 janv. 1945 (et app. 6); S.D. & G. Highrs., 13 janv. 1945 (et app. 7a). Rapport du chef du Génie du 2e corps d'armée, 17 janv. 1945.
24. Instruction d'opération n° 29 du 30e corps d'armée: Opération "Noah", 22 oct. 1944.
25. *Ibid.,* et journal de guerre, É.-M.G., Q.G. du 2e corps d'armée, ler déc. 1944.
26. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. du 2e corps d'armée, 1-3 déc. 1944. Situation-rapports n°5 263 et 264, de la Ire armée can., 3 déc. 1944.
27. Journal personnel du brig. N. E. Rodger, 4 déc. 1944.
28. Journal de guerre, É: M.G., Q.G. du 2e corps d'armée, 5 déc. 1944.
29. Situation-rapports nos 266, 4 déc. 1944; 269, 6 déc. 1944; 272, 7 déc. 1944, de la Ire armée can. Journal des opérations, Q.G. du gros du 2e corps d'armée, 6 déc. 1944, série 17.
30. Journal de guerre, É: M.G., Q.G. du 2e corps d'armée, novembre 1944, app. "A" (22 nov. 1944).
31. Montgomery à Crerar, 30 nov. 1944, dossier Crerar officier général C. en c. 1-0.
32. Officier d'É: M.G. 1 aux Plans au chef d'état-major, Ire année can. 4 déc. 1944, journal de guerre, chef d'état-major (Plans), Q.G. lu armée can., décembre 1944, appendice 1.
33. Appréciation administrative par la Sec. des plans, ire armée can., 9 oct. 1944, dossier 603/ Appréc. adm/ 1, Branche "Q" 1re armée can. Papier *"Cam(ouflage) en temps de neige"* (décembre 1944), dossier 3/Ops/1/A Q.G. 2e corps d'armée.
34. Sommaire mensuel (codifié) des opérations et activités canadiennes, 2e et 3e div. d'inf. (rédigé par les historiens militaires) novembre 1944.
35. Instruction d'opérations n° 9, 2e div. d'inf., 9 nov. 1944.
36. Sommaire n° 50 du Service de renseignements 3e div. d'inf., 11 nov. 1944.
37. *"Patrouilles - types et actions" 28* nov. 1944, journal de guerre É.-M.G.,

Q.G. 2e div. d'inf., novembre 1944, appendice 7.
38. Major T. M. Hunter "Tactiques de raid clans la saillie de Nimègue, décembre 1944", journal de l'armée canadienne, avril 1956. Journal de guerre, Black Watch of Canada, 7 déc. 1944.
39. Journal de guerre, 18e rgt chars blindés, 9 nov. 1944.
40. *1. Dywizja Pancerna w Walce, 273.*
41. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 4e div. blindée, 10 nov. 1944.
42. Situation-rapports numéros 251 (27 nov. 1944) et 268 (5 décembre 1944), 1re armée can.
43. *The Supreme Command,* 312.
44. Crerar à Montgomery, 28 nov. 1944, et Montgomery à Crerar, 30 nov. 1944, dossier de Crerar officier général C. en c. 1-0.
45. The Supreme Command, 312-15. Churchill, Triumph and Tragedy, 268-70.
46. *The Supreme Command,* 313-14. *Triumph and Tragedy,* 270-72.
47. Montgomery, *Memoirs,* 301. Wilmot, *The Struggle for Europe,* 572-3.
48. *The Supreme Command,* 318-17. Archives du journal de Montgomery (Montgomery, *Memoirs,* 301-6). Notes des réunions du SHAEF. Archives du Royaume-Uni.
49. Pogue, *The Supreme Command,* 316-7.
50. Dossier 4/Summ. CIGS/2/4, du Q.G.A.C.
51. "Opération "Valediction": Étude préliminaire par l'état-major (Plans), 1re armée canadienne", 24 nov. 1944. Voir l'ordre général 1 du 8 déc. 1944, Service des transmissions ire armée can., dossier de Crerar officier général C. en c. 1-0-7-11.
52. Opération "Valediction"; Étude préliminaire, appendice "A".
53. Journal de Crerar, 6 déc. 1944.
54. Journal de guerre, chef de l'É: M.G. (Plans), Q.G. ire année can., décembre 1944, appendice 5.
55. Conférence par le gén. Horrocks, *British Army of the Rhine, Battlefield Tour, Operation "Veritable"* (Allemagne, décembre 1947) 63-6.
56. Brouillon de mémoire sur la conversation téléphonique du C. en c. 1820 heures 7.12.44, du gén. Crerar, dossier de Crerar officier général C. en c. 1-0-7-11.
57. Procès-verbal d'une conférence spéciale tenue sur les opérations futures, journal de guerre, chef de l'É: M.G. (Plans), Q.G. lie armée can. décembre 1944, appendice 6.
58. Ordre général n° 1 du service des transmissions, note 51 cidessus.
59. Documents au dossier officier général C. en c. 1-0-7-11.
60. Directives au même dossier.
61. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 2e corps d'armée, 8 déc. 1944; voir journal personnel, brig. N. E. Rodger, 10-13 décembre 1944.
62. M. 538, dossier de Crerar officier général C. en c. 1-0.
63. *A Soldier's Story,* 460.
64. Synthèse de renseignements n° 37, Q.G. Ire armée américaine, 10 déc. 1944.
65. *The Supreme Command,* 386-70.
66. Sommaire hebdomadaire n° 37, Service de renseignements, Q.G. du commandant suprême du corps expéditionnaire allié, semaine terminée le 3 déc. 1944.
67. *Ibid., n°* 38, semaine terminée 10 déc. 1944.
68. Felix Gilbert, ed. *Hitler Directs His War* (New-York, 1950) 165 (28 déc. 1944). Voir Wilmot, 579.
69. Jodl, Notes de journal, 19 août 1944.
70. *The Supreme Command,* 359.
71. Schramm, Dr Westen, pp. 257-60.
72. Maj.-gén. F. W. von Mellenthin, Panzer Baffles, 1939-1945: A Study of the Employment o f Armour in the Second World War (Londres, 1955), 329.
73. MS B-235 du Bureau du chef de l'histoire mil. (Washington) sur L'engagement de la 5e armée Panzer dans l'offensive d'hiver (1944-1945) des Ardennes; voir *"The Ardennes"* relation de Manteuffel publiée dans *The Fatal Decisions* (Londres, 1956), 21753; et B. H. Liddell Hart, *The Other Side of the Hill* (Londres, 1951), 447.
74. Guderian, *Panzer Leader,* 370-71. Manteuffel, *"The Ardennes",* 219-20.
75. Rapport spécial d'interrogatoire, F. M. von Rundstedt, Q.G.A.C. 1 fév. 1946. Manteuffel, *"The Ardennes",* 222-25.
76. *The Supreme Command,* chap. XX. *The Struggle for Europe,* chap. XXX.
77. Journal de guerre, Q.G..groupe n° 1 sapeurs, décembre 1944 et appendice 12.

78. Journal de guerre, 1er bat. para. 2 janv. 1945.
79. Journal du gén. Crerar, décembre 1944, appendice 3 (mémoire de l'Officier général commandant (en chef) 19 déc. 1944).
80. *The Supreme Command,* 378-9.
81. Journal du gén. Crerar, décembre 1944. appendice 4 (Mémoire officier général C. en c., 20 déc. 1944).
82. R. Gill et J. Groves, *Club Route in Europe: The Story of 30 Corps in the European Campaign* (Hanovre, 1946), 127.
83. Sommaire n° 169, Service de renseignements de la 1re armée can., 16 déc. 1944; cartes situation *Lage West* de l'O.K.H., 11 et 19 déc. 1944.
84. Sommaire n° 171, Service de renseignements de la Ire armée can., 18 déc. 1944; sommaire n° 99 du Service de renseignements du 2e corps d'armée, 18 déc. 1944.
85. Sommaire n° 174, Service de renseignements de la 1re armée can., 21 déc. 1944.
86. *Ibid.,* nOs 175-6, 22-3 déc. 1944. Journal de guerre de l'historien militaire, 2e div. d'inf., 22 déc. 1944.
87. Journal de Crerar, décembre 1944, appendice 5.
88. Situation-rapports n° 307 (25 déc. 1944) et n° 317 (30 déc. 1944), ire armée can.
89. *Ibid., n°* 309 (26 déc. 1944) n° 316 (29 déc. 1944) et n° 358 (19 janv. 1945). Procès-verbal de la conférence mixte du matin 23 déc. 1944. Journal de guerre, chef d'É.-M.G. (Plans G) Q.G. ire armée can., décembre 1944, appendice 19.
90. Journal personnel du brig. Rodger, 28-9, déc. 1944.
91. *The Supreme Command,* 384-5.
92. Mémoire du gén. Crerar: Notes sur la conférence avec le commandant en chef, 21e groupe d'armées, 28 déc. 1944, journal de Crerar, décembre 1944, appendice 6.
93. Directive, 31 déc. 1944, *ibid.,* appendice 7.
94. *The Supreme Command,* 397-404.
95. Sommaire n° 196 du groupe n° 83, Service de renseignements, 1 janv. 1945. Craven and Cate, III, 665, 701-3. Saunders, *The Fight is Won* ("Royal Air Force 1939-1945", III), 208-10. Journal personnel du brig. Rodger, 1 janv. 1945. Adolf Galland, *The First and the Last: The German Fighter Force in World War II* (Londres, 1955), 319.
96. Journal de Rodger, 28-9 déc. 1944.
97. Rapport spécial d'interrogatoire, Stu dent, Q.C.A.G., 15 déc. 1945.
98. C.R.S. 75144/29.
99. Carte situation de l'O.K.H. *Lage West, Stand:* 19.12.44. Bureau du chef de l'histoire mil. Disposition des troupes allemandes dans l'ouest, 1 sept. 1944 au 31 mars 1945; état au 16 déc. 1944.
100. Journal de guerre, 88e corps allemand C.R.S. 63289/1), appendice vol. "C", appendices C-377 et C-383.
101. *Ibid,* appendice vol. "B", B-689, journal de Rodger, 30-31 déc. 1944.
102. Rapport spécial d'interrogatoire, Student, concernant l'emplacement Q.G. ire armée can. et situation-rapport n° 1473 de l'O.K.H. sur les armées étrangères de l'Ouest, 8 déc. 1944, C.R.S. H2/170.
103. Journal de guerre, 88e corps d'armée 22-24 déc. 1944. Rapport spécial d'interrogatoire, Student.
104. Journal de guerre, 88e corps d'armée, appendice C-389.
105. *Ibid.,* 25 déc. 1944, et appendice C-388.
106. Journal de guerre, commandant en chef de l'Ouest, 23 déc. 1944.
107. *Ibid.,* 26 déc. 1944. Pour l'ordre de l'O.K.W. du 2 janvier, voir Schramm, *The Western Front,* 16 déc. 1944 au 28 fév. 1945, p. 1.
108. Journal de guerre, 88e corps d'armée, appendice. C-395.
109. Rapport spécial d'interrogatoire, Student.
110. O.G.C. 1re corps britannique au commandant de l'armée, 11 janv. 1945, dossier de Crerar officier général C. en c. 1-0-4/1.
111. Sommaires numéros 185 (1 janv. 1945), 186 (2 janv. 1945) et 188 (4 janv. 1945) du Service de renseignements lie armée can.
112. *Report by the Supreme Commander,* 93.
113. Patton, 197.
114. *The Supreme Command,* 385-91. Voir Montgomery, *Memoirs,* 317-20.
115. *The Supreme Command,* 393-96.
116. *Ibid.,* 396, Guderian, 393.
117. Le *Times* de Londres, 8 janv. 1945.

Voir notes de Montgomery, *Memoirs,*311-14.
118. Bradley, *A Soldier's Story,* 487-8.
119. *The Supreme Command,* 388-9. Voir aussi de Guingand, *Operation Victory,* 434.
120. *Normandy to the Baltic,* 185-6.
121. Essame, *The 43rd Wessex Division at War,* 199-200. Voir journal de guerre, 1er rgt blindé de transporteurs de troupes, janvier 1945, appendice "D" 122. Rapport spécial d'interrogatoire, Student.
123. Journal de guerre, 88e corps d'armée, appendice C-383.
124. Ibid., 21 déc. 1944 et appendices A1171, A-1181, A-1192 et B-710.
125. *1. Dywizja Pancerna W Walce, 277.* Journal de guerre, Q.G. 1er corps brit., 31 déc. 1944. Situation-rapport n° 320, 1re armée can., 31 déc. 1944.
126. Journal de guerre, commandant en chef de l'Ouest, 31 déc. 1944.
127. *1. Dywizja Pancerna w Walce,*277 Situation-rapport n° 334, 1re armée can., 7 janv. 1945.
128. Journal de guerre, 47e commando (Marine royale), janvier 1945, appendices "A" et "D". Mémoire de renseignements du Brig. d'É.-M.G. 1er corps brit., 14 janv. 1945, dossier 17-1-4/Ops 1er armée can. Situationrapports nos 347-8, Ire armée can., 14 janv. 1945.
129. Q.G. 1er Corps brit. à la 4e div. blindée 14 janv. 1945 et major-gén. Vokes au brig. Jefferson, 16 janv. 1945, dossier 1-1/Ops (Elephant) Q.G. 4e div. blindée.
130. Avant-projet 10e br. d'inf. can., 19 janv. 1945. Journal de guerre *ibid,* Lincoln and Welland Regt., 16-25 janv. 1945 et appendice 11. Situationrapports nos 373-83, 27 janv. au 1er fév. 1945 de la lie armée canadienne, Rogers, *History of the Lincoln and Welland Regiment,* 219-23.
131. Journaux de guerre Lincoln and Welland Regt et 29e rgt blindé rec., 26 janv. 1945. Rogers, 224-5. Spencer, *History of the Fifteenth Canadian Field Regiment,* 202-4. Recommandations en vue du D.S.O. au maj. E. J. Brady et de la M.M. au sgt L. C. Stewart.
132. Journal des opérations, opér. "Ele-phant", 26-31 janv. 1945. Journal de guerre Q.G. 10e br. d'inf. janvier 1945, appendice 1. Journaux de guerre, A. & S.H. of C., Lincoln and Welland Regt et 29e rgt blindé rec., 27-31 janv. 1945. Leçons tirées par la 10° br. d'inf. de l'opér. "Elephant", 7 fév. 1945. Situation-rapport du commandant en chef de l'Ouest, 31 janv. (30 janv.) 1945, C.R.S. H22/78. Rogers 225-28. Spencer, 204-8. The Argyll and Sutherland Highlanders of Canada (Princess Louise's), 19281953, 162-67.
133. Situation-rapport n° 383 1re armée can., 1 fév. 1945. Sommaire n° 145, Service de renseignements 1er corps brit. (1 fév. 1945). Rapport spécial d'interrogatoire, lt.-gén. Hermann Plocher, Q.G.A.C., 13 sept. 1946.
134. La statistique des pertes, Archives militaires de guerre, (M.A.A.C.) Journal de guerre, 29e rgt blindé rec., 28 janv. 1945.
135. Crocker à Crerar, 11 janv. 1945, et Crerar à Crocker, 14 janv. 1945, Dossier de Crerar officier général C. en c. 1-0-4/1. Voir journal de Crerar, 14 janv. 1945.
136. Rapport spécial d'interrogatoire, Plocher.
137. Recommandation en vue de la C.M. au IL H. K. Bird.
138. Journal de guerre, Lake Superior Regt., 17 janv. 1945 (et appendices 6 et 7). Mémoire de l'entrevue avec le It.-col. R. A. Keane, 18 janv. 1945, par l'historien mil. de la 4e div. blindée. Sommaire n° 201, Service de renseignements, 1re armée can., 17 janv. 1945.
139. *The Supreme Command,* 405.
140. Notes du gén. Crerar sur la conférence tenue le 16 janv. 1945 entre le commandant en chef 21e groupe d'armée et le commandant général en chef 1re armée can., 17 janv. 1945, journal de Crerar janvier 1945, appendice 1.
141. M. 548, 21 janv. 1945, dossier de Crerar officiergénéral C. en c. 1-0.
142. Allocution aux officiers supérieurs lire armée can., 22 janvier 1945, journal de Crerar, janvier 1945, appendice 2.
143. Notes du gén. Crerar sur la conférence tenue le 23 janv. 1945 par le commandant en chef; 21e groupe d'armée 23 janv. 1945, *ibid*., appendice 2a.
144. Ibid., appendice 3.

145. Notes du gén. Crerar sur la conversation téléphonique avec le chef suppléant d'E:-M. 21e groupe d'armées, 1700 h., 1 fév. 1945, *ibid.,* février 1945, appendice 1. Archives du Royaume-Uni.
146. Notes du gén. Crerar sur la conférence tenue le 4 fév. 1945 par le commandant en chef, 21e groupe d'armées, 4 fév. 1945, journal de Crerar, février 1945, appendice 3.
147. Notes en vue d'observations, accompagnant *ibid.*
148. Rapport administratif 1re armée can., 28 fév. et 1 mars 1945.
149. Journal de guerre de l'historien mil. Q.G. 2e div. d'inf., 26 janv. 1945.
150. Journal de guerre, Ing. en chef. Q.G. 1re armée can. 5 fév. 1945.
151. Archives du Royaume-Uni.
152. Journal de guerre, Ing. en chef, Q.G. 1re armée can. janvier 1945, appendice 15.
153. *Ibid.,* 6 fév. 1945. *Administrative History of 21 Army Group, 100.*
154. Journal de guerre, Section des approvisionnements et du transport, Q.G. Ire armée can. 7 fév. 1945.
155. Rap. adm. 1re armée can., 1800 h. 7 fév. 1945. Journal de guerre, A. & Q., Q.G. Ire armée can., fév. 1945, appendice 1B.
156. Observations de l'officier général commandant (en chef) aux correspondants mil., 7 fév. 1945, journal de Crerar, février 1945, appendice 3a.
157. Rap. adm. 1re armée can., 1800 h. 7 fév. 1945.
158. Instruction d'opér. n° 28, Corps médical 1re armée can.: opér. "Veritable", 3 fév. 1945.
159. Journal de guerre, Ing. en chef, Q.G. 1re armée can., 6 fév. 1945.
160. Journal de guerre du sous-directeur du Service des magasins militaires, Adm. Q.G. 1re armée can., février 1945, "Sommaire".
161. Observations de l'officier général commandant (en chef) aux correspondants mil.

CHAPITRE XVIII

La Bataille de la Rhénanie

Partie I: Opération "Veritable"

8-21 février 1945

1. Rapport spécial d'interrogatoire, maj. gén.Heinz Fiebig, Q.G.A.M., 1er avril 1946.
2. Rapport n° 5, Service de renseignements Ire armée can. 18 déc. 1944: Colmatage de la brèche de la Reichswald surimpressions (can.), 2 fév. 1945. Armée brit. du Rhin, tournée du champ de bataille, opération Veritable (Allemagne, déc. 1947), cartes 3 et 4.
3. Carte situation Lage West, Stand: 6.2.45 de l'O.K.W.-W.F. St., avec additions 7.2.45.
4. Ministère de la guerre des États-Unis: Order of Battle of the Germany Army, March 1945, 168. Bureau du chef de l'histoire mil., F.S.B. MS B-843, Feibig: "84e div. d'inf., de la Reichswald à Wesel".
5. Rapport spécial d'interrogatoire, Fiebig.
6. Service de renseignements de la 1re armée can.: Note sur l'ennemi 59-110/Int. 4 et 6 fév. 1945. Rapport du gén. Crerar au ministre de la Défense nat., 5 avril 1945.
7. Rapports spéciaux d'interrogatoires, gén. Alfred Schlemm, Bureau du Q.G.A.C., 23 déc. 1945, et du gén. Heinrich Freiherr von Luttwitz, sans date.
8. Notes du gén. Crerar sur la conférence tenue le 4 fév. 1945 par le commandant en chef, 21e groupe d'armées, journal de Crerar, février 1945, appendice 3.
9. *Ibid.,* janvier 1945, appendice 3.
10. Conférence introductoire, *Battlefield Tour, Operation Veritable* (éd. Personnel de direction), 63.
11. Instruction d'opér. n° 47, 39e corps d'armée, 3 fév. 1945.
12. *Battlefield Tour, Operation Veritable, 21.*
13. Opération Véritable, plan aérien, re-

visé 29 janv. 1945, dossier G.-OpsAir-2-2, Vol. 2, 1re armée can.
14. Notes de plans n° 35, Q.G. 30e corps d'armée, 2 fév. 1945.
15. Notes de plans n° 28 "Veritable", 30e corps d'armée, 28 janv. 1945; Plan aérien, revisé 29 janv. 1945, appendice "A".
16. Lettre 84G/TS.76/10/Ops, 29 janv. 1945, dossier G-OPs-Air-2-2, vol. 2, ire armée can.
17. Ordre d'opér. n° 39, 84e groupe d'armées, 6 fév. 1945, *Ibid.*
18. Ordre d'opération n° 9, U.T.A.A. can. n° 1, 4 fév. 1945, journal de guerre, Unité de transmission d'appui aérien can. n° 1, février 1945, appendice 9.
19. Conférence introductoire Horrocks, *Battlefield Tour,* 64-5.
20. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 2e div. d'inf. 4 fév. 1945.
21. Rapport du 21e groupe d'armées sur l'opération "Veritable", sans date, 67-8. Renseignement obtenu de l'historien du C.A.R.C., juin 1959.
22. Conférence introductoire, 65.
23. Notes de l'Aviation nos 228 et 229, 30e corps d'armée, 8-9 fév. 1945. Personnel de l'Air du S.H.A.E.F., sommaire quotidien n° 115, (à l'arrière) sur les opérations aériennes 9 février 1945.
24. *The History of the Brigadier Royal Artillery Branch of Headquarters First Canadian Army,* 72-3.
25. *Battlefield Tour,* 19. Instruction d'opér. n° 32, 30e corps d'art. royal, 3 fév. 1945; instruction d'opér. n° 45, 30e corps d'armée, 27 janv. 1945, tous deux aux dossiers A/RCA/TS/Veritable/5 de l'Artillerie royale canadienne, Ire armée can. Rapport du 21e groupe d'armées, 51.
26. Journal de guerre, 1re batt. de lancefusées, 8 fév. 1945.
27. Rapport du 21e groupe d'armées, 50.
28. Journal de guerre, 2e Section historique de campagne, février 1945, appendice 1.
29. Rapport du 21e groupe d'armées, 55.
30. 2e rgt de topographie d'artillerie royale du Canada, au Q.G., A.R.C. 2e corps d'armée, 7 déc. 1944 et correspondance subséquente. Journal de guerre, North N.S. Highrs., 11 nov. 1944.
31. Rapport du 21e groupe d'armées, 54. *Battlefield Tour,* 20-21. Ordre d'opér. n° 12, 3e div. d'inf., modif. n° 2, 2 fév. 1945.
32. Rapport du Service de renseignements sur pris. de guerre, 1222e Grenadier Regt., dossier 40-4-17/Int. Ire armée can.
33. Journal de guerre, E.-M.G., Q.G. 51e div., 8 fév. 1945.
34. Brig. C. N. Barclay, *The History of the* 53rd *(Welsh) Division in the Second World War* (Londres, 1956), 11517. Rapport 34e br. blindée: Sept jours de combat à travers le Reichswald. Journal d'opér. de l'armée Q.G. ire année can. 9 fév. 1945, série 13.
35. Martin, *History of the Fifteenth Scottish Division,* 1939-1945, 231-41. *Battlefield Tour, 47,* 78. Inscriptions 0105, 0145, 0315, 0340 et 0420 h. dans le journal de combat 30e corps d'armée 9 fév. 1945.
36. Instruction d'opér. n° 47, 30e corps d'armée, 3 fév. 1945. Récit du brig. W. J. Megill, à l'historien milit. 11 fév. 1945.
37. Récit du brig. Megill.
38. Situation-rapport 0/433 300 corps d'armée, 9 fév. 1945.
39. Journal de guerre, Q.G. 5e br. d'inf., 8 fév. 1945.
40. Récit du brig. Megill. Journaux de guerre, Calgary Highrs. et Rgt de Mais., 8 fév. 1945. Statistique des pertes, Archives militaires de guerre (M.A.A.C.) mars 1958.
41. Ordre d'opér. n° 12 3e div. d'inf. can., 28 janv. 1945, modifié.
42. Journal de guerre, Ing. en chef, ire armée can. 11 fév. 1945. Rapports du Service de renseignements, 1re armée can. (Génie) 7-18 fév. 1945.
43. Journal de guerre. Royal Winnipeg Rifles, 8 fév. 1945. Rapport du Service de renseignements 1re armée can. (Génie) 10 fév. 1945.
44. Addenda à l'ordre d'opér. n° 12, 3e div. d'inf. can., 3 fév. 1945.
45. Rapport de la 7e br. d'inf. can. sur l'opération "Veritable '.
46. Journal de guerre, er bat. Cdn Scottish Regt., 8-9 fév. 1945.
47. Journaux de guerre, N. Shore Regt. et Q.G. 8e br. d'inf., 8 fév. 1945.
48. Sommaire n° 49. Service de renseignements, 51e div., 8 fév. 1945. *Battlefield Tour, 48.*

49. Journal de guerre, Q.O.R. of C., 9 fév. 1945.
50. Journaux de guerre, Royal Winnipeg Rifles, 9 fév. 1945 et Quartiers généraux 7e et 88 br. d'inf. 9-10 fév. 1945.
51. Journal des messages, Q.G. 6e br. d'inf., 9 fév. 1945.
52. Situation-rapport 0.939, 51e div., 10 fév. 1945.
53. Rapport 34e br. blindée. Barclay, 117-18.
54. Situation-rapport 0/444, 30e corps d'armée, 10 fév. 1945.
55. Col. C. W. P. Richardson, *Battlefield Tour,* 81.
56. Journal des opér. mil., 9 fév. 1945, série 28.
57. *Ibid.,* séries 34, 47 et 54.
58. Situation-rapport 0/444, 30e corps d'armée, 10 fév. 1945. Martin, *Fifteenth Scottish Division,* 240.
59. Sommaire n° 224, Service de renseignements Ire armée car., 9 fév. 1945.
60. *Ibid.*
61. Bureau du chef de l'histoire mil., F.S.B., MS Schramm: Les forces armées allemandes pendant la dernière phase de la guerre, du 1er janv. au 7 mai 1945, 145.
62. Rapport spécial d'interrogatoire, Schlemm.
63. Rapport quotidien le N° 854/45 du Service de renseignements au commandant en chef de l'Ouest, 6 fév. 1945. C.R.S. 75823.
64. *Ibid.,* commentaire accompagnant rap port le N° 829/45, 5 fév. 1945.
65. Carte situation 6-7 fév. 1945, ci-dessus, note 3.
66. Rapports quotidiens 918/45 (8 fév. 1945) et 942/45 (9 fév. 1945) du Service de renseignements au commandant en chef de l'Ouest.
67. Situation-rapport fantôme 110900A, fév. 1945, journal de guerre, étatmajor gén. (op.) Q.G. 1re armée can., février 1945, appendice 42.
68. Schramm, *Der Westen, p.* 117. gén. Kurt von Tippelskirch, *Geschichte des Zweiten Weltkrieges* (Bonn, 1951), 634. *First United States Army, Report o f Opérations 1 August 1944-22 February* 1945, 1, 159. Rapport n° 206 du Service de renseignements sur la situation du barrage Roer, 1re année can., Génie, 11 fév. 1945, appendice "C".
69. Rapports spéciaux d'interrogatoire, Schlemm et gén. Erich Straube (Bureau du Q.G. A.M., 5 janv. 1945). Bureau du chef de l'histoire mil., F.S.B. MS B-601, lt.-col. Douglas, comte von Bernstorff (chef d'É: M. 47e corps Panzer), 478 corps Panzer, 11 fév. au 7 mars 1945.
70. "Intentions", 308 corps d'armée 9/10 et 10 fév. 1945.
71. Instruction d'opér. n° 47 308 corps d'armée.
72. *Battlefield Tour,* 65. Essame, *The* 43rd *Wessex Division at War,* 205-6.
73. Messages 0/431 (8 fév.) et 0/434 (9 fév. 1945) du 308 corps d'armée. Essame, 205-6.
74. Journal d'opér. de l'armée, 10 fév. 1945, série 21, 92.
75. *Ibid., n°* de série 96, et 11 fév. n° de série 54. Martin, 242-3.
76. Journal d'opér. de l'armée, 11 fév. 1945. série 72, 86.
77. *Ibid.,* 12 fév. 1945, série 13. Situation-rapport du 30e corps d'armée, 13 fév. 1945.
78. Von Bernstorff. Rapport spécial d'interrogatoire, von Luttwitz.
79. Von Bernstorff. Fiebig: 84e div. d'inf. Sommaire n° 227, Service de renseignements 1re armée can. Ordre d'opér. pris à la 116e div. Panzer 13 fév. 1945, *ibid., n°* 234, 19 fév. 1945.
80. *Normandy to the Baltic,* 191. *Administrative History of the 21 Army Group,* 100, 102. Rapport du 21e groupe d'années, 27, 30.
81. Salmond, *History of the* 51st *Highland Division,* 219. Situation-rapport 51e div., 11 fév. 1945.
82. Journal des opér. mil., séries 80, 86 (13 fév. 1945) et n° 21 (15 fév. 1945).
83. *Ibid.,* séries 75 et 84 (12 fév. 1945) Barclay, 120-22.
84. Journal des messages 3e div. d'inf., 10 fév. 1945, séries 54, 58 et 59, Martin, 242. Journal de guerre, H.L.I. of C., 10-11 fév. 1945.
85. Journal des messages 98 br. d'inf., 12 fév. 1945, séries 2.
86. *Ibid.,* 11 fév. 1945, série 32.
87. Rapport spécial d'interrogatoire, Fiebig.
88. Fiebig: 84e div. d'inf. Journal de guerre Q.G. 9e br. d'inf., 12 fév. 1945.

89. Journaux de guerre, Q.G. 7e et 8e br. d'inf. 11-12 fév. 1945.
90. Journaux de guerre. Q.G. 7e br. d'inf. et let bat. Cdn Scottish Regt, 13-14 fév. 1945.
91. Journal des messages, 9e br. d'inf., 12 fév. 1945, série 22; 13 fév. 1945, séries 3, 5; 14 fév. 1945, série 4.
92. *Ibid.,* 13 fév. 1945, série 30. Journal de guerre, Nth. N.S. Highrs., 14 fév. 1945.
93. Von Bernstorff. Journal de guerre, Q.G. 3e div. d'inf., (Génie), fév. 1945, appendice "A".
94. Rapports nos 208 (13 fév.) et 211 (16 fév. 1945) Service de renseignements 1re armée can. (Génie).
95. Chemins vers le Rhin; problèmes de génie, relation faite à l'historien militaire de la 2e div. d'inf. par le It.col. L. G. C. Lilley, commandant du Génie, 2e div. d'inf., 15 mars 1945.
96. Journal de guerre, E.M.G., Q.G. 3e div. d'inf., 15 fév. 1945.
97. *Report on Smoke Screens carried out by First Canadian Army,* 15 juil. 1945, 22-27.
98. Intentions 2e corps d'armée, 8-13 fév. 1945. Journal de guerre, É.-M.G. Q.G. 2e corps d'armée, février 1945, appendice 5.
99. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 1re armée can. février 1945, appendice 93.
100. Journal de guerre, ing. en chef, ire année can., 20 fév. 1945.
101. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 2e corps d'armée, 13-14 fév. 1945. Crerar à Simonds, 15 fév. 1945, dossier de Crerar GOC-in-C 1-0-4/1.
102. Brouillon d'instruction d'opér. n° 48, 30e corps d'armée, 15 fév. 1945.
103. Message G5, 52e div., 1555 h. 14 fév. 1945; instruction d'opér. n° 8, 52e div. 15 fév. 1945.
104. Von Bernstorff. Rapport du 21e groupe d'armées 29.
105. Rapport du 21e groupe d'armées, appendice "F".
106. Essame, 216-20.
107. Journal des opér. mil. Q.G. tac. 14 fév. 1945, série 43.
108. Journal des opér., Q.G. gros du 2e corps d'armée, 16 fév. 1945, série 13. 109. Message 0/492 du 30e corps d'armée, 14 fév. 1945. Situation-rapports nos 412-13 1re armée can. 15-16 fév. 1945.
110. Journaux de guerre, Regina Rifle Regt, et Royal Winnipeg Rifles, 15 fév. 1945.
111. Journal de guerre, Royal Winnipeg Rifles, 16 fév. 1945.
112. Le nettoyage du bois de Moyland par la 7e br. d'inf. (mémoire des entrevues, 7-8 mars 1945, de l'historien mil. 3e div. d'inf. avec le major de br., O. d'É.-M.G. 3 et les trois commandants).
113. Journal de guerre 1er bat. Cdn Scottish Regt, 17 fév. 1945.
114. Recommandation en vue de la D.C.M., K76724 cap. suppléant P. P. Katchanoski.
115. Journal de guerre, Regina Rifle Regt., 18 fév. 1945.
116. Recommandation en vue de la croix de guerre, lt. W. L. Keating.
117. Rapport spécial d'interrogatoire, Plocher. Von Bernstorff.
118. Message GO-113, journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 2e corps d'armée, février 1945, appendice 5.
119. Journal (le guerre, er bat. Cdn Scottish Regt. 19 fév. 1945 et appendice 14, Récit de C.S.M. "Chum" Morgan. Relation de l'opération "Veritable" rédigée par l'historien mil. 3e div. d'inf., 17 nov. 1945. Journal de guerre, Q.G. 7e br. d'inf. 19-20 fév. 1945. Statistique des pertes, Archives militaires de guerre (M.A.A.C.) mars 1958.
120. Le nettoyage du bois de Moyland (voir note 112 ci-dessus). Journaux de guerre, Q.G. 7e br. d'inf., 20-21 fév. 1945 et Royal Winnipeg Rifles, 21 fév. 1945. Recommandation en vue (lu D.S.O., cap. (mai. sup.) L. H. Denison.
121. Statistique des pertes, Archives militaires de guerre (M.A.A.C.) mars 1958.
122. Von Bernstorff. Journal des opér., Q.G. du gros du 2e corps d'armée, 22 fév. 1945, série 9.
123. Le combat pour le chemin GochCalcar, relaté par le brig. F. N. Cabeldu à l'historien mil. 2e div. d'inf. 28 fév. 1945. *Vanguard: The Fort Garry Horse in the Second World War* (Doetinchem, Hollande, sans date), 99.
124. Plan du tir, A.R.C. 2e div. d'inf. 19 fév. 1945, journal de guerre, Essex Scottish, février 1945, appendice 6.
125. Tracé "P", 4e br. d'inf. 18 fév. 1945, *ibid.*

126. Journal de guerre, 1er rgt blindé de transport de troupes, février 1945. appendice 5.
127. Journal des messages, 4e br. d'inf. 19 fév. 1945, séries 18 et 23.
128. Journal de guerre, Q.G. 4e br. d'inf. 19 fév. 1945.
129. Bureau du chef de l'histoire mil., F.S.B. MS B-768, mai. Helmut Hudel, "Division Panzer Lehr", 15-25 fév. 1945. Schramm, *The German Armed Forces in the Lest Phase of the War",* 128. Von Bernstorff.
130. *Vanguard,* 101-4. Journal de guerre, Q.G. 4e br. d'inf. 21 fév. 1945.
131. Journal de guerre, Q.G., 4e br. d'inf., texte 19 fév. 1945 et journal des opér., série 88. Voir cap. R. W. Meanwell (éd.), *1 Battalion the Essex Scottish Regiment,* 1939-1945 (Aldershot, 1946), 65.
132. Journal de guerre, Q.G. 4e br. d'inf., 19-20 fév. 1945, texte et journal des opér. Journal de guerre, Royal Regt. of Cda., 19 fév. 1945.
133. Journal des opér., 4e br, d'inf., 20 fév. 1945, n° de série 98.
134. Journaux de guerre, Q.G. 4e br. d'inf. R.H.L.I. et Queen's Own Cameron Highrs. of Cda., 19-20 fév. 1945.
135. Journal de guerre, Q.G. 4e br. d'inf., 20 fév. 1945.
136. Journal de guerre, Essex Scottish, 20-21 fév. 1945.
137. Statistique des pertes, Archives militaires de guerre, (M.A.A.C.), mars 1958.
138. Journal de guerre, Q.G. 4e br. d'inf. 20 fév. 1945.
139. Le combat pour le chemin Goch-Calcar (voir note 123 ci-dessus). Statistique des pertes, Archives militaires de guerre, mars 1958.
140. Recommandation en vue de la croix de guerre, It. D. Heaps.
141. Sommaire n° 242, Service de renseignements, 1re année can., 27 fév. 1945, partie II.
142. Hudel. Von Bernstorff.
143. Statistique des pertes, Archives militaires de guerre, mars 1958.
144. Message 0/517 30e corps d'armée, 17 fév. 1945, intention pour le 18 fév.
145. Martin, Fifteenth Scottish Division, 261-3. Rapport du 21e groupe d'armées 3.2
146. Von Bernstorff. Journal des opér. mil., Q.G. tac. 21 fév. 1945, série 42.
147. Journal des opér. mil. Q.G. tac. 20 fév. 1945, séries 47 et 65.
148. Message 0/551 30e corps d'armée, 20 fév. 1945.
149. George Blake, *Mountain and Flood, the History of the 52nd (Lowland) Division,* 1939-1946, 151-4.
150. Directive du gén. Crerar aux commandants des corps d'armée, 24 fév. 1945, journal de Crerar, février 1945, appendice 4.

CHAPITRE XIX

La bataille de la Rhénanie

Partie II: Opération "Blockbuster"

22 février au 10 mars 1945

1. Journal du gén. Crerar, février 1945.
2. Conférence tenue dans le "Cloître" de Materborn, 1430 h. 21 fév., d'après les notes au crayon du gén. Crerar, dossier de Crerar officier général C. en c. 1-0-7-11. Message GO 96, lie armée can., 22 fév. 1945, dossier de Crerar officier général C. en c. 1-0-7-11A. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 2e corps d'armée, 21 fév. 1945.
3. Notes sur la conférence, du mai. A. T. Sesia, commandant de la 2e Sec. hist. en camp.
4. Commandant en chef de l'Ouest, le n° 1314/45, 24 fév. 1945.
5. Entrevue avec le lt.-gén. Simonds, 17 déc. 1946.
6. Notes sur la conférence, - voir note 3 ci-dessus. Opér. "Blockbuster", avant-projet 2e corps can. (mémoire du mai. A. F. Buchan, 25 fév. 1945), journal de guerre, E.-M.G. (opér.), Q.G. Ire année can., février 1945. appendice "HH". Instruction d'opér. n° 1, 2e corps can. A.R.C., 25 fév. 1945.

7. Plan aérien "Blockbuster", 2e corps d'armée, 24 fév. 1945.
8. Situation-rapports n05 428-33, 23 au 26 fév. 1945, Ire armée can. Rapport du 21e groupe d'armées sur l'opér. "Veritable", 35.
9. Situation-rapport n° 348, 9e armée, 23 fév. 1945. Journal de guerre, E.-M.G. (Opér.), Q.G. Ire armée can., février 1945, appendice 82. Rapport du 21e groupe d'armées, 36-7. *Conques: The Story of Ninth Army, 1944-1945* (Washington, 1947), 16971. Montgomery, *Normandy to the Baltic,* 194.
10. Directive du gén. Crerar aux commandants des corps d'armée, 24 fév. 1945. Journal de Crerar, février 1945, appendice 4.
11. Maj.-gén. G. L. Verney, *The Guards Armoured Division* (Londres, 1955), 128.
12. Bryan Samain, *Commando bien* (Londres, 1948), 129-31.
13. Archives du Royaume-Uni. Situationrapport n° 453, 2e armée, 7 mars 1945.
14. Directive du gén. Crerar aux commandants des corps d'armée, 25 fév. 1945, journal de Crerar, février 1945, appendice 4.
15. Schramm, "Les troupes allemandes dans la dernière phase de la guerre", 123-4, 121.
16. *Ibid.,* 141-5.
17. Bureau du chef de l'histoire mil., F.S.B., MS B-084, Schlemm: Première armée de parachutistes, 25 sept. 1944 au 21 mars 1945, partie III, 3.
18. *Ibid.,* MS B-215: 116e div. PZ, 16 janv. au 3 mars 1945, 16-17 et MS B-601, von Bernstorff: 47e corps Panzer, 30, 32.
19. *Ibid.,* MS B-093, Meindl: 2e corps para., partie II, Rhénanie, 12-14. Rapport spécial d'interrogatoire, gén. Eugen Meindl, Q.G.A.C., 20 mars 1946.
20. Von Bernstorff. *21. Ibid.*
22. Rapport spécial d'interrogatoire, Schlemm.
23. L'opération "Blockbuster": rôle de la 6e br. d'inf., 28 fév. 1945, d'après la, relation du brig. R. H. Keefler faite à l'historien mil. 2e div. d'inf., 16 mars 1945. Journal de guerre, Q.G. 5e br. d'inf., 26 fév. 1945.
24. Rapport sur les opér. de la 2e br, blindée can., opér. "Blockbuster". Journal des opér., Q.G. gros du 2e corps d'armée, 28 fév. 1945, nos de série 6, 8 et 10.
25. Rapport de la 2e br. blindée.
26. *Ibid.*
27. Journal de guerre, Camerons of Cda., 26 fév. 1945.
28. Récit du brig. Keefler. Recommandation en vue du D.S.O., mai. D. M. Rodger.
29. Récit du brig. W. J. Megill fait à l'historien mil., 2e div. d'inf., 24 mars 1945.
30. *Ibid.* Rapport de la 2e br. blindée.
31. Récit du lt.-col. S. M. Lett fait à l'historien mil. 3e div. d'inf., 18 mars 1945.
32. Recommandation en vue de la V.C., B 46495 serg. Aubrey Cosens et dépositions des témoins.
33. Récit du lt.-col. Lett. Statistique des pertes, Archives militaires de guerre, (M.A.A.C.) avril 1958.
34. Recommandation en vue du D.S.O., lt.-col. J. W. H. Rowley. Récit du maj. O. L. Corbett.
35. Récit du maj. L: J. L'Espérance, fait à l'historien mil., 3e div. d'inf., 19 mars 1945.
36. *Ibid.* Journal de guerre, Rgt de la Chaudière, février 1945, appendice 4. Statistique des pertes, Archives militaires de guerre (M.A.A.C.) avril 1958.
37. Récit du mai. Corbett. Rapport de la 2e br. blindée. Statistique des pertes, Archives militaires de guerre, (M.A.A.C.)
38. Von Bernstorff.
39. Journaux de guerre, 5e et 6e rgts antichars, A.R.C., 26-27 fév. 1945.
40. Récit de l'opération "Blockbuster" par l'É.-M.G., Q.G. 4e div. blindée.
41. *Ibid.* Journaux de guerre, Lincoln & Welland Regt., et Argyll & Sutherland Highrs. of Cda, 26 fév. 1945.
42. Journal de guerre, Lake Superior Regt., 26 fév. 1945.
43. Journal de guerre, 21e rgt blindé, 26 fév. 1945.
44. Statistique des pertes, Archives militaires de guerre, avril 1958. Situation-rapport n° 435, 1re armée can., 27 fév. 1945.
45. Instruction d'opér. n° 1, 9e br. d'in f., 25 fév. 1945. Journal de guerre, Q.G. 9e br. d'inf., 26 fév. 1945.

46. Journaux de guerre, Q.G. 9e br. d'inf., S.D. & G. Highrs. et H.L.I. of C., 26-7 fév. 1945.
47. Journal des messages 9e br. d'inf., 27 fév. 1945, n° de série 18.
48. Journal de guerre, Q.G. 9e br. d'inf., 27 fév. 1945. Journal des messages, 9e br. d'inf., 28 fév. 1945, n° de série 1.
49. Journal des opér. Q.G. gros du 2e corps d'armée, 26 fév. 1945, n° de série 78; 27 fév. 1945, nœ de séries 8, 20 et 72 *Taurus Pursuant, e History of 11e' Armoured Division,* 84.
50. Journal de guerre, Q.G. 7e br. d'inf., 27-8 fév. 1945.
51. Journal de guerre, Q.G. 4e br. d'inf., 26-7 fév. 1945.
52. Essame, 43r1 *Wessex Division,* 226-7. 53. Journal de guerre, Algonquin Regt., 27 fév. 1945.
54. Q.G. 4e div. blindée, instructions verbales de l'O.G.C. 4e div. blindée can., 24 fév. 1945.
55. Journal de guerre, Q.G. 5e br. d'inf., 27 fév. 1945.
56. Journal de guerre, 29e rgt blindé de rec., 25 fév. 1945.
57. *Ibid.* Voir Cassidy, *Warpath,* 255.
58. Instructions verbales de l'O.G.C. 4e div. blindée eau., 24 fév. 1945.
59. Journal de guerre, Algonquin Regt., 27 fév. 1945. Journal des messages, Q.G. 4e div. blindée, 27 fév. 1945, n° de série 64. *Warpath,* 258-9.
60. Journal de guerre, Algonquin Regt., 27 fév. 1945. *Warpath,* 259-61.
61. Journal de guerre, 29e rgt blindé de rec., 27 fév. 1945.
62. Journaux de guerre, 29e rgt blindé de rec. et Algonquin Regt. 27 fév. 1945.
63. Journal de guerre, Nth. N.S. Higbrs., 27 fév. 1945.
64. Journal de guerre, Q.G. 5e br. d'inf., 27-8 fév. 1945. Récit du brig. Megill. 65. Journal de guerre, A. & S.H. of C., 27 fév. 1945.
66. Récit de l'É.-M.G., Q.G., 4e div. blindée.
67. Journaux de guerre, A. & S.H. of C. et Lincoln and Welland Regt., 27 fév. 1945, et 29e rgt blindé de rec., 27-8 fév. 1945.
68. Journaux de guerre, A. & S.H. of C. et 29e rgt blindé de rec., 28 fév. 1945. Maj. R. A. Paterson, *A History of the 1011, Canadian Infantry Brigade* (sans lieu, 1945), 60. Von Bernstorff: 116e div. PZ, 16 janv. au 3 mars 1945.
69. Sommaire n° 252, Service de renseignements ire armée can., 9 mars 1945.
70. Journaux de guerre, Q.G. 10e br. d'inf. et Algonquin Regt., 28 fév. 1945. *Normandy to the Baltic,* 196. Statistique des pertes, Archives militaires de guerre (M.A.A.C.), novembre 1958.
71. Von Bernstorff.
72. Journal de guerre, Q.G. 4e br. blindée, 28 fév. 1945.
73. Journal de guerre, Q.G. 4e br. d'inf.. 27-8 fév. 1945.
74. *Taurus Pursuant,* 84-5. Situation-rapport n° 439, ire armée can., 1 mars 1945.
75. Situation-rapports nos 435, 437 et 439, Ire armée can., 27 fév. au 1 mars 1945. Sommaire n° 243, Service de renseignements Ire armée can., 28 fév. 1945.
76. Situation-rapport 0/629, 30e corps d'armée, 1 mars 1945. Sit.-rap. n° 439, Ire armée can. Blake, *Mountain and Flood,* 155.
77. *Conquer,* 175-82.
78. Schlemm: "1re armée de parachutistes", partie III.
79. *Ibid.*
80. Schramm: "Les troupes allemandes dans la dernière phase de la guerre", 144-5.
81. Schlemm: "Ire armée de parachutistes," partie III.
82. *Ibid.* Rapport spécial d'interrogatoire, Schlemm. Carte situation de l'O.K.W./W.F. St. *Lage West, Stand: 3.3.45.*
83. Rapport spécial d'interrogatoire, Schlemm. Sommaire n° 245, Service de renseignements, 1re armée can., 2 mars 1945. Bureau du chef de l'histoire mil., F.S.B., MS B-195, It.gén. Ernst Hammer, "190e div. d'inf., 17 sept. 1944 au 16 avril 1945".
84. Rapport spécial d'interrogatoire, Schlemm.
85. *Ibid.*
86. Sommaires nos 246 (3 mars 1945) et 251 (8 mars 1945), Service de renseignements, armée can.
87. Sommaire n° 203, Service de renseignements du groupe n° 84, 2 mars 1945.

88. Récit du brig. Megill. Situation-rapport n° 440, 1re armée can., 1 mars 1945.
89. Journal de guerre, 27e rgt blindé, mars 1945, appendice 12. Recommandation en vue de la V.C., mai. F. A. Tilston.
90. Statistique des pertes, Archives militaires de guerre, (M.A.A.C.), avril 1958.
91. Récit du mai. L'Espérance. Situationrapport n° 443, 1re armée eau., 3 mars 1945. Instruction d'opér. n° 2, 3e div. d'inf. can., 1 mars 1945, journal de guerre, E.-M.G., Q.G. 3e div. d'inf. mars 1945, appendice 3.
92. Journal de guerre, R.H. L.I., 2 mars 1945 et appendice 9.
93. Opération "Churchill", journal de guerre, Lake Superior Regt., mars 1945, appendice 6.
94. Cassidy, *Warpath,* 265-6.
95. Journal de guerre, Algonquin Regt., 2 mars 1945. Journal des messages 4e br. blindée, 2 mars 1945, n08 de série 59, 69, 92, 94 et 125.
96. *Warpath,* 272-4. Journal de guerre, Lake Superior Regt., mars 1945. appendice 6.
97. Recommandation en vue de la D.C.M., H 45944 Sergent suppléant C. H. Byce.
98. Journaux de guerre, Q.G., 4e br. blindée et 5e br. d'inf., 3 mars 1945. Statistique des pertes, Archives militaires de guerre (M.A.A.C.), avril 1958. 116e div. PZ, 16 janv. au 3 mars 1945. Sommaire n° 246, Service de renseignements, Ire armée can., 3 mars 1945.
99. Journaux de guerre, Q.G. 6e br. et unités d'inf., 2-3 mars 1945.
100. Journaux de guerre, Q.G. 4e br. et imités d'inf., 3 mars 1945.
101. Récit du lt.-col. Lett. Entrevues avec le lt.-col. J. W. H. Rowley et le maj. O. L. Corbett, 16 mars 1945.
102. Journal des opér., Q.G., gros du 2e corps d'armée, 2 mars 1945, n08 de série 46, 48, 52 et 3 mars 1945, n° de série 6. *Taurus Pursuant,* 84-5.
103. Intentions du 2e corps d'armée pour 3 et 4 mars 1945, journal de guerre, É.-M.G., Q.G., 20 corps d'armée, mars 1945, appendice 5.
104. Situation-rapports 0/641, 0/644 et 0/665, 1 au 3 mars 1945.
105. Situation rapport 0/3, 53e div., 4 mars 1945. Brig. C. N. Barclay, *The History of the* 53rd (Welsh) *Division in the Second World War* (Londres, 1956), 139. *Conquer,* 188. Situation-rapport 0/665, 30e corps d'armée, 4 mars 1945.
106. Journal des opér. Q.G. gros du 2e corps d'armée, 4 mars 1945, n° de série 51. Situation-rapports nos 4456, Ire armée cari., 4 mars 1945, voir *Conquer,* 370.
107. Journal des opér. Q.G. gros du 2e corps d'armée, 3 mars 1945, n° de série 30. Intentions du 30e corps d'armée, 0/661 et 0/673, 3 et 4 mars 1945. Situation-rapport n° 445, Ire armée can.
108. Von Bernstorff. Meindl, "2e corps para., partie III". Hammer, "190e div. d'inf'.
109. Journaux de guerre, Q.G. 4e, 5e et 6e br. d'inf., 4 mars 1945. Sommaire n° 247, Service de renseignements, Ire armée can., 4 mars 1945.
110. Journal des opér. Q.G. gros du 2e corps d'armée, 4 mars 1945, nos de série 6, 15 et 20. Essame, 228.
111. Journal du gén. Crerar, mars 1945, appendice "A". Journal de guerre, E.-M.G., Q.G. 2e corps d'armée, 4 mars 1945.
112. Journal de guerre, É.-M.G. (Opér.)., Q.G. Ire armée can., mars 1945, appendice 12.
113. Journal des opér. Q.G. gros du 2e corps d'armée, 4 mars 1945, n° de série 25.
114. Intentions 30e corps d'armée, 0/652, 3 mars 1945.
115. Situation rapport 0/674 30e corps d'armée, 4 mars 1945. Le cap. comte de Rosse et le col. E. R. Hill, *The Story of the Guards Armoured Division,* (Londres, 1956), 204-5.
116. Situation rapport 0/698 30e corps d'armée, 6 mars 1945. *Story of the Guards Armoured Division,* 207-9.
117. Schlemm, "Première armée de parachutistes", partie III.
118. Journal des opér. Q.G. gros du 2e corps d'armée, 6 mars 1945, n° de série 55; 7 mars 1945, n° de série 1. Barclay, 140-44.
119. *Conquer,* 190-91.
120. Journal des opér. Q.G. gros du 2e corps d'armée, 6 mars 1945, n08 de série 11, 14, 16, 46 et 50. Intentions 2e corps d'armée pour 7 mars 1945.

121. Sommaires nos 205 (204?), Service de renseignements du groupe n° 84, 2-3 mars 1945, et n° 205, 4 mars 1945. Journal de guerre, É.-M.G. (Opér.) aviation, Q.G. armée can., 5 au 10 mars 1945. Archives du RoyaumeUni.
122. journaux de guerre, Q.G., 5e et 6e br. d'inf. 5 mars 1945.
123. Journal de guerre. É.-M.G., Q.G. 2e corps d'armée, mars 1945, appendice 5.
124. Notes de la conférence de l'officier général commandant, attachées au journal des messages de la 6r br. d'inf., 6 mars 1945.
125. Intentions du 2e corps d'armée pour les 7 et 8 mars 1945. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 2e div. d'inf., 6 mars 1945.
126. Récit du brig. Megill. Ordre de confirmation n° 2, 5e br. d'inf., 7 mars 1945, journal de guerre, Q.G. 5e br. d'inf., mars 1945, appendice 5.
127. Journal de guerre, Q.G. 4e br. d'inf., 7-8 mars 1945 et appendice 42.
128. Journal des opér., Q.G. gros du 2e corps d'armée, 8 mars 1945, n° série 28.
129. *Ibid.,* nos de série 21 et 23.
130. Journaux de guerre, Q.G. 4e br. d'inf. et R.H.L.I. 8 mars 1945.
131. Journal de guerre, Q.G. 4e br. d'inf., 8 mars 1945.
132. Journal des opér. Q.G. gros du 2e corps d'armée, 8 mars 1945, nos de série 34 et 41.
133. Journal de guerre, Q.G., 4e br. d'inf., 8 mars 1945.
134. Journal des opér. Q.G. gros du 2° corps d'armée, 8 mars 1945, nos de série 29 et 36. Essame, 230.
135. Journal des opér. Q.G. gros du 2° corps d'armée, 8 mars 1945, n° de série 40. *Report on Smoke Screens Carried out by First Canadian Army,* 31-2.
136. Récit du brig. Megill.
137. Rapport sur les opér. effectuées par la 2° br. blindée can., opér. "Blockbuster".
138. Journal de guerre, Sherbrooke Fusiliers Regt., 9 mars 1945. Récit du brig. Megill. Sommaire n° 252, Service de renseignements, ire armée can., 9 mars 1945.
139. Recommandation en vue de la D.C.M., D 57848 Sergent suppléant M. Bossé.
140. Journal des opér. Q.G. gros du 2e corps d'armée, 9 mars 1945, nos de série 19 et 21, et 10 mars 1945, n° de série 5.
141. Bureau du chef de l'histoire mil. F.S.B. MS B-147, Col. Rolf Geyer, Premier officier des opér., Groupe d'armées "H", "A Gp H (10 nov. 1944 au 10 mars 1945)".
142. Statistique des pertes, Archives militaires de guerre, M.A.A.C., avril 1958.
143. Journal des opér., Q.G. gros du 2e corps d'année, 6 mars 1945, nos de série 43, et 49; 7 mars, n° de série 16.
144. Sommaire n° 251, Service de renseignements, 1re armée can., 8 mars 1945.
145. Journaux de guerre, É: M.G., Q.G., 4e div. blindée, A. & S.H. of C. et 29e rgt blindé de rec., 8-7 mars 1945.
146. Journal des opér. Q.G. gros du 2e corps d'année, 8 mars 1945, n° de série 4. *Warpath,* 279-82.
147. Paterson, *10th Canadian Infantry Brigade, 62.*
148. Journal de guerre, Q.G. 10e br. d'inf., 8-9 mars 1945.
149. Journal des opér., Q.G. gros du 2e corps d'armée, 10 mars 1945, nos de série 14 et 39. Journal de guerre, Lake Superior Regt., 9-10 mars 1945.
150. Paterson, 62. Statistique des pertes, Archives militaires de guerre, M.A.A.C., avril 1958.
151. *Conquer,* 191.
152. Sommaire n° 207, Service de renseignements du groupe n° 84, 6 mars 1945. Rapport du 21e groupe d'années sur l'opér. "Veritable", 44.
153. Von Bernstorff, 38-9.
154. Sommaire quotidien sur les opér. n° 16, Service de renseignements de l'état-major de l'Air, S.H.A.E.F. (arrière) 7 mars 1945. Sommaire n° 208, Service de renseignements du groupe n° 84, 6 mars 1945.
155. *Conquer,* 192. Sommaire des opér. 1re armée can., 7 mars 1945, journal de guerre, É.-M.G. (Opér.) Q.G. Ire armée can., mars 1945, appendice 24. Journal des opér. Q.G. gros du 2° corps d'année, 10 mars 1945, n° de série 24.
156. Journal des opér. Q.G. gros du 2e corps d'armée, 9 mars 1945. nos de série 12 et 38.
157 Situation-rapport n° 455, 1re armée eau., 9 mars 1945.

158. Journal du gén. Crerar, 9 mars 1945.
159. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 2e corps d'armée, mars 1945, appendice 5.
160. Journal des opér. Q.G. gros du 2e corps d'armée, 10 mars 1945, n° de série 36.
161. Ie n° 1613/45, 10 mars 1945.
162. Journal des opér. Q.G. gros du 2e corps d'armée, 11 mars 1945, n° de série 16.
163. Rapport au ministre de la Défense nationale, 5 avril 1945.
164. Bureau du chef de l'histoire mil., F.S.B. Ordre de combat allemand dans l'Ouest, er sept. 1944 au 31 mars 1945.
165. États des pertes et de l'effectif de la 1re armée can., février-mars 1945, journal de guerre, A. & Q. Q.G. 1re année can., février et mars 1945, appendice 17.
166. *Conquer,* 198.
167. Sommaire n° 260, Service de renseignements 1re armée can., 17 mars 1945.
168. Journal du gén. Crerar, mars 1945, appendices "C" et "D".
169. *The Supreme Command,* 422-7 et carte VI. Rapport du commandant suprême aux chefs d'état-major conjoints, 106-17. Eisenhower, *Crusade in Europe,* 377-86.
170. Sommaire hebdomadaire n° 53, Service de renseignement du S.H.A.E.F., pour la semaine terminée le 25 mars 1945.
171. *Normandy to the Baltic,* 196.
172. Schramm, Les troupes allemandes dans la dernière phase de la guerre, 171.

CHAPITRE XX

Le passage du Rhin et l'avance du 2e corps d'armée

jusqu'à la mer du Nord

23 mars ait 22 avril 1945

1. Conférence "Argonaut": 182e, 183e et 184e réunions des chefs d'É.-M. conjoints 30 janv. au 1er fév. 1945. Churchill, *Triumph and Tragedy (To*ronto, 1953), 403-4. Robert E. Sherwood, *Roosevelt and Hopkins* (New York, 1948) 848. Ernest J. King et W. M. Whitehill, *Fleet Admirai King: A Naval Record* (New-York, 1952), 584-6. John Ehrman, *Grand Strategy, vol. VI* (Histoire de la Seconde Grande Guerre, Publications militaires du Royaume-Uni) (Londres, 1956), 87-93. Pogue, *The Supreme Command,* 407-14.
2. Ehrman, 90-91. Montgomery, *Me*moirs, 324-6.
3. C.E.-M. conjoints, 761/6 (Argonaut), appendice "B".
4. Conférence "Argonaut". Procès-verbal de la 1re réunion militaire tripartite, 5 fév. 1945.
5. *Ibid.,* Procès-verbal de la 2e réunion militaire tripartite, 6 fév. 1945.
6. *Ibid.* Ehrnan, 102-4.
7. 183e réunion C.É.-M. conjoints, 31 janv. 1945.
8. C.É.-M. conjoints, 776/3 (Argonaut) - Rapport au Président et au premier ministre, 9 fév. 1945, appendice "A". Voir 188e réunion C.E.-M. conjoints, 9 fév. 1945.
9. Situation-rapport n° 507, Ire armée can., 4 avril 1945. Nicholson, *The Canadians in Italy,* 660-65.
10. Opération "Plunder": Étude sur les plans de la 2e armée, 4 fév. 1945, mod. le 11 fév. 1945.
11. Directive sur les plans de l'opér. "Plunder", signé par le chef d'É.-M. du 21e groupe d'armées, 17 fév. 1945, dossier 1-0-7/14 de la Ire armée can.
12. Message du Q.G. 21e groupe d'armées, 3 mars 1945, *ibid.*
13. Journal du gén. Crerar, 9 mars 1945 et notes au crayon, sans date, intitulées Conf. du C. en c., dossier 1-07/14 de la 1re armée can.
14. M. 559, dossier de Crerar officier général C. en c. 1-0.
15. Directive aux commandants des corps d'armée, 10 mars 1945, journal de Crerar, mars 1945, appendice 1.

16. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 2e corps d'armée, 20 mars 1945.
17. Crerar au lt.-gén. P. J. Montague, 6 mars 1945. Journal de guerre, É.M.G., Q.G. 3e div. d'inf., 22 mars 1945.
18. Instruction d'opér. n° 49, 308 corps d'armée, 20 mars 1945. Instruc. d'opér. n° 35, 51e div. (Highland), 22 mars 1945.
19. Notes sur la dernière conférence de coordination tenue le 19 mars 1945 par les chefs d'état-major de la 2e armée brit. à 1030 h., 20 mars 1945, dossier 2C/RCA 1-2-6, du 2e corps d'armée.
20. Ordre d'opér. n° 7, 6e div. aéroportée, 12 mars 1945. *British Army of the Rhine Battlefield Tour, Operation Varsity* (Germany, 1947), 16.
21. Notes sur la dernière conférence de coordination, voir ci-dessus à la note 19.
22. Craven et Cate. *The Army Air Forces in the World War II,* (III), 769-75. Saunders, *Royal Air Force* 19391945 (III), 279-87.
23. Nicholson, Les Canadiens en Italie, 416. *Conquer,* 243. Eisenhower, *Crusade in Europe,* 505. Notes sur les opér. du 21e groupe d'armées, 6 juin 1944 au 5 mai 1945 (L'armée brit. du Rhin, 1er sept. 1945), 48.
24. Archives du Royaume-Uni. Montgomery, *Normandy ta the Baltic,* 203. Instruc. d'opér. n° 35, 30e corps royal d'art., 20 mars 1945, appendices "A" et "E", dossier 2C/RCA 1-2-6 du 2e corps d'armée. Plan de tir de diversion de l'art. royale can., 2e corps can., opér. "Plunder", 23 mars 1945.
25. Bulletin n° 182, Service de renseignements du 21e groupe d'armées, 20 mars 1945.
26. Carte situation de l'O.K.W./W.F.St. *Lage Westen, Stand:* 20.3.45. Rapports spéciaux d'interrogatoire, Schlemm, Meindl et von Lüttwitz.
27. *British Army of the Rhine, Battlefield Tour, Operation Plunder* (Allemagne 1947), 6. Note du plan n° 9, "Plunder": avant-projet du 30e corps d'année, 10 mars 1945.
28. *The Memoirs of Field-Marshal Kesselring* (Londres, 1953), 256. Rapport spécial d'interrogatoire, Schlemm. Geyer, Groupe d'armées "H". *The Supreme Command,* 429.
29. *Crusade in Europe, 391.*
30. Relation et leçons du combat, opération "Plunder", 4e rgt léger antiaérien, A.R.C., 30 avril 1945. Rapport de l'O.C. ire batt. de lancefusées. A.R.C., 28 mars 1945. Relation et leçons du combat, opér. "Plunder", 3e div. d'inf. can., A.R.C.
31. Tournée du champ de bataille, opér. "Plunder", 18 et diagramme 1.
32. *Ibid.,* 8 et 15.
33. Message SD 1882, Q.G. 21e groupe d'armées au Q.G. ire armée can., 20 mars 1945, dossier 65-15-21/SD de la ire armée can.
34. Archives du Royaume-Uni.
35. Salmond, *518t Highland Division,* 233-5. Lt.-com. P. K. Kemp, *The Staffordshire Yeomanry (Q.O.R.R.) in the First and Second World Wars, 1914-1918 and* 1939-1945 (Aldershot, 1950), 153-4.
36. *Battlefield Tour, Plunder, 41* Sommaire quotidien des opér., n° 34, Service de renseignements de l'état-major de l'air du S.H.A.E.F. (Arrière), 25 mars 1945. Brig. John DurnfordSlater, *Commando* (Londres, 1953), 216-17.
37. Martin, *Fifteenth Scottish Division,* 282-90. *Conquer,* 245.
38. Supplément du sommaire quotidien des opér. n° 34, Service de renseignements de l'état-major de l'air du S.H.A.E.F. (Arrière). Ronald Seth, *Lion with Blue Wings: The Story of the Glider Pilot Regiment,* 19401942 (Londres, 1955), 199. *Battle-field Tour, Operation Varsity,* 31-7.
39. Journal de guerre, 1er bat. para., 24 et 26 mars 1945. Statistique des pertes, Archives militaires de guerre, (M.A.A.C.), novembre 1958.
40. Journal de guerre, H.L.I. of C., 24 mars 1945. Récit du lt-col. R. D. Hodgins, fait à l'historien mil., 3e div. d'inf., 20 avril 1945.
41. Journal de guerre, H.L.I. of C., 25 mars 1945. Voir Bartlett, 191 *Battalion The Highland Light Infantry of Canada, 1940-1945,* 98.
42. Statistique des Archives militaires de guerre, (M.A.A.C.), mai 1958.
43. Situation rapport 51e div., à 2200 h. 24 mars 1945, journal des opér. 3e div. d'inf., 25 mars 1945, n° de série 9. Voir n° de série 5.

44. Journal des opér. 3e div. d'inf., 25 mars 1945, n° de série 49.
45. Instr. d'opér. n° 35, 51e div., ci-des sus, note 18.
46. Sommaires nos 267-9, Service de renseignements lie armée can., 24-6 mars 1945.
47. Journal de guerre, Nth. N.S. Highrs. 25 mars 1945.
48. Journal de guerre, Q.G. 9e br. d'inf.. 25 mars 1945. Statistique des pertes, Archives militaires de guerre, (M.A.A.C.), mai 1958.
49. Journal de guerre, H.L.I. of C., 26 mars 1945.
50. Journal de guerre, Q.G. 9e br. d'inf., 26 mars 1945.
51. *Ibid.* Hickey, *The Scarlet Dawn,* 252.
52. Situation-rapport n° 26, 30e corps d'armée, 2359 h., journal d'opér., 3e div. d'inf., 27 mars 1945, n° de série 3. Journal de guerre, Q.G., 9e br. d'inf., 26 mars 1945.
53. Situation-rapport n° 27, 30e corps d'armée, 2400 h., journal des opér. 3e div. d'inf., 28 mars 1945, n° de série 18. *Ibid.,* nos de série 17 et 37.
54. M 563, dossier du gén. Crerar officier général C. en c. 1-0.
55. Notes du gén. Crerar sur la conférence tenue le 27 mars 1945 à 1600 h. avec le commandant en chef du 21e groupe d'armées, 27 mars 1945, journal de Crerar, mars 1945, appendice 3.
56. Étude du 21e groupe d'armées sur la traversée de l'Ijssel d'est en ouest, 26 mars 1945. Col. G. E. Beament au brig. N. E. Rodger, 31 mars 1945. Col. de l'É.-M.G. Ire armée can. au chef d'E.-M., 31 mars 1945.
57. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 2e corps d'armée, 27, 29 mars 1945.
58. Journaux de guerre, historien mil. 2e div. d'inf., 29 mars 1945; Q.G. 6e br. d'inf., 28-9 mars 1945; É.-M.G., Q.G. 4e div. blindée, 31 mars 1945.
59. Journal de guerre, Q.G., 7e br. d'inf., 28-9 mars 1945. Instr. d'opér. n° 1, 3e div. d'inf. can., 28 mars 1945.
60. Journal de guerre, 15t Cdn Scottish Regt., 29 mars 1945.
61. Journal de guerre de l'historien mil., 2e div. d'inf., 30 mars 1945.
62. Journal de guerre, E.-M.G., Q.G., div. d'inf., 7 avril 1945.
63. Journal de guerre, Q.G. 7e br. d'inf., 29 mars 1945.
    30 avril 1945. Statistique des pertes, Archives militaires de guerre (M.A.A.C.), mai 1958.
64. Rapport sur l'opération "Plunder" rédigé par l'historien mil., 3e div. d'inf.,
65. Majors A. Ross et M. Gauvin, *Le geste du régiment de la Chaudière* (Rotterdam, s.d.), 116.
66. Rapport sur l'opération "Plunder", ci-dessus, note 64.
67. Journaux de guerre, Q.G. troupes d'ing. de la 2e armée, er au 3 avril 1945; Ing. en chef, lu armée can., 31 mars 1945; Q.G. Génie royal du er groupe d'armées, 1 avril 1945.
68. Journal de guerre, 30e c le de campagne, Génie royal du Canada, 2528 mars 1945. Voir Brig. F. C. Nottingham; Plans et opérations du génie pour le passage du Rhin, *Royal Engineers Journal,* décembre 1953.
69. Cité dans Pogue, *The Supreme Command,* 433; voir *Crusade in Europe,* 372.
70. *The Supreme Command,* 436.
71. *Crusade in Europe,* 396-7.
72. Sommaire hebdomadaire n° 54, Service de renseignements du S.H.A.E.F., pour la semaine terminée le er avril, 1945. *The Supreme Command,* 435.
73. *The Supreme Command,* 435.
74. *Ibid.,* 436, note 5; et 441, note 1. Herbert Feis, *Churchill, Roosevelt, Stalin: The War They Waged and the Peace They Sought* (Princeton, 1957), 603.
75. Churchill, *Triumph and Tragedy,* 460.
76. *Ibid.,* 465.
77. Voir, par ex., Trumbull Higgins, *Winston Churchill and the Second Front, 1940-1943* (New-York, 1957), 212.
78. *The Supreme Command,* 468.
79. Eisenhower à Marshall, 30 mars 1945, cité dans *Crusade in Europe,* 400-01. Voir du même à Montgomery, 31 mars 1945, Montgomery *Memoirs,* 331.
80. *The Supreme Command,* 438-40. Kesselring, 256.
81. Situation-rapport n° 503, Ire armée can., 2 avril 1945.
82. *Ibid., n°* 468, 15 mars 1945. Nicholson, *The Canadians in Italy,* 662-3.
83. Message 020705 B avril 1945, journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 4e div. blindée, avril 1945, appendice 4.
84. Journal du gén. Crerar, avril 1945, appendice 1.
85. Journal de guerre de l'historien mil.,

2e div. d'inf., 30 mars 1945. Journal des opér. Q.G. gros du 2e corps d'armée, 30 mars 1945, n° de série 34, 31 mars 1945, nos de série 7 et 8.
86. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G., 4e div. blindée, avril 1945, appendice 1.
87. Rapport spécial d'interrogatoire, Piocher; voir récits du maj.-gén. R. Langhaeuser, 31 mars et let juin 1947, Bureau du chef de l'histoire mil., F.S.B. MSS B-453 et B-580.
88. Journaux de guerre, Royal Regt. of Cda, 2 avril 1945, et Q.G. 4e br. d'inf. 3 avril (2 avril) 1945.
89. Récit de Langhaeuser, 1er juin 1947.
90. Situation-rapports nos 505-8, Ire armée can., 3-4 avril 1945. Statistique des pertes, Archives militaires de guerre (M.A.A.C.), mai 1958.
91. Journal de guerre, Q.G., 4e br. d'inf., 4 avril [3 avril] 1945.
92. Compte rendu du lieut.-col. G. D. de S. Wotherspoon, officier commandant le 29e rgt blindé de rec., à l'historien militaire, 4e div. blindée, 19 mai 1945.
93. Journal de guerre, É.-M.C., Q.G., 4e div. blindée, 3 avril 1945.
94. Compte rendu du brig. R. W. Moncel à l'historien militaire, 4e div. blindée, 15 juin 1945. Situation-rapport n° 438 (3 avril 1945) de la 4e div. blindée, journal des opérations, Q.G., gros du 2e corps d'armée, 4 avril 1945, série 38. Situation-rapports nos 507-508 (4 avril 1945) de la Ire armée can. Statistique relative aux pertes fournie par les Archives des services de guerre, M.A.A.C., mai 1958.
95. Journal de guerre, Lake Superior Regt., 4 avril 1945. Situation-rapports nos 509-511 (5-6 avril 1945), armée can.
96. M 567, dossier de Crerar officier général C. en c. 1-0.
97. "Intentions du 2e corps can., 3 avril 1945", journal de guerre, E.-M.G., Q.G., 2e corps d'armée, avril 1945, app. 5. Situation-rapport n° 504 (2 avril 1945), 1re armée can.
98. Compte rendu du lieut.-col. von Prittwitz und Gaffron (chef d'É.-M., 88e corps d'armée), 17 déc. 1947 (Bureau du chef de l'histoire militaire, F.S.B. MS #B-762).
99. Journal de guerre, Q.G., 7e br. d'inf., 4 avril 1945.
100. Compte rendu du lieut.-col. R. D. Hodgins, H.L.I. of C., 20 avril 1945; journal de guerre, 27e rgt blindé, 7 avril 1945.
101. "Opération "Plunder": Récit et leçons apprises", par le commandant de la 8e br. d'inf., 6 mai 1945. Journal de guerre, N. Shore Regt., 6-7 avril 1945.
102. Ross et Gauvin, 122.
103. Journal de guerre, Q.G., 7e tir. d'inf., 9 avril 1945.
104. Journaux de guerre, Q.G., 7e br. d'inf. et 27e rgt blindé, 10 avril 1945.
105. Journal de guerre, 18t Cdn Scottish Regt., 10 avril 1945. Statistique relative aux pertes fournie par les Archives des services de guerre, M.A.A.C., novembre 1958. "Compte rendu du combat de la 7e brigade d'infanterie canadienne, opération "Plunder", er au 18 avril 1945".
106. Directive du gén. Crerar aux commandants des corps d'armées, 7 avril 1945, journal de Crerar, avril 1945, app. 2.
107. "Q.G., A.R.C., plan de tir "Cannonshot I", 1re div. d'inf. can.", 11 avril 1945.
108. Commentaires du maj.-gén. H. W. Foster à l'historien militaire de la 1re div. d'inf., sur l'opération "Cannonshot", 5 juin 1945.
109. Journaux de guerre, Seaforth Highrs. of Cda. et P.P.C.L.I., 11 avril 1945. "Rapport de la 2e brigade d'infanterie canadienne sur les opérations du 11 au 23 avril 1945."
110. Journaux de guerre, commandant du Génie royal de la Ire div. d'inf., 11 avril 1945; et É.-M.G., Q.G., div. d'inf., 11-12 avril 1945. "Histoire des opérations du Génie de la Ire div. can. du 3 avril 1945 au 9 mai 1945".
111. Journal de guerre, 481h Highrs., 12 avril 1945. "2e brigade d'infanterie canadienne . . . Poursuite jusqu'à Barneveld". Situation-rapport n° 526 de la Ire armée can., 13 avril 1945.
112. Situation-rapport n° 516 de la 1re armée can., 8 avril 1945.
113. Journal de guerre, historien militaire, 2e div. d'inf., 3 avril 1945.
114. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G., 2e div. d'inf., 7 avril 1945.
115. "Instructions d'opérations n° 45 du er corps can., opération "Keystone"; 6 avril 1945. Journal de guerre, É.-

M.G., Q.G., 49e div. (W.R.), 7 avril 1945. Documents au dossier de la Première armée can. A/RCA/TS/ Keystone-Amherst. Message GO 212, 141440 B, journal de guerre, É.-M.G., 1er corps d'armée, avril 1945, app. 50.

116. Appréciation du brig. J. M. Calvert, 30 mars 1945, dossier de la Première armée can. officier général C. en c. 1-0-7/16. Procès-verbaux du 3 avril 1945 de la conférence sur "Amherst" et "Keystone" au Q.G. de la Première armée can., 3 avril 1945, Q.G., dossier du 1er corps d'armée 1CC/1/ Plunder/ 1.
117. "Instructions d'opérations numéro 59 de la Ire armée can., opér. "Amherst"," 5 avril 1945, dossier de la 1re armée can. GOC-in-C 1-0-7/16. Rapport sur "Amherst" par le brig. Calvert, sans date.
118. Rapport du brig. Calvert.
119. Journal des opérations, Q.G., gros du 2e corps d'armée, 9 avril 1945, série 30. *1. Dywizja Pancerna w Walce,* 323.
120. Rapport du brig. Calvert. Journal de guerre, 8e rgt de rec., 11 avril 1945. 121. Rapport du brig. Calvert, par. 14 et app "E»
122. Rapport sur "Amherst" par le commandant du er corps aéroporté brit., 23 mai 1945.
123. Rapports du commandant du 1er corps aéroporté et du brig. Calvert.
124. Journal des opérations, Q.G., gros du 2e corps d'armée, 12 avril 1945, série 39.
125. "La 2e div. d'inf. can. du Rhin à la mer du Nord", compte rendu du lieut.-col. P. W. Bennett, officier d'E.-M.G., classe 1, 2e div. d'inf., remis à l'historien militaire, 10 mai 1945.
126. *Ibid.*
127. Journaux de guerre, Q.G., 4e et 6e br. d'inf., 12-13 avril 1945; Fusiliers Mont-Royal, 11 avril 1945 (erreur pour le 12 avril). Commentaire du maj.-gén. J.-V. Allard, 21 avril 1959, H.Q.C. 1453-21-7.
128. Journal de guerre, Q.G., 4e br. d'inf., 13 avril 1945.
129. *Ibid.,* 15 avril 1945. Journal de guerre, Essex Scottish, 14 avril 1945.
130. Journal de guerre, historien militaire, 2e div. d'inf., 15 avril 1945.
131. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G., 2e div. d'inf., 16 avril 1945.
132. Statistique relative aux pertes fournie par les Archives des services de guerre, M.A.A.C., mai 1958. Sommaires nos 214-216 (15-18 avril 1945) du service de renseignements de la 2e div. d'inf., journal de guerre, É.-M.G., Q.G., 2e div. d'inf., avril 1945, app. 4. Journal de guerre, Q.G., 6e br. d'inf., 14 avril 1945, et Cameron Highrs. of Cda., 18 avril 1945. Van Ommen Kloeke, *De Bevrijding van Groningen,* 148-149.
133. Journal des opérations, Q.G., gros du 2e corps d'armée, 15 avril 1945, séries 17, 26. "La 2e div. d'inf. can. du Rhin à la mer du Nord".
134. Rapport sur l'opération "Plunder", préparé par l'historien militaire de la 3e div. d'inf.
135. "Opération "Plunder", rapport du Q.G., 9e br. d'inf., 15 mai 1945, journal de guerre, A.R.C. du 6e rgt antichars, 11-12 avril 1945.
136. Journaux de guerre, Q.G., 7e, 8e et 9e br. d'inf., 14 avril 1945. Journal des opérations, Q.G., gros du 2e corps d'armée, 14 avril 1945, série 36, 45. Recommandation en vue du décernement du D.C.M. au soldat Léo Major, D 106190.
137. "7e régiment de rec.: opération "Plunder", compte rendu du combat et leçons", er mai 1945.
138. Compte rendu du lieut.-col. R. D. Hodgins.
139. Journal des opérations, Q.G. gros du 2e corps d'armée, 18 avril 1945, séries 12 et 17.
140. Instructions d'opérations n° 5 (18 avril 1945) de la 3e div. d'inf. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 3e div. d'inf., 18 avril 1945.
141. "Notes de la 4e div. blindée can. sur les opérations prochaines, avril 1945", 3 avril 1945, journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 4e div. blindée, avril 1945, app. 8. "Intentions du 2e corps can., 5 avril 1945", journal de guerre, E.-M.G., Q.G. 2e corps d'armée, avril 1945, app. 5.
142. "Notes sur la conférence tenue dans la remorque-caravane du C. en c., 1230 h. B, 5 avril 1945", 9 avril 1945,, journal de guerre, chef d'É.-M. et d'E.-M.G. (Plans), Q.G., armée can., avril 1945, app. 4.

143. Échange de communications, Montgomery-Crerar, 9-10 avril 1945, dossier de Crerar officier général C. en c. 1-0.
144. Journal de guerre, Q.G. 10e br. d'inf., 6 avril 1945. Situation-rapport n° 516, Ire armée can., 8 avril 1945. Journal des opérations, Q.G., gros du 2e corps d'année, 9 avril 1945, séries 20 et 25. Journal de guerre, A. & S.H. of C., 8 avril 1945.
145. Compte rendu du lieut.-col. W. G. M. Robinson, officier d'état-major gén., classe 1, 4e div. blindée, remis à l'historien militaire de la 4e div. blindée, 23 mai 1945.
146. Mémoire sur l'interview avec le brig. R. W. Moncel, 15 juin 1945.
147. Journaux de guerre, É.-M.G., Q.G. 4e div. blindée, 11 avril 1945, Génie can. du 8e esc. de campagne, 10-11 avril 1945, Génie can. du 9e esc. de campagne, 11 avril 1945.
148. Journaux de guerre, 22e rgt blindé, 9 avril 1945, Lake Superior Regt., 9-10 avril 1945. Situation-rapport n° 519, Ire armée can., 10 avril 1945.
149. Journal de guerre, A. & S.H. of C., 14 avril 1945. *The Argyll and Sutherland Highlanders of Canada (Princess Louise's), 1928-1953,* 203-206.
150. Visite à Friesoythe, col. C. P. Stacey, 15 avril 1945.
151. Col. d'état-major au chef d'état-major, Q.G., 1re armée can., 17 avril 1945, dossier de la ire armée can. 3011-9/CAC. E.-M. de l'aviation du SHAEF. Arrière, sommaires quotidiens nos 58 et 59 (18-19 avril 1945) du service de renseignements/opérations.
152. Compte rendu du lieut.-col. Robinson.
153. Journal de guerre, Q.G. 4e br. blindée, 15 avril 1945.
154. Journal de guerre, É.-M.C., Q.G. 4e div. blindée, 16 avril 1945 et app. 79, rapports nos 144 et 146 (15 et 17 avril 1945) du service de renseignements. Sommaire n° 291 du service de renseignements de la 1re armée can., 17 avril 1945.
155. Journaux de guerre, É.-M.G., Q.G. 4e div. blindée, Q.G. 10e br. d'inf., Algonquin Regt. et A. & S.H. of C., 17 avril 1945. Voir Cassidy, *Warpath,* 309-314, et Spencer, *Fifteenth Canadian Field Regiment,* 255-157.
156. Journal de guerre, Algonquin Regt., 18 avril 1945.
157. *Ibid.,* 19 avril 1945. Journal de guerre, Génie can. du 9e esc. de campagne, 18-19 avril 1945.
158. "Intentions et tâches du 2e corps can." pour les 9-10 avril 1945, journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 2e corps d'armée, avril 1945, app. 5.
159. Journal des opérations, Q.G. gros du 2e corps d'armée, 12 avril 1945, série 46. *1. Dywizja Pancerna w Walce,* 324.
160. Journal des opérations, Q.G. gros du 2e corps d'année, 14 avril 1945, série 11. *1. Dywizja Pancerna w Walce,* 324.
161. *1. Dywizja Pancerna w Walce,* 325. Situation-rapports nos 530-531 de la 1re armée can., 15-16 avril 1945.
162. Journal de guerre, 4e rgt moyen de l'ARC, 19 avril 1945.
163. *1. Dywizja Pancerna w Walce,* 325. Situation-rapports nos 538 (19 avril 1945) et 544 (22 avril 1945) de la Ire armée can.
164. "Principales opérations jusqu'à 220730 B" avril 1945, journal de guerre, É.-M.G., Q.G.1re année can., avril 1945, app. 81; journaux de guerre, 1st Cdn Scottish Regt. et 27e rgt blindé, 21-23 avril 1945.
165. Feld-maréchal Montgomery, "Notes sur la conférence du C. en C. avec le commandant de la ire armée can. à Grave, le 12 avril 1945," 12 avril 1945, dossier du gén. Crerar officier général C. en c. 1-0.
166. Communication 141910 B, *ibid.*
167. Communication 161800 B, chef de l'É.-M. de la 1re armée can. à l'officier général commandant le 2e corps d'armée, journal de guerre, chef de l'état-major et de l'É.-M.G. (Plans), Q.G. Ire armée can., avril 1945, app. 8.
168. Journaux de guerre, É.-M.G., Q.G. 2e corps d'armée, 18-17 avril 1945, et historien militaire, 2e div. d'inf., 17-20 avril 1945. Communication de l'officier général, classe 2, Q.G. 2e div. d'inf. au Q.G. du 2e corps d'armée, 170130 B, avril 1945.
169. Instructions d'opérations n° 5 de la 3e div. d'inf., avril 1945.
170. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 2e corps d'armée, 20 avril 1945. Instructions d'opérations n° 67 de la 1re

armée can., 20 avril 1945, dossier 103/Op Instrs/1 de la division "Q" de la 1re armée can.

171. Notes sur la conférence du C. en c., note 165, ci-dessus.
172. Communication au gén. Crerar, 191755 B avril 1945, dossier de Crerar officier général C. en c. 1-0.
173. Chef d'état-major de la Ire armée can. à l'É:-M.G. (Opér.), Q.G. 2e corps d'armée, 12 avril 1945, dossier de la Ire armée can. 11-2-0/Ops.
174. Communication du Q.G. du 218 groupe d'années à la Ire année can. et à la 2e armée brit., 210130 B avril 1945, dossier "DAQMG Maint" de la division "Q" de la ire armée can.
175. Directive, officier gén. C. en c. de la Ire année can. à l'officier général commandant le 2e corps d'armée, 22 avril 1945, "Iles de la Frise est et ouest", dossier de Crerar officier général C. en c. 1-0-4/1; directive de la Ire armée can., "Les Pays-Bas, responsabilités et arrangements 22 avril 1945, app. "A", dossier de la Ire armée can. 8-1-2/Ops, vol. 1; échange de communications, Q.G., Ire armée can. - Q.G., 21e groupe d'armées, 22-23 avril 1945, dossier de la 1re armée can. 8-8-3/Ops.
176. Journal du gén. Crerar, 20-29 avril 1945. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G., 2e corps d'armée, 24 avril 1945.
177. Pogue, *The Supreme Command, 446*447, 452.
178. *Ibid.,* 452 et carte VII. Sommaire hebdomadaire n° 57 du service de renseignements du SHAEF pour la semaine terminée le 22 avril 1945.

CHAPITRE XXI

Le 1er corps d'armée dans l'ouest des Pays-Bas

1-22 avril 1945

1. "Appréciation", du lieut.-gén. Simonds, 14 fév. 1945; Crerar à Simonds, 15 fév. 1945; Simonds à Crerar, 16 fév. 1945; tout cela dans le journal de guerre, chef de l'É.-M. et de l'É.-M.C. (Plans), Q.G., lie armée can., mai 1945, app. 18.
2. "Opération "Anger", étude par l'É.M.G. (Plans), quartier général de la Première armée canadienne", 21 fév. 1945.
3. "Appréciation d'aperçu" par l'officier gén. commandant le 1er corps d'armée, 26 fév. 1945, dossier de l'officier gén. commandant le 1er corps d'armée "Operation "Anger"."
4. "Commentaires sur l'opér. "Anger", sans date, exemplaire au dossier du ter corps d'armée 1 CC/1/Anger/1.
5. Lettre aux commandants des corps d'armée, 10 mars 1945, journal de Crerar, mars 1945, app. 1.
6. 'Notes sur les entretiens avec le général Macmillan", 15 mars 1945; "Procès-verbaux de la réunion tenue à 1700 h., 15 mars 1945", 15 mars 1945; tous deux au dossier de l'officier gén. commandant le 1er corps d'armée GOC 1-0.
7. "Projet de plan d'ensemble - Opér. "Anger"," 17 mars 1945, dossier de l'officier gén. commandant le 1er corps d'armée "Notes sur les plans du er corps canadien".
8. Col. de l'E.-M.G., Ire armée can., au chef de l'É.-M., 20 mars 1945, A.R.C., dossier de la Ire armée can. A/RCA/TS/Plunder/1.
9. Directive aux commandants des corps d'armée, 24 mars 1945, journal de Crerar, mars 1945, app. 2.
10. Directive aux commandants de divisions, 27 mars 1945, dossier de l'officier gén. commandant le 1er corps d'armée GOC 1-0.
11. Journal de guerre, Westminster Regt., 21 mars 1945. Situation-rapport n° 14 du 1er corps d'armée, 22 mars 1945.
12. Documents au dossier de la 1re armée can. 8-1-2/Ops, vol. 1.
13. Journaux de guerre, 11e rgt blindé, 23-26 mars 1945, et É.-M.G., Q.G., 49e div. (W.R.), 23, 26 mars 1945. Situation-rapport n° 21 du er corps d'armée, 25 mars 1945.
14. Journaux de guerre, É.-M.G., Q.G. 5e div. blindée, mars 1945, app. 31, et

É.-M.G., Q.G. 49e div. (W.R.), 31 mars 1945.

15. Journal de guerre, E.-M.G., Q.G. 49e div. (W.R.), 1er avril 1945.
16. "Ordre d'opérations n° 7 de la 49e div. d'inf. (W.R.)", 31 mars 1945; journal de guerre, 1re batterie de fusées de l'ARC, er avril 1945.
17. Journal de guerre, 11e rgt blindé, 2 avril 1945.
18. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. ter corps d'armée, avril 1945, app. 4.
19. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 49e div. (W.R.), 3 avril 1945. Situationrapport n° 40, 1er corps d'armée, 4 avril 1945. Situation-rapports nos 504-507 de la Ire armée can., 2-4 avril 1945.
20. Journaux de guerre, É.-M.G., Q.G. 5e div. blindée, 2 avril 1945; Q.G., lie br. d'inf., 1-2 avril 1945 et app. 5; 3e rgt blindé de rec., 2 avril 1945; Irish Regt. of Cda., 2-3 avril 1945; Perth Regt., 3 avril 1945; 17e rgt de campagne de l'A.R.C., 3 avril 1945.
21. *Report by the Supreme Commander,* 139.
22. "Notes sur la conférence tenue dans la caravane-remorque du général C. en c., 1230B h., 5 avril 1945", dossier de la 1re armée can. 1-0-7/14.
23. Journal de Crerar, avril 1945, app. 2.
24. "Procès-verbaux de la conférence des commandants de corps d'armée - 1700 h., 5 avril 1945", 7 avril 1945, dossier du Q.G. du ter corps d'armée 1 /Anger/1
25. Premier et deuxième plans d'ensemble, opération "Wallstreet", 14 et 15 fév. 1945.
26. *Report on Smoke Screens carried out by First Canadian Army,* 15 juil. 1945, 37-39. Journal des opérations de l'Armée, Ire armée can., 6 avril 1945, série 93.
27. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 49e div. (W.R.), 7 avril 1945. Journal des opérations de l'Armée, 1re armée can., 8 avril 1945, série 105. Rapport du gén. Crerar au ministre de la Défense nationale, 29 mai 1945.
28. "Ordre d'opération n° 9 de la 49e div. d'inf. (W.R.)", 9 avril 1945.
29. "Instructions d'opérations n° 47 du 1er corps can.", 10 avril 1945. Journaux de guerre, É.-M.G., Q.G. 5e div. blindée, Q.G. 11e br. d'inf., et Q.G. 1re br. blindée, 12 avril 1945. Q.G. er corps d'armée à l'ARC du 7e rgt anti-chars, 8 avril 1945, dossier de la 5e div. blindée 8-1/Ops. Journal de guerre, Q.G. Ire br. blindée, 11-12 avril 1945.
30. Journaux de guerre, É.-M.G., Q.G. 5e div. blindée, 12 avril 1945, et Q.G. 5e br. blindée, 10-11 avril 1945. Directive "Opérations après "Anger" et "Cannonshot" " de l'officier gén. commandant le er corps d'armée, journal de guerre, É.-M.G., Q.G. er corps d'armée, avril 1945, app. 44.
31. Journal de guerre, E.-M.G., Q.G. 49e div. (W.R.), 7 avril 1945.
32. Compte rendu donné par Langhaeuser, ter juin 1947, Bureau du chef de l'histoire militaire (Washington), F.S.B. MS B-580. Rapport spécial d'interrogatoire, Plocher. Compte rendu donné par le lieut.-col. von Prittwitz und Gaffron, 17 déc. 1947, Bureau du chef de l'histoire militaire (Washington), F.S.B. MS B-762. Sommaire n° 268 du service de renseignements du er corps can., 14 avril 1945. Rapports d'interrogatoire sur la 381e div. V.G., dossier de la Ire armée can. 40-4-41/Int.
33. Sommaire n° 264 du service de renseignements du 1er corps can., 10 avril 1945. "Histoire du Génie royal canadien du ter corps canadien touchant les opérations en Hollande jusqu'au 5 mai 1945".
34. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 49e div. (W.R.), 12 avril 1945. Situationrapport n° 59 du er corps d'année, 13 avril 1945.
35. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 49e div. (W.R.), 12 avril 1945. Archives du Royaume-Uni.
36. Journaux de guerre, 12e cie de campagne du Génie royal can., 12-13 avril 1945, et app. 14; 14e cie de campagne du Génie royal can., 12-13 avril 1945. "Histoire du Génie royal canadien du ter corps canadien touchant les opérations aux Pays-Bas jusqu'au 5 mai 1945", 1-7 et app.
37. Situation-rapport n° 62 du er corps d'armée, 15 avril 1945. Rapport du service de renseignements sur les prisonniers de guerre du 858e rgt de grenadiers, 26 avril 1945, dossier de la 1re armée can. 40-4-36/Int.
38. Opérations après "Anger" et "Can- nonshot", note 30, ci-dessus.
39. Notes sur la conférence du C. en c.

avec le commandant de la ire armée can. à Grave, le 12 avril 1945", dossier du gén. Crerar officier général C. en c. 1-0.

40. Directive aux commandants des corps d'armée, 13 avril 1945, journal de Crerar, avril 1945, app. 3.
41. Directive aux commandants des divisions, 15 avril 1945, dossier de l'officier gén. commandant le er corps d'armée GOC 1-0.
42. Section de l'histoire, É.-M.G. des Pays-Bas, *Beknopt Overzicht van de Krijgsverrichtingen der Koninklijke Landmacht, 10-19 Mei* 1940 (La Haye, 1947), 87-104 et carte VIII. Notes de la Défense canadienne, marsavril 1945.
43. Sommaire n° 137 du service de renseignements de la ire div. d'inf., 14 avril 1945. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 1re div. d'inf., 13 avril 1945.
44. Historien militaire, 1re div. d'inf., "Ire division d'infanterie canadienne: Sommaire des opérations . . du 11 avril 1945 au 5 mai 1945". Journal de guerre, R.C.R., 13 avril 1945.
45. Journaux de guerre, R.C.R., 13-14 avril 1945; 6e rgt blindé, avril 1945, app. 7; Q.G. 3e br. d'inf., 13 avril 1945.
46. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. Ire div. d'inf., avril 1945, app. 35. Sommaire n° 138 du service de renseignements de la ire div. d'inf., 17 avril 1945.
47. "Commentaires sur l'opération "Cannonshot" par le major-général H. W. Foster", donnés à l'historien militaire de la 1re div. d'inf., 5 juin 1945.
48. *Ibid.,* et journal de guerre, Q.G. 2e br. d'inf., 14 avril 1945. Journal de guerre, É: M.G., Q.G. 1re div. d'inf., avril 1945, app. 37.
49. Journal de guerre, Q.G. 2e br. d'inf., 15 avril 1945.
50. Journaux de guerre, É.-M.G., Q.G. div. d'inf., Q.G. 2e br. d'inf., et P.P.C.L.I., 16 avril 1945.
51. "Commentaires sur l'opération "Cannonshot"," note 47, ci-dessus.
52. Journal de guerre, Q.G. 2e br. d'inf., 16 avril 1945.
53. Communication GO 255, 162300B, avril 1945, Q.G. dossier du 1er corps d'armée 1CC/1/Faust/1.
54. Journaux de guerre, É.-M.G., Q.G. 1re div. d'inf., Q.G. br. d'inf., R.C.R., et Q.G. 3e br. d'inf., 17 avril 1945; West N.S. Regt., avril 1945, app. 1.
55. 1re div. d'inf., "Sommaire des opérations". Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. ire div. d'inf., 17 avril 1945.
56. Statistique relative aux pertes fournie par les Archives des services de guerre, M.A.A.C., juillet 1958. Sommaire n° 139 du service de renseignements de la Ire div. d'inf., 18 avril 1945.
57. Journal de guerre, Q.G. 2e br. d'inf., 17 avril 1945. Journal des opérations, 1- br. d'inf., 17 avril 1945, série 28 (1015 h.).
58. Sommaire spécial du service de renseignements de la 5e div. blindée, 14 avril 1945, dossier du Q.G. de la 5e div. blindée 8-6 Ops.
59. Notes relatives aux ordres du, groupe d'armées, journal de guerre, E.-M.G., 5e div. blindée, avril 1945, app. 21.
60. Journaux de guerre, É.-M.G., Q.G. 49e div. (W.R.) et Q.G. de la 5e br. blindée, 14 avril 1945.
61. Journal de guerre, 9e rgt blindé, 15 avril 1945.
62. Rapport du service de renseignements sur l'officier commandant le 858e rgt de grenadiers, dossier de la armée can. 40-4-36/Int. Sommaire n° 272 du service de renseignements du 1er corps d'armée, 19 avril 1945. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 5e div. blindée, 15 avril 1945. "Rapport sur les opérations de la lie br. d'inf. can. pour la période allant du 28 mars au 5 mai 1945".
63. Rapport "Histoires descriptives, opération "Cleanser"," 18 août 1945, Officier commandant le 2e rgt blindé au B.R.A.C., Q.G. Forces can. aux Pays-Bas. Journaux de guerre, 9e rgt. blindé, Westminster Regt., et Q.G. 5e br. blindée, 15 avril 1945.
64. 2e rgt blindé, "Récit des opérations: 12 avril 1945-19 avril 1945". Journal de guerre, 5e br. blindée, 16 avril 1945.
65. Journal de guerre, 9e rgt blindé, 16 avril 1945.
66. Sommaire n° 271 du service de renseignements du lei corps d'armée, 17 avril 1945. Rapport du service de renseignements sur les prisonniers de guerre, dossier de la 1re armée can.

40-4-41/Int. Compte rendu de l'attaque sur la région d'Otterloo donné à l'historien militaire de la 5e div. blindée par le lieut. J. Hobson, interrogateur de division, 23 avril 1945. "Histoire des opérations de la 5e div. blindée can.: Avance d'Arnhem au Zuider Zee". Journal de guerre, Irish Regt. of Cda., 17 avril 1945.

67. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 5e div. blindée, 16 avril 1945.
68. Journal de guerre, Irish Regt. of Cda., 17 avril 1945.
69. Journal de guerre, 17e rgt de campagne de l'ARC, 17 avril 1945. "Récit des activités du 178 rgt de campagne can. à Otterloo, dans la nuit du 16 au 17 avril 1945" et "Rapport sur les activités du 3e rgt moyen de l'art. roy. à Otterloo, dans la nuit du 16 au 17 avril 1945", dossier du Q.G. de la 5e div. blindée 8-1/Ops; compte rendu du lieut. Hobson; situation-rapport n° 66 du 1er corps d'armée, 17 avril 1945. Statistique relative aux pertes fournie par les Archives des services de guerre, M.A.A.C.
70. 2e rgt blindé, "Compte rendu des opérations". "Histoire des opérations de la 5e div. blindée can. . . .".
71. Journal de guerre, 5e rgt blindé, 17 avril 1945. "Rapport sur les opérations du 8°h New Brunswick Hussars, au cours de la période allant du 12 avril 1945 jusqu'au 19 avril 1945 Statistique relative aux pertes fournie par les Archives des services de guerre, M.A.A.C., juillet 1958.
72. Situation-rapport n° 67 du 1er corps d'armée, 18 avril 1945. Sommaire n° 272 du service de renseignements du 1er corps d'armée, 19 avril 1945. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 5e div. blindée, 18 avril 1945. Rapport spécial d'interrogatoire, Plocher.
73. Journaux de guerre, 2e, 5e et 9e rgts blindés et Perth Regt., 18 avril 1945. "Histoires descriptives, opération "Cleanser". Statistique relative aux pertes fournie par les Archives des services de guerre, M.A.A.C., juillet 1958.
74. "Histoire des opérations de la 5e div. blindée can."
75. Situation-rapport n° 539 de la Ire armée can., 20 avril 1945. Journal des opérations du 1er corps d'armée, 20 avril 1945, série 144.
76. Instructions d'opérations nos 85 (16 avril 1945) et 86 (17 avril 1945) de la 49e div. d'inf. (W.R.). Journal de guerre, É.M.G., Q.G. 49e div. d'inf. (W.R.), 16 avril 1945.
77. Journal de guerre, É: M.G., Q.G. 49e div. d'inf. (W.R.), 17 avril 1945. Journal de guerre, 14e rgt blindé, 18-17 avril 1945.
78. Situation-rapport de la 49e div. d'inf. (W.R.), 17 avril 1945. Situation-rapport n° 67 du 1er corps d'armée, 18 avril 1945. Journal de guerre, É.M.G., Q.G. 49e div. d'inf. (W.R.), 17 avril 1945.
79. Journal de guerre, É: M.G., Q.G. 49e div. d'inf. (W.R.), 17 avril 1945.
80. Sommaire n° 14 du service de renseignements du district des Pays-Bas, 17 avril 1945. "Intentions du er corps can. au 190500B h.", dossier de la ire armée can., Officier d'étatmajor, classe 1 - Ops (Intentions).
81. Instructions d'opérations n° 87 de la 49e div. d'inf. (W.R.), 19 avril 1945. Journal de guerre, E: M.G., Q.G. 49e div. d'inf. (W.R.), 18 avril 1945. Situation-rapports nos 68 (18 avril 1945) et 71 (20 avril 1945) du 1er corps d'armée.
82. Sommaire n° 14 du Service de renseignements, district des Pays-Bas, sommaire n° 272 du Service de renseignements, 1er corps d'armée, 19 avril 1945. Documents au dossier 40-7-7/Int. de la Première armée can.
83. Journal de guerre, 14e rgt blindé, 1819 avril 1945.
84. Vicomte Chilston, "Les Pays occupés en Europe 'occidentale", dans A. et V. M. Toynbee, éditions, *Hitler's Europe ("Survey of International Affairs 1939-1946")* (Londres, 1954).
85. Secours aux Pays-Bas, monographie non publiée par la Section historique, Division G-5, SHAEF, juin 1945, 1-3.
86. Chilston, Pogue, *The Supreme Command, 457.*
87. Secours aux Pays-Bas, appendice 52. 88. *Ibis,* 13-14.
89. *Ibid,* appendice 34.
90. *Ibid.,* 18-19 et appendice 36.
91. *Ibid.,* appendice 43.
92. *Ibid.,* 33.
93. Rapport du Dr W. Pfister, 27 mars 1945, *ibid*., appendice 54.

94. Chilston.
95. *Ibid.*
96. Secours aux Pays-Bas, appendice 66. 97. *Ibid.,* appendice 68. 98. De Guingand, *Operation Victory,* 438. 99. Renseignement du Bureau du chef de l'histoire mil.
100. "Secours aux Pays-Bas", 38 et appendice 63.
101. Churchill, *Triumph and Tragedy,* 468-469.
102. *The Supreme Command, 457. Trial of the Major War Criminels* . . . (Nuremberg, 1948), XVI, 17.
103. O. d'E. M.G., classe 1, détachement de troupes spéciales, Q.G. Première armée can., au col. d'É.-M.G., 16 avril 1945: "Négociations entre les troupes hollandaises de l'intérieur et Seyss-Inquart à Amsterdam".
104. *Ibid.*
105. Renseignement du It.-gén. C. Foulkes, 27 juin 1947 (H.Q.C. 1453-6-5, vol. 1).
106. "Secours aux Pays-Bas", 40 et appendice 69. *The Supreme Command,* 457-458.
107. Chef d'É.-M. du 21e groupe d'armées au Q.G., Première armée can., 25 mars 1945, dossier 9/Adm/O Première armée can. *Administrative History of the 21 Army Group,* 98. Message SD 2902 du Q.G. du 21e groupe d'armées à la Première armée can. 12 avril 1945, dossier D.A.Q.M.G. Maint de la Première armée can. "Fonctions des Pays-Bas et arrangements conclus pour le commandement et le contrôle, au sein de la Première armée can.", gros de la Première armée can., 22 avril 1945, dossier DA & QMG/18 du corps can. Situation-rapports nos 528 (14 avril 1945) et 547 (24 avril 1945) de la Première armée can.
108. "Projet de la région des Pays-Bas pour la relève de la Zone B2 (Opération Placket)", et lettre de couverture du 25 mars 1945, dossier 9/B2/ 9-2 de la Première armée can. Instr. adm. n° 1 A. C. de la région des Pays-Bas: Méthode de répartition des secours", 31 mars 1945, *ibid.*
109. "Les Pays-Bas: Responsabilités et arrangements . . ." (Voir note 107).
110. *Ibid.* Instr. d'opér. n° 1 de la région des Pays-Bas, Placket "C"," 20 avril 1945, dossier 9/B2/9-2 de la Première armée can. Journal de guerre, Affaires civiles, Q.G. Première armée can., avril 1945, appendice 16.
111. Journal de guerre, 14e rgt blindé, 17 avril 1945.
112. Première armée can. au Directeur du gouvernement militaire, 21e groupe d'armées, 26 avril 1945, dossier 4/ Infm/0 de la Première armée can.
113. Journal de guerre, A.C., Q.G. Première armée can., avril 1945, appendice 41.
114. Journaux de guerre, Q.G. É.-M.G., 5e div. blindée, 21 avril 1945 et Q.G. É: M.G., l7e div. d'inf., 21-22 avril 1945.
115. Journal de guerre, É.-M.G., 49e div. d'inf. (W.R.) 21-22 avril 1945.
116. Journal de guerre, Q.G. br. blindée, 20-22 avril 1945.
117. Journal de guerre, Q.G. É.-M.G., 1e7 corps d'armée, 22 avril 1945.
118. M 574, dossier officier général C. en c. 1-0 du gén. Crerar.
119. Sommaire n° 276 du Service de renseignements, les corps d'armée, 22 avril 1945 et voir *ibid, n°* 256, du 3 avril 1945.

CHAPITRE XXII

La capitulation allemande

1. Churchill, *Triumph and Tragedy, vol.* II, chap. 8; Feis, *Churchill, Roosevelt, Stalin,* 599-600.
2. *Report by the Supreme Commander to the Combined Chiefs of Staff on the Operations in Europe of the Allied Expeditionary Force, 2 lune 1944 to 8 May 1945* (éd. brit.), 137.
3. M 574, dossier officier général C. en c. 1-0, vol. 2 du gén. Crerar.
4. Directive de Crerar à Simonds, 22 avril 1945, dossier officier général C. en c. 1-0-4/1 du gén. Crerar.
5. Mémoire sur une conversation avec le commandant mil/A (It-gén. G. G. Simonds) au Q.G. 2e corps can. à

1630B heures, 24 avril 1945, par le chef d'É.-M. de la Première armée can., 25 avril 1945; journal de guerre du chef d'É.-M. et Q.G. É.-M.G. (Plans), Première armée can., avril 1945, appendice 10.

6. "La prise d'Alta Mellum, Wangerooge et Spiekeroog: étude par E. M.G., (Plans), Q.G. Première armée can.", brouillon, mai 1945; *ibid,* mai 1945, appendice 3.
7. Journal de guerre, Q.G. E.-M.G., 2e corps d'armée, 20 avril 1945.
8. Situation-rapport n° 543 de la Première armée can. 22 avril 1945.
9. Instruc. d'opér. n° 67 de la Première armée can.: rôle de la 5e div. blindée can. dans le N.-E. de la Hollande, 20 avril 1945, dossier 17-1-5/Ops de la Première armée can.
10. Situation-rapport n° 587 du 2e corps d'armée, 24 avril 1945.
11. Message GO 282 du 251820B, avril 1945, journal de guerre Q.G. E.-M.G., 5e div. blindée, avril 1945, appendice 52; journal de guerre, Q.G. 11e br. d'inf., 25 avril 1945.
12. Rapports sur les opér: 11e br. d'inf. can. (période 20 avril 1945 au 2 mai 1945): Le combat de Delfzijl, 28 mai 1945.
13. Sommaire n° 100 du Service de renseignements de la 3e div. d'inf., 24 avril 1945.
14. "Le combat de Delfzijl."
15. Journaux de guerre, Q.G. É.-M.G., 5e div. blindée et Q.G. É.-M.G., 2e corps d'armée, 25 avril 1945; Le combat de Delfzijl.
16. Message GO 282 (ci-dessus, note 11), rectifié (quant à la 82e batt. de l'artil. royale can.) par les journaux de guerre, Q.G. E.-M.G., 5e div. blindée avril 1945, appendice 56, Ordre de combat et état de la situation n° 10, 27 avril 1945 et 4e rgt. anti-chars de l'ARC, avril 1945, appendice 5, rapport sur les opér. (20 avril au 2 mai 1945); Le combat de Delfzijl.
17. Journaux de guerre, Westminster Regt., 24-30 avril 1945; Irish Regt of Cda, 30 avril 1945; Le combat de Delfzijl.
18. Journal de guerre, 9e rgt blindé, 27 avril 1945.
19. Journaux de guerre, Perth Regt., 2429 avril 1945 et 5e rgt blindé, 2529 avril 1945; Le combat de Delfzijl; Rapport sur les opérations du 8th New Brunswick Hussars, période 25 avril-5 mai 1945, relativement à l'activité du rgt dans la zone de Delfzijl . Statistique relative aux pertes, Archives des services de guerre (M.A.A.C.), septembre 1958.
20. Journal de guerre, Cape Breton Highlanders, er mai 1945 (note annexée par le It. R. H. Roy).
21. Journal de guerre, Cape Breton Highlanders, er mai 1945.
22. Journal de guerre, Irish Regt. of Cda, 2 mai 1945, Statistique relative aux pertes, Archives des services de guerre (M.A.A.C.), septembre 1958.
23. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G., 5e div. blindée, 3 mai 1945.
24. Journal des opér. mil. Q.G. Première armée can. 22 avril 1945, n° de série 18. Journal de guerre, Q.G. 9e br. d'inf., 22 avril 1945: Intentions et tâches du 2e corps can. 23 avril 1945, au dossier 17-1-5/Op. de la Première armée can.
25. Notes sur le terrain du N.-O de l'Allemagne et de l'est de la Hollande, par la div. G-2 (Rens.), SHAEF, 15 janv. 1945.
26. Sommaire n° 101 du Service de renseignements de la 3e div. d'inf., 25 avril 1945 et n° 102, 29 avril 1945.
27. Q.G. 3e div. d'inf. can.: Instr. d'opér. n° 7: Opér. "Duck", 27 avril 1945.
28. Opération Duck: La prise de Leer par la 9e br. d'inf. can., 28-29 avril 1945 (Récit du brig. J. M. Rockingham fait à l'historien mil. 3e div. d'inf. 4 mai 1945); 9e br. d'inf.: opér. "Duck": instr. d'opér. n° 1, 27 avril 1945.
29. Q.G. 3e div. d'inf. can.: Instruc. d'opér. n° 7.
30. Opération "Duck": Prise de Leer par la 9e br. d'inf. can.
31. Journal de guerre, Nth N.S. Highrs., 28 avril 1945.
32. Opération "Duck": Prise de Leer par la 9e br. d'inf. can.; Journal de guerre, H.L.I. of C., 28 avril 1945.
33. Journal de guerre, S.D. and G. Highrs., 28 avril 1945. Opération 'Duck': Prise de Leer.
34. Opération "Duck"; Prise de Leer.
35. Journal de guerre, Q.G. 9e br. d'inf., 29 avril 1945. Statistique relative aux pertes, Archives des services de guerre (M.A.A.C.) septembre 1958.

36. Journal de guerre, Q.G. 7e br. d'inf., 29-30 avril 1945; "Récit du combat: 1er bat. Regina Rifle Regiment, 2930 avril 1945".
37. Instruc. d'opér. n° 8, 3e div. d'inf., 1er mai 1945. Situation-rapports nos 564 (2 mai 1945) et 568 (3 mai 1945) de la Première armée can. Journal de guerre, Q.G. 8e br. d'inf. 4 mai 1945. Journal de guerre, 7e rgt de rec., 4 mai 1945.
38. Sommaire n° 163 du Service de renseignements du 2e corps d'armée, 26 avril 1945; journal de guerre, Q.G., É.-M.G., 4e div. blindée, 26 avril 1945.
39. Situation-rapport n° 593, 2e corps d'armée, 27 avril 1945.
40. *1. Dywizja Pancerna w Walce,* 328; Intentions et tâches du 2e corps can., 30 avril 1945, au dossier 17-1-5 Première armée eau.; Situation-rapports nos 599 (30 avril 1945) et 602 (2 mai 1945) du 20 corps d'armée.
41. Situation-rapports nos 604 (3 mai 1945) et 606 (4 mai 1945) du 2e corps d'année; journal de guerre, jer rgt de chars blindés, 3 mai 1945.
42. Intentions et tâches du 2e corps d'armée, 3 et 4 mai 1945; Situation-rapport n° 610 (5 mai 1945) 2e corps d'armée. 1. *Dywizja Pancerna w Wal*ce, 329.
43. Message GO 4 du 201200B avril 45, journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 4e div. blindée, avril 1945, appendice 58.
44. Journal de guerre, A. & S.H. of C., 22 avril 1945.
45. Cassidy, *Warpath,* 318.
46. Journaux de guerre, Q.G. 10e br, d'inf. et Lincoln and Welland Regt., 24-25 avril 1945. Statistique relative aux pertes, Archives des services de guerre (M.A.A.C.), décembre 1958.
47. Journal de guerre, A. & S.H. of C., 22-23 avril 1945.
48. Récit du lt.-col. W. G. M. -Robinson, O. d'É.-M.G., classe 1, 4e div. blindée, fait à l'historien mil., 23 mai 1945.
49. *Ibid.;* journaux de guerre, É: M.G., Q.G. 4e div. blindée et Q.G. 10e br, blindée, 25-26 avril 1945; récit du lt.-col. G. D. de S. Wotherspoon, O.C. le 29e rgt de rec., fait à l'historien mil. 19 mai 1945.
50. Récit du brig. R. W. Moncel, 15 juin 1945.
51. Rapport sur l'emploi d'un char de contact, à l'appui de la 7e br. d'inf. can., 20 février 1945, sans date, au dossier 3 CD/4-1/2 du Q.G. 3e div. d'inf.
52. Col. R. W. Moncel: Le char de contact (notes concises sur son origine et son emploi); sans date; journaux de guerre, Q.G. 4e br. blindée, et Lake Superior Regt. 25 avril 1945.
53. Journal de guerre, Q.G. É.-M.G., 4° div. blindée, avril 1945, appendice 79; rapports du Service de renseignements nos 159 et 161 au 282400B et 302400B avril 1945, respectivement. Journaux de guerre, Q.G. É.M.G., 4e div. blindée; Q.G. 4e br. blindée, 26, 27 avril 1945; 21e rgt blindé; 27, 29 avril 1945; 22e rgt blindé, 26 avril 1945; 28e rgt blindé et Lake Superior Regt., 24 avril 1945.
54. Journaux de guerre, Q.G. 4e br. blindée, 27 et 29 avril 1945; Lake Superior Regt., 26 avril 1945; É.-M.G., Q.G. 4e div. blindée, 28 avril 1945.
55. Journaux de guerre, É.-M.G., Q.G. de la 4e div. blindée, 27 avril 1945 et app. 73, message GO 5 de 272215B avril 1945; Q.G. de la 2e br. blindée, 27 avril 1945.
56. Journaux de guerre, Q.G. de la 2e br. blindée, 28-30 avril 1945; du 1er rgt de chars blindés, 4 mai 1945.
57. Journaux de guerre, E.-M.G., Q.G. de la 4e div. blindée, du 22e rgt blindé, du A. & S.H. of C. et du Lincoln and Welland Regt., 30 avril 1945.
58. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. de la 4e div. blindée, avril 1945, app. 77, ultimatum au bourgmestre de Bad Zwischenahn; *ibid.,* er mai 1945; comptes rendus du brig. Moncel et du lieut.-col. Robinson.
59. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. de la 4e div. blindée, 1er mai 1945; comptes rendus du brig. Moncel et du lieut.-col. Robinson.
60. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. de la 4e div. blindée, 4 mai 1945.
61. Journaux de guerre, 22e et 28e rgts blindés, A. & S.H. of C., et Lake Superior Regt., 4 mai 1945.
62. Journal de guerre, É: M.G., Q.G. de la 2e div. d'inf., 21 avril 1945.
63. Journaux de guerre, Q.G. de la 4e br. d'inf., 19 avril 1945; Essex Scottish, 18 avril 1945; historien mili-

taire de la 2e div. d'inf., 20 avril 1945; et Q.G. de la 5e br. d'inf., 22 avril 1945.

64. Sommaire n° 81 du service de renseignements, 2e div. d'inf., 23 avril 1945, et sommaires du service de renseignements nos 220 et 221 à 232200B et 242045B avril 1945, respectivement, journal de guerre, É.-M.C., Q.G. de la 2e div. d'inf., avril 1945, app. 4.
65. Journaux de guerre, Cameron Highrs. of Cda et Q.G. de la 6e br. d'inf., 23-24 avril 1945. Sommaire n° 220 du service de renseignements de la 2e div. d'inf.
66. Journal de guerre, Q.G. de la 4e br. d'inf., 24 avril 1945.
67. *Ibid.,* 25-26 avril 1945. Journaux de guerre, Royal Regt. of Cda et R.H.L.I., 25 avril 1945.
68. Blake, *Mountain and Flood,* 202; Essaine, *The* 43r5 *Wessex Division at War 1944-1945,* 260-263; Scarfe, As*sault Division,* 258-266.
69. Journaux de guerre, 10e rgt blindé, Toronto Scottish Regt. (M.G.), et Black Watch of Cda, 26 avril 1945. Statistique relative aux pertes fournie par les archives des services de guerre, M.A.A.C., septembre 1958.
70. Journaux de guerre, Le Régiment de Maisonneuve et le Calgary Highrs., 26 avril 1945. Statistique relative aux pertes fournie par les archives des services de guerre, M.A.A.C., septembre 1958.
71. Journal de guerre, historien militaire de la 2e div. d'inf., 27 avril 1945.
72. Journal des opérations, Q.G. du gros du 2e corps d'armée, 28 avril 1945, série 34. "Intentions et tâches, 2e corps can., 29 avril 1945", dossier 17-1-5/Ops. de la armée can. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. de la 2e div. d'inf., avril 1945, app. 10, message GO 3 de 281615B, avril 1945.
73. Situation-rapport n° 570 de la Ire armée can., 5 mai 1945.
74. "Mémoire concernant les objectifs de l'attaque aérienne sur Oldenburg qui dépassaient les moyens d'action du groupe 84 de la R.A.F.", colonel d'E.-M.G. au chef d'É.-M. de la Ire armée can., 17 avril 1945.
75. "Intentions et tâches, 2e corps can., 29 avril 1945".
76. Journaux de guerre, É.-M.G., Q.G. de la 2e div. d'inf., mai 1945 (app. 2, situation-rapports) et historien militaire de la 2e div. d'inf. 4 mai 1945.
77. Situation-rapports nos 496-497 de la 2e armée britannique, 29 mars 1945.
78. Patrick Forbes, 6th *Guards Tank Brigade: The Story of Guardsmen in Churchill Tanks* (Londres, sans date), 143; capit. Nigel Nicolson et Patrick Forbes, *The Grenadier Guards in the War of* 1939-1945 (Aldershot, 1949), I, 212. Journal de guerre, er bat. de parachutistes, 30 mars 1945.
79. Journal de guerre, er bat. de parachutistes, 1-4 avril 1945; Hilary St. George Saunders, *The Red Beret: The Story of the Parachute Regiment at War* 1940-1945 (Londres, 1950), 313.
80. Lettre du brig. S. J. L. Hill au lieut.gén. P. J. Montagne, 9 avril 1945; journal de guerre, er bat. de parachutistes, 8 avril 1945.
81. Forbes, 6th *Guards Tank Brigade,* 157.
82. Journal de guerre, er bat. de parachutistes, 14-30 avril 1945. Saunders, 314. Situation-rapports nos 559, 561 et 564 de la 2e armée, 29 et 30 avril et 2 mai 1945. *Memoirs* de Montgomery, 332.
83. Journaux de guerre, er bat. de parachutistes et Royal Scots Greys, 2 mai 1945. Lieut.-col. R. M. Carver, *Second to None: The Royal Scots Greys,* 1919-1945 (Glasgow, sans date), 190.
84. Journaux de guerre, er bat. de parachutistes et Royal Scots Greys, 2 mai 1945. Statistique relative aux pertes, fournie par les archives des services de guerre, M.A.A.C., septembre 1958.
85. Journaux de guerre, Q.G. de la 2e br. d'inf. et Seaforth Highrs. of Cda, 27 avril 1945; chef d'état-major et état-major général (Plans), 1re armée can., mai 1945, app. 5.
86. Journal de guerre, chef d'état-major et état-major général (Plans), 1re armée can., mai 1945, app. 5, "Mémoire résumant les arrangements pris en vue de la réunion avec les représentants des autorités allemandes en Hollande", 27 avril 1945, et appendices "A", "B" et "C', décrivant la réunion du 28 avril 1945.
87. *Trial of the Major War Criminals be-*

fore the International Military Tribunal: Nuremberg: 14 November 1945-1 October 1946 (Nuremberg, 1948), XVI, 17.

88. Journal de guerre, chef d'état-major et état-major général (Plans), lie armée can., mai 1945, app. 5, "Notes prises par le chef d'état-major de la lre armée can. lors de la 2e réunion des représentants alliés avec les représentants allemands concernant l'alimentation des Hollandais de la Hollande occidentale: lundi 30 avril 1945", 1er mai 1945, et app. "A", note prise par le B. d'É.-M. du 21e groupe d'armées, 1er mai 1945.
89. Sommaire n° 290 du service de renseignements du er corps d'armée, 6 mai 1945.
90. Journal de guerre, chef d'É.-M. et état-major général (Plans), Ire armée can., mai 1945, app. 5, "Décisions prises lors d'une réunion entre le lieut.-gén. C. Foulkes, commandant le er corps can., et le lieut.-gén. Reichelt . . . qui a eu lieu près de Wageningen, 1200B h., 1er mai 1945".
91. *Ibid.,* officier général commandant le er corps d'armée aux commandants subalternes, 1er mai 1945.
92. Journal de guerre, division A. & Q., Q.G. du er corps d'armée, avril 1945, app. 3, "Réunion tenue dans la remorque-caravane du chef d'étatmajor, 1800B h., 26 avril 1945", 29 avril 1945.
93. *Ibid.;* lettre circulaire du commandant du district des Pays-Bas, 3 mai 1945, division "Q" de la 1re armée can., dossier "D.A.Q.M.G. Maint"; *Administrative History of 21 Army Group,* 98.
94. Lettre circulaire du commandant du district des Pays-Bas, 28 avril 1945, division "Q" de la Ire armée can., dossier "D.A.Q.M.G. Maint".
95. "Secours pour les Néerlandais" (note 85 au chap. XXI), p. 41-42; Saunders, *Royal Air Force 1939-1945,* III, 277; Craven et Cate, *The Army Air Forces in World War II, III,* 784.
96. Journaux de guerre, sous-directeur des fournitures et des transports, Q.G. arrière du er corps d'armée, 30 avril et 2 mai 1945, et Q.G. de l'intendance royale can. des troupes du 1er corps d'armée, 2-3 mai 1945.
97. "Histoire de l'intendance royale can. et de l'intendance royale du er corps can., mai 1945" (préparée sous l'autorité du sous-directeur des fournitures et des transports, Q.G. arrière du er corps d'armée), p. 12; journal de guerre, E.-M.G., Q.G. de la 49e div. d'inf. (W.R.), 2 mai 1945.
98. Journal de guerre, Affaires civiles, Q.G. de la 1re armée can., mai 1945, app. 20, "Rapport hebdomadaire n° 26" (6-12 mai 1945) du sous-directeur du gouvernement militaire, lre armée can., 15 mai 1945.
99. *Ibid.,* rapports hebdomadaires nos 26 et 27.
100. *Ibid.,* rapport hebdomadaire n° 26.
101. Journal des opérations de l'armée, Q.G. de la 1re armée can., er mai 1945, série 53; "Procès-verbaux de la conférence du matin à 0830B h. 1er mai 1945" 1er mai 1945, dossier 122-1/Ops de la armée can.; "Secours pour les Néerlandais", p. 44-45; rapport hebdomadaire n° 27 sur les Affaires civiles, 22 mai 1945.
102. Journal personnel du gén. Crerar, mai 1945, app. "C".
103. Eisenhower, *Crusade in Europe,* 422-424; Montgomery, *Normandy to the Baltic,* 220-221, et *Memoirs,* chap. 20.
104. Journal du gén. Crerar, 4 mai 1945, et app. "C", son mémoire (4 mai 1945) de conversations téléphoniques avec les brigadiers Belchem et Rodger. Journal des opér., Q.G. de la 3e div. d'inf., 4 mai 1945, série 27 (1300 h.).
105. Journal du gén. Crerar, 4 mai 1945. Journal de guerre, É.-M.G. (Opér.), Q.G. de la Ire armée can., mai 1945, app. 12, message GO 411A, Exfor Main à la armée can. et à la 2e armée britannique, de 042050B, mai 1945.
106. *Normandy to the Baltic,* facsimile, p. 223.
107. Pogue, *The Supreme Command,* 485494.
108. Journal de guerre, 22e rgt blindé, 4 mai 1945. M.A.A.C. dossier C-6-G1374.
109. Journal de Crerar, mai 1945, app.
110. Renseignements fournis par les archives des services de guerre, M.A.A.C., septembre 1958.

111. Pertes du Royaume-Uni d'après le G.Q.G. 2e échelon, Q.G. du 21e groupe d'armées, juin 1945. Pertes des États-Unis d'après le Bureau du chef de l'histoire militaire (Washington), mars 1959. Autres pertes alliées d'après le ministère de la Guerre (statistique de l'A.G.), juin 1945.
112. Journal de guerre, officier général commandant en C., e armée can., mai 1945, app. "H".
113. *Ibid.,* traduction, 17 mai 1945.

CHAPITRE XXIII

Les répercussions de la reddition allemande

1. Bulletin n° 2 du service de renseignements du 2e corps d'armée, 11 mai 1945.
2. Journal de guerre, E.M.G., Q.G. du 2e corps d'armée, 5 mai 1945.
3. Journaux de guerre, historien militaire de la 2e div. d'inf. et de l'É.M.G., Q.G. de la 3e div. d'inf., 7 mai 1945.
4. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. de la 3e div. d'inf., mai 1945, app. 9, "Notes confirmant les instructions verbales émises le 5 mai", 6 mai 1945.
5. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. de la 4e div. blindée, 5-25 mai 1945.
6. Journal de guerre, historien militaire de la 2e div. d'inf., 7 mai 1945; journal de guerre, É.-M.G., Q.G. de la 2e div. d'inf., mai 1945, app. 13, "Procès-verbaux de la réunion entre l'officier général commandant la 2e div. d'inf. can. et les commandants allemands", 7 mai 1945.
7. Journal de guerre, officier général commandant en C. la ire armée cari., mai 1945, app. "E", 6 mai 1945.
8. Journal de guerre, E.-M.G., Q.G. du let corps d'armée, mai 1945, app. 43, "Liste n° 5 des décès du corps can.", 16 mai 1945.
9. Sommaire n° 290 du service de renseignements du er corps d'armée, 6 mai 1945, app. "A".
10. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. de la 1re div. d'inf., 8 mai 1945.
11. Journal de guerre, officier général commandant en C. la l7e armée can., mai 1945, app. "M", programmes des événements, 21 mai 1945. *From Normande to Hanover, lune 1944-lune* 1945 (groupe n° 84, 2e force aérienne tactique) (sans lieu ni date), 39.
12. Rapport du gén. Crerar au ministre de la Défense nationale, er août 1945.
13. Journal de guerre, division A. & Q., er corps d'armée, mai 1945, app. 2, traduction d'un ordre envoyé à la 25e armée allemande par le col.-gén. Blaskowitz, 19 mai 1945.
14. Journal de guerre, officier général commandant en C. la lie année can., mai 1945, app. "R", directive au col: gén. Johannes Blaskowitz, 28 mai 1945. Rapport du gén. Crerar au ministre de la Défense nationale, er août 1945.
15. Journal de guerre, officier général commandant en C. la ire armée can., mai 1945, app. "G", lettre à tous les commandants et officiers commandants, 8 mai 1945.
16. *First Canadian Army Handbook of Rehabilitation Training and Welfare in the Post-hostilities Period,* avril 1945.
17. Journal de guerre, A. & Q., Q.G. du corps d'armée, mai 1945, app. 2, "Programme de divertissements: er corps can. pour la semaine du 1419 mai". *The Maple Leaf* (édition du nord-ouest de l'Europe), e.g., 10, 17 et 18 juillet 1945.
18. *30 Corps District Handbook, First Edition, August* 1945, 61, 125; journal de guerre, É.-M.G., Q.G. de la 3e div. d'inf., force d'occupation de l'armée canadienne, août-octobre 1945.
19. *First Canadian Army Handbook of Rehabilitation Training and Welfare,* 6.
20. Rapport du général Crerar au ministre de la Défense nationale, 1er août 1945.
21. *The Maple Leaf* (édition de l'Europe nord-occidentale), 11 mai 1945; Six *Years of War,* 432-433.
22. Rapport du général Crerar, août 1945.
23. Journal de guerre, de l'officier général commandant en chef, Première armée canadienne, 10 juillet 1945 et

appendice, lettre du 10 juillet 1945 à tous les commandants et officiers commandants.

24. Instruc. admin. n° 30 de la Première armée can.: Plan du licenciement de la Première armée can., 7 juin 1945, dossier de la Première armée can. 8/Adm. Instr/1-1-12; Graphiques et mémoire circulaire. 7-23-9/SD de l'Officier commandant général en chef de la Première armée can., 12 juin 1945, dossier 8-10-22/Ops de la Première armée canadienne.
25. Rapports périodiques sur le licenciement de la Première armée canadienne pour les semaines terminées les 7 et 14 juin 1945, dossier 4/Progress/ 11/2 du Q.G.A.C.; O.G. 321 du 17 sept. 1945. Documents au dossier 50/C.A.A.C./1 du Q.G.A.C.
26. Rapports périodiques sur le licenciement de la Première armée canadienne et des troupes canadiennes dans les Pays-Bas pour les semaines terminées le 28 juin, les 19 et 26 juil. et le 23 août 1945, dossier 4/Progress/11/2 du Q.G.A.C.
27. Rapports périodiques, dossier 4/Progress/11/2 du Q.G.A.C. Situationrapports nos 608 (26 mai 1945) et 629 (16 juin 1945) de la lie armée can. journal de guerre, É.-M.G., Q: G. 2e div. d'inf., 9 juil. 1945. Ordres généraux 388 et 111, 16 nov. 1945 et 8 mai 1946.
28. Journal de guerre, Bureau du camp, Q.G. des troupes can. dans les P.-B. juil. 1945, appendice 12.
29. Journal de guerre, de l'officier général commandant en chef, Première armée can., 30 juillet 1945.
30. Ordre admin. spécial n° 97 du Q.G.A.C., 30 juil. 1945.
31. Rapports périodiques pour les semaines terminées le 30 août et le 29 nov. 1945, dossier 4/Progress/11/2 du Q.G.A.C. O.G. 52 et 71, 2 et 21 de mars 1946.
32. Le sous-chef de l'É.-M.G. au chef de l'É.-M., Q.G.A.C. (approuvé par celui-ci), 22 mai 1946, dossier 1/Org N.W.E./1, du Q.G.A.C.
33. L'officier chargé de la sec. can. Q.G. de l'armée brit. sur le Rhin (E.N.-O.) au Q.G.A.C. 10 oct. 1946, dossier 1/Org N.W.E./1/2. du Q.G.A.C.
34. Soumission n° 168 de l'É.-M. du Q.C.A.C., 12 nov. 1946, approuvée par le chef d'É.-M., Q.G.A.M., 13 nov. 1946, *ibid.* Supplément n° 10 des ordres de l'armée can. 17 mars 1947.
35. Appel téléphonique GSO 894 de Défensor à Canmilitry 22 déc. 1944, dossier 1/Occup Gp/1 du Q.G.A.C.
36. Dossier W 22-5-G, vol. 1 (19451946), du Bureau du Conseil privé.
37. Appels tél. GS 4165, Canmilitry à la Première armée can. 29 déc. 1944; C3 de l'O.G.C. en chef de la Première armée can. au Canmilitry 1 janv. 1945, Dossier 1/Occup Gp/1 du Q.G.A.C.
38. Appel tél. C70, gros de la Première armée can. à Canmilitry, 11 mars 1945, *ibid.*
39. Appels tél. IC 41, Canfor (Exfor arrière) à Canmilitry, 10 mars 1945; C69, gros de la Première armée can. à Canmilitry, 11 mars 1945; CGS 116, Defensor à Canmilitry, 12 mars 1945, *ibid.* Ordre de combat de la brigade can. à Berlin, appendice "A" au mémoire 71-17-3/SD du chef d'É.-M. de la Première armée cana, 4 mai 1945, ainsi que la modif. n° 1 du 6 mai 1945, *ibid.*
40. Rapport du gén. Crerar au ministre de la Défense nationale, 1er août 1945. Journal de guerre, *Loyal Edmonton Regt.* juil. 1945, *addendum.*
41. "Troupes d'occupation canadiennes", Parties I et II, ainsi que la lettre circulaire 71-17-2/SD de la Première armée can., 18 mai 1945, Q.G.A.C., dossier 1/Occup Gp/1.
42. Situation-rapport n° 632 du 2e corps d'année, 17 mai 1945.
43. Ordre gén. 319, 17 sept. 1945; Journaux de guerre, A. & Q., Q.G. 3e div. d'inf., Troupes d'occupation de l'armée canadienne, juin 1945, et appendice "C", et Q.G. de l'E.-M.G., 3e div. d'inf., des T.O.A.C., 4 au 21 juin 1945; Rapport du gén. Crerar, 1e7 août 1945. Roy, *Ready for the Fray,* 438-441.
44. Journal de guerre, A & Q., Q.G. 3e div. d'inf., T.O.A.C., juin 1945, appendice "Z"; juillet 1945, appendice 53.
45. Journal de guerre, Q.G. de l'E.-M.G., 3e div. d'inf., T.O.A.C., juin 1945, appendice 4, message à tous les commandants, 15 juin 1945.
46. Rapport sur l'organisation et l'activi-

té des T.O.A.C., par le Q.G. des T.O.A.C., et mémoire des sous-chefs d'É.-M., Q.G.A.C., 28 fév. 1946. Journal de guerre, Q.G. de l'É.-M.G., 3e div. d'inf., T.O.A.C., juil. 1945, appendice 6.

47. Journal de guerre, É.-M.G., Q.G. 3e div. d'inf., T.O.A.C., 21 juil. 1945; août 1945, appendices 19 et 27.
48. Journal de guerre, Q.G. de l'É.-M.G., 3e div. d'inf., T.O.A.C., *passim.* Renseignement fourni par le brig. R. P. Rothschild (ancien O.E.M.I., 3e div. d'inf. T.O.A.C.), 19 sept. 1958.
49. Appels tél., 3e div, d'inf., T.O.A.C., au Q.G.A.C., 28 juil. 1945; Canmilitry à Defensor, 28 juil. 1945; Defensor à Canmilitry, 8 août 1945; lettre de l'officier général commandant la 3e div. d'inf., T.O.A.C., au chef de l'E.-M., Q.G.A.C., 15 août 1945; Appels tél. Canmilitry à Defensor, 15 août 1945; Defensor à Canmilitry, 14 sept. 1945, tous au dossier 1/Occup Gp/1 du Q.G.A.C.
50. Appel tél. External à Dominion, 8 déc. 1945, dossier 1/Occup Gp/2 du Q.G.A.C.
51. Appels du premier ministre du Royaume-Uni au premier ministre du Canada 3 janv. 1946; Premier ministre du Canada au premier ministre du R.-U., 14 janv. 1946; Defensor à Canmilitry, 8 fév. 1946, *ibid.*
52. Appels tél. Cancof à Canmilitry, 11 fév. 1946, et Canmilitry à Cancof, 15 fév. 1946, *ibid.*
53. Appel de la 3e div. d'inf., T.O.A.C., au Q.G.A.C., 9 mai 1946, *ibid;* Journal de guerre du Q.G. de l'E.-M.G., 3e div. d'inf., T.O.A.C., 15 mai 1946; O.G. 238 du 28 sept. 1946.

CHAPITRE XXIV

Administration et certaines activités et problèmes spéciaux

1. L'aspect administratif des opérations de la Première armée can., juil.oct. 1944", mémoire de l'entrevue avec le maj.-gén. A. E. Walford, 16 oct. 1944.
2. Appel tél. Q.M.G. 2937, Canmilitry à Defensor, 6 avril 1943, dossier 1/ Conf/12/2 du Q.G.A.C., voir *Six Years of War,* 100-102.
3. Procès-verbal de la conférence tenue au Q.G. de la Première armée can. . . .10 janv. 1943 (Journal personnel (lu gén. McNaughton, janvier 1943, appendice "M").
4. Appel tél. GS 1081, Canmilitry à Defensor, 13 mai 1943, dossier 1/Conf/ 12/2 du Q.G.A.C.
5. Penhale au Q.G. de la Première armée can. 6 avril 1944, dossier 1/ Conf/12/3 du Q.G.A.C.
6. *Canadian Mutual Aid Board, Second Annual Report, to March 31, 1945,* 14-15. L'officier administrateur du Q.G. canadien au sous-secrétaire d'État pour la guerre, 12 août 1943, dossier 1/Conf/12/3, du Q.G.A.C.,
7. Appel tél. Q.M.G. 3088, Canmilitry à Defensor, 18 juin 1943, dossier 13/Stores Pool/1, du Q.G.A.C.
8. MacQueen au Major-gén. en charge de l'administration, 2 nov. 1944, dossier 1/Conf/12/4 du Q.G.A.C.
9. Lister au Q.G.A.C. (à l'attention du maj.-gén. en charge de l'admin.) 10 nov. 1944, *ibid.*
10. *Administrative History of 21 Army Group, 6 June* 1944-to *8 May 1945,* 4.
11. *Ibid.,* 2.
12. Faits saillants de l'administration, Première armée can., déc. 1939 à septembre 1944, mémoire de la section des plans, Q.G. Première armée can., 24 sept. 1944.
13. Journal de guerre, Q.G. Terminus n° 1 des lignes de communications, janv. 1945.
14. Mémoire de l'entrevue avec le maj.gén. Walford, voir note 1 ci-dessus.
15. *Administrative History of 21 Army Group, 11.*
16. Faits saillants de l'administration, voir note 12 ci-dessus. Journaux de guerre, Q.G. groupe n° 1 de sapeurs de chemin de fer (Génie) et l7e cie de télégraphistes de chemin de fer (Corps des transmissions) septembre 1944.
17. Faits saillants de l'administration.
18. Journal de guerre, Q.G. er terminus

des 1. de c., août-septembre 1944. Archives du Royaume-Uni.
19. Faits saillants de l'administration, voir note 12 ci-dessus.
20. Journal de guerre, Q.G. terminus n° 1 des 1. de c. octobre-nov. 1944. Statistique hebdomadaire des pertes et effectifs, Première armée can. 14 fév. 1945.
21. Archives du Royaume-Uni.
22. Archives du Royaume-Uni. Journal de guerre, dépôt central n° 1 de munitions, sept.-déc. 1944, et documents au dossier 1/Ops/Report/13 de la Première armée can.
23. *Administrative History, 21 Army Group, 101.*
24. Journal de guerre, Q.G. Terminus de la Première armée can., 18 avril 1945.
25. Documents au dossier du er échelon 501/1/Ech/1 et au dossier du Q.G.A.C. 6/1 Ech HQ BAOR/1.
26. Nicholson, *The Canadians in Italy,* 349.
27. Correspondance au dossier 6/1 Ech HQ BAOR/1 du Q.G.A.C.
28. Journal de guerre, Sec. can., G.Q.G. er éch., 21e groupe d'armées, mars 1944, appendice 21.
29. Q.G.A.C. au ministère de la Guerre, 10 mars 1944 et Dir. des services d'é.-m. ministère de la Guerre, au Q.G.A.C., 25 mars 1944, dossier 6/1 Ech H.Q. BAOR/1 du Q.G.A.C.
30. Journal de guerre, sec. can. G.Q.G., er éch. 21e groupe d'armées, août 1944-juin 1945. Contrôles, appendices 34 et 36 du journal de décembre.
31. Méthode de fournir et de maintenir le personnel de l'armée can. outremer, Partie I, autorisée par l'ordre de service courant n° 2774 de l'armée canadienne outre-mer, 15 nov. 1942. Nicholson, Les Canadiens en Italie, 365, 722.
32. Journal de guerre, Sec. can. G.Q.G., 2e éch., 21e groupe d'armées, août 1944-juin 1945, en particulier 9 déc. 1944.
33. Documents au dossier 22/CWAC/1 du Q.G.A.C.
34. Documents au dossier 6/2 CBR Gp/1 du Q.G.A.C.
35. Documents au dossier 3/Sicily/1/2 du Q.G.A.C.
36. Ordre général 297 du 21 juin 1944.
37. Journaux de guerre, 2e groupe de renforts de base, 10e bat., 6 juin 1944; 9e bat., 13 juin 1944; 13e bat., 3 août 1944; Q.G. 2e groupe de renforts de base, août 1944.
38. Journal de guerre, O.G.C. en chef de la Première armée can. nov. 1944, appendice "D".
39. Bostock au sous-adjudant gén. (A), 8 mai 1944, dossier 42/21 A Gp/1 du Q.G.A.C.
40. Appel tél. Canmilitry à l'O.G.C. en chef de la Première armée can. 26 août 1944, dossier 1/Wastage/2/2 du Q.G.A.C.
41. Appel tél. Canmin à Canmilitry, er oct. 1944, Q.G.A.C. 44/21 A Gp/ 1/2.
42. Stacey, *L'Armée canadienne, 19391945,* 49-50, 238-242. Sous-chef de l'E. M.G.(A), Q.G.D.N. Notes sur l'état des renforts, 28 déc. 1944 (H: Q.S. 8915, F.D. 27).
43. Documents au dossier 6/2 CBR Gp/ 1 du Q.G.A.C.
44. Moran au Q.G.A.C. (Attention du sous-adjudant gén. adjoint (A), 30 mars 1945, dossier 44/21 A Gp/1/3 du Q.G.A.C.
45. Statistique provenant des rapports figurant au dossier H.Q.S. 20-6 vol. 81; États codifiés des pertes et effectifs, journal de guerre, A. & Q., Q.G., Première armée can.; et parfois des rapports heb. des effectifs.
46. Appel tél. Canmilitry à Defensor, 24 fév. 1945, dossier H.Q.S. 20-6, vol. 82.
47. Rapport du 2e échelon au er échelon, 21 mai 1945, dossier 99/22/ Stats Spec/43 du 2e éch. et statistique des Archives des services de guerre (M.A.A.C.), oct. 1958.
48. Statistique des Archives des services de guerre (M.A.A.C.).
49. Appel tél. Defensor à Canmilitry, 22 sept. 1943; Letson au ministre, 29 nov. 1943; tous deux au dossier H.Q. C8932-1, vol. 1.
50. Procès-verbal de la réunion et notes du brig. E. G. Weeks, dossier 9/ Loan/6 du Q.G.A.C.
51. Documents au dossier *ibid.*
52. Appel tél. Defensor à Canmilitry, 7 avril 1944, ibid.
53. Gén. Montague au Sec., Q.G.D.N. 1er août 1944, *ibid.* Statistique de l'A.G. (Stat) Q.G.A.C., 1945.
54. Appel tél. Defensor à Canmilitry,

1er août 1944, dossier 9/loan/6 du Q.G.A.C.

55. Appel tél. Canmilitry à Defensor, 2 août 1945, dossier 9/Loan/6/3 du Q.G.A.C.
56. Rapport n° 145 de l'historien xnilitaire du Q.G.A.C. 27 sept. 1945, d'après les archives du Q.G.A.C.
57. Maj.-gén. sir Colin Gubbins, "Mouvements de résistance pendant la guerre", *Journal of the Royal United Service Institution,* mai 1948.
58. Maurice J. Buckmaster, *Specially Employed* (Londres, 1952), 93, et *They Fought Alone* (Londres, 1958), 19.
59. Gubbins, "Mouvements de résistance pendant la guerre."
60. Hilary St. G. Saunders, *Royal Air Force 1939-1945* (Londres, 1954) III, 181-2.
61. Buckmaster, *Specially Employed,* 26. 62. lnstruc de bureau n° 91, Q.G.A.C., 26 mai 1944, dossier 1/Loan Pers/1/(MS). du Q.G.A.C.
63. Première armée can. au Q.G.A.C. 4 janv. 1943, dossier 9/Civ Affairs/1 du Q.C.A.C. Officier supérieur du Q.G.A.C. au Q.G.D.N., 31 mai 1943, H.Q.S. 9082-1, Vol. 1.
64. *Ibid.,* vol. 6, FD 31, 2 déc. 1943.
65. Lettre du ministère de la Guerre, 26 janv. 1944, dossier 1/Org Civil Affairs Staff/1 du Q.G.A.C.
66. Officier supérieur du Q.G.A.C. à l'O.G.C. en chef de la Première armée can. 23 janv. 1943, et au souschef militaire des Affaires civiles, ministère de la Guerre, 15 fév. 1943, dossier 2/Civ Affairs/1 du Q.G.A.C.
67. Documents au dossier H.Q.S. 9072-1, vol. 8, FD 12, 17 fév. 1944 et au dossier 9/Civ Affairs/1 du Q.G.A.C.
68. Appel tél. Defensor à Canmilitry, 11 oct. 1943, dossier 1/Forestry 1/3 du Q.G.A.C.
69. Q.G.A.C. au ministère de la Guerre, 31 mai 1944, dossier 1/Forestry/1/4 du Q.G.A.C.
70. Journal de guerre, C.F.C., février 1945, appendice 2. Journal de guerre section forestière spéciale n° 1, C: F.C., avril 1944.
71. Journaux de guerre, 25e cie C.F.C., 20-21 déc. 1944; Q.G. du 1er groupe forestier, déc. 1944, appendice 12. Macklin au chef d'É.-M., Q.G.A.C., 4 janv. 1945, dossier 1/Forestry/1/4 du Q.G.A.C.
72. Journal de guerre, Q.G., er groupe forestier, nov. 1945, appendice 2.

Conclusion

1. Ordre de service courant 5941 de l'armée canadienne outre-mer, 4 juil. 1945.
2. Statistique des Archives des services de guerre (M.A.A.C.), oct. 1958.
3. Périodique n° 1 du Service de renseignements de la Première armée can. 14 mai 1945.
4. Observations de l'O.G.C. en chef aux correspondants militaires, 7 fév. 1945, dossier du gén. Crerar officier général C. en c. 1-0-7-11.
5. *Daily Telegraph,* 6 mars 1945.

INDEX — PARTIE I

GÉNÉRALITÉS

Les grades et les décorations indiqués sont ceux qui étaient connus à la date de la compilation du présent volume.

A

Aardenburg: 415, 421.
Abbaye-aux-Hommes: 174.
Abbeville: 297, 312-316, 320, 341, 375, 664.
"Aberlour", opération: 161.
Abraham, le général d'infanterie Erich: 524.
Achterhoek: 607.
Achterveld: 642.
Acon: 139.
Adair, le mai.-gén. Sir A.H.S., C.B., D.S.O., M.C.: 545.
Administration militaire néerlandaise: 619 *(renvoi).*
Aeltre : 344.
Aéronefs. *Voir* les désignations.
Affaires civiles (service canadien): 355, 371, ,315, 644, 675-676.
Afferden: 519, 523.
Ahlhorn: 636.
Aide mutuelle des Nations Unies: 661.
Airaines: 316.
Aix-la-Chapelle: 323, 340, 409-410, 453, 455, 467, 477.
Ajax, l': 101.
Akkrum: 588.
Alanbrooke, le maréchal vicomte, K.G., G.C.B., O.M., G.C.V.O., D.S.O.: commandement de la Première armée canadienne, 34; relations avec l'armée canadienne, 46-47; rapports adressés par Montgomery, 153, 155-156, 179, 322-324; Montgomery et les Américains, 288; comparaison avec le général Marshall, 336; Anvers, 348, 412; rend visite à la Première armée canadienne, 545 *(renvoi);* invasion de la Rhénanie, 559-560, 575; *autre réf.,* 20.
"Alarich", plan (allemand): 53.
Albert, canal: 25, 317, 319, 386-387.
Aldegem: 415.
Alderney: 52 *(renvoi).*
Alençon: 177, 193, 223, 246, 248, 261, 266, 690.
Alexander, le maréchal, très bon. comte de Tunis, K.G., G.C.B., G.C.M.C., C.S.I., D.S.O., M.C.: 21, 559.
Algonquin, l': 104, 156.
"Algonquin", pont: 592.
Allard, le major-général J.-V., C.B.E., D.S.O., E.D., C.D.: 573, 637, app. "G".
Allen, le major-général Terry de la M., C.B. (hon.): 413 *(renvoi).*
Aller, 1': 580.
Almelo: 578, 580, 584, 590, 654.
Almen: 578.
Alost: 667.
Alpen: 545-547, 553.
Alphen: 404.
Alte-Mellum: 625, 650.
Amaye-sur-Orne: 155, 194.
Amblie: 82, 156, 163, 314.
Amersfoort: 469, 605, 608, 610-613, 621, 643, 650, 652, 654-655, 657.
"Amherst", opération: 585-586.
Amiens: 298, 312, 315, 324, 375.
Amirauté: 8, 16 *(renvoi), 76.*
Amphibie, matériel. *Voir* Péniches de dé barquement.
Amsterdam: 381, 499 *(renvoi),* 605, 612, 615, 617.
Anderson, le brigadier J. E., D.S.O., C.D.: 361.
"Anger", opération: 597-600, 603-604.
Angeren: 601.
Angers: 89, 223.
Anguerny: 81, 83, 115, 119, 143-144.
"Angus", opération: 407. Anisy: 81, 83, 119.
Ankara (opération "Cicero"): 61, 62 *(renvoi).*
Ante, l': 264, 266, 268.
Antonov, le général (chef adjoint de l'étatmajor de l'Armée rouge): 560.
Anvers: objectif des Alliés, 18, 93, 317; plans en vue de la prise, 297, 313, 325, 327; défense des Allemands, 317-319; opérations contre la ville, 328; prise, 318-319, 325, 327,,338; exploitation du port, 328, 334-335, 348-349, 354, 376-377, 453; opérations de l'Armée canadienne, , 345-348, 379, 381-382, 386-391, 394; dégagement du port, 378, 380, 383, 385,

397, 401, 409-413, 437, 439, 678, 691692; opérations au nord de la ville, 402, 404-406; le port est ouvert, 449-450; offensive des Ardennes, 467, 469-471, 473; base, 559, 562, 566, 616, 643, 664-665, 667, 669.
Anvers-Turnhout, canal: 387-389, 404, 429.
"Anvil", opération: 23, 283.
Anzio: 23, 222 *(renvoi)*.
Apeldoorn: objectif des Canadiens, 562, 578, 597-598; opérations contre la ville, 583584, 599, 602, 606-607; prise, 608-809; opérations à l'ouest de la ville, 610-613; sous-alimentation, 620; *autres réf.,* 646, 652, 654.
Apeldoorn, canal d': 607. Apen: 635.
Appingedam: 628.
"Apple Pie", plan: 352.
Approvisionnement et entretien: invasion, 11-12, 89-93, 151; administration canadienne, 661-665; *autres réf.,* 346, 376377, 449, 484-485.
Appui aérien: avant l'invasion, 23-27; durant l'invasion, 42-43, 77-78, 97, 99-100, 151, 154, 171-181; opération "Spring", 200, 204; Tilly, 218; opération "Totalize", 220-225, 236-237, 251-252; "Tractable", 254; Le Havre, 351-352; Boulogne, 356-358, 362; Calais, 367-373; l'Escaut, 391-400, 423, 432-436, 443, 445-447; opération "Veritable", 492-495, 500 *(renvoi); autres réf.,* 7-13, 455.
Appui naval: invasion, 78-79, 99-107, 159, 181; Le Havre, 351-353; l'Escaut, 393394, 437-439, 441-442; *autres réf., 7-8,* 12-13.
Arbour, le sous-off. br. cl. 2 Abram, M.C.: 232.
"Arcadia", conférence: 4-5.
Archibald, le lieut.-col. C.R., M.B.E., E: D.: app. "G".
Ardenne, abbaye d': 141-142, 168, 172-173.
Ardennes, forêt des: 468, 677.
Ardennes, les: offensive des Allemands, 452, 466-471, 473-476, 482-483, 491, 516, 557-558, 597; Corps forestier canadien, *677; autres réf.,* 323-324, 327, 462463, 491.
Ardres: 365, 371.
Argences: 89.
Argentan: objectif des Alliés, 193, 223, 247-248, 250; approche des Américains, 259-260, 264-266, 273, 288; mouvements des Allemands, 269-270; *autres réf.,* 65, 280.
"Argonaut", conférence: 558.
Armée britannique du Rhin: 655.
Arnhem: opérations aéroportées, 329-335, 339, 377, 379-380, 400, 615; "l'île", 456-460; dispositif des Allemands, 469, 473, 505, 524, 603; plan de capture, 562-565, 572, 597-603; opérations contre la ville, 578, 582-583; prise, 604-605; opérations à l'ouest et au nord, 605-611, 613-614; aide alimentaire, 643; *autres réf.,* 340, 401, 410, 454, 456, 510, 577, 652.
Arras: 298, 315.
Arrell, le lient.-col. H.C., O.B.E., E.D.: 305. Arromanches: 91 *(renvoi), 151,* 156, 662. Asnelles: 40, 69.
Asperden: 491, 504.
Assen: 586-587.
Association nationale récréative des services britanniques (ENSA): 652.
Astederfeld: 633.
"Astonia", opération: 352-354.
"Atlantic", opération: 180, 182, 188, 191, 207.
Atrocités: 142, 146.
Atterrissages de troupes aéroportées: jour J, 97-99, 121, 124-125, 130, 132, 134; l'Escaut, 391-396; Arnhem, *voir* "Market-Garden"; le Rhin, *voir* "Varsity" *et* "Plunder"; les Pays-Bas, *voir* "Keystone" *et* "Amherst"; plans de l'ennemi, 469, 474.
Aue, l': 633.
Aumale: 316 *(renvoi)*. Aunay-sur-Odon: 155.
Aurich: 146 *(renvoi),* 595, 625, 632, 646-647, 652, 658.
Auster (avion): 259, 343.
Authie: 84, 137-138, 140-143, 146, 164, 171-172.
Authie, l': 341.
Autriche: 576.
Avenay: 160.
Avranches: 67, 177, 193, 198, 214, 225-226, 246, 269.
A.V.R.E.: (véhicules blindés du Génie): invasion, 11-12, 106, 109-110, 114-116, 118, 122, 144, 155, 164, 255; ports de la Manche, 352, 359-361, 367, .373-374.
"Axehead", opération: 41, 88 *(renvoi),* 295.
Axel: 386.

B

Baarle Nassau: 404.
"Badger", lance-flammes: 611.
Bad Salzufflen: 667.
Bad Zwischenahan: 592, 634-636, 649, 658.
Bahlendorf: 641.
Balberger Wald: 488, 490, 521-522, 525, 533, 536, 541, 544546.
Baltique, mer: 839-642.
Banville: 82, 112-113, 127.
Barber, le lieut.-gén. C.M., K.B.E., C.B., D.S.O.: 502.
Barbery: 250.
Barenton: 280 *(renvoi)*.
Barfleur. 27.
Barker, le gén. Sir Evelyn H., K.C.B., K. B.E., D.S.O., M.C.: 210 *(renvoi)*.

Barneveld: 606, 609-613.
Barneville: 156.
Baronsbergen: 582.
Barry: 676-677.
Barssel: 635.
Basly: 83, 119, 137, 143.
Bas-Rhin: plan, 329-330, 401, 454, 457, 460, 562, 578; passage, 333, 510, 561. *(renvoi),* 597-609; *autres réf.,* 455, 469, 489 *(renvoi),* 613-614, 643.
Bastion 11 (Calais): 370-371.
Bastogne: 467, 470, 475-476.
Bateaux plats d'assaut: 302, 333, 566, 630.
Bavent, Bois de: 209.
Bayeux: objectif des Alliés, 75, 80, 82, 122, 152; opérations des Allemands, 132, 140; comme base, 317, 354, 663, 665.
"Beach Brick" (plus tard "Beach Group"): 8.
Beament, le brig. A.W., C.B.E., V.D., C.D.: 666; app. "G".
Beament, le brig. G.E., O.B.E., E.D.: app. "G".
Beauvoir, ferme: 187-188.
Beckhausen: 636.
Bedburg: 489, 505-506, 510-515.
Beek: 507, 548-549.
Beerse: 664.
Beilen : 587.
Belchem, le major-gén. R.F.K., C.B., C.B.E., D.S.O.: 645.
Belfast, le: 101, 168.
Belle-Vue, crête: 366-367, 369.
Benerville: 101.
Bennekom: 614.
Bennett, le brig. J.A.W., C.B.E., C.D.: app. "G".
Bennett, le lieut.-col. P. W., O.B.E.: 346, app. "G".
Benouville: 99, 124, 132, 134.
Beny-sur-Mer: 71, 83, 101, 117-119, 137, 144 *(renvoi).*
Berchtesgaden: 160.
Berendonk: 544.
Bergen op Zoom: 385, 393-394, 402, 405, 413, 424, 449, 691.
Bergues : 345-346.
Bermingham, le col. C. J.: app. "G".
Bernatchez, le major-gén. J.-P.-E., C.B.E., D.S.O., C.D.: 607, app. "G".
Bernay: 276, 294-295.
Bernhard, S.A.R. le prince, des Pays-Bas: 600 *(renvoi),* 651, 655.
Bernières-sur-Mer: 69, 72-73, 80, 83-84, 101, 104, 106, 114-119, 121.
Bessonnette, le lieut.-col. J. R. W. T.: 150 *(renvoi).*
Best: 691.
Béthune: 664.
Beveland, canal: 391, 409, 424-425.
Beveland, isthme: 318, 387, 406, 691.
Beveland-Nord: 348, 426, 456 *(renvoi).*
Beveland-Sud (Zuid): 319, 338, 348; objectif des Alliés, 380, 385, 391-395, 402-406, 409, 413-414; opérations, 424-426, 436-437, 456 *(renvoi).*
Bibeau, le brig. J., D.S.O., E.D.: 429.
"Biber" (sous-marins allemands à un seul homme d'équipage): 458.
Biéler, le major G.D.A., D.S.O., O.B.E.: 674.
Bienen: 570, 573, 578.
Biervliet: 420.
Biggekerke: 399.
Bijlandsche Kanaal: 489 *(renvoi).*
Bingham, le brig. J. F., C.B.E., C.D.: 252, app. "G".
Bird, le capitaine H. K., M.C.: 482 *(renvoi*).
Birkenkampshof: 548.
Birten: 550.
Bisaillon, le lieut.-col. H.-L., E.D.: 185.
Bitot: 172.
Black, le brig. D. K., C.B.E., D.S.O.: app. "G".
Blackader, le brig. K. G., C.B.E., D.S.O., M.C., E.D., C.D.: plans du jour J, 80, 83; Carpiquet, 164; commandant de la 3e division d'infanterie, 236, 243; ports de la Manche, 358; à l'hôpital, 422 *(renvoi);* app "G".
"Blackcock , opération: 477.
"Blackfriars", pont: 575 *(renvoi).*
Blaskowitz, le col.-gén. Johannes: commandant de *l'Armeegruppe "G", 57;* commandant du groupe d'armées "H", 482; passage du Rhin, 491, 503, 540; aide aux Pays-Bas, 643; capitulation de l'Allemagne, 649-651.
Blay: 158.
Bleckede: 641.
Blerick: 455.
Blijham : 593.
"Blockbuster", opération: Chap. XIX, *passim*.
"Bluecoat", opération: 212-213.
Blumentritt, le gén. d'inf. Gunther: 131, 268, 568 *(renvoi).*
Bocage: 191, 690.
Bockhorn: 636, 638.
Boertange: 593.
Bogert, le major-gén. M. P., C.B.E., D.S.O., C.D.: 607, app. "G".
Bognor: 63.
Bois-le-Duc: formations ennemies, 330 *(renvoi);* capturé par la Première armée canadienne, 401-405; pris par la Deuxième armée, 414; aide à l'Ouest des Pays-Bas, 643; *autres réf.,* 410, 454, 462, 471, 482, 485, 494, 598, 600, app. "E".
Bollingen: 635.
Bols, le major-gén. E. L.: 639 *(renvoi).*
Bomshof : 532.
Bonn: 330, 340, 411, 453, 463, 483, 524.
Bonninghardt: 539, 545-546, 551-553.
Bons-Tassilly: 257.
Booth, le brig. E. L., D.S.O., E.D.: 34, 238, 255, app. "G".
Borculo: 577.
Borger: 590.
Borkum: 624, 626-627.
Borne: 578, 580.
Bossé, le sergent Maurice, D.C.M.: 550.
Boston (bombardier moyen): 200, 254.
Boulogne: 52 *(renvoi),* 317, 320, 328, 338, 341-344, 347-349, 354-370, 374-381, 385, 389, 393, 401.

Bourbourg: 344.
Bourg Achard: 302.
Bourgogne, canal de: 300.
Bourg Saint-Léonard: 266, 275.
Bourgthéroulde: 282, 295, 301, 306.
Bourguébus: 180, 182, 186, 198, 200, 214, 217-219.
Boume, le gén. Sir A. G. B., K.C.B., D.S.O., M.V.O.: 3.
Boxmeer: 457, 470.
Boxtel: 468-470
Braakman, anse: 386, 415-416, 419-420.
Brabant septentrional: 470.
Bradbbrooke, le lieut.-col. G. F. P.: 99.
Bradburn, le lieut.-col. R. A., E.D.: 533-534.
Bradley, le gén. Omar N., K.C.B. (bon.). commandant de la Première armée américaine, 75; plans du jour J, 89-90; jour J, 151-152; poussée vers le sud, 182163; opposition des forces allemandes, 176; au sujet de Montgomery, 152 *(ren*voi), 476; directive de Montgomery, 192; nommé commandant du 12e groupe d'armées, 193, 215; offensive retardée, 194; prend la direction des troupes américaines, 216; Falaise, 247-248, 260, 265266, 272; avance vers la Seine, 282; plans de la Ruhr, 323-327, 334, 453, 462464, 575; Arnhem, 329; l'Escaut, 395; Anvers, 409, 453; Ardennes, 466-468, 476, 576; le Rhin, 555; arrêté avant d'atteindre Berlin, 596; *autres réf.,* 191, 212, 288, 297, 455.
Brady, le major E. J., D.S.O., C.D.: 480.
Branden Berg: 488, 497.
Bras: 182, 186.
Brasschaet: 406.
Brasschaet, Camp de: 388, 404.
Bray: 148-149.
Bray-Dunes: 345.
Bray-Dunes-Plage: 345.
Bray-en-Cinglais: 257.
Brecht: 389, 404, 406, 413.
Breda: 318, 380-381, 402, 414, 470-471, 473, 691-692.
Brême: 381, 580, 594-596, 605, 624-625, 636-637.
Brereton, le lieut.-gén. Lewis H: 395.
Breskens: 319, 382-383, 404, 420-421, 433, 436, 441.
Breskens, poche de: 389-390, 402, 415, 424, 448.
Bresserberg: 502, 505.
Brest: 52 *(renvoi),* 65-66, 87, 317.
Breteuil : 282.
Bretteville-le-Rabet: 227, 235, 238-240, 254.
Bretteville-l'Orgueilleuse: 84, 135, 144-147, 150,173.
Bretteville (sur-Laize): 180, 196, 206, 227, 230, 236-237, 244, 250.
Bréville: 208.
Brionne: 295, 314.
Bristol, Canal de: 77, 677.
British Broadcasting Corporation (BBC): 646.
Brixham: 77.
Broad, le cap. de groupe H. P., C.B.E., D.F.C.: 324 *(renvoi).*
Broadhurst, le vice-maréchal de l'Air Sir Harry, K. C. B., K.B.E., D.S.O., D.F.C., A.F.C.: 154, 168, 224.
Broglie: 295.
Bronay: 147, 150.
Brooke, Sir Alan. *Voir* Alanbrooke.
Brooks, le lieut.-col. W. D., D.S.O., E.D., 110.
Brown, le vice-maréchal de l'Air Sir Leslie Oswald, K.C.B., C.B.E., D.S.O., A.F.C.: 43, 224.
Brown, le lieut.-col. M. C. S., D.S.O., C. D.: app.
Brownfield, le major-gén. H. O. N., C.B.E., M.C.: 357, app. "G".
Browning, le lieut.-gén. Sir F. A. M., K.C.V.O., K.B.E., C.B., D.S.O.: 330.
Bruges: 298, 313, 341, 343-344, 346, 349, 383, 439.
Bruges, canal maritime de: 423.
Brummen: 608.
Brunshof: 516.
Bruuk: 496.
Bruxelles: mouvement des Allemands, 60, 318; objectif des Alliés, 298, 320, 323; capture, 318, 664; conférences, 348, 453, 462; offensive des Ardennes, 467, 469; base, 665, 667; *autres réf.* 328, 379, 410, 665, 692.
Buchholt: 519.
Buchy: 313, 315.
Bucknall, le lieut.-gén. G. C., C.B., M.C.: 9-10, 80, 209.
BUCO (Build-Up Control Organization): 662.
Budapest: 474.
Buell, le colonel D. B., D.S.O., C.D.: 114, 244.
"Buffaloes": exercices avant le jour J, 42; assaut de Braakman, 419; attaque contre le Beveland-Sud, 436, 448; plaines basses de la Waal, 499-501, 507-509; passage du Rhin, 566; passage de l'Ijssel, 583, 604.
Bully: 160.
"Bumper", exercice: 253.
Burchet, le lieut.-col. E. P., O.B.E.: 676.
Bureau des épouses canadiennes (nord-ouest de l'Europe): 656.
Bureau des opérations spéciales *(Spatial Operations Executive):* 672-674.
Bures: 192, 208.
"Burnfor": 430, 448.
Burns, le lieut.-gén. E. L. M., D.S.O., O.B.E., M.C., C.D.: 34, 666, app. "G".
Burns, le brig. L. B. D., C.B.E., D.S.O., M.C.: 430.
Buron: 84, 137-138, 140-143, 145, 148, 164, 171-172.
Busch, le feld-maréchal Ernst: 645, 650.
Butjadinger, "pouce" de: 839.
Butzhausen: 639.
Byce, le sergent C. H., D.C.M., M.M.: 543.
"Byng", opération: 210, 213.

C

Cabeldu, le brigadier F. N., C.B.E., D.S.O., E.D.: commande le er bataillon du Canadian Scottish Regiment, 113; Putot, 145; commande la 4e brigade d'infanterie, 309; Ostende, 345; canal de Beveland, 424; route Goch-Calcar, 515, 517518; Xanten, 549; *autre réf.,* app. "G".
Cabinet de guerre de l'Angleterre; 6, 21.
Cabourg: 75, 210.
Cadzand: 421-423.
Caen: objectif des Alliés, 19, 27, 75-76, 78, 80-82, 122-124, 152-153, 689-690; bombardement, 78, 169, 171; opérations avant la prise, 153-156, 158-159, 161169; prise, 171-178; Allemands, 65, 6970, 132-133, 139-140, 143, 151, 160, 190191, 196, 206, 216, 225-226, 233-234, 262, 287-288; opérations au delà de la ville, 179-184, 189, 192, 207-208, 210214, 223; bombardement erroné, 236; port, 193, 662-664; *autres réf.,* 39, 130.
Caen à la Mer, canal de (canal de Caen): 75, 97, 134, 168, 171, 208-209.
Cagny: 152, 181-182, 190, 196, 223.
Caillouet: 230, 232, 235.
Cainet: 83, 113, 119.
Cairon: 145, 148-149.
Calais: dispositif des Allemands, 58, 317; objectif des Alliés, 320, 341, 343-344, 349, 354; plan des opérations, 356-357, 360, 363, 365-367, 379-382; opérations contre la ville, 368-371, 375-376, 390, 393-394, 416; port, 328, 347, 401.
Calcar: objectif des Alliés, 488, 491, 495, 504, 508-511, 513-515, 520-522, 524, 526; attaque, 527-528, 530-531, 533.
"Calendar", opération: 448-449.
Calmpthout: 406.
Calvert, le brigadier J. M., D.S.O.: 585586.
Cambes: 141.
Camembert: 276.
Camilly: 83, 86, 120, 150 *(renvoi),* 163.
Campbell, le brigadier C. A., O.B.E.: app. "G".
Canche, la: 341.
"Canloan", officiers du programme: 671672.
"Cannonshot", opération: 583-585, 589, 602-604, 606.
Canteleu : 276.
Cantlie, le lieut.-col. S.S.T.: 202.
Cap Blanc-Nez: 367, 369.
Cap-de-la-Hague: 67.
Cap Gris-Nez: 357, 365-367, 372-373, 376.
Cappellen: 318, 404.
Carentan: 19, 67, 121, 152, 153 *(renvoi).*
Carpiquet: 84, 119, 124, 137, 140, 143,
161, 164-166, 171-172, 174. Carrière, le soldat J.-C., M.M.: 429.
Carrouges: 248, 264.
Casablanca, conférence de: 14, 20.
"Casablanca, directive de": 24.
Cassel: 343, 463.
Cassidy, le lieut.-col. R. J., O.B.E.: 86, app. "C".
Caudebec-en-Caux: 297, 309.
Caumont: 89, 153 *(renvoi),* 160, 192-193, 196, 211-212, 215, 223, 689-690.
Cauvicourt: 227, 236, 238, 242.
Celle: 641.
"Centaur", chars: 109, 113-118.
Centre de contrôle du retour des navires, dit "Turn Round Control" (Turco): 12, 37.
Cerisy, forêt de: 677.
Chambois: 265-266, 268, 270-271, 273-277, 280, 282.
Champosoult: 277.
Charleroi: 298.
"Charnwood", opération: 168, 180.
Chars: Mark IX, 222 *(renvoi);* chars "de contact", 634; chars allemands - Mark III, 641; Mark IV, 56, 139, 175, 233, 261-262, 278; Mark V, 161. *Voir aussi* les désignations des types de chars.
Chartres: 65, 223, 246.
"Chastity", opération: 88.
Château-de-Saint-Louet: 166, 171-172.
Chef d'état-major du Commandant suprême allié (COSSAC). *Voir* Morgan, le lieutenant-général Sir F.E.
Chefs d'état-major britanniques: débarquements en Europe, 3, 5-6; "Overlord", 17, 19-20, 22; débarquements sur la Riviera, 284; bombardement de Flessingue, 440; passage du Rhin, 559; Bureau des opérations spéciales, 672; *autres réf.,* 30, 189, 576.
Chefs d'état-major conjoints: établissement, 4; conférence de Casablanca, 14; conférence "Trident", 15, 24; conférence "Quadrant", 19; Commandant suprême, 20; commandement des Forces aériennes stratégiques, 24, 399; jour J, 94; Anvers, 348; bombardement de Flessingue, 440; passage du Rhin, 558-559, 565; déplacement du er corps d'armée canadien en Europe, 560; aide aux Pays-Bas, 615, 643-644; libération de la Hollande, 617-618; *autres réf.,* 17, 178, 575.
Chefs d'état-major conjoints des États Unis: 21, 619.
Cherbourg: objectif des Alliés, 17-19, 22, 75-76, 152, 155-156; dispositif des Allemands, 52 *(renvoi),* 65-67, 89; prise, 101, 156; port, 90, 376 *(renvoi),* 410.
Cherbourg, péninsule de: 64-65, 67, 152, 162, 192-193, 211.
Cheux: 149-150, 155, 159.
Chicoski, le carabinier W., M.M.: 115.
Chill, le lieut.-gén. Kurt: 405-406.
Christian, le brigadier J. D., O.B.E.: app. "G".
Christiansen, le lient.-col. G. H.: 119.
"Churchill", chars: 12, 360, 497.
Churchill, le lieut.-col. l'hon. G. M., D.S.O., C.P., député: *353 (renvoi).*
Churchill, le très hon. Sir Winston L. S., K.G., P.C., O.M., C.H., FR.S.: invasion, 3-4, 6, 14, 19-22, 25, 28; débarquement en Bretagne, 284; bombardement de Flessingue, 440; rend visite à la Première armée canadienne, 545 *(renvoi);* pas-

sage du Rhin, 559; coopération des Alliés et des Russes, 559, 576, 622; aide aux Pays-Bas, 617-619; *autres réf.,* 134, 372, 463.
"Cicero", opération: 61-62, 65.
Cintheaux: 197, 235, 237-238.
"Citadel", opération: 53.
Clair de lune artificiel: 231, 353.
Clair Tizon: 250-251, 257.
Clark, le lieut.-gén. S. F., C.B.E., C.D.: app. "G".
Clarke, le brigadier L. G., O.B.E, C.D.: 601 *(renvoi),* app. "G".
"Cleanser", opération: 606, 611-613.
Clerkson, le capitaine C. H., M.C.: 275.
Clever Berg: 505.
Clèves: dispositif des Allemands, 331, 506; objectif des Alliés, 488-489, 491-493; opérations, 497-506; autres *réf.,* 509-510, 519, 523.
Clift, le brigadier F. A., D.S.O., E.D., C.D.: 184, 232, 306-307, app. "G".
Cloppenburg: 595, 650.
Coblence: 319, 327, 557.
"Cobra", opération: 191, 194, 207, 215.
Coessfeld: 639.
Coevorden: 585, 589-590, 592.
Coffin, le lient.-col. A. F.: 657.
Coleman, le lieut.-col. R. C., M.C.- 579.
Collège militaire royal de Kingston (Royal Military College of Canada): 675.
Colline 117: 277.
Colline 240: 277.
Colline 252: 277.
Colline 262 (près Chambois): 274, 278-279.
Colline 262 (près Coudehard). Voir "Maczuga".
Colline des "carrières de craie": 305.
Cologne: objectif des Alliés. 323, 330, 340, 402, 476, 524; prise, 555; *autres réf.,*435, 453, 466.
Colombelles: 180, 182-184.
Colombiers-sur-Seulles: 82, 86, 113.
Colomby-sur-Thaon: 81, 83, 119, 143, 214.
Colwell, le colonel R. J., D.S.O., E.D.: 110, 150.
Combined Operations Pilotage Parties: 80 *(renvoi).*
"Cornet", opération: 329.
Comité de guerre du cabinet: 33-34, 45, 671, 675, app. "A".
Commandant en chef (Ouest): rapport sur les bombardements antérieurs au jour 25; von Rundstedt, 51; défenses de Normandie, 53-54, 57, 59-61, 64-66; jour J, 130-133; Caen, 159, 161; Normandie, 190, 206-207, 225, 261• Falaise, 262, 270; pertes au 29 septembre, 285; défenses de la Seine, 300; chute d'Anvers, 318-319; estimation des effectifs par SHAEF, 337; rapport sur la situation, 338; l'Escaut, 409; Flessingue, 444; Ardennes, 471, 473-475; passage du Rhin, 503, 524, 539, 554; *autres réf.,* 16, 175, 481; voir aussi Groupe d'armées
"Commandants conjoints": 17-18.
Commandant suprême: plans, 14, 20; *voir aussi* Eisenhower.
Commission impériale des tombes de guerre: 656.
Condé-sur-Noireau. 89, 213, 223, 280 (renvoi).
Conférences des chefs alliés. *Voir* les désignations et noms d'endroits.
Coningham, le maréchal de l'Air Sir Arthur, K.C.B., K.B.E., D.S.O., M.C., D.F.C., A.F.C.: 43 *(renvoi),* 154, 167, 224, 257, 591.
Coppenaxfort: 345.
Coquelles: 369-371.
Cormelles: 180, 185, 235-236.
"Corncobs": 91; *voir aussi* "Mulberry".
Corneville: 302.
Corry, le: 102.
Cosens, le sergent Aubrey, V.C.: 528.
Cote 61 ("Hillman"): 133.
Cote 67: 185-186.
Cote 73: 533.
Cote 112: 177, 186, 200.
Cote 122: 194, 197, 220, 230, 231, 279.
Cote 140: 227, 242-243.
Cote 151: 239.
Cote 159: 227, 263-264.
Cote 168: 263-264.
Cote 170: 227.
Cote 180: 227.
Cote 195: 221, 227, 235, 239-245.
Cote 206: 207, 235, 242-243.
Cote 239: 278.
Côté, le colonel E.-A., M.B.E.: app. "G".
Cotentin: 17, 22, 67, 75, 77, 87, 89, 103, 130, 156.
Coudehard: 274-275, 277-278, 283.
Couliboeuf : 268.
Counsell, le lieutenant R. R., M.C.: 232.
Courseulles-sur-Mer: 39, 69, 72-73, 80, 82-83, 101, 110-114, 118, 120-121, 133, 662.
Courtney, le major F. B.: 307.
Coutances: 66, 207.
"Crab", chars: 86, 114, 118, 122; *voir aussi* "Flail", chars.
Cramesnil: 198, 230, 232.
Cran-aux-Oeufs: 374.
Crerar, le général H.D.G., C.H., C.B., D.S.O., C.D., A.D.C.: plan de tir de l'assaut, 10, 12; le 1er corps d'armée canadien demeure en Italie, 32; commande la Première armée canadienne, 33-34, 63; dirige l'instruction de la 3e division d'infanterie canadienne, 35-36; visite de M King, 39; responsabilités, 44-48; atrocités commises par les Allemands, 146; Q.G. à Amblie, 156; conférences avec Montgomery, le 22 juin, 156; le 24 juin, 158; le 8 août, 248; opération "Totalize", 222-225, 227-228; remerciements au Commandement de bombardement, 231; prend le commandement du front de Caen, 233; directives de Montgomery, le 11 août, 244, 250; le 14 août, 259, 265; le 20 août, 282; le 31 août, 315; le 13 septembre, 378-379; le 14 sep-

tembre, 380; le 12 avril, 594-595, 605; le 5 avril, 602; ses propres directives, le 13 août, 251; le 15 août, 264; les 15 et 16 août, 281; le 19 août, 294; le 25 août, 295; le 30 août, 313; le 31 août, 315; le 9 septembre, 347-348; le 15 septembre, 381-382; le 19 septembre, 382, 385; le 13 novembre, 456-457; les 9 et 14 décembre, 464-465; le 23 décembre, 470; le 25 janvier, 483; le 9 mars, 562; le 13 avril, 605; appui aérien, 252 *(renvoi);* message à l'armée, 254; liaison avec les troupes américaines, 273; difficultés avec Montgomery, 319-323; opération "Market-Garden", 329; front de 200 milles, 343; Anvers, 347, 349, 354; ports de la Manche, 355 *(renvoi),* 357 *(renvoi),* 365; l'Escaut, 378382, 393-395, 397; à l'hôpital, 394; félicitations au général Simonds, 451; retour de l'hôpital, 452; promotion au grade de général, 452; opération "Valediction", 462-465; Ardennes, 468-471; passage du Rhin, 482-483; opération "Veritable", 486-487, 523, 525; conduit M. Churchill au 30e Corps, 545 *(renvoi);* Rhénanie, 554-555; félicitations d'Eisenhower, 555; passage du Rhin, 572-573, 575; Service spécial de l'air, 585-86; formations canadiennes sous le commandement canadien, 589; abandonne le commandement, 596; retour, 624 *(ren*voi); opération "Plunder", 597-598; aide aux Pays-Bas, 619-620; reddition de l'Allemagne, 645-646, 650; messages après la victoire, 647-648; défilé de la victoire, 651; maniement des hommes, 651-652; retour au Canada, 653-655; troupes d'occupation canadiennes, 656657; er échelon, 666-667; renforts, 668; troupes sous son commandement, 679; *autres réf.,* 34, 247, 297, 317, 327-328, 340, 375, 390, 401 *(renvoi),* 454-455, 481, 546, 563 *(renvoi),* 583, 636, app. "A", app. "G".
Cresserons: 124.
Creully: 82, 112, 120, 152, 154, 156.
Criquebeuf: 299, 302.
Crisbecq: 99.
Crocker, le général Sir J. T., G.C.B., K.B.E., D.S.O., M.C.: commandement du 1er corps d'armée britannique, *9 (ren*voi); Caen 168, 171; controverse avec le général Crerar, 207-210; Falaise, 280281; Le Havre, 349, 351-353; secteur d'Anvers, 365, 381, 389, 404, 413, 454; Kapelsche Veer, 479, 481-482, 491; passe sous un autre commandement que celui du gén. Crerar, *577; autres réf.,* 80, 97, 213, 224, 461.
"Crocodile", chars lance-flammes: invasion 12, 166, 232; ports de la Manche, 352, 359, 367, 370-371, 373; Rhénanie, 530, 548-550, 573; Pays-Bas, 582, 600; Leer, 630.
Crofton, le lieut.-col. D.G.: 500.
Croix de Victoria (Victoria Cross): le sergent Cosens, 528; le major Currie, 274279; le major Tilston, 541; le caporal Topham, 569.
Croix-Rouge internationale: 617.
Cuijk: 455-456.
Cully: 83.
Cumberland, le brigadier 1H., D.S.O., O.B.E., E.D.: 610, 613, 627, app. "G".
Cunningham, le brigadier D.G., D.S.O.: 81, 84, 141, 172, app. "G".
Currie, le lieut.-col. D.V., V.C.: 274, 277, 279.
Cussy: 1.41, 172-173.
Cutler, le brigadier-général Stuart: 395.
Cuxhaven: 580, 595, 624, 659.

D

D'Albiac, le maréchal de l'Air J. H., K.C.V.O., K.B.E., C.B., D.S.O.: 13.
Dalen: 592.
Damblainville: 264, 266-268.
Danube, le: 622.
Darchau: 624.
Dare, le colonel M. R., D.S.O., C.D.: app. "G".
Dartmouth: 77.
Daser, le lieut.-gén. Wilhelm: 389, 398 *(renvoi),* 444, 448.
Dawnay, le lieut.-col. C. P., O.B.E.: 179.
"DD", chars amphibies: description, 38-39; pour le jour J, 11-12, 109-110, 112, 115-116, 122; autres *réf.,* 41, 566-568.
Deauville: 4.
Deelen: 610.
Défenses des plages (Normandie): 70-73.
DeGeer, le lieut.-col. E. A., M.B.E., E.D.: 644.
de Guingand, le major-gén. Sir Francis.Voir Guingand, le major-gén. Sir Francis de.
De Hulk: 600.
Delden: 577-580, 599.
Delfzijl: 594, 617, 626-627, 637.
Delmenhorst: 595, 636-838, 650.
Dempsey, le gén. Sir Miles C., K.C.B., C.B.E., D.S.O., M.C.: plans du jour J, 75, 90; le jour J, 135; la tête de pont, 149, 152, 154, 158, 162; Normandie, 188-189; la percée, 192, 194, 205; Falaise, 212214, 259; plans de la Ruhr, 321, 327328, 347; Anvers, 378-379; l'Escaut, 413; la Meuse, 454-455, 468; passage du Rhin, 561, 563; le 2e Corps canadien passe sous son commandement, 563; le er Corps britannique passe de nouveau sous son commandement, 577; Brême, 595, 624; l'Elbe, 641; *autres réf.,* 179, 197, 288, 315, 375, 638.
Den Helder: 615.

Den Heuvel: 498.
Denison, le major L. H., D.S.O.: 515.
Département de la Guerre des États-Unis: 90.
Département de la Marine des ÉtatsUnis: 90.
"Destoyer", opération: 599-602.
Deurne, canal de: 455.
Deventer: 562, 578, 580, 582-583, 585, 588, 602, 607-608, 655.
Devers, le général Jacob L.: 9, 284, 453, 463, 555.
Devonshire: 94.
De Voorn: 455.
Dextraze, le col. J.-A., D.S.O., O.B.E.: 218, 527.
Déziel, le colonel L.-A., O.B.E.: app "G".
Diadem, le: 101.
Dick, le colonel W. C., O.B.E.: app. "G".
Dickens, le commodore de l'Air L. W., D.F.C., A.F.C.: 397.
Didam: 603, 610.
Dieppe: assaut en 1942, 4, 7-9, 12, 37, 44, 51, 78, 103, 675; objectif en 1944, 283, 313; capture, 316, 318, 320-322; port, 328, 338, 664; *autres réf.,* 344, 380, 679 *(renvoi).*
Dieren: 607-608, 613.
Diersfordt: 563, 568.
Dietrich, le S.S. *Oberstgruppenfuhrer* (col.gén.) Josef (Sepp): 226, 261, 300.
Dijon: b00, 312.
Dinslaken: 565.
Dinteloord: 474.
"Dipper", exercice: 36.
Dishoek: 435.
Dives, la: 75, 80, 158, 192-193, 208, 264; opérations aéroportées, 99 *(renvoi),* 125-126; *autres réf.,* 41, 152, 268-271.
Divette, la: 125.
Division des opérations, département de la guerre des États-Unis: 21.
Dixon, le sergent-major de compagnie F. L., M.M.: 518.
Doesburg: 582, 598-599.
Doetinchem: 578, 599, 603.
Dokkum: 588.
Dôle: 300.
Dollart: 593. 627.
Dollman, le col.-général Friedrich: 67, 160.
Domburg: 389 *(renvoi),* 399, 430, 435, 441, 444.
Domfront: 89, 196, 223, 260, 280 *(renvoi).*
Dongen: 473.
Donitz, le grand amiral Kart 59, 645.
Donsbruggen: 489, 499, 507.
Doornenburg: 601, 604.
Dordrecht: 318, 473.
Dornick: 563, 573.
Dorp: 406.
Dortmund: 539, 639.
Doudenéville: 351, 354.
Doullens; 65.
Douvres: 11, 48, 62, 372-373.
Douvres-la-Délivrande: 73, 82-83, 119, 133, 138, 144-145, 155, 663.
"Drageon", opération: 283.
Drenthe: 626.
Dresde : 576.
Dreuil-Hamel: 316 *(renvoi).*
Dreux: 139.
Driel: 333, 601, 603-604.
Drôme, la: 75.
Drury, le lieut.-colonel C. H., O.B.E.: app. "G".
Drury, le brig. C. M., C.B.E., D.S.O., E. D.: 184, app. "G"
"Duck", opération: 630-631.
Duclair: 301, 309, 341.
Duffelward: 489, 499, 507.
Duisburg: 503, 540, 553.
Duke of Wellington, le: 103.
DUKW: 8, 122, 566.
Dülken: 491.
"Dumbo", pipe-lines: 376 *(renvoi).*
Duncan, le major J. S., E.D.: 110.
Dungeness: 15, 376.
Dunkerque: les Allemands à, 52 *(renvoi),* 317, 343; objectif des Alliés, 320, 344-347, 354, 365, 375, 379-382; contenue, 386, 390, 394, 402, 455, 679; capitulation, 646; *autres réf., 3, 74,* 151, 260. Düren: 522.
Düsseldorf: 466, 483, 503, 554.

E

Eadie, le lieut.-col. G. F., D.S.O.: 839, 642.
Ebben: 516.
Eberbach, le gén. de troupes Panzer Heinrich: remplace le gén. Geyr von Schweppenburg, 161; Caen, 173; Cagny, 190; Falaise, 226, 261, 268-269; capture, 315.
Eberding, le major-général Knut: 389, 420, 422-423.
"Eclipse", opération: 656.
Écorches: 277.
Écouché: 266.
Ede: 606, 614, 620, 643.
Eden, le très lion. Sir Anthony, K.G., M.C., P.C.: 20.
Edewecht: 634.
Edewechterdamm: 592, 634.
Edwards, le major G. A. M.: 184.
Eeckeren : 404.
Eecloo: 343, 385.
Eede: 418, 420.
Eem, l': 606, 621.
Eerbeek: 608.
Effectifs: Alliés, 62, 65-66, 151, 463; comparaison des effectifs en Normandie, 287;ennemis, 53, 56, 490; garnisons ennemies, 344-345, 351, 355, 367; capitulation, 650.
Eifel: 467, 525.

Eindhoven. 330-331, 356, 401, 410, 484485, 692.
Eisenhower, le général de l'Armée Dwight D., G.C.B. (hon.), O.M. (bon.): nommé commandant suprême, 31; plans du jour J, 21-24, 27, 31, 74-75; rend visite à la 3e division d'infanterie canadienne, 39, 46; rend visite aux formations de la Première armée canadienne, 49; formations sous son commandement, 62, 93, 678; fixe le jour J, 94-95; jour J, 100, 134; visite la Normandie, 152; Caen, 167; Normandie, 178, 188-189; controverses avec Montgomery, 189, 210 *(renvoi),* 323-325, 327, 334-339, 409-413, 462463, 476-477, 575-576, 596; percée, 192194, 197, 207, 210-212; Q.G. en France, 216; Falaise, 247-248, 260; Paris, 282, 298; Toulon, 284-285; assume le commandement direct, 288-289, 319; passage de la Seine et Anvers, 323-325, 327-330, 334-337, 339, 348, 377-378, 409, 453; bases de V-1, 375; pipe-line Pluto, 376 *(renvoi);* l'Escaut, 394-396, 398-400, 409-413, 432-433, 440, 447-450; Rhénanie, 453, 462-464; Ardennes, 468, 475477; lettre au général Crerar, 555; passage du Rhin, 482, 558-559, 566, 572, 575-577; arrête l'avance vers Berlin, 596, 622; l'ouest des Pays-Bas, 602; aide aux Pays-Bas, 616-619, 642-643; reddition de l'Allemagne, 646; *autres réf.,* 24, 59, 156, 216, 319, 622, 678.
Ekern: 635.
Elbe, l': 572, 575, 580, 594, 596, 605, 622, 624, 641.
Elbeuf: 65, 282, 294-295, 297, 299, 301306, 309-310, 313, 664.
Eider, le brigadier H. M., C.B.E., D.S.O., E.D.: app. "G".
"Elephant", opération: 479-481.
Elfeldt, le lieut.-gén. Otto: 277.
Ellis, le lieut.-col. R. L., D.S.O., C.D.: 427.
"Elm", objectif: 81, 83, 119.
Elst: 459.
Elten: 574.
Embarcations d'assaut: 333, 383-384, 416, 425, 430, 579.
Emden: 591, 594-595, 605, 624-625, 627630, 632, 649, 651.
Emerald, 1': 168.
Émieville: 181.
Emlichheim: 589.
Emmen: 592-593.
Emmerich: objectif des Alliés, 491, 504, 558-559, 561-565, 597-598; opérations contre la ville, 573-574; *autres réf.,* 599, 601, 603.
Ems, canal: 539, 639.
Ems-Jade, canal: 632.
Ems, 1': 580, 589-595, 624, 626-627, 629-632.
Engins-V: 56, 323, 374-375.
Engler, le capitaine J. L.: 389 *(renvoi).*
Enschede: 578, 654.
Enterprise, l': 181.
Épancy: 243, 257, 263.
Épron: 140, 172.
"Epsom", opération: 156, 158-159, 161.
Erebus, l': 351-352, 441-442.
Erfgen: 506.
Erft, l': 466, 538.
Erfurt: 576.
Erlekom: 499.
Ernes: 255, 262.
Erzgebirge: 622.
Escalles: 367-369.
Escaut, canal: 330.
Escaut, canal de jonction: 387 *(renvoi).*
Escaut, l': évacuation des Allemands, 317-319, 384-387, 420.
Escaut, la bataille de l': Chapitres XV-XVI*, passim.*
Eschweiler: 455.
Escoville: 181.
Esels-Berg : 505.
Espérance, côte de l': 502.
Esquay: 159.
Esschen: 413.
Estrées-la-Campagne: 239, 254, 262.
Étavaux: 86.
Etten: 578.
"Euclid", exercice: 11.
"Eureka", conférence: 20.
Evers, le major D. H., D.S.O.: 604.
Évrecy: 86, 152, 155, 180-181, 192, 194.
Exécution des termes de la capitulation: 645-647, 649-651.
Exercices. *Voir* les désignations.
Exmes: 266.

F

"Fabius", exercice: 38-39.
Fairweather, le lieut.-col. J. L., C.D.: 142 *(renvoi).*
Falaise: objectif des Alliés, 89, 177, 180, 193-194, 196-197, 210-211, 213, 215216, 219, 221, 223; avance vers la ville, 242-244, 248, 250-253, 259-264, 268, 270; prise, 264-265, 283, 291-293; la poche", 273-274, 277, 279-281.
Falaise, brèche de: fermeture, 265-276; fermeture définitive, 279-280, 285, 291, 324; *autres réf.,* 466, 679.
Falkenburg: 637.
Falmouth: 77.
Farmsum: 628.
Farquharson, le brigadier D. J. G., C.B.E.: app. "G".
Fascines: 255, 373.
Faulknor, le: 151.
Fenwick, le major-général C.P., C.B., C.B.E., M.C., E.D.: app. "G".
Ferguson, le lieut.-col. C.W.: 232.

Festung Holland (Forteresse Hollande): 603, 615.
Feuchtinger, le lieut.-gén. Edgar: 123, 134, 139.
Feu de saturation des plages: 78, 103.
Fiebig, le major-général Heinz: 490, 506507.
"Fièvre de la Manche": 40.
Fisher, le sergent S.E.: 307 (renvoi).
"Flail", chars: invasion, 12, 164, 230, 254; ports de la Manche, 352-353, 359, 361, 367, 369, 373-374; Reichswald, 496-497, 530, 548-549; *autres réf.,* 86 *(renvoi),* 600; *voir* aussi "Crab", chars.
Flers: 213, 690.
Flessingue: 18, 317, 319, 398-399, 419-422, 430-432, 434-437, 440-448.
Fleury-sur-Orne: 180, 185, 235.
"Flit", exercice: 42.
Flixecourt: 312.
Floringzelle: 372.
Flossenbürg: 674.
Folkestone. 62.
Fontaine-Étoupefour: 166.
Fontaine-Henry: 113.
Fontaine, la: 352.
Fontaine-l'Abbé: 276.
Fontaine-le-Dun: 297.
Fontaine-le-Pin: 235, 257.
Fontenay-le-Marmion: 194, 197-198, 202-206, 221, 230, 232-233.
Forbes, le colonel D. F., D.S.O., E.D.: 373, 570.
"Force Halpenny": 235-275.
Forces américaines, troupes américaines. *Voir* Partie II.
Forces de résistance. Voir Résistance française.
Forces françaises de l'intérieur: 390, 673.
Forces hollandaises de l'intérieur: 600, 618.
"Forces intérimaires": 659.
Forêt de Brotonne: 309.
Forêt de Clèves: 510.
Forêt de la Londe: 303-309, 311, 338, 408, 515.
Forêt de Montgeon: 351, 353.
Forges-les-Eaux: 302.
Fort Blücher: 554.
Fort Cataraqui, le: 449.
Fort de la Crèche: 356, 361-362, 368.
Fort de Sainte-Adresse: 354.
Fort de Tourneville: 353.
"Forteresse sud de l'Escaut": 415.
Fort Frederik Hendrik: 421-422, 424, 431.
Fort Lapin: 370.
Fort Nieulay: 370.
Foster, le major-général H. W., C.B.E., D.S.O., C.D.: jour J, 80, 85; Normandie, 135, 145, 147, 184; promotion au grade de major-général, 292; l'Escaut, 382, 413; au commandement de la ire division, 452; passage de l'Ijssel, 583-584, 589; Apeldoorn, 607-609, 613; l'ouest des Pays-Bas, 621; occupation du secteur du 30e corps d'armée allemand, 650.
Fougères: 193, 690.
Foulkes, le général Charles, C. B., C.B.E., D.S.O., C.D.: plans du jour J, 31; au commandement de la 2e division, 34; Normandie, 184, 205; percée, 228, 250; instruction, 292; au delà de la Seine, 304-305, 307; canal Anvers-Turnhout, 387; au commandement du 2e corps d'armée canadien, 395; Beveland-Sud, 436-437, 439; au commandement du 1er corps d'armée canadien en Italie, 452; retour dans le nord-ouest de l'Europe, 578; Rhénanie, 582, 589; l'ouest des Pays-Bas, 598-599, 601-603, 606, 609, 611; aide aux Pays-Bas, 605, 620-621, 642-643; reddition de l'Allemagne, 646, 650; *autre réf.,* app. "G".
Four: 214.
Fowey: 77.
Franceville: 210.
Franceville-Plage: 69, 99.
Francfort: 327, 463.
Francoeur, le brigadier G., O.B.E., V.D.: app. "G".
"Frank Force": 635.
Franks, le commander R. D., D.S.O., O.B.E., D.S.C., R.N.: 419, 424.
Franqueville: 84, 137, 168, 171.
Frasselt: 489, 502.
Frénouville: 182.
Fresnes: 674.
Freuden Berg: 496.
Freve, le caporal Ernest, M. M.: 384.
Friesoythe: 580, 590-592.
Frise: 589, 626.
Frise, îles de la: 596, 624-628, 646, 650.
Furnes: 345.
"Fusilade", opération: 316.

G

Gacé: 269.
Gadebusch: 641.
Gaffey, le major-général Hugh J.: 266.
Gagnon, le major J.-J.-D.: 232, 291 *(ren*voi).
Gale, le général Sir Richard N., G.C.B., K.B.E., D.S.O., M.C., A.D.C.: 126.
Galgensteeg: 498.
Galloway, le lieut: gén. A., K.B.E., C.B., D.S.O., M.C.: 619.
Galmanche: 142, 171.
Gamble, le lieut.-col. G. O., E.D.: 87, app. "G".
Gand: 34,3-344, 347-348, 382, 419, 664, 669.
Gand, canal de: 343-344, 378; 382, 384-386.
Gand-Bruges, canal de: 348.
Ganderkesee: 638.
Ganong, le brigadier J. E., E.D.: 184, 304-305, app. "G".
Gapinge: 448.

Garcelles-Secqueville: 194, 197-199, 230, 232.
Gascogne, golfe de: 30, 51, 54, 57.
Gaumesnil: 230-231, 235, 237-238, 240.
Gauvreau, le brigadier J.-G., D.S.O., E.D.: 307, 345, 425, app. "G".
Gavin, le major-général James M.: 456.
Gavrus: 159.
Geertruidenberg: 454, 469, 477.
Geilenkirchen: 455.
Geldern: 487, 489-491, 523, 525, 539, 544545.
Genet, le brigadier J. E., C.B.E., M.C., C: D.: app. "G".
Gennep: 401, 410, 488-489, 491, 501, 503, 506, 510, 519.
Georges VI, Sa Majesté le roi: 39, 284, 617, app. "A".
Gerloch, le colonel Bruno: 275.
Gerow, le lieut.-gén. L. T.: 266.
Gestapo: 66, 673-765.
Geyr von Schweppenburg, le général de troupes Panzer, baron Leo: 60-61, 151, 160-161.
Ghyvelde: 345.
Giberville: 182-183.
Gibson, le brigadier T. G., C.B.E., D.S.O., C.D.: 573, 583, app. "G".
Gilbride, le brigadier W. P., C.B.E., D.S.O., E.D.: app. "G".
Gilsa, le gén. d'inf. Werner, Freiherr von und zu: 383.
Ginderich: 554.
Gironde, estuaire de la: 52 *(renvoi).*
Givet: 468-469, 476.
Goch: objectif des Alliés, 488-489, 492493, 495, 503-504, 518; attaque, 506, 509-511, 514, 518; prise, 519; *autres réf.,* 520-521, 523, 538.
Gochfortzberg: 532, 538.
Godensholt: 634-63.5.
Goering, le reichsmarchall Hermann: 59-60.
Goes : 425.
"Gold", plage: 75, 77-78, 80, 122, 662, 687, app. "C".
"Goldflake , opération: 561.
Goldie, le lieutenant N.A.: 647.
"Goodwood", opération: 178-182, 188-191, 194, 206-207, 210.
"Gooseberries". *Voir* "Mulberry", ports.
Gordon le brigadier M. B. K., D.S.O., E.D., C.D.: 119, 143.
Gorincheim: 470, 474.
Gostling, le brigadier G. S. N., C.B.E., E.D., C.D.: app. "G".
Gottern: 516.
Gouda: 605.
Gough, le brigadier J. R. R., C.B.E., E.D.: app. "G".
Gouvernement belge: 449.
Gouvernement des Pays-Bas; 440, 615-616, 618.
Gouvernement militaire. *Voir* Affaires civiles.
Gouvix: 236.
Gower, le capitaine P. E., M.C.: 111.
Graaf Jan: 418.
Grabstede: 635.
Graham, comité: 13, 445.
Graham, le major-général D. A. H., C.B.E., D.S.O., M.C.: 456.
Graham, le major-général Sir M. W. A. P., K.B.E., C.B., M.C.: 666.
Graham, le vice-maréchal de l'Air Ronald, C.B., C.B.E., D.S.O., D.S.C., D.F.C.: 13.
Grainville-Langannerie: 239
Grainville-sur-Odon: 159
Grandcamp: 19, 102.
Grand-Clos, batterie du: 351.
Grand Essart: 304.
Grant, le brigadier G. M., C.B.E.: app. "G".
Granville: 328.
Grave: 329-331, 487, 506, 605.
Gravelines: 366.
Gravenpolder: 425.
Graye-sur-Mer: 69, 72, 82, 112.
Grebbe, le: 606.
Grebbe, ligne: 606, 610-611, 614, 618-619, 621.
Grebbeberg: 606.
"Greenline , opération: 181.
Gregory, le lient.-col. A. S., D.S.O.: 307, 514.
"Grenade", opération: projetée, 483-484; remise, 504; déclenchée, 522; résultats, 538, 540; pertes, 554; *autre réf.,* 546.
Grieth : 533.
Griethausen: 507-508.
Grietherbusch: 570.
Griffin, le major F. P.: 203.
Griffin, le brigadier H. S., D.S.O., E.D.: 104-105.
Griffiths, le lient.-col. F. M., D.S.O.: 119, 172.
Grimmond, le sous-off. brev. de 2e cl. (sergent-major de compagnie) J. S., D.C.M.: 263.
Groede: 422.
Groesbeek: 456, 461, 496, 498.
Groningue: 585-588, 590, 593, 595, 626, 636, 652, 655.
Groote Horst; 5:38.
Grossenkneten: 595.
Groupe (britannique) de recherches de l'Armée sur le service en campagne: 70 *(renvoi),* 71, 447 *(renvoi),* app. "C"; section n° 2, 106, 280.
Groupe d'armées du nord. *Voir* 21e groupe d'armées.
Groupe d'observateurs spéciaux du Q.G. des opérations combinées: 105-106, 111-112, 116.
Groupements hollandais de la Résistance: 456, 583, 585, 609, 613, 615.
Grover, le lient.-col. B. W. G., O.B.E., E.D.: app. "G".
Gruchy: 138, 166, 172.
Grüppenbühren: 638.
Guderian, le col.-gén. Heinz: 355, 474.
Guernesey: *52 (renvoi).*
Guingand, le major-général Sir Francis de, K.B.E., C.B., D.S.O.: *212 (renvoi),* 335, 393, 396, 642.
Guise: 312.

H

Haalderen: 601.
Haarlem : 605.
Haert: 648.
Haislip, le major-gén. Wade H.: 259.
Hakewill Smith, le major-gén. E., C.B., C.B.E., M.C.: 421 *(renvoi).*
Halder, le colonel-gén. Franz: 59 *(renvoi).*
Haldern: 563.
Halifax (avion): 231, 257, 357, 495.
Halpenny: le lieut.-colonel W.W., E.D.: 235, 255 *(renvoi).*
Halvenboom: 519.
Hamb: 546.
Hambourg: 381, 572, 580, 596, 605, 624, 641.
Hamm: 330, 340, 562.
Hammerbruch: 544-546.
Hamminkeln: 563, 568.
Hanovre: 639.
Hansweert: 425.
Harderwijk: 612-613.
Haren: 593.
Harfleur: 352-353.
Haringzelles: 372.
Harkness, le lieut.-colonel l'hon. D. S., G.M., E.D., C.P., député: 277.
"Harlequin", exercice: 11, 15.
Harlingen: 589.
Harris, le maréchal de la Royal Air Force Sir Arthur Travers, G.C.B., O.B.E., A.F.C.: Caen, 169; Falaise, 224-225, 231, 252; bombardement des troupes alliées, 258; Le Havre, 353; Boulogne, 356; Escalles, 368; Walcheren, 436.
Harris, le lieut.-colonel R. A., O.B.E.: 15.
Harris, le major l'hon. W. E., O.B.E., E.D., C.P.: 203 *(renvoi).* Harskamp: 621.
Harwich: 77.
Harz, massif de la: 622.
Hasselt: 468, 506, 510.
Hau: 505.
Haus Loo, fort: 553.
Hausser, le S.S. *Obergruppenführer* (général) Paul: 160, 270, 276.
Hautmesnil: 220-221, 227, 235-237, 242, 257-258.
Haut-Rhin, le (Vieux-Rhin): 489, 499, 501, 507-508, 548, 550, 561, 570.
Hay, le lieut.-colonel A.J.: 240.
"Haymaker", opération: 573, 599.
Headley-Court: 163.
Heaps, le lieutenant David, M.C.: 518.
Hedel: 470.
Heerewaarden: 600.
Hees, Die: 550.
Hees, le major l'hon. George H., C.P., député: 428-429.
Heim, le lieut.-gén. Ferdinand: 355, 358359, 361-362.
Hekkens: 488-489, 497, 501, 506. Helford-River: 77.
Heligoland: 646.
Helmond, canal: 494.
Hengelo: 562, 578.
Herbert, le capitaine W. G., M.C.: 115.
"Herbstnebel" opération: 467 *(renvoi).*
Herenthals: 381, 385, 388.
"Hérisson": 10, 72, 108.
Herne, canal: 539.
Hérouville: 184.
Herquelingue: 355-356, 361.
Hesdin: 297, 320, 341.
Hesel : 653.
Heselerfeld: 513-514, 526.
Heteren: 459, 601.
Het Loo: 608.
Het-Zoute: 423.
Heusden: 469, 473.
Heveskes: 628.
Hewitt, le vice-amiral H. Kent, K.C.B. (hon.): 8.
Heyst: 423.
Hilary, le: 97, 103, 119.
Hill, le brigadier S. J. L., D.S.O., M.C.: 839.
Hilvarenbeek: 691.
Hilversum: 80, 381, 616, 652, 654.
Himmler, le *Reichsfiihrer S.S.* Heinrich: 56, 59-60, 607.
Hingst-Berg: 502.
Hirschfeld, M. H. M.: 618.
Hitler, Adolf: campagne russe, 50, 53; Mur de l'Ouest, 50, 52; défenses de l'Ouest, 56-61, 64-65; le jour J, 131; Normandie, 160-161, 175-176, 189-191, 207 *(renvoi),* 292-293; Falaise, 225-226, 233, 261, 268-269; ligne de la Seine, 300, 311-312; Anvers, 317-319; ports de la Manche, 343, 345, 355, 366; bombes volantes, 374; Ardennes, 466-467, 470, 473; Rhénanie, 524, 539-540, 557, 565; l'ouest des Pays-Bas, 601, 615; reddition de l'Allemagne, 622; suicide, 645; *autres réf.,* 4, 66, 243, 287, 339, 474 *(renvoi),* 596, app. "D".
Hobart, le major-gén. Sir Perey C.S., K.B.E., C.B., D.S.O., M.C.: 12, 353 *(renvoi).*
Hoch Elten: 509, 561, 566, 573-574, 578, 580, 599.
Hochstrasse: 498.
Hochwald: 488, 490, 503, 520-522, 525, 531-533, 536, 538, 540, 542-543, 545, 553, 677.
"Hochwald, arrière-plan de la": 490-491, 520, 525.
Hodges, le général Courtney H.: 215, 327, 329, 347, 409-410, 522, 538.
Hoedekenskerke: 391, 393, 425.
Hoek van Holland: 52 *(renvoi).*
Hoenderlo: 612. Hoenza-Driel: 482.
Hoffmeister, le major-gén. B. M., C.B., C.B.E., D.S.O., E.D.: 600, 609-610, 612-613, 626, app. "G".
Hohe-Ley: 542.
Hollande. *Voir Pays-Bas.*

Hollande de l'Ouest, district de la. *Voir* Pays-Bas, district des.
Hollandsch Diep: 449.
Hollen : 529.
Holten: 585, 599.
Holwierde: 628.
Hommes-grenouilles ennemis; 457.
Honfleur; 294.
Hönnepel 515, 533.
Honriville : 363.
Hoofdplaat: 419-420.
Hoogerheide: 405-407.
Hôpital du Bon-Sauveur: 174.
Hopkins, Harry L.: 5-6.
Hordouseaux: 275, 277.
Hornoy: 316 (renvoi).
Horrocks, le lieut.-gén. Sir Brian G., K.C.B., K.B.E., D.S.O., M.C.: Arnhem, 330; la 2e division canadienne sous son commandement, 483 (renvoi); Reichswald, 491, 493-494, 500, 504, 509-510, 519; Rhénanie, 523, 544-545, 563, 570; autre réf., 464.
"Horse", opération: 479.
Houlgate: 99, 101.
Houston, le colonel R. L., C.D.: app. "G".
Hoven: 607-608.
Hubert-Folie: 182, 198, 231.
Hude: 637-638.
Hudleston, le maréchal de l'Air Sir C. C., K.C.B., C.B.E.: 43, 493.
Hughes-Hallett, le vice-amiral John, C.B., D.S.O., M.P.: 9-10, 37 (renvoi).
Huijbergen: 405.
Huisberden: 508, 533.
Huissen: 457, 601, 603-604.
Hull, Cordell: 20.
Hulst: 386.
Hulst, canal: 385.
Hunte, la: 633, 638.
Huntlosen: 636.
Hurendeich: 508.
Hurley, le colonel J. J., O.B.E., E.D.: 371.
"Hurricane", opération: 433.
Hürtgen, forêt: 455.
"Husky", opération: 35.

I

Ifs: 185, 187, 198, 230, 232, 235.
Igoville: 302, 309.
Ijmuiden: 52 *(renvoi),* 620.
Ijssel, l': projets de têtes de pont, 330, 453-454, 460, 562-563, 572-573, 597, 602-603; combats le long de la rivière, 579-580, 582; passage, 583-585, 598, 606-607; *autres réf.,* 599, 604, 609-610, 616-617.
Ijsselmeer, l' ("Zuider Zee"): 589, 605-606, 608-609, 612-613, 617, 643, 645, 650.
Ijzendijke: 421, 436, 440.
Île de France, l': 655.
Île de Wight: 94-96, 376 (renvoi).
Îles de la Manche (îles anglo-normandes): 67, 317, 646.
"Infatuate", opération: 395, 401-402, 430- 432; plan aérien, 433, 444; "Infatuate I", 430, 432, 439; "Infatuate II", 430, 432, 436, 439.
Innes, le lieutenant D.G., M.C.: 429 *(renvoi).*
Institut de recherches sur les fusées de Peenemunde: 374.
Invicta, l': 103.
Irvine, le lieut.-col. A.M., M.B.E., C.D.: 273.
Isabella, polder: 415, 420.
Isigny: 19, 152.
Isselrott: 568.
Issum : 545.

J

Jacob, le général du Génie Alfred: 51.
Jade, la: 639.
James, le capitaine P.H.G., R.N.: 566.
"Jantzen", exercice: 11.
Jefferson, le brigadier J.C., C.B.E., D.S.O., E.D.: au commandement de la 10e brigade d'infanterie, 34; Kapelsche Veer, 479; au commandement du groupe "Lion", 533; Hochwald, 536; canal Küsten, 592; *autres réf.,* 217, 343, app. "G".
Jersey: 52 *(renvoi).*
Jever: 633, 646.
Jodl, le col.-gén. Alfred: chef de l'état-major des opérations, 59; jour J, 131; Falaise, 268-269; rapport de von Rundstedt, 337; dégagement d'Anvers, 405; reddition de l'Allemagne, 646.
Johanson, le lieut.-col. J.W., E.D.: app. "G".
Johnson, le lieutenant J.: 457.
Johnston, le brigadier I.S., C.B.E., D.S.O., E.D.: 600, 627, app. "G".
Jones, le colonel C.E.F., O.B.E.: 676.
Jones, le brigadier J.R.B., D.S.O., O.B.E., C.D.: app. "G".
Jones, le lient.-col. T.S.: 232.
Jort: 264.
"Jubilee", opération: 9.
Juist: 624.
Julianen Park: 630-631.
Juliers (Jülich): 483, 522.
Jümme, la: 633.
"Juno", plage: 75, 77-78, 80, 662, 687, app. "C".
"Jupiter", opération: 19, 177.

K

Kalflach, canal de: 508, 533.
"Kangaroos". *Voir* Transports blindés de troupes.
Kapellen: 544-546.
Kapelsche Veer: 477, 479, 481, 513.
Karlsruhe: 558-559.
Kassel. *Voir* Cassel.
Kasteel Blijenbeek: 519.
Katchanoski, le caporal P.P., D.C.M.: 513.
"Kate", exercice: 42.
Katzen-Berg: 531.
Keane, le colonel R.A., D.S.O., O.B.E., C.D.: 482.
Keating, le capitaine W.L., M.C.: 513.
Keefler, le major-général R.H., C.B.E., D.S.O., E.D.: au commandement de la 2e division, 395; Walcheren, 425; Rhénanie, 526; Hochwald, 543; au commandement de la 3e division, 563 *(renvoi);* passage du Rhin, 572; Emmerich, 573; résultats de l'avance, 589; l'ouest des Pays-Bas, 600, 625, 629; reddition de l'Allemagne, 649; *autres réf.,* 589, 657, app "G»
Keeken: 501.
Kehrum: 522, 525, 545.
Keitel, le feld-maréchal Whilhelm: 59, 131, 160.
Kekerdom : 501.
Kellen: 507-508.
Keller, le major-général R.F.L., C.B.E.: exercice "Pirate", 13; plans du jour J, 35, 39, 80-81, 84, 87; jour J, 97, 104105, 119; tête de pont, 135, 145, 159; Caen, 172-173; opération "Atlantic", 183; blessé, 236; *autre réf.,* app. "G".
Kempen: 539-540.
Kempenfelt, le: 101.
Keppeln: 521, 525, 529-532.
Kernwerk: 445.
Kervenheim: 521-523, 532, 536, 544.
Kessel: 488, 506, 524.
Kesselring, le feld-maréchal Albert: 557, 564-565.
Kevelaer: 489, 510, 539, 544.
Keyes de Zeebrugge et Douvres, l'amiral de la flotte Lord, G.C.B., K.C.V.O., C.M.G., D.S.O., R.N.: 3.
"Keystone", opération: 585.
Kiekberg: 489, 496, 501.
Kiel: 624.
Kijkuit: 386.
King, l'amiral de la flotte Ernest J.: 6. King, le très hon. W. L. Mackenzie, O.M., C.M.G., C.P.: 39, 45-46, 48, 659.
Kingsmill, le: 439-440, 443.
Kingston-McCloughry, le vice-maréchal de l'Air E.J., C.B., C.B.E., D.S.O., D.F.C.: 154.
Kirchhatten: 595, 636.
Kirchkimmen: 637
Kirk, l'amiral Alan G., K.C.B. (hon.): 77.
Kirsel: 533-534, 536.
Kitching, le major-général George, C.B.E., D.S.O., C.D.: 34, 214, 235, 292, 608, app. "G".
Klaehn, le colonel P.C., O.B.E., E.D.: 372, 422 *(renvoi).*
Kleffel, le gén, de cav. Philipp: 604.
Kluge, le feld-maréchal Günther von: nommé commandant en chef (Ouest), 161; au commandement du groupe d'armées "B", 191; percée, 206-207; route de Falaise, 226; Falaise, 261-262, 268-271; *autre réf.,* 176.
Knapheide: 461.
Knight, le brigadier A.F.B., O.B.E., C.D. app. "G".
Knocke-sur-Mer: 383, 423.
Koehn, le colonel: 190.
Koenig, le général d'armée Marie-Pierre, C.V. (hon.): 673.
Kolkhagen: 641.
Korteven: 405, 407, 414.
Krabbendijke: 424.
Krancke, l'amiral: 66, 102.
Kranenburg: 492, 498, 501-502, 505, 508-509.
Krefeld: 401-402, 410, 539, 564.
Krewerd: 628.
Kruisstraat: 406.
"Kruschen", exercice: 10, 12.
Küsten, canal: défense, 591; passage, 592, 594, 637; avance au delà du canal, 629, 632-633.

L

La Bijude: 171.
La Bouille: 302-303, 306.
La Capelle: 359.
Lace, le brigadier F. D., D.S.O., O.B.E., E.D.: app. "G".
La Chenaie: 306-307.
La Cressonnière: 257.
Ladbergen: 639.
La Délivrande: 119.
La Fère: 312.
La Ferté-Macé: 280 *(renvoi).*
La Folie: 171.
La Haye: 605, 615, 618, 644, 651.
La Haye-du-Puits: 152.
La Hève: 353-354.
La Hogue: 182, 198, 218-221.
Laigle: 139, 269.
Laing, le brigadier H. V. D., C.B.E., E.D., C.D.: 35, 227, app. "G".
Laison: bataille, 242-244, 251-252, 254-257; *autres réf.,* 227, 262-263.
Laize, la: 196, 244, 250.

Lancaster (avion): 231, 257, 357, 370.
Lance-flammes. Voir "Badger", lance-flammes, "Crocodile", chars lance-flammes, "Wasp", lance-flammes.
"Land Mattresses": 432.
Landwehr, canal: 573.
Lane, le brigadier J. N., D.S.O.: 462 *(ren*voi), app. "G".
Langannerie: 237, 239-240, 242.
Langrune-sur-Mer: 81, 118, 122, 133.
Langstraat: 544.
La Panne: 345.
La Pernelle: 99, 101 *(renvoi).*
La Rivière: 80.
La Rochelle: 317.
Lasson: 149.
"Last", exercice: 42.
La Trésorerie: 358, 360.
La Trinité: 139.
Latzen Busch: 551 *(renvoi).*
Laval: 193, 223, 690.
La Valette: 112.
La Villeneuve: 164.
Learment, le major J.D., D.S.O.: 137, 142. *(renvoi).*
Leatherhead: 163.
Le Bas de Ranville: 182.
Le Beny-Bocage: 177.
Lebisey: 123, 171, 173.
Le Buisson: 306-307.
Le Buquet: 306.
Leclerc, le général Jacques: 298.
Leda, la: 594-595, 625, 629-631, 633.
Lee, le lieutenant F.: 307 *(renvoi).*
Leech, le brigadier G. C., O.B.E., C.D.: app. "G".
Leer: avance, 589, 595; capture, 595, 625, 629-631; *autres réf.,* 633, 637.
Leerort: 630-631.
Leeuwarden: 588-589.
Le Fresne-Camilly : 113, 119.
Leggat, le brigadier W. C., D.S.O., E.D.: app. "G".
Le Hamel: 80, 107, 149.
Le-Haut-de-Bretteville: 145.
Le Havre: plans, 18, 27, 41, 87, 282, 294, 297-298, 327-328, 347, 380-381; défenses allemandes, 52 *(renvoi), 100,* 312313, 316-317; capture, 338 *(renvoi),* 340, 347-356, 358, 376, 379; *autres réf.,* 102, 215, 343, 357, 664-665.
Lehmann, le major: 133.
Leicester, le brigadier B.W., D.S.O.: 81, 436, 440.
Leide: 605.
Leigh-Mallory, le maréchal en chef de l'Air Sir Trafford L., K.C.B., D.S.O.: plans du jour J, 9, 20, 23, 31, 43, 74-75, 77; le jour J, 102; Caen, 152, 154, 169 *(renvoi);* Normandie, 181, 224; Boulogne, 356; Walcheren, 395, 399-400, 432, *447; autre réf.,* 95.
Leine: 580.
Leipzig: 576, 596, 622.
Lek, le: 465, 561, 650.
Le Mans: 65, 177, 193, 233, 246, 248, 690.
Le Marais: 208.
Lembeck: 639.
Le Merlerault: 131.
Le Mesnil: 125, 150, 280.
Le Mesnil-Patry: 150. Lemgo: 667.
Lendrum, le lieutenant-colonel R. M., D.S.O.: 517.
Le Neubourg: 282, 295-299, 301.
Léopold, canal: défenses allemandes 383-386, 390, 419; attaque sur le canai, 411, 415-416, 419-421, 423; *autres réf.,* 382-383, 389, 392-394.
Le Petit Homme: 208.
Le Portel: 361-362.
Les Andelys: 310.
Les Baraques: 366, 370.
Les Buissons: 141.
Les Champeaux: 271, 274, 277.
Les Îles de Bernières: 80. Lessay: 86.
Letendre, le fusilier S.-J., D.C.M.: 417.
Le Tréport: 320, 376.
Letson, le major-gén. H. F. G., C.B., C.B.E., M.C., E.D.: 671.
Lett, le brigadier Sherwood, C.B.E., D.S.O., M.C., E.D., C.D.: 184, app. "G".
Lett, le lieut.-colonel S. M., D.S.O.: 528.
Leucht, Die: 546.
Leuth: 500. Le Vey: 119.
Lewis, le lieut.-col. T. C., D.S.O.: 422 *(renvoi).*
Lézarde, la: 349-353.
Liane, la: 356, 360.
Liège: 226, 298, 324, 337, 340, 387, 468-469, 476.
Ligne de bombardement: 235.
Lillebonne: 314.
Lilley, le brigadier L. G. C., D.S.O., C.D.: app. "G".
Lind, le brigadier J. S. H., D.S.O., E.D.: app. "G".
Lindemans, Christian: 330 *(renvoi).*
Linge, Heinz: 131 *(renvoi).*
Lingen: 650.
Linz: 576.
"Lion", groupe: 533-536.
Lion-sur-Mer: 69, 80-81, 123, 134.
Lippe: 539.
Lippstadt: 577.
Lisieux: 139, 189, 281-282, 294, 310, 664.
Liska, le major-général A.: 390.
Lister, le brigadier J. F. A., C.B.E., C.D.: app. "G".
Lith: 462.
Little, l'amiral Sir Charles, G.C.B., G.B.E.: 9-10, 20.
Livarot: 281.
Livourne: 561.
Lochem : 578-579.
Lochtenberg: 388-389, 404.
Loga: 630-631.
Loi sur la mobilisation des ressources nationales: 669-670.
Loi sur les forces présentes au Canada: 33, app. "A".

Loire, la: plans, 25, 88-89, 155, 162, 223, 246-248; *autres réf.,* 287 *(renvoi),* 300.
Longues: 99, 101.
Loon-Plage: 345.
Lorguichon: 230, 233.
Lorient: 52 *(renvoi),* 317.
Louisendorf: 511, 516.
Louvain: 328.
Louvières-en-Auge: 268.
Louviers: 282, 294-295, 301, 310.
Louvigny: 182, 184-185.
Lovatt, le brigadier Lord, D.S.O., M.C.: 126.
Lübeck: 596, 624.
Luc-sur-Mer: 81, 123, 133, 140.
Ludendorff, le feld-maréchal Erich: 226.
Ludendorff, pont: 555.
"Lumberjack opération: 555.
Lünebourg: 641.
Lunéville: 409.
Lunteren: 611, 614.
"Lüttich", opération: 226, 246-247.
Lüttingen: 549.
Lüttwitz, le général des troupes Panzer Heinrich Freiherr von: 491, 505-506, 516, 524-525, 530, 537, 565.
Lützow: 641. Luxembourg: 409.
Lys, canal de dérivation de la: 382-383, 385, 415.

M

Macdonald, le colonel B.F., D.S.O., C.D.: 517 *(renvoi).*
Maclntyre, le lieut.-col. K.W., D.S.O.: 518.
Mackenzie, le lieut.-col. D.A., D.S.O.: 584.
Maclachlan, le lieut.-col. G.M.: 305.
MacLauchlan, le lieut.-col. D.G.: 202, 217.
MacLean, le brigadier A.T., C.B.E., M.C., V.D.: 341, 575, app. "G".
MacMillan of MacMillan of Knap, le général Sir G.H.A., K.C.B., K.C.V.O., C.B.E., D.S.O., M.C.: 569 *(renvoi),* 599.
Maczek, le major-général S.: Chambois, 271; Gand, 385; sur la Meuse, 462; l'ouest des Pays-Bas, 589, 592-593, 595; Varel, 632-633.
"Maezuga": *274 (renvoi),* 277-278.
Maestricht: 298, 317, 340, 463-464, 467.
Magdebourg: 572.
Magny: 278.
"Maisie": 304-305.
Maisy: 99.
Maizières: 244-245, 254-255.
Major, le soldat Léo, D.C.M.: 588.
Makkum: 589.
Maldegem: 382.
Malines: 429.
Malon : 172.
Malte: 558-560, 575.
Maltot: 177, 200.
Mann, le major-général C.C., C.B.E., D: S.O., C.D.: chef d'état-major, Première armée canadienne, 34; Caen, 208; transports blindés de troupes, 222; soutien aérien de "Totalize", 224-225; Falaise, 252 *(renvoi),* 268, 283; Walcheren, 401 *(renvoi);* aide aux Pays-Bas, 642; *autre réf.,* app.
Mannheim: 327.
Mantes-Gassicourt: 266, 295.
Manteuffel, le gén. de troupes Panzer Hasso von: 467.
Maquis. *Voir* Résistance française.
Marcelet: 164.
Marcks, le gén. d'art. Erich: 67, 134.
Mardick: 345.
Maren: 454-455, 482.
Margival: 160.
Marienbaum: bombardement, 522; défenses, 539; prise, 542, 544-545; *autres réf.,* 516, 524, 547.
Mark, la: 449.
"Market-Garden", opération: 329-339, 348-349, 380, 382, 454.
Marlborough: 358-359.
Marne, la: 312.
Marquise: 375.
Marseille: 284, 349, 561.
Marshall, le général d'armée George C., G.C.B. (hon.): stratégie générale, 5-6, 20-21; Arnhem, 325; opinion d'Eisenhower à son sujet, 336; l'Escaut, 412; Ardennes, 476; passage du Rhin, 560, 575-576; Prague, 576.
Marsum: 628.
Martin, le major J.R.: 147 *(renvoi).*
Materorn: défenses, 489; plans, 492, 497; attaque, 501-502, 504-506; *autres réf.,* 488, 520.
Mather, le lieut.-col. N.L.C., O.B.E., E.D.: app. "G".
Matheson, le colonel F.M., D.S.O., E.D.: 112, 147-148.
Mathieu, le colonel J.-E.-G.-P., D.S.O., E.D.: 114.
Matthews, le major-général A.B., C.B.E., D.S.O., E.D., C.D.: commandant de l'Artillerie royale de corps d'armée, 2e corps canadien, 34; canal Léopold, 416; Walcheren 431, 444; au commandement de la 2e division d'infanterie, 452; Rhénanie, 498, 517, 521, 538, 548-549; avance jusqu'à la mer du Nord, 578, 586, 589, 595; Oldenbourg, 636-638; reddition de l'Allemagne, 649; *autre réf.,* app. "G".
Matthews, le major G.R.: 187.
Maubeuge: 324.
Mauritius, le: 181.
Mayence: 557-559, 565.
Mayenne: 193.
May-sur-Ome: plans, 197-198, 219-221; attaque, 200, 202-204; prise, 230, 232.
McAvity, le lieut.-col. J.M., D.S.O., M.B.E.: 611.

McClenaghan, le colonel V.S.C., O.B.E., M.C., E.D.: 667, app. "G".
McConnell, le lieut.-col. W.W.K., C.D.: app. "G".
McCormick, le lieutenant WF.: 120.
McCreery, le capitaine honoraire A.E.: 647.
McEvoy, le commodore de l'Air T.N.: 400.
McLean, le brigadier K.G.: 324 *(renvoi).*
McNaughton, le général l'hon. A.G.L., C.H., C.B., C.M.G., D.S.O., C.D., C.P.: conférence "Rattle", 9; exercices anté rieurs au jour J, 29-30; commandement de l'armée canadienne, 32-33, 35-36; instruction de la 3e division, 35-36; responsabilités, *44; autres réf.,* 35, 43.
McQueen, le colonel J.G., E.D.: 218.
McQueen, le colonel M.V., O.B.E., E.D.: 644.
McTavish, le lieut.-col. F.A., D.S.O., CD.: app. "G".
Megen: 691.
Megill, le major-général W.J., D.S.O., C.D.: Normandie, 184, 203, 217; Dunkerque, 344; l'Escaut, 407; chaussée de Walcheren, 427-429; Rhénanie, 498, 526, 550; app. "G".
Mehr: 489, 501.
Meijel: 455.
Meindl, le gén. de troupes de parachutistes Eugen: 474, 519, 525, 550, 565.
Meitzel, le lieutenant Bernhard-George: 240-241.
Meldram, le colonel J.M., O.B.E.: 110.
Melville, le brigadier J.L., O.B.E., M.C., E.D.: 574
"Melville", pont: 574, 575 *(renvoi).*
Menny, le lieutenant-général Erwin: 278.
Menzelen: 554.
Meppel: 585-586, 588.
Meppen: 580, 589-590, 593.
Merville: 70, 99, 125.
Merxem: 386-387, 404.
Merxplas: 389.
Metz: 324-325, 409, 455.
Metzekath: 546.
Meuse, la: têtes de pont, 329-330, 333, 473-477, 479-482, 494, 510; plans, 453454, 562, 691-692; opérations d'hiver, chapitre XVII, *Passim;* "Veritable", 487489, 501, 506, 524, 538, 544, 665; inondation, 504; défenses, 490; Meuse inférieure, 414, 449, 454-455, 491; *autres réf.,* 25, 327, 404, 503, 519, 523, 599, 619, 669.
Meuse à la Waal, canal de la: 487.
Meuse-Escaut, canal de jonction: 330, 387 *(renvoi).*
Meyer, le lieut.-col. Hubert: 140.
Meyer, le S.S. Brigadeführer (major-généraI) Kurt: atrocités, 138 *(renvoi),* 142; procès, 146 *(renvoi);* commande la 12e SS, 139 *(renvoi),* 164; tête de pont, 139143, 146-147; Carpiquet, 164; Caen, 173; promotion, 234 *(renvoi);* route de Falaise, 234, 243.
Mézidon: 192, 207, 281.
"Mickey Finn", opération: 461.
Middelaar: 454-455.
Middelbourg, Belgique: 421.
Middelburg, Pays-Bas: 448.
"Mike", plage: "Mitre Green", 110, 114; "Mike Red" 110, 114, *127; autres réf.,* 80-81, 83, 85-86, 113.
Millingen: 489 *(renvoi),* 501, 563, 570, 578.
Mimoyecques: 375.
Minden: 639.
Mines, dragage de mines: littoral français, 58, 72; Ostende, 345-346; Cap Gris-Nez, 373-374; mines flottantes, 457-458; dragage, 96, 448-449.
Mingay, le lieut.-col. J.D., M.B.E.: app. "G".
Ministère de l'Air: 16 *(renvoi),* 618.
Mitchell (avion): 200, 254.
Model, le feld-maréchal Walter: commandant du groupe d'armées "B", 269; Falaise, 269; passage de la Seine, 300, 312; Anvers, 318; Arnhem, 331; Ardennes, 467; suicide, *577; autre réf.,* 319, 338.
Moerbrugge: 344, 382.
Moerdijk: 432, 449, 461-462, 692.
Moerhuizen: 416.
Moerkerke: 382-384.
Moershoofd: 415, 417.
Moissy: 274.
Molentje: 383.
Mollberg: 636.
Moncel, le major-général R.W., D.S.O., O.B.E.: commandant de la 4e brigade blindée canadienne, 255 *(renvoi);* commandant du groupe "Tiger", 530; Hochwald, 533, 537, 542; Bad Zwischenahn, 634; *autres réf.,* 343, app. "G".
Mondeville: 180, 182-183. Mons: 337.
Monschau: 475.
Montague, le lieut.-gén. l'hon. P.J., C.B., C.M.C., D.S.O., M.C, V.D., C.D.: 656, 666.
Montboint: 254-255.
Mont de Cérisi: 89.
Montebourg: 130, . 156.
Mont-Fleury: 71, 99, 101.
Montgomery, le maréchal vicomte d'Ala mein, K.G., G.C.V., D.S.O.: commandant en chef du 21e groupe d'armées, 21; opération "Overlord", 22, 31; emploi de l'armée canadienne, 31, 33-34, 44-47; exercices antérieurs au jour J, 39, 253; rend visite aux formations canadiennes, 48-49, 508, 545 *(renvoi);* plans du jour J, 75, 88-89; décision de lancer "Neptune", 94-95; arrivée en Normandie, 151; hommage de Bradley, 152 *(renvoi);* direction de la bataille de Normandie, 151-156, 158, 287-289; directives, le 14 juin, 155; le 19 juin, 155-156; le 30 juin, 162, app. "D"; le 10 juillet, 176; le 21 juillet, 192-194; le 27 juillet, 210-211; le 6 août, 246; le 11 août, 248, 250; le 20 août, 281-283; modification du 29 août, 313; le 26 août, 297-298; le 31 août, 315; le 14 septembre, 330, 380-381; le 3 septembre, 340-341; le 13 septembre, 379; le 27 septembre, 400-401; le 9 octobre, 410-411; le 16 octobre, 412,

app. "E"; le 2 novembre, 453; le 16 décembre, 465; le 21 janvier, 483; le 9 mars, 562; le 28 mars, 572; le 5 avril, 580; le 12 avril, 605; le 22 avril, 621, 624; formations canadiennes en Europe continentale, 183; Caen, 164, 167-169; Normandie, 175-180, 188-189, 191, 287289; percée, 206-207, 212-213; controverse entre Crerar et Crocker, 208-209; commandement des troupes au sol, 216; Falaise, 218, 222, 247-248, 250, 259260, 264-266, 268, 281; difficulté avec Crerar, 319-323; Arnhem, 328-330, 333; ports de la Manche, 341, 346-349, 354356, 365, 375-78; Anvers, 377-380; l'Escaut, 395, 399-401, 411-413, 432, 447, 450, 460; Rhénanie, 453-454, 463-466, 482-484, 537, 553, 557, 559; Ardennes, 468, 470, 476-477; le Rhin, 562, 565, 572; Pays-Bas, 557, 594-598, 602, 621, 624-625; aide aux Pays-Bas, 615, 818619; reddition de l'Allemagne, 645-646; félicitations aux Canadiens, 648; *autres réf.,* 63, 161-162, 196-197, 207, 244, 282, 286, 294, 310 *(renvoi),* 341, 343, 382, 394, 404, 414, 491, 564 *(renvoi),* 575-576, 583, 589, 657-658. *Voir aussi* Eisenhower, le général de l'Armée Dwight D.
Montivilliers: 351-352.
Mont-Lambert: 355-360.
Mont-Pinçon: 89, 177, 223, 228.
Montreuil: 320, 341.
Mook: 485, 487-489, 492, 496, 501, 503, 506.
Moorburg: 633.
Mooshof: 528.
Morgan, le lieut.-gén. Sir F.E., K.C.B.: nommé chef d'état-major du commandant suprême allié (COSSAC), 9, 14, 30; plan "Overlord", 15, 19, 21-22, 24; COSSAC, 22, 24, 30-31, 74, 87, 91; avec le 1er corps d'armée britannique, 30; liaison avec les Canadiens, 30; chef d'état-major adjoint à SHAEF, 154; au *tre réf.,* 672.
Môrs: 540.
Mortain: plans, 193, 226, 690; offensive allemande, 234, 247-248, 261-262, 286 *(renvoi).*
Morteaux-Couliboeuf: 268-270, 274.
Morton, le brigadier R.E.A., D.S.O., C.D.: 115.
Morton, le major-général R.O.G., C.B.E., C.D.: app. "G".
Moscou: 6, 20, 28.
Moselle, la: 524, 555.
Mosquito (avion): 257, 357, 546.
Moulineaux: 71, 302-304, 306-307.
Moulines: 250.
Mountbatten, l'amiral, comte de Birmanie, K.G., G.C.S.I., G.C.I.E., G.C.V.O., K.C.B., D.S.O., P.C.: 9.
Moyland: bois de Moyland, 513-514, 518; *autres réf.,* 505, 510-511, 513-515, 519, 521, 523.
Moyzisch: 62 *(renvoi).*
Muance, la: 192.
Mue, la: 81, 83-84, 148-149.
Mueller, le *Regierungsrat: 67.*
"Mulberry", ports: 19, 91, 151, 156; Mulberry "B", 662.
Mulde, la: 622.
München-Gladbach: 518, 538.
Munich: 576.
Munitions: 91, 411-412, 485, 661, 663-664.
Münster: 328, 330, 562; "rtiangle", 328, 347.
Murchie, le lieut.-gén. J.C., C.B., C.B.E., C.D.: 44, 657, app. "A".
Mur de l'Atlantique: 40, 50-53, 64, 94, 127-128, 423.
Mur de l'Ouest; 51 *(renvoi),* 409, 455, 490, 502; *voir aussi* Siegfried, ligne.
Murdoch, le brigadier W.S., O.B.E., E.D., C.D.: app. "G".
Murphy, le brigadier W.C., C.B.E., D.S.O., E.D.: 603, 614. app. "G".

N

Namur: 298, 337, 468 *(renvoi), 476.*
"Nan", plage: "Nan White", 104, 114, 116, 118; `Nan Green", 114; "Nan Red", 104, 116, 118; *autres réf.,* 80-81, 83-86.
Nancy: 319.
Nansum: 628.
Nantes: 87-89.
Nassau: 404.
Nations Unies (San-Francisco): 619.
Nauta, le docteur E.L.: 448 *(renvoi).*
Navires de commandement: 7.
Navires de débarquement: navires de débarquement d'infanterie (L.S.I.), 103; navires de débarquement de chars (L.S.T.): 8; voir aussi Péniches de débarquement et les diverses désignations des navires.
Naylor, le major-général R.F.B., C.B., C.B.E., D.S.O.: 666.
Neauphe-sur-Dives: 268, 270.
Nécy: 273.
Neede: 577.
Nelson, le: 100.
'Nelson" (indicatif): 440.
"Neptune", opération: début, 22; entraînement, 38, 40; objectif, 74; opérations aériennes préparatoires au lancement, 77, 97; rôle des armes d'appui, 85-86; opérations postérieures, 87, 90; date prévue, 93; pertes, 128, app. "C".
Netterden: 578.
Neuenburg: 633, 636.
Neuenhaus: 580, 589.
Neufchâtel: 297, 313, 315.
Neuss: 538-539, 546.
Newhaven: 11, 77.
Newman, le capitaine W. C.: 428.
Nicklin, le lieut.-colonel J. A., O.B.E.: 568.

Nieder-Krüchten: 524.
Niel: 489, 499-501.
Niers, la: 488, 506, 518-519.
Nieuport: 345.
Nieuwe-Schans : 589.
Nijkerk: 610, 612, 621.
"Nimbus", exercice: 11.
Nimègue: ponts, 330-331, 457-459; plans, 401, 454, 597-600; route de Clèves, 488489, 498-502; inondation, 508; *autres réf.,* 329, 339, 411, 456, 464, 470, 496 *(renvoi),* 503 *(renvoi),* 562, 643.
Nimègue, saillant de: 405, 469, 597.
Ningles: 361.
"Noah", opération: 459.
Nocquet: 356, 361.
Noires-Mottes: 366-367, 369-370.
Noorder, canal: 455.
Norderney: 624, 626.
Nordhorn: 650.
Norrey-en-Bessin: 82, 84, 135, 144-150.
Norvège: 62, 79.
Noyers: 180-181, 192, 211.
Nuremberg: 622. Nuttel: 637.
Nutterden: 493, 502, 505.

O

"Oak": 81-82, 84, 135.
Ocholt: 635.
Ochten: 457, 614, 643.
O'Connor, le lieutenant-général Sir Richard, G.C.B., K.C.B., D.S.O.: 158-159, 179.
Octeville-sur-Mer: 351-352, 354.
Oder, l': 558.
Odon, l': 86, 120, 159, 161, 180, 182.
Office of Strategic Services (O.S.S.) (Bureau des services stratégiques): 672 (*renvoi*).
Oise, l': 25, 312.
Oissel: 302, 306-307.
Oldenbourg: plans, 580, 624-625; prise, 591-592, 595, 633-634, 636-639; *autres réf.,* 649, 652, 665.
Olendon: 243, 255, 257.
Oliver, l'amiral Sir G.N., G.B.E., K.C.B., D.S.O.: commandant de la force "J", *37 (renvoi);* commentaire sur la 3e division, 40; jour J, 97, 103-104, 107-108, 110.
"Omaha", plage: 75, 77-78, 100, 121-122, 687-688, app. "C"
Ommen: 586.
Oorderen: 387.
Oostburg: 421-422.
Oosterbeek; 599-600, 602.
Oosterhout: 454, 471, 473, 481, 600.
Oosthoek: 416.
Oostkappelle: 435.
Opérations. *Voir les désignations.*
Opheusden: 614.
Oppenheim: 557.
Orbec: 283, 294-295.
Organisation du commandement: opération "Overlord", 15, 20-21, 24, 30-31; Canadiens, 32-36, 44-45, 589-590, 655, app. "A". Allemands, 56-61; Montgomery, 216, 288; Eisenhower, 325; *autres réf.,* 158, 248, 252 *(renvoi).*
Orival: 302.
Orléans: 65, 223, 247.
Orne, l': plans, 17, 75, 80, 86, 123-125, 152, 155-156, 177-180, 221; passage, 168, 173-175, 180-186, 228, 270; *autres réf.,* 120, 123-125, 160, 171, 191-194, 196, 210-211, 223, 268.
Orsoy: 465, 539.
Osnabrück: 328, 330.
Oss: 616.
Ossenberg: 547, 553.
Ossendrecht: 404-405.
Ostende: 345, 376, 393, 411, 436, 439.
Osterscheps: 633.
Oterdum: 627.
Otterloo: 578, 599, 606, 610-612, 621.
"Otterloo, bataille d' ": 611.
Ottersum: 506.
Otway-Ruthven, le capitaine de vaisseau G., R.N.: 104-105, 115, 117.
Oudelande: 425.
Ouistreham: plans, 40, 80, 193; bombardement, 99; attaque, 126, 132, 208-203; *autres réf.,* 209, 662.
Outreau: 356, 360-362.
Overflakkee: 471, 474.
Overijsselsch, canal: 588, 590.
"Overlord", opération: plans, chapitre I, *passim,* 74; participation du Canada, 29, 35-36, 44; participation de l'aviation, 43, 97; opération "Cicero", 62 *(renvoi);* pertes des Canadiens les six premiers jours, 150-151; *autres réf.,* 3, 50.
Overyssel : 626.
Oxland, le vice-maréchal de l'Air R.D., C.B., C.B.E.: 394.
Oye: 365.

P

Paget, le gén. Sir Bernard C. T., G.C.B., D.S.O., M.C.: conférence "Rattle", 10, 13; nommé commandant en chef au Moyen-Orient, 21; emploi des troupes canadiennes, 30-32.
Pangman, le lieut.-col. J. E. C., D.S.O., E.D., C.D.: 517-518.
Pannerden: 457, 599, 601.
Pannerdensch, canal: 457, 460, 489 *(renvoi*), 598-599, 601-602, 604.

"Panther", chars: pertes, 142, 147, 149, 175, 278; Falaise, 262; *autres réf.,* 139, 173, 201, 204, 233, 240, 526, 529.
Panzerfaust: 530, 536, 613, 631.
Papen, Franz von: 62 *(renvoi).*
Papenburg: 589, 594, 625.
Paris: plans, 196, 223, 247, 282, 298, 690; craintes des Allemands, 178, 191, 287; *autres réf.,* 25, 60, 66, 176, 300.
Paris-Orléans, brèche: 25, 246.
Pas-de-Calais: plans, 16, 18, 282, 297-298, 338, 347, 379; ruses des Allemands, 62, 79, 134, 196, 287; entrée des Alliés, 313, 323, 325; *autres réf.,* 151, 328, 363, 372.
Passchendaele: 343.
Patch, le général A. M.: 284.
"Pathfinder" (appareil de tête): 357-358.
Patrouilles: 461.
Patton, fils, le général George S.: commandant de la Troisième armée américaine, 192, 194; entrée en scène, 215; Falaise, 247-248; arrêté à la limite du groupe d'armées, 259-260, 265-266; Seine, 265-266; liaison avec les Canadiens, 272-273; halte, 327, 335; Arnhem, 329; passe à la défensive, 409; le Rhin, 455, 557, 565; la Ruhr, 463; les Ardennes, *476; autres réf.,* 284, 336.
Paul's-Berg: 531.
Pays-Bas, district des: 619-620, 626, 645.
Peck, le colonel C. A., O.B.E., C.D.: app.
Péniches de débarquement: modèles, 7-8; pénurie, 23; invasion, 9, 102-117; pertes, 108-109; péniches de débarquement d'assaut (L.C.A.), 103; péniches de débarquement d'assaut (Hedgerow) (L.C.A.(HR)), 7-10, 12-13, 79, 105; péniches de débarquement de DCA. (L.C.F.), 442; grandes péniches de débarquement de canons (L.C.G.(L)), 7, 10, 79, 104-105, 442; moyennes péniches de débarquement de canons (L.C.G.(M)), *7 (ren*voi), 442; grandes péniches de débarquement d'infanterie (L.C.I.(L)), 8, 118 *(renvoi);* petites péniches de débarquement d'infanterie, 441; péniches motorisées de débarquement (L.C.M.), 566, 604; péniches de débarquement d'appui (L.C.S.), *7 (renvoi),* 104-105, 108; péniches légères de débarquement d'appui (L.C.S.(L)), 104-105; péniches de débarquement de chars (L.C.T.), 8, 10, 79, 107-110, 115, 441; péniches de débarquement de chars (fusées) (L.C.T.(R)), 8, 10, 79, 104, 208; péniches de débarquement des véhicules et du personnel (L.C.V.(P)), 566; *voir aussi* DUKW *et* Navires de débarquement.
Perenboom : 470.
Périers: 67.
Pertes: jour J, 120-121, 127-128, app. "B"; causées par nos propres bombardiers, 236, 257-259; Normandie, 285-286, app. "C"; l'Escaut, 450; Rhénanie, 554-555, 557; pertes totales dans le nord-ouest de l'Europe, 647-648; *autres réf.,* 28, 133, 634; *voir* aussi les formations, unités *et* opérations selon la désignation.
Petch, le lieut.-colonel C.: 119, 138. Petit Andelys: 310.
Petit-Enfer: 123.
"Petit Tobrouk": 423.
"Phantom": 273.
PLAT: 146-147, 187, 217-218, 408, 429, 543.
Pickert, le lieut.-général Wolfgang: 233, 237.
Picquigny: 313 *(renvoi),* 320.
Pierrefitte: 280.
Pierrepont: 113, 119.
Pinto, le lieut.-colonel Oreste: 330 *(renvoi).*
"Pirate", exercice: 12-13, 37.
Piron, le colonel B.-E.-M.: 280 *(renvoi).*
Plan de feu conjoint: 75, 78, 101 *(renvoi).*
"Plan initial conjoint": 22, 74, 76, 90, 93.
Plocher, le lieut.-général Hermann: 481-482, 513-514, 578, 643.
Plow, le major-gén. E. C., C.B.E., D.S.O.: app. "G".
"Plunder"', opération: 561-566, 597-599, 604.
"PLUTO": 91, 376.
Plutzer, le Dr Friedrich: 642.
Plymouth: 77.
Pocock, le lieut.-colonel J. M., O.B.E., E.D., C.D.: app. "G".
"Pointblank", opération: 23.
Poissy: 300.
Pologne: 355, 490, 622.
"Pomegranate", opération: 181.
Pont Audemer: 294.
Pont de l'Arche: 295, 297, 302, 310, 313.
Pont de Reviers: 82, 86.
Pont l'Évêque: 281.
Pont-Rémy: 315-316, 341.
Ponts, pontage: 302-303, 341, 344, 388-389, 417-418, 574-575, 588, 592-594; préfabriqués, 604, 608.
Pont-Sans-Pareil: 371.
Poole: 62, 77.
Poppel: 692.
Port du Gravier: 302-307.
Port-en-Bessin: 75, 101, 152, 662.
Porteous, le major C. R. H., D.S.O.: 426.
"Portes belges" (Elément "C"): 72.
Portland: 77, 94.
Ports artificiels. *Voir* "Mulberry".
Portsmouth: 11, 37-38, 77, 95-96.
Poses: 310.
"Poste riverain de surveillance": 586.
Potigny: 242-243, 252, 264.
Potshausen: 633.
Powell, le lieut.-colonel J. W., D.S.O., M.C.: 203 *(renvoi).*
Praest: 563.
Prague: 577 *(renvoi).*
"Premier projet sommaire conjoint de ravitaillement" (Joint Outline Maintenance Project): 87, 90-91.
"Priests" (canons automoteurs de 105 mm.): 39, 105, 138 *(renvoi),* 221-222, 353 *(renvoi).*

"Primrose", exercice: 10.
Prince David, le. 117.
Prior, le commander R. M., D.S.O., D.S.C., R.N.: 363.
Prisonniers de guerre. *Voir* Pertes.
Proctor, le lieut: colonel J. W., O.B.E., E.D.: app. "G".
Prum : 476.
Pugsley, le contre-amiral A. F., C.B., D.S.O., R.N.: commandant du groupe G.J.1, 105; jour J, 109; Calais, 365; l'Escaut, 393, 436, 439; îles de la Frise, 624.
Putanges: 265 *(renvoi).*
Putot-en-Bessin: 82, 84, 123, 135, 144-148, 150.
Putte: 404.
Putten: 606, 612-613.
Pyramide: 496.

Q

"Quadrant", conférence: 19.
Quartier général de l'armée canadienne, à Londres: commandement, etc., 32-33, 44-45, 47, 655-656, 665-666; renforts, 667-670; Canloan, 671-672; *autres réf.,* 676, app. "A".
Quartier général des opérations combinées: 6, 9, 13, *70 (renvoi).*
Québec: 19, 22-2:3.
Queen Emma, le: 103.
Quer, barrage: 499.
Querenstede: 635.
Quesnay: 234, 239, 243, 257.
Quesnay, bois de: 243-244, 252.
Quiberon, baie de: 87-88, 288, 317 *(renvoi*).
"Quick Anger", opération: 600, 602, 603 *(renvoi).*
"Quicksilver", exercice: 79.
"Quillebeuf": 310.

R

Raamsdonk: 414, 462.
Radar: 73, 101, 138, 144 *(renvoi),* 145, 155, 398, 469.
Ralston, le colonel l'hon. J. L., C.N.G., D.S.O., E.D., C.P.: 32-33, 44.
Ram, chars et tracteurs d'artillerie: 38, 353 *(renvoi),* 530, 588.
Ramillies, le: 100.
Ramsay, l'amiral Sir Bertram H., K.C.B., K.B.E., M.V.O.: opinion sur le DUKW, 8; "Overlord", 20, 31; "Neptune", 74; ordre du jour, 76; heure H. 94-95; jour J, 101-102; Calais, 365; l'Escaut, 393, 401 *(renvoi),* 411, 437, 439; ouverture du port d'Anvers, 449.
Randwijk: 601-603.
"Rankin, Gas A, B et C": 16.
Ranville: 124, 182, 184.
Rapatriement: 651-656.
Rastede: 636.
"Rattle", conférence: 9-10, 15.
Rauray: 159.
Ravenstein: 485, 487.
Ravitaillement des Pays-Bas: 619-621, 642-645.
Rawlins, le major-général S.B., C.B., C.B.E., D.S.O., M.C.: 599-601, 603, 614.
"Rawlinson", opération: 209, 213.
Redon: 88.
"Redoute nationale": 575, 596.
Rees: 489, 561-563, 565-566, 568-570.
Regensburg: 576.
Reichelt, le lieut.-gén. Paul: 643.
Reichswald: plans, 460, 491-492; offensive, 460-461, 495-498, 500-501, 503-507, 509, 523-524; défenses des Allemands, 488491, 518; *autres réf.,* 456, 464, 469, 545 *(renvoi),* 573, 677.
Reinhard, le général d'inf. Hans: 474.
Reinhardt, le colonel: 448.
Réintégration à la vie civile: 652.
Remagen: 555, 557, 565.
Renforts: d'infanterie, 299-300, 408, 485, 667-670; de l'ennemi, 409; *autres réf.,* 91, 305.
Renier, le docteur G.J.: 386 *(renvoi).*
Renkum: 600, 602, 643.
Rennes: 88, 193, 690.
Rennie, le major-général T.G., C.B., D.S.O., M.B.E.: 459, 496, 563, 569.
Résistance française et Maquis: 64, 66, 130, 142 *(renvoi),* 174.
Retranchement: 422.
Reviers: 82, 113.
Rheims: 646.
Rheinberg: 545-547, 553, 561-562.
Rheine: 328, 330.
Rhénanie, bataille de la: chapitres XVIII-XIX, *passim*.
Rhenen: 606, 644.
Rhin, le: avance, 327-328, 334, 340, 412; passage, 329, 339, 348, 401, 453-455, 457, 482-484, 588-589, 598; offensive de la Rhénanie, 462-463, 465-466, chapitre XVIII-XIX, *passim; autres réf.,* 601-603, 616-617, 639, 642, 678.
Rhône, vallée du: 284, 561.
Richardson, le major-général C.L., C.B., C.B.E., D.S.O.: 225.
Richter, le lieutenant-général Whilhelm: 69-70, 127, 133, 139.
Ricklingen: 639.
Riestedt: 641.
Rilland: 424.
Rindern: 507.
Risle, la: 41, 270, 295, 302.

Ritchie, le lieut.-col. B.R., E.D.: 528.
Ritchie, le général Sir N.M., G.B.E., K: C.B., D.S.O., M.C.: 209, 568. Riva-Bella. 71, 132.
Riviera: *284 (renvoi).*
Roaf, le brigadier W.G.H., O.B.E., E.D.: app. "G".
Robb, le maréchal de l'Air Sir J.M., G.C.B., K.B.E., D.S.O., D.F.C., A.F.C.: 433 *(renvoi).*
Robehomme: 125.
Robertmesnil: 235.
Roberts, le: 100, 168, 181, 441-442.
Roberts, le major-général G.P.B., C.B., D.S.O., M.C.: 523, 532.
Roberts, le brigadier J.A., D.S.O., E.D.: 422 *(renvoi),* 501, 530, 632, app. "G".
Robinson, le brigadier G.W., C.B.E., E.D.: 635, app. "G".
Robinson, le lieut.-col. W.G.M., O.B.E.: app. "G".
Rochefort: 468.
Rockingham, le major-général J.M., C.B., C.B.E., D.S.O., E.D.: Verrières, 202, 204 *(renvoi);* commandant de la 9e brigade d'infanterie, 214; Boulogne, 358, 362; l'Escaut, 419; Rhénanie, 507-508, 531-532, 588; passage du Rhin, 570; passage de la Leda, 630-631; *autres réf.,* 374, app. "G".
Rocquancourt: 197-198, 200, 202, 204, 230-232.
Rodger, le major-général N.E., C.B.E., C.D.: 35, 244, 283, 400, 459, 646, app. "G".
Rodgers, le major D.M., D.S.O.: 527.
Rodney, le: 168.
Roeder, le grand amiral Erich: 59.
Roer, la: inondation, 455, 520, 522-523; barrages, 484, 503, 506, *(renvoi);* vallée, 455, 504; *autres réf.,* 456, 504, 538.
Roermond: 410, 464, 477, 491, 503, 524525, 539.
Roi, Sa Majesté le. *Voir* Georges VI.
Rommel, le feld-maréchal Erwin: Afrique, 53; défenses de l'Ouest, 56-58, 60, 6566, 94; jour J, 131; tête de pont, 160161; Normandie, 173, 176, 190-191, 269; blessé, J90.
Roosendaal: 385, 393-394, 402, 413, 891.
Roosevelt, le président Franklin D.: stratégie générale, 5-6, 14; nomination d'Eisenhower, 20-21; opération "Overlord", 25; Rhénanie, 463; passage du Rhin, 559; maladie, 578; aide aux Pays-Bas, 616-618.
Röschof: 548.
Rosel: 149.
Ross, le brigadier J.S., D.S.O., C.D.: app. "G".
Ross, le colonel N.H., D.S.O., E.D., C.D.: *232 (renvoi).*
Rosskamp: 513.
Rostrop: 635.
Rots: 146, 148-149.
Rotterdam: 348, 380, 605, 615, 643-644, 650.
Rouen: plans, 18, 41, 250, 282; prise, 297, 302-303, 308-311, 313-315; *autres réf.,* 65, 87, 215, 301, 341, 376 *(renvoi),* 663.
Roulers : 343.
"Roundup", opération: 4, 6, 29.
Rouvres: 254-255.
Rowley, le lieut: col. J.W.H., D.S.O.: 529, 570.
Ruhr, la: 463, 465, 539.
Ruhr, territoire de la: plans, 329-330, 334335, 340, 380, 400-402, 412-413, 453, 476; attaque, 297, 324-325, 327-328, 409-411, 433, 463, 561-564, 572, 575; encerclement, 577; *autres réf.,* 466, 482483, 557-559.
Runcie, le lieut.-col. J., M.C.: 232.
Rundstedt, le feld-maréchal Gerd von: défenses de l'Ouest, 51-54, 56-61, 64-65, 70; jour J, 131; percée, 160; remplacement, 161; retour, 319; rapport, 337; l'Escaut, 405; la Ruhr, 410; Ardennes, 467; la Meuse, 481; Rhénanie, 503-504, 524, 539; remplacement, 557; *autres réf.,* 269, 491, 564.
Rupembert: 359.
Russell, le brigadier J.D., C.B.E., D.S.O., M.C.: 429.
Russie: 283, 293 *(renvoi),* 576, 622.
Ruurlo: 577-578.
Ruyter van Steveninck, le colonel A.C. de: 280 *(renvoi).*

S

Saas de Gand: 419.
Sage: 633.
"Sailmaker", opération: 456.
Saint-Aignan: 234.
Saint-Aignan-de-Cramesnil: 230, 232, 237.
Saint-André: 182, 185-188, 198, 200, 202, 206, 231.
Saint-André-sur-Orne: 139, 182, 185-186, 200, 219, 231.
Saint-Aubin-d'Arquenay: 134.
Saint-Aubin-sur-Mer: défenses, 89, 72-73; capture, 80, 83, 104, 106, 114, 116, 118, 120, *133; autres réf.,* 144-145.
Saint-Contest: 124, 137, 140-142, 171.
Sainte-Croix-sur-Mer: 82, 112-113, 152.
Sainte-Foy de Montgommery: 190.
Sainte-Mère-Église: 121.
Saint-Étienne: 356, 361.
Saint-Étienne (Abbaye-aux-Hommes), église: 174.
"Saint", formation ("Saint Force"): 405-406.
Saint-Germain-la-Blanche-Herbe: 140-141, 171, 173.
Saint-Germain-le-Vasson: 242.
Saint-Hilaire, ferme: 242.
Saint-Hubert: 468 *(renvoi).*

Saint-Lambert-sur-Dives: 274-277, 279280, 283.
Saint-Laurent: 91 *(renvoi),* 151.
Saint-Léonard: 389.
Saint-Lô: plans, 76, 89, 211; capture, 191; *autres réf., 127 (renvoi),* 178, 206-207, 286, *(renvoi), 677.*
Saint-Malo: 52 (renvoi), 193, 690.
Saint-Marcouf: 130.
Saint-Martin-Boulogne: 358-359.
Saint-Martin-de-Fontenay: 198, 200, 202, 206, 217-218.
Saint-Martin-de-Varreville: 99.
Saint-Nazaire: 52 *(renvoi),* 87, 317.
Saint-Nicolas: 385.
Saint-Omer; 297, 320, 343-344, 394.
Saint-Paul: 385.
Saint-Pierre d'Entremont: 89.
Saint-Pierre-du-Mont: 99.
Saint-Pierre-sur-Dives: 139, 281.
Saint-Pol: 298.
Saint-Quentin: 674.
Saint-Saens: 313.
Saint-Sylvain: attaqué, 220-221, 228, 236, 242*; autres réf.,* 192, 196, 254.
Saint-Valéry-en-Caux: 283, 316.
Saint-Valéry-sur-Somme: 320.
Salcombe: 77.
Saleux: 315.
Sallenelles: 125.
Salmuth, le colonel-général Hans von: 52, 64, 67 *(renvoi).*
Salzbourg: 622.
Sander, le lieut.-gén. Erwin: 383.
San-Francisco: 619.
Sangatte: 357, 367, 369.
Sannerville: 182.
Sansom, le lieut.-gén. E.W., C.B., D.S.O., C.D.: 34.
Santvliet: 404.
Sanvic: 353.
Sarre, la: 455.
Sarre, territoire de la: 325-327, 466.
Sarthe, la: 248.
Sassy: 243, 257.
Sauvé, le lieut.-col. l'hon. J.-M.-P., E.D., député prov.: 345.
Savojaards Plaat: 386.
"Savvy", exercice: 39.
Schalkhaar: 582.
Scheveningen: 620.
Schipbeek, canal: 582, 585.
Schlemm, le général de troupes de parachutistes Alfred: commandant de la Première armée de parachutistes, 490; la Rhénanie, 490, 503-505, 524-525, 539540, 550, 553, 555; passage du Rhin, 565, 568 *(renvoi).*
Schleswig: 624.
Schleswig-Holstein: 646.
Schlieffen, le comte Alfred von: 467, 525 *(renvoi).*
Schlieffen, position: 525, 533, 537-538, 544.
Schmachdarm: 536, 541.
Schmidt: 453.
Schmidt, barrages: 455.
Schneppenberg: 563, 568.
Schoondijke: 421.
Schottheide: 502.
Schouwen: 450, 456, 461, 471, 474-475, 615.
Schroeder, le lieut.-colonel Ludwig: 366-367, 371-372.
"Schultz", opération: 482.
Schwalbe, le général d'infanterie Felix: 474-475.
Schwammenauel, barrage: 503.
Schwanenhof: 516.
Schwebel, le Reichrichter Ernst: 642.
Schweppenburg, le général de troupes Panzer, baron Leo Geyr von. *Voir* Geyr von Schweppenburg.
Schwerin: 624.
Schwerin, le lieut.-général Gerhard Grafvon: 301.
Scott, le lieut.-colonel M. J., E.D.: 255 *(renvoi).*
Secqueville-en-Bessin: 82-83, 120, 135, 145.
Secqueville-la-Campagne: 221.
Secteurs de ravitaillement: 662-664.
Sées: 248.
Seine, la: attaques contre les ponts, 25; plans d'offensive, 41-42, 87-89, 155, 162, 223, 246-250, 288; plans de l'ennemi, 57, 65, 176, 197, 287, 557; formations ennemies, 153, 190, 215; arrivée du 15e corps d'armée américain, 266; bombardement par les forces aériennes alliées, 270; commencement de l'avance des Canadiens, 281-283; poursuite au delà, Chap. XII, *passim; autres réf.,* 312-317, 323, 336, 341, 349, 376, 664, app. "D".
Sellar, le commander K. A., D.S.O., D.S.C., R.N.: 441.
Sénégalais: 361.
Services auxiliaires canadiens: 652.
Services de renseignements (allemands): 61-64, 79, 287.
Service spécial de l'air: 585-587, 635.
Seulles, la: 72, 80-82, 86, 104, 111, 120.
"Sextant", conférence: 20.
Seyss-Inquart, le Reichskommissar Arthur: 615-619, 642-643.
Sharpe, le capitaine N. A.: 307 *(renvoi).* 's-Heerenberg: 574.
"Sherman", chars: exercices avant le jour J, 38; plans du jour J, 102; la percée, 137; Falaise, 230, 233; route Goch-Calcar, 516; la Rhénanie, 528, 530-531;
l'ouest des Pays-Bas, 611; *autres réf.,* 633, 641.
Shirreff, le colonel W. P., O.B.E., C.D.: app. "G".
Shoreham : 77.
Sicile: 7-10, 14, 31, 34, 44, 53.
Siebengewald: 538.
Sieg, la: 565.
Siegfried, ligne: la Ruhr, 327; opération Market-Garden" 329, 348; la Sarre, 455; la Reichswald, 460, 489, 497-501; *autres réf.,* 51 *(renvoi),* 335, 545 *(renvoi); voir* aussi Mur de l'Ouest.
"Siesta", opération: 460, 462, 597.
Simonds, le lieut.-général G. G., C.B., C.B.E., D.S.O., C.D.: commandant du 2e

corps d'armée, 34-35; Q.G. en France, 163-164; en ligne de bataille, 178; Normandie, 184, 187; "Spring", 197, 204205, 212; "Totalize", 219-222, 224-225, 227-228, 233, 237, 242-244; "Tractable", 250-252, 264, 274-275, 278; avance vers la Seine, 283, 294-297, 302; renforts, 299; la Somme, 320-321; les ports de la Manche, 343, 355-356, 365, 367; l'Escaut, 379, 381-382, 385, 388, 392, 394, 396-398; (les digues de Walcheren), 402, 410, 437-439; commandant intérimaire de l'Armée, 394; lettres de félicitations, 450-451; reprend la direction du 2e corps d'armée, 452; saillant de Nimègue, 454, 457, 459-460; les Ardennes, 471; la Rhénanie, 470, 491, 510-511, 515, 520-521, 523, 538, 548, 553; le nord-est des Pays-Bas, 573, 578, 580-582, 584; canal de Kusten, 589, 591, 594596; le Bas-Rhin, 597-598; îles de la Frise, 624-625; l'ouest de la Hollande, 629, 632-633; la reddition de l'Allemagne, 649-651; commandant des troupes canadiennes dans les Pays-Bas, 655; *autres réf.,* 257, 281, 315, 448, 465, 545 *(renvoi),* 561, 563, 599, 602, app. "G".
Simpson, le lieut.-gén. W. H.: 483-484, 522, 538, 546, 555, 596.
Sioux, le: 104.
Sittard: 340.
Sivolde: 565.
"Skyscraper", opération: 17.
Slapton Sands: 38.
"Sledgehammer", opération: 6, 14-15, 28, 30.
Sloe, chenal: 430.
Sluis: 421, 423.
Sluis, canal: 383, 423.
Smith, le major-gén. E. Hakewill. *Voir* Hakewill Smith.
Smith, le lieut.-col. E.M., D.S.O., E.D.: 531, *542 (renvoi).*
"Smith", force: 531.
Smith, le brigadier G. E. R., C.B.E.: app. "G".
Smith, le sous-officier breveté, classe 2 (sergent-major de compagnie) J.A., M.M.: 307 *(renvoi).*
Smith, le major-gén. J.D.B., C.B.E., D.S.O., C.D.: 607, 609, app. "G".
Smith, le brigadier N. J. W., D.S.O., C.D.: app "C".
Smith, le général Walter Bedell, G.B.E. (bon.), K.C.B. (hou.): 559, 643.
Smuts, le maréchal le très hon. J. C., P.C., O.M., C.H.: 28.
Sôgel: 580, 590
Soignolles: 240, 242, 254.
Soissons : 160.
Solent: 77.
Soliers: 182.
Somme, la: 58, 197, 282, 312-320, 340-341, 355 *(renvoi),* 375.
Somme, vallée de la: 153 *(renvoi).*
Sonsbeck: 521-522, 525, 538, 542-550.
Sotteville-sous-le-Val: 302.
Soulangy: 264.
Sous-marins minuscules: 96-97, 458.
Southampton: 11, 38, 40, 77, 676.
Spa: 468 *(renvoi).*
Sparling, le major-gén. H. A., C.B.E., D.. S.O., C.D.: app. "G".
"Spartan", exercice: 30, 42, 291.
Speer, Albert: 50.
Speidel, le lieut.-gén. Hans: 196.
Speldrop: 568-569.
Spiekeroog: 624.
Spier: 586.
Spitfire *(avion):* 371, 388, 604, 628.
Spithead: 77.
Sponheimer, le gén. d'inf. Otto; 387, 389.
Spoy, canal: 499 507.
Spragge, le brigadier J. G., D.S.O., O.B.E., E.D.: plans du jour J, 114; commandant de la 8e brigade, 243; commandant de la 7e brigade, 365; Calais, 365, 370; la ligne Siegfried, 501; le bois de Moyland, 513-514; *autre réf.,* app. "G".
"Spring", opération: plans, 194, 197, 199; opposition allemande, 196; bataille, 199204; opération suspendue, 205; pertes, 205; répercussions sur l'ennemi, 206-207; *autres réf.,* 210, 219 *(renvoi).*
Spry, le major-gén. D. C., C.B.E., D.S.O., C.D.: Boulogne, 355-356, 361; Calais, 367, 371; l'Escaut, 420-422; la Rhénanie, 499, 507, 511-513, 521; commandant des Unités canadiennes de renfort en Angleterre, 563 *(renvoi); autres réf., 374,* app. "G".
Spycker: 345.
Stagg, le capitaine de groupe J.M.: 94-95.
Staline, le maréchal Jcseph: 20, 23, 559, 576.
Stalingrad: 53.
"Starkey", opération: 11, 15-16.
Steeg: 528.
Steenbergen: 449.
Steenwijk: 585-588.
Stein: 532.
Steinmüller, le lieut.-gén. Walter: 301, 311.
"Step", exercice: 42.
Steveninck. *Voir* Ruyter van Steveninck, le colonel A. C. de.
Stewart, le lieut.-colonel J. D., D.S.O., E.D.: 242, 343.
Stewart, le sous-officier breveté, classe 2, L. C., M.M.: 480.
Stickhausen: 633.
Stirling (avion): 495.
St-Jansberg: 496.
Stockholm. ambassade de Grande-Bretagne: 645.
Stokkummer Bosch: 599.
Stoppel-Berg: 501.
Stothart, le major J. G., D.S.O.: 360.
Strasbourg: 455.
Straube, le général d'inf. Erich: 490, 524, 540, 649-650.
Strickland, le lieut.-colonel P. W., D.S.O., O.B.E.: 569, app. "G"
Strooibrug: 418, 420.
"Stuart", chars: 137.
Stuart, le lieut.-général Kenneth, C.B., D.S.O., M.C.: 32-34, 44-49, 668.

Student, le colonel-général Kurt: 319, 331, 457, 471-477, 482.
Stuttgart: 622.
Stutzpunkte: 71.
Suède, Croix-Rouge suédoise: 617-618.
Suisse: 411, 618.
"Suitcase", opération: 413.
Surrey: 163.
Sussex: 48; East-Sussex: 63.
Suttie, le brigadier E.R., C.B.E., D.S.O., E.D.: 601 *(renvoi),* app. "G".
Svenner, le contre-torpilleur norvégien: 102.
Swayze, le lieutenant-colonel J. F., D.S.O.: 479.
"Switchback" opération: 402, 415-424, 443.
"Sword", plage: 75, 77-78, 80, 108, 662, app. "C".

T

"Tabby", feux: 566.
Tailleville: 116, 119-121, 132-133, 144-145.
"Tallulah", opération. *Voir* "Tractable", opération.
Tamise, estuaire de la: 38, 77.
Tancarville, canal de: 351.
Tannenbusch (forêt de Clèves): 506.
Taplow: 394.
Taschereau, le lieutenant-colonel G.-O., D.S.O., C.D.: 529.
Tassigny, le général de Lattre de: 284.
Taylor, le major-général Maxwell D.: 456.
Tedder, le maréchal de la Royal Air Force Lord. G.C.B.: commandant suprême adjoint, 21, 24; Normandie, 95, 154, 167, 188-189; *autres réf.,* 356, 433, 463, 559.
Téhéran, conférence de: 20, 23, 62 *(renvoi),* 284.
Terborg: 577, 630.
Terlet: 610.
Termonde: 664.
Terneuzen: 319, 385-386, 416, 419-420, 424; canal, 382, 385-386.
"Terrapin": 419.
Tessier, le caporal suppléant René, M.M.: 115.
Teuge: 607.
Texel: 596.
Thaon: 149.
Tholen, île de: 471.
Thomas, le major E.W., M.B.E.: 307 *(renvoi*).
Thomas, le général Sir G.I., G.C.B., K.B.E., D.S.O., M.C.: 505.
Thompson, le lieutenant-colonel E.P., D.S.O.: 425, 527.
Thury-Harcourt: 86, 155, 177, 223, 228.
Tiel: 473, 603, 613, 616.
"Tiger", chars: description, 233; Falaise, 237, 240, 255, 261-162; *autres réf.,* 189, 234, 542.
"Tiger", exercice: 38.
"Tiger", groupe: 530-531, 533, 536.
Tilbourg: plans, 380-381, 385, 401; plans de l'ennemi, 405, 409-410; prise, 414; *autres réf.,* 389, 404, 470 *(renvoi),* 473474, 486, app. "E".
Tilbury: 659.
Tilly-la-Campagne: 197-198, 200-201, 204, 216-220, 230, 233.
Tilston, le major F.A., V.C.: 541.
"Timberwolf", opération: 35.
Tinchebray: 280 *(renvoi).*
Todd. le brigadier P.A.S., D.S.O., O.B.E., E.D.: 85, 357, 452, app. "G".
Todt, Fritz: 51 *(renvoi).*
Todtenhiigel: 521, 531, 533, 538.
Topham, le caporal F. G., V.C.: 569.
Tor Bay; 77.
Torgau: 622.
Torsholt: 635.
"Totalize", opération: chapitre IX, *passim*; appui aérien, 220, 223-225; transports blindés de troupes, 221-222; attaque, 228-245; pertes, 286; *autres réf.,* 251-252, 291 *(renvoi),* 299, 483, 526.
Tôtes: 313.
Touffreville: 181-182, 208.
Toulon: 284.
Touques, la: 41, 281, 294, 300.
Tournai: 313.
Tournebu: 196.
Tournières: 216.
"Tractable", opération: 250-259, 435.
Traine, la: 265, 268.
Transports blindés de troupes: historique, 222 *(renvoi);* Falaise, 251; ports de la Manche, 352-353, 359; Rhénanie, 511, 515-516, 526-527, 542, 549; Groningue, 588; *autres réf.,* 221-222, 254-255, 477, 502.
Trêve: Calais, 371; Dunkerque, 390; Hollande, 619.
"Trident", conférence: 15, 24.
Trier: 524.
Troarn: 125, 180, 182, 208.
Troteval, ferme: 187-188, 198-199, 202, 235.
"Trousers", exercice: 38.
"Trousers", opération: 174 *(renvoi).*
Trouville: 101 *(renvoi).*
Truman, le président Harry S.: 622.
Trun: 234, 251, 259, 264-266, 268-272, 274, 276, 278-280, 282-283, 294.
Tucker, le major M.L., D.S.O.: 333.
Turner, le major-général G.R., C.B., M.C., D.C.M., C.D.: 30.
Turnhout: 381-382, 385, 387-388, 484, 665, 691.
Turquie: 62 *(renvoi).*
Tuschen Wald: 536-537, 541, 544.
Tuttle, le sergent N.E., D.C.M.: 423.
Twente, canal: 578-580, 582, 584.
Typhoon, chasseur-bombardier: entraînement, 13; Normandie, 164, 186, 204, 241; ports de la Manche, 345, 353, 356, 371; Escaut, 388, 405, 421, 443, 449; Rhénanie, 515, 589, 630, 637; Pays-Bas, 604.

U

Üdem, Allemagne: 488, 491-492, 495, 504-505, 509-510, 515, 518, 520-522, 524-525, 527, 529-534, 537.
Üdemerbruch: 534, 537.
Uden, Pays-Bas: 486, 488 (renvoi).
Uelsen: 641.
Uerdingen: 546.
Uitwaterings, canal: 422.
Uitwerde: 628.
"Undergo", opération: 365.
"Undertone", opération:
Union soviétique. *Voir* Russie.
Urquhart, le major-général R.E., C.B., D.S.O.: 333.
Urville: 242, 244.
"Utah", plage: 75, 77-78, 100, 102, 121, 127, 687, app. "C".
Utrecht. plans, 381, 465, 605; aide aux Pays-Bas, 616, 643; inondation, 614-615, 617-618, 645; *autres réf.,* 618-619, 650, 652, 654, 657 *(renvoi).*

V

"Valediction", opération: 462, 464; *voir aussi* "Veritable", opération.
"Valentine", chars: 38.
Valiant, le: 8.
Valognes: 67.
Vannes: 87.
Van Starkenborgh, canal: 588.
Varaville: 99, 125.
Varel: 625, 629, 633, 636.
Varreville: 75.
"Varsity", opération: 563, 567-568, 639, 642.
Vassy: 223, 280 *(renvoi).*
Vaucelles, faubourg de: 182-185, 236.
Vaux: *72 (renvoi),* 73, 82, 111, 123.
Veen: 539. 545, 547, 550-551, 553.
Veenendaal: 614.
Veenhusen : 630.
Veere: 398, 448.
Vegesack: 595, 625, 636.
Veldhuizen: 608.
Velp: 614.
Veness, le major J.M.: 142 (*renvoi*).
Venlo: envoi de troupes ennemies, 330 (renvoi); attaque de l'ennemi, 453-455; *autres réf.,* 465, 470, 488, 491, 503, 510, 523-524, 539.
Venoix: 173.
Verdun: 324.
"Veritable", opération: *voir* aussi "Valediction", opération; 464-465; plans, 482486; bataille, chapitre XVIII, passim; pertes des Allemands, 554; artillerie, 564 *(renvoi);* accumulation des stocks, 665; *autres réf., 471,* 561-562, 566, 597598.
Verkalt: 517.
Vernev, le major-général G.L., D.S.O., M.V.O.: 281.
Vernon: 25, 298, 301, 315.
Verrières: 182, 186-187, 196-198, 202, 204-206, 230-231, 243 (renvoi). Verrières, crête de: 186, 188, 190, 197, 206, 235.
Versailles: 335, 356, 367, 409, 559.
Versainville: 263.
Verson: 166.
Ver-sur-Mer: 70, 101.
Vian, l'amiral Sir Philip, K.C.B., K.B.E., D.S.O.: *37 (renvoi), 77,* 108, 110.
Vieille Meuse, la: 477, 480.
Vienne: 558, 576.
Vieux-Cairon: 148.
Vieux-Coquelles: 366-367, 369.
Vieux-Fumé: 234.
Villers-Bocage: 89, 152-153, 160, 162, 167, 690.
Villons-les-Buissons: 119, 164.
Vimont: 180-181, 213, 281.
Vimoutiers: 270, 275, 277, 280, 283, 294, 310.
Vire, la: plans du jour J, 17, 19, 75, 77; défenses de l'ennemi, 67, 69, 153 *(renvoi);* jour J, 121, 130; attaque, 212, 214-215; *autres réf.,* 193, app. "D".
"Vitality", opération: 402 *(renvoi),* 424*(renvoi).*
Voie hiérarchique. *Voir* Organisation du commandement.
Vokes, le major-général C., C.B., C.B.E., D.S.O., C.D.: commutation de la sentence de Meyer, 146 *(renvoi);* commandant de la 4e division blindée, 452; Ardennes, 470; Kapelsche Veer, 479; Rhénane, 523, 536, 625, 632-836; canal Twente, 578-579; canal Küsten, 589-591; reddition de l'Allemagne, 649; troupes d'occupation canadiennes, 657-659, app. "G".
Volkssturm: 338 *(renvoi).*
Voorthuizen: 606, 609, 611-613.
Vorden: 578.
Vossendaal: 498.
Vrasselt: 563, 573.
Vrouwenpolder: 448.
Vught: 409.
Vynen: 545.

W

Waal, le: opération "Market-Garden," 329330, 333; défenses de l'ennemi, 405; bataille des Ardennes, 473; inondation, 499, 508, 597-598; aide aux Pays-Bas, 616; *autres réf.,* 455-459, 461, 465, 487, 489 *(renvoi),* 492, 562, 597, 600, 602, 614, 643.
Waal, plaines basses du: 499-500.
Wacht "Wacht Rhein". *Voir* "Herbstnebel", opération.
Wagenborgen: 594, 627.
Wageningen: 457, 606, 613-614, 650.
Walbeck: 544.
Walcheren: importance, 317, 348, 386, 450; plans, 379-380, 390-402, 404; inondation, 396-398, 409; bataille, 425-448; *autres réf.,* 318-319, 348, 389, 420, 424, 452, 455-456.
Walcheren, chaussée de: 391, 425-430.
Walford, le major-général A.E., C.B., C.B.E., M.M., E.D.: 34-35, 227, 317, 659, app. "G".
Wallace, le lieutenant-colonel F.E.D., O.B.E., E.D.: app. "G".
"Wallstreet", opération: 602.
Walsh, le major-général Geoffrey, C.B.E., D.S.O., C.D.: 34, 341, 397, app. "G".
Walter, le capitaine P.N., D.S.O., R.N.: 324 *(renvoi).*
Wangerooge: 596, 624-625, 650.
Wanssum: 523.
Warbeyen: 508.
Wardhausen: 507.
Wardt: 545, 547, 549.
Warlimont, le général d'artillerie Walter: 225-226.
Warnsveld: 582.
War Office: premiers plans, 30; rapports avec les troupes canadiennes, 33, 44, 47; Normandie, 179, 188, 212; prévisions relatives aux renforts, 299, 668; Arnhem, 329; aide aux Pays-Bas, 616; troupes d'occupation canadiennes, 655; "Canloan", 671; Bureau des opérations spéciales, 674; affaires civiles, 675; *autres réf.,* 16 *(renvoi).* 412.
Warspite, le: 8, 100, 352, 393, 437, 441442.
"Wasp", lance-flammes: Falaise, 255; Boulogne, 361; canal Léopold, 416; bois de Moyland, 513-514; Calcar, 527; Rhénanie, 529-530, 549-550; passage du Rhin, 569-570; l'ouest des Pays-Bas 611-612, 614.
Watervliet: 420.
Webb, le colonel E.H., D.S.O., C.D.: app. "G".
Webb, le lieutenant-colonel R.H., D.S.O., C.D.: 104, 113.
Wedd, le brigadier W.B., C.B.E., D.S.O., M.C., E.D.: 620, 644, app. "G".
Weener: 593.
Weeze: 489, 491, 495, 504, 510, 520, 522-524, 538, 544.
Wehl: 580.
Weiwerd: 628.
Welberg: 449.
Well: 523, 544.
"Wellhit", opération: 355-363; *voir aussi* Boulogne.
Wemb: 544.
Wemmershof: 529.
Wesel: plans, 340, 401, 487, 492-493, 521-522, 545, 558-559, 582-564; plans de l'ennemi, 524-525, 537 *(renvoi),* 539, 547, 553-555, 557, 565; attaque, 588, 570.
Weser, la: 580, 591, 594-595, 605, 624-625, 632-633, 636-639, 650.
Westerbork: 593.
Westerloo, forêt de: 677.
Westerstede: 633, 635.
Westervoort: 599-601, 603-604.
Westkapelle: 397-399, 430-432, 434-437, 439-445, 447-448.
Westphal, le général de cavalerie Siegfried: 59 *(renvoi).*
Weymouth: 77.
Weymouth-Portland, région de: 62.
Whistler, le major-général L.G., C.B., D.S.O.: 210 *(renvoi),* 638.
Whitaker, le lieutenant-colonel W.D., D.S.O., E.D.: 408, 517.
White, autos de patrouille: 221.
White, le lieutenant-colonel F.E., D.S.O., C.D.: 635.
Whitley, le major T.F.: 305.
Wickermanshof: 547.
Widdifield, le lieutenant-colonel R.H., E.D.: app. "G".
Wierden: 590.
Wieringermeer, Wieringermeerpolder: 617, 645.
Wiggan, le major G.A., M.B.E.: 222.
Wigle, le lieutenant-colonel F.E., D.S.O., O.B.E.: 537, 590, app. "G".
Wijk-bij-Duurstede: 614.
Wildermuth, le colonel Eberhard. 351, 353-354.
Wildeshausen: 636.
Wilhelmine, canal: 389, 473.
Wilhelmine, Sa Majesté la reine des Pays Bas: 615-617, 655.
Wilhelmshaven: 591, 594-595, 605, 824, 629, 632-633, 636-637, 649, 651.
Williams, le capitaine H.P.: 307 *(renvoi).*
Williamson, le lieutenant-colonel H., O: B.E., E.D.: app. "G".
Wilmarsdonck: 387.
Wilson, le général Sir Maitland. *Voir Wilson* de Libye.
Wilson de Libye, le maréchal Lord, G.C.B., G.B.E., D.S.O.: 21, 23.
Wimbledon: 675.
Wimereux: 361-362.
Wimille: 358, 361.
"Windsor", opération: 161, 164-186, 168.
Winkelscher Busch: 548.
Winnekendonk: 523, 538, 544, 546.
Winnenthal: 551, 553.

Winnenthaler, canal: 550.
Winschoten: 593.
Wismar: 624, 641-642.
Wissant: 372.
Wissel: 533.
Witt, le S.S. *Brigadefuhrer* (major-général) Fritz: 139 *(renvoi),* 164.
Wittenbourg: 641.
Wittmann, le capitaine Michel: 234.
Woensdrecht: 391, 402, 404-409, 413-415.
Wolfs-Berg: 502.
Wootton, le lieutenant-colonel F.E., O.B.E., M.C., E.D.: 663.
Worthington, le lieutenant-colonel D.G.: 239-241.
Worthington, le major-général F.F., C.B., M.C., M.M., C.D.: 34.
Wotherspoon, le lieutenant-colonel C.D. de S., D.S.O., E.D.: 542 *(renvoi).*
Wouwsche-Plantage: 413-414.
Wrinch, le major-général A.E., C.B.E., C.D.: app. "G".
Wuestwezel: 406, 413.
Wyler: 489, 496 *(renvoi),* 498-499, 508-509; Wyler Meer, 500.
Wyman, le brigadier R.A., C.B.E., D.S.O., E.D.: 34, 84, 149, 228, 252, app. "C".
"Wyvern", opération: 464.

X

Xanten: plans, 487-488, 491, 520-522, 539; attaque, 532-533, 541, 545, 547-551, 553; *autres* réf., 516, 527, 561, 565.

Y

Yalta: 558-559.
"Yew" (objectif): 81.
Y.M.C.A.: 637.
Yonne, l': 300, 312.
Young, le major-général H.A., C.B., C.B.E., D.S.O., C.D.: Normandie, 186-187, 198, 205, 217, 265; promotion, 306; *autre réf.,* app. "G,,
Ypres: 297, 320, 343.
Yssel, l'. *Voir* Ijssel, l'.

Z

Zaltbommel: 381.
Zamaria, le sergent N., M.M.: 244.
Zandkreek: 426.
Zandpol: 500.
Zangen, le général d'infanterie Gustav von: 312-313, 450.
Zeebrugge: 386, 423, 449.
Zeitzler, le colonel-général Kurt: 59 *(renvoi*).
Zelhem: 577.
Zetten: 459.
Zevenaar: 598.
Ziegler, le brigadier W.S., D.S.O., E.D. app. "G".
Zijkanaal: 582.
Zijpe: 450.
Zones de ravitaillement de plages: 90.
Zoutelande: 398 *(renvoi),* 430 *(renvoi),* 441.
Zoutkamp: 588.
Zuider Zee. *Voir* Ijsselmeer, l.
Zuidzande: 422.
Zundert: 413.
Zutphen: 562, 572, 578, 580, 582-583, 601-602, 606-608, 613.
Zwischenahner Meer: 591, 635-638, 652.
Zwolle: 330, 585, 588, 626, 655. Zyfflich: 499-500.

INDEX - PARTIE II

FORMATIONS, UNITÉS ET CORPS

A. FORCES CANADIENNES

AVIATION

Aviation royale du Canada: 43, 500 *(renvoi),* 658.
  Formations et unités–
    Escadrilles–441e: 151; 442e: 151; 443e: 151.
    6e groupe de bombardement (CARC): 78, 99, 129, 257.

ARMÉE

Artillerie. *Voir* Artillerie royale canadienne.
Artillerie royale canadienne: app. "B", app. "F"; *voir aussi* Unités, Artillerie et Groupes d'armées, Artillerie royale canadienne.
Brigades–
  Blindées–
    1re: Italie, 31; Belgique, 561; PaysBas, 600, 603, 606, 613, 621; licenciement, 654; *autres réf.,* 34, app. "F".
    2e: jour J, 36, 38, 45, 48, 80, 84-85, 119; Le Mesnil-Patry, 149-150; Caen, 164, 178, 187; opération Totalize", 228, 243-244; "Tractable", 250-252, 254, 257, 263; Falaise, 277, Calais, 367; Rhénanie, 503, 521, 529, 532, 550; Pays-Bas, 635; licenciement, 654; *autres réf.,* 34, 40, 86, 143, 161, 444, app. "B", app. "F".
    4e: opération "Totalize", 235, 239241; Falaise, 263, 270, 275, 277279, 291; Seine, 309; Anvers, 316; Escaut, 449; opération "Schultz", 482; Rhénanie, 522, 536-537, 542 *(renvoi);* mer du Nord, 579-580, 590-591; presqu'île d'Emden-Wilhelmshaven, 635-636; reddition allemande, 649; *autres réf.,* 238, 255, 343, 345-346, 413, app. "F".
    5e: 600, 610-611, 626, app. "F".
  Infanterie–
    1re: opération "Cannonshot", 584; Apeldoorn, 607-609; autre réf., app. "F".
    2e: opération "Cannonshot", 583-584; Apeldoorn, 607-609; autre réf., app. "F".
    3e: opération "Cannonshot", 584; Apeldoorn, 607-609; autres réf., 613, 621, app. "F".
    4e: Normandie, 42; opération "Atlantic", 182-183; "Spring", 198, 202; "Totalize", 228-231; Falaise, 250, 264; forêt de la Londe, 304-309; ports de la Manche, 345; Escaut, 386-389; 404-407, 414, 424-426; Rhénanie, 513, 515-519, 526, 533, 538, 548-550; mer du Nord, 578-579, 587; Oldenbourg, 636-637; autres réf., 470 (renvoi), 638, app. "F".
    5e opération "Atlantic", 182, 185-186; Normandie, 198, 201-203; Falaise, 217, 219, 228, 250, 283; forêt de la Londe, 304-309; ports de la Manche, 345; Escaut, 387-389, 404-407, 414, 425-426; Rhénanie. 498, 514, 527, 533, 536, 538, 541, 543-549; passage du Rhin, 579, 587-588; Oldenbourg, 636-638; autres réf., 42, 217, 427, 428 (renvoi), 470, 515, app. "F".
    6e: opération "Atlantic", 182, 186-187, 190; "Spring", 198-199; "Totalize", 228, 230-232, 237; forêt de la Londe, 303-306; ports de la Manche, 345; Escaut, 387-389, 404-406, 414, 424-425; Rhénanie, 501, 517, 526-530, 533, 537, 541-548; passage du Rhin, 573; mer du Nord, 585588; Oldenbourg, 636-638; autres réf., 205, 217, 265, app. "F".
    7e: jour J, 37-38, 80, 82-85; Normandie, 97, 105-114, 118-120, 121 (renvoi), 135-137, 144-150; Caen, 164, 172; opération "Atlantic", 182-185; Falaise, 254-257, 264, 271; Seine, 309; ports de la Manche, 343, 365372, 634 (renvoi); Escaut, 416, 422; Rhénanie, 499-501, 507, 511-514, 518, 532, 545-546; mer du Nord, 572-574, 582-583; Ems et Leda, 630-632; autres réf., 198, 245, 292, 393, 634, app. "B", app. "F".
    2e/7e: 657.
    8e: jour J, 37-38, 80-81, 83-85, 97, 105, 107, 109, 114-121; Normandie, 143-144, 149, 155; Caen, 164-166,

189, 174, 177; opération "Atlantic", 182; "Totalize" , 243; Falaise, 251, 254-257; ports de la Manche, 356, 358-382, 367, 367 (renvoi), 389, 372; Escaut, 416-423; Rhénanie, 499-500, 507, 521, 529, 531, 541, 544; mer du Nord, 570-572, 574, 582; *autres réf.,* 107, 198, 236, 632, app. "F".
2e/8e: 657.
9e: jour J, 37, 81, 83-84, 86, 137, 145, 148, 161, 172-175; opération "Atlantic", 185; "Spring", 198, 204; Falaise, 242, 245, 254, 277-279; ports de la Manche, 341, 356, 358-362, 367, 372-373; Escaut, 416-418, 419420, 423; Rhénanie, 499, 501, 508, 522, 530-532, 536, 545-546; mer du Nord, 562-563, 570-572, 574, 582, 588; *autres réf.,* 214, 309, 314, 630, app. "F".
10e: instruction, 42; opération "Totalize", 235, 237, 240-242; Falaise, 254-255, 268, 270; forêt de la Londe, 302, 309; ports de la Manche, 341, 343; Escaut, 383-384, 413, 420, 449; Kapelsche Veer, 479; Rhénanie, 530, 533, 536, 537, 541, 551-553; Wierden, 590; canal Küsten, 592, 633-636; *autres réf., 217,* 240, 295, 313 *(renvoi),* 316, app. "F".
11e: opération "Destroyer", 600-601; "Cleanser", 611; *autres réf.,* 626, app. "F".
12e: 669.
Compagnie de défense hors cadres de la Première armée canadienne. *Voir* Royal Montreal Regiment.
Corps blindé. *Voir* Corps blindé canadien. Corps blindé canadien: app. "F"; voir aussi Unités, blindées.
Corps blindé royal canadien. *Voir* Corps blindé canadien.
Corps d'armée–
1er: Italie, 31-33, 35-36; France, 560, 669; mer du Nord, 562, 566, 573, 577578, 583-584, 594; Pays-Bas, 597-802, 604-606, 608, 614-615, 619-621; aide aux Hollandais, 625. 642-644; reddition allemande, 646, 650, 852; *autres* réf., 10, 11, 208, *222 (renvoi),* 452, 657 *(renvoi),* 665, app. "A".
2e: préparation de l'invasion, 32, 41-42, 48, 63; commandement, 32, 35, 291, 452, 577-578; départ pour le continent, 41, 158, 163; Caen, 177-178; opération "Atlantic", 180-182, 184-186; 'Spring", 194-197, 205, 210; "Totalize' , 220, 223, 227, 242, 244; "Tractable", 250-251; Chambois, 268, 270-272, 275, 280, 283; Seine, 294299, 303, 339; Somme, 313-315, 316 *(renvoi),* 340-343; Calais, 348, 385, 368-369; Escaut, 379, 381-385, 389390, 393-395, 400, 402-404, 678; Walcheren, 436-439; offensive de Rhénanie, 454-458, 459, 464-465, 470; opération "Veritable", 483, 485, 491, 509-513; "Blockbuster", 519-520, 533, 547. 553; Pays-Bas, 562, 566, 572, 577, 583-585, 588-589, 594-602; îles de la Frise, 624-625, 630; opérations finales, 638-641, 646; affectations à l'état-major, app. "G"; *autres réf.,* 34, 211-213, 218, 262 *(renvoi),* 321, 657 *(renvoi),* 684-865.
Corps dentaire canadien: unités dans le nord-ouest de l'Europe, app. "F".
Corps dentaire royal canadien. *Voir* Corps dentaire canadien.
Corps de prévôté canadien: unités dans le nord-ouest de l'Europe, app. "F".
Corps des transmissions royal canadien: unités dans le nord-ouest de l'Europe, app. "F", *autres réf., 87,* 341, 674.
Unités–
1re compagnie de télégraphistes de chemin de fer: 663.
First Canadian Army Signais: 213.
Transmissions du 2e corps d'armée. 42.
1re unité de transmissions de l'aviation canadienne d'accompagnement: 494.
Corps du génie royal canadien: unités dans le nord-ouest de l'Europe, app. "F"; *autres réf.,* 484-485, 634, app. "B".
Unités–
Compagnies de campagne – 2e: 508. 5e: 116. 6e: 111, app. "B". 7e: 429, 498. lie: 218. 12e: 604. 14e: 605. 16e: 164-166, 417, 508, app. "B". 18e: 359-360, app. "B". 20e: 333, 630. 23e: 333. 31e: 630. 32e: 584 *(renvoi).*
8e compagnie de parc: 444 (renvoi). Escadrons de campagne–8e: 418, 592. 9e: 302, 418, 580, 592.
1er groupe de sapeurs de chemins de fer: 663.
Troupes du Génie de la Première armée canadienne: 41-42, 575.
Troupes du Génie de la Ire division d'infanterie: 584 (*renvoi*).
Troupes du Génie de la 20 division d'infanterie: 184.
Troupes du Génie de la 3e division d'infanterie: 184.
Troupes du Génie du 2e corps d'armée: 184, 575, 630.
Corps féminin de l'Armée canadienne: 667.
Corps forestier canadien: unités dans le nord-ouest de l'Europe, app. "F"; *autres réf*., *457,* 676.
Unités–
Compagnies–1re: 468. 9e: 468. 14e : 468. 16e: 468. 25e: 468, 27e: 468. 30e: 458.
1er groupe forestier: 468, 676-677.
1re section spéciale: 676.
Corps royal canadien des magasins militaires: réseau de ravitaillement, 661-662; unités dans le nord-ouest de l'Europe, app. "F"; *autres réf.,* 672. Unités–Dépôt central des magasins militaires: 665.

Dépôt de base des magasins militaires: 661.
Corps royal de l'intendance de l'Armée canadienne: unités dans le nord-ouest de l'Europe, app. "F"; *autres réf.,* 227, 484485, 644, app. "B".
Corps royal de santé de l'Armée canadienne: unités dans le nord-ouest de l'Europe, app. "F"; *autres réf.,* 485, 569 *(renvoi),* app. "F".
Unités–
17e ambulance légère de campagne: 444.
Hôpitaux généraux–11e: 394.16e: 394.
10e poste de secours de campagne: 444.
Divisions–
Blindées–
4e: préparation de l'invasion, 42, 48, 63; commandement, 34, 291, 452, 589; arrivée en France, 158, 214, 216; opération "Totalize", 219-221, 227, 235-238, 242, 244; "Tractable", 252, 254-255, 262 *(renvoi),* 263-264, 266, 270, 274, 277-279; Seine, 295, 301-302, 320; Somme, 341, 343; ports de la Manche, 379; Escaut, 382, 385, 389, 393-394, 406, 413416, 424, 449; Rhénanie, 470, 479, 530-531, 545-547, 550-553; mer du Nord, 573, 578-580, 584, 589; phase finale, 595, 625, 632-636, 639, 646; reddition allemande, 649; licenciement, 654-655; *autres réf.,* 48, 283, 291, 418, 456, 462, 564, 592, 657, app. "F".
5e: Italie, 32; commandement, 34; Belgique, 560; Bas-Rhin, 599-601; Pays-Bas, 605-609, 621; opérations finales, 625-629; reddition allemande, 651; licenciement, 655; *autres réf., 11,* 584, 595, app. "F".
Infanterie–
1re: Angleterre, 29; Italie, 8, 31, 97, 413 *(renvoi);* commandement, 3435, 452, 606; nord-ouest de l'Europe, 561; Ijssell, 583, 803, 605-607; net-toyage de 1-île", 599, 602-604; Apeldoorn, 608-609, 611; reddition allemande, 650-651; licenciement, 655-657; *autres réf.,* 573, 583, 613, 621, 654, app. "F".
2e: commandement, 34, 395, 452; instruction et débarquement en France, 41-42, 48, 63, 158-163; opération "Atlantic", 182-188, 190, 191; "Spring", 197-205, 214; Tilly-laCampagne, 217-219; opération "Totalize", 220, 227-230, 237, 244; "Tractable", 250, 252; brèche de Falaise, 264-265, 274, 283, 286, 292; Bourgthéroulde, 295, 301; forêt de la Londe, 303, 305-306, 308, 515; Somme, 313, 316, 320, 322; ports de la NM anche, 343-344, 346, 379; Escaut, 381-382, 386, 388, 392394, 402-407, 410, 413-414, 429; opération "Vitality", 424-425; Walcheren, 431; tête de pont de Nimègue, 456, 460, 470; opération "Veritable", 483 *(renvoi),* 492, 494-496, 498-500, 503, 513, 517-518; "Blockbuster", 521-523, 526, 530, 534, 538, 541-542, 545, 547, 550, 554; mer du Nord, 573, 578-582, 584586, 588-589; Oldenbourg, 636-839; reddition allemande, 649; licenciement, 655-657; *autres réf.,* 11, 257, 299, 320, 348, 516 *(renvoi),* 599, 625, 633, app. "F".
3e: commandement, 35-36, 236, 274; instruction, etc., 12-13, 37, 39-41, 45, 63-64, 69, 72, 75-77, 79-80, 144 *(renvoi), 97,* 103-105 pur J, 107 (suite); opérations subséquentes au jour J, 143, *144 (renvoi),* 149-151, 158, 181, 292, 668; Caen, 164, 168, 171, 174 *(renvoi),* 178, opération "Atlantic", 182, 185-186, 188; "Spring", 197-198, 200-201, 204; "Totalize", 220-222, 227, 236, 242245; Laison, 251-254; brèche de Falaise, 263-264, 268, 271, 274, 277, 283; Seine, 295, 302-304, 309; Somme, 313, 320, 341-344; o ration "Well-hit", 347 355, 355 *envoi),* 357; "Undergo , 365, 367 *(renvoi),* 368 *(renvoi),* 369-371, 379, 381-382, 390; Escaut, 385, 393-394, 449; opération "Switchback", 402, 415-416, 421, 423-424; "Veritable", 465, 470, 492, 499-500, 503, 507-508, 511, 515, 516 *(renvoi);* "Blockbuster", 521-523, 528-532, 534, 541, 544, 546; "Plunder", 562-563, 570-574, 578; Zutpen et Deventer, 580; mer du Nord, 584, 589; Pays-Bas, 593-595; Ems, 625-629; reddition allemande, 646-649; licenciement, 655; *autres réf.,* 46, 48, 214, 456, 460, 600601, 654, 657-858, 668, app. "F".
Forces de l'Armée canadienne du Pacifique: 653-657, 659.
Génie. Voir Corps du génie royal canadien.
Génie électrique et manique royal canadien: unités dans le nord-ouest de l'Europe, app. "F"; *autre réf.,* app. "B".
Unité–
Détachement avancé d'atelier: 222.
Groupes d'armées, Artillerie royale canadienne–
1er: 600, 603 app. "F".
2e: Normandie, 199, 213, 236; canal Léopold, 418; Walcheren, 431; passage du Rhin, 564; Pays-Bas, 625; *autres réf.,* 178, app. "F".
Intendance. *Voir* Corps royal de l'intendance de l'Armée canadienne.
Première armée canadienne: préparation de l'invasion, 16, 29-31, 35, 40, 42, 45, 79; commandement, 31-35, 63, 291, 394-395; position dans le 21e groupe d'armées, 31-32, 44, 48; en France, 156; délai à assumer un rôle opérationnel, 156,

163, 177; face à l'ennemi. 192-193, 207, 663; percée de Normandie, 211, 224, 228, 244; Falaise, 248-254, 258-260, 268, 273, 275-276, 283, 286, 291; Seine, 283, 294-299, 309; Anvers, 313, 316 *(renvoi),* 540; ports de la Manche, 340-341, 346349, 354, 360, 376; Escaut, 378-413, 433, 449-451; Rhénanie, 452-555; mer du Nord, 561-563, 566, 573-575, 577578, 580; Pays-Bas, 594-598, 618-620, 642; opérations finales, 624; reddition allemande, 642, 647-649, 851; licenciement, 652-657; *autres réf.,* 42-45, 129, 441 *(renvoi),* 560-562, 591, 661-665, 676, 679-680, app. "A", app. "E", app. "F".

Quartier général de l Armée canadienne (outre-mer), Londres: *voir* Partie I.

Santé. *Voir* Corps royal de santé de l'Armée canadienne.

Section canadienne du G.Q.G., 1er échelon: 665-667, app. "F".

Section canadienne du G.Q.G., 2e échelon: 667, app. "F".

Têtes de lignes de communication de la Première armée canadienne: 663-664, app. "F".

Têtes de routes de l'Armée canadienne: 663-665.

Troupes canadiennes dans les Pays-Bas: 655.

Troupes de la Première armée canadienne: 41, 158, 177, 213, 485, app. "F".

Troupes d'occupation de l'Armée canadienne: 146 *(renvoi),* 651-659.

Troupes du lei corps d'armée canadien: 32, app. "F".

Troupes du 2e corps d'armée canadien: 48, 158, 461, 654, app. "F".

Unités de renforts: 667-670, app. "F".

Unités, artillerie–
- Batteries antichars–
  - 16e: 627. 18e: 518. 82e: 627.
- Batteries de D.C.A. légère–
  - 88e: 627. 112e: 432.
  - 1re: batterie de lance-fusées: formation, 432; opération "Véritable", 495, 510; "Plunder", 566; "Destroyer", 600; "Cannonshot", 603.
- Régiments antichars–
  - 2e: 187, 202, 579. 3e: 85, 147, 362, 423, 570. 5e: 277-278, 530 (renvoi). 6e: 530 (renvoi), 588, 630. 7e: 603.
- 2e régiment d'arpentage: 496 *(renvoi).*
- Régiments d'artillerie rie moyenne–
  - 3e: 355 (renvoi), 357 (renvoi), 366, 431.
  - 4e: 63, 355 (renvoi), 431, 594 (renvoi).
  - 7e: 355 (renvoi), 407.
- Régiments de campagne–
  - 4e: 408. 5e: 204, 429-431. 8e: 610, 628. 12e: jour J, 39, 85, 104-106, 113, 145; Laison, 258; Calais, 357 (renvoi), 366; autre réf., 458. 13e: jour J, 39. 85, 104-106, 113, 145. 14e; jour J, 39, 85, 104-106, 117, 137; Cap Gris-Nez, 373; *autres réf*., 458, 588. 15e: 275, 416, 480. 17e: 612. 23e: 236.
- Régiments de campagne d'armée–
  - 11e: 600, 603. 19e: jour J, 39, 85; Normandie, 104-106, 117, 137, 144; opération "Spring", 199; "Switchback", 416.
- Régiments de D.C.A. légère–
  - 3e: 637. 4e: 85, 566. 6e: 432.
- 2e régiment de D.C.A. lourde: 390.

Unités, blindées–
- British Columbia Dragoons, The (9e régiment blindé): opération "Cleanser", 610-613; Delfzijl, 627; *autre réf.,* app. "F".
- British Columbia Regiment, The (28e régiment blindé); désastre à Estrées, 238-242, 262; canal Léopold, 418; Udem, 530; Veen, 551; canal Küsten, 592, 833; *autres réf., 283,* 278, 449, 636; app. "F".
- Calgary Regiment, The (14e régiment blindé): 614, app. "F".
- Canadian Grenadier Guards, The (22e régiment blindé): opération "Totalize", 219, 235, 242-243, 245; Laison, 255; Falaise, 263, 268, 270, 278; opération "Blockbuster", 530, 536, 542, 551; presqu'île d'Emden – Wilhelmshaven, 635-636; autres réf., 255 (renvoi), 590, 647, app. "F".
- 14th Canadian Hussars (8e régiment de reconnaissance): opération "Totalize", 228, 232; "Tractable", 250, 252; Somme, 313, 316; ports de la Manche, 345-346; Escaut, 388, 406; opération "Vitality", 579, 586; Oldenbourg, 638; autre réf., app. "F".
- 17th Duke of York's Royal Canadian Hussars (7e régiment de reconnaissance): jour J, 87; Caen, 174; Laison, 254-255; opération "Undergo", 365-367, 371;.Braakman, 420-423; autres réf., 313, 422 (renvoi), 588, app. "B", app. "F".
- Elgin Regiment, The (25e régiment blindé de livraison): 668-669, app. "F".
- 1er, escadron canadien de transporteurs blindés d'infanterie: 352-353, 367.
- Fort Garry Horse, The (10e régiment blindé): jour J, 38, 83-85, 115-117, 119; Normandie, 143, 149; Carpiquet, 164-166, 174; opération "Wellhit", 359, 361-362; "Undergo", 369; "Vitality", 424; bois de Moyland, 514; route Goch-Calcar, 515-517, 517 (renvoi); opération "Blockbuster", 526, 531; Oldenbourg, 637; autres ré f., 201, 217, 219, 408-407, 517 (renvoi), 579, app. "B" app. "F".
- Governor General's Foot Guards, The (21e régiment blindé): opération "Totalize", 240, 243; Falaise, 283, 270, 278; opération "Blockbuster", 530, 542; autres réf., 63, 255 (renvoi), app. "F".

Governor General's Horse Guards, The (3e régiment blindé de reconnaissance): 601, 611, app. "F".
1st Hussars (6e régiment blindé): jour J, 38, 83-85, 110-112, 119-120; Normandie, 136, 145, 149-150; opération "Atlantic", 183, 187; "Spring , 198, 203-204; 'Totalize", 228, 232, 237; Laison. 255; Falaise, 263, 279; opération "Undergo", 366, 370; `Blockbuster', 527-529, 541, 544; Apeldoorn, 607; presqu'île d'Emden-Wilhelmshaven, 635; autres réf., 373, app. "B", app. "F".
Lord Strathcona's Horse (Royal Canadians) (2e régiment blindé): 610-613, app. "F".
12th Manitoba Dragoons (18e régiment d'automitrailleuses): Laison, 254; Seine, 295, 316; mer du Nord, 585; BasRhin, 598-600; presqu'île d'EmdenWilhelmshaven. 634-635; autres réf., 244, 345 (renvoi), 346, 422, (renvoi), 461, app. "F".
Ontario Regiment, The (e régiment blindé): 600-601, 803-605, 614. app. "F".
4th Princess Louise's Dragoon Guards (4e régiment de reconnaissance): app. "F".
8th Princess Louise's (New Brunswick) Hussars (5e régiment blindé): 610, 613, 628, app. "F".
1er régiment canadien de transporteurs blindés d'infanterie: 353 (renvoi), 502, 515, 526, app. "F".
Régiment de Trois-Rivières, Le (12e régiment blindé): 34, 608, app. "F".
Royal Canadian Dragoons, The (1er régiment d'automitrailleuses): 586-589, 635, app. "F".
Sherbrooke Fusiliers Régiment, The (27e régiment blindé): jour J, 84-86, 119; Normandie, 137, 142; Caen, 172-174; opération "Atlantic", 186-187," Spring", 199, 204; "Blockbuster", 526, 541, 549; mer du Nord, 573, 582, 588, 594; autres réf., 166, 250, 265, 514, 630, 635, app. "B", app. "F".
South Alberta Régiment, The (29e régiment blindé de reconnaissance): opération "Totalize", 237, 242; Chambois, 270-271, 274, 277, 279; Kapelsche Veer, 479; Hochwald, 533, 537; Veen, 551; autres réf., 219, 344, 406, 634, app. "F".
Infanterie–
Algonquin Régiment, The, le, bataillon: opération "Totalize", 238-242; Falaise, 257, 263, 266; Escaut, 383-384, 406, 415, 420, 449; Hochwald, 533-537, 542-543; Veen, 551-553; canal Küsten, 592; presqu'île d'Emden-Wilhelmshaven, 633; *autres réf.,* 63, 670. app. "F".
Argyll and Sutherland Highlanders of Canada, The (Princess Louise's): Tillyla-Campagne, 219; opération "Totalize", 237, 242-243; brèche de Falaise, 266, 271, 274; canal de Gand, 344; Braakman, 420; Kapelsche Veer, 480-481; opération "Blockbuster", 530531, 536-537; Veen, 550-553; mer du Nord, 590, 592; presqu'île d'EmdenWilhelmshaven, 633-636; autres réf., 657, app. "F".
1er bataillon canadien de parachutistes: jour J, 75, 99, 125, 128; offensive des Ardennes, 468; opération "Plunder", 563, 568, Baltique, 625, 839-642; autres réf., 48, 280, app. "B", app. "F".
Black Watch (Royal Highland Régiment) of Canada, The: opération "Atlantic", 184-187; désastre pendant l'opération "Spring", 198, 202-206; St-André-surOrne, 219; Escaut, 387, 389, 405, 407-408, 425, 427; opération "Blockbuster", 526, 528; Hochwald, 536; Xanten, 550; autres réf., 301, 345, 461, 637.
Calgary Highlanders, The: opération "Atlantic", 185; "Spring", 198, 202; Tilly-la-Campagne, 217-218; opération "Totalize", 233, 237; "Tractable", 250; forêt de la Londe, 307; Escaut, 387, 405-407, 414; chaussée de Walcheren, 427-428; opération "Véritable", 495, 498; Hochwald, 536, 550; autres réf., 345, 638, app. "F".
Cameron Highlanders of Ottawa (M.G.), The: Normandie, 137, 141, 145; Carpiquet, 164; Chambois, 278; opération "Wellhit", 361; "Undergo", 370-372; Braakman, 419; bois de Moyland, 514; autres réf., 84 (renvoi, 422 (renvoi), 630, app. "B", app. "F".
Canadian Scottish Régiment, The, 1er bataillon: jour J, 82, 110-113, 135, 145-147; Caen, 172; opération "Atlantic", 185; "Undergo", 370-371; canal Léopold, 416-418; bois de Moyland, 514, 516, 526; Hoch Elten, 573-574; Wagenborgen, 594; autres réf., 263, 366, 422, 499, 546, 583, 630-631, 657, app. "B", app. "F".
Cape Breton Highlanders, The: 601, 612, 628-629, app. "F".
Carleton and York Régiment, The: app. "F".
10e compagnie indépendante de mitrailleuses (The New Brunswick Rangers): 274, 551 (renvoi), 592, app. "F".
11e compagnie indépendante de mitrailleuses (The Princess Louise Fusiliers): 627, app. "F".
Essex Scottish Régiment, The: opération "Atlantic", 186-188; "Spring , 198; "Totalize", 230-233; forêt de la Londe, 304-305, 309; Escaut, 387, 404-405, 407; opération "Vitality", 424; GochCalcar, 516-518; Hochwald, 538, 541542; Xanten, 548-550; Groningue, 588;

Oldenbourg, 637; autres réf., 217, 264, 346, 579, app. "F"
Fusiliers Mont-Royal, Les. opération "Atlantic", 186-188; opération Spring", 198-199; "Totalize", 230-233; forêt de la Londe, 304-309; Escaut, 387-388, 406, 425; opération `Blockbuster", 526, 543, 548; Beilen, 587; autres réf., 217, 265, 300, 345, 657, 675, app. "F".
Hastings and Prince Edward Regiment, The: 607, 609, app. "F".
48th Highlanders of Canada: 584, 609, app "F".
Highland Light Infantry of Canada, The: jour J, 84; Normandie, 119, 142-143, 148; Caen, 169, 172, 175; opération "Atlantic", 184-185; "Spring , 198, 201; Chambois, 279; opération "Wellhit", 360-362; Cap Gris-Nez, 373; Braakman, 420-423; Udem, 531; Rhin, 569-570; Harlingen, 589; Ems, 630631; autres réf., 309, 507-508, 582, app. "F".
Irish Régiment of Canada, The: 601, 612, 627-629, app. "F".
Lake Superior Regiment (Motor), The: opération "Totalize", 235; Falaise, 263, 270; opération "Schultz", 482; "Blockbuster", 531, 536, 542-543, 553; canal Twente, 579; Sogel, 590; presqu'île d'Emden-Wilhelmshaven, 634, 636; autres réf., 219, 449, app. "F".
Lincoln and Welland Regiment, The: Tilly, 217-218; opération "Totalize", 242; Trun, 274; Seine, 299, 302; forêt de la Londe, 309; canal de Gand, 344; Kapelsche Veer, 479-481; opération "Blockbuster", 530; Tüschen Wald, 536-537; Veen, 551-553; canal Twente, 579-580; presqu'île d'Emden-Wilhelmshaven, 634-636; autres réf., 383, 449, 590, 592.
Lorne Scots (Peel, Dufferin and Halton Régiment), The: app. "F".
Loyal Edmonton Regiment, The: 34, 608, 657, 670, app. "F".
North Nova Scotia Highlanders, The: jour J, 84, 119 et (renvoi); Authie, 137-138, 141-143; Caen, 172; opération "Atlantic", 184; "Spring (Tilly). 198, 200-201, 204-205; "Wellhit", 359-362; cap Gris-Nez, 373-374; "Switchback", 419-423; "Véritable", 507-508; Udem. 531, 536; Leda, 630-631; autres réf., 496 (renvoi), 570, app. 'B", app. "F".
North Shore (New Brunswick) Regiment, The: jour J, 83; Normandie, 114-116, 119, 143-144, 149; Carpiquet, 164166; opération "Atlantic' , 183; "Totalize", 236-237, 243-244; Boulogne, 358-361; Noires-Mottes, 369, 370 (renvoi); Braakman, 420, 423; opération "Véritable", 500; `Blockbuster , 529530, 541, 544; Hoch Elten, 570, 574; autres ré f ., 137, 257, 416, 582, 589, app. "B". app. "F".
Perth Régiment, The: 601, 613, 627628, app. "F".
Prince Edward Island Light Horse, The: app. "F". Princess Patriciale Canadian Light Infantry: 583, 608, app. "F".
Queen s Own Cameron Highlanders of Canada, The: opération "Atlantic", 186-187; "Spring", 198-199; "Totalize", 230-233; Falaise, 285; forêt de la Londe, 306-307; canal Anvers-Turnhout, 388-389; opération "Vitality", 425; route Goch-Calpar, 517-518; opération `Blockbuster , 526, 543, 548; mer du Nord, 585, 588; autres réf., 218, 257 (renvoi), 291 (renvoi), 345, 406, 637, app. "F".
Queens Own Rifles of Canada, The: jour J, 83, 114-117, 119-121; Le Mesnil-Patry, 150; Carpiquet, 165-166; opération "Atlantic", 183, 188; bois de Quesnay, 243-244; opération "Wellhit", 359-360, 362; "Undergo", 371; "Blockbuster", 528, 541, 544; Hoch Elten, 574; reddition allemande, 647; autres réf., 143, 148, 420, 422, 501, 583, 657, app. "B", app. "F".
Régiment de la Chaudière, Le: jour J, 83, 114, 117-119; Normandie, 137, 143, 149; Carpiquet, 165-166; opération "Atlantic", 182-183, 188; "Wellhit", 358-360, 362; Blanc-Nez, 369; Zuidzande, 422; Keppeln, 529; Tuschéri Wald, 541, 544; Hoch Elten, 574; Zutphen, 582; autres réf., 243, 500, 588, app. "B", app. "F".
Régiment de Maisonneuve, Le: opération "Spring", 198, 203; Brettevillesur-Laize, 237; Clair-Tizon, 250; canal Albert, 387; chaussée de Walcheren, 427-429; Den Heuvel, 498-499; bois de Moyland, 515; opération "Blockbuster", 526-527, 536, 548, 550; Oldenbourg, 638; autres réf., 185, 219, 300, 405, 407, 674, app. "F".
Regina Rifle Regiment, The: jour J, 82, 110-112; Normandie, 135, 145148; Abbaye d'Ardenne, 173; opération "Atlantic", 184; "Undergo", 370-372; canal Léopold, 416-418; Rhénanie, 499-501; bois de Moyland, 513515; Sonsbeck, 546; Emmerich, 573574; Deventer, 583; autres réf., 631, 657, app. "B", app. "F".
Royal Canadian Regiment, The: 607609, "F".
Royal Hamilton Light Infantry, The: opération "Spring" (Verrières), 198, 202, 204-205; "Totalize", 230-233; forêt de la Londe, 304-305, 309; Bruges, 346; Woensdrecht, 407-408; opération "Vitality", 424-425; route Goch-Calcar, 515-518; o p é r a t i o n "Blockbuster". 526, 542, 548-550; canal Twente, 579; Oldenbourg, 637; autres réf., 243 (renvoi), 406, app. "F".

Royal Montreal Regiment, The. 417-418, app. "F".
Royal Regiment of Canada, The: opération "Atlantic", 184-185; Rocquancourt, 198, 202; opération "Totalize", 230-233; 237; Laison, 258; forêt de la Londe, 304-306; Beveland-Sud, 407, 424-425; route Goch-Calcar, 515-517; Xanten, 549; canal Twente, 578-579; Oldenbourg, 637; autres réf., 217, 250, 387, app. "F".
Royal 22e Régiment: app. "F".
Royal Winnipeg Rifles, The: jour J, 40, 82, 109-113, 120-122; Normandie, 135, 145-146; Carpiquet, 164-166; Calais, 366, 369-372; canal Léopold, 418; bois de Moyland, 511, 515-516; Emmerich, 574; Julianen Park, 631; autres réf., 185, 264, 501, 583, 657, app. "B", app. "F".
Saskatoon Light Infantry (M.G.), The: 609, app. "F".
Seaforth Highlanders of Canada, The: 583, 608, app. "F".
South Saskatchewan Regiment, The: opération "Atlantic", 187-188; "Totalize", 230-233; Falaise, 265; forêt de la Londe, 306-309; ports de la Manche, 345; canal Anvers-Turnhout, 387-388; Lochtenberg, 404; Escaut, 406-407; Beveland-Sud, 425; opération "Blockbuster", 526-527, 543; autres réf., 198, 548, 550, app . "F".
Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders, The. jour J, 84; Normandie, 141-143, 148; Caen, 172-174; Colombelles, 183-184; Laison, 255; Boulogne, 359-361; Braakman, 419-422; opération "Veritable", 507-508; Udem, 531532; Ems, 630-631; autres réf., 201, 278, 310 (renvoi), 458, 570, app. "B", app "F".
Toronto Scottish Regiment (M.G.), The: opération "Totalize", 230; Calais, 365; Beveland-Sud, 426; Kapelsche Veer, 479; route Goch-Calgar, 516; Oldenbourg, 637; autres réf., app. "F".
Westminster Regiment (Motor), The: opération "Destroyer", 600; "Cleanser", 611. 613; Delfzijl, 627-629; autres réf., app. "F".
West Nova Scotia Regiment, The: 609, app. "F".

MARINE

Marine royale du Canada: 129. 652. Voir *aussi* Partie I, noms de navires.
Formation–
31e flottille de dragueurs de mines: 96.

B. FORCES BRITANNIQUES ET ALLIÉES

FORCES BRITANNIQUES (ROYAUME-UNI)

AVIATION

Commandement de bombardement: bombardements antérieurs au jour J, 78; jour J, 97, 99; offensive en Normandie, 167169, 183, 210; Falaise, 222, 224-225, 230-231, 236, 252, *264 (renvoi);* bombardement accidentel, 257-259; ports de la Manche, 316, 351-353, 355-359, 363, 367-371, 373; l'Escaut, 379-381, 391; Walcheren, 393-394, 396-400, 402, 434436, 447; Rhénanie, 493, 495, 508, 568; aide aux Pays-Bas, 644; *autres réf.,* 23, 455.
Défense aérienne de la Grande-Bretagne: 23.
Escadre–
35e: 271.
Escadrilles–
181e: 204 (renvoi). 182e: 204 (renvoi). 183e: 443.
2e force aérienne tactique: Normandie, 151, 154; Falaise, 224, 247, 252, 271-272, 274; ports de la Manche, 368; l'Escaut, 391, 394, 433, 436; Rhénanie, 492-493, 591; *autres réf.,* 13, 23, 43 *(renvoi)*.
Groupes–
2e: 43 (renvoi), 362, 368, 440, 492, 549 (renvoi), 553.
11e: 12.
38e: 495, 585, 618.
83e: jour J, 129; Normandie, 181, 213; Falaise, 224, 247, 252 (renvoi); Hollande et Belgique, 471; Rhénanie, 493, 500 (renvoi), 564; autres réf., 12, 43, 154.
84e: appui de' l'armée canadienne, 42-43; Normandie, 213, 224; Falaise, 247, 271-272; ports de la Manche, 348, 356, 368, 371; l'Escaut, 393, 400, 433434, 436, 439; Rhénanie, 492-493, 515, 538, 540, 546-547, 564, 578, 591; autres réf., 314 (renvoi), 341, 651.
Royal Air Force: Normandie, 78, 130, 154, 199, 271; attaque Rommel, 161; ports de la Manche, 354, 357-358, 367-368; Pays-Bas, 393, 398, 440-441, 443, 447, 604; Rhénanie, 493, 553, 563, 585, 589, 634; *autres réf.,* 13, 620.

ARMÉE

Armées–
Deuxième: plans du jour J, 22, 31-32, 40, 43, 75-76, 87-89, 123; jour J, 135; Normandie, 152-153, 155-156, 158, 161-162, 281-283; mode de ravitaillement en Normandie, 662-663, 664

(*renvoi*); Caen, 164, 167-168, 176-180; percée, 192-194, 196, 207, 215; plans à Falaise, 210-213, 221, 223; Falaise, 228, 233-234, 248, 251, 273; poursuite au delà de la Seine, 295, 298; en direction d'Anvers, 313, 315, 318; Arnhem, 329-330, 378; avance au delà de la Somme, 340, 344; l'Escaut, 380381, 385, 401-402, 410, 412-414; Pays-Bas, 453-454, 462, 464-465; Ardennes, 468-470; Rhénanie, 484, 503, 506, 523 (renvoi), 553; passage du Rhin, 561-564, 566; Allemagne septentrionale, 572, 577-578, 580, 595, 624-825, 636, 639; le 18e corps aéroporté américain passe sous son commandement, 641; autres réf., 79-80, 189, 320-321, 336 (renvoi), 36, 679.
Huitième: 564 (renvoi), 679.
Artillerie royale: 354. Voir aussi Unités et Groupes d'armées, Artillerie royale, *ainsi que* Brigades de D.C.A.
Brigades–
Blindées–
4e: 213, 320, 532, 538. 5e: (Guards): 546. 22e: 126, 198, 204. 27e: 198. 33e: 220, 351, 619. 34e: 351, 497, app
Chars–
31e: 359, 367. 34e: voir 34e brigade blindée.
Commandos–
1re: 538, 544, 563, 568, 596. 4e: 596, 619. Voir *aussi* Fusiliers marins.
D.C.A., Artillerie royale–
31e: 627. 76e: 431.
Infanterie–
8e: 123-124. 9e: 123 (renvoi), 124, 140. 44e: (Lowland): 498, 502, 504-505, 519. 46e (Hhighland): 497-498, 502, 510-511, 514. 56e: 352, 600, 803805, 614. 69e: 150. 71e: 497, 519. 129e: 505-506, 533, 548-549. 130e: 510. 148e: 353, 601, 603-604, 614. 147e: 601, 603, 605, 614. 1528: 501. 153e: 144 (renvoi), 496, 501, 506, 519. 154e: 390, 496, 501, 506, 563, 569-570. 155e: 440-441, 448. 156e:425, 448. 157e: 421, 425, 428-429, 448. 1598: 532, 538. 1608: 497, 501. 163e: 10. 1858: 124. 214e: 505, 510, 519, 533, 545, 636. 227e (Highland): 497-498, 502, 505, 507, 519.
Infanterie de l'air–
6e: 126.
Parachutistes–
3e: 99, 125, 280, 563, 568, 639.
Service spécial–
1re: 126, 192. 48: plans du jour J, 81; ports de la Manche, 122; Normandie, 144 (renvoi), 192; Dunkerque, 382, 386, 390, 394; Walcheren, 435-437, 439, 458 (renvoi); Westkapelle, 440 (renvoi), 441, 443444, 448.
Corps d'armée–
1er: plans du jour J, 9-12, 30-31, 36, 75, 80, 89, 123; jour J, 97, 126; Normandie, 149, 152-153, 155-156, 158, 180, 182; Caen, 161, 164, 168-169, 171, 174; sous le commandement de la Première armée canadienne, 192, 207208, 210; Falaise, 212-213, 215, 225, 227-228; vers la Seine et au delà, 280281, 294, 297, 309, 313; ports de la Manche, 340, 347, 349, 351-352, 354, 365, 665; plans de l'Escaut, 379-381; l'Escaut, 385, 388-389, 402, 413-414, 449; Pays-Bas, 454, 456, 461-462, 465, 600; Rhénanie, 483, 491, 494; quitte la Première armée canadienne, 577; affectation de compagnies de renfort canadiennes, 668; autres réf., 198, 220, 234, 242, 272, 302, 404, 479, 485, 680.
1er (aéroporté): 330, 586.
8e: avant la prise de Caen, 155-156, 158159, 161, 171; "Goodwood", 177-182, 184-186, 189; Falaise, 194, 223; PaysBas, 455; autres réf., 295, 317, 510, 639, app. "D".
9e: 208.
12e: exercices et plans antérieurs au jour J, 11, 32; Normandie, 158, 177, 180181; Falaise, 223, 295; l'Escaut, 380382; Pays-Bas, 414, 477; passage du Rhin, 563; autres réf., 209, 228, 273, 348, 385, 404, 568.
30e: plans du jour J, 75, 80, 89; jour J, 122, 126; Normandie, 149, 152-153, 159, 180-181, 223; au delà de la Seine, 295, 315; prise de Bruxelles et d'Anvers, 318; Arnhem, 329-331, 333, 382; Pays-Bas, 455; plans en Rhénanie, 464465, 468, 469 (renvoi), 476, 483-484, 487, 491, 493; ligne Siegfried, 500; col de Materborn, 502, 504, 508; bois de Moyland, 509-511; prise de Goch, 519; plans de "Blockbuster", 522524; Hochwald 538, 544-545, 553; visite de Churchill, 545 (renvoi); passage du Rhin, 563-564, 566, 572-573; prise de Brême, 594-595, 637; relève du 2e corps d'armée, 651; suites de la capitulation, 655, 658; autres réf., 9 (renvoi), 155, 209, 228, 454, 484, 485, 499, 503, 521, 589, 625, 679-680.
Corps de pionniers: 509, 630; 277e compagnie: 584 (renvoi).
Divisions–
Aéroportées–
1re: 152, 330, 333, 339, 400.
6e: plans du jour J, 75, 124; jour J, 97, 125-126, 130, 134; sous le commandement de la Première armée canadienne, 192; Falaise, 280-281; retirée des opérations, 298; Ardennes, 468; passage du Rhin, 563, 568; dernières opérations, 639, 641; au tres réf., 152, 213, 395, 624, 695 (renvoi), app. "C", app. "F".

Blindées–
7e: plans du jour J, 126; avant la prise de Caen, 152-153, 162 *(renvoi);* Normandie, 180-181, 186; percée, 197-198, 202, 204; Falaise, 281; passe à la Deuxième armée, 298; au delà de la Seine, 301, 309, 316; relevée par les Polonais, 344; l'Escaut, 404; *autres réf.,* app. "D", app. "E".
11e: Normandie, 180-182; relevée par la 3e division d'infanterie canadienne, 186; prend Amiens, 315; prend Anvers, 318; Rhénanie, 520, 523, 531; Hochwald, 532, 536, 538, 541, *544; autres réf.,* 546, 564.
79e: surveille l'instruction avec le char "DD', 39; Carpiquet, 164; Falaise, 228, 254; ports de la Manche, 352, 373; passage de l'anse Braakman, 419, 421; Rhénanie, 499, 519; passage de l'Ijssel, 583, 610.
de la Garde: Normandie, 180-181, 197-198; prend Bruxelles, 318; Arnhem, 330-331; Rhénanie, 492, 504 *(renvoi),* 509, 523, 545-546; *autre réf.,* 158.
Infanterie–
3e: plans du jour J, 80-81, 123-124; jour J, 102, 123-124, 126; Normandie, 133, 148; la 9e brigade d'infanterie canadienne sous son commandement, 161; Caen, 168, 171, 173; "Goodwood", 182; sous le commandement de la Première armée canadienne, 192, 636, 638; percée, 209; à la Deuxième armée, 213; au 2e corps d'armée canadien, 470; Rhénanie, 523, 538, 544-546, 554; autres réf., 64, 133, 140, 143, 564, 625, app. "C".
15e (Scottish): bataille de l'Odon, 158159; Rhénane, 492. 497-499. 502, 504-505, 520, 522, 568; relevée par la 3e division britannique, 523, 538; *autres réf*., 180, 516 (*renvoi*), 519, 569 (*renvoi*).
43e (Wessex): Carpiquet, 165-166; crête de Bourguébus, 177; Falaise, 228; passage de la Seine, 298; Arnhem, 331, 333; "Blackcock", 477; Rhénanie, 492, 504-506, 510, 519, 523, 547-548, 595, 636; la 9e brigade d'infanterie canadienne sous son commandement, 570; autres réf., 514, 516 (renvoi), 533, 545, 549, 564, 579.
49e (West Riding): exercices antérieurs au jour J, 11; percée, 192, 210, 213; Normandie, 281, 309, 314; Le Havre, 316, 351-353, 380; Anvers, 380-382; l'Escaut, 388-389, 404, 413; passe à la Deuxième armée, 454; sous le commandement du let' corps d'armée canadien, 577; l'ouest des Pays-Bas, 598-606, 613-614, 621; Apeldoorn, 607-609; revient sous le commandement de la Deuxième armée, 624; occupe le secteur d'Utrecht, 650; autres réf., 155, 280281, 457, 459, 569 (renvoi), 610.
50e (Northumbrian): plans du jour J, 80; jour J, 122; sous le commandement du 2e corps d'armée canadien, 454, 456-457; autres réf., 64, 72 (renvoi), 107, 150, app. "C".
51e (Highand): jour J, 126; Normandie, 144-145, 152-153; passe à la Première armée canadienne, 192, 220; Falaise, 227, 230, 232; revient sous le commandement du er corps d'armée, 242; bombardement, 272; avance jusqu'à la Seine, 280-281; 313; prise de Saint-Valéry-en-Caux, 316; ports de la Manche, 351-354, 357, 365, 367; revient à la Première armée canadienne, 404, 454, 457; inondation, 459; Rhénanie, 496, 503504, 506, 510, 519; passage du Rhin, 563-564, 566, 569-570; *autres réf.,* 380-381, 390, 468, 483, 523, 538, 599 *(renvoi),* 637, app. "E".
52e (Lowland): l'Escaut, 411, 420, 421 *(renvoi),* 424-425; la chaussée, 428, 430-431; Walcheren, 436, 440-441, 448, 462; Rhénanie, 510, 519, 523, 538, 544, 546, 553; remplace les troupes d'occupation canadiennes, 659; *autres réf.,* app. "E".
53e (Welsh): Falaise, 273, 279; relevée à Anvers, 380-382; Rhénanie, 492, 496, 501. 507, 520, 522-523: Hochwald, 538, 544-546; autres réf., 158, 316, 48s, 503, 516 (renvoi).
59e (Staffordshire): 158, 168, 171-173, 180, 228.
61e: Il.
Génie royal: 97, 109, 484, 677. *Voir aussi* Unités.
Grand quartier général des Forces territoriales: 9. 17.
Groupes d'armées–
15e: 666 *(renvoi).*
21e: exercices antérieurs au jour J, 11; plans du jour J, 21, 31-33, 40-41, 88, 89 *(renvoi),* 90; armement spécial, 39; Première armée canadienne, 30, 43-44, 46-48; pertes, 128, 286; Normandie, 167, 193, 216, 224; effectifs le 25 juillet, 196; Falaise, 247 *(renvoi),* 259, 282; au delà de la Seine, 297-298, 313, 316 *(renvoi);* ravitaillement, 317; plans de la Rhur, 323, 325, 327, 334-335, 412, 463, 465; Anvers, 348, 377, 411 *(renvoi),* 412, 449, 453; les Tchèques passent sous son commandement, 390; Escaut, 393-394, 396-398, 401 *(renvoi);* passage du Rhin, 453-455, 460; Ardennes, 467-468, 471, 476; Rhénanie, 494, 554, 561, 564 *(renvoi);* Pays-Bas, 572-573, 584, 591, 595, 597, 622; aide aux Pays-Bas, 615-617, 642-643, 645; reddition de l'Allemagne, 645-646; suites de la capitulation, 649,

655; ravitaillement et administration des troupes canadiennes, 662-863, 686669; affectation de compagnies forestières, 676; autres réf., 16, 108, 122, 135, 146, 153, 171, 176, 273, 321, app «A", app. "E".
Groupes d'armées, Artillerie royale–
3e: 168, 199.
4e: 168, 352, 479, 625, 830. 5e: 516 *(renvoi)*.
8e: 199.
9e bombardement par les alliés, 236; appuie les attaques des ports de la Manche, 352, 357, 373; appuie la 9e brigade, 416; appuie l'assaut de Walcheren, 431, 445.
Intendance royale: 484, 644.
Quartier général de la zone des étapes: 626, 644, 862.
Sous-secteur de plage–
102e: 663.
Unités–
Artillerie–
Batterie antichars-245e: 172.
Batterie de projecteurs-344e (indépendante): 237 (*renvoi*).
Batteries lourdes-16e/17e: 630. Batteries moyennes-2e/11e: 612. Régiment antichars-62e: 85 (renvoi). Régiment d'artillerie côtière-540e: 357.
Régiment d'artillerie extra-lourde-3e: 431-432.
Régiment du service topographique-9e (9th Survey Regiment): 85 (*renvoi*).
Régiments d'artillerie lourde-ter: 431432, 627. 51e: 431. 52e: 431. 590 (Terre-Neuve) : 431-432.
Régiments d'artillerie moyenne-3e: 610, 612, 9e: 431. 10e: 416, 431. 11e: 431. 15e: 431. 79e: 85 (*renvoi*). 84e. 407. 107e: 431. 121e: 407.
Régiments de campagne-6e: 85 (*renvoi*). 25e: 199. 61e: 431. 110e: 431. 191e: 85 (*renvoi*).
Régiments de D.C.A. légère-93e: 85 (*renvoi*). 1140: 85 (*renvoi*).
Régiments de D.C.A. lourde-86e (Honourable Artillery Company): 85 (renvoi). 103e: 85 (*renvoi*). 112e: 431. 113e: 431. 115e: 407.
Blindées–
2e bataillon (blindé), The Irish Guards: 546.
3e bataillon (blindé), The Scots Guards: 511.
4e bataillon (blindé), Grenadier Guards: 839.
Corps blindé royal-141e régiment (The Buffs): 373, 630. 147e régiment: 501. 148e régiment: 233.
4th County of London Yeomanry: 186.
22nd Dragoons: 86, 114, 352.
Fife and Forfar Yeomanry: 573.
Household Cavalry Regiment, The 2nd: 504.
Inns of Court Regiment. The: 86, 120, 173-174.
15e régiment de reconnaissance (Scottish): 504.
43e régiment de reconnaissance (The Gloucestershire Regiment): 533.
4th/7th Royal Dragoon Guards: 344.
13th/18th Royal Hussars (Queen Mary's Own): 499.
Royal Scots Greys, The (2nd Dragoons): 217, 641-642.
Royal Tank Régiment, The: er bataillon: 202, 204. 7e bataillon: 353.
9e bataillon: 501.
Staffordshire Yeomanry (Queen's Own Royal Régiment). 124, 568.
Commando–
4e: 440-441. Voir aussi Brigades et Fusiliers marins.
Génie–
Compagnies de campagne–260e: 333. 553e 333.
Escadrons d'assaut–79e: 230. 80e: 115, 118. 87e: 359.
Groupe de transport fluvial–3e: 604.
Régiment d'assaut–5e: 86, 109, 114115, 118, 419.
Troupe du G.Q.G.–8e: 303.
Infanterie–
Black Watch (Royal Highland Regiment), The, 5e bataillon: 144, 506, 589-570.
Cameronians (Scottish Rifles), The, 6e bataillon (Lanarkshire): 430.
Coldstream Guards: 546.
Gordon Highlanders, The 1er bataillon: 501. 2e bataillon: 502, 507.
Green Howards (Alexandra, Princess of Wales' Own Yorkshire Regiment), The, 7e bataillon: 122.
Grenadier Guards: 502, 546.
Highland Light Infantry (City of Glasgow Regiment). The, 1er bataillon : 428-430.
King's Own Scottish Borderers, The, 4e bataillon: 441. 6e bataillon: 502.
King's Shropshire Light Infantry, The, 2e bataillon: 124.
Monmouthshire Regiment, The, 2e bataillon: 501.
Oxfordshire and Buckinghamshire Light Infantry, The, 1er bataillon: 497. 2e bataillon: 97.
Queen's Own Cameron Highlanders, The, 5e bataillon: 233.
Royal Scots (The Royal Regiment), The, 7e/9e bataillons: 448. 8e bataillon: 502.
Royal Scots Fusiliers, The: 505.
Royal Welsh Fusiliers, The, 6e bataillon: 501.
Seaforth Highlanders (Ross-Shire Buffs, The Duke of Albany's), The, 2e bataillon: 233. 5e bataillon: 233.
Somerset Light Infantry (Prince Albert's), The, 4e bataillon: 510, 549. 7e bataillon: 506.

South Wales Borderers, The: 501 (*renvoi*).
Welsh Guards, 1er bataillon: 546.
Wiltshire Regiment (Duke of Edinburgh's), The, 5e bataillon: 533, 549.
Parachutistes–
Le régiment de parachutistes, 8e bataillon: 125. 9e bataillon: 125.

MARINE ET FUSILIERS MARINS

Marine royale: jour J, 105, 111; appui à Caen, 181; Dieppe, 316; Le Havre, 351, 354; l'Escaut, 393; Westkapelle, 436, 442, 448; passage du Rhin, 586, 595; Arnhem, 604; aide aux Pays-Bas, 620; autres réf., 13, 86, 411. Voir aussi, dans la Partie I, les navires et formations selon la désignation.
Escadre d'appui, fiant est: 441-443, 445, 447.
Flottille de péniches de débarquement d'assaut-529e: 117.
Forces–
Force de bombardement "D": 100, 102. Force de bombardement "E": 100-101. Force de bombardement "K": 100. Force "G": 38, 77, 96, 108-109. Force "J": avant le jour J, 9, 12-13, 37-38, 77; jour J, 9697, 103, 108; *autres réf., 100.* Force "L": 77. Force "S": 38, 77, 98, 109. Force "T": 436-437, 439, 596, 824. Force "U": 566, 574, 604.
Sous-marins-X20 et X23: 96.
Fusiliers marins (Royal Marines): 85, 109, 113, 117, 357, 444, 819, 634.
Commandos des Fusiliers marins: 81-82, 122, 124, 440 *(renvoi).*
41e commando: 122-123, 155, 441, 443-444.
46e commando: 123, 149.
47e commando: 441, 444, 479.
48e commando: 81, 83, 118, 122, 441, 443. app. "C".

FORCES AMÉRICAINES

AVIATION

9e Commandement aérien tactique: 564.
8e Force aérienne: lacée sous le comandement d'Eisenhower, 24; le jour J, 78, 99; bombardement accidentel 236; bombardement de Walcheren, 379, 396, 400, 447; appuie les Première et Neuvième armées américaines, 455; la Rhénanie, 492; aide aux Pays-Bas, 644; *autres réf.,* 257, 435 *(renvoi).*
9e Force aérienne: 23, 25, 78, 247 *(renvoi),* 260, 309, 493.
Forces aériennes de l'Armée américaine: 78, 236, 563-564.

ARMÉE

Armées–
Première: jour J, 22, 31, 75-76, 87-89; Cherbourg, 152, 155; Bretagne, 175180, 191, 193, 211, 214; Falaise, 246, 273, 276; la Seine, 298; Arnhem, 329330; plans de Berlin, 334, 338 *(renvoi);* plans de la Ruhr, 340, 401-402, 410, 412, 453; la Roer, 455, 483-484; les Ardennes, 466, 468-469, 476, 503, 522; la Rhénanie, 538, 555, 565, 622; la Ruhr, 577; *autres réf.,* 161-162, 196, 212, 223, 266, 301, 321, 327-328.
Troisième: jour J, 79, 89; Bretagne, 177, 192-194, 215; Falaise, 248-250, 268; liaison canadienne, 273; Metz, 409; le Rhin, 453, 455; les Ardennes, 470; la Rhénanie, 555, 622; *autres réf.,* 264, 327.
Septième: 284, 455, 555, 622.
Neuvième: le Rhin, 453; la Roer, 455, 465; les Ardennes, 468, 483; la Rhénanie, 520, 522, 538, 554, 561-562, 568, 572, 575; la Ruhr, 577; Berlin, *596; autres réf.,* 503-504, 518, 539, 544, 546, 564 *(renvoi),* 580.
Corps d'armée–
5e: 75, 89, 121, 266, 273, 275, 298.
7e: 75, 121, 207.
8e: 193, 223, app. "G".
13e: 538, 546.
15e: 259-260, 266.
16e: 538, 544, 546, 553.
18e: 563, 595, 824, 639.
19e: 298, 328, 538, 546.
Divisions–
Aéroportées–
17e: 381, 395, 563, 568.
82e: 121, 330-331, 454, 456, app. "C".
101e: 97, 121, 330-331, 454, 456, 470. app. "C".
Blindées–
2e: 301, 538.
5e: 538.
7e: 410.
8e: 538.
Infanterie–
1re: 121, 207, 413, app. "C".
4e: 121, app. "C".
29e: 121, app. "C".
35e: 554.
69e: 622.
80e: 266, 273.
90e: 266, 273, 275.
104e: 413, 449, 454, 647, app. "E".
Groupes d'armées–
Groupe d'armées du centre: Voir 12e groupe d'armées.
1er: 21, 79, 88-89, 197. Voir aussi 12e groupe d'armées.
6e: 284, 453, 455, 555.
12e: jour J, 89; Falaise, 223, 248, 248, 259; la Seine, 281-282, 297-298, 323; nouvelle désignation-Groupe d'armées du centre, 325; la Ruhr, 329,

380, 411-412, 453-454, 476, 555, 572, 575; la Rhénanie, 622; autres réf., 193-194, 197 (renvoi), 215-216, 321, 334, 396, 409, 580.
Unités–
17e escadron de reconnaissance de la cavalerie: 544.
359e régiment d'infanterie: 275, 277.

MARINE

Marine américaine: 76-77.

FUSILIERS MARINS

Corps des fusiliers marins: *6 (renvoi),* 127 *(renvoi).*

FORCES ARMÉES ALLIÉES (AUTRES QUE CELLES DES É.-U.)

BELGES

1er bataillon belge de parachutistes: 585, 593, 635,
1re brigade d'infanterie: 280, 340, 603.
La Brigade blanche de Belgique: 345, 387.

FRANÇAISES

2e division blindée française: 268, 298.
Première armée française: 284, 455, 622.
2e régiment de chasseurs parachutistes: 585.
3e régiment de chasseurs parachutistes: 585.

NÉERLANDAISES

Brigade royale des Pays-Bas (Princesse Irène): 280, 340, 679, app. "E".
Forces néerlandaises: 600 *(renvoi),* 606, 626.

POLONAISES

9e bataillon d'infanterie: 479, 594.
10e brigade blindée: 593, 633.
Brigade de parachutistes: 330-333.
3e brigade d'infanterie: 386, 593, 633.
1re division blindée: sous le commandement canadien, 220; Falaise, 227, 235237, 254, 257, 264, 268, 271-272, 274279; les ports de la Manche, 341-343, 379; l'Escaut, 382, 385, 389, 394, 402, 404, 413, 449; sous le commandement britannique, 389; Schouwen, 456; Kapelsche Veer, 477; se rallie au 2e corps d'armée canadien, 584; la Rhénanie, 586, 589, 592-593, 625, 629, 632, 646; *autres réf.,* 283, 291, 315, 320, 355 *(renvoi),* 414, 462, 475, 481-482, 599, 654, 679.
10e Dragons (10e bataillon motorisé): 275, 386.
2e régiment blindé: 271-272, 277.
10e régiment de fusiliers montés: 275.

SOVIÉTIQUES

Armée rouge: 559-560, 596.
58e division russe de la Garde: 622.

TCHÉCOSLOVAQUES

1er groupe indépendant de brigade blindée: 390, 402, 679.

ORGANISMES INTER-ALLIÉS

Commando n° 10 (inter-allié): 441, 444.
Force navale "B": 77.
Force navale "O": 38, 77, 94, 96, 101, 103.
Force navale "U": 38, 77, 94, 103, 566, 574, 604.
Forces aériennes expéditionnaires alliées: jour J, 100; Caen, 154; Falaise, 271-272, 274; ports de la Manche, 356, 368; Walcheren, 397, 399-400, 447; remplacées par l'état-major de l'Air de SHAEF, 433 *(renvoi); autres réf.,* 224, 236, *(renvoi),* 258.
Première armée aéroportée alliée: 298, 313, 329, 393-396.
Première force de service spécial: 284 *(renvoi).*
SHAEF: jour J 74; atrocités allemandes, 146; bombardement des troupes alliées, 258; la Ruhr, 324, 329, 334; Arnhem, 331; Le Havre, 354; l'Escaut, 395-396, "398; Anvers, 412, 449; les Ardennes, 466, 476; barrages de la Roer, 484; la Rhénanie, 492-493, 562, 591; pertes allemandes, 557; aide aux Pays-Bas, 616, 618-619, 644; forces clandestines, 672; affaires civiles, 676; *autres réf.,* 44, 46, 94, 153-154, 178, 188-189, 213, 335-337, 575, 657.

C. FORCES ENNEMIES

ALLEMANDES

AVIATION

Aviation *(Luftwaffe):* plans antérieurs au jour J, 18, 24, 77; préparatifs contre l'invasion, 56, 59, 62; poste de radar, 73; jour J, 102; pertes, 309-310, 471; aviateurs employés dans l'infanterie, 477, 490; *autres réf.,* 16, 269, 493, 637, 678.
3e corps de DCA: 233, 2.37.
Division Hermann Goring, divisions de parachutistes et divisions de campagne de l'aviation (au point de vue tactique, toutes ces divisions étaient sous le commandement de l'Armée). *Voir* Armée.
3e flotte aérienne: 60, 457.
3e groupe du Kampfgeschwader 3: 375 *(renvoi).*

ARMÉE

Armeeabteilung Straube: 649.
Armeegruppe "G": 57, 65-66, 207.
Armées–
Première: 57, 65, 300.
Première de parachutistes: s'empare du secteur Anvers-canal Albert, 319; sur la Meuse, 457, 461, 474; le Rhin, 490; fait sauter les vannes des écluses au canal de Spoy, 508; armes disponibles, 537 (renvoi); la Rhénanie, 525, 539540, 554, 564-565.
Quatrième Panzer: 339.
Cinquième Panzer: passe au rang d'armée, 261; Falaise, 261, 269-270, 274, 276; effectif, 285; passage de la Seine, 310; capture du quartier général, 315; les Ardennes, 467; encerclée, 577; autres réf., 300-302, 313; voir aussi Groupe Panzer de l'Ouest.
Panzer Armee Afrika: 53.
Sixième: 53.
Sixième Panzer: 467, 473, 476 (renvoi).
Septième: défense de la Normandie, 57, 64-67; le jour J, 130, 132-133, 139; Caen, 160-161, 215, 226; Falaise, 247, 262, 269-270, 274, 276; passage de la Seine, 300; la Somme, 312, 315; occupe le secteur Anvers-canal Albert, 319; autre réf., 285.
Quinzième: défense de la Normandie, 52, 54, 57-58, 64-66; le jour J, 6 7 (renvoi); commandée par le général von Zangen, 312; le long de la Somme, 312, 341; ports de la Manche, 317; s'échappe après la chute d'Anvers, 318-319, 338, 377-378, 383-385; occupe le secteur Anvers-canal Albert, 319, 387, 474; le groupe de combat Chill, 405; l'Escaut, 450; la Meuse, 457; les Ardennes, 467, 473; le Rhin, 539, 555; encerclée, 577; *autres réf.*, 176, 190, 207, 301, 389, 413, 524.
Dix-neuvième: 57, 284.
Vingt-cinquième: 473, 490, 539, 582 (renvoi), 603.
Armées étrangères (Ouest) (Service de renseignements de l'O.K.H.): 61-64, 134.
Bataillons–
Antichars–
559e (artillerie lourde): 389.
655e (artillerie lourde): 490.
Artillerie–
1260e (artillerie côtière du G.Q.G.): 71.
Infanterie–
85e (fusiliers). 263.
276e Magen (de l'estomac): 490.
346e (fusiliers): 511.
441e (de l'Est): 69, 133.
642e (de l'Est): 69.
Bataillon *Koch*: 482.
Bataillon *Sicherungs* Munster: 490. *Ostbataillone* (Bataillons de l'Est): 54, 67-69.
Panzer–
2e: 169.
101e bataillon S.S. de chars lourds: 233-234.
503e bataillon de chars lourds du G.Q.G.: 189.
Parachutistes–
Bataillon d'assaut de l'armée de parachutistes: 540, 543, 551.
12e bataillon de parachutistes de reconnaissance: 516.
Brigades–
280e de canons d'assaut: 389.
7e de mortiers: 166.
Commandant des forces armées aux Pays-Bas: 60, 318.
Corps d'armée–
DCA–Voir Aviation.
Infanterie–
30e: 473-474, 650.
63e: 524, 539.
67e: 312, 318, 387, 389, 405, 414.
74e: 276, 311.
81e: *67 (renvoi),* 130, 301-302, 311.
84e: défense de la Normandie, 67; le jour J, 130, 134, 139; composition le 29 juin, 161; Falaise, 276; capture du lieutenant-général Elfeldt, 277; *autre réf.,* 132.
86e: composition le 29 juin, 162; Caen, 191; la Seine, 300, 302; Anvers, 318; le Reichswald, 490; la Rhénanie, 524; le Rhin, 540, 565; *autres réf.,* 189, 530, 632.
88e: aux Pays-Bas, 60; crise dans les Ardennes, 471 *(renvoi),* 473-475, 477; le Reichwald, 490; le Rhin, 532; reddition, 650; *autre réf.,* 405.
89e: 318-319, 383.
Panzer–
1er S.S.: défense de la Normandie, 66; le jour J, 131-132; Caen, 151, 190191; composition le 29 juin, 162; la percée, 196, 206, 234; Falaise, 261262, 270; autres réf., 153 (renvoi), 160, 226.
2e S.S.: passe au front Est, 64; regae le front Ouest, 159; composition 29 juin, 162; Caen, 190; Falaise, 216, 261-262, 269-270, 276; Arnhem, 330 (renvoi), 331.
3e: 339.
47e: composition le 29 juin, 162; Caen, 190, 196; la percée, 207; Falaise, 269; les Ardennes, 491; la Rhénanie, 504-506, 516, 530, 537 (renvoi), 539, 545, 565.
Parachutistes–
2e: composition le 29 juin, 161; Falaise, 276; la Rhénanie, 519, 524525, 539-540, 545, 550, 565, 592, 632; autres réf., 474, 516.
Divisions–
Aérienne de débarquement–
91e: 67, 161.
De campagne de l'aviation allemande–
16e: 162, 171, 173, 175, 190.
17e: 302.
Infanterie–
34e S.S.: 609, 614.

64e: 355, 383, 389, 420-421.
70e: 389, 398 (*renvoi*), 406, 420, 444. 77e. 161.
84e: Normandie, 215; fait partie du groupe de combat Chill, 405; Reichs wald, 461, 490; Rhénanie, 500, 502, 505-507, 519, 525, 539; autres réf., 504, 513, 554 (*renvoi*).
85e: 234, 261-263, 405.
89e: Falaise, 215, 226, 233-234, 261-262; fait partie du groupe de combat Chill, 405.
180e. 490, 496, 530, 545, 554 (*renvoi*).
190e: 461, 540, 545, 554 (*renvoi*).
226e: 351.
243e: 67, 162.
245e: 344, 351, 383, 409.
271e: 234, 262.
272e: 196, 206, 234.
276e: 162.
277e: 162.
319e: 67.
326e: 190, 215.
331e: 301-302, 311.
344e: 389.
346e: fait partie du Groupe Panzer Ouest, 162; Falaise, 280; canal Anvers-Tumhout, 387, 389; l'Escaut, 406; Ardennes, 469, 473-474; Rhénanie, 506, 513, 573, 604, 609-610.
347e: 318.
352e: 67, 69-70, 107 (renvoi). 121, 161.
353e: 161.
363e: 190, 215, 338.
471e: 632, 638.
490e: 632, 637-638.
708e: 275.
709e: 67, 162.
711e: jour J, 67 (renvoi), 130-131; fait partie du Groupe Panzer Ouest, 162; canal de Gand, 344; l'Escaut, 387, 389; Reichswald, 469; Ardennes, 473; déplacement, 474; Kapelsche Veer, 477.
712e: 385, 469, 473, 477.
716e: 67, 69-71; jour J, 127, 131-134, 139; 162.
719e: 318, 387, 389.

Panzer–
Hermann Coring: 65.
1re S.S. (Leibstandarte Adolf Hitler): déplacement soumis à l'autorité d'Hitler, 61; revient du front de l'Est, 64; fait partie du er corps Panzer S.S., 162; Caen, 175, 181, 189; percée, 196, 201, 206; Tilly-laCampagne, 217-219; relevée par la 89e division d'infanterie, 226-227; Falaise, 246; effectif combattant du 23 août, 286; autres ré ., 53, 138, 173, 233, 292, app. "D'.
2e S.S. (Des Reich): fait partie de la Septième armée et du 2e corps Panzer S.S., 161-162; face aux Américains, 176, 196; Falaise, 226, 246; effectif combattant du 23 août, 286; la Seine, 301-302; Arnhem, 331; autres réf., 53, app. "D".
2e: sous Rommel, 65; Caen, 153; fait partie du 47e corps Panzer, 162; face aux Américains, 162 (renvoi); percée, 190, 196, 208-207; Falaise, 226, 246, 269; effectif combattant du 23 août, 286; Arnhem, 330 *(renvoi);* app. "D".
7e: 53.
9e: 226, 262, 285 (*renvoi*).
9e S.S. (*Hohenstaufen*): passe au front de l'Est, 64; revient, 159; fait partie du 2e corps Panzer S.S., 182; Normandie, 181, 190, 196, 206; Falaise, 216, 218, 226, 234, 261; effectif combattant du 23 août, 286; la Seine, 301-302; Arnhem, 330 (*renvoi*), 331; app "D".
10e S.S. (*Frundsberg*): passe au front de l'Est, 64; revient, 159; fait partie du 2e corps Panzer S.S., 162; Normandie, 181, 196, 216; effectif combattant du 23 août, 286; commentaires sur les Alliés, 289; la Seine, 302; Arnhem, 330 (*renvoi*), 331.
11e: 337.
12e S.S. (*Hitlerjugend*): déplacement soumis à l'autorité d'Hitler, 61; défense de la Normandie, 65-66; jour J, 131; description, 138; opérations du 7 juin, 139, 143, 146147; fait partie du Groupe Panzer Ouest, 162; Carpiquet, 164-166; Caen, 169, 171-173, 175; percée, 189-190, 196; Falaise, 233-234, 237, 240, 261-263, 269; effectif combattant du 23 août, 286; autres réf., 151, 175-176, 181, 257, 292, app.
20e: 240 (*renvoi*).
21e: sous Rommel, 65; défense de la Normandie, 65, 89-70; jour J, 123, 131, 133-134, 137; Normandie, 139141, 151; fait partie du Groupe Panzer Ouest, 162; Caen, 173, 181, 196, 206; Falaise. 269-270; effectif combattant du 23 août, 286; autres réf., 189, 301-302, app. "D".
26e: 53 (*renvoi*).
116e: sous Rommel, 65; Caen, 190, 196; Falaise, 226, 246, 269, 273; effectif combattant du 23 août, 286; Arnhem, 330 (renvoi); Rhénanie, 491, 506, 511, 513, 517, 525, 530, 565; Hochwald, 532, 537, 545, 550, 554 (renvoi); autres réf., 207, 301-302, 543.
Lehr: déplacement soumis à l'autorité d'Hitler, 61; se rend en Hongrie et revient, 64; défense de la Normandie, 65-68; jour J, 131; fait partie du 47e corps Panzer, 182; contre les Américains, 176, 196; anéantie à Saint-Lô, 285 (renvoi); route Goch-Calcar, 516, 518; Rhénanie, 539, 554 (renvoi); autres réf., 139, 143, app. "D".

Panzer de grenadiers–
15e: Rhénanie, 491, 506-507, 510, 525, 539; passage du Rhin, 554 *(renvoi),* 565, 570.
17e S.S.: 61, 131, 161.
Parachutistes–
1re: 53 (renvoi).
2e: 473, 490, 525, 539, 554 (renvoi). 3e: 161, 276.
6e: Ardennes, 469, 473; Kapelsche Veer, 477, 481; Clèves, 505, 513, 515; Calcar, 524; Hochwald, 545, 550, 554 (renvoi), Emmerich-Hoch Elten, 573; canal Twente, 578; l'ouest des Pays-Bas, 611, 613; aide aux Pays-Bas, 643; autre réf., 529.
7e: Ardennes, 474; Rhénanie, 491, 502, 504, 513, 519, 525, 554 (renvoi); Hochwald, 545; passage du Rhin, 550; canal Küsten, 633; autres réf., 592, 632.
8e: 525, 537, 545-546, 550, 554 (renvoi), 632.
Volksgrenadier–
246e: 338.
361e: 582, 604, 607, 609.
363e: *Voir* 363e division d'infanterie.
"Adolf Hitler" S.S.: Voir ire S.S. Panzer.
"Das Reich" S.S.: Voir 2e S.S. Panzer.
"Totenkopf" S.S. (plus tard 3e S.S. Panzer) : 53.
État-major des opérations des forces armées: 59, 131 *(renvoi).*
Groupe Panzer de l'Ouest: formation, 60; personnel anéanti, 151; Caen, 160; composition le 29 juin, 162; pertes, 175; plans de contre-attaque, 176; percée, 206, 216, 226; reçoit le nom de Cinquième armée Panzer, 261; *Voir* Cinquième armée Panzer.
Groupe Panzer Eberbach: 269, 274, 276.
Groupes d'armées–
"B": composition, 57-58, 65-66, 69; réaction à l'assaut, 131, 133; change de commandant, 161, 189-191, 269; service de renseignements, 196, 226 *(renvoi);* encerclement, 276-277, 279; pertes, 285-286; Anvers, 318-319; Arnhem, 331; détérioration, 337-338; *autres réf.,* 471, 475, 540, 577.
"D": 51, 175, 233, 310.
"G": 471, 474, 557.
"H": la Meuse, 457; les Ardennes, 471473, 475; Kapelsche Veer, 477; commandé par le général Blaskowitz, 482; le Reichswald, . 503; se replie sur la Meuse, 524; le Rhin, 539, 565; *autre réf.,* 582 *(renvoi). Connu aussi sous le nom* de groupe d'armées "Student".
Groupe d'armées d'affectation spéciale. *Voir* Groupe d'armées "B".
Groupes de combat–
Chill: 405. Gericke: 632. Koehn: 190. Krause: 234, 243. Lier: 636. Waldmueller: 234. Wunsche: 240.
Haut commandement de l'Armée (*Oberkommando* des Heeres-O.K.H.): 59, 474.
Haut commandement des Forces armées (Oberkommando der Wehrmacht-O.K.W): et le Mur de l'Ouest, 50; régime de commandement, 59-61; réserves de blindés, 65, 131, 190; Caen, 161, 189190; la Rhénanie, 503, 524, 539, 550; reddition, 646; *autres réf.,* 24, 53-54, 268, 312, 474 *(renvoi),* 678.
Luftwaffe. Voir Aviation allemande.
Organisation Todt: 51 (*renvoi*), 59.
Régiments–
De campagne de l'aviation allemande–
31e 171.
Grenadiers–
736e: 69, 132-133.
743e: 387.
858e: 604, 610.
953e: 607.
1019e: 448.
1051e: 490.
1052e: 490, 506-507.
1062e: 490.
1222e: 496.
Panzer–
12e S.S.: 146.
Panzer de grenadiers–
1er S.S.: 173.
21e S.S.: 289.
25e S.S.: 139-141, 165, 172.
26e S.S.: 145-147, 171, 173.
60e: 511.
192e: 132, 137.
304e: 196 (*renvoi*).
Parachutistes–
2e: 490.
6e: 67, 405, 413.
7e: 525, 532.
16e: 505, 513.
17e: 513, 524, 550.
18e: 513, 524.
19e: 513.
21e: 513, 519.
24e: 537, 543.
31e: (réserve): 578.
Régiment de formation de renforts Hermann Goring: 405.
Régiment de police: 578.
5e régiment de sécurité: 351.

MARINE

202e bataillon naval d'artillerie côtière: 431.
242e bataillon naval d'artillerie côtière: 372.
État-major des opérations navales: 66, 445, 458.
15e flottille de patrouille: 102.
5e flottille de torpilleurs: 102.
Groupe naval de l'Ouest: 60, 66, 101, 131.
Navire de patrouille VP 1509: 102.
162e régiment d'infanterie navale: 606.
Autres réf.: 56, 59, 102.